DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES CULTES RELIGIEUX
ÉTABLIS DANS LE MONDE,
DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A PRÉSENT;

OUVRAGE DANS LEQUEL ON TROUVERA

Les différentes manieres d'adorer la Divinité, que la Révélation, l'Ignorance & les Paſſions ont ſuggérées aux Hommes dans tous les temps;

L'Hiſtoire abrégée des Dieux & Demi-Dieux du Paganiſme, & celle des Religions Chrétienne, Judaïque, Mahométane, Chinoiſe, Indienne, &c.

Leurs Sectes & Héréſies principales; leurs Miniſtres, Prêtres, & Ordres Religieux; leurs Fêtes, leurs Cérémonies; le Précis de leurs Dogmes & de leur Croyance.

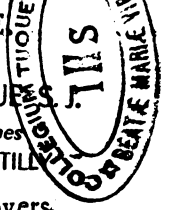
Orné de Figures en taille-douce.

PAR M. DELACROIX.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

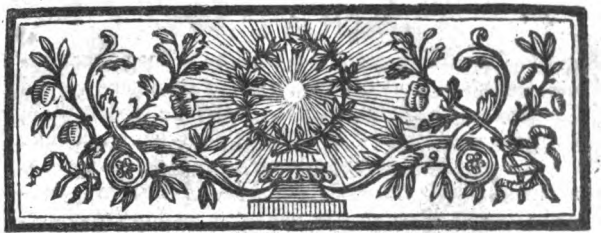


A PARIS,
Chez LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXVII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by Google

Digitized by Google



DICTIONNAIRE

DES

CULTES RELIGIEUX.

[N A G]

NABO : divinité des Assyriens & des Chananéens, & la premiere après Bel, ou Baal. Elle étoit particuliérement célebre par les oracles que l'on supposoit qu'elle rendoit ; c'est ce qu'exprimoit le nom de *Nabo*, qui, dans la langue du pays, signifioit *prophétie*.

Vossius pense que *Nabo* désignoit la lune, comme *Bel* le soleil.

NAGATES. C'est le nom que les insulaires de Ceylan donnent à leurs astrologues. Quelques voyageurs crédules, entr'autres Ribeyro, vantent beaucoup le sçavoir de ces astrologues, qui, disent-ils, font très-souvent des prédictions dont l'événement confirme la vérité. Ils ne peuvent se persuader que ces astrologues puissent si bien rencontrer sans le secours du diable ; mais on sçait maintenant à quoi s'en tenir là-dessus, & tout le manege de ces prétendus prophetes n'est plus un mystere que pour les sots. Ces astrologues décident souvent du sort des enfants. S'ils déclarent qu'un astre malin a présidé à leur naissance, les peres, en

Digitized by Google

qui la ſuperſtition étouffe la nature, s'imaginent rendre ſervice à leurs enfants, en leur ôtant une vie qui doit être malheureuſe. Il s'en trouve cependant qui, ne pouvant ſe réſoudre à faire périr leurs enfants, les donnent à d'autres perſonnes, s'imaginant que les malheurs, qui les menacent dans la maiſon paternelle, ne les ſuivront pas dans une maiſon étrangere. Si l'enfant né ſous l'aſpect d'une planete malheureuſe eſt un premier-né, le pere le garde ordinairement, malgré les prédictions des aſtrologues; ce qui fait voir que l'aſtrologie n'eſt, dans le fond, qu'un prétexte dont les peres trop chargés d'enfants ſe ſervent pour débarraſſer leur maiſon. Ces Nagates ont des regiſtres ſur leſquels ſont marqués le jour & le moment de la naiſſance de chaque perſonne. Ce ſont eux qui enſeignent dans quel temps il faut ſe laver la tête; ce qui, parmi les Chingulais, eſt une cérémonie de religion, que chacun doit faire ſelon le temps de ſa naiſſance. Ils ſe vantent de pouvoir prédire, par l'inſpection des aſtres, ſi un mariage ſera heureux ou non, ſi une maladie eſt mortelle: auſſi ne fait-on gueres de mariages ſans les avoir conſultés; &, lorſqu'une perſonne tombe malade, on ne manque pas d'aller leur demander s'il y a quelque choſe à craindre pour ſa vie.

NAHUM, le ſeptieme des douze petits prophetes, exerça ſon miniſtere dans le royaume de Juda, ſous le regne d'Ezéchias, ou, ſelon d'autres, de Manaſſès. Sa prophétie contient une prédiction de la ruine de Ninive.

NAÏADES, du grec *ναῖω*, *couler*: nymphes honorées chez les anciens payens, comme autant de divinités qui préſidoient aux fleuves, aux rivieres & aux fontaines. Les poëtes les ſuppoſoient filles du fleuve Achéloüs. On avoit coutume de les repréſenter avec une coquille à la main, & verſant de l'eau d'une urne. Les chevres, les agneaux étoient les victimes ordinaires qu'on leur immoloit. On faiſoit auſſi en leur honneur des libations de vin, de miel & d'huile: on leur préſentoit des offrandes de lait, de fruits & de fleurs.

Digitized by Google

NAÏRES : nobles Indiens, dont les perſonnes ſont en quelque ſorte conſacrées par l'ignorance & par la ſuperſtition du peuple. Ils n'ont pas coutume de s'enrôler au nombre des maris ; & l'amour de la propriété ne les domine pas au point qu'ils veuillent avoir des femmes en propre. Ils trouvent bien plus doux de vivre ſur le commun, & leur nobleſſe leur donne la rare prérogative de pouvoir jouir de toutes les femmes qui leur plaiſent. Les droits ſacrés des maris ne peuvent l'emporter ſur le privilege des Naïres. Lorſque ceux-ci ſont occupés avec une femme, ils ont la précaution de laiſſer leurs armes à la porte, pour n'être point troublés par la préſence importune du mari. Arrive-t-il ſur ces entrefaites ? il voit ce ſigne, le reſpecte, & ſe retire. Ces Naïres ſont d'un orgueil & d'une fierté que la ſuperſtition nourrit & entretient encore. Si quelqu'un d'un rang inférieur ſe rencontre ſur leur paſſage, il faut qu'il ſe détourne & prenne un autre chemin. Il ne lui eſt pas permis d'enviſager ces nobles orgueilleux, qui ſe croiroient ſouillés s'ils étoient abordés par un homme au-deſſous d'eux, & s'en iroient promptement ſe purifier.

NAMANDA : nom d'une priere jaculatoire, que les dévots Japonnois proferent ſouvent pour implorer le ſecours d'Amida, & qui conſiſte dans ces paroles : « Bienheureux Amida, ſauvez-nous. » Les moines & les prêtres du Japon ont certains jours réglés, auxquels ils chantent ſolemnellement le Namanda pour les morts, au ſon des cloches. On voit auſſi des mendiants, aſſis ſur une natte au bord des grands chemins, qui frappent continuellement ſur une cloche avec un marteau de bois, en récitant des Namanda pour les morts ; ce qui leur attire les aumônes de tous les dévôts.

NAMAZI. C'eſt le nom que les Turcs donnent aux prieres communes, qu'ils ſont obligés de faire tous les jours, pour obéir aux préceptes de la loi. Les *Namazi* doivent ſe faire cinq fois en vingt-quatre heures ; à la pointe du jour, à midi, à quatre heures du ſoir, au coucher du ſoleil, & pendant la nuit. Les

Digitized by Google

Mahométans disent que les prieres qui ne sont pas faites précisément aux heures prescrites par la loi, seront un jour répétées dans l'Araf. Les trois premieres sont fixes ; les deux autres mobiles, selon que les jours sont plus longs ou plus courts. Par exemple, au temps de l'équinoxe, les prieres du matin se font entre cinq & six heures du matin ; celles de l'après-midi, à trois heures ; celles du soir, ou du soleil couchant, à six heures ; enfin les prieres de la nuit se disent une heure & demie après le coucher du soleil, c'est-à-dire à sept heures & demie. Mais les Dervis en ont encore d'autres pendant la nuit, auxquelles ils ne manquent jamais. *Voyez* DERVICHES.

NAPÉES, du grec ναπη, ou ναπος, *bois*, *colline*, *vallée* : nymphes honorées autrefois par les anciens payens comme des divinités du second ordre. Elles présidoient aux bois, aux collines & aux vallées.

NARTHEX, de ναρθηξ, *férule*. Les Grecs appelloient ainsi un lieu particulier de leurs églises, destiné pour les catéchumenes, les énergumenes, & les pénitents du second & du troisieme rang. Ce lieu étoit en dehors de l'église. Il étoit appellé *Narthex*, parce que ceux qui l'occupoient étoient en pénitence sous la férule & sous la correction de l'Eglise.

NASSERIES. Ce nom, qui signifie, selon le P. Besson, *mauvais Chrétiens*, se donne à une secte de Levantins répandus sur les côtes de la mer, depuis Tortose, jusqu'au-delà de Laodicée, & dont la religion est une espece de problême. Ils disent qu'ils sont Turcs ; mais c'est par politique, & pour éviter les persécutions des Mahométans ; car ils ne croient ni à Mahomet ni à son Alcoran. On prétend qu'ils admettent le mystere de la Trinité, & qu'ils ont un Evangile qu'un vieillard leur lit. Ils observent certaines fêtes qui appartiennent au Christianisme, comme Pâques, Noël, la Circoncision, l'Epiphanie. Ils s'assemblent dans une église à peu près semblable à celle des Chrétiens, & ils font entr'eux une espece de cene qui consiste à réciter certaines prieres sur du pain & sur du vin, qu'ils partagent ensuite entre tous les as-

Digitized by Google

ſiſtans. Ils emploient, dans leurs ſerments, les noms de S. Matthieu & de S. Simon, & rendent une ſorte de culte à ſainte Barbe. Ils s'abſtiennent de la chair de pourceau, & de celle de tout animal femelle. Ils ſont extrêmement ſuperſtitieux, & font uſage du taliſman. Le larcin paroît être leur grande paſſion: leurs mœurs ſont d'ailleurs aſſez réglées. Leurs femmes & leurs filles ne ſe couvrent point le viſage, & ſont plus chaſtes que celles qui ſont voilées. Elles tueroient un étranger qui oſeroit leur faire quelque propoſition, ſi l'on en croit le P. Beſſon.

NATIGAY, *ou* STOGAY: nom que les Tartares idolâtres donnent à leur divinité domeſtique & tutélaire. C'eſt elle qui, ſelon eux, rend la terre féconde, & protege leurs familles. Chaque jour, avant que le maître du logis prenne ſon repas, on a ſoin de faire manger l'idole, c'eſt-à-dire qu'on lui barbouille de graiſſe la bouche & le menton; car c'eſt-là tout ſon repas. Ce dieu protecteur eſt marié; & ſans doute que les Tartares lui donnent une femme & des enfants, afin qu'éprouvant par lui-même la tendreſſe paternelle, avec les ſollicitudes & les embarras du ménage, il en ſoit plus porté à protéger & défendre leurs familles. Ils placent ordinairement ſes enfants devant lui, & ſa femme à ſa gauche.

NATIVITAIRES. On a donné ce nom à ceux qui enſeignoient que la naiſſance divine de J. C. avoit eu un commencement, & qui nioient l'éternité de ſa filiation.

NATIVITÉ DE JESUS-CHRIST: fête que l'Egliſe célebre en l'honneur de la naiſſance de J. C. (*Voyez* NOEL.)

Nativité de la ſainte Vierge: fête que l'Egliſe célebre, le 8 de Septembre, en l'honneur de la naiſſance de la ſainte Vierge. On attribue communément l'inſtitution de cette fête au pape Sergius I, élevé ſur le ſiége apoſtolique en 687. Pluſieurs cependant prétendent qu'elle n'eſt pas plus ancienne que le IXe ſiécle. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle n'a commencé à devenir univerſelle en France & en Allemagne que

Digitized by Google

dans le Xe siécle. Dans l'Eglise Grecque, elle n'a été célébrée qu'au XIIe.

Nativité de S. Jean-Baptiste: fête que l'Eglise célebre, le 24 de Juin, en mémoire de la naissance de S. Jean-Baptiste, précurseur de J. C. Cette fête est ordinairement accompagnée de réjouissances & de feux de joie: ainsi s'accomplit l'oracle de l'Ecriture, qui dit que la naissance de Jean-Baptiste sera pour un grand nombre de personnes un sujet de joie.

NAZARÉENS. On appelloit ainsi, parmi les Juifs, les hommes ou les femmes qui s'engageoient par vœu à observer pendant un certain temps quelques loix particulieres, dont les principales étoient de s'abstenir de vin & de toute liqueur capable d'enivrer, de laisser croître leurs cheveux, & de n'assister à aucunes funérailles pendant tout le temps de leur nazaréat. Ils évitoient alors avec un soin particulier d'entrer dans une maison où il y eût un mort; car, dans ce cas, ils contractoient une souillure qui les obligeoit à recommencer de nouveau leur nazaréat. Lorsqu'ils avoient rempli leur temps, ils se présentoient à la porte du temple; offroient les sacrifices prescrits par Moyse en pareil cas: alors le prêtre leur faisoit raser la tête, jettoit leurs cheveux dans le feu qui étoit au-dessous du sacrifice, & les dégageoit absolument de leur vœu.

NÉCROLOGE, du grec νεκρος, *mort*, & λογος, *discours*: registre d'une église ou d'un monastere, où l'on marque les noms des bienfaiteurs, la mort des abbés, des prieurs, des religieux, des chanoines, des dignitaires, &c.

NÉCROMANCE *ou* NÉCROMANCIE: art d'évoquer les morts, & de faire plusieurs choses merveilleuses par le secours du diable. La Nécromancie n'étoit pas seulement l'art d'évoquer les morts; par son moyen, on trouvoit aussi le secret de descendre tout vivant dans les enfers, pour voir ce qui s'y passoit & en consulter les habitants; & c'est de cette espece de nécromancie dont Lucien se moque agréablement dans son Dialogue intitulé Νεκρομαντεια. Cet auteur sup-

Digitized by Google

poſe que le philoſophe *Ménippe*, ayant en vain cherché la vérité ſur la terre, & ne trouvant par-tout qu'obſcurités & contradictions, prit enfin le parti de deſcendre anx enfers pour y conſulter le devin Tirésias. De retour ſur la terre, il raconta à ſon ami *Philonide* la maniere dont il étoit deſcendu aux enfers, & ce qu'il y avoit vu. C'eſt le ſujet du Dialogue dont Ménippe & Philonide ſont les interlocuteurs.

MÉNIPPE.

..... « * Comme je rêvois là-deſſus jour & nuit, » il me prit envie d'aller en Babylone conſulter quelques mages des diſciples de Zoroaſtre, parce qu'on » diſoit que, par des charmes & des ſortileges, ils ouvroient la porte des enfers, & faiſoient entrer & » ſortir qui il leur plaiſoit. Mon deſſein étoit de conſulter Tirésias, qui, étant ſage & prophete tout enſemble, me pourroit enſeigner, mieux que nul » autre, quelle étoit la meilleure vie, & celle qu'un » honnête homme devoit choiſir. Je fis donc marché » avec l'un d'eux, nommé *Mirthobarzanes*, qui avoit » de longs cheveux & une grande barbe blanche, & » obtins de lui, avec beaucoup de peine, qu'il vou» lût être mon guide dans une entrepriſe ſi haſardeuſe. Il me prit, & me lava dans l'Euphrate un » mois entier, ſelon le cours de la lune, commençant au lever du ſoleil, le viſage tourné vers l'orient, & marmottant une longue oraiſon, comme ces » ſergents enroués qui parlent ſi vîte & ſi mal, qu'on » ne les entend pas. Je penſe toutefois qu'il invoquoit les démons. Après avoir fait toutes ſes con» jurations, il me cracha au nez par trois fois, & » me ramena, ſans regarder perſonne, par le même » chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que » du gland, & à boire que du lait & de l'hydromel, » ou de l'eau du fleuve Coaſpes. Nous avions la terre » pour lit, & le ciel pour couverture. Lorſque je fus

* Traduction d'*Ablancourt*.

Digitized by Google

» bien préparé de la ſorte, il me mena, ſur le minuit,
» aux bords du Tigre; &, m'ayant bien lavé & net-
» toyé, fit quelques cérémonies de purification, avec une
» torche, de l'oignon marin, & pluſieurs autres choſes,
» marmottant toujours cette longue oraiſon. Comme
» je fus bien enchanté & tournoyé, pour n'être point
» endommagé par les fantômes, il me ramena au
» logis, en me faiſant marcher à reculons. Le reſte
» de la nuit fut employé à nous préparer au départ.
» Il mit donc une longue ſoutane de magicien, &
» m'arma d'une maſſue, d'une lyre, & d'une peau
» de lion, avec ordre, ſi l'on me demandoit mon nom,
» de ne pas dire *Ménippe*, mais Ulyſſe, Hercule,
» ou Orphée. Il croyoit que nous paſſerions mieux
» ſous le nom de ces héros, qui ſont connus dans les
» enfers, que ſous le nôtre. Le jour venu, nous deſ-
» cendîmes à la riviere pour nous embarquer, car il
» avoit préparé un bateau & des victimes, avec les
» autres choſes néceſſaires pour le ſacrifice. Après que
» nous eûmes chargé notre petit faix, nous entrâmes
» triſtes & dolents, comme dit le poëte, quittant à
» regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué long-
» temps, que nous deſcendîmes dans le lac où l'Eu-
» phrate ſe perd, & de-là dans une terre déſerte &
» ſi couverte de bois, qu'on n'y voyoit goutte. Je mis
» pied à terre ſous la conduite du mage; &, après
» avoir creuſé une foſſe, nous y égorgeâmes nos vic-
» times, & épanchâmes le ſang tout autour. Pendant
» tous ces myſteres, il tenoit une torche allumée,
» & invoquoit enſemble tous les Démons, les Peines,
» les Furies, la nocturne Hécate, & la redoutable
» Proſerpine, entre-mêlant parmi ſes diſcours de
» grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine
» tête, & non plus entre ſes dents, comme auparа-
» vant. Tout-à-coup la forêt tremble par la force de
» l'enchantement; la terre ſe fend, & l'on entend de
» loin les cris du Cerbere. L'enfer peu-à-peu ſe dé-
» couvre, avec le lac brûlant, le fleuve de feu, &
» le manoir de Pluton qui trembloit juſques ſur ſon
» trône. Nous entrons par cette ouverture, & trou-

Digitized by Google

» vons Rhadamante à demi-mort de frayeur, Cer-
» bere aboyant & tout prêt à nous dévorer; mais je
» l'endormis aiſément au ſon de ma lyre. Comme
» nous fûmes à la barque de Caron, nous faillîmes
» à ne point paſſer, tant elle étoit pleine: ce n'étoient
» que gens bleſſés, l'un à la jambe, l'autre à la tête,
» comme au retour d'un combat; mais auſſi-tôt qu'il
» nous vit, & qu'il apperçut la peau de lion & la
» maſſue, s'imaginant que j'étois Hercule, il nous fit
» faire place, & nous paſſa à l'autre bord; enſuite il
» nous montra le chemin. Mithrobarzanez marchoit de-
» vant, parce qu'on ne voyoit goutte, & je le ſui-
» vois pas-à-pas, le tenant par ſa robe, tant que nous
» arrivâmes dans un pré qui étoit tout planté d'aſpho-
» deles, où nous fûmes incontinent environnés d'om-
» bres murmurantes. Nous paſſons outre juſqu'au tri-
» bunal de Minos, qui avoit à ſes côtés les Démons,
» les Peines & les Furies, avec une nombreuſe trou-
» pe de coupables, adulteres, hypocrites, flatteurs,
» &c. Nous demeurâmes là quelque temps à en-
» tendre leurs défenſes. Mais ils étoient accuſés par
» de plaiſants orateurs. Te ſouvient-il de ces ombres
» que ſont les corps lorſqu'ils ſont oppoſés au ſoleil?
» Ce ſont-là nos accuſateurs après notre mort, &
» les fideles témoins de tout ce que nous avons fait
» au monde, comme ceux qui ne nous ont point aban-
» donnés pendant le cours de notre vie, &c. » *Voyez* MAGIE.

NECTAR. C'eſt le nom que donnoient les anciens poëtes à une boiſſon délicieuſe dont ils ſuppoſoient que les dieux faiſoient uſage, & qui avoit la vertu de leur procurer l'immortalité.

NÉCUS: divinité adorée autrefois chez les anciens Eſpagnols. On croit communément que c'étoit le dieu Mars qu'ils adoroient ſous ce nom. Nécus, qui ſignifie en grec, *un mort*, *un cadavre*, eſt un nom qui convient aſſez au dieu de la guerre & des combats, qui ne ſe plaît que dans le carnage.

NEF. On appelle ainſi la plus grande partie d'une égliſe, qui s'étend depuis le baluſtre du chœur, juſ-

Digitized by Google

qu'à la principale porte de l'égliſe, & qui eſt deſtinée pour le commun des Fideles. Le mot de *nef* ſignifioit autrefois *navire*. Il eſt dérivé dugrec ναῦς, qui a la même ſignification, d'où l'on fit d'abord le vieux mot françois *nauf*, & enſuite *nef*.

NEGES, *ou* CANUSIS : prêtres ſéculiers du Japon, qui deſſervent les temples ou *Mias*. Ils ſont diſtingués des laïques par une robe blanche ou jaune qu'ils mettent par-deſſus leur habillement ordinaire. Ils portent un bonnet qui a la figure d'une barque, qu'ils nouent ſous le menton avec des cordons de ſoie. Le bonnet eſt orné de nœuds & de franges plus ou moins longues, ſuivant le rang & la qualité de chaque prêtre. Les Neges ſe raſent le viſage, & laiſſent croître leurs cheveux. Les ſupérieurs, pour ſe diſtinguer, ſe font faire une treſſe, ou bien enferment leurs cheveux ſous une gaze noire. Ils ont auſſi un morceau d'étoffe qui leur couvre les deux mâchoires, & qui eſt plus ou moins large, ſelon la dignité de chacun. Ces ſupérieurs eccléſiaſtiques ſe font remarquer par un faſte profane, lorſqu'ils ſe montrent en public. On porte devant eux deux ſabres; diſtinction qui n'eſt en uſage que parmi les nobles. Ils ſe croiroient déshonorés s'ils s'abaiſſoient juſqu'à parler à un homme; &, quoique la plûpart ſoient d'une extrême ignorance, l'extérieur froid & réſervé qu'ils affectent leur donne un air de capacité qui en impoſe au vulgaire. Tous les eccléſiaſtiques du Japon ſont ſoumis au Daïri, pour ce qui concerne le ſpirituel : dans les affaires civiles, ils dépendent d'un juge particulier commis par l'empereur, & qu'on nomme le *Juge ſpirituel du temple*. Le clergé du Japon eſt extrêmement nombreux. On compte cinquante-deux mille eccléſiaſtiques dans la ſeule ville de Méaco & aux environs: auſſi Méaco eſt-il le centre de la religion. Cette ville eſt au Japon ce que Rome eſt dans l'Europe.

NÉGORES. (*ſecte des*) Elle reconnoît pour premier auteur un des principaux ſectateurs de *Xaca*, nommé *Cambadoxi*; & c'eſt un diſciple de Cambadoxi, qui, pour honorer particuliérement ſon maî-

Digitized by Google

tre, a formé cette ſecte. Cambadoxi étoit un Bonze adonné à pluſieurs crimes ſecrets, & fort verſé dans la magie, ou plutôt dans l'art de tromper les ſimples. Il prétendoit avoir un empire abſolu ſur les démons, & faiſoit accroire au peuple que, par le moyen de certaines paroles magiques, il pouvoit livrer au pouvoir de ces eſprits malins ceux qu'il vouloit punir. Les Bonzes ſes diſciples ſe vantent d'avoir hérité de la puiſſance de leur maître. Cambadoxi, s'appercevant que ſa mort n'étoit pas éloignée, s'enferma dans une profonde caverne, diſant qu'il vouloit prendre quelque repos dans cette retraite. Avant ſa mort, il promit à ſes ſectateurs qu'il reparoîtroit un jour ſur la terre, pour ſe venger des ennemis de ſa doctrine. « Ses diſciples, dit l'auteur de l'Hiſtoire de » l'Egliſe du Japon, ſe ſont perſuadés qu'il n'étoit pas » mort; mais qu'étant las de vivre, il s'étoit enfer- » mé dans cette caverne où perſonne depuis n'a oſé » entrer. On a bâti quantité de temples à ſon hon- » neur. Cette ſecte eſt diviſée en trois claſſes: la pre- » miere, qui eſt la plus petite, s'applique au culte » des dieux & aux cérémonies de la religion; l'autre » fait profeſſion de porter les armes; & la troiſieme » s'occupe à les forger.... On raconte pluſieurs choſes » de leur maniere de vivre, qui eſt aſſez bizarre. Il » y en a qui diſent qu'ils n'ont point de ſupérieur, » & qu'ils ne peuvent conclure aucune affaire s'ils ne » ſont tous du même ſentiment; &, comme cela eſt » très-difficile, ils n'ont pas d'autre moyen de termi- » ner leurs différends, qu'en ſe battant à grands coups » de ſabre: le droit décide pour les plus forts. D'au- » tres diſent, avec plus de vraiſemblance, que, quand » une voix manque, ils remettent l'aſſemblée à un » autre jour, & ainſi conſécutivement juſqu'à ce qu'ils » ſoient tous d'accord. D'autres aſſurent enfin qu'ils » éliſent pour ſupérieurs les deux plus anciens de leur » communauté, & que, dans toutes leurs affaires, » il faut en paſſer par leur ſentiment.... Cette ſecte » eſt ſi nombreuſe, qu'elle peut lever, en trois ou » quatre heures, au ſon d'une cloche qu'on entend

Digitized by Google

» de loin, une armée de trente mille hommes: c'eſt » ce qui oblige les empereurs de leur faire de grands » dons, pour l'avoir toujours prête à leur ſervice. Ces » Négores ſe querellent ſouvent entr'eux; & alors ils » courent les uns ſur les autres, ne faiſant point ſcru- » pule de s'entr'égorger, quoiqu'ils en faſſent de tuer » un oiſeau ou un moucheron, parce que leurs loix le » défendent. »

NEMDA. C'eſt le nom que donne Oléarius à un lieu de dévotion célebre chez les Tartares Czérémiſſes qui habitent aux environs du Volga. Il eſt ſpécialement conſacré au culte des démons & des génies malfaiſants. Les peuples d'alentour y viennent en pélerinage, les mains pleines de préſents & d'offrandes; car ils ſuppoſent que ces eſprits ſont fort avides, & puniroient de mort ceux qui viendroient les honorer ſans leur rien apporter.

NÉMÉSIS, de *νεμεσαω*, *je ſuis indigné*: divinité du paganiſme, fille de Jupiter & de la Néceſſité, ou, comme le croit Pauſanias, de l'Océan & de la Nuit. Les poëtes rapportent que Jupiter en étant devenu amoureux, & s'étant métamorphoſé en cygne pour obtenir ſes faveurs, Néméſis, pour ſe dérober à ſa pourſuite, ſe changea en oie. C'eſt à cette divinité que les payens attribuoient le ſoin de venger les crimes, & de réprimer l'orgueil des méchants heureux. Une proſpérité trop conſtante étoit un crime par elle-même aux yeux de cette déeſſe envieuſe; & il faut avouer qu'il eſt rare & difficile d'allier avec l'innocence un bonheur continuel. Les Egyptiens plaçoient ſon trône dans la lune, & croyoient que de-là elle portoit ſes regards ſur tout l'univers. On lui rendoit un culte particulier à Rhamnus, bourg de l'Attique; ce qui lui fit donner le ſurnom de *Rhamnuſia*. Sa ſtatue, ouvrage de l'illuſtre Phidias, étoit d'une ſeule pierre, & avoit dix coudées de hauteur. On la repréſentoit avec des ailes, pour marquer que la punition ſuit ordinairement le crime de bien près. Des bois de cerf compoſoient ſa couronne, pour marquer que les méchants la craignoient autant que le cerf craint le chaſ-

Digitized by Google

ſeur. Elle tenoit dans la main gauche une branche de frêne, arbre deſtiné aux uſages de la guerre, & dont on employoit le bois à faire des dards ou des fleches. On plaçoit ordinairement auprès d'elle une roue, ſymbole de la ronde qu'elle étoit ſuppoſée faire dans l'univers. Lorſque les Romains étoient près de partir pour la guerre, ils avoient coutume d'offrir un ſacrifice à Néméſis dans le Capitole, & donnoient en ſon honneur un ſpectacle de gladiateurs.

NÉNIE, divinité des anciens Romains, préſidoit aux chants lugubres qui accompagnoient ordinairement les funérailles des morts, & qui, de ſon nom, s'appelloient *Neniæ*. Ces chants contenoient les louanges du défunt, exprimées en vers d'une certaine meſure, dont Simonide eſt regardé comme l'inventeur. On louoit pour les chanter une femme qui, dans cette fonction, étoit nommée *Præfica*. Elle prononçoit ces vers du ton le plus lugubre & le plus lamentable; & ſa voix étoit accompagnée du ſon des flûtes, & du bruit des coups qu'on ſe donnoit en cadence ſur la poitrine. La déeſſe Nénie avoit un temple hors de la ville de Rome, près de la porte Viminale.

NENS. Les Siamois donnent ce nom à des jeunes gens que leurs parents mettent auprès des Talapoins pour recevoir leurs inſtructions & pour les ſervir. Ces jeunes gens demeurent ſouvent écoliers toute leur vie, & forment une eſpece d'ordre compoſé de novices qui ne ſont jamais profès. Le doyen de ces novices ſe nomme *Taten*, & ſon emploi particulier eſt de purger le terrain du couvent des herbes inutiles qui le couvrent; fonction qui ſeroit un crime pour un Talapoin. Il y a dans l'enceinte du couvent une ſalle iſolée, conſtruite avec du bambou, qui ſert d'école à ces petits Talapoins. Les Nens, quoiqu'ils ne ſoient pas tout-à-fait religieux, ont cependant un genre de vie extrêmement auſtere. Ils ſont obligés de jeûner ſix jours dans chaque lune; dans les autres temps, ils ne font que deux repas par jour. Toute chanſon leur eſt interdite; il leur eſt même défendu d'en entendre chanter par d'autres.

Digitized by Google

NÉOMÉNIE, du grec νεος, *nouveau*, & μην, *lune* : fête que les anciens célébroient au retour de chaque nouvelle lune. C'eſt une des pratiques les plus anciennes & les plus univerſelles avant le déluge. « Le ſoleil régloit l'année comme à préſent, dit M. » Pluche, & en fixoit tant les progrès que les bor- » nes, en paſſant d'une conſtellation ſous une autre ; » mais ni le lieu de ſon lever & de ſon coucher, ni » la durée des jours, ne varioient en aucun temps : » c'étoit la lune qui, par la diverſité de ſes phaſes, » régloit les aſſemblées de religion & les affaires de » la ſociété. Après le dernier croiſſant, & lorſque la » lune en conjonction avoit ceſſé de paroître, les » peuples montoient ſur un lieu élevé pour en mieux » appercevoir la nouvelle phaſe ; après quoi l'on ſa- » crifioit. La famille de Noé, qui a perpétué les ſa- » crifices d'avant le déluge, communiqua auſſi à ſes » deſcendants l'uſage de les célébrer réguliérement à » la nouvelle lune. Cette coutume étoit, par cette » raiſon, la même chez les Hébreux & chez tous les » peuples de la terre. »

NÉOPHYTES. On donnoit ce nom, dans la primitive Egliſe, à ceux qui avoient nouvellement reçu le baptême. *Voyez* BAPTÊME.

NÉOZONZE : fête ſolemnelle que les Perſans ont coutume de célébrer au commencement de l'équinoxe du printemps, & qui dure pluſieurs jours. Les grands ſeigneurs vont alors offrir des préſents au roi, & lui rendre des hommages. On fait auſſi, pendant cette fête, des prieres publiques pour la conſervation des biens de la terre.

NEPTUNALES : fêtes que les Romains avoient coutume de célébrer en l'honneur de Neptune au mois de Juillet. Pendant ces fêtes, on couronnoit de fleurs les chevaux & les mulets ; & ils étoient exempts de tout travail, parce qu'on étoit perſuadé que c'étoit Neptune qui avoit formé le premier cheval, & qui avoit appris aux hommes l'uſage qu'on en pouvoit faire.

NEPTUNE, l'un des principaux dieux du paga-

Digitized by Google

niſme, fut, ſelon les poëtes, fils de Saturne & de Rhée, & frere de Jupiter & de Pluton. Dans le partage de l'univers, qui ſe fit entre les trois freres, l'empire de la mer échut à Neptune. Mécontent de ſon lot, & jaloux de voir régner Jupiter en maître dans le ciel, il conſpira contre lui; mais il échoua dans ſon entrepriſe; & Jupiter, pour le punir, le relégua ſur la terre pour un certain temps. Neptune, dans ſon exil, eut la conſolation de trouver un compagnon de ſa diſgrace: c'étoit Apollon, que Jupiter avoit auſſi chaſſé du ciel. Ne ſçachant tous deux comment ſubſiſter, ils engagerent leurs ſervices au roi Laomédon, & lui aiderent à bâtir la ville de Troye; mais le perfide Laomédon leur refuſa la récompenſe promiſe. Neptune, indigné d'une pareille injuſtice, s'en vengea par une inondation ſubite qui renverſa les murs & les édifices de la nouvelle ville. Cet exemple fait voir que les dieux, quoique bannis du ſéjour céleſte, conſervoient cependant l'empire ſur les choſes de leur diſtrict. L'exil de Neptune étant fini, ce dieu ne chercha plus qu'à oublier dans le ſein des plaiſirs ſes chagrins paſſés. Malgré la froideur de ſon élément, Neptune étoit d'un tempérament amoureux. Il alloit ſans ceſſe ſe promenant ſur les rivages de ſon empire, pour découvrir quelque jeune beauté égarée dont il pût faire ſon profit. Il voulut imiter les métamorphoſes galantes de Jupiter; &, pour ſurprendre quelque nymphe crédule, il ſe déguiſoit ſouvent, tantôt en taureau, tantôt en bélier, tantôt en cheval ou en dauphin. Ces déguiſements lui réuſſirent aſſez bien; & les Mythologiſtes comptent un aſſez grand nombre de maîtreſſes trompées par Neptune: Alope, Amymone, Méduſe, Mélanippe, & pluſieurs autres. L'amour de Neptune fut très-funeſte à la plûpart d'entr'elles. Alope fut tuée par ſon pere qui s'étoit apperçu de ſon intrigue, & fut depuis changée en fontaine. Amymone fut métamorphoſée en fleur. Méduſe éprouva une métamorphoſe beaucoup plus triſte: ſes beaux cheveux blonds ſe changerent en autant de ſerpents affreux; ſa bouche, autrefois le ſiége des ris & des gra-

Digitized by Google

ces, devint une gueule effroyable, armée de dents qui reſſembloient aux défenſes d'un ſanglier; ſes pieds & ſes mains ſe métamorphoſerent en griffes: ce n'étoit plus une belle fille; c'étoit un monſtre horrible. Neptune fut la cauſe de ſon malheur, parce qu'il lui fit violence dans le temple de Minerve. La déeſſe punit ce ſacrilege, non ſur le coupable qui étoit trop puiſſant, mais ſur l'innocente Méduſe. Mélanippe n'eut pas un ſort plus heureux. Après qu'elle eut mis au monde deux enfants qu'elle avoit eus de Neptune, Eole, ſon pere, fit expoſer ſes enfants, & la renferma dans une étroite priſon, après lui avoir fait crever les yeux. Neptune, rebuté par toutes ces aventures déſagréables, réſolut de ſe fixer; & fit choix d'Amphitrite, fille de l'Océan & de la nymphe Doris. Il ne pouvoit s'imaginer qu'un époux de ſa ſorte pût être refuſé; cependant Amphitrite le refuſa. En vain employa-t-il les careſſes, les ſoumiſſions, les préſents, pour fléchir le cœur obſtiné de ſa maîtreſſe; tout fut inutile. Enfin, attribuant peut-être le mauvais ſuccès de ſes pourſuites à ſa maladreſſe & à ſon peu d'éloquence, il confia la conduite de cette affaire à un dauphin très-habile & très-éloquent, qui réuſſit en effet à vaincre l'opiniâtreté d'Amphitrite, & lui perſuada d'épouſer Neptune. Ce dieu, ne voulant pas ſans doute garder dans ſon Empire un poiſſon qui avoit plus d'eſprit que lui, obtint pour ſon mercure une place dans le ciel parmi les conſtellations. Neptune n'avoit pas moins d'ambition, que de penchant à l'amour. On le voit par les fréquentes diſputes qu'il eut avec les dieux & les déeſſes au ſujet de certaines prérogatives honorables. Il prétendoit avoir le droit excluſif de donner ſon nom à toutes les nouvelles villes qui s'élevoient ſur la terre; mais ce privilege étoit trop conſidérable & d'une trop grande conſéquence pour ne pas lui être diſputé. Il eut avec Minerve une célebre conteſtation au ſujet de la ville d'Athenes. Il en eut une autre avec la même déeſſe au ſujet de Trézene. Junon lui diſputa l'honneur de nommer la ville de Mycene; & le Soleil entra en lice avec lui au ſujet de Corinthe.

Neptune

Digitized by Google

Neptune étoit particuliérement honoré dans la Lybie & à Corinthe. Il avoit, dans l'iſle Athlantique, un temple magnifique où il étoit repréſenté ſur un char traîné par des chevaux ailés; & toutes les figures de cette repréſentation étoient d'or. Les victimes ordinaires que l'on ſacrifioit à Neptune étoient le cheval & le taureau. Les aruſpices avoient coutume de lui préſenter le fiel des victimes, parce que l'amertume de ce viſcere avoit du rapport avec celle de la mer. On repréſentoit ce dieu en diverſes manieres; tantôt aſſis, tantôt debout ſur les flots; ſouvent ſur un char traîné par des chevaux marins, environné des Tritons & des Néréïdes, mais toujours nu, avec une grande barbe, & un *trident* à la main, c'eſt-à-dire une fourche à trois dents. Pour exprimer l'abondance qu'amene la navigation, on dépeignoit quelquefois Neptune ſur une mer tranquille, entre deux dauphins, ayant près de lui une proue de navire chargée de grains & de marchandiſes. Quelquefois, pour marquer l'empire que Neptune a ſur les tempêtes & ſur les monſtres marins, on le repréſentoit aſſis ſur les flots agités. Son trident étoit planté devant lui; & un monſtre, avec une tête de dragon, ſembloit prêt à s'élancer ſur le dieu qui, tranquille & ſans crainte, penchoit nonchalamment la tête, & paroiſſoit vouloir ſe livrer au ſommeil. Homere a pris plaiſir à décrire la marche de Neptune ſur les eaux:

Il attele ſon char, &, montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines,
D'aiſe on entend ſauter les peſantes balaines;
L'eau frémit ſous le dieu qui lui donne la loi,
Et ſemble avec plaiſir reconnoître ſon roi.

M. Pluche prétend que le Neptune des Grecs & des Romains n'étoit originairement qu'une figure ſymbolique d'Oſiris, ou du ſoleil, dont il explique ainſi l'emploi. « Tous les ans, les Phéniciens & autres venoient aborder dans l'iſle du Phare, pour y enle-

Digitized by Google

» ver du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, » des légumes, du bled, & des provisions de toute » espece. Le retour annuel de cette flotte étoit dé- » signé par un Osiris porté sur un coursier ailé, sym- » bole des vaisseaux & de leurs voiles ; ou par un » Osiris dans la main duquel on mettoit non un scep- » tre, mais un instrument de marin, un harpon dont » on se sert en mer pour piquer les gros poissons » que l'on rencontre ; &, comme le bled étoit la mar- » chandise qui occasionnoit sur-tout ces retours an- » nuels, quand on annonçoit aux marchands Egyp- » tiens l'arrivée de cette flotte, il est croyable qu'on » le faisoit par une affiche qui étoit un Osiris armé » d'un harpon, & qu'on donnoit à cette figure le » nom de *Poseïdon*, ou de *Neptune* : de *Poseïdon*, » qui signifie *la provision des pays maritimes* ; ou de » *Neptune*, qui signifie *l'arrivée de la flotte*. A cette » nouvelle, tous ceux qui avoient des marchandises » de débit descendoient en bateaux le long des ca- » naux du Nil, & gagnoient la côte maritime, le » voisinage de l'isle du Phare où abordoit cette flotte : » d'où vient que, dans le langage commun, *aller à* » *la flotte*, ou *aller vers la côte*, étoit la même » chose ; & Plutarque nous apprend que les extré- » mités de l'Egypte, les côtes maritimes, se nom- » moient *neptya* en égyptien. »

NÉQUITI : nom d'une secte établie dans le royaume de Congo en Afrique, qui tient ordinairement ses assemblées dans des lieux sombres & inconnus. Lorsqu'il se présente quelqu'un pour être admis dans cette société, on lui fait faire plusieurs tours sur une corde, jusqu'à ce que l'étourdissement le fasse tomber. Après sa chûte, il perd la raison, & paroît ravi dans une espece d'extase. Pendant cette aliénation, on le transporte dans l'endroit où se tient l'assemblée ; & lorsqu'il a repris ses sens, on lui fait prêter serment de fidélité à la secte. Si, dans la suite, il devient parjure, il est immolé, par ses confreres, aux dieux protecteurs de cette société.

NÉRÉE, du grec *νηρος*, *coulant* : dieu marin,

Digitized by Google

fils de l'Océan & de Thétis, ou de la Terre, étoit, ſelon les poëtes, plus ancien que Neptune, & particuliérement célebre par la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'avenir. On lui attribue l'invention de l'*hydromancie*, c'eſt-à-dire *la divination par le moyen de l'eau*. Lorſque Pâris quitta le port de Lacédémone, emmenant avec lui la fameuſe Hélene, Nérée, comme le dit Horace, fit taire les vents, pour annoncer les malheurs dont cet enlevement devoit être ſuivi. On prétend que ce fut lui qui découvrit à Hercule l'endroit où étoit ſitué le jardin des Heſpérides. Nérée demeuroit ordinairement au fond de la mer Ægée, environné de ſes cinquante filles.

NÉRÉIDES, nymphes de la mer, filles de Nérée & de Doris, étoient au nombre de cinquante, ſelon la plûpart des Mythologiſtes. Le culte que leur rendoient les anciens payens conſiſtoit particuliérement en des libations de lait, d'huile & de miel que faiſoient, en leur honneur, ceux qui avoient été ſauvés du naufrage. Ces libations ſe faiſoient ſur des autels dreſſés ſur le bord de la mer.

NERGEL. C'eſt le nom d'une fauſſe divinité qui étoit adorée, ſous la forme d'un coq, par les peuples que Salmanazar établit dans la Terre-ſainte, à la place des dix Tribus d'Iſraël, qu'il emmena captives en Aſſyrie.

NESTORIENS : hérétiques. Ce fut à Antioche, vers l'an 428 de Jeſus-Chriſt, que Neſtorius, leur chef, commença à prêcher ſa doctrine. Il nioit que la Vierge Marie fût mere de Jeſus-Chriſt comme Dieu ; car, diſoit-il, un Dieu peut-il avoir une mere ? La créature a-t-elle pu enfanter le créateur ? Marie a-t-elle pu enfanter ce qui étoit plus ancien qu'elle ? A-t-elle eu la divinité en partage ? Cela pourtant auroit dû être, ſi elle eût mis au monde un Dieu ; car une vraie mere doit être de la même nature que ce qui eſt né d'elle. Marie n'a donc été la mere de Jeſus-Chriſt que comme homme ; elle n'a donc conçu, par l'opération du Saint-Eſprit, qu'un corps ordinaire auquel Jeſus-Chriſt a bien voulu s'unir, duquel

Digitized by Google

il a bien voulu faire l'inſtrument de notre rédemption. Pluſieurs grands évêques du même temps s'éleverent contre cette héréſie : elle fut foudroyée au concile d'Epheſe. Neſtorius fut dépoſé, dépouillé de l'épiſcopat d'Antioche, dont il avoit été pourvu, & envoyé, peu de temps après, en exil, où il mourut accablé de vieilleſſe, & la langue, dit-on, rongée de vers.

NÉTHINIMS. Les Juifs donnoient ce nom à une certaine claſſe d'hommes deſcendus des Gabaonites, & que Joſué avoit condamnés aux emplois les plus vils & les plus pénibles du tabernacle, comme de puiſer de l'eau, de couper du bois pour l'autel. Ils continuerent dans la ſuite les mêmes fonctions, lorſque le temple eut été conſtruit. Ils étoient, à proprement parler, les domeſtiques des Lévites. Lorſque les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, la plûpart des Néthinims, dont l'emploi étoit extrêmement laborieux & fatiguant, aimerent mieux reſter à Babylone, que de retourner à Jéruſalem puiſer de l'eau & couper du bois. Le petit nombre de ceux qui ſuivirent les Juifs ne ſe trouva pas ſuffiſant pour le ſervice du temple, & le peuple fut obligé d'y ſuppléer. *Voyez* XYLOPHORES.

NICHILIANISTES, de *nichil*, pour *nihil*, rien. C'eſt le nom que l'on donna aux partiſans des erreurs d'Abélard, parce qu'ils ſoutenoient que Jeſus-Chriſt n'étoit rien.

NICOLAÏTES : hérétiques, qui n'avoient pour fondement de leur morale impie qu'une parole mal interprétée d'un des ſept premiers diacres de Jéruſalem, nommé *Nicolas*. Voici ce qui y donna lieu. Nicolas avoit une belle femme ; & ſon amour pour elle l'avoit fait ſoupçonner de jalouſie. Pour s'en juſtifier, il permit à ſa femme de le quitter, & de prendre pour époux qui bon lui ſembleroit ; ajoutant qu'il falloit abuſer de la chair : il vouloit dire qu'il falloit la mortifier. C'en fut aſſez pour donner prétexte à quelques-uns de violer les loix les plus ſacrées du mariage. Ils formerent un parti dont ils firent chef

Digitized by Google

Nicolas. Selon eux, il étoit permis de ſatisfaire ſes paſſions, de s'abandonner aux deſirs de la chair. Les liens du mariage n'étoient point reſpectés. Ce n'étoit chez eux que diſſolution. Ils nioient que Dieu le Pere fût le Créateur. Quelques-uns même d'entr'eux s'étoient fait une divinité à qui ils prêtoient les actions les plus infâmes, pour autoriſer les leurs. Cette ſecte étoit déja en vigueur du temps de S. Pierre: il en parle dans une de ſes Epîtres.

NIMÉTULAHIS: ordre religieux chez les Turcs. Il fut établi l'an 777 de l'ere Mahométane. Leur fondateur étoit eſtimé de tout le monde par ſa vertu & ſa ſcience dans l'art de la médecine. Il mangeoit, diſent les docteurs Arabes, de toutes les choſes que Dieu a permis de manger, ſans s'aſtreindre à aucun jeûne d'obligation. Quand il dormoit, il n'étendoit pas ſes pieds comme les bêtes qui mangent du foin dans leur étable. La crainte des jugements de Dieu le faiſoit quelquefois tomber en extaſe; &, dans cet état, Dieu lui manifeſtoit ſes volontés. Les Nimétulahis s'aſſemblent, la nuit du lundi, pour prier, à l'exemple de leur fondateur. Ceux qui veulent ſe faire recevoir de cet ordre, paſſent quarante jours enfermés dans une chambre, n'ayant par jour que trois onces de pain. Pendant ce temps, ils voient, diſent-ils, Dieu face à face, & ont ſouvent des révélations; fruits ordinaires de ces ſortes de jeûnes exceſſifs. Quand le temps des prophéties & de leur ſolitude eſt expiré, les autres freres les menent dans une prairie, où ils danſent autour d'eux. Lorſqu'au milieu de la danſe, le novice a des viſions, il jette ſon manteau par derriere, & ſe laiſſe tomber ſur le viſage, comme s'il avoit été frappé du tonnerre. Le ſupérieur arrive, qui fait pour lui quelques prieres: alors le ſentiment lui revient; il a les yeux rouges & enflammés, l'eſprit égaré, & reſſemble à un fou ou à un homme ivre. Auſſi-tôt on inſcrit ſur des regiſtres ſes viſions béatifiques, & il eſt reçu Nimétulahis.

NIREUPAN. C'eſt ainſi que les Siamois appellent leur paradis. Le mot de *nireupan* peut être rendu en

Digitized by Google

françois par ceux d'*anéantiſſement*, d'*impaſſibilité*; ce qui ſuffit pour faire entendre quel eſt le genre de bonheur qu'on y goûte, bonheur qui conſiſte à ne plus rien ſentir. Lorſque l'ame a mené une vie ſainte & irréprochable dans tous les corps qu'elle a habités, & que les mérites qu'elle a acquis ſont ſi grands qu'il n'y a plus aucun corps mortel aſſez noble pour la loger; alors elle ne reparoît plus ſur la terre, & tombe dans un repos ou plutôt dans un aſſoupiſſement profond; état qui, ſelon les Siamois, eſt une félicité parfaite. Outre ce ſuprême paradis, les Siamois comptent neuf lieux de bonheur, ſitués au-deſſus des étoiles, où les bons ſont récompenſés, mais où ils ne jouiſſent pas d'un bonheur pur, & où ils ſont encore agités par la crainte & par les inquiétudes; car, après un certain emps, il faut qu'ils abandonnent ces lieux fortunés, pour revenir dans ce monde.

NITOS. Les Moluccquois appellent ainſi les mauvais eſprits; & c'eſt ce que ſignifie dans leur langue le nom de *Nito*. Il peut paroître ſurprenant que ces idolâtres conſultent ces génies mal-faiſants dans toutes leurs entrepriſes. Les ſuppoſant méchants par leur nature, ils ne peuvent en attendre rien de bon; peut-être, en les conſultant, ne prétendent-ils que leur donner ſimplement une marque de reſpect & de déférence qui les engage du moins à ne leur point faire de mal. Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'il s'agit de conſulter le *Nito*, ces inſulaires ſe raſſemblent au nombre de vingt ou trente. Les uns portent un petit tambour deſtiné à cet uſage, ſur lequel ils frappent pour appeller l'eſprit; d'autres allument des cierges, & marmotent quelques mots myſtérieux, qu'on peut regarder comme une évocation. Le *Nito* ne peut pas réſiſter long-temps à des conjurations ſi fortes. Il vient enfin; mais, ne voulant pas ſe faire voir aux aſſiſtants, il entre dans le corps d'un d'entr'eux, & répond par ſa bouche aux queſtions qu'on lui fait. Celui que le Nito choiſit pour ſon interprete eſt ordinairement régalé d'un bon repas qu'on lui ſert avant de l'interroger, & dont les reſtes ſont encore un feſtin fort honnête pour ceux qui l'ont conſulté.

Digitized by Google

Chaque Molucquois consulte aussi, dans sa maison, le Nito en son particulier. La cérémonie de la consultation consiste à allumer quelques bougies, & à offrir quelques mets à l'esprit. On consacre aussi à ces Nitos de certaines choses que l'on conserve ensuite dans les familles, comme des préservatifs assurés contre toutes sortes d'accidents.

NOBUNANGA : empereur du Japon, qui fit lui-même son apothéose de son vivant. Ce prince, si l'on en croit l'auteur de l'Histoire de l'Eglise du Japon, convaincu de la vérité du Christianisme, s'efforçoit d'inspirer à ses sujets du mépris pour les idoles qui étoient l'objet de leur culte ; mais sa conduite fit voir qu'il ne cherchoit à rabaisser les idoles, que pour s'élever lui-même au-dessus d'elles. Dans ce dessein, il donna ordre qu'on lui érigeât, sur une colline, un temple vaste & magnifique dans lequel il fit transporter les idoles les plus célebres & les plus accréditées parmi le peuple, afin que ces anciens objets de sa dévotion l'engageassent à se rendre dans le nouveau temple. Il y avoit fait placer sa statue sur un piédestal qui dominoit toutes les autres idoles ; mais le peuple, attaché à ses dieux, les vengea, par ses hommages, de l'affront que leur faisoit l'empereur en s'élevant au-dessus d'eux. Le monarque irrité publia un édit par lequel il s'établissoit seul & unique dieu de son Empire, & défendoit d'en adorer aucun autre. Le jour de sa naissance fut l'époque d'un culte religieux que l'on rendit à sa statue. Un nouvel édit ordonna aux Japonois de commencer ce jour-là même à rendre leurs respects au nouveau dieu. Cet édit étoit accompagné de promesses brillantes pour ses adorateurs, & de menaces terribles contre ceux qui ne reconnoîtroient pas sa divinité. La crainte, qui, selon Lucrece, a fait les dieux, fit fléchir les Japonois tremblants devant l'idole du fier Nobunanga. Mais les honneurs divins ne purent dérober à la mort le prétendu dieu. Il se forma contre lui une conspiration dont il fut la victime. Les conjurés mirent le feu à son palais, & il périt au milieu des flammes. Quoi-

Digitized by Google

qu'une fin si tragique dût faire grand tort à sa divinité dans l'esprit des peuples, il est probable que son successeur eut soin que son culte ne fût pas aboli. Il s'est toujours conservé depuis dans le Japon, où ce prince est adoré sous le nom de *Xantai*. C'est une des divinités les plus modernes de l'Empire.

NOCES : fêtes, réjouissances & festins solemnels qui accompagnent le mariage chez tous les peuples du monde. Les divertissements usités en ces sortes d'occasions ne sont point contraires à l'esprit du Christianisme, lorsque la débauche ne s'y mêle point. Ils ont même été approuvés tacitement par J. C. qui ne dédaigna pas d'assister aux noces de Cana, & fit même un miracle éclatant en faveur des convives, en changeant l'eau en vin. Il est si naturel à de nouveaux mariés de se réjouir, que Dieu avoit défendu, dans l'ancienne loi, qu'on imposât aucune charge publique à ceux qui seroient nouvellement mariés, voulant que, pendant l'espace d'une année, on les laissât s'égayer paisiblement avec leurs nouvelles compagnes. *Voyez* MARIAGE.

NOCTULIUS : dieu du paganisme, qui présidoit à la nuit. On avoit coutume de le représenter sous la figure d'un jeune homme éteignant un flambeau, & ayant à ses pieds une chouette.

NOCTURNE. On appelle ainsi, dans l'Eglise Catholique, une des parties qui composent l'office des Matines. Il n'y a qu'un Nocturne pour l'office de la férie ; mais il y en a trois pour l'office double ou semi-double ; & chacun de ces Nocturnes contient trois pseaumes & trois leçons. Cette partie de l'office est ainsi nommée, parce qu'elle se disoit autrefois & qu'elle se dit encore aujourd'ui en plusieurs endroits pendant la nuit.

NODIN, *ou* NODOT, du latin *nodus*, nœud : divinité des anciens payens, qui présidoit aux moissons lorsqu'elles germoient, & que les chaumes commençoient à avoir des nœuds.

NODUTÉREUSE : déesse du paganisme, qui présidoit à l'action de battre & de broyer le bled.

Digitized by Google

NOEL *. « C'eſt un cri de joie qui ſe faiſoit autre-
» fois aux fêtes & aux naiſſances publiques, comme
» aux baptêmes des princes & aux entrées des rois.
» Entre les plus grandes ſolemnités de l'Egliſe, celle
» de Noël a toujours tenu le premier rang après celles
» de Pâques & de la Pentecôte. Elle eſt ainſi nommée
» de *natalis*, le jour natal de J. C. la fête de ſa naiſ-
» ſance. S. Auguſtin en parle en pluſieurs endroits,
» & dit qu'elle ſe célébroit le huitieme avant les Calen-
» des de Janvier, c'eſt-à-dire le 25 de Décembre. . . .
» En l'Egliſe d'Orient, le jour n'étoit pas ſi univerſel-
» lement déterminé; & on commença par faire cette
» fête le 6 de Janvier, avec le baptême de J. C. Puis
» on les ſépara, à l'exemple de l'Egliſe Latine. Nous
» avons le jeûne de la veille de Noël, marqué dans
» Théophile d'Alexandrie, en une année où cette veille
» arrivoit un dimanche, auquel jour il étoit défendu
» de jeûner. Théophile, pour accorder la joie du di-
» manche avec le jeûne de Noël, permit ſeulement
» de manger quelques dattes. . . S. Auguſtin dépoſa un
» prêtre & curé de ſon dioceſe, pour n'avoir pas jeûné
» la veille de Noël. . . .

» A Marſeille, la naiſſance de J. C. étoit annoncée
» par quatre choriſtes, la veille de Noël, & par l'ar-
» chidiacre en chape de ſoie; & tout le monde ſe
» proſternoit, baiſant la terre pour honorer J. C. Puis
» l'archidiacre baiſoit l'Evangile du jour dans la tribune,
» en cérémonie, avec encens & lumiere; &, pendant
» ce temps, on ſonnoit la groſſe cloche. A Conſtanti-
» nople, on portoit le ſaint Evangile de la naiſſance à
» baiſer aux empereurs, dans leur oratoire, avec pompe
» & magnificence, & les chantres chantoient pour l'em-
» pereur : *Vivat! vivat!*

» En quelques endroits, on faiſoit quelque collation
» le ſoir, pour être en état de mieux ſoutenir les fati-
» gues de la nuit : cela dégénéra en régal. . . . On béniſ-
» ſoit dans les familles la bûche de Noël, en verſant
» du vin deſſus, & diſant: *Au nom du Pere*. . . . Aux

* *Liturgie ancienne.*

Digitized by Google

» Matines du jour de Noël, les chanoines de la cathé-
» drale de Lyon vont baiſer l'autel, en ſigne d'adora-
» tion, à l'invitatoire *Chriſtus natus eſt; venite, adore-*
» *mus.* . . .

» On rapporte de quelques empereurs, comme de
» Charles IV & de Frédéric III, qu'étant à Rome,
» ils affectoient de lire la ſeptieme leçon, à cauſe de
» ces paroles : *Exiit edictum à Cæſare Auguſto.* (Céſar
» Auguſte porta un édit.) Frédéric III le fit devant le
» pape Paul II, en 1468. L'empereur Sigiſmond le fit
» au concile de Conſtance, étant habillé en diacre;
» & cela a paſſé dans le Cérémonial Romain, que ſi
» l'empereur ſe trouvoit à Rome ce jour-là, ce ſeroit
» à lui à lire cette leçon, en ſurplis, en chape, & en
» épée. . . .

» L'uſage des trois Meſſes en ce jour vient de Rome.
» On les diſoit à cauſe des trois ſtations qui étoient
» indiquées par les papes pour le ſervice divin : la pre-
» miere, à ſainte Marie Majeure, pour la nuit; la ſe-
» conde, à S. Anaſtaſe, pour le point du jour; & la
» troiſieme, à S. Pierre, pour l'heure ordinaire des
» grandes fêtes. . . . C'étoit ordinairement le pape qui
» diſoit ces trois Meſſes. . . S. Léon, écrivant à Dioſ-
» core d'Alexandrie, lui dit que la coutume de ſon
» Egliſe étoit de réitérer le ſacrifice pluſieurs fois aux
» grandes fêtes, afin que perſonne ne fût privé du fruit
» du ſacrifice en ces jours où il y avoit un grand con-
» cours de peuple; & cela ſe pratiquoit dans toutes les
» grandes villes. S. Ildefonſe, évêque de Tolede, en
» 855, marque trois Meſſes aux jours de Noël, de Pâ-
» ques, de Pentecôte, & à la Transfiguration. Comme
» tous les prêtres & tous les peuples étoient obligés
» de ſe trouver à l'office de la cathédrale, il falloit
» bien au moins réitérer le ſacrifice, autrement la plus
» grande partie du peuple auroit manqué d'aſſiſter à la
» Meſſe en ces jours. C'eſt de-là que, dans les grandes
» paroiſſes, on dit pluſieurs grandes Meſſes ces jours-
» là, & ſur-tout le jour de Pâques, parce qu'on n'en
» devoit point dire en public, dans les égliſes de moi-
» nes, ces jours-là.

Digitized by Google

» Avant le ſiécle de Charlemagne, chaque prêtre, » en France, en Eſpagne, & à Milan même, ne » diſoit, pour l'ordinaire, qu'une Meſſe le jour de » Noël. Il n'y en a qu'une dans le Miſſel Moſara- » bique & dans l'ancien Ambroſien; car dans le nou- » veau il y en a trois. Dans le Miſſel gothique, il n'y » en a qu'une; & Grégoire de Tours... ne fait men- » tion, au jour de Noël, que d'une Meſſe....

» Quant à l'uſage de manger de la viande lorſ- » que Noël arrive le vendredi, S. Epiphane déclare » que, de ſon temps, on ne jeûnoit point le jour de » Noël, quand il venoit un mercredi ou un vendre- » di. Nicolas I, exhortant les Bulgares à l'abſtinence » tous les vendredis de l'année, en excepte la fête de » Noël... ſi elle arrive le vendredi.... Matthieu Pâ- » ris, dans ſon Hiſtoire d'Angleterre, en l'an 1255, » parle comme d'un uſage commun en Angleterre, » de manger de la viande le jour de Noël, quand il » arrivoit le vendredi.... Le pape Honoré III, con- » ſulté ſur cela, répond à l'évêque de Prague, que » l'on peut manger de la viande le vendredi, quand » la fête de Noël s'y rencontre; ſi l'on n'eſt engagé » à une pratique contraire, par vœu ou par la pro- » feſſion religieuſe. »

2. Les Luthériens ont conſervé la fête de Noël. Dans quelques endroits, ils ont coutume d'aller à l'égliſe la nuit de Noël, tenant chacun une bougie à la main, qui les éclaire à lire leurs prieres. Mais ils deshonorent cette fête par des feſtins où regne la débauche, & par des maſcarades indécentes. Quelquefois on prend un enfant qu'on emmaillotte, & qu'on met dans un berceau, pour repréſenter N. S. La fête de Noël eſt particuliérement la fête des enfants: c'eſt alors qu'on leur donne mille petits bijoux propres à les amuſer; & même on leur fait accroire que N. S. deſcend exprès du ciel pour apporter des jouets à ceux qui ont été bien ſages.

Noëls. On appelle ainſi des cantiques compoſés ſur quelque circonſtance du myſtere de la Nativité de N. S. & que l'on a coutume de chanter dans le

Digitized by Google

temps de l'Avent. Ce que nous avons dit à l'article CANTIQUES, trouve ici ſon application.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'on ne trouvât point dans ces noëls tant de détails bas & puérils, tant d'idées triviales & groſſieres, qui ſont moins propres à édifier, qu'à fournir matiere aux railleries des impies & des libertins, qui jugent des ſiecles précédents par la délicateſſe du nôtre.

NOÉTIENS: hérétiques du IIe ſiécle. Ils avoient pour chef un certain Noétus, qui avoit été honteuſement chaſſé de l'Egliſe pour ſa doctrine. Il ſe diſoit un nouveau Moyſe, & appelloit ſon frere Aaron. Il n'admettoit qu'une ſeule Perſonne en Dieu; ce qui fit donner à ſes ſectateurs le nom de MONARCHIQUES. *Voyez ce mot.*

NOMBRES: (*les*) Livre canonique de l'ancien Teſtament, & le quatrieme du Pentateuque de Moyſe. Ce livre eſt ainſi nommé, parce qu'on y trouve rapporté le dénombrement du peuple de Dieu, fait par Moyſe & par Aaron. On y voit auſſi la diſtinction des emplois des Lévites; les murmures des Juifs dégoûtés de la manne, & la puniſion de leur gourmandiſe; la jalouſie d'Aaron & de Marie contre leur frere Moyſe, &c

NON-CONFORMISTES. On donne ce nom, en Angleterre, à ceux qui s'écartent de la diſcipline & des cérémonies établies dans l'Egliſe Anglicane, & qui pratiquent un culte différent de celui de la nation.

NONCE: envoyé du pape vers un prince ou une nation catholique, ou qui aſſiſte, de ſa part, à une aſſemblée de pluſieurs ambaſſadeurs. Les papes, qui prétendoient avoir une juriſdiction univerſelle ſur tous les royaumes Chrétiens, même pour le temporel, avoient ſoin d'y envoyer autrefois des légats pour exercer ces droits prétendus. Ces légats vouloient faire la loi aux Souverains, & ſe mêler du gouvernement de leurs Etats. Ils appauvriſſoient les égliſes par leur luxe & par leur avidité. Ces déſordres donnerent lieu aux princes de s'accorder à ne plus recevoir chez eux de légats. Les papes ne leur ont plus envoyé

Digitized by Google

que de simples nonces, dont l'autorité est beaucoup moins étendue. Dans quelques pays, ces nonces exercent une certaine juridiction; mais ils n'en ont aucune en France, où ils ne sont regardés que comme ambassadeurs d'une puissance étrangere. En 1582, l'évêque d'Arimini, nonce du pape en France, lança une excommunication contre les Cordeliers, qui avoient appellé, comme d'abus, d'un rescrit apostolique; & depuis il leur donna l'absolution avec la baguette. Le procureur général, en étant instruit, appella, comme d'abus, de cette procédure. Le parlement, le 29 de Mars, reçut l'appel du procureur-général, & ordonna que jour compétent seroit donné au nonce pour soutenir ce que le procureur-général disoit avoit été fait & attenté contre les saints décrets, autorité du roi & libertés de l'Eglise Gallicane. » * Rome ayant prétendu que l'information des vie » & mœurs des personnes nommées par le roi aux » bénéfices consistoriaux devoit être faite par les non- » ces & autres ministres delégués du saint Siége, » Henri IV s'y opposa fortement. L'assemblée des » Notables, tenue à Rouen en 1596, supplia ce prince » d'ordonner que (cette information) seroit faite, » conformément à ce qui est porté par l'Ordonnance » de Blois, par les archevêques & évêques de France; » & le parlement, en 1619, rendit un arrêt qui por- » toit que la disposition de cette Ordonnance seroit » observée, sous peine d'être déchu de la nomina- » tion qui auroit été faite par le roi auxdits béné- » fices. Mais il a, depuis long-temps, cessé de veil- » ler à son exécution; & il a souffert que les non- » ces se missent en possession de faire ces informa- » tions, quelque contraires qu'elles soient à nos li- » bertés. » *Voyez* LIBERTÉS DE L'ÉGLISE GALLICANE.

NONDINE. De *nonus*, neuvieme, & *dies*, jour: divinité adorée autrefois chez les anciens payens, laquelle présidoit aux lustrations qu'on faisoit pour les

* *Libertés de l'Eglise Gallicane.*

Digitized by Google

enfants nouveaux-nés, le neuvieme jour après leur naissance.

NONE: une des parties de l'office divin, & la derniere des *petites heures*, ou *heures cononiales*. Elle se dit avant vêpres, sur les trois heures après midi. On l'appelle *None*, parce qu'anciennement on la récitoit à la neuvieme heure, qui répond parmi nous à trois heures après midi. C'étoit l'usage, parmi les Orientaux, de diviser les jours en douze heures égales entr'elles. Ils les prenoient depuis le lever du soleil, jusqu'à ce qu'il fût couché. J. C. dit dans l'Evangile: « N'y a-t-il pas douze heures à la journée? » Ces heures étoient plus ou moins longues, à proportion que les jours étoient plus ou moins longs. Les heures canoniales étoient tellement partagées, que l'on prioit de trois heures en trois heures.

NONNE. Ce mot, que les auteurs Latins ont d'abord employé pour désigner une *pénitente*, & ensuite une *religieuse*, est devenu aujourd'hui burlesque, ou badin. On prétend cependant que *nonna*, dans la basse latinité, étoit un nom respectueux qui signifioit *aïeule*.

1. NOTRE-DAME. D'ATOCHA. C'est le nom d'une chapelle de Madrid, consacrée à la sainte Vierge, fameuse par la dévotion des fideles, & par les riches présents qu'on y apporte de tous côtés. Cent lampes d'or & d'argent sont continuellement allumées dans cette chapelle, où l'on dit qu'il s'opere de fréquents miracles.

Notre Dame de Hal: lieu célébre en Flandres par le culte de la sainte Vierge, les fréquents pélerinages des dévots, & par les prodiges sans nombre que l'on dit y avoir été faits.

Notre-Dame de Liesse. L'on a bâti, sous ce nom, une église en l'honneur de la sainte Vierge, fameuse en Picardie par le concours des fidéles. Voici quelle en fut l'occasion. Dans le temps des Croisades, une princesse d'Egypte souhaita d'avoir une image de la sainte Vierge, dont on lui avoit raconté les miracles, & communiqua son desir à trois gentilshommes Picards

Digitized by Google

qui étoient alors prisonniers au Caire. L'un d'eux s'engagea de satisfaire la princesse, & de lui peindre une image de la Vierge, quoiqu'il ne sçût pas seulement les premiers élémens de la peinture. Il se trouva fort embarrassé, lorsqu'il se mit en disposition d'éxécuter sa promesse. Désespérant d'en pouvoir venir à bout, il implora le secours de celle qu'il vouloit peindre, & s'endormit après une fervente priere. Il fut agréablement surpris, lorsqu'il se révéilla, de trouver auprès de lui une fort belle image de la sainte Vierge. Il la donna à la princesse, qui en fut très-contente. Pour abréger cette histoire, la princesse, touchée du desir de se convertir, se sauva de l'Egypte avec les trois gentilshommes Picards; &, par une faveur particuliere de la sainte Vierge, ils se trouverent tous miraculeusement transportés à Liesse en Picardie; &, dans l'endroit où ils se trouverent, ils firent bâtir une église pour servir de monument de leur reconnoissance.

Notre-Dame de Lorette. (*Voyez* PÉLERINAGE.)

Notre-Dame de Montserrat, en Catalogne, est un lieu très-célebre par le culte de la sainte Vierge & par la dévotion des fideles.

Notre-dame des Neiges. C'est sous ce titre que fut bâtie à Rome, en l'honneur de la sainte Vierge, l'église connue aujourd'hui sous le nom de *Sainte Marie Majeure.* Voici quelle est l'origine de cet établissement. Un gentilhomme Romain, fort avancé en âge, considérant qu'il n'avoit point d'héritier auquel il pût laisser ses biens, s'engagea par vœu à les donner à la sainte Vierge; &, de concert avec sa femme, il fit plusieurs bonnes œuvres pour sçavoir à quel usage la sainte Vierge desiroit que les biens fussent employés. Il fut averti en songe qu'il devoit bâtir une église sur le mont Esquilin, dans un endroit qu'il trouveroit couvert de neige. Sa femme reçut précisément le même avis; ce qui contribua beaucoup à le convaincre que c'étoit véritablement un avertissement que le Ciel lui donnoit. Il alla consulter sur ce sujet le pape Libérius, qui se trouva avoir eu aussi le même

Digitized by Google

ſonge. Ce pontife envoya le clergé en proceſſion au mont Eſquilin. On y trouva effectivement un endroit couvert de neige, ſur lequel on bâtit une égliſe qui fut d'abord appellée Notre-Dame des Neiges. Elle changea depuis aſſez ſouvent de nom. On l'appella la Baſilique de Libérius; enſuite, la crêche de N. S. y ayant été apportée de Bethléem, on la nomma Sainte Marie *ad Præſepe;* & enfin Sainte Marie Majeure. On célebre tous les ans, dans cette égliſe, le 5 d'Août, une fête ſolemnelle en mémoire du miracle des neiges; & l'on fait tomber de la voûte, par artifice, des feuilles de jaſmin blanc, qui imitent la neige.

Notre-Dame de l'O: fête inſtituée en Eſpagne, vers le milieu du ſeptieme ſiécle, en l'honneur de la ſainte Vierge. On la ſolemniſe le 18 de Décembre. Elle ſert comme de préparation à la fête de Noël. Le nom de *Notre-Dame de l'O* lui a été donné à cauſe des antiennes qu'on chante alors à l'égliſe, & qu'on appelle *les O*, parce qu'ils commencent tous par l'exclamation *O!*

NOVATIENS: hérétiques du IIIe ſiécle. Ils prétendoient que l'Egliſe n'avoit pas le pouvoir de remettre les grands crimes, comme d'abſoudre un apoſtat. Ils condamnoient les ſecondes noces, & rebaptiſoient ceux qui avoient été baptiſés dans l'Egliſe. Ils n'avoient d'abord commencé que par être ſchiſmatiques; mais ſouvent le ſchiſme conduit à l'héréſie. Ils donnerent bientôt dans l'erreur. Leur ſchiſme étoit venu de ce que Novatien, leur chef, n'avoit pu ſe faire élire pape à la place de S. Corneille, qui avoit été canoniquement élu. Ils furent condamnés par pluſieurs conciles, & entr'autres par le premier concile général de Nicée.

NOVENDIAL. Lorſque les Romains voyoient arriver quelque prodige qui ſembloit annoncer la colere des dieux, ils avoient coutume, pour détourner les malheurs dont ils ſe croyoient menacés, d'inſtituer un ſacrifice ſolemnel qu'ils appelloient *novendial*, parce qu'on le renouvelloit pendant neuf jours conſécutifs.

Tullus

Digitized by Google

Tullus Hoſtilius, quatrieme roi de Rome, eſt regardé comme l'inſtituteur de ce ſacrifice; & on dit qu'il l'inſtitua à l'occaſion d'une grêle, d'une groſſeur & d'une dureté prodigieuſe, qui tomba ſur le mont Alban, & qui fit croire qu'il avoit plu des pierres.

NOVENSILES. Les Romains donnoient ce nom aux dieux d'une nouvelle fabrique, dont l'apothéoſe étoit récente, & que la plûpart de leurs adorateurs ſe ſouvenoient encore d'avoir vus mourir. C'eſt l'idée que nous donnent quelques auteurs des dieux de ce nom; mais pluſieurs autres prétendent qu'il fut donné aux nouveaux dieux que Tatius apporta du pays des Sabins dans Rome, & auxquels il fit bâtir des temples dans cette ville; tels qu'étoient la Santé, la Fortune, Veſta, Hercule. Il y en a qui veulent qu'on ait appellé *novenſiles* les dieux qui préſidoient aux nouveautés & au renouvellement des choſes. Enfin quelques-uns ſoutiennent que ces dieux furent ainſi nommés, parce qu'ils étoient au nombre de neuf.

NOVICIAT: temps deſtiné à éprouver la vocation de ceux qui ſe deſtinent à la vie religieuſe. Ce temps eſt ordinairement d'une année, dans la plûpart des communautés; il y a cependant quelques endroits où le noviciat eſt de deux ans. On appelle auſſi *noviciat* la maiſon ou le lieu où l'on éprouve les novices.

NTOUPI. Les Grecs donnent ce nom aux cadavres de ceux qui ſont morts excommuniés, parce qu'ils ſont perſuadés qu'ils ne pourriſſent point juſqu'à ce que l'excommunication ſoit levée, mais qu'ils deviennent noirs, durs & enflés comme un ballon. Ils appuient leur opinion par le récit d'une hiſtoire qui peut paroître curieuſe. Le Sultan Mahomet II, diſent-ils, ayant été informé des effets merveilleux que l'excommunication produiſoit ſur les corps morts, voulut s'aſſurer plus exactement de ce qu'on lui avoit rapporté, & envoya ordre à Maxime de faire exhumer un excommunié mort depuis long-temps, pour qu'on vît en quel état ſeroit ſon cadavre. Cet ordre embarraſſa le patriarche & ſon clergé; non qu'ils douta ſſent de l'effet de l'excommunication, mais ils ne ſça-

Digitized by Google

voient où trouver un cadavre d'excommunié. Enfin, après avoir bien cherché, quelques-uns se rappellerent qu'une veuve très-belle, ayant autrefois accusé faussement le patriarche Gennadius d'avoir voulu la corrompre, avoit été excommuniée par ce prélat, & étoit morte quarante jours après; qu'on avoit déja exhumé une fois son corps qui s'étoit trouvé entier, & qu'on l'avoit remise en terre sans que l'excommunication eût été levée. On fit des perquisitions pour découvrir le lieu de sa sépulture; & quand on l'eut trouvé, le patriarche en donna avis à Mahomet, qui envoya des officiers pour être présents à l'ouverture du tombeau. Le corps de la veuve fut trouvé entier, noir comme un charbon, & dur comme une pierre. Mahomet, sur le rapport de ses officiers, donna commission à quelques Bachas de visiter le cadavre; de le faire transporter dans une chapelle de l'église de Pammacaristа, & d'en sceller la porte avec son cachet; ce qui fut exécuté. Quelque temps après, les mêmes Bachas, par l'ordre du Sultan, firent retirer le cadavre de la chapelle, & ordonnerent au patriarche de lever l'excommunication, pour voir quel effet produiroit cette cérémonie. Le patriarche fit ce qu'on exigeoit de lui, & prononça la formule d'absolution. Les Grecs assurent que, pendant qu'il la prononçoit, on entendoit le craquement des os du cadavre, qui se relâchoient & se déboîtoient. La cérémonie de l'absolution étant finie, les Bachas firent remettre le cadavre dans la même chapelle; &, l'ayant visité quelques jours après, ils furent étrangement surpris de le trouver entiérement dissous & réduit en poussiere. Ils firent à Mahomet un rapport exact de ce prodige; & l'on dit que ce prince ne put s'empêcher de s'écrier que la Religion des Chrétiens étoit admirable. *Voyez* EXCOMMUNICATION.

NUDIPÉDALES, de *nudus*, nu, & *pes pedis*, pied: fêtes que les Lacédémoniens célébroient autrefois, dans les temps de calamités. Elles furent ainsi nommées, parce qu'ils alloient alors nu-pieds pour fléchir la colere des dieux par cet acte pénible & hu-

Digitized by Google

miliant. Pendant ces fêtes, qui duroient l'eſpace de trente jours, ils s'abſtenoient de vin; ſe raſoient les cheveux, & faiſoient des prieres continuelles. La cérémonie d'aller nu-pieds fut imitée des Grecs, des Romains, des Barbares, & même des Juifs. Ces derniers la pratiquerent avec une grande ſolemnité l'an 67 de J. C. ſous l'empire de Néron, dans le temps qu'ils gémiſſoient ſous la tyrannie du gouverneur Ceſtius Florus; mais leur condition n'en devint pas meilleure. On trouve pluſieurs exemples dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, qui prouvent que les Chrétiens ont autrefois pratiqué la même cérémonie.

NUIT. (*la*) Les poëtes en avoient fait une divinité qu'ils ſuppoſoient être la fille ainée du Chaos, & mere d'une infinité de monſtres qui aſſiégeoient la porte du palais de Pluton. Ils la repréſentoient couverte d'un grand voile parſemé d'étoiles, & ſe promenant, ſur un char, au milieu des airs.

Nuit de la puiſſance, eſt une nuit de la lune de Ramadam, pendant laquelle les Muſulmans croient que Dieu pardonne tous les péchés à ceux qui lui en témoignent un repentir ſincere.

Mahomet commence un des chapitres de l'Alcoran par ces mots: « Nous l'avons fait deſcendre dans » la nuit de la puiſſance. » Les pélerins, avant de partir pour la Mecque, doivent réciter ce chapitre à la porte de leur maiſon.

NYCTAGES. Ce nom fut donné à certains hérétiques qui condamnoient l'uſage de veiller la nuit pour chanter les louanges de Dieu.

NYCTÉLIES, de νυξ, νυκτος, *nuit*, & τελειν, *ſacrifier*: fêtes que les Grecs célébroient, tous les trois ans, en l'honneur de Bacchus, au commencement du printemps. Elles furent ainſi nommées, parce qu'on les célébroit pendant la nuit. Chacun couroit alors au milieu des ténebres, tenant d'une main un flambeau, de l'autre un broc de vin. On peut aiſément juger quels déſordres devoient naturellement introduire dans cette fête & l'ivreſſe de ceux qui la célébroient, & la licence de la nuit.

Digitized by Google

NYMPHES. C'eſt le nom général que donnoient les anciens payens à certaines déeſſes du ſecond ordre, qui habitoient la terre & les eaux. Parmi les nymphes de la terre étoient les *Napées*, les *Driades*, les *Hamadriades*, & les *Oréades*. Parmi les nymphes des eaux on diſtinguoit les *Naïades* & les *Néréïdes*. Voyez ce qui concerne chaque eſpece de ces nymphes, à leur article particulier.

Digitized by Google

[O B I]

OANNÈS : divinité des Babyloniens. C'étoit un monſtre qui avoit deux têtes humaines, un corps de poiſſon, avec deux pieds qui lui ſortoient de la queue. Il avoit, diſoit-on, la voix d'un homme, & ſortoit de la mer Rouge, tous les matins, au lever du ſoleil, pour venir à Babylone où il demeuroit pendant toute la journée, converſant avec les habitants, & les inſtruiſant dans toute ſorte d'arts : le ſoir, il s'en retournoit à la mer. Les Babyloniens avoient érigé des ſtatues qui repréſentoient ce monſtre, auxquelles ils rendoient des honneurs divins ; choſe aſſez ſuperflue, puiſqu'ils pouvoient le voir & l'honorer tous les jours en perſonne. Si l'on en croit Seldénus, cet Oannès eſt le même que Dagon.

OBÉDIENCE, du latin *obedio*, j'obéis : acte que donne un ſupérieur eccléſiaſtique à un inférieur, par lequel il lui permet de ſe tranſporter dans un autre lieu.

On appelle auſſi obédience l'envoi des religieux qui vont deſſervir un bénéfice dépendant d'un chef d'ordre, ſans qu'ils en ſoient titulaires, & lorſqu'ils ſont révocables *ad nutum*.

Autrefois on donnoit le nom d'obédience aux maiſons, égliſes, chapelles & métairies où l'on commettoit des religieux pour les faire valoir.

On nomme pays d'obédience ceux qui ne ſont pas compris dans le concordat, & où le pape a droit de conférer les bénéfices vacants pendant huit mois de l'année. *Voyez* CONCORDAT.

OBIT, du latin *obitus*, mort : fondation d'une meſſe qui doit être célébrée tous les ans pour le repos de l'ame d'un défunt, à pareil jour de ſa mort.

Obit ſalé : anniverſaire fondé dans l'égliſe de Notre-Dame de Paris : on l'appelle ainſi à cauſe de quelque diſtribution de ſel qui s'y fait.

Digitized by Google

OBITUAIRE : livre d'égliſe où l'on écrit la fondation des *obit;* c'eſt auſſi un régiſtre où l'on marque le nom des morts & le jour de leur ſépulture, & que l'on nomme plus communément NÉCROLOGE. *Voyez cet article.*

On appelle encore obituaire un bénéficier pourvu d'un bénéfice vacant par mort.

OBLAT, du latin *oblatus*, offert. Autrefois, lorſque dans une famille on deſtinoit un enfant à l'état religieux, ſes parents le menoient dans quelque monaſtere, où ils le laiſſoient ſous la conduite des moines. L'enfant élevé dans toutes les pratiques de la vie religieuſe, éloigné du monde & de l'air contagieux des vices, prenoit aiſément l'eſprit de l'état auquel il étoit voué, & n'avoit pas même l'idée d'un genre de vie plus doux que celui de religieux. Cet uſage étoit excellent dans un temps où les moines n'avoient preſqu'aucun commerce avec le monde. Les enfants ainſi élevés dans les monaſteres étoient appellés oblats, c'eſt-à-dire offerts à Dieu.

On donnoit anciennement le nom d'Oblat à un ſéculier qui ſe dévouoit au ſervice de Dieu, dans un monaſtere à ſon choix, auquel il ſe donnoit avec ſes enfants & ſes biens, & dont il devenoit le ſerf. Pour marque de ſa ſervitude, on lui entouroit le cou avec les cordes des cloches de l'égliſe, & on lui mettoit ſur la tête quelques deniers qu'il reprenoit enſuite & qu'il plaçoit ſur l'autel. Les oblats portoient un habit religieux, mais différent de celui des moines. Le premier oblat dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire, étoit un homme de qualité qui ſe donna à l'abbaye de Clugny, avec ſa femme, en 948. On ignore ſon nom ; mais celui de ſa femme étoit Dode.

En 1022, une femme noble, nommée Giſe, ſe donna au monaſtere de S. Michel, elle & tous ſes deſcendants ; &, pour marque de cet engagement, elle mit ſur l'autel un denier percé & le bandeau de ſa tête.

Tel étoit encore le nom d'un moine-lai que le roi

Digitized by Google

mettoit autrefois dans chaque abbaye ou prieuré dépendant de ſa nomination : cet oblat étoit obligé de ſonner les cloches, de balayer l'égliſe & la cour du couvent ; & les religieux devoient lui donner une portion monachale. Ces ſortes de place étoient ordinairement la récompenſe des ſoldats eſtropiés & invalides ; mais, depuis l'établiſſement des Invalides, les penſions des oblats ont été appliquées à une partie de l'entretien de cette maiſon, où les défenſeurs de la patrie trouvent aujourd'hui une retraite plus convenable, & une récompenſe plus honnête.

OBLATE : religieuſe d'un ordre ou d'une congrégation fondée par ſainte Françoiſe. Elles ſont ainſi appellées, parce que la formule de leur profeſſion eſt conçue en forme d'oblation.

Oblate ou *Oblation.* On donnoit ce nom, dans l'ancienne liturgie, aux pains dont on ſe ſervoit pour le ſacrifice de la Meſſe. On diſtinguoit deux ſortes d'oblates ; celles qui étoient réſervées pour la conſécration, & celles que l'on diſtribuoit au peuple pour l'uſage commun, comme on fait aujourd'hui le pain béni.

Oblats de S. Ambroiſe. S. Charles Borromée inſtitua ſous ce nom une congrégation de prêtres ſéculiers à Milan, en 1578. Ces prêtres furent ainſi nommés, parce qu'ils s'étoient offerts à leur prélat, de leur propre mouvement, pour l'aider dans l'adminiſtration de ſon dioceſe, & parce que leur ſaint fondateur les mit ſous la protection de S. Ambroiſe. Cette congrégation fut approuvée par le pape Grégoire XIII, & honorée de pluſieurs privileges. Les oblats de S. Ambroiſe ne font point d'autre vœu que celui d'obéiſſance à l'archevêque. Ils s'engagent, par ce vœu, à remplir toutes les fonctions eccléſiaſtiques dont l'archevêque jugera à propos de les charger. Ainſi les miſſions, la direction des colleges, des ſéminaires, des retraites, la deſſerte des cures, en un mot, tout ce qui concerne le miniſtere eccléſiaſtique eſt compris dans l'inſtitut des prêtres de cette congrégation. C'eſt une pépiniere d'ouvriers évangéliques,

Digitized by Google

toujours prêts à travailler à quelqu'ouvrage que ce ſoit, dès que l'archevêque l'ordonne.

OBODAS, OBODES, *ou* OBODE, roi des anciens Arabes, fut mis, après ſa mort, au rang des dieux, & reçut les hommages de ſes ſujets, juſqu'au temps où ils embraſſerent la religion de Mahomet.

OBSEQUES, du latin *obſequium*, déférence, bon office : derniers devoirs que l'on rend aux morts. *Voyez* FUNÉRAILLES.

OBSERVANCE. On donne ce nom aux communautés religieuſes où certaines regles s'obſervent plus étroitement. Les Cordeliers s'appellent les Religieux de l'Obſervance, de la grande, de la petite Obſervance. Il y a une réforme des Dominicains, qui s'appelle la primitive Obſervance, ou la Congrégation du S. Sacrement.

OCCASION : divinité adorée autrefois chez les anciens Romains. *Voyez* CÆPUS.

OCTAVE. Dans l'Egliſe Catholique, on donne ce nom à la huitaine dont le premier jour eſt une fête ſolemnelle. Il déſigne néanmoins plus particuliérement le huitieme jour. On ſçait que les Juifs célébroient leurs grandes fêtes pendant huit jours conſécutifs. Cette coutume eſt une de celles que les Chrétiens ont empruntées du Judaïſme.

ODIN. Les Germains adoroient ſous ce nom le dieu Mars. Ils le regardoient comme le protecteur de ceux qui étoient tués à la guerre, & s'imaginoient que c'étoit lui qui les recevoit dans le paradis nommé *Valhalla*. C'eſt pourquoi, les amis & les parents de ceux qui périſſoient dans le combat leur crioient : « Puiſſe Odin te recevoir ! Puiſſes-tu aller joindre » Odin ! » On voit par des inſcriptions ſépulcrales, & par des oraiſons funebres qui ſubſiſtent encore, que, dans certains pays ſeptentrionaux, l'uſage étoit de recommander à Odin les ames des morts, en ces termes : « Odin te garde, cher enfant, ami fidele, » bon ſerviteur ! » Cette coutume ſe conſerva même après l'introduction du Chriſtianiſme. Nous avons un cantique funebre, compoſé par quelque Druide

Digitized by Google

Germain, & traduit en latin par Bartholin, dans lequel le roi Lodbrog, fameux par ſes exploits, ſe félicite de ce qu'il va bientôt aller dans le magnifique palais d'Odin, boire de la biere dans les crânes de ſes ennemis. « L'homme courageux, dit ce guerrier, ne tremble point aux approches de la mort. » Je n'irai point d'un air triſte dans le magnifique palais d'Odin. Je vois déja les déeſſes qui viennent, » de ſa part, m'inviter à l'aller joindre. C'eſt-là que, » placé au premier rang, je m'enivrerai de biere. » Les heures de la vie ſe ſont écoulées. Je mourrai » en riant. »

Quelques hiſtoriens Germains prétendent qu'Odin fut autrefois un roi du Nord, fameux par ſa bravoure, lequel, pour inſpirer à ſes ſujets le mépris de la mort, ſe perça d'une fleche en leur préſence, & mourut de ſa bleſſure, quelques moments après. On lui fit de magnifiques funérailles, & on lui rendit enſuite des honneurs divins. *Voyez* MARS.

OËLLO. C'eſt le nom que donnoient les Péruviens à des femmes iſſues du ſang de leurs Yncas, qui ſe conſacroient volontairement à la pénitence & à la retraite, & s'obligeoient, par un vœu exprès, à garder la continence. Elles vivoient chacune dans leurs maiſons, comme de véritables religieuſes, excepté qu'il leur étoit permis de ſortir; mais elles uſoient rarement de cette liberté. « Si elles ſortoient quelquefois, » dit l'auteur de l'*Hiſtoire des Yncas*, ce n'étoit que » pour viſiter leurs proches parentes, lorſqu'elles » étoient indiſpoſées ou en travail d'enfant, ou lorſ- » qu'il étoit queſtion de couper les cheveux à leurs » aînés, ou de leur donner un nom. La chaſteté de » ces femmes, & leur honnête façon de vivre, les » faiſoient regarder avec tant de vénération, qu'on » les appelloit par excellence *Oëllo*; nom conſacré » dans leur idolatrie. Il ne falloit pas que la chaſteté » de ces femmes fût feinte; car ſi, contre leur vœu, » on découvroit qu'il y eût de la fourberie, celle » qui avoit failli étoit brûlée toute en vie, ou jettée » dans la foſſe aux lions. »

Digitized by Google

OÈS : divinité des anciens Babyloniens, qui étoit moitié homme & moitié poiſſon, & que l'on croit être la même que cet Oannès dont nous avons parlé.

ŒUF d'Osiris. Hérodote rapporte, d'après les diſcours des philoſophes Egyptiens, qu'Oſiris avoit enfermé dans un œuf douze figures pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il vouloit combler les hommes ; mais que Typhon, ſon frere, ayant trouvé le ſecret d'ouvrir cet œuf, y avoit introduit ſecrettement douze autres pyramides noires ; & que, par ce moyen, le mal, s'étoit trouvé mêlé avec le bien.

ŒUVRE. On appelle ainſi la fabrique, le revenu d'une paroiſſe, deſtiné à la conſtruction ou réparation des bâtiments, & à l'entretien du ſervice. L'œuvre eſt auſſi un banc placé dans la nef des paroiſſes, qui eſt deſtiné pour les marguilliers, & où l'on expoſe les reliques.

OFARAI : eſpece de certificat ou d'abſolution que les prêtres du Japon donnent, ou plutôt vendent aux pélerins qui ſont venus viſiter les temples fameux de la province d'Iſie. L'ofarai n'eſt autre choſe qu'une petite boîte de bois, fort légere & fort mince, un peu plus longue que large, au reſte, d'une forme à peu près quarrée. Dans cette boîte ſont contenus pluſieurs petits morceaux de bois, menus & longs, dont quelques-uns ſont entortillés dans du papier blanc ; ce qui déſigne la pureté, &, en quelque ſorte, la blancheur de l'ame du pélerin. Sur un côté de la boîte ſont tracés en gros caracteres ces mots : *Daï-Singu*, qui ſignifient le *Grand Dieu*. Sur le côté oppoſé, on lit le nom du prêtre qui donne l'ofarai, accompagné de ce mot : *Taï-Ju*, ou *Meſſager des Dieux ;* ſurnom que prennent les prêtres. Le pélerin reçoit avec reſpect & dévotion cette précieuſe boîte. Il a coutume de la mettre ſous le bord de devant de ſon chapeau ; &, pour que le poids de cette boîte n'emporte pas ſon chapeau, il met ſous le bord de derriere une autre boîte, ou quelque choſe d'une égale peſanteur. Lorſqu'il eſt arrivé chez lui, il place reſpectueuſement l'o-

Digitized by Google

farai ſur une tablette, & le conſerve dans l'endroit le plus propre de ſa maiſon. Quelquefois il fait conſtruire exprès devant ſa porte, un petit auvent ſous lequel il le met. Si l'on rencontre dans la rue, ou ſur un chemin, un ofarai qui ait été perdu, on le ramaſſe avec reſpect; & pour qu'il ne ſoit point profané, on le cache dans le creux d'un arbre. On en uſe ainſi à l'égard des ofarais qui ſe trouvent dans la maiſon d'un mort. On attribue à ces boîtes une grande vertu; mais, ce qui en diminue bien le prix, c'eſt qu'elle ne dure qu'un an. Cependant la vente de ces ofarais produit aux prêtres des ſommes immenſes. Ce n'eſt pas ſeulement à Iſie qu'ils ont cours: on en débite une prodigieuſe quantité dans tout l'Empire, principalement le premier jour de l'année. Ceux qui ne peuvent pas faire le voyage d'Iſie, à raiſon de leur âge, de leur ſanté ou de leurs affaires; ceux même dont la dévotion n'eſt pas aſſez vive pour leur faire entreprendre cette courſe pénible, achetent très-cher un ofarai qui leur communique, comme ils le penſent, tout le mérite du pélerinage. *Voyez* SANGA.

OFFERTOIRE: cérémonie de la Meſſe, par laquelle le prêtre offre à Dieu l'hoſtie qu'il doit conſacrer, en l'élevant avec ſes deux mains. Il offre de la même maniere le calice, après y avoir mis du vin & de l'eau. L'Offertoire eſt, à proprement parler, le commencement de la Meſſe. L'élevation de l'hoſtie & du calice paroît être imitée des Juifs, qui élevoient en l'air une partie de la victime, pour l'offrir au Seigneur. On donne auſſi le nom d'*Offertoire* à une antienne que le prêtre récite avant de découvrir le calice.

OFFICE DIVIN. Nous allons extraire ce que dit ſur cette matiere l'auteur de la Liturgie ancienne & moderne.

« C'eſt un devoir ſi naturel à l'homme, de louer Dieu & de le prier, qu'il ne faut pas s'étonner ſi l'Egliſe de tout temps en a fait ſa principale fonction. On ne peut faire attention aux grandeurs & aux perfections divines, ni aux obligations que nous avons à

Digitized by Google

Dieu, ſans nous répandre en des cantiques de louange. Le prophete nous repréſente les cieux & les êtres inanimés comme publiant, par leur harmonie, la gloire & la majeſté de leur Créateur. Les Anges, ſelon Iſaïe, ne ceſſent de le bénir & d'adorer ſa ſainteté; & Job nous aſſure que c'eſt l'exercice continuel des enfants de Dieu, de ſe joindre aux aſtres du ciel, afin de louer la grandeur & la puiſſance de celui qui nous a donné l'être, & qui nous le conſerve avec tant de bonté. S. Cyrille d'Alexandrie prouve que les hommes, dès le commencement du monde, ont chanté des pſeaumes & des cantiques à la louange de Dieu, & qu'Adam ne manqua pas de s'acquitter de ce devoir, comme l'Ecriture ſemble le marquer; & s'il eſt dit d'Enos, fils de Seth, qu'il a le premier invoqué le nom du Seigneur, cela doit s'entendre de ce qu'il a le premier commencé à établir un culte public; à aſſembler les hommes pour rendre leurs hommages à la ſouveraine Majeſté, c'eſt-à-dire qu'il a le premier inſtitué des prieres publiques, & que, depuis lui, les ſacrifices ſe ſont toujours perpétués, ſoit entre les particuliers, ſoit entre les familles, juſqu'au déluge. Noé conſerva la tradition de ſes peres, touchant les ſacrifices & les prieres. Tous ſes deſcendants, Abraham, Iſaac & Jacob, garderent les mêmes coutumes. Nous avons le cantique que Moyſe chanta avec les Iſraélites, au paſſage de la mer Rouge. Marie ſa ſœur le chanta auſſi, & fut, comme dit Zénon de Vérone, la figure de l'Egliſe qui s'unit avec ſes enfants pour publier les miſéricordes du Seigneur, qui fait paſſer les fideles, du déſert de cette vie, dans la gloire du ciel. C'eſt le plus ancien cantique qui nous ſoit reſté de toutes les prieres qu'on avoit juſqu'alors adreſſées à Dieu.

La maniere de prier depuis David, fut réduite aux pſeaumes que ce roi compoſa. Il établit des chantres pour les chanter à certaines heures du jour. Il ſe levoit au milieu de la nuit, & prioit à ſept différentes heures du jour, comme il le dit lui-même. Daniel prioit trois fois le jour: Eſdras le faiſoit quatre fois. Depuis que David eut compoſé ſes pſeaumes, & que la ſyna-

Digitized by Google

gogue les eut adoptés, les Hébreux n'employoient point d'autres prieres ; & le pſeautier leur tenoit lieu de bréviaire ou d'Office divin. On les expliquoit dans les ſynagogues ; & Jeſus-Chriſt même en citoit dans ſes prédications. Les pſeaumes étoient les hymnes qu'il chantoit avec ſes diſciples. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'Egliſe, dès ſon établiſſement, ſe fit un devoir principal de la priere ou de l'office public. Les Apôtres, après l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, ſe renfermerent avec tous les fideles pour vaquer enſemble à la priere publique. Sur ce modele furent formées les ſynagogues ou aſſemblées des premiers Chrétiens, qui ſe trouvoient dans les temples avec les évêques & le clergé pour chanter des pſeaumes & faire des prieres. Tertullien fait ſouvent mention des aſſemblées que les Chrétiens tenoient avant le lever du ſoleil, chantant tous enſemble des pſeaumes & des cantiques à la louange de Dieu. La coutume qu'avoient les Chrétiens de s'aſſembler pour prier étoit ſi notoire, que les payens ne manquoient jamais d'en faire mention, quand ils parloient de notre religion : on le voit dans la Lettre de Pline le jeune à l'empereur Trajan. Celſe, philoſophe payen, en vouloit même faire un reproche à l'Egliſe, comme il paroît par Origene qui juſtifie la dévotion de nos peres, qui prévenoient ordinairement le lever du ſoleil, pour s'aſſembler plus facilement, & pour prier Dieu avec plus de tranquillité.

Quant au nom qu'on a donné aux prieres publiques de l'Egliſe, les Latins les appellent *office*, c'eſt-à-dire le devoir que chacun doit remplir. C'eſt en ce ſens que Cicéron & S. Ambroiſe intitulent leurs ouvrages ſur les devoirs des hommes dans la vie civile & pour la conduite chrétienne, *De Officiis* ou *Liber Officiorum* ; & l'on a donné ce nom à la priere de l'Egliſe, parce qu'elle eſt comme une dette, ou un office dont elle s'acquitte envers Dieu, lorſqu'elle lui conſacre ſes prieres.

D'autres l'appellent *curſus*, cours, à cauſe du cours du ſoleil qui regle les heures de la priere, en ce que les eccléſiaſtiques doivent le réciter pendant tout le

Digitized by Google

cours de leur vie, comme on appelle cours de philosophie ou de théologie, ce qu'on apprend ordinairement en ces sciences durant le cours de quelques années. S. Colomban, Grégoire de Tours, Fortunat, évêque de Poitiers, & S. Boniface de Mayence, donnent à l'Office divin le nom de *cours*.

Les Grecs l'appellent *canon*; c'est de-là qu'est venu l'usage d'appeller *canoniales* les heures qui le partagent, parce qu'elles sont instituées selon la regle des canons de l'Eglise. Jean Moschus dit qu'elles sont, pour ainsi dire, la regle & la mesure du tribut que nous devons payer à Dieu chaque jour, ainsi que les fermiers payent à leur maître certaines mesures de grains pour les terres qu'il leur a louées.

Cassien nomme l'Office divin *synaxis*, assemblée, parce qu'on s'assembloit pour chanter les pseaumes. Dans la regle de S. Pacome il est appellé *collecte*, qui signifie la même chose. S. Benoît le nomme *opus Dei*, l'œuvre de Dieu, ou *agenda*, ce qu'on doit faire, parce que l'Office divin est une des plus importantes actions de l'Eglise. Le concile d'Agde lui donne le nom de *Messe*, parce qu'à la fin on congédioit le peuple, comme on fait encore à la fin du sacrifice.

On l'appelle présentement le bréviaire, comme qui diroit l'abrégé de nos prieres, parce qu'on y trouve un précis des lectures de la Bible & des Peres; un précis des prieres, des instructions & des louanges de Dieu; trois choses auxquelles on peut rapporter tout l'Office divin. On loue Dieu par les pseaumes & les cantiques; on s'instruit par les lectures de l'Ecriture & des saints Peres, & l'on finit l'office par la priere des versets & des collectes.

Le nombre des heures canoniales n'a pas toujours été de même dans toutes les églises. Nous trouvons, dans les Actes, que les Apôtres étoient en priere à l'heure de tierce, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux; que S. Pierre prioit à l'heure de sexte; qu'à l'heure de none, S. Pierre & S. Jean montoient au temple pour prier; que S. Paul & Silas prioient au milieu de la nuit. C'étoit à l'imitation des Juifs, qui partageoient

Digitized by Google

le jour en quatre heures égales, auxquelles ils alloient prier au temple, c'eſt-à-dire à tierce, à ſexte, à none & à vêpres.

L'auteur des Conſtitutions apoſtoliques preſcrit la priere au matin, à tierce, à ſexte, à none, au ſoir & au chant du coq, c'eſt-à-dire à minuit. S. Cyprien marque le matin & le ſoir, avec les heures de tierce, ſexte & none. S. Baſile, S. Jérôme, S. Ambroiſe, parlent des ſept heures canoniales. Tertullien fait mention de tierce, ſexte & none. L'auteur de la Lettre à la vierge Démétriade, qu'on croit être Pélage, lui preſcrit de prier le matin, à tierce, à ſexte, à none & au ſoir. S. Jérôme, dans ſa Lettre à la dame Léta, lui marque les mêmes heures. Caſſien rapporte que les moines de la Paleſtine & de la Méſopotamie prioient aux mêmes heures, mais que les moines d'Egypte n'avoient que deux heures deſtinées à la priere, ſçavoir le matin & le ſoir; mais, dans la ſuite, ils y ajouterent tierce, ſexte & none.

S. Ephipane témoigne que, de ſon temps, en Chypre, on ne prioit que le matin & le ſoir. Dans la ſuite, on multiplia ces heures. S. Fructueux, évêque de Brague, dans ſa règle, ordonna dix heures pour l'Office divin; prime, ſeconde, tierce, ſexte, none, la douzieme heure, l'entrée de la nuit, auparavant minuit, après minuit, & le matin. S. Colomban, dans ſa regle, fait mention de neuf; le commencement de la nuit, minuit, matines, prime, tierce, ſexte, none, vêpres & complies. Philon, Juif, parlant des Eſſéniens, dit qu'ils prioient ſeulement le matin & le ſoir.

On voit dans les Capitulaires d'Hincmar de Reims, de l'an 853, que la récitation de l'Office aux heures canoniales étoit d'obligation pour les prêtres, mais qu'ils ne pouvoient prévenir ces heures en le diſant en particulier.

Office de la Vierge. Il conſiſte en certaines prieres choiſies & réglées par l'Egliſe pour être récitées en l'honneur de la ſainte Vierge.

Office des Morts : prieres qui ſe récitent dans l'Egliſe

Digitized by Google

pour le repos de l'ame des morts. Amalaire parle de l'Office des morts en deux endroits de ſes ouvrages. Quelques-uns croient qu'il en eſt l'auteur : au moins il eſt sûr que c'eſt lui qui l'a rangé comme il eſt encore préſentement. Gavantus rapporte, ſur le témoignage de S. Antonin & de Démocharès, que ce fut Maurice de Sully, évêque de Paris, qui compoſa, vers l'an 1196, les Répons de l'Office des morts, & que l'Egliſe de Rome les a pris du bréviaire de Paris.

Les prieres & l'Office des morts ſe diſoient autrefois avant la mort, & ont encore rapport à l'état préſent où étoient les fideles ; & on les a inſenſiblement dits après la mort même. Pluſieurs perſonnes ont fait dire l'Office des morts dans leurs maladies ; entr'autres, le dernier duc de Lorraine, étant malade à Inſpruck de la maladie dont il eſt mort, ſe le faiſoit réciter par des capucins.

Cet Office étoit, dans ſon origine, pour les agoniſants ; enſorte qu'on le faiſoit dire pour ſoi, pendant ſa vie. Il a en effet plus de rapport aux agoniſants, qu'à des ames déja mortes & jugées.

OFFICIAL : juge d'Egliſe, commis par un prélat pour exercer la juriſdiction contentieuſe. L'official, en vertu de ſa commiſſion, ne peut infliger que des peines canoniques, & doit avoir recours au juge royal pour les peines corporelles & afflictives. *Voyez* LIBERTÉS DE L'EGLISE GALLICANE.

Official forain. C'eſt celui que les évêques, dont le dioceſe a beaucoup d'étendue, établiſſent hors du lieu de leur ſiége, en leur marquant un certain diſtrict.

OFFRANDE : ſacrifice, oblation, préſent que l'on fait à Dieu ou à ſes ſaints. L'offrande, conſidérée comme ſacrifice, ne ſe fait qu'à Dieu ſeul ; mais, comme étant un préſent, une ſimple oblation, elle peut ſe faire en l'honneur des ſaints. 1. Dans la primitive Egliſe, tous les fideles avoient coutume d'apporter chaque jour leur offrande, & de la préſenter au commencement de la meſſe proprement dite, c'eſt-à-dire, après que le prêtre avoit lu l'évangile & récité le ſymbole. C'étoit alors

Digitized by Google

alors que commençoit la *Messe des fideles* : toutes les prieres qui précedent, étoient appellées la *Messe des catéchumenes*.

Les payens offroient la matiere du sacrifice auquel ils devoient participer. A leur exemple, les fideles apportoient & offroient au prêtre le pain & le vin, qui sont la matiere du sacrifice de la messe. L'Eglise n'étoit pas assez riche, dans les premiers temps, pour faire elle-même cette dépense. Elle avoit même besoin que les peuples prissent occasion de l'offrande, pour contribuer à l'assistance de ses ministres. Les Juifs nouvellement convertis, non plus que les payens, n'avoient pas de peine à embrasser cette pratique, puisqu'ils l'observoient dans la religion qu'ils venoient de quitter. L'usage de porter le pain & le vin à l'offrande s'observe encore aux sacres des rois & des évêques, aux bénédictions des abbés & des abbesses, & aux Messes des morts. A Milan, il y a quatre femmes vêtues de noir & de blanc, comme des religieuses, qui vont, tous les jours, à la porte du chœur de la cathédrale, présenter aux ecclésiastiques qui vont à l'offrande le pain & le vin que l'on doit consacrer ; & on les appelle encore *diaconesses*. On venoit autrefois tous les jours à l'offrande. Les Capitulaires des rois de France ordonnent d'y aller au moins tous les dimanches. Le second concile de Mâcon, en 585, ordonne aux hommes & aux femmes d'y venir au moins tous les dimanches, & d'y offrir du pain & du vin. Les évêques, dans leurs visites, devoient s'informer si tous les hommes & les femmes venoient à l'offrande. Si les hommes manquoient, les femmes devoient avoir soin d'y venir pour elles & pour leurs maris. S. Césaire pressoit les fideles de venir à l'offrande, surtout quand ils communioient, leur représentant qu'il seroit honteux de communier d'un pain qu'un autre auroit offert : *Erubescere debet homo idoneus, si de alienâ oblatione communicaverit ;* & c'est encore la pratique de plusieurs personnes d'aller à l'offrande les jours qu'elles doivent communier. C'est pour cela qu'il y a des églises où l'on y va, pendant la quinzaine de Pâques, à toutes les messes basses.

Digitized by Google

Tant que l'Eglise Latine s'est servie indifféremment de pain levé & de pain azyme, on prenoit, du pain & du vin présentés à l'offrande, ce qui étoit nécessaire pour le sacrifice. Mais, quand l'usage du pain levé eut été aboli, celui qu'on offroit ne servit plus qu'à être distribué au peuple, comme symbole de communion, comme on fait aujourd'hui le pain béni. Il servit encore à la nourriture des ministres de l'Eglise, ou bien on le vendit au profit des ministres ou de la fabrique. Depuis, en la place du pain, on a donné de l'argent, afin que l'Eglise se pourvût elle-même du pain azyme & du vin nécessaires pour le sacrifice. C'est de cette maniere que l'offrande des peuples s'est convertie en argent. On a pourtant conservé, dans quelques églises, la coutume d'offrir des hosties & du vin dans des calices, comme à Besançon, le jour des Morts, & à Milan. A Sens, dans les grands obits, on porte à l'offrande des calices avec du vin, & du pain azyme sur des patenes. En certains jours, dans quelques autres églises où l'on offre du pain levé, on prend du vin qu'on a offert, & on en verse dans le calice du prêtre, pour la consécration.

Ceux qui vont à l'offrande portent un cierge allumé qu'ils donnent au prêtre, pour représenter que, de tout temps, les fideles ont offert ce qui est nécessaire pour l'entretien des pasteurs & pour le service public de l'église, &, par conséquent, de quoi entretenir le luminaire. En quelques lieux, au lieu d'un cierge, on porte de l'huile à l'offrande.

Les offrandes que le peuple faisoit autrefois, étoient de deux sortes. Les uns apportoient ce qui étoit nécessaire pour le sacrifice : les autres offroient ce qui pouvoit faire subsister les ministres de l'Eglise. On ne mettoit sur l'autel que ce qui pouvoit servir au sacrifice, comme le pain, le vin & l'eau, les épis & les autres fruits nouveaux. L'huile & l'encens qu'on brûloit dans le sacrifice se mettoient aussi sur l'autel pour être bénis; mais toutes les autres choses qu'on apportoit à l'offrande, & qui étoient pour la nourriture des ministres ou des pauvres, ne se mettoient point sur l'autel : on

Digitized by Google

les portoit à la maison de l'évêque; c'est ce que nous apprend le vingt-quatrieme canon du quatrieme concile de Carthage. Il y avoit deux temps différents pour recevoir ces deux sortes d'offrandes. On apportoit, avant la messe, ou avant l'Evangile, ce qui étoit destiné pour les ministres de l'autel. On offroit, après l'Evangile, ce qui devoit servir au sacrifice; &, à l'offertoire, on venoit seulement apporter l'hostie avec laquelle on devoit communier.

A Laon, quand on vient à l'offrande, le célébrant dit à ceux qui offrent : *Centuplum accipietis, & vitam æternam possidebitis ;* c'est-à-dire : « Vous recevrez le » centuple de ce que vous donnez, & vous posséderez » la vie éternelle. »

Le clergé & les laïques, les hommes & les femmes, les grands & les petits venoient autrefois à l'offrande, pourvu qu'ils ne fussent pas excommuniés. On n'y admettoit point non plus les catéchumenes, les pénitents & les énergumenes, auxquels il n'étoit pas permis de participer ni d'assister aux saints mysteres. Pendant qu'on chantoit l'offertoire, chacun apportoit du pain & du vin, sur des napes ou serviettes blanches. Les hommes venoient les premiers à l'offrande; ensuite les femmes. Les prêtres & les diacres venoient les derniers. Ils n'offroient que du pain, & cela devant l'autel; c'est ce qui est marqué dans l'Ordre Romain : *Interim cantores cantant offertorium ... & populus dat oblationes suas, id est panem & vinum, cum fanonibus candidis, primò masculi, deinde fœminæ. Novissimi sacerdotes & diaconi offerunt, sed solum panem, & hoc ante altare.* Burchard rapporte un concile de Mayence, qui défend aux femmes, & même aux religieuses, d'aller à l'offrande, quand elles ont leurs infirmités ordinaires : *Mulieres, menstruo tempore, non offerant, nec sanctimoniales.* On ne recevoit les offrandes des laïques que hors du chœur. S. Ambroise, comme le rapporte Théodoret, reprit l'empereur Théodose d'être entré dans le chœur pour y apporter la sienne; & cet empereur s'en excusa, en disant que cela se pratiquoit ainsi à

Digitized by Google

Constantinople. Le concile *in Trullo* permit seulement à l'empereur d'approcher de l'autel pour y venir faire son offrande, & le défendit à tout autre seigneur. Les moines & les solitaires venoient à l'autel présenter leur offrande. S. Jérôme le dit de lui-même dans sa lettre à Héliodore.

Les femmes ne quittoient pas leur place au temps de l'offrande. Le prêtre alloit autour de l'église recevoir leur oblation, comme l'ordonne Théodulphe d'Orléans : *Fœminæ, Missam sacerdote celebrante, nequaquàm ad altare accedant, sed locis suis stent; & ibi sacerdos earum oblationes Deo oblaturas accipiat.* Dans plusieurs Capitulaires, il est défendu aux laïques d'approcher de l'autel pour y faire leur offrande *.

2. Les Parsis ou Guebres, ne peuvent rien manger qui ait eu vie, sans en porter auparavant un morceau dans quelque Pyrée, en maniere d'offrande; & c'est une sorte d'expiation du crime qu'il peut y avoir à ôter la vie à une créature animée, pour en faire sa nourriture. Les jours de fêtes, ils sont dans l'usage de porter leur repas dans les pyrées, & de le partager avec les pauvres.

3. Les offrandes des Tartares idolâtres consistent à présenter à leurs dieux le premier lait de leurs brebis & de leurs juments. Avant de commencer leur repas, ils sont aussi dans l'usage d'offrir à leurs idoles un morceau de ce qu'ils vont manger.

4. Les Tartares Orientaux attribuent une vertu & une sainteté particuliere à une petite montagne située sur les frontieres de la Chine, & couverte de branches de bouleau. Lorsque leur chemin s'adresse de ce côté-là, ils ne manquent jamais de suspendre à une de ces branches quelque partie de leur habillement, comme une chemise, un habit, un bonnet, une fourrure; & la montagne est si chargée de pareilles offrandes, qu'il n'y a point de boutique de frippier mieux

* Cet article est tiré d'un livre intitulé : *Liturgie ancienne & moderne.*

Digitized by Google

garnie. Ce seroit une grande commodité pour les pauvres de pouvoir aller dans cet endroit s'habiller à peu de frais ; mais la même superstition, qui fait attacher dans ce lieu ces dépouilles, empêche que personne ne les enleve.

5. On trouve, dans le Recueil des Voyages au Nord, que les moines ou Bonzes de la Corée offrent deux fois le jour des parfums à leurs idoles au bruit des tambours, des bassins & des chauderons dont d'autres moines sont armés.

6. Dans le royaume de Tonquin, les personnes de distinction & les gens riches ne vont jamais dans les temples, & ne donnent rien aux Bonzes pour lesquels ils ont le plus grand mépris. Ils pratiquent dans leurs maisons mêmes leurs cérémonies religieuses, & ils ont un clerc destiné pour cet office. Ce clerc se prosterne au milieu de la cour de la maison ; puis il lit à haute voix la demande que son maître veut faire à la divinité : il met ensuite dans un encensoir le papier sur lequel cette demande est écrite, & le brûle avec l'encens ; après quoi, il jette encore dans l'encensoir quelques petits paquets de papier doré : cette cérémonie est suivie d'un festin destiné à régaler le clerc & les autres domestiques de la maison.

7. Les offrandes que les Siamois offrent à leurs divinités, passent d'abord par les mains des moines ou Talapoins. Ce sont eux qui sont chargés de les présenter à l'idole. Ils mettent l'offrande sur l'autel, & ne tardent pas à la retirer : souvent ils se contentent de la tenir sur la main, & de la montrer à l'idole. On suppose que la divinité est satisfaite de la vue de cette offrande. Les Talapoins, plus difficiles à contenter, s'en réservent l'usage. Quelquefois les offrandes consistent en des bougies allumées que les Talapoins ont coutume de placer sur les genoux de l'idole.

8. Dans les temples des Indiens, un ministre des autels, précédé d'un joueur de flûte & d'un tambour, tenant en main une clochette, s'avance devant l'idole, & lui présente un plat rempli de riz, qui reste, pen-

Digitized by Google

dant une heure, exposé à la vue du dieu. Ce terme expiré, les prêtres s'emparent de l'offrande.

9. Dans les isles Molucques, les jeunes gens ne peuvent faire usage d'aucun vêtement, ni demeurer sous un toit, qu'ils n'aient apporté au moins deux têtes de leurs ennemis. On met ces têtes, comme une espece d'offrande, sur une pierre sacrée & destinée à cet usage.

10. Dans le royaume de Laos, on ne fait point de sacrifices aux idoles: ce n'est point aussi l'usage à Siam. La religion de ces peuples leur défend de rien tuer. Ils se contentent de présenter à leurs dieux des fleurs, des parfums & du riz, qui est la production la plus commune du pays.

La politique des Talapoins de Laos a établi des distinctions flatteuses pour ceux qui viennent présenter des offrandes en l'honneur de Xaca, afin d'exciter davantage la libéralité du peuple. Premiérement ils ont ordonné que ceux qui apportent des offrandes au temple les portent sur leur tête, afin qu'elles soient exposées à la vue de tous les assistants assemblés en foule pour ces sortes de fêtes. Ensuite ils entrent dans le temple, comme en triomphe, au son des trompettes & de divers autres instruments de musique: lorsqu'ils sont arrivés auprès de l'autel, ils élevent trois fois leur offrande au-dessus de leur tête: enfin ils la remettent entre les mains des Talapoins, & se retirent plus contens & plus flattés que ceux mêmes qui ont reçu leur présent.

11. Les habitants de la Floride font tous les ans, sur la fin du mois de Février, une offrande solemnelle au soleil; voici en quoi elle consiste. Ils rempliſſent d'herbes de toutes especes la peau du plus grand cerf qu'ils aient pu tuer, de maniere que cette peau, ainsi enflée, représente un véritable cerf. Ils la parent de guirlandes de fleurs & des différents fruits de la saison; puis ils l'attachent au haut d'un arbre, & dansent à l'entour, chantant des hymnes en l'honneur du soleil, & lui adressant diverses prieres relatives à leurs

Digitized by Google

beſoins. Cette offerte demeure attachée à l'arbre juſqu'à ce que, l'année ſuivante, une autre lui ſuccede.

12. Il n'y a gueres de peuples plus religieux, & qui faſſent à leurs dieux de plus fréquentes offrandes, que les peuples de la Virginie. « Sils entreprennent un voyage, dit l'auteur de l'Hiſtoire de la Virginie, ils brûlent du tabac, (cette plante leur tient lieu d'encens.)... S'ils traverſent un lac ou une riviere, ils y jettent du tabac, & même ce qu'ils ont de plus précieux, pour obtenir un heureux paſſage de l'eſprit qu'ils croient préſider en ces lieux. Lorſqu'ils reviennent de la chaſſe, de la guerre, ou de quelqu'autre entrepriſe conſidérable, ils offrent une partie de leurs dépouilles, du meilleur tabac, des fourrures, des couleurs dont ils ſe peignent, la graiſſe & les meilleurs morceaux du gibier qu'ils ont pris.

OINT DU SEIGNEUR. Ce titre eſt donné dans l'Ecriture aux rois, aux prophetes, & aux prêtres qui avoient reçu l'onction ſacrée. Il appartient plus particuliérement à Jeſus-Chriſt, dont le nom ſignifie qu'il eſt par excellence l'Oint du Seigneur.

OINTS. On donna ce nom, dans le ſeizieme ſiécle, à certains hérétiques ſectateurs de Calvin, qui ſoutenoient que celui auquel les péchés avoient été une fois pardonnés, ne péchoit plus.

OLYMPE: célebre montagne de Theſſalie, où les anciens payens croyoient que Jupiter & les autres dieux faiſoient leur ſéjour. Cette montagne ſe nomme aujourd'hui *Lacha*. Les anciens payens appelloient *Olympiens* leurs douze principaux dieux, parce qu'ils étoient perſuadés qu'ils habitoient ſur le ſommet de l'Olympe. Leurs noms étoient Jupiter, Mars, Neptune, Pluton, Vulcain, Apollon, Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Diane & Vénus. *Voyez* JEUX OLYMPIQUES.

OMADIUS: divinité du paganiſme, adorée autrefois par les inſulaires de Chio & de Ténédos. Ces peuples avoient coutume de lui ſacrifier un homme dont ils déchiroient les membres l'un après l'autre. C'eſt de cette barbare coutume que lui vint le nom

Digitized by Google

d'*Omadius*, du grec ωμος, *crud*, & αδω, *je plais*. On pense communément que cette divinité étoit la même que Bacchus.

OMBIASSES. C'eſt le nom qu'on donne aux prêtres ou docteurs des habitants de l'iſle de Madagaſcar. Quelques exemples de la maniere dont ils trompent le ſimple peuple, feront connoître qu'ils ont pouſſé au plus haut degré la fourberie. S'il arrive que quelque citoyen devienne fou, les parents font venir auſſi-tôt l'Ombiaſſe, pour qu'il rende la raiſon au malade. Le prêtre leur perſuade que l'eſprit lui a été ravi par l'ame de ſon pere ou de ſon aïeul défunt, & qu'il va le chercher au lieu de leur ſépulture. Il s'y rend en effet; mais, à la faveur des ténebres, il fait une ouverture à la maiſon de bois placée ſur la tombe. Il applique un bonnet ſur cette ouverture, évoque enſuite l'ame du pere ou de l'aïeul du malade, & lui demande l'eſprit de ſon fils. Au même inſtant, il ferme exactement l'ouverture, & vole à la maiſon du malade, criant qu'il a rattrapé l'eſprit. Il met enſuite ſur la tête du malade le bonnet, & aſſure qu'il eſt guéri. Sans attendre que l'événement confirme cette promeſſe, on lui fait un riche préſent, avec lequel il ſe retire très-ſatisfait, & s'embarraſſant peu du malade.

L'aſcendant que les Ombiaſſes ont ſçu prendre ſur l'eſprit des peuples eſt même plus fort que les ſentiments de la nature. Lorſqu'un enfant vient au monde, ces prêtres, qui ſe piquent d'être grands aſtrologues, obſervent l'aſtre qui préſide à ſa naiſſance. S'ils décident que l'enfant eſt né ſous l'aſpect d'une planete maligne, les parents inhumains l'expoſent ſans pitié. Cette coutume barbare eſt cauſe que l'iſle de Madagaſcar, ſi vaſte & ſi féconde, eſt preſque déſerte.

On diſtingue deux ordres d'Ombiaſſes, dont les emplois ſont différents; les Ombiaſſes *Ompanorats*, & les Ombiaſſes *Omptiſiquilis*. Les premiers enſeignent à lire & à écrire en arabe. Ils ſont médecins, & s'occupent à faire des taliſmans & autres charmes

Digitized by Google

qu'ils vendent le plus cher qu'ils peuvent. Ce ſont les plus riches & les plus reſpectés. Les Omptiſiquilis ſont des Noirs ou Anacandriens. Ils ſe mêlent de prédire l'avenir, & s'occupent à tracer des figures de géomancie avec des topaſes, du cryſtal, des pierres d'aigle, qu'ils diſent leur avoir été apportées par le tonnerre, de la part de Dieu.

OMPHALOPSYQUES, du grec ομφαλος, *nombril*, & ψυχη, *ame*, c'eſt-à-dire, ayant l'ame au nombril. On donna ce nom à certains Quiétiſtes plus connus ſous celui de Bogomiles, à cauſe de la poſture où ils ſe mettoient pour prier.

ONCO. C'eſt le nom d'une pagode très-fameuſe dans le royaume de Camboye, que les peuples voiſins viennent en foule viſiter avec beaucoup de reſpect & de dévotion. La divinité y rend des oracles qui ſont avidement reçus par les dévots ſuperſtitieux.

ONCTION: l'action de frotter quelque choſe d'huile ou de quelqu'autre liqueur graſſe. L'onction d'huile étoit une des plus auguſtes cérémonies de l'ancienne loi. Les rois, les prophetes & les prêtres recevoient par ce moyen un caractere ſacré, & ils étoient regardés comme les oints du Seigneur. Dans la loi nouvelle, les rois, le jour de leur ſacre, reçoivent l'onction de l'huile ſacrée. L'Egliſe emploie cette même onction dans pluſieurs de ſes ſacrements, tels que le Baptême, la Confirmation & l'Extrême-Onction. L'onction du Baptême ſe fait à la tête, celle de la Confirmation au front, celle de l'Extrême-Onction ſur les parties où les cinq ſens réſident & par où l'on a pu pécher. L'effet naturel des onctions ſur le corps, eſt de le fortifier & de rendre les membres plus ſouples. L'effet ſpirituel des onctions que l'Egliſe emploie, eſt de fortifier l'ame & de lui faciliter la pratique de la vertu.

2. « Les Arméniens, dit le P. Monier, ont pour » pratique de laver les pieds de tous ceux qui ſont » à l'égliſe. Après les avoir lavés, les prêtres les oignent » de beurre, en mémoire du parfum que la femme » pécheresſe répandit ſur les pieds du Sauveur. L'é-

Digitized by Google

» vêque le bénit devant que de commencer le lave-
» vement des pieds, & dit en le béniſſant : Seigneur,
» ſanctifiez ce beurre, afin qu'il ſoit un remede con-
» tre toutes les maladies ; qu'il donne la ſanté à l'a-
» me & au corps de ceux qui en reçoivent l'onc-
» tion. »

3. Les Maronites du Mont-Liban ont coutume de faire aux malades une certaine onction dont voici les cérémonies. Ils mettent dans un vaſe plein d'huile un petit gâteau ſur lequel ils ont dreſſé ſept meches entortillées avec de petites pailles, qu'ils allument toutes, après avoir récité une épître & une évangile : puis, avec l'huile qui eſt dans le vaſe, ils font des onctions non-ſeulement au malade, mais encore à tous ceux qui ſont dans la chambre ; après quoi, ils laiſſent brûler le reſte de l'huile.

4. Les Phéniciens & les autres anciens idolâtres étoient dans l'uſage de répandre de l'huile ſur les pierres qui ſervoient à diſtinguer les limites des champs, ainſi que ſur celles qui étoient placées à l'entrée d'un bois ſacré ou de quelqu'autre lieu deſtiné à la religion.

ONDERAH : ténebres épaiſſes. Les Indiens Gentous entendent par ce mot l'enfer, ou le ſéjour des réprouvés. *Voyez* MÉTEMPSYCOSE.

ONDOYER : jetter de l'eau ſur la tête d'un enfant, en prononçant les paroles du Baptême. Cela ſe pratique, lorſqu'on a des raiſons pour retarder les cérémonies du Baptême, dans la crainte que l'enfant ne meure dans l'intervalle. *Voyez* BAPTÊME.

ONIROCRITIE, ONIROMANCIE, ONIROSCOPIE, d'ὄνειρος, *ſonge*. Ces différents noms déſignent l'art d'interpréter les ſonges, qui formoit une branche très-conſidérable de la divination des anciens. Il en eſt parlé dans l'Ecriture en pluſieurs endroits. Joſeph expliqua le ſonge de Pharaon, Daniel celui de Nabuchodonoſor. Il y avoit à la cour de ces deux princes pluſieurs devins qui faiſoient profeſſion de cet art.

Les Grecs & les Romains ajoutoient beaucoup de foi aux ſonges. Ils leur attribuoient un dieu particu-

Digitized by Google

lier, qui étoit Morphée. Un grand nombre d'oracles ſe rendoient par ſonges. *Voyez* ORACLES.

ONONYCHITES, de ὄνος, *âne*, & ὄνυξ, *ongle*, c'eſt-à-dire, qui a des ongles ou des pieds d'âne. C'eſt le nom que les payens donnoient par dériſion au dieu des Chrétiens. Ils s'étoient imaginé, long-temps auparavant, que le Dieu que les Juifs adoroient étoit un âne. Voyant que les Chrétiens adoroient le même Dieu, ils les appellerent par mépris *Ononychites*.

ONSAIS: prêtres & religieux de la Cochinchine, diviſés en pluſieurs ordres, dont les habits ſont différents comme les fonctions. L'uſage établi parmi quelques-uns d'entr'eux de porter des bâtons dorés & argentés, pour marque de leur dignité, a fait croire à un miſſionnaire qu'il y avoit parmi les Onſais une hiérarchie pareille à celle de notre clergé; & ces prêtres avec leurs bâtons, ont paru à ſes yeux autant d'évêques & d'abbés croſſés. Pluſieurs de ces Onſais exercent la médecine; &, ce qui eſt unique dans les gens de leur eſpece, ils ſont aſſez déſintéreſſés pour adminiſtrer leurs remedes *gratis*. Il y en a parmi eux dont l'emploi conſiſte à prendre ſoin des animaux délaiſſés & qui n'ont point d'aſyle.

ONUAVA: divinité adorée autrefois chez les anciens Gaulois, & qui, ſuivant le ſentiment commun, éteit la même que la Vénus céleſte. Sa figure portoit une tête de femme, avec deux ailes déployées au-deſſus, & deux larges écailles au lieu d'oreilles. Cette tête étoit environnée de deux ſerpents dont les queues alloient ſe perdre dans les deux ailes.

ONUPHIS. Les Egyptiens donnoient ce nom à un taureau conſacré au ſoleil ou à Oſiris, & dont les poils, dit-on, étoient à rebours. Cette diſpoſition de poils leur ſembloit repréſenter le ſoleil. Ils nourriſſoient ce taureau avec le plus grand ſoin, & avoient pour lui un reſpect religieux.

ONYCHOMANCE *ou* ONYCHOMANCIE: ſorte de divination autrefois en uſage chez les anciens payens; voici en quoi elle conſiſtoit. On frottoit avec de l'huile & de la ſuie les ongles d'un enfant. On pré-

Digitized by Google

ſentoit au ſoleil ces ongles ainſi frottés ; & l'on prétendoit y voir des figures qui faiſoient connoître ce qu'on avoit envie d'apprendre.

OPHIOLATRIE. du grec ὄφις, *ſerpent*, & λατρεια, *culte*, *adoration*, *Voyez* ce qui concerne ce genre ſingulier d'idolatrie, à l'article SERPENT.

OPHITES : hérétiques du deuxieme ſiécle. Ils admettoient des Nous comme les Valentiniens. L'un d'entre ces Nous, & le plus imparfait, jaloux, diſoient-ils, de ce que ſa mere avoit fait l'homme, réſolut de le perdre, en lui apprenant des myſteres qui devoient troubler ſon bonheur. Pour réuſſir, il cacha ſous la forme d'un ſerpent une vertu qu'il avoit créée exprès. Ce fut cette vertu qui tenta Eve, & la porta à cueillir de l'arbre de vie la pomme fatale qui devoit lui apprendre le bien & le mal. Ce ſerpent, ſelon eux, étoit donc un dieu envoyé ſur terre. Ils croyoient le tenir enfermé dans une caverne, où ils l'adoroient & lui offroient des pains dont ils faiſoient leur euchariſtie, après que l'animal s'étoit veautré deſſus.

OPINION. Les anciens payens en avoient fait une divinité qui préſidoit à tous les ſentiments des hommes. Ils la repréſentoient ſous la figure d'une jeune femme dont la démarche & la contenance paroiſſoient mal aſſurées, mais dont l'air & le regard étoient très-hardis.

OPINIONISTES : hérétiques qui commencerent à dogmatiſer ſous le pontificat de Paul II. Ils furent ainſi nommés, à cauſe des opinions ridicules & extravagantes qu'ils ſoutenoient opiniâtrément, & qu'ils vouloient faire paſſer pour autant de vérités inconteſtables. Ils enſeignoient, entr'autres erreurs, que la pauvreté réelle & effective étoit la vertu la plus éminente du Chriſtianiſme ; que, pour être ſaint, il ne ſuffiſoit pas d'être détaché de cœur de tous les biens du monde, mais qu'il falloit n'en poſſéder aucun. Ils affectoient eux-mêmes cette pauvreté, & prétendoient qu'elle devoit ſe rencontrer dans celui qui étoit le véritable vicaire de Jeſus-Chriſt, d'où ils concluoient que le pape ne l'étoit pas.

Digitized by Google

OPS: surnom que les Romains avoient donné à Cybele, déesse de la terre, à cause des grands secours qu'on en tire pour la vie. On appelloit Opales les fêtes célébrées en son honneur. *Voyez* CYBELE.

OQUAMIRIS. On appelle ainsi les sacrifices que les Mingréliens & les Georgiens ont coutume de pratiquer, à l'imitation des payens & des Juifs, quoiqu'ils fassent profession d'être Chrétiens. Le prêtre fait d'abord l'offrande de la victime avec les prieres accoutumées: puis il lui applique, en cinq endroits différents du corps, une bougie allumée, & lui fait faire plusieurs tours autour de celui pour qui se fait le sacrifice; après quoi, il l'égorge. La chair de la victime est mise sur le feu. Lorsqu'elle est cuite, on la pose sur une table auprès de laquelle il y a un brasier de feu. Celui qui a fourni la victime, ayant en main une bougie allumée, se met d'abord à genoux devant la table, & attend, dans cette posture, que le prêtre ait achevé certaines prieres. Il fait ensuite brûler de l'encens dans le feu qui est à côté de la table. Alors le prêtre lui présente un morceau de la victime, après l'avoir fait tourner plusieurs fois sur sa tête. Les assistants, qui tiennent aussi chacun une bougie, la font tourner sur la tête de celui qui est l'objet du sacrifice; puis ils les jettent dans le feu. La cérémonie finit, selon la coutume, par un festin où l'on mange la chair de la victime.

Dans le temps des vendanges, l'usage est que chaque pere de famille consacre un tonneau de vin à S. George. Ce tonneau est renfermé dévotement dans la cave, & personne n'y touche. Lorsque la fête de S. George arrive, alors le pere de famille se rend dans l'église dédiée à S. George, & lui porte en offrande un flacon de ce vin qui lui a été consacré. Lorsqu'il est de retour chez lui, il immole un chevreau dont il répand le sang autour du tonneau; puis, secondé de sa famille, il travaille à vuider le tonneau en l'honneur du saint.

ORACLES. Les oracles peuvent être regardés comme un des points les plus importants & les plus

Digitized by Google

curieux de la religion des anciens payens. Plusieurs sçavants ont fait des recherches sur cette matiere, & leurs sentiments sont partagés. Les uns veulent que les oracles aient été réellement rendus par les démons, Dieu le permettant ainsi : les autres prétendent que les oracles n'étoient que de pures fourberies des prêtres, auxquelles les démons n'avoient aucune part : les premiers soutiennent que les oracles ont cessé à la naissance de J. C. qui a imposé silence aux démons. Les seconds avancent que les oracles ont continué plusieurs siécles après la naissance de J. C. Sans adopter aucun sentiment, nous nous contenterons de rapporter les faits & de citer les passages qui pourront aider le lecteur à se décider lui-même.

Pour ce qui concerne l'établissement des oracles, nous ne répéterons point ce que nous avons déja dit aux articles *Delphes* & *Dodone*. On peut les consulter : nous ajouterons seulement que ce fut sur-tout dans les pays montagneux, pleins d'antres & de cavernes, qu'on établit des oracles. La Béotie particuliérement en étoit remplie ; & l'on sçait que les Béotiens étoient regardés comme les peuples les plus grossiers de la Grece. Dans les endroits où la nature n'avoit point creusé de cavernes, les prêtres y suppléoient par des sanctuaires obscurs & retirés.

Ils avoient eux seuls le privilege d'entrer. Ceux qui venoient consulter l'oracle se tenoient dans une chambre voisine, d'où ils pouvoient entendre ce qui se disoit dans le sanctuaire, mais d'où ils ne pouvoient rien voir de ce qui s'y passoit. De-là vient que les anciens auteurs parlent fort diversement de la forme de leurs oracles. L'histoire fait cependant mention de deux princes qui, par un privilege spécial, ont été admis dans le sanctuaire des oracles. Alexandre, au rapport de Strabon, fut introduit par le prêtre dans le sanctuaire de Jupiter Hammon, tandis que ses courtisans resterent en dehors. Vespasien, qui n'étoit pas alors empereur, se trouvant à Alexandrie, voulut consulter l'oracle de Sérapis sur des choses importantes, probablement sur les projets qu'il formoit déja

Digitized by Google

pour s'élever à l'Empire. Mais, pour plus grande ſûreté, il ordonna auparavant que tout le monde ſortît du temple. De ce récit de Tacite, on ne fait ſimplement que conjecturer qu'il entra dans le ſanctuaire.

Les prêtres avoient coutume d'entrer dans ces ſanctuaires par des conduits ſouterrains qu'eux ſeuls connoiſſoient. Ruffin nous apprend que le temple de Sérapis étoit tout rempli de chemins couverts. On voit dans l'Ecriture, que les prêtres de Bel avoient pratiqué une iſſue ſecrette pour entrer, quand ils vouloient, dans ſon temple. Les voûtes des ſanctuaires étoient faites de maniere qu'elles faiſoient retentir la voix, & en augmentoient conſidérablement la force; de-là cette voix plus qu'humaine de la Pythie, qui imprimoit la frayeur & le reſpect dans l'ame de tous ceux qui l'entendoient. Quelquefois, au rapport de Plutarque, il ſortoit du fond du ſanctuaire une vapeur très-agréable, cauſée par les parfums qu'on y brûloit. Cette odeur, qui rempliſſoit le lieu où les conſultants attendoient la réponſe, étoit pour eux comme le ſignal de l'arrivée du dieu. Il y avoit des jours où il n'étoit point permis de conſulter l'oracle; mais ces jours n'étoient point fixés: les prêtres s'étoient réſervé le droit de les marquer arbitrairement. Ainſi, lorſqu'on venoit conſulter l'oracle, on étoit ſouvent renvoyé, ſous prétexte que le dieu n'étoit pas d'humeur de répondre; ce qui pouvoit faire ſoupçonner que les prêtres avoient beſoin de temps pour préparer & concerter leurs réponſes. Alexandre étant allé conſulter l'oracle de Delphes, la prêtreſſe lui répondit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger. Mais le jeune monarque, ne ſe payant pas de cette raiſon, prit bruſquement la prêtreſſe par le bras, & voulut la forcer d'entrer dans le temple. Alors elle s'écria: Ah! mon fils, on ne peut te réſiſter. Alexandre prit ces paroles pour un oracle: elles en contenoient en effet un très-flatteur pour lui. Sans rien demander davantage, il s'en alla fort content.

Avant de conſulter l'oracle, il étoit néceſſaire d'offrir des ſacrifices. Les prêtres examinoient les entrailles

Digitized by Google

des victimes. S'ils vouloient gagner du temps, ils n'avoient qu'à dire qu'elles n'étoient pas heureuſes : c'étoit un prétexte honnête pour différer. Les oracles les plus remarquables étoient ceux qui ſe rendoient ſur des billets cachetés, ou bien en ſonge. On envoyoit au temple, dans un billet bien cacheté, la demande que l'on vouloit faire au dieu; &, ſans qu'il parût que le billet eût été décacheté, le dieu, par l'organe des prêtres, rendoit la réponſe. On ignore ſi les prêtres n'avoient point quelque ſecret pour décacheter les billets ſans qu'on pût s'en appercevoir : ils en avoient du moins la commodité; car les billets étoient placés ſur l'autel; enſuite on fermoit le temple, où les prêtres pouvoient rentrer par des iſſues ſecrettes. Quelquefois le prêtre dormoit une nuit entiere couché ſur le billet, & recevoit la réponſe en ſonge. Plutarque rapporte qu'un gouverneur de Cilicie, qui avoit beaucoup de goût pour la philoſophie Epicurienne, & qui, par conſéquent, n'étoit gueres dévot, envoya conſulter l'oracle de Mopſus qui étoit à Malle. Afin d'éprouver ſa ſcience, il fit partir un de ſes gens avec un billet bien cacheté qu'il devoit remettre à l'oracle. L'envoyé, s'étant endormi dans le temple, vit en ſonge un homme d'une taille majeſtueuſe qui lui dit *Noir*. Il s'en retourna avec cette réponſe, qu'il rapporta fidellement à l'incrédule gouverneur. Tous ſes courtiſans la trouverent fort ridicule; mais il n'en jugea pas de même. Elle étoit en effet fort juſte; car il y avoit ces mots écrits ſur le billet : « T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ? » Ce n'étoit pas ſeulement aux billets cachetés que les oracles répondoient, mais encore aux ſimples penſées. Tacite, au ſecond livre des Annales, s'exprime en ces termes : « Germanicus alla conſulter Apollon de » Claros. Ce n'eſt point une femme qui y rend les » oracles, comme à Delphes, mais un homme qu'on » choiſit dans de certaines familles, & qui eſt preſque » toujours de Milet. Il ſuffit de lui dire le nombre & » les noms de ceux qui viennent le conſulter : enſuite » il ſe retire dans une grotte; & ayant pris de l'eau

» d'une

Digitized by Google

» d'une source qui y est, il vous répond en vers à ce » que vous avez dans l'esprit, quoique le plus souvent » il soit fort ignorant. »

Ce qui diminue le merveilleux de ces sortes de faits, c'est que les prêtres avoient mille moyens de connoître ce que les consultants venoient demander à l'oracle, ou du moins de le deviner. Ils étoient les maîtres de différer leur réponse jusqu'à ce qu'ils se fussent éclaircis. Les officiers du temple, sous prétexte d'en faire voir les curiosités aux nouveaux venus, s'entretenoient avec eux & s'instruisoient adroitement de leurs affaires. Les hôtelliers questionnoient leurs domestiques, &, par cette voie, les prêtres pouvoient être aisément instruits avant de répondre. Les oracles, qui se rendoient par songes, étoient aussi fort surprenants. On faisoit dormir le consultant dans le temple : le lendemain, il racontoit aux prêtres les songes qu'il avoit eus; & l'explication qu'ils lui en donnoient, étoit la réponse à ce qu'il étoit venu demander. Ordinairement on avoit soin de préparer par des jeûnes celui qui devoit dormir dans le temple, afin que son cerveau vuide fût plus propre aux songes. Il étoit d'ailleurs assez naturel qu'ayant l'esprit frappé de dieux & d'oracles, ses songes y eussent quelque rapport. Quelquefois on le faisoit dormir sur des peaux de victimes; & l'on a soupçonné qu'elles étoient frottées de quelques drogues capables de faire impression sur le cerveau. Malgré toutes ces précautions, si l'on ne pouvoit prêter aux songes du consultant aucune interprétation passable, on lui faisoit passer une nouvelle nuit dans le temple, & cela, jusqu'à ce que ses songes pussent recevoir une explication convenable. Quelquefois c'étoient les prêtres eux-mêmes qui dormoient, & qui avoient les songes; &, dans ce cas, la chose étoit assez simple.

Il y avoit dans l'Achaïe un oracle de Mercure, qui se rendoit d'une maniere fort bizarre. On alloit dire au dieu, tout bas & mystérieusement, ce qu'on vouloit lui demander. On sortoit ensuite du temple; & les premieres paroles qu'on entendoit au sortir de là, étoient la réponse du dieu. Cet oracle ne se rendoit

Digitized by Google

jamais que le soir. Les prêtres pouvoient, dans l'obscurité, faire entendre, sans être vus, les paroles qu'ils jugeoient à propos.

Une qualité inhérente à tous les oracles étoit l'équivoque & l'ambiguité. Il n'y en avoit point qui n'eût un double sens, & qui ne pût s'accommoder à plusieurs événements. L'Histoire ancienne en fournit des exemples sans nombre. Alexandre, ayant été saisi d'une maladie violente à Babylone, plusieurs de ses courtisans allerent consulter l'oracle de Sérapis, & lui demanderent s'il étoit expédient qu'on apportât le roi dans son temple, afin qu'il lui rendît la santé? Sérapis répondit qu'il étoit plus avantageux pour Alexandre de rester où il étoit; cette réponse étoit prudente. Le roi pouvoit mourir en chemin, ou dans le temple même; ce qui eût fait grand tort à l'oracle. S'il mouroit à Babylone, l'oracle pouvoit recevoir une interprétation favorable; c'est ce qui arriva en effet. Alexandre étant mort, on jugea que Sérapis avoit voulu dire qu'il étoit avantageux à Alexandre de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter ni conserver. Macrobe nous apprend que Trajan, étant sur le point de porter la guerre chez les Parthes, on lui conseilla de consulter auparavant, sur cette entreprise, l'oracle d'Héliopolis, qui étoit fort célebre. Il n'étoit pas nécessaire de se rendre en cette ville: il suffisoit d'envoyer au temple un billet cacheté. Trajan, qui avoit plus de confiance dans ses armes que dans les oracles, voulut d'abord éprouver celui d'Héliopolis. Pour cet effet, il envoya au temple un billet bien cacheté, mais où il n'y avoit rien. Si l'oracle lui donnoit quelque réponse, il étoit pris en défaut; mais la chose ne tourna pas ainsi. On renvoya à Trajan un autre billet bien cacheté, où devoit être la réponse de l'oracle; & dans ce billet il n'y avoit rien. Trajan conçut, par cette épreuve, un grand respect pour l'oracle d'Héliopolis. Il y envoya un autre billet, par lequel il demandoit s'il acheveroit heureusement la guerre, & s'il retourneroit à Rome? Le dieu ordonna que l'on brisât en plusieurs piéces, une vigne qui étoit une des of-

Digitized by Google

frandes de ſon temple, & qu'on en portât les morceaux à Trajan. Ce prince étant mort dans cette campagne, ſes os furent rapportés à Rome; & les partiſans des oracles ne manquerent pas de publier que les morceaux de la vigne rompue repréſentoient les os de Trajan; mais il y avoit une infinité d'autres choſes auxquelles la vigne rompue pouvoit également ſe rapporter.

Les prêtres de la déeſſe de Syrie avoient inventé, nous dit Apulée, une eſpece d'oracle très-commode qui convenoit à tout, & qui étoit conçu dans deux vers dont voici le ſens : « Les bœufs attelés coupent la terre, » afin que les campagnes produiſent leurs fruits. » Avec le ſecours de ces deux vers, ils répondoient à toutes les queſtions qu'on leur faiſoit. S'il s'agiſſoit d'un mariage, des bœufs attelés & des campagnes fécondes formoient un ſens aſſez clair. Si on les conſultoit ſur l'achat de quelque terre, les bœufs & les campagnes venoient on ne peut pas plus à propos. Si l'on partoit pour la guerre; le joug des bœufs attelés étoit l'image de celui qu'on devoit impoſer aux ennemis; ainſi du reſte. Un nommé *Rutilien* étant allé demander au faux prophete Alexandre quels précepteurs il devoit donner à ſon fils, Alexandre répondit qu'il falloit lui donner Pythagore & Homere. On crut que l'oracle avoit voulu faire entendre, par cette réponſe, qu'il falloit inſtruire le jeune homme dans la philoſophie & dans les belles-lettres; mais, le fils de Rutilien étant mort quelque temps après, on trouva un autre ſens à l'oracle, beaucoup plus ſubtil, & même plus juſte. On publia que l'oracle avoit prévu que le jeune homme devoit bientôt aller trouver dans les enfers Pythagore & Homere, quand il avoit recommandé de les lui donner pour précepteurs. Le premier qui imagina cette explication, fut Rutilien lui-même.

Lorſque Xerxès vint fondre ſur la Grece, l'oracle de Delphes, conſulté par les Athéniens, leur répondit que Minerve, protectrice d'Athenes, faiſoit tous ſes efforts pour fléchir le courroux de Jupiter; que tout ce qu'elle pouvoit obtenir étoit que les Athéniens ſe ſauvaſſent dans des murailles de bois; que Salamine verroit la

Digitized by Google

perte de beaucoup d'enfants chers à leurs meres, soit quand Cérès seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée. Il eût été besoin d'un autre oracle pour expliquer celui-là. Les murailles de bois étoient les vaisseaux : cela pouvoit s'entendre ; mais ces enfants chers à leurs meres, dont Salamine devoit voir la perte, seroient-ils Grecs, ou Perses ? Lequel des deux peuples remporteroit la victoire ? c'est ce qu'il étoit difficile de conjecturer. Un certain Œnomaüs, philosophe Cynique, dont Eusebe nous a conservé des fragments, invective à ce sujet contre l'oracle de Delphes, d'une maniere sanglante. « Beau devin, dit-il, tu ne sçais point » à qui seront ces enfants dont Salamine verra la perte ; » s'ils seront Grecs ou Perses. Il faut bien qu'ils soient » de l'une ou de l'autre armée ; mais ne sçais-tu point » du moins qu'on verra que tu ne le sçais point ? Tu » caches le temps de la bataille sous ces belles expres- » sions poétiques, soit quand Cérès sera dispersée, soit » quand elle sera ramassée. Tu veux nous éblouir par » ce langage pompeux ; mais ne sçait-on pas bien qu'il » faut qu'une bataille navale se donne au temps des se- » mailles ou de la moisson ? Apparemment ce ne sera » pas en hiver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire, » par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'ap- » paiser. Si les Grecs perdent la bataille, Jupiter a été » inexorable : s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé » fléchir. Tu dis, Apollon, qu'on fuie dans des murs » de bois : tu conseilles ; tu ne devines pas. Moi qui » ne sçais point deviner, j'en eusse bien dit autant. » J'eusse bien jugé que l'effort de la guerre seroit tombé » sur Athenes, & que, puisque les Athéniens avoient » des vaisseaux, le meilleur pour eux étoit d'abandon- » ner leur ville, & de se mettre tous sur la mer. »

On voit, par cet exemple, que les oracles n'étoient pas universellement respectés chez les payens. En effet, trois grandes sectes de Philosophes faisoient profession de regarder les oracles comme autant d'impostures propres à séduire le peuple. C'étoient les Épicuriens, les Péripatéticiens & les Cyniques. Les prêtres avoient soin d'écarter de leurs sanctuaires ces incrédules, dont

Digitized by Google

l'œil clairvoyant pouvoit éclairer leurs myſteres. Cet Alexandre, dont Lucien décrit les fourberies avec tant d'agrément, avoit toujours ſoin de faire éloigner les Épicuriens, lorſqu'il commençoit ſes cérémonies. Il prenoit la même précaution à l'égard des Chrétiens; &, voyant que ces deux ſortes de gens s'efforçoient de montrer la fauſſeté de ſes oracles, il uſa de ſtratagême pour les faire chaſſer du Pont, où il faiſoit alors ſon ſéjour. Il déclara au peuple que le dieu, dont il étoit l'interprete, étoit irrité contre les impies, dont le nombre ſe multiplioit chaque jour dans le Pont, & qu'il ne parleroit plus, ſi l'on n'en purgeoit le pays. Le peuple furieux chaſſa auſſi-tôt les Épicuriens & les Chrétiens.

Hérodote rapporte qu'un Lydien, nommé *Pactias*, ſujet du roi de Perſe, s'étant réfugié à Cumes, ville de Grece, & ſon ſouverain ayant fait demander qu'on le lui livrât, les habitants de Cumes envoyerent conſulter l'oracle des Branchides, pour ſçavoir comment ils devoient ſe comporter dans cette occaſion. L'oracle répondit qu'il falloit livrer Pactias. Ariſtodicus, un des principaux citoyens de Cumes, indigné de cette réponſe qui lui paroiſſoit injuſte & barbare, obtint qu'on enverroit à l'oracle une ſeconde députation, & ſe fit nommer parmi les députés. L'oracle, conſulté une ſeconde fois, répondit la même choſe. Ariſtodicus très-mécontent, uſa d'un ſtratagême pour faire ſentir au dieu l'injuſtice de ſa réponſe. En ſe promenant autour du temple, il fit ſortir de petits oiſeaux qui y faiſoient leurs nids. Auſſi-tôt il entendit une voix qui lui crioit du fonds du ſanctuaire : « Déteſtable mortel, quelle » eſt ton audace de chaſſer de mon temple ceux qui » ſont ſous ma protection. —? Hé! quoi, repliqua ſur » le champ Ariſtodicus, » ne nous ordonnez-vous pas » de chaſſer Pactias, qui eſt ſous la nôtre? » Le dieu, » pouſſé à bout, éclata en injures contre le téméraire » Ariſtodicus. Oui, je vous l'ordonne, répondit-il, » afin que vous, qui êtes des impies, vous périſſiez » plutôt, & que vous ne veniez plus importuner les » oracles ſur vos affaires; » réponſe extravagante, qui

Digitized by Google

faiſoit voir combien le dieu étoit piqué de la comparaiſon injurieuſe d'Ariſtodicus. Le même hiſtorien nous fournit une autre preuve du peu de cas qu'on faiſoit quelquefois des oracles. Les Athéniens étoient ſur le point de déclarer la guerre aux habitants d'Égine, qui avoient fait des ravages dans l'Attique, lorſqu'ils reçurent un oracle de Delphes, qui leur défendoit de rien entreprendre contre les Éginetes, qu'au bout de trente ans. Ce terme expiré, il falloit qu'ils conſtruiſiſſent un temple en l'honneur d'Éaque, & commençaſſent enſuite la guerre qui devoit leur être très-avantageuſe. Mais, s'ils la commençoient auparavant, l'oracle ne leur annonçoit que des malheurs. Les Athéniens écouterent plutôt leur reſſentiment contre les Éginetes, que les menaces de l'oracle. Ils n'accomplirent que la moitié de ce qu'il ordonnoit. Ainſi ils bâtirent le temple d'Éaque, mais ils ne jugerent pas à propos de remettre leur vengeance après trente ans. Ils attaquerent ſur le champ les Éginetes; &, en dépit de l'oracle, ils remporterent une victoire complette.

Ce qui contribuoit à diminuer la confiance que les payens avoient dans les oracles, c'eſt qu'ils ſçavoient qu'ils ſe laiſſoient corrompre quelquefois, & diſoient, pour de l'argent, tout ce qu'on vouloit. Les Athéniens les plus éclairés n'ignoroient pas que les oracles de Delphes étoient vendus à Philippe; ce qui faiſoit dire à Démoſthenes, que la Pythie *philippiſoit*. Démarate, roi de Sparte, étoit accuſé par Cléomene, ſon collegue, de poſſéder injuſtement l'autorité royale. L'accuſateur diſoit que Démarate n'étoit pas vraiment le fils d'Ariſton ſon prédéceſſeur. Il alléguoit en preuve qu'il étoit né trop peu de temps après le mariage d'Ariſton, & que cette naiſſance précoce avoit excité les plaintes d'Ariſton lui-même. Il concluoit à ce que Démarate fût dépouillé de la royauté. Cette affaire étoit fort embarraſſante. On eut recours à l'oracle de Delphes; mais il avoit été corrompu par Cléomene, & il répondit que Démarate n'étoit pas fils d'Ariſton. On découvrit depuis l'impoſture; & la prêtreſſe fut punie par la perte de ſa dignité. Ce fait eſt rapporté par Hérodote.

Digitized by Google

ainſi que le ſuivant. Quelques Athéniens, bannis de leur patrie par le tyran Hippias, corrompirent la prêtreſſe de Delphes, & l'engagerent à force d'argent à ordonner, de la part d'Apollon, à tous les Lacédémoniens qui viendroient la conſulter, de délivrer Athenes de la tyrannie d'Hippias. La Pythie ſeconda ſi bien leur intention, que les Lacédémoniens, voyant que l'oracle leur répétoit toujours la même choſe, & craignant de s'attirer la colere du dieu, armerent contre Hippias, qui cependant étoit leur allié. On ne peut gueres douter que l'oracle, qui déclaroit Alexandre fils de Jupiter Hammon, n'ait été imaginé par la baſſe flatterie des prêtres de ce dieu; & il en eſt de même de celui qui fut rendu à Auguſte, au ſujet de Livie, que ce prince avoit épouſée étant groſſe d'un autre. Non-ſeulement l'oracle approuva cette action; mais il déclara même que les mariages contractés avec des perſonnes déja groſſes, étoient les plus heureux.

L'Ecriture ſainte ne nous apprend point que les oracles aient été rendus par les démons. Cependant on l'a cru, dans les premiers temps du Chriſtianiſme: pluſieurs perſonnes le croient encore aujourd'hui. L'opinion des premiers Chrétiens ſur les oracles étoit fondée ſur pluſieurs raiſons qui peuvent aujourd'hui ne pas paroître entiérement convaincantes à tout le monde. Premiérement, les hiſtoires ſurprenantes que certains auteurs débitoient ſur les oracles pouvoient perſuader aux Chrétiens qu'il falloit néceſſairement que les démons s'en fuſſent mêlés: en voici une, entr'autres, que Suidas rapporte, & qui étoit bien capable de leur faire attribuer les oracles à quelque pouvoir ſurnaturel. Thulis, roi d'Egypte, enflé de ſes ſuccès & enivré de ſa gloire, va trouver l'oracle Sérapis, & lui dit: « Toi » qui es le maître du feu & qui gouvernes le cours du » ciel, dis-moi la vérité. Y a-t-il jamais eu, & y aura-» t-il jamais quelqu'un auſſi puiſſant que moi? » Voici la réponſe de l'oracle. « Premiérement Dieu; enſuite » la Parole, & l'Eſprit avec eux, tous s'aſſemblants en » un dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici prompte-» ment, mortel, dont la vie eſt toujours incertaine. »

Digitized by Google

En sortant du temple de Sérapis, Thulis est égorgé. Si cet oracle n'est point supposé, on ne pourroit l'attribuer à la fourberie des prêtres. Où auroient-ils pris une connoissance si positive de la sainte Trinité ?

Mais ceux qui ne veulent voir dans les oracles qu'un artifice adroitement ménagé, s'inscrivent en faux contre cette histoire & les autres semblables qu'on débite sur ce sujet. Ils disent que, dans un temps où l'on supposoit tant de livres, on pouvoit plus aisément supposer quelques histoires ; que les auteurs de celles qu'on allegue ne sont pas des écrivains dignes de foi en tout ; que l'histoire de Thulis, rapportée par Suidas, écrivain peu scrupuleux, a le même défaut que les livres de la Sibylle ; qu'elle s'explique avec trop de clarté sur nos mysteres ; qu'elle est d'ailleurs démentie par l'histoire, qui nous apprend que ce fut un Ptolomée qui fit venir l'oracle de Sérapis du Pont en Egypte : or ce Thulis étoit bien plus ancien que les Ptolomées. Une seconde raison qui portoit les Chrétiens à attribuer les oracles aux démons, étoit la convenance que cette opinion paroissoit avoir avec la philosophie de Platon, alors fort en vogue parmi les Chrétiens. Le Platonisme est aussi rempli de génies & de démons qui servent à entretenir le commerce entre Dieu & les hommes, quoiqu'il soit plus que probable que Platon n'admettoit point de mauvais démons auxquels on pût confier le soin de tromper les hommes. Ses disciples s'étoient écartés de sa doctrine sur cet article. Eusebe cite plusieurs passages de Porphyre, qui prouvent que ce philosophe payen étoit persuadé que c'étoient les démons qui rendoient les oracles. Jamblique avoit la même opinion ; & l'autorité de ces Platoniciens étoit capable d'en imposer aux Chrétiens. Mais les partisans du système opposé trouvent que l'autorité de Platon & des Platoniciens étoit bien foible & même chimérique ; que leur sentiment sur les démons pouvoit être mis au nombre des autres mensonges ; qu'ils enseignoient que Platon lui-même n'étoit peut-être pas aussi sûr de l'existence de ses démons, que les Platoniciens l'ont été depuis ; que ce philosophe a mêlé, de gaieté de cœur, trop de

Digitized by Google

fables dans ſon ſyſtême, pour qu'on ne puiſſe pas ſoupçonner que tout ſon ſyſtême eſt fabuleux. Enfin la trioſieme & la grande raiſon des Chrétiens, étoit la ceſſation des oracles vers le temps de la naiſſance de J. C. Il eſt vrai qu'il en eſt ſouvent parlé, même dans les auteurs profanes. Pourquoi les oracles avoient-ils ceſſé préciſément dans ces temps là? Les Chrétiens diſoient que J. C. avoit impoſé ſilence aux démons qui les rendoient. Cette penſée eſt heureuſe, & devoit naturellement avoir beaucoup de cours. Elle étoit appuyée ſur pluſieurs oracles où les démons annonçoient la venue de J. C. & leur propre décadence; tels ſont les ſuivants, qu'Euſebe dit avoir tirés des écrits de Porphyre. 1° « Gémiſſez, trépieds, Apollon vous quitte; il vous » quitte, forcé par une lumiere céleſte; Jupiter a été, » il eſt & il ſera. O grand Jupiter! hélas! mes fameux » oracles ne ſont plus.... 2° La voix ne peut revenir » à la prêtreſſe; elle eſt déja condamnée au ſilence » depuis long-temps. Faites toujours à Apollon des » ſacrifices dignes d'un dieu.... 3° Malheureux prê» tre, ne m'interroge plus ſur ce divin Pere, ni ſur » ſon Fils unique, ni ſur l'Eſprit qui eſt l'ame de tou» choſes. C'eſt cet Eſprit qui me chaſſe de ces lieux. » Suidas, Nicéphore & Cédrénus rapportent qu'Auguſte, déja vieux, alla conſulter l'oracle de Delphes ſur le choix d'un ſucceſſeur; que le dieu ſe fit longtemps prier pour répondre; & qu'enfin, cédant aux importunités d'Auguſte, il lui dit: « L'Enfant Hébreu, à » qui tous les dieux obéiſſent, me chaſſe d'ici & me ren» voie dans les enfers. Sors de ce temple ſans parler. »

A cela on répond que ces oracles, par leſquels un démon devenu muet dit lui-même qu'il eſt muet, ont été ou ſuppoſés par le trop de zele des Chrétiens, ou trop aiſément adoptés & ſans aucun examen. On prouve par le fait qu'ils ſont tous faux, puiſqu'il y a des preuves que les oracles ont continué pluſieurs ſiécles après la naiſſance de J. C. Suétone, dans la Vie de Néron, nous apprend que cet empereur, averti par l'oracle de Delphes de ſe donner de garde des ſoixante-treize ans, crut que cet oracle lui promettoit ſoi-

Digitized by Google

xante-treize ans de vie, & ne pensa point à Galba, âgé de soixante-treize ans, qui lui ravit l'Empire. Plutarque, qui vivoit sous Trajan, nous dit que l'oracle de Delphes subsistoit encore de son temps, mais qu'il étoit un peu déchu, & réduit à une seule prêtresse, au lieu de deux ou trois qu'il avoit autrefois. Ce même oracle rendit une réponse très-célebre au sujet de trois rivaux qui se disputoient l'Empire après la mort des Antonins. Ces rivaux étoient Sévérus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. La Pythie, consultée sur ces trois concurrents, répondit en vers : « Le Noir est le meilleur; » l'Africain est bon; le Blanc est le pire. » On lui demanda ensuite auquel des trois l'Empire demeureroit ? Elle répondit : « On versera le sang du Blanc & du Noir. » L'Africain gouvernera le Monde. » Le Noir étoit Pescennius Niger; le Blanc, Clodius Albinus; l'Africain, Sévere né en Afrique. Théodoret nous apprend que l'oracle de Delphes subsistoit encore du temps de Julien l'Apostat, qui l'envoya consulter sur l'expédition qu'il méditoit contre les Perses. Depuis ce temps, il n'en est plus fait mention. Sans nous engager dans l'histoire de la durée de tous les oracles, nous remarquerons que l'historien Dion, qui n'acheva son Histoire que sous l'empire d'Alexandre Sévere, 230 ans après J. C. rapporte que, de son temps, Amphilocus étoit encore célebre par les oracles qu'il rendoit en songe. Zozime nous apprend que les habitants de Palmyre consulterent, sous l'empire d'Aurélien, l'oracle de Vénus Aphacite. La forme de cet oracle étoit singuliere. On jettoit dans un lac sacré des présents pour la déesse. Si elle les agréoit, ils alloient à fond : si elle les rejettoit, ils surnageoient. Licinius, au rapport de Sozomene, ayant consulté l'oracle d'Apollon de Dydime, pour sçavoir s'il devoit recommencer la guerre contre Constantin, on lui répondit par ces deux vers d'Homere : « Malheu- » reux vieillard, est-ce à toi de combattre contre les » jeunes gens ? Tes forces sont épuisées, & la vieillesse » t'accable. »

Ces exemples suffisent pour prouver que les oracles n'ont pas cessé à la naissance de Jesus-Christ.

Digitized by Google

On oppose cependant à ces autorités, des passages d'autres auteurs qui disent que les oracles ont cessé. D'où vient cette contradiction qui se trouve quelquefois entre des écrivains du même temps? C'est qu'il arrivoit quelquefois que les oracles étoient ruinés pour un temps par certains accidents, & qu'ils gardoient le silence jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leurs pertes. L'oracle de Delphes fut pillé plusieurs fois; &, dans les intervalles de sa ruine à son rétablissement, il se taisoit. Mais, lorsqu'il s'étoit relevé, il reprenoit aussitôt la parole. Ceux qui écrivoient dans ces intervalles de silence, assuroient qu'il ne disoit plus rien; & ceux qui écrivoient lorsqu'il étoit rétabli, soutenoient qu'il parloit aussi-bien que jamais. Il est probable que les oracles se conservèrent tant que le paganisme subsista: or le dernier coup fut porté au paganisme, l'an 451 de J. C. par les empereurs Valentinien III & Marcien, qui défendirent, sous peine de la vie, tout exercice de la religion payenne. Mais, quand le paganisme n'eût pas été aboli, il est à croire que les oracles eussent enfin tombé. Depuis long-temps, ils étoient bien déchus. On ne rendoit plus les oracles en vers: c'étoit déja une grande marque de décadence. Les prêtres, confondus par les railleries qu'on faisoit de leurs méchants vers, s'étoient réduits à la prose. Les sectes des Epicuriens, des Cyniques, leur avoient fait un tort considérable. Ces philosophes ne s'occupoient qu'à relever leurs fourberies, & à désabuser le peuple. Enfin l'insolence des prêtres, diverses aventures qui avoient révélé leur imposture, « l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs ré» ponses, avoient déja décrédité les oracles, & en au» roient causé la ruine entiere, quand même le pa» ganisme n'auroit pas dû finir. » Ce sont les paroles de M. de Fontenelle, dans son *Histoire des Oracles*, ouvrage qui nous a fourni bien des choses pour la composition de cet article. *Voyez* DELPHES, DODONE, APOLLON, JUNON, TROPHONIUS, SORTS.

2 Au rapport d'Hérodote, Crésus, voulant éprouver la véracité des oracles, envoya des ambassadeurs à

Digitized by Google

Delphes, dans la Phocide, à l'antre de Trophonius, au temple de Jupiter Hammon, & dans plusieurs autres lieux fameux par les oracles, avec ordre de leur proposer à tous, le même jour, la question suivante : « Que fait à présent Crésus, fils d'Alyatte, roi de » Lydie ? » Cette question n'étoit pas aisée à résoudre. Le roi, pour mettre les oracles en défaut, avoit imaginé quelque chose qu'il croyoit impossible de deviner. En effet, qui eût jamais pu penser que, dans le moment où les ambassadeurs de Crésus consultoient les différents oracles, ce grand monarque faisoit cuire une tortue avec un agneau dans une marmite d'airain qui avoit un couvercle de même métal? Cependant cette action, qu'on ne pouvoit pas même soupçonner, n'échappa point à la sagacité de l'oracle de Delphes. Voici quelle fut sa réponse : « Je connois » le nombre des grains de sable qui couvrent les ri» vages de la mer; j'ai mesuré l'immense étendue de » ce vaste élément. J'entends le muet & celui qui ne » sçait point encore parler. Mes sens sont frappés de » l'odeur d'une tortue qui est cuite dans de l'airain » avec des chairs de brebis, airain dessus, airain des» sous » Crésus, étonné d'une réponse si juste, offrit à Apollon un sacrifice de trois mille bœufs. Il lui envoya cent dix-sept lingots d'or avec un lion d'or qui pesoit dix talents, & plusieurs autres riches présents. Il chargea les ambassadeurs qui porterent toutes ces richesses, de demander à l'oracle, en son nom, quel seroit le succès de la guerre qu'il avoit dessein d'entreprendre contre les Perses ? Apollon, peu touché des présents de Crésus, & voulant se venger de la malice de ce prince qui avoit osé le tenter, lui fit cette réponse équivoque : « Si Crésus fait la guerre » aux Perses, il renversera un grand Empire. « Crésus ne douta point que ce grand Empire qu'il devoit renverser ne fût la monarchie des Perses. Il combla de nouveaux présents le temple de Delphes, & consulta une troisieme fois l'oracle, pour sçavoir quelle seroit la durée de son empire. Le dieu répondit qu'il subsisteroit jusqu'à ce qu'on vît un mulet remplir le

Digitized by Google

trône de Médée. Créſus jugea, par cette dernier réponſe, que ſon empire ſeroit éternel, puiſqu'il ne devoit finir que lorſqu'on verroit arriver une choſe abſurde & impoſſible. Il attaqua les Perſes, dans cette confiance; mais il fut vaincu & fait priſonnier. Il reconnut alors qu'il avoit été cruellement joué par l'oracle; que le grand empire qu'il devoit renverſer étoit le ſien propre; & que le mulet occupant le trône de Médée n'étoit autre que Cyrus, né d'un pere Perſan & d'une mere Mede, comme le mulet qui naît d'un âne & d'une jument.

3. Le P. Bouchet s'exprime ainſi dans une Lettre au P. Baltus. « C'eſt un fait dont perſonne ne doute aux Indes, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, & que ces malins eſprits ſe ſaiſiſſent des prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui aſſiſtent & qui participent à ces ſpectacles. Les prêtres des idoles ont des prieres abominables, qu'ils adreſſent au démon. quand on le conſulte ſur quelque évenement. Il met celui qu'il choiſit, pour en faire ſon organe, dans une agitation extraordinaire de tous ſes membres, & lui fait tourner la tête d'une maniere qui effraye. Quelquefois il lui fait verſer des larmes, & le remplit de cette eſpece de fureur & d'enthouſiaſme qui étoit autrefois chez les payens, comme il l'eſt aujourd'hui chez les Indiens, le ſigne de la préſence du démon & le prélude de ſes réponſes. » Le P. Bouchet ajoute que, ſi l'on interroge ces poſſédés ſur les choſes qui concernent l'avenir, ils ne rendent jamais que des réponſes ambiguës & équivoques.

« Quand pluſieurs perſonnes, dit le même Jéſuite, » deviennent ſuſpectes d'un vol, & qu'on ne peut en » convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on » prend pour ſe déterminer. On écrit les noms de tous » ceux qu'on ſoupçonne, ſur des billets particuliers, » & on les diſpoſe en forme de cercle. On évoque » enſuite le démon avec les cérémonies accoutumées; » & on ſe retire, après avoir fermé & couvert le cer-

Digitized by Google

» cle de maniere que perſonne ne puiſſe y toucher. » On revient, quelque temps après: on découvre le » cercle; & celui dont le nom ſe trouve hors du rang, » eſt cenſé le ſeul coupable. »

4. Les Tartares qu'on nomme *Daores*, & qu'on peut regarder comme une branche des Orientaux, ont coutume de ſe rendre, au milieu de la nuit, dans un endroit deſtiné à ces aſſemblées infernales; & tous enſemble commencent à pouſſer des hurlements affreux, que le ſilence qui regne alors dans la nature rend encore plus effrayants. Ces chants lugubres ſont accompagnés du bruit d'un tambour. Pendant ce funeſte concert, un de la troupe, couché par terre, attend, dans cette poſture, que l'eſprit divin daigne ſe communiquer à lui, & lui révéler les ſecrets les plus cachés de l'avenir; ce qui ne manque pas d'arriver, du moins ces peuples le penſent ainſi. Après un certain temps, l'homme couché par terre ſe releve encore tout plein du dieu qui vient de lui parler; &, pendant ce reſte de fureur prophétique, il révele aux aſſiſtants ce que la divinité lui a appris dans ſon extaſe, & ſes contes les plus abſurdes ſont reçus comme des oracles infaillibles.

5. Les Tartares Samoïèdes conſultent leurs prêtres, ou magiciens, d'une maniere un peu brutale. Ils leur ſerrent le cou avec une corde, avec tant de violence, qu'ils tombent par terre à demi-morts. Cet état de ſouffrance leur tient lieu d'extaſe; & c'eſt alors qu'ils prédiſent ce qui doit arriver. Le voyageur De Bruyn rapporte, au ſujet de leurs prédictions, une circonſtance bien étrange. Il aſſure que, pendant que ces ſorciers parlent, le ſang leur coule des joues, & ne s'arrête que lorſqu'ils ont achevé de rendre leurs oracles.

6. Lorſqu'un prêtre de l'iſle de Ceylan veut conſulter ſes dieux, il charge ſur ſon dos les armes qui ſe trouvent dans le temple qu'il deſſert. Après cette cérémonie, il eſt ſaiſi tout-à-coup d'un tranſport extatique. La divinité s'empare de lui; &, pendant les accès de ſa fureur prophétique, il prononce des oracles qui ſont écoutés avec reſpect du peuple crédule.

Digitized by Google

Dans le même pays, lorſqu'un malade ne reçoit aucun ſoulagement des remedes qu'on lui adminiſtre, & qu'on ne ſçait plus quels moyens employer pour procurer ſa guériſon, on conſulte les dieux; & voici de quelle maniere. On fait ſur une planche, avec de la terre, la figure du malade, en demi-relief; puis tous les parents & les amis du malade ſe raſſemblent, & font un grand feſtin, après lequel ils ſe rendent dans le lieu deſtiné pour la cérémonie Ils forment un cercle autour de la chambre, laiſſant au milieu un grand eſpace vuide. La lueur des flambeaux, le bruit des tambours & des autres inſtruments, donnent un air de fête à cette farce ridicule. Une fille, ſoi-diſant vierge, danſe au milieu de la chambre, pendant que tous les aſſiſtants l'accompagnent par leurs chants. Après avoir fait quelques ſauts, la danſeuſe, comme vaincue par l'eſprit qui l'agite, ſe jette à terre, & fait toutes les contorſions d'une poſſédée. Sa bouche écumante, ſes yeux enflammés, ne permettent pas à l'aſſemblée de douter qu'un génie ne ſe ſoit emparé de ſon corps. Dans cet état, quelqu'un des aſſiſtants l'aborde reſpectueuſement; lui préſente quelques fruits en maniere d'offrande, & la prie de vouloir bien enſeigner quelque remede pour guérir le malade. Quelquefois la fille, n'étant pas sûre de ſa réponſe, dit qu'elle ne peut parler, parce qu'il y a dans l'aſſemblée un de ſes ennemis. On ne manque pas de le chaſſer auſſi-tôt. Rybéiro remarque que c'eſt ordinairement quelque Chrétien. Après l'expulſion de ce prétendu ennemi, la prophéteſſe prononce, d'un ton d'oracle, quels ſont les moyens qu'on doit employer pour la guériſon du malade. Souvent l'événement fait voir ſa fourberie; mais la fille alors ne manque pas de prétextes pour s'excuſer, & dit que les aſſiſtants n'ont pas bien compris le ſens de ſes paroles. Quoi qu'il en ſoit, après l'oracle rendu, on fait de grands remerciments à la prophéteſſe, ou plutôt au démon qui a parlé par ſa bouche. On lui conſacre un arbre, au pied duquel on lui ſert différents mets couronnés de fleurs.

Digitized by Google

7. Le P. Tachard rapporte que les Siamois, lorſqu'ils ſont ſur le point d'entreprendre quelque affaire importante, vont dans une caverne qu'ils regardent comme ſacrée, & offrent des ſacrifices au génie ou à l'eſprit qui, ſelon leur opinion, y fait ſa demeure. Ils lui demandent quel ſera le ſuccès de leur affaire; &, lorſqu'ils ſont en chemin pour s'en retourner, ils obſervent ſoigneuſement la premiere parole qu'ils entendent dire au haſard; vivement perſuadés qu'elle leur fait connoître la réponſe du dieu, ou plutôt que c'eſt ſa réponſe même qu'il leur fait entendre par un organe étranger.

8. Lorſqu'un Negre de la Côte d'Or veut conſulter un de ſes dieux, il s'adreſſe au prêtre, & le prie de l'interroger en ſa préſence. Devant l'idole eſt ordinairement placé un tonneau rempli de terre, de cheveux, d'os d'hommes & d'animaux, & de pluſieurs autres ordures. Le prêtre prend environ une vingtaine de morceaux de cuir, avec quelques-uns des ingrédients qui ſont dans le tonneau, dont les uns ſont d'un augure favorable, les autres d'un préſage ſiniſtre; il les attache enſemble, & en forme un faiſceau, qu'il jette en l'air à diverſes repriſes. Lorſque les ingrédients d'un augure favorable ſe rencontrent en l'air & viennent à ſe toucher, c'eſt un ſigne de bonheur pour le conſultant. Quelquefois la maniere de conſulter l'idole conſiſte à prendre au haſard un certain nombre de noix, de les jetter à terre : on les compte alors; & le préſage eſt heureux ou ſiniſtre, ſelon que le nombre eſt pair ou impair.

9. Chez les peuples de Guinée, le prêtre mene au pied de l'arbre fétiche, environné de colliers de paille, ceux qui viennent le conſulter. Après avoir fait ſes conjurations ordinaires, il jette les yeux ſur un chien noir qui ſe tient auprès de l'arbre. Ce chien eſt regardé comme le diable, & il eſt cenſé répondre au prêtre.

10. Dans le royaume de Loango, en Afrique, il y a une magicienne, nommée *Ganga-Gomberi*, ordinairement prêtreſſe de l'idole Mokiſſo, que l'on conſulte,

Digitized by Google

ſulte, dans le pays, comme une autre Pythoniſſe. Elle habite une grotte ſouterraine, où elle rend des oracles aſſez ſemblables à ceux de Trophonius.

11. Les habitants du royaume d'Anzicko, en Afrique, conſultent ſouvent le diable dans leurs entrepriſes importantes; & l'on prétend qu'il leur répond, & leur indique le parti qu'ils doivent prendre.

12. Rien de plus abſurde que la maniere dont s'y prennent les prêtres du royaume de Bénin, pour connoître l'avenir. Ils font trois trous à un pot, frappent deſſus, &, par le ſon qu'il rend, ils jugent de ce qui doit arriver. Cette momerie s'appelle *l'oracle de Dieu;* & le peuple vient conſulter avec reſpect cet oracle ridicule. On ignore ſi le grand-prêtre de Loëbo n'a pas une façon plus noble & plus impoſante de conſulter la divinité; mais il eſt certain que, dans tout le royaume, il eſt reſpecté comme un grand prophete. Les habitants ſont vivement perſuadés que les ſecrets les plus impénétrables de l'avenir lui ſont connus. Ils ſont ſaiſis d'une ſainte frayeur, lorſqu'ils approchent de cet homme divin. Ceux même que le roi envoie pour le conſulter, ne lui touchent la main qu'avec ſa permiſſion; & le roi lui-même, auſſi ſimple que ſes ſujets, a donné à cet impoſteur la propriété de la ville de Loëbo, comme une marque de de ſon eſtime & de ſon reſpect pour lui.

13. Lorſqu'un habitant de la côte de Guinée veut s'éclaircir ſur quelque doute, il vient auprès de l'arbre qu'il honore comme ſa fétiche particuliere. Au lieu de ſacrifice, il lui préſente quelques mets & du vin de palmier. Il appelle enſuite un prêtre, pour qu'il interroge l'arbre, & lui rende ſa réponſe. Le prêtre éleve avec de la cendre une eſpece de pyramide, dans laquelle il enfonce un rameau arraché de l'arbre. Il prend enſuite un pot plein d'eau dont il boit une partie; avec le reſte il arroſe le rameau, & prononce enſuite quelques paroles myſtérieuſes. Il fait encore une ſeconde aſperſion ſur le rameau, & finit par ſe frotter la face avec une poignée de ces cendres

Digitized by Google

élévées en pyramide. Après toute cette cérémonie, la fétiche ou le diable eſt cenſé répondre à ce qu'on lui demande.

14. Dans la ſalle où le grand Marabout, ou le grand-prêtre du royaume d'Ardra, en Afrique, donne audience à ceux qui viennent le conſulter, on remarque une petite ſtatue, à peu près de la grandeur d'un enfant. Les habitants prétendent que c'eſt le diable, avec lequel le grand Marabout s'entretient, & qui lui découvre l'avenir. Ils ſoutiennent que cette petite ſtatue annonce l'arrivée des vaiſſeaux Européens, ſix mois avant qu'ils entrent dans le port.

Les familles de ce royaume s'aſſemblent, deux fois l'année, pour rendre leurs hommages à leurs idoles, ou fétiches, & les conſulter ſur l'avenir. Le prêtre leur interprete la réponſe de la divinité; ce qu'il fait d'une voix très-baſſe. Il répand enſuite ſur la fétiche quelques gouttes de liqueur. Chaque membre de la famille en fait autant. Tous commencent enſuite à boire, & s'enivrent ſouvent en l'honneur de la divinité.

15. Les habitants des iſles Antilles aſſurerent que l'arrivée des Eſpagnols dans leur pays, & les affreux ravages qu'ils y exercerent, leur avoient été annoncés, long-temps auparavant, par leurs démons. Pour détourner ce malheur, ils avoient redoublé leurs offrandes & leurs ſacrifices; mais rien ne put empêcher l'accompliſſement de la fatale prédiction.

16. Voici la maniere dont les Jongleurs ou charlatans de l'Amérique ſeptentrionale, rendent leurs oracles. Ils forment une cabane ronde, par le moyen de pluſieurs perches qu'ils enfoncent dans la terre, & ſur leſquelles ils étendent des peaux d'animaux. Ils laiſſent à la partie ſupérieure de la cabane une ouverture aſſez large pour paſſer un homme. C'eſt dans cette cabane que le Jongleur s'enferme ſeul, pour s'entretenir avec la divinité. Il n'y a point de moyen auquel il n'ait recours pour l'engager à lui répondre: le chant, les pleurs, les prieres, les impré-

Digitized by Google

cations ; tout eſt mis en uſage pour ſe faire entendre du grand *Matchimanitou*. Ce dieu, ne pouvant plus réſiſter aux preſſantes ſollicitations du Jongleur, donne enfin ſa réponſe. On entend alors dans la cabane un bruit ſourd. Une force ſecrette donne de violentes ſecouſſes aux perches qui la ſoutiennent. Les aſſiſtants ſont ſaiſis de reſpect & de crainte. Le ruſé Jongleur profite de ces diſpoſitions de l'aſſemblée, pour rendre ſes oracles, qui ſont écoutés comme ſortant de la bouche de Matchimanitou lui-même.

17. Les prêtres Bréſiliens conſultent ainſi l'oracle. Celui d'entr'eux qui doit s'entretenir avec le diable, qu'ils appellent *Agnian*, doit s'abſtenir de tout commerce avec ſa femme pendant l'eſpace de neuf jours. Ce terme expiré, il ſe rend dans une cabane qu'on a conſtruite exprès pour lui. Il commence par prendre le bain : il avale enſuite un certain breuvage, qui doit avoir été préparé par la main d'une jeune vierge : enfin il ſe couche dans un hamac ; & c'eſt-là que le démon vient le trouver & répondre à ſes queſtions.

ORAISON. Les Chrétiens appellent ainſi une priere que l'on fait à Dieu pour lui demander des graces, ou pour le remercier de celles qu'on a reçues.

On diſtingue l'oraiſon *vocale*, qui ſe fait de bouche, en prononçant quelques paroles ; & l'oraiſon *mentale*, à laquelle il n'y a que le cœur & l'eſprit qui aient part ; l'oraiſon *jaculatoire*, qui conſiſte en des élancements de l'ame vers Dieu, exprimés en peu de paroles, mais vives & ardentes ; l'oraiſon *paſſive*, ou de quiétude, qui eſt un acte de foi, par lequel on ſe met devant Dieu pour ne faire attention qu'à ſa préſence, non pour le connoître, mais uniquement pour l'aimer.

Oraiſon Dominicale. On appelle ainſi le *Pater noſter*, parce que c'eſt la formule d'oraiſon que J. C. laiſſa à ſes diſciples.

Dans un ſens plus étroit, l'oraiſon eſt une certaine priere propre pour l'office du jour, ou pour les commémorations des fêtes & féries.

Oraiſon funebre : diſcours à la louange d'un mort.

Digitized by Google

L'uſage des oraiſons funebres eſt très-ancien. Il fut pratiqué chez les Grecs : on le voit par l'exemple de Périclès, qui prononça, au rapport de Thucydide, l'éloge funebre des guerriers qui avoient péri dans un combat. Chez les Romains, Valérius Publicola fut le premier qui introduiſit la coutume de louer les morts. Junius Brutus, ſon collegue, ayant été tué dans un combat contre les Etruſques, il fit expoſer ſon corps aux yeux du peuple, dans le *forum ;* puis, montant ſur la tribune, il prononça l'éloge de cet illuſtre libérateur de Rome. Depuis ce temps, on continua de rendre ce tribut légitime de louanges à tous les grands hommes, après leur mort. C'étoit ordinairement un des parents du défunt qui prononçoit l'oraiſon funebre. On rendit auſſi cet honneur aux dames Romaines. Ce fut une récompenſe de la généroſité avec laquelle elles offrirent leurs bijoux & leurs pierreries pour contribuer à payer les ſommes immenſes que les Gaulois exigeoient de la république. Le ſénat reconnoiſſant ordonna qu'à l'avenir les dames Romaines ſeroient honorées, après leur mort, d'un éloge funebre ; & Popilla fut la premiere qui jouit de ce privilege.

Aujourd'hui, les hommes & les femmes illuſtres par leur naiſſance & leur rang reçoivent le même honneur. Un orateur diſtingué prononce leur éloge, au milieu du ſervice, en forme de ſermon.

2. Les oraiſons funebres ſont fort en uſage, & même prodiguées chez les Luthériens. Elles ſont une partie eſſentielle des funérailles. Il n'y a ſi petit bourgeois dont on ne faſſe l'éloge aprés ſa mort. La matiere eſt ſouvent fort ſtérile. Le défunt n'a quelquefois ni vertus, ni naiſſance, ni vices brillants que l'éloquence puiſſe traveſtir en vertus : alors le panégyriſte ſe tire le mieux qu'il peut, à l'aide des lieux communs & de quelques menſonges. Pour faire mieux ſentir juſqu'où va la profuſion des éloges funebres dans les égliſes Luthériennes, il ſuffit de dire que les enfants mêmes qui meurent au berceau n'en ſont pas privés.

3. Sur la Côte d'Or, en Afrique, après les obſe-

Digitized by Google

ques d'un Negre de qualité, un prêtre fait un discours pathétique aux assistants. Il s'étend beaucoup sur les vertus du défunt, exhorte ses auditeurs à les imiter, & à remplir exactement tous leurs devoirs. Le voyageur Barbot assista un jour à une de ces oraisons funebres. Il rapporte que l'orateur, en terminant son discours, prit en main les mâchoires des moutons que le mort avoit sacrifiés pendant sa vie. Ces mâchoires étoient attachées ensemble, & formoient une espece de chaîne dont le prêtre tenoit un bout, tandis que l'autre descendoit dans la fosse. Il exalta beaucoup le zele du défunt pour les sacrifices, & engagea les assistants à suivre son exemple. Il eut le don de les persuader. La plûpart, après le sermon, vinrent offrir un mouton dont le prédicateur profita.

4. Chez les Juifs, « on composoit des cantiques, » pour servir comme d'oraisons funebres aux person- » nes illustres dont la mort avoit été malheureuse. » Ainsi David déplora la fin tragique de Saül par un cantique funebre: tel est aussi celui que Jérémie composa pour le roi Josias.

ORATOIRE: petite chapelle, ou lieu particulier d'une maison, où il y a quelque autel ou quelque image, & où l'on prie Dieu en particulier.

Congrégation de l'Oratoire, établie à Rome, & dans quelques autres villes de l'Italie, par S. Philippe de Néri, vers l'an 1558. Des conférences que ce pieux ecclésiastique tenoit dans sa chambre à Rome, donnerent lieu à cette congrégation. Le grand nombre de personnes qui se rendoient à ces conférences, engagea Philippe à demander aux administrateurs de l'église de S. Jérôme un lieu où il pût tenir commodément ses pieuses assemblées. On lui accorda ce qu'il demandoit; & ses conférences commencerent à prendre une forme plus réguliere. Il arrangea en forme d'oratoire le lieu qu'on lui avoit cédé; & c'est de-là que cet établissement prit son nom. En 1574, la nouvelle congrégation fut transférée dans l'église de saint Jean des Florentins, qu'elle quitta en 1583, pour aller s'établir dans l'église de la Vallicella. Philippe de Néri

Digitized by Google

envoya quelques-uns de ſes diſciples à Naples, à San-Severino, à Fermo & à Palerme. Ils y firent des établiſſements ſur le modele de celui de Rome. La congrégation de l'Oratoire ſe répandit inſenſiblement dans toute l'Italie, où elle a un grand nombre de maiſons; mais la plûpart ne ſont point unies à celle de Rome. Elles forment entr'elles comme autant de congrégations particulieres. Il n'y a que les maiſons de Naples, de San-Severino & de Lanciano qui tiennent à celle Rome. Les membres de cette congrégation ne ſont point liés par des vœux. Leur général eſt triennal; ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe être continué dans ſa dignité auſſi long-temps qu'on le juge à propos. La congrégation de l'Oratoire, & particuliérement la maiſon de Rome, a produit pluſieurs grands hommes, entr'autres les cardinaux Baronius & Octave Palavicini.

Congrégation de l'Oratoire de Jeſus, établie en France par le cardinal Pierre de Bérulle. Cet illuſtre prélat s'étant retiré le jour de S. Martin 1611, dans une maiſon du fauxbourg S. Jacques, appellée l'*hôtel de Valois*, avec cinq eccléſiaſtiques, y jetta les fondements de ſa nouvelle ſociété. En 1615, il quitta cet hôtel, ſur l'emplacement duquel on bâtit le Val-de-Grace, & alla s'établir, avec ſes compagnons, à l'hôtel de Bouchage. Enfin on donna à la nouvelle congrégation la maiſon qu'elle occupe aujourd'hui dans la rue S. Honoré. Elle ne tarda pas à s'étendre dans la France & dans les Pays-bas, où elle rendit de grands ſervices à la religion. Les prêtres de l'Oratoire ſe propoſent, comme un des points principaux de leur inſtitution, d'honorer, autant qu'il eſt en eux, les myſteres de l'enfance, de la vie & de la mort de Jeſus-Chriſt & de la ſainte Vierge. Ils inſtruiſent la jeuneſſe dans les colleges; ils dirigent les jeunes eccléſiaſtiques dans les ſéminaires; ils diſtribuent au peuple le pain de la parole dans les chaires chrétiennes, & entreprennent des miſſions. On compte, dans la France, ſoixante-quinze maiſons de cette congrégation, qui eſt féconde en hommes illuſtres par la piété & par la ſcience.

Digitized by Google

Dames de l'Oratoire : ſociété de femmes vertueuſes, établie par S. Charles Borromée, qui leur preſcrivit des regles de conduite.

ORCUS. C'eſt un des noms que les anciens payens donnoient au dieu des enfers. Les poëtes s'en ſervent ſouvent pour déſigner l'enfer même.

ORDINAIRE. On donne ce nom à l'archevêque, évêque, ou autre prélat qui a la juriſdiction eccléſiaſtique dans un territoire, ou bien à celui qui a la collation d'un bénéfice.

Ordinaire des Ordinaires ; titre que prend le pape, pour marquer ſa ſupériorité ſur les Ordinaires.

Ordinaire de la meſſe. On appelle ainſi les prieres de la meſſe, rangées de ſuite.

L'*Ordinaire* eſt auſſi un livre qui apprend comment il faut réciter l'office divin, & dire la meſſe.

ORDINATION : action de conférer les ordres. C'eſt une regle de l'Egliſe, que les ordinations ne ſe faſſent qu'aux Quatre-Temps; & cette regle a été confirmée par un concile de Rome, tenu ſous le pape Zacharie.

1. Les loix eccléſiaſtiques défendent de recevoir un ordre ſupérieur avant d'avoir été admis à l'ordre inférieur; par exemple, de recevoir la prêtriſe avant le diaconat; ce qui s'appelle ſe faire ordonner *per ſaltum*. Cependant une pareille ordination ne ſeroit pas invalide. Le droit de conférer les ordres appartient uniquement aux évêques.

2. Chez les Arméniens ſchiſmatiques, on préſente pour être ordonnés prêtres, des enfants de dix à douze ans, à qui, pour toute étude, on a fait apprendre à lire. Ceux qui ſe diſpoſent à recevoir l'ordre de la prêtriſe reſtent dans l'égliſe pendant quarante jours, au bout deſquels l'évêque leur confere le caractere ſacerdotal, & reçoit douze ſous pour chaque ordination. Après que le nouveau prêtre a dit ſa premiere meſſe, il donne un grand repas, pendant lequel ſa femme, qu'on nomme *la Papodie*, eſt aſſiſe ſur un eſcabeau, les yeux bandés, les oreilles bouchées, & la bouche fermée; ſans doute pour lui apprendre

Digitized by Google

qu'elle ne doit se mêler en aucune maniere des fonctions sacrées que son mari doit exercer. C'est un usage reçu dans l'église d'Arménie, qu'un prêtre, chaque fois qu'il doit dire la messe, passe la nuit précédente dans l'église.

ORDO : petit livre qui prescrit la maniere de faire l'office chaque jour, & qui enseigne ce qu'il faut dire & observer de particulier dans la messe du jour. Ce livre, que l'on renouvelle chaque année, est autrement appellé *directoire ;* mais les ecclésiastiques lui donnent quelquefois le nom de *guid'âne.*

ORDRE : sacrement de la nouvelle loi, établi par N. S. J. C. qui consacre à Dieu, d'une maniere particuliere, celui auquel il est conféré, & lui communique la puissance nécessaire pour exercer les fonctions ecclésiastiques. Pour prouver que l'Ordre est un véritable sacrement, on cite ce passage de l'Evangile de S. Jean : *Hæc cùm dixisset, insufflavit, & dixit eis : Accipite Spiritum sanctum.* « Ayant dit ces » paroles, il souffla sur eux, & leur dit : Recevez le » Saint-Esprit. » Voilà les trois choses nécessaires pour établir un sacrement ; l'institution de Jesus-Christ qui parle à ses apôtres ; le signe extérieur, qui est le souffle ; & la grace sanctifiante, figurée par le Saint-Esprit.

1. Les ministres de l'Eglise reçoivent, par l'ordination, une double puissance, à sçavoir, la puissance d'ordre, & la puissance de juridiction. La puissance d'ordre regarde proprement la consécration du corps de J. C. La puissance de juridiction a rapport uniquement à son corps mystique, qui est l'Eglise. C'est par cette derniere puissance que les pasteurs ont droit de gouverner les fideles en ce qui concerne le spirituel. L'évêque est le ministre du sacrement de l'Ordre, parce qu'il réunit seul en sa personne la souveraineté & la plénitude du sacerdoce. Ainsi, selon la discipline présente, personne ne peut être ordonné que par son propre évêque, c'est-à-dire celui du lieu où il est né, ou celui du lieu où il possede un bénéfice, à moins qu'il n'ait obtenu des lettres de di-

Digitized by Google

miſſoire pour ſe faire ordonner par un autre évêque.

Les ordinations faites par un évêque ſchiſmatique, hérétique ou excommunié, n'en ſont pas moins valides. Les Peres du premier concile de Nicée conſerverent aux Novatiens, qui ſe réunirent à l'Egliſe, les honneurs & les prérogatives de l'Ordre qu'ils avoient reçu dans leur ſecte, ſans en excepter même l'épiſcopat. Le concile d'Epheſe admit dans le clergé ceux qui avoient été ordonnés par les hérétiques Maſſiliens.

2. Il y a dans l'iſle de Ceylan une eſpece d'ordre de chevalerie, que le roi confere à ceux qui ſe ſont diſtingués par quelque belle action. Toute la cérémonie conſiſte à leur ceindre la tête d'un morceau d'étoffe de ſoie, ou d'un ruban tiſſu d'or.

Ordre blanc. Jacques de Vitri, dans ſon *Hiſtoire occidentale*, nous apprend que l'on donnoit autrefois ce nom à l'ordre des chanoines réguliers de S. Auguſtin.

Ordre gris. L'auteur que nous venons de citer rapporte que les religieux de Cîteaux ayant changé leur habit noir en gris, on les appelloit l'*ordre gris*.

Ordre noir. Au rapport de Matthieu Pâris, on donnoit ce nom, dans tout l'Occident, aux religieux de l'ordre de S. Benoît.

Ordres mineurs. On en compte quatre dans l'Egliſe Latine, qui ſont le portier, le lecteur, l'exorciſte & l'acolyte. Ils ſont appellés *mineurs*, parce qu'ils ſont inférieurs aux Ordres ſacrés, qu'on nomme *majeurs*. Ils ſervent de préparation pour y arriver; &, ſelon les termes du Concile de Trente, ils en ſont comme les degrés. Nous donnons un article à chacun de ces ordres en particulier. On ne connoît, dans l'Egliſe Grecque, qu'un ſeul ordre mineur, qui eſt celui de lecteur; mais, dans l'Egliſe Latine, les quatre ordres mineurs ont été établis dès les premiers ſiécles.

Pluſieurs théologiens, du nombre deſquels eſt S. Thomas, prétendent que les ordres mineurs ſont de véritables ſacrements, parce qu'ils conferent à ceux qui les reçoivent une puiſſance qui les met au-deſſus

Digitized by Google

du peuple ; parce que tout ordre, soit majeur, soit mineur, imprime un caractere dans celui qui le reçoit, & que, pour cette raison, on ne le réitere jamais. Ce sentiment est confirmé par le nom d'*ordre*, que l'Eglise donne aux mineurs. Cependant un grand nombre de théologiens très-sçavants, comme Maldonat, Dominique Soto, le cardinal Cajétan, ne regardent point les ordres mineurs comme des sacrements, parce qu'on ne trouve rien, ni dans l'Ecriture ni dans aucun auteur ancien, qui prouve qu'ils aient été institués par J. C ; parce qu'on voit, dans l'*Histoire ecclésiastique*, qu'on a conféré quelquefois les ordres majeurs à des personnes qui n'avoient pas reçu les mineurs, sans qu'on les ait obligées de les recevoir ensuite ; parce que les ordres mineurs ne sont pas conférés, comme les autres, par l'imposition des mains. Enfin ils disent que, s'ils ne se réiterent pas, c'est seulement en vertu d'une loi ecclésiastique. L'Eglise au reste n'a rien décidé sur cette matiere ; & chacun peut suivre son opinion.

Ordres sacrés, ou *majeurs*. Anciennement il n'y en avoit que trois, l'épiscopat, la prêtrise, & le diaconat ; & ces trois ordres étoient les seuls qui fussent de véritables sacrements. Le sous-diaconat étoit alors au nombre des ordres mineurs. Dès les premiers siécles, il a été mis au rang des Ordres sacrés. Le caractere qu'impriment les ordres sacrés est ineffaçable ; & l'on ne peut jamais les réitérer. Ils renferment un vœu de chasteté, & forment un empêchement dirimant pour le mariage. Dans la primitive Eglise, ils ne formoient qu'un empêchement prohibitif ; c'est-à-dire qu'il étoit défendu à ceux qui étoient engagés dans les ordres sacrés de se marier ; mais, s'ils violoient cette défense, leur mariage, quoiqu'illicite, étoit cependant valide. Le commun des théologiens pense que c'est depuis le douzieme siécle que les ordres sacrés ont commencé d'être regardés comme un empêchement dirimant pour le mariage, dans l'Occident. Le troisieme concile de Latran, qui se tint l'an 1179, déclara que le mariage de ceux qui seroient en-

Digitized by Google

gagés dans les ordres sacrés, seroit nul. On ne peut pas assurer que, dans l'Eglise Grecque, les ordres sacrés aient jamais été un empêchement dirimant; mais il est du moins certain qu'ils ont été un empêchement prohibitif, jusqu'au temps de S. Epiphane, au troisieme siécle.

Le mariage n'est point un obstacle aux ordres sacrés, pourvu que la femme consente que son mari entre dans l'état ecclésiastique, & qu'elle fasse le vœu simple de chasteté perpétuelle. Il y a des casuistes qui prétendent que, si la femme est encore jeune, il est nécessaire qu'elle entre dans un cloître.

Lorsque quelqu'un doit être promu aux ordres sacrés, on le publie dans sa paroisse; & l'on fait des informations sur sa vie & ses mœurs.

ORÉADES, du grec ορος, *montagne*: les anciens payens appelloient ainsi les nymphes qui présidoient aux montagnes.

ORÉBITES: hérétiques sectateurs des Hussites, qui parurent dans la Bohême vers l'an 1418, & commirent d'horribles cruautés, particuliérement envers les prêtres Catholiques. Ils furent appellés *Orébites*, parce qu'ils avoient choisi le Mont-Oreb pour le lieu de leur retraite; de même que les Hussites furent appellés *Taborites*, parce qu'ils s'étoient retranchés dans un lieu appellé *Tabor*.

ORGIES. Servius nous apprend que les Grecs donnoient d'abord ce nom à toutes sortes de sacrifices, & qu'on l'a tiré du verbe οργιαζειν, qui signifie *consacrer*. Mais il fut depuis uniquement appliqué aux sacrifices de Bacchus; & alors on le fit venir d'οργη, *fureur*, parce que les fêtes de ce dieu étoient ordinairement accompagnées des fureurs & des emportements de l'ivresse. *Voyez* BACCHANALES, TRIÉTÉRIQUES.

ORGUE: instrument de musique, dont on se sert dans les églises, pendant l'Office divin. La plûpart des historiens rapportent que la premiere orgue qu'on ait vue en France, fut envoyée au roi Pépin, en 757, par l'empereur Constantin Copronyme. Si l'on

Digitized by Google

en croit le témoignage de Walafride Strabon, lorſque l'on commença de toucher l'orgue en France, pendant le ſervice divin, une femme, entendant pour la premiere fois les ſons harmonieux de cet inſtrument, tomba dans un raviſſement & dans une extaſe qui fut ſuivie de la mort.

ORIFLAMME : banniere de l'abbaye de S. Denis, faite de ſoie de couleur de feu, qu'on nommoit *fandal*, qui avoit trois queues ou fanons, & qui étoit entourée de houppes de ſoie verte. Toutes les égliſes avoient de pareilles bannieres ; &, lorſque leurs territoires étoient menacés par l'ennemi, elles remettoient cette banniere entre les mains d'un ſeigneur, qui étoit leur avoué & leur défenſeur, afin qu'il la fît porter à la tête des troupes qu'il avoit levées pour la défenſe des biens de l'Egliſe. Ainſi l'oriflamme ne ſervit d'abord que dans les guerres où l'abbaye de S. Denis étoit intéreſſée. Le comte de Vexin, protecteur de ce monaſtere, avoit ſeul le droit de la faire porter. L'oriflamme ne parut dans les armées de nos rois, que lorſque Louis VI, dit *le Gros*, eut acquis le comté de Vexin. Ce prince la fit porter, pour la premiere fois, l'an 1124. Ses ſucceſſeurs, dans toutes leurs guerres, n'oublierent jamais l'oriflamme, qu'ils alloient recevoir, avant de partir, des mains de l'abbé de S. Denis. On croit qu'elle diſparut à la bataille de Rosbec, que le roi Charles VI gagna ſur les Flamands, l'an 1382 ; car l'hiſtoire n'en fait depuis aucune mention. Cette banniere fut appellée *oriflamme*, à cauſe des flammes d'or dont elle étoit ſemée.

ORIGÉNISTES : hérétiques ſectateurs d'Origene. Cet homme ſi éclairé, la lumiere du troiſieme ſiécle, le fléau des héréſies des Valentiniens & des Maronites, devint lui-même un hérétique. Le trop grand jour aveugle ; les trop hautes connoiſſance d'Origene l'égarerent. Pénétré de l'infinie bonté de Dieu, il ſoutint que les peines qu'il inflige au pécheur n'étoient que des corrections paternelles, qui ne devoient pas toujours durer, & qu'ainſi ſa juſtice ne préjudicieroit en rien à ſes bontés. Le libre arbitre n'eut point de

Digitized by Google

plus grand défenseur. Il l'admettoit même dans les anges, qu'il croyoit peccables, & dans les diables, qui devoient un jour cesser d'en abuser pour retourner à Dieu, qui les sauveroit comme les autres êtres spirituels; & ils devoient être tous sauvés, afin que Dieu fût tout en tout. On peut dire que ses réponses aux objections qu'on lui avoit faites sur l'inégalité du sort des anges & des hommes, & de celui de ces derniers entr'eux, sont biens moins spécieuses que ces mêmes objections. « Pourquoi, lui disoit-on, Dieu, étant le Pere de tous les êtres spirituels, &, par cette qualité, devant tous les aimer d'un égal amour, leur a-t-il inégalement partagé ses bienfaits? Les uns ont été faits des anges, destinés à jouir éternellement du suprême bonheur. Les autres n'ont été que des hommes, destinés, en naissant, à être misérables. D'où vient encore, parmi ces mêmes hommes, tant de différences, soit dans la naissance, soit dans les talents, soit dans les biens? » A ces questions, où tant de grands hommes ont été obligés d'avouer leur ignorance, & d'adorer humblement la volonté de celui qui a fait tout pour le mieux, échoua toute la science d'Origene. Il tâcha d'y répondre, & ses réponses furent autant d'erreurs. Il faisoit dépendre cette inégalité entre les êtres spirituels, de leur propre mérite; & voici comme il le prouvoit. « Quand Dieu, disoit-il, créa l'univers, il créa en même temps un certain nombre d'esprits parfaitement égaux, & jouissant du libre arbitre. La plûpart en ont abusé; &, selon la gravité de leur faute, Dieu les a attachés & en attache encore tous les jours à divers corps créés exprès pour les punir; ensorte que, de purs esprits qu'ils étoient, ils sont devenus des ames, ou des anges, ou des astres, ou des hommes. Les plus coupables ont habité & habitent en ce bas monde, pour y être plus ou moins malheureux, à proportion de l'énormité de leurs anciens crimes. Jesus-Christ a été celui qui s'est toujours attaché à Dieu de la maniere la plus intime: aussi a-t-il mérité de n'en être jamais séparé. »

Digitized by Google

ORMUSD, *ou* HORMIZDA-CHODA, que les Grecs, par corruption, ont appellé *Oromazdes*. C'étoit le nom que les anciens Perſes donnoient au premier principe de toutes choſes, & à l'Être ſuprême, qui étoit le ſeul objet de leur culte. Ils diſoient que c'étoit lui qui avoit créé d'abord la lumiere & les ténebres, & que c'étoit le mélange de ces deux choſes ſi oppoſées, qui avoit produit les biens & les maux.

ORTHÉSIE, du grec ὀρθὸς, *rectifier, diriger* : ſurnom que les peuples de la Thrace donnoient à la déeſſe Diane, parce qu'ils ſuppoſoient qu'elle ſecouroit les femmes en travail d'enfant, & qu'elle aidoit généralement tous les hommes dans leurs entrepriſes.

ORTHIE, *ou* ORTHIENNE : ſurnom que les Lacédémoniens donnoient à la déeſſe Diane. L'autel de Diane Orthienne étoit ſouvent arroſé du ſang des jeunes Lacédémoniens, qui diſputoient à qui recevroit plus courageuſement des coups de fouet en l'honneur de la déeſſe.

ORTHODOXE. C'eſt le nom que l'on donne aux Catholiques dont la foi eſt pure & conforme à la doctrine de l'Egliſe.

ORTHODOXIE : conformité à la droite & ſaine opinion ſur tous les points de la Religion.

Les Grecs appellent *orthodoxie* une fête qu'ils ont coutume de célébrer, tous les ans, le dimanche qui termine la premiere ſemaine de Carême, en mémoire du rétabliſſement des ſaintes images, après les perſécutions des Iconoclaſtes.

OSCHOPHORIES : fêtes que les Athéniens célébroient, le 10 de Décembre, en l'honneur de Bacchus & d'Ariane. Voici à quelle occaſion elles furent inſtituées. Minos, roi de Crete, irrité contre les Athéniens, qui avoient tué ſon fils Androgée, avoit mis le ſiége devant leur ville ; &, s'en étant emparé, il les avoit condamnés à envoyer, tous les ans, dans l'iſle de Crete, en forme de tribut, ſept jeunes garçons & ſept jeunes filles, deſtinés à ſervir de proie à un monſtre connu ſous le nom de *minotaure*, fruit des amours de ſa femme avec un taureau. Il y avoit

Digitized by Google

déja plusieurs années que les Athéniens étoient asservis à ce tribut également cruel & humiliant, lorsque Thésée fut choisi pour être du nombre des victimes. Ce jeune prince, étant arrivé en Crete, inspira de l'amour à la jeune Ariane, fille de Minos, qui lui donna un peloton de fil pour guider ses pas dans les détours tortueux du labyrinthe où le monstre étoit enfermé. Thésée tua le minotaure, &, par le moyen du fil, sortit heureusement du labyrinthe. De retour à Athenes, il institua, en mémoire de ses heureux exploits, des fêtes qui furent appellées *oschophories*, dans lesquelles deux jeunes garçons, des plus illustres familles d'Athenes, se déguisoient en filles, &, portant à la main des branches de vigne, alloient du temple de Bacchus à celui de Minerve, suivis de tous les jeunes gens distingués de la ville, qui portoient pareillement des branches de vigne. Le nom d'*oschophories* est dérivé du grec ὀσχη, *branche de vigne chargée de raisin*, & de φερω, *je porte*.

OSIRIS. C'est le nom que donnoient les Egyptiens à leur principale divinité. Ils prétendoient que cet Osiris avoit été le premier de leurs rois, & qu'il étoit fils de Saturne & de Rhée, ou de Jupiter & de Junon. Nous ne pouvons nous dispenser de donner au lecteur une idée des contes absurdes qu'ils débitoient à son sujet, & que de graves auteurs ont jugé à propos de transmettre à la postérité. Au moment de la naissance d'Osiris, disoient les Egyptiens, on entendit une voix qui prononça ces paroles: « Le Seigneur de toutes choses est » venu au monde; » ou, suivant d'autres, une jeune fille nommée *Pamyles*, allant quérir de l'eau au temple de Jupiter, à Thebes, entendit une voix qui ordonnoit d'annoncer que le grand & bienfaisant roi Orisis étoit né. On chargea cette jeune fille du soin de nourrir le jeune prince; & elle s'en acquitta avec tout le zele possible. Osiris, ayant atteint l'âge nubile, fut marié avec sa sœur Isis. Jamais mariage ne fut si heureux; car les deux époux s'aimoient dès le sein de leur mere. Osiris, étant monté sur le trône, trouva les Egyptiens encore sauvages. Il s'appliqua à polir leurs mœurs, à leur apprendre les

Digitized by Google

arts utiles à la vie ; à les former à la piété, à la vertu ; & à toutes les qualités sociales. Plein d'un amour généreux pour l'humanité, il ne voulut pas que ses bienfaits fussent renfermés dans les bornes de l'Egypte ; & il résolut de parcourir toute la terre, & d'apprendre à tous ses habitants à connoître les avantages & les ressources que la nature a donnés à l'humanité. Avant de quitter ses Etats, il en confia l'administration à sa femme Isis, dont il connoissoit la sagesse, & lui laissa pour conseil le fameux Hermès, surnommé *Trismégiste*. Le commandement général des troupes fut donné à Hercule, le plus vaillant guerrier de la nation. Après avoir mis ordre à tout, Osiris partit, & se rendit d'abord en Ethiopie. Arrivé dans cet Empire, il fit hausser les bords du Nil, & creuser plusieurs canaux, afin de prévenir les inondations trop fréquentes de ce fleuve ; & d'en distribuer les eaux avec plus d'égalité. Il apprit aussi aux Ethiopiens l'art de cultiver la terre ; & bâtit dans leur pays plusieurs villes. Il quitta ensuite l'Ethiopie, visita l'Arabie & l'Inde, & parcourut toute l'Asie. De retour en Egypte, ce grand roi fut la victime de la jalousie de son frere Typhon, qui le fit mourir, & coupa son corps en vingt-deux morceaux qu'il distribua entre les complices de son parricide.

On raconte d'une autre maniere la mort d'Osiris. On dit que Typhon, ayant appris que son frere Osiris étoit sur le point de revenir en Egypte, conjura sa perte avec soixante-douze de ses amis, & prit avec eux les mesures nécessaires pour l'exécution de son projet. Il fit prendre la mesure du corps d'Osiris ; &, sur cette mesure, il fit construire un coffre magnifique : puis, ayant invité Osiris à un grand festin où se trouverent tous les conjurés, il se fit apporter le coffre au milieu du repas. Chacun des convives en admira la richesse & la beauté ; sur quoi Typhon leur dit en riant, qu'il en feroit présent à celui dont le corps pourroit y entrer. Tous les conjurés en firent l'essai tour-à-tour, comme ils en étoient convenus ; mais il se trouva que le coffre ne convenoit point à leur taille. Osiris en fit aussi l'épreuve, & entra sans peine dans le coffre. Il

ne

Digitized by Google

ne s'y fut pas plutôt engagé, qu'on en ferma sur lui le couvercle. Les conjurés versèrent ensuite du plomb fondu sur le coffre, & le jetterent dans la mer. Isis, ayant appris cette funeste nouvelle, donna toutes les marques de la plus vive douleur. Elle coupa une boucle de ses cheveux, se revêtit d'habits de deuil, & se mit à courir de tous côtés pour chercher le corps d'Osiris. Après bien des recherches & des perquisitions, elle apprit que le coffre qui renfermoit le corps de son mari, avoit été jetté par les flots de la mer sur une touffe de genêt à Biblus; & que le genêt avoit poussé tout-à-coup une tige d'une si prodigieuse grandeur, qu'elle cachoit tout le coffre. Isis se rendit promptement à Biblus, découvrit heureusement le coffre, & l'emporta à Butus, où elle le cacha le mieux qu'il lui fut possible; ce qui n'empêcha pas que Typhon, chassant, une nuit, au clair de la lune, ne le découvrit. Ce scélérat coupa le corps d'Osiris en quatorze piéces qu'il sema çà & là. Isis se mit une seconde fois en voyage pour chercher les membres dispersés de son époux; &, dès qu'elle en trouvoit un, elle l'enterroit au même endroit. Mais, malgré toutes ses recherches, elle ne put venir à bout de trouver les parties naturelles d'Osiris, que Typhon avoit jettées dans le Nil, & qui avoient été dévorées par certains poissons dont l'espece a toujours été depuis en abomination parmi les Egyptiens. Isis, pour se consoler en quelque sorte de cette perte irréparable, institua un culte particulier en l'honneur de la partie du corps d'Osiris qu'elle n'avoit pu trouver. Ce n'est-là qu'un abrégé très-succint des fables impertinentes que les Egyptiens avoient imaginées sur le compte d'Osiris. Si l'on vouloit les rassembler toutes, on feroit un volume d'absurdités & d'extravagances. Le lecteur apprendra, avec plus de plaisir, de M. Pluche, sur quel fondement les Egyptiens bâtirent toutes ces chimeres.

Les anciens Egyptiens désignoient le soleil par une figure symbolique, qu'ils nommoient *Osiris*. Ce nom, selon les anciens les plus judicieux & les plus sçavants, signifioit *l'inspecteur*, *le cocher*, ou *le conducteur*, *le roi*,

Digitized by Google

le guide, *le modérateur des aſtres*, *l'ame du monde*, *le gouverneur de la nature*. Selon la force des termes dont il eſt compoſé, il ſignifioit *le gouvernement de la terre*; ce qui revient au même ſens. Cette figure ſymbolique étoit tantôt un homme portant un ſceptre, tantôt un cocher armé d'un fouet : quelquefois ce n'étoit ſimplement qu'un œil. Les attributs de cette figure varioient ſouvent, ſelon les diverſes circonſtances du jour de l'année. Dans la ſuite des temps, le peuple ſuperſtitieux oublia le ſens de cet emblême. Il prit cet homme ſymbolique pour un homme réel & véritable. Il regarda cet Oſiris, ce roi avec ſon ſceptre, ce modérateur des ſaiſons, comme le premier roi de la nation Egyptienne, le fondateur, le pere de toutes ſes colonies. Oſiris, de perſonnage ſymbolique qu'il étoit auparavant, étant devenu, dans l'eſprit des peuples, une perſonne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit ſon hiſtoire relativement aux attributs que portoit la figure. On imagina autant de faits qu'il y avoit de piéces à expliquer dans le ſymbole, ou de cérémonies dans les fêtes où l'on portoit le caractere du bel aſtre par lequel Dieu nous diſtribue les ſecours de la vie. Diodore de Sicile & Plutarque, tout judicieux qu'ils ſont, nous ont conſervé ces ennuyeuſes légendes. Elles ne ſont gueres que des contes populaires, & des puérilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce ſont des infamies ſcandaleuſes, & conformes aux inclinations déteſtables de ceux qui les ont imaginées. »

Le même M. Pluche fait voir que la plûpart des dieux des anciens payens ne ſont que l'Oſiris Egyptien, déguiſé ſous un nom différent. On trouvera ces explications aux articles des différentes divinités payennes.

OSSÉNIENS : hérétiques du premier ſiécle de l'Egliſe. *Voyez* ELCESAÏTES.

OTHIN, ODEN, *ou* WHODEN : divinité adorée autrefois par les anciens Goths & les peuples de l'Iſlande. Elle préſidoit à la guerre, & répondoit au Mars des Grecs & des Romains. Dans l'Edda, livre qui con-

Digitized by Google

dent la mythologie des peuples du Nord, on donne à Othin le nom de *pere des Juhles*, c'eſt-à-dire des eſprits élémentaires. *Voyez* JUHLES.

OZÉE : le premier des douze prophetes de l'ancien Teſtament qui ſont appellés *petits*, parce que leurs prophéties ſont plus courtes que celles des autres. Ce prophete, dont le nom ſignifie *ſauveur*, commença d'exercer ſon miniſtere ſous le regne d'Oſias, vers l'an du monde 3180. Il le continua ſous les rois ſuivants, & prophétiſa pendant près d'un ſiécle. S. Jérôme remarque que la prophétie d'Oſée eſt écrite d'un ſtyle pathétique, & remplie de ſentences très-vives. Le prophete y prédit la deſtruction de la ſynagogue & l'établiſſement de l'Egliſe, & déclame avec véhémence contre l'idolatrie.

Digitized by Google

[P A C]

PACALES, *ou* PACALIES : du latin *pax*, *pacis*, paix ; fêtes que les anciens Romains avoient coutume de célébrer en l'honneur de la Paix, qu'ils regardoient comme une divinité.

PACHACAMAC. Les Péruviens donnoient à l'Etre suprême ce nom qui, dans leur langue, signifie *celui qui anime le monde*. « Ce mot leur étoit en si gran» de vénération, dit Garcilasso de Véga, qu'ils n'o» soient le proférer. Mais, si la nécessité les y obli» geoit, ils le prononçoient avec de grandes marques » de respect & de soumission ; car alors ils resserroient » les épaules, ils baissoient la tête & le corps, ils » levoient les yeux vers le ciel, puis tout d'un coup » ils les baissoient vers la terre ; ils portoient les mains » ouvertes sur l'épaule droite, & donnoient des bai» sers à l'air. » Les plus sensés d'entre les Péruviens, quoique zélés adorateurs du soleil, avoient cependant un respect encore plus profond pour Pachacamac, qu'ils regardoient comme le premier principe de la vie & comme l'ame de l'univers. Le soleil étoit leur dieu sensible & présent ; Pachacamac leur dieu invisible inconnu. Ils invoquoient ce dernier dans tous leurs travaux. Lorsqu'ils avoient monté quelque colline escarpée, ils le remercioient « de les avoir » aidés à surmonter cette fatigue.... Arrivés au som» met de la colline, ils posoient leur fardeau, s'ils » en avoient quelqu'un ; &, après avoir élevé les yeux » au ciel, ils les baissoient vers la terre.... Ensuite, » par une espece d'offrande, ils se tiroient le poil des » sourcils ; &, soit qu'ils en arrachassent ou non, ils » les soufflooient en l'air comme s'ils les eussent vou» lu envoyer au ciel. Ils prenoient aussi dans la bou» che, d'une herbe.... appellée *acca*, qu'ils jettoient » en l'air, comme pour dire qu'ils offroient à Pacha» camac ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur su» perstition alloit même jusqu'à lui offrir de petits

Digitized by Google

» éclats de bois, ou des pailles, s'ils ne trouvoient » rien de meilleur, ou quelques cailloux, &, à faute » de cela, une poignée de terre. On voyoit même de » grands monceaux de ces offrandes sur le sommet » des collines. Quand ils faisoient ces cérémonies, » ils ne regardoient jamais le soleil, parce que ce n'é- » toit pas à lui, mais à Pachacamac que leur adoration » s'adressoit. »

PACHACAMAMA : déesse prétendue, adorée autrefois chez les anciens habitants du Pérou. On croit communément que c'étoit la terre qu'ils honoroient sous ce nom.

PACIFICATEURS. On donna ce nom aux partisans de l'Hénoticon de l'empereur Zénon, parce qu'ils prétendoient que cet édit étoit propre à pacifier tous les troubles excités par la secte des Monothélites. *Voyez* HÉNOTICON.

Les Anabaptistes prirent aussi le titre de Pacificateurs, parce qu'ils publioient que leur doctrine devoit établir sur la terre une paix universelle.

PÆAN. Les Grecs appelloient ainsi certains cantiques composés en l'honneur d'Apollon, & dont le refrain étoit : ἰὴ Παιὰν, « Lance tes fleches, Pæan. » Le surnom de *Pæan* étoit donné à Apollon, pour exprimer la force de ses traits, du mot grec παίειν, *frapper*. Dans ces cantiques, on célébroit particuliérement la fameuse victoire qu'Apollon avoit remportée sur le serpent Python. On chantoit sur-tout ces Pæans dans les temps de peste, parce qu'on s'imaginoit qu'Apollon lançoit alors ses traits sur les hommes. On fit ensuite de pareils cantiques en l'honneur de plusieurs dieux, même de quelques grands hommes ; &, quoiqu'ils eussent changé d'objet, ils conserverent toujours le nom de *Pæan*.

PAGANALES : fêtes que les anciens Romains avoient coutume de célébrer au mois de Janvier, après les semailles. Elles furent instituées par Servius Tullius, sixieme roi de Rome, & appellées *Paganales*, du latin *pagus*, bourg, village, parce qu'on ne les célébroit que dans les bourgs & dans les vil-

Digitized by Google

lages. Pendant cette fête, tous les habitants de chaque village, hommes, femmes, enfants, étoient obligés d'apporter pour offrande, à l'autel de Cérès, une piéce de monnoie; mais ces piéces étoient différentes, selon l'âge, le sexe, l'état & la condition d'un chacun, & servoient à faire connoître le nombre des habitants, & à les distinguer.

PAGANISME: religion des payens. On trouvera dans le cours de cet ouvrage tout ce qui concerne les fausses divinités, les fêtes, les sacrifices & les cérémonies du paganisme.

PAGODE. C'est le nom que l'on donne communément aux temples des peuples idolâtres, & même à leurs idoles. On prétend que ce mot est dérivé de *poghèda*, ou *pokhoda*, qui, dans la langue persane, signifie *temple d'idoles*, ou *idole*.

1. On voit à la Chine un nombre presque infini de pagodes. C'est la demeure des Bonzes & des autres religieux; on y donne aussi l'hospitalité aux voyageurs. Dans les murailles de ces pagodes, on a pratiqué une quantité prodigieuse de petites niches, où sont placées des idoles en bas-relief. Plusieurs de ces idoles sont des divinités réelles, les autres ne sont que des symboles. L'idole principale, à laquelle est dédiée la pagode, est placée au milieu, sur un autel, & se distingue par la grandeur de sa taille. Devant cette idole, on remarque une sorte de roseau creux, qu'on nomme *bambou*, qui est fort épais & fort long. Dans ce roseau, il y en a plusieurs autres petits, sur lesquels on lit différentes prédictions tracées en caractères chinois. L'autel est ordinairement peint en rouge. Les Chinois n'emploient cette couleur que pour les choses saintes. Des cassolettes, où brûlent des parfums, sont aux deux côtés de l'autel; & devant, les prêtres placent un bassin de bois, où les dévots mettent leurs offrandes. Dans la pagode, il y a plusieurs lampes allumées nuit & jour en l'honneur des morts. Voici la description de la fameuse pagode dédiée à Tican, qui est le Pluton des Chinois.

L'idole qui représente cette divinité, est placée sur

Digitized by Google

un autel, selon la coutume, au milieu de la pagode. Elle est toute dorée, & tient dans sa main un sceptre. Une couronne magnifique brille sur sa tête. Elle est environnée de huit autres petites idoles, aussi dorées, & qui sont comme ses ministres. Aux deux côtés de l'autel, on voit deux tables. Sur chacune sont placées cinq idoles qui représentent des juges infernaux. Ce qui le fait connoître, c'est qu'ils sont peints sur les murailles, assis sur leurs tribunaux, & exerçant leurs fonctions. Auprès d'eux sont des diables d'une forme hideuse, qui se tiennent prêts à mettre à exécution les sentences de ces juges. Le premier juge examine les hommes présentés à son tribunal, & découvre, par le moyen d'un miroir, leurs bonnes ou leurs mauvaises actions. Ils sont ensuite conduits devant les autres juges, qui leur distribuent, selon leur mérite, les châtiments ou les récompenses. Un de ces juges est chargé des ames destinées à passer dans d'autres corps. On voit un pêcheur mis avec tous ses crimes, d'un côté d'une grande balance: de l'autre côté, sont des livres qui renferment des prieres & des pratiques de dévotion. Pour en faire voir le mérite, ces livres forment un poids équivalent à celui des crimes du pécheur qui, par ce moyen, évite le châtiment. Sur ces murailles sont aussi représentés les divers tourments qu'on fait souffrir aux criminels. Les uns sont précipités dans des chaudieres d'huile bouillante; les autres, sciés en deux, ou coupés par morceaux. Ceux-ci sont étendus sur un gril ardent, & brûlés à petit feu; ceux-là sont la proie des chiens dévorants. On remarque, au milieu de ces effrayantes peintures, un fleuve sur lequel il y a deux ponts, l'un d'or, l'autre d'argent Ils servent de passage aux gens de bien qui vont prendre possession de la félicité qui leur est destinée. Ils portent en main des especes de lettres ou de certificats que les prêtres leur ont donnés pour rendre témoignage de leurs bonnes œuvres; & les Bonzes les conduisent dans le séjour du bonheur. Plus loin, on découvre le triste séjour des diables & des serpents. On les y voit s'agiter au milieu

Digitized by Google

des flammes. Cette affreuſe demeure eſt fermée par deux portes d'airain, ſur leſquelles on lit cette inſcription: « Celui qui priera mille fois devant cette » idole, ſera délivré de ſes peines. » A l'entrée de cet horrible lieu, on a repréſenté un Bonze qui en retire ſa mere, malgré les violents efforts des diables qui veulent la retenir. C'eſt un artifice des Bonzes, pour faire voir qu'ils peuvent délivrer les morts des tourments de l'enfer.

2. Dans les Indes, lorſqu'on veut conſtruire une pagode, il y a de grandes cérémonies à obſerver à l'égard du terrain que l'on a choiſi pour y élever ce bâtiment ſacré. On commence par environner ce terrain d'une enceinte; puis on attend que l'herbe y ſoit devenue grande: alors on y fait entrer une vache, & on l'y laiſſe paître à ſon gré, pendant un jour & une nuit toute entiere. Le lendemain, on vient reconnoître l'endroit où l'herbe foulée témoigne que la vache y a couché. On creuſe dans ce lieu, & l'on y enfonce une colomne de marbre, qui s'éleve encore au-deſſus de la terre à une certaine hauteur; & ſur la colonne eſt placée l'idole pour laquelle on deſtine la pagode. Tout autour on conſtruit l'édifice ſacré.

Les Indiens ont une ſi grande vénération pour leurs pagodes, qu'ils ſe déchauſſent toujours avant d'y entrer.

PAIN DES ANGES, PAIN CÉLESTE, PAIN DES JUSTES. On déſigne, par ces différents noms, la ſainte Euchariſtie, qui eſt la nourriture ſpirituelle des fideles.

Pain azyme, c'eſt-à-dire ſans levain. *Voyez* AZYME.

Pain béni. On appelle ainſi, dans l'Egliſe Catholique, le pain que les fideles offrent tour-à-tour, chacun à leur paroiſſe, pour être béni & diſtribué, le dimanche, à ceux qui aſſiſtent à l'Office divin. On prétend que l'uſage de diſtribuer le pain béni a été inſtitué, dans le dix-ſeptieme ſiécle, dans un concile de Nantes. Le pain béni eſt un reſte de ces anciennes offrandes que les premiers Chrétiens apportoient à l'égliſe, lorſqu'ils venoient entendre la Meſſe. (*Voyez* OFFRANDE.) On peut le regarder comme une image

Digitized by Google

des anciens agapes, & sur-tout comme un symbole du pain eucharistique que les premiers Chrétiens recevoient toutes les fois qu'ils assistoient à la Messe.

2. Les Grecs ont une vénération singuliere pour le pain béni, qu'ils regardent comme un appendice du saint sacrement de l'Eucharistie, selon l'expression de Ricaut. Ils prétendent que ce sont les apôtres qui ont institué la coutume de donner le pain béni aux fideles. Ils lui attribuent la vertu d'expier les péchés véniels, & le portent aux malades comme un remede salutaire & pour l'ame & pour le corps.

Pain sacré. On donne ce nom à un morceau de cire, de pâte ou de terre, qui a été béni avec de certaines cérémonies, & que l'on enchâsse dans des *Agnus Dei*, ou des reliquaires.

Pain de S. Hubert, de sainte Genevieve, de S Nicolas de Tolentin, &c. On appelle ainsi des pains bénis & sur lesquels on a invoqué le saint dont ils portent le nom. On leur attribue plusieurs propriétés, comme de guérir de la rage, de la fiévre, & d'autres maladies, à proportion que les suppliants sont plus ou moins animés par la foi.

Pains de propositon, qui sont appellés, dans le texte hébreu de l'Ecriture, *les pains de la face*, parce qu'ils devoient toujours être en présence de Dieu sur la table d'or dans le lieu saint. Ils étoient au nombre de douze, par allusion aux douze tribus d'Israël, & devoient être faits du plus pur froment sans aucun levain. Le matin de chaque jour de sabbat, les prêtres en apportoient de frais qui étoient encore tout chauds, & remportoient les vieux, qu'ils avoient seuls le droit de manger. Les pains de proposition étoient placés sur deux rangs, chacun de six l'un sur l'autre. Il y avoit entre chaque pain de doubles platines d'or, pour les empêcher de moisir.

PAJONISME: doctrine de Claude Pajon, Protestant célebre par ses disputes avec le ministre Jurieu. Il étoit né à Romorentin, en 1626, d'une famille distinguée, mais engagée dans les erreurs du Calvinisme. Pajon, élevé dans la religion de ses parents,

Digitized by Google

ſe diſtingua tellement à Saumur, pendant ſes études, par les talents de ſon eſprit & la régularité de ſa conduite, qu'il fut élevé à la dignité de miniſtre, n'ayant encore que vingt-quatre ans. Le refus qu'il fit de prendre part à une querelle qu'avoit le miniſtre Jurieu avec un de ſes confreres, fut la ſource & l'origine des tracaſſeries qu'il eut à eſſuyer, & lui donna lieu de former, au milieu du Calviniſme, une eſpece de ſecte particuliere. Jurieu ſe vengea du refus de Pajon, en l'attaquant ſur ſa doctrine. Ces deux miniſtres n'avoient pas les mêmes ſentiments ſur la maniere dont le Saint-Eſprit opere la converſion dans le cœur de l'homme. Jurieu accuſa Pajon d'avoir, ſur cette matiere, des principes erronnés. L'accuſé fit l'apologie de ſa doctrine dans le ſynode d'Anjou, tenu en 1667; & ſes raiſons perſuaderent ſi bien tous ceux qui compoſoient cette aſſemblée, qu'ils le déclarerent abſous, & lui permirent de continuer ſes leçons à Saumur, où il avoit été appellé, l'année précédente, pour enſeigner la théologie. Ce jugement ne fit qu'irriter davantage la colere de Jurieu; il ne ceſſa de perſécuter Pajon, & forma contre lui une cabale ſi puiſſante, que le même homme qui avoit été abſous au ſynode d'Anjou, en 1667, fut condamné dans l'Académie de Saumur, en 1682. On obligea même les étudiants, qui voudroient prendre les degrés, de ſouſcrire à cette condamnation. Pajon, pouſſé à bout, publia pluſieurs écrits pour ſa défenſe, & ſe forma un parti pour l'oppoſer à celui de Jurieu. Ses ſectateurs furent appellés *Pajoniſtes*; &, pour diſtinguer ſa doctrine, on la nomma *Pajoniſme*. Après de grands débats, il fut enfin obligé de quitter la chaire de théologie de Saumur, & d'accepter une place de miniſtre à Bione, près d'Orléans.

PAIX : divinité allégorique des anciens payens, particuliérement honorée chez les Grecs & chez les Romains, qui la ſuppoſoient fille de Jupiter & de Thémis, ou de la Juſtice. L'empereur Claude, ou, ſelon d'autres, l'impératrice Agrippine, commença à faire bâtir en l'honneur de cette prétendue déeſſe un temple ma-

Digitized by Google

gnifique, qui ne fut achevé que sous Vespasien. Tite & Domitien ornerent à l'envi ce temple ; & le dernier y fit transporter la plûpart des vases précieux & des riches ornements du temple de Jérusalem. Les malades imploroient spécialement le secours de cette divinité, & se faisoient porter dans son temple, dans l'espérance d'être guéris. Les poëtes, les musiciens, les peintres & autres artistes, par une précaution très-sage, avoient coutume de s'assembler dans le temple de la Paix, lorsqu'ils avoient à conférer sur les matieres qui concernoient leurs professions, de peur que la discorde assez ordinaire entre rivaux, ne vînt troubler leurs conférences. On représentoit la Paix sous la figure d'une femme parfaitement belle, dont l'air étoit doux & serein. Elle avoit sur la tête une couronne faite de branches d'olivier & de laurier mêlées ensemble. Elle tenoit d'une main un caducée ; de l'autre, des épis de bled & des roses. On sçait que l'olivier a toujours été le symbole de la paix, soit à cause de la douceur de l'huile qu'on exprime de son fruit, soit parce que la colombe que Noé fit sortir de l'arche lui rapporta une branche d'olivier, pour marque que la colere de Dieu étoit appaisée. Le laurier qui formoit avec l'olivier la couronne de la Paix, marque qu'elle est le fruit le plus doux de la victoire. Le caducée désigne le pouvoir de concilier les esprits & d'appaiser les querelles. (*Voyez* CADUCÉE.) Les épis de bled & les roses font entendre que les plaisirs & l'abondance sont les enfants de la Paix. On voit cette déesse représentée sur une médaille d'Antonin le Pieux, tenant de la main droite un rameau d'olivier, & de la gauche mettant le feu à un monceau de cuirasses & de boucliers. La Paix avoit aussi un temple à Athenes, où elle étoit représentée tenant d'une main une petite statue de Plutus, pour marquer qu'elle produit les richesses ; & de l'autre, des épis de bled, symbole que nous venons d'expliquer.

La paix. On appelle ainsi le baiser de paix que les ecclésiastiques se donnent dans les messes solemnelles, après que le prêtre a récité l'oraison dominicale ; ils prononcent, en s'embrassant, ces paroles : « Que la paix

Digitized by Google

ſoit avec nous. » On appelle auſſi *la paix* un inſtrument que le diacre donne à baiſer au célébrant avant la communion, & qu'il fait enſuite baiſer aux aſſiſtants. Quelques-uns croient que le pape Léon II inſtitua l'inſtrument de la paix, vers l'an 683 ; mais d'autres penſent que cet uſage eſt beaucoup moins ancien. Quoi qu'il en ſoit, au lieu du baiſer, on donne communément à baiſer l'inſtrument de la paix. Cet inſtrument eſt d'or, d'argent ou de broderie, avec une image dévote du crucifix ou de quelqu'autre myſtere. Il y a par derriere une petite anſe pour la tenir, à laquelle eſt attaché un voile de la couleur de l'office du jour, pour l'eſſuyer.

2. Voici quelle eſt, à ce ſujet, la pratique de l'égliſe d'Arménie, au rapport du P. le Brun. Le diacre ayant reçu « la paix du prêtre, la porte au premier du chœur ; » un du chœur la porte à un des laïques ; & l'un des » laïques va ſaluer une des femmes, qui eſt ordinaire- » ment une des plus âgées : enſuite ils s'embraſſent » tous, les uns les autres ſans ſe baiſer à la joue. Cela » ſe fait de même dans les égliſes des Arméniens ca- » tholiques, comme dans celles des ſchiſmatiques. »

PALATÉE, *ou* PALATUA : divinité des anciens Romains, ainſi nommée, parce qu'ils ſuppoſoient qu'elle préſidoit au mont Palatin, & qu'elle étoit la protectrice du palais des empereurs. Le prêtre de la déeſſe s'appelloit Palatual, & l'on donnoit le nom de Palatuar à la fête qui ſe célébroit en ſon honneur.

PALÉE, du grec παλαια, *ancienne* : c'eſt le nom que l'on donna, dans le quatrieme ſiécle, à l'une des deux égliſes où les Catholiques s'aſſembloient pendant le ſchiſme d'Antioche.

PALÉMON : l'un des dieux marins, adorés chez les Grecs. Il ne fut redevable de ſa divinité qu'à ſon malheur. On raconte qu'Ino, fuyant la jalouſie & les fureurs de ſon époux Athamon, roi de Thebes, s'enfuit avec ſon fils Mélicerte, &, ſe voyant ſur le point de tomber entre les mains de ſon mari qui la pourſuivoit, ſe précipita dans la mer avec le jeune compagnon de ſa fuite. Les dieux, touchés de leur mal-

Digitized by Google

heur, les admirent au nombre des divinités de la mer; Ino ſous le nom de *Leucothée*, Mélicerte ſous celui de *Palémon*. Les Grecs attribuoient à ce dernier l'intendance des ports. C'eſt le même que les Romains honoroient ſous le nom de PORTUMNE. (*Voyez cet article.*)

PALÈS : divinité des paſteurs chez les anciens Romains. On célébroit en ſon honneur, au mois d'Avril, des fêtes appellées *Palilies*. Tous les ans, le 21 d'Avril, les bergers allumoient de grands feux dans la campagne, & formoient à l'entour différentes danſes; perſuadés que, par ce moyen, ils éloignoient les loups de leurs bergeries, & préſervoient leurs troupeaux des maladies contagieuſes. Ce feu étoit fait avec des branches d'olivier, de pin & de laurier, des chaumes, & des feves. On y jettoit du ſoufre, du ſang de bœuf, & des cendres de veaux brûlés. On faiſoit auſſi tourner les troupeaux autour de ce feu. Cette cérémonie étoit accompagnée d'offrandes pour la déeſſe, qui conſiſtoient en lait, vin, millet, & autres fruits de la terre. Pour terminer la fête, toute la jeuneſſe ruſtique faiſoit des feux de paille, & s'exerçoit à ſauter par-deſſus, au ſon des flûtes & des tambours.

PALINOD. Voici ce que l'on rapporte ſur l'origine de ce pieux établiſſement.

Helſin, ou Herbert, abbé de Rameſe, ayant été envoyé au Danemarck, en 1070, par Guillaume ſurnommé *le Conquérant*, duc de Normandie & roi d'Angleterre, pour y conclure un traité de paix avec les peuples de ce royaume, fut accueilli, à ſon retour, d'une violente tempête qui le mit dans le plus preſſant danger. Herbert, ſe voyant ſur le point d'être englouti par les flots, eut recours à la ſainte Vierge, & lui promit d'honorer d'un culte particulier le privilege de ſa conception immaculée, ſi, par ſon moyen, il pouvoit échapper au péril qui le menaçoit. Dès qu'il eut fait ce vœu, la tempête commença à s'appaiſer, & fit bientôt place au calme & à la ſérénité. Herbert, ayant heureuſement abordé en Angleterre, fit

Digitized by Google

au roi le récit de la tempête qu'il avoit essuyée, du vœu qu'il avoit fait à la sainte Vierge, & du secours miraculeux qu'il en avoit reçu. Guillaume, ayant consulté là-dessus les prélats d'Angleterre, écrivit, par leurs avis, à tous les évêques de Normandie une Lettre circulaire par laquelle il les invitoit à établir dans la province une fête en l'honneur de la Conception immaculée de la sainte Vierge. L'intention du roi fut remplie, & la fête de la Conception commença d'être solemnisée dans la Normandie; ce qui fit qu'on l'appella d'abord *la fête aux Normands.* A l'occasion de cette fête, il se forma dans l'église de S. Jean de la ville de Rouen, une confrérie sous le titre de l'*immaculée Conception de la sainte Vierge*, composée de plusieurs personnes des plus considérables de la ville. Cette confrérie fut approuvée par Jean de Bayeux, archevêque de Rouen. Elle étoit dirigée par un président que les confreres élisoient eux-mêmes tous les ans, & auquel ils donnoient le nom de *prince de l'association.* Cette dignité ayant été conférée, en 1489, à Pierre Daré, écuyer, sieur de Châteauroux, conseiller du roi, & lieutenant général de Rouen, le nouveau Prince, plein de zele pour la gloire de sa confrérie, forma le projet de l'ériger en Académie; & il y réussit. Robert de Croismare, archevêque de Rouen, confirma par son approbation les nouveaux statuts qui furent dressés par les soins du sieur de Châteauroux, pour servir à la nouvelle Académie. Des prix furent proposés pour ceux qui auroient composé la plus belle piéce de poésie en l'honneur de la Conception de la Vierge; & des juges éclairés furent établis pour examiner les ouvrages des concurrents. La distribution solemnelle des prix se fit, pour la premiere fois, dans l'église de S. Jean, la même année 1489. Le nombreux concours qu'attiroit cette cérémonie donna lieu à la translation de l'Académie, qui se fit en 1515. L'église de S. Jean étoit devenue trop petite, Jacques des Hommets, abbé de S. Vandrille, élu, cette année, Prince de l'Académie, la transféra dans le couvent des Car-

Digitized by Google

mes. Ce fut vers le même temps que l'on donna le nom de *Palinod* à cette Académie, qu'on appelloit auparavant l'*Académie de l'immaculée Conception*, ou *du Puy*. Les pièces que l'on préſentoit pour les prix étoient des chants royaux & des ballades, ſorte de poéſie qui a pour regle que le dernier vers, ou refrain, ſoit répété à la fin de chaque ſtrophe, ſans que le ſens ſoit altéré; & c'eſt à cauſe de cette répétition du refrain, que l'Académie fut appellée *Palinod*, du grec πάλιν, *derechef*, & ὠδή, *chant*, comme qui diroit *chant réitéré*, ainſi que les pièces que l'on y préſentoit. Ces pièces ſe liſoient publiquement ſur une tribune élevée, qui fut nommée *le Puy* de la Conception. La diſtribution des prix ſe faiſoit le dimanche qui ſuivoit la fête de l'immaculée Conception. Les vainqueurs étoient couronnés au ſon des tymbales & des trompettes. Dans les premiers temps de l'Académie, ces prix n'étoient pas fondés. Le Prince, de concert avec quelques-uns des aſſociés les plus conſidérables, les propoſoit & en faiſoit la dépenſe. Guillaume le Roux, ſeigneur de Bourgthéroulde, donna le premier un fonds fixe pour fournir aux frais de cet établiſſement. Ce fonds conſiſtoit en vingt-cinq livres de rente. En 1520, le pape Léon X donna, en faveur de l'Académie des Palinods, une bulle qui confirmoit cette aſſociation, & lui accordoit les plus beaux privileges. Les principaux étoient que l'Académie des Palinods auroit la prééminence ſur toutes les autres aſſociations de la province; que les Académiciens pourroient faire dreſſer, dans quelqu'endroit de leurs maiſons, un autel portatif; y faire célébrer le ſacrifice de la Meſſe & y recevoir l'Euchariſtie; que tout confeſſeur choiſi par les Académiciens auroit pouvoir de les abſoudre des cas mêmes réſervés au pape, de commuer leurs vœux, & de leur donner une indulgence pléniere de tous leurs péchés. Cette précieuſe bulle fut malheureuſement perdue, avec pluſieurs autres chartes, pendant les troubles que les Calviniſtes exciterent dans le royaume. Dans ces temps malheureux, l'Académie perdit tout ſon

Digitized by Google

éclat, & fut presque abolie ; mais elle se rétablit enfin vers l'an 1596, par les soins de Claude Groulard, chevalier, sieur & baron de Monville, premier président au parlement de Rouen. Cet illustre magistrat, élu, cette même année, Prince de l'Académie, fonda le premier prix des Stances. L'année suivante, les associés, pour réparer la perte de la bulle qui contenoit leurs privileges, présenterent requête au parlement pour qu'il leur fût permis de faire réimprimer un petit livre qu'ils avoient trouvé dans la bibliothèque d'un président au parlement, nommé *Pierre Monsaud*, qui contenoit la bulle de Léon X & les autres privileges de l'Académie. Par la même requête, ils demanderent qu'il leur fût permis de jouir des privileges qui leur étoient octroyés dans cette bulle. Le parlement leur accorda l'un & l'autre. En 1611, le second prix des Stances fut fondé par Claude Groulard, sieur de Torcy, conseiller au parlement. Charles de la Roque, abbé de la Noé, conseiller au parlement, fonda les deux prix du Chant-Royal & de la Ballade, en 1613. Le prix de l'Epigramme latine fut fondé, en 1614, par Alfonse de Butteville, prieur de S. Blaise de l'Huy, official, chantre & chanoine de Rouen, & alors prince de l'Académie. La même année, Marin le Pigny, chanoine & archidiacre de Rouen, fonda le prix du Sonnet. Celui de l'Ode latine fut fondé, en 1624, par François de Harlai, coadjuteur de Rouen. Enfin Barthelemi Hallé, sieur d'Orgeville, chanoine de Rouen & archidiacre d'Eu, fonda celui de l'Ode françoise, en 1627.

Le P. Mauduit de l'Oratoire, qui a fait imprimer un Recueil de poésies couronnées à l'Académie des Palinods, s'exprime ainsi sur ces sortes de piéces dans la préface de son Recueil. « On appelle, dit-il, Palinods des combats en vers qui ont été institués en » l'honneur de la Conception immaculée de la sainte » Vierge ; & l'on y adjuge le prix à la piéce la plus » excellente en chacun des genres qui sont prescrits. » Les sujets en sont libres à la discrétion du poëte, pourvu qu'ils tombent sous la regle. On en reçoit

Digitized by Google

çoit de deux ſortes. Les uns ſont, lorſqu'un ſujet eſt uniquement excepté de quelque diſgrace commune à toute ſon eſpece que repréſente le privilege de la ſainte Vierge, qui, entre tous les enfants d'Adam, a été ſeule préſervée du péché originel. Les autres ſont, lorſque le contraire ſe forme ou ſe conſerve par ſon contraire, ainſi que la ſainte Vierge eſt ſortie toute pure d'une ſource que le péché avoit ſouillée. Les Chants-Royaux & les Ballades ſont remarquables, entre les autres ouvrages, par la gêne & la difficulté qui leur eſt particuliere. Chaque ſtrophe finit par un refrain que l'on nomme *la ligne palinodique*, & qui leur a donné le nom de *palinods*. La chûte en doit être heureuſe & aiſée; mais la contrainte des rimes de même ſorte, ſans répétition, qu'on doit diſpoſer dans toutes les ſtrophes aux mêmes endroits qu'à la premiere, rend ces ouvrages, & ſur-tout le Chant-Royal, ſi difficiles, qu'on eſt bien-aimé des Muſes, quand on ſe ſoutient juſqu'au bout ſans tomber dans le galimathias.... Auſſi, de cent qui auront été couronnés, à peine en trouvera-t-on deux ou trois raiſonnables, parce que les juges, qui ſont obligés, par le fondateur, à récompenſer le moins mauvais, donnent ſouvent le prix à des ouvrages auxquels ils ne donnent pas leur eſtime. Ils deviennent même ennuyeux par la multitude des rimes de même ſorte; & comme les poëtes choiſiſſent toujours les plus abondantes pour remplir leurs bouts rimés, à la fin les oreilles ſont auſſi fatiguées des mêmes ſons qui reviennent les frapper de temps en temps, que l'eſprit eſt rebuté par la jonction bizarre des mots qui pourroient ſouvent l'étonner comment ils ſont trouvés enſemble.

Il y a, dans quelques villes de Normandie, des prix établis pour ceux qui ont fait la plus belle piéce de vers en l'honneur de la ſainte Vierge. Ces établiſſements, ainſi que les piéces des concurrents, ſe nomment auſſi *palinods*.

PALIQUES. C'eſt le nom que donnoient les anciens habitants de la Sicile à deux freres jumeaux, fils

Digitized by Google

de Jupiter & de la nymphe Thalie, auxquels ils rendoient les honneurs divins. Ce fut, disoient-ils, sur les rives du fleuve Siméthus, près de la ville de Catane, en Sicile, que Jupiter rendit la nymphe Thalie mere de ces deux divinités. Thalie, redoutant avec raison les effets de la colere de Junon, si cette déesse implacable s'appercevoit qu'elle étoit enceinte, pria la Terre de la cacher dans son sein. Ses vœux furent entendus. La terre s'ouvrit, & la reçut dans ses entrailles. Ce fut dans ces abymes souterrains que Thalie enfanta deux jumeaux. La terre s'ouvrit une seconde fois pour rendre à la lumiere ces nouveaux-nés. C'est de-là que leur vint le nom de *paliques*, dérivé du grec πάλιν, qui signifie *derechef*, parce qu'ayant été conçus hors de la terre, ils y étoient revenus derechef après leur naissance. Les uns disent que l'endroit par où ils sortirent de la terre, fut marqué par deux gouffres de feu. D'autres prétendent qu'il sortit de cet endroit deux petits lacs appellés de leur nom *pallici*, & connus aujourd'hui sous celui de *Naffia*, ou *Naphtia*.

Les Siciliens attribuerent à ces lacs la propriété singuliere de découvrir les parjures. Celui qu'on accusoit de ce crime, jettoit dans le lac des tablettes où il avoit écrit ce qu'il soutenoit être véritable. Si les tablettes surnageoient, c'étoit une marque qu'elles ne contenoient rien que de vrai; & l'accusé étoit renvoyé absous. Mais si elles alloient au fond de l'eau, le parjure étoit regardé comme prouvé, & l'accusé étoit puni. D'autres disent que cette épreuve se faisoit d'une maniere différente. L'accusé, après avoir donné une caution, se précipitoit dans le lac. S'il pouvoit en sortir, il étoit réputé innocent; s'il se noyoit, on punissoit sa caution. Quoi qu'il en soit, le culte des dieux Paliques étoit fort accrédité dans la Sicile. L'oracle avoit même ordonné qu'on leur immolât des victimes humaines; ordre barbare, qui ne fut que trop fidellement exécuté pendant un long espace de temps. Mais plusieurs auteurs nous apprennent que cet usage inhumain fut enfin aboli, & que les dieux

Digitized by Google

Paliques se contenterent du sang des animaux, & des offrandes des fruits de la terre.

PALLADIUM. C'est le nom qu'on donnoit à une statue de bois, représentant Pallas tenant dans une main un bouclier, & dans l'autre une lance; & faite de maniere que la déesse, en agitant sa lance, sembloit rouler les yeux d'un air menaçant. On rapporte que les Troyens, étant occupés à ériger un temple en l'honneur de Pallas dans leur citadelle, cette statue tomba du ciel dans le temple qui étoit encore ouvert par en-haut. On consulta l'oracle sur cet événement; & il répondit que la ville de Troye ne tomberoit jamais au pouvoir de ses ennemis, tant qu'elle conserveroit cette statue. Les Grecs, ayant appris cette vertu du *Palladium*, envoyerent Ulysse & Diomede, qui, s'étant glissés secrettement dans la citadelle, tuerent les gardes, & enleverent le *Palladium.* Les historiens Romains prétendent que cette statue fut apportée en Italie par Enée, quoique ce sentiment souffre de grandes difficultés; car, si les Grecs ont enlevé le *Palladium*, comment Enée a-t-il pu l'apporter en Italie? &, s'ils ne l'ont pas enlevé, comment Troye a-t-elle été prise? Quoi qu'il en soit, le prétendu *Palladium* étoit déposé à Rome, dans le temple de Vesta; & confié à la garde des Vestales. Les Romains étoient persuadés que leur ville seroit toujours triomphante, tant qu'elle conserveroit ce précieux dépôt. Le feu ayant pris un jour au temple de Vesta, & les flammes environnant déja tout cet édifice, Métellus ne balança pas à se jetter au milieu de l'incendie, & sauva la statue, au péril de ses jours.

PALLAS, du grec παλλω, *lancer, darder.* C'est le nom que les anciens payens donnoient à la déesse Minerve, en qualité de déesse de la guerre. *Voyez* MINERVE.

PALLE: instrument dont les prêtres se servent pour couvrir le calice, pendant la Messe. C'est un quarré de carton revêtu d'une fine toile de lin bien blanche. Aux quatre coins, il y a quatre glands & qua-

Digitized by Google

tre petites houppes, afin qu'on les prenne plus aiſément. Les palles doivent être bénies avec les corporaux ; &, pour avoir le privilege de les toucher, il faut être au moins ſous-diacre, ou avoir une permiſſion de l'évêque.

PALLIUM : ornement pontifical, que les papes, les patriarches, les primats & les métropolitains portent par-deſſus leurs habits pontificaux, en ſigne de juriſdiction. L'uſage du *pallium* fut introduit dans l'Egliſe Grecque, au quatrieme ſiécle. Les empereurs l'envoyerent aux prélats comme une marque d'honneur. Ce *pallium* étoit une eſpece de manteau impérial, qui marquoit que les prélats avoient pour le ſpirituel la même autorité que l'empereur pour le temporel. Il avoit à peu près la forme de nos chapes, & deſcendoit juſqu'aux talons ; mais il étoit fermé par-devant. Il n'étoit fait que de laine, par alluſion aux brebis dont les prélats ſont les paſteurs. Cette forme parut depuis trop embarraſſante : le *pallium* ne fut plus qu'une eſpece d'étole qui pendoit par-devant & par-derriere, & qui avoit, ſur chacun de ſes côtés, une croix d'écarlate. Les patriarches, lorſqu'ils étoient ſacrés, prenoient le *pallium* ſur l'autel. Lorſqu'ils confirmoient l'élection de quelqu'un de leurs métropolitains, ils lui envoyoient le *pallium ;* & les métropolitains le donnoient à leurs ſuffragants dans la cérémonie de leur conſécration ; mais ni le patriarche ni les métropolitains ne donnoient jamais cet ornement, ſans la permiſſion de l'empereur. Les prélats ne pouvoient officier pontificalement qu'ils n'euſſent reçu le *pallium*. Ils ne le portoient qu'à l'autel, lorſqu'ils célébroient la Meſſe ſolemnelle ; & même ils l'ôtoient pendant l'évangile.

L'uſage du *pallium* commença plus tard dans l'Egliſe Latine, où il paroit que ce ne fut qu'au ſixieme ſiécle. Les papes ne le donnerent d'abord qu'aux ſeuls primats, & vicaires apoſtoliques. Le métropolitain d'Arles eſt le premier prélat de France qui en ait été honoré. Le pape Zacharie l'accorda à tous les archevêques, vers le milieu du huitieme ſiécle. On trouve

Digitized by Google

que les papes ont auſſi donné quelquefois le *pallium* à des évêques.

Le *pallium* que le pape envoie aujourd'hui aux archevêques, eſt fait de laine blanche, & en forme de bande large de trois doigts, qui entoure les épaules comme de petites bretelles, ayant des pendants longs d'une palme, par-devant & par-derriere, avec de petites lames de plomb arrondies aux extrémités, couvertes de ſoie noire, & quatre croix rouges. Ce ſont deux agneaux que l'on offre, tous les ans, ſur l'autel de l'égliſe de ſainte Agnès, à Rome, qui fourniſſent la laine dont on fait les *pallium*. L'offrande de ces agneaux ſe fait le 21 de Janvier, jour de la fête de ſainte Agnès. Les ſous-diacres apoſtoliques ſont chargés du ſoin de les élever, juſqu'à ce que le temps ſoit venu de les tondre. C'eſt dans le ſépulchre des SS. Apôtres que l'on conſerve l'étoffe des *pallium*. La formule dont ſe ſervent les prélats pour demander au pape cet ornement, eſt, *Inſtanter*, *inſtantiùs*, *inſtantiſſimè*. Les archevêques ne peuvent ni ſacrer les évêques, ni faire des dédicaces, ni officier pontificalement, qu'ils n'aient reçu le *pallium*; & il faut qu'ils en demandent un nouveau, s'il arrive qu'ils changent d'archevêché. Les évêques d'Autun en Bourgogne, & de Dol en Bretagne, obtiennent le *pallium*, par une conceſſion anciennement attribuée à leurs ſiéges. C'eſt auſſi quelquefois une récompenſe perſonnelle pour certains évêques qui ſe ſont ſignalés. Feu M. de Belſunce, évêque de Marſeille, fut décoré du *pallium*, pour avoir ſoulagé avec un zele apoſtolique les peſtiférés de cette ville.

PALMES. (*Dimanche des*) C'eſt le dimanche des Rameaux. *Voyez* RAMEAUX.

Congrégation de la Tour des Palmes : ſociété religieuſe que l'on a réunie avec pluſieurs autres, pour en former l'ordre des Hermites de S. Auguſtin.

PAMMÉLÈS: ſurnom que l'on donnoit à Oſiris, dieu des Egyptiens. Ce mot ſignifie, *qui prend ſoin de tout*. On appelloit *Pamyliennes* les fêtes que l'on célébroit en l'honneur d'Oſiris.

Digitized by Google

PAN. C'eſt le nom que donnoient les Grecs & les Romains à l'un des principaux dieux champêtres. Ils le repréſentoient avec une grande barbe au menton, des cornes ſur la tête, des pieds de bouc, un viſage rubicond & enflammé, & une flûte à la main. Son ſéjour favori étoit l'Arcadie, & les bois du Lycée. C'eſt-là qu'il s'amuſoit à jouer de la flûte, & à courir après les nymphes. Avec la figure la moins capable de plaire, Pan avoit la complexion la plus amoureuſe; & il n'y avoit gueres de nymphes auxquelles il ne fît ſa cour. Syrinx, la plus belle des Naïades de l'Arcadie, lui inſpira, au rapport d'Ovide, la paſſion la plus violente. Un jour qu'il revenoit du Lycée, il apperçut cette nymphe charmante, qui, vêtue à la maniere de Diane, couroit dans les forêts d'un pas léger. On l'eût priſe pour Diane elle-même, ſi ce n'eſt que ſon arc n'étoit que de corne, & que celui de la déeſſe eſt d'or; mais, avec cette différence, on s'y trompoit encore. Pan l'aborde galamment, & lui déclare ſa flamme. Syrinx, épouvantée de cette figure bizarre & monſtrueuſe, s'enfuit au plus vîte; mais elle rencontre en ſon chemin le fleuve Ladon qui arrête ſes pas. Elle eſt ſur le point de tomber entre les mains de ſon amant. Dans cette extrémité, elle conjure les nymphes du fleuve de ſauver ſa virginité. Sa priere eſt exaucée; &, dans l'inſtant même, elle eſt métamorphoſée en roſeau. Pan arrive. Il croit embraſſer Syrinx: il n'embraſſe que des roſeaux. Il reconnoît ſon erreur, & ſoupire. Introduits dans les roſeaux, ſes ſoupirs y produiſent un ſon plaintif dont il eſt étonné. Auſſi-tôt il conçoit le projet de la plus agréable invention. « Chere Syrinx, dit-il, j'aurai du moins, dans mon malheur, » la conſolation de m'entretenir toujours avec toi. » Il dit; &, uniſſant, avec de la cire, pluſieurs roſeaux d'une longueur inégale, il en forme une flûte à laquelle il donna le nom de *Syrinx*, & dont il ſe ſervit depuis pour chanter ſes amours. Il ſe rendit ſi habile à jouer de cet inſtrument, dont il étoit l'inventeur, qu'il oſa défier, avec ſa flûte, la lyre d'Apollon. Midas, juge

Digitized by Google

de ce combat, décida en faveur de Pan, & reçut, pour récompense d'un si beau jugement, une paire d'oreilles d'âne.

Pan ne borna pas sa gloire à sçavoir jouer de la flûte. Il accompagna Bacchus dans les Indes, & partagea l'honneur de ses conquêtes. On prétend que ce fut par son secours que les Athéniens remporterent la célebre victoire de Marathon. Il se fit voir à l'armée des Perses sous la forme d'un géant formidable, & leur inspira une terreur soudaine qui contribua beaucoup à leur défaite. Plusieurs pensent que c'est-là l'origine du proverbe *terreur Panique*, pour signifier une crainte mal fondée. Les Romains célébroient avec beaucoup de solemnité, en l'honneur du dieu Pan, les fêtes appellées *Lupercales*, dont l'usage avoit été introduit en Italie par le roi Evandre. *Voyez* LUPERCALES.

PANATHÉNÉES : fêtes instituées à Athenes, en l'honneur de Minerve, par Thésée. Les femmes & les étrangers n'étoient point admis aux jeux qui accompagnoient cette fête. On prétend que c'est parce que les athletes y combattoient tout nuds. Cette raison pourroit valoir à l'égard des femmes ; mais, pour ce qui concerne les étrangers, on ne voit pas pourquoi les Athéniens auroient voulu empêcher qu'ils visſent des athletes nuds ; chose assez ordinaire dans toute la Grece, & ailleurs. Quoi qu'il en soit, les jeux des Panathénées, qui étoient interdits aux femmes, ne l'étoient pas aux filles. Elles y paroissoient même comme actrices ; car elles dansoient, à la voix, avec de jeunes garçons. Les fêtes des Panathénées étoient de deux sortes : il y avoit les grandes & les petites. On célébroit les grandes tous les cinq ans, & elles duroient l'espace de cinq jours. Le premier jour, que l'on regardoit comme celui de la naissance de Minerve, étoit destiné aux sacrifices & aux offrandes. Les trois suivants étoient remplis par diverses sortes de jeux & de combats. Le cinquieme & dernier jour étoit le plus solemnel. On faisoit par la ville une magnifique cavalcade, à la tête de laquelle on portoit

Digitized by Google

la robe de Minerve, appellée en grec πέπλος, *voile*. C'étoit une robe blanche, brochée d'or, qui n'avoit point de manches, & sur laquelle on avoit brodé les actions les plus mémorables de Minerve & des autres dieux. Tous les habitants d'Athenes, sans distinction d'âge, de condition ni de sexe, se trouvoient à cette cavalcade, tenant en main une branche d'olivier, arbre consacré à Minerve. Pendant ces cinq jours, les écoles publiques étoient fermées; & c'étoit alors que les jeunes écoliers payoient à leur maître un honoraire appellé *Minerval*.

Les petites Panathénées revenoient tous les ans, selon quelques-uns; &, selon d'autres, tous les trois ans. On y représentoit trois sortes de jeux. Le premier étoit une course de gens, moitié à pied, moitié à cheval, qui portoient des torches & des falots. Le second étoit la lutte; le troisieme, un combat entre les musiciens & les poëtes qui se disputoient le prix, chacun dans leur talent. Le vainqueur recevoit un vase plein d'huile, dont il falloit qu'il fît l'emploi sur le champ, car il ne lui étoit pas permis de l'emporter chez lui. Ces différents jeux étoient accompagnés de danses, & se terminoient par un sacrifice solemnel, pour lequel chaque village de l'Attique étoit obligé de fournir un bœuf.

Quelques-uns veulent que le nom de *Panathénées* ait été donné à ces fêtes, parce que Théfée les institua lorsqu'il eut réuni tous les bourgs de l'Attique en un seul corps. Le plus grand nombre pense qu'elles furent ainsi appellées, parce que tous les peuples de l'Attique se faisoient un devoir de s'y trouver, & qu'ainsi elles étoient, en quelque sorte, les Athénées de toute l'Attique.

PANDA, du latin *pandere*, ouvrir : déesse des voyageurs, chez les Romains, ainsi nommée, parce qu'on supposoit qu'elle frayoit & ouvroit, en quelque sorte, aux voyageurs, les routes difficiles & les sentiers escarpés.

On donnoit aussi le nom de *Panda* à la déesse de la paix, parce qu'elle ouvroit les portes des villes.

Digitized by Google

PANDORE, du grec πᾶν, *tout*, & δῶρον, *don*: femme singuliere & miraculeuse, que les payens supposoient être l'ouvrage de tous les dieux réunis ensemble. Ce que les poëtes racontent au sujet de cette femme chimérique, peut être regardé comme un de leurs systêmes, pour expliquer l'origine du mal. Les dieux, disent-ils, jaloux de ce que Jupiter s'attribuoit à lui seul la gloire de former des créatures humaines, voulurent lui faire voir qu'ils étoient, aussi-bien que lui, capables de créer. Ils réunirent toute leur industrie & toute leur puissance, & produisirent une femme qu'ils ornerent de tous les dons qui étoient en leur pouvoir. Minerve lui donna la sagesse; Vénus, la beauté; Apollon, la connoissance de la musique; Mercure, l'éloquence, &c. Jupiter, irrité que les dieux eussent usurpé ses droits, en prit une vengeance assez injuste, dont tout l'effet retomba sur les hommes. Sous prétexte de faire aussi son présent à Pandore, il lui donna une boîte dans laquelle étoient renfermés tous les maux qui peuvent affliger la nature humaine. Il lui ordonna de remettre cette boîte entre les mains d'Epiméthée, frere de Prométhée, & de lui recommander, en la lui donnant, de ne point l'ouvrir. Cette défense ne fit qu'irriter la curiosité d'Epiméthée. Il ouvrit la boîte; & tous les maux en sortirent en foule pour se répandre sur la surface de la terre. L'espérance seule resta au fond de la boîte, pour servir aux hommes de consolation dans leur malheur.

D'autres rapportent cette fable avec des circonstances différentes. Ils disent que Pandore fut l'ouvrage du seul Vulcain, & que tous les dieux contribuerent ensuite à sa perfection; que Jupiter, irrité de l'audace de Prométhée qui avoit dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes, se servit de Pandore pour punir ce téméraire & ses ouvrages, & qu'il envoya cette femme sur la terre, avec une boîte qui renfermoit tous les maux; que Pandore présenta d'abord la boîte à Prométhée, qui la refusa: en quoi il eut sans doute grand tort. Un homme aussi sage &

Digitized by Google

auſſi aviſé que lui eût ſçu modérer ſa curioſité ; & les maux ſeroient reſtés dans la boîte. Il eſt probable que la plûpart des payens s'emportoient ſouvent en invectives contre la fatale curioſité d'Epiméthée. Sans prétendre faire aucune comparaiſon de la vérité avec le menſonge, on peut en juger par les plaintes indiſcrettes qui échappent ſouvent à quelques Chrétiens, contre la gourmandiſe d'Eve, & contre la foibleſſe d'Adam.

PANELLIENS, de πᾶν, *tout*, & ἔθνη, *Grec* : jeux, combats & fêtes, ainſi appellés, parce que toute la Grece les célébroit en commun ; de même qu'on appelloit *Panionies* des fêtes qui étoient ſolemniſées par tous les peuples de l'Ionie réunis enſemble.

PANJANGAM : almanach des Bramines, où ſont marqués les jours heureux & malheureux, & dont les Indiens ſe ſervent pour régler leur conduite. Lorſqu'ils ſont ſur le point d'entreprendre quelque affaire importante, ils conſultent leur Panjangam ; &, ſi le jour où ils ſe trouvent eſt marqué comme malheureux, ils ſe garderont bien de faire aucune démarche ; ce qui leur fait ſouvent perdre les meilleures occaſions. La ſuperſtition ſur cet article eſt pouſſée ſi loin, qu'il y a des jours qui ſont marqués, dans le Panjangam, heureux ou malheureux ſeulement pendant quelques heures. Il y a même un Panjangam particulier, pour marquer quelles ſont les heures du jour & de la nuit qui ſont heureuſes ou malheureuſes.

PANTHÉON : nom d'un temple fameux, élevé par les ſoins de M. Agrippa, gendre d'Auguſte, en l'honneur de tous les dieux. Il le fit conſtruire d'une forme ronde, ſoit pour imiter celle des cieux, ſoit afin qu'il n'y eût point de diſpute ni de jalouſie pour la préſéance entre les dieux qu'il y vouloit placer. Il étoit couvert de briques, &, en dehors & en dedans, revêtu de marbre de différentes couleurs. Les portes étoient de bronze : les poutres étoient enrichies de bronze doré ; & le faîte du temple étoit couvert de lames d'argent, que l'empereur Conſtantin fit en-

Digitized by Google

lever, pour les transporter à Constantinople. Dans l'intérieur du temple, on avoit pratiqué un grand nombre de niches, pour y placer les statues des dieux. Parmi ces statues, on distinguoit celle de Minerve, qui étoit d'ivoire, ouvrage du fameux Phidias; celle de Vénus, qui avoit à chaque oreille une moitié de cette perle précieuse qui avoit appartenu à Cléopâtre. Cette reine prodigue avoit fait dissoudre la pareille dans du vinaigre, & l'avoit avalée. Auguste s'empara de celle qui lui restoit, & la fit couper en deux, n'en pouvant point trouver qui l'égalât. Cette perle pesoit une demi-once, & avoit été estimée dix millions de sesterces; ce qui fait dix millions dix-huit mille cinq cents cinquante livres de notre monnoie. Quoique le Panthéon fût consacré généralement à tous les dieux, il fut cependant particuliérement dédié à Jupiter le Vengeur. Il n'y avoit point de fenêtre dans ce temple: il ne recevoit le jour que par une ouverture pratiquée au milieu de la voûte. Le Panthéon a été consacré, par le pape Boniface IV, à la sainte Vierge & à tous les Saints, sous le nom de *Sainte Marie de la Rotonde*.

PAPA; terme grec, qui signifie *pere*. Ce respectable nom de *pere* n'étoit & n'est encore aujourd'hui donné, chez plusieurs peuples, qu'aux ministres les plus respectables de leur religion. Chez presque tous les peuples Orientaux, chez les Indiens, chez les Ethiopiens, dans quelques contrées de l'Amérique, & surtout au Pérou, on appelle *papas* les grands-prêtres de la religion. Le grand-prêtre des Mexicains s'appelloit aussi *papa*; & c'est lui qui ouvroit le sein des hommes qu'on sacrifioit aux dieux. Les évêques de la primitive Eglise avoient aussi pris le nom de *papas*. Depuis, les souverains pontifes de l'Eglise Catholique se sont réservés à eux seuls le droit de le porter. Ils se font appeller *papes*.

PAPE. C'est, de droit divin, le chef de l'Eglise Catholique, le successeur de S. Pierre, & le vicaire de J. C. sur la terre. En cette qualité, il a le pas sur tous les princes Chrétiens, qui lui rendent les hom-

Digitized by Google

mages les plus profonds, & ne dédaignent pas de s'abaiſſer juſqu'à lui baiſer les pieds, enſuite la poitrine & le viſage. Les nonces & les légats du pape paſſent avant tous les ambaſſadeurs des rois de la Chrétienté. Sa puiſſance temporelle eſt peu conſidérable, en comparaiſon de celle des autres monarques; & c'eſt l'effet d'une providence toute particuliere, d'avoir pu ſoutenir, ſans le ſecours de la force, tant de droits & de prérogatives qui rendent, à certains égards, le trône apoſtolique le premier trône du monde. Si le pape eſt un des princes les moins puiſſants de l'Europe, il n'eſt pas un des moins riches. Tous les royaumes de la Chrétienté lui payent tribut; & l'or des nations vient, par une infinité de ſources, tomber dans les coffres de la chambre apoſtolique. Le droit des bulles pour les bénéfices conſiſtoriaux, la béatification & la canoniſation des ſaints, & ſur-tout les diſpenſes, avec une économie admirable, contribuent à rendre le pape un des princes les plus opulents. Auſſi n'eſt-il pas rare de voir des papes laiſſer en mourant, dans leurs coffres, un grand nombre de millions, tandis que la plûpart des autres princes ne laiſſent à leurs ſucceſſeurs que des dettes à payer. Le plus glorieux & le plus conteſté de tous les privileges du pape, c'eſt l'infaillibilité. Les Ultramontains prétendent que le ſouverain pontife regle ſeul la foi de l'Egliſe, & que ſes déciſions particulieres doivent être reçues comme des oracles. Mais d'autres plus prudents prétendent que le pape n'eſt infaillible que lorſqu'il eſt à la tête de l'Egliſe univerſelle aſſemblée en concile, ou que ſes décrets ont acquis toute leur force, par le conſentement tacite ou exprès des autres juges dans la Foi, qui ſont les évêques diſperſés chacun ſur leur ſiége.

L'habillement ordinaire du pape conſiſte dans une ſoutane de ſoie blanche, une ceinture de ſoie rouge, avec des agraffes d'or, un rochet de fin lin, un camail de velours rouge ou de ſatin incarnat, des ſouliers de drap rouge, ſur leſquels eſt brodée une croix en or, & un bonnet rouge. Pendant le Carême, l'A-

Digitized by Google

vent & les jours de jeûne, il eſt revêtu d'une ſoutane de laine blanche, & d'un camail de drap rouge. Depuis le jeudi ſaint, juſqu'au ſamedi ſuivant, il porte un camail de damas blanc. Lorſqu'il célebre la Meſſe, il eſt paré des ornements ordinaires des prêtres, & porte la mitre. Dans les jours ſolemnels, il paroît couvert de la tiare, & porte une calotte blanche. *Voyez* CONCILE, CONCLAVE, EXALTATION, CAVALCADE, COURONNEMENT, &c.

PARACLET, du grec παρακλητος, *conſolateur*: nom que l'Egliſe Catholique donne au Saint-Eſprit, pour exprimer un de ſes principaux effets, qui eſt de conſoler.

C'eſt auſſi le nom d'une célebre abbaye ſituée dans le dioceſe de Troyes, près de Nogent-ſur-Seine. Abailard, perſécuté de tous les côtés, ſe retira dans le lieu où eſt aujourd'hui cette abbaye. Il y bâtit, avec des joncs & des branches d'arbres, une petite chapelle qu'il dédia à la ſainte Trinité. Depuis, ſes facultés l'ayant mis en état de la rendre plus magnifique, il la dédia au Saint-Eſprit, & lui donna le nom de *Paraclet*. Les perſécutions que lui ſuſciterent depuis S. Norbert & S. Bernard, au ſujet de cette dénomination, lui rendirent ſa ſolitude inſupportable. Il quitta le Paraclet, & y établit Héloïſe, qui dans le même temps fut forcée de quitter le monaſtere d'Argenteuil. Elle fut la premiere abbeſſe du Paraclet, qui devint bientôt une abbaye conſidérable par les grands biens qu'on lui fit de tous côtés. Nicolas Camuſat, chanoine de l'égliſe de Troyes, a prétendu que c'étoit un uſage établi au Paraclet de faire, tous les ans, l'Office en grec, le jour de la Pentecôte, en l'honneur de la grande connoiſſance qu'Héloïſe avoit de cette langue. On a cherché à s'éclaircir de la vérité d'un fait qui ſeroit très-curieux, s'il étoit véritable; mais on a trouvé que les plus anciens manuſcrits de l'abbaye ne faiſoient aucune mention de cette coutume.

On a ſouvent diſputé pour ſçavoir ſi l'on devoit prononcer *Paac let* ou *Paraclyt*; M. de Thiers a même compoſé un traité ſur cette queſtion, qu'il aſſure être

Digitized by Google

très-ancienne. Un Grec, dit-il, vint, dans le neuvieme siécle, à la cour de France, & entendit chanter, dans la chapelle du roi, *Paraclytus Spiritus sanctus*. Il en fut choqué, & remontra qu'il falloit prononcer *Paracletus*. Mais on n'eut point d'égard à ses remontrances; & l'on jugea qu'il étoit plus à propos de conserver l'ancienne prononciation. M. de Thiers ajoute que la Faculté de Théologie de Paris condamna Erasme, en 1526, parce qu'il avoit avancé qu'il falloit écrire & prononcer *Paracletus*.

PARADIS. 1. Les Chrétiens emploient ce mot pour désigner le ciel, le séjour des élus & des saints. C'est-là que la Religion leur promet, après la mort, un bonheur parfait & éternel, dans la vue & dans la contemplation des perfections infinies de Dieu, s'ils ont été fideles pendant la vie à observer les loix qu'elle leur prescrit.

Quelques Grecs pensent que les ames des justes ne jouissent pas encore de la béatitude éternelle; mais qu'elles l'attendent dans un lieu, ou un état de repos, qu'ils appellent *le sein d'Abraham*. Ils prétendent que ce ne sera qu'après le jugement universel qu'elles iront dans le ciel jouir de la vue de Dieu. Mais il est de foi que les justes, incontinent après la mort, entrent dans la gloire éternelle.

Puisque nous nous proposons de faire connoître, dans cet ouvrage, les superstitions & les foiblesses des hommes en matiere de religion, nous rapporterons un trait de superstition ridicule d'un Inquisiteur Romain, auquel le nom de *Paradis* donna lieu. Un ecclésiastique Italien, appellé *Romule Paradis*, qui vivoit dans le dix-septieme siécle, sous le pontificat de Paul V, voulant faire imprimer à Rome un volume de poésies de sa façon, le soumit à l'examen d'un Inquisiteur. Celui-ci ne trouva rien à reprendre dans l'ouvrage, que le nom de l'auteur. Il jugea qu'un nom aussi respectable que celui de Paradis ne devoit pas se trouver à la tête de poésies profanes; & il exigea que l'auteur mît trois points à la place de son nom. Romule acquiesça prudemment à cette judicieuse ob-

Digitized by Google

ſervation de l'Inquiſiteur; mais il s'en vengea en la divulguant. Ses amis étant venus le complimenter ſur ſon ouvrage, & l'ayant appellé par ſon nom ordinaire: « De grace, leur dit-il, ne m'appellez plus *Paradis*; vous me feriez mettre à l'Inquiſition. J'ai changé de nom: je m'appelle *M. des trois points.* » Bientôt toute la ville de Rome fut informée du changement qui s'étoit fait au nom de M. Paradis; & l'on rit beaucoup aux dépens de l'Inquiſiteur.

2. La Sonna des Turcs admet pluſieurs paradis; d'or, d'argent, d'ivoire, &c. Mais le plus délicieux de tous eſt le *Genete-Alcoduz*, dont l'ange Gabriel tient les clefs. Des légions d'autres anges ſubalternes défendent l'entrée de ce jardin, dont la terre eſt de muſc, ou de la plus pure farine, mêlée de ſafran. Les pierres ſont des rubis, des jaſpes, des perles, &c. Les murailles en ſont d'argent, & le tronc des arbres eſt d'or maſſif. Celui qui ſe trouve au milieu de ce ſuperbe jardin, eſt appellé *tuba*, ou *l'arbre de vie*. De ſes racines partent tous les ruiſſeaux de lait & de miel qui arroſent ce lieu délicieux. Les juſtes, ou les vrais croyants, ſeront tous de la taille la plus avantageuſe, & de la beauté de Pégamber-Iſſa, ou Jeſus-Chriſt. Mahomet, comme étant le premier prophete chéri de Dieu, les fera aſſeoir dans des chaiſes de repos éternel, revêtus d'habits de drap d'or, fond verd, enrichis de pierreries. On leur ſervira, ſur une table longue, d'un ſeul diamant, les mets les plus exquis, & des fruits dont l'excellence ſera au-deſſus de tout ce qu'un mortel peut imaginer. Mais, avant tout, les juſtes ſe rafraîchiront à l'étang de Mahomet, & à deux fontaines, dont l'une doit les purifier de tout ce qui pourroit reſter d'excréments dans leurs inteſtins; & l'autre ſervira à les baigner, pour paroître avec plus d'éclat dans ce lieu de félicité, où les hommes ſe trouveront au milieu d'un jardin enchanté, ombragé de feuillages entre verds & jaunes, qui doivent former ces berceaux admirables, pour couvrir de leurs ombres les fortunés Croyants *Voyez* HOURIS.

La plume d'un Chrétien ſe refuſe aux détails obſ-

Digitized by Google

cenes de ce paradis des Turcs. On ne peut rien dire de plus groſſier, de plus indécent & de plus malhonnête que ce qu'en dit la Sunna. Ou peut voir ce répertoire de rêveries groſſiérement charnelles, pour ſe convaincre combien la religion de Mahomet eſt éloignée de l'eſprit de Dieu, de la décence & de l'honnêteté naturelle.

Suivant ces rêveries extravagantes & matérielles des doctes Muſulmans, le paradis a huit portes, & l'enfer ſept. Mais, en jeûnant un certain nombre de jours, on peut fermer les unes, & ouvrir les autres. C'eſt en conſéquence de cette idée, que ces ſortes de jeûnes ſont très-expreſſément ordonnés par la Sonna. Suivant d'autres docteurs Muſulmans, les bienheureux ſeront en la compagnie de certains animaux qui doivent entrer dans le paradis par une des huit portes: tels ſont le chameau, le bélier d'Abraham, le mouton d'Iſmaël, la vache de Moyſe, le poiſſon de Jonas, l'âne, la fourmi de Salomon, la hupe, & le chien des Sept-Dormants. Enfin il n'y a pas de fables ſi abſurdes, que les docteurs Turcs, comme ceux des autres peuples Mahométans, n'aient impudemment débitées, pour en impoſer aux lecteurs ignorants, & ſe donner un ridicule de plus chez les gens ſenſés.

3. Les Talapoins du royaume de Laos font conſiſter le bonheur dont on jouira dans le paradis dans la pluralité des femmes. Un miſſionnaire leur demanda un jour quelle ſeroit la récompenſe des femmes vertueuſes, & s'ils la faiſoient auſſi conſiſter dans la pluralité des maris? Les Talapoins ne purent pas répondre à cette queſtion imprévue; mais, après avoir feuilleté leurs livres & mûrement réfléchi, ils dirent qu'alors les femmes vertueuſes ſeroient changées en hommes. Ces impoſteurs perſuadent aux dévots crédules que, plus ils feront d'aumônes aux Talapoins, plus ils auront de femmes dans l'autre monde; &, par un calcul dont le produit eſt tout entier pour eux, ils aſſurent qu'un homme aura dans le paradis autant de femmes qu'on en pourroit acheter avec l'argent

Digitized by Google

gent qu'il aura donné aux Talapoins. On conçoit que de pareils dogmes doivent être pour ces moines une source inépuisable de richesses. Ils ne s'oublient pas eux-mêmes dans la distribution des plaisirs du paradis; &, comme leur regle leur défend d'avoir en ce monde aucun commerce avec les femmes, ils prétendent être bien dédommagés, dans l'autre, d'une continence qu'ils n'observent cependant gueres. Ils disent qu'un Talapoin dans le paradis aura autant de femmes qu'il lui plaira, parce qu'il aura le pouvoir d'en créer de rien. Ainsi, par une doctrine absurde & scandaleuse, ils établissent le vice comme la récompense de la vertu; & les crimes qui, sur la terre, font l'opprobre & la honte des méchants, feront, dans le paradis, le bonheur & la joie des hommes vertueux.

4. Il y a des Juifs qui se forment du paradis la même idée que les Mahométans. Ils s'imaginent y trouver tous les plaisirs des sens, & sur-tout un grand nombre de femmes. On sçait que les anciens Juifs étoient charnels & grossiers. L'Ecriture en fournit plusieurs exemples. Il n'est pas étonnant qu'il se trouve encore quelques-uns de leurs descendants capables de se figurer un tel paradis.

5. Quoique le système & la conduite des partisans de la secte des Sintos, répandue au Japon, semble n'admettre, après la mort, ni châtiments ni récompenses, ils reconnoissent cependant que les ames, lorsqu'elles quittent les corps qu'elles ont animés, se transportent aux environs d'un certain lieu qu'ils disent être placé au-dessous du trente-troisieme ciel, auquel ils donnent un nom qui signifie *campagnes qui sont sous les cieux*. Ils prétendent que l'entrée de cet heureux séjour est accordée aux ames des bons, mais que celles des méchants en sont exclues pour toujours.

Xaca, fondateur d'une secte fameuse au Japon, enseigna qu'après la mort il y avoit un lieu de plaisirs éternels, destiné pour les ames des bons, mais que chacun ne goûtoit ces plaisirs qu'à proportion des vertus qu'il avoit pratiquées pendant sa vie. Il ajouta que, malgré cette inégalité, l'envie étoit inconnue dans cet

Digitized by Google

heureux séjour; que chacun des habitants, satisfait de son sort & du degré de bonheur qui lui étoit assigné, se croyoit aussi heureux que son voisin.

6. Les habitants de l'isle Formose croient que les gens de bien, après leur mort, passent sur un pont fort étroit, fait avec une sorte de roseau nommé *bambou*, qui les conduit dans un lieu de délices, où ils goûtent tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens.

7. Le paradis des Parsis, ou Guebres, rassemble tous les plaisirs que l'on peut goûter en ce monde, avec cette exception cependant, que la volupté des sens s'y trouve dégagée de la grossiéreté que les hommes charnels ont coutume d'y mêler. Dans ce paradis, au rapport de Hide, il y a des filles d'une beauté si ravissante, que le bonheur suprême consiste dans leur seule vue. Ces filles ont toujours été vierges; doivent l'être toujours, & ne sont faites que pour les yeux: *Virgines non defloratæ nec deflorandæ, sed intuendæ.*

8. La plus grande partie des Negres de la Côte d'Or s'imaginent qu'après leur mort ils iront dans un autre monde où ils occuperont le même rang que dans celui où ils vivent. Ils sont aussi persuadés que toutes les choses que leurs parents sacrifieront pour honorer leurs funérailles, leur seront remises dans leur nouveau séjour.

9. Les Hottentots n'ont qu'une idée fort grossiere d'une autre vie, ainsi que des peines & des récompenses qu'on doit y recevoir. L'un d'eux demanda un jour naïvement au voyageur Kolbens, s'il y avoit dans le paradis des vaches, des bœufs & des brebis.

10. Les habitants du royaume de Bénin, en Afrique, croient que le paradis est dans quelque endroit de la mer.

11. Plusieurs sauvages de Mississipi sont persuadés que, pour récompense de leur valeur & de leur probité, ils seront transplantés, après leur mort, dans un pays heureux où la chasse sera bonne & abondante.

12. Le paradis des habitants de la Virginie con-

Digitized by Google

ſiſte dans la poſſeſſion de quelques miſeres, comme du tabac & une pipe, & dans le plaiſir de chanter & de danſer avec une couronne de plumes & un viſage peint de diverſes couleurs: tel eſt, ſelon leurs idées, le prix de la vertu & le ſuprême bonheur. Ce lieu de délices eſt ſitué à l'occident, derriere les montagnes; &, quelque mince que ſoit la félicité que l'on y goûte, ils la trouvent cependant trop grande pour le menu peuple. Il n'y a que les Wérowances ou princes, & les prêtres, qui puiſſent entrer dans ce paradis.

13. Les Floridiens qui habitent aux environs des montagnes d'Apalache, croient que les ames des gens de bien s'élevent vers les cieux, après la mort, & tiennent rang parmi les étoiles.

14. Les Mexicains croyoient que le paradis étoit ſitué auprès du ſoleil. Dans ce ſéjour de bonheur, ceux qui avoient été tués en combattant courageuſement pour la patrie, occupoient le rang le plus diſtingué. Après eux, étoient placés ces malheureux que l'on avoit égorgés en l'honneur des dieux. Il eſt inutile de dire que les Mexicains, qui admettoient des récompenſes après cette vie, admettoient auſſi des peines, mais on ne ſçait rien de particulier de leurs opinions ſur l'enfer.

15. Les habitants du royaume de Camboye, dans la preſqu'iſle au-delà du Gange, comptent juſqu'à vingt-ſept cieux placés les uns au-deſſus des autres, & deſtinés à être le ſéjour des ames vertueuſes, après leur ſéparation d'avec le corps. Ce qu'ils racontent de la plûpart de ces cieux eſt aſſez conforme à ce que les Mahométans débitent de leur paradis. On y trouvera des jardins émaillés de fleurs, des tables couvertes de mets délicieux & de liqueurs exquiſes, des femmes d'une rare beauté, & en très-grand nombre. Tant de biens ſont deſtinés non-ſeulement aux ames des hommes vertueux, mais encore aux ames des bêtes, des oiſeaux, des inſectes & des reptiles qui, dans leur eſpece, auront vécu conformément à l'inſtinct de la nature & à l'intention du Créateur. De cette opinion l'on peut conclure que les habitants de Camboye

Digitized by Google

ſuppoſent que les bêtes, non-ſeulement ont une ame, mais encore une eſpece de raiſon, quoique moins parfaite que celle des hommes.

Si ce ſont les prêtres de Camboye qui ont inventé la doctrine du paradis, on peut dire qu'ils ſe ſont bien mal ſervis eux-mêmes; car les lieux de délices dont nous venons de parler, ne ſont point faits pour eux. Ils veulent dans l'autre monde, comme dans celui-ci, être diſtingués du peuple; &, pour cette raiſon, ils ont marqué leur place dans d'autres cieux où tout leur bonheur conſiſtera à être aſſis & à jouir du ſouffle rafraîchiſſant des zéphyrs; ce qui doit être fort agréable pour des Orientaux, naturellement pareſſeux & toujours tourmentés par une exceſſive chaleur. Mais, dans le paradis des ſéculiers, ce plaiſir-là eſt uni avec pluſieurs autres plus flatteurs encore & plus piquants. Ceux qui ſeront parvenus, dans cette vie, à un degré extraordinaire de ſainteté, ſeront tranſportés, après leur mort, dans le plus élevé des vingt-ſept cieux, où demeureront des dieux dont les corps ſont ronds comme des boules; &, pour prix de leur ſainteté, leurs corps deviendront ſemblables à ceux de ces dieux. On ne dit point quelle ſera d'ailleurs la félicité dont ils jouiront. Mais ſi, pour toute récompenſe de leurs auſtérités & de leur vie pénitente, ils n'ont que le privilege d'avoir le corps rond, une pareille doctrine n'eſt pas fort propre à encourager ceux des habitants de Camboye qui aſpirent à la ſainteté.

Paradis terreſtre: lieu délicieux, dans lequel Dieu plaça le premier homme & la premiere femme, & dont il les chaſſa, en punition de leur déſobéiſſance. Les ſçavants ne ſont pas d'accord ſur l'endroit de la terre où ce paradis étoit ſitué. (*Voyez* EDEN.) Les recherches que l'on a faites ſur cette matiere ont donné lieu à pluſieurs ſyſtêmes bizarres & extravagants. Il s'eſt trouvé des gens qui ont avancé que le paradis terreſtre étoit ſitué ſur le ſommet d'une montagne qui s'élevoit juſques dans la haute région de l'air, & qui touchoit preſque au ciel de la lune: d'autres l'ont placé ſur la ſuperficie même de la lune. Quelques-

Digitized by Google

uns ont cru qu'il étoit dans l'Amérique, ou bien dans un autre monde dont ils ne disent pas le nom. Enfin il y en a qui l'ont mis dans le ciel, & qui ont entendu dans un sens allégorique tout ce que Moyse nous en apprend. On dispute aussi pour sçavoir si le paradis terrestre subsiste encore. Plusieurs sçavants croient qu'il a été détruit par le déluge : d'autres pensent qu'il est encore dans le même état où il étoit du temps d'Adam. S. Augustin dit, à ce sujet, ces paroles remarquables: *Esse paradisum illum Fides Christiana non dubitat ;* « La Foi Chrétienne ne doute » point que ce paradis n'existe. »

Les habitants de Madagascar prétendent qu'il est situé dans le soleil ou dans la lune ; &, entr'autres merveilles qu'ils en racontent, ils disent qu'il est arrosé par quatre rivieres, dont l'une roule du lait, l'autre du vin, la troisieme du miel, la quatrieme de l'huile.

PARALIPOMENES. Ce sont deux livres de l'Ecriture sainte, qui servent de supplément à l'Histoire des Rois, comme l'exprime le nom de *Paralipomenes*, du grec παραλειπω, *omettre*. Le premier livre contient un précis de l'Histoire, depuis Adam jusqu'au retour de la captivité, & l'histoire de David jusqu'au sacre de Salomon, c'est-à-dire jusqu'à l'an du monde 2990. Le second continue l'histoire jusqu'à l'an 3468. De ces deux livres, les Juifs n'en font qu'un, auquel ils donnent le nom d'*Histoire journaliere*. On ne sçait pas bien précisément quel est l'auteur des Paralipomenes ; cependant l'opinion la plus commune les attribue à Esdras.

PARASCEVE, du grec παρασκευη, *préparation* : c'est le nom que l'on donne dans l'Eglise, à la sixieme férie de la derniere semaine de carême, jour auquel J. C. a consommé sur la croix le mystere de la Rédemption.

Les Juifs appellent le vendredi *parasceve*, c'est-à-dire *préparation*, parce qu'ils préparent ce jour-là tout ce qui est nécessaire pour le lendemain, qui est le jour du sabbat, afin qu'ils puissent observer exactement le repos prescrit dans ce jour.

PARASCIOD, *ou* DIVISION. Les Juifs modernes ont divisé le Livre de la Loi en quarante-huit ou cin-

Digitized by Google

quante-deux Paraſciod. Ils en liſent une par ſemaine, & achevent ainſi de lire tout le livre pendant le cours de l'année *. Le lundi & le jeudi, lorſque le livre a été déroulé ſur le pupitre, on invite trois perſonnes à lire le commencement de la *Paraſcia* où l'on en eſt. Après qu'ils en ont lu chacun quelques mots, honneur qui leur coûte ordinairement quelques aumônes ou offrandes, on éleve en haut le livre tout ouvert ; & l'on dit à l'aſſemblée ce verſet du Deutéronome : « Voilà la loi » que Moyſe a préſentée aux enfants d'Iſraël. » Les Juifs du Levant ont coutume de faire cette cérémonie avant la lecture. Tous prétendent que c'eſt Eſdras lui-même qui a ordonné de prier ainſi pluſieurs perſonnes de lire le livre de la loi.

PARDON DES INJURES. C'eſt un des plus ſublimes préceptes de la morale chrétienne, qui nous défend de conſerver dans le cœur aucun reſſentiment ni aucun deſir de vengeance des outrages que nous avons reçus, & qui nous ordonne de nous réconcilier avec nos ennemis, avant que de venir à l'autel préſenter notre offrande. S. Pierre, dans l'Evangile, ayant demandé à J. C. combien de fois il falloit pardonner à ſon frere, & ſi ce n'étoit pas aſſez de ſept fois, Jeſus-Chriſt lui répondit qu'il falloit pardonner ſoixante-ſept fois ſept fois, voulant lui faire entendre, par ce nombre indéterminé, qu'il falloit toujours pardonner.

2. Les habitants du Tonquin ont coutume de ſe réconcilier avec leurs ennemis ſur la fin de l'année ; perſuadés que, s'ils commençoient l'année nouvelle avec quelque rancune ſur le cœur, elle ſeroit malheureuſe pour eux.

PARENTALES. Les anciens appelloient ainſi les devoirs funebres que les parents rendoient à ceux de leur famille que la mort leur avoit enlevés. *Voyez* FUNÉRAILLES.

PARFAITS. C'eſt le nom que prenoient la plûpart des hérétiques qui affectoient de pratiquer quelques

* L'année des Juifs eſt tantôt de douze mois, & tantôt de treize.

Digitized by Google

vertus extraordinaires, & qui s'arrogeoient le droit de réformer l'Eglise.

PARNASSE : montagne de la Phocide, qui avoit deux sommets, dont l'un étoit consacé à Bacchus, l'autre à Apollon & aux Muses. Dans le sein de cette montagne, couloient plusieurs fontaines, célebres autrefois dans les écrits des poëtes ; Castalie, Hippocrene, Aganippe. Le Parnasse, ce séjour si vanté d'Apollon & des Muses, a perdu, avec son ancien nom, toute sa célébrité. On l'appelle aujourd'hui *Liacura*.

PARNASSIM, *ou* MÉMUNIN. C'est le nom que les Juifs donnent à ceux qui sont prépossés pour avoir soin de ce qui concerne la police. Ce sont eux qui sont chargés d'envoyer chaque semaine quelques secours d'argent aux pauvres de leur nation, principalement aux pauvres honteux, aux malades & aux veuves.

PAROISSE, du grec παροικια, *voisinage* : église desservie par un curé & par ses vicaires, où s'assemblent un certain nombre d'habitants pour assister au service divin, recevoir les sacrements, & s'acquitter des devoirs de la religion.

On donne le nom de *Paroisse* au territoire sur lequel s'étend la juridiction spirituelle d'un curé, soit à la ville, soit à la campagne.

Les évêques doivent avoir soin qu'il y ait dans toutes les paroisses un nombre suffisant de prêtres pour les desservir : ainsi le prescrit le concile de Trente. « Dans » toutes les églises paroissiales ou qui ont des fonts » baptismaux, dans lesquelles le peuple est si nombreux » qu'un seul curé ne peut suffire pour administrer les » sacrements & faire le service divin, les évêques, en » qualité de Délégués du saint siége apostolique, obli- » geront les curés, ou autres à qui les églises appar- » tiennent, de prendre pour adjoints à leur emploi, » autant de prêtres qu'il sera nécessaire pour l'adminis- » tration des sacrements & la célébration du service » divin. Mais, lorsque, pour la difficulté & pour la » distance des lieux, il se trouvera que les paroissiens » ne pourront, sans grande incommodité, aller à la » paroisse recevoir les sacrements & assister au service

Digitized by Google

» divin, les évêques pourront en établir de nouvelles; » & il ſera aſſigné aux prêtres qu'il faudra prépoſer » pour la conduite des nouvelles paroiſſes une portion » ſuffiſante, au jugement de l'évêque, ſur les revenus » qui ſe trouveront appartenir à l'égliſe même. »

PARQUES : divinités du paganiſme, ainſi appellées, par antiphraſe, du latin *parcere*, *parco*, épargner, parce qu'en effet elles n'épargnoient perſonne. On donne d'autres étymologies de leur nom, qui ſont encore moins ſatisfaiſantes. Les Parques étoient trois ſœurs qui préſidoient à la naiſſance des hommes & régloient leur deſtinée pour toute la vie. Les mythologiſtes ne s'accordent pas ſur leur généalogie. Les uns les font naître du Deſtin & de la Néceſſité : les autres les ſuppoſent filles de l'Erebe & de la Nuit; quelques-uns, de Jupiter & de Thémis. Quoi qu'il en ſoit, on les repréſentoit ſous la forme de trois femmes extrêmement vieilles. Cette vieilleſſe eſt le ſymbole de l'éternité des décrets du deſtin. Elles étoient couronnées de gros flocons de laine blanche, mêlés de fleurs de narciſſe. Ces couronnes étoient nouées avec des rubans blancs. Elles étoient revêtues d'une longue robe de la même couleur. Leur occupation étoit de filer les jours des mortels. La moins âgée, nommée *Clotho*, tenoit la quenouille : *Lachéſis* tournoit le fuſeau; & *Atropos*, la plus vieille, coupoit le fil avec ſes ciſeaux, lorſqu'il en étoit temps. Si l'on en croit les fictions des poëtes, elles filoient les jours heureux, avec de la laine blanche mêlée d'or & de ſoie, & les jours malheureux, avec de la laine noire.

Quelques philoſophes nous repréſentent les trois Parques au milieu des ſpheres céleſtes, revêtues de robes blanches, parſemées d'étoiles, ayant ſur la tête des couronnes magnifiques, aſſiſes ſur des trônes éclatants de lumiere, & accordant leurs voix aux chants des Syrenes : Clotho chante le préſent; Lachéſis, le paſſé; Atropos, l'avenir. D'autres diſoient qu'Atropos faiſoit ſon ſéjour dans la ſphere du ſoleil, d'où elle répandoit ſur la terre les premiers principes de la vie; que Lachéſis demeuroit ſur la terre, où elle régloit nos deſti-

Digitized by Google

nées; enfin, que Clotho habitoit dans le ciel de la lune, où elle formoit les nœuds qui lient les semences éternelles.

Les Parques avoient un temple à Lacédémone. Les Sicyoniens leur immoloient des brebis noires, dans un bois sacré. Les Athéniens leur avoient aussi érigé un temple à Olympia, près d'un autel consacré à Jupiter Mœragete, c'est-à-dire conducteur des Parques. *Voyez* CLOTHO, LACHÉSIS, ATROPOS.

PARRAIN. Les Chrétiens appellent ainsi celui qui tient un enfant sur les fonts baptismaux, & répond pour lui aux questions & aux prieres qui font partie des cérémonies du baptême. L'usage des parrains est fort ancien dans l'Eglise, comme nous l'apprenons de plusieurs saints peres qui en font mention, entr'autres, de Tertullien, de S. Chrysostome & de S. Augustin. Mais il n'y avoit autrefois aux baptêmes des garçons, qu'un parrain seul, sans marraine; & aux baptêmes des filles, qu'une marraine, sans parrain. Dans les derniers siécles, la coutume vint d'avoir plusieurs parrains & plusieurs marraines pour une même personne; mais l'usage actuel est que chaque enfant, que l'on baptise avec les cérémonies de l'Eglise, ait un parrain & une marraine. Un pere ne peut jamais être le parrain de son enfant. Le parrain contracte avec celui ou celle qu'il tient sur les fonts de baptême, une alliance spirituelle qui est telle que, si c'est une fille, il ne lui est pas permis de l'épouser. Il en est de même avec le pere & la mere de l'enfant.

PARTHÉNIE, du grec παρθένος, *vierge*. Les Grecs donnoient à Minerve ce surnom, parce qu'ils supposoient qu'elle avoit toujours conservé sa virginité. Par la même raison, le temple de cette déesse étoit appellé *Parthénon*.

Junon étoit aussi nommée quelquefois *Parthénie*, parce qu'on s'imaginoit qu'en se baignant dans la fontaine de Canathos, elle recouvroit sa virginité.

PARTIBUS. (évêque *in*) On appelle ainsi les évêques qui ont le titre d'un évêché situé dans les pays infi-

Digitized by Google

deles. C'eſt ce qu'expriment ces mots *in partibus*, en y ajoutant *infidelium*, qui eſt ſous-entendu.

PARTICULARISTES : partiſans de la grace particuliere. On donne ce nom à ceux qui ſoutiennent que Jeſus-Chriſt a répandu ſon ſang pour les ſeuls élus, & non pour tous les hommes en général.

PARVIS : place publique, qui eſt ordinairement devant la principale face des grandes égliſes. Quelques étymologiſtes prétendent que *parvis* eſt dérivé de *parviſium*, qui ſignifie, dans la baſſe latinité, un lieu de la nef où l'on inſtruiſoit autrefois les enfants. On appelloit anciennement *paradis* ce que nous nommons aujourd'hui *parvis*.

Dans l'ancienne Loi, le parvis étoit une vaſte enceinte qui environnoit le tabernacle. Sa forme étoit d'un quarré oblong. Elle avoit cent coudées de longueur, & cinquante de large. Elle étoit fermée par un voile tranſparent, qui permettoit au peuple de voir ce qui ſe paſſoit dans le parvis. Il y avoit, du côté de l'orient, une ouverture de vingt coudées, par laquelle on y entroit. Le parvis étoit le lieu deſtiné à immoler les victimes. C'étoit auſſi dans cet endroit qu'étoient placés l'AUTEL DES HOLOCAUSTES & la CUVE D'AIRAIN.

PASENDAS : ſecte de Bramines, qui n'a point pour objet, comme les autres ſectes, quelque point de morale ou de controverſe, mais le plaiſir & la débauche. Les Paſendas ne ſont diſtingués des autres Bramines, que par l'horrible déréglement de leurs mœurs. Leur grande occupation eſt de ſéduire les femmes ; &, quand on leur repréſente qu'ils devroient s'en tenir à leurs femmes & reſpecter celles des autres, ils répondent en plaiſantant : « Toutes les femmes ſont nos femmes » lorſque nous en jouiſſons. »

PASQUES : la plus grande des ſolemnités chez les Juifs & chez les Chrétiens. On peut voir l'étymologie de ce mot à l'article AGNEAU PASCHAL, auſſi-bien que l'inſtitution de cette fête. Nous rapporterons ſeulement ici la maniere dont les Juifs la célebrent à préſent, d'a-

Digitized by Google

près un Traité des Cérémonies Judaïques, par Léon de Modene, rabbin de Veniſe.

1. Le 15 du mois de Niſan, qui répond ſouvent à Avril, eſt le premier jour de la fête de Pâques, qui eſt la commémoration de la ſortie d'Egypte, & dure une ſemaine. Mais ceux qui ſont hors de Jéruſalem & de ſon territoire la font durer huit jours, ſuivant l'ancienne coutume. Les deux premiers jours & les deux derniers de la Pâque, il eſt fête ſolemnelle; & l'on ne peut, pendant ce temps-là, ni travailler, ni traiter d'affaires; ce qui s'obſerve preſque comme le ſabbat. Mais il eſt permis de toucher au feu, d'apprêter à manger, & de porter ce dont on a beſoin d'un lieu en un autre. Pendant les quatre jours du milieu, il eſt ſeulement défendu de travailler; mais on peut manier de l'argent; & ces jours là ne ſont diſtingués de ceux où l'on travaille qu'à certaines choſes ſingulieres. Pendant ces huit jours, il eſt défendu aux Juifs de manger ni d'avoir chez eux du pain levé, ni aucun levain; de ſorte qu'ils ne mangent que du pain ſans levain, nommé *azyme.*

Pour bien obſerver ce précepte, ils cherchent, avec une exactitude ſcrupuleuſe dans toute la maiſon, pour en ôter juſqu'aux moindres choſes fermentées. Ils viſitent pour cela tous les coins du logis, les coffres, les armoires; puis, ayant bien nettoyé la maiſon, ils la blanchiſſent, & la meublent d'uſtenſiles de table & de cuiſine tout neufs, ou de ceux qui ne ſervent qu'à ce jour-là. S'ils ont ſervi à d'autres, & qu'ils ſoient de métal, ce n'eſt qu'après les avoir fait repaſſer à la forge & polir, afin de ne ſe point ſervir, pendant ces huit jours-là, de rien où il y ait eu du pain levé. De-là vient que, dès le ſoir de devant la veille de la fête, le maître du logis cherche par toute la maiſon, pour découvrir s'il n'y a plus de pain levé. Sur les onze heures du jour ſuivant, on brûle du pain, pour marquer que la défenſe du pain levé eſt commencée; & cette action eſt accompagnée de paroles qui déclarent qu'il n'a aucun levain en ſon pouvoir, qu'au moins il le croit, & a fait tout ce qu'il a pu pour n'en point avoir.

Digitized by Google

Incontinent après, ils s'appliquent à faire des azymes, qu'ils appellent *mazzod*, & en font suffisamment pour les huit jours que la fête dure. Ils prennent garde que la farine, dont ils se servent, n'ait point été mouillée ou échauffée, de peur qu'elle n'ait été fermentée. Ils en font des gâteaux plats & massifs, & de différentes figures; &, pour qu'ils ne levent point, ils les mettent aussi-tôt cuire dans le four. Quelques-uns sont faits avec des œufs & du sucre, pour les personnes délicates & pour les malades; mais ils sont aussi sans aucun levain.

Le 14 de Nisan, veille de la Pâque, les premiers-nés des familles ont coutume de jeûner, en mémoire de ce que, la nuit suivante, Dieu frappa tous les premiers-nés de l'Egypte. Le soir, ils vont à la priere; &, de retour au logis, ils se mettent à table, qui est préparée de jour, & aussi-bien servie & parée que chacun le peut. Au lieu de la cérémonie qui s'observoit autrefois, « de manger l'Agneau avec du pain sans le» vain & des racines ameres, &c. » ils ont, dans un plat ou dans une petite corbeille, quelques morceaux d'agneau ou de chevreau tout préparé avec des azymes & des herbes ameres, comme du céleri, de la chicorée ou des laitues, avec un petit vaisseau où il y a de la sausse: le tout en mémoire de la chaux & des briques qu'on leur faisoit faire & qu'ils mettoient en œuvre en Egypte; &, tenant des tasses de vin, ils récitent la Hagada *, qui contient les miseres que leurs peres souffrirent en Egypte, & les merveilles que Dieu fit pour les en délivrer. Ensuite ils rendent graces à Dieu de toutes ces faveurs, & disent plusieurs pseaumes; puis ils soupent. Après le souper, ils continuent à dire & à chanter des pseaumes & des prieres; puis ils s'en vont coucher. Les prieres des jours suivants sont les mêmes que celles des jours de fête.

Depuis le lendemain de Pâques jusqu'au trente troisieme jour suivant, ils passent ce temps en tristesse, sans se marier, sans couper d'habits neufs, sans se faire

* *La Narration.*

Digitized by Google

les cheveux, ni témoigner aucune réjouiſſance publique ; parce que, dans cet eſpace de temps, il y eut une grande mortalité parmi les diſciples du rabbin Hachiba, qui étoit un grand perſonnage ; & comme, après la mort de pluſieurs milliers d'hommes, le mal s'arrêta au trente-troiſieme jour de l'Homer, ils nommerent ce jour *lag*, qui ſignifie 33, en prenant les lettres pour des chiffres. On célebre ce jour avec joie & comme une fête ; & après qu'il eſt paſſé, on quitte tout extérieur de triſteſſe.

2. *Pâques*, chez les Chrétiens, eſt la fête qu'ils célebrent le dimanche qui ſuit immédiatement le quatorzieme jour de la lune de Mars, en mémoire de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire de ſon paſſage de la mort à la vie, par la réunion de ſon ame & de ſon corps que la mort avoit ſéparés. Cette fête dure trois jours ; elle eſt d'autant plus ſolemnelle pour les Chrétiens, que c'eſt alors, c'eſt-à-dire dans la quinzaine de Pâques, qu'ils ſont obligés d'approcher des ſaints myſteres. On appelloit autrefois *Pâques* toutes les grandes fêtes. Celle de la réſurrection étoit la grande Pâque, & l'on diſoit auſſi, Pâques de la Nativité, pour dire le jour de Noël ; Pâques de l'Epiphanie, de l'Aſcenſion, de la Pentecôte.

3. Dans le temps de Pâques, un Grec, qui en rencontre un autre, l'aborde, & lui dit : « Jeſus-Chriſt » eſt reſſuſcité. » L'autre répond : « Il eſt vraiment reſſuſcité. » Le jour de Pâques, on tranſporte hors de l'égliſe la figure d'un tombeau, qu'on y avoit apportée la nuit du Vendredi ſaint ; & le prêtre chante deſſus des paroles qui expriment la réſurrection. On rapporte enſuite dans l'égliſe cette image du ſépulcre de Jeſus-Chriſt, dans lequel il eſt repréſenté ſur une planche d'un côté, crucifié ; de l'autre, ſortant du tombeau. On tourne la planche du côté où Jeſus-Chriſt eſt peint ſortant du tombeau. Le prêtre & tous les aſſiſtants baiſent cette peinture, en répétant avec de grands tranſports de joie : « Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité. »

4. Les Luthériens ont conſervé la fête de Pâques ; mais, dans quelques endroits, ils y ont mêlé des ſu-

Digitized by Google

perstitions peu dignes de ces prétendus graves réformateurs. Le jour de Pâques, on a coutume de puiser de l'eau à la riviere, dès la pointe du jour. On donne à cette eau le nom d'*eau paschale*; & on lui attribue la vertu de guérir le mal des yeux, & de remettre en place les membres rompus & fracassés. Un autre usage non moins ridicule, est de faire nager des chevaux dans une riviere le jour de Pâques, avant que le soleil soit levé. On s'imagine que c'est un moyen sûr de les préserver de plusieurs sortes de maux.

PASSALORYNCHITES, *ou* PATTALORYNCHITIENS, du grec πασσαλος, *ou* πατταλος, *clou*, *fermoir*, & ριν, *nez*: sectaires attachés aux erreurs de Montan, qui se distinguerent dans le deuxieme siécle, par une affectation ridicule à garder le silence. Ils expliquoient à la lettre ce passage du Psalmiste: « Mettez, Seigneur, » une garde à ma bouche, & une porte de circonspec- » tion à mes levres. » C'est pourquoi ils avoient toujours le doigt sur la bouche, & poussoient même la précaution jusqu'à se boucher le nez. Ils eussent cru faire un crime s'ils eussent proféré une seule parole; mais ils se permettoient des crimes réels, & pensoient que leur silence devoit leur tenir lieu de vertu. Il y avoit encore quelques-uns de ces visionnaires à Ancyre, en Galatie, du temps de S. Jérôme.

PASSION. (*la*) Les Chrétiens désignent par ce mot les tourments & la mort que J. C. a voulu endurer pour la rédemption du genre humain. On donne aussi le nom de *Passion* aux sermons sur la Passion de N. S. que l'on a coutume de prêcher le Vendredi saint. De même, la partie de l'Evangile, qui comprend le récit des souffrances de J. C. s'appelle *Passion*.

Semaine de la Passion. C'est celle qui précede immédiatement la Semaine sainte.

Confrérie de la Passion: association qui se forma vers la fin du quatorzieme siécle. Elle étoit composée de quelques bourgeois de Paris & de plusieurs pélerins, qui réprésentoient sur un théâtre public les mysteres de la Passion de N. S. & plusieurs autres sujets pieux. Les pélerinages, qui étoient alors très-fréquents, don-

Digitized by Google

nerent lieu à cette confrérie. Ceux qui étoient de retour de ces pieux voyages s'attroupoient dans les rues, pour chanter les merveilles dont ils avoient été témoins. Les pélerins de la Terre sainte chantoient la Passion de N. S. Ceux de S. Jacques célébroient la gloire & les miracles de l'apôtre de l'Espagne. Ceux de N. D. du Puy entonnoient les louanges de la sainte Vierge; & ainsi des autres. La singularité de leur habillement, les coquilles & les images dont ils étoient couverts, donnoient du prix à leurs cantiques; & le peuple paroissoit prendre un grand plaisir à les entendre. C'est ce qui fit naître l'idee à quelques bourgeois de Paris de lever un théâtre, pour y représenter publiquement ces mêmes Mysteres dont le récit plaisoit tant dans la bouche des pélerins. Ils débuterent au bourg de S. Maur, à deux lieues de Paris, l'an 1398, sous le regne de Charles VI; & la Passion de N. S. fut le sujet de la premiere piéce qu'ils donnerent. Mais, comme ils avoient hasardé cette entreprise sans la permission du roi & des magistrats, défense leur fut faite, par le prévôt de Paris, de continuer leurs représentations. Les nouveaux acteurs obtinrent, quelque temps après, l'agrément de la cour; & leur société fut décorée du titre de *Confrérie de la Passion de N. S.* Le roi Charles VI, qui goûtoit fort ce spectacle, accorda aux confreres, le 4 de Décembre 1402, des lettres qui les autorisoient à s'établir à Paris. Les confreres louerent une partie de l'hôpital de la Croix de la Reine, appellée depuis *la Trinité*, & commencerent à y donner réguliérement, tous les jours de fêtes, à l'exception cependant des fêtes solemnelles, des représentations des principaux Mysteres de la Religion, des histoires de l'ancien Testament, & des traits les plus mémorables de la vie des saints. En faveur du peuple, qui étoit passionné pour ce spectacle, on avança l'heure des vêpres en plusieurs églises. Il se forma des confréries, sur le modele de celle de Paris, en plusieurs villes de France; telles que Rouen, Angers, le Mans, &c.

Les confreres de la Passion continuerent leurs représentations, avec le même succès, sous les regnes

Digitized by Google

de Charles VII & de Louis XI; mais, pour amuſer le peuple qui commençoit à s'ennuyer des ſujets ſérieux, ils furent obligés d'entre-mêler les Myſteres de ſcenes profanes & bouffonnes. Ce mélange indécent du ſacré & du profane n'empêcha pas que François I ne confirmât les confreres de la Paſſion dans tous les privileges qui leur avoient été accordés par ſes prédéceſſeurs. En 1539, la confrérie fut obligée de quitter l'hôpital de la Trinité, & alla s'établir à l'hôtel de Flandres, dans la rue qu'on appelle aujourd'hui *Coquilliere*. François I ayant ordonné la démolition de cet hôtel en 1543, les confreres acheterent une partie de l'hôtel de Bourgogne, qui eſt aujourd'hui occupé par les comédiens Italiens. Mais en même temps ſurvint un arrêt du parlement, qui leur défendoit de repréſenter aucune piéce qui eût rapport à la Religion, & leur preſcrivit de ne choiſir pour leur ſpectacle que des ſujets profanes. Les confreres, qui auroient cru ſe deshonorer en repréſentant des piéces profanes, & qui regardoient peut-être leurs fonctions comme très-nobles & comme tenant à la Religion, louerent leur théâtre & leur privilege à une troupe de comédiens, qui s'établit alors. Ils ſe contenterent ſeulement de réſerver pour eux quelques loges qui furent appellées *les loges des maîtres*. Nous avons encore quelques-unes des piéces qui furent repréſentées par la confrérie de la Paſſion. On peut en voir l'extrait dans le premier tome de l'*Hiſtoire du Théâtre François*.

PASTOPHORES: prêtres Egyptiens, qui furent ainſi nommés, parce qu'ils étoient chargés de porter, dans les cérémonies publiques, le manteau de la déeſſe Vénus, que les Grecs appelloient παστος.

PASTORAL: livre où ſont contenus les prieres, les cérémonies, les devoirs & les fonctions d'un évêque.

PASTORICIDES, du latin *paſtor*, paſteur, & *cædo*, je tue: hérétiques du ſeizieme ſiécle, auxquels on donna ce nom, parce qu'ils en vouloient particuliérement aux paſteurs de l'Egliſe, & qu'ils en faiſoient un horrible carnage par-tout où ils les rencontroient.

PASTOU-

Digitized by Google

PASTOUREAUX : fanatiques qui exercerent de grands ravages en France, pendant la captivité du roi S. Louis chez les Sarasins. Ils avoient à leur tête un moine apostat, nommé *Jacob*, qui s'étoit échappé d'un couvent de l'ordre de Cîteaux, en Allemagne. Ce misérable, étant venu en France, s'étoit annoncé comme envoyé de la part de Dieu pour procurer la délivrance du roi Louis IX, retenu prisonnier chez les infideles. Il avoit en effet prêché une croisade à cette intention ; & il avoit essayé de prouver sa mission, en débitant plusieurs révélations qu'il disoit avoir reçues de Dieu. Il s'étoit particuliérement attaché à prêcher dans les bourgs & dans les villages, & avoit fait accroire aux bergers & aux villageois que J. C. qui est le bon pasteur, les avoit spécialement choisis pour être les libérateurs de leur bon roi Louis IX. Par de pareils artifices, Jacob se forma un parti nombreux, composé de paysans & de bergers auxquels on donna, pour cette raison, le nom de *Pastoureaux*. Ce brigand établit dans sa secte des chefs qui lui étoient subordonnés, & dont l'autorité s'étendoit sur le spirituel comme sur le temporel. Ils exerçoient même les fonctions ecclésiastiques ; &, pour encourager leurs soldats, ils leur accordoient l'absolution, non-seulement des péchés qu'ils avoient commis, mais de tous ceux qu'ils pourroient commettre à l'avenir. Les Pastoureaux en vouloient sur-tout aux prêtres & aux moines, qu'ils massacroient impitoyablement par-tout où ils les rencontroient. Ils disoient qu'on ne devoit attribuer qu'à leurs crimes & à leurs dissolutions les disgraces qu'avoit éprouvées le roi Louis. Les Orléanois ayant eu l'imprudence de leur ouvrir les portes de leur ville, les Pastoureaux y firent un horrible carnage de tous les gens d'église. Ils se répandirent ensuite dans le Berry ; mais les gentilshommes de cette province, s'étant réunis, tomberent sur ces brigands, & en tuerent une grande partie, entre Mortemer & Villeneuve. Jacob, leur général, fut du nombre des morts. Ceux d'entre les Pastoureaux qui furent assez heureux pour se sauver, trouverent la mort par-tout où ils se réfu-

Digitized by Google

gierent; & la France ſe vit par-là délivrée de cette troupe de ſcélérats.

PATELIERS, *ou* PATILIERS : hérétiques du ſeizieme ſiécle, ainſi nommés, parce qu'ils diſoient que le corps de J. C. étoit dans l'Euchariſtie, comme la chair eſt dans un pâté.

PATENE : plaque d'or ou d'argent, ſur laquelle les prêtres de l'Egliſe Catholique mettent la ſainte Hoſtie. Elle eſt un peu concave par le dedans, & cette concavité doit être proportionnée à la grandeur de l'ouverture du calice. Lorſque la patene eſt d'argent, il eſt néceſſaire que le dedans en ſoit entiérement doré.

PATENÔTRE. Ce mot déſigne le *Pater*, ou l'Oraiſon Dominicale, & il eſt compoſé de ces deux mots, *Pater noſter* « Notre Pere » qui commencent l'Oraiſon Dominicale.

On ſe ſert plus communément du mot de *patenôtre* pour ſignifier les grains de chapelet, ſur leſquels on récite le *Pater noſter*.

Dans le ſtyle familier & badin, on l'emploie pour toutes ſortes de prieres.

PATER-PATRATUS. C'eſt le nom que les Romains donnoient au chef des prêtres appellés *Féciales*. Il étoit chargé du ſoin des cérémonies qui accompagnoient les traités. Lorſque les Romains étoient convenus avec leurs ennemis des articles de la paix, il ſe rendoit au lieu de la conférence, dreſſoit un autel devant lequel il aſſommoit un pourceau d'un coup de maſſue ; il faiſoit en même temps une priere aux dieux, les ſuppliant de traiter, comme il avoit fait ce pourceau, ceux qui violeroient les premiers la paix. Une de ſes fonctions étoit auſſi de livrer aux ennemis les infracteurs des traités.

PATERE : vaſe qui avoit une large ouverture, dans lequel les Romains offroient aux dieux les chairs des victimes, & dont ils ſe ſervoient pour faire des libations.

PATERES. C'eſt le nom que l'on donnoit aux prêtres d'Apollon, par la bouche deſquels ce dieu ren-

Digitized by Google

doit ſes oracles. On croit que ce mot vient de l'hébreu *patar*, qui ſignifie *interpréter*.

PATERINS : nom que l'on donna aux Manichéens du douzieme ſiécle.

Les ennemis du pape Grégoire VIII donnoient auſſi le nom de *Paterins* à ceux qui ſoutenoient le parti de ce pontife ; ſans doute parce que les partiſans de Grégoire, pour faire valoir leur cauſe, diſoient qu'ils défendoient le pere commun des fideles.

PATIENCE : vertu chrétienne, qui conſiſte à ſouffrir avec fermeté & réſignation tous les maux qui nous arrivent. *Voyez l'article* JOB.

Les Banians, dans les Indes, ont beaucoup de patience : c'eſt leur principale vertu. Les plus grands outrages ne peuvent exciter leur colere. Ils doivent en partie leur humeur pacifique au grand éloignement qu'ils ont pour toute ſorte de querelles, & ſur-tout pour l'effuſion du ſang. Auſſi entêtés qu'ils le ſont du principe de la métempſycoſe, ils craindroient, en frappant ou bleſſant un inconnu, de frapper ou de bleſſer leur pere, ou leur plus proche parent, qui habite peut-être le corps de cet homme qu'ils ne connoiſſent pas. Il y a cependant une ſorte d'outrage contre lequel tout leur phlegme Pythagoricien ne manque pas d'échouer : ſi quelqu'un crache ſur la ſemelle de ſa pantoufle, & s'en ſert pour les frapper, alors ils entrent en fureur, & ſe vengent, s'ils le peuvent, en dépit de la métempſycoſe.

PATRAGALI : déeſſe adorée par les Indiens, & fille d'Ixora, un des principaux dieux des Indes.

Ixora s'entretenant un jour avec ſon frere Viſtnou, il ſortit du corps de ce dernier une matiere ou une influence qui entra dans le corps d'Ixora, paſſa par ſon œil, ſortit ſur ſon front, &, tombant à terre, prit la forme d'une fille qu'Ixora adopta, & nomma *Patragali*. Cette fille, ou plutôt ce monſtre avoit huit faces & ſeize mains horriblement noires ; ſes dents étoient des défenſes de ſanglier ; ſes yeux étoient ronds & d'une grandeur prodigieuſe. Des ſerpents entortillés autour de ſon corps formoient ſon habillement ; & pour

Digitized by Google

pendants d'oreilles elle avoit deux élephants : du moins c'eſt ainſi que les Indiens la repréſentent. Son premier exploit fut de combattre un fameux géant, nommé *Darida*, qui avoit oſé défier ſon pere. Ce géant avoit reçu de Brama un livre & des bracelets magiques, par le moyen deſquels il paroiſſoit avoir, dans le combat, un grand nombre de têtes : ce qui étoit bien plus avantageux, il ne pouvoit être bleſſé dans aucune partie de ſon corps. Patragali, après avoir combattu contre ce monſtre pendant l'eſpace de ſept jours, ſans aucun ſuccès, eut recours à l'artifice. Elle envoya une femme fort adroite demander à la femme du géant le livre & les bracelets de ſon mari, comme ſi c'eût été de la part du géant lui-même. La femme du géant, croyant que c'étoit une perſonne envoyée par ſon mari, lui remit le livre & les bracelets. Par-là le géant fut privé de toute ſa force, & tomba ſous les coups de Patragali.

Cette fille s'en revint triomphante chez ſon pere, qui lui donna, pour la régaler, de la viande mêlée avec du ſang. Patragali ne paroiſſant pas encore contente, Ixora ſe coupa un doigt, le mit dans le plat de ſa fille, & y fit couler une grande quantité de ſon ſang. Tout cela ne ſatisfit point Patragali, qui marqua ſon mécontentement à ſon pere, en lui jettant au viſage une chaîne d'or. Ixora s'aviſa enfin, pour ſatisfaire ſa fille, de créer deux jeunes gens qu'il lui donna pour la ſervir ; & ce préſent la contenta. Il lui conſeilla enſuite de voyager, & lui fit préſent d'un vaiſſeau de bois de ſandal, pour la porter ſur toutes les mers. Patragali partit, & Ixora s'applaudit d'en être délivré. Cependant il arriva, peu de temps après, qu'un matin qu'il dormoit tranquillement, Patragali entra bruſquement dans ſa chambre, renverſa ſon lit, & repartit auſſi-tôt. Dans ſon voyage, elle livra quelques combats contre des pirates qui l'attaquerent, & les mit en fuite. Elle s'arrêta long-temps ſur la côte de Malabar, & ſe maria avec le fils d'un des princes du pays. Il eſt remarquable qu'elle ne voulut jamais permettre que ſon époux uſât avec elle des droits de l'hymen, ne jugeant pas qu'un mortel fût digne de ſes

Digitized by Google

faveurs. Au reſte, elle en uſa bien avec lui. Le pere & la mere de ſon mari ayant été dépouillés ſur mer de toutes leurs richeſſes par les pirates, pour conſoler ſon mari, elle lui fit préſent des anneaux d'or qu'elle avoit aux jambes ; mais ce préſent lui fut bien funeſte. Un orfevre l'ayant un jour rencontré avec ſes anneaux, le conduiſit dans une ville voiſine, ſous prétexte de les acheter ; mais dès qu'il y fut arrivé, il accuſa l'époux de Patragali de les avoir volés à la reine du pays. Cette princeſſe, qui en effet en avoit perdu de pareils, que le perfide orfevre lui avoit volés lui-même, ajouta foi à l'accuſation, & fit empaler l'étranger ſur un palmier. Patragali, n'ayant point de nouvelles de ſon mari, ſe mit en chemin pour le chercher. La plûpart de ceux à qui elle s'en informa, la rebuterent : les uns lui rioient au nez, les autres ne daignoient pas lui répondre ; quelques-uns plus malins la faiſoient tomber dans des trous qu'ils avoient couverts de branches d'arbres. Patragali ſe contentoit de maudire ces inſolents, & continuoit ſa route. Etant enfin arrivée auprès du palmier qui avoit ſervi au ſupplice de ſon époux, elle le fit rompre par la force de ſes enchantements, & rendit la vie à ſon mari.

Les Indiens diſent que Patragali fait particuliérement ſa réſidence dans le temple de Cranganos, qu'on appelle *le temple des pélerins*. On y voit ſa ſtatue, telle que nous l'avons décrite au commencement de cet article. Il y a tout proche un grand homme de marbre, à qui les Bramines donnent tous les jours des coups de marteau ſur la tête. Les Malabares ſont perſuadés que la petite vérole eſt un effet de la colere de Patragali, & ils l'invoquent particuliérement pour cette maladie.

PATRIARCHE, du grec πατὴρ, *pere*, & ἀρχὴ, *chef* : titre d'autorité qui fut autrefois donné, dans l'Egliſe, à certains prélats dont la juriſdiction s'étendoit ſur pluſieurs provinces, & qui avoient le pas ſur tous les évêques, archevêques & primats. Ces patriarches étoient au nombre de cinq ; ils occupoient les cinq grands ſieges de la Chrétienté, Rome, Conſtantinople, Alexandrie, Antioche & Jéruſalem. Le pa-

Digitized by Google

triarche de Rome a pris depuis le nom de *pape*; & le titre de patriarche n'eſt plus en uſage que dans l'Egliſe Grecque. Outre les quatre grands patriarches de Conſtantinople, de Jéruſalem, d'Alexandrie & d'Antioche, on en compte pluſieurs autres, comme le patriarche des Maronites, des Jacobites, des Neſtoriens & des Géorgiens. L'Egliſe d'Arménie en a quatre; & celle de Ruſſie, avant Pierre le Grand, étoit auſſi gouvernée par un patriarche, dont nous dirons quelque choſe, lorſque nous aurons parlé de celui de Conſtantinople, qui eſt le chef de l'Egliſe Grecque.

Ce patriarche prend le titre d'Œcuménique, c'eſt-à-dire, univerſel. Il eut autrefois de grandes diſputes avec le patriarche de Rome, ſur l'article de la primauté & de la ſouveraineté: l'un & l'autre prétendoient être le chef de l'Egliſe univerſelle. Mais les choſes ont bien changé de face; & le patriarche de Conſtantinople, vil eſclave des Turcs, n'eſt pas en état aujourd'hui de faire comparaiſon avec le ſouverain pontife de l'Egliſe Latine. Il eſt bien déchu de ſon ancienne ſplendeur: il ſuffit, pour en juger, de comparer les cérémonies de leur élection, telle qu'elle ſe fait aujourd'hui, avec celle qui ſe faiſoit autrefois du temps des empereurs Grecs. Autrefois l'empereur choiſiſſoit, ſur trois ſujets qui lui étoient préſentés, celui qui lui étoit le plus agréable. Un des premiers officiers de l'empire conduiſoit par la main le nouveau patriarche en préſence de l'empereur; ce prince le recevoit aſſis ſur ſon trône, environné de ſes courtiſans; &, dans tout l'éclat de la majeſté impériale, il lui donnoit de ſa main le bâton paſtoral, en lui diſant: « Selon le pouvoir que la ſainte Trinité nous a donné, vous êtes » déſigné archevêque & patriarche œcuménique de » Conſtantinople, la nouvelle Rome; » paroles qui étoient accompagnées des acclamations de tous les aſſiſtants. Le nouveau patriarche, après avoir reçu le bâton paſtoral, alloit s'aſſeoir vis-à-vis de l'empereur ſur un trône qu'on lui avoit préparé. Quelque temps après, il étoit mené en triomphe dans l'égliſe de ſainte Sophie, & ſacré par l'archevêque d'Héraclée. L'em-

Digitized by Google

pereur & tous les plus grands seigneurs de l'empire assistoient à cette cérémonie, & contribuoient, par leur magnificence, à la rendre pompeuse & solemnelle.

Aujourd'hui, celui qui, par son argent & par ses intrigues à la Porte, a obtenu la dignité de patriarche, reçoit du Grand-Seigneur un cheval blanc, une crosse, & un caftan brodé. Il va ensuite dans son église patriarchale, escorté d'un grand nombre d'ecclésiastiques & de quelques officiers de la Porte, lesquels y paroissent moins pour faire honneur au patriarche, que pour veiller en maîtres sur ce qui se passe pendant la cérémonie. Il se tient quelque temps debout au milieu de l'église sur un morceau d'étoffe où l'on a représenté un aigle. (C'est Cyrille Lucar qui rapporte cette particularité.) L'archevêque d'Héraclée revêt le nouveau patriarche des ornements pontificaux, pendant que le peuple fait les acclamations ordinaires. Mais la joie que tous ces honneurs doivent lui causer, est empoisonnée par la présence des officiers Turcs dont il est la créature, & qui lui fait sentir vivement sa dépendance. En effet, ce n'est pas assez qu'il se soit épuisé pour acheter sa dignité; s'il veut s'y maintenir, il faut qu'il fasse sans cesse de nouveaux présents à ses protecteurs, dont l'avarice insatiable le persécute sans cesse, & qui ne l'ont pas plutôt élevé sur le trône patriarchal, qu'ils songent à le déposer, & entrent en marché avec son successeur. Quoique riche de plus de quarante mille écus, ses revenus ne suffisent pas aux dépenses qu'il est obligé de faire pour se soutenir. Il faut qu'il vende les évêchés & tous les bénéfices qui dépendent de lui, qu'il commette mille vexations & mille bassesses pour amasser de l'argent; & très-souvent, malgré ces honteuses ressources, il a le chagrin de voir une dignité qui lui coûte si cher, passer entre les mains d'un autre. Il faut remarquer que, dans le baratz, ou lettre-patente que le Sultan donne pour confirmer l'élection du patriarche, on trouve ces paroles, plusieurs fois répétées: » Selon leurs vaines &

Digitized by Google

» inutiles cérémonies. » Ce qui, ſans doute, eſt fort humiliant pour le patriarche.

Malgré l'aviliſſement de ce chef de l'Egliſe Grecque, on ne laiſſe pas de lui rendre, à l'extérieur, des hommages & des reſpects extraordinaires; &, lorſqu'on en parle, on lui donne le titre de Tout-Saint, Παναγιοτατος.

Les autres patriarches ſont beaucoup plus heureux que celui de Conſtantinople, en ce qu'ils jouiſſent beaucoup plus tranquillement de leurs revenus, & ſont bien moins perſécutés par les Turcs, dont ils ſont fort éloignés.

Les patriarches d'Alexandrie portoient autrefois le titre de pape, comme les évêques de Rome; ils le quitterent à l'occaſion des troubles excités par l'héréſie d'Eutychès, & porterent même une loi par laquelle il étoit expreſſément défendu à leurs ſucceſſeurs de jamais le reprendre. Aujourd'hui le patriarche d'Alexandrie eſt le chef de tous les Chrétiens d'Egypte qui ſuivent l'opinion d'Eutychès, & qui ſont connus ſous le nom de *Coptes*; lui-même prend le titre de chef & d'évêque ſuprême de l'Egliſe Coptique, & ne croit pas être inférieur en dignité au chef de l'Egliſe Romaine. A ſes autres qualités, il ajoute celle de ſucceſſeur de S. Marc. Cet Evangéliſte fut le premier apôtre de l'Egypte, & il eſt reconnu pour le fondateur & le premier évêque du ſiége patriarchal d'Alexandrie. Le monaſtere de S. Maurice eſt le lieu de la réſidence du patriarche d'Alexandrie. Son autorité s'étend ſur cent quarante évêchés, tant en Egypte, qu'en Syrie, en Nubie, & en pluſieurs autres pays; il a même le privilege de nommer & ſacrer l'Abuna; ou évêque des Abyſſins.

Le plus beau droit des patriarches d'Alexandrie eſt l'indépendance. Ils ne ſont point ſoumis aux caprices de leurs évêques, ni du gouvernement: l'apoſtaſie & l'héréſie ſont les ſeules cauſes qui puiſſent les faire dépoſer. On a des exemples de la dépoſition de pluſieurs patriarches qui s'étoient écartés de la doctrine d'Eutychès. Les patriarches d'Alexandrie ont encore le privilege de n'être

Digitized by Google

élus que par les évêques de leur corps. Les électeurs donnent leurs suffrages de vive voix ; mais, s'il s'éleve quelque contestation sur la pluralité des voix, ou qu'il arrive que le nombre en soit égal, alors les évêques écrivent le nom de celui qu'ils veulent élire sur un billet qu'ils posent sur le grand autel avec beaucoup de cérémonies. Les laïques influent cependant beaucoup sur les élections ; & quelquefois même, lorsque le sujet élu par les évêques ne leur convient pas, ils ont assez de pouvoir pour en faire élire un autre. On ne sera point surpris de leur autorité dans cette matiere, si l'on considere que, dans un pays où les ecclésiastiques sont presque tous pauvres & misérables, ce sont les riches laïques qui avancent de l'argent pour avoir la patente du gouverneur qui confirme l'élection, & qu'on nomme *firmans*. Les nouveaux patriarches sont d'abord installés au Caire, dans l'église de S. Macaire, ensuite à Alexandrie, dans celle de S. Marc. Le devoir de leur dignité les oblige d'annoncer, une fois tous les ans, la parole de Dieu au clergé ; mais leur ignorance & leur incapacité semblent les dispenser de cette obligation. Ils se contentent de lire au peuple, à certains jours, des homélies & des légendes.

Nous terminerons cet article par quelques particularités sur les patriarches qui gouvernoient autrefois l'Eglise de Russie. La superstition & l'ignoranoe des peuples avoient fait de ce patriarche une espece de divinité, souvent redoutable aux Czars ; &, dans un temps où la religion influoit sur tout, le pouvoir de ce prélat étoit presque sans bornes. Pour donner une idée des honneurs excessifs qu'on lui rendoit, nous allons copier la description d'une cérémonie qui étoit autrefois en usage à Moscou, telle qu'elle se trouve dans *l'Etat présent de la Russie*, par Perry. (Le Dimanche des Rameaux,) « on couvroit, dit cet auteur, un » cheval d'un drap de toile blanche qui pendoit jusqu'à » terre ; on allongeoit ses oreilles avec cette toile, » comme celles d'un âne ; le patriarche étoit assis de » côté sur ce cheval, comme une femme, & avoit sur » ses genoux un livre sur lequel il tenoit, de la main

Digitized by Google

» gauche, un crucifix d'or; & dans la main droite il » avoit une croix d'or avec laquelle il donnoit la béné- » diction au peuple. Un Boyard tenoit le cheval par la » têtiere, de peur d'accidents, & le Czar par les rê- » nes, marchant à pied, & ayant en main un rameau » de palme. Les nobles marchoient immédiatement » après, avec environ cinq cents prêtres revêtus de » leurs habits différents, & suivis d'une multitude in- » nombrable de peuple. La procession marchoit au » son de toutes les cloches, & se rendoit à l'église. De-là » le Czar, accompagné des Boyards, des métropo- » litains & des évêques, alloit dîner chez le patriar- » che. »

Pierre le Grand, ne voulant pas souffrir dans son empire un homme aussi puissant que lui, réunit la dignité de patriarche à celle de czar, & se fit reconnoître pour chef de l'Eglise de Russie: entreprise délicate, & qu'on peut regarder comme un des chefs-d'œuvre de la politique de ce prince.

PATRON. On donne ce nom aux saints ou saintes qui sont spécialement honorés dans un royaume, une province, une ville, une église, une confrérie, & qui en sont regardés comme les protecteurs particuliers. La plûpart des dévots ont aussi leur patron, c'est-à-dire, un saint de leur choix, & qu'ils honorent plus que tous les autres. Autrefois le titre de patron n'étoit pas pour les saints un vain titre; le dévot ne se contentoit pas de réciter des prieres devant l'image de son protecteur, il lui donnoit une partie de ses biens; & par ce moyen, quelques saints se trouvoient maîtres d'un revenu fort ample, dont la régie étoit abandonnée aux ecclésiastiques & aux moines. La cérémonie de ces donations mérite d'être remarquée. Le fidele offroit à son patron, ou plutôt aux moines ou ecclésiastiques, ses représentants, un couteau à manche, qui étoit le symbole des biens meubles; une motte de terre avec une branche d'arbre plantée dedans, qui représentoit les champs & les biens immeubles, avec les fruits de la terre. M. de Thiers, en parlant des dévots qui se choisissent un patron, releve les abus qui se glissent

Digitized by Google

ordinairement dans cette dévotion. « Ils se figurent, dit-il, que Dieu a donné à ce saint des privileges particuliers pour obtenir sûrement & immanquablement de lui toutes les faveurs, & spirituelles, & temporelles qu'ils lui demandent par son intercession, sans se mettre en peine, ni de faire pénitence, ni d'accomplir la loi de Dieu. Quelques-uns croient qu'ayant de la dévotion à sainte Barbe, qu'on appelle en plusieurs endroits *la mere de la confession*, ils ne mourront point sans confession, de quelque maniere qu'ils aient vécu. Quelques autres ont de la dévotion à S. Christophe, & ils s'imaginent qu'en regardant, le matin, son image, ils ne mourront point ce jour-là, ni la nuit suivante.... Beaucoup d'autres se figurent qu'en récitant, tous les jours, pendant un an entier, la petite Couronne de sainte Anne, Dieu leur accordera infailliblement une des trois choses qu'ils lui demanderont à la fin de l'année. » Il est, sans doute, très-louable & très-utile d'avoir une dévotion particuliere pour quelque saint, pourvu que la confiance que nous inspire son crédit auprès de Dieu, ne soit pas pour nous une occasion de relâchement & un prétexte pour ne point faire pénitence.

Patron, en matiere bénéficiale, est celui qui a fondé ou doté l'église où est attaché le bénéfice, & qui, en cette qualité, a droit de patronage. Ce droit consiste à avoir la nomination ou présentation au bénéfice par lui fondé ou doté; à avoir les droits honorifiques dans l'église; à être enterré dans le chancel, &c. On distingue le patronage laïque & le patronage ecclésiastique. Le patronage laïque est un droit attaché à la personne, soit comme fondateur, soit comme héritier des fondateurs, soit comme possédant un fief auquel le patronage est annexé: le patronage ecclésiastique est celui que l'on possede en vertu d'un bénéfice dont on est pourvu. Le patronage laïque est, ou réel, ou personnel: il est réel, lorsqu'il est attaché à la glebe &, à un certain héritage: il est personnel, lorsqu'il appartient directement au fondateur de l'église, sans être annexé à aucun fonds.

Digitized by Google

Le patronage ne peut être vendu ſéparément de la terre auquel il eſt attaché, parce que c'eſt un droit ſpirituel & indiviſible. Le patron laïque eſt tenu de préſenter au bénéfice vacant, dans l'eſpace de quatre mois ; cependant, en Normandie & en quelques autres provinces, il a ſix mois, comme le patron eccléſiaſtique. Mais il y a cette différence entr'eux, que le patron eccléſiaſtique ne peut varier, c'eſt-à-dire, que ſi le ſujet qu'il préſente d'abord n'eſt pas jugé capable, il n'en peut préſenter un ſecond ; ce qui eſt permis au patron laïque, parce qu'on excuſe en ce point le défaut de lumieres qu'on lui ſuppoſe. Un autre avantage qu'a le patron laïque, c'eſt de ne pouvoir être prévenu par le pape.

PATROPASSIENS : hérétiques qui ſoutenoient qu'il n'y avoit point dans la Trinité de diſtinction de Perſonnes ; que Dieu le Pere étoit le même que J. C. qui s'étoit incarné & qui avoit ſouffert la mort ; & c'eſt à cauſe de cette opinion qu'on leur donna le nom de *Patropaſſiens*. Le chef de ces hérétiques étoit un certain Praxéas, Phrygien, qui avoit été d'abord engagé dans l'erreur des Montaniſtes, & qui la quitta depuis pour en imaginer une nouvelle.

PATROUS, du grec πάτριος, *paternel* : ſurnom que les Grecs donnoient à Jupiter, ſous la protection duquel ils croyoient être plus particuliérement que tous les autres peuples. Il y avoit à Argos, dans le temple de Minerve, une ſtatue en bois de Jupiter Patrous, qui, outre les deux yeux que la nature a donnés à tous les hommes, en avoit un troiſieme au milieu du front, pour marquer que Jupiter voyoit ce qui ſe paſſoit dans les trois parties du monde, le ciel, la terre & les enfers.

PAUL, (*S.*) apôtre des Gentils, & celui de tous qui contribua le plus à étendre la foi de Jeſus-Chriſt par ſes prédications & ſes travaux apoſtoliques, fut d'abord un des plus grands perſécuteurs du Chriſtianiſme. Né à Tharſe, en Cilicie, d'un pere qui étoit de la ſecte des Phariſiens, il fut envoyé à Jéruſalem pour y être inſtruit dans la ſcience de la Loi & des Ecritures,

Digitized by Google

& il eut pour maître le célebre docteur Gamaliel. Tant qu'il regarda le Judaïsme comme la véritable religion, il en soutint les intérêts avec cette ardeur & cette impétuosité qui lui étoient naturelles, & crut honorer Dieu, en persécutant, dans les nouveaux Chrétiens, les destructeurs de la loi Judaïque. Ce fut lui qui garda les habits de ceux qui lapidoient S. Etienne. Il brigua auprès du prince des prêtres un emploi que le zele seul de sa religion pouvoit lui faire envier : c'étoit une commission pour aller à Damas se saisir de tous les Chrétiens qu'il y trouveroit, & les amener chargés de chaînes à Jérusalem. Il l'obtint, & se mit aussi-tôt en chemin, ne respirant que le carnage. Lorsqu'il approchoit de Damas, il fut tout-à-coup environné d'une lumiere éclatante ; &, tombant à terre, il entendit une voix qui lui disoit : « Saul, Saul, (il portoit alors » ce nom) pourquoi me persécutez-vous ? — Qui » êtes-vous, Seigneur, répondit Saul ? — Je suis, dit » la voix, ce Jesus que vous persécutez. — Seigneur, » que voulez-vous que je fasse, repartit Saul ? — Le» vez-vous, lui dit le Seigneur, & entrez dans la ville : » là on vous dira ce que vous devez faire. » Ceux qui accompagnoient Saul demeuroient immobiles d'étonnement, parce qu'ils entendoient la voix, sans appercevoir personne. Saul se leva, & fut bien surpris de ne rien voir, quoiqu'il eût les yeux ouverts. Il fallut le conduire par la main à Damas, où il demeura trois jours aveugle, sans boire ni manger. Il y avoit à Damas un disciple des apôtres, nommé *Ananias*, auquel Dieu ordonna d'aller trouver Saul, lui indiquant le lieu où il étoit logé. Ananias, surpris d'un tel commandement, représenta au Seigneur que cet homme étoit le plus grand persécuteur des Chrétiens, & qu'il n'étoit venu à Damas que pour les emprisonner. « Obéis, répondit le Seigneur : celui vers lequel je » t'envoie, est un vase d'élection ; il est destiné à por» ter mon nom chez les nations, chez les rois, & chez » les enfants d'Israël. » Ananias se rendit sur le champ dans la maison où étoit Saul : il lui imposa les mains ; & aussi-tôt il tomba des yeux de Saul des especes d'é-

Digitized by Google

cailles, & il recouvra la vue, reçut le baptême, & prit ensuite quelque nourriture pour rétablir ses forces.

Ce zele ardent que Saul avoit témoigné pour le Judaïsme, ne fit que changer d'objet après sa conversion. On le vit confondre les Juifs, & s'élever contre eux avec autant de vivacité, qu'il en avoit marqué peu de temps auparavant à persécuter les Chrétiens. Peu s'en fallut que son zele ne lui coûtât la vie: les Juifs, indignés de voir leur plus grand défenseur se tourner contre eux, conjurerent sa perte; mais les Chrétiens le déroberent au ressentiment de ses amis, en le descendant, pendant la nuit, par-dessus les murs de la ville, dans une corbeille. Saul, étant retourné à Jérusalem, fut présenté aux apôtres par Barnabé, qui leur raconta le miracle de sa conversion. Il courut, dans cette ville, le même danger qu'à Damas; mais les Chrétiens le sauverent, en le conduisant à Césarée, d'où il se rendit à Tharse. Quelque temps après, Barnabé alla le chercher dans cette ville, & le conduisit à Antioche. Ils y opérerent un nombre prodigieux de conversions, & leurs disciples furent les premiers qui reçurent le nom de Chrétiens. Saul & Barnabé étant de retour à Jérusalem, Dieu fit connoître que c'étoit sa volonté qu'ils allassent prêcher l'Evangile aux nations. Ils partirent donc, & s'en allerent à Séleucie & dans l'isle de Chypre. Le proconsul de cette isle, nommé *Sergius Paulus*, homme prudent, vouloit entendre les discours de Saul & de Barnabé; mais il en étoit détourné par un magicien & un faux prophete, nommé *Barjésu*. Saul, auquel S. Luc commence à donner, dans cette occasion, le nom de *Paul*, peut-être à cause de la conversion du proconsul Sergius Paulus; Paul, dis-je, plein du Saint-Esprit, dit au magicien: « Fils » du diable, pétri de fraude & d'artifice, ennemi de » toute justice, Dieu va te frapper d'aveuglement. » Dans l'instant même la clarté du jour fut ravie au magicien Barjésu, & il cherchoit quelqu'un pour lui donner la main. Le proconsul, touché de ce miracle, se fit Chrétien.

Paul & Barnabé passerent ensuite à Antioche de Pi-

Digitized by Google

fidie, & y prêcherent dans la synagogue; mais les Juifs ayant blasphémé contre eux, ils dirent à ce peuple obstiné: « Notre devoir étoit de vous annoncer, » avant tous les autres, la parole de Dieu; mais, » puisque vous la rejettez & que vous vous jugez in- » dignes de la vie éternelle, nous allons prêcher aux » Gentils. » Peu touchés de ces menaces, les Juifs les chasserent honteusement de la ville. Paul & Barnabé secouerent, en sortant, la poussiere de leurs pieds, & se rendirent à Icône. Les Juifs leur suscitérent encore, dans cette ville, une persécution qui les obligea de s'enfuir à Listres. Ce fut là que Paul rendit l'usage des pieds à un homme qui n'avoit jamais pu marcher depuis sa naissance. Les habitants, témoins de ce prodige, s'écrierent: « Ce sont des dieux qui viennent nous » visiter! » Ils appelloient Barnabé *Jupiter*, & Paul *Mercure*, parce que c'étoit lui qui portoit la parole. Le prêtre de Jupiter vint avec une grande foule de peuple dans le dessein de leur offrir un sacrifice; il apportoit exprès des couronnes, & conduisoit des taureaux. Alors Paul & Barnabé déchirerent leurs vêtements, & s'écrierent: « Peuples, que faites-vous? Nous som- » mes des mortels semblables à vous, & nous venons » vous annoncer quel est le véritable Dieu. » Quelques Juifs, venus de Pisidie & d'Icône, souleverent de nouveau la multitude contre les apôtres; & Paul fut lapidé & laissé pour mort par ceux mêmes qui vouloient, un instant auparavant, l'adorer comme dieu. Le lendemain, il se rendit à Derbe, avec Barnabé. Après y avoir prêché quelque temps l'Evangile, il repassa par Listres, Icône & Antioche de Pisidie, annonça la parole de Dieu dans la ville de Perge & d'Attalie, & revint à Antioche, l'an 48 de Jesus-Christ. Il s'éleva une espece de schisme entre les fideles de cette ville: les uns prétendoient qu'il falloit joindre au Christianisme l'observation des cérémonies de la loi Judaïque; les autres soutenoient qu'on n'y étoit pas obligé. Paul & Barnabé furent envoyés à Jérusalem pour consulter les apôtres sur ce sujet; & ils apporterent leur décision aux fideles d'Antioche.

Digitized by Google

Quelque temps après, Paul voulant retourner vers les églises de Cilicie & de Syrie, eut une contestation avec Barnabé, au sujet d'un certain Jean, surnommé *Marc*, que Barnabé vouloit emmener avec lui. Les deux apôtres se séparerent; & Paul choisit un nouveau compagnon, nommé *Silas*. Etant à Lycaonie, il prit avec lui un disciple appellé *Timothée*. Il passa ensuite par la Phrygie & par la Galatie; &, l'Esprit de Dieu l'ayant empêché d'aller prêcher l'Evangile dans les provinces d'Asie & de Bithynie, il se rendit en Macédoine, à l'occasion d'un songe dans lequel il vit un Macédonien qui le conjuroit de venir éclairer sa patrie. Etant dans la ville de Philippes, il chassa le démon du corps d'une jeune fille qui prédisoit l'avenir, & qu'on venoit consulter, de toutes parts, comme une Pythonisse. Les maîtres de cette jeune fille, qui retiroient un grand profit de ses prédictions, se saisirent de Paul & de Silas, & les conduisirent devant les magistrats, les accusant de troubler le repos public. L'apôtre & son compagnon furent mis en prison. Mais, au milieu de la nuit, pendant qu'ils étoient en priere, il survint un grand tremblement de terre, qui ébranla les fondements de la prison. Aussi-tôt toutes les portes s'ouvrirent; & les fers de tous les prisonniers furent brisés. Le geolier s'étant éveillé, & voyant les portes de la prison ouvertes, s'imagina que tous les prisonniers avoient pris la fuite, & voulut se tuer; mais Paul lui cria: « Ne » crains rien; nous sommes tous ici. » Le geolier, prenant de la lumiere, entra dans la prison; tomba tout tremblant aux pieds de Paul & de Silas, & leur dit: « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être » sauvé? — Croire en J. C. lui répondirent-ils; & » tu seras sauvé, toi & ta maison. » Cette nuit-là même, ils le baptiserent, avec sa famille. Le lendemain, des licteurs vinrent dire au geolier, de la part des magistrats, de faire sortir de prison Paul & Silas. Le geolier étant allé promptement annoncer cette nouvelle à Paul, l'apôtre répondit: « Vos magistrats ont osé em- » prisonner des citoyens Romains sans forme de pro- » cès,

Digitized by Google

» cès, après les avoir fait battre ignominieusement en » public; & maintenant ils veulent les faire sortir se- » crettement de prison; il n'en sera pas ainsi: qu'ils » viennent eux-mêmes en personne nous rendre la li- » berté. » Les licteurs ayant rapporté cette réponse aux magistrats, ils tremblerent au nom de citoyen Romain, vinrent promptement les prier d'excuser leur ignorance, & de sortir de la ville.

Paul se rendit à Thessalonique; mais une sédition excitée par les Juifs l'obligea bientôt d'en sortir. Il éprouva le même inconvénient à Bérée. De-là il se transporta à Athenes, & le spectacle de cette grande ville entiérement livrée à l'idolatrie, enflamma son zele. Il prêcha dans la synagogue des Juifs & dans la place publique. Il disputa avec les philosophes, qui le conduisirent dans l'Aréopage, & lui demanderent l'explication de la nouvelle doctrine qu'il enseignoit. Les Athéniens, qui passoient leur vie à dire ou à écouter des nouveautés, s'assemblerent en foule autour de cet étranger, dont les sentiments paroissoient si nouveaux. Paul, debout au milieu de l'Aréopage, leur dit: « Athéniens, je vois que vous êtes en » tout d'une superstition extrême; car, en passant, » & en examinant vos idoles, j'ai remarqué un autel » avec cette inscription: AU DIEU INCONNU. Ce » Dieu, que vous adorez sans le connoître, je viens » vous l'annoncer. » Il leur parla ensuite des grandeurs de Dieu, de la vanité des idoles, de la nécessité de faire pénitence, du jugement dernier, & de la résurrection de J. C. Les uns, entendant parler de la résurrection des morts, se moquerent de l'apôtre. Les autres lui dirent: « Nous vous entendrons » encore une seconde fois parler sur cette matiere. » Quelques-uns s'attacherent à lui, & crurent en ses discours. Entre ces derniers, étoit Denis l'Aréopagite, & une femme nommée *Damaris*.

D'Athenes, Paul vint à Corinthe, & se logea chez un Juif nommé *Aquila*, qui travailloit à faire des tentes; c'étoit aussi le métier de Paul; & cet illustre apôtre ne crut pas deshonorer son ministere, en travail-

Digitized by Google

lant de ſes mains, comme un ſimple ouvrier. Mais cette occupation ne l'empêcha pas de faire un grand nombre de converſions dans Corinthe, qui lui attirerent de nouvelles perſécutions de la part des Juifs. Ils le traînerent au tribunal de Gallion, proconſul d'Achaïe. Lorſque Paul commençoit à ouvrir la bouche pour plaider ſa cauſe, le proconſul prit la parole, & dit aux Juifs: « Si cet homme étoit coupable de quelque » crime, vous me trouveriez prêt à vous rendre juſ» tice; mais, s'il s'agit de vaines chicanes ſur des noms » & des ſubtilités de votre Loi, cela vous regarde: » je ne ſuis point juge de pareilles matieres. » Il le renvoya ainſi de ſon tribunal. Paul s'embarqua enſuite pour la Syrie, & ſe rendit à Epheſe où il ne fit que paſſer. Il alla enſuite à Céſarée & à Antioche; parcourut la Galatie & la Phrygie; puis il retourna à Epheſe. Il baptiſa quelques diſciples qui ne connoiſſoient encore que le baptême de Jean. Il fit auſſi, dans cette ville, un grand nombre de miracles éclatants. Les linges qui avoient touché ſon corps guériſſoient les malades & chaſſoient les démons. Quelques Juifs, qui ſe mêloient d'exorciſer, eſſayerent de chaſſer les démons par cette formule: « Je te commande de ſor» tir de ce corps de la part de Jeſus que Paul annon» ce; » mais le démon répondoit: « Je connois Jeſus, » je connois Paul; mais je ne ſçais qui vous êtes. » Il arriva même qu'un homme, qu'ils exorciſoient ainſi, & qui étoit poſſédé par un démon très-méchant, ſe jetta ſur eux, déchira leurs habits & leur fit pluſieurs bleſſures. Cette aventure contribua beaucoup au ſuccès des prédications de Paul. Le Chriſtianiſme fit de grand progrès parmi les Ephéſiens. Un orfevre, nommé *Démétrius*, qui avoit coutume de faire un grand débit de ſtatues de Diane, voyant que ſon commerce tomboit, raſſembla tous ceux de ſa profeſſion, & leur repréſenta qu'ils ſeroient bientôt tous ruinés, s'ils ſouffroient que Paul prêchât plus long-temps ſa nouvelle doctrine dans Epheſe. Animés par ce diſcours, ils ameuterent le peuple contre Paul, en criant qu'il vouloit détruire le culte de la grande Diane d'Epheſe. La ſédi-

Digitized by Google

tion fut très-violente, & ne s'appaisa que difficilement.

Paul, étant parti d'Ephèse, parcourut la Macédoine. Il demeura sept jours à Troade. La veille de son départ, pendant qu'il prêchoit avec chaleur dans le cénacle, la nuit étant déja fort avancée, un jeune homme, nommé *Eutyche*, qui s'étoit endormi sur le bord d'une fenêtre, se laissa tomber, & se tua, l'endroit étant fort élevé. Cet accident interrompit le discours de Paul. Il descendit; &, se couchant sur le jeune homme, il le tint étroitement embrassé, & dit à ceux qui étoient présents: « Ne vous affligez pas; il est vivant. » Il remonta aussi-tôt dans le cénacle, où il parla jusqu'au jour. Avant son départ, on lui amena le jeune homme vivant. Il se rendit ensuite par terre à Assos; puis à Mitylene, où, s'étant embarqué, il passa vis-à-vis l'isle de Chio; vint aborder à Samos, &, le jour suivant, à Milet. Il ne voulut point aller à Ephese, dans la crainte de s'y arrêter trop long-temps, & de ne pouvoir arriver à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, comme il le souhaitoit. Il envoya donc avertir les anciens de l'Eglise d'Ephese, qui se rendirent aussi-tôt à Milet. Là, il leur fit les adieux les plus tendres; leur rappella les instructions qu'il leur avoit données, & les conjura de n'en perdre jamais le souvenir. « Pour moi, dit il, entraîné par l'esprit de Dieu, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m'y arriver; si ce n'est que l'Esprit saint m'annonce, dans toutes les villes par où je passe, que les fers & les tribulations m'attendent à Jérusalem. Mais rien de tout cela n'est capable de m'effrayer; & je sacrifie volontiers ma vie, pourvu que j'acheve dignement ma carriere, & que je remplisse jusqu'au bout le ministere de la parole, que j'ai reçu de Jesus-Christ. Et maintenant voilà que je sçais certainement que vous tous, à qui j'ai annoncé l'Evangile, ne me verrez plus désormais. C'est pour la derniere fois que je vous parle. C'est pourquoi je vous prends à témoins que si vous vous perdez, je suis innocent de votre perte, & que je n'ai épargné pour votre salut ni peines ni travaux. Souvenez-vous que, pendant l'espace de trois ans,

Digitized by Google

je n'ai ceſſé, jour & nuit, d'exhorter avec larmes; & maintenant je vous recommande à Dieu, & vous laiſſe ſous la protection de ſa ſainte grace. Mon miniſtere n'a jamais eu pour objet aucun intérêt temporel. Je n'ai reçu de vous ni or, ni argent, ni aucune ſorte de préſents: vous le ſçavez; & ces mains ont fourni ſuffiſamment à mes beſoins & à ceux de mes compagnons. C'eſt gratuitement que j'ai répandu ſur vous les tréſors ſpirituels de la grace, me reſſouvenant des paroles de Jeſus-Chriſt: *Celui qui donne eſt plus heureux que celui qui reçoit.* En achevant ce diſcours, il fléchit les genoux, & ſe mit en priere avec tous les aſſiſtants. Les ſoupirs & les ſanglots éclaterent alors dans l'aſſemblée; chacun fondoit en larmes, dans la penſée qu'il ne devoit plus revoir le ſaint apôtre. Ils ſe jetterent tous à ſon cou, l'embraſſerent tendrement, & le conduiſirent à ſon vaiſſeau.

Paul, après avoir paſſé dans les iſles de Co, de Rhodes, de Patare, laiſſant Chypre ſur la gauche, fit voile vers la Syrie, & vint aborder à Tyr, où il demeura ſept jours. De-là il ſe rendit à Ptolémaïde, puis à Céſarée, où il ſe logea dans la maiſon de Philippe, évangéliſte, lequel avoit quatre filles vierges qui prophétiſoient. Il y demeura quelques jours, pendant leſquels il vint de Judée un prophete nommé *Agabus*, qui, étant allé trouver Paul, prit la ceinture de cet apôtre, & lui en lia les pieds & les mains, en diſant: « L'Eſprit » ſaint m'apprend que les Juifs lieront ainſi, dans Jé» ruſalem, l'homme auquel appartient cette ceinture, » & qu'ils le livreront aux Gentils. » Les compagnons de Paul, entendant cette prédiction, firent tous leurs efforts pour le détourner d'aller à Jéruſalem; mais l'apôtre leur répondit: « Vos larmes & vos prieres ſont » inutiles; car je ſuis prêt à ſupporter, non-ſeulement » les fers, mais la mort même pour le nom de J. C. » Il ſe rendit donc à Jéruſalem, l'an 58; & l'oracle du prophete ne tarda pas à s'accomplir. Les Juifs d'Aſie, l'ayant apperçu dans le temple, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, en criant: « Voilà l'homme qui ne ceſſe » de prêcher de tous côtés contre la Loi Judaïque &

Digitized by Google

» contre le Temple! » Le peuple entra auſſi-tôt en fureur. Paul fut traîné ignominieuſement hors du temple, & eût été mis en pieces par la multitude, ſi le tribun Lyſias ne fût promptement accouru avec des ſoldats. Il commença par le faire enchaîner, & ordonna qu'il fût conduit dans le camp. Le peuple le ſuivit en foule. Paul, ayant obtenu la permiſſion de parler, fit aux aſſiſtants un récit détaillé de ſa converſion miraculeuſe. A peine l'eut-il achevé, que les Juifs crierent: « Qu'on le faſſe mourir! il n'eſt pas » digne de vivre. » Le tribun commanda qu'il fût battu de verges, & appliqué à la torture; mais, Paul ayant déclaré qu'il étoit citoyen Romain, cet ordre ne fut point exécuté.

Le lendemain, l'apôtre commençant à parler de nouveau pour ſa défenſe devant l'aſſemblée des prêtres, Ananias, le prince des prêtres, ordonna qu'on le frappât au viſage. Alors Paul lui dit: « Dieu te » frappera, mur blanchi. Tu es aſſis pour me juger ſe» lon la Loi; & tu ordonnes qu'on me frappe, con» tre la Loi. » Ceux qui l'environnoient lui dirent: « Quoi! vous maudiſſez le grand-prêtre?... » Paul leur répondit: « Mes freres, je ne ſçavois pas que c'é» toit le grand-prêtre; car il eſt écrit: Vous ne mau» direz point le prince de votre peuple. » La nuit ſuivante, Dieu parla à ſon apôtre, & lui dit: « Sois » ferme & conſtant; car il faut que tu me rendes témoi» gnage à Rome, comme tu viens de me le rendre à Jé» ruſalem. » Le lendemain, une troupe de Juifs, au nombre de plus de quarante, formerent une conſpiration contre Paul, & firent ſerment de ne boire & de ne manger qu'après l'avoir mis à mort. Mais, leur complot ayant été découvert, le tribun envoya Paul à Céſarée, ſous bonne eſcorte, pour y être jugé par Félix, gouverneur de la Judée. Paul reſta priſonnier dans cette ville pendant deux ans, Félix différant toujours, ſous divers prétextes, le jugement de cette affaire. Porcius Feſtus, ſucceſſeur de Félix, propoſa à Paul de le faire conduire à Jéruſalem, & de le juger dans cette ville. Paul, qui ſçavoit que les Juifs

Digitized by Google

avoient deſſein de lui dreſſer des embûches ſur la route pour le tuer, en appella à Céſar. Quelques jours après, il plaida encore ſa cauſe devant le roi Agrippa & la reine Bérénice, & s'embarqua enſuite pour l'Italie. Le vaiſſeau qu'il montoit fut accueilli d'une violente tempête qui conſterna tout l'équipage; mais Paul annonça qu'aucun de ceux qui étoient ſur le vaiſſeau ne périroit, & qu'on perdroit ſeulement le vaiſſeau. En effet, étant arrivé aſſez près du port de l'iſle de Malte, le vaiſſeau ſe briſa contre un écueil; mais tous les gens de l'équipage gagnerent le port, partie à la nage, partie ſur les planches du vaiſſeau.

Ils furent accueillis avec beaucoup d'humanité par les habitants de l'iſle, qui allumerent du feu pour les réchauffer. Paul ayant mis un tas de ſarment dans le feu, la chaleur en fit ſortir une vipere qui s'attacha à ſa main; ce que voyant les Maltois, il ſe dirent entr'eux: « Cet homme eſt ſûrement un homicide, qui, » après s'être ſauvé des eaux, eſt encore pourſuivi » par la vengeance divine. » Paul ſecoua la vipere dans le feu, & n'en reçut aucun mal. Les inſulaires s'attendoient à chaque moment de le voir enfler & crever; mais, lorſqu'ils virent qu'il ne reſſentoit aucune atteinte de la moiſure de cette bête, ils le regarderent comme un dieu. Pendant le ſéjour que Paul fit à Malte, il guérit un grand nombre de malades. En étant parti au bout de trois mois, il arriva enfin à Rome, l'an 61, & y demeura priſonnier, ſur ſa parole, l'eſpace de deux ans. Ici finiſſent les Actes des Apôtres, dont nous avons extrait cet article. On ne ſçait pas préciſément ce que fit depuis S. Paul, juſqu'à ſa mort. Les uns diſent qu'étant ſorti de Rome, il alla en Eſpagne. Les autres prétendent qu'il alla viſiter les Egliſes d'Aſie & de Grece. Quoi qu'il en ſoit, étant de retour à Rome avec S. Pierre, il eut la tête tranchée, l'an 65 de J. C.

S. Paul nous a laiſſé quatorze Epîtres, qui font partie des Livres canoniques du nouveau Teſtament, & qui renferment les préceptes les plus ſublimes & les plus importantes vérités de la Religion. Quelques an-

Digitized by Google

ciens ont douté que l'Epître aux Hébreux fût véritablement de S. Paul, parce qu'elle ne porte pas le nom de cet apôtre ; mais on n'en doute plus aujourd'hui.

Nous nous sommes étendus avec plaisir sur les actions de cet illustre héros du Christianisme, qui nous ont paru propres à faire connoître au commun des lecteurs le caractere noble & la grande ame de S. Paul. Après avoir donné de longs articles aux histoires, quelquefois extravagantes, souvent incertaines, de certains fondateurs de sectes idolâtres, nous nous serions reproché de passer légérement sur la vie d'un si grand apôtre.

PAULIANISTES : hérétiques du troisieme siécle. Ils ne croyoient Jesus-Christ qu'un pur homme, & ne baptisoient point au nom des trois Personnes : aussi leur baptême fut-il déclaré nul au concile de Nicée, qui les condamna. Paul de Samosate, homme très-dissolu, avoit été leur chef ; d'où leur vint le nom de *Paulianistes*.

PAULICIENS : hérétiques qui étoient une branche de la secte des Manichéens. Ils furent ainsi nommés, parce qu'ils avoient à leur tête un certain Paul qui, dans le septieme siécle, les rassembla, & en fit une société particuliere. Ces hérétiques devinrent très-puissants en Asie, par la protection de l'empereur Nicéphore. Ils avoient une horreur extrême de la croix, & ils faisoient les outrages les plus indignes à toutes celles qu'ils rencontroient ; ce qui n'empêchoit pas qu'étant malades, ils ne se fissent appliquer une croix sur la partie affligée, croyant, par ce moyen, recouvrer la santé. Mais, lorsqu'ils étoient guéris, ils brisoient cette même croix qu'ils regardoient comme l'instrument de leur guérison. L'impératrice Théodora, tutrice de Michel III, les fit poursuivre avec la derniere rigueur, en 845 ; & l'on en fit alors périr plus de cent mille : le reste se réfugia chez les Sarasins. Cependant ils remuerent encore vers la fin du neuvieme siécle, & résisterent, pendant quelque temps, aux armes de l'empereur Basile le Macédonien.

PAULINS. Ce nom fut donné à certains hérétiques de la Bulgarie, qui préféroient S. Paul à Jesus-Christ,

Digitized by Google

& qui adminiſtroient le baptême, non pas avec de l'eau, mais avec du feu.

PAVORIENS: ſurnom que les Romains donnoient à la plûpart des Saliens ou prêtres de Mars, du latin *pavor*, la peur, qui eſt un des principaux effets que produit le dieu de la guerre. Les poëtes avoient perſonnifié, & même déifié cette paſſion, ſous le nom de *Pavor*. Ils ſuppoſoient que ce Pavor avoit été compagnon de Mars, & mis enſuite au nombre des dieux.

PAWORANCES. C'eſt le nom que les habitants de la Virginie donnent à leurs autels. Ces peuples, dit l'auteur de l'Hiſtoire de la Virginie, « élevent des autels par-tout où il leur arrive quelque choſe de remarquable.... Mais il y a un autel qu'ils honorent préférablement à tous les autres. Avant l'entrée des Anglois en Virginie, ce fameux autel étoit dans un lieu que les Virginiens appelloient *Ultamuſſak*. On voyoit là le principal temple du pays; & ce lieu étoit le ſiége métropolitain des prêtres. On y voyoit auſſi trois grandes maiſons, chacune de ſoixante pieds de longueur, & toutes remplies d'images. Ils conſervoient les corps de leurs rois dans ces maiſons religieuſes, pour leſquelles les naturels du pays avoient un ſi grand reſpect, qu'il n'étoit permis qu'aux rois & aux prêtres d'y entrer. Le peuple n'y entroit jamais, & n'oſoit même approcher de ces ſanctuaires qu'avec la permiſſion des premiers. Le grand autel étoit d'un cryſtal ſolide, de trois ou quatre pouces en quarré.... Le cryſtal étoit ſi tranſparent, qu'on pouvoit voir au travers le grain de la peau d'un homme. » Avec cela, il étoit d'un poids ſi prodigieux, que, pour le dérober à la vue des Anglois, ils furent obligés de l'enfouir dans le voiſinage, ne pouvant le traîner plus loin.

Les Virginiens, ajoute le même auteur, « reſpectent beaucoup un petit oiſeau qui répete continuellement le mot *paworance*, (parce que c'eſt le nom qu'ils donnent à leurs autels.) Ils diſent que cet oiſeau eſt l'ame d'un de leurs princes;.... qu'un In-

Digitized by Google

» dien... ayant tué un de ces oiseaux, sa témérité » lui coûta cher. Il disparut peu de jours après, & » l'on n'entendit plus parler de lui... Lorsqu'en voyage » ils se trouvent près d'un paworance, ou autel, ils ne » manquent pas d'instruire les jeunes gens qui se ren- » contrent avec eux de l'occasion qui l'a fait bâtir, & » du temps auquel la chose fut faite. Ils les exhortent » à rendre à l'autel le respect qui lui est dû. »

PAYENS. Les Idolâtres & les Gentils furent ainsi appellés, du mot latin *pagus*, bourg, village; d'où l'on forme *paganus*, payen; parce que l'empereur Constantin, ayant embrassé la Religion Chrétienne, porta des édits qui obligeoient tous les idolâtres de se retirer à la campagne dans les bourgs & villages, & leur défendoit tout exercice de l'idolatrie dans l'enceinte des villes.

PÉCHÉ : transgression de la Loi de Dieu. Les Chrétiens distinguent plusieurs sortes de péchés. Les principaux sont le péché originel, le péché actuel, mortel ou véniel.

1. *Le péché originel* est celui qui fut commis par le premier homme, dans le paradis terrestre. Il est appellé originel, parce qu'il s'est transmis à tous les hommes, & qu'ils l'apportent tous en naissant : de-là les inclinations corrompues, ce penchant secret qui nous porte au mal : de-là les miseres de la condition humaine, qui, selon le raisonnement de S. Augustin, sembleroient accuser Dieu d'impuissance ou d'injustice, si les hommes naissoient innocents. Jesus-Christ a été exempt du péché originel, parce qu'il n'est point né par la voie ordinaire de la génération. L'Eglise croit aussi que la sainte Vierge, par un privilege spécial, n'a point été souillée de la tache originelle. C'est cette éminente prérogative qu'elle célebre dans la fête de l'immaculée Conception. Le sacrement de Baptême efface le péché originel, c'est-à-dire qu'il nous remet la coulpe & la peine que ce péché mérite; mais il ne détruit pas la concupiscence qui en est l'effet.

Péché mortel. C'est un violement de la Loi de Dieu en quelque chose de considérable, & avec un plein

Digitized by Google

consentement. Ce péché eſt appellé mortel, parce qu'il donne la mort à l'ame, en la privant de la grace de Dieu, & la rend digne d'un châtiment éternel. (Conſultez ſur cette matiere les catéchiſmes & les caſuiſtes.)

Péché philoſophique. Quelques novateurs ont ainſi appellé les péchés commis par ceux qui n'ont point la connoiſſance de Dieu, ou qui ne penſent point à Dieu : tels ſont les infideles & les pécheurs endurcis. Ils ont prétendu que les péchés, que faiſoient ces ſortes de perſonnes, étoient à la vérité un mal moral, puiſque c'étoient des actions contraires à la raiſon ; mais qu'on ne pouvoit les qualifier d'offenſe de Dieu, parce que ceux qui les commettoient n'avoient point intention d'offenſer cet Etre ſuprême, puiſqu'ils ne le connoiſſoient pas, ou qu'ils ne penſoient point à lui ; par conſéquent, que leurs péchés ne méritoient point un châtiment éternel. Cette opinion a été condamnée en 1690, comme fauſſe & erronée, par le pape Alexandre VIII ; & l'aſſemblée du clergé de France, en 1700, en a porté le même jugement.

Péché véniel. Il eſt ainſi appellé, du mot latin *venia*, qui ſignifie *pardon*, parce qu'il eſt léger, qu'il ne prive point l'ame de la grace de Dieu, & qu'on en obtient aiſément le pardon. Un plus long détail ſur cet article n'eſt pas du reſſort de notre ouvrage.

Péché contre le Saint-Eſprit C'eſt un péché que l'Ecriture dit ne devoir jamais être remis, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Les théologiens n'expliquent pas bien préciſément quelle eſt cette ſorte de péché ; mais il paroît qu'il en eſt de pluſieurs ſortes, comme ſont l'opiniâtreté contre les vérités connues, l'impénitence finale, &c.

2. Les Abyſſins regardent tous les péchés que les jeunes gens peuvent commettre juſqu'à l'âge de vingt ans, comme des eſpiégleries d'enfant, que Dieu pardonne aiſément à la foibleſſe de l'âge.

Lorſqu'ils viennent ſe préſenter à leurs prêtres pour recevoir l'abſolution de leurs péchés, ils portent en main des branches d'olivier. Cette abſolution ſe donnoit autrefois dans leur pays d'une maniere bien fri-

Digitized by Google

vole. Le prêtre parcouroit l'égliſe, portant en main un encenſoir avec lequel il encenſoit les aſſiſtants, qui crioient : « J'ai péché ! j'ai péché ! » Après cette prétendue confeſſion, le prêtre récitoit quelques oraiſons qui paſſoient pour une abſolution. Cette eſpece de confeſſion parut encore trop rigoureuſe dans certains endroits. On trouva plus commode de ſe donner à ſoi-même l'abſolution. Voici comment l'on y procédoit : on mettoit dans un encenſoir de l'encens mêlé d'autres parfums ; on penchoit la bouche ſur la fumée, en diſant : « J'ai péché ; » après quoi l'on ſe croyoit abſous de tous ſes péchés.

3. Les Siamois ſont perſuadés, dit le P. Tachard, que « le métier des ſéculiers eſt de pécher, & que celui » de leurs moines, ou Talapoins, eſt de ne point pé» cher, & de faire pénitence pour ceux qui pechent, » Les Talapoins ont non-ſeulement adopté, mais encore inculqué au peuple cette opinion, qui eſt très-avantageuſe pour eux ; car, s'ils font pénitence pour les autres, ils en ſont bien payés ; & leur goût pour cette pénitence lucrative eſt pouſſé ſi loin, qu'ils font même commettre des péchés aux ſéculiers, afin d'avoir beaucoup de pénitences à faire, & par conſéquent beaucoup d'aumônes à recevoir. Ainſi l'on peut dire, à la lettre, que leur cuiſine eſt fondée ſur les péchés du peuple ; & ce fonds eſt excellent : car la loi des Siamois eſt ſi ſévere & ſi minutieuſe, qu'il n'eſt guere poſſible que les hommes les plus vertueux & les plus attentifs, avec la meilleure intention, ne la violent pluſieurs fois par jour.

PÉLAGIENS : hérétiques du cinquieme ſiécle. Ils prétendoient qu'Adam avoit été créé mortel ; que ſon péché n'avoit nui qu'à lui ſeul ; qu'il n'y avoit point de péché originel ; que les enfants peuvent être ſauvés ſans qu'ils ſoient baptiſés ; que la mort, ou le péché d'Adam, n'eſt pas cauſe de la mort de tout le genre humain, ni la réſurrection de J. C. cauſe de la réſurrection générale ; que l'homme pouvoit vivre ſans pécher ; que ſon libre arbitre lui ſuffiſoit pour faire le bien ; qu'à ſtrictement parler, il pouvoit ſe paſſer de

Digitized by Google

la grace. Pélage, moine Anglois, & Céleſtius, auſſi moine de profeſſion, furent les auteurs de cette héréſie qui fut en peu de temps fort accréditée. Céleſtius, homme ſubtil & éloquent, n'étoit que le diſciple de Pélage, qui, n'oſant prêcher lui-même ſon erreur, ſe ſervoit de lui pour la répandre & la faire goûter. Pluſieurs grands perſonnages s'éleverent contre cette héréſie; mais nul ne l'a ſi bien confondue que S. Auguſtin. Elle fut condamnée dans un grand nombre de conciles.

PÉLERINAGE: voyage que l'on fait à quelque lieu de dévotion.

1. M. Fleury nous apprend quelle fut l'origine des pélerinages. Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, « on » accouroit de tous côtés, dit cet auteur, aux tombeaux des ſaints, pour célébrer leur mémoire; & » ſouvent pluſieurs évêques s'y rencontroient. Un ſeul » exemple peut faire juger du reſte. S. Paulin rapporte plus de vingt noms, tant de villes que de » provinces d'Italie, dont les habitants venoient tous » les ans, en grandes troupes, avec leurs femmes & » leurs enfants, à la fête de S. Félix, le 14 de Janvier, nonobſtant la rigueur de la ſaiſon; & cela, » pour un ſeul confeſſeur, dans la ſeule ville de Nole. » Qu'étoit-ce par toute la Chrétienté? Qu'étoit-ce à » Rome, aux fêtes de S. Hippolyte, de S. Laurent, » des apôtres S. Pierre & S. Paul? On y venoit » même de fort loin, & en tout temps. Ainſi ont » commencé les pélerinages. Dès le commencement » du troiſieme ſiécle, quand S. Alexandre fut fait » évêque de Jéruſalem, il étoit venu de Cappadoce » viſiter les ſaints Lieux.

» Et véritablement, continue M. Fleury, c'étoit » un des meilleurs moyens d'aider la piété par les » ſens. La vue des reliques d'un ſaint, de ſon ſépulcre, de ſa priſon, de ſes chaînes, des inſtruments » de ſon martyre, faiſoit une toute autre impreſſion » que d'en entendre parler de loin. Ajoutez les miracles qui s'y faiſoient fréquemment, & qui attiroient même les infideles, par l'intérêt preſſant de la

Digitized by Google

» vie & de la ſanté. Chacun ſçait qu'un des premiers » effets de la liberté du Chriſtianiſme, fut le ſoin que » prit ſainte Hélene d'honorer les ſaints Lieux de Jé- » ruſalem & de toute la Terre ſainte. Les pélerinages » y furent depuis encore plus fréquents qu'auparavant. » Lorſqu'une croix de lumiere parut en plein midi à » Jéruſalem, ſous l'empereur Conſtantin, il y avoit » une infinité de pélerins de tous les pays du monde, » qui furent témoins de ce miracle. S. Jérôme, té- » moin oculaire, aſſure qu'en tout temps on y voyoit » un grand concours de toutes nations, même des » docteurs & des évêques. Ces voyages n'étoient pas » difficiles, à cauſe de la grande étendue de l'Empire » Romain, par la commodité de ſa ſituation tout au- » tour de la Méditerranée, & par les grands chemins » que l'on y avoit dreſſés de tous côtés pour le paſ- » ſage des armées & des voitures publiques. Ce n'é- » toit pas une grande entrepriſe, d'aller d'Eſpagne ou » de Gaule en Egypte, en Paleſtine ou en Aſie. »

« Les vœux & les pélerinages, dit M. de Thiers, » que l'on fait aux tombeaux des martyrs & des au- » tres ſaints, aux égliſes, aux chapelles, & aux autres » lieux de dévotion, ſont d'une grande antiquité, & » autoriſés par le témoignage des Peres & des autres » Ecrivains eccléſiaſtiques. Mais, de s'imaginer qu'on » ne ſçauroit être parfait ſans faire des pélerinages » aux Lieux ſaints, ou que, parce qu'on fait des pé- » lerinages aux Lieux ſaints, & qu'on y offre des » vœux & des prieres, on obtiendra de Dieu ce » qu'on lui demandera par l'interceſſion des ſaints » qu'on y réclame, on ſera délivré certainement des » maux & des peines que l'on ſouffre, on ſera exempt » de péché, on mourra dans la grace de Dieu, & on » ſera ſauvé, quoiqu'on mene une vie commune... » c'eſt une erreur groſſiere. »

Le pélerinage le plus célebre, parmi les Chré- tiens, étoit autrefois celui de la Terre-ſainte. Il donna naiſſance aux croiſades. Le voyage de Rome eut enſuite la vogue. Il fut un temps où l'on ne croyoit pas pouvoir être ſauvé ſi l'on n'alloit dans

Digitized by Google

cette capitale du monde Chrétien, visiter les tombeaux des apôtres. Les peres racontoient à leurs enfants les aventures de leurs voyages, & leur inspiroient le desir de les imiter. Les femmes quittoient leurs maris, les moines leurs couvents, pour faire cette pieuse caravane. Il est probable qu'ils n'en revenoient pas meilleurs; & les abus visibles de ces courses donnerent lieu au proverbe: *On ne s'amende pas pour aller à Rome.* Saint Jacques le Majeur, dont on prétend que les reliques sont à Compostelle, dans la province de Galice, en Espagne, attira aussi un prodigieux concours de pélerins. Voici comment s'exprime l'abbé de Vayrac * sur le fameux pélerinage de S. Jacques en Galice: « S. Jacques, patron de toute l'Espagne, repose depuis neuf cents » ans dans la métropolitaine de Compostelle. La figure de ce saint apôtre est sur le grand autel. C'est » un petit buste de bois, toujours éclairé de quarante » ou cinquante cierges blancs... Les pélerins baisent » la figure par trois fois, & lui mettent leur chapeau » sur la tête, avec une dévotion respectueuse. On voit » dans l'église une trentaine de lampes d'argent sus» pendues & toujours allumées, & six grands chan» deliers aussi d'argent, de cinq pieds de haut, don» nés par Philippe III. Tout autour de l'église on » voit de belles plateformes de grandes pierres de » taille, où l'on se promene; & au-dessus on en voit » une autre de même, où les pélerins montent & at» tachent quelque lambeau de leur habit à une croix » de pierre qu'on y a élevée. Ils font encore une au» tre cérémonie qui n'est pas moins singuliere. Ils » passent trois fois sous cette croix, par un trou si » petit, qu'ils sont contraints de se glisser sur l'esto» mac contre le pavé; de sorte que ceux qui ont » trop d'embonpoint ont beaucoup à souffrir. Cepen» dant il faut qu'ils en passent par-là s'ils veulent ga» gner l'indulgence qui y est attachée. » L'auteur des *Délices de l'Espagne*, dit « qu'on en a vu qui, ayant

* *Etat de l'Espagne.*

Digitized by Google

» oublié de passer sous la croix de pierre, sont reve-
» nus sur leurs pas, de plus de cinq cents lieues, pour
» cette pieuse cérémonie. » Il y a, dans l'église de S. Jacques de Compostelle, une chapelle qui appartient aux pélerins François.

Le pélerinage de Notre-Dame de Lorette n'est pas un des moins célebres. Voici sur cette église miraculeuse quelques détails que nous prendrons dans le Voyage d'Italie par Misson. L'an 1291, les anges transporterent la chambre de la sainte Vierge, de Nazareth en Dalmatie, & la poserent, le 10 de Mai, sur une petite montagne appellée *Terfatto*, où elle demeura trois ans & sept mois; au bout desquels les mêmes anges la porterent dans une forêt de la Marche d'Ancône, dans le territoire de Recanati. Des concerts célestes, & une grande lumiere dont la chambre étoit environnée, avertirent les habitans du miracle. Mais les vols & brigandages qui se commettoient dans cette forêt, furent cause que la chambre fut de nouveau transférée à un mille de-là. Elle ne put encore se fixer dans cet endroit. Deux freres, à qui le terrain appartenoit, se disputerent la sainte maison, chacun voulant l'avoir dans son lot. Pour terminer toute contestation, les anges l'enleverent pour la quatrieme fois, & la porterent à quelques pas de-là, au milieu du grand chemin, où elle a toujours demeuré depuis. Pour la garantir des inconvénients auxquels l'exposoit une pareille situation, on bâtit en cet endroit une magnifique église; &, pour conserver plus précieusement encore cette chambre sacrée, on éleva depuis quatre murailles qui l'environnent & qui la renferment comme dans une boîte, sans toutefois la toucher. On employa, pour décorer cet ouvrage, tous les ornements que peuvent fournir l'architecture, la sculpture & la peinture. « C'est
» un ordre Corinthien, & un marbre blanc de Carrare,
» avec des bas-reliefs extrêmement finis, où toute
» l'histoire de la Vierge est représentée. Il y a aussi dix
» niches l'une sur l'autre, entre les doubles colomnes.
» Dans les dix niches d'en bas, sont les statues de
» dix prophetes; & dans les dix niches d'en haut, celles

Digitized by Google

» des dix ſibylles. » La chambre de la Vierge que l'on nomme la *Santa Caſa*, eſt longue en dedans de trente-deux pieds, large de treize, & haute de dix-ſept. On voit en dedans ſur les murs, en cinq ou ſix endroits, des reſtes de peinture, qui repréſentent la Vierge tenant le petit Jeſus entre ſes bras. « Vers l'orient, eſt » la petite cheminée de la chambre; & au-deſſus, dans » une niche, la grande Notre-Dame de Lorette. On » dit que cette N. D. eſt de bois de cedre, &.... » que c'eſt un ouvrage de S. Luc.... La figure eſt haute » de quatre pieds, ou environ. Les ornements dont » elle eſt chargée ſont d'un prix infini. Elle a un grand » nombre de robes de rechange, & ſept différents habits » de deuil pour la Semaine ſainte. Soit qu'on l'habille, » ou qu'on la deshabille, cela ſe fait avec de grandes » cérémonies. Sa triple couronne, qui eſt toute couverte » de joyaux précieux, eſt un préſent de Louis XIII, roi » de France. On dit que ce diſtique eſt gravé par-de- » dans :

Tu caput ante meum cinxiſti, Virgo, coronâ;
Nunc caput ecce teget noſtra corona tuum.

C'eſt-à-dire : « O Vierge ! c'eſt vous qui m'avez cou- » ronné; ſouffrez que je vous couronne à mon tour. »

Dans une petite fenêtre ménagée dans le mur, du côté du midi, on conſerve précieuſement quelques plats de terre, que l'on prétend avoir ſervi à la ſainte Famille, & dont pluſieurs ſont revêtus d'or. Parmi les reliques qui ſont placées ſous l'autel où l'on célebre ordinairement, on remarque un autel qu'on dit être conſtruit de la main des apôtres. Ces reliques ſont enchâſſées dans de l'argent. Il ſeroit difficile de décrire les immenſes richeſſes qui ſont accumulées dans ce ſaint lieu. Les yeux, de quelque côté qu'ils ſe tournent, ſont éblouis par l'éclat de l'or & des pierreries. On ne voit que lampes, que ſtatues, buſtes & autres figures d'or & d'argent. On y compte vingt-huit candélabres d'argent & de vermeil, & douze d'or maſſif, dont chacun peſe trente-ſept livres. On laiſſe pendant un certain temps la derniere offrande riche ſous les yeux de la ſainte

Digitized by Google

sainte Vierge, jusqu'à ce qu'il en vienne une autre aussi riche qui la remplace.

Les murailles qui renferment la *Santa Casa* sont éclairées en dehors d'un grand nombre de chandeliers à bras, & d'autres luminaires. Mais ce qu'on trouve de plus rare dans cet endroit, dit notre auteur, « ce sont » les processions de ceux qui font le tour de cette mai» son à genoux. Les uns tournent cinq fois, les autres » sept, & les autres douze, selon le mystere qu'ils » cherchent dans le nombre. Représentez-vous qua» rante ou cinquante personnes, hommes, femmes » & petits enfants, tout cela trottant sur ses genoux en » tournant d'un côté, & un pareil nombre qui les ren» contre en allant de l'autre. Chacun tient son chape» let, & murmure ses patenôtres. Cependant ils son» gent tous à côtoyer la muraille, tant pour abréger le » chemin, que pour approcher de plus près le saint lieu; » ce qui les fait souvent entre-choquer, & ne cause » pas peu d'embarras. Cela ne se fait que quand il y » a peu de monde.... Il est difficile d'imaginer, conti» nue notre auteur, une chose plus plaisante que les ca» ravanes de pélerins & de pélerines, quand ces cara» vanes arrivent ensemble en corps de confrérie. Plu» sieurs confréries, de Boulogne par exemple, se joi» gent ensemble pour faire le pélerinage. Chaque so» ciété se revêt de son sac de toile ordinaire, avec le » capuchon de la même toile, fait en chausse d'hypo» cras, qui couvre entiérement la tête, & ne laisse que » trois trous, pour les yeux & pour la bouche.... On » n'oublie pas les grands chapelets, les ceintures, les » bourdons & les armes de la confrérie, qui sont ou » peintes ou brodées, & qui se portent devant & der» riere sur la poitrine de chaque confrere. Ces pélerins » ainsi équipés montent tous sur des ânes. Ces ânes sont » réputés avoir quelque odeur de sainteté, à cause de » leurs fréquents pélerinages. Ils ne trébuchent presque » jamais; & si quelquefois cet accident leur arrive, » c'est, dit-on, sans aucun danger pour le pélerin. Voilà » pour les hommes. Les femmes s'habillent le plus ri» chement qu'il leur est possible, & attachent à leurs

Digitized by Google

» corps de robe un petit bourdon de la longueur de la » main ; bourdon qui donne lieu à quantité de jolies » penſées, & qui ſert à égayer l'entretien ſur la route. » Ces confréries de dames montent dans des caleches, » & les eſcadrons d'âniers les eſcortent & les environ- » nent. Ne fait-il pas beau voir ces dévots pantalons, » ainſi montés & ajuſtés, faire cent poſtures & cent ca- » racoles accompagnées de chanſons bouffonnes, pour » divertir meſdames les pélerines ? Ne vous étonnez » pas de voir des femmes dans cette liberté. Le pré- » texte de dévotion .... eſt une raiſon capable de les » arracher de leurs priſons ordinaires ; & d'ailleurs je » ne doute pas que chacune n'ait du moins auprès d'elle » quelque frere ou quelque eſpion. »

Nous terminerons ce qui regarde Lorette par quelque détail ſur le fameux tréſor de cette égliſe. C'eſt une chambre ſpacieuſe, dont les murs ſont lambriſſés par dix-ſept grandes armoires à double battant. « La » voûte eſt de ſtuc, à compartiments dorés & enrichis » de belles peintures. L'argenterie n'eſt pas digne d'en- » trer dans les armoires. Cela ſe ſouffroit au commen- » ment ; mais aujourd'hui on l'entaſſe confuſément dans » des lieux écartés, juſqu'au premier beſoin. Ces ar- » moires ne ſont donc remplies que de pur or, de pier- » reries diſtinguées, ou de vaſes & d'ornements plus » précieux que l'or. Pour comprendre la maniere dont » ces grandes richeſſes ſe ſont ainſi accumulées, il n'y » a qu'à ſe ſouvenir que tous les peuples, tous les prin- » ces & tous les états qui reconnoiſſent l'autorité du » pape, apportent continuellement depuis quatre cents » ans, & viſent même à ſe ſurpaſſer les uns les autres. » Il eſt important de ſçavoir qu'il n'y a pas, dans la ville de Lorette, un ſeul habitant qui ne ſe prétende deſcendu de gens qui ont vu l'arrivée de la *Santa Caſa*. « Tous » ont ouï dire à leurs grands peres qu'ils l'avoient en- » tendu raconter à leurs biſaïeuls. »

2. La loi de Mahomet ordonne aux Muſulmans d'aller, une fois dans leur vie, en pélerinage à la Mecque, qui eſt regardée comme le centre du Mahométiſme. Mais les riches peuvent aiſément s'exempter d'un voyage

Digitized by Google

ſi long & ſi pénible. Il leur eſt permis de le faire faire par un autre, pourvu qu'ils en payent la dépenſe, qui eſt conſidérable. Mahomet n'eſt pas le ſeul ni le premier qui ait illuſtré la Mecque; on prétend que c'eſt dans ce lieu qu'eſt placé le tombeau du patriarche Abraham. La plûpart des Mahométans croient que ce fut-là qu'il ſe mit en devoir d'immoler ſon fils Iſaac. Si l'on en croit Nicolas de Damas, le fameux chêne de Mambré, ſous lequel Abraham converſa avec les trois anges, étoit ce qui attiroit à la Mecque ce concours des peuples voiſins, payens, Juifs & Chrétiens. Nous apprenons d'Euſebe & de S. Jérôme, que, de leur temps, ce lieu étoit fort célebre par le grand nombre de perſonnes qui s'y rendoient par dévotion. La Mecque, devenue le berceau de la religion Mahométane, n'a fait qu'acquérir un nouveau luſtre. Elle voit arriver tous les ans des caravanes nombreuſes de pélerins qui viennent dans ce ſanctuaire de leur religion, rendre leurs hommages à Mahomet. Une des plus belles caravanes de tout l'Orient, eſt celle qui part du Caire. L'intendance de tout ce qui concerne cette caravane eſt confiée aux Bachas d'Egypte. Ce ſont eux qui choiſiſſent l'eſcorte qui accompagne ordinairement la caravane, pour la défendre des inſultes des brigands. Ils en nomment auſſi les principaux officiers. C'eſt à leurs frais qu'on fabrique le riche pavillon & les magnifiques tapiſſeries deſtinées pour orner la grande Moſquée de la Mecque.

La caravane eſt toujours diviſée en deux troupes. La premiere eſt compoſée des pélerins du Caire, de Conſtantinople, de Damas, & de pluſieurs autres endroits. Les habitants de la Barbarie, depuis Maroc juſqu'à Tripoli, compoſent la ſeconde troupe. Elle part du Caire un jour plus tard que la premiere; &, comme la marche eſt réglée, il y a toujours entre les deux caravanes la diſtance d'une journée de chemin. Au retour, l'ordre eſt changé; & ce ſont les Barbareſques qui marchent devant. La crainte qu'ont les Turcs que les habitants de la Barbarie ne s'emparent de la Mecque, les porte à prendre cette précaution. Ils ſe rappel-

Digitized by Google

lent une ancienne prophétie qui annonce que la Mecque tombera un jour au pouvoir des Magarbins, ou Occidentaux ; &, quoique cette prédiction paroiſſe plutôt convenir aux Européens, ils l'appliquent cependant aux Barbareſques, parce qu'ils ſont Mahométans.

Ce n'eſt pas la dévotion ſeule qui anime ces caravanes. Le deſir du gain fait entreprendre à la plûpart des pélerins ce pénible voyage. Ils portent à la Mecque des marchandiſes de leur pays, dont ils font commerce lorſqu'ils ſont arrivés dans cette ville : c'eſt pourquoi il leur faut une bonne eſcorte pour défendre leurs richeſſes du pillage. Toutes les troupes du Grand-Seigneur qui ſe trouvent en Egypte, ſont deſtinées pour les accompagner. Celui qui les commande ſe nomme l'*Emir-Hadge*, ou Prince des Pélerins. C'eſt toujours quelque grand ſeigneur, qui mene à ſa ſuite, outre l'eſcorte ordinaire, quatre ou cinq cents cavaliers entretenus à ſes dépens. Il reçoit du Grand-Seigneur cent mille écus pour cette commiſſion. Mais le profit que cet emploi lui donne lieu de faire, ſe monte bien plus haut. Il retire des ſommes immenſes du débit des vivres & des proviſions qu'il fait conduire ſur la route. Il loue des chameaux aux marchands, pour voiturer leurs marchandiſes ; ce qui lui procure encore un gain conſidérable. Il reçoit en outre un grand nombre de riches préſents de la part des pélerins. Dès le moment qu'il part du Caire, il jouit d'une autorité ſouveraine, qui dure pendant tout le temps du voyage. Il peut diſpoſer à ſon gré de la vie de tous les pélerins ; &, lorſqu'il eſt de retour, on ne fait jamais aucune recherche ſur ſa conduite.

Quelques jours avant que la caravane ſe mette en marche, l'Emir-Hadge, accompagné de ſes parents, de ſes amis, & ſuivi des troupes qui doivent compoſer l'eſcorte, ſe rend au château du Bacha. On le reçoit dans la ſalle du Divan, où ſe trouvent raſſemblées près de trois mille perſonnes. On lit d'abord à haute voix l'acte par lequel le Grand-Seigneur a donné à l'Emir le commandement de la caravane. On fait enſuite la lecture d'un autre acte par lequel il eſt atteſté que le chef

Digitized by Google

de la caravane a reçu du Bacha, dans la salle même du Divan, le pavillon destiné pour la Mecque, le nombre de bourses que le sultan a coutume d'envoyer à la ville sainte, & la somme que Sa Hauteſſe accorde à l'Emir, pour la dépense du voyage & l'entretien des troupes de l'escorte. Le Bacha fait ensuite présent à l'Emir-Hadge d'une veste de drap, doublée de samour. Les officiers de ce seigneur, & les chefs de l'escorte, ont aussi part à la libéralité du Bacha, qui leur distribue plusieurs autres vestes d'un moindre prix. L'Emir-Hadge reçoit encore du Bacha plusieurs provisions de bouche, comme du sucre, du riz, du café. Mais, à son retour, il paye bien les présents du Bacha, auquel il rapporte les plus précieuses marchandises de l'Inde. Après cette cérémonie, l'Emir-Hadge sort du château, & traverse toute la ville, revêtu de la veste qu'il a reçue du Bacha, & précédé du magnifique pavillon qu'on porte devant lui. La caravane l'attend hors de la ville dans une plaine, autour d'un petit lac formé par les débordements du Nil. Arrivé sous ses tentes, l'Emir traite magnifiquement les seigneurs qui l'ont suivi. La veille du départ & la nuit qui le succede sont consacrés à la joie & aux festins. Les amis des pélerins viennent leur dire adieu, &, dans cette occasion, étalent toute la magnificence que comporte leur état. Les femmes mêmes, en faveur de cette fête, sortent de l'esclavage où elles sont renfermées, & se rendent dans la plaine où la caravane est rassemblée; mais elles sont portées dans des litieres bien fermées. Sur le point d'entreprendre un si long voyage, incertains du retour, les pélerins s'enivrent de plaisir, pour se préparer aux fatigues qui les attendent, & embrassent leurs amis, comme ne devant plus les revoir. Le lendemain, il rentre dans le Caire plus de cinquante mille personnes. Ce nombre, joint à celui des pélerins, qui est ordinairement de quarante mille, peut donner une idée de la multitude prodigieuse qui se trouve rassemblée pour cette fête.

Le 29 de la lune qui suit celle de Ramadan, la caravane se met en marche. Elle a coutume de partir,

Digitized by Google

tous les matins, quatre ou cinq heures avant le jour, & continue sa route jusqu'à deux heures après midi. Mais souvent, pour éviter les incommodités des chaleurs excessives, elle marche pendant toute la nuit. L'ardeur de ce climat est ordinairement tempérée, pendant l'été, par un vent de nord très-frais. On a soin d'élever beaucoup les tentes du côté qui est exposé à ce vent; &, par ce moyen, il rafraîchit l'eau qu'on porte renfermée dans des vases, & l'empêche de se corrompre. Mais si, par malheur, il arrive que ce vent du nord ne souffle pas, l'air brûlant qu'on respire répand la mortalité sur la caravane. Quelquefois il s'éleve un vent de midi, qui roule des tourbillons de sable, sous lesquels les hommes & les bêtes sont ensevelis. On remarque que les corps de ces malheureux que le sable a étouffés sont ensuite tellement desséchés par le soleil, & deviennent si légers, que souvent, lorsque les caravanes passent par le même chemin, s'il arrive qu'un pélerin marche sur le bout du pied d'un de ces cadavres, il se leve à l'instant à sa rencontre, & le frappe au visage.

Outre les fatigues & les dangers que les pélerins ont à essuyer pendant le cours de ce voyage, ils ont encore de prodigieuses dépenses à faire. Pendant l'espace de cent jours qu'ils sont en marche, il leur faut des voitures pour leur commodité & pour le transport de leurs provisions qui sont en grande quantité; car il ne se présente sur la route aucune ville, à l'exception de Médine; encore n'y passe-t-on qu'en revenant. Il faut donc qu'ils portent avec eux de l'eau & du bois, outre les vivres ordinaires. Si les Arabes apportent quelques denrées à la caravane, il les vendent excessivement cher. A peine, dans l'espace de trois ou quatre jours, peut-on trouver une fois de l'eau. Lorsqu'il s'agit d'acheter à la Mecque de nouvelles provisions pour le retour, on les paye trois fois plus qu'elles ne coûteroient au Caire, parce que des caravanes si nombreuses ne peuvent manquer d'amener la cherté sur leur passage. Les pélerins ne se contentent pas même des frais nécessaires: ils ont l'ambition de briller, dans ce voyage, plus que ne le permettent leurs facultés. Ils font de

Digitized by Google

grandes aumônes à une troupe de pauvres qui ſuivent la caravane & vivent à ſes dépens. Ils emportent avec eux de riches préſents deſtinés pour le temple de la Mecque & pour l'Emir-Hadge. La Mecque poſſede, il eſt vrai, de grands revenus, qui doivent être employés à ſoulager les pélerins; mais l'avarice des adminiſtrateurs & de l'Emir-Hadge s'oppoſe à cette pieuſe deſtination.

Pour que les Turcs, naturellement économes & ménagers, entreprennent un voyage ſi diſpendieux, il faut, ſans doute, qu'ils ſoient animés par un motif de religion bien puiſſant: auſſi, dès l'enfance, a-t-on ſoin d'inſpirer à tous les Mahométans le deſir de faire ce fameux pélerinage; & rien n'eſt capable de ralentir à cet égard leur zele & leur dévotion. Les femmes mêmes entreprennent ce voyage avec leurs maris. Quelquefois elles ſe mettent en marche toutes ſeules; & les Turcs, ſi délicats ſur la bienſéance du ſexe, ſouffrent l'irrégularité de cette conduite en faveur du motif. Les femmes, il eſt vrai, font ce voyage avec toute la décence poſſible: celles qui ſont riches ſe font porter dans des litieres; quelques-unes ſont aſſiſes dans des eſpeces de cages couvertes qu'on ſuſpend aux deux côtés d'un chameau. Les femmes du commun vont ſimplement montées ſur des chameaux, & n'ont que leur voile pour ſe dérober aux rayons brûlants du ſoleil & aux avides regards des hommes; mais, en général, on veille avec le plus grand ſoin, pendant tout le voyage, ſur l'honneur des perſonnes du ſexe; & jamais il n'arrive qu'elles reçoivent la plus légere inſulte.

Les chameaux qui portent la caravane ſont tous peints en jaune. Leur tête eſt ornée de plumes rouges d'autruche. Ils portent de chaque côté une petite baniere; & leurs harnois ſont ſemés de divers coquillages. Le ſecond & le troiſieme de chaque brigade portent de longues ſonnettes de chaque côté. Tous ont ſous la ſelle un gros tapis dont on ſe ſert pour les couvrir pendant la nuit. L'Emir-Hadge & les pélerins riches parent leurs chameaux de divers ornements qui les diſtinguent; mais ceux qui portent les préſents qu'on en-

Digitized by Google

voie à la Mecque ſont le plus magnifiquement décorés. On remarque ſur-tout le chameau ſur lequel eſt placé le grand pavillon qu'on appelle *mahmel*, où couverture du tombeau de Mahomet & d'Abraham. La baſe de ce pavillon eſt quarrée & s'éleve en pyramide. Il eſt orné d'une riche broderie d'or ſur un fond verd. Le chameau choiſi pour tranſporter ce précieux pavillon, eſt exprès élevé pour ce noble uſage. Il eſt peint en jaune comme les autres. La trouſſe ſuperbe qui le couvre lui deſcend juſqu'aux pieds. Il n'a rien de découvert que la tête, le cou & la croupe, & chacune de ſes parties a ſon ornement particulier. Cet heureux chameau eſt regardé comme ſacré après qu'il a été employé à cette fonction; & l'on ſe feroit un ſcrupule de le faire ſervir à des travaux profanes.

La caravane emploie ordinairement trente-huit jours à ſe rendre à la Mecque; mais elle eſt quelquefois attaquée par les Arabes vagabonds qui exercent leur brigandage dans ces déſerts. Cet accident eſt cauſe qu'elle arrive un ou deux jours plus tard. Pour le prévenir, on fait porter ſur des chameaux quelques petits canons qui épouvantent les Arabes & les empêchent d'approcher; mais leur uſage ordinaire eſt de donner le ſignal pour décamper.

La caravane de Damas ſe réunit à celle du Caire à Beddar, lieu diſtant de la Mecque ſeulement de ſix journées. Elles achevent enſemble le voyage; &, lorſqu'elles ſont arrivées à la ville ſainte, elles s'y repoſent pendant trois jours, en attendant les autres caravanes qui viennent par mer des Indes, & par terre de différents endroits de l'Aſie. Toutes ces caravanes ſe trouvant raſſemblées, ſe rendent, un certain jour, ſur la montagne d'Arafat, à ſix lieues de la Mecque, où ils croient qu'Abraham offrit à Dieu le ſacrifice de ſon fils Iſaac. La fête qu'ils célebrent dans cet auguſte lieu ſe nomme *Korban-Bairam*, ou le ſecond Bairam; mais les Arabes l'appellent *je al Korban* & *je al Adha*, c'eſt-à dire la Fête du Sacrifice, parce que, dans ce jour, on immole une multitude prodigieuſe d'animaux de toute eſpece.

Digitized by Google

C'eſt dans ce lieu que les pélerins ſe raſent la tête & le viſage, & prennent le bain. Après avoir fait leurs prieres, ils s'en retournent à la Mecque : ils viſitent la maiſon d'Abraham, qu'on appelle *la Kaaba*, & les autres lieux conſacrés par la dévotion des Mahométans. On place dans la grande Moſquée le pavillon nouvellement apporté du Caire, & l'on en retire le vieux qu'on remet entre les mains de l'Emir-Hadge. Ce ſeigneur avoit coutume autrefois de le porter à Conſtantinople, & de le préſenter au Grand-Seigneur qui le faiſoit couper en pluſieurs morceaux qu'il diſtribuoit aux princes Mahométans & aux grands de ſa cour; mais, depuis long-temps, les Emirs ſe ſont emparés de cette dépouille précieuſe, dont ils vendent les morceaux aux pélerins à un prix exceſſif.

La ville de la Mecque n'étant pas aſſez grande pour contenir une multitude ſi prodigieuſe d'étrangers avec leurs équipages, les caravanes ſont obligées de camper aux environs de la ville, & ſéjournent ſous des tentes pendant l'eſpace de neuf à dix jours. Il ſe tient une foire des plus conſidérables du monde ; & le commerce qui s'y fait eſt prodigieux. On admire ſur-tout le ſilence & la tranquillité qui regnent dans ce concours étonnant de marchands & de pélerins.

Lorſque l'Emir-Hadge juge qu'il eſt temps de partir, il fait donner un ſignal pour avertir les pélerins de ſe préparer au départ. S'il ſe trouve quelques riches marchands qui n'aient pas encore eu le temps de terminer leurs affaires, l'Emir leur vend bien cher quelques jours de délai qu'il leur accorde. La caravane, en s'en retournant, paſſe par Médine : c'eſt-là que les pélerins rendent leurs hommages au tombeau de Mahomet, auquel ils font de riches préſents.

Lorſqu'après tant de peines & de dangers encourus dans un voyage de cent jours, la caravane approche enfin du Caire, les parents & les amis des pélerins viennent à leur rencontre dans le même endroit où ils ont reçu leurs adieux, & célebrent leur retour par les mêmes réjouiſſances que leur départ. A peine peuvent-ils les reconnoître, tant ils ſont défigurés par la fati-

Digitized by Google

gue, & brûlés par l'ardeur du soleil. Les pélerins à leur retour prennent le titre de Hadge, qui signifie Pélerin. Ils s'en font honneur comme d'un titre glorieux, & n'oublient jamais de le mettre à la tête de leurs noms, & signent toujours Hadge Mahomet, Hadge Mustapha. Ils jouissent, dans leurs familles, des distinctions les plus flatteuses. On les reçoit par-tout avec honneur, & on a soin d'orner exprès les maisons où ils doivent entrer, & le peuple les regarde comme des saints; mais cette vénération populaire n'est pas trop bien fondée. On remarque communément que les pélerins, au retour de leur voyage, sont plus méchants qu'ils n'étoient auparavant. Il y a même un ancien proverbe qui dit: « Gardez-vous d'un homme qui a fait une fois le pélerinage de la Mecque. S'il le fait deux fois, évitez tout » démêlé avec lui. Mais gardez-vous de rester dans » son voisinage, s'il a fait trois fois ce voyage. »

Il semble que, proportion gardée, on devroit aussi avoir quelques égards pour les pauvres chameaux qui ont servi à la caravane. Cependant, dès qu'ils sont arrivés, on les envoie sans pitié mourir de faim dans les sables, parce qu'on n'en peut plus tirer aucun service.

3. Les Chinois ont beaucoup de goût pour les pélerinages, principalement les femmes, qui, toujours réservées dans l'enceinte de leurs maisons, ne sont pas fâchées de trouver ce prétexte pour se faire voir en public, & se dérober pour quelque temps au joug incommode d'un mari. Ces voyages de dévotion sont très-fréquents à la Chine, parce que, les temples les plus fameux étant bâtis sur des montagnes, on vient de toutes les provinces, & quelquefois de deux ou trois cents lieues, pour les visiter.

4. Les Japonois ont aussi plusieurs pélerinages dont ils s'acquittent avec la même dévotion. Les pélerins voyagent rarement seuls. Ils forment ordinairement une petite caravane de quatre ou cinq personnes. Cette troupe reconnoît un chef qui pour marque de sa dignité porte un bâton auquel sont attachées plusieurs bandes de papier blanc, réunies ensemble en maniere de faisceau: dans leur marche ils observent un certain ordre.

Digitized by Google

A la tête de la caravane marchent deux pélerins avec une gravité & une lenteur affectée : ils tiennent chacun par un bout une machine assez semblable à une civiere, sur laquelle est placée une cloche ou une chaudiere couverte de branches de sapin & de papier découpé. Le commandant de la troupe suit la civiere en dansant, & en chantant d'un ton triste quelques hymnes pieux. Il y en a un qui est chargé de mendier pour la subsistance des autres; il devance ordinairement la troupe, & s'arrête dans les villages pour recueillir les aumônes des habitants. Un des pélerinages les plus considérables consiste à visiter les trente-trois principales pagodes du dieu *Canon* ou *Quanwon :* ceux qui l'ont entrepris chantent le long du chemin les louanges de leur dieu, & se font remarquer par un écriteau qu'ils portent au cou, où sont marqués les noms des pagodes de *Canon* qui leur restent encore à visiter. Tous ces pélerins sont ordinairement vêtus de blanc : il y en a quelques-uns qui se distinguent par leur austérité, & qui font le voyage tout nus, même dans la saison la plus rigoureuse, n'ayant pour tout vêtement qu'un peu de paille autour de la ceinture ; on remarque qu'ils ne reçoivent rien des passants. Ces sortes de pélerinages se font ordinairement pour accomplir quelque vœu que l'on a fait pendant une maladie ou dans quelqu'autre circonstance critique.

5. Il y a dans l'isle de Ceylan deux pélerinages fameux, institués à l'honneur de Buddu, & qui se font ordinairement dans le mois de Mars : le premier consiste à se rendre dans un lieu célebre par un miracle que Buddu y opéra autrefois. Se trouvant dans cet endroit pendant la plus grande chaleur du jour, & cherchant un ombrage pour se mettre à l'abri du soleil, un arbre se transporta tout-à-coup auprès de lui, & lui offrit son épais feuillage. Buddu s'y reposa, & depuis ce temps il prenoit souvent plaisir à venir sous cet arbre respirer le frais. Les dévots vont aujourd'hui en pélerinage sous cet arbre, & y adressent leurs prieres à Buddu. On a élevé autour de cet arbre sacré un grand nombre de petites cabanes pour la commodité des pélerins. Ceux qui sont dans l'impossibilité de faire ce voyage tâchent

Digitized by Google

du moins d'aller sur la route aussi loin qu'ils le peuvent; &, lorsque la fatigue ne leur permet plus d'avancer, ils entrent dans le premier temple qu'ils rencontrent sur le chemin, & là, tournés du côté de l'arbre, ils offrent leurs hommages à Buddu. L'autre lieu de dévotion est une montagne la plus élevée de toute l'isle, à laquelle les Chrétiens ont donné le nom de *Pic d'Adam*. Au pied de la montagne est une vaste plaine arrosée de plusieurs ruisseaux: les pélerins ne manquent pas d'y laver non-seulement leurs corps, mais encore leurs chemises & leurs habits, dans l'idée qu'ils se purifient, par ce moyen, de toutes les souillures qu'ils peuvent avoir contractées. Il y a des chaînes de fer, attachées le long de la montagne, par le moyen desquelles ils montent jusques sur le sommet: c'est-là qu'on voit la trace du pied de *Buddu*, que ce dieu prétendu laissa imprimée sur un rocher, lorsqu'il quitta la terre pour s'élever vers le ciel. On remarque en effet sur ce rocher l'empreinte d'un pied qui paroît avoir été celui d'un géant. Il ne faut pas douter que quelques prêtres du pays n'aient fait imprimer sur ce rocher la forme d'un pied, qu'ils ont fait passer pour celui de *Buddu*, afin de profiter des offrandes des pélerins. Les Siamois pensent aussi que l'empreinte du pied de Sommona-Codom se voit dans trois endroits différents, à Siam, au Pégu, & dans l'isle de Ceylan. Quoi qu'il en soit, sur cette montagne consacrée par la trace du pied de Buddu, il y a un temple auprès duquel demeure un prêtre qui a soin de débiter aux pélerins un grand nombre de fables propres à mettre en crédit une pareille dévotion, & qui, pour fruit de ses contes, profite des riches offrandes que les dévots apportent en l'honneur de Buddu.

6. Les Faquirs de l'Indostan se mettent aux pieds des fers si pesants, qu'ils ont bien de la peine à se remuer; ils se couvrent les épaules d'un manteau bleu, qui est la couleur du deuil; &, dans cet état, ils se traînent nu-pieds sur le sable brûlant vers les tombeaux de leurs saints.

PÉNATES: dieux domestiques & tutélaires des an-

Digitized by Google

ciens Romains, ainſi nommés, du latin *penu*, qui ſignifie la proviſion de la maiſon, & le lieu où elle ſe garde. On les confond ordinairement avec les dieux Lares. *Voyez* LARES.

PÉNIE, c'eſt-à-dire *Pauvreté*. Les anciens, qui faiſoient des dieux de tout, avoient auſſi diviniſé la Pauvreté. On peut croire que, dans leur ſiécle ainſi que dans le nôtre, cette divinité n'avoit pas beaucoup d'adorateurs. Elle en avoit cependant, ſur-tout à Gadara, où elle étoit honorée d'un culte ſpécial. On la regardoit comme la mere de l'induſtrie & des arts; &, ſous cet aſpect, elle méritoit ſans doute plus d'honneurs que l'aveugle dieu des richeſſes. On avoit fait à la Pauvreté une généalogie comme aux autres divinités. Il n'y a, ſur cette matiere, rien de ſatisfaiſant que l'allégorie de Platon, qui faiſoit l'Amour fils de la Pauvreté, parce que le propre de l'Amour eſt de demander toujours, &, lors même qu'il jouit, de deſirer encore quelque choſe.

PÉNIN. On a trouvé, ſur une colonne dreſſée au haut de la montagne du petit Saint-Bernard, la figure d'un jeune homme nu, avec cette inſcription : *Lucius Lucilius deo Penino optimo maximo donum dedit.* C'eſt-à-dire : « Lucius Lucilius a élevé ce monument au dieu » Pénin, très-bon & très-grand. » On ne ſçait pas préciſément quel eſt ce dieu Pénin. Les uns prétendent que c'eſt le ſoleil : les autres veulent que ce ſoit Jupiter.

PÉNITENCE. On peut regarder la pénitence comme ſacrement, ou comme vertu. Pour ce qui regarde la Pénitence conſidérée comme ſacrement, *voyez* CONFESSION, CONTRITION, ABSOLUTION.

La pénitence, comme vertu, eſt un ſentiment de douleur & de regret des péchés que nous avons commis, qui nous porte à mortifier notre corps pour les expier.

On appelle *pénitence* la peine que les confeſſeurs impoſent pour la ſatisfaction des péchés dont on s'eſt accuſé.

1. Pour faire connoître au lecteur quelle étoit autrefois la ſévérité de la primitive Egliſe dans l'im-

Digitized by Google

position des pénitences, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ce que dit M. Fleury sur cette matiere, dans son Traité sur les Mœurs des Chrétiens. On trouvera, à l'article CANONS PÉNITENTIAUX, quels étoient les crimes pour lesquels on imposoit les pénitences dont nous allons parler, & quelle étoit la durée de la pénitence pour chaque crime. Nous allons décrire ici en quoi consistoit cette pénitence.

Ceux qui, après avoir commis quelque grand crime, vouloient en obtenir le pardon, alloient eux-mêmes demander la pénitence. « On les recevoit avec une grande charité, mais accompagnée de discrétion. On leur faisoit sentir que c'étoit une grace qui ne devoit pas s'accorder facilement. On éprouvoit auparavant, par quelque délai, si leur retour étoit sincere & solide. C'étoit à l'évêque à imposer la pénitence. Il jugeoit si le pécheur y devoit être admis; combien elle devoit durer; si elle devoit être secrette ou publique; s'il étoit à propos, pour l'édification de l'Eglise, qu'il fît même sa pénitence publiquement. On n'admettoit pas facilement les jeunes gens à la pénitence, à cause de la fragilité de l'âge, qui faisoit craindre que leur conversion ne fût pas solide. On tenoit aussi pour suspecte la conversion de ceux qui attendoient l'extrémité d'une maladie pour demander la pénitence; &, s'ils revevoient en santé, on les obligeoit d'accomplir la pénitence canonique. Plusieurs faisoient pénitence publique, sans que l'on sçût en particulier pour quels péchés ils la faisoient; & plusieurs faisoient pénitence en secret, même pour de grands crimes, comme les femmes mariées, pour les adulteres inconnus à leurs maris, & les autres dont la pénitence publique auroit trop causé de scandale, ou à qui la publication de leurs crimes auroit pu faire perdre la vie. Mais il étoit si ordinaire de voir des Chrétiens jeûner, prier, veiller, coucher sur la terre, même par simple dévotion, qu'il n'y avoit pas grand sujet de s'informer pourquoi ils en usoient ainsi....

Ceux à qui il étoit prescrit de faire pénitence publique venoient, le premier jour de Carême, se pré-

Digitized by Google

ſenter à la porte de l'égliſe, en habits pauvres, ſales & déchirés; car tels étoient, chez les anciens, les habits de deuil, non-ſeulement chez les Juifs, mais chez les Grecs & les Romains, même à la fin du quatrieme ſiécle de l'Egliſe. Etant entrés dans l'égliſe, ils recevoient, de la main du prélat, des cendres ſur la tête, & des cilices pour s'en couvrir; puis demeuroient proſternés, tandis que le prélat, le clergé & tout le peuple faiſoient pour eux des prieres à genoux. Le prélat leur faiſoit une exhortation pour les avertir qu'il alloit les chaſſer pour un temps de l'égliſe, comme Dieu chaſſa Adam du paradis pour ſon péché; leur donnant courage, & les animant à travailler, dans l'eſpérance de la miſéricorde de Dieu. Enſuite il les mettoit en effet hors de l'égliſe, dont les portes étoient auſſi-tôt fermées devant eux. Les pénitents demeuroient d'ordinaire enfermés, & occupés à divers exercices laborieux. On les faiſoit jeûner tous les jours, ou très-ſouvent, au pain & à l'eau, ou avec quelqu'autre ſorte d'abſtinence, ſelon leur péché, ſelon leurs forces & leur ferveur. On les faiſoit prier long-temps à genoux ou proſternés, veiller, coucher ſur la terre, diſtribuer des aumônes ſelon leur pouvoir. Pendant la pénitence, ils s'abſtenoient non-ſeulement des divertiſſements, mais encore des converſations, des affaires & de tout commerce, même avec les fideles, ſans grande néceſſité. Ils ne ſortoient que les jours de fête ou de ſtation, auxquels ils venoient ſe préſenter à la porte de l'égliſe; ce qu'ils obſervoient pendant quelque temps. Enſuite on les faiſoit entrer pour entendre les lectures & les ſermons, mais à la charge de ſortir avant les prieres; puis ils étoient admis à prier avec les fideles, mais proſternés; & enfin debout comme les autres. On les diſtinguoit encore d'une autre maniere du reſte des fideles, en les plaçant dans l'égliſe du côté gauche.

Il y avoit donc quatre ordres de pénitents; les *Pleurants*, les *Auditeurs*, les *Proſternés*, les *Conſiſtants*, c'eſt-à-dire ceux qui prioient debout; & tout le temps de la pénitence étoit diſtribué en ces quatre états.

Digitized by Google

Nous les trouvons marqués depuis le temps de saint Grégoire Thaumaturge, vers l'an 260. Par exemple, celui qui avoit tué volontairement étoit quatre ans entre les Pleurants, c'est-à-dire qu'il se trouvoit à la porte de l'église aux heures de la priere, & demeuroit dehors, non pas sous le vestibule, mais dans la place, exposé aux injures de l'air. Il étoit revêtu d'un cilice. Il avoit de la cendre sur la tête, & se laissoit croître le poil. En cet état, il prioit les fideles qui entroient dans l'église d'avoir pitié de lui & de prier pour lui; & en effet toute l'Eglise prioit pour les pénitents, comme elle fait encore pendant le Carême. Les cinq années suivantes, il étoit au rang des Auditeurs. Il entroit à l'église pour entendre les instructions; mais il demeuroit sous le vestibule avec les catéchumenes; & en sortoit avant que les prieres commençassent. De-là il passoit au troisieme rang, & prioit avec les fideles, mais au même lieu, près de la porte, prosterné sur le pavé de l'église; & il sortoit avec les catéchumenes. Après qu'il avoit été sept ans en cet état, il passoit au dernier, où il demeuroit quatre ans, assistant aux prieres des fideles, & priant debout comme eux, mais sans qu'il lui fût permis d'offrir ni de communier. Enfin, les vingt ans de sa pénitence étant accomplis, il étoit reçu à la participation aux choses saintes, c'est-à-dire de l'Eucharistie. Les quinze ans de l'adultere se passoient de même à proportion. Il étoit quatre ans Pleurant, cinq ans Auditeur, quatre Prosterné, deux Consistant; & l'on peut juger par-là des autres sortes de pécheurs.

Pendant tout le temps de la pénitence, l'évêque visitoit souvent les pénitents, ou leur envoyoit quelque prêtre pour les examiner & les traiter diversement, suivant leurs dispositions, qu'il observoit avec grand soin. Il excitoit ou épouvantoit les uns; il consoloit les autres. Il proportionnoit les remedes aux sujets & aux maladies; car les prélats regardoient la dispensation de la pénitence comme une médecine spirituelle. Ils étoient persuadés que la guérison des ames demande pour le moins autant de science, de conduite, de patience

Digitized by Google

tience & d'application que la guériſon des corps, & que l'on ne peut détruire les habitudes vicieuſes que par un long temps & par un régime très-exact. Ils prenoient garde de ne pas déſeſpérer les pécheurs par une dureté exceſſive qui leur donnât occaſion de retourner au ſiécle & à la vie payenne; mais d'ailleurs ils réprimoient leurs impatiences, ſçachant combien eſt nuiſible une abſolution prématurée. Ils n'accordoient la réconciliation parfaite qu'aux larmes & au changement effectif des mœurs, jamais à l'importunité, & beaucoup moins aux menaces. Il n'étoit pas facile d'intimider des prélats accoutumés à réſiſter aux perſécutions des payens. Leur maxime fondamentale étoit de travailler de tout leur pouvoir au ſalut des autres, mais de ne pas ſe perdre avec les incorrigibles. Le pénitent n'avançoit donc d'un degré à l'autre que par l'ordre du prélat.

« Le temps ſeul ne décidoit pas de la pénitence; mais on l'abrégeoit s'il y en avoit quelque raiſon particuliere, comme la ferveur extraordinaire du pénitent, une maladie mortelle, ou une perſécution; car, en ces rencontres, on avoit grand ſoin de ne les pas laiſſer mourir ſans ſacrements. Cette diſpenſe, qui abrégeoit la pénitence réguliere, s'appelloit *indulgence*; &, pendant les perſecutions, on l'accordoit ſouvent aux prieres des confeſſeurs priſonniers ou exilés. Si le pénitent mouroit pendant le cours de ſa pénitence, avant que d'avoir reçu l'abſolution, on ne laiſſoit pas d'avoir bonne opinion de ſon ſalut. On prioit pour lui, & l'on offroit le ſaint ſacrifice pour le repos de ſon ame.

Quand l'évêque jugeoit à propos de finir entiérement la pénitence, il le faiſoit d'ordinaire à la fin du carême, afin que le pénitent recommençât à participer aux ſaints Myſteres, à la fête de Pâques. Le Jeudi ſaint, les pénitents ſe préſentoient à la porte de l'égliſe. Le prélat, après avoir fait pour eux pluſieurs prieres, les faiſoit rentrer, à la ſollicitation de l'archidiacre qui lui repréſentoit que c'étoit un temps propre à la clémence, & qu'il étoit juſte que l'Egliſe reçût les brebis éga-

Digitized by Google

rées, en même temps qu'elle augmentoit son troupeau par les nouveaux baptisés. Le prélat leur faisoit une exhortation sur la miséricorde de Dieu & le changement qu'ils devoient faire paroître dans leur vie, les obligeant à lever la main pour signe de cette promesse. Enfin, se laissant fléchir aux prieres de l'Eglise, & persuadé de leur conversion, il leur donnoit l'absolution solemnelle. Alors ils se faisoient faire le poil, quittoient leurs habits de pénitents, & recommençoient à vivre comme les autres fideles. Il y a eu sans doute beaucoup de diversité dans ces cérémonies extérieures, suivant le temps & les lieux; mais elles revenoient toujours à la même fin, & étoient d'un grand effet pour faire sentir l'énormité du péché & la difficulté de s'en relever, & tenir dans le devoir ceux mêmes qui avoient conservé l'innocence. « Si » l'homme, dit S. Augustin, revenoit promptement » au bonheur de son premier état, il regarderoit comme » un jeu la chûte mortelle du péché. »

Si, pendant le cours de la pénitence, le pénitent retomboit dans un nouveau crime, il falloit la recommencer. Si l'on voyoit qu'il ne profitât point & qu'il ne changeât point de vie, on le laissoit en même état, sans lui donner de sacrements; & si, après avoir reçu l'absolution, il retomboit encore dans un péché capital, il n'y avoit plus pour lui de sacrements, car la pénitence publique ne s'accordoit qu'une fois. On se contentoit de prier pour lui, & de l'exhorter à se convertir & à espérer en la miséricorde de Dieu qui n'a point de bornes. En général, on comptoit peu sur la pénitence, si les rechûtes étoient fréquentes. Il y avoit des crimes dont la pénitence, quoique fidellement observée, duroit toute la vie, & après lesquels on n'accordoit la communion qu'à l'article de la mort. On ne recevoit point à la pénitence les apostats qui attendoient, pour la demander, qu'ils se vissent en péril de mort; &, bien qu'on l'accordât aux autres pécheurs, on faisoit toujours peu de cas de ces pénitences dont la seule crainte des supplices éternels sembloit être cause. Ceux qui avoient été mis

Digitized by Google

une fois au rang des pénitents, quoiqu'ils eussent été absous & réconciliés, n'étoient plus capables de recevoir les ordres, ni d'être élevés à aucun ministere ecclésiastique; & si un prêtre ou un clerc commettoit un péché qui méritât pénitence publique, il perdoit non-seulement son rang, c'est-à-dire qu'il étoit interdit pour toujours de ses fonctions & réduit à l'état des laïques, mais on ne lui imposoit point d'autre pénitence, pour ne le pas punir deux fois, & pour la révérence du sacrement d'Ordre.

Si quelqu'un s'étonne de cette ancienne discipline, qu'il considere qu'alors les péchés dignes de telles pénitences étoient rares parmi les Chrétiens. Comme les gens d'honneur, bien élevés & bien établis dans le monde, ne sont gueres de ces crimes qui attirent la vengeance des loix & l'infamie du supplice; aussi n'arrivoit-il pas souvent que des Chrétiens si bien choisis & si bien instruits, commissent des adulteres, des homicides, & d'autres crimes dignes de mort. »

Cette rigoureuse discipline subsista long-temps dans l'Eglise, & s'observa même plus exactement lorsque les persécutions eurent cessé; mais on fut seulement alors plus facile à accorder la communion aux mourants. Personne n'étoit exempt de la pénitence. Le rang ni la naissance ne pouvoient en dispenser. Les princes y étoient sujets comme les particuliers. Au milieu du troisieme siécle, l'empereur Philippe se soumit à la pénitence; & l'Eglise se rappelle encore avec joie l'exemple du grand Théodose.

La rigueur des pénitences canoniques à dû nécessairement s'affoiblir, lorsque l'esprit de ferveur & de piété a commencé à diminuer parmi les Chrétiens. Pour imposer la pénitence, il falloit que le pécheur la demandât, ou du moins qu'il s'y soumît. Il falloit donc qu'il confessât son péché, soit en venant le dénoncer lui-même, soit en acquiescant à ceux qui l'accusoient. Cela supposoit qu'il avoit un vif regret de sa faute, & un desir sincere de l'expier. Mais, lorsque les Chrétiens commencerent à perdre cette horreur salutaire du péché, qui étoit le fondement de la péni-

Digitized by Google

tence, on les vit rester tranquilles après les plus grands crimes, sans s'embarrasser de la punition qu'ils méritoient. Le relâchement général fit paroître trop sévères des peines qui, dans les premiers siécles, avoient semblé légeres en comparaison du péché. L'Eglise, forcée de condescendre à la foiblesse de ses enfants, toléra les adoucissements qui s'introduisirent dans la pénitence. Ce fut vers le septieme siécle que la rigueur des canons pénitentiaux commença de se relâcher. On ne fit plus de pénitence publique que pour les crimes publics, encore en modéra-t-on beaucoup la sévérité. Dans les siécles suivants, l'usage s'établit de commuer les peines canoniques en d'autres œuvres satisfactoires plus faciles, comme des aumônes, des prieres, &c. S. Pierre Damien parle d'une autre sorte de commutation communément reçue de son temps. Par exemple, il nous apprend que trois mille coups de discipline pouvoient racheter une année de pénitences ordinaires; &, comme il avoit supputé que dix pseaumes chantés en se flagellant continuellement faisoient mille coups, il se trouvoit, par son calcul, que tout le pseautier récité en se donnant la discipline valoit cinq ans de pénitence. Comme, en vertu de la communion des saints, nous sçavons que Dieu pardonne quelquefois aux pécheurs, en vue des prieres ou des bonnes œuvres de leurs freres, il y avoit des saints en ce temps-là qui se consacroient à la pénitence pour les autres. Le plus illustre fut S. Dominique Loricat, ou le Cuirassé, ainsi nommé, parce qu'il portoit sur sa chair une chemise de maille, qu'il ne dépouilloit que pour se donner la discipline.

Entre les œuvres pénales qui tenoient lieu de pénitence canonique, une des plus usitées étoit le pélerinage aux lieux célebres de dévotion, comme à Jérusalem, à Rome, à Tours, à Compostelle. Vinrent ensuite les croisades, qui étoient de véritables pélerinages, mais qui furent, selon le sentiment de M. Fleury, la principale cause de relâchement de la pénitence, parce que ce fut alors que commença l'in-

Digitized by Google

dulgence pléniere, c'eſt-à-dire la rémiſſion de toutes les peines canoniques pour quiconque prendroit la croix. *Voyez* CROISADES, INDULGENCES, PÉLERINAGE.

Si l'on en croit Buxtorf, les Juifs modernes infligent aux criminels des peines canoniques plus ſéveres encore que celles qui étoient en uſage dans la primitive Egliſe. Par exemple, un meurtrier eſt condamné à être fouetté, tous les jours, à la ſynagogue, pendant trois ans. Il doit crier pendant la flagellation: « Je ſuis un meurtrier! » L'uſage du vin, de la viande & du linge blanc lui eſt interdit durant tout le temps de ſa pénitence. Il doit avoir au cou une chaîne qui attache en même temps le bras qui a commis le meurtre. Il lui eſt défendu de couvrir ſa tête, excepté une fois par mois. Il doit laiſſer croître ſes cheveux & ſa barbe. Ces peines ne peuvent avoir lieu aujourd'hui. Les Juifs vivant ſous une domination étrangere, s'il ſe trouve parmi eux un meurtrier, il eſt mis à mort ſelon les loix du pays, & dérobé à la peine canonique.

4. Les prêtres Mexicains expioient par des pénitences & des auſtérités ſurprenantes les péchés du peuple; &, pour détourner la colere des dieux, ils faiſoient devant eux couler leur ſang. C'étoit ordinairement vers le milieu de la nuit qu'ils pratiquoient ces œuvres expiatoires, dans le temple de Teſcalipuca, divinité qui préſidoit à la pénitence. Le peuple s'y rendoit auſſi, au bruit d'une eſpece de cor dont un des prêtres ſonnoit, pour ſeconder, du moins par ſes prieres, les auſtérités & les pénitences qui ſe faiſoient pour lui. Lorſque tout le monde étoit aſſemblé, les prêtres commençoient leur exercice par ſe percer la cheville du pied avec une épine de manguey, ou avec une lancette de pierre. Ils recueilloient le ſang qui couloit de la bleſſure qu'ils s'étoient faite, & s'en frottoient les tempes & les oreilles. Ils ſe lavoient enſuite; & l'eau dans laquelle ils ſe baignoient étoit appellée l'*eau du ſang*. C'étoit auſſi l'uſage qu'ils montraſſent aux aſſiſtants l'épine ou la lan-

Digitized by Google

cette avec laquelle ils s'étoient percés. Cependant d'autres prêtres se déchiroient impitoyablement le corps avec des cordes garnies de gros nœuds. Quelques-uns, armés de pierres & de cailloux, s'en donnoient mutuellement de grands coups dans la poitrine.

Pénitence de S. Dominique. C'est ainsi qu'on appelle le tiers-ordre de S. Dominique, pour les hommes.

Freres de la Pénitence de J. C. C'est le nom que portoient autrefois les religieux d'une des congrégations qui ont été réunies pour former l'ordre de S. Augustin.

Ordre de la Pénitence de la Magdeleine. Les religieux de cet ordre, qui ne subsiste plus aujourd'hui, s'emploient particuliérement à la conversion des femmes pécheresses.

Filles de la Pénitence de la Magdeleine. C'est le nom que portoient autrefois les religieuses qu'on appelle aujourd'hui *de S. Magloire*, & qui s'établirent à Paris sous le regne de Charles VIII. Elles ne recevoient alors que des filles qui avoient mené une vie débauchée; mais leur institut en ce point est changé comme leur nom.

Notre-Dame de Métro de la Pénitence des Martyrs: ordre religieux, établi en Italie & en Espagne, qui a été confondu, par quelques auteurs, avec un ordre supposé de S. Démétrius. Il y a aussi en Pologne des religieux de cet ordre, qu'on y appelle communément *Chanoines de S. Marc.*

PÉNITENCERIE: office, tribunal ou conseil de la cour de Rome, où se délivrent les bulles, graces & dispenses qui concernent la conscience.

On appelle aussi *pénitencerie* la dignité de pénitencier.

PÉNITENCIEL: recueil de canons & de réglements concernant les pénitences qu'il falloit imposer pour chaque péché. Théodore, archevêque de Cantorbéry, le vénérable Bede, Rabanus Maurus, évêque de Mayence, sont les principaux auteurs qui aient dressé des pénitenciels. Leur but, dans la composition de ces sortes d'ouvrages, fut de maintenir la rigueur de

Digitized by Google

la discipline ecclésiastique à l'égard des pénitences, & prévenir le ralâchement. Mais un grand nombre de personnes ayant voulu, à leur exemple, dresser des pénitenciels, & y ayant inséré des réglements de fantaisie & des pénitences arbitraires, la discipline ecclésiastique, bien loin d'y gagner, en souffrit un affoiblissement notable; & les pénitenciels, devenus trop communs & trop différents les uns des autres, furent en partie la cause du relâchement qu'ils devoient prévenir.

PÉNITENCIER: prêtre qui a pouvoir de l'évêque d'absoudre des cas qui lui sont réservés. Ce n'est que vers le douzieme siécle qu'on a commencé à établir des pénitenciers dans les Eglises d'Occident.

PÉNITENS. C'est le nom de certaines confréries ou associations de personnes vertueuses qui font profession de faire une pénitence publique en certains temps de l'année, particuliérement le Jeudi saint. Ils font alors des processions où ils paroissent revêtus d'un sac qui leur couvre le visage: il y a seulement deux trous à l'endroit des yeux. Ils ont une discipline à leur ceinture; mais ils en font rarement usage en public. Il y a plusieurs de ces confréries établies en Italie, dans le Comtat d'Avignon, en Languedoc & ailleurs. Ils portent différents noms, selon la couleur du sac dont ils sont revêtus. Ceux dont le sac est blanc, s'appellent les *Pénitents blancs;* ceux dont le sac est noir, se nomment les *Pénitents noirs;* & ainsi des autres. En 1586, Henri I, roi de France, ayant assisté à une procession des Pénitents blancs d'Avignon, se fit recevoir au nombre des confreres. Quelques années après, il institua à Paris une pareille confrérie, dans l'Eglise des Augustins, sous le titre de *l'Annonciation de N. D.* Tous les favoris du roi & tous les seigneurs de la cour étoient dans cette confrérie, & paroissoient dans les processions revêtus de l'habit de pénitents, à l'exemple du roi.

Pénitents du Tiers-ordre de S. François Voyez PICPUSSES.

PÉNITENTES, *ou* CONVERTIES DU NOM DE

Digitized by Google

JESUS. C'eſt le nom que portent les Filles Repenties, établies à Séville en 1550.

Pénitentes de la Magdeleine: ordre religieux de filles en Allemagne.

Pénitentes d'Orviette: religieuſes établies en Italie. Antoine Simonelli, gentilhomme d'Orviette, conſidérant que pluſieurs filles abandonnées de leurs parents, & ne ſçachant comment ſubſiſter, ſe jettoient dans le libertinage, fit bâtir à Orviette une maiſon deſtinée à leur ſervir de retraite. Le pape Alexandre VII érigea cette maiſon en monaſtere, en 1662, & ſtatua qu'on n'y recevroit que les filles ou femmes qui voudroient expier, par la pénitence, les débauches de leur vie paſſée. Il donna aux nouvelles religieuſes la regle des Carmes, avec de nouvelles conſtitutions qui furent approuvées par l'évêque d'Orviette. L'habillement de ces religieuſes eſt à peu près le même que celui des Carmélites déchauſſées, excepté que le voile des Pénitentes d'Orviette eſt doublé de toile blanche, & qu'elles portent, au lieu de ſandales, des pantoufles fort hautes. Elles ne font point de noviciat. Celles que l'on reçoit dans le monaſtere, après y avoir demeuré en habit ſéculier pendant quelques mois, prennent l'habit religieux, & prononcent leurs vœux en même temps.

PÉNITENTIAUX. (*pſeaumes*) On appelle ainſi les pſeaumes dans leſquels David exhale la vive douleur que lui inſpiroient ſes péchés, & les ſentiments de pénitence dont il étoit pénétré. Ces pſeaumes ſont au nombre de ſept. Les Chrétiens ont coutume de les réciter pour s'exciter à la contrition de leurs péchés; & ſouvent ils leur tiennent lieu de pénitence. Ces pſeaumes ſont auſſi du nombre des prieres que l'on fait ordinairement pour les morts.

PENTATÉUQUE: du grec πεντε, *cinq.* C'eſt ainſi qu'on appelle les cinq Livres de Moyſe, qui ſont la Geneſe, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome. Chacun de ces Livres a ſon article à part, que l'on peut conſulter. Le Pentatéuque eſt appellé par excellence, chez les Juifs, *la Loi*, parce qu'en effet il

Digitized by Google

renferme la Loi que Dieu donna à ſon peuple ſur le mont Sinaï.

Les Juifs ont beaucoup plus de vénération pour les cinq Livres de Moyſe, que pour les autres Livres de l'Ecriture ſainte, quoiqu'ils les regardent tous comme inſpirés par l'eſprit de Dieu. C'eſt pourquoi ils croiroient commettre un crime, s'ils poſoient quelque Livre ſacré ſur ceux de Moyſe; mais ils ſe permettent de poſer les Livres de Moyſe ſur quelqu'autre Livre ſacré que ce ſoit. *Voyez* SÉFER-TORA.

PENTECOTE, du grec πεντηκοστη, qui ſignifie *cinquantieme*. 1. Fête que les Juifs avoient coutume de célébrer cinquante jours après Pâques, en mémoire de la Loi qui fut donnée à Moyſe cinquante jours après la ſortie d'Egypte. Ils l'appelloient quelquefois *la fete des ſemaines*, parce qu'ils la ſolemniſoient ſept ſemaines après Pâques. Le jour de cette fête, ils portoient au temple les prémices des fruits de leurs champs, pour les offrir au Seigneur. C'eſt pourquoi cette fête eſt auſſi nommée dans l'Ecriture, *la fête des prémices*. Voyez à l'article SCHAVUOTH, les cérémonies qu'obſervent les Juifs modernes dans la célébration de cette fête.

2. Les Chrétiens célebrent auſſi la fête de la Pentecôte cinquante jours après Pâques, parce que ce fut en ce jour que le Saint-Eſprit deſcendit ſur les apôtres. Ils étoient tous raſſemblés dans un même lieu, lorſque tout-à-coup ils entendirent un grand bruit dans les airs. Il s'éleva un vent impétueux qui remplit toute la maiſon où ils étoient. Auſſi-tôt ils apperçurent un grand nombre de langues de feu, qui ſe diſperſerent & vinrent ſe placer ſur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du Saint-Eſprit, & commencerent à parler différentes langues. Au bruit de ce prodige, accourut une multitude prodigieuſe de Juifs de toutes les nations, que la ſolemnité de la Pentecôte avoit attirés à Jéruſalem: Parthes, Medes, Cappadociens, Egyptiens, Phrygiens, Romains, Crétois, Arabes, &c. Tous ces gens furent bien ſurpris d'entendre les apôtres leur parler à chacun dans leur langue. Ils ſe di-

Digitized by Google

ſoient avec étonnement : « Ceux qui parlent ne ſont-» ils pas Galiléens ? Comment ſe fait-il donc qu'ils » parlent notre langue ? » C'eſt cette deſcente du Saint-Eſprit ſur les apôtres, que l'Egliſe célebre le jour de la Pentecôte. L'impératrice ſainte Hélene fit bâtir l'égliſe de la ſainte Sion, dans l'endroit où étoient les apôtres lorſque le Saint-Eſprit deſcendit ſur eux. Les Arabes la ruinerent en 1460 ; mais Philippe, duc de Bourgogne, eut ſoin de la faire réparer. Quelques années après, les infideles la détruiſirent une ſeconde fois ; enſorte qu'on ne voit plus aujourd'hui que des ruines de cette magnifique égliſe.

Euſebe n'a point fait difficulté de dire que la Pentecôte étoit la plus grande de toutes les fêtes : *Si quis feſtivitatum omnium maximàm vocet, haud quaquam meo judicio aberraverit.* C'eſt la conſommation de tous les myſteres ; & les conciles l'égalent à la fête de Pâques.

A Milan, il y a deux meſſes en ce jour : la premiere, pour les néophytes ; & la ſeconde, de la fête. Il n'y a point d'octave.

Autrefois, en quelques égliſes, on faiſoit tomber du feu des voûtes, pendant l'office de tierce, le jour de la Pentecôte. A Noyon, on faiſoit deſcendre avec une ficelle, un gros pigeon qui voltigeoit çà & là, au haut des voûtes, pendant tierce.

Pentecôte moyenne. C'eſt le nom d'une ſolemnité qui étoit autrefois en uſage dans l'Egliſe Grecque, & qui ſe nommoit ainſi, parce qu'elle ſe rencontroit entre Pâques & la Pentecôte. Elle commençoit le mercredi de la quatrieme ſemaine d'après Pâques, & duroit juſqu'au mercredi de la cinquieme ſemaine incluſivement.

PÉPUZIENS. On appella ainſi les hérétiques plus connus ſous le nom de *Phyrgiens*, ou *Cataphyrgiens*, parce qu'ils feignoient que J. C. étoit apparu à une de leurs prophéteſſes, dans la ville de Pépuza, en Phyrgie, qui étoit leur ville ſainte. *Voyez* PHRYGIENS.

PERDOITE. C'eſt le nom d'une fauſſe divinité adorée autrefois par les anciens habitants de la Pruſſe, particuliérement par les mariniers, qui lui attribuoient l'empire des eaux & des vents. Ils l'invoquoient dans

Digitized by Google

les tempêtes; &, lorſqu'ils arrivoient heureuſement au port, ils ne manquoient pas de lui faire des ſacrifices d'actions de graces. Les pêcheurs lui rendoient auſſi un culte particulier, & lui faiſoient de fréquentes offrandes, dans le deſſein d'obtenir une heureuſe pêche.

PÉRÉGRINE, (*communion*) du latin *peregrinus*, étranger : dégradation des clercs, par laquelle on les réduit à un ordre inférieur. On l'appelloit ainſi, parce qu'elle étoit étrangere à l'ordre de celui qui y étoit réduit, ou parce qu'elle étoit attachée & aſſignée à une égliſe de campagne.

PERES. (*SS.*) C'eſt le nom que l'on donne aux ſaints docteurs de Egliſe, dont les ouvrages & la doctrine forment ce qu'on appelle la *Tradition*. « Quiconque, » dit M. Boſſuet, veut devenir un habile théologien » & un ſolide interprete, qu'il liſe & reliſe les Peres. » S'il trouve quelquefois dans les modernes plus de détails, il trouvera très-ſouvent, dans un ſeul livre des » Peres, plus de principes, plus de cette premiere ſeve » du Chriſtianiſme, que dans beaucoup de volumes » d'interpretes nouveaux; & la ſubſtance qu'il y ſucera » des anciennes traditions, le récompenſera très-abondamment de tout le temps qu'il aura donné à cette » lecture. Que s'il s'ennuie de trouver des choſes qui, » pour être moins accommodées à nos coutumes & aux » erreurs que nous connoiſſons, peuvent paroître inutiles, qu'il ſe ſouvienne que, dans le temps des Peres, elles ont eu leur effet, & qu'elles produiſent encore un fruit infini dans ceux qui les étudient; parce » qu'après tout, ces grands hommes ſe ſont nourris de » ce froment des Elus, de cette pure ſubſtance de la » religion; & que, pleins de cet eſprit primitif, qu'ils » ont reçu de plus près & avec plus d'abondance de » la ſource même, ſouvent ce qu'il leur échappe, & » qui ſort naturellement de leur plénitude, eſt plus nourriſſant que ce qui a été médité depuis. »

On reproche aux Peres Latins de ne pas parler aſſez purement la langue latine; d'employer quelques preuves foibles, & quelques ornements trop légers; d'avoir des allégories trop recherchées, des jeux de paroles,

Digitized by Google

des rimes. Mais il ne faut pas attribuer ces défauts à l'incapacité ou au mauvais goût des Peres. Ils avoient le ſtyle de leurs ſiécles; &, « * s'ils fuſſent venus du » temps de Cicéron ou de Térence, ils euſſent parlé » comme eux. Les Peres Grecs ſont moins différents » des anciens auteurs. La langue n'avoit pas tant changé » en Orient; & l'étude des bonnes lettres s'y étoit » mieux conſervée. Les ouvrages de ces Peres ſont, la » plûpart, également ſolides & agréables. S. Gregoire » de Nazianze eſt ſublime, & ſon ſtyle travaillé. S. Jean » Chryſoſtome me paroît le modele achevé d'un pré- » dicateur, &c. »

PERFIQUE, du latin *perficio*, j'accomplis : divinité des anciens payens, laquelle préſidoit aux plaiſirs & à l'accompliſſement des deſirs des hommes.

PÉRIMAL : divinité adorée chez les Indiens Gentils, dont on voit le temple à Cidambaran. Elle y eſt repréſentée ſous la figure d'une perche, ou d'un mât de navire. A ſes pieds eſt placé un ſinge, celui-là même dont la théologie Indienne vante les exploits, ſous le nom de *Hanuman*. *Voyez* HANUMAN & CIDAMBARAN.

PER SALTUM. (*ordination*) On appelle ainſi, parmi les canoniſtes, une ordination par laquelle on reçoit un ordre ſupérieur avant d'avoir reçu l'inférieur. Par exemple, ſi un eccléſiaſtique recevoit la prêtriſe avant le diaconat, ce ſeroit une ordination *per ſaltum*, (*par ſaut.*) L'Egliſe a décerné des peines contre ceux qui ſe font ordonner de cette maniere; cependant l'ordination, en ce cas, quoique contraire aux canons, n'eſt pas invalide.

PERSÉCUTIONS DES CHRÉTIENS. L'établiſſement de la religion Chrétienne, malgré les obſtacles que l'enfer, ſecondé de toute la puiſſance des empereurs Romains, lui oppoſa pendant l'eſpace de trois ſiécles, eſt ſans doute une des preuves les plus éclatantes de la vérité de cette religion : ainſi nous croyons devoir préſenter au lecteur un tableau ſuccint des perſécutions que l'Egliſe naiſſante a eſſuyées, & des cruautés

* Fleury, *Mœurs des Chrétiens.*

Digitized by Google

mouies que l'on a exercées sur les premiers Chrétiens.

Plusieurs causes concouroient à rendre les Chrétiens odieux & mépriſables aux payens. Les calomnies que l'on débitoit au ſujet de leurs aſſemblées ſecrettes, & dont nous avons parlé à l'article MYSTERES, quelqu'abſurdes qu'elles fuſſent en effet, étoient accréditées parmi le peuple : les diſcours qu'ils tenoient ſur la vanité des grandeurs temporelles, ſur la fin du monde, ſur le jugement, les faiſoient regarder comme les ennemis du genre humain. On voyoit qu'ils ne prenoient aucune part aux réjouiſſances publiques, qu'ils s'affligeoient & faiſoient pénitence pendant ces jours, tandis qu'ils ſe réjouiſſoient dans les temps que la ſuperſtition payenne regardoit comme malheureux : ſur cette conduite, on jugeoit qu'ils deſiroient la ruine de l'empire, qu'ils s'affligeoient de ſa proſpérité, & ſe réjouiſſoient de ſes revers. Comme on ne leur voyoit ni autels, ni ſacrifices ſanglants, ni ſtatues, on les regardoit comme des athées & des impies qui déteſtoient toutes les religions & n'en avoient aucune. Les miniſtres des idoles attribuoient à l'impiété prétendue des Chrétiens toutes les calamités qui ſurvenoient dans l'empire, & animoient le peuple à les détruire comme autant d'ennemis des dieux : les vertus mêmes des Chrétiens paſſoient pour des crimes. On traitoit leur charité mutuelle de conjuration odieuſe. On empoiſonnoit par des interprétations infâmes les noms de frere & de ſœur qu'ils ſe donnoient. On voit en effet, dans Pétrone, l'horrible abus que faiſoient les payens de ces noms conſacrés par la nature. On ne regardoit les abondantes aumônes qu'ils répandoient, que comme un moyen de ſéduire les pauvres & de les attirer à leur parti. On attribuoit aux preſtiges de l'art magique leurs miracles les plus éclatants, dans un temps ſur-tout où l'empire étoit plein de magiciens, d'enchanteurs, de devins & de charlatans.

Ce n'étoit pas ſeulement le peuple qui haïſſoit les Chrétiens ; les gens éclairés, & ceux qui entroient en quelque examen, les regardoient, ſinon comme des ſcélérats, du moins comme des fous & des inſenſés opiniâtres. Ils étoient accoutumés à mépriſer les autres peu-

Digitized by Google

ples, & sur-tout les Juifs, décriés depuis long-temps, & regardés comme des gens d'une superstition ridicule & d'une sotte crédulité. Le Juif Apella le pourroit croire, disoit Horace, mais non pas moi. « Quand on leur » disoit (c'est M. Fleury qui parle) qu'il y avoit des » Juifs qui adoroient comme fils de Dieu un homme » qui avoit été pendu, & que leur principale dispute » contre les autres Juifs, étoit de sçavoir si cet homme » étoit encore vivant après sa mort, & si c'étoit leur » véritable roi, on peut juger de quelle absurdité leur » paroissoient tous ces discours. Ils voyoient que ceux » de cette nouvelle secte étoient haïs & persecutés par » tous les autres Juifs, jusqu'à exciter souvent de gran- » des séditions; & de-là ils concluoient qu'ils étoient » les pires de tous. » Aussi plusieurs auteurs anciens parlent-ils des Chrétiens avec le dernier mépris & en des termes injurieux. Suétone nous les représente comme des brouillons & des gens d'une *superstition nouvelle & malfaisante*. Tacite les dépeint comme des hommes odieux par leurs crimes, & ennemis du genre humain.

Les Chrétiens avoient donc tout le monde contre eux : ils étoient condamnés sur le seul nom de Chrétiens, quelque vertueux qu'ils fussent. Il n'est pas surprenant que cette haine publique & générale leur ait attiré des persécutions. On en compte ordinairement onze ou douze dans les trois premiers siécles de l'Eglise, mais il seroit presque impossible de compter le nombre des Chrétiens qui scellerent alors de leur sang la vérité de la religion. Ce fut sous l'empereur Néron, l'an 64 de J. C. que s'éleva la premiere persécution : elle dura l'espace de quatre ans. La seconde, qui commença sous Domitien, l'an 92, eut la même durée. Trajan fut l'auteur de la troisieme, qui s'éleva la derniere année du premier siécle, & continua pendant seize ans. Adrien ordonna la quatrieme, qui dura depuis 125 jusqu'en 138. Marc-Aurele, le prince le plus sage, le plus humain & le plus vertueux qui ait gouverné l'empire dans le paganisme, persécuta cependant les Chrétiens depuis 161 jusqu'en 174. La sixieme persécution commença sous l'empire de Sévere, en 202, & dura neuf

Digitized by Google

ans. La septieme, sous Maximien, commença en 235, & dura trois ans. La huitieme, sous l'empire de Décius, fut une des plus cruelles, mais elle dura peu : elle commença en 249, & finit en 251. Ce détail chronologique pourroit peut-être paroître sec & ennuyeux, s'il n'étoit doux à tout Chrétien de se rappeller les époques des triomphes de ses ancêtres dans la foi ; ainsi nous continuons sans craindre de rebuter le lecteur. Valérien ordonna la neuvieme persécution, en 257 : elle dura trois ans. La dixieme s'éleva sous Aurélien, en 273, & s'appaisa en 275. Celle qui suivit fut la plus longue & la plus violente de toutes ; elle commença l'an 286, sous l'empire de Dioclétien & de Maximien, & sa durée fut de plus de vingt-cinq ans. Après avoir été quelques années assoupie par Constantin, elle fut renouvellée avec fureur par Licinius, l'an 320 ; mais, ce prince impie & barbare ayant été vaincu par Constantin, les Chrétiens commencerent à respirer. En 361 Julien l'Apostat troubla de nouveau la paix de l'Eglise, & ne cessa de persécuter les Chrétiens jusqu'à sa mort, arrivée en 363. Il faut joindre à ces persécutions celle de Sapor, roi de Perse, qui fut très-cruelle & très-longue, & ne fut appaisée qu'en 380.

La persécution commençoit ordinairement par un édit de l'empereur qui défendoit aux Chrétiens de faire des assemblées particulieres, & leur ordonnoit de sacrifier aux faux dieux, sous de certaines peines. Les évêques s'en donnoient avis, & s'exhortoient les uns les autres à redoubler les prieres & à encourager le peuple. Plusieurs prenoient alors la fuite, ainsi que le conseille J. C. lui-même ; mais il en demeuroit toujours quelques-uns pour animer & fortifier le peuple par leur présence. Il est vrai qu'ils prenoient toutes les précautions possibles pour se bien cacher, parce que leur perte pouvoit causer la dispersion du troupeau : aussi c'étoit eux que l'on cherchoit le plus. Quelques-uns changeoient de nom, afin qu'ils ne fussent pas si aisément reconnus. Il y en avoit qui donnoient de l'argent pour se racheter de la persécution : c'étoit toujours souffrir en leurs biens, & faire voir combien le salut de

Digitized by Google

leurs ames leur paroiſſoit préférable aux richeſſes.

Il étoit défendu par les regles de l'Egliſe de provoquer les perſécutions par un zele indiſcret, & de ne faire aucune action capable d'irriter les payens, comme de briſer leurs idoles, de s'emporter en invectives contre leurs dieux, de ſe moquer publiquement de leurs ſuperſtitions & de mettre le feu à leurs temples. Si quelques ſaints ont fait des choſes ſemblables, il faut attribuer ces exemples ſinguliers à des inſpirations particulieres de Dieu : mais en général il étoit défendu de tenter Dieu, & d'aller ſe dénoncer ſoi-même ; il ſuffiſoit de ſoutenir courageuſement ſa foi, lorſqu'on étoit juridiquement cité pour en rendre compte.

Lorſqu'un Chrétien étoit pris, il étoit auſſi-tôt conduit devant le magiſtrat, lequel aſſis ſur ſon tribunal l'interrogeoit ſelon la forme ordinaire de la juſtice. Si le Chrétien renioit ſa foi, on n'en demandoit pas ordinairement davantage, & on le renvoyoit, parce qu'on étoit ſûr que les véritables Chrétiens ne nioient jamais leur croyance ; cependant on l'obligeoit quelquefois de faire ſur le champ quelque acte d'idolatrie, ou de prononcer quelque parole injurieuſe contre J. C. S'il confeſſoit qu'il fût Chrétien, on s'efforçoit de vaincre ſa conſtance, premiérement par la perſuaſion & par les promeſſes, puis par les menaces, & enfin par les tourments. On tâchoit de le ſurprendre & de lui faire commettre quelque impiété, même involontaire, afin de lui perſuader qu'il ne pouvoit plus s'en dédire. Comme le jugement ſe faiſoit dans la place publique, il y avoit toujours quelqu'idole & quelqu'autel. On y offroit des victimes en leur préſence, & l'on s'efforçoit de leur en faire manger, juſqu'à leur ouvrir la bouche pour y porter quelque morceau de chair, ou moins quelque goutte de vin offert aux dieux ; &, quoique les Chrétiens fuſſent bien inſtruits que ce n'eſt pas ce qui entre dans la bouche, mais ce qui ſort du cœur, qui rend l'homme impur, ils ne laiſſoient pas de faire tous leurs efforts pour ne pas donner le moindre ſcandale aux foibles. Il s'en eſt trouvé qui ſe ſont laiſſé brûler la main, y tenant long-temps des charbons ardents avec de l'encens,

Digitized by Google

cens, de peur qu'ils ne semblassent offrir l'encens en secouant les charbons, comme S. Barlaam, dont S. Basile a fait l'éloge.

Les tourments ordinaires étoient d'étendre sur un chevalet par des cordes attachées aux pieds & aux mains, & tirées des deux bouts avec des poulies, ou pendre par les mains avec des poids attachés aux pieds, battre de verges ou de gros bâtons, ou de fouets garnis de pointes de fer nommée scorpions, ou avec des lanieres de cuir cru ou garnies de balles de plomb. On en a vu grand nombre mourir sous les coups. D'autres étant étendus, on leur brûloit les côtés & on les déchiroit avec des ongles ou des peignes de fer enforte que souvent on découvroit les côtes & jusqu'aux entrailles. Le feu entrant dans les corps étouffoit les patients. Pour rendre ces plaies plus sensibles, on les frottoit quelquefois de sel & de vinaigre, & on les rouvroit lorsqu'elles commençoient à se refermer. Tout ce que disoient pendant ces tourments le juge ou les patients, étoit écrit mot pour mot par des greffiers. (*Voyez Actes des Martyrs.*)

On ne faisoit pas mourir les Chrétiens sur le champ, après les avoir déchirés de coups; on les conduisoit en prison, pour les éprouver plus long-temps & les tourmenter à plusieurs fois. Les prisons mêmes étoient une autre espece de tourment. Les confesseurs de J. C. étoient enfermés dans les cachots les plus noirs & les plus infects. On leur mettoit les fers aux pieds & aux mains. On leur mettoit au cou de grandes piéces de bois, ou des entraves aux jambes, pour les tenir élevées ou écartées, le patient étant posé sur le dos. Quelquefois on semoit le cachot de petits morceaux de pots de terre ou de verres cassés, & on les y étendoit tous nus & tout couverts de blessures; quelquefois on laissoit corrompre leurs plaies, & on les faisoit mourir de faim & de soif. Quelquefois on les nourrissoit & on les pansoit avec soin, mais c'étoit afin de les tourmenter de nouveau. On défendoit d'ordinaire de les laisser parler à personne, parce que l'on sçavoit que dans cet état ils convertissoient beaucoup d'infideles, souvent jusqu'aux geoliers

Digitized by Google

& aux ſoldats qui les gardoient. Quelquefois on donnoit ordre de faire entrer ceux que l'on croyoit capables d'ébranler leur conſtance, un pere, une mere, une femme, des enfants, dont les larmes & les diſcours enfantins étoient une autre eſpece de tentation, & ſouvent plus dangereuſe que les tourments. L'Egliſe avoit un ſoin particulier de ces ſaints priſonniers : les diacres les viſitoient ſouvent, pour les ſervir, pour faire leurs meſſages & leur donner les ſoulagements néceſſaires. Les autres fideles alloient auſſi les conſoler : ils gagnoient par argent les gardes & les geoliers pour avoir la liberté d'entrer dans les priſons. Ils baiſoient les chaînes de leurs freres, béniſſoient leurs peines & ſouhaitoient d'y avoir part. Ils panſoient leurs plaies, & leur apportoient toutes les commodités qui leur manquoient, des lits, des habits, des rafraîchiſſements ; juſques-là que Tertullien ſe plaignoit que l'on faiſoit bonne-chere dans ces priſons.

Quelqu'un s'étonnera peut-être que les Romains, qui dans leurs loix & le reſte de leur conduite nous paroiſſent ſi pleins de ſageſſe & d'équité, exerçaſſent ſur d'autres Romains & enfin ſur des hommes les cruautés que nous liſons dans les hiſtoires des martyrs ; que les juges fiſſent tourmenter les accuſés en leur préſence, dans la place publique, devant tout le peuple, & qu'ils employaſſent des ſupplices ſi divers, qu'ils ſemblent avoir été arbitraires ; c'eſt pourquoi nous allons examiner ce qui étoit de leurs loix & de leurs mœurs, & ce que le faux zele de la religion & la politique y ajoutoient.

Les Romains faiſoient publiquement à l'audience tous leurs actes judiciaires, les procès criminels auſſi-bien que les civils, l'inſtruction auſſi-bien que le jugement ; & les audiences ſe tenoient dans la place publique. Le magiſtrat étoit ſous une galerie couverte, aſſis ſur un tribunal élevé, environné de ſes officiers avec des licteurs portant des haches & les faiſceaux de verges, & des ſoldats toujours prêts à exécuter ſes ordres : car les magiſtrats Romains avoient l'exercice des armes auſſi-bien que de la juſtice. Les peines de chaque crime étoient reglées par les loix, mais différentes ſelon les

Digitized by Google

personnes, & toujours plus rigoureuses contre les esclaves que contre les libres, contre les étrangers que contre les citoyens Romains. De-là vient que S. Paul fut décolé comme citoyen, & S. Pierre crucifié comme Juif. La croix étoit le plus infâme de tous les supplices ; & ceux qui devoient y être attachés étoient d'ordinaire battus de verges auparavant, & brûlés aux côtés avec des fers rouges ou des flambeaux. La question se donnoit aussi en public, & étoit fort cruelle, & on y doit rapporter la plûpart des tourments des martyrs ; car les loix Romaines, comme les nôtres, ne permettoient de tourmenter les accusés qu'à la question ; & l'on employoit pour faire nier aux Chrétiens leurs prétendus crimes, les moyens dont on se servoit pour faire avouer aux autres leurs crimes effectifs. La même maniere de donner la question par l'extension des membres, le fouet, le fer & le feu, duroit encore sous les empereurs Chrétiens.

Il étoit ordinaire de condamner les personnes viles à travailler aux mines, comme aujourd'hui aux galeres, ou de les destiner à être exposées aux bêtes dans l'amphithéâtre, pour divertir le peuple. Il pouvoit y avoir encore divers genres de supplices usités en diverses provinces ; & l'on ne peut nier que les magistrats n'en aient souvent inventé de nouveaux contre les Chrétiens, principalement dans les dernieres persécutions, où le dépit de les voir multiplier s'étoit tourné en fureur, & où le démon leur suggéroit des moyens de tuer les ames plutôt que les corps. Je ne crois pas qu'il se trouve d'exemples qu'on ait condamné d'autres que des vierges chrétiennes à être prostituées. L'amour de la chasteté, qui éclatoit dans les Chrétiens, fit imaginer cette espece de supplice ; comme aussi celui dont parle S. Jérome, de ce martyr qui fut attaché mollement sur un lit dans un lieu délicieux, pour être tenté par une femme impudique à qui il cracha sa langue au visage. Enfin il y a eu un très-grand nombre de martyrs tués ou tourmentés sans aucune forme de justice, soit par la populace mutinée, soit par leurs ennemis particuliers. (Fleury. *Mœurs des Chrétiens.*)

Digitized by Google

PERTUNDE : divinité payenne, l'une de celles qui préſidoient au mariage, & dont on mettoit la ſtatue dans la chambre des nouveaux époux, le jour de leurs noces.

PÉTROBRUSSIENS : hérétiques du douzieme ſiécle, qui avoient à leur tête un Provençal nommé *Pierre de Bruys*, qui n'étoit qu'un ſimple laïque. Ce ſectaire enſeignoit que le baptême étoit inutile à tous ceux qui ne pouvoient pas faire un acte de foi en le recevant ; par conſéquent, qu'on ne devoit pas l'adminiſtrer aux enfants. Il condamnoit l'uſage des égliſes & des autels. Il rejettoit le culte des croix ; ſoutenoit que la meſſe étoit une vaine cérémonie, que les aumônes & les prieres que l'on faiſoit pour les morts ne leur étoient d'aucun ſecours. Enfin, il s'élevoit contre la coutume de chanter les louanges de Dieu. Il parcouroit les provinces, accompagné de ſes diſciples ; &, par-tout où il paſſoit, il ruinoit les égliſes, briſoit les croix, renverſoit les autels. La Provence & le Languedoc ſe reſſentirent particuliérement de ſes ravages. Mais il fut enfin arrêté dans cette derniere province, & condamné à être brûlé vif ; ce qui fut exécuté. Les Proteſtants vantent Pierre de Bruys comme un ſaint réformateur, & le regardent comme un de leurs patriarches, dont Dieu s'eſt ſervi pour perpétuer la vérité.

PEYRUN, étoit un roi d'un iſle ſituée aux environs de celle de Formoſe. Les habitants de cette iſle s'étoient prodigieuſement enrichis par un commerce de terre propre à la fabrique des porcelaines. Les vices accompagnent ordinairement les grandes richeſſes. Ce peuple devint ſi corrompu, que les dieux réſolurent de les punir ; mais ils voulurent excepter du châtiment général le ſouverain de l'iſle, qui avoit conſervé des mœurs pures au milieu des déréglements de ſes ſujets. Ils lui envoyerent un ſonge qui l'avertit que ſon iſle devoit bientôt être détruite par les dieux ; que lorſqu'il verroit une tache rouge ſur la face de deux idoles, ce ſeroit un ſigne que le temps de ſa deſtruction n'étoit pas éloigné ; qu'il devoit auſſi-tôt s'embarquer avec ſa famille, & fuir ce rivage funeſte. Le bon roi, touché du

Digitized by Google

ſort dont ſes coupables ſujets étoient menacés, leur raconta le ſonge qu'il avoit eu, & les exhorta vivement à ſe corriger, pour appaiſer la colere des dieux; mais ils tournerent en ridicule ſes avis & ſes prédictions. Un plaiſant, voulant faire voir que le ſonge du roi n'étoit qu'une illuſion, alla, pendant la nuit, marquer de rouge la face de deux idoles; &, ſans le ſçavoir, il donna lui-même le ſignal de ſa perte & de celle de ſes compatriotes. Le roi n'eut pas plutôt vu cette marque rouge, qu'il s'embarqua promptement avec ſa famille & ce qu'il avoit de plus précieux. A peine fut-il parti, qu'un affreux déluge ſubmergea l'iſle entiere, & engloutit tous les habitants. Peyrun ſe réfugia ſur les côtes de la Chine; c'eſt pourquoi, dans les provinces méridionales de cet empire, on célebre tous les ans une fête pour conſerver la mémoire de cet événement. Les Japonois ont auſſi imité cet uſage: ils célebrent, le cinquieme jour du cinquieme mois de l'année, une fête ſolemnelle, pendant laquelle les jeunes garçons font des courſes ſur l'eau, en répétant ſouvent le nom de Peyrun.

PHAENNA, c'eſt-à-dire, *éclatante*, de φαινειν, *éclater*, *briller*. Pauſanias nous apprend que les Lacédémoniens ne reconnoiſſoient que deux Graces, qu'ils appelloient la premiere *Phaenna*, & la ſeconde *Clica*.

PHAGÉSIES, *ou* PHAGÉSIPOLIES, du grec φαγειν, *manger*: fêtes que les Grecs célébroient en l'honneur de Bacchus, & qui étoient ainſi appellées, parce qu'elles étoient accompagnées de grands feſtins.

PHALLE: figure de bois qui repréſentoit un objet que la pudeur défend de nommer, & que l'on portoit, chez les Grecs, au bout d'une perche, dans les fêtes de Bacchus, & à laquelle on rendoit une eſpece de culte. (*Voyez*, dans l'article JUNON, le morceau qui concerne le temple de la déeſſe de Syrie: il y eſt parlé des Phalles, ſous le nom de *Priape*.)

PHALLIQUES: fêtes ou ſacrifices que les Athéniens célébroient en l'honneur de Bacchus, & qui furent ainſi nommées, à cauſe des Phalles que l'on y portoit.

Digitized by Google

PHALLOPHORES. On appelloit ainſi ceux qui étoient chargés de porter les Phalles dans les fêtes de Bacchus. Les Sycioniens donnoient auſſi le nom de Phallophores à certains mimes qui couroient les rues, barbouillés de noir, revêtus de peaux de moutons, portant des paniers pleins de différentes herbes, comme du cerfeuil, de la branche-urſine, de la violette, du lierre & des couronnes. Ils danſoient en cadence, & ils étoient couronnés de lierre en l'honneur de Bacchus.

PHANTASIASTIQUES, du grec φαντασια, *apparence* : anciens hérétiques, autrement nommés *incorruptibles*, qui ſoutenoient que le Corps de Jeſus-Chriſt n'étoit pas un véritable corps, mais un corps aérien & phantaſtique ; qu'ainſi il n'avoit pas réellement ſouffert, & que ſa mort n'étoit qu'apparente.

PHARISIENS : ſecte de Juifs qui affectoient de ſe diſtinguer du commun par une plus grande régularité à obſerver les cérémonies extérieures de la loi, & qui étoient particuliérement attachés aux traditions ; ils avoient d'ailleurs pluſieurs opinions particulieres qui pouvoient, à juſte titre, les faire regarder comme hérétiques. Ils ne croyoient point la réſurrection des morts, & lui ſubſtituoient le dogme inſenſé de la métempſycoſe. Cependant ils penſoient que les ames des grands ſcélérats ne paſſoient point en d'autres corps, mais étoient condamnées à des tourments éternels. Les ames de ceux qui n'avoient qu'une méchanceté ordinaire, expioient leurs crimes dans le corps nouveau qu'on les envoyoit habiter. Quelques-uns prétendent que les Phariſiens ſoutenoient que les hommes étoient ſoumis à une eſpece de fatalité qui les forçoit d'agir : d'autres ſe contentent de dire qu'ils nioient la coopération de Dieu avec les autres créatures, & qu'ils prétendoient que l'Être ſuprême avoit communiqué à chaque homme, dès l'inſtant de ſa naiſſance, une certaine force qui le faiſoit agir & mouvoir. Enfin il y en a qui croient que la fatalité des Phariſiens n'eſt autre choſe que l'influence qu'ils attribuoient aux étoiles ſur les cauſes ſecondes. L'orgueil & l'hypocriſie étoient le fondement de la ſecte des Pha-

Digitized by Google

riſiens: leur nom eſt, en quelque ſorte, paſſé en proverbe, pour déſigner un dévot orgueilleux & hypocrite. Ils étoient les martyrs de leur vanité; &, pour s'attirer la conſidération du peuple, ils macéroient leurs corps par des auſtérités capables de faire trembler le plus fervent ſolitaire. Ils ſe couchoient ſur des cailloux, des ronces & des épines, & ſe refuſoient la douceur du ſommeil; ils ſe déchiroient cruellement le corps, & faiſoient ruiſſeler leur ſang par de longues & fréquentes diſciplines; ils s'exténuoient par les jeûnes, & paroiſſoient dans les rues les yeux baiſſés, les cheveux en déſordre, la pâleur ſur le viſage; mais, ſous cet extérieur pénitent, ils conſervoient une fierté inſupportable, une ambition démeſurée, un cœur faux & cruel.

Nous voyons encore, dit à ce ſujet M. Fleury, dans les livres des Juifs, ces traditions dont les Phariſiens faiſoient dès-lors un ſi grand myſtère, & qui furent écrites cent ans après la réſurrection de Jeſus-Chriſt. Il n'eſt pas poſſible à ceux qui ont été élevés dans d'autres maximes de s'imaginer les queſtions frivoles dont ces livres ſont remplis: S'il eſt permis de monter ſur un âne, le jour du ſabbat, pour le mener boire, ou s'il faut le tenir par le licou? Si l'on peut marcher dans une terre fraîchement enſemencée, puiſque l'on court haſard d'enlever avec ſes pieds quelques grains, & par conſéquent de les ſemer? S'il eſt permis, ce même jour, d'écrire aſſez de lettres pour former un ſens? S'il eſt permis de manger un œuf pondu ce jour-là même? Sur la purification du vieux levain, avant la Pâque, s'il faut recommencer à purifier une maiſon, lorſque l'on y voit paſſer une ſouris avec quelque miette de pain? S'il eſt permis de garder du papier collé, ou quelque emplâtre où il entre de la farine? Si, après que l'on a brûlé le vieux levain, il eſt permis de manger ce qui a été cuit avec les charbons qui en ſont reſtés? & un million d'autres cas de conſcience de cette ſorte, dont eſt rempli le Talmud, avec ſes commentaires.

PHASÉ. C'eſt le terme dont S. Jérôme s'eſt ſervi

Digitized by Google

pour exprimer le mot hébreu *peſahh*, qui ſignifie *paſſage*, & que les traducteurs Grecs ont rendu par celui de Πασχα, Pâques. Ces deux termes ne ſont pas des traductions, mais des imitations du mot hébreu. Les Juifs donnoient à la fête de Pâques le nom de *paſſage*, parce qu'ils la célébroient en mémoire de ce qu'ils avoient paſſé de la ſervitude à la liberté. *Voyez* PASQUES.

PHÉLONAPHIE : fête que les Chinois célébroient en l'honneur d'un certain Phélo, qui fut le premier inventeur du ſel & de ſon uſage. Ses compatriotes ne lui ayant accordé aucune récompenſe pour une découverte ſi utile, Phélo, indigné de leur ingratitude, quitta le pays, & jamais on ne le revit depuis. Sa retraite fit ouvrir les yeux aux Chinois : ils condamnerent leur conduite envers cet utile citoyen, & inſtituerent en ſon honneur une fête pendant laquelle ils montent ſur des barques, & courent de tous côtés ſur la mer, comme pour le chercher. C'eſt au commencement de Juin qu'ils ont coutume de la célébrer ; ils ont ſoin, ce jour-là, d'orner de feuillages l'entrée de leurs maiſons.

PHILERME. C'eſt le nom d'une image miraculeuſe de la ſainte Vierge, que les Chevaliers de Malthe conſervent dans leur égliſe conventuelle, à Malthe. Derriere l'autel ſur lequel eſt placée cette image, on trouva morts un jeune homme & une jeune fille qui s'y étoient retirés pour aſſouvir leur paſſion brutale.

PHŒBÉ. Les anciens payens donnoient ce nom à Diane, quand ils la conſidéroient comme la lune. *Voyez* LUNE.

PHŒBUS, du grec φῶς βιος, *lumiere de la vie* : nom que les Grecs donnoient à Apollon conſidéré comme le ſoleil.

C'eſt un uſage aſſez commun parmi le vulgaire, lorſque, la veille des Rois, on tire le gâteau pour ſçavoir à qui le ſort donnera la feve & la royauté du feſtin, de commencer la cérémonie par ces paroles : *Phœbe Domine*. Quelques auteurs prétendent que ces paroles que l'on dit communément, ſont un reſte du paganiſ-

Digitized by Google

me & une invocation à Phœbus, qui étoit en effet autrefois regardé comme le dieu de la divination & des forts : ce n'eſt qu'une conjecture aſſez incertaine. On pourroit dire, & même croire que ce mot *Phœbe* n'eſt qu'une corruption de celui de *faba*, qui ſignifie *feve*, & que la formule *Phœbe Domine* eſt une eſpece d'offrande que l'on fait à Dieu, de la feve. Ce qui favoriſe cette explication, c'eſt qu'il eſt ordinaire d'aſſigner à Dieu & à la ſainte Vierge les deux premieres parts du gâteau. Si la feve ſe trouve dans la part deſtinée à Dieu, c'eſt le maître de la maiſon qui eſt le roi ; & c'eſt la maîtreſſe qui eſt la reine, ſi la feve ſe trouve dans la part de la ſainte Vierge. Au reſte, quoique cette ſeconde explication rende la ſuperſtition du peuple, à cet égard, moins criminelle, c'eſt toujours une ſuperſtition condamnable de mêler les noms ſacrés & reſpectables de Dieu & de la ſainte Vierge, dans des réjouiſſances profanes & ſouvent licencieuſes.

PHOTINIENS : hérétiques du quatrieme ſiécle, ſectateurs de Photin. Plus impies encore que les Ariens, ils oſerent ſoutenir que Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un pur homme qui n'avoit, à proprement parler, reçu l'exiſtence qu'au ſortir du ſein de Marie, ſa mere.

PHRYGIENS, *ou* PHRYGASTES : anciens hérétiques, qui ſont les mêmes que les Montaniſtes. *Voyez* MONTANISTES.

PIAÏAS : prêtres des Indiens de Cumane, dans l'Amérique méridionale. Ils ſont auſſi médecins ; & la méthode qu'ils ſuivent pour la guériſon des maladies, mérite d'être remarquée. Ils emploient d'abord les remedes naturels, qui conſiſtent dans des herbes, des racines, de la graiſſe d'animaux, & pluſieurs autres ingrédients mêlés enſemble ; ils ſucent la partie affligée, & appliquent deſſus cette compoſition, dont ils s'imaginent augmenter la vertu, en proférant à voix baſſe certains mots myſtérieux. Si le malade ne reçoit aucun ſoulagement, ils jugent que l'eſprit qui cauſe la maladie eſt furieuſement opiniâtre, & qu'il faut employer, pour le chaſſer, des moyens plus violents.

Digitized by Google

Ils recommencent à ſucer la partie affligée, mais avec beaucoup plus de force; puis ils ſecouent & frottent rudement le pauvre malade, en faiſant des conjurations capables, à les entendre, d'épouvanter tout l'enfer. Si le ſuccès ne répond pas à leur attente, pour dernier remede, ils frottent de toute leur force la bouche, le goſier & l'eſtomac du malade, avec un morceau d'un certain bois auquel ils attribuent des propriétés admirables. Le malade ſuccombe à ce cruel traitement: ſon eſtomac ſe ſouleve, & rejette avec effort tout ce qu'il contient. Pendant ce vomiſſement, le prêtre fait adroitement paroître quelque choſe qui ſort du corps du malade, & fait accroire aux aſſiſtants que c'eſt le charme qui cauſoit la maladie. On jette avec empreſſement hors du logis ce prétendu charme, & tous les aſſiſtants s'écrient: « Hors d'ici le diable, » hors d'ici! » Malgré l'expulſion du charme, il arrive très-ſouvent que le malade meurt. Dans ce cas, les médecins de Cumane ſont auſſi habiles à s'excuſer que les nôtres; & là, comme ailleurs, on accuſe toujours la nature de tuer les gens; & ce n'eſt jamais qu'à l'art que l'on attribue les guériſons.

Ces prêtres ſont regardés par le peuple ſuperſtitieux comme les interpretes de la divinité; aucune entrepriſe importante ne ſe fait que de leur aveu. Lorſqu'on vient les conſulter, ils conduiſent le curieux imbécille dans un lieu ſombre & ſouterrain dont l'horreur frappe l'imagination, & la diſpoſe à l'illuſion; ils le font aſſeoir avec quelques cérémonies au milieu de cet affreux réduit: alors ils commencent leurs opérations magiques par d'horribles hurlements. Le diable eſt cenſé les entendre, & ſe rendre à ce ſignal. Le prêtre magicien s'apperçoit qu'il approche, & baiſſe un peu le ton; mais lorſqu'il paroît, il ſe tait abſolument; &, dans un profond ſilence, il adore l'eſprit infernal, & le conjure de répondre à ſa queſtion. Le conſultant fait la même choſe. Le diable cede à leurs prieres, & fait entendre ſa réponſe par la bouche du prêtre.

Digitized by Google

Pour obtenir la dignité de Piaïas, il faut subir un noviciat rigoureux, qui dure deux années entieres. Pendant ce temps, le novice, retiré dans une cabane solitaire, au milieu d'une forêt, ne cesse de jeûner & de pratiquer tous les exercices de la pénitence. Il n'a d'autre compagnie que celle de quelques vieux qui viennent de temps en temps, pendant la nuit, lui donner les instructions nécessaires.

Un des privileges les plus flatteurs de ces prêtres, est de cueillir la premiere fleur des jeunes filles qui se marient.

PICARDS, *ou* PIKARDS : hérétiques qui s'éleverent, en Bohême, dans le XVe siécle. Ils avoient pour chef un imposteur, nommé *Picard*, qui se faisoit passer pour le fils de Dieu, & prenoit le nom d'*Adam*. Il enseignoit que toutes les femmes devoient être communes, mais que personne n'avoit droit d'en jouir sans sa permission. Il étoit suivi d'une troupe nombreuse d'aventuriers & de gens de la lie du peuple, qui, sous prétexte d'imiter l'innocence d'Adam, alloient tout nus, & se livroient aux plus infâmes désordres. S'étant retirés dans une isle de la riviere de Lismeik, à sept lieues de Tabor, en Bohême, ils y furent taillés en piéces, en 1420, par Zisca, chef des Hussites. Il n'y en eut que deux qui échapperent à ce massacre.

PICPUSSES : religieux du tiers ordre de S. François, autrement nommés *Pénitens du tiers ordre de S. François* Ils ont été appellés *Picpusses*, parce qu'ils s'établirent, en 1601, dans un petit village près Paris, appellé *Picpus*, qui joint aujourd'hui le fauxbourg saint Antoine.

PIERRE, (*saint*) le premier des apôtres choisis par Jesus-Christ pour être les compagnons de ses travaux, n'étoit qu'un simple pêcheur, nommé *Simon*, natif de Bethsaïde, ville de Galilée. Jesus-Christ l'ayant rencontré, avec son frere André, sur le lac de Génésareth, où il avoit passé toute la nuit à pêcher sans rien prendre, lui ordonna de jetter ses filets en pleine mer. Pierre obéit ; &, de ce seul coup, il prit une si grande quantité de poissons, que sa barque en fut remplie.

Digitized by Google

Enſuite, ayant reçu ordre de Jeſus-Chriſt de quitter ſes filets, & de le ſuivre, il n'héſita pas un inſtant à lui obéir, & demeura depuis toujours attaché à ſa perſonne. Jeſus-Chriſt l'ayant appellé à l'apoſtolat, changea ſon nom de Simon en celui de *Céphas*, qui ſignifie Pierre. Il ne fut pas ſeulement diſtingué de tous les apôtres par le droit d'ancienneté, il le fut encore par la vivacité de ſa foi, & par ſon amour ardent pour Jeſus-Chriſt, dont il donna des preuves éclatantes dans pluſieurs rencontres. C'eſt preſque toujours à lui que Jeſus-Chriſt adreſſe la parole, lorſqu'il parle à ſes apôtres dans l'Evangile; c'eſt ſur lui qu'il promet de bâtir ſon Egliſe; c'eſt à lui qu'il confie la garde de ſon troupeau, & les clefs du royaume des cieux. Un zele ardent & vif pour la perſonne de Jeſus-Chriſt, eſt ce qui caractériſe particuliérement cet apôtre dans l'Ecriture. Ce zele, il eſt vrai, eſt ſouvent conduit par des vues purement naturelles; mais Pierre n'avoit pas reçu le Saint-Eſprit; &, dans ſa groſſiéreté même, on voyoit toujours éclater ſon amour & ſon attachement pour ſon maître. Jeſus-Chriſt lui ayant annoncé qu'il devoit ſouffrir la mort à Jéruſalem, Pierre s'en afflige, & veut engager ſon maître à éviter ce triſte ſort. Lorſque les ſoldats viennent pour arrêter Jeſus-Chriſt, Pierre met l'épée à la main, & veut le défendre. Lorſque tous les apôtres ſe diſperſerent, Pierre reſta ſeul auprès de Jeſus-Chriſt; mais il fit voir en cette occaſion combien l'homme eſt foible & doit peu compter ſur lui-même. Malgré ſon zele & ſes fréquentes proteſtations de fidélité, Pierre renia trois fois Jeſus-Chriſt, ainſi que cet homme-Dieu le lui avoit prédit: mais le chant du coq le fit rentrer en lui-même, & il effaça ſon crime par les larmes les plus ameres. Il eut le bonheur de voir le premier Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection. Lorſqu'il eut reçu le Saint Eſprit, il convertit, par ſon premier ſermon, juſqu'à trois mille perſonnes. Il fit depuis un grand nombre de prodiges ſurprenants; & l'Ecriture nous apprend que ſon ombre ſeule guériſſoit les malades. On croit que cet apôtre fonda l'Egliſe d'Antioche, l'an 36 ou 37 de l'ére chré-

Digitized by Google

tienne. Il fut mis en prison à Jérusalem, par l'ordre d'Hérode Agrippa, & recouvra miraculeusement la liberté par le ministere d'un ange. L'an 42, ou 43, il se rendit à Rome, où il établit son siege épiscopal. En 48, il fut chassé de cette ville, avec les Juifs; mais il y revint quelque temps après, & ce fut alors qu'il combattit avec vigueur les erreurs de Simon le magicien. Enfin, après avoir gouverné l'Eglise de Rome pendant l'espace d'environ vingt-deux ans, il souffrit le martyre, avec S. Paul, pour la foi de Jesus-Christ. Condamné à être mis en croix, il demanda instamment d'y être attaché la tête en bas, afin qu'il y eût quelque différence entre le supplice du maître & celui du serviteur. Ainsi mourut ce saint apôtre, vers l'an 65 de Jesus-Christ, sous l'empire de Néron. Les époques de la venue de S. Pierre à Rome, & de son martyre en cette ville, ne sont pas fixes & certaines. Nous avons deux épitres de cet apôtre, qui font partie des livres canoniques du nouveau Testament: elles sont adressées aux Juifs convertis, dispersés dans les provinces d'Asie.

PIÉTÉ FILIALE. C'est un des principaux préceptes du Décalogue. Dieu promet de longues années à ceux qui honorent leurs parents, & menace d'une mort prompte les enfants rebelles & dénaturés.

A la Chine, un enfant qui manque au respect qu'il doit à ses parents, est regardé comme un criminel du premier ordre, & puni avec la derniere rigueur. Si un pere porte quelque plainte de son fils devant un officier de justice, on n'exige aucune preuve de lui; on n'examine point la qualité de la faute: il n'en est presque point de légeres en pareil cas. Le fils, sur la seule accusation de son pere, est jugé digne de mort; &, sans autre forme de procès, la sentence s'exécute. S'il arrive qu'un fils soit assez dénaturé pour oser porter sur ses parents une main criminelle, tout l'empire apprend avec horreur cet affreux attentat; la consternation se répand dans la ville qui avoit donné la naissance à un tel monstre; on dépose les magistrats de cette ville, comme n'ayant pas eu soin de faire don-

Digitized by Google

ner à ce malheureux une éducation convenable : tous les magistrats voisins subissent aussi la même punition. Les parents du coupable sont sévérement châtiés, pour n'avoir pas corrigé de bonne heure cet enfant dénaturé, & l'avoir laissé, par leur indulgence, parvenir jusqu'au plus haut degré de la perversité. C'est devant l'empereur lui-même que le criminel est cité : il est ordinairement condamné à être déchiré en mille morceaux, & jetté au feu ; on renverse de fond en comble la maison qui lui a servi d'asyle, & même celle de ses voisins ; on éleve plusieurs monuments destinés à perpétuer le souvenir de cet attentat & l'horreur qu'il doit inspirer.

Les empereurs Chinois ne sont pas dispensés des devoirs de la piété filiale ; ils sont même forcés de respecter jusqu'aux foiblesses de leurs parents ; l'exemple suivant en fournit une preuve éclatante. La mere d'un empereur Chinois, qui déshonoroit publiquement son rang & sa naissance par un commerce scandaleux avec un seigneur de la cour, fut condamnée à l'exil par le prince son fils. Quelque juste que fût cette punition, elle parut révoltante aux ministres Chinois. Ils commencerent d'accabler l'empereur de requêtes & de remontrances, pour l'exciter à rappeller sa mere. Le prince, obsédé de leurs supplications, fit mourir quelques-uns de ces ministres zélés ; mais la crainte du supplice n'effraya point ceux qui restoient ; ils s'obstinerent tour-à-tour à importuner l'empereur, & payerent de leurs têtes la hardiesse de leurs représentations. Enfin l'un d'eux fit porter son cercueil au palais, & dit au monarque, d'un ton ferme : « Fais-moi mourir, » & délivre-moi de la vue d'un prince qui n'est plus à » mes yeux qu'un objet d'horreur, puisque tu refuses » d'écouter la voix de la nature qui te parle par ma » bouche. Je vais trouver tes ancêtres & ceux de l'im» pératrice ta mere ; je leur apprendrai ton crime ; &, » dans l'ombre de la nuit, leurs ombres & la mienne » viendront encore te reprocher ta cruauté. » La mort fut le prix d'un discours si hardi ; mais tant de sang répandu ne procuroit point à l'empereur le repos qu'il

Digitized by Google

desiroit : de nouveaux censeurs venoient tous les jours le persécuter, au péril de leur vie. Sa cruauté fatiguée fit enfin place à la crainte ; il appréhenda que son obstination ne produisît quelque soulevement dangereux dans ses Etats ; &, pour s'épargner de nouveaux embarras, il rappella, malgré lui, sa mere.

On conserve une déclaration de Suen-Ti, empereur de la Chine, qui ordonne à tous les vice-rois & gouverneurs des provinces de l'empire, de lui faire connoître ceux qui se sont rendus recommandables par une tendresse & une soumission particuliere envers leurs parents, afin qu'il puisse honorer & récompenser dignement une si belle vertu. Le même empereur, par une autre déclaration, dispense des corvées ordinaires les enfants qui ont perdu leur pere ou leur mere, leur grand-pere ou leur grand'mere, pendant tout le temps destiné à leur rendre les honneurs funebres.

Le fils du roi de *Tsing* ou *Cin*, pour se dérober aux embûches que lui tendoit l'ambition de sa belle-mere, s'étoit exilé des Etats de son pere, & vivoit errant dans différents pays. Pendant le cours de ses voyages, il reçut avis que son pere étoit mort, & qu'un usurpateur s'étoit emparé de ses Etats. Un prince sensible à sa disgrace vouloit lui offrir une armée pour soutenir ses droits ; mais le Chinois lui répondit que la piété filiale lui étoit plus précieuse que le trône ; qu'il devoit songer à pleurer la mort de son pere, avant de s'occuper de ses propres intérêts ; & que pendant les trois années destinées au deuil & à la tristesse, il lui étoit défendu de prendre les armes. *Voyez* DEUIL.

PIÉTISTES : sectaires d'Allemagne, qui reconnoissent pour chef un certain Spénérus. Ils sont tolérants ou indifféremtistes, & s'accommodent assez de toutes les sectes Protestantes. On croit qu'ils ont beaucoup de rapport & d'affinité avec les Quakers ou Trembleurs d'Angleterre.

PILOSITES, du latin *pilus*, poil : nom que les Origénistes donnoient aux Catholiques, parce qu'ils disoient que nous ressusciterons tous avec toutes les

Digitized by Google

parties de notre corps, & qu'il ne nous manquera pas même le moindre poil.

PISCINE : 1. petit vase plein d'eau, que l'on met ordinairement sur les autels, à côté du tabernacle, & dans lequel le prêtre, après avoir administré la Communion, trempe les deux doigts qui ont touché à la sainte Hostie.

2. Auprès des mosquées des Turcs, il y a toujours une piscine ou un grand bassin plein d'eau, où ils ont soin de se laver avant de faire leurs prieres.

PITHO, du grec πειθω, *je persuade* : déesse de la persuasion chez les anciens payens.

PLUTON : dieu des enfers, selon les anciens payens, étoit fils de Saturne, & frere de Jupiter & de Neptune. Dans le partage que firent les trois freres de l'empire de l'univers, Pluton eut les enfers ; portion dont il ne dut pas être content, & qui paroissoit à Virgile si peu avantageuse, qu'il faisoit tous ses efforts pour dissuader Auguste d'accepter l'empire des enfers, quelqu'offre qu'on lui en pût faire. Ce n'est pas qu'il n'y eût dans les enfers des lieux fort agréables, selon l'opinion des anciens. C'étoit-là qu'ils plaçoient leur Elysée, endroit plus agréable & plus délicieux qu'aucun de ceux que pouvoit offrir la terre. Mais Pluton n'habitoit gueres ce charmant séjour, où sa présence n'étoit pas nécessaire. Les fonctions de sa charge l'appelloient dans l'endroit où l'on jugeoit les nouveaux venus & où l'on punissoit les méchants. Pour égayer son triste manoir, il voulut se procurer une aimable compagne. Il offrit ses hommages à toutes les déesses de l'Olympe : toutes lui répondirent qu'elles préféroient le ciel aux enfers. Il fallut, pour avoir une femme, avoir recours à la ruse & à la violence. Nous dirons à l'article PROSERPINE comment il enleva cette jeune déesse pendant qu'elle cueilloit des fleurs dans la Sicile. Virgile nous apprend que Proserpine se trouva si bien avec son nouvel époux, qu'elle ne voulut plus retourner auprès de sa mere qui la redemandoit à grands cris.

Selon

Digitized by Google

Selon M. Pluche, ce qui a donné lieu à la fable de Pluton, c'eſt une figure ſymbolique, qui annonçoit les ſacrifices funebres, & les anniverſaires chez les Egyptiens.

PLUTUS: dieu des richeſſes, que les anciens payens ſuppoſoient être fils de Jaſion & de Cérès, déeſſe de l'agriculture, pour marquer que la culture de la terre eſt la ſource la plus sûre des richeſſes. Plutus étoit regardé comme une divinité infernale, parce que l'or ſe tire du ſein de la terre. Les poëtes diſoient que Plutus, lorſqu'il venoit viſiter les mortels, étoit boiteux, mais qu'il avoit des ailes lorſqu'il s'en retournoit; allégorie qui ſignifioit que les richeſſes s'acquierent lentement & avec peine, mais qu'elles ſe diſſipent & s'écoulent bien promptement. Le dieu des richeſſes étoit repréſenté aveugle. Ariſtophane, dans ſa comédie de Plutus, en donne une raiſon qui devoit paroître bien impie aux payens. « Jupiter, dit Plutus lui-même dans cette comédie, m'a ainſi privé de la vue, en haine des hommes; car, lorſque j'étois jeune, je le menaçai de ne répandre mes bienfaits que ſur les gens ſages & vertueux; c'eſt pourquoi il me rendit aveugle, afin que je ne puſſe point diſcerner ceux à qui je ferois du bien: tant eſt grande l'envie qu'il porte au mérite! » Dans le temple de la Fortune, à Thebes, Plutus étoit repréſenté ſous la forme d'un enfant que la déeſſe tenoit entre ſes bras. Dans la ville d'Athenes, il étoit dépeint couché ſur le ſein de la Paix. Les Athéniens lui avoient érigé une ſtatue, dans la citadelle, derriere le temple de Minerve, près de l'endroit où étoient renfermés les tréſors de la république. Plutus en étoit regardé comme le gardien; & on l'appelloit, en cette qualité, *Plutus clair-voyant.*

2. Les Mexicains avoient auſſi une divinité qui préſidoit aux richeſſes, & dont on ne nous apprend pas le nom. Sous un corps humain, ils lui donnoient une tête d'oiſeau, couronnée d'une mitre de papier peint. Sa main étoit armée d'une faulx. Les divers orne-

Digitized by Google

ments précieux dont il étoit revêtu, étoient convenables à la qualité qu'on lui attribuoit.

PNEUMATOMAQUES, *ou* ENNEMIS DU SAINT-ESPRIT. Ils soutenoient que le Saint-Esprit n'étoit pas Dieu, mais seulement un ange du premier ordre; car, disoient-ils, s'il étoit vrai qu'il fût Dieu & qu'il procédât du Pere, il seroit donc son Fils. Jesus-Christ & lui seroient donc deux deux freres; ce qui ne peut être, puisqu'il est certain que Jesus-Christ est Fils unique. On ne peut pas dire non plus qu'il procede du Fils; car, en ce cas, le Pere seroit son aïeul; ce dont on ne convient pas. Tout prouve donc que le Saint-Esprit n'est pas Dieu. Cette héresie avoit déja fait de grands progrès dans le quatrieme siécle.

POLIÉE, du grec πολις, *ville*: surnom que les anciens payens donnoient à Jupiter, comme au protecteur des villes. Apollon étoit aussi honoré de ce titre, peut-être parce qu'il avoit autrefois travaillé à la construction de la ville de Troye.

POLLUTION LÉGALE. Nous placerons sous ce titre ce qui peut nous être échappé à l'article IMPURETÉS LÉGALES. 1. Ce long détail de toutes les choses qui peuvent rendre immondes, que l'on trouve dans le Lévitique, est négligé par les Juifs modernes, qui sans doute ont trouvé trop gênant ce grand nombre de préceptes & de défenses qu'il leur seroit presque impossible d'observer dans la plûpart des pays où ils sont dispersés. Ils sont cependant scrupuleux sur quelques articles. Par exemple, ils ont une si grande horreur des viandes défendues par la loi, qu'ils n'achettent jamais de vaisselle à moins qu'elle ne soit neuve, dans la crainte qu'elle n'ait servi à d'autres qu'à des Juifs, & qu'on n'ait mis dedans quelques viandes prohibées, dont le suc ait pénétré dans la matiere de cette vaisselle, sur-tout si elle est de terre; car si elle est de pierre ou de quelque métal, ils se contentent de la faire passer par le feu, ou d'y mettre de l'eau bouillante pour la purifier.

2. Les partisans de la secte des Sintos, au Japon, ont

Digitized by Google

un soin extrême de conserver la pureté extérieure du corps, & d'éviter tout ce qui, suivant leur doctrine, est capable de la souiller; comme, par exemple, le sang, l'attouchement des morts, la chair des quadrupedes, à l'exception des bêtes fauves. Le Sintoïste qui s'est souillé par quelqu'une de ces choses, ne peut entrer dans aucun temple, ni dans aucun lieu sacré. S'il arrive qu'un ouvrier occupé à la construction ou bien à la réparation d'une pagode se blesse par quelqu'accident, & qu'il sorte du sang de sa blessure, dès-lors il devient impur, & ses mains ne sont plus dignes de toucher les murs d'un lieu saint; il faut qu'il interrompe son ouvrage. Si la pagode à laquelle il travaille est consacrée à un dieu d'un ordre supérieur, par exemple, à Tenno-Daï-Sin, le premier & le plus illustre des dieux de la secte des Sintos, la souillure qu'il a contractée rend la pagode même profane; il faut la renverser de fond en comble. Les femmes ont des temps critiques pendant lesquels il leur est défendu de mettre le pied dans aucun temple. Les Sintoïstes ne peuvent, sans se rendre impurs, tuer aucun animal, ni même le voir tuer. L'impureté contractée par le sang dure pendant sept jours. Celui qui mange de la chair de quelque quadrupede, à moins que ce ne soit une bête fauve, est souillé pendant l'espace de trente jours. Mais la plus grande souillure consiste à toucher un mort, & à lui rendre les devoirs funebres. Les dévots rigides poussent le scrupule dans cette matiere jusqu'à l'extravagance: ils ne se permettent pas de regarder des gens impies, ni même de leur parler; bien plus, ils se croient souillés s'ils ont été vus par des personnes impures, ou seulement s'ils les ont entendu parler. On voit dans les pagodes & sur les grands chemins un emblême qui représente la scrupuleuse exactitude de ces dévots Sintoïstes; ce sont trois singes, dont l'un se cache les yeux avec la patte, l'autre se ferme la bouche, & le troisieme se bouche les oreilles. *Voyez* SINTOS.

3. Les Parsis ou Guebres regardent avec une espece

Digitized by Google

d'horreur les femmes enceintes, quoiqu'ils eſtiment beaucoup la fécondité dans une femme, & qu'ils penſent qu'il n'y a rien de plus honorable ni même de plus méritoire que de *multiplier les fideles*. Ils devroient, ſelon leurs propres principes, traiter avec honneur la femme qui doit bientôt donner le jour à un nouveau diſciple de Zoroaſtre; cependant ils fuient à la vue d'une femme enceinte comme à l'aſpect d'un monſtre: ils croient que ſes regards mêmes ſont capables de ſouiller le ſoleil: il lui eſt défendu de lever les yeux vers le ciel, & même de toucher la terre avec ſes pieds nus. Ils ne lui permettent pas de regarder ni l'eau, ni le feu, ni les aliments. Ce n'eſt que vingt-neuf jours après leurs couches qu'elles peuvent ſe laver la tête & le viſage. Pendant les quarante jours qui ſuivent leurs couches, il leur eſt défendu de parler à aucune autre femme, ni de toucher aucun vaſe. Les Guebres croient que l'attouchement d'un cadavre eſt capable de ſouiller; & les prêtres, que leurs fonctions appellent auprès des morts, ont toujours la précaution de ſe tenir éloignés du corps au moins de dix pieds.

Les mêmes peuples ſont perſuadés que s'ils buvoient après une autre perſonne, de quelque religion que ce ſoit, fût-ce même de la leur, tous les péchés de cette perſonne leur ſeroient communiqués.

4. Chez les peuples de *Jedſo*, pays voiſin du Japon, les femmes en couches habitent une chambre ſéparée du reſte de la maiſon, dont l'entrée eſt abſolument interdite aux hommes pendant l'eſpace de deux ou trois ſemaines.

POLLUX: (CASTOR &) deux freres jumeaux, que les payens avoient mis au rang des dieux à cauſe de leurs belles actions. Ils durent la naiſſance à une galanterie de Jupiter. Ce dieu, étant devenu éperdument amoureux de Léda, femme de Tindare, roi de Sparte, ſe déguiſa en cygne, & vint à bout de tromper, ſous cette forme, la vertueuſe Léda, en jouant avec elle ſur les bords du fleuve Eurotas où elle ſe baignoit. Elle conçut deux œufs, de l'un deſquels ſor-

Digitized by Google

firent Hélene & Clytemneſtre; de l'autre, Caſtor & Pollux. Pluſieurs veulent qu'il y ait eu une grande différence entre ces deux jumeaux. Ils diſent que Caſtor étoit né de Tindare, & Pollux de Jupiter; & qu'ainſi ce dernier étoit immortel par le privilege de ſon origine, tandis que l'autre étoit ſujet à la mort. Mais la vive amitié qui uniſſoit les deux freres fit diſparoître cette inégalité. Pollux conjura inſtamment Jupiter d'adopter Caſtor, & de lui procurer les avantages de l'immortalité. Jupiter permit à Pollux de partager ſon immortalité avec Caſtor, enſorte qu'il y eût entre les deux freres une alternative de vie & de mort.

Les poëtes & les mythologiſtes attribuent à Caſtor & à Pollux un grand nombre d'exploits éclatants. Hélene, leur ſœur, ayant été enlevée, dès l'âge de dix ans, par Théſée, roi d'Athenes, ils déclarerent la guerre au raviſſeur, & le forcerent de rendre ſa proie. Ils nettoyerent les côtes & les environs de Sparte des corſaires & des pirates qui les ravageoient. Ils accompagnerent Jaſon dans ſon expédition de la toiſon d'or, & ne furent pas les moins célebres d'entre les Argonautes. Pendant le voyage, une horrible tempête s'étant élevée, & le vaiſſeau étant ſur le point d'être ſubmergé, on vit deux feux voltiger autour de Caſtor & de Pollux; & l'orage s'appaiſa ſur le champ. C'eſt depuis ce temps qu'on appella *feux de Caſtor & de Pollux* ces feux qui paroiſſent ſouvent dans les temps d'orage, & qu'on nomme aujourd'hui *feux de S. Elme & de S. Nicolas*. Lorſque les anciens ne voyoient paroître qu'un de ces feux, ils le regardoient comme le préſage aſſuré d'une furieuſe tempête: s'ils paroiſſoient tous les deux, c'étoit une marque de beau temps. Lorſque les actions mémorables de ces deux héros leur eurent mérité une place entre les ſignes céleſtes, ſous le nom de *Jumeaux*, ils furent particuliérement honorés par les matelots, qui les invoquoient pendant l'orage. Les Romains attribuerent au ſecours de ces deux freres une victoire célebre qu'ils remporterent ſur Tarquin le Superbe & ſur les La-

Digitized by Google

tins auprès du lac Régille, sous la conduite du dictateur A. Posthumius ; & même le bruit courut qu'ils en avoient apporté eux-mêmes la nouvelle à Rome le propre jour de l'action. En reconnoissance, on leur éleva un temple à Rome ; & ils furent mis au nombre des divinités tutélaires de la république. Les Romains avoient tant de respect pour eux, que, dans leurs serments les plus solemnels, ils juroient par le temple de Castor ou de Pollux. Les femmes juroient plus communément par celui Castor : *Ædastor !* les hommes, par celui de Pollux : *Ædepol !* Les freres jumeaux avoient aussi un temple à Lacédémone, qui étoit le lieu de leur naissance, & un autre à Athenes, qu'on supposoit qu'ils avoient sauvée du pillage.

Théocrite a composé en l'honneur de Castor & de Pollux une idylle dont nous allons présenter au lecteur une traduction libre, ou plutôt une imitation.

« Je consacre ces vers aux fils de Jupiter & de Léda ; à Castor, habile dans l'art de manier un cheval ; à Pollux, terrible dans les combats du ceste. Je chante les Jumeaux de Lacédémone, ces génies tutélaires & bienfaisants, dont les mortels éprouvent les secours certains dans les plus pressants dangers. Une horrible tempête trouble le ciel & l'onde. Le vaisseau sans mâts & sans voiles, jouet des vents en fureur, est sur le point d'être englouti dans les flots ; & les matelots tremblants n'envisagent plus que la mort, lorsque tout-à-coup la présence des fils de Léda ramene le calme & la sérénité. Les vents se taisent ; les nuages disparoissent, & découvrent aux yeux du pilote les brillantes étoiles qui sont les guides de sa course. O vous, dieux secourables ! vous, les modeles parfaits de la plus sincere amitié ! vous, en qui se réunissent tous les talents ! vous, qui excellez également à manier un cheval, à toucher de la lyre, à chanter, & à combattre avec le ceste, recevez favorablement les hommages de ma Muse.

Le vaisseau qui conduisoit à Colchos l'illustre Jason & les autres héros de la Grece, après avoir heu-

Digitized by Google

reuſement évité tous les écueils, étoit arrivé au port de Bébrycie. Les Argonautes s'empreſſent de deſcendre ſur le rivage, d'y étendre des lits, & de préparer le repas. Les deux héros de Lacédémone, Caſtor & Pollux, ſont les ſeuls qui s'écartent de l'équipage, & s'avancent au loin pour reconnoître le pays. Ils arrivent dans une vaſte forêt, & rencontrent, en s'y promenant, une grotte taillée dans le roc, d'où couloient pluſieurs fontaines d'une eau pure & tranſparente comme le cryſtal. Ces fontaines étoient environnées de peupliers, de planes, de cyprès, & de pluſieurs autres arbres de toute eſpece. La terre à l'entour étoit émaillée de fleurs odoriférantes, que les abeilles picoroient à l'envi. Dans ce beau lieu, habitoit un homme d'une taille giganteſque & d'un air terrible, qui portoit ſur le viſage les cicatrices des plaies qu'il avoit reçues dans les combats. Sa poitrine haute & avancée, ſon dos large & épais, étoient revêtus d'une peau de fer, qui ſembloit avoir été fabriquée à coups de marteau. On voyoit ſes muſcles s'élever ſur ſes bras robuſtes & nerveux. Une peau de lion étoit ſon unique vêtement. Pollux l'aborde & lui dit: O étranger! qui que tu ſois, je te ſouhaite toutes ſortes de proſpérités: apprends-moi quels ſont les hommes qui habitent ce pays. — Ta préſence détruit ton ſouhait. Comment puis-je être heureux quand je vois des gens que je n'ai jamais vus? — Ne crains rien, reprit Pollux; ceux que tu vois ſont nés de parents vertueux, & ſont vertueux eux-mêmes. — Je ne crains rien; & ce n'eſt pas à toi de m'apprendre à être intrépide. — Tu t'offenſes de tout; & ton humeur ſauvage s'échauffe ſur chaque mot qui ſort de ma bouche. — Tel eſt mon caractere; je ſuis tel que tu me vois: au reſte la terre que je foule ne t'appartient pas. — Ah! tu peux venir dans mon pays quand tu voudras; je t'y rendrai les devoirs de l'hoſpitalité, & te renverrai chargé de préſents. — Je ne veux point de tes préſents, & je ne te conſeille pas de t'attendre aux miens. — J'eſpere du moins que tu ne m'empêcheras pas de boire de

Digitized by Google

l'eau de ces fontaines. — Tu le verras, lorsque la soif brûlante desséchera tes entrailles. — Quoi! faut-il de l'argent pour te rendre traitable? Que veux-tu? parle. — Je veux que, les mains armées du ceste, tu t'avances pour combattre seul à seul. — Contre qui? — Contre moi; & ce rival n'est pas à dédaigner. — Quel sera le prix du vainqueur? — Le vaincu. — De pareils combats n'appartiennent qu'au oiseaux à crête rouge. — Que nous ressemblions aux oiseaux ou aux lions, peu m'importe; mais nous ne combattrons point pour un autre prix.

Ainsi parla Amycus, (c'est le nom du géant;) puis, prenant une trompette marine, il fit retentir la forêt du son de cet instrument. A ce signal, les Bébryciens, remarquables par leur longue chevelure, se rassemblerent sous un plane touffu. Castor courut aussi-tôt avertir les Argonautes, qui se rendirent promptement au lieu du combat. Cependant les deux rivaux, armés de gantelets, s'avancent l'un contre l'autre, respirant le carnage. Chacun s'efforce de prendre le poste le plus avantageux, & de mettre le soleil dans les yeux de son adversaire. Dans cette occasion, ton adresse, ô Pollux! triompha de la force de ce redoutable géant. Amycus, ébloui par les rayons du soleil, qui tomboient à plomb sur son visage, sent redoubler sa fureur par cet obstacle; &, guidant ses coups avec sa main, il fond impétueusement sur son ennemi. Pollux lui porte un grand coup sur la joue, qui ne fait qu'augmenter sa rage. Le roi des Bébryciens, le corps courbé, la tête penchée vers la terre, attend un moment favorable pour se jetter sur Pollux. Ses sujets, par leurs cris, enflamment son courage. Les Argonautes encouragent aussi leur héros, & tremblent que ce géant ne l'accable du poids de son vaste corps. Mais Pollux, frappant des deux mains sans relâche, ne se laisse point approcher par son adversaire. Amycus, étourdi des coups qu'il a reçus, vomit le sang par la bouche. Ses joues sont déchirées & couvertes de plaies. Son visage, prodigieusement enflé, laisse à

Digitized by Google

peine appercevoir ſes yeux. Pollux le harcele ſans ceſſe ; &, le voyant s'affoiblir, il lui décharge au milieu du nez, entre les ſourcils, un coup ſi violent, qu'il le renverſe à terre tout ſanglant. Cet affront ſemble rendre les forces au terrible Amycus. Il ſe releve avec furie ; & le combat recommence plus ardemment que jamais. Mais l'avantage reſte toujours du côté de Pollux. Tous les coups d'Amycus tombent ſur les épaules ou ſur la poitrine de Pollux, toujours au-deſſous de la tête ; mais chaque coup de Pollux tombe ſur le viſage de ſon adverſaire, qui n'eſt plus qu'une plaie. La ſueur coule à groſſes gouttes de tous les membres d'Amycus. Son corps s'affaiſſe ; & la taille de ce formidable géant paroît preſque petite. Pollux, au contraire, ſemble tirer du combat de nouvelles forces. Son teint, animé par la chaleur du combat, eſt plus vif & plus coloré ; ſes membres robuſtes ſe plient avec aiſance & avec ſoupleſſe. Cependant Amycus, raſſemblant ce qui lui reſte de forces pour l'exécution d'un grand deſſein qu'il médite, ſaiſit avec la main gauche celle de Pollux ; &, levant la droite, il eſt ſur le point d'accabler Pollux d'un coup terrible. Mais le fils de Léda l'évite par une inclination de tête ; &, ſe dégageant d'Amycus, il lui porte à ſon tour un coup plus certain ſur la tempe gauche. Ce coup eſt ſuivi d'un ſecond ſur la bouche, qui ébranle & fracaſſe toutes les dents de ſon adverſaire, & de pluſieurs autres qui achevent d'épuiſer ſes forces. Le terrible Amycus tombe enfin à demi-mort ; &, s'avouant vaincu, tend à Pollux des mains tremblantes. O généreux Pollux ! ton grand cœur n'étoit pas capable d'abuſer de ſa victoire ; & le barbare Amycus ne reçut de toi aucun outrage ; & tu n'exigeas de lui qu'un ſerment ſolemnel de ne plus violer déſormais les loix de l'hoſpitalité. Après avoir payé à Pollux mon tribut de louanges, il faut maintenant que je m'acquitte envers Caſtor.

Les fils de Jupiter, Caſtor & Pollux, emmenoient les deux filles de Leucippe, qu'ils avoient enlevées de la maiſon paternelle, Lyncée & Idas, auxquels les

Digitized by Google

deux princeſſes avoient été promiſes, pourſuivirent les raviſſeurs, & les atteignirent au tombeau d'Apharée. Là, le combat étoit près de commencer, lorſque Lyncée tint ce diſcours : « Tyndarides, quelle eſt votre injuſtice, & pourquoi voulez-vous nous ravir nos épouſes ? Vous ſçavez que nous ſommes les premiers auxquels leur pere Leucippe les ait promiſes. Souvenez-vous que, dans le temps que vous méditiez cet enlevement, je vous ai ſouvent dit, quoique je ne ſois pas grand parleur : Mes amis, il ne convient pas à des princes de prendre des femmes qui ont déja des époux tout prêts. Sparte & l'Elide ſont aſſez grandes. Parcourez, ſi vous voulez, l'Arcadie, Meſſene, Argos, & les côtes maritimes de Siſyphe ; vous y trouverez un nombre prodigieux de filles élevées dans la maiſon de leurs parents, qui ne manquent ni d'eſprit ni de beauté. Il vous ſera aiſé de faire un choix parmi elles. Il n'y aura point de pere qui ne ſe faſſe honneur d'avoir des gendres de votre mérite, & qui ne donne avec joie ſes filles aux plus fameux héros de la Grece. Ainſi, mes amis, laiſſez-nous nos femmes, & cherchez-en d'autres. Nous nous offrons même à vous aider dans cette recherche. Voilà ce que je vous diſois alors ; mais les vents légers emportoient mes paroles ſur les vaſtes mers, & vous n'y avez eu aucun égard ; car vous êtes violents & emportés. Cependant il eſt encore temps d'écouter la raiſon qui vous parle aujourd'hui par ma bouche. Rappellez-vous l'étroite chaîne du ſang qui nous unit. Songez que nous ſommes couſins ; & que cette conſidération vous engage à la paix. Mais ſi votre humeur intraitable veut du ſang & des combats, voici, en ce cas, les arrangements que je propoſe : Que Pollux & mon frere Idas ſe contentent d'être ſpectateurs ; nous combattrons ſeuls, Caſtor & moi, qui ſommes les plus jeunes. N'accablons pas d'un chagrin trop amer nos malheureux parents. Un mort ſuffit dans chaque maiſon ; & la famille, en pleurant ſur celui qu'elle aura perdu, ſe réjouira ſur

Digitized by Google

celui qui lui reſte. Il eſt de la prudence de vuider la plus grande querelle avec le moindre mal poſſible. » Après que Lyncée eut ainſi parlé, Pollux & Idas, qui étoient les plus âgés, mirent bas les armes. Caſtor & Lyncée s'avancerent l'un contre l'autre, armés de toutes piéces. Ils lancerent chacun leurs javelots ſans ſuccès; puis, mettant l'épée à la main, ils commencerent un combat furieux & opiniâtre. Après s'être portés inutilement pluſieurs coups, Caſtor bleſſa ſon adverſaire à la main. Lyncée, ſe ſentant bleſſé, jetta ſon épée, & s'enfuit vers le tombeau de ſon pere, où Idas attendoit tranquillement l'événement du combat; mais Caſtor pourſuit vivement Lyncée, &, l'ayant atteint, lui porte un coup d'épée qui l'étend mort ſur la place. Idas, triſte témoin du ſort de ſon frere, s'apprête à le venger. Il détache une pierre de la colomne ſépulcrale, & veut la jetter contre le meurtrier de Lyncée; mais Jupiter, qui veille à la conſervation de ſon fils, fait tomber la pierre des mains d'Idas, & le frappe en même temps d'un coup de foudre. Tel eſt le ſort de ceux qui oſent ſe meſurer avec les Tyndarides; car ces héros ſont puiſſants, & nés d'un pere puiſſant.

Je vous ſalue, ô fils de Léda! Soyez toujours favorables à mes vers. Hélene, les Tyndarides, tous les héros qui ont ſecouru Ménélas & renverſé Troye, ont toujours été les protecteurs des poëtes. C'eſt à la poéſie qu'ils doivent une partie de leur gloire. Leurs exploits ont été immortaliſés par ce fameux chantre de Chio, qui a célébré les combats des Grecs & des Troyens, la valeur d'Achille & la deſtruction de la ville de Priam. Pardonnez, illuſtres Jumeaux, ſi, malgré la foibleſſe de ſa voix, ma Muſe a cédé au noble deſir de chanter vos triomphes. Je ſçais que les vers ſont le plus beau préſent que l'on puiſſe faire aux dieux. »

On peut remarquer en paſſant, que les éloges que les payens donnoient à leurs dieux ne devoient quelquefois pas leur être honorables. Par exemple, tout homme ſenſé, après avoir lu la deſcription du combat

Digitized by Google

de Castor & de Lyncée, déteſtera l'injuſtice & la cruauté des deux freres jumeaux, &, en particulier, de Caſtor, & louera la ſageſſe, la modération, la prudence de Lyncée, & plaindra ſon malheur.

POLYGAMIE, du grec πολυ, *beaucoup*, & γαμος, *mariage* : état d'un homme qui a pluſieurs femmes à la fois. Quelques théologiens prétendent que la Polygamie étoit défendue même dans la loi ancienne, mais que les patriarches furent diſpenſés par l'autorité divine de la loi commune. S. Auguſtin dit que lorſque les patriarches & les ſaints de l'ancien Teſtament ont épouſé pluſieurs femmes, ils l'ont fait par une permiſſion particuliere de Dieu : *ex Dei nutu.* Pluſieurs autres penſent que Dieu toléroit la Polygamie parmi les Juifs, & c'eſt le ſentiment le plus commun.

1. « C'étoit, dit M. Fleury, le deſir d'avoir un grand nombre d'enfants qui portoit les Iſraélites à prendre pluſieurs femmes à la fois, & ils s'en faiſoient auſſi un honneur & une marque de grandeur. C'eſt ainſi qu'Iſaïe, pour marquer combien ſeroient eſtimés ceux que Dieu conſerveroit entre ſon peuple, dit que ſept femmes s'attacheront à un ſeul homme, offrant de vivre à leurs dépens, pourvu qu'elles aient l'honneur de porter ſon nom. Ainſi il eſt dit que Roboam avoit dix-huit femmes & ſoixante concubines, & qu'il donna pluſieurs femmes à ſon fils Abia, qu'il avoit choiſi pour ſon ſucceſſeur.

» Nous ne devons pas trouver étrange que Dieu tolérât la Polygamie qui s'étoit introduite dès avant le déluge, quoiqu'elle fût contraire à la premiere inſtitution du mariage : car quand il fut inſtitué dans le Paradis terreſtre il n'y avoit pas encore de concupiſence ; & depuis que, par la loi nouvelle, il a été élevé à la dignité de ſacrement, il eſt accompagné de graces très-fortes. Mais, dans l'intervalle, lorſque la grace étoit beaucoup moindre & que le péché régnoit, il étoit digne de la bonté de Dieu d'uſer d'une plus grande indulgence. La Polygamie étoit donc comme le divorce, que Jeſus-Chriſt dit aux Juifs ne leur avoir été ſouffert que pour la dureté de leur cœur. Outre les femmes, il étoit encore permis d'avoir des concubines, qui d'ordi-

Digitized by Google

naire étoient des eſclaves. Les épouſes légitimes n'avoient au-deſſus d'elles que la dignité qui rendoit leurs enfants héritiers. Ainſi le nom de concubinage ne ſignifioit pas une débauche, comme parmi nous; c'étoit ſeulement un mariage moins ſolemnel.

« Au reſte, bien loin que cette licence rendît le mariage plus commode, le joug en étoit bien plus peſant. Un mari ne pouvoit partager ſi également ſon cœur entre pluſieurs femmes, qu'elles fuſſent toutes contentes de lui. Il étoit réduit à les gouverner avec une autorité abſolue, comme font encore les Levantins. Ainſi il n'y avoit plus dans le mariage d'égalité d'amitié & de ſociété. Il étoit encore plus difficile que les rivales puſſent s'accorder entr'elles; c'étoit continuellement des diviſions, des cabales, & des guerres domeſtiques. Tous les enfants d'une femme avoient autant de marâtres, que leur pere avoit d'autres femmes. Chacun épouſoit les intérêts de ſa mere, & regardoit les enfants des autres femmes comme des étrangers ou des ennemis: de-là vient cette maniere de parler ſi fréquente dans l'Ecriture: C'eſt mon frere, le fils de ma mere. On voit des exemples de ces diviſions dans la famille de David, & encore de biens pires dans celle d'Hérode.

On ne voit pas que la Polygamie fût en uſage chez les anciens Grecs & Romains; ils n'avoient qu'une femme à la fois, mais ils avoient la liberté d'en changer par le moyen du divorce.

La Polygamie eſt aujourd'hui défendue dans tous les pays Chrétiens, non-ſeulement par les loix divines, mais encore par l'autorité civile: mais preſque toutes les fauſſes religions répandues dans l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, permettent aux particuliers d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Il eſt prouvé qu'une pareille permiſſion, loin d'être favorable à la population, lui eſt même très-contraire.

2. Chez les anciens Perſes, rien n'étoit plus honorable que d'avoir une nombreuſe famille; & chacun, pour ſe diſtinguer de ce côté, prenoit autant de femmes qu'il pouvoit.

3, Les habitants de Fida, ſur la Côte des Eſclaves;

Digitized by Google

ont ordinairement quarante ou cinquante femmes à la fois : les riches & les grands en entretiennent quatre ou cinq cents, & quelquefois mille : on en compte dans le ſérail du roi juſqu'à quatre à cinq mille. On voit communément dans ce pays des familles compoſées de deux cents enfants : quelquefois il naît à un homme ſix enfants dans le même jour.

4. Les Siamois ſont perſuadés qu'une ſeule femme doit ſuffire à un honnête homme ; & ſi, ſur cet article comme dans pluſieurs autres, ils agiſſent contre leurs ſentiments, c'eſt qu'ils ſe laiſſent entraîner par différentes paſſions, mais ſur-tout par l'orgueil & l'incontinence, deux vices qui ne ſont pas rares parmi les Siamois. Au reſte, quoiqu'ils aient pluſieurs femmes, il y en a cependant toujours une qui jouit ſeule de tous les droits d'épouſe, & qu'on nomme *la grande femme*. Les autres ne ſont regardées que comme des eſclaves, & le ſont en effet, puiſque le mari les achette : on les appelle *les petites femmes*. Leurs enfants ſont eſclaves comme elles : ils donnent toujours à leur pere le nom de *ſeigneur-pere*, titre qui marque leur eſclavage, & qui les diſtingue des enfants de la grande femme, qui ne ſe ſervent jamais que du ſeul nom de pere. Ils n'ont aucune part à l'héritage de leur pere, & peuvent être vendus comme eſclaves par les héritiers, qui ſont ordinairement les enfants de la grande femme. Il en eſt de même des petites femmes, lorſqu'elles ſurvivent à leurs maris. L'époux dans ſa famille exerce un empire deſpotique ; il peut vendre ſes enfants & ſes femmes, à l'exception cependant de la grande femme, qu'il lui eſt ſeulement permis de répudier : mais il ne peut jamais ôter la vie ni à ſes enfants ni à ſes femmes, parce que c'eſt une loi générale dans le royaume de Siam, de ne rien tuer. Il faut en excepter le cas d'adultere, où le mari peut tuer ſa femme.

5. Les Chinois peuvent avoir pluſieurs femmes, mais il n'y en a qu'une ſeule légitime, à laquelle les autres ſont ſoumiſes. Il en eſt ainſi dans preſque tous les pays où la Polygamie eſt permiſe. A la Chine, tous les enfants des concubines appartiennent à la femme légitime : ils l'appellent leur mere, & ne donnent ce nom qu'à elle

Digitized by Google

ſeule : après ſa mort ils ſont obligés de porter le deuil pendant l'eſpace de trois ans. Ils héritent auſſi des biens de leur pere, comme les enfants de la femme légitime. Parmi les femmes de l'empereur, dont le nombre eſt très-grand, il n'y en a qu'une qui ſoit honorée du titre de reine ou d'impératrice. Elle ſeule peut s'aſſeoir en préſence du monarque & manger avec lui.

6. Qoique la Polygamie ſoit permiſe aux Indiens Gentils, cependant, au rapport d'Ovington, il eſt rare qu'ils prennent pluſieurs femmes ; & leur conduite ſur ce point eſt fondée ſur des raiſons que ce voyageur ſe plaît malignement à détailler. « Ils ſont convaincus, dit-il, que » les douceurs & la ſatisfaction qu'ils trouveroient avec » pluſieurs femmes, n'égaleroient pas les peines & les » chagrins qu'elles leur cauſeroient. Ils aiment mieux ſe » priver de ce que leur diſpoſition préſente ſemble » demander, que de s'expoſer aux ſuites fâcheuſes qui » en peuvent arriver. » Le même voyageur ajoute » : Un » Banian homme d'eſprit avoit coutume de déclamer » contre la folie de ceux qui s'engagent en même temps » à deux femmes, dont l'amour n'eſt propre qu'à pro- » duire des jalouſies continuelles. Si, diſoit-il, on fait » des careſſes à l'une, l'autre ne manquera pas de s'en » plaindre comme ſi on la mépriſoit. Ces plaintes tien- » nent un mari dans un continuel embarras, & troublent » continuellement ſon repos. »

7. Les Indiens du royaume d'Azem ont ordinairement quatre femmes, dont chacune a ſes fonctions marquées dans la maiſon.

8. Les habitants du royaume de Laos, dans la preſqu'iſle au-delà du Gange, penſent qu'il eſt plus honnête à un homme de ſe contenter d'une ſeule femme, que d'en avoir pluſieurs : cependant ſi un miniſtre, un magiſtrat, ou quelqu'autre perſonne conſtituée en dignité, voulant donner l'exemple de la décence, ne prend qu'une ſeule femme, auſſi-tôt les chanſons, les railleries, les brocards pleuvent ſur lui ; on ſe moque par-tout de ſon avarice, qu'il veut couvrir, dit-on, du voile de la continence. Ces peuples en général n'ont guere qu'une ſeule femme,

Digitized by Google

mais ils n'en ſont pas pour cela moins Polygamiſtes que les autres Orientaux, car leurs eſclaves ſont pour eux autant de femmes beaucoup plus commodes, puiſqu'elles ne peuvent rien exiger & n'entraînent aucune dépenſe.

9. Le roi de Narſingue, pays ſitué dans la preſqu'iſle au-delà du Gange, tire vanité de ſon nombreux ſérail, & prend le titre de *Mari de mille femmes.*

POLYMNIE, *ou* POLYHYMNIE, de πολυ, *beaucoup* & d'υμνος, *hymne, ode :* l'une des neuf Muſes, préſidoit à la poéſie lyrique, &, ſelon quelques mythologiſtes, à l'éloquence.

POLYTHÉISME, de πολυ, & de Θεος, *Dieu :* c'eſt-à-dire Pluralité de Dieu. Le polythéiſme eſt renfermé dans l'idolatrie. *Voyez* IDOLATRIE.

Il n'y a guere de peuples idolâtres qui aient adoré un plus grand nombre de dieux que les Mexicains. On en compte pour le moins deux mille. « A peine y avoit-il » une rue, dit l'auteur de l'Hiſtoire de la Conquête » du Mexique, qui n'eût ſon dieu tutélaire. Il n'eſt » point de mal dont la nature ſe fait payer un tribut » par notre infirmité, qui n'eût ſon autel où ils couroient » pour y trouver le remede. Leur imagination bleſſée » ſe forgeoit des dieux de ſa propre crainte, ſans conſidérer qu'ils affoibliſſoient le pouvoir des uns par » celui qu'ils attribuoient aux autres. »

POMONE, du latin *pomum*, fruit : divinité du paganiſme, préſidoit aux fruits. Les poëtes diſent que c'étoit une des nymphes appellées *Hamadriades*, qui, par une inclination particuliere, s'adonnoit uniquement à la culture des vergers & des arbres fruitiers, & y réuſſiſſoit admirablement bien. Sa beauté raviſſante, & les graces répandues ſur ſa perſonne, lui attirerent les hommages de tous les dieux champêtres ; mais Pomone, contente de ſes occupations paiſibles, fuyoit l'amour, qu'elle regardoit comme l'ennemi du repos & du bonheur. Son inſenſibilité fit perdre l'eſpérance à tous ſes amants. Vertumne, ou plus amoureux ou plus habile que les autres, ne déſeſpéra pas d'en faire la conquête ;

Digitized by Google

conquête ; & il fut assez heureux pour venir à bout de son entreprise. *Voyez* par quel moyen, *à l'article* VERTUMNE.

Pomone avoit à Rome un temple, des autels, & un prêtre particulier. Elle étoit ordinairement représentée assise sur un grand panier plein de fruits, tenant de la main gauche quelques pommes, & de la droite une branche d'arbre.

PONT-AL-SYRAT, c'est-à-dire *le pont aigu*, ou *étroit*. Suivant la religion Mahométane, après le jugement dernier, tous les hommes doivent passer sur un pont dont la longueur sera le diametre de tout le globe terrestre, & la largeur celle d'un fil d'araignée au plus ; enfin la hauteur sera proportionnée à son étendue. Les justes le passeront plus vîte qu'un éclair, ayant Mahomet à leur tête. Selon d'autres docteurs Musulmans, ce pont a sept arcades, & sur chacune de ces arcades il y a une prison où Dieu renferme l'homme, pour l'interroger sur ces actions principales. Sur la premiere, il le questionne sur sa religion, s'il a été Chrétien, Juif, ou infidele. Sur la seconde, il fait le calcul de ses prieres. Il examine ses aumônes sur la troisieme. Sur la quatrieme il l'interroge sur ses jeûnes. Il fait sur la cinquieme la supputation de toutes ses dépenses. L'ablution fait le sujet de l'examen sur la suivante. Enfin, Dieu, à la septieme, fait rendre compte à l'homme de l'amitié qu'il devoit à ses parents, à ses ancêtres, &c. Les méchants ne pourront achever le passage de *l'al-Syrat* : le poids de leurs iniquités les entraînera ; ils broncheront à chaque pas : enfin ils tomberont, & seront précipités pour jamais dans un torrent de feu & de soufre. *Voyez* ENFER.

PONTIFE. (*souverain*) C'est le titre que l'on donne au pape. *Voyez* PAPE.

Les Romains avoient un souverain pontife qui étoit le chef du college des pontifes, & qui avoit une autorité absolue sur tout ce qui concerne la religion. Lorsque le souverain pontife assistoit à des funérailles, on lui cachoit la vue du cadavre par le moyen d'un voile ou d'un rideau, de peur qu'un pareil objet ne profanât

Digitized by Google

la ſainteté de ſon caractere. Dans les temps de la république, cette dignité fut toujours remplie par les perſonnes les plus illuſtres. Lorſque les empereurs uſurperent l'autorité ſouveraine, ils ſe réſerverent la dignité de ſouverain Pontife, qui demeura depuis attachée à leurs perſonnes.

Les cérémonies qui ſe pratiquoient dans la conſécration du ſouverain pontife, méritent d'être remarquées. Après s'être revêtu de ſes habits pontificaux, il deſcendoit dans une foſſe que l'on couvroit de planches percées. On immoloit ſur ces planches des victimes dont le ſang couloit ſur le pontife, qui s'en frottoit la bouche, la langue, les yeux & tout le viſage. Il ſortoit enſuite de la foſſe tout ſanglant, & commençoit à recevoir les honneurs dûs à ſa nouvelle dignité.

College des Pontifes. Il fut d'abord inſtitué par Numa Pompilius, qui choiſit, pour le compoſer, quatre patriciens diſtingués par leurs vertus & par leurs lumieres. Ces quatre pontifes avoient la principale direction des affaires de la religion. Ils régloient tout ce qui concernoit le culte & les cérémonies : leurs perſonnes étoient regardées comme ſacrées. Ils avoient le pas avant tous les magiſtrats, préſidoient à tous les jeux, & avoient en garde les livres prophétiques de la Sibylle de Cumes. Dans la ſuite, aux quatre pontifes patriciens, on en joignit quatre plébéiens. Depuis, le nombre des pontifes s'augmenta encore, & parvint enfin juſqu'à quinze. Les huit premiers avoient le titre de grands pontifes, les ſept autres étoient appellés petits pontifes; mais ils ne formoient tous enſemble qu'un ſeul & même corps, dont le chef étoit appellé *ſouverain Pontife.*

POPES. C'eſt le nom que portent les prêtres Moſcovites. Ces prêtres ont un bâton à la main pour marque de leur dignité. Sur le ſommet de la tête, ils portent une petite calotte pour laquelle les Moſcovites ont un grand reſpect; car, ſi quelqu'un d'entr'eux a querelle avec un prêtre, il ne manque jamais de lui ôter ſa calotte, avant de ſe battre contre lui. Avant la réforme introduite par Pierre le Grand, les prêtres Moſcovites ſurpaſſoient encore en débauche & en ignorance le

Digitized by Google

commun des prêtres Grecs. Le voyageur Perry, qui étoit en Ruſſie au commencement du dix-huitieme ſiécle, rapporte que, de ſon temps, le ſoir des jours de fêtes, les rues de Moſcou étoient jonchées de prêtres ivres & étendus par terre, qui ne répondoient autre choſe à ceux qui les relevoient, que ces paroles: » C'eſt aujourd'hui fête, & je ſuis ſaoul. »

Pour ce qui regarde leur ignorance, voici comment s'exprime le même voyageur: « Le plus haut point de doctrine où s'éleve le bas clergé, & ce qu'on requiert effectivement de ceux qui ſe préſentent aux évêques pour être admis aux ordres ſacrés, eſt qu'ils ſçachent chanter & lire diſtinctement l'office; qu'ils ne ſoient pas en mauvaiſe réputation parmi leurs voiſins; qu'ils aient la voix bonne & claire, & qu'ils puiſſent prononcer, auſſi ferme qu'il eſt poſſible, douze ou quinze fois, ſans prendre haleine: *Hoſpodi pomili*, « Seigneur, ayez » pitié de nous. »

POPULONIE, du latin *populatio*, *ravage*. Les anciens donnoient ce nom à la déeſſe Junon, parce qu'elle préſidoit aux accouchements, ſous le nom de *Lucine*, & contribuoit par conſéquent à peupler le monde.

Ils appelloient auſſi *Populonie* une certaine divinité dont ils imploroient le ſecours contre les dégâts & les ravages, ſoit de l'ennemi, ſoit des éléments ou des ſaiſons.

PORÉVITH: divinité des anciens Germains, laquelle préſidoit à la guerre. Ils la repréſentoient avec ſix têtes, dont l'une étoit placée ſur la poitrine. Un grand nombre d'épées, de lances & de toute ſorte d'armes, environnoit le piédeſtal qui ſoutenoit ſa ſtatue.

PORRECTION, du latin *porrigo*, *je tends*, *je préſente*: maniere de conférer les ordres mineurs. Les ordres ſacrés, ou majeurs, ſe conferent par l'impoſition des mains; mais les ordres mineurs ſe conferent par la porrection, c'eſt-à-dire, que l'évêque préſente aux ordinands, en étendant les bras, les choſes qui déſignent les fonctions de leur ordre. Le ſous-diaconat même, quoique regardé comme un ordre

Digitized by Google

ſacré, ſe confere par la porrection du calice vuide & de la patene.

PORRETAINS. Ce nom fut donné aux diſciples de Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, qui enſeigna, dans le XIIe ſiécle, qu'il y avoit une diſtinction phyſique entre Dieu & ſes attributs. Ce prélat, ayant inféré cette erreur dans un diſcours qu'il tint à ſon clergé, fut déféré par ſes deux archidiacres au pape Eugene III, qui ſe trouvoit alors en France. Eugene fit examiner l'accuſation intentée contre Gilbert de la Porrée. Le prélat fut cité au concile de Reims, l'an 1148; &, ſon opinion ayant été condamnée comme hérétique, il ſouſcrivit à ce jugement, & ſe rétracta publiquement.

PORTUMNE: faux dieu des anciens Romains, qui préſidoit aux ports. C'eſt le même que les Grecs honoroient ſous le nom de Palémon. *Voyez* PALÉMON.

POSSESSION: état de ceux qui ſont poſſédés par le démon. Nous voyons dans l'Ecriture que la poſſeſſion étoit autrefois un châtiment aſſez commun, dont Dieu ſe ſervoit pour punir les hommes. Il eſt devenu aujourd'hui fort rare.

POST-VESTA: déeſſe des Gaulois. Elle préſidoit aux accouchements laborieux. Pluſieurs penſent que c'eſt la même que Proſerpine ou Diane.

PRA-ARIASÉRIA: perſonnage fameux par ſa ſainteté, qui vivoit dans le royaume de Siam, du temps du célebre Sommona-Codom. Les Siamois en ont fait un monſtre, ou plutôt une eſpece de coloſſe. Ils prétendent que ſa taille égaloit la hauteur de quarante braſſes; que ſes yeux avoient deux braſſes & demie de circonférence, & trois braſſes & demie de diametre; ce qui paroît incompréhenſible & même abſurde, la circonférence devant toujours ſurpaſſer le diametre.

PRAGMATIQUE-SANCTION, du latin *ſanctio, ordonnance*, & du grec πραγμα, *affaire*. Ce mot, ſuivant ſon étymologie, ſignifie une ordonnance concernant les affaires, ſoit de l'Etat, ſoit de la Religion.

L'hiſtoire fait mention d'une Pragmatique-ſanction, faite par le roi S. Louis, en 1268. Les principaux ar-

Digitized by Google

ticles ſont, que les prélats du royaume, les collateurs des bénéfices & les patrons ſeront maintenus dans la poſſeſſion paiſible de tous leurs droits; que l'élection des prélats ſera faite librement par les égliſes cathédrales; que l'on tâchera d'empêcher la ſimonie & la vente des bénéfices; que la cour de Rome ne pourra mettre aucune impoſition ſur le clergé du royaume, ſi ce n'eſt dans le cas d'une néceſſité preſſante, & avec conſentement du Roi & de l'Egliſe Gallicane; que toutes les égliſes & tous les eccléſiaſtiques du royaume jouiront paiſiblement des privileges & franchiſes qui leur ont été accordés par les rois de France, ſes prédéceſſeurs.

La plus fameuſe Pragmatique eſt celle qui fut faite en France, en 1438, ſous le regne de Charles VII. Ce prince, conſidérant qu'il s'étoit gliſſé de grands abus dans le royaume, particuliérement au ſujet de l'élection des prélats & de la collation des bénéfices, réſolut d'y remédier. Il convoqua une aſſemblée du clergé, à Bourges, en 1431; on y dreſſa des mémoires que l'on envoya au concile qui ſe tenoit alors à Baſle; &, après ſept ans de diſcuſſions & de délibérations, on acheva enfin cette Pragmatique, qui devoit être la baſe de la diſcipline eccléſiaſtique dans le royaume. Elle contient vingt-trois articles dreſſés ſur les décrets du concile de Baſle. Le premier établit la ſupériorité du concile général ſur le pape. Le ſecond traite, en particulier, de l'autorité du concile de Baſle, qui avoit dépoſé le pape Eugene IV. Le troiſieme ordonne que les égliſes auront la liberté d'élire leurs prélats, & marque la forme des élections. Le quatrieme & le cinquieme traitent de la collation des bénéfices, & aboliſſent les réſerves & les graces expectatives du pape & de ſes légats. Le ſixieme concerne les cauſes & les jugements. Le ſeptieme traite des appels en cour de Rome; &, pour abréger cette énumération, les articles ſuivants reglent ce qui regarde le fait des poſſeſſions paiſibles, contiennent diverſes ordonnances ſur les cérémonies du ſervice divin & la police des égliſes cathédrales, aboliſſent les Annates, établiſſent les prébendes théologa-

Digitized by Google

les, & affectent le tiers des bénéfices aux gradués. Le pape Pie II, élevé sur le siége apostolique en 1458, fit tous ses efforts pour faire abolir en France une ordonnance si contraire aux intérêts de la cour de Rome. L'évêque de Terni, qui étoit à la cour de Louis XI en qualité de nonce, sçut manier avec tant d'habileté l'esprit de ce prince, qu'il l'engagea à publier un édit, en 1461, qui aboliſſoit la Pragmatique. Le pape, ravi de ce succès, fit traîner ignominieusement dans les rues de Rome la charte de la Pragmatique; &, pour marquer sa reconnoissance à Louis XI, il lui envoya une épée qu'il avoit bénie à la Messe de minuit à Noël, & dont le fourreau étoit enrichi de pierreries. Il accompagna ce présent d'une piéce de vers à la louange de ce prince.

Cependant l'abolition de la Pragmatique, qui causoit tant de joie à la cour de Rome, fit en France un grand nombre de mécontents; on ne laissa pas même d'en observer plusieurs articles, malgré l'édit du roi. Il n'y eut que ceux qui concernoient les réserves & les graces expectatives qui demeurerent sans exécution. Paul II, ayant succédé à Pie II, en 1464, envoya un légat en France, en 1467, pour presser le roi d'abolir entiérement cette odieuse Pragmatique; ce légat étoit aussi chargé de donner à Jean Balue, évêque d'Evreux, le chapeau de cardinal, s'il vouloit s'employer à faire réussir cette affaire. Balue, ébloui de l'éclat de la pourpre Romaine, se dévoua aux intérêts du pape, & obtint de Louis XI des lettres qui confirmoient l'abolition de la Pragmatique. Le prélat, après les avoir fait publier au châtelet, voulut les faire enregistrer au Parlement; mais le procureur-général, Jean de Saint-Romain, s'opposa à l'enregistrement. Il représenta vivement qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus funeste pour le royaume, que l'abolition de la Pragmatique; que, pendant trois ans que l'exécution en avoit été suspendue, il étoit sorti de France trois cents quarante mille écus pour les évêchés, les abbayes, les prieurés; & deux millions d'écus pour les graces expectatives des cures & autres bénéfices; il fit de sanglants re-

Digitized by Google

proches à l'évêque d'Evreux, qui sacrifioit à son ambition particuliere le bien commun de la patrie, & protesta qu'il ne consentiroit jamais à l'abolition d'une ordonnance aussi utile au royaume que la Pragmatique-sanction. L'Université témoigna aussi un grand zele pour la défense de la Pragmatique, & le recteur alla déclarer au légat qu'il appelloit au futur concile de tout ce qui seroit fait à l'encontre.

Louis XI étant mort en 1483, on demanda avec empressement le rétablissement de la Pragmatique, dans une assemblée générale des Etats du royaume, que Charles VIII tint dans la ville de Tours. Il n'y eut que les évêques qui avoient été promus sous le regne de Louis XI, contre la forme prescrite par la Pragmatique, qui s'opposerent au vœu de l'assemblée; mais on n'eut aucun égard à leur opposition. La Pragmatique fut remise en vigueur, & continua d'être observée sous les regnes de Charles VIII, & de Louis XII son successeur. Au mois de Décembre 1512, le pape Jules II, présidant au concile de Latran, ordonna que tous ceux qui favorisoient la Pragmatique-sanction eussent à comparoître au concile, dans l'espace de soixante jours. Jules II étant mort en Février 1513, Léon X, son successeur, renouvella cette sommation; c'est pourquoi Louis XII envoya ses ambassadeurs au concile de Latran. Mais sa mort, qui arriva le 1er de Janvier 1514, l'empêcha de voir la fin de cette affaire. François I, qui lui succéda, prince plus occupé de ses expéditions militaires, que des affaires civiles, séduit par le chancelier Duprat, qui s'étoit vendu à la cour de Rome pour un chapeau de cardinal, conclut, à Boulogne, avec le pape Léon X, ce fameux traité, connu sous le nom de *Concordat*, qui abolissoit la Pragmatique. Ce traité fut proprement l'ouvrage du chancelier Duprat, qui le conclut avec les cardinaux d'Ancône & de Santiquatro, pendant que François I étoit à Milan. *Voyez* CONCORDAT.

PRAMNÆ. C'est le nom que donne Clitarque, auteur ancien, à certains religieux répandus parmi les Indiens, & dont la secte étoit rivale de celle des

Digitized by Google

Brachmanes. Ces Pramnæ n'étoient que de méchants ſophiſtes, qui ne cherchoient, en diſputant contre leurs adverſaires, qu'à les embarraſſer par leurs chicanes & leurs ſubtilités, & qui, au défaut de bonnes raiſons, employoient la plaiſanterie, pour tourner en ridicule l'inſtitut des Brachmanes.

PRA-MOGLA: fameux diſciple de Sommona-Codom, dont les Siamois placent la ſtatue derriere celle de ſon maître, & à ſa droite. Ils racontent que Pra-Mogla, fléchi par les ſupplications des malheureux qui étoient tourmentés dans les enfers, renverſa la terre, & ramaſſa dans le creux de ſa main tout le feu de l'enfer, dans la réſolution de l'éteindre. Mais il n'étoit pas aiſé d'exécuter ce charitable deſſein. Ce feu, que Pra-Mogla pouvoit porter dans le creux de ſa main, étoit ſi violent & ſi actif, diſent les Siamois, qu'il tariſſoit les fleuves les plus profonds. Tout ce qui en approchoit étoit conſumé dans l'inſtant même. Pra-Mogla, fort embarraſſé, eut recours à Sommona-Codom, & le pria d'éteindre ce feu qui ſervoit à tourmenter tant de malheureuſes victimes. Ce miracle n'étoit point au-deſſus des forces de Sommona-Codom, qui ſurpaſſoit beaucoup ſon diſciple en ſainteté. Mais, dans cette occaſion, il conſulta la prudence, plutôt que ſa charité naturelle. Il craignit que les hommes, n'étant plus retenus par le frein de la crainte, ne ſe livraſſent avec fureur aux derniers excès; &, pour le bien même de l'humanité, il refuſa d'accorder à ſon diſciple la grace qu'il demandoit. Cette femme que les Orientaux nous repréſentent, dans une parabole, portant du feu dans une main & de l'eau dans l'autre, avoit des ſentiments bien différents de ceux de Sommona-Codom: je laiſſe à penſer leſquels on doit préférer. Un Derviche rencontre en ſon chemin cette femme, & lui demande à quel uſage elle deſtine cette eau & ce feu qu'elle portoit? « L'eau, » répondit-elle, eſt pour éteindre les flammes infer» nales; & ce feu doit brûler le paradis: je ne veux » plus que ni l'eſpérance ni la crainte aient aucune » part à la vertu des hommes. »

Digitized by Google

PRAXIDICE, du grec πραξις, *action*, & δικη, *juſtice*: divinité des anciens payens, qui marquoit aux hommes le juſte milieu qu'ils devoient garder, ſoit dans leurs diſcours, ſoit dans leurs actions. C'étoit la déeſſe de la modération, de la tempérance & de la diſcrétion. Ses ſtatues ne conſiſtoient ordinairement que dans une tête ſeule, pour marquer que c'eſt la tête qui regle la conduite des hommes. Par la même raiſon, on ne lui ſacrifioit que les têtes des victimes. On laiſſoit toujours ſes temples découverts, pour faire entendre qu'elle tiroit ſon origine du ciel.

PRAXIS: ſurnom de Venus. Cette déeſſe avoit un temple à Mégare, où on l'invoquoit ſous le nom de Vénus-Praxis, c'eſt-à-dire agiſſante.

PRÉADAMITES. Ce nom peut avoir une double ſignification. Il peut s'entendre & des hommes que l'on feint avoir vécu avant Adam, & de ceux qui ont ſoutenu qu'il y avoit eu des hommes avant Adam. L'inventeur de ce ſyſtême erroné eſt Iſaac de la Peyrere, qui le publia en 1655, dans un Livre intitulé *Les Préadamites*, ou *Eſſais d'interprétation ſur les Verſets* 12, 13, 14 *du cinquieme Chapitre de l'Epitre de S. Paul aux Romains.* L'auteur établit dans ce livre deux créations, qu'il prétend avoir été faites dans des temps fort éloignés les uns des autres. Dans la premiere, qui eſt la création générale, Dieu créa le monde tel qu'il eſt, & produiſit dans chaque partie de ce monde des hommes & des femmes. Long-temps après, Dieu, voulant ſe former un peuple particulier, créa Adam pour être le premier homme & le chef de ce peuple: telle eſt, ſelon lui, la ſeconde création, qu'on peut appeller particuliere. Il ſoutient que le déluge, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, ne fut pas univerſel, & ne ſubmergea que la Judée; qu'ainſi tous les peuples du monde ne deſcendent pas de Noé. Selon lui, les Gentils, c'eſt-à-dire les peuples de la premiere création, n'ayant point reçu de Dieu aucune loi poſitive, ne commettoient point de péchés proprement dits, quoiqu'ils s'abandonnaſſent à toutes ſortes de vices, & que, s'ils mouroient, ce n'étoit

Digitized by Google

pas en punition de leurs péchés, mais parce qu'ils avoient un corps sujet à la corruption. Il se fonde sur ces paroles de S. Paul : « Jusqu'à la loi il y avoit des » péchés dans le monde. Or on n'imputoit pas les pé- » chés, n'y ayant pas de loi ; » & il raisonne ainsi : S. Paul ne parle pas, dans ce passage, de la loi donnée à Moyse, puisqu'il est certain, par l'Ecriture, qu'il y a eu avant Moyse des péchés imputés & punis, tels que ceux de Caïn, des Sodomites, &c. Il parle donc de la loi donnée à Adam ; donc il faut conclure qu'il y avoit des hommes avant Adam, à qui les péchés n'étoient pas imputés. Ce sophisme pitoyable ne porte que sur une fausse explication du passage de S. Paul, dont voici le véritable sens. L'apôtre veut prouver qu'avant la loi de Moyse, qui est la loi proprement dite, il y a eu une loi donnée à Adam ; & voici sa preuve. Jusqu'à la loi de Moyse, il y a eu des péchés que Dieu imputoit aux coupables : or on ne peut pas imputer de péchés, lorsqu'il n'y a point de loi ; donc, avant la loi de Moyse, il y avoit une loi donnée à Adam.

M. de la Peyrere n'est pas plus heureux dans les preuves qu'il cherche à tirer de la chronologie fabuleuse des Chaldéens, des Egyptiens & des Chinois, qui, si on les en croit, sont bien plus anciens qu'Adam. Mais un système est bien dépourvu de fondements solides, lorsqu'il faut qu'il s'appuie sur les fables que des peuples vains & menteurs ont imaginées pour reculer leur origine, & acquérir sur les autres hommes le droit de primauté & d'ancienneté.

PREBENDE, du latin *præbere*, donner : droit qu'a un ecclésiastique de percevoir certains revenus en argent, ou en fruits, dans une église cathédrale ou collégiale, dont il est membre.

PRÊCHE. C'est le nom que l'on donne aux sermons des ministres Protestants. Dans les églises Luthériennes, on en fait ordinairement deux les dimanches & fêtes, un le matin & l'autre l'après-midi. En de certains temps de l'année, les ministres des églises particulieres sont obligés de prêcher en présence de

Digitized by Google

leur surintendant, qui est pour eux une espece d'évêque ; c'est ce qui s'appelle *prédication circulaire*. Cet usage est établi, afin que le surintendant puisse connoître quels sont les ministres de son diocese qui se distinguent par le talent de la parole, & afin qu'il réforme les erreurs que certains ministres ignorants pourroient glisser dans leurs sermons.

PRÉCONISATION : proposition que le cardinal patron fait, dans le consistoire à Rome, de celui que le roi a nommé à quelque prélature, en vertu des lettres dont il est porteur, pour le faire agréer au pape qui donne ensuite sa collation.

PRÉDESTINATIANISME : système erroné sur la prédestination & sur la grace, qui fut condamné dans les conciles d'Arles & de Lyon, sur la fin du cinquieme siécle. Les principaux articles de ce système étoient, 1° que, depuis le péché du premier homme, le libre arbitre étoit entiérement éteint ; 2° que J. C. n'étoit pas mort pour tous ; 3° que la préscience de Dieu forçoit les hommes & les damnoit malgré eux, & que ceux qui étoient damnés l'étoient par la volonté de Dieu ; 4° que, de toute éternité, les uns étoient destinés à la mort, & les autres à la vie.

« Les dogmes de la liberté & de la prédestination, dit un auteur moderne, sont entre deux abymes ; &, pour peu qu'on ait intérêt de défendre » en particulier, ou la liberté ou la prédestination, on » tombe dans les abymes qui bordent, pour ainsi » dire, cette matiere. » Quelques-uns ont regardé le prédestinatianisme comme une héréſie imaginaire ; mais il se sont trompés. Il est vrai qu'elle eut trop peu de partisans pour devenir une secte considérable.

Elle fut depuis renouvellée par un moine de l'abbaye d'Orbais, dans le diocese de Soissons, nommé *Gotescalc*, qui fut condamné dans le concile de Mayence. Il voulut s'obstiner, après sa condamnation, à défendre sa doctrine. On lui répondit ; & les différents écrits pour & contre exciterent de grandes divisions en France.

Digitized by Google

PRÉDESTINATIENS : ſectaires du prédeſtinatianiſme. Ceux qui ſoutiennent que le prédeſtinatianiſme n'eſt qu'une héréſie imaginaire, prétendent que le nom de *prédeſtinatiens* ne fut jamais donné à aucun hérétique, mais qu'on s'en ſervoit pour diſtinguer les partiſans de la doctrine de ſaint Auguſtin ſur la prédeſtination. Il importe aſſez peu de ſçavoir s'il y a eu en effet des Prédeſtinatiens, quoiqu'on ne puiſſe guere en douter, après ce que nous avons dit à l'article précédent. Mais il eſt certain que l'Egliſe a condamné les erreurs que l'on attribue aux Prédeſtinatiens, & qu'il faut croire que le libre arbitre n'a point été éteint dans l'homme par le péché ; que Jeſus-Chriſt eſt mort pour d'autres que pour les prédeſtinés ; que la préſcience de Dieu ne néceſſite perſonne, & que ceux qui ſont damnés ne le ſont point par la volonté de Dieu.

PRÉDESTINATION. C'eſt, ſelon les théologiens, un acte de la volonté de Dieu, par lequel il a réſolu, de toute éternité, de conduire, par ſa grace, certaines créatures au bonheur éternel. Le choix que Dieu fait de certaines perſonnes pour les rendre éternellement heureuſes, eſt, ſelon les uns, abſolument gratuit. Il précede la préviſion des mérites, & n'a point d'autre motif que la volonté de Dieu. Selon d'autres, la prédeſtination n'eſt fondée que ſur la préviſion des mérites, c'eſt-à-dire ſur la connoiſſance que Dieu a que telle & telle perſonne feront, avec le ſecours de la grace, les bonnes œuvres néceſſaires pour mériter la gloire éternelle. Ces deux ſentiments partagent les écoles. Le premier eſt plus conforme à la doctrine de ſaint Auguſtin & de ſaint Thomas. Ceux qui le ſoutiennent ſe fondent ſur un grand nombre de paſſages de l'Ecriture qui paroiſſent déciſifs, ſur l'élection de Jacob & la réprobation d'Eſaü, avant même qu'ils fuſſent nés, & particuliérement ſur le ſentiment de ſaint Auguſtin, dont l'autorité ſur cette matiere eſt du plus grand poids dans l'Egliſe. « On peut juger, dit ce ſaint docteur, ſi la prédeſtination eſt gratuite, ou non, par la nature des moyens dont

Digitized by Google

elle se sert pour exécuter ce décret ; car, si les moyens produisent infailliblement leurs effets, c'est une marque que Dieu veut absolument le salut de ceux à qui il les donne : or, continue ce Pere, le secours que les Saints, destinés au royaume de Dieu, reçoivent de lui, ne leur donne pas seulement le pouvoir de persévérer, pourvu qu'ils veuillent ; mais il leur donne la persévérance même ; ensorte que non-seulement c'est un secours sans lequel on ne peut persévérer, mais un secours avec lequel on ne peut manquer de persévérer. » Telle est la doctrine de saint Augustin ; doctrine qui a été enseignée unanimement dans l'Eglise jusqu'à la fin du seizieme siécle.

Les partisans de la prédestination gratuite ajoutent à ces autorités respectables plusieurs raisonnements qui semblent sans replique. 1° Si la prédestination étoit fondée sur nos mérites, il s'ensuivroit que l'on pourroit mériter la premiere grace : conséquence qui est insoutenable. 2° La prédestination, selon les paroles de l'Apôtre, est un mystere impénétrable. Si elle étoit fondée sur nos mérites, ce seroit une chose simple & naturelle. 3° Tout agent raisonnable veut la fin avant les moyens. Le salut & la gloire des élus étant la fin de la prédestination, les mérites, qui ne sont que les moyens, doivent venir après.

Ceux qui soutiennent que la prédestination est fondée sur les mérites, alleguent aussi quantité de passages de l'Ecriture, des Peres, & même de saint Augustin. Ils prétendent que leur système s'accorde bien mieux avec la liberté de l'homme, que celui de leurs adversaires, qui est capable, disent-ils, de jetter le désespoir dans les ames ; mais on leur répond que la prédestination gratuite n'attaque point la liberté, & qu'il demeure vrai que les élus ne seront sauvés que pour avoir observé la loi de Dieu, & que les autres ne seront damnés que pour l'avoir violée ; que le salut est toujours en la puissance des prédestinés ; que Dieu la leur fait opérer ; que l'exécution du décret de leur prédestination est liée avec la liberté & leur consentement ; & enfin que Dieu a prévu que ceux à qui

Digitized by Google

il feroit cette grace, y consentiroient, sans aucun préjudice de leur liberté.

Si l'on demande une explication de la maniere dont peuvent s'allier la liberté & la prédestination gratuite, il n'y a point d'autre réponse à faire que ces paroles de saint Paul : *O altitudo !* « O profondeur des jugemens de Dieu ! »

2. « Les Turcs, dit Ricaut dans la traduction de M. Briot, croient la prédestination, sans aucune réserve, & de la maniere la plus positive du monde. Les sçavants d'entr'eux se servent, pour soutenir leur opinion, des passages de l'Ecriture sainte qui semblent la favoriser, comme sont ceux-ci : « Le vaisseau dira-t-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? ... J'endurcirai le cœur de Pharaon. ... J'ai aimé Jacob, & j'ai haï Esaü, » & d'autres semblables. Car les Turcs ont beaucoup de respect pour l'ancien Testament, & considerent fort son autorité, parce qu'ils croient qu'il a été inspiré de Dieu, & écrit par son commandement ; mais ils disent que l'Alcoran, qui est venu depuis, marquant plus précisément & plus parfaitement la volonté de Dieu, le premier a été abrogé, & l'autre mis en sa place.

Il y en a parmi eux, qui affirment cette opinion avec tant de hardiesse, qu'ils ne craignent pas de dire que Dieu est auteur du mal, sans se servir d'aucune distinction ni d'aucun adoucissement pour mettre à couvert la pureté de Dieu de la souillure du péché, ressemblant en cela aux hérétiques Manichéens. Ils ont encore une autre opinion, dont il n'y a personne parmi eux qui ne soit persuadé, qui est que Dieu est auteur de tout ce qui arrive heureusement... Sur ce principe, ils concluent, à cause de leurs conquêtes & de leur prospérité présente, que leur religion est la meilleure, & que Dieu approuve tout ce qu'ils font.

Ils croient que la destinée de chaque particulier est écrite sur son front, qu'ils appellent *narsip*, ou *tactir*, qui est le livre écrit au ciel de la bonne ou mauvaise fortune d'un chacun, laquelle il ne peut éviter, ni par sa prudence, ni par quelqu'effort qu'il fasse au

Digitized by Google

contraire. Cette opinion eſt tellement imprimée dans l'eſprit du peuple, que les ſoldats ne font point de difficulté d'expoſer hardiment leur vie dans les occaſions les plus dangereuſes & les plus déſeſpérées, & qu'ils abandonnent leurs corps, comme de la terre, pour remplir les tranchées de l'ennemi. » *Voyez* ASCHARI & ASCHARIENS.

PRÉDICATEUR : eccléſiaſtique qui annonce la parole de Dieu, & qui inſtruit le peuple dans la religion. La prédication eſt une des plus nobles & des plus importantes fonctions des miniſtres de l'Egliſe. Le concile de Trente recommande à tous les prélats de l'exercer par eux-mêmes, lorſqu'ils n'ont point de raiſon légitime pour s'en diſpenſer. En qualité de paſteurs du troupeau de Jeſus-Chriſt, c'eſt à eux qu'il appartient particuliérement de diſtribuer la nourriture ſpirituelle au peuple. Le ſaint concile ordonne auſſi à tous les curés de prêcher dans leurs égliſes, tous les dimanches & fêtes ſolemnelles; &, s'ils ne peuvent le faire eux-mêmes, de commettre ce ſoin à des perſonnes capables. Le concile de Latran, tenu ſous le pontificat de Léon X, s'exprime en ces termes, au ſujet des prédicateurs : « D autant que pluſieurs n'enſeignent point, en prêchant, la voie du Seigneur, » & n'expliquent point la morale de l'Evangile, mais » plutôt inventent beaucoup de choſes par oſtentation; accompagnent ce qu'ils diſent de grands mouvements, en criant beaucoup; haſardent en chaire » des miracles feints, des hiſtoires apocryphes, & » tout-à-fait ſcandaleuſes, qui ne ſont revêtues d'aucune autorité, & qui n'ont rien d'édifiant, nous » ordonnons qu'à l'avenir aucun clerc ſéculier ou régulier ne ſoit admis aux fonctions de prédicateur, » qu'il n'ait été auparavant examiné ſur ſes mœurs, » ſon âge, ſa doctrine, ſa prudence & ſa probité; » qu'on ne prouve qu'il mene une vie exemplaire, & » qu'il n'ait l'approbation de ſes ſupérieurs, en due » forme & par écrit. Après avoir été ainſi approuvés, qu'ils expliquent dans leurs ſermons les vérités » de l'Evangile, ſuivant le ſentiment des SS. Peres;

Digitized by Google

» que leurs discours soient remplis de la sainte Ecri-
» ture ; qu'ils s'appliquent à inspirer l'horreur du vice,
» à faire aimer la vertu, à inspirer la charité les uns
» envers les autres, & à ne dire rien de contraire
» au véritable sens de l'Ecriture, & à l'interprétation
» des docteurs Catholiques. » *Voyez* SERMON.

PRÉFACE. On appelle ainsi une priere que le prêtre, qui célebre la Messe, récite à haute voix, pour disposer les fideles au grand mystere de la Consécration.

PRÉLAT : supérieur ecclésiastique, constitué dans une éminente dignité de l'Eglise. Les patriarches, primats, archevêques, évêques, généraux d'ordre, abbés crossés & mitrés, trésoriers, doyens, archidiacres, &c. sont mis au rang des prélats.

PRÉMA, du latin *premere*, *presser* : divinité des anciens Romains, qui présidoit à la consommation du mariage.

PRÉMICES. Les Juifs étoient obligés d'offrir au Seigneur les premieres productions de leurs champs, & les premiers fruits que portoient leurs arbres, la quatrieme année après qu'ils étoient plantés ; car il ne leur étoit pas permis de cueillir ni de manger les fruits qu'ils portoient les trois premieres années. Lorsque celui qui apportoit ces prémices étoit arrivé au parvis des prêtres, les Lévites entonnoient le Pseaume trentieme. Le fidele Juif récitoit une priere relative à la cérémonie. En même temps, les prêtres lui aidoient à ôter la corbeille de dessus ses épaules, & la posoient à côté de l'autel. L'offrande des prémices étoit toujours accompagnée d'un sacrifice. *Voyez* RACHAT DES PREMIERS-NÉS.

PRÉMONTRÉS : chanoines réguliers, institués en 1120, par S. Norbert, sous le pontificat de Calixte II & le regne de Louis le Gros. Ils furent appellés *Prémontrés*, parce que leur premiere demeure fut l'abbaye de Prémontré, située en Picardie, au diocese de Laon, qui est aujourd'hui le chef-lieu de leur ordre. Ces religieux n'eurent d'abord d'autre revenu que le produit du bois qu'ils coupoient dans la

Digitized by Google

la forêt de Coucy, & qu'un d'entr'eux alloit vendre, tous les matins, à Laon; mais, par la pieuse libéralité des fideles, ils acquirent bientôt des richesses considérables; & leur ordre devint nombreux & puissant, particuliérement en Allemagne. La regle de S. Norbert fut observée rigoureusement par les religieux Prémontrés, jusqu'en 1245. Ce fut alors que le relâchement commença à s'introduire dans l'ordre. Les religieux, qui voyageoient pour les besoins de l'ordre, ayant demandé au pape d'être dispensés de l'abstinence de viande, & ayant obtenu cette grace, ceux qui ne sortoient pas de leurs couvents en furent jaloux, & firent tous leurs efforts pour se procurer la même dispense. Leurs importunités forcerent, en quelque sorte, les souverains pontifes de la leur accorder, avec quelques restrictions cependant.

Il s'est formé depuis plusieurs réformes de cet ordre. Il y a, en Allemagne, quelques monasteres de Prémontrés, qui sont infectés de l'héréſie Luthérienne, entr'autres celui de Sainte-Marie de Magdebourg.

PRÉSAGES. Cette foiblesse, qui consistoit à regarder, comme un préſage de l'avenir, les événements les plus simples & les plus naturels, est une des branches les plus considérables des superstitions humaines.

1. Les plus grands hommes de l'antiquité n'en sont pas exempts; &, parmi une infinité d'exemples que nous pourrions citer, nous nous bornons à celui d'Auguste. Suétone nous apprend que ce prince, d'ailleurs si sage & si éclairé, demeuroit immobile & consterné lorsqu'il lui arrivoit de mettre, en s'habillant, le soulier gauche au pied droit, ou le soulier droit au pied gauche, regardant cette mépriſe comme un très-fâcheux préſage.

Il s'est cependant trouvé plusieurs ames assez fortes pour mépriſer ces préjugés vulgaires. On rapporte qu'un Romain, étant venu tout effrayé raconter à Caton que les rats avoient mangé son soulier pendant la nuit, & lui demander ce que préſageoit une

Digitized by Google

pareille aventure ; Caton, se moquant de sa simplicité, lui répondit : « Je ne vois rien là que de fort » naturel ; mais, si le soulier avoit mangé les rats, » ce seroit un grand prodige. »

2. Un Indien se dispose à sortir pour quelqu'affaire pressée. Il a déja le pied sur le seuil de la porte ; mais il entend quelqu'un éternuer : il rentre aussi-tôt. Il y a un grand nombre de pies dans les Indes. Si quelqu'un de ces oiseaux touche une personne en volant, on est persuadé que celui qui a été touché, ou du moins quelqu'un de sa famille, ne vivra pas au-delà de six semaines.

3. Les hurlements des bêtes sauvages, les cris des cerfs & des singes, sont des présages sinistres pour les Siamois. S'ils rencontrent un serpent qui leur barre le chemin, c'est pour eux une raison suffisante de s'en retourner sur leurs pas, persuadés que l'affaire pour laquelle ils sont sortis ne peut pas réussir. La chûte de quelque meuble, que le hasard renverse, est aussi d'un très-mauvais augure. Que le tonnerre vienne à tomber par un effet naturel & commun, voilà de quoi gâter la meilleure affaire. Plusieurs poussent encore plus loin la superstition & l'extravagance. Dans une circonstance critique & embarrassante, ils prendront pour regle de leur conduite les premieres paroles qui échapperont au hasard à un passant, & qu'ils interpréteront à leur maniere : tel est leur oracle.

4. Les insulaires de Ceylan sont aussi foibles sur les présages, qu'aucun des peuples idolâtres. S'il arrive qu'ils éternuent en commençant un ouvrage, en voilà assez pour les engager à l'interrompre. Ils attribuent une vertu prophétique à un certain petit animal qui a la forme d'un lézard. S'ils entendent le cri de cet animal, ils s'imaginent qu'il les avertit de ne rien entreprendre dans ce moment, parce qu'il est sujet à l'influence d'une planete maligne. Si, le matin, au sortir de leur maison, ils rencontrent une femme enceinte, ou bien un homme blanc, c'est pour eux l'augure le plus favorable. Si, au contraire, le

Digitized by Google

premier objet qui s'offre à leurs yeux eſt un vieillard impotent, ou une perſonne difforme & contrefaite, il n'en faut pas davantage pour les faire reſter chez eux pendant toute la journée.

5. Les habitants de l'intérieur de l'iſle de Bornéo n'ont point d'autre regle de leur conduite, que le vol & le cri des oiſeaux. Le matin, au ſortir de leur maiſon, s'ils apperçoivent un oiſeau qui, par haſard, dirige ſon vol vers eux, c'eſt pour eux un très-fâcheux préſage qui les avertit de ſe tenir renfermés chez eux tout le jour. Ils regardent, au contraire, comme un augure très-favorable, que le vol de l'oiſeau ſoit dirigé vers l'endroit où ils portent leurs pas.

6. Un inſulaire des Molucques, qui, le matin, ſortant de ſa maiſon, trouvera en ſon chemin un homme difforme ou eſtropié, un vieillard courbé & appuyé ſur ſes béquilles, rentrera promptement chez lui, & ne fera aucune affaire pendant toute la journée, perſuadé qu'un ſi mauvais préſage feroit manquer toutes ſes entrepriſes.

7. Les idolâtres qui habitent les iſles Philippines, ſont fort entêtés de la manie des préſages. Il faut qu'ils tirent un augure quelconque du premier objet qui s'offre à leurs yeux lorſqu'ils ſont en voyage; & ſouvent il arrive qu'ils retourneront ſur leurs pas, parce qu'ils auront rencontré quelque inſecte qui leur aura paru d'un mauvais préſage.

8. Dans le royaume de Bénin, en Afrique, on regarde comme un augure très-favorable, qu'une femme accouche de deux jumeaux. Le roi ne manque pas d'être auſſi-tôt informé de cette importante nouvelle; & l'on célebre par des concerts & des feſtins un événement ſi heureux. Le même préſage eſt regardé comme très-ſiniſtre dans le village d'Arébo, quoiqu'il ſoit ſitué dans le royaume même de Bénin.

9. Lorſque les Péruviens vouloient ſçavoir ſi la guerre qu'ils étoient ſur le point d'entreprendre ſeroit heureuſe, ſi la récolte de l'année ſeroit abondante, &c. ils prenoient un agneau & un mouton, « & lui tour-» noient la tête du côté de l'orient, ſans lui lier les

Digitized by Google

» pieds ; mais trois ou quatre hommes le tenoient » fortement pour l'empêcher de remuer. Ainſi, tout » en vie, ils lui ouvroient le côté gauche où ils met- » toient la main, & en tiroient le cœur, les pou- » mons, & tout le reſte de la freſſure, qui devoit » ſortir entiere ſans qu'il y eût rien de rompu.... Ils » tenoient pour un ſi bon préſage, continue Garci- » laſſo, quand les poumons palpitoient encore après » qu'on les avoit arrachés, qu'ils prenoient pour in- » différents tous les autres préſages; parce, diſoient- » ils, que celui-ci ſuffiſoit pour les rendre bons, quel- » que mauvais qu'ils fuſſent. Lorſqu'ils avoient tiré la » freſſure, ils ſouffloient dans le goſier, pour le rem- » plir de vent; puis ils le lioient par le bout, ou le » preſſoient avec la main, obſervant en même temps » ſi les conduits par où l'air entre dans les poumons, » & les petites veines qui s'y voient ordinairement, » étoient plus ou moins enflés, parce que, plus ils » l'étoient, & plus le préſage leur paroiſſoit bon. Ils » conſidéroient auſſi pluſieurs autres choſes qu'il me » ſeroit bien difficile de rapporter, ne les ayant pas » remarquées.... Ils tenoient pour un préſage ſiniſtre, » s'il arrivoit qu'en ouvrant le côté de la bête.... » elle ſe levât ſur pied, & s'échappât des mains de » ceux qui la tenoient. Ils prenoient encore pour un » malheur, ſi le goſier, qui tient d'ordinaire à la » freſſure, venoit à ſe rompre ſans qu'ils l'euſſent » tiré entier; ſi les poumons étoient déchirés, ou » le cœur gâté. »

10. Il y a quelques années qu'il régnoit en Italie une ſuperſtition qui fait honte à un ſiécle auſſi éclairé: peut-être y regne-t-elle encore. Des gens ſimples & crédules ont coutume, la veille de la S. Jean, de ſe laver les pieds dans du vin. Après cette ablution, ils jettent le vin dans la rue, & ſe mettent à la fenêtre. Ils ſe tiennent attentifs pour recueillir la premiere parole qui échappera aux paſſants, perſuadés que cette parole ſera pour eux un préſage aſſuré de ce qui doit leur arriver. *Voyez* les articles AUGURES, DIVINATION, SUPERSTITION.

Digitized by Google

PRESBYTERE. On appelle ainſi une maiſon ſituée près d'une égliſe paroiſſiale, & qui ſert de logement au curé.

PRESBYTÉRIENS. C'eſt le nom que l'on donne, en Angleterre, aux Réformés qui n'ont pas voulu recevoir la Liturgie de l'Egliſe Anglicane. En ſe ſéparant d'avec l'Egliſe Romaine, l'Egliſe Anglicane conſerva l'ordre de la hiérarchie, avec une partie des cérémonies eccléſiaſtiques: ce qui donna lieu à pluſieurs Anglois, entêtés des opinions des Calviniſtes, de prétendre que la réformation de l'Egliſe Anglicane étoit imparfaite; qu'elle étoit encore infectée d'un reſte de Papiſme; & que, pour la perfectionner, il falloit abolir ces cérémonies ſuperſtitieuſes qui nuiſoient à la pureté du culte. Ils s'éleverent particuliérement contre la hiérarchie & l'autorité des évêques, ſoutenant que tous les miniſtres de la religion devoient être égaux; que, du temps des apôtres, il n'y avoit point de diſtinction entre les prêtres & les évêques; enfin, que l'Egliſe devoit être gouvernée par des conſiſtoires, ou presbyteres, compoſés de miniſtres & d'anciens laïques. C'eſt ce qui leur fit donner le nom de *Presbytériens*, du grec πρεσβυτερος, *vieillard, ancien.*

Aux Presbytériens, ſont oppoſés les Epiſcopaux qui ſuivent la Liturgie Anglicane, & admettent la hiérarchie.

PRÉSENTATION DE NOTRE-DAME: fête que l'Egliſe célebre en mémoire de la Préſentation de la ſainte Vierge au temple par ſes parents. C'étoit un uſage religieux, chez les Juifs, de vouer à Dieu leurs enfants, même avant leur naiſſance. L'Ecriture nous en offre pluſieurs exemples. Anne, femme d'Elcana, ſe voyant ſtérile, promit à Dieu, s'il la rendoit féconde, de conſacrer à ſon ſervice l'enfant qu'elle mettroit au monde; & cet enfant fut Samuel. Les parents, qui avoient fait un tel vœu, conduiſoient au temple l'enfant qu'ils avoient voué, avant qu'il eût atteint l'âge de cinq ans. Ils le remettoient entre les mains des prêtres qui l'offroient au Seigneur; puis, s'ils vouloient le racheter, ils payoient aux prêtres

Digitized by Google

une certaine somme, sinon, l'enfant restoit dans le temple, & s'occupoit à servir au ministère sacré, à travailler aux ornements, en un mot, à tous les offices qui concernoient le culte de Dieu. Or une tradition porte que la sainte Vierge fut vouée à Dieu par S. Joachim & sainte Anne, & conduite par eux au temple de Jérusalem, dès l'âge de trois ans. On ignore quel fut le prêtre qui la reçut. Quelques-uns ont cru que c'étoit S. Zacharie. C'est cette offrande de la sainte Vierge au Seigneur que l'Eglise célebre par la fête de la Présentation.

Cette fête est plus ancienne chez les Grecs que chez les Latins. Les premiers la célébroient, dès le douzieme siécle, sous le nom d'*Entrée de la Mere de Dieu au Temple*. Le pape Grégoire XI fit célébrer la fête de la Présentation dans l'Eglise Romaine, vers l'an 1372; &, dans le même temps, Charles V, roi de France, la fit solemniser dans la Sainte Chapelle de Paris. Mais elle fut presque oubliée dans les siécles suivants, jusqu'au pontificat de Sixte V, qui la rétablit en 1585.

PRESSANCTIFIÉS. (*Messe des*) On appelle ainsi, dans l'Eglise Grecque, la Messe que l'on célebre, les jours de jeûne, à trois heures après midi, parce qu'on n'y consacre point, & qu'on s'y sert d'Hosties déja consacrées & sanctifiées. C'est un usage des Grecs de ne point consacrer les jours de jeûne.

PRÊTRE. Ce nom, qui signifie proprement un ancien, un homme vénérable par son âge, se donne, dans un sens général, aux ministres de toutes les religions.

I. Chez les Romains, les prêtres furent institués par Numa Pompilius. Chaque dieu & chaque déesse avoit les siens, qui étoient distingués par un nom particulier; tels étoient les FLAMINES, les SALIENS, les LUPERQUES, les GALLES, les CURETES ou CORYBANTES, &c. Il y avoit des prêtres qui, sans être attachés au service d'aucune divinité particuliere, avoient cependant une très-grande autorité dans les affaires qui concernoient la religion; tels étoient les PONTIFES,

Digitized by Google

les ARUSPICES, les AUGURES, les FÉCIALES, &c. Les prêtres étoient infiniment reſpectés à Rome, & jouiſſoient des plus grandes prérogatives. La ſimple parole du prêtre de Jupiter valoit un ſerment, & ſa maiſon étoit un aſyle auſſi sûr que le temple le plus auguſte.

2. Chez les Grecs, comme chez les Romains, chaque divinité avoit ſes prêtres qui étoient auſſi en grande conſidération.

3. A Tyr, les prêtres étoient les premieres perſonnes de l'Etat après le roi. Ils étoient revêtus de robes de pourpre. Chez les Phéniciens, ils étoient encore plus magnifiques. L'or ſur leurs habits relevoit l'éclat de la pourpre; & ils portoient des couronnes d'or, garnies de pierreries. Les anciens Egyptiens donnoient le nom de *prêtres* à tous les philoſophes. C'étoit entre les prêtres qu'ils éliſoient leurs rois.

4. Les prêtres des Juifs étoient tous choiſis dans la famille d'Aaron, dans laquelle Dieu avoit fixé le ſacerdoce par un privilege ſpécial. Ils devoient être exempts de toute imperfection naturelle. La cérémonie de leur conſécration étoit fort ſimple. On les introduiſoit dans le parvis du tabernacle ou du temple. Ils s'y lavoient eux-mêmes, avec de l'eau pure deſtinée à cet uſage. On les revêtoit enſuite de leurs habits ſacerdotaux, & on les amenoit au ſouverain pontife, qui les préſentoit à l'Eternel. Les fonctions des prêtres étoient, ou de brûler de l'encens dans le lieu ſaint, le matin & le ſoir, ou d'offrir les ſacrifices particuliers, aux jours ordinaires; de répandre au pied de l'autel le ſang des victimes; d'entretenir un feu continuel ſur l'autel des holocauſtes; d'allumer les lampes; de faire & d'offrir les pains de propoſition ſur la table d'or. C'étoit le ſort qui déterminoit leur emploi. Ils étoient en charge depuis un ſabbat juſqu'au ſabbat ſuivant. Moyſe avoit fixé à vingt-cinq ou trente ans l'âge auquel ils pouvoient commencer leur miniſtere. Ils ſortoient de charge environ à cinquante ans. Mais, quoiqu'ils n'exerçaſſent plus leurs fonctions,

Digitized by Google

ils étoient toujours nourris des offrandes de l'autel. L'office des prêtres, hors du temple, étoit d'inſtruire le peuple, de juger les différends, d'examiner les lépreux, de connoître de différentes pollutions légales, des cauſes de divorce; de déterminer les occaſions où il falloit employer l'épreuve des eaux de jalouſie; de proclamer, au ſon de la trompette, le ſabbat & les autres fêtes ſolemnelles. Quoique miniſtres de la paix, c'étoient eux qui donnoient le ſignal pour aller à la guerre, & qui encourageoient les combattants. Leur habillement conſiſtoit en une tunique, des caleçons, une ceinture & une tiare. Tous ces vêtements étoient de lin. Joſephe dit que leur tiare reſſembloit à un caſque ou à un turban pointu. Il y avoit diverſes fleurs & pluſieurs figures repréſentées ſur leur ceinture, laquelle étoit tiſſue de maniere qu'elle reſſembloit à une peau de ſerpent. Leur tunique étoit ſans couture. Il leur étoit ordonné de couper leurs cheveux, de temps en temps.

5. Dans l'Egliſe Catholique, les prêtres ſont ceux qui ont reçu de l'évêque le pouvoir de célébrer le ſacrifice de la Meſſe, de baptiſer, d'abſoudre, de prêcher & de bénir. Ces différentes fonctions ſont marquées dans le pontifical: *Sacerdotem etenim oportet offerre, benedicere, præeſſe, prædicare & baptiſare.* Les prêtres, ſelon le langage de ſaint Paul, ſont les miniſtres & les lieutenants de Jeſus-Chriſt, les diſpenſateurs des myſteres de Dieu, & ſes coopérateurs en ce qui regarde le ſalut des hommes. S. Chryſoſtome dit que les prêtres ont reçu un pouvoir qui n'a pas été communiqué aux anges ni aux archanges *Voyez* PRÊTRISE.

6. Pour ce qui regarde les prêtres de l'Egliſe Grecque, il n'y a rien de particulier dans l'ordination, ſi ce n'eſt que le Protopapas, ou archiprêtre, & celui qui tient le premier rang après lui, font faire trois tours au candidat autour de l'autel, en chantant l'hymne des martyrs. Ils ont une bande de drap blanc, qui pend au bas de leur bonnet par derriere, & deſcend ſur le dos. Cette bande, qu'on appelle *periſtera*,

Digitized by Google

c'eſt-à-dire la Colombe, déſigne la pureté & l'innocence qu'exige le ſacerdoce. Les prêtres qui deshonorent leur état par quelques fautes ſcandaleuſes, ſont punis par le retranchement de cette bande. Le mariage n'eſt pas défendu aux prêtres Grecs. Mais, lorſque leurs femmes viennent à mourir, il ne leur eſt pas permis d'en prendre une ſeconde.

7. Chez les Tartares Oſtiackes répandus depuis l'Irtiſc & l'Obi juſqu'au fleuve Jéniſéa, on ne remarque aucun ordre réglé de prêtres; chacun exerce à ſa fantaiſie les fonctions ſacerdotales, & ce ſont ordinairement les peres de famille qui ſont les prêtres du pays.

8. Le royaume de Camboye, ſitué dans la preſqu'île au-delà du Gange, n'eſt preſque peuplé que de prêtres, & le clergé y compoſe la troiſieme partie des habitants. Les eccléſiaſtiques y ſont reſpectés plus qu'en aucun lieu du monde, & le peuple les honore moins comme les miniſtres des dieux, que comme des dieux eux-mêmes; ce qui leur inſpire un orgueil dont les gens d'égliſe ne ſont pas même exempts dans les pays où ils ne ſont pas gâtés par la vénération publique. Les prêtres de Camboye ſont diviſés en cinq ordres différents, qui forment une eſpece de hiérarchie. Ceux du premier ordre s'appellent *Maſſancraches;* & leur dignité eſt ſi éminente, que dans les aſſemblées ils prennent leurs places au-deſſus même du roi. Le ſecond ordre eſt compoſé des *Naſſendêches*, qui vont de pair avec le roi. Les *Mitires* forment le troiſieme ordre: ils ſont, après le roi, les premiers de l'Etat. Ceux des deux derniers ordres ſe nomment *Chaynizes* & *Sazes*. Au rapport d'Hagenaar, tous ces prêtres ont coutume de ſe raſer le viſage, la tête & les ſourcils, à l'exemple des Talapoins de Siam. Ils ont un chef qui prend le titre du *Rajah-Pourſon*, ce qui ſignifie roi des prêtres. Le lieu de ſa réſidence eſt à Sombrapour, ſur les frontieres de royaume de Laos. Tous les bateaux qui viennent aborder à cet endroit ſont tenus de lui déclarer toutes les marchandiſes dont ils ſont chargés, & quelque préſent conſidérable ac-

Digitized by Google

compagne toujours cette déclaration. Le missionnaire du Bruz donne aux prêtres de Camboye le nom général de *Brammans* : il assure que, pendant le séjour qu'il fit dans ce pays, il apprit que le roi lui-même étoit *Braman*, qualité qui ne pouvoit manquer de le rendre très-peu favorable à sa mission. Il ajoute que lorsqu'il prêchoit le Christianisme aux habitants de ce pays, il arrivoit quelquefois qu'un *Braman*, passant devant le lieu de l'assemblée, disoit froidement : Cette doctrine est bonne, mais la nôtre est meilleure. Il ajoute qu'il n'en falloit pas davantage pour faire déserter tout son auditoire, tant étoit grande la confiance que ces peuples avoient pour leurs prêtres.

9. Les Negres du royaume de Juida appellent leurs prêtres *fétiseres*, c'est-à-dire ministres des *fétiches*, nom qu'on donne aux idoles du pays. Le chef de ces prêtres est presque aussi puissant que le roi, & les peuples sont persuadés que le grand Fétiche lui a communiqué ses droits & son pouvoir. Il joint au titre de grand-prêtre celui de grand du royaume, & il est ordinairement gouverneur de quelque province. Sa dignité est héréditaire dans sa famille. Le commun des prêtres jouit dans ce pays d'un privilege sujet à bien des abus. Quelque criminels qu'ils soient, il est défendu de leur ôter la vie, & leur personne est sacrée ; cependant Bosman rapporte qu'il fut témoin du supplice d'un prêtre que le roi fit mourir pour avoir conspiré contre sa personne & contre sa vie. La dignité de prêtre est renfermée dans un certain nombre de familles, dont tous les mâles sont destinés au sacerdoce : on leur fait dans leur jeunesse plusieurs incisions sur le corps, dont ils conservent toujours les cicatrices, comme une marque distinctive. Leur habillement ne differt en rien de celui des autres Negres ; mais lorsqu'ils sont riches, il leur est permis de s'habiller à la maniere des grands. Les prêtres n'ont aucun revenu fixé & assuré ; mais leurs fourberies & la crédulité du peuple sont pour eux une source inépuisable de richesses.

10. Il est ordonné aux prêtres de Bénin en Afrique, de rester toujours dans le royaume ; & ils seroient con-

Digitized by Google

damnés à mort, s'ils osoient en sortir sans la permission du roi. Pareillement les prêtres des provinces ne peuvent mettre le pied dans la capitale sans s'exposer à la même peine.

11. La seule occupation des prêtres de la Guinée, est de prier pour le peuple : le peuple, à son tour, a soin de pourvoir à leur subsistance; ils ont d'ailleurs assez d'occasions de s'enrichir par leurs fourberies; ils retirent sur-tout un profit considérable de la vente de plusieurs bagatelles, qu'ils consacrent en les faisant toucher à des fétiches, & qu'ils vendent fort cher aux habitants, comme de véritables fétiches. La serge, ou quelque grosse toile, est ordinairement l'étoffe dont ils se servent pour leurs habillements, dont la forme approche assez de celle d'une cotte d'armes. Ils ont coutume de s'environner le corps d'une écharpe, ou ceinture ornée de petits os de poulet brulés, dans le goût de ces petites coquilles dont se parent les pélerins du Mont-Saint-Michel : des morceaux d'écorce de l'arbre fétiche leur servent de jarretieres.

12. Dans le royaume de Loango, en Afrique, les blancs nés de parents noirs, sont particuliérement destinés au sacerdoce. Le roi prend soin lui-même de les faire instruire de tout ce qui concerne le service des idoles. Les habitants les appellent *dondos*.

Ceux qui sont consacrés au service des idoles, dans ce même royaume, sont choisis par l'Enganga Mokisso, ou chef des magiciens; & sont ordinairement avancés en âge. Les cérémonies qu'on leur fait pratiquer lorsqu'ils sont admis à cet emploi, paroîtront singulieres. Le nouveau prêtre doit d'abord se renfermer pendant quinze jours dans une hutte faite de branches de palmier. Il doit garder le silence pendant neuf jours; & pour qu'il n'oublie pas cette loi, il porte aux deux coins de la bouche deux plumes de perroquet, & dans la main un bâton au bout duquel est gravée une tête d'homme. Après cette premiere épreuve, ses parents & ses amis s'assemblent dans une plaine extrêmement unie, où l'on ne voit pas un seul arbrisseau; ils forment une danse autour d'un tambour placé

Digitized by Google

au milieu de la plaine : l'Enganga, chef de la danſe, chante les louanges du Mokiſſo, ou démon de la campagne. Le nouveau prêtre danſe auſſi, mais non pas avec les autres. Il forme ſeul, en danſant, un cercle particulier autour du tambour. Après trois jours paſſés ſans relâche à danſer, l'Enganga s'approche du novice au moment qu'il s'y attend le moins, & pouſſe derriere lui des cris affreux pour l'effrayer. La danſe eſt interrompue à l'inſtant, & le bruit du tambour ceſſe de ſe faire entendre. L'Enganga commence alors à faire quelques tours de ſon métier. Après avoir prononcé quelques paroles magiques & inintelligibles, il ſe fait des raies rouges & blanches ſur les tempes, ſur les paupieres, ſur le creux de l'eſtomac, & preſque par tout le corps. Il barbouille pareillement ſon éleve : il fait enſuite des contorſions épouvantables ; & tombe dans des mouvements convulſifs : c'eſt un ſigne que le Mokiſſo eſt entré dans ſon corps. On le voit faire alors toutes les actions d'un homme poſſédé : il prend du feu dans les mains, le porte à ſa bouche ſans en recevoir aucun mal, & exécute pluſieurs pareils tours de charlatan : après quoi il faut que le novice tâche d'imiter ſon maître, & de faire entrer le Mokiſſo dans ſon corps, car c'eſt un ſigne qu'il le reçoit pour ſon miniſtre. Les choſes ſont conduites de maniere que le novice ne le cede point en folie à l'Enganga, & paroît, tout auſſi-bien que lui, poſſédé du démon. Il pouſſe même quelquefois la fureur plus loin que ſon maître ; la force de l'eſprit divin qui l'anime, l'enleve avec rapidité, & le porte dans des lieux déſerts. Ses amis vont le chercher au ſon du tambour ; ils le trouvent le corps couvert de feuilles, & le ramenent en danſant. On lui demande enſuite au ſervice de quel démon il veut ſe conſacrer, & quel engagement il a deſſein de prendre avec lui. Ces engagements conſiſtent pour l'ordinaire à s'interdire l'uſage de quelque viande, ou de quelqu'autre genre de nourriture que ce ſoit, à ne jamais s'embarquer ſur un canot. Le démon qui le tranſporte eſt cenſé répondre par ſa bouche à toutes ces queſtions. Il abandonne enſuite ſon corps, &

Digitized by Google

le laisse dans un état de langueur & de foiblesse qui fait croire qu'il est près de mourir; alors on lui environne le bras d'un anneau de fer qui doit le faire souvenir de ses promesses. Cet anneau est regardé comme une chose sacrée. C'est par lui que les habitants ont coutume de jurer, & leur serment alors est inviolable.

13. Les Negres de la Côte des Esclaves donnent à leurs prêtres le nom de *Domine*, mot latin qu'ils ont appris probablement de quelques Européens; & leurs prêtres sont en effet leurs maîtres & leurs seigneurs; tant ils ont pour eux de respect & d'obéissance. Lorsqu'il aborde quelque vaisseau sur cette côte, les gens de l'équipage ont coutume de faire un présent à ces prêtres; & ce témoignage d'estime fait tant de plaisir aux Negres, qu'ils s'emploient avec ardeur à procurer tout ce qui est utile à l'équipage. Pendant qu'ils travaillent sur le rivage, un de leurs prêtres leur jette du sable sur la tête; & ils pensent que cette cérémonie doit les préserver de tout danger sur la mer. Ces prêtres ont coutume de porter une crosse qui ressemble à celle de nos évêques. Leur habillement consiste dans une longue robe blanche.

14. Les prêtres Mexicains étoient consacrés au service des idoles par une onction qu'on leur faisoit sur toutes les parties du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds. Pendant tout le temps qu'ils exerçoient le ministere des autels, il leur étoit défendu de se couper les cheveux. Ils les nourrissoient avec grand soin, en les graissant avec un onguent noir mêlé de résine. La vie de ces prêtres étoit extrêmement austere. Plusieurs jours avant les fêtes solemnelles, ils se préparoient à les célébrer par des jeûnes rigoureux, par une exacte continence, & par la privation même des plaisirs permis du mariage. Plusieurs poussoient le zele de la chasteté jusqu'à se mutiler eux-mêmes. Ils ne buvoient jamais aucune liqueur forte, & ils consacroient aux rigueurs de la pénitence la plus grande partie du temps que la nature a destiné au repos. Ce n'est pas qu'ils manquassent des moyens de se procurer les douceurs & les

Digitized by Google

agréments de la vie ; ils étoient fort riches. Outre les revenus considérables & fixes qu'ils tenoient de la libéralité du souverain, les offrandes du peuple superstitieux étoient pour eux un fonds immense & intarissable. Leurs principales fonctions consistoient à brûler de l'encens & d'autres parfums en l'honneur de la divinité, qu'ils servoient quatre fois dans la journée régulièrement ; à égorger les victimes ; à instruire le peuple, les jours de fête. Ils étoient aussi grands magiciens, qualité ordinaire de tous les prêtres idolâtres. Le principal fond de leurs opérations magiques étoit un onguent composé des sucs de plusieurs animaux venimeux, & de quelques autres ingrédients, comme de la résine, du noir de fumée, & particuliérement d'une herbe qui avoit la propriété de déranger le cerveau. Ils faisoient recueillir un grand nombre de reptiles venimeux qu'ils brûloient en présence de leurs dieux. Leurs cendres broyées dans un mortier avec du tabac, & mêlées avec les ingrédients dont nous venons de parler, composoient cet onguent merveilleux, auquel ils donnoient le titre pompeux de Mets ou Nourriture des Dieux. Avec le secours de cette composition, ils avoient un commerce intime avec les démons, se vantoient de pouvoir guérir toutes les maladies, apprivoiser les lions, les ours & les animaux les plus féroces, & opérer plusieurs autres prodiges.

15. Les Indiens qui habitent la province de Darien, dans le voisinage du Mexique, ont des prêtres dont toutes les fonctions se réduisent presque à des opérations magiques, dans lesquelles ils sont très-habiles : ils sçavent imiter avec la voix les cris des bêtes & le chant des oiseaux : ils ont plusieurs instruments faits de cannes, comme des tambours, des flûtes, dont ils se servent pour accompagner leurs conjurations. Ils se servent aussi, pour le même usage, de quelques os de bêtes attachés ensemble, & de certaines pierres qu'ils frappent l'une contre l'autre, avec une espece de cadence. Ils se vantent de pouvoir guérir toutes sortes de maladies ; & rien n'est plus singulier que la façon dont ils y procedent. « Ils

Digitized by Google

» font asseoir le malade sur une pierre, dit Wafer dans » ses ouvrages ; ensuite le prêtre-médecin prend un » petit arc & de petites fleches, & les tire, le plus vite » qu'il lui est possible, contre le corps de son malade » qui est tout nu. Leur adresse à tirer de l'arc les » fait toujours viser fort juste ; & de plus, il y a un » arrêt à la fleche, afin qu'elle ne pénetre qu'autant qu'il » le faut. Si la fleche ouvre une veine remplie de vent, » & qu'alors le sang en sorte avec quelque impétuo- » sité, le médecin & ceux qui sont présents à l'opé- » ration sautent de joie, & témoignent par leurs gestes » que l'opération est heureuse. »

16. Les prêtres des Péruviens étoient tous du sang royal des Yncas, & avoient eux-mêmes le titre *d'Yncas* : ceux même qui étoient destinés aux fonctions subalternes du sacerdoce, quoiqu'ils ne fussent pas du sang des Yncas, étoient appellés *Yncas privilégiés*. Le chef des prêtres étoit ordinairement un des oncles ou des freres de l'Ynca. Les prêtres n'étoient point distingués par un habit particulier, mais seulement par la vénération des peuples, & les privileges attachés à leur dignité. Il y avoit dans le temple du Soleil des appartements uniquement destinés pour eux, où aucune autre personne n'avoit le droit d'entrer.

17. Coréal, parlant des peuples de la Plata, dit : « Pour » être prêtre ou médecin parmi eux, il faut avoir jeûné » long-temps & souvent. Il faut avoir combattu plu- » sieurs fois contre les bêtes sauvages, principale- » ment contre les tigres, & tout au moins en avoir » été mordu ou égratigné. Après cela on peut ob- » tenir l'ordre de prêtrise. Le tigre est chez eux un » animal presque divin ; & l'imposition de sa sainte » griffe leur vaut autant que chez nous le bonnet » doctoral, reçu à l'université de Salamanque. En- » suite on leur verse sur les yeux le suc de certaines » herbes distillées ; & c'est-là l'onction sacerdotale, » après laquelle ces nouveaux prêtres sçavent appaiser » les esprits de toutes les choses sensibles & maté- » rielles, avoir des relations secrettes avec ces es- » prits, & participer à leurs vertus. »

Digitized by Google

Il y a un autre ordre de prêtres, supérieur à celui dont nous venons de parler: ces derniers se vantent d'entretenir un commerce familier avec les esprits, & leurs paroles sont regardées comme autant d'oracles infaillibles. Voici ce qu'on lit de particulier sur ces prêtres, dans une *Relation des Moxes*: « A certains temps de l'année, & sur-tout vers la nouvelle lune... ils rassemblent les peuples sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour, tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce silence par des cris affreux... afin, disent-ils, d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne & dans des cris confus.... A l'entrée de la nuit, ils les finissent par les cérémonies suivantes. Les prêtres commencent par se couper les cheveux, ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande alégresse; & par se couvrir le corps de plumes jaunes & rouges: ils font ensuite apporter de grands vases, où l'on verse la liqueur qui a été préparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs idoles; &, après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire & à danser: un d'eux entonne la chanson; & tous, formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pencher nonchalamment la tête de côté & d'autre, avec des mouvements de corps indécents. Plus on fait de ces mouvements, & plus on est censé dévot & religieux. »

18. Dans quelques cantons de l'Amérique, situés aux environs du fleuve Orénoque, les prêtres sont obligés de subir un terrible noviciat, qui souvent coûte la vie à plusieurs des candidats. Avant de pouvoir jouir des privileges de la prêtrise, on les oblige de boire un grand verre de jus de tabac, qui leur cause des coliques mortelles dont ils ne réchappent que par la force du tempérament. Il faut que la dignité de prêtre soit bien avantageuse dans ce pays, pour qu'il

Digitized by Google

y ait des gens qui veuillent l'obtenir au péril de leur vie.

« 19. L'habit des prêtres (de la Virginie), eſt » une eſpece de jupe de femme pliſſée, qu'ils mettent » autour du cou, & qu'ils attachent ſur l'épaule droite; » mais ils tiennent toujours un bras dehors, pour s'en » ſervir en cas de beſoin. Ce manteau eſt arrondi par » le bas, & ne va que juſqu'au milieu de la cuiſſe. On le » fait de peaux bien préparées & mollettes, avec la » fourrure en dehors. Ces prêtres ont la tête raſée de » près, excepté ſur le ſommet, où ils laiſſent une crête » déliée, qui va depuis le haut du front juſqu'à la » nuque du cou.... Ils laiſſent ſur le haut du front » une bordure de cheveux, qui, ſoit par leur force na- » turelle, ſoit par la roideur que leur donnent la graiſſe » & les couleurs dont ils les plâtrent, deviennent hé- » riſſés & s'avancent en dehors comme la corne d'un » bonnet.» Ce détail eſt tiré de l'*Hiſtoire de la Virginie*, par un auteur né dans le pays même.

20. Les prêtres des Indiens qui habitent entre Carthagene & Panama, jouiſſent, comme dans tous les autres pays, du plus grand crédit pour tout ce qui concerne la religion, & même les affaires civiles. Mais les obligations que leur état impoſe ſont onéreuſes & ſéveres; &, ce qu'il y a de plus embarraſſant, c'eſt qu'ils ne peuvent les violer impunément. Ils ſont particuliérement obligés de garder une chaſteté exacte. Un prêtre, convaincu d'une galanterie, ſeroit lapidé ou brûlé impitoyablement.

Quant à ce qui concerne les autres prêtres idolâtres dont les noms ſont connus, comme les Bramines, les Bonzes, les Talapoins, les Gangas, &c. ils ont chacun leur article dans cet ouvrage.

Grand-Prêtre. 1. Diane avoit dans Aricie, ville du Latium, un temple fameux dont le grand-prêtre étoit toujours un étranger qui avoit tué ſon prédéceſſeur. Cet uſage, le plus bizarre qu'on ait peut-être jamais imaginé, avoit cependant été établi pour de bonnes raiſons. Quelques auteurs rapportent que les magiſtrats d'Aricie, voyant que les grands-prêtres de Diane ne

Digitized by Google

ceſſoient d'exciter du trouble dans l'Etat, par des diſputes frivoles ſur la couleur des victimes qu'on devoit immoler à la déeſſe, & ſur quelques autres ſujets de cette importance, & craignant que de pareilles diſcuſſions n'allumaſſent une guerre civile, porterent cette loi ſinguliere. Elle produiſit l'effet qu'ils en avoient attendu. Les grands-prêtres, toujours inquiets ſur le danger qui les menaçoit continuellement, ne ſongerent plus qu'à ſe tenir ſur leurs gardes, & ne trouverent plus le temps de ſubtiliſer ſur la religion.

2. Le grand-prêtre étoit, chez les Juifs, le chef de la religion. Son autorité s'étendoit même ſur les choſes civiles; & il étoit regardé comme le ſouverain dépoſitaire de la juſtice. Celui qui étoit élevé à cette éminente dignité devoit être exempt de tout défaut naturel. La moindre imperfection de quelqu'un de ſes membres ſuffiſoit pour le rendre inhabile à poſſéder cette charge. Il étoit obligé d'obſerver pluſieurs loix particulieres. La femme qu'il épouſoit devoit être vierge. Il ne lui étoit pas permis de porter le deuil à la mort de ſes parents; &, quelques jours avant les fêtes où il devoit officier, il falloit qu'il s'abſtînt de tout commerce avec ſa femme. Aaron, qui le premier fut honoré de la dignité de ſouverain pontife, fut conſacré avec les cérémonies ſuivantes.

Moyſe le préſenta à l'Eternel, à la porte du tabernacle, en préſence de tout le peuple. Il le fit baigner dans de l'eau pure, qui fut tirée d'un grand vaiſſeau placé près de l'autel pour cet uſage. Il le revêtit enſuite des ornements pontificaux, & répandit ſur ſa tête une huile ſainte dont Dieu lui-même avoit enſeigné la compoſition. L'onction fut ſuivie de pluſieurs ſacrifices. Les cérémonies de la conſécration furent répétées, pendant l'eſpace de ſept jours; & les fils d'Aaron furent conſacrés de la même maniere que leur pere; ce qui a donné lieu de penſer que, dans la ſuite des temps, il ne fut pas beſoin de conſécration nouvelle, à la promotion d'un nouveau grand-prêtre. Celle que reçurent Aaron & ſes fils, fut probablement regardée comme influant ſur la perſonne de ſes ſucceſſeurs. Le

Digitized by Google

nouveau grand-prêtre se revêtoit des habits sacrés de son prédécesseur, & entroit en exercice sans autres formalités.

Rien n'égaloit la magnificence & la richesse des ornements dont le pontife étoit revêtu lorsqu'il officioit solemnellement. Par-dessus son habit de lin, qui lui étoit commun avec les prêtres, il avoit une robe bleuâtre, ou de couleur de pourpre, sans manches & sans couture. Le bord en étoit garni d'une riche frange, à laquelle étoient attachées de petites sonnettes & des pommes de grenade admirablement travaillées en or, à une égale distance l'une de l'autre, afin que le son qu'elles rendoient, en s'entrechoquant, servît à avertir de son approche. Cette robe étoit attachée avec une riche ceinture qui faisoit deux fois le tour du corps, & dont les bouts pendoient fort bas par-devant. Sur cette robe le pontife mettoit le vêtement qu'on appelle *éphod*, richement brodé en or. Il étoit fort court, & n'avoit que deux pieds de longueur. A la partie supérieure de ce vêtement, étoient attachées deux pierres précieuses enchâssées dans de l'or, & sur lesquelles étoient gravés les noms des douze tribus d'Israël. Sur le devant, à l'endroit de la poitrine, il y avoit un espace vuide, long d'une demi-coudée, & large à proportion. C'étoit-là que se mettoit le pectoral, qui étoit une piéce de la même étoffe que l'éphod, à laquelle étoient attachées douze pierres précieuses, enchâssées en or. Sur chacune de ces pierres étoit gravé le nom d'une tribu. Elles étoient disposées en quatre rangs, chacun de trois. Le pectoral étoit attaché à l'éphod par les quatre coins, avec des chaînes & des crochets d'or, & des rubans bleus. Il étoit sévérement défendu au pontife de mettre l'éphod sans le pectoral. Ce dernier ornement étoit aussi nommé *mémorial*, parce qu'il lui rappelloit le soin qu'il devoit avoir des tribus dont il portoit les noms sur la poitrine. On le nommoit aussi le *pectoral du jugement*, parce que l'oracle divin y étoit attaché : cet oracle étoit l'*Urim* & le *Thummim*, que Dieu ordonna à Moyse d'attacher sur le pectoral, mais dont l'Ecriture ne nous enseigne point

Digitized by Google

la forme. (*Voyez à l'article* URIM & THUMMIM les différentes opinions sur ce sujet.)

Il nous reste à parler de la tiare qui couvroit la tête du pontife. C'étoit une sorte de bonnet qui avoit la forme d'une hémisphere, & qui ne descendoit pas plus bas que les oreilles. Ce bonnet étoit couvert d'une autre espece de coëffure de couleur d'hyacinthe, & environné d'une triple couronne. La tiare pontificale étoit particuliérement distinguée par une lame d'or, sur laquelle étoient gravés, en hébreu, ces mots : « La » sainteté à l'Eternel. » Cette lame étoit attachée à la partie antérieure de la tiare par deux rubans bleus. Le souverain pontife, ainsi que les autres prêtres, officioit toujours pieds nus ; & il portoit si loin le scrupule à cet égard, que, s'il se trouvoit seulement un brin de paille entre ses pieds & la terre, il avoit soin de l'ôter. En général, la grande marque de respect chez les Juifs étoit d'avoir la tête couverte & les pieds nus. *Voyez* LÉVITES, PONTIFE.

PRÊTRESSE : femme destinée au culte des faux dieux. 1. Les anciens payens, qui avoient des femmes pour divinités, ne pouvoient manquer d'en avoir pour prêtresses. Les plus célebres étoient celles qui rendoient des oracles, & qu'on appelloit PYTHONISSES.

Entre les divinités qui étoient servies par des femmes, Vesta est la plus connue. Bacchus avoit aussi des prêtresses. *Voyez* BACCHANTES.

2. Les Negres du royaume de Juida n'ont pas jugé que les femmes fussent indignes de l'honneur du sacerdoce. Ils ont un grand nombre de prêtresses qui jouissent des mêmes privileges & de la même considération que les prêtres. On les nomme *Beta ;* mais elles prennent le titre d'enfants de Dieu. Cette dignité, peu faite pour leur sexe, leur inspire un orgueil insupportable. Elles commandent à leurs maris avec une hauteur tyrannique, tandis que les autres femmes, selon l'usage du pays, sont esclaves des hommes. La maniere dont on choisit les filles qui doivent être prêtresses, est singuliere & bizarre.

Au commencement du printemps, les vieilles prê-

Digitized by Google

treſſes ſortent de leurs maiſons vers les huit heures du ſoir, munies chacune d'un bâton. Elles courent dans les rues de la ville comme des furieuſes, en criant de toute leur force : *Nigo, bodinamé ;* c'eſt-à-dire : « Prends, » attrape. » Toutes les jeunes filles, depuis l'âge de huit ans juſqu'à douze, qui ſe rencontrent ſur leur paſſage, ſont enlevées par les Mégeres, ſans que perſonne oſe s'oppoſer à cette violence ; car elles ſont ſuivies d'un bataillon de prêtres diſpoſés à les ſoutenir. Cette courſe dure communément quinze jours, ou plus longtemps. Lorſque le nombre des filles deſtinées à être prêtreſſes ne ſe trouve pas complet, les vieilles prêtreſſes conduiſent dans leurs maiſons les jeunes filles qu'elles ont enlevées, & en donnent avis à leurs parents, qui, communément, ſont flattés que leurs filles ſoient élevées au ſacerdoce. Elles s'attachent d'abord à gagner leur amitié par toutes ſortes de bons traitements. Elles leur apprennent enſuite les danſes & les chanſons qui ſont en uſage dans les fêtes qu'on célebre à l'honneur du ſerpent. Après un certain temps, lorſqu'elles ſont ſuffiſamment inſtruites, elles ſont ramenées dans la maiſon de leurs parents ; mais on exige qu'elles reviennent de temps en temps à la maiſon qui leur a ſervi de ſéminaire, pour y répéter ce qu'elles y ont appris. Les cérémonies qui concernent le culte du ſerpent ne ſont pas la ſeule choſe qu'on enſeigne à ces nouvelles prêtreſſes. Les anciennes prennent plaiſir à les former dans l'art de la coquetterie, & leur communiquent tout ce qu'une longue expérience leur a appris de plus propre à tromper les hommes. Pour prix de leurs pieuſes inſtructions, elles partagent le profit que les jeunes prêtreſſes retirent de leurs charmes. *Voyez* SERPENT.

PRÊTRISE (*la*) eſt le troiſieme des ordres ſacrés. C'eſt un ſacrement qui donne le pouvoir de conſacrer, d'offrir & de diſtribuer le corps & le ſang de Jeſus-Chriſt ; de remettre & de retenir les pechés, & d'adminiſtrer tous les ſacrements de l'Egliſe, à l'exception de la Confirmation & de l'Ordre. L'impoſition des mains eſt la ſeule cérémonie abſolument néceſſaire, & celle qui conſtitue la matiere eſſentielle de l'ordre de

Digitized by Google

prêtrise. Les autres cérémonies, qui sont la tradition du calice & de la patene avec le pain & le vin, ne doivent cependant pas être omises. Elles sont la matiere intégrante de ce sacrement. L'oraison que l'évêque récite en imposant les mains sur l'ordinand, est la forme essentielle de l'ordre de prêtrise. La forme intégrante consiste dans ces paroles : *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare, tàm pro vivis quàm pro defunctis, in nomine Domini ;* c'est-à-dire : « Recevez » le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu & de célébrer » des messes, tant pour les vivants que pour les morts, » au nom du Seigneur. » Enfin le ministre de ce sacrement est l'évêque, qui peut seul le conférer.

PRIAPE : divinité infâme des anciens payens, qui présidoit aux jardins, & étoit particuliérement adoré à Lampsaque, ville de l'Hellespont. Les poëtes racontent que Vénus, étant allée à la rencontre de Bacchus, qui revenoit triomphant des Indes, Priape fut le fruit de cette entrevue, & vint au monde à Lampsaque. Mais, par un enchantement de Junon qui vouloit mortifier Vénus, il naquit avec une difformité extraordinaire, particuliérement dans cette partie du corps qu'on ne nomme pas. Vénus, ne pouvant supporter la vue de ce monstre, le laissa à Lampsaque, où il fut élevé. Mais, s'étant rendu odieux aux habitants de cette ville par ses infâmes débauches, il en fut chassé honteusement. Quelque temps après, la ville de Lampsaque ayant été désolée par la peste, les habitants consulterent l'oracle, qui répondit que c'étoit en punition de l'affront qu'ils avoient fait à Priape. C'est pourquoi, pour faire cesser le fléau & réparer leur faute, ils rendirent à Priape les honneurs divins, & lui attribuerent l'intendance des jardins, parce que sa figure étoit propre à faire peur aux oiseaux. Nous n'entrerons point dans le détail des infamies du culte qu'on rendoit à ce dieu prétendu, & des statues qu'on lui érigeoit. On lui immoloit un âne, parce que cet animal s'étoit mis à braire, dans le moment que Priape vouloit surprendre une nymphe endormie, & lui avoit fait manquer son coup. Priape étoit honoré en Egypte & dans la Pa-

Digitized by Google

leſtine ſous le nom de *Beelphegor*. Il paroît que les Grecs ne le connoiſſoient pas du temps d'Héſiode, car ce poëte n'en a pas fait mention dans ſa Théogonie.

Quelques poëtes ſe ſont égayés ſur le compte de Priape, qu'ils ont traité fort cavaliérement. On peut voir la ſatire dans laquelle Horace fait parler Priape en ces termes : « J'étois autrefois un tronc de figuier, » un bois inutile. L'ouvrier héſita quelque temps s'il ſe» roit de moi un banc ou un dieu ; mais il ſe déter» mina enfin à en faire un dieu, &c. »

Martial ne le ménage pas davantage. Il le menace de le jetter au feu, s'il laiſſe enlever quelques pieds d'arbres dont il lui confie la garde.

PRIERE. C'eſt une élévation de l'ame vers Dieu pour lui demander quelque choſe qu'elle deſire, & pour le remercier des bienfaits qu'elle en a déja reçus.

1. La priere étoit la premiere & la principale occupation des premiers Chrétiens, dit M. Fleury. Ils prioient ordinairement en commun, pénétrés de la vérité de cette maxime de J. C : Si deux de vous s'aſſemblent ſur la terre pour me prier, quoi qu'ils demandent, il leur ſera donné par mon Pere qui eſt dans les cieux, car où il y a deux ou trois perſonnes aſſemblées en mon nom, je ſuis là au milieu d'elles. Ils aſſiſtoient ſur-tout aux prieres publiques du matin & du ſoir, conſacrant ainſi le commencement & la fin de la journée. Aucune occupation temporelle ne pouvoit les diſpenſer de ce devoir. Après la priere publique, ils ſe donnoient ordinairement le baiſer de paix. Ceux qui ne pouvoient pas ſe trouver avec le commun des fideles, comme les malades, les priſonniers, les voyageurs, s'aſſembloient en particulier autant qu'il leur étoit poſſible ; &, s'il arrivoit qu'ils fuſſent ſeuls, ils étoient du moins exacts à prier aux heures marquées. Les fideles ſe tournoient pour prier du côté de l'orient, & leur attitude ordinaire étoit de lever la tête & les mains vers le ciel. Ils interrompoient même leur ſommeil pour vaquer à la priere, tant étoit grande leur ardeur pour ce ſaint exercice. La priere de la nuit eſt recommandée par les SS. Peres, comme très-favorable pour éleves

Digitized by Google

ſon eſprit à Dieu dans le calme & le ſilence. David nous apprend qu'il prioit la nuit; & S. Paul, étant en priſon, après avoir été fouetté avec Silas, conſacroit à la priere les heures deſtinées au ſommeil. Ces Chrétiens fervents ne ſe contentoient pas de prier à certaines heures réglées; chacune de leurs actions étoit précédée & terminée par la priere. Tous leurs travaux étoient ſanctifiés par cette ſainte pratique: le labour, les ſemailles, la moiſſon & la récolte des fruits, commençoient & finiſſoient par des prieres. On prioit en commençant à bâtir une maiſon ou à l'habiter, à faire une piéce d'étoffe ou un habit, ou à s'en ſervir, & ainſi de toutes les autres choſes les plus communes. Nous voyons des exemples de ces prieres en pluſieurs bénédictions qui ſont encore dans les rituels. La ſalutation au commencement d'une lettre & dans les autres rencontres, n'étoit pas ſeulement un témoignage d'amitié, c'étoit une priere.

2. Les Juifs modernes ont trois temps dans la journée deſtinés à la priere. Le premier, qui eſt le matin, ſe nomme *Sciacrid*, qui ſignifie matines. Le ſecond, qui eſt l'après-midi, s'appelle *Mincha*, qui veut dire none. Et le troiſieme, qui eſt le ſoir, ſe nomme *Harvid*, qui ſignifie vêpres. Pour que les Juifs puiſſent réciter ſolemnellement leurs prieres, il faut qu'ils ſoient aſſemblés au nombre de dix, & que chacun d'eux ait au moins l'âge de treize ans & un jour. Lorſque ce nombre eſt complet, le Cazan s'approche du pupitre, & entonne les prieres. Les aſſiſtants continuent, mais en baiſſant beaucoup le ton. Les Juifs prononcent leurs prieres d'une maniere qui approche beaucoup du chant, mais en cela même ils varient beaucoup ſelon les différentes nations. Le chant des Juifs Allemands eſt beaucoup plus fort que celui des autres: celui des Levantins & des Eſpagnols reſſemble au chant des Turcs. Pour les Italiens, ils chantent d'un ton doux & modéré. Des pſeaumes, des bénédictions, des paſſages du Deutéronome & des Nombres, ſont les prieres ordinaires, qui ſont toujours ſuivies d'une lecture de l'Ecriture ſainte. *Voyez* PARASCIOD.

Digitized by Google

3. Dans les égliſes Luthériennes, le prêche eſt toujours ſuivi de prieres que l'on fait à Dieu en commun pour les malades, les femmes en couches, les voyageurs, en un mot, pour tous ceux dont l'état demande quelque ſecours. En Danemarck, c'eſt un uſage reçu de prier Dieu publiquement pour ceux qui ſe diſpoſent à conſommer leur mariage.

4. La priere eſt un des quatre principaux articles ordonnés par l'Alcoran : auſſi les Muſulmans obſervent-ils avec une ſcrupuleuſe exactitude, tout ce que la loi leur preſcrit à cet égard.

Avant d'entrer dans la Moſquée, ils font cette eſpece d'ablution qu'ils appellent *Abdeſt;* ils vont enſuite ſe placer en ſilence, les hommes dans le bas de la Moſquée, & les femmes dans les galeries d'en haut, ou ſous les portiques extérieurs. Là, après s'être inclinés profondément par reſpect pour le lieu ſaint, ils levent les yeux au ciel, & ſe bouchent les oreilles avec les pouces. Enſuite ils ſe mettent à genoux ſur un tapis ou ſur la terre nue, qu'ils baiſent par trois fois, ou bien ils s'aſſeyent ſur les talons, en tournant la tête à droite & à gauche pour ſaluer leur prophete & les anges bons ou mauvais.

L'Iman ſe leve alors; &, portant ſes mains ſur ſes épaules, aux oreilles & à l'eſtomac, il avertit les fideles de ſe préparer à la priere. Il commence, & le peuple répete mot pour mot. Ces eſpeces de litanies ſont aſſaiſonnées de génuflexions, de proſternations, & d'autres mouvements du corps auſſi ridicules les uns que les autres. Le nombre de ces grimaces eſt réglé dans chaque priere, ainſi que les verſets de l'Alcoran qui en font le ſujet. Tout le peuple tient ſa tête à deux mains, pour ne pas interrompre un exercice auſſi ſérieux, dont on perdroit tout le fruit en parlant, en pleurant même un peu trop haut, à moins que le ciel ou l'araf ne fût le motif de leur joie ou de leurs gémiſſements.

La confeſſion de foi & quelques verſets de l'Alcoran compoſent les prieres dont il s'agit; & lorſque l'Iman a recité le dernier verſet, chacun dit une eſpece

Digitized by Google

de chapelet, dont chaque grain a pour objet un attribut de Dieu en particulier.

Leur dévotion eſt toute ſimple, & ſans affectation de mots recherchés ou de penſées fleuries : ils ſe reprochent de ne pas rendre à la Divinité tout l'hommage qui lui eſt dû ; ils demandent pardon à Dieu de leurs fautes, la conſervation de leurs princes & de leur empire, enfin la diviſion entre les princes Chrétiens.

5. Zoroaſtre ordonna à ſes diſciples de faire leurs prieres debout ou à genoux le viſage tourné vers le ſoleil & vers le feu ; ainſi, lorſque les Perſes venoient prier devant le feu ſacré « ils s'en approchoient toujours, dit Prideaux, du côté de l'occident, afin qu'ayant le viſage tourné vers ces feux, & par-là vers le ſoleil levant, ils puſſent diriger leur culte vers l'un & vers l'autre tout à la fois. » Lord, dans ſon Hiſtoire de la Religion des anciens Perſes, dit que les Parſis ou Guebres qui ont conſervé la religion des anciens Perſes, doivent avoir le viſage tourné vers le ſoleil lorſqu'ils font leurs prieres pendant le jour, mais que s'ils prient pendant la nuit, il faut qu'ils ſe tournent du côté de la lune.

Ces peuples tiennent en main, pendant leurs prieres, de petites baguettes que l'on coupe d'un arbre nommé *hawen*, aſſez ſemblable au tamarin ou bien au grenadier. On emploie pluſieurs cérémonies pour couper les baguettes ; on lave avec grand ſoin le couteau dont on ſe ſert, & l'on récite pendant l'ablution quelques prieres. On renferme reſpectueuſement ces baguettes dans un étui dont on ne les tire que lorſqu'il faut en faire uſage pour la priere. On en prend plus ou moins, ſelon les prieres que l'on fait : elles ne ſervent qu'une fois, & la priere finie on les jette dans le feu ſacré. On dit auſſi que les Guebres prennent en main cinq de ſes baguettes avant de commencer leur repas.

Les Indiens Gentils étalent dans leurs prieres tout le faſte des Phariſiens. Ce n'eſt pas le lieu le plus ſecret de leurs maiſons qu'ils choiſiſſent pour s'acquitter de ce devoir religieux ; ils montent ſur des toits, pour être

Digitized by Google

apperçus de tout le monde; ſouvent ils ſe poſtent au coin des rues les plus fréquentées & ſur le bord des grands chemins. C'eſt-là qu'en préſence de tout le peuple, ils donnent l'eſſor à leur ferveur : on les voit ſe coucher tout de leur long ſur la terre qu'ils frappent du front, pouſſant de longs ſoupirs, & faiſant tous les geſtes d'un *Tartuffe*. Le peuple témoin de leur dévotion les regarde comme des ſaints, & les comble de louanges. C'eſt principalement le matin, lorſque le ſoleil ſe leve, que les dévots Indiens jouent ces farces que l'on honore du nom de prieres.

6. A la Chine, lorſqu'un jeune homme reçoit le bonnet ou le chapeau par lequel il eſt admis au rang des hommes, on fait pour lui une priere aux ancêtres, par laquelle on leur demande qu'ils protegent ce jeune homme, & le faſſent parvenir heureuſement à l'âge viril. Lorſqu'une fille atteint l'âge de puberté & lorſqu'elle eſt ſur le point de ſe marier, on fait pour elle la même priere.

7. Rien de plus modeſte ni de plus touchant que la maniere dont les Talapoins de Siam ont coutume de faire leurs prieres. Ils ſont aſſis à terre; leurs mains jointes ſont élevées vers le ciel : devant eux, ſur une table très-haute, eſt placée une idole ſur laquelle ils attachent leurs regards ſans permettre qu'ils s'égarent ſur des objets profanes. Ils chantent ou récitent leurs prieres tous enſemble, perſuadés que ce concert unanime de voix qui s'adreſſent à la divinité, eſt très-propre à la fléchir. Ils ne s'arrêtent jamais un ſeul moment pour prendre haleine, & leurs prieres ſe font tout d'une traite. Si les Talapoins étoient conſéquents dans leur ſyſtême, ils ne prieroient jamais, car ils ſont perſuadés que leur dieu, enſeveli dans une eſpece d'inſenſibilité qui tient du néant, n'entend ni leurs vœux ni leurs prieres. (*Voyez* NIREUPAN.) Mais ils prétendent que ce dieu, avant de quitter la terre, leur a recommandé de lui adreſſer des prieres; & c'eſt pour accomplir ce bizarre précepte, qu'ils ſe fatiguent à prier un être qui, ſelon leurs principes, eſt inſenſible & ſourd. Le P. Tachard, miſſionnaire Jéſuite, voulant un jour leur repréſenter

Digitized by Google

que c'étoit en vain qu'ils prenoient tant de peine pour exécuter les ordres d'un dieu qui ne leur ſçavoit aucun gré de leur fidélité, pour y réuſſir, il ſe ſervit de cette comparaiſon familiere: Tandis que le maître de la maiſon vit, les ſerviteurs exécutent ſes ordres, parce qu'ils eſperent de lui plaire ou craignent d'en être punis; mais, quand il eſt mort, chacun ſe retire de ſon ſervice, les bons ſerviteurs ne pouvant plus lui plaire, ni les méchants en appréhender aucune punition.

8. Quelques Japonois ſectateurs du Sentoïſme, par un raffinement particulier de dévotion, évitent avec ſoin de faire aucune priere aux dieux lorſqu'ils vont viſiter les temples: ils ſont perſuadés que ce ſeroit offenſer ces eſprits céleſtes, qui connoiſſent aſſez nos penſées, nos deſirs & nos beſoins, ſans que nous les en inſtruiſions. *Voyez* SINTOS.

9. Les Negres Mahométans qui habitent les pays intérieurs de la Guinée, ne font la priere que trois fois le jour. Dans chaque village il y a un Marabout ou prêtre qui a ſoin de raſſembler les habitants pour cet exercice de religion. Ils commencent par faire les ablutions accoutumées; ils ſe tournent enſuite du côté de l'orient, ayant à leur tête le prêtre dont ils obſervent tous les geſtes & les mouvements, afin de les imiter. Le Marabout étend d'abord les bras, & prononce quelques paroles lentement & d'une voix haute, afin qu'elles ſoient entendues & répétées par ceux qui ſont derriere lui; enſuite il s'agenouille, & baiſe la terre à trois repriſes différentes: ces cérémonies étant achevées, il reſte à genoux, & fait ſa priere dans un profond ſilence; après quoi, décrivant un cercle ſur la terre avec le bout du doigt, il trace dans ce cercle quelques lignes myſtérieuſes qu'il baiſe avec reſpect; puis, attachant les yeux ſur la terre, il reſte pendant quelque temps enſeveli dans une méditation profonde, ayant la tête appuyée ſur les deux mains: après quoi, il ſe couvre la tête & le viſage de ſable ou de pouſſiere, prononce à haute voix une nouvelle priere, applique la main ſur la terre & la porte à ſon front, en diſant ſouvent *ſalamalec*, c'eſt-à-dire, je vous ſalue, Seigneur. C'eſt par-là

Digitized by Google

que finissent les cérémonies de la priere, qui sont fort différentes de celles des autres Mahométans. Un voyageur ayant un jour demandé à quelques Marabouts ce que signifioient les cérémonies qu'ils pratiquent dans la priere, ces prêtres lui répondirent qu'ils se prosternoient & s'humilioient devant Dieu, par la connoissance qu'ils ont de leur néant; que dans leurs prieres ils lui demandoient le pardon de leurs pechés, l'abondance des biens de la terre, la prospérité de leur famille, enfin tout ce qui pourroit rendre leur vie heureuse.

Prieres des Quarante Heures. (*Voyez* QUARANTE HEURES.)

PRIEUR, du latin *prior*, *le premier* : titre de la plûpart des supérieurs des communautés religieuses. Un prieur est aussi celui qui possede un bénéfice simple qui a titre de prieuré.

Prieur claustral. C'est celui qui gouverne les religieux dans les abbayes ou prieurés qui sont en commende. Il est ainsi nommé, parce qu'il a autorité dans le cloître ou monastere.

Grand-Prieur. On appelle ainsi celui qui est le premier dans une grande abbaye, lorsqu'elle a besoin de plusieurs supérieurs. Il y a aussi des grands-prieurs dans les ordres militaires. On compte en France six grands-prieurs de l'ordre de Malte : le grand-prieur de Provence, le grand-prieur d'Auvergne, le grand-prieur de France, le grand-prieur d'Aquitaine, le grand-prieur de Champagne, le grand-prieur de Toulouse.

PRIEURÉ : bénéfice dont est pourvu un prieur. Il y a des prieurés simples, qui n'obligent qu'à dire le bréviaire; il y en a qui sont dignités, & qui donnent le pouvoir de conférer des bénéfices. Le prieuré claustral est au rang des bénéfices doubles. Il y a aussi des prieurés-cures, qui sont des cures desservies par des religieux, & dépendantes de quelques-unes de leurs maisons.

Prieuré des deux Amants. A quatre lieues de Rouen, il y a un prieuré qui porte ce nom, & qui fut fondé à l'occasion que nous allons rapporter. Un seigneur qui

Digitized by Google

poſſédoit une terre conſidérable dans le Vexin Normand, avoit une niéce qui étoit éperdument aimée d'un jeune homme de ſon voiſinage. Elle avoit elle-même beaucoup d'inclination pour ce jeune homme, & conſentit qu'il la demandât en mariage à ſon oncle. C'étoit un homme bizarre & capricieux. Il déclara au jeune homme qu'il ne lui accorderoit ſa niece, qu'à condition qu'il la porteroit, ſans ſe repoſer, juſqu'au ſommet d'une montagne que l'on voyoit des fenêtres de ſon château. L'amour & l'eſpérance firent croire à cet amant que le fardeau ſeroit léger. En effet, il porta ſa bien-aimée, ſans ſe repoſer, juſqu'à l'endroit indiqué; mais il expira, une heure après, des efforts qu'il avoit faits. Sa maîtreſſe, au bout de quelques jours, mourut de douleur & de chagrin. L'oncle, en expiation de leur malheur qu'il avoit cauſé, fonda, ſur la montagne, un prieuré qu'on appelle *le Prieuré des deux Amants*.

PRIMAMENSIS: aſſemblée de docteurs en théologie, qui ſe tient le premier jour de chaque mois, pour conférer des affaires de la Faculté.

PRIMAT: archevêque qui a une ſupériorité de juriſdiction ſur pluſieurs archevêques ou évêques. L'archevêque de Lyon prend le titre de primat des Gaules; l'archevêque de Bourges ſe dit primat d'Aquitaine; & l'archevêque de Rouen prétend être primat de Normandie, quoiqu'il n'ait aucun métropolitain ſous ſa juriſdiction. Ce fut la ſubdiviſion des provinces qui donna lieu en France à l'érection des primaties. L'Aquitaine, par exemple, ayant été diviſée en deux provinces, & Bourges étant la capitale de la premiere de ces provinces, l'archevêque de Bourges devint par-là primat des Aquitaines; de même la Gaule Lyonnoiſe, qui comprenoit toute la Gaule Celtique, ayant été partagée en deux provinces, dont la premiere avoit Lyon pour capitale, l'archevêque de Lyon devint primat des Gaules. L'on appelle de l'évêque au métropolitain, & du métropolitain au primat.

PRIME. C'eſt la premiere des Heures canoniales, qui ſe dit immédiatement après Laudes.

PRIMICIER: titre d'une dignité eccléſiaſtique.

Digitized by Google

Dans les égliſes cathédrales, le primicier préſidoit au chœur ; il étoit chargé du ſoin de maintenir l'ordre de l'office public. Ses fonctions étoient à peu près les mêmes que celles du chantre.

Le nom de primicier eſt formé de ces mots latins, *primus in cerâ*, c'eſt-à-dire, inſcrit le premier ſur le catalogue des officiers ; on le donnoit autrefois aux premiers officiers dans chaque ordre.

PRISCILLIANITES : hérétiques du quatrieme ſiécle. Leur doctrine tenoit en partie de celle des Manichéens, & en partie de celle des Gnoſtiques. Ils admettoient, comme les premiers, un mauvais principe, moteur de la matiere & de ſon imperfection ; ils autoriſoient la diſſolution, comme ces derniers. Ils tenoient la nuit des aſſemblées de débauche & de proſtitution : les hommes & les femmes y prioient nus ; & ils avoient pour maxime de plutôt jurer & parjurer, que d'en violer le ſecret. Ils croyoient que Jeſus-Chriſt n'étoit né & n'avoit ſouffert qu'en apparence. L'auteur d'une ſecte ſi impie eut le ſort qu'il méritoit : il fut mis à mort, avec pluſieurs de ſes ſectateurs, par l'ordre de l'empereur Maxime, après avoir été convaincus des crimes dont on les accuſoit. L'héréſie des Priſcillianites a été condamnée au concile de Saragoſſe.

PRISE D'HABIT : cérémonie qui ſe fait dans les maiſons religieuſes, lorſque quelqu'un prend l'habit de l'ordre.

PROAO. C'eſt le nom d'une fauſſe divinité des anciens Germains, qui préſidoit à la juſtice. Elle étoit repréſentée tenant d'une main une pique environnée d'une eſpece de banderolle, & de l'autre un écu d'armes.

PROCESSION : marche religieuſe d'eccléſiaſtiques, qui vient en ordre d'une égliſe à une autre, en récitant des prieres & en chantant les louanges de Dieu. L'uſage des proceſſions eſt commun à preſque toutes les religions. On trouve, dans l'ancien Teſtament, des exemples qui prouvent que les Juifs admettoient ces pieuſes marches parmi les cérémonies de leur culte. On fixe ordinairement au regne de Conſtantin le

Digitized by Google

Grand l'époque de l'inſtitution des proceſſions dans le Chriſtianiſme. L'ordre général des proceſſions uſitées dans l'Egliſe Catholique, tel qu'il eſt preſcrit dans les rituels, eſt trop connu, pour qu'il ſoit néceſſaire d'entrer là-deſſus dans des détails.

1. La confrérie de ſainte Gertrude, établie à Nivelle, fait tous les ans, le lendemain de la Pentecôte, une proceſſion ſolemnelle en l'honneur de cette ſainte qui eſt la patrone de la ville. On voit d'abord paroître un homme à cheval; derriere lui, eſt aſſiſe en croupe une fille choiſie entre les plus belles de la ville, pour repréſenter ſainte Gertrude; elle eſt habillée en dévote, & d'une maniere convenable au perſonnage qu'elle joue. Devant elle, un jeune homme alerte, qui repréſente le diable, fait mille ſauts & mille cabrioles, & tâche, par ſes geſtes bouffons, de faire rire la prétendue ſainte, qui, de ſon côté, s'efforce de conſerver la gravité qui convient à ſon caractere & à la cérémonie. De jeunes filles viennent enſuite, portant l'image de la ſainte Vierge: le reſte de la proceſſion n'a rien de remarquable.

2. A Courtrai, la Vendredi ſaint, la ville paye vingt-cinq livres à un pauvre homme, pour repréſenter les ſouffrances du Sauveur. On le mene en proceſſion dans toutes les rues, vêtu d'une robe violette, la tête couronnée d'épines, portant une lourde croix ſur ſes épaules: douze religieux, ſix capucins d'un côté, ſix récolets de l'autre, faiſant l'office de bourreaux, le tiraillent à droite & à gauche, par autant de groſſes cordes qu'il a attachées autour du corps. Les tourments qu'ils lui donnent le feroient bientôt périr de fatigue, ſi un nouveau Simon le Cirénéen ne ſurvenoit fort à propos, lorſqu'il eſt près de ſuccomber ſous le fardeau de ſa croix. Il arrive enfin à l'égliſe plus qu'à demi mort. Au milieu de toutes ces ſouffrances, il ne laiſſe pas échapper le moindre murmure ni la moindre plainte, & ſe croit aſſuré de ſon ſalut, s'il peut expirer ſous les coups; ce que n'ont pas honte de lui faire accroire les miniſtres de la religion eux-mêmes.

3. Le même jour, à Bruxelles, on crucifie auſſi un homme,

Digitized by Google

homme, pour imiter le crucifiement de Jesus-Christ; mais au moins choisit-on, pour faire le rôle de crucifié, un criminel condamné à mort, & à qui on accorde la grace pour l'amour du rôle qu'il doit jouer. C'est l'église des Augustins qui sert, pour ainsi dire, de salle de théâtre à ce spectacle tragi-comique. On y voit, aux pieds sacrés des autels, un vaste échafaud sur lequel est élevée une croix haute de vingt pieds; de côté & d'autre sont dressées des especes de loges pour les dames, les gens de qualité, & pour les premiers de la ville: le reste de l'église, si l'on veut le parterre, ne suffit pas pour contenir la foule incroyable de peuple qui se presse de toute part pour voir enfin terminer le plus curieux de la scene. Il ne commence qu'après la procession. Cette procession se fait au son lugubre d'un grand nombre d'instruments. On y voit d'abord marcher les confreres, dits de la Miséricorde, le visage masqué, les pieds nus, & en habit de la confrérie; viennent ensuite des prisonniers, traînant à leurs pieds de gros boulets de canon qui y sont attachés avec des chaînes de fer; arrivent enfin des religieux Augustins travestis en Juifs, & au milieu d'eux le représentant du Sauveur, garroté, couronné d'épines, revêtu d'une robe de pourpre. Après l'avoir ainsi promené en procession par toute la ville, les religieux travestis en bourreaux le conduisent au lieu du supplice, armés de clous, de marteaux & des autres instruments de la passion, le font monter sur l'échafaud, & y montent avec lui. Aussi-tôt ils le dépouillent jusqu'à la chemise, tirent ses habits au sort, & l'étendent enfin sur la croix, où ils lui attachent les pieds & les mains avec des courroies, sous lesquelles sont de petites vessies pleines de sang, qui, percées par les clous, font croire au peuple qu'on a réellement percé les pieds & les mains du crucifié. A cette vue, tout le peuple se sent les entrailles émues; &, se retraçant l'image de son Sauveur, il laisse couler ses larmes. Quelques-uns des plus dévots se laissent tellement emporter à leur douleur, qu'ils se frappent rudement la poitrine, & se la meurtrissent à force de coups.

Digitized by Google

Il se fait aussi le Vendredi saint, à Venise, une célébre procession, à neuf heures du soir. On y promene le saint sacrement dans un cercueil couvert de velours noir. La place de S. Marc est le rendez-vous de cette procession; elle est magnifiquement illuminée, & les lumieres y sont de toute part si multipliées, qu'elles font, de la nuit, le plus beau jour. Mais voici le singulier de cette procession. « On y voit, rapporte un » auteur moderne, marcher les pénitents avec leurs » bonnets en pointe, de deux pieds de haut, sur la tête, » lesquels se battent jusqu'au sang, en marchant de » temps en temps en arriere devant le crucifix; ils ont » pour cet effet des disciplines faites d'un grand nombre » de petites cordes armées qu'ils tiennent à deux mains, » & qu'ils trempent de temps en temps dans un peu » de vinaigre qu'on leur porte exprès, frappant sur leurs » dos avec une certaine mesure & une cadence si ré» glée, qu'il faut nécessairement avoir bien étudié cet » art pour s'en acquitter comme il faut. » C'est un reste des siécles d'ignorance, où le peuple ne sçachant ni lire ni écrire, avoit besoin d'être instruit par des cérémonies qui parlassent aux yeux.

4. Le lecteur verra peut-être avec plaisir quelques détails sur la procession des Disciplinants, qui se fait en Espagne, le Vendredi saint, pour honorer la passion de Notre Seigneur. Le triste appareil de cette cérémonie est très-conforme à l'esprit de son institution: les croix & les bannieres sont couvertes de crêpes; les gardes du roi d'Espagne, qui marchent à cette procession, ont leurs armes revêtues de noir; les musiciens sont en deuil & masqués; les tambours sont aussi couverts de noir; les airs lugubres que jouent les instruments de musique, répondent à cette triste décoration. A ce funeste concert, se joint le bruit de plusieurs chaînes pesantes que l'on traîne. Entre tous ceux qui composent cette procession, on distingue les Disciplinants, qui en sont les principaux acteurs. « Ils por» tent un long bonnet, dit l'auteur des *Délices de l'Es*» *pagne*, couvert de toile de batiste, de la hauteur » de trois pieds & de la forme de pain de sucre, d'où

Digitized by Google

» pend un morceau de toile qui tombe par devant & » leur couvre le visage. Il y en a quelques-uns qui » prennent ce dévot exercice par un véritable motif de » piété ; mais il y en a d'autres qui ne le font que pour » plaire à leurs maîtresses ; & c'est une galanterie d'une » nouvelle espece, inconnue aux autres nations. Ces » Disciplinants ont des gants & des souliers blancs, » une camisole dont les manches sont attachées avec » des rubans ; ils portent un ruban à leur bonnet ou à » leur discipline, de la couleur qui plaît le plus à leurs » maîtresses. Ils se fustigent, par regle & par mesure, » avec une discipline de cordelettes, où l'on attache » au bout de petites boules de cire garnies de verre » pointu. Celui qui se fouette avec le plus de courage » & d'adresse, est estimé le plus brave. Lorsqu'ils ren- » contrent quelque dame bien faite, ils sçavent se » fouetter si adroitement, qu'ils font ruisseler leur sang » jusque sur elle ; & c'est un honneur dont elles ne » manquent pas de remercier le Disciplinant. »

Madame d'Aunoi, dans son *Voyage d'Espagne*, dit que la maniere de se fouetter est devenue un art, en Espagne, aussi raffiné que celui de l'escrime, & qu'il y a des maîtres particuliers qui l'enseignent ; elle ajoute que, pour se fouetter avec grace, il ne faut agir que de la main & du poignet, sans gesticuler du bras. Reprenons notre auteur. « Quand un Disciplinant se » trouve devant la maison de sa maîtresse, c'est alors » qu'il redouble les coups avec plus de furie, & qu'il » se déchire le dos & les épaules. La dame, qui le voit » de son balcon, & qui sçait qu'il le fait à son inten- » tion, lui en sçait bon gré dans son cœur, & ne » manque pas de lui en tenir bon compte. Ceux qui » prennent cet exercice sont obligés d'y retourner tous » les ans, faute de quoi ils tombent malades ; & ce » ne sont pas seulement des gens du peuple ou des » bourgeois qui font cela, mais aussi des personnes de » la plus grande qualité. » A Séville, le nombre des Disciplinants va jusqu'à sept ou huit cents, & ils l'emportent sur ceux de Madrid par la rigueur avec laquelle ils se fustigent. Cette procession est si célebre & si so-

Digitized by Google

lemnelle, que tous les ordres de l'Etat ſont obligés de s'y trouver ; ainſi l'on voit marcher, non-ſeulement les eccléſiaſtiques, les moines, les magiſtrats, les artiſans, mais encore les comédiens, quoique leur profeſſion ſoit réputée infâme. Le roi d'Eſpagne aſſiſte quelquefois en perſonne à cette ſolemnité, accompagné de tous ſes courtiſans. La proceſſion des Diſciplinants eſt ordinairement accompagnée d'une pieuſe farce, pareille à celles que l'on repréſentoit en France dans l'enfance de notre théâtre. On dreſſe des théâtres ſur leſquels on joue la paſſion & la mort de Jeſus-Chriſt. Au lieu d'applaudiſſements, on entend, à certains endroits, les pleurs & les gémiſſements des ſpectateurs, qui ſe donnent de grands coups ſur la poitrine. C'eſt le ſort ordinaire des dévotions outrées, de dégénérer en licence & en abus. Les Diſciplinants, après s'être déchiré les épaules, de retour chez eux, ſe frottent avec des éponges trempées dans du ſel & du vinaigre, & ſe plongent enſuite dans la débauche d'un ſomptueux repas, pour réparer, en quelque ſorte, le ſang qu'ils ont perdu, & flatter la chair qu'ils ont ſi maltraitée.

Il y a lieu d'être ſurpris que les Eſpagnols, naturellement ſi graves & ſi ſérieux, aient pu allier aux cérémonies les plus ſaintes de la religion les pantomimes & les geſtes burleſques des bouffons : on voit cependant ce mélange monſtrueux dans la proceſſion de la Fête-Dieu, qui d'ailleurs eſt pompeuſe & magnifique. Dans les rangs des eccléſiaſtiques, qui marchent dévotement & les yeux baiſſés, ſe mêlent des farceurs & des baladins qui geſticulent & qui ſautent de la maniere la plus indécente ; il y en a même qui vont faire jouer leur adreſſe aux côtés du prélat qui porte le ſaint Sacrement.

5. On pardonne aux Italiens de pareils écarts, qui ſont plus dans leur caractere. Miſſon, dans ſon *Voyage d'Italie*, aſſure que les bouffons jouent un rôle conſidérable dans la proceſſion de la Fête-Dieu qui ſe fait à Milan. Peut-être que David, danſant devant l'Arche, a pu donner l'idée de ces pieuſes cabrioles.

La proceſſion du Roſaire, à Veniſe, eſt une des

Digitized by Google

plus plaisantes dans ce genre. Les RR. PP. Dominicains ont l'honneur de l'invention, & voici comment ils ont disposé cette pieuse marche. On voit d'abord paroître une troupe de jeunes garçons, les plus beaux & les mieux faits qu'on ait pu trouver, qui représentent des anges & des saints. Parmi ces garçons, il y a un aussi grand nombre de jeunes filles, d'une figure & d'une taille d'élite, qui représentent des saintes. Chacune a le nom du personnage qu'elle représente: l'une s'appelle *sainte Agnès*, l'autre *sainte Luce*. Entre toutes les saintes, on remarque *sainte Catherine de Sienne*, auprès de laquelle est un enfant, portant un soufflet dans une main, & dans l'autre un balai, parce que les légendes rapportent que Jesus-Christ entra un jour, sous cette forme, dans l'appartement de Catherine pour lui servir de valet-de-chambre. Parmi toutes ces jeunes filles, sont dispersés quelques jeunes égrillards déguisés en diables, qui ont de longues queues, des cornes & des griffes: leur emploi est de gesticuler auprès des saintes, de tâcher de les distraire par les postures les plus grotesques; on dit même qu'il se trouve certains diablotins entreprenants qui poussent le jeu fort loin, & prennent des libertés capables d'alarmer la pudeur des jeunes vierges. Cette farce ridicule est destinée à faire voir le courage héroïque des saintes qui ont résisté constamment, pendant leur vie, aux attaques de l'esprit malin. A la suite des saintes de la Loi nouvelle, on voit paroître celles de l'ancien Testament, représentées par plusieurs matrones, qui joignent à un air grave & respectable la fraîcheur & les agréments de la jeunesse. Derriere elles, on porte en cérémonie, sur un brancard, une jeune & belle fille, remarquable par son éclatante parure, qui porte en main un sceptre, & sur la tête une couronne royale; un de ses principaux ornements est un rosaire extraordinairement grand, & dont les grains sont d'une grosseur prodigieuse. Tous ces attributs font aisément reconnoître que ce personnage représente la sainte Vierge. Cette sainte Vierge vivante & animée est suivie d'une autre qui n'est que de bois, mais qui n'est pas moins révérée. C'est

Digitized by Google

une ſtatue miraculeuſe dont les Dominicains racontent des merveilles.

6. L'uſage des proceſſions étoit commun chez les anciens payens : voici la deſcription d'une proceſſion en l'honneur de Diane, qui ſe trouve au livre XI de l'*Ane d'or* d'Apulée ; elle peut donner une idée générale de la maniere dont ces ſolemnités étoient célébrées chez les Romains. La marche étoit ouverte par des gens vêtus & armés en chaſſeurs. On ſçait que Diane étoit la déeſſe de la chaſſe. On voyoit enſuite paroître des hommes habillés en femmes ; ils avoient les cheveux treſſés, & leur parure étoit des plus recherchées & des plus magnifiques. Ils étoient ſuivis de pluſieurs autres hommes diverſement déguiſés, ſelon leur goût & leur caprice. L'un, avec une longue barbe, un bâton & un vieux manteau, repréſentoit un philoſophe ; l'autre y paroiſſoit avec tout l'attirail de la magiſtrature. C'étoit une vraie maſcarade digne de la religion dont elle faiſoit partie. On portoit enſuite, ſur un brancard, une ourſe apprivoiſée. On devine aiſément ce que ſignifioit cet animal. Il étoit ſuivi d'une longue file de matrones habillées de blanc, qui avoient pour couronnes des guirlandes de fleurs ; elles arroſoient les rues d'un baume précieux & odoriférant, & les parſemoient en même temps de fleurs. Après elles, marchoient pluſieurs hommes & femmes qui tenoient en main une torche ou un flambeau ; ils précédoient les muſiciens, dont les voix, mêlées au ſon des inſtruments, contribuoient à augmenter la pompe de la fête & la dévotion des aſſiſtants. Après la muſique, venoient les prêtres, tenant en main pluſieurs choſes conſacrées au culte des dieux ; le plus conſidérable d'entr'eux portoit, dans un petit coffre, certains myſteres qui étoient dans la plus grande vénération chez les anciens payens. Les plus reſpectables perſonnages de tout le cortege fermoient la marche ; c'étoient les dieux eux-mêmes qui aſſiſtoient en perſonne à cette ſolemnité : on y voyoit Anubis, Mercure, Sérapis, avec la même forme ſous laquelle ils étoient adorés.

7. Chez les Géorgiens, on ſolemniſe le premier jour

Digitized by Google

de chaque année par une procession singuliere. Tous les officiers du prince, grands & petits, sont obligés de marcher à cette procession, avec le clergé, & de faire marcher avec eux un des principaux instruments qui désigne leur office. Ainsi l'on y voit, non seulement le cheval de l'écuyer, mais l'étrille du palefrenier, la marmite du cuisinier, &c. Ce mélange d'objets tantôt nobles & décents, tantôt vils & bas, doit offrir un spectacle assez bizarre. Une des superstitions de ce jour, est de toucher à tout ce qu'on rencontre; on croit que c'est un moyen d'être heureux toute l'année.

8. Les Indiens Gentils ont coutume de promener leurs dieux avec beaucoup de solemnité: ils les portent en procession sur un brancard, devant lequel est un autel portatif où brûlent des parfums. Tous les chemins sur le passage de l'idole sont jonchés de fleurs; plusieurs personnes distinguées marchent à ses côtés, tenant en main des éventails de plumes de paon, avec lesquels ils agitent l'air, pour rafraîchir le dieu & chasser les mouches qui pourroient l'incommoder Ces éventails ont un manche de la longueur de sept ou huit pieds, enrichi de lames d'or ou d'argent. Ceux qui pourroient trouver ridicule qu'on évente un dieu, verront, dans le passage de Tavernier que nous allons rapporter, qu'il ne faut pas aller aux Indes pour trouver de pareils usages. « J'ai vu, dit ce voyageur, en » Saxe, & en d'autres endroits d'Allemagne, que, » pendant qu'on prononçoit, dans l'église, l'oraison » funebre du mort qui reposoit tout de son long dans » une biere découverte, des gens, de côté & d'autre, » l'éventoient à toute heure, pour chasser les mou» ches qui voloient sur le visage du défunt. » Eventer un mort ou une statue, c'est bien la même chose: l'un est aussi ridicule que l'autre.

Ces mêmes peuples font, chaque mois, des processions solemnelles en l'honneur de Vistnou & d'Ixora: le dieu y paroît monté sur un cheval qui a les pieds de devant en l'air, & ceux de derriere appuyés sur une table. Plusieurs hommes portent cette table sur leurs épaules; &, dans la marche, ils ne vont que par bonds

Digitized by Google

& par caracoles, imitant l'allure des chevaux. Au-dessus de la tête du dieu, on porte un parasol, non pas pour le garantir du soleil; car c'est ordinairement pendant la nuit que se fait la cérémonie, à la lueur d'un grand nombre de flambeaux. Auprès du dieu, il y a un homme chargé du soin d'écarter les mouches avec un éventail. La procession étant finie, le dieu est reconduit dans son temple; alors les filles publiques, qui dépendent de ce temple, exécutent, en présence du dieu, plusieurs danses au son de divers instruments de musique: sur quoi l'on peut remarquer la coutume singulière des Indiens, d'avoir pour chaque pagode un certain nombre de courtisannes, à titre de danseuses, qui sont regardées comme des personnes consacrées au service de Dieu. En général, la religion des Indiens est très-favorable aux filles de cette espece; elle ne les exclud point du paradis, pourvu qu'elles rempliſſent leur profession avec honneur. Mahomet a donné dans l'extrémité opposée, lorsqu'il a banni toutes les femmes de son paradis.

Vistnou & Ixora ont, chaque année, un jour de fête solemnelle, où ils sont conduits en procession, non pas à cheval, mais dans un énorme chariot aussi haut qu'une maison, & qui ressemble à une tour portée sur des roues. Ce sont des hommes qui tirent ce chariot.

9. Dans l'isle de Ceylan, on a coutume de faire, chaque année, une procession pompeuse & solemnelle en l'honneur des génies qui président à la terre. Quelque temps avant la procession, les prêtres placent les idoles à l'entrée des temples, & les laissent exposées à la vénération du peuple, qui vient en foule leur rendre ses hommages & leur apporter ses offrandes. On amene aussi auprès de ces idoles des palanquins remplis de reliques, où il y a, entr'autres choses, un pot d'argent. C'est une coutume religieuse de remplir ce pot d'eau de la riviere, & de le déposer dans le temple jusqu'à l'année suivante, qu'on y met de nouvelle eau. Venons à la description de la procession. On ne porte point d'idoles dans cette procession; ce sont les prêtres qui les représentent. Le plus distingué d'entre ces prêtres

Digitized by Google

est choisi pour représenter l'Etre suprême: il tient en main un bâton peint & couronné de fleurs; &, de peur qu'il ne profane par son souffle ce divin bâton, il a soin de mettre un linge devant sa bouche. Les dévots se prosternent respectueusement devant ce bâton, & viennent, chacun à son tour, lui présenter leur offrande. Après cette cérémonie, qui est comme le préliminaire de la procession, le prêtre, mettant le bâton sur ses épaules, monte sur un éléphant revêtu d'une toile blanche, & c'est alors que la marche commence. On voit d'abord venir quarante ou cinquante éléphants qui portent chacun des sonnettes; ils sont suivis de plusieurs hommes qui représentent des géants; viennent ensuite une troupe de danseurs, & une troupe de femmes qui ont dessein de se consacrer au culte des idoles. Parmi ces hommes & ces femmes sont entremêlés plusieurs musiciens, dont les uns frappent sur des tambours, les autres embouchent des trompettes & jouent du hautbois. Après eux, s'avance sur son éléphant le prêtre qui représente l'Etre suprême; derriere lui est monté un autre prêtre qui soutient un parasol sur sa tête, pour le garantir des injures de l'air; à ses côtés, marchent deux éléphants: deux prêtres sont montés sur chaque éléphant, le premier représentant un dieu, & le second couvrant le dieu prétendu avec un parasol. Tous ces prêtres sont escortés d'une troupe de femmes dévotes qui agitent l'air avec des éventails, & s'occupent à chasser les mouches. Une multitude prodigieuse d'hommes & de femmes suivent, trois à trois, en bon ordre, & ferment la marche. Toutes les rues par où la procession passe sont couvertes de fleurs & de verdure; les maisons sont décorées de guirlandes & de feuillages, & illuminées d'un grand nombre de lampes.

10. Lorsque l'empereur de la Chine va dans quelque grande pagode offrir des sacrifices aux idoles, le cortege pompeux qui l'accompagne, forme la plus magnifique procession qu'il soit possible de voir. Vingt-quatre trompettes & vingt-quatre tambours commencent la marche; ils sont suivis de vingt-quatre hommes portant des bâtons dorés & vernissés, de cent soldats armés de

Digitized by Google

hallebardes brillantes, & de cent maſſiers; deux des principaux officiers de l'empereur terminent cette avant-garde. Viennent enſuite quatre cents lanternes, quatre cents flambeaux, deux cents lances enveloppées de flocons de ſoie, vingt-quatre bannieres où ſont repréſentés les douze ſignes du zodiaque, & cinquante-ſix autres ſur leſquelles on a peint les différentes conſtellations céleſtes; deux cents éventails dorés, ſur leſquels on voit des figures de dragons & de pluſieurs autres animaux; vingt-quatre paraſols très-riches, & un buffet, dont toutes les piéces ſont d'or, que portent les officiers du palais. On voit alors paroître l'empereur revêtu d'habits magnifiques, & monté ſur un ſuperbe cheval: à ſes côtés, marchent dix autres chevaux blancs, tout brillants de l'or & des pierreries dont leurs harnois ſont enrichis: il eſt environné de ſes pages de cent gardes. Devant lui, l'on porte un paraſol d'une richeſſe inexprimable, qui le garantit du ſoleil. Derriere l'empereur, marchent les princes du ſang, les mandarins du premier ordre, & les autres ſeigneurs Chinois, tous revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils ſont ſuivis de cinq cents jeunes gentilshommes, & de mille valets de pied. Après ces derniers, vient une chaiſe découverte, ſemblable à un char de triomphe, portée par trente-ſix hommes; une autre chaiſe fermée, portée par ſix-vingts hommes; enſuite quatre chariots trainés par des éléphants ou des chevaux ornés de houſſes magnifiques: cinquantes gardes magnifiquement habillés environnent chaque chaiſe & chaque chariot. Deux mille mandarins lettrés & deux mille officiers de guerre ferment la marche.

11. Les Japonois ont coutume de promener leurs idoles, comme faiſoient autrefois les anciens Egyptiens. Ces proceſſions ſe font à la lueur des lanternes: les dieux ſont précédés & ſuivis d'un grand nombre de lanternes portées par les dévots, & couvertes d'une toile très-fine: le nom de l'idole eſt tracé ſur la chandelle de chaque lanterne. Dans une proceſſion que les Bonzes font tous les ans à Freinojama, on les voit marcher armés de pied en cap, ayant ſur le dos ſept

Digitized by Google

chaiſes, qu'ils portent dans ſept mias ou temples différents. Kæmpfer nous a laiſſé une deſcription détaillée d'une proceſſion ſolemnelle en l'honneur de Suwa, dieu des chaſſeurs, qui pourra donner au lecteur une idée générale de la maniere dont ces cérémonies ſe pratiquent au Japon. Un concert bruyant de tous les inſtruments de muſique en uſage dans le pays, annonce la proceſſion : on voit paroître à la tête deux chevaux de main, remarquables par leur blancheur & par leur maigreur; ces chevaux ſont ſuivis des bannieres, des drapeaux, des enſeignes, qui ſont autant de ſymboles de la fête & du dieu en l'honneur duquel on la célebre. Parmi ces figures ſymboliques, on diſtingue une lance courte, large & entiérement dorée, des ſouliers extrêmement grands & d'un travail fort groſſier, un bâton court, à l'extrémité duquel eſt attaché du papier blanc. On porte enſuite ſur des ſiéges creux ce qu'on appelle les *mikoſi;* ce ſont des eſpeces de châſſes d'une forme octogone, qui ſont faites très-proprement & couvertes d'un beau vernis : on met ordinairement dans ces châſſes les aumônes des dévots, que deux perſonnes gagées vont recueillir, de tous côtés, avec un tronc. On voit enſuite venir deux palanquins occupés par les ſupérieurs du temple de la divinité dont on célebre la fête. Après ces voitures, marchent deux chevaux qui ne ſont pas plus gras que ceux qui ont ouvert la proceſſion. Les prêtres s'avancent enſuite en bon ordre & d'un pas grave : la foule du peuple termine la marche. Lorſque l'on eſt arrivé à la pagode de Suwa, & que les prêtres ont pris leur place, on y voit entrer les députés du gouverneur de la ville, qui viennent, en ſon nom, rendre hommage aux ſupérieurs du temple ; ils ſont accompagnés de vingt piques, au ſommet deſquelles ſont attachés des copeaux de bois peints & verniſſés. Avant d'entrer dans le temple, les députés ne manquent pas de ſe laver les mains dans un grand baſſin qui eſt devant la porte. Après qu'ils ont rendu leurs hommages, un Nége ou Fonze ſéculier leur offre un petit vaſe de terre commune, rempli d'une certaine biere faite avec du riz, qu'on

Digitized by Google

nomme *ancaſaki*. Ce préſent groſſier eſt l'image de la ſimplicité & de la pauvreté des premiers habitants du Japon.

12. « Quoique le royaume d'Achin, dit M. l'abbé Prevoſt, faſſe profeſſion du Mahométiſme, la religion de ces peuples eſt mêlée d'un reſte d'opinions Judaïques, qui les rendent eſclaves d'un grand nombre de ſuperſtitions. Une fois l'année, le roi, accompagné de ſa nobleſſe, ſe rend à la moſquée, pour voir ſi le Meſſie n'eſt point arrivé. Cette cérémonie s'obſerva pendant le ſéjour de Davis à la cour. Le cortege royal étoit compoſé de quarante éléphants parés d'étoffes d'or & de ſoie : chaque ſeigneur montoit le ſien ; mais il y en avoit un beaucoup plus richement orné que les autres, & chargé d'un petit château d'or maſſif, dans lequel on devoit ramener le Meſſie, s'il étoit arrivé. Le roi étoit auſſi dans un château. Une partie des ſeigneurs avoient des boucliers d'or ; d'autres de grands croiſſants d'argent, des enſeignes, des tymbales, des trompettes, & d'autres inſtruments de muſique ; c'eſt-à-dire, qu'avec le maître il y avoit ſur chaque éléphant des officiers ſubalternes qui ſervoient à cette pompe. La proceſſion prit une marche grave & fort lente. Enfin, lorſqu'elle fut à la moſquée, on y fit de grandes recherches pour trouver le Meſſie, avec quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes ; après quoi, le roi, deſcendant de ſon éléphant, retourna au palais ſur celui qui étoit deſtiné pour le Meſſie. Le reſte du jour fut employé à toutes ſortes d'amuſements. »

13. Les peuples de *Nicaragua*, voiſins du Mexique, célébroient, en l'honneur de leurs dieux, une proceſſion ſolemnelle, dont voici les principales cérémonies. Le grand-prêtre ouvroit la marche, portant une lance au bout de laquelle étoit l'image de la principale divinité du pays ; il étoit ſuivi des autres prêtres revêtus de longues mantes de coton : venoient enſuite les dévots, portant chacun une banniere ſur laquelle étoit peinte l'idole pour laquelle ils avoient le plus de dévotion ; après eux, paroiſſoit l'élite des jeunes gens du pays, tous armés de l'arc & de la fleche. Pendant la marche, les

Digitized by Google

prêtres ne ceſſoient de chanter des hymnes & des cantiques ſacrés ; mais, dès qu'on étoit parvenu au terme de la proceſſion, ils faiſoient ſuccéder à leurs chants le ſilence le plus profond. On dépoſoit l'idole dans l'endroit qu'on avoit deſtiné pour elle, & qui étoit tout parſemé de fleurs : alors le grand-prêtre, debout vis-à-vis la divinité, ſe faiſoit une inciſion dans quelque partie du corps, à ſon choix, & offroit au dieu le ſang qui en découloit. Son exemple étoit ſuivi par tous les dévots, qui ſe déchiroient le corps à l'envi, & frottoient de leur ſang le viſage de l'idole, pendant que les jeunes gens formoient des danſes religieuſes. On faiſoit, dans ces proceſſions, une autre cérémonie beaucoup plus étrange, qui conſiſtoit à répandre ſur du maïs la précieuſe liqueur qui renferme la germe de la vie ; le maïs ainſi conſacré étoit diſtribué aux aſſiſtants qui le mangeoient avec dévotion.

PROFESSION : promeſſe ſolemnelle que fait un novice, dans un monaſtere, d'obſerver les trois vœux de religion, & la regle de l'ordre. Dans la plûpart des monaſteres, on n'eſt admis à la profeſſion qu'après une année de noviciat. *Voyez* VŒUX.

PROMOTEUR : officier eccléſiaſtique qui, dans les aſſemblées du clergé, dans les conciles, dans les chambres de décimes, dans les officialités, en un mot, dans quelque tribunal eccléſiaſtique que ce ſoit, eſt la partie publique, & requiert pour l'intérêt public, comme le procureur du roi dans les cours laïques.

PROMOTION DES CARDINAUX. Comme il ne doit jamais y avoir plus ſoixante & dix cardinaux, le pape n'en fait point de nouveaux que lorſqu'il y en a quelques-uns qui ſont décédés. Avant de faire cette promotion, il déclare à ſon conſiſtoire ſecret ceux ſur leſquels il a jetté les yeux pour les élever au cardinalat. La veille que doit s'en faire la cérémonie, le cardinal patron prend ſoin d'avertir les nouveaux cardinaux, de ſe trouver le lendemain à l'audience de Sa Sainteté. Quand ils y ſont rendus, leurs valets de chambre les revêtent des habits de leur nouvelle dignité, le barbier du pape leur fait la tonſure à la

Digitized by Google

cardinale, après quoi le cardinal patron va les préſenter au ſaint Pere. Ils ſe proſternent à ſes pieds; le pape leur met la calotte rouge, & fait ſur eux le ſigne de la croix, en diſant, *Eſto cardinalis*, « ſoyez car» dinal. » A ces paroles le promu ôte ſa calotte, & baiſe les pieds de ſa ſainteté. La cérémonie finit par des compliments que les nouvelles éminences font au ſaint pere, pour lui témoigner leur reconnoiſſance. Quand le cardinal déſigné eſt étranger, & ne ſe trouve point à Rome, alors le pape lui envoie un de ſes camériers pour lui porter la calotte, & cette commiſſion eſt toujours bien payée au porteur. Le nonce du pape, s'il y en a un dans le royaume où réſide le nouveau cardinal, fait la fonction de lui mettre la calotte. A ſon défaut, un empereur, un roi, un archevêque, ou enfin un évêque, en fait la cérémonie. Ce n'eſt pas aſſez que le nouveau cardinal ait reçu la calotte, il faut qu'il aille encore à Rome recevoir le chapeau rouge des mains du pape. Le jour marqué pour en faire la cérémonie, le nouveau cardinal va ſe rendre à la chapelle de Sixte, quand la cérémonie ſe doit faire au Vatican; & dans une chambre du palais apoſtolique, quand c'eſt à Monté-Cavallo. « Ce» pendant les anciens cardinaux entrent deux à deux » dans la ſalle du conſiſtoire; &, après avoir rendu l'o» bédience, ou baiſé la main au pape, deux cardinaux » diacres vont chercher le nouveau cardinal, & le con» duiſent devant le pape, auquel il fait trois révéren» ces profondes, une à l'entrée de la chambre de ſa » ſainteté, l'autre au milieu, & la troiſieme au bas du » trône. Enſuite il monte les degrés, baiſe les pieds » à ſa ſainteté, qui l'admet auſſi *ad oſculum oris*, à lui » baiſer la bouche. Après cela le nouveau cardinal » va *ad oſculum pacis*, c'eſt-à-dire qu'il embraſſe » tous les anciens cardinaux, & leur donne le baiſer de » paix.

» Cette premiere cérémonie étant faite, le chœur des » muſiciens entonne le *Te Deum:* les cardinaux s'en » vont deux à deux à la chapelle papale, ou refont le » tour de l'autel avec le nouveau cardinal, accompa-

Digitized by Google

» gné d'un ancien, qui lui cede la main droite, cette » fois-là seulement. Après quoi le nouveau cardinal » vient s'agenouiller sur les marches de l'autel, où » le premier maître des cérémonies lui met sur la tête » le capuchon qui pend derriere sa chape; &, quand » on chante le *Te ergo* du *Te Deum*, il se prosterne » en telle maniere qu'il paroît couché sur le ventre, » & demeure en cette posture, non-seulement jusqu'à » la fin de ce cantique mais encore pendant que le » cardinal doyen, qui est pour lors à l'autel, du côté de » l'épître, dit quelques oraisons marquées dans le Pon- » tifical Romain.

» Lorsque ces prieres sont finies, le nouveau car- » dinal se releve: on lui abaisse le capuchon; après » quoi le cardinal doyen, en présence de deux chefs » d'ordre & du cardinal camerlingue, lui présente la » bulle du serment qu'il doit prêter. Après l'avoir lue, » il jure qu'il est prêt de répandre son sang pour la » sainte Eglise Romaine, & pour le maintien des pri- » vileges du clergé apostolique auquel il est agrégé. » Tous les cardinaux retournent ensuite dans la cham- » bre du consistoire, dans le même ordre qu'ils avoient » gardé pour en sortir. Le nouveau cardinal s'y rend » aussi, à la droite de l'ancien qui l'accompagnoit à la » chapelle. Il s'agenouille devant le pape: un maî- » tre de cérémonie lui tire un capuchon sur la tête, » & le pape lui met le chapeau de velours rouge sur le » capuchon, en disant quelques oraisons.

» Le pape se retire alors; & les cardinaux, en sor- » tant du consistoire, s'arrêtent en cercle dans la » salle. Le nouveau cardinal vient leur faire la révé- » rence au milieu du cercle, & les remercier l'un » après l'autre de l'honneur qu'ils lui ont fait de l'a- » voir reçu au nombre de leurs confreres. Quand il a » achevé ses remerciments, les anciens cardinaux vien- » nent aussi tour-à-tour le complimenter sur sa nou- » velle promotion. Enfin chacun retourne chez soi. » Mais quand le pape régnant a quelque neveu dans » le college des cardinaux, le cardinal neveu retient » ordinairement à dîner le nouveau collegue. » Au

Digitized by Google

premier consistoire secret qui se tient, les nouveaux cardinaux y assistent; &, après qu'on a terminé en leur présence les affaires sur lesquelles on avoit à délibérer, le pape vient leur mettre la main sur la bouche, & la leur fermer, pour leur signifier qu'ils doivent garder un profond secret sur tout ce qui se passe au consistoire. Au consistoire suivant, ils sortent de la salle où il se tient, & un moment après on les fait rentrer: le pape leur ouvre la bouche, & leur met au doigt un anneau de grand prix, & qu'ils payent aussi fort cher. De ces deux cérémonies, l'une leur donne le droit de donner leur voix au consistoire & par tout ailleurs, & l'autre leur apprend qu'ils ont l'Eglise pour épouse, & qu'ils ne la doivent jamais abandonner. Le pape leur distribue ensuite des titres plus ou moins considérables, selon qu'il le juge à propos. Des personnes peu instruites pouroient s'imaginer qu'il faut nécessairement, pour être cardinal, avoir préalablement été évêque ou archevêque, parce que, selon l'usage, on passe d'abord par une moindre dignité avant d'arriver à une plus considérable. Mais ils se tromperoient; un prêtre, un diacre, un simple clerc, peuvent, sous le bon plaisir du pape, être élevés tout d'un coup au cardinalat sans avoir passé par aucune autre dignité. Nous avons dit ailleurs qu'il y avoit trois ordres de cardinaux, les cardinaux évêques, les cardinaux prêtres, les cardinaux diacres. On pourroit croire encore que dans chacun de ces trois ordres, il n'y a que des évêques, ou des prêtres, ou des diacres; ce qui est faux; car souvent il arrive qu'un évêque cardinal n'a que le titre de cardinal diacre, & en conséquence est obligé de céder le pas à un simple clerc qui porte le titre de cardinal évêque, ou de cardinal prêtre, quoiqu'il ne soit ni évêque ni prêtre. Voici par quelles circonstances cela arrive. Premiérement, comme les cardinaux sont tous égaux par leurs dignités, ils prennent leur rang selon leur promotion & le titre qu'ils ont. Secondement, ils n'ont que le titre qu'ils ont opté. Troisiémement, les plus anciens cardinaux ont droit d'opter les premiers les

titres

Digitized by Google

titres de ceux qui viennent à mourir. Quatriémement, il n'y a que les cardinaux qui ſont actuellement à Rome quand il vaque un titre, qui puiſſent l'opter. Cinquiémement enfin, y ayant quelquefois des titres de cardinaux diacres qui ſont plus lucratifs que des titres de cardinaux prêtres, ou de cardinaux évêques, ſouvent des évêques, ou des prêtres cardinaux, préféreront le titre de cardinal diacre à celui de cardinal évêque. Ainſi, puiſqu'un cardinal n'a que le titre qu'il a opté, un évêque cardinal ne pourra pas porter le titre de cardinal évêque, ou de cardinal prêtre, s'il n'a opté que le titre de cardinal diacre. Puiſque les titres ſont optés par droit d'ancienneté, un ſimple clerc qui ſera plus ancien cardinal qu'un évêque ou qu'un prêtre, pourra avoir un titre de cardinal évêque, en cas qu'il vienne à en vaquer un, & qu'il veuille l'opter, par préférence à l'évêque ou au prêtre qui ſeront moins anciens cardinaux que lui; & conſéquemment il aura toujours le pas ſur eux. Puiſqu'il n'y a que les cardinaux qui réſident actuellement à Rome quand il vaque un titre, qui puiſſent l'opter, un clerc cardinal qui ſe trouvera à Rome quand un titre vient à vaquer, aura l'avantage dans l'option de ce titre, qui peut être un titre d'évêque ou de prêtre, ſur l'évêque ou le prêtre cardinal qui ne s'y trouvera pas. Enfin, puiſqu'il y a des titres de cardinaux diacres ou de prêtres qui ſont plus lucratifs que certains titres de cardinaux évêques, un clerc cardinal qui aimera mieux l'honneur que le profit, pourra choiſir, de deux titres qui vaqueront, le titre le plus honorable, quoique le moins lucratif; tandis qu'un évêque cardinal, qui aimera mieux le profit que l'honneur, pourra choiſir le plus lucratif, quoique le moins honorable. Il eſt donc très-facile de voir, d'après ce que nous venons dire, que non ſeulement les trois ordres de cardinaux dont nous avons parlé, n'admettent point uniquement les ſeules perſonnes qu'ils ſemblent déſigner, mais que même celles qui ſont réellement les moindres en dignité peu-

Digitized by Google

vent très-fréquemment avoir la préſéance ſur celles auxquelles elles devroient par-là être inférieures.

PRÔNE: 1. eſpece de ſermon qui ſe fait, tous les dimanches, dans les égliſes paroiſſiales, pour inſtruire les paroiſſiens de leur religion & de leurs devoirs; pour les avertir des fêtes & des jeûnes de la ſemaine, & pour faire les publications des choſes qu'il eſt néceſſaire qu'ils ſçachent.

2. Dans le duché de Holſtein, les miniſtres Proteſtants ont coutume, à la fin du prêche, de publier les crimes qui ſe ſont commis récemment; & ils accompagnent cette publication d'invectives & d'imprécations. Dans le même pays, ceux dont l'honneur a été diffamé par quelque calomnie, chargent le miniſtre de faire une publication, dont voici la ſubſtance: « Un tel, deshonoré par de faux bruits que ſes » ennemis ont ſemés contre lui, prie les fideles de » demander à Dieu qu'il faſſe éclater ſon innocence, » & confonde les calomniateurs. »

PROPAGANDE: ſociété établie en Angleterre, en 1649, pour la propagation de la Religion Chrétienne, dans les pays du Nouveau-Monde qui appartiennent aux Anglois. Ce ne fut que ſous le regne de Guillaume III, que cette ſociété prit une forme réguliere. Ce prince régla, par ſes lettres-patentes du 16 de Juin 1701, qu'elle ſeroit compoſée de quatre-vingt-dix perſonnes choiſies entre les eccléſiaſtiques & les laïques, qui auroient à leur tête l'archevêque de Cantorbéri. Chaque membre de la ſociété fournit une certaine ſomme; & quantité de particuliers ſe firent un devoir de religion de contribuer aux frais de cette entrepriſe. La ſociété envoya donc des miſſionnaires dans les nouvelles colonies des Anglois; mais elle éprouva des obſtacles auxquels elle ne s'attendoit pas, & de la part des Indiens qui refuſerent d'écouter les miſſionnaires, & de la part des Anglois mêmes, qui ne vouloient pas qu'on inſtruiſît leurs eſclaves, de peur qu'après les avoir convertis, on ne voulût les rendre libres. Mais cette derniere difficulté fut levée

Digitized by Google

par le gouvernement, qui ordonna que les Indiens convertis resteroient esclaves. La société de la Propagande a un bureau fixe, qui s'assemble, chaque semaine, dans le chapitre de S. Paul, à Londres. Les assemblées générales de la société se tiennent, tous les mois, dans la bibliotheque de S. Martin de Westminster.

Congrégation de la Propagande. (*Voyez* CONGRÉGATION, &c.)

PROPHETES, du grec, προ, *avant*, & φημι, *je dis*: hommes inspirés de Dieu pour prédire l'avenir. Les Juifs en ont eu un très-grand nombre; & la plûpart de leurs grands hommes ont été des prophetes. Abraham, Moyse, Josué, Samuel, Nathan, David, Elie, Elisée, & plusieurs autres, ont été remplis de l'Esprit de Dieu, qui leur a révélé des vérités inconnues aux autres hommes. Depuis Moyse jusqu'à Esdras, on voit, parmi le peuple Juif, une succession de prophetes, parmi lesquels on distingue particuliérement ceux dont les prophéties sont partie des Livres canoniques de l'ancien Testament. Ils sont au nombre de seize; quatre, qu'on nomme *grands*, parce que leurs prophéties sont plus longues que celles des autres: Isaïe, Jérémie avec Baruch, Ezéchiel, Daniel. Douze, qu'on nomme *petits*, parce que leurs écrits sont moins étendus, sont Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, & Malachie. Chacun de ces prophetes a son article à part dans ce Dictionnaire.

Il n'y a jamais eu tant de prophetes, parmi les Juifs, que depuis Elie & Elisée, jusqu'à la captivité de Babylone. Ces prophetes étoient de véritables religieux. Ils vivoient séparés du monde, distingués par leur habit & leur maniere de vivre. Ils demeuroient sur des montagnes, comme Elie & Elisée sur le Mont-Carmel & en Galgala. La femme riche qui logeoit Elisée quand il passoit à Sunam, lui fit bâtir & meubler une chambre où il vivoit si retiré, qu'il ne parloit pas même à son hôtesse; mais il lui faisoit parler par son serviteur Giézi; & quand cette femme

Digitized by Google

vint le prier de reſſuſciter ſon fils, Giézi vouloit l'empêcher de toucher les pieds du prophete. Deux miracles d'Eliſée montrent que ſes diſciples vivoient en communauté; celui du potage d'herbes, dont il ôta l'amertume; & celui du pain d'orge, qu'il multiplia; & l'on y voit auſſi la frugalité de leur nourriture. Il y avoit juſqu'à cent prophetes qui vivoient enſemble dans cette communauté. Ils travailloient de leurs mains; car, ſe trouvant trop étroitement logés, ils allerent eux-mêmes couper du bois pour bâtir; & ils étoient ſi pauvres, que l'un d'eux emprunta une cognée. L'exemple d'Habacuc, qui fut enlevé par un ange pour porter à Daniel le dîner qu'il avoit préparé pour ſes moiſſonneurs, montre encore la vie ſimple & laborieuſe des prophetes.

Leur habit étoit le ſac ou le cilice, c'eſt-à-dire l'habit de deuil, pour montrer qu'ils faiſoient continuellement pénitence pour les pechés de tout le peuple. Ainſi, pour décrire Elie, on dit, un homme vêtu de poil, avec une ceinture de cuir. Ainſi, quand Dieu commande à Iſaïe de ſe dépouiller, il lui ordonne d'ôter ſon ſac d'autour de ſes reins. Les deux grands prophetes, dont parle l'Apocalypſe, paroiſſoient vêtus de ſacs.

Les prophetes, au moins quelques-uns, ne laiſſoient pas d'être mariés; & cette veuve, dont Elie multiplia l'huile, étoit la veuve d'un prophete. Il ſemble même que leurs enfants ſuivoient la même profeſſion; car les prophetes ſont ſouvent nommés *enfants des prophetes.* C'eſt ce qui faiſoit dire à Amos: « Je ne ſuis » point prophete ni fils de prophete, mais un ſim» ple pâtre; » pour montrer qu'il ne prophétiſoit point par profeſſion, mais par vocation extraordinaire. Car, bien que Dieu ſe ſervît le plus ſouvent de ceux qui menoient la vie prophétique pour faire ſçavoir ſes volontés, il ne s'étoit point impoſé de loi de ne pas faire de révélation à d'autres.

Cependant on ne comptoit d'ordinaire, pour prophetes, que ceux qui en menoient la vie: d'où vient que les Livres de David, de Salomon & de Da-

Digitized by Google

niel ne ſont point mis au rang des Livres prophétiques, parce que les deux premiers étoient des rois, vivants dans les délices; & le dernier étoit un ſatrape, vivant auſſi à la cour & dans le grand monde.

Ce furent ces ſaints perſonnages qui conſerverent, après les patriarches, la tradition la plus pure de la véritable religion. Ils s'occupoient à méditer la loi de Dieu, à le prier pluſieurs fois le jour & la nuit, & pour eux & pour les autres, & s'exerçoient à la pratique de toutes les vertus. Ils inſtruiſoient leurs diſciples; leur découvroient l'eſprit de la loi, & leur expliquoient les ſens relevés qui regardoient l'état de l'Egliſe après la venue du Meſſie, ou ſur la terre ou dans le ciel, cachés ſous des allégories de choſes ſenſibles & baſſes en apparence. Ils inſtruiſoient auſſi le peuple qui venoit les trouver les jours de ſabbat & les autres fêtes. Ils lui reprochoient ſes péchés, & l'exhortoient à en faire pénitence. Souvent ils lui prédiſoient, de la part de Dieu, ce qui lui devoit arriver. Cette liberté de dire les choſes les plus fâcheuſes, même aux rois, les rendoit odieux; & il en coûta la vie à pluſieurs.

Cependant il y avoit beaucoup d'impoſteurs qui contrefaiſoient l'extérieur des vrais prophetes, portoient des ſacs comme eux, parloient le même langage, & ſe diſoient auſſi inſpirés de Dieu; mais ils prenoient bien garde de ne faire que des prédictions agréables au peuple & aux princes.

Les faux-dieux avoient auſſi leurs prophetes, comme les huit cents cinquante dont Elie fit faire juſtice. Tels étoient, chez les Grecs, les devins qu'ils nommoient *Manteïs*, comme, dans les temps héroïques, Calchas & Tirésias. Tels étoient encore ceux qui prononçoient les oracles, ou qui les débitoient, & les poëtes qui ſe diſoient inſpirés des dieux; car ils ne le diſoient pas pour parler poétiquemeat, mais pour le faire croire; &, en effet, ces faux prophetes, ſoit par opération du démon, ſoit par artifice, entroient en fureur, & parloient d'un ſtyle extraordinaire, pour imi-

Digitized by Google

ter les effets ſenſibles que l'Eſprit de Dieu faiſoit dans les prophetes véritables.

Les Turcs, & autres Mahométans, reconnoiſſent pour prophetes, non-ſeulement tous ceux qui ont ce titre dans l'ancien Teſtament, mais encore les patriarches, & les autres perſonnages célebres dont il eſt fait mention dans ce Livre. Mahomet, qui, ſelon eux, eſt venu le dernier, a abrogé toutes les ſectes qu'avoient apportées aux hommes les prophetes ſes prédéceſſeurs. « Après lui, ajoutent-ils, ils ne faut attendre ni prophetes ni prophéties. » *Voyez* DIVINATION, DEVINS, ORACLES, PYTHONISSES.

PROPHÉTIE : oracle que Dieu fait rendre par la bouche d'un homme qu'il inſpire, & qu'il éclaire ſur l'avenir. Les prophéties ſont une des parties les plus importantes des ſaintes Ecritures. Elles établiſſent la vérité de la révélation ; car il n'y a que Dieu ſeul qui connoiſſe l'avenir ; & les oracles des prophetes, que l'événement à confirmés, ſont une preuve qu'ils étoient inſpirés de Dieu. Les Juifs ont reçu les prophéties, de ſiécle en ſiécle, par une tradition non interrompue : ils les ont toujours révérées comme divines. Les prophetes, après avoir publié leurs prophéties par écrit, en dépoſoient les originaux dans le temple, pour ſervir de monument à la poſtérité. C'eſt de leurs mains que les Chrétiens les ont reçues depuis l'établiſſement de l'Egliſe. Ces prophéties étoient une des preuves les plus efficaces pour confondre les payens. Lorſqu'on leur montroit l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt, la décadence du paganiſme, tous les événements dont ils étoient témoins, annoncés pluſieurs ſiécles auparavant, ils ne pouvoient rien répondre, ſinon que ces prophéties étoient ſuppoſées. Mais, lorſqu'ils interrogeoient les Juifs qui leur atteſtoient la vérité de leurs Ecritures, par le ſoin extrême qu'ils avoient toujours eu de les conſerver pures & entieres, alors ils demeuroient ſans replique.

Les prophéties les plus intéreſſantes ſont celles qui regardent le Meſſie : telle eſt celle de Jacob, en par-

Digitized by Google

lant à Juda, ſon quatrieme fils. « Le ſceptre ne ſor-
» tira point de la maiſon de Juda, & ſa tribu aura
» toujours la prééminence ſur toutes les autres juſqu'à
» la venue du Meſſie, qui ſera l'attente des nations. »
Gen. XLIX, 10.

Celle de Daniel, qui porte: « Soixante-dix ſemai-
» nes ont été abrégées ſur ton peuple & ſur ta ville
» ſainte, juſqu'à ce que la prévarication ſoit abolie,
» le péché détruit, l'iniquité effacée, la juſtice éternelle
» amenée ſur la terre, & juſqu'à ce que le Saint des
» Saints reçoive l'onction ſacrée; apprends donc, &
» fais attention. Depuis l'édit donné pour rebâtir Jé-
» ruſalem juſqu'à la venue du Chriſt, il y aura ſept
» ſemaines & ſoixante-deux ſemaines, & de nouveau
» ſeront bâtis les rues & les murs, dans la détreſſe
» des temps; &, après ſoixante-deux ſemaines, le
» Chriſt ſera mis à mort; & le peuple, qui le re-
» niera, ne ſera plus ſon peuple. La ville & le ſanc-
» tuaire ſeront ravagés par une nation avec ſon chef
» à venir. La déſolation & le pillage ſeront la fin de la
» guerre. Une ſemaine confirmera l'alliance du Chriſt
» avec pluſieurs; &, au milieu de cette ſemaine, les
» hoſties & les ſacrifices ceſſeront; & il y aura dans
» le temple l'abomination de la déſolation, & la dé-
» ſolation continuera juſqu'à la conſommation & à la
» fin des ſiecles. »

Les ſemaines, dont il eſt parlé dans cette prophé-
tie, ſont des ſemaines d'années, qui, étant chacune de ſept ans, font, pour ſoixante-neuf ſemaines, quatre cents quatre-vingt-trois ans. Il s'eſt, en effet, écoulé un pareil nombre d'années depuis l'édit donné par Artaxercès Longuemain pour rebâtir Jéruſalem, juſqu'au temps où le Meſſie a paru.

La ruine de Jéruſalem & du temple par Titus, eſt clairement prédite dans cette prophétie.

La ſemaine qui confirmera l'alliance du Chriſt avec pluſieurs, doit s'entendre de la ſoixante-dixieme ſemaine.

On rapporte encore la prophétie d'Aggée, qui eſt conçue en ces termes. « Voilà ce que dit le Sei-

Digitized by Google

» gneur des Armées : Encore un peu de temps, & » j'ébranlerai le ciel, la terre & les mers ; je boule- » verserai toutes les nations, & le Desiré des na- » tions viendra, & je remplirai cette maison de gloire. »

Celle de Malachie, le dernier des prophetes, qui dit : « Voilà que j'envoie mon Ange qui préparera » ma voie devant ma face ; & aussi-tôt viendra dans » son temple le Roi que vous cherchez, & l'Ange du » Testament que vous voulez. Voilà qu'il vient, dit le » Seigneur des Armées. »

Les différentes circonstances de la naissance, de la vie & de la mort de Jesus-Christ, se trouvent aussi annoncées dans plusieurs prophéties, particuliérement dans celles d'Isaïe, qu'on peut regarder comme un évangéliste plutôt que comme un prophete.

Esprit de prophétie : l'un des dons qui éclatoient sensiblement dans les premiers Chrétiens, lorsqu'ils recevoient le Saint-Esprit. Ce don cessa d'être sensible dans le troisieme siécle.

PROPITIATOIRE. On appelloit ainsi le couvercle de l'arche d'alliance. Il étoit fait de bois de séthim revêtu d'or pur. Aux extrémités étoient attachés deux chérubins d'or, qui le couvroient de leurs ailes.

PROSE : c'est le nom que l'on a donné à certaines hymnes composées de vers qui n'ont point de mesure, & qui ne consistent qu'en un certain nombre de syllabes, & qui sont rimés comme nos vers françois. On les chante ordinairement à la Messe après le graduel : de-là leur est venu le nom de *séquence*, parce qu'elles suivent le graduel. Ce n'est que dans le IXe siécle qu'on a commencé à chanter des proses dans l'Eglise. Le premier auteur de proses, que l'on connoisse, est Notker, moine de saint Gal, qui écrivoit vers l'an 880. Ce moine assure avoir vu plusieurs proses dans un antiphonaire de l'abbaye de Jumiége, que les Normands brûlerent en 841. Il y a quatre proses principales ; la premiere pour la fête de Pâque, qui commence par ces mots : *Victimæ Paschali laudes*, &c. l'auteur en est inconnu. La seconde pour la fête de la Pentecôte, qui est le *Veni sancte*

Digitized by Google

Spiritus : plusieurs l'attribuent au roi Robert ; mais il paroît plus probable qu'elle a été composée par Hermannus Contractus. La troisieme est le *Lauda Sion Salvatorem*, pour la fête du S. Sacrement. S. Thomas d'Aquin en est l'auteur. Enfin la quatrieme est le *Dies iræ, dies illa*, que l'on chante pour les morts. On l'a donnée à différents auteurs, tels que S. Grégoire, S. Bernard, Humber, général des Dominicains ; mais Malabranca, religieux Dominicain, prouve que cette prose est du cardinal Frangipani.

PROSÉLYTES, du grec προσέρχειν, *s'approcher*. 1. Les étrangers qui souhaitoient d'être admis à la célébration des fêtes des Juifs, & de jouir de leurs privileges, étoient appellés *prosélytes*. Ils devoient se faire circoncire, après quoi ils étoient censés Israélites. On distinguoit cependant les prosélytes de la porte, & les prosélytes de justice. Les premiers n'étoient point obligés de se soumettre à la circoncision ; il suffisoit qu'ils renonçassent à l'idolatrie, & qu'ils reconnussent l'unité de Dieu : mais aussi on les traitoit presque en esclaves ; ils étoient employés aux plus serviles travaux. Malgré la dureté de leur condition, leur nombre montoit, du temps de Salomon, à plus de cinquante trois mille. Pour ce qui regarde les prosélytes de justice, on leur faisoit subir un examen rigoureux, après lequel, s'ils persistoient dans leur dessein, on leur administroit la circoncision ; cérémonie qui les incorporoit à la nation Juive, & les assujettissoit aux loix de Moyse. S'ils étoient d'une nation où la circoncision fût en usage, on leur tiroit seulement, avec une lancette, quelques gouttes de sang de la partie où se fait la circoncision. Cette cérémonie étoit regardée comme judiciaire ; & il falloit que trois juges au moins y assistassent.

Lorsqu'une personne a dessein d'embrasser la religion Juive, trois rabbins sont chargés de l'interroger sur sa vocation, d'examiner si ce n'est point quelque motif humain qui l'engage à faire une pareille démarche ; car, en ce cas, le prosélyte est renvoyé. Mais, si l'on s'apperçoit que ses intentions sont pu-

Digitized by Google

res, on commence par lui administrer la circoncision. Lorsqu'il est guéri, on le baigne dans l'eau, en présence des trois rabbins qui l'ont examiné. Après cette ablution, il est regardé comme initié à la religion des Juifs

2. Ceux qui embrassent la secte des Banians, sont obligés de faire une espece de noviciat assez rebutant. Il faut que, pendant l'espace de six mois, ils assaisonnent tous leurs aliments avec de la fiente de vache, animal que les Banians regardent comme sacré; &, pendant les trois premiers mois, ils sont condamnés chaque jour à manger au moins la valeur d'une livre de ces excréments, dont la plus fervente dévotion a bien de la peine à sauver le dégoût.

PROSERPINE: déesse des enfers, selon les anciens payens, fille de Jupiter & de Cérès. Les poëtes disent qu'elle fut enlevée par Pluton, dieu des enfers, dans les campagnes de la Sicile: voici comment Ovide raconte cet enlevement.

« Typhon, ce superbe géant qui avoit osé attaquer les dieux, est enseveli sous l'isle de Trinacrie, dont le poids accable son vaste corps. Le promontoire de Pylore presse sa main droite, celui de Pachin sa main gauche. Ses pieds sont engagés sous le cap de Lilybée, & le mont Etna lui écrase la tête. Souvent il fait de vains efforts pour soulever cette masse énorme sous laquelle il gémit. La terre en est ébranlée jusques dans ses fondements; & le dieu des enfers craint, à chaque moment, qu'elle ne s'entr'ouvre, & ne laisse à découvert son empire odieux. Un jour, tourmenté plus que jamais de cette crainte, il étoit sorti des enfers; &, monté sur un char d'ébene, il parcouroit la Sicile, examinant avec soin si elle étoit solide, & bien affermie sur ses fondements. Vénus l'apperçut; &, embrassant son fils, elle lui tint ce discours: O toi qui fais ma puissance, arme-toi de ces traits vainqueurs de tout ce qui respire, & que le dieu des enfers éprouve aussi à son tour quel est leur pouvoir. Tu as triomphé des divinités du ciel & de la mer.

Digitized by Google

Pourquoi les enfers sont-ils à l'abri de tes coups ? Il faut que ton empire & celui de ta mere s'étende aussi sur ce sombre royaume. Que dis-je ? dans le ciel même on mépriſe déja nos loix ; &, par notre indolence, nous perdons nos plus beaux droits. Ne vois-tu pas la guerriere Pallas, & Diane la chaſſereſſe, nous inſulter ouvertement ? La fille de Cérès, la jeune Proſerpine, ſe diſpoſe à ſuivre leurs traces : pour ta gloire & pour la mienne, unis l'oncle avec la niéce. Elle dit ; & Cupidon, choiſiſſant au gré de ſa mere la plus aiguë des fleches de ſon carquois, la décocha droit au cœur de Pluton.

Non loin de l'Etna eſt un lac profond, nommé *Perguſe*. Le Caïſtre n'entend pas ſur ſes bords la voix mélodieuſe d'un plus grand nombre de cygnes. Ce lac eſt couronné par un bois touffu, impénétrable aux rayons du ſoleil. Il regne dans ce bois un éternel printemps ; & la terre y eſt toujours émaillée de mille fleurs. C'eſt-là que Proſerpine s'amuſoit, avec les nymphes de ſa ſuite, à cueillir des violettes & des lys. Par une ardeur enfantine, elle diſputoit à ſes compagnes l'honneur d'en cueillir un plus grand nombre : elle en rempliſſoit ſa corbeille & ſon ſein. La voir, l'aimer & l'enlever, fut l'ouvrage d'un inſtant ; tant l'amour de ce dieu étoit bruſque & impétueux ! Proſerpine ſaiſie de crainte appelle à ſon ſecours tantôt ſa mere, & tantôt ſes compagnes, mais plus ſouvent ſa mere. Dans ſon déſeſpoir elle déchire ſa robe, & laiſſe tomber les fleurs qu'elle contenoit : telle étoit la ſimplicité de ſa jeuneſſe. Dans ſon malheur, cette perte légere la toucha ſenſiblement. Cependant Pluton pourſuit ſa route avec rapidité. Il preſſe ſes chevaux, & les exhorte chacun par leur nom. La nymphe Cyané oſe l'arrêter pour lui reprocher la malhonnêteté de ſon procédé ; mais le dieu, impatient de mettre en ſûreté une ſi belle proie, ouvre la terre d'un coup de ſon ſceptre, & s'enfonce dans ſon ténébreux empire. Cérès déſolée chercha ſa fille dans tout l'univers. Ayant appris qu'elle étoit chez Pluton, elle en fit ſes plaintes à Jupiter ; mais tout ce qu'elle

Digitized by Google

put obtenir fut que ſa fille paſſeroit ſix mois de l'année avec elle, & ſix mois avec Pluton.» *Voyez* CÉRÈS & PLUTON.

PROTESTANTS. Ce nom fut donné aux partiſans de la doctrine de Luther, parce que les principaux chefs de ce parti proteſterent en 1529 contre le décret de la diete de Spire, fait, la même année, par l'archiduc Ferdinand, & les autres princes Catholiques. Après avoir mis leur proteſtation par écrit, ils la publierent au mois d'Avril de cette année, & appellerent, en même temps, de tout ce qui s'étoit paſſé, à l'empereur & au futur concile général & nationnal, appel ſingulier de la part de gens qui faiſoient profeſſion de ne plus reconnoître l'Egliſe Catholique. C'eſt de cette proteſtation que tous les Luthériens prirent le nom de *Proteſtants*. Les Calviniſtes ont depuis adopté le même nom, afin d'éviter d'autres titres qui ne leur convenoient pas ſi bien.

PROVERBES. (*les*) Livres canoniques de l'ancien Teſtament. C'eſt un recueil de Sentences ou Paraboles compoſées par Salomon, pour inſpirer l'amour de la ſageſſe & de la vertu.

PROVIDENCE. (*la*) C'eſt cet attribut de Dieu, par lequel il diſpoſe de tout, & arrange toutes choſes ſelon ſes deſſeins éternels. La Religion Chrétienne nous apprend qu'il ne ſe paſſe rien ſur la terre, ſans la permiſſion de Dieu; que tous les cheveux de notre tête ſont comptés, & qu'il n'en tombe pas un ſeul que Dieu ne l'ait ainſi ordonné; que le Créateur de l'univers veille à la conſervation de ſes créatures; qu'il pourvoit aux beſoins des plus vils animaux; qu'il habille & pare les lys des campagnes, & qu'il étend ſes ſoins ſur toute la nature. Quand la religion ne nous inſtruiroit pas de cette vérité, il ſuffit de croire un Dieu pour admettre la providence. Sans le dogme de la providence, aucune religion ne peut ſubſiſter. Tous les peuples qui ont un culte ſont perſuadés que les dieux qu'ils honorent ſont attention aux actions des hommes, ſans quoi ils ne ſe donneroient pas la peine de les honorer.

Digitized by Google

2. Les Epicuriens enſeignoient que les dieux, tranquilles dans le ciel, ne prenoient aucune part à ce qui ſe paſſoit ici bas, & que tout dépendoit du haſard. Ils aſſiſtoient cependant aux cérémonies publiques de la religion ; mais c'étoit ſeulement pour ne pas choquer les uſages reçus. Les Romains croyoient tellement à la providence, qu'ils en avoient fait une divinité.

Les habitants de l'iſle de Délos avoient auſſi élevé un temple en l'honneur de la providence.

Cette divinité allégorique étoit ordinairement repréſentée ſous la figure d'une femme vénérable par ſon âge, tenant d'une main une corne d'abondance, de l'autre une baguette qu'elle étendoit vers un globe ſur lequel elle avoit les yeux fixés.

3. Les Siamois penſent que l'unique emploi de leur dieu ſe réduit à leur enſeigner la vertu, & à leur donner des préceptes de morale, mais que du reſte il ne ſe mêle en aucune façon du gouvernement de l'univers ; fonction qu'ils regardent comme au-deſſous de lui, & qu'ils attribuent aux anges & aux autres génies inférieurs à Dieu.

4. Les Negres du royaume de Juida, ſur la côte des Eſclaves, penſent que le ſoin de gouverner l'univers & ſes habitants n'eſt pas un emploi digne de la grandeur & de la majeſté de l'Être ſuprême ; ils prétendent qu'il a commis l'adminiſtration de toutes les choſes de ce monde à des divinités ſubalternes qu'ils nomment *fétiches*.

Filles de la Providence. Il y a en France pluſieurs communautés de filles qui portent ce nom.

PROVINCIAL. Les religieux appellent ainſi un ſupérieur général, qui a l'inſpection & l'autorité ſur pluſieurs couvents d'une province, ſuivant la diviſion établie dans leur ordre.

PSEAUMES (*les*), en grec ψαλμοι, *hymnes qui ſe chantent au ſon des inſtruments.* C'eſt un livre canonique de l'ancien Teſtament. Il contient cent cinquante pſeaumes, dont le plus grand nombre a été compoſé par David. Les autres ſont l'ouvrage de ceux

Digitized by Google

dont ils portent les noms, comme de Moyſe, de Salomon, d'Aſaph, de Coré, &c. Cependant quelques Peres attribuent à David tous les pſeaumes. Quoi qu'il en ſoit, les pſeaumes ſont des hymnes ou des cantiques à la louange de Dieu, que les Juifs chantoient au ſon des inſtruments de muſique, avec beaucoup d'appareil & de ſolemnité. Ce ne fut qu'après le retour de la captivité, qu'Eſdras recueillit en un ſeul volume les différents pſeaumes compoſés par David & par les autres, & qu'il les inféra dans le canon des Livres ſaints.

* « L'Egliſe a trouvé la ſynagogue en poſſeſſion de louer Dieu par les pſeaumes : elle les a adoptés, & s'en eſt ſervi d'autant plus volontiers, que, comme il n'y a que Dieu qui ſe connoiſſe parfaitement, il n'appartient qu'à lui de ſe louer comme il faut. C'eſt à lui à nous apprendre comment il le faut louer : ainſi on ne ſe trompera jamais, en lui adreſſant les hymnes qu'il a inſpirés aux hommes de chanter à ſa louange, tels que ſont les pſeaumes.

» Entre les éloges que l'on a faits de l'excellence & de l'utilité des pſeaumes, on peut dire, avec ſaint Baſile, que le livre des pſeaumes renferme lui ſeul tout ce qu'il y a d'utile dans les autres livres de l'Ecriture pour toutes ſortes de perſonnes. Il prédit avec certitude l'avenir ; il rapporte hiſtoriquement le paſſé ; il donne des loix pour bien vivre ; & il preſcrit à chacun tout ce qu'il doit faire.

» Le livre des pſeaumes eſt intitulé en hébreu, le Livre des Hymnes ou des Louanges, parce que la principale partie a pour ſujet les louanges de Dieu. Les Grecs les ont appellés *pſeaumes*, parce qu'on accompagnoit la voix du ſon des inſtruments de muſique. La plûpart des pſeaumes ont un titre particulier, qui marque ſouvent le nom de l'auteur. S. Jérôme croit que c'eſt une choſe conſtante que les pſeaumes ne ſont pas tous de David.

» On ne doute point que les pſeaumes ne ſoient

* *Liturgie ancienne & moderne.*

Digitized by Google

un ouvrage poétique ; mais on n'eſt pas d'accord ſur le genre & ſur la nature de la poéſie des Hébreux ; ſi ce n'étoit qu'une rime, ou ſi elle conſiſtoit en un certain nombre de pieds & de cadences. On ne reconnoît rien de cela dans les pſeaumes : on y reconnoît ſeulement un ſtyle & un tour poétique.

Les pſeaumes furent traduits de l'hébreu en grec par les Septante ; mais leur traduction n'eſt pas entiérement conforme à l'original. Un ancien interprete fit, ſur la verſion des Septante, une traduction latine des pſeaumes, qui a été depuis corrigée par S. Jérôme, & qui eſt celle dont on ſe ſert dans l'Egliſe. S. Jérôme a fait lui-même une nouvelle traduction des pſeaumes ſur le texte hébreu, plus exacte que celle de la Vulgate, mais que l'Egliſe n'a pas jugé à propos d'adopter, pour éviter un changement notable dans les prieres publiques.

Les pſeaumes ſe chantent dans l'égliſe à deux chœurs, qui récitent alternativement chacun leur verſet. Cet uſage eſt des plus anciens ; & l'on prétend que, dès le temps de S. Ignace, il étoit établi dans l'Egliſe d'Antioche. L'Italie le reçut des Grecs. Il fut introduit dans l'égliſe de Milan par S. Ambroiſe ; & la plûpart des égliſes d'Occident imiterent en cela l'exemple de celles d'Italie.

PSEAUTIER. On appelle ainſi le livre des pſeaumes. Le pſeautier a été partagé, par les Grecs & par les Latins, en pluſieurs parties, qui ſe chantent chaque jour à l'office divin. L'Egliſe Latine l'a diviſé en autant de parties qu'il y a de jours dans la ſemaine : de maniere que, chaque ſemaine, elle récite tout le pſeautier. Les Grecs l'ont partagé en vingt parties qu'ils appellent *ſeſſions ;* mais ils en récitent pluſieurs ſeſſions par jour, & il ſe trouve toujours qu'à la fin de la ſemaine ils ont récité les vingt ſeſſions. En Carême, ils doublent le nombre des ſeſſions ; & ils récitent deux fois le pſeautier par ſemaine, à l'exception cependant de la Semaine-ſainte, où ils ne le diſent qu'une fois

PUDAS : dieu Indien que l'on repréſente toujours avec Ixora. Il eſt d'une petite ſtature ; a le ventre extrêmement gros, & la tête entortillée de ſerpents,

Digitized by Google

ainſi que les bras & les cuiſſes. Il porte un bâton dans la main droite, & n'a point de barbe.

PUDEUR : vertu qui nous apprend à rougir de ce qui eſt deshonnête, & à garder en tout la modeſtie & la bienſéance.

Les anciens payens en avoient fait une divinité ; & les Athéniens lui avoient érigé un temple.

2. Les Maures qui habitent le déſert de Zaara en Afrique, détournent les yeux lorſqu'ils rencontrent une femme dans leur chemin. Ce peuple eſt peut-être celui de tous chez qui la fidélité conjugale eſt le mieux obſervée. Ils n'ont pas beſoin de duegnes ni de ſurveillants pour garder leurs femmes ; ils ſe rendent mutuellement ce charitable office, & veillent avec autant de ſoin pour la conſervation de l'honneur d'autrui que pour le leur propre. Les femmes ne voient jamais d'autre homme que leurs maris, pas même leurs plus proches parents. Quand un Maure n'eſt pas aſſez riche pour avoir une hute ſéparée pour ſes femmes, ceux qui viennent le voir n'entrent point chez lui, il leur parle à la porte. Cet uſage, qui nous paroîtroit groſſier, ne choque point les habitants du pays, parce qu'ils en connoiſſent & reſpectent le motif.

PUDICITÉ : vertu qui conſiſte à s'abſtenir des plaiſirs illicites. Quoique la religion payenne fût très-favorable à la débauche, cependant les Romains avoient érigé des temples à la Pudicité. Il y en avoit deux à Rome ; l'un ſitué dans la Place-aux-Bœufs, deſtiné pour les femmes de qualité, & conſacré à la Pudicité patricienne ; le ſecond ſitué dans la rue Longue, qui n'étoit fréquentée que par les femmes du peuple, & qui étoit dédié à la Pudicité plébéïenne. Ce dernier fut bâti par une dame Romaine nommée *Virginie*, l'an de Rome 469 ; & voici ce qui donna lieu à cet établiſſement. Il n'y avoit d'abord dans Rome qu'un ſeul temple de la Pudicité où les femmes Patriciennes avoient ſeules le droit d'entrer. Virginie, dame d'une naiſſance illuſtre, ayant épouſé un citoyen nommé *Volumnius*, recommandable par ſon mérite & par ſes emplois, mais d'une famille plébéïenne, fut chaſſée du temple de la

Digitized by Google

la Pudicité par les autres dames Patriciennes, comme si son mariage avec un plébéïen l'eût rendue indigne de se trouver dans un même lieu avec elles. Virginie, outrée de cette insulte, fit construire auprès de sa maison un temple qu'elle dédia à la Pudicité plébéïenne. Elle engagea plusieurs femmes des plus distinguées parmi le peuple de fréquenter avec elle ce nouveau temple, qui devint bientôt aussi célebre que celui des Patriciennes.

PURGATOIRE. Les théologiens désignent par ce terme un lieu où les ames, après leur séparation d'avec le corps, expient les péchés véniels, ou souffrent la peine temporelle due aux pechés mortels pardonnés, dont elles n'ont pas fait, en cette vie, une pénitence suffisante. L'Ecriture & la Tradition nous prouvent qu'il y a un purgatoire. On lit, au second Livre des Macchabées, que l'Eglise reconnoit pour canonique : « C'est une sainte & salutaire pratique de prier pour » les morts, afin que leurs pechés leur soient remis. »

Jesus-Christ, dans l'Evangile, dit qu'il y a certains péchés qui ne seront remis ni dans ce monde ni dans l'autre. Il y a donc des péchés qui seront remis dans l'autre monde : il y a donc un purgatoire

1. C'est un usage très-ancien dans l'Eglise, de prier pour les morts ; & Tertullien met cet usage au nombre des Traditions apostoliques. Le témoignage formel des Peres de tous les siécles nous apprend que cette pratique a toujours subsisté dans l'Eglise. Les conciles de Florence & de Trente ont confirmé la doctrine du purgatoire. Le différend qui est entre l'Eglise Grecque & l'Eglise Latine, au sujet du purgatoire, n'est peut-être, dans le fond, qu'une dispute de nom ; car les Grecs prient pour les morts, comme les Latins. Ils n'admettent pas un lieu nommé *purgatoire ;* mais ils supposent un lieu qu'ils appellent *enfer*, où les ames sont environnées de ténebres épaisses, & dont elles peuvent être retirées par les prieres des vivants, pour passer dans le lieu de lumiere, qui est le paradis. Il est vrai qu'ils ne reconnoissent point un feu reel, qui tourmente les ames dans ce lieu de ténebres ; au lieu que

Digitized by Google

l'Eglise Latine croit que les ames sont brûlées dans le purgatoire par un feu égal à celui de l'enfer. A cet égard, la différence d'opinion entre les deux Eglises est réelle. Pour ce qui regarde le nom d'*enfer* que les Grecs donnent au purgatoire tel qu'ils l'admettent, ils ne s'éloignent pas beaucoup, en cela, des Latins. L'Eglise Romaine se sert du même terme dans cette priere pour les morts : *Domine Jesu Christe, libera animas omnium fidelium de pœnis inferni;* « Seigneur J. C. délivrez les » ames de tous les fideles des peines de l'enfer. »

2. Luther soutenoit que les peines temporelles dues au péché étoient remises avec la coulpe, &, par conséquent, qu'il ne devoit point y avoir de purgatoire. Il publioit, avec impudence, que les prêtres avoient imaginé cette doctrine, afin de tirer de l'argent des fideles, sous prétexte de prier pour les morts. C'est ainsi qu'il joignoit à l'erreur la plus noire calomnie. Un concile tenu à Paris, en 1528, décida que, la coulpe des péchés étant remise, les pécheurs restoient encore débiteurs de la peine temporelle qu'ils étoient obligés de subir, soit dans cette vie, soit dans l'autre, & qu'ainsi c'étoit une pratique très-sainte & très-salutaire de prier pour les morts.

Il y a dans l'isle d'Irlande, dit le Dictionnaire de Trévoux, un lieu qu'on appelle *le purgatoire de S. Patrice*, où, par les prieres de S. Patrice, évêque du lieu, se fit une représentation visible des peines que les impies souffrent après leur mort. Ce lieu est aussi appellé *le trou de S. Patrice*, parce qu'effectivement c'est un grand trou.

3. Les Juifs modernes, qui croient le purgatoire, ne lui assignent point un lieu séparé de l'enfer. Selon eux, les ames des damnés, & celles qui sont condamnées au purgatoire, brûlent ensemble dans le même feu, mais les dernieres sont délivrées de leurs souffrances au bout d'un certain temps, & sont transportées dans le paradis. Ils sont persuadés que tout Juif qui ne s'est point rendu coupable d'hérésie, & qui a observé fidellement quelques articles marqués par les rabbins, ne reste jamais plus d'un an dans le purgatoire.

Digitized by Google

4. Les Abyssins n'ont pas tout-à-fait les mêmes idées que les Eglises Grecque & Romaine sur ce qui regarde le purgatoire. Ils croient cependant qu'il y a un lieu mitoyen entre le paradis & l'enfer, où les ames se purifient des souillures contractées pendant la vie. Ils pensent aussi que les prieres, les aumônes & les pénitences des vivants, leur sont d'un grand secours dans l'état où elles se trouvent : aussi, dans tous leurs offices, ils n'oublient jamais de faire mention des morts, & de prier Dieu qu'il leur pardonne leurs péchés. Ils ont dans l'année un jour destiné à prier pour les morts, pendant lequel chacun, selon ses facultés, fait des aumônes aux prêtres, aux moines & aux pauvres, afin qu'ils fassent des prieres pour les ames de leurs parents.

5. Selon les Mahométans, le purgatoire, que les Turcs appellent *Araf*, est un lieu mitoyen entre le paradis & l'enfer. *Voyez* ARAF.

PURIFICATION. Chez les anciens Juifs, lorsqu'une personne avoit encouru quelqu'une des souillures spécifiées par la loi, il lui étoit ordonné d'offrir au Seigneur certains sacrifices pour se purifier. Si c'étoit un prêtre, il devoit immoler un chevreau. Un laïque sacrifioit un bouc, un mouton & un chevreau, ou un agneau. Les pauvres substituoient à ces victimes deux pigeons, ou bien un peu de fleur de farine. Celui qui devoit être purifié amenoit sa victime au sacrificateur; confessoit son péché; puis, mettant la main sur la tête de l'animal, il l'égorgeoit, & l'offroit au Seigneur. Le pontife trempoit ses doigts dans le sang de la victime, en frottoit l'autel des holocaustes, & répandoit le reste au pied de ce même autel; puis il renvoyoit absous le coupable. La chair de la victime lui appartenoit de droit, & lui seul pouvoit en manger.

Il y avoit une autre sorte de purification pour les pollutions légales, qui se faisoit avec des cendres d'une vache rousse. Le sacrificateur choisissoit une jeune vache rousse, qui n'eût ni tache ni défaut, & qui n'eût jamais porté le joug. Il la conduisoit hors du camp, ou bien hors de la ville. Il l'immoloit, trempoit ses doigts dans son sang, & faisoit sept aspersions vers le

Digitized by Google

ſanctuaire. Il jettoit enſuite la victime dans un grand feu, avec une certaine quantité de bois de cedre, d'écarlate & d'hyſſope. Lorſque le tout étoit conſumé, on ramaſſoit les cendres, que l'on conſervoit avec ſoin pour ſervir aux purifications; &, toutes les fois qu'une perſonne avoit été ſouillée par quelque pollution légale, qui la rendoit impure pendant ſept jours, on faiſoit ſur elle des aſperſions, le troiſieme & le ſeptieme, avec de l'eau où l'on avoit détrempé une partie des cendres de la vache rouſſe. On purifioit de la même maniere les vaſes qui s'étoient trouvés, ſans être couverts, dans un endroit où il y avoit un cadavre, & qui par-là étoient ſouillés. Il eſt à remarquer que ceux qui étoient employés dans la cérémonie du ſacrifice de la vache rouſſe, étoient eux-mêmes impurs le reſte de la journée.

Une femme, après avoir accouché d'un garçon, gardoit la maiſon pendant quarante jours; & pendant quatre-vingts, ſi elle avoit eu une fille. Ce terme expiré, elle venoit au temple apportant un agneau avec un pigeon, ou une tourterelle. Si elle étoit pauvre, elle n'apportoit que deux pigeons, ou deux tourterelles. Le prêtre immoloit un de ces oiſeaux, dans un vaſe de terre, au-deſſus d'une eau vive; puis il trempoit l'autre oiſeau, avec un peu de bois de cedre, d'écarlate & d'hyſſope, dans le ſang de celui qu'il venoit d'immoler, faiſoit ſept aſperſions ſur la femme, la déclaroit nette & pure, & laiſſoit l'oiſeau s'envoler. La même choſe ſe pratiquoit à l'égard des deux paſſereaux qu'un lépreux étoit obligé d'apporter au temple, après ſa guériſon.

Voici les réflexions de M. Fleury ſur les purifications ordonnées par la loi des Juifs. Les purifications des Iſraélites, dit cet auteur judicieux, étoient utiles pour la ſanté & pour les mœurs; les peuples voiſins en pratiquoient de ſemblables, entr'autres les Egyptiens, chez qui les ſacrificateurs ſe raſoient le poil tous les trois jours, & ſe lavoient tout le corps deux fois la nuit, & deux ou trois fois le jour. La netteté du corps eſt un ſymbole de la netteté de l'ame; & de-là vient que quelques ſaints, par eſprit de pénitence, ont affecté d'être mal-propres,

Digitized by Google

pour se rendre plus mépriſables, & faire mieux paroître au dehors l'horreur qu'ils avoient de leurs péchés. De-là vient encore que la purification extérieure eſt appellée dans l'Ecriture *ſanctification*, parce qu'elle rend ſenſible la pureté intérieure avec laquelle on doit s'approcher des choſes ſaintes. On peut même dire que la propreté eſt un effet naturel de la vertu, puiſque la ſaleté ne vient pour l'ordinaire que de pareſſe & de baſſeſſe de cœur.

La netteté d'ailleurs eſt néceſſaire pour entretenir la ſanté & prévenir les maladies, ſur-tout dans les pays chauds: auſſi les hommes y ſont naturellement plus propres. La chaleur invite à ſe dépouiller, à ſe baigner & à changer ſouvent d'habits; au lieu que, dans les pays froids, on craint l'eau & l'air, on eſt plus engourdi & plus pareſſeux. Il eſt certain que la ſaleté où vivent parmi nous la plûpart des petites gens, ſur-tout les plus pauvres, & dans les villes, cauſe ou entretient pluſieurs maladies. Que ſeroit-ce dans les pays chauds, où l'air ſe corrompt plus aiſément, & où les eaux ſont plus rares? De plus, les anciens ſe ſervoient peu de linge, & la laine n'eſt pas ſi facile à nettoyer.

Admirons ici la ſageſſe & la bonté de Dieu, qui avoit donné à ſon peuple des loix utiles en tant de manieres, puiſqu'elles ſervoient tout enſemble à les accoutumer à l'obéiſſance, à les éloigner de la ſuperſtition, à régler leurs mœurs & à conſerver leur ſanté. C'eſt ainſi que, dans la ſtructure des animaux & des plantes, nous voyons tant de parties qui ſervent à pluſieurs uſages. Or il étoit important que les préceptes de propreté fiſſent partie de la religion, parce que, regardant le dedans des maiſons & les pratiques les plus ſecrettes de la vie, il n'y avoit que la crainte de Dieu qui pût les faire obſerver. Cependant, par ces choſes ſenſibles, Dieu formoit leur conſcience, & les accoutumoit à reconnoître que rien ne lui eſt caché, & qu'il ne ſuffit pas d'être pur aux yeux des hommes. Tertullien prend ainſi ces ſortes de loix quand il dit: « Même dans le commerce de la vie, » & de la conduite des hommes au dedans & au de» hors, il a tout déterminé, juſqu'à prendre ſoin de leur

Digitized by Google

» vaiſſelle, afin que, rencontrant par-tout ces préceptes » de la loi, ils ne puſſent être un moment ſans regar- » der Dieu. » Et enſuite: Pour aider cette loi plutôt fa- » vorable que peſante, la même bonté de Dieu a auſſi » ordonné des prophetes qui enſeignoient ces maximes » dignes de lui: Otez la malice de vos ames, &c. » De ſorte que le peuple étoit ſuffiſamment inſtruit de la ſignification de toutes ces cérémonies & de ces pratiques ſenſibles. Voilà le fondement des loix qui ordonnent de ſe baigner & de laver ſes habits, après avoir touché un corps mort ou un animal immonde, & en pluſieurs autres rencontres. De-là vient la purification des vaſes par l'eau ou par le feu, des maiſons où il paroiſſoit quelque corruption, des femmes après leurs couches, & la ſéparation des lépreux, quoique la lepre blanche, qui eſt la ſeule dont parle l'Ecriture, ſoit plutôt une difformité qu'une maladie.

Il eſt défendu aux Juifs modernes d'avoir aucun commerce avec leurs femmes lorſqu'elles ſont attaquées de la maladie ordinaire à leur ſexe. Léon de Modene, rabbin de Veniſe, dit à ce ſujet: « Auſſi-tôt qu'une femme » s'apperçoit qu'elle a ſes mois, elle eſt obligée d'en aver- » tir ſon mari, qui s'en éloigne & ne la touche plus. Il » ne peut lui rien donner, ni rien recevoir de ſa main, » non pas même s'aſſeoir auprès d'elle, ni manger au » même plat, ni boire au même verre. Quand ce mal » eſt arrêté au bout de cinq jours, (car, s'il duroit davan- » tage il faudroit en attendre la fin) alors la femme » change de linge, met des draps blancs au lit; &, ſept » jours après qu'elle eſt nette, elle ſe rogne les ongles » & les nettoye fort. Enſuite elle ſe lave & ſe peigne, » & de-là elle va au bain, qui doit être fait exprès d'eau » courante ou de pluie, qui n'ait point été apportée » par aucun homme. Le bain doit avoir au moins trois » coudées de hauteur & une de largeur, autrement le » bain n'eſt pas bon. Quand il n'y a point de bain fait » exprès, la femme va à quelque ſource, à la riviere, » à la mer ou à un puits. Là, il faut qu'elle ſe baigne » toute nue, ſans qu'elle puiſſe exempter aucune partie » de ſon corps de toucher à l'eau; juſques-là que ſi elle

Digitized by Google

» avoit une bague au doigt, & que l'eau ne pût passer » entre deux, le bain seroit inutile. Il faudroit ôter l'an- » neau, & se baigner une seconde fois. Lors donc qu'une » femme prend ce bain, il y en a une autre qui observe » si elle est bien couverte d'eau. Après quoi, étant de » retour chez elle, elle peut demeurer avec son mari.... » Lorsqu'une femme est en couches, elle demeure » séquestrée de son mari. Si c'est d'un garçon, cela dure » sept semaines, & trois mois d'une fille. Il y a des lieux » où ce terme est moins long. Sept jours avant que ce » terme soit accompli, elle change de linge, & va au » bain, comme je viens de le dire; & quand elle a sa- » tisfait à la coutume, elle peut retourner en la com- » pagnie de son mari. »

2. Dans les Indes, lorsqu'un malade est sur le point de rendre le dernier soupir, on le porte sur le bord d'une riviere; on l'enfonce dans l'eau par degrés jusqu'à la gorge; &, lorsqu'on juge qu'il va expirer, on le plonge tout entier dans l'eau: tous les assistants poussent alors de grands cris & battent des mains, persuadés que l'ame du défunt est, par ce moyen, purifiée au sortir du corps de toutes les souillures qu'elle avoit contractées. Cette sorte de purification contribue sans doute beaucoup à accélérer la mort du malade. En d'autres endroits, on fait entrer une vache dans l'eau avec le moribond, & on lui met sur le visage la queue de cet animal, afin que l'ame, en sortant du corps, ne soit pas d'abord exposée au grand air, ce qui, selon les idées de ces peuples, seroit capable de la souiller. Sur la côte de Coromandel, on leve la queue de la vache, & l'on applique le visage du malade agonisant sur le derriere de l'animal, que l'on tâche de provoquer à uriner. Lorsque l'on réussit, & que la vache arrose de son urine le visage du mourant, on le regarde comme entiérement purifié de tous ses péchés. Mais, si l'animal s'obstine à ne vouloir pas uriner, c'est un grand malheur, & chacun plaint la destinée du moribond.

3. Chez les Hottentots, lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, il faut que le mari se retire: il lui est ex-

Digitized by Google

preſſément défendu d'aſſiſter aux couches de ſa femme ; il ne peut même revenir auprès d'elle que lorſqu'elle eſt entiérement rétablie : s'il oſoit violer cette loi, il lui en coûteroit deux moutons ou deux agneaux qu'il ſeroit obligé de ſacrifier pour ſe purifier. Si la femme accouche d'un enfant mort, le pere eſt regardé comme ſouillé, & il faut qu'il ſe purifie.

Lorſque la contagion ſe répand parmi les troupeaux des Hottentots, & que tous leurs ſacrifices ne peuvent guérir le mal, ils ont coutume, pour les purifier, d'employer une cérémonie qui s'eſt conſervée parmi eux de temps immémorial : ils allument un grand feu au travers duquel ils font paſſer tous leurs troupeaux ; mais auparavant les femmes ont ſoin de bien traire leurs vaches, de maniere qu'il ne leur reſte pas une goutte de lait : il n'y a que les hommes auxquels il ſoit permis de boire ce lait ; ſi une femme oſoit en goûter, la cérémonie n'auroit aucun ſuccès.

4. Les Siamois ont une maniere tout-à-fait bizarre de purifier les femmes récemment accouchées. Ils allument un grand feu, qu'ils ont ſoin d'entretenir continuellement dans le même degré de chaleur. Les femmes reſtent pendant l'eſpace d'un mois entier expoſées devant ce feu ; &, lorſqu'on juge qu'elles ſont aſſez purifiées d'un côté, on a ſoin de les retourner d'un autre. Cette ſorte de purification eſt très-incommode pour elles : outre l'inconvénient de la chaleur du feu, ajoutée à celle du climat, qui eſt très-grande, elles ſont preſque étouffées par la fumée, qui n'a d'autre iſſue qu'un trou fait au toit de la maiſon, les Siamois n'ayant point de cheminées.

5. Les habitants du Pégu ont raffiné ſur cet uſage des Siamois. Afin de purifier leurs femmes, ils les mettent ſur le gril ; & voici comment ils s'y prennent. Ils allument un aſſez bon feu, ſur lequel ils élevent à une hauteur raiſonnable un gril de bambou : ils y placent leurs femmes, & pendant cinq jours elles y reſtent un eſpace de temps aſſez conſidérable chaque jour.

6. Chez les Tartares Oſtiackes, les femmes, pour

Digitized by Google

se purifier de la souillure qu'elles ont contractée par leurs couches, sautent par-dessus un grand feu qu'elles allument dans leurs cabanes.

Fête de la Purification, instituée dans l'Eglise Catholique à l'honneur de la sainte Vierge, que l'on solemnise, le 2 de Février, & que le peuple appelle communément *la Chandeleur*, parce qu'il porte, ce jour-là, dans l'église, des cierges bénis. On célebre, dans cette fête, le jour auquel Marie vint offrir au Seigneur l'enfant Jesus dans le temple de Jérusalem, selon la loi de Moyse, & présenta, pour sa purification, une offrande de deux pigeons, ou de deux tourterelles. Les Grecs nomment cette fête *Hypapante*, c'est-à-dire rencontre, parce que le vieillard Siméon & la prophétesse Anne se rencontrerent dans le temple lorsque Marie s'y rendit. Quelques-uns croient que le pape Gélase, qui vivoit en 492, fut le premier instituteur de cette fête, & qu'il la substitua aux lustrations que les Romains idolâtres célébroient au commencement de Février, en l'honneur de la déesse Février, ainsi qu'aux courses nocturnes qui se faisoient alors avec des flambeaux, pour honorer Cérès qui avoit si long-temps cherché sa fille. Pour détourner l'esprit des nouveaux Chrétiens de ces fêtes payennes, il institua, dit-on, la solemnité de la purification.

PURIFICATOIRE. C'est le nom que l'on donne à un morceau de toile blanche, au milieu duquel il y a une croix faite avec du fil bleu, & dont les prêtres se servent pour essuyer le calice.

PURIM. Ce mot, qui est Persien, est le pluriel de *pur*, qui signifie *sort*. Il est dit, dans le Livre d'Esther, qu'Aman jetta le sort pour détruire les Juifs. Cette fête, que les Juifs célebrent en mémoire de leur délivrance, tombe à peu près au même temps que le carnaval des Chrétiens; & les réjouissances qui sont en usage pendant les purim, peuvent les faire regarder comme le carnaval des Juifs, avec cette différence, que le carnaval des Chrétiens est suivi du jeûne & de la tristesse, au lieu que la pénitence précede celui des Juifs. Voici la description des cérémonies qui accom-

Digitized by Google

pagnent cette fête, telle qu'elle se trouve dans l'*Histoire des Juifs* de M. Basnage.

« On donne, le matin, aux pauvres de quoi se réjouir le soir. On leur envoie même souvent des mets de sa table, afin qu'ils fassent meilleure chere. On fait la collecte du demi-sicle, qu'on payoit autrefois pour le temple; & on la distribue à ceux qui vont en pélerinage à Jérusalem, où ils aiment à se faire enterrer, afin d'éviter la peine d'un long voyage au jour de la résurrection, & de se trouver plus près de la vallée de Josaphat. On va le soir à la synagogue, pour y entendre la lecture du Livre d'Esther, que le Chazan explique à l'assemblée. Le lecteur peut s'asseoir; au lieu qu'il doit être toujours debout quand il lit la loi. Après avoir déployé le volume, il fait trois prieres pour rendre graces à Dieu de ce qu'ils sont appellés à cette cérémonie, de ce qu'il les a délivrés, & de ce qu'il les a fait vivre jusqu'au jour de cette fête. Il lit ensuite toute l'histoire d'Aman & d'Esther. Il y a cinq endroits où il éleve sa voix, d'une maniere à faire peur aux femmes & aux enfants. Il tache de réveiller par-là ceux qui dorment, ou de marquer sa joie. Il est obligé de lire, sans respirer, les noms des dix enfants d'Aman. Lorsqu'on prononce le nom de ce persécuteur, il se fait dans les synagogues un fort grand bruit.... En quelques lieux, on grave le nom d'Aman sur une pierre; &, dans le moment qu'on lit ce nom, on frappe (la pierre sur laquelle ce nom est gravé) contre une autre pierre, en criant: « Que » le nom du méchant périsse & soit effacé! » On finit par des malédictions contre Aman & contre sa femme, par des bénédictions pour Mardochée & pour Esther, & par des louanges à Dieu qui a conservé son peuple. On sort de la synagogue pour aller se mettre à table; & l'on y revient, le matin, pour entendre encore une fois l'histoire d'Esther,... après laquelle commence une débauche si grande & si générale, qu'on a confondu cette fête avec les Bacchanales des payens.

PURITAINS. Ce nom fut donné aux Presbyté-

Digitized by Google

riens d'Angleterre, parce qu'ils affectoient de ne suivre que la pure parole de Dieu ; & qu'en s'élevant contre les cérémonies de l'Eglise Gallicane, ils prétendoient rétablir la pureté du culte.

PUZZA : divinité chinoise, que le P. Kirker croit être la même que l'Isis & la Cybele des Egyptiens. On la représente assise sur une fleur de lotos, ou sur une héliotrope. Elle a seize bras, & porte dans chaque main un grand nombre de couteaux, d'épées, de livres, de fruits, de fleurs, de plantes, de roues, de vases, de fioles. Les Bonzes racontent, sur cette déesse, plusieurs fables extravagantes. Ils disent que trois Nymphes étant entrées dans un fleuve pour se baigner, l'herbe nommée *Vesciaria*, ou *Lotos aquatica*, commença d'éclorre tout-à-coup sur la robe d'une de ces Nymphes, & fit briller à ses yeux son fruit de corail. La beauté & la couleur vermeille de ce fruit firent naître à la Nymphe l'envie d'en goûter ; mais, par une vertu particuliere, ce fruit la rendit enceinte. Elle devint mere d'un garçon qu'elle prit soin d'élever. Lorsque son fils eut atteint l'âge de l'adolescence, elle le quitta pour retourner au ciel. Cette fable a du rapport avec celle d'Isis, que les Egyptiens représentent assise sur la fleur de Lotos, allaitant son fils Horus. Le P. Kirker croit que cette déesse Puzza n'est qu'un emblême dont les Chinois se sont servi pour exprimer la puissance & la fécondité de la nature.

PYRAMIDES. Quelques peuples idolâtres attribuent une espece de divinité à la forme pyramidale. Plusieurs idoles chinoises ne sont autre chose que des pyramides qu'on appelle *Chines*. Elles sont infiniment redoutées ; &, lorsque les Chinois veulent s'assurer d'un esclave, ils le conduisent devant une de ces pyramides, à laquelle ils offrent du vin & quelques autres présents. Ils lui confient ensuite la garde de l'esclave, & prient l'idole de le faire dévorer par les tigres, s'il prend la fuite. Cette cérémonie inspire une si grande frayeur à l'esclave, qu'il n'ose jamais s'enfuir, quelque dur que soit son maître.

Digitized by Google

2. Les temples Siamois ſont ordinairement environnés de pyramides.

3. L'auteur de l'*Hiſtoire de la Virginie* nous apprend que les habitants de cette contrée « élevent » ſouvent des pyramides & des colomnes de pierre, » qu'ils peignent & qu'ils ornent ſelon leur goût. Ils » leur rendent même toutes les marques extérieures » d'un culte religieux. »

PYRÉES, du grec πυρ, *feu*. Ce nom ſignifie Temples du Feu; & c'eſt celui que les Perſes donnoient aux lieux où ils enfermoient le feu ſacré. Un des plus célebres Pyrées fut érigé par un docteur Guebre, dans la ville de Balck, ſur les confins de la Perſe & des Indes. Balck étoit comme le centre de la religion des Perſes. Elle étoit pour eux ce qu'eſt la Mecque pour les Mahométans, ce qu'eſt Rome pour les Catholiques. Un auteur Arabe nous apprend qu'on éleva ſept Pyrées en l'honneur des ſept planetes, & qu'on y faiſoit brûler continuellement des parfums.

PYTHONISSE: devinereſſe qui fait profeſſion de prédire l'avenir par la ſuggeſtion de l'eſprit malin. L'Ecriture fait mention, en pluſieurs endroits, de femmes ayant l'eſprit de Python; & elle défend aux Iſraélites de les conſulter. Telle eſt celle que Saül conſulta. *Voyez* MAGIE & SORTILEGE.

Les anciens Payens donnoient le nom de *Pythoniſſe*, ou de *Pythienne*, à toutes les femmes qui faiſoient le métier de ſorcieres & de devinereſſes, parce qu'Apollon, dieu de la divination, étoit ſurnommé *Pythien*. Ils les appelloient auſſi ἐγγαστριμύθοι, comme qui diroit, ayant la parole dans le ventre, parce qu'ils ſuppoſoient qu'elles avoient un démon dans le corps. La plus célebre des Pythoniſſes étoit la prêtreſſe d'Apollon, qui demeuroit dans le temple de Delphes. Elle ne rendoit ſes oracles qu'une fois l'année, au commencement du printemps. Elle avoit ſoin de boire auparavant une certaine quantité d'eau de la fontaine de Caſtalie, à laquelle Apollon avoit communiqué la vertu prophétique. Elle entroit en-

Digitized by Google

ſuite dans le ſanctuaire, & s'aſſeyoit ſur le trépied ſacré : c'eſt-là qu'une ſainte fureur s'emparoit de ſon ame ; fureur qui ſe manifeſtoit par des contorſions épouvantables, & par des mugiſſements dont le temple étoit ébranlé. C'eſt au milieu de cet enthouſiaſme que ſe dévoiloit l'avenir aux yeux de la Pythoniſſe. *Voyez* DELPHES.

Digitized by Google

[Q U A]

QUADRAGÉSIME, du latin *quadrageſimus*, *quarantieme*. Dans les livres d'égliſe, ce nom déſigne le carême, qui eſt en effet un eſpace de quarante jours.

QUADRI-SACRAMENTAUX : hérétiques ainſi nommés, parce qu'ils n'admettoient que quatre ſacrements, qui étoient le Baptême, l'Euchariſtie, la Pénitence, & l'Ordre de prêtriſe

QUAKERS, *ou* TREMBLEURS. C'eſt le nom d'une ſecte de fanatiques qui s'eſt élévée en Angleterre, dont l'origine, les progrès, les dogmes méritent d'être expoſés en détail, à cauſe de leur ſingularité.

Il y avoit, dans le comté de Leiceſter, en Angleterre, vers le milieu du dix-ſeptieme ſiécle, un cordonnier, nommé *George Fox*, qui ſe diſtinguoit de ſes pareils par un genre de vie tout particulier. Cet homme, naturellement ſérieux & atrabilaire, ne goûtoit aucun des amuſements qui étoient en uſage parmi ſes camarades, & même il les condamnoit avec aigreur; tout ſon temps étoit partagé entre le travail de ſa profeſſion & la lecture de l'Ecriture ſainte. Ce n'étoit pas qu'il eût reçu une éducation au-deſſus de ſon état; il étoit ignorant & groſſier, autant qu'aucun de ſes pareils; à peine ſçavoit-il lire: mais il avoit une mémoire fort heureuſe; &, à force d'application & de peine, il parvint à apprendre par cœur preſque toute l'Ecriture Les grandes & terribles vérités contenues dans cet auguſte Livre, étoient le ſujet continuel de ſes profondes méditations; ſans ceſſe il avoit devant les yeux l'appareil du jugement dernier, les feux de l'enfer, l'abyme effrayant de l'éternité. Il s'enfonçoit avec plaiſir dans ces idées ſi conformes à ſon humeur noire & mélancolique, s'éloignoit avec affectation de tout commerce avec les hommes, & vivoit dans une entiere ſolitude. Bientôt, ſon cerveau, échauffé par une application continue, ne lui offrit plus que des chimeres & des phantômes: il s'imagina voir autour de lui une troupe

Digitized by Google

de diables occupés à le tenter. Pour triompher de leurs attaques, il redoubla ses prieres, ses méditations, ses jeûnes. Il ne fit qu'affoiblir de plus en plus son cerveau, & acheva de perdre la raison. Il lui sembla qu'il entendoit une voix céleste qui consoloit & fortifioit son ame, & lui promettoit du secours. Bientôt ce ne furent qu'extases, que visions, que raviſſements. Il érigea en révélations tous les écarts de son imagination blessée. Dans le cours de ce commerce intime qu'il croyoit entretenir avec le ciel, il demanda à Dieu qu'il lui fît connoître le véritable esprit du Christianisme; & il ne douta point que sa demande n'eût été exaucée.

Il commença dès-lors à quitter sa profession de cordonnier, qui lui sembloit trop vile pour un homme inspiré du ciel; il voulut jouer le rôle d'apôtre & de prophete, & prétendit que Dieu l'avoit choisi pour réformer la religion Chrétienne, défigurée par les foiblesses & par les passions des hommes. En conséquence, il se mit à dogmatiser dans les places publiques, avec une chaleur & un enthousiasme qui lui tenoient lieu d'éloquence. « Quel est, disoit ce nouvel apôtre, » le culte que les Chrétiens doivent rendre à Dieu? » C'est un culte spirituel & intérieur, fondé sur la pra» tique des vertus, & non sur de vaines cérémonies. » Quel est le véritable esprit du Christianisme? C'est » de réprimer ses passions, d'aimer ses freres, & de » préférer la mort au péché. Or, je vous le demande, » dans quelle société trouverons-nous cette religion » pure & intérieure? Sera-ce dans l'Eglise Romaine? » sera-ce dans les Eglises réformées? Elles ont toutes » renouvellé le Judaïsme: leurs liturgies, leurs sacre» ments, leurs rits sont des restes des cérémonies Ju» daïques, expressément abolies par Jesus-Christ. C'est » de ces formalités extérieures qu'elles font dépendre la » justice & le salut. Elles chassent de leur sein ceux qui » n'observent point ces rits, sans examiner si d'ailleurs » ils sont vertueux; mais elles y reçoivent avec hon» neur les plus grands scélérats, pourvu qu'ils soient » fideles à ces pratiques extérieures. Les ministres du » Seigneur, faits pour éclairer les autres, sont les pre-

Digitized by Google

» miers à prêcher la néceſſité de ces cérémonies, qui » ſont la ſource de leurs revenus. Aucune de ces ſo- » ciétés n'eſt donc la véritable Egliſe de Jeſus-Chriſt; » & ceux qui deſirent ſincérement leur ſalut, doivent » s'en ſéparer, pour former entr'eux une nouvelle ſo- » ciété d'homme ſobres, patients, charitables, mor- » tifiés, chaſtes, déſintéreſſés. Une pareille aſſociation » ſera la ſeule véritable Egliſe de Jeſus-Chriſt. » Fox accompagnoit ce diſcours de pleurs, de gémiſſements, & de toutes les grimaces capables de faire impreſſion ſur la multitude. Les places publiques, les cabarets, les temples, les maiſons particulieres, retentiſſoient de ſes exhortations pathétiques. Un grand nombre de perſonnes ſe laiſſerent ſéduire par cet impoſteur, qui, de chétif cordonnier, ſe vit tout-à-coup chef de ſecte. Sa réputation ſe répandit dans toute l'Angleterre, où les ſimples le regarderent comme un homme rare & extraordinaire, envoyé du ciel pour leur apprendre le véritable moyen d'honorer dignement l'Etre ſuprême. Le nombre de ſes diſciples groſſiſſoit chaque jour, & il devint enfin aſſez conſidérable pour former une ſociété. Alors Fox commença à tenir des aſſemblées régulieres, dans leſquelles, conformément à ſa doctrine, on ne pratiquoit aucune cérémonie religieuſe. Le lieu où ſe tenoient ces aſſemblées, ne différoit en rien d'un lieu profane: là, tous ſes diſciples, les bras croiſés, la tête baiſſée, le chapeau ſur les yeux, méditoient, dans le plus profond recueillement, les importantes vérités de la religion, & attendoient qu'il plût à l'Eſprit ſaint de les gratifier de quelqu'inſpiration particuliere, & d'agir ſenſiblement ſur leur ame. Celui d'entr'eux dont l'imagination étoit la plus vive & la plus prompte à s'échauffer, ne pouvoit manquer de reſſentir le premier l'opération de l'Eſprit ſaint. Il entroit alors dans une eſpece d'enthouſiaſme dont la violence faiſoit trembler extraordinairement tous ſes membres. Dans cet état, il annonçoit à ſes confreres ce que lui ſuggéroit l'Eſprit dont il étoit agité. Son diſcours rouloit ordinairement ſur le renoncement à ſoi-même, ſur la néceſſité de faire pénitence, d'être ſobre, juſte & bienfaiſant.

Digitized by Google

faisant. Les assistants ne tardoient pas à ressentir les effets de l'éloquence pathétique de l'orateur; ils s'échauffoient, & trembloient à leur tour. L'inspiration devenoit générale. Tous les disciples de Fox parloient ensemble, & chacun s'efforçoit de parler plus haut que les autres. Ils sortoient de ces assemblées avec une gravité, un recueillement, un silence dont la multitude étoit fort édifiée. Ils se regardoient les uns les autres comme des temples vivants du S. Esprit. Comme ils se croyoient tous inspirés, il n'y eut personne parmi eux qui ne prétendit s'ériger en apôtre, & qui ne se crût destiné à éclairer & à réformer l'Angleterre. Ce royaume fut bientôt inondé d'une foule de fanatiques qui dogmatisoient de tous côtés avec emportement, & faisoient, dans tous les états, un grand nombre de prosélytes. Laboureurs, artisans, soldats, prêtres, magistrats, femmes, filles, en un mot, des gens de tout sexe & de toute condition, s'empressèrent d'embrasser la doctrine des Quakers. On les voyoit trembler & prophétiser dans les places publiques. L'ardeur de leur zele les emportoit jusqu'à troubler la liturgie & l'ordre du service divin, insulter ses ministres, & invectiver contre l'Eglise Anglicane. Ce zele indiscret leur attira une violente persécution. Les magistrats, après avoir inutilement employé les remontrances, eurent recours aux voies de rigueur pour arrêter l'audace de ces novateurs turbulents. Les Quakers furent battus, empriſonnés, dépouillés de leurs biens; mais ils supporterent avec une opiniâtreté indomtable tous les mauvais traitements qu'on leur fit souffrir. Cette patience les fit regarder comme autant de héros par les gens peu éclairés, qui font toujours le grand nombre; & les violences que l'on exerça contre eux, ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à leur secte.

Cependant Fox n'oublioit rien pour étendre de tous côtés sa doctrine: il envoya des lettres pastorales dans tous les endroits où le Quakérisme commençoit à s'établir. Il eut la hardiesse d'écrire au roi de France, à l'empereur, au sultan, en un mot, à tous les souverains de l'Europe, pour leur ordonner, de la part de

Digitized by Google

Dieu, de se faire Quakers. Cromwel, qui venoit d'usurper la souveraine puissance en Angleterre, ayant entendu parler de cette secte singuliere, fut curieux d'en voir le chef. Il crut voir, dans Fox, quelques traits de son caractere; & il conçut de ce fanatique une opinion assez avantageuse. Il publia un édit qui ordonnoit aux magistrats de protéger les Quakers contre les insultes qu'on voudroit leur faire; mais il défendit en même temps à ces sectaires de tenir aucune assemblée publique. Il ne fut point obéi: les Quakers continuerent leurs assemblées, & l'on ne cessa point de sévir contre eux. Ils furent encore traités avec plus de rigueur sous le regne de Charles II. On les peignit à ce prince comme des hommes dangereux, ennemis de l'Etat & perturbateurs du repos public. En effet, les maximes de cette secte devoient paroître naturellement fort révoltantes. Persuadés que les hommes ne devoient rendre hommage qu'à Dieu, ils auroient cru commettre un crime, s'ils avoient donné à un autre homme quelque marque de respect: ils ne saluoient personne, ils tutoyoient tout le monde. La naissance, les dignités, les richesses n'étoient point auprès d'eux des titres de recommandation: ils parloient à un magistrat, à un prince, aussi librement & aussi familiérement qu'à un simple particulier. Ils se donnoient bien de garde de jamais faire aucun serment, parce que Jesus-Christ l'avoit défendu; & ils refusoient, avec obstination, de prêter serment de fidélité au souverain. Ils disoient que c'étoit un crime de payer la dîme, parce qu'on entretenoit par-là dans leur erreur les ministres d'une Eglise corrompue; ils soutenoient qu'il étoit défendu d'opposer la force à la force, & de plaider pour des intérêts temporels. Ainsi ils s'élevoient contre les ministres de la justice, & contre les gens de loi. De pareils principes avoient soulevé contre eux tous les ordres de l'Etat. On les poursuivit donc avec la derniere sévérité; on leur défendit de nouveau de tenir des assemblées. Le parlement leur ordonna, sous peine de banniſſement, de prêter serment de fidélité au roi; mais ce fut en vain. La patience opiniâtre des Quakers l'emporta sur la ri-

Digitized by Google

gueur des loix & ſur l'acharnement de leurs ennemis; on ne put ni empêcher leurs aſſemblées, ni leur arracher le ſerment de fidélité.

Juſqu'alors les Quakers n'avoient paru & n'étoient que des fanatiques ignorants & groſſiers, qui prêchoient dans les places publiques & dans les cabarets; qui entroient, comme des enragés, dans les égliſes, outrageoient les miniſtres, & ſe portoient à des excès capables de décréditer leur ſecte. Cependant il ſe trouva des hommes éclairés & ſçavants qui ſe laiſſerent tellement aveugler par le fanatiſme, qu'ils n'eurent point de honte de ſe ranger du parti de ces forcenés, qu'ils auroient dû mépriſer. Les plus illuſtres furent Guillaume Penn & Robert Barclay, hommes d'un mérite ſupérieur, qui employerent tous leurs talents & toutes leurs lumieres pour réduire en ſyſtême théologique les extravagances & les abſurdités du Quakériſme, & firent prendre à cette ſecte une forme nouvelle. Ils paſſerent en Hollande & en Allemagne, pour y faire des proſélytes. Penn, fils du vice-amiral d'Angleterre, fut particuliérement utile à ſa ſecte, par ſon grand crédit dans le royaume. Il ouvrit un aſyle aux Quakers bannis, dans une province d'Amérique qui avoit été cédée par le roi à ſon pere, & qui avoit été appellée de ſon nom *Penſylvanie*.

Jacques II étant monté ſur le trône d'Angleterre, en 1685, les Quakers lui préſenterent une adreſſe qui étoit conçue en ces termes: « Nous venons te témoigner » la douleur que nous reſſentons de la mort de notre » bon ami Charles, & la joie que tu ſois devenu notre » gouverneur. Nous avons appris que tu n'es pas dans » les ſentiments de l'Egliſe Anglicane, non plus que » nous; c'eſt pourquoi nous te demandons la même » liberté que tu prends pour toi-même. En quoi faiſant, nous te ſouhaitons toutes ſortes de proſpérités. » Adieu. » Cette adreſſe, malgré la liberté familiere qui y regne, fut très-bien reçue. Jacques leur permit l'exercice de leur religion, & les diſpenſa de prêter le ſerment de fidélité. Le regne de Guillaume III ne fut pas moins favorable aux Quakers. Le parlement ayant

Digitized by Google

porté une loi qui accordoit le libre exercice de toutes les religions, excepté de la Catholique & de la Socinienne, les Quakers, depuis ce temps, ont vécu assez paisiblement en Angleterre, sous la protection des loix. Seulement, leur obstination à ne vouloir point prêter de serment leur a quelquefois attiré de mauvais traitements de la part des magistrats.

Barclay a composé une apologie des Quakers, qui est, sans contredit, le meilleur ouvrage que l'on ait fait en faveur de cette secte. Il la termine par un parallele des Quakers & des autres Chrétiens, que nous mettrons sous les yeux du lecteur, parce qu'il est très-propre à lui faire connoître les principes & la morale des Quakers.

« Si donner & recevoir des titres de flatterie, desquels on ne se sert point, à cause des vertus inhérentes aux personnes, mais qui sont, pour la plûpart, employés par des hommes impies, à l'égard de ceux qui leur ressemblent; s'incliner, gratter du pied en révérence, & ramper jusqu'à terre l'un devant l'autre; si, s'appeller à tout moment l'un l'autre le très-humble serviteur, & cela le plus fréquemment, sans aucun dessein de réel service; si c'est là l'honneur qui vient de Dieu, & non pas l'honneur qui vient d'en-bas: alors, à la vérité, on pourra dire de nos adversaires qu'ils sont fideles, & que nous sommes condamnés comme des orgueilleux & des opiniâtres, en refusant toutes ces choses. Mais, si, avec Mardochée, refuser de s'incliner devant l'orgueilleux Aman; &, avec Elisée, refuser de donner des titres flatteurs aux hommes, de peur que nous ne soyons réprimandés par notre Créateur; & si, suivant l'exemple de Pierre & l'avis de l'Ange, s'incliner seulement devant Dieu, & non pas devant nos compagnons de service; & si n'appeller personne seigneur ni maître, hormis suivant quelques relations particulieres, suivant le commandement de Jesus-Christ: je dis que, si ces choses ne sont à blâmer, donc nous ne sommes pas blâmables d'en agir ainsi.

Digitized by Google

» Si, être vain, extravagant en habits, se farder » le visage, s'entortiller & se friser les cheveux; si, » être chargé d'or, d'argent & de pierres précieuses; » si, être couvert de rubans & de dentelles, c'est être » humble, doux & mortifié; si ce sont là les ornements » du Chrétien: alors, à la vérité, nos adversaires sont » de bons Chrétiens; & nous sommes des orgueilleux, » des singuliers & des fantasques, en nous contentant » de ce que le nécessaire & la commodité demandent, » & en condamnant tout le reste comme superflu.

» Si pratiquer le jeu, les passe-temps, les comédies; » si jouer aux cartes, jouer aux dés, danser; si chan- » ter & user des instruments de musique; si fréquen- » ter les théâtres, mentir, contrefaire, supposer ou » dissimuler, & être toujours en crainte; si cela est » faire toutes choses à la gloire de Dieu, & si cela est » passer notre séjour ici en crainte, & user de ce monde » comme si nous n'en usions pas: alors nos adversai- » res sont de bons Chrétiens; & nous sommes con- » damnables, en nous abstenant de toutes ces choses.

» Si la profanation du saint nom de Dieu; si exiger » le serment l'un de l'autre à chaque occasion; si ap- » peller Dieu à témoin dans des choses pour lesquelles » aucun roi de la terre ne se croiroit pas honorable- » ment appellé à témoin, sont des devoirs d'un homme » Chrétien, j'avouerai que nos adversaires sont d'ex- » cellents Chrétiens, & que nous manquons à notre » devoir. Mais, si le contraire est véritable, il faut, » de nécessité, que notre obéissance à Dieu, dans cette » chose-là, lui soit agréable.

» Si nous venger nous-mêmes, ou rendre injure » pour injure, mal pour mal; si combattre pour des » choses périssables, aller à la guerre l'un contre l'autre, » contre des gens que nous n'avons jamais vus, & » avec qui nous n'avons jamais eu la moindre contesta- » tion ni la moindre querelle, étant de plus tout-à-fait » ignorants de la cause de la guerre, & ne sçachant de » quel côté est le droit ou le tort; si détruire & saccager » tout, afin que ce culte soit aboli, & que cet autre soit » reçu, c'est accomplir la loi de Jesus-Christ: alors, à

Digitized by Google

» la vérité, nos adversaires sont de véritables Chrétiens; » & nous ne sommes que de misérables hérétiques, nous » qui souffrons d'être pris, empriſonnés, bannis, battus » & maltraités, sans aucune résistance, mettant notre » confiance en Dieu seul, afin qu'il nous défende, & » nous conduise en son royaume par le chemin de la » croix. »

QUALIFICATEURS. C'est le nom que l'on donne aux membres ecclésiastiques de l'Inquisition. Ils sont chargés de prononcer sur les discours de ceux qui ont été déférés à ce tribunal; de juger si ces discours sont hérétiques, ou approchent de l'hérésie; s'ils sont mal sonnants, & offensent les oreilles pieuses; s'ils sont inconsidérés, schismatiques, blasphémateurs, séditieux, &c; enfin, si la défense de l'accusé est valable & solide. Les qualificateurs sont ordinairement consultés par les inquisiteurs, lorsque ces derniers hésitent s'ils doivent faire empriſonner une personne. Les qualificateurs donnent leur réponse par écrit, & on la joint aux autres piéces du procès.

QUANTE-CONG: divinité qu'on adore à la Chine. Les Chinois le regardent comme leur premier empereur; ils lui attribuent l'invention de la plûpart des arts nécessaires à la vie. Ce fut lui qui civilisa les Chinois encore sauvages, qui les rassembla dans des villes, & leur donna des loix propres à entretenir la société. Ils le représentent d'une taille giganteſque, ayant derrière lui un écuyer, nommé *Lincheou*.

QUARANTE-HEURES, (*les prieres des*) instituées, ou plutôt renouvellées par les papes Pie IV & Clément VIII, sont des plus solemnelles dans notre religion, & ont pour but principal d'appaiſer la colere céleſte, ou d'implorer la divine miséricorde. Elles sont précédées & suivies d'une procession. Le saint sacrement demeure exposé pendant les quarante heures; & l'on a soin qu'il y ait toujours deux personnes au moins pour l'adorer.

QUARTO-DÉCIMANTS, *ou* QUATUOR-DÉCIMANTS. On appella ainsi, dans la primitive Eglise, ceux qui soutenoient qu'il falloit célébrer la Pâque le 14 de

Digitized by Google

la lune de Mars, quelque jour de la semaine qu'il arrivât.

Avant que l'Eglise eût fixé le jour auquel on devoit célébrer la Pâque, cette fête n'étoit pas solemnisée le même jour dans tous les pays Chrétiens. La province de l'Asie mineure, & quelques autres contrées voisines, avoient, à cet égard, une pratique différente de celle du reste de l'Eglise. Les fideles qui y demeuroient, étoient persuadés qu'il falloit toujours célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, quelque jour qu'il tombât. Ils suivoient en cela l'exemple de S. Jean & de S. Philippe, apôtres, de S. Policarpe, de S. Meliton, & autres personnages illustres, qui l'avoient ainsi pratiqué. Mais, dans le reste de l'Eglise, on croyoit qu'on ne pouvoit célébrer la résurrection de Jesus-Christ qu'un dimanche; & jamais en effet on ne solemnisoit cette fête un autre jour. Cette diversité d'usages n'avoit cependant point encore altéré la paix de l'Eglise, lorsque, sous le pontificat de Victor III, il s'éleva une querelle assez vive à ce sujet. Il se tint plusieurs conciles, dans lesquels il fut décidé unanimement qu'on ne devoit célébrer la résurrection que le dimanche. Polycrate, évêque d'Ephese, le plus considérable des prélats de l'Asie mineure, refusa de souscrire à cette décision, malgré les instances du pape Victor. Il assembla dans sa ville épiscopale un grand nombre d'évêques; & il fut conclu, dans cette assemblée, que l'on continueroit à célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars, selon la pratique de l'Asie. Victor, irrité de l'obstination des Asiatiques, menaça de les excommunier; &, s'il en faut croire quelques auteurs, les menaces furent suivies de l'effet; ce qui n'empêcha pas que l'église d'Asie ne conservât encore long-temps son usage particulier. Cependant elle y renonça dans la suite; il n'y eut que les Eglises de Syrie & de Mésopotamie qui s'opiâtrerent à ne rien changer dans leur ancienne coutume. Constantin, devenu maître de l'Orient en 313, desirant établir dans l'Eglise une uniformité parfaite au sujet de la fête de Pâques, afin que la joie d'une si grande solemnité fût universelle parmi

Digitized by Google

tous les Chrétiens, confia au fameux Osius le soin de ramener la Syrie à l'usage des autres Eglises. Mais ce grand homme ne put y réussir; & cette affaire ne fut terminée qu'au concile de Nicée, qui ordonna que la fête de Pâques seroit célébrée dans toute l'Eglise le même jour, & que ce jour seroit un dimanche. Les Syriens souscrivirent à cette décision; & le concile d'Antioche lança les foudres de l'Eglise contre ceux qui célébroient la Pâque en particulier avec les Juifs. Depuis ce temps, on commença à traiter d'hérétiques ceux qui, malgré les ordres du concile, continuoient de célébrer la Pâque le 14 de la lune de Mars; & on les appella *Quarto-décimants*.

QUASIMODO. (*dimanche de la*) On appelle ainsi le dimanche qui suit immédiatement celui de Pâques, parce que l'introit de la Messe de ce jour-là commence par ces mots : *Quasi modò geniti infantes*; « Comme des enfants nouvellement nés. »

QUATRE-TEMPS. L'Eglise, pour nous apprendre à consacrer également à Dieu les quatre saisons de l'année, a établi, dans ces saisons, quatre jeûnes solemnels, qu'on appelle les *Quatre-temps*. Chacun de ces jeûnes est de trois jours, & se solemnise en Mars, Juin, Septembre, Décembre. Les Juifs, sans doute par les mêmes motifs, avoient aussi leurs Quatre-temps. C'est d'eux que nous avons pris cette pieuse institution. On prétend qu'elle n'a pas été de tout temps d'obligation, quoique très-ancienne. Mais, depuis le pape S. Léon, environ vers l'an 460, qui a expressément commandé aux Chrétiens le jeûne des Quatre-temps, on n'a pas cru pouvoir s'en dispenser sans nécessité & sans permission.

QUÉCHOUÉ. On appelle ainsi une plaque de cuivre d'une forme ronde, emmanchée dans un bâton, & garnie de sonnettes, que les diacres de l'Eglise d'Arménie tiennent toujours à la main. Le son que rend cette machine, lorsqu'elle est agitée, sert à accompagner & à régler le chant de l'office.

QUÉNAVADI, fils d[illegible], dieu Indien, reçoit, comme son pere, les hommages des peuples de l'In-

Digitized by Google

doſtan. Voici ce qu'on raconte ſur ſa naiſſance. Paravaſti, ſe promenant un jour avec ſon mari Ixora, rencontra deux éléphants qui travailloient à la propagation de leur eſpece. Ce ſpectacle lui inſpira des deſirs; &, par le caprice le plus bizarre, elle voulut qu'Ixora ſe transformât avec elle en éléphant, afin d'imiter encore davantage ce qu'ils avoient vu faire. Elle mit au monde un fils qui avoit la tête d'un éléphant, & qu'elle nomma *Quénavadi*.

Ce dieu eſt repréſenté avec de longs cheveux entortillés d'un ſerpent. Il a ſur le front un croiſſant. On lui donne quatre bras & un très-gros ventre. Ses jambes ſont environnées d'anneaux & de ſonnettes d'or. Il eſt ſpécialement honoré par les artiſans, qui lui offrent les premiers fruits de leur travail; mais il ne leur accorde aucune grace, qu'ils ne l'aient ſervi pendant un fort grand nombre d'années. Lorſqu'ils ont paſſé douze ans à ſon ſervice, il remue une de ſes oreilles, pour faire entendre qu'il veut être ſervi plus long-temps. Au bout de douze autres années, il ſecoue l'autre oreille: c'eſt un ſigne qu'il faut prendre patience & continuer le ſervice. Enfin, s'ils ne ſe rebutent pas, & qu'ils continuent encore à lui rendre leurs hommages pendant douze ans, il les exauce enfin, & les comble de biens.

Quénavadi eſt extraordinairement friand. Il fait ſon ſéjour au milieu d'une mer de ſucre, environné d'un grand nombre de belles femmes qui n'ont point d'autre occupation que de lui remplir la bouche de ſucre & de miel, tandis que d'autres femmes le réjouiſſent par des concerts continuels. On raconte que ce dieu, revenant un ſoir d'un feſtin, & emportant ſous ſon bras des gâteaux délicieux, dont il ſe promettoit de faire un grand régal, heurta rudement contre un poteau, quoiqu'il fît alors clair de lune, & s'étendit tout de ſon long par terre. Son premier ſoin fut de chercher ſes gâteaux qui lui étoient échappés; &, plein de joie de les retrouver, il ne put s'empêcher d'en manger quelques morceaux avant

Digitized by Google

même de se relever. La lune, témoin de sa gourmandise, en fit des railleries piquantes qui offenserent tellement Quénavadi, qu'il vomit contre elle mille imprécations, & protesta que, quiconque la regarderoit à pareil jour, en seroit puni par la perte de sa virilité. Les Indiens disent que ce jour est le quatrieme après la nouvelle lune du mois d'Août. C'est pourquoi ils ne sortent point de chez eux ce jour-là, & n'osent pas regarder dans l'eau, de peur d'y voir la lune.

QUÊTE: demande & recherche que l'on fait des aumônes pour quelque œuvre pieuse. 1. C'est un usage établi dans toutes les paroisses, que les dimanches pendant la grand'-messe, l'on fasse des quêtes pour le soulagement des pauvres, des prisonniers, pour l'entretien des églises, des hôpitaux, &c. On peut mettre au nombre des quêtes religieuses, celles que font les moines des ordres mendiants, les religieuses de sainte Claire, &c.

2. C'est la coutume, dans l'isle de Ceylan, que les femmes aillent quêter pour le dieu Buddu. Elles portent sur la main une petite statue de cette prétendue divinité, enveloppée d'un linge blanc, & vont mendier de porte en porte, disant qu'elles demandent de quoi faire un sacrifice au dieu Buddu. Il est rare qu'on refuse ces quêteuses. Les aumônes qu'on leur fait consistent en argent, en huile, en riz & en coton. Les femmes d'un rang distingué se dispensent d'aller ainsi mendier en personne; elles donnent cette commission à leurs filles de chambre, & leur prêtent, pour faire cette quête, leurs plus riches parures. Il y a aussi des pauvres qui, sous prétexte de demander l'aumône pour Buddu, la demandent en effet pour eux-mêmes, &, par ce moyen, font une récolte abondante. Ils portent l'image de Buddu, couverte d'un linge blanc, dans une petite châsse, & montrent aux passants cet objet si capable de réveiller efficacement leur dévotion & leur charité.

QUIAY-PORAGRAY: divinité qui est adorée par les habitants du royaume d'Arracan, & qu'ils re-

Digitized by Google

gardent comme supérieure à toutes les autres. On conduit sa statue en procession dans toutes les rues de la ville, sur un chariot suivi de quatre-vingt-dix prêtres habillés de satin jaune; & la dévotion du peuple pour cette divinité est si grande, que plusieurs personnes, transportées d'une ferveur particuliere, s'étendent sous les roues du chariot, & s'y laissent écraser en l'honneur de l'idole. Quelquefois ces fanatiques se jettent sur des crochets attachés exprès aux roues du chariot, qui les déchirent & les mettent en pieces. Si ce généreux sacrifice ne leur procure pas le bonheur qu'ils attendent dans l'autre monde, ils sont du moins récompensés, dans celui-ci, par les honneurs excessifs qu'on leur rend. Ceux sur qui rejaillissent quelques gouttes du sang de ces martyrs, sont regardés comme fort heureux, & même comme sanctifiés. Les crochets qui ont servi aux supplices de ces victimes volontaires, sont recueillis avec soin par les prêtres & conservés dans les temples comme des reliques précieuses. Ces distinctions flatteuses ne sont-elles pas capables de les dédommager de quelques années d'une vie obscure qu'ils sacrifient? Sans prétendre excuser ce fanatisme extravagant, combien de gens, même très-sensés, affrontent la mort pour un peu de gloire? Le guerrier qui se fait tuer sur la breche, le sçavant qui se tue en détail dans le cabinet, & sacrifie sa santé, sans laquelle la vie est un supplice, que cherchent-ils, si ce n'est une gloire souvent beaucoup moindre que celle des prétendus martyrs d'Arracan?

QUICHEMANITOU. C'est le nom que donnent les Sauvages de l'Amérique septentrionale à un être bienfaisant dont ils s'imaginent recevoir tous les secours de la vie & tous les biens qui leur arrivent. C'est le bon principe des Manichéens. Ils attribuent, au contraire, tous leurs malheurs à un être mal-faisant qu'ils appellent MATCHIMANITOU. (*Voyez cet article*) Si l'on en juge par les cérémonies religieuses de ces peuples, leur bon principe n'est autre que le soleil; car cet astre est le seul être auquel ils rendent

Digitized by Google

des hommages. Ils ont coutume de l'encenſer avec la fumée du tabac; & ils appellent cette cérémonie *fumer le ſoleil*. Voici comment elle ſe pratique. Les chefs de famille ſe rendent, dès le grand matin, chez un des principaux habitants du canton. Celui-ci allume le calumet, l'offre trois fois au ſoleil levant, & le conduit avec ſes deux mains, en ſuivant le cours du ſoleil, juſqu'à ce qu'il revienne au point où il a commencé. Pendant cette marche, il adreſſe au ſoleil ſes prieres, & le ſupplie de prendre ſous ſa protection tous les habitants du canton; après quoi, il fume dans le calumet, & le donne aux aſſiſtants, qui répetent, chacun à leur tour, la même cérémonie. *Voyez, à l'article* CALUMET, la deſcription de cet inſtrument.

QUIÉTISME. « Ce mot exprime l'état de repos » ou d'impaſſibilité auquel une eſpece de Myſtiques » contemplatifs croyoient arriver en s'uniſſant à Dieu » par la méditation ou par l'oraiſon mentale. » L'auteur * dont nous empruntons cette définition, l'explique en ces termes: « Nous nous uniſſons en quelque ſorte aux objets par la penſée; & un objet » qui abſorbe toute notre attention, ſemble s'identifier » avec nous. On a donc regardé la méditation, ou » la contemplation des perfections divines, comme » un moyen de s'unir à Dieu. On s'eſt efforcé de » ſe détacher de tous les objets, pour ſe livrer ſans » diſtraction à la contemplation des perfections divines. On a imaginé des méthodes; & l'on a cru » que l'ame pouvoit contempler l'eſſence divine ſans » diſtraction, & s'unir à elle intimement; qu'une » vue ſi parfaite de l'eſſence divine étoit jointe à l'amour le plus ardent; que les facultés de l'ame » étoient abſorbées par ſon union avec Dieu; qu'elle » ne reçoit plus aucune impreſſion des objets terreſtres. Cet état de l'ame eſt ce qu'on appelle *quiétude*, » ou le *Quiétiſme*. On voit aiſément tous les excès

* *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des égarements de l'eſprit humain, par rapport à la religion.*

Digitized by Google

» auxquels l'esprit humain peu se porter en partant de » ces principes. »

Le Quiétisme commença à paroître dans l'Eglise Grecque, au XIVe siécle. Le prieur d'un couvent près du mont Athos, nommé *Siméon*, secondé de Grégoire Palamas, depuis évêque de Salonique, homme éloquent & instruit, forma une secte de mystiques qui furent appellés *Hésychastes*, terme qui répond à celui de *Quiétistes*, & dont le système étoit singulier par son extravagance. Ils prétendoient qu'en contemplant attentivement & sans distraction leur nombril, ils parvenoient à se procurer des extases, & à voir cette gloire, ces rayons de splendeur, cette lumiere incorruptible qui part du trône du Tout-Puissant. La doctrine mystique de ces moines s'accrédita tellement, que la ville de Constantinople se trouva remplie de dévots qui passoient les journées entieres, immobiles sur un siége, les yeux attachés sur leur nombril, attendant la céleste vision. Barlaam, moine de l'ordre de S. Basile, combattit vigoureusement cette secte, qui, malgré son absurdité, fut favorisée & protégée hautement par les empereurs Jean Cantacuzene & Jean Paléologue.

Dans l'Eglise Latine, on apperçoit aussi des traces du Quiétisme dès le XIVe siécle. Jean Rusbroc est regardé comme le premier qui ait paru donner dans ces mysticités dangereuses, quoique lui-même se soit élevé contre les faux spirituels de son temps, dans son Traité des Noces spirituelles. Rusbroc prétendoit que tout ce qu'il avoit écrit lui avoit été inspiré par le Saint-Esprit. Lorsqu'il croyoit sentir le mouvement de la grace, il se retiroit dans une forêt du lieu de sa demeure; & là il écrivoit ce qui lui étoit inspiré; ce qui n'empêche pas que le célebre Gerson n'ait regardé la plûpart des ouvrages de Rusbroc comme le fruit d'une imagination échauffée qui s'égare dans ses visions. Cependant c'est un des Quiétistes les plus modérés. Marie Dagréda, Jean Labadie, mademoiselle Bourignon, le ministre Poiret, & sur-tout Michel Molinos, ont été bien plus avant.

Digitized by Google

Molinos, le plus fameux de tous les Quiétiſtes, & qui en eſt regardé comme le chef, prétendoit qu'il falloit s'anéantir pour s'unir à Dieu, & demeurer enſuite en repos ſans s'inquiéter de ce qui arriveroit au corps. Il enſeignoit qu'aucun acte n'étoit méritoire ni criminel dans cet état d'anéantiſſement, parce qu'alors l'ame ni ſes puiſſances, abſorbées en Dieu, n'y prenoient aucune part. Il répandit long-temps dans Rome cette doctrine déteſtable, qui ouvroit la porte aux déſordres les plus honteux. *Voyez l'article* MOLINOS.

La doctrine du Quiétiſme fit auſſi de grands progrès en France. Un Provençal, nommé *Malaval*, la publia dans un livre intitulé *Pratique facile pour élever l'ame à la contemplation*, dans lequel il avoit receuilli la plûpart des ſentiments de Molinos. Ce livre, dont on ne connut pas d'abord tout le danger, eut un grand cours, & fit illuſion à un très-grand nombre de perſonnes. Parmi celles qu'il ſéduiſit, on diſtingue particuliérement l'abbé d'Eſtival, de l'ordre des Prémontrés, en Lorraine. Cet abbé goûta tellement la doctrine de Malaval, qu'il vint à Paris pour l'enſeigner, & tint, dans cette ville, des conférences où il donnoit publiquement des leçons de Quiétiſme. Malaval & l'abbé ſon apôtre ne firent que préparer les voies à un Quiétiſte beaucoup plus célebre. Ce Quiétiſte fut madame la Mothe-Guyon, ſi connue par la fameuſe querelle que ſa doctrine ſuſcita entre deux illuſtres prélats.

L'hiſtoire de cette querelle eſt aſſez intéreſſante pour mériter un détail circonſtancié, dont nous prendrons la plus grande partie dans les *Mémoires de madame de Maintenon*, par M. de la Baumelle, & dans la *Relation du Quiétiſme*, par M. Phelipaux, docteur de Sorbonne. Jeanne-Marie Bouvieres de la Mothe, née à Montargis, de parents nobles, fut mariée à dix-huit ans au fils du célebre Guyon, qui devoit ſa nobleſſe & ſa fortune à la belle entrepriſe du canal de Briare. Elle avoit beaucoup de nobleſſe dans les traits, de la douceur dans les yeux, une bouche formée pour la perſuaſion, l'humeur la plus inſinuante, &

Digitized by Google

l'éloquence la plus naïve. Son imagination tendre & flexible se tourna de bonne heure vers les choses du ciel. Son goût naissant de spiritualité fut fortifié par son directeur. Dom François Lacombe, religieux Barnabite, s'empara de sa confiance, & mit ses erreurs en système. Lacombe étoit un homme d'un esprit subtil & pénétrant, d'une taille assez grande, composé dans son extérieur, affectant un air de modestie & de sainteté, quoiqu'on remarquât dans son visage je ne sçais quoi de sinistre. Il avoit été fort débauché dans sa jeunesse: ayant éprouvé des remords, il chercha dans la doctrine du Quiétisme des motifs pour les étouffer. Depuis plusieurs années, il couvroit du voile de la spiritualité la corruption de son ame, lorsque madame Guyon le choisit pour son directeur. Cette dame fit des progrès rapides sous un tel maître: demeurée veuve à vingt-deux ans, maîtresse de grands biens, elle résolut, par l'avis de Lacombe, de travailler au salut de son prochain, c'est-à-dire à la propagation du Quiétisme. Les malheurs de Molinos ne l'effrayerent point; cependant son mari, avant de mourir, lui avoit en quelque sorte prédit sa destinée, en lui disant: « Je crains bien que vos sin» gularités ne vous attirent bien des affaires. » Elle étoit très-propre à former une secte. De la beauté, de l'esprit, de l'éloquence, des richesses, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour faire bien des prosélites. Pleine de ce zele qu'on a toujours pour ses opinions quand on les croit nouvelles ou à soi, elle alla les répandre dans le pays de Gex, dans le Dauphiné & le Piémont; mais elle fut priée de sortir de tous les endroits où l'on s'apperçut qu'elle dogmatisoit. Pendant le cours de ses voyages, elle composa un livre intitulé *Moyen court & facile de faire oraison*; un autre qui avoit pour titre *les Torrents*, une interprétation mystique du Cantique de Salomon. Ces ouvrages sont curieux par un galimatias singulier. Elle eut beaucoup de disciples: sa doctrine flattoit l'orgueil & soulageoit la paresse. On alloit à la plus sublime perfection par un chemin semé de fleurs. Le

Digitized by Google

ſimple acte de la vue de Dieu en ſoi-même ſuffiſoit. Les eccléſiaſtiques ſe croyoient diſpenſés du bréviaire, les fideles d'une vie active; les vieux pécheurs entroient de plein vol dans la chambre de l'époux: il ne falloit qu'aimer. Madame Guyon étant à Grenoble l'an 1683, le jour de la Purification elle eut un ſonge merveilleux, où elle vit la perſécution que l'enfer ſuſciteroit contre la nouvelle ſpiritualité qu'elle prêchoit, & la victoire ſignalée que remporteroit l'eſprit d'oraiſon. Le 28 Février elle écrivit à ce ſujet une grande lettre à ſon directeur, dans laquelle elle lui faiſoit le récit de ce ſonge; c'eſt ainſi qu'elle s'exprime dans un endroit de cette lettre: « La femme ſera enceinte, » c'eſt-à-dire pleine de l'eſprit intérieur; & le dragon » ſe tiendra debout devant elle, ſans pourtant lui » nuire, parce qu'elle eſt environnée du ſoleil de juſ- » tice, qu'elle a la lune ſous ſes pieds, qui eſt la ma- » lice & l'inconſtance, & que les vertus de Dieu » lui ſerviront de couronne. Mais il ne laiſſera pas » de ſe tenir toujours debout devant elle, & de la » perſécuter de cette maniere: mais, quoiqu'elle ſouffre » long-temps de terribles douleurs de l'enfantement ſpi- » rituel, Dieu protégera ſon fruit; &, lorſqu'il ſera » véritablement produit & non connu, il ſera caché » en Dieu juſqu'au jour de la manifeſtation, juſqu'à » ce que la paix ſoit ſur la terre. La femme ſera dans » le déſert, ſans ſoutien humain, cachée & inconnue: » on vomira contre elle les fleuves de la calomnie » & de la perſécution; mais elle ſera aideé des ailes » de la colombe; &, ne touchant pas à la terre, le » fleuve ſera englouti, durant qu'elle demeurera inté- » rieurement libre, qu'elle volera comme la colombe, » & qu'elle ſe repoſera véritablement ſans crainte, » ſans ſoins & ſans ſoucis. Il eſt dit qu'elle y ſera nour- » rie, & non qu'elle s'y nourrira, ſa perte ne lui per- » mettant pas de faire réflexion ſur ce qu'elle devien- » dra, & de penſer pour peu que ce ſoit à elle. Dieu » en aura ſoin. Je prie Dieu, ſi c'eſt ſa gloire, de vous » donner l'intelligence de tout ceci. »

Il eſt vrai qu'il étoit beſoin d'une lumiere plus que naturelle,

Digitized by Google

naturelle, pour comprendre un pareil galimatias. Au reste on sera moins surpris que madame Guyon ait fait un songe si extraordinaire, lorsque l'on sçaura qu'elle avoit eu pendant vingt-deux jours une fiévre continue; mais ce qui doit étonner, c'est que ses partisans, sur la foi d'un tel songe, aient pu se persuader qu'elle étoit une véritable prophétesse.

Madame Guyon & Lacombe résolurent de venir à Paris, persuadés que dans cette grande ville ils pourroient dogmatiser plus aisément, & seroient moins éclairés: ils se trompoient. A peine arrivée à Paris, madame Guyon fut enfermée dans le couvent des filles de la Visitation de la rue S. Antoine, par un ordre du roi, que l'archevêque de Paris avoit obtenu. Lacombe, son directeur, fut mis à la Bastille. On l'accusa d'avoir séduit sa pénitente, & d'avoir profité de ses moments de folie pour attenter à sa vertu. Madame Guyon fut examinée par Chéron, official de l'archevêque. Elle édifia les religieuses, en attira quelques-unes à son parti, & les attendrit toutes. Dans le monde elle avoit des partisans, à la cour des protecteurs; cependant madame de la Maison-Fort, sa cousine, fut la seule qui osa parler pour elle. La Maison-Fort étoit d'une ancienne famille de Berry: dès l'âge de douze ans, elle fut reçue parmi les chanoinesses de Poussay, abbaye ouverte à la seule noblesse. Bien faite, aimable, pleine d'imagination & de candeur, persécutée par une injuste marâtre, elle fut présentée à madame de Maintenon par l'abbé Gobelin, & admise à Saint-Cyr pour en perfectionner l'éducation. Elle fit éclater dans cette maison un zele ardent qui lui mérita la confiance de l'institutrice. Trop dissipée pour songer à faire des vœux, trop orgueilleuse pour obéir à une femme, elle goûtoit madame Guyon, & ne pouvoit se résoudre à suivre ses conseils & à renoncer au monde; aussi madame Guyon lui disoit-elle: « Pour » vous gouverner, ma cousine, il faut un bonnet quarré. »

Madame de la Maison-Fort, à la priere de M. de Lassau, prêtre de la Mission, dit à madame de Maintenon que madame Guyon n'étoit coupable que d'un excès d'amour pour Dieu; que toutes les calomnies débitées

Digitized by Google

contre elle étoient inventées par des parents avides de son bien. Madame de Maintenon en parla au roi, qu'elle trouva fort prévenu par le P. de la Chaise. Madame de Maintenon fut prévenue elle-même contre sa protégée par le P. de la Mothe, Barnabite, beau-frere de madame Guyon. Madame de Miramion voulut voir par ses yeux si madame Guyon étoit aussi coupable ou aussi folle qu'on le disoit: elle alla au couvent, interrogea la supérieure, entendit l'éloge de la prisonniere, fit un rapport favorable à madame de Maintenon, qui, ravie de s'être trompée, & fâchée de l'avoir été, promit de parler encore au roi. Madame de la Maison-Fort fit agir les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemar, dont la piété n'étoit pas suspecte. Madame Guyon eut à la cour un parti dont elle ne se doutoit pas dans sa retraite. Pressé par Madame de Maintenon, à demi instruit par les murmures des courtisans, le roi dit qu'on présentât un placet. Sur l'exposé, il ordonna qu'on relâchât la prisonniere. Avant d'élargir madame Guyon, l'archevêque de Paris voulut lui faire passer un acte qui prouvoit qu'elle avoit débité une doctrine répréhensible: elle refusa de le signer, soutenant qu'il n'y avoit point d'hérésies dans ses livres; mais madame de Maintenon lui fit dire de signer: elle obéit à sa protectrice, & fut élargie. Les duchesses de Chevreuse & de Beauvilliers, la princesse d'Harcourt, la marquise de Mont-Chevreuil, madame de Miramion, témoignerent à madame Guyon la joie qu'elles avoient de son élargissement, & l'inviterent d'aller à Versailles. M. de Charost lui prêta son appartement. Le duc de Béthune son pere, enveloppé dans la disgrace de Fouquet, dont il avoit épousé la sœur, exilé à Montargis, avoit logé chez le pere de madame Guyon, & transmis à ses enfants la reconnoissance qu'il devoit à la famille qui l'avoit secouru dans l'adversité. La doctrine de madame Guyon fut goûtée à la cour. Madame de Maintenon fut curieuse d'entretenir une personne si extraordinaire: les duchesses s'empresserent d'accompagner madame Guyon à cette visite. Ses

Digitized by Google

charmes, son esprit, ses malheurs, je ne sçais quoi qui persuade, sa douceur, sa patience, tout se réunit pour convaincre madame de Maintenon qu'elle n'avoit jamais mieux employé son crédit. Elle lui donna des marques d'estime, & sa confiance crut de jour en jour. Les visites de la nouvelle sainte furent fréquentes : ce n'étoient plus des heures rapides, c'étoient des jours entiers passés avec elle ; & plus on la voyoit, plus on en étoit charmé. Etoit-on accablé de chagrin & de fatigue, madame Guyon étoit appellée, & sa conversation étoit également propre à délasser & à consoler. Madame de Miramion la reçut dans sa communauté. Madame Guyon en sortoit quelquefois pour aller voir madame de Charost à Benne, d'où elle passoit à Saint-Cyr. Elle y séjournoit quelques jours, elle y distribuoit ses livres ; les dames de S. Louis se passionnoient pour elle par imitation & par goût ; & tandis que madame de Maintenon bénissoit le Ciel du succès de ses soins, l'erreur s'y glissoit sous le masque de la piété.

Chaque jour voyoit grossir le nombre des disciples de la visionnaire : bientôt elle en eut un qui en valoit des milliers ; ce fut l'abbé de Fénélon. « Un jour » elle l'ouït nommer. Elle en fut toute occupée avec » une extrême force & douceur ; il lui sembla que » *l'Amour* (c'est ainsi que madame Guyon appelloit » Jesus-Christ) le lui unissoit intimement, & qu'il » se faisoit de lui à elle comme une filiation spiri» tuelle. J'eus occasion, dit-elle,* de le voir le len» demain. Je sentois intérieurement qu'il ne me goû» toit point, & j'éprouvai pourtant un je ne sçais » quoi qui me faisoit tendre de verser mon cœur dans » le sien. Mais je ne trouvai pas que son cœur m'en» tendît, & Dieu sçait ce que je souffris la nuit ! Le jour » je le revis : nous restâmes quelque temps en silence, » & le nuage s'éclaircit un peu ; mais qu'il étoit encore » loin de ce que je le souhaitois ! Je souffris huit jours » entiers, & je me trouvai unie à lui sans obstacle ;

* *Vie de madame Guyon*, troisieme Partie, page 102.

Digitized by Google

» & depuis, notre union augmente ſans ceſſe, tou-» jours plus pure, toujours plus vive, toujours ineſ-» fable: il me ſemble que mon ame a un rapport entier » avec la ſienne. O mon fils! mon cœur eſt collé » au cœur de Jonathas. Je mourrois s'il y avoit le » moindre entre-deux entre toi & moi, entre nous » & Dieu. O mon fils! » De pareils ſentiments étoient bien capables de faire impreſſion ſur le cœur tendre & affectueux de l'auteur du Télémaque.

L'abbé de Fénelon, né dans le Périgord, de parents nobles, élevé par l'évêque de Sarlat ſon oncle, dirigé au ſéminaire de S. Sulpice par l'abbé Tronſon, plus appliqué dès ſa jeuneſſe à l'étude de l'Ecriture ſainte qu'à celle des Peres, employé avec ſuccès à la converſion des Proteſtants, ſupérieur des nouvelles Catholiques, exclus juſqu'alors des dignités eccléſiaſtiques, parce qu'il étoit ſoupçonné de Janſéniſme; Fénélon venoit enfin de diſſiper tous les ſoupçons formés contre lui, & de recueillir le fruit de ſes études & de ſa patience. Ses ſermons avoient commencé ſa réputation; la mort chrétienne du vieux duc de Mortemar, qu'il avoit préparé à ce terrible paſſage, l'avoit achevée.

Le roi avoit nommé le duc de Beauvilliers gouverneur de M. le duc de Bourgogne. Le précepto-rat étoit fort brigué; le choix en fut abandonné au gouverneur. Beauvilliers jetta les yeux ſur l'abbé de Fénelon, qu'il connoiſſoit depuis long-temps. Il falloit écarter les ſoupçons de Janſéniſme. Il recourut à madame de Maintenon, & lui fit le portrait le plus avantageux & le plus naturel de l'abbé. Madame de Maintenon conſulta ſéparément l'abbé Tronſon, ſupérieur de ſaint Sulpice; l'abbé Hébert, curé de Verſailles; le pere Valois, Jéſuite; Boſſuet, évêque de Meaux: tous ſe réunirent à parler en faveur de Fénelon. Elle dit au roi que le duc de Bourgogne ne pouvoit être mieux inſtruit que par un homme qui avoit ſçu ſe concilier les ſuffrages de gens d'un caractere ſi oppoſé. Fénelon fut nommé précepteur; & le choix fut ſi applaudi, que l'académie d'Angers le propoſa

Digitized by Google

pour sujet du prix qu'elle distribue toutes les années. Tout à la fois l'homme à la mode & le saint de la cour, il étoit souhaité par-tout, & ne se montroit qu'à quelques amis utiles & choisis. Il réunissoit tout l'enjouement, toute la complaisance que demande le commerce des femmes, avec toute la modestie qu'exigeoit son état. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il avoit des manieres pleines de graces, une imagination vive, une éloquence touchante, un style plein de vérité & de goût, une théologie affectueuse, un visage doux, un air riant. Le feu de ses yeux annonçoit les plus impérieuses passions, & sa conduite la plus étonnante victoire. Voilà le prosélyte que madame Guyon met à la tête du Quiétisme. Jamais hérésie ne s'étoit insinuée plus agréablement.

L'abbé de Fénelon n'adopta pas tout d'un coup le système de madame Guyon. Il fit ses objections; elle y répondit. « Mon fils, lui disoit-elle, êtes-vous satisfait? La doctrine de l'oraison entre-t-elle dans » votre tête? — Oui, madame, repartoit l'abbé, » & même par la porte cochere. » Fénelon se livra tout entier à l'étude des livres mystiques. Son imagination s'enflamma. Il ne vit en madame Guyon qu'une ame brûlante de l'amour divin, ame simple & sans fard, dont les erreurs mêmes étoient respectables, puisqu'elles tiroient leur origine des principes les plus sublimes & les plus saints. D'ailleurs elle étoit persécutée; & Fénelon avoit ce penchant, cette sensibilité pour les malheureux, vertu si inutile dans le monde, & si funeste à la cour.

Le Quiétisme, soutenu par un homme d'un si grand mérite & si bien à la cour, fit à Paris des progrès rapides. Dans cette grande ville, on ne parloit plus que le jargon des mystiques, si commode pour les esprits qui n'ont nulle précision dans les idées. Quelques dames de Saint-Cyr témoignerent à madame de Maintenon qu'elles trouvoient dans les entretiens de madame Guyon quelque chose qui les portoit à Dieu. Sans trop approfondir ce que c'étoit, peut-être même

Digitized by Google

trompée par ſa piété, madame de Maintenon leur permit de prendre confiance en elle. Toutes les fois que Madame Guyon alloit à Saint-Cyr, elle étoit écoutée comme un oracle, & reconduite comme une ſainte. Les dames qui n'avoient pas de dévotion en acquirent; celles qui en avoient en eurent davantage. Il n'eſt pas étonnant qu'elle trouvât des diſciples parmi tant d'eſprits tendres & acceſſibles à tous les ſentiments de la piété. Pendant quatre années, madame de Maintenon combla de bontés madame Guyon; elle l'avoit ſouvent à ſa table, & s'en ſervoit pour inſpirer le goût de la piété à quelques jeunes dames dont l'exemple pouvoit influer ſur le reſte de la cour. On tenoit trois fois la ſemaine des aſſemblées aux hôtels de Chevreuſe & de Beauvilliers, où l'on avoit pratiqué de petits appartements. Là, après un repas frugal où nul domeſtique n'étoit admis, on faiſoit des conférences ſur des matieres ſpirituelles, on agitoit pluſieurs affaires qui tendoient à l'avancement du regne de Dieu. L'abbé de Fénelon préſidoit à ces myſteres. Les courtiſans murmuroient de ces aſſemblées, dont ils ne pénétroient pas le ſecret. Madame Guyon prêchoit quelquefois dans ces aſſemblées. Elle exigeoit de ſes auditeurs qu'ils lui rendiſſent compte de leurs plus ſecrettes penſées. Madame la ducheſſe de Guiche ayant éclaté de rire à l'endroit le plus pathétique, madame Guyon exigea qu'elle prononçât tout haut le ſujet de ſa diſtraction. Après s'être un peu défendue: « Eh bien, dit la ducheſſe, je » penſois que vous êtiez folle, & que nous ne l'étions » gueres moins. » Cependant pluſieurs eccléſiaſtiques prirent ombrage de ces conférences, où ils n'étoient point admis. L'archevêque de Paris, qui vouloit perdre Fénelon, fit propoſer à la Sorbonne un cas de conſcience. On demandoit ſi un prince pouvoit ſouffrir auprès de ſes enfants un précepteur ſoupçonné de Quiétiſme. M. Boſſuet empêcha la ſolution du problême: Fénelon étoit ſon ami. On repréſenta à madame de Maintenon que madame Guyon troubloit l'ordre de Saint-Cyr, qu'elle y introduiſoit une

Digitized by Google

méthode particuliere, & que ſes éleves avoient plus de déférence pour les déciſions d'une femme, que pour les ordres d'un évêque. Ces plaintes étoient vraies en partie. Les écrits de madame Guyon étoient lus avec avidité à Saint-Cyr; & madame Du Péron, alors maîtreſſe des novices, étoit preſque la ſeule qui ne donnât point dans la nouvelle ſpiritualité. Ses novices n'obéiſſoient plus: on avoit des extaſes; le goût pour l'oraiſon devenoit ſi vif, ſi incommode, que les devoirs les plus eſſentiels étoient négligés. L'une, au lieu de balayer, reſtoit nonchalamment appuyée ſur ſon balai; l'autre, au lieu de vaquer à l'inſtruction des demoiſelles, entroit en inſpiration, & s'abandonnoit à l'Eſprit. La ſous-maîtreſſe menoit furtivement les illuminées dans quelque réduit ſecret, où l'on ſe nourriſſoit de la doctrine de madame Guyon. Sous prétexte de tendre à la perfection, on négligeoit la regle commune qui y conduit. L'évêque de Chartres accourut à la vue du danger: il parla en particulier à toutes les dames, il les perſuada toutes; mais la Maiſon-Fort ſe ſouleva contre lui, critiqua quelques nouveaux réglements, & ſe moqua des confeſſeurs. Monſieur de Chartres exigea qu'on lui remît tous les livres de madame Guyon, imprimés ou manuſcrits. Madame de Maintenon tira de ſa poche, ſans héſiter le *Moyen court*, & toutes les dames l'imiterent, quoiqu'à regret. Fénelon engagea la Maiſon-Fort à ſe ſoumettre à ſon évêque, & la détermina à faire des vœux ſolemnels, pour leſquels elle avoit témoigné beaucoup d'averſion. Madame Guyon fut priée de ne plus aller à Saint-Cyr, mais on toléra un commerce de lettres entr'elle & les dames de Saint-Cyr. Elle leur en écrivoit de très-édifiantes, qui paſſoient toutes par les mains de madame de Maintenon, dont la vigilance ne dédaignoit pas les détails les moins importants. Une copie, échappée aux recherches de l'évêque de Chartres, multiplia les exemplaires du *Moyen court* & des *Torrents*. La nuit on liſoit ces livres, le jour on les mettoit en pratique; & madame Guyon,

Digitized by Google

quoique absente, régnoit à Saint-Cyr comme si elle en eût été la supérieure.

Cependant il se formoit contre elle un terrible orage. M. l'évêque de Châlons, MM. Tiberge & Brisacier, M. Jolly, le P. Bourdaloue, M. Tronson, se réunirent tous à désapprouver par écrit le *Moyen court* de madame Guyon. Madame de Maintenon, docile à la voix des pasteurs ; incertaine des suites qu'auroient les accusations intentées contre madame Guyon, lui persuada de conjurer l'orage par la retraite. Madame Guyon quitta le monde, & se réfugia dans la solitude. Ce fut en vain : on l'accusa de répandre de loin le poison du Quiétisme. Les confesseurs ne parloient que de crimes qu'on s'accusoit d'avoir commis d'après ses principes. On disoit ouvertement qu'elle perdoit tout le monde, & qu'il falloit l'enfermer. Madame de Maintenon ne l'abandonna point encore ; mais elle lui défendit absolument tout commerce avec Saint-Cyr, & pria l'évêque supérieur de cette maison d'y supprimer tous les écrits de cette dame. Cette conduite n'empêcha pas qu'elle ne se joignît aux Beauvilliers, aux Colberts & aux Chevreuses, pour défendre madame Guyon. Elle promit d'appuyer un Mémoire apologétique qu'on avoit fait en sa faveur ; mais madame Guyon dédaigna d'être justifiée, remercia ses protecteurs, les pria de retirer le Mémoire qui étoit déja donné, & se jetta dans les bras de l'*Amour*. Elle étoit si persuadée de son innocence & de la droiture de ses sentiments, qu'elle demanda des Commissaires pour juger de sa doctrine & de ses mœurs. Elle n'en obtint que pour juger de sa doctrine. Madame de Maintenon crut que, le fonds une fois décidé, toutes les calomnies tomberoient d'elles-mêmes. La Commission fut nommée, & formée par M. de Meaux, par M. de Châlons, & par M. Tronson, supérieur de saint Sulpice. Tous les livres & manuscrits de madame Guyon furent confiés à M. de Meaux. Ce sçavant prélat les lut avec attention. Il fut particuliérement choqué des extravagances

Digitized by Google

qu'il rencontra dans la vie de cette dame, composée par elle-même. Il étoit dit, dans cette vie, que Dieu donnoit à madame Guyon une surabondance de graces dont elle crevoit, au pied de la lettre. Il la falloit délacer: dans cet état, on la mettoit souvent sur son lit; on venoit recevoir la grace dont elle étoit pleine, & c'étoit le seul moyen de la soulager. Pour participer à cette abondance de grace, il suffisoit d'être assis auprès d'elle; cette communication se faisoit en silence, sans aucune priere, sans aucune invocation de Dieu. Au reste, elle disoit très-expressément que ces graces n'étoient point pour elle; qu'elle n'en avoit aucun besoin, étant pleine par ailleurs, & que cette surabondance étoit pour les autres. Il faut entendre madame Guyon s'expliquer elle-même sur cette matiere: « Ceux, dit-elle, que Notre-Seigneur » m'a donnés, mes véritables enfants, ont une ten» dance à demeurer en silence auprès de moi; je » découvre leurs besoins, & leur communique en » Dieu ce qui leur manque. A mesure qu'on reçoit » la grace autour de moi, je me sens peu à peu vui» der & soulager: chacun reçoit sa grace, selon son » degré d'oraison, & éprouve auprès de moi cette » plénitude de graces apportée par Jesus-Christ. » C'est comme une écluse qui se décharge avec pro» fusion. » Ce qu'elle raconte avec plus de soin, c'est qu'il n'y avoit rien pour elle dans cette plénitude; par-tout elle répete qu'il n'y avoit dans elle rien de vuide. « Je suis, dit-elle, depuis bien des » années, dans un état également nu & vuide en ap» parence; je ne laisse pas d'être très-pleine. Une eau » qui rempliroit un bassin, tant qu'elle se trouve dans » les bornes de ce qu'il peut contenir, ne fait rien » distinguer de sa plénitude; mais, qu'on lui verse » une surabondance, il faut qu'il se décharge ou » qu'il creve. Je ne sens jamais rien pour moi-même; » mais, lorsqu'on remue par quelque chose ce fond » intimement plein & tranquille, cela fait sentir la » plénitude avec tant d'excès qu'elle rejaillit sur les » sens; c'est un regorgement de plénitude, un rejail-

Digitized by Google

» liſſement d'un fond comblé, & toujours plein pour » toutes les ames qui ont beſoin de puiſer les eaux » de cette plénitude ; c'eſt le réſervoir divin où les » enfants de la ſageſſe puiſent inceſſamment ce qui » leur faut. »

M. de Meaux, étonné de ces ſuperbes communications de graces, & de ces regorgements inouis, écrivit de Meaux à Paris, qu'il lui en défendoit l'uſage juſqu'à ce que la choſe eût été plus examinée. Ce ne fut pas la ſeule extravagance qui le choqua dans la vie de madame Guyon ; il y trouva encore 1° Que, par un état & une deſtination apoſtolique, non-ſeulement elle voyoit clair dans le fond des ames, « mais encore qu'elle recevoit une autorité mi- » raculeuſe ſur les ames & ſur les corps de ceux que » Notre-Seigneur lui avoit donnés. Leur état intérieur » ſembloit, dit-elle, être en ma main, ſans qu'ils » ſçuſſent comment, ni pourquoi. Ils ne pouvoient » s'empêcher de m'appeller leur mere ; & quand ils » avoient goûté ma direction, toute autre conduite » leur étoit à charge. » C'eſt ſur ce fondement qu'elle ſe mêloit de diriger avec une autorité étonnante.

2° Qu'elle ſe donnoit pour prophéteſſe, & qu'elle ſe mêloit de faire des prédictions.

3° Il y trouva un ſonge merveilleux qu'elle donnoit comme un grand myſtere, & comme le fondement de ſa perfection. Elle fut, dit-elle, tranſportée en ſonge dans une chambre à deux lits. — A quoi bon ces lits, demanda madame Guyon ? — En voilà un, répondit Jeſus-Chriſt, pour ma mere ; l'autre eſt pour vous, ma chere épouſe. Elle étoit perſuadée que ce titre d'épouſe l'avoit miſe dans un état où elle ne pouvoit plus prier les ſaints, ni même la vierge : « Car ce n'eſt pas, dit- » elle, à l'épouſe, mais aux domeſtiques, à prier les » autres de prier pour eux. » Auſſi l'erreur la plus répandue dans ſes écrits, étoit l'excluſion de tout deſir & de toute demande pour ſoi-même.

M. de Meaux, après avoir exactement lu tous les écrits de madame Guyon, revint à Paris au mois de Janvier 1694. Madame Guyon, ayant ſçu ſon arrivée,

Digitized by Google

lui écrivit pour le prier de lui faire ſçavoir le temps & le lieu où elle pourroit avoir l'honneur de le voir. Ils convinrent qu'ils ſe rendroient aux Filles du ſaint Sacrement du fauxbourg S. Germain, & que de-là ils iroient dans une maiſon voiſine. M. de Meaux rapporte lui-même ce qui ſe paſſa dans cette conférence Après avoir montré à madame Guyon l'abſurdité de ſa prétendue communication de graces, il s'attacha fortement à combattre le fond de ſes erreurs. Il lui montra dans ſes écrits, il lui fit répéter pluſieurs fois, que toute demande pour ſoi eſt intéreſſée, contraire au pur amour & à la conformité de la volonté de Dieu; & enfin, très-préciſément, qu'elle ne pouvoit rien demander pour elle. — Quoi! lui diſoit-il, vous ne pouvez rien demander pour vous? — Non, répondit-elle, je ne le puis. Elle s'embarraſſa beaucoup ſur les demandes particulieres de l'oraiſon dominicale. Le prélat lui diſoit: Quoi! vous ne pouvez pas demander à Dieu la rémiſſion de vos péchés? — Non, repartit-elle. — Eh bien! reprit auſſi-tôt le prélat, moi que vous rendez l'arbitre de votre oraiſon, je vous ordonne, & Dieu par ma bouche, de dire après moi: Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés. — Je puis bien, dit-elle, répéter ces paroles; mais d'en faire entrer le ſentiment dans mon cœur, c'eſt contre mon oraiſon. Ce fut là que le prélat lui déclara qu'avec une telle doctrine, il ne pouvoit plus lui permettre l'uſage des ſacrements, & que ſa propoſition étoit hérétique. Madame Guyon intimidée promit plus de docilité, & témoigna qu'elle étoit diſpoſée à ſe ſoumettre.

Cependant les trois commiſſaires nommés pour la déciſion de cette affaire s'aſſemblerent à Iſſi, maiſon du ſéminaire de S. Sulpice, où M. Tronſon étoit retenu par ſes infirmités, & ils y tinrent pluſieurs conférences. L'archevêque de Paris l'ayant appris, ſe plaignit hautement qu'on empiétoit ſur ſes droits, en lui ôtant la connoiſſance d'une héréſie née dans ſon diocèſe. Il ſe hâta de s'en venger, en précipitant une cenſure publique des livres que l'on examinoit. Cet acte d'autorité fut mal reçu. L'archevêque ſe rendit à la cour, & demanda audience au roi. Il lui

Digitized by Google

dit que les évêques de Meaux & de Châlons tenoient des conférences ſecrettes à Iſſi. — Je le ſçais, répondit le roi. — Ces aſſemblées, reprit l'archevêque, peuvent couvrir quelque complot. — Je connois ces prélats, repartit le roi. — Ils jugent madame Guyon, repliqua l'archevêque; elle eſt dans mon dioceſe; c'eſt à moi à prononcer, & je l'ai fait. — Ce qu'ils feront, dit le roi, vaudra encore mieux. Boſſuet ſçut cet entretien par madame de Maintenon. Pour ôter tout ombrage à ſon métropolitain, il alla le féliciter ſur ſa cenſure, & lui promit que celle d'Iſſi condamneroit les mêmes erreurs d'après les mêmes principes. Les prélats n'interrompirent donc point leurs conférences d'Iſſi. Après de mûres délibérations, ils dreſſerent trente-quatre articles qui contenoient tout ce que l'on devoit croire ſur la matiere qui étoit en conteſtation. Ces articles étoient une véritable condamnation de la doctrine de madame Guyon, dont les principes étoient fort différents. M. de Fénelon, nouvellement nommé à l'archevêché de Cambrai, ſigna cependant ces articles; mais il déclara qu'il ne les ſignoit pas par perſuaſion, mais par déférence. Madame Guyon y ſouſcrivit auſſi, ſentant combien la réſiſtance ſeroit dangereuſe pour elle. Elle étoit alors au monaſtere de la Viſitation de ſainte Marie de Meaux. Quelque temps après, feignant une indiſpoſition, elle demanda permiſſion d'aller aux eaux de Bourbon; &, afin de mieux cacher ſon deſſein, elle pria d'être reçue, au retour des eaux, dans le même monaſtere où elle retint ſon appartement. L'évêque de Meaux lui dit qu'il alloit inceſſamment à Verſailles, qu'il rendroit au roi un compte exact de ſa ſoumiſſion, & qu'il ne doutoit point que le roi n'accordât la permiſſion qu'elle demandoit. Il partit enſuite pour Verſailles, le 11 Juillet 1695. Le même jour, il rencontra, ſur le chemin de Paris, la ducheſſe de Mortemar & la comteſſe de Guiche qui alloient à Meaux. Le lendemain elles amenerent madame Guyon à Paris. Alors on connut ſon mauvais deſſein: elle n'alla point aux eaux de Bourbon; elle demeura cachée à Paris, au fauxbourg ſaint Antoine, dans une petite maiſon vers la Raquette, où

Digitized by Google

elle n'étoit visitée qu'en secret & de ses plus intimes amis. Le roi, indigné de sa mauvaise foi, donna ordre au fameux Desgrès de la chercher & de l'arrêter. Desgrès se mit aussi-tôt en devoir d'exécuter cet ordre. Sa diligence & son adresse furent long-temps inutiles; enfin, informé, par un de ses espions, que tous ceux qui entroient dans une certaine maison en avoient la clef, & n'étoient point obligés de frapper à la porte, il entra dans cette maison, & y arrêta, au mois de Décembre de la même année, madame Guyon, avec deux demoiselles, & une espece d'abbé nommé Couturier, qu'il conduisit séparément au bois de Vincennes.

Pendant que madame Guyon étoit à Vincennes, Fénelon travailloit, à Cambrai, à la justifier, à se justifier lui-même, à prouver l'orthodoxie des Mystiques; & Bossuet déclamoit, à Saint-Cyr, contre le Quiétisme dans des conférences où les dames lui proposoient leurs doutes, qu'il dissipoit avec l'éloquence la plus solide. La Maison-Fort, le bel-esprit de la communauté, ne se rendit point aux premieres instructions de M. de Meaux; elle écrivit ses difficultés. On a encore cet écrit, où l'on voit une décomposition d'idées & de sentiments, une métaphysique, une sagacité qui étonneroient dans un homme. L'évêque y répondit, & la Maison-Fort parut satisfaite de ses réponses.

Le livre de Fénelon parut enfin, sous le titre d'*Explication des Maximes des Saints*. Le style en étoit pur, élégant, tendre; les principes présentés avec art, les contradictions sauvées avec adresse. On y voyoit un homme qui tantôt donnoit trop à la charité, tantôt ne donnoit pas assez à l'espérance. Parmi ses propositions, les unes établissoient la réalité d'un état dans lequel on aime Dieu ici-bas uniquement pour lui-même; les autres vouloient qu'une ame peinée pût, dans le temps de ce que les mystiques appellent les dernieres épreuves, faire à Dieu un sacrifice absolu du paradis & de son salut. M. de Fénelon lut son livre à M. de Noailles, qui venoit de passer de l'évêché de Châlons à l'archevêché de Paris, qui lui conseilla de le supprimer; mais l'abbé Pirot, chancelier de l'Eglise de Paris & profes-

Digitized by Google

ſeur de Sorbonne, & les Jéſuites du college de Clermont, n'en porterent pas le même jugement. Le premier dit que c'etoit un *livre d'or*, & les ſeconds promirent de le ſoutenir de tout leur crédit. Les Quiétiſtes conçurent de grandes eſpérances; ils répandirent une eſtampe pour annoncer l'accompliſſement de la prophétie de madame Guyon, qui avoit prédit que l'oraiſon revivroit ſous un enfant, c'eſt-à-dire, ſous M. le duc de Bourgogne. Ce tableau, propoſé par Fénelon, deſſiné par Sylveſtre, gravé par Leclerc, repréſentoit le duc de Bourgogne en habit de berger, une houlette à la main, au milieu d'un troupeau d'animaux de toute eſpece, avec ces paroles du onzieme chapitre d'Iſaïe: *Puer parvulus illuminabit eos.* M. le duc d'Anjou étoit dans un coin, repréſenté ſous la figure d'un enfant nu qui tiroit un ſerpent de ſon trou; & M. le duc de Berry, encore à la mamelle entre les bras de ſa nourrice, ſe jouoit avec un aſpic qu'il tenoit à la main. L'on prétendoit repréſenter par ces emblêmes tous les états & toutes les paſſions calmées & vaincues par l'eſprit d'oraiſon que madame Guyon avoit introduit.

Fénelon étant à Cambrai, le duc de Beauvilliers fit les honneurs du livre qu'il avoit fait imprimer; en préſenta un au roi à Marly, & en envoya un à Boſſuet. Pontchartrain, alors contrôleur-général, depuis chancelier, dénonça le livre au roi, & lui dit qu'il n'étoit approuvé que par des frippons ou par des dupes. Maurice le Tellier, archevêque de Reims, écrivit ſur le même ton à ſa majeſté. Le roi manda Boſſuet, qui lui jura que le miniſtre & l'évêque ne lui avoient dit que trop vrai. Le roi lui reprocha ſon ſilence ſur une affaire ſi grave, & ſes liaiſons avec Fénelon. « Je charge, » lui dit-il, votre conſcience de tous les malheurs que » je prévois. Dieu m'eſt témoin que le moindre ſoup» çon auroit fermé pour jamais à Fénelon l'entrée aux » dignités eccléſiaſtiques. » Ce prince fut indigné que l'héréſie eût oſé ſe gliſſer dans ſa cour & s'approcher de ſon trône. Il haïſſoit tous les ſectaires; il avoit détruit les Huguenots; il pourſuivoit les Janſéniſtes, & il apprenoit que la foi de ſa famille & de ſes héritiers

Digitized by Google

étoit en péril. Il fit des reproches amers à madame de Maintenon, sur ce qu'elle lui avoit caché l'amitié déja si ancienne de M. de Cambrai pour madame Guyon, sur ses importunités pour le faire archevêque, & sur les conférences secrettes qu'elle avoit eues avec lui.

Les Jésuites furent partagés au sujet du livre de M. de Fénelon: plusieurs, à la tête desquels étoit le P. de la Chaise, l'approuverent comme très-édifiant; les autres, parmi lesquels on distinguoit les PP. de la Rue & Bourdaloue, le rejetterent comme fort dangereux. Fénelon s'étant rendu à Paris, vivement alarmé des bruits désavantageux qui se répandoient sur sa personne & sur son livre, proposa des moyens d'arrêter le scandale, offrit de retoucher son ouvrage, d'expliquer ce qui étoit obscur, & de supprimer ce qui étoit dangereux. Il alla chez madame de Maintenon, qu'il trouva occupée à lire son livre. « Voilà, lui dit-elle, » un chapitre que j'ai lu neuf fois, & que je ne com» prends pas encore. (C'étoit le chapitre sur le mariage » de l'ame.) — Madame, lui répondit l'archevêque, » vous le liriez cent fois, & vous ne le comprendriez » pas davantage: tous les livres mystiques sont obscurs, » & ce n'est point à la cour qu'on apprend à les en» tendre. — C'est sans doute de-là, lui dit madame de » Maintenon, que viennent tant de bruits effrayants » contre votre livre. Quand je pense que c'est vous » qui l'avez fait, je me rassure contre cet éclat. » L'amitié que cette dame avoit pour l'archevêque, la porta à chercher quelques voies d'accommodement: elle proposa des conférences; l'archevêque de Paris temoigna les desirer extrêmement. Fénelon y consentit; mais à condition que M. de Meaux en seroit exclu. Cette condition fut cause que les conférences n'eurent point lieu. L'archevêque de Cambrai proposa de plus amples explications de son livre; mais Bossuet soutint que des explications n'étoient que des faux-fuyants, & qu'il falloit une rétractation formelle. Les deux prélats écrivirent, l'un pour défendre son livre, l'autre pour l'attaquer. Enfin M. de Cambrai résolut de prendre le pape pour juge, se flattant de trouver une puissante

Digitized by Google

protection à Rome, où ſes adverſaires n'avoient aucun crédit. Le P. de la Chaiſe écrivit, comme de la part du roi, au cardinal de Janſon, pour le prier de protéger le livre *des Maximes des Saints*. Le cardinal répondit au roi qu'il obéiroit. A la lecture de cette dépêche, le roi, également ſurpris & indigné, manda le P. de la Chaiſe, lui reprocha vivement d'abuſer de ſon nom, & donna ordre à Tory de déſavouer promptement le Jéſuite.

Cependant on procédoit à Rome à l'examen du livre de Fénelon. La congrégation du ſaint office nomma, pour examinateurs, ſept religieux. Le cardinal de Bouillon, qui fut envoyé dans le même temps à Rome en qualité d'ambaſſadeur de France, ſoutint les intérêts de M. de Cambrai avec une chaleur & un emportement qui furent plus nuiſibles qu'utiles à Fénelon: ſa hauteur, ſon arrogance, ſes manieres bruſques & violentes à l'égard des autres cardinaux, aigrirent & aliénerent leurs eſprits. Dans preſque toutes les congrégations qui ſe tinrent au ſujet de cette affaire, l'impétueux Bouillon donna quelques ſcenes ſcandaleuſes, qui décréditoient la cauſe qu'il défendoit. Dans les dernieres ſéances, voyant que ſon protégé alloit être condamné, il s'aviſa de menacer les cardinaux. « Qui penſez-vous » condamner, dit-il au ſacré College? un théologien » couvert de la pouſſiere de l'école; un particulier ſans » aveu, ſans appui? Détrompez-vous; c'eſt un ar» chevêque, le plus bel-eſprit du royaume, un homme » ſaint dans ſes mœurs, ſage dans le gouvernement de » ſon dioceſe; un homme qui vous fait l'honneur de » vous porter ſon affaire en premiere inſtance, qui a » recours à l'autorité du ſaint ſiége, mépriſée & affoi» blie par ſes ennemis; un théologien dont la doctrine » eſt approuvée par toutes les ames pieuſes. Réflé» chiſſez ſur les ſuites de votre condamnation: mille » livres imprimés contrediront votre jugement: vous » ne pouvez pas plus empêcher d'enſeigner l'amour » pur, que de le reſſentir. Condamnez M. de Cambrai; » il a des reſſources dans ſon génie & dans ſes amis. » Vous l'opprimerez, il ne s'abandonnera pas lui» même;

Digitized by Google

» même ; vous l'abattrez, ſes amis le releveront. » Ces menaces déplurent aux cardinaux. Un d'eux lui répondit : « Seigneur cardinal, nous ſommes juges, & non » pas des écoliers. » Le Pape, outré des hauteurs de Bouillon, qui lui baiſoit les pieds en le menaçant, diſoit quelquefois : « Cet homme ne me vient voir que » pour me quereller ; il a toujours l'air d'un ſanglier » bleſſé. » Ce pape étoit Innocent II, homme pieux & droit, mais foible. Il dit, pendant le cours des procédures : « Fénelon peche par excès d'amour divin, & » Boſſuet par défaut d'amour pour le prochain. » Entendant un jour les cardinaux s'échauffer ſur ce que Fénelon détruiſoit l'eſpérance, & Boſſuet la charité ; « C'eſt la foi qui ſe perd, leur dit-il, & nul de vous » n'y penſe. »

Enfin, après des diſcuſſions, le Cardinal Cazanata dreſſa, le 13 Mars 1699, un bref qui condamnoit la doctrine contenue dans le livre *des Maximes des Saints*. Fénelon n'eut point pour ce bref l'indifférence qu'on l'avoit accuſé de prêcher contre le ſalut : il avoit ſupporté avec une fermeté ſtoïque ſa diſgrace à la cour, ſon exil dans ſon archevêché, & la perte de ſa place de précepteur des princes ; mais la condamnation de ſon livre le remplit de la plus vive douleur, comme il l'avoue lui-même dans la lettre qu'il écrivit au pape à ce ſujet. Cependant l'humilité, ou, ſi l'on veut, un amour-propre généreux & éclairé fit taire les conſeils ſpécieux de l'orgueil : il avoit promis de ſe ſoumettre, & il ſe ſoumit. Il ſe ſoumit ſans reſtriction, ſans réſerve ; il fit un mandement contre ſon livre, & annonça lui-même en chaire ſa propre condamnation. Le lecteur verra peut-être avec plaiſir ce monument de la ſoumiſſion d'un illuſtre prélat ; c'eſt pourquoi nous allons rapporter ici ce mandement de l'archevêque de Cambrai.

« FRANÇOIS, par la miſéricorde de Dieu & la grace » du S. Siége Apoſtolique, archevêque-duc de cam» brai, prince du ſaint empire, comte de Cambreſis, &c. » au clergé ſéculier & régulier de notre dioceſe, ſalut » & bénédiction en N. S.

Digitized by Google

» Nous nous devons à vous ſans réſerve, mes très-» chers freres, puiſque nous ne ſommes plus à nous, » mais au troupeau qui nous eſt confié : *Nos autem ſer-» vos veſtros per Jeſum.* C'eſt dans cet eſprit que nous » nous ſentons obligés de vous ouvrir ici notre cœur, » & de continuer à vous faire part de ce qui nous » touche ſur le livre intitulé *Explication des Maximes » des Saints.*

» Enfin N. S. P. le Pape a condamné ce livre, avec » les vingt-trois propoſitions qui en ont été extraites, » par un bref daté du 12 Mars, qui eſt maintenant ré-» pandu par-tout, & que vous avez déja vu. Nous » adhérons à ce bref, M. T. C. F. tant pour le texte » du livre, que pour les vingt-trois propoſitions, ſimple-» ment, abſolument & ſans ombre de reſtriction ; ainſi » nous condamnons, tant le livre que les vingt-trois » propoſitions, préciſément dans la même forme & avec » les mêmes qualifications, ſimplement, abſolument & » ſans aucune reſtriction. De plus, nous défendons, » ſous la même peine, aux fideles de ce dioceſe, de » lire & de garder ce livre.

» Nous nous conſolerons, M. T. C. F. de ce qui » nous humilie, pourvu que le miniſtere de la parole, » que nous avons reçu du Seigneur pour votre ſancti-» fication, n'en ſoit pas affoibli, & que, nonobſtant » l'humiliation du paſteur, le troupeau croiſſe en gra-» ces devant Dieu.

» C'eſt donc de tout notre cœur que nous vous » exhortons à une ſoumiſſion ſincere & à une docilité » ſans réſerve, de peur qu'on n'altere inſenſiblement » la ſimplicité de l'obéiſſance au ſaint ſiége, dont nous » voulons, moyennant la grace de Dieu, vous don-» ner l'exemple juſqu'au dernier ſoupir de notre vie.

» A Dieu ne plaiſe qu'il ſoit jamais parlé de nous, ſi » ce n'eſt pour ſe ſouvenir qu'un paſteur a cru devoir » être plus docile que la derniere brebis du troupeau, » & qu'il n'a mis aucune borne à ſa ſoumiſſion.

» Je ſouhaite, M. T. C. F. que la grace de N. S. J. C. » l'amour de Dieu & la communication du Saint Eſprit » demeurent avec vous tous. Donné à Cambrai, le 9 » Avril 1699. »

Digitized by Google

Fénelon ne crut pas sa faute assez réparée par ce mandement, il fit faire, pour l'exposition du saint sacrement, un soleil dont un des anges qui en étoient les supports fouloit aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels étoit le titre du sien. Un triomphe complet sur ses ennemis n'eût pas acquis tant de gloire à l'archevêque de Cambrai, que cette admirable modestie; & l'on peut dire qu'il fut en quelque sorte avantageux à ce grand prélat de s'être trompé.

Nous ne pouvons terminer cet article, sans instruire le lecteur, en peu de mots, du sort de madame Guyon, que nous avons laissée renfermée à Vincennes. De ce château, elle fut transférée dans le couvent des Filles de S. Thomas, à Vaugirard. Quelque temps après, elle fut mise à la Bastille, parce que Lacombe, son directeur, avoua, à ce qu'on prétend, qu'il avoit eu avec elle un commerce criminel. Après que le saint siége eut condamné le livre de M. de Fénelon, madame Guyon recouvra sa liberté, & se retira à Blois, où elle finit paisiblement une vie toujours agitée, le 9 Juin 1717.

2. Le Quiétisme fait une partie du système des Talapoins de Siam, du Tonquin & de Laos en Asie, qui suivent la doctrine que Fo enseigna à ses disciples en mourant, & qu'on nomme *intérieure*. (*Voyez* Fo.) Ils soutiennent que, pour être véritablement saint, il ne suffit pas de n'être point sujet aux passions violentes; ils veulent arracher du cœur jusqu'au moindre desir; ils veulent, pour établir la quiétude parfaite de l'ame, faire cesser entiérement tout exercice de l'entendement & de la volonté. Il faut, pour être saint, être aussi insensible qu'une pierre. Ils enseignent que l'ame, lorsqu'elle est ensevelie dans cette espece de néant par le silence de toutes ses facultés, est dans un état d'immutabilité & de perfection qui l'approche beaucoup de la divinité.

QUINQUENNALES, du mot latin *quinque*, cinq, & *annus*, année: jeux ou fêtes que les Romains célébroient en l'honneur des empereurs qui avoient été mis au rang des dieux par la cérémonie de l'apothéose. Ces

Digitized by Google

fêtes étoient nommées *Quinquennales*, parce qu'on les célébroit tous les cinq ans.

QUINZE-VINGTS: c'eſt le nom que l'on donne à un célébre hôpital de Paris, fondé par S. Louis, pour trois cents pauvres aveugles. On prétend que ce fut en faveur de trois cents chevaliers François, à qui les Sarraſins avoient crevé les yeux pendant ſa captivité en Egypte; mais aucun des hiſtoriens contemporains ne fait mention de cette circonſtance.

2. Il y a au Japon un ordre d'aveugles qui a du rapport à nos Quinze-Vingts, dans lequel ſe trouvent des perſonnes de toute condition. Cette ſociété fut établie par le fils d'un empereur du Japon, qui pleura ſi amérement la mort d'une princeſſe dont il étoit amoureux, qu'il en perdit entiérement l'uſage des yeux: en mémoire de cet événement, le prince inſtitua un ordre d'aveugles qui fut pendant long-tems très-floriſſant; mais, vers le milieu du douzieme ſiecle, il s'éleva une autre ſociété d'aveugles qui fit preſque oublier la premiere. Cette derniere ſociété eſt très-célebre au Japon, & porte le nom d'*Aveugles de Feki*. On raconte ainſi l'origine de cette inſtitution. Un nommé *Feki*, qui s'étoit révolté contre l'empereur, avoit un officier recommandable par ſa fidélité & par ſon zele: le parti de Feki ayant été diſſipé, & ce chef étant mort, l'empereur fit tout ſon poſſible pour ſe rendre maître de la perſonne de cet officier qui avoit ſi fidellement ſervi le rebelle Feki. Lorſqu'il fut en ſa puiſſance, il le traita avec toute ſorte d'égards, & n'oublia rien pour s'attacher un homme dont il eſtimoit la fidélité, quoiqu'elle eût eu pour objet ſon ennemi: mais tous ſes bienfaits furent inutiles; le fier Japonois ne pouvant déguiſer ſes véritables ſentiments, parla ainſi à l'empereur: « J'ai toujours été » fidele à mon maître tant qu'il a vécu; après ſa mort je » ne le trahirai pas, en m'attachant au ſervice de ſon » ennemi. Je ſens tout le prix des bienfaits dont vous » m'honorez; j'avoue que je ne ſuis redevable de la » vie qu'à votre clémence; mais la reconnoiſſance même » m'engage à vous déclarer que, s'il étoit en mon pou- » voir, je vous immolerois avec joie aux mânes de mon » premier maître. Ceſſez donc de combler de biens un

Digitized by Google

» homme qui vous regardera toujours comme ſon en-
» nemi ; délivrez-vous par ma mort de la crainte que
» doivent vous inſpirer de pareils ſentimens ; &, pour
» vous donner un exemple de la maniere dont vous
» devez me traiter, je commence par m'arracher ces
» yeux qui ne peuvent vous voir ſans horreur. » En achevant ces paroles, il s'arracha les yeux en préſence de l'empereur. Tel eſt l'inſtituteur de la ſociété des Aveugles de Feki. Les Japonois diſent qu'il étoit doué d'une force extraordinaire, que lui avoit communiquée le dieu *Canon*, auquel il étoit particuliérement dévot. Dans la premiere de ces deux ſociétés d'aveugles, il n'y a plus aujourd'hui que des eccléſiaſtiques : la ſeconde, beaucoup plus nombreuſe, eſt compoſée de ſéculiers de tout état & de toute condition. Ils ont les cheveux coupés, & ſont attachés irrévocablement à l'ordre pour toute leur vie ; ils exercent les différentes profeſſions auxquelles ils ſont propres, & ils penſent avec raiſon qu'il vaut mieux vivre de ſon travail que des aumônes publiques. Cette ſociété a, comme les autres ordres, un ſupérieur général, qui réſide à Méaco.

QUIOCCOS : idole des peuples de la Virginie. On ne peut preſque rien dire de certain, ni ſur la forme de cette idole, ni ſur le culte qu'on lui rend, parce que les temples des Virginiens ſont inacceſſibles aux étrangers, & que ces peuples regardent comme un ſacrilege de révéler les myſteres de leur religion. Cependant un auteur natif de la Virginie, & qui a compoſé l'hiſtoire de ce pays, nous fournit quelques inſtructions au ſujet de l'idole Quioccos, & de ſon temple nommé *Quioccoſan*. « Un jour, dit-il, nous tombâmes ſur le Quioccoſan, ou temple des (Virginiens,) à une heure que tout le monde étoit à un rendez-vous, pour conſulter ſur les bornes des terres que les Anglois leur avoient données. Ravis de trouver une ſi bonne occaſion, nous réſolûmes d'en profiter... Après avoir ôté de la porte de ce temple douze ou quinze troncs de bois, dont elle étoit barricadée, nous y entrâmes ; & nous n'apperçûmes d'abord que les murailles toutes nues, & un foyer au milieu. Cette maiſon... avoit autour de dix-huit pieds de large,

Digitized by Google

& trente de long, avec un trou au toit, pour donner passage à la fumée. La porte du temple étoit à l'une des extrémités. En dehors, & à quelque distance du bâtiment, il y avoit des pieux tout autour, dont les sommets étoient peints, & représentoient des visages d'hommes en relief. Nous ne découvrîmes aucune fenêtre dans tout ce temple, ni d'autre endroit par où la lumiere pût entrer, que la porte & le trou de la cheminée. D'ailleurs, nous remarquâmes qu'à l'extrémité opposée à la porte, il y avoit une séparation de nattes fort serrées, qui renfermoit un espace d'environ dix pieds de de long, & où l'on ne voyoit pas la moindre clarté. Nous eûmes d'abord quelque répugnance à nous engager dans ces ténebres; mais enfin nous y entrâmes... & trouvâmes, vers le milieu de l'enclos, des pieux sur le sommet desquels il y avoit de grandes planches. Nous tirâmes de là trois nattes roulées & cousues... dont l'une contenoit quelques ossements; l'autre, un coutelas à l'Indienne, que les Virginiens nomment *tomahawk*. On avoit attaché à l'un de ces tomahawk la barbe d'un coq d'Inde, peinte en rouge; & les deux plus longues plumes de ses ailes pendoient au bout, attachées avec un cordon de cinq ou six pouces. La troisieme de ces nattes renfermoit quelques piéces de rapport, que nous prîmes d'abord pour l'idole des (Virginiens,) Le détail de ces piéces de rapport consistoit en une planche de trois pieds & demi de long, où l'on voyoit une entaillure au haut pour y enchâsser la tête, & des demi-cercles vers le milieu, qui étoient cloués à quatre pouces du bord, & servoient à représenter la poitrine & le ventre de cette statue. Au-dessus, il y avoit une autre planche plus courte de la moitié que la précédente, & que l'on y joignoit avec des morceaux de bois, qui, enchâssés de part & d'autre, s'étendoient à quatorze ou quinze pouces du corps, & servoient, à ce que nous crûmes, à former la courbure des genoux, lorsqu'on ajustoit cette image. Nous trouvâmes encore dans la natte des piéces de toile de coton rouge & blanc, & des rouleaux faits pour les bras, pour les cuisses & les jambes, qui plioient au genou. Il seroit difficile de voir aujourd'hui quelqu'une de ces

Digitized by Google

images, parce que les (Virginiens) ont grand soin de les cacher à la vue du public.... Nous mîmes les habits de celle dont nous parlons sur les cercles, pour en faire le corps. Nous y fixâmes les bras & les jambes, pour nous en former l'idée; mais la tête, & les bracelets magnifiques dont on la pare ordinairement, n'y étoient pas, ou du moins nous ne pûmes pas les trouver.... Lorsque cette image est revêtue de ses ornements, elle doit paroître fort vénérable dans ce lieu obscur, où le jour n'est introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison, qu'on relève, & de cette lumière sombre qui vient de la porte & du trou de la cheminée du temple. Ces ténebres servent à exciter la dévotion du peuple ignorant. Mais ce qui contribue à maintenir l'imposture, c'est que, d'un côté, le principal des magiciens y entre tout seul, & qu'il peut remuer l'image sans que personne s'en apperçoive; & que, de l'autre, un prêtre se tient avec le peuple pour l'empêcher de pousser la curiosité trop loin, sous peine d'encourir ses censures, & l'indignation de la divinité. »

Les Virginiens donnent quelquefois à cette idole le nom d'*Okée*, quelquefois celui de *Kiwasa*. « Ils croient, dit l'auteur cité, que cette idole n'est pas un seul être, & qu'il y en a plusieurs de même nature, outre les dieux tutélaires; en conséquence, ils donnent à tous ces êtres le nom de *Quioccos*. » Voyez KIWASA.

QUIRINUS: surnom qui fut donné à Romulus lorsqu'il fut mis au rang des dieux. On rapporte que ce prince faisant la revue de son armée, il survint tout-à-coup un affreux ouragan, qui, formant un nuage de poussiere, déroba Romulus aux yeux des soldats. Mais lorsque l'orage fut appaisé, on ne le vit plus paroître; ce qui fit croire à la multitude qu'il avoit été enlevé dans le ciel. Les sénateurs, mécontents de son autorité despotique, avoient saisi l'occasion de cet orage pour le mettre en piéces; & chacun d'eux avoit caché sous sa robe quelque membre de Romulus. Pour éloigner tout soupçon, ils furent les premiers à crier que Romulus avoit été enlevé au ciel, & à proposer son apothéose. Ils aimoient mieux l'adorer mort, que de lui

Digitized by Google

obéir vivant. Le peuple superstitieux, & flatté de l'idée d'avoir un dieu pour fondateur, ne douta plus que Romulus ne fût un des habitants de l'Olympe. Les Sabins donnerent au nouveau dieu le nom de *Quirinus*, de Cures, une de leurs villes. Les Romains l'adopterent, & lui éleverent un temple, sous ce nom, sur une montagne qui fut appellée *Quirinale*.

QUISANGO : divinité qu'adorent les Jagas. C'est une idole de la hauteur de douze pieds, représentée sous une figure humaine. Elle est environnée d'une palissade de dents d'éléphants ; & sur chacune de ces dents, est placée la tête d'un prisonnier de guerre, ou d'un esclave que l'on a égorgé en son honneur.

QUITZALCOAT. Les Mexicains donnoient ce nom au dieu qui présidoit au commerce. C'étoit proprement leur Mercure. Les négociants célébroient tous les ans sa fête avec beaucoup de solemnité. Ils choisissoient un esclave des mieux faits, qu'ils lavoient dans un lac appellé le *lac des dieux*. On le revêtoit ensuite de tous les ornements dont on avoit coutume de parer Quitzalcoat ; &, pendant les quarante jours qui précédoient la fête, cet esclave, ainsi habillé, représentoit le dieu. On lui rendoit les mêmes honneurs qu'à Quitzalcoat lui-même ; on lui procuroit sans cesse de nouveaux plaisirs ; on lui donnoit des festins continuels ; en un mot, l'on n'oublioit rien pour lui faire passer agréablement cette heureuse quarantaine, qui devoit avoir pour lui une fin bien funeste. Neuf jours avant la fête, deux prêtres venoient se prosterner à ses pieds, & lui donnoient un avis capable de troubler tous ses plaisirs. « Seigneur, lui disoient-ils, vos plaisirs ne doivent » plus durer que neuf jours. » Il étoit d'étiquette que l'esclave leur répondît, d'un ton gai & résolu : « A la » bonne heure ! » &, sans marquer la moindre tristesse, continuât de se divertir & de s'étourdir sur son sort. Si l'on s'appercevoit que le courage lui manquât, & qu'il prît un air rêveur, on lui faisoit prendre une certaine liqueur qui, en lui troublant la raison, lui rendoit sa belle humeur. Cependant l'instant fatal arrivoit auquel le dieu prétendu devoit servir de victime. Quel-

Digitized by Google

ques instants avant de l'égorger, on lui rendoit encore des honneurs qu'il devoit regarder comme autant d'insultes. On l'immoloit enfin à l'heure de minuit, & on lui arrachoit le cœur, que l'on jettoit devant le dieu Quitzalcoat, après l'avoir offert à la lune. Son cadavre étoit jetté du haut en bas du temple; & l'on finissoit la cérémonie par des danses religieuses.

Les prêtres de Quitzalcoat étoient chrrgés de parcourir chaque soir toutes les rues de la ville, & de battre le tambour, pour avertir tout le monde de se retirer chez soi. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils se servoient du même tambour pour éveiller tous les habitants, & les avertir de reprendre leurs travaux.

Ce même Quitzalcoat étoit honoré d'une façon particuliere dans la ville de Cholula, que l'on croyoit qu'il avoit fondée. Outre ses autres qualités, on lui attribuoit encore une certaine inspection sur l'air & sur tout ce qui concerne cet élément. On l'invoquoit aussi spécialement lorsqu'on étoit sur le point de partir pour la guerre. On étoit persuadé que ce dieu avoit prédit l'arrivée des Espagnols dans le Mexique, & la destruction de ce florissant Empire. Le culte qu'on lui rendoit étoit cruel & sanguinaire, comme celui de la plûpart des divinités Mexicaines. Outre le grand nombre de victimes humaines qu'on immoloit en son honneur, les dévots, pour lui plaire, se faisoient, en sa présence, des incisions dans quelque partie du corps, tant ils croyoient ce dieu avide de sang.

QUIVÉRASIRI: jeûne solemnel que les Indiens pratiquent dans le courant de Février. Il dure vingt-quatre heures; & pendant tout ce temps il est défendu de prendre aucune nourriture, & même de dormir. On doit s'occuper à tourner autour des pagodes, & à raconter les histoires des dieux du pays, quoique fort peu édifiantes.

QUONIN: divinité domestique des Chinois, à laquelle ils attribuent le soin de ce qui concerne le ménage & la production de la terre. On représente ordinairement à ses côtés deux enfants: l'un a les mains jointes, & l'autre tient une coupe.

Digitized by Google

[R A B]

RABBINS. C'eſt le nom que l'on donne aux docteurs des Juifs modernes. Ils ſont principalement inſtruits de ce qui concerne la loi orale & la tradition. Dans le Levant, c'eſt la voix publique qui confere le titre de Rabbin à ceux qui ſe diſtinguent par leur ſcience. Le peuple les appelle *Cacham*, c'eſt-à-dire Sage; & dès-lors ils ſont reconnus comme Rabbins. Mais, en Allemagne & en Italie, ce ſont les anciens Rabbins qui, de vive voix ou par écrit, donnent ce nom à ceux qui le méritent par leur doctrine. Ils appellent les plus ſçavants *Morenu*, ou *Rau*, c'eſt-à-dire Précepteur, ou Maître. Les moins ſçavants ſont nommés *Chaver de Rau*, c'eſt-à-dire Compagnon de Maître. Ceux qui ont le titre de *Rau*, ou de *Morenu*, ſont des eſpeces de juges eccléſiaſtiques, & même civils. Ce ſont eux qui décident de ce qui eſt permis ou défendu. Toutes les affaires qui concernent la religion, reſſortiſſent à leur tribunal. Ils célebrent les mariages, & préſident aux cérémonies du divorce. Ils prêchent dans les ſynagogues, & inſtruiſent dans les académies. Dans toutes les aſſemblées, ils occupent les premieres places. Ils ont le pouvoir d'infliger des peines à ceux qui violent les préceptes de la loi, & même de les excommunier: autorité qui les rend redoutables, & les fait reſpecter.

La premiere fois qu'un nouveau Rabbin ſe rend à la ſynagogue, le Chazan ou le chantre l'appelle tout haut par ſon nom, en y joignant le titre de ſa nouvelle dignité, & l'invite à s'approcher du pupitre pour lire & pour expliquer les Livres ſaints. Le Rabbin fait d'abord quelques compliments, & differe, par modeſtie, de ſe rendre à cette invitation; mais il cede enfin, & commence l'exercice de ſon emploi. La charge de Rabbin n'eſt point lucrative, quoiqu'elle ſoit difficile à exercer. Il n'y a que le premier ou le grand Rabbin, ainſi qu'on l'appelle à Cologne & à Francfort, qui

Digitized by Google

recueille de ſa dignité quelque profit. Ce n'eſt qu'avec la permiſſion de ce grand Rabbin qu'on peut en créer de nouveaux. Un grand nombre de privileges, accordés autrefois aux Rabbins, ſont anéantis depuis la deſtruction de la république des Juifs.

RACHAT DES PREMIERS-NÉS. La loi des Juifs leur ordonnoit d'offrir au ſacrificateur le premier enfant que leur femme mettoit au monde, ainſi que les premiers-nés de leurs troupeaux; mais elle permettoit au pere de l'enfant de le racheter, en donnant au prêtre cinq ſicles * d'argent. Quoique les Juifs modernes n'aient plus ni prêtres ni ſacrificateurs, cet uſage ſubſiſte cependant parmi eux. Lorſque l'enfant a trente jours accomplis, le prêtre fait venir un des Juifs qui ſe prétendent deſcendus d'Aaron, & lui remet l'enfant. Le deſcendant d'Aaron demande à la mere, ſi cet enfant eſt le premier qu'elle ait eu? Elle répond affirmativement; ſur quoi il dit, en ſe tournant vers le pere: « Cet enfant m'appartient; ſi vous » voulez l'avoir, il faut que vous le rachetiez. » Le pere lui préſente de l'or & de l'argent dans un baſſin ou dans une taſſe. Le deſcendant d'Aaron prend deux ou trois écus d'or, & rend l'enfant à ſes parents. Cette cérémonie eſt ſuivie de quelques réjouiſſances. Si les parents ſont eux-mêmes de la race d'Aaron, ils ſont exempts de racheter leur enfant.

Les anciens Juifs rachetoient auſſi les premiers-nés de leurs troupeaux, lorſque c'étoient des animaux immondes; les autres étoient immolés au Seigneur.

Si le pere vient à mourir avant que le premier-né ait les trente jours accomplis, la loi n'oblige point à le racheter. Elle lui environne le cou d'une petite lame d'argent, ſur laquelle il eſt écrit que l'enfant, n'ayant point été racheté, appartient au ſacrificateur. Lorſqu'il eſt devenu majeur, alors il ſe rachete lui-même.

RAFAZIS, c'eſt-à-dire Infideles. Les Turcs don-

* Le ſicle valoit vingt oboles.

Digitized by Google

nent ce nom aux Perſans, qui ſuivent une interprétation de l'Alcoran un peu différente de la leur. On ſçait à quels excès ſe porte, dans toutes les religions, ce qu'on appelle *l'eſprit de parti*. Les Turcs & les Perſans nous en offrent un exemple frappant. Ceux-là, quoiqu'ennemis des Chrétiens & des Juifs, ſont néanmoins perſuadés, dans leurs faux principes, que la clémence de Dieu peut s'étendre ſur ces nations infideles; mais ils ſoutiennent qu'il n'y a point de miſéricorde pour les Rafazis, dont les crimes ſont, aux yeux de Dieu, ſoixante & dix fois plus abominables que ceux des autres. Conſéquemment ils croient la mort d'un Perſan auſſi méritoire que celle de ſoixante & dix Chrétiens.

RAM. *Voyez* RHAAM.

RAMADAN, *ou* RAMAZAN, eſt le nom du grand jeûne ou carême des Mahométans, ainſi que de leur neuvieme mois, pendant lequel dure cette abſtinence religieuſe. Il ne leur eſt pas permis, pendant ce temps-là, de manger, ou de mettre quoi que ce ſoit dans leur bouche, tant que le ſoleil eſt ſur l'horizon, mais ſeulement après qu'il eſt couché, & que les lampes qui ſont autour du clocher des Moſquées ſont allumées. Alors ils ſe livrent à la joie & à la bonne chere. Ils font d'ailleurs preſque toutes leurs affaires la nuit, & paſſent le jour à dormir & à ſe repoſer; de ſorte qu'à proprement parler, leur jeûne n'eſt autre choſe qu'un changement du jour à la nuit. Ils appellent ce mois ſaint & ſacré, & diſent que, pendant ce temps, les portes du paradis ſont ouvertes, & celles de l'enfer fermées. Le jeûne du Ramadan eſt d'une telle obligation, qu'il en coûteroit la vie à quiconque oſeroit le rompre. C'eſt ſur-tout un crime abominable de boire du vin; & ceux qui prennent cette liberté dans d'autres temps, ont ſoin de s'en abſtenir quatorze jours avant le grand jeûne, pour ne point donner de ſcandale. Comme les mois des Mahométans ſont lunaires, leur Ramadan vient, tous les ans, dix jours plutôt que l'année précédente; de ſorte

Digitized by Google

qu'avec le temps, ce jeûne parcourt tous les mois de l'année.

Les Negres Mahométans, qui habitent les pays intérieurs de la Guinée, commencent leur Ramadan ou carême à la nouvelle lune de Septembre. Auſſi-tôt qu'ils l'apperçoivent, ils crachent dans leur main, & les élevent vers le ciel; ils les tournent enſuite pluſieurs fois autour de leur tête: c'eſt par cette cérémonie, qu'ils répetent trois ou quatre fois, qu'ils ſaluent la lune. Les Negres Mahométans du Sénégal pratiquent le jeûne du Ramadan avec une rigueur & une auſtérité particuliere. Ils demeurent juſqu'au coucher du ſoleil ſans rien boire ni manger. Ceux qui ſe piquent d'une plus grande régularité ſe font même un ſcrupule d'avaler leur ſalive, & croiroient avoir rompu le jeûne ſi par haſard un moucheron entroit dans leur bouche; c'eſt pourquoi ils ſe la couvrent avec le plus grand ſoin. Il eſt interdit à tous en général de fumer pendant la journée; &, quoiqu'ils aiment le tabac à la fureur, ils s'en abſtiennent cependant très-exactement. Mais ils ſe dédommagent bien d'une gêne ſi rigoureuſe dès que le ſoleil eſt couché. Ils paſſent la nuit tout entiere dans la débauche: les grands & les riches dorment enſuite pendant tout le jour; mais on ne conçoit pas comment peuvent faire les pauvres, qui, condamnés au travail pour gagner leur vie, après une nuit paſſée dans la débauche ſans un inſtant de repos, ſont obligés de travailler tout le jour ſans rien manger, & qui ſont punis par une cruelle baſtonnade, ſi l'on s'apperçoit qu'ils ſe relâchent en la moindre choſe de la ſévérité du jeûne.

RAMTRUT: pagode fameuſe par la dévotion des Indiens, que l'on voit à Onor, ville du royaume de Canora. L'idole qu'on y adore a la forme d'un ſinge. On la promene quelquefois dans les rues de la ville ſur un chariot qui reſſemble à une tour, & qui eſt de la hauteur de quinze pieds; il a quatre roues, & on le traîne avec une groſſe corde. Quelques prêtres montent ſur ce chariot pour accompagner l'idole, & chantent des prieres pendant la proceſſion.

Digitized by Google

RAPHAEL. C'eſt le nom que donne l'Ecriture à un archange que Dieu envoya pour conduire le jeune Tobie dans le voyage qu'il fit par le commandement de ſon pere. Tous les ſervices que cet ange tutélaire rendit au jeune homme qui lui étoit confié, ſont amplement décrits dans le livre de Tobie. Ce fut lui qui fit conclure ſon mariage avec Sara, fille de Raguel. Il lui apprit un remede pour rendre la vue à ſon pere qui étoit aveugle; &, lorſqu'il l'eut ramené ſain & ſauf à la maiſon paternelle, il déclara qu'il étoit un des ſept anges qui aſſiſtent continuellement devant le trône de Dieu, & diſparut ſur le champ. Le nom de Raphaël ſignifie en hébreu *remede de Dieu.* (*Voyez* ANGES.)

RASPOUTE, *ou* RASBOUTE. Il y a dans les Indes une ſorte de Banians à laquelle on a donné ce nom, parce que ceux qui ſont de cette ſecte ont beaucoup d'inclination pour la guerre, & font éclater beaucoup de courage: caractere abſolument oppoſé à celui des autres Banians, qui ſont mous & efféminés, & qui d'ailleurs, entêtés de la métempſycoſe, abhorrent le ſang par principe de religion.

RATJASJAS. C'eſt le nom que donnent les Indiens aux eſprits mal-faiſants. Ils voltigent dans les airs, mais ſans nuire aux hommes, parce qu'ils ont un chef, nommé *Beyrewa*, qui ne leur permet pas de faire aucun mal, ni même de rien prendre pour leur ſubſiſtance; ce qui fait qu'ils ſont expoſés à ſouffrir beaucoup de la faim & de la ſoif, & que ſouvent ils viennent ſur la terre demander l'aumône, ſous une forme humaine. Au nombre de ces mauvais génies, les Indiens placent les ames de ceux qui ont mal vécu dans le monde.

RAULINS: prêtres du royaume d'Arracan. On en diſtingue trois ordres, qui ſont, les Pringrins, les Panjans, & les Xoxom. Les Pringrins ont ſur la tête une eſpece de mitre jaune, avec une pointe qui leur tombe par derriere; les autres ont la tête nue. Tous ces prêtres ſont habillés de jaune, ou, ſelon quelques-uns, de noir. Ils ont la tête raſée, & ſont obligés de garder le célibat. Quand ils ſont ſurpris dans quelque faute

Digitized by Google

contre la chasteté, on les dégrade, & ils sont réduits à l'état des laïques. Les uns habitent des maisons particulieres, où ils vivent à leurs dépens ; les autres sont logés dans des monasteres fondés par le prince ou par quelque seigneur riche & dévot. La fonction la plus importante des Raulins est l'éducation de toute la jeunesse du royaume, qu'ils sont chargés d'instruire dans la connoissance de la religion & des loix. On assure que ces prêtres sont fort charitables, & s'acquittent avec soin envers les étrangers des devoirs de l'hospitalité. Ils ont un chef, nommé *Xoxom-Pringri*, dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui concerne la religion, & qui, dans le pays, est une espece de pape. Il fait son séjour ordinaire dans l'isle de Munay ; & sa dignité de grand-prêtre imprime tant de respect, que le roi lui-même lui cede toujours la droite, & s'incline profondément devant lui toutes les fois qu'il lui parle. Parmi les Raulins, il y en a qui affectent une sainteté particuliere, & vivent en hermites. Ces derniers sont aussi divisés en trois ordres, qui sont, les Grépis, les Manigrépis, & les Taligrépis. Leurs grandes austérités les font passer pour des saints aux yeux du peuple.

REBAPTISANTS. Ce nom fut donné à ceux qui soutenoient que le baptême conféré par les hérétiques étoit nul, & par conséquent qu'il falloit rebaptiser ceux d'entre les hérétiques qui abjuroient leurs erreurs & rentroient dans le sein de l'Eglise. Cette opinion fut adoptée, en 255, par les évêques d'Afrique, qui avoient à leur tête S. Cyprien. Un nommé *Magnus*, voyant que les hérétiques Novatiens conféroient de nouveau le baptême à ceux qui abandonnoient l'Eglise pour passer dans leur parti, consulta S. Cyprien pour sçavoir s'il falloit aussi rebaptiser les Novatiens qui revenoient à l'Eglise. Le saint docteur répondit qu'il le falloit ; & il en apporta plusieurs raisons, dont voici les principales : 1° Les hérétiques n'ont point le Saint-Esprit : ils ne peuvent donc pas le conférer à ceux qu'ils baptisent. 2° Hors de la véritable Eglise, il n'y a point de salut : donc il n'y a point de vrai baptême parmi les hérétiques. Ces deux principes étoient la base de tout

Digitized by Google

ce que S. Cyprien dit & écrivit sur cette matiere pendant le cours de la dispute. Son sentiment fut confirmé dans un concile des évêques d'Afrique, qu'il jugea à propos de convoquer à ce sujet dans sa ville de Carthage. Quelque temps après, un second concile, plus nombreux encore, renouvella & ratifia les décisions du premier. En même temps, il fit informer le pape Etienne de ce qu'il avoit prononcé sur le baptême des hérétiques. Etienne désapprouva ce jugement; & il en écrivit aux peres du concile, leur représentant que la pratique constante & universelle de l'Eglise étoit contraire à cette doctrine, & que le plus sûr étoit de ne rien innover. S. Cyprien ne se rendit point à ces raisons; il assembla un troisieme concile, auquel assisterent quatre-vingt-sept évêques Africains, Numides & Maures. Ce concile décida, comme les deux précédents, que le baptême des hérétiques étoit invalide. Le pape Etienne, de son côté, combattit vivement cette opinion, & menaça même d'excommunier ceux qui la soutenoient; mais il s'en tint toujours aux simples menaces; & l'on ne trouve point de preuve qu'il ait en effet excommunié S. Cyprien, comme plusieurs l'ont prétendu. Le pape Etienne étant mort avant la fin de la contestation, Xiste, son successeur, la termina, & fit décider, dans un concile plénier, que le baptême des hérétiques étoit valide. On dispute pour sçavoir si ce concile est celui de Nicée, ou celui d'Arles. Quoi qu'il en soit, S. Cyprien & les évêques de son parti se soumirent à ce jugement. Les deux grandes raisons sur lesquelles s'appuyoit S. Cyprien, étoient plus spécieuses que solides. Les hérétiques n'ont ni le Saint-Esprit, ni la grace: donc ils ne peuvent conférer ni l'un ni l'autre par le baptême. Cette conséquence seroit bonne, si le baptême tiroit son efficacité de l'état du ministre qui le confere; mais, comme il ne la tire que de l'institution de Jesus-Christ, il a toujours son effet, par quelque personne qu'il soit administré.

L'autre raison n'est pas mieux fondée. Il n'y a point de salut hors de la vraie Eglise; mais les enfants qui naissent parmi les hérétiques ne sont pas hors de l'Eglise,

Digitized by Google

gliſe, puiſqu'ils ne participent point à cet eſprit de révolte contre l'Egliſe, qui conſtitue l'héréſie.

La doctrine des Rebaptiſants fut adoptée, dans la ſuite, par les Donatiſtes; mais S. Auguſtin les réfuta vivement dans ſon livre *du Baptême*.

Il s'étoit élevé, dans l'Egliſe, des hérétiques qui avoient altéré la forme du baptême. On avoit jugé que leur baptême étoit nul, & qu'il falloit rebaptiſer ceux d'entr'eux qui ſe convertiſſoient. Ce fut peut-être cet uſage qui occaſionna la querelle des Rebaptiſants; cependant il ne leur étoit aucunement favorable. Ce n'étoit point parce que les Valentiniens étoient hérétiques, qu'on regardoit leur baptême comme nul; mais parce qu'ils en changeoient la formule eſſentielle.

RÉCHABITES: ſecte de Juifs, inſtituée par Jonadab, fils de Réchab, prophete qui vivoit ſous le regne de Jéhu, roi d'Iſraël. Les Réchabites fuyoient les villes, & demeuroient dans les campagnes, où ils n'avoient point d'autres maiſons que des tentes. Ils s'abſtenoient auſſi de boire de vin. Sous Joachim, roi de Juda, ils furent obligés de venir demeurer à Jéruſalem; mais ils y menerent une vie auſſi ſolitaire & auſſi retirée que s'ils euſſent vécu dans un déſert. Le prophete Jérémie, les ayant conduits dans le temple, leur préſenta des coupes pleines de vin, & les preſſa de boire; mais ils ne voulurent jamais conſentir à violer la loi de leur ſecte. Jérémie prenant de-là occaſion de reprocher aux Juifs leur infidélité envers le Seigneur: « Que l'exemple des Réchabites ſerve à vous confon» dre, leur dit-il. Ils obſervent avec une exactitude » ſcrupuleuſe des traditions humaines, & vous violez » ſans remords toutes les loix divines. »

RECLUSES. On appelloit ainſi autrefois des filles ou des veuves qui, voulant ſe conſacrer entiérement à Dieu dans la ſolitude, ſe faiſoient bâtir une petite chambre joignant le mur de quelque égliſe, & y demeuroient, ſans ſortir, juſqu'à la fin de leur vie. « La » cérémonie de leur recluſion ſe faiſoit avec grand » appareil: l'égliſe étoit tapiſſée; l'évêque célébroit la » meſſe pontificalement, prêchoit, & alloit enſuite

Digitized by Google

» lui-même ſceller la porte de la petite chambre, après » l'avoir aſpergée d'eau bénite. On n'y laiſſoit qu'une » petite fenêtre par où la pieuſe ſolitaire entendoit » l'office divin, & recevoit les choſes néceſſaires à la » vie. » Le 5 d'Octobre 1403, Agnès du Rochier, fille d'un riche marchand de Paris qui demeuroit dans la rue Thibautodé, ſe fit recluſe à l'âge de dix-huit ans, à la paroiſſe de ſainte Opportune, & mourut dans ſa cellule à quatre-vingt-dix-huit ans.

RÉCOLLETS. On appelle ainſi, en France, des religieux réformés de l'ordre de S. François, qui portent auſſi le nom de *Freres mineurs* de l'étroite Obſervance. Cette réforme s'établit d'abord dans l'Eſpagne & dans le Portugal, où ces religieux ſont appellés *Déchauſſés*. Ils s'introduiſirent, en 1525, en Italie, où ils ſont connus ſous le nom de *gli Reformati*, les Réformés. En 1592, Louis de Gonſague, duc de Nevers, fit venir quelques-uns de ces religieux à Nevers, & leur donna un couvent qui fut le premier de leur ordre en France. On leur donna, dans ce royaume, le nom de *Récollets*, qui ſignifie *recueillis*, parce qu'ils faiſoient profeſſion de mener une vie plus auſtere & plus recueillie que les autres religieux de l'ordre de S. François. Les rois Henri IV, Louis XIII & Louis XIV rendirent pluſieurs ordonnances très-favorables à la propagation de cette réforme, qui, par ce moyen, s'étendit prodigieuſement en France, & y forma dix provinces. Louis XIV fut ſi content de leurs ſervices au camp de S. Sébaſtien, près S. Germain-en-Laye, où ils avoient ſervi d'aumôniers, qu'il voulut qu'à l'avenir ils continuaſſent à exercer la même fonction dans ſes armées. Les Récollets vont les jambes nues, & ont pour chauſſure des eſpeces de ſoc ou de ſandales fort hautes.

RECTEUR. Dans quelques provinces on donne ce nom au curé qui gouverne une paroiſſe. Dans pluſieurs communautés, couvents & hôpitaux, on appelle *Recteur* le ſupérieur de la maiſon.

RÉDEMPTEUR. C'eſt le titre que les Chrétiens donnent à Jeſus-Chriſt, qui nous a rachetés au prix de

Digitized by Google

son sang. Dans l'ordre des Mathurins, on appelle quelquefois *Redempteurs* les religieux qui vont chez les infideles racheter les captifs.

RÉDEMPTION, (*mystere de la*) du latin *redimere*, *racheter*. C'est le troisieme des mysteres fondamentaux de la religion Chrétienne. Il nous apprend que Jesus-Christ, le fils unique de Dieu, a pris sur lui la peine due à nos péchés, & qu'il est mort sur la croix pour les expier.

Ordre de la Rédemption des Captifs. *Voyez* MATHURINS.

RÉDICULE: faux dieu qui étoit autrefois adoré chez les anciens Romains, & qui avoit un temple bâti près de Rome, sur le chemin de la porte Capene. Voici quelle fut l'origine du culte que l'on rendit à ce dieu, & du nom qu'on lui donna. Pendant le cours de la seconde guerre Punique, Annibal, quelque temps après la journée de Cannes, s'avança vers Rome, résolu de détruire cette ville, & s'approcha de la porte Capene; mais, effrayé par des spectres & des fantômes qu'il s'imagina voir voltiger en l'air autour des murs de Rome, il se retira promptement. Les Romains attribuerent à la protection de quelque divinité tutélaire cette terreur soudaine dont Annibal avoit été frappé; &, dans l'endroit même d'où le général Carthaginois étoit parti pour s'en retourner, ils bâtirent un temple en l'honneur de cette divinité, à laquelle ils donnerent le nom de *Rédicule*, du latin *redire*, s'en retourner; comme qui diroit *la divinité qui oblige à s'en retourner.*

RÉFORMATION, *ou plus communément* RÉFORME. C'est le nom que donnerent à leur schisme toutes les sectes qui se séparerent de l'Eglise Catholique dans le commencement du seizieme siécle; particuliérement les Luthériens, les Zuingliens, &, depuis, les Calvinistes, qui prétendirent corriger les abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise Romaine, & rendre au culte sa premiere pureté. *Voyez les articles* LUTHÉRANISME, CALVINISME, ZUINGLIENS.

On appelle aussi *réforme* le rétablissement de la disci-

Digitized by Google

pline dans un ordre religieux, ou dans une communauté où le relâchement s'eſt introduit.

RÉGALE : droit du roi de France ſur les archevêchés & évêchés de ſon royaume. En vertu de ce droit, qui lui appartient comme fondateur & patron de la plûpart des égliſes de ſon royaume, ou comme gardien & protecteur des autres, & qu'il exerçoit autrefois ſur pluſieurs abbayes d'hommes & de filles, il peut percevoir les fruits des archevêchés & évêchés, & conférer tous les bénéfices qui en dépendent, pendant la vacance du ſiége épiſcopal ou archiépiſcopal. Ces bénéfices, tant que la régale dure, ſont réputés de patronage laïque. Le pape ne peut jouir ſur eux d'aucun des droits dont il uſe à l'égard de ceux qui dépendent des collateurs eccléſiaſtiques. Non-ſeulement la mort d'un évêque ou archevêque donne ouverture à la régale dans ſon dioceſe, mais auſſi ſa promotion au cardinalat, ou ſa tranſlation d'un ſiége à un autre. Elle dure juſqu'à ce que le nouvel évêque ou archevêque ait fait & prêté au roi le ſerment de fidélité en perſonne, & qu'il l'ait préſenté & enregiſtré en la chambre des comptes. Suivant l'uſage ancien, le nouveau pourvu ne pouvoit jouir d'aucun fruit de ſon bénéfice, ni même exercer aucune fonction, qu'il n'eût ſatisfait à ce devoir. En 1583, le lieutenant-général de Condom fit défenſes à M. Jean Duchemin, évêque de ce dioceſe, de faire aucune fonction de ſon miniſtere, avant qu'il eût fait apparoître du ſerment de fidélité qu'il devoit faire au roi, en qualité d'évêque, à peine de mille écus d'amende. Toutes les cauſes concernant la régale doivent être portées au parlement de Paris, qui, à l'excluſion de tout autre, eſt particuliérement chargé de veiller à la conſervation de ce droit royal.

RÉGÉNÉRATION. Les théologiens ſe ſervent de ce terme pour déſigner l'effet du ſacrement de Baptême, qui donne à ceux qui le reçoivent une nouvelle naiſſance, & les rend enfants de Dieu.

RÉGULIERS. On appelle ainſi, dans l'égliſe Catholique, ceux qui ſe ſont engagés par des vœux à vivre dans le cloître, ſous la direction d'une regle, c'eſt-

Digitized by Google

à-dire les religieux & les moines. Ils compoſent ce qu'on appelle le *clergé régulier*. Le clergé ſéculier eſt compoſé des eccléſiaſtiques qui vivent dans le monde.

Un bénéfice régulier, eſt celui qui ne peut être poſſédé que par un religieux ou un moine : tels ſont, par exemple, les abbayes chefs-d'ordre. Les cardinaux ont cette prérogative, qu'ils peuvent poſſéder des bénéfices réguliers, quoiqu'ils ſoient du clergé ſéculier.

Dans les monaſteres, on appelle *lieux réguliers* ceux qui ſont compris dans la clôture du couvent, comme le cloître, le dortoir, le chapitre, le réfectoire, pour les diſtinguer de ceux qui ſont deſtinés pour les hôtes & pour le ménage de la maiſon, qui ſont réputés hors de la clôture.

RÉJOUIS : ſecte d'Anabaptiſtes, ainſi nommés, parce qu'ils rioient continuellement.

RELAPS, du latin *relapſus*, retombé. On appelloit ainſi ceux qui, après avoir abjuré une héréſie, y retomboient de nouveau, ou qui, après avoir reçu l'abſolution d'un crime, s'en rendoient une ſeconde fois coupables.

RELEVAILLES : cérémonie qui ſe pratique dans l'Egliſe Catholique, à l'égard d'une femme qui releve de couches. Lorſqu'elle eſt en état de ſortir, elle ſe rend à la porte de l'égliſe de ſa paroiſſe. Un prêtre vient réciter ſur elle quelques prieres, qu'on peut regarder comme une eſpece de purification. *Voyez à l'article* PURIFICATION, quelle étoit la cérémonie que les Juifs pratiquoient en pareille occaſion.

RELIGIEUX. C'eſt le nom que l'on donne à ceux qui ſe ſont engagés à mener la vie monaſtique dans quelques-uns des ordres religieux approuvés par l'Egliſe. L'état des religieux conſiſte eſſentiellement dans la pratique de la pauvreté, de la chaſteté & de l'obéiſſance, qui ſont les trois vœux de religion. Avant d'être admis à prononcer ces vœux irrévocables, ils ſubiſſent une épreuve qui ne dure jamais moins d'un an. Le tems de cette épreuve, que l'on appelle *noviciat*, leur eſt accordé pour qu'ils examinent de plus en

Digitized by Google

plus leur vocation, & qu'ils s'exercent dans la pratique des vertus religieuses.

Il paroît que dès le temps de Théodose & de Justinien on se plaignoit que trop de gens se jettoient dans les cloîtres par des motifs bas & indignes de la religion, & que l'Etat en souffroit. En effet, on lit au liv. 10 du Code de Théodose & de Justinien, tit. 31, ces paroles remarquables :

« Nombre de gens, par un esprit de paresse & de fainéantise, abandonnent les charges publiques, & s'associent, sous prétexte de religion ; aux communautés monastiques. Après avoir mûrement délibéré sur cet abus, nous voulons qu'on tire ces gens-là de leurs retraites, & qu'on les ramene aux fonctions & aux charges envers la patrie. »

Sous le regne de Charles IX, les Etats généraux convoqués à Orléans en 1560, demanderent qu'il fût défendu de recevoir aucuns religieux à faire profession avant qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, & les filles de vingt-cinq au moins. Le roi, sur cette demande, ordonna que les mâles ne seroient admis à faire les vœux qu'à vingt-cinq ans, & les filles à dix-huit.

Cette Ordonnance fut abrogée aux Etats de Blois en 1588 ; & il y fut statué qu'on pourroit se lier par les derniers vœux monastiques à l'âge de seize ans accomplis, c'est-à-dire, disposer du bien le plus précieux, de sa liberté, à un âge où les loix ne laissent pas la disposition d'un pouce de terre.

RELIGIEUSES : filles qui se sont consacrées au service de Dieu dans un monastere, & y ont fait les trois vœux de religion. 1. La clôture des religieuses est beaucoup plus austere que celle des religieux : ceux-ci ont la liberté de sortir fréquemment de leurs couvents ; celles-là y demeurent toujours enfermées, & ne peuvent en sortir que pour des raisons très-importantes.

On exigeoit autrefois des religieuses qu'elles apprissent la langue latine, qui avoit cessé d'être leur langue. Cet usage commença à s'abolir dans le commencement du douzieme siécle.

2. Les Tartares ont des religieuses qui observent la

Digitized by Google

même regle que leurs Lamas, & sont obligées, comme eux, de vivre dans le célibat.

3. A la Chine, il y a des femmes qui se font raser la tête, s'obligent à garder le célibat, & vivent en communauté; mais leur nombre n'est pas à beaucoup près si considérable que celui des religieux ou Bonzes.

4. On trouve aussi dans la Corée des monasteres habités par des filles qui vivent en communauté, & sont assujetties à une regle: elles ont la tête rasée, & font profession de garder le célibat.

5. Il y a au Japon des couvents fondés en l'honneur d'Amida, habités par des filles qui vivent en communauté, & qui sont punies de mort lorsqu'elles violent la chasteté qu'elles sont obligées de garder.

6. Si l'on en croit le rapport de quelques voyageurs, on trouve aussi des couvents de religieuses dans le royaume de Pégu.

RELIGION: culte intérieur & extérieur que l'homme rend à la divinité. Quoique le nom de religion n'appartienne proprement qu'au culte légitime du vrai Dieu, nous nous en servons cependant pour désigner les différentes especes de culte que l'ignorance & la superstition ont introduites parmi les hommes.

L'on distingue quatre religions principales qui partagent tout le monde; le CHRISTIANISME, le MAHOMÉTISME, le JUDAÏSME, & l'IDOLATRIE. *Voyez ces trois articles.*

1. Le Christianisme est répandu dans les quatre parties de l'univers, mais plus particuliérement en Europe. Il comprend la religion Catholique, le schisme Grec, & les différentes Sectes des hérétiques. La religion Catholique est la seule véritable. Ses fastes remontent jusqu'à Jesus-Christ, sans interruption. Elle est la dominante en Italie, en Espagne, en Portugal, en France, en Pologne, dans plusieurs Etats d'Allemagne, & dans cinq cantons Suisses. La religion Grecque n'est dominante qu'en Moscovie, parce que c'est le seul pays où elle soit la religion du maître. Par-tout ailleurs, les Grecs sont mêlés avec les Mahometans, & leur sont soumis. La religion Luthérienne est particuliérement

Digitized by Google

répandue dans la Suede, dans le Danemarck, & dans la plus grande partie de l'Allemagne. Le Calviniſme regne à Geneve, dans les Etats de la république de Hollande, dans un grand nombre de cantons Suiſſes, & dans pluſieurs Etats de l'Allemagne. On voit pluſieurs Anabaptiſtes dans la république de Hollande; & l'Arianiſme ſubſiſte encore dans la Hongrie. Ce royaume eſt auſſi plein de Catholiques & de Luthériens. Les peuples de la Tranſylvanie ſont la plûpart Luthériens, Calviniſtes & Unitaires. Il y a parmi eux peu de Catholiques. L'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande ſuivent la religion Anglicane. (*Voyez* RELIGION ANGLICANE.) Les peuples de l'Europe, que nous venons de nommer, ont porté leur religion dans les pays qu'il poſſedent dans les autres parties du monde.

2. Le Mahométiſme eſt, après le Chriſtianiſme, la religion la plus étendue. Il eſt diviſé en deux ſectes; celle d'Aboubekre ou des Sunnis, que ſuivent les Turcs; celle d'Ali *ou* des Shiites, qui domine chez les Perſans.

3. Le Judaïſme, autrefois la ſeule véritable religion, n'eſt aujourd'hui qu'une ſecte mépriſable, que la plûpart des Etats rejettent avec horreur, & que quelques autres tolerent par politique.

4. L'idolatrie, inconnue dans l'Europe, étend ſon empire ſur pluſieurs vaſtes royaumes de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique.

5. « Un Chrétien, dit le pere Tachard, ne peut » rien enſeigner de plus parfait ſur les mœurs & ſur » la conduite de la vie, que ce que la religion des » Siamois preſcrit là-deſſus. Elle leur ordonne de » faire le bien, & ne leur défend pas ſeulement les » actions mauvaiſes, mais encore tout deſir, toute » penſée, & toute intention criminelle. C'eſt ce qui » leur fait dire que leur loi eſt impoſſible dans la pra» tique. » En effet, la ſévérité de cette loi eſt ſi grande, que toute action qu'elle défend eſt toujours un péché, & ne peut jamais être excuſée, ni par la néceſſité, ni par l'intention, ni par le haſard, ni par aucune circonſtance.

Il y a quelques peuples abſolument ſtupides & ſans

Digitized by Google

vages ; parmi lesquels on n'a pu decouvrir encore presque aucune trace de religion.

6. Tout le culte religieux de certains insulaires voisins des isles Philippines, se réduit à quelques gestes. Lorsqu'ils entendent parler de l'Être suprême, qu'ils nomment *Abba*, ils joignent les mains & levent les yeux vers le ciel.

7. On ne remarque aucune religion, ni aucune apparence de culte extérieur chez les habitants de Vobitsbang, province de l'isle de Madagascar ; seulement ils pratiquent la circoncision ; mais chez presque tous les peuples d'Afrique c'est un usage fort indépendant de la religion. Ils s'abstiennent aussi de manger de la chair du porc, mais simplement pour suivre une coutume dont ils ne connoissent ni le fondement ni l'origine.

8. Il est difficile d'avoir une connoissance précise de la religion des habitants de Sierra-Léona, dans la Guinée. C'est un mélange bizarre & monstrueux de Mahométisme & d'idolatrie. Un voyageur ayant un jour demandé à l'un d'eux, quelle étoit la divinité qu'il adoroit ; il répondit que les Blancs adoroient Dieu, mais que le diable étoit la divinité des Noirs. Un autre voyageur rapporte qu'il a entendu dire à plusieurs d'entr'eux, qu'ils faisoient consister toute leur religion dans leur exacte obéissance pour leurs souverains & leurs chefs.

9. On ne trouve point d'idoles chez les peuples qui habitent aux environs de la riviere de Guillimanca dans l'Afrique : plusieurs d'entr'eux reconnoissent & adorent un Être suprême. Ils croient aussi l'existence des esprits malins. Ils célebrent des fêtes & jeûnent rigoureusement à certains jours ; mais ils sont trop peu connus, pour qu'on puisse avoir un détail circonstancié de leur culte.

Les habitants du royaume de Mosambique, en Afrique, n'ont à proprement parler aucun culte ni aucune religion, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques pratiques superstitieuses qui sont en usage parmi eux.

Digitized by Google

10. La religion des habitants du royaume de Montbase, en Afrique, est un mélange d'idolatrie & de Mahométisme. Ils regardent leur roi comme une divinité, & lui attribuent une puissance presque sans bornes : lorsqu'il sort de son palais, on porte toujours devant lui le feu, symbole de la divinité.

11. Anciennement, dans l'isle de Ternate, il n'étoit permis à qui que ce soit, pas même aux prêtres, de parler de religion. Il n'y avoit qu'un seul temple ; une loi expresse défendoit qu'il y en eût deux. On n'y voyoit ni autel, ni statues, ni images. Cent prêtres, qui jouissoient d'un revenu considérable, desservoient ce temple. Ils ne chantoient ni ne parloient ; mais, dans un morne silence, ils montroient avec le doigt une pyramide sur laquelle étoient écrits ces mots ; « Mortels, adorez Dieu ; aimez vos freres, & rendez-» vous utiles à la patrie. »

Religion Anglicane. Henri VIII avoit porté le premier coup à la véritable Religion en Angleterre, en usurpant l'autorité du souverain pontife ; mais il avoit respecté les dogmes & les cérémonies de l'Eglise Catholique. Edouard VI, son fils & son successeur, acheva de détruire la Religion, en introduisant dans le royaume la nouvelle réforme des Protestants. Mais ce grand ouvrage, qui lui avoit coûté tant de peines & de travaux, fut aboli par la reine Marie, qui lui succéda. Cette princesse, zélée Catholique, étouffa dans sa naissance l'hérésie qui commençoit à infecter l'Angleterre ; rétablit l'exercice de la religion Romaine, & la cimenta du sang d'une foule innombrable de Protestants qu'elle fit impitoyablement mourir. Ces cruautés odieuses n'empêcherent pas que la réforme ne reparût en Angleterre, plus triomphante que jamais, sous le regne d'Elizabeth. C'est proprement cette reine qui a fixé l'état de la religion en Angleterre. Elle assembla dans la ville de Londres un synode où l'on régla les points de la confession de l'Eglise Anglicane. On y prit un milieu entre les erreurs des Protestants & les dogmes de l'Eglise Catholique. L'ordre hiérarchique, proscrit par les Protes-

Digitized by Google

tants, fut conservé; &, sur plusieurs articles importants, on s'écarta des opinions de Luther & de Calvin.

Voici en abrégé le contenu de la croyance de l'Eglise Anglicane. Elle reconnoît l'existence & les attributs de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la descente de J. C. aux enfers & sa résurrection. Elle croit que l'Ecriture sainte suffit pour régler la foi & le culte des Chrétiens. Elle admet le symbole de Nicée, celui de S. Athanase & celui des Apôtres. Elle condamne le Pélagianisme & le Semipélagianisme; reconnoît le libre arbitre & le mérite des bonnes œuvres. Elle pense que Jesus-Christ seul est exempt de péché, & que les hommes qui pechent après le baptême peuvent recevoir le pardon de leurs fautes. Elle définit l'Eglise, l'assemblée des Fideles, dans laquelle on enseigne la pure parole de Dieu, & dans laquelle on administre les sacrements selon l'institution de Jesus-Christ. Mais elle déclare que cette Eglise visible, quoique dépositaire & conservatrice de la parole de Dieu, n'a pas le droit d'obliger à croire ce qui ne s'y trouve pas renfermé. Elle nie l'infaillibilité des conciles généraux & l'existence du purgatoire; rejette les indulgences, les reliques & les images. Elle ne reçoit que deux sacrements, le Baptême & la Cene. Elle nie la transsubstantiation dans l'Eucharistie, & croit qu'on ne mange Jesus-Christ que spirituellement & par la foi. Elle se déclare pour la communion sous les deux especes, & nie que l'Eucharistie soit un sacrifice. Elle condamne le célibat des ecclésiastiques; rejette l'autorité de la Tradition, & reconnoît dans l'Eglise le pouvoir d'excommunier. Enfin elle approuve la consécration des évêques, l'ordination des prêtres & des diacres, proscrit l'autorité du pape, & défere au souverain le titre de Chef suprême de l'Eglise Anglicane. Depuis cette réforme, plusieurs sectes différentes se sont introduites en Angleterre, & y sont tolérées par le gouvernement. Les deux principales sont les Presbytériens ou Puritains, & les Episcopaux. Les désordres occasionnés par les

Digitized by Google

violentes querelles de ces deux partis ont donné lieu à plusieurs Sociniens, Ariens & Anabaptistes de s'introduire dans le royaume, où ils exercent paisiblement leur religion. Il ne faut pas oublier la secte des Quakers, la plus singuliere de toutes. *Voyez* PRESBYTÉRIENS, EFISCOPAUX, QUAKERS.

RELIQUES. On appelle ainsi tout ce qui reste, soit du corps des saints, soit des choses qui ont servi à leur usage. S. Paul nous apprend que les membres des saints sont les temples de Saint-Esprit; & par conséquent, ces précieux restes conservent quelque chose de la vertu & de la sainteté de ceux à qui ils ont appartenu. Cette idée est le fondement de la vénération que les peuples vraiment Chrétiens ont toujours eue pour les restes des saints personnages. L'Ecriture nous apprend aussi que les Juifs, en sortant de l'Egypte, emporterent les os du patriarche Joseph. Cette dévotion, si naturelle & si raisonnable, est particuliérement fort accréditée dans l'Eglise Catholique. Elle n'est pas moins ancienne que l'établissement du Christianisme. Les premiers fideles s'approchoient des martyrs, « * tandis qu'on les tourmentoit, pour recueillir, avec des linges ou des éponges, le sang qui couloit de leurs plaies, & le conserver dans des fioles qu'ils mettoient dans les sépulcres. On fit mourir sept femmes qui avoient ainsi ramassé les gouttes du sang de S. Blaise; &, quand S. Cyprien eut la tête tranchée, les fideles avoient étendu des linges autour de lui, pour recevoir son sang. Ils n'étoient pas moins curieux d'enlever les corps des martyrs, ou d'en recueillir les restes; car souvent il ne demeuroit que des os ou des cendres, comme quand ils avoient été brûlés ou dévorés par les bêtes; & delà est venu le nom de *reliques*. Ils n'épargnoient point la dépense pour les racheter des mains des bourreaux, & les ensevelir honorablement: souvent même il leur en coûtoit la vie. Il y en a qui ont souffert le martyre pour avoir baisé les corps des martyrs, pour

* *Mœurs des Chrétiens.*

Digitized by Google

avoir empêché qu'on ne leur insultât après leur mort, pour les avoir cherchés, pour les avoir ensevelis. Il y en a eu de jettés dans les cloaques d'où ils avoient tiré les corps saints. On fit mourir S. Théodore, l'hôtellier, pour avoir retiré les corps de sept vierges d'un étang où on les avoit noyées. Les disciples de S. Ignace reporterent ses reliques de Rome jusqu'à Antioche. Ce soin des reliques étoit la cause de l'acharnement des payens à dissiper les corps des martyrs, après leur mort; joint à cela qu'ils croyoient diminuer par-là l'espérance de la résurrection. « Vous » vous flattez, disoient-ils, que vos corps demeureront » jusqu'au jour que vous croyez les reprendre; & » vous espérez qu'ils seront embaumés & conservés » dans des étoffes précieuses par les femmes que vous » avez infatuées de vos rêveries; nous y donnerons » bon ordre. » Ils les faisoient donc manger aux bêtes; ils les mêloient avec des corps de gladiateurs ou d'autres criminels; ils les jettoient dans l'eau, attachés à de grosses pierres; ils les brûloient, & jettoient les cendres aux vents. Mais, malgré toutes leurs précautions, la plûpart des reliques étoient conservées, soit par le zele ardent des fideles, soit par les miracles que Dieu faisoit souvent en ces occasions. On honoroit les tombeaux des martyrs, si-tôt qu'ils y reposoient. Plusieurs saints ont souffert le martyre, pour avoir été pris veillant & priant aux sépultures des martyrs, ou célébrant leurs fêtes. »

La dévotion aux reliques a eu le sort de toutes les autres. Il s'y est glissé un grand nombre d'abus. L'envie d'avoir des reliques en a souvent fait supposer de fausses. Plusieurs églises se sont vantées d'avoir la tête ou quelqu'autre membre du même saint. Elles ont rapporté des miracles opérés par la relique qu'elles prétendoient posséder, quoiqu'il fût évident qu'elle ne se trouvoit que dans une seule église, & que les miracles opérés dans les autres étoient ou supposés, ou opérés par la foi. Quelquefois on a poussé l'indiscrétion jusqu'à donner, pour de véritables reliques, des choses qu'on ne pouvoit pas raisonnablement avoir

Digitized by Google

conſervées. L'on a beaucoup contribué à diminuer la vénération due aux reliques, en les multipliant ſi prodigieuſement qu'il étoit preſque impoſſible à un homme ſenſé de ne pas croire que pluſieurs étoient ſuppoſées. C'eſt particuliérement à Rome que l'on trouve une quantité ſurprenante de reliques. La terre même de cette ville ſainte, imbibée, &, comme le dit un auteur Italien, enivrée du ſang des martyrs, eſt par elle-même, une relique très-précieuſe, & le pape en fait des préſents aux étrangers. On rapporte, à ce ſujet, qu'un ambaſſadeur de Pologne ayant beaucoup importuné le pape Pie V pour avoir quelque relique, le pontife mit un peu de terre dans ſon mouchoir, & le donna à l'ambaſſadeur. Celui-ci s'imagina que le pape vouloit ſe moquer de lui. Il prit cependant le mouchoir, & le porta à ſon hôtel; mais il ne l'eut pas plutôt ouvert, qu'il vit la terre toute rouge de ſang, ainſi que le mouchoir; & il ne douta point que ce ne fût le ſang des martyrs. Rome poſſede auſſi une autre pépiniere féconde en reliques: ce ſont les CATACOMBES. (*Voyez cet article.*) La ville d'Aix-la-Chapelle eſt auſſi fort riche en reliques. On montre aux fideles, tous les ſept ans, celles qui ſont dans l'Egliſe de Notre-Dame; & l'exhibition de chaque relique eſt accompagnée d'une proclamation. Par exemple, s'il s'agit de montrer la tête & le bras droit de S. Corneille, la proclamation ſe fait ainſi: « On vous montrera la tête & le bras droit de S. Corneille, par » l'interceſſion duquel Notre-Seigneur veuille vous » préſerver du mal caduc, &, après cette vie, vous » donner le Royaume éternel. » *Pater noſter; Ave, Maria; Credo.*

C'étoit autrefois un uſage aſſez commun de porter ſur ſoi des reliques; & pluſieurs ſaints l'ont pratiqué, entr'autres S. Charles Borromée, qui portoit au cou une dent de ſainte Sabine. Les rois & les généraux les faiſoient auſſi porter à la tête des armées; & l'on aſſure qu'ils ont ſouvent été redevables de la victoire à ces ſaintes reliques. Mais c'étoit principalement dans les calamités publiques qu'on imploroit leur ſecours,

Digitized by Google

On les portoit alors en procession, avec beaucoup de solemnité; & c'est encore aujourd'hui la coutume.

L'invention de la sainte Croix par sainte Hélene est l'époque de la grande réputation des reliques. Tout le monde voulut avoir un morceau de ce bois sacré, qui, par un prodige étonnant, sembla se multiplier pour satisfaire aux pieux desirs des fideles. *Voyez* TRANSLATION DE RELIQUES.

Sans prétendre faire aucune comparaison entre la superstition payenne, & les pieuses pratiques de l'Eglise Catholique, nous placerons ici quelques traits du respect des peuples idolâtres pour les restes des héros de leur religion.

2. Les Athéniens recueillirent avec un soin extrême les os de Thésée, & lui rendirent les plus grands honneurs.

3. Les Chinois ont dans leurs temples des reliques de leurs prétendus saints. Ils conservent dans la pagode de Nantua le corps d'un certain Lessu, mort, depuis huit cents ans, avec la réputation d'un saint. Ce corps est exposé à la vénération des peuples, & environné d'un grand nombre de bougies. On accourt, à l'envi, des pays les plus éloignés, pour le visiter.

4. Dom Constantin de Bragance, vice-roi de Goa, s'étant emparé, en 1560, de Jafanapatan, une des villes de l'isle de Ceylan, y trouva une relique fameuse, que tous les habitants des côtes voisines venoient adorer avec beaucoup de dévotion. Les princes des pays d'alentour lui envoyoient de riches présents, & principalement le roi de Pégu, qui se distinguoit par un zele particulier pour l'honneur de la relique. Cependant cette relique si fêtée n'étoit autre chose qu'une dent de singe blanc, que les habitants croyoient être celle d'un de leurs dieux, nommé *Hanimant*, qui avoit autrefois pris la forme d'un singe. Le roi de Pégu ne fut pas plutôt informé que cette vénérable dent étoit tombée entre les mains du vice-roi de Goa, qu'il la lui envoya demander, offrant de lui payer trois cents mille ducats. Les Portugais délibérerent s'ils devoient accepter cette proposition. Les plus graves

Digitized by Google

personnages de l'assemblée représenterent qu'il seroit indécent à des Chrétiens de contribuer, pour un vil intérêt, à la propagation d'une si honteuse idolatrie. Cet avis l'emporta ; & dom Constantin, après avoir fait piler la dent dans un mortier, en présence de tout le monde, la fit jetter au feu. Cependant, malgré toutes ces précautions, le culte de la dent ne fut pas aboli. Quatre ans après, les astrologues du roi de Pégu lui annoncerent qu'il devoit épouser la fille du roi de Colombo, pays de l'isle de Ceylan. Le monarque, en conséquence, en fit faire la proposition ; mais il y avoit un très-grand obstacle à ce mariage, c'est que le roi de Colombo n'avoit point de fille. Cependant, pour ne pas refuser le roi de Pégu, ou plutôt pour le tromper, il résolut de lui donner pour épouse la fille de son chambellan, qu'il aimoit & faisoit élever comme sa propre fille. A cette fourberie il en joignit une autre, non moins considérable. Il donna pour dot à la nouvelle mariée une dent de singe, & persuada aux ambassadeurs du roi de Pégu, que c'étoit la même que les Portugais avoient enlevée à Jafanapatan. Le roi se laissa tromper aussi aisément que ses ambassadeurs, & reçut, avec des honneurs extraordinaires, la fausse princesse & la prétendue relique. Quelque temps après, le roi de Candi, dans la même isle de Ceylan, ayant appris la fourberie du roi de Colombo, en instruisit celui de Pégu, offrant de lui donner en mariage sa fille, avec la véritable dent dont il se prétendoit seul possesseur ; mais le roi de Pégu, trop fier pour avouer qu'il avoit été trompé, rejetta la proposition du roi de Candi, & persista dans son erreur.

5. On voit sur la route de Jédo, capitale du Japon, auprès d'un lac nommé *Fakone*, un petit temple où l'on conserve un grand nombre de reliques. Ce sont des sabres, des épées, des cimeterres dont se sont servis autrefois les Camis ou héros Japonois. On y remarque l'habit miraculeux d'un ange avec lequel il s'élevoit dans les airs, avec la rapidité d'un oiseau. Le peigne de Joritomo, premier empereur

Digitized by Google

reur ſéculier du Japon, a auſſi trouvé place parmi ces reliques.

REMONTRANTS: ſurnom donné aux hérétiques Arminiens, à cauſe des remontrances qu'ils firent, en 1610, contre le ſynode de Dordrecht. *Voyez* ARMINIENS.

REMPHAM. C'eſt le nom d'une fauſſe divinité que l'on prétend avoir été autrefois un des objets de l'idolatrie des Iſraélites. Les ſçavants ne ſont pas d'accord ſur ce prétendu dieu. Les uns veulent que ce Remphan ſoit l'etoile de Vénus, que les Egyptiens & les Aſſyriens adoroient. Les autres ſoutiennent que c'eſt Adonis. Enfin pluſieurs prétendent que c'eſt un roi d'Egypte, à qui ſes ſujets rendirent, après ſa mort, les honneurs divins, & qu'ils mirent en la place de la planete de Saturne.

RENÉGATS. On donne ce nom à ceux qui ont renoncé à la foi de Jeſus-Chriſt, pour embraſſer une fauſſe religion.

RENOMMÉE. Les poëtes en avoient fait une divinité qu'ils ſuppoſoient fille de Titan & de la Terre, & ſœur des géants Cée & Encelade. On trouve dans le IVe Livre de l'*Enéïde de Virgile* une belle deſcription de cette prétendue déeſſe. « La Renommée ſe » répand auſſi-tôt dans les villes de la Lybie: la Renommée, le plus prompt de tous les maux, qui » tire ſa vigueur de ſa promptitude, & qui, dans ſa » courſe rapide, acquiert des forces toujours nouvelles. Elle rampe d'abord foible & craintive; mais » elle ne tarde pas à s'élever; &, repouſſant fiérement la terre d'un pied orgueilleux, elle cache » dans les nues ſa tête altiere. Ce monſtre horrible, » le dernier qu'ait produit la terre irritée contre les » cieux, a des pieds extrêmement agiles, & des ailes rapides. Autant qu'elle a de plumes ſur le corps, » autant y a-t-il deſſous d'yeux qui veillent, de langues & de bouches qui parlent, d'oreilles qui ſe » dreſſent. La nuit, elle vole avec grand bruit, au » milieu des airs, ſans que jamais le doux ſommeil » ferme ſa paupiere. Le jour, elle ſe tient en ſenti-

Digitized by Google

» nelle ou ſur le ſommet de quelque toit, ou bien » ſur une tour élevée. C'eſt-là qu'elle écoute & re- » tient également le bien & le mal, la vérité comme » le menſonge. Elle part enſuite de ſon embuſcade, » pour aller jetter dans les villes le trouble & l'épou- » vante. »

Les Athéniens avoient élevé un temple en l'honneur de la Renommée, & lui rendoient un culte réglé.

REPOSOIR : autel qu'on éleve dans les rues le jour de la Fête-Dieu, & que l'on pare avec le plus grand ſoin. Lorſque la proceſſion paſſe, le ſaint ſacrement s'y arrête, & l'on y donne la bénédiction au peuple. Ces autels ſont appellés par le vulgaire *Paradis*.

RÉPROBATION : jugement que Dieu a rendu, de toute éternité, contre les pécheurs qui mourront impénitents, par lequel il les a rejettés de devant ſa face, & les a condamnés aux peines de l'enfer. La réprobation eſt un myſtere profond & impénétrable, auſſi-bien que la prédeſtination : celle-ci fait éclater la miſéricorde de Dieu, celle-là ſa juſtice. « Si quelqu'un, » dit S. Auguſtin, veut ſçavoir pourquoi l'un eſt pré- » deſtiné, tandis que l'autre eſt réprouvé, qu'il ſonde, » s'il le peut, l'abyme des jugements de Dieu ; mais » qu'il ſe donne de garde du précipice : car enfin il » n'y a point d'injuſtice en Dieu.... Dieu, dit encore » ce ſaint docteur dans un autre endroit, peut ſauver » quelques-uns, ſans qu'ils le méritent, parce qu'il eſt » bon ; mais il ne peut damner aucune créature, qu'elle » ne l'ait mérité, parce qu'il eſt ſouverainement juſte. »

RÉSIDENCE : obligation impoſée aux bénéficiers de réſider dans le lieu de leur bénéfice, afin de pouvoir le deſſervir. Tout bénéfice à charge d'ames, comme les évêchés & les cures, exige réſidence. La plûpart des peres du concile de Trente, conſidérant que les devoirs d'un évêque étoient commandés de droit divin, opinerent que la réſidence l'étoit auſſi, puiſqu'elle eſt néceſſaire pour bien remplir ces devoirs ; &, quoique le concile n'ait pas expreſſément décidé cette queſtion, il fit cependant connoître ouvertement ce qu'il en penſoit. Il déclara que les évêques qui ne réſidoient pas

Digitized by Google

dans leur diocese, commettoient un péché mortel, & qu'ils étoient obligés de restituer les fruits de leurs évêchés, à proportion de leur absence.

Le même concile exhorte les évêques à contraindre les autres bénéficiers à la résidence, par censures ecclésiastiques, & même par saisie de leurs revenus. Il déclare qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques qui possedent des dignités dans les cathédrales ou collégiales, ni aux chanoines, de s'absenter pendant plus de trois mois par chaque année.

Ces réglements n'empêchent pas qu'il n'y ait des causes légitimes de s'absenter d'un bénéfice, telles que celles de la charité chrétienne, de la nécessité urgente, de l'obéissance due aux supérieurs, de l'utilité évidente de l'Eglise & de l'Etat. *Voyez* BÉNÉFICE.

RÉSIGNATION. On appelle ainsi, en matiere bénéficiale, la démission d'un benéfice. La résignation, lorsqu'elle est pure & simple, se nomme proprement *démission*.

On appelle *résignation en faveur*, ou *conditionnelle*, celle qui ne se fait qu'à la charge qu'une telle personne sera pourvue du bénéfice que l'on résigne. Il n'y a que le pape qui puisse l'admettre.

« Les résignations en faveur, & les collations qui » s'ensuivent, dit un auteur moderne, dans un *Traité* » *sur les Libertés de l'Eglise Gallicane*, sont censées il» licites, parce qu'en matiere spirituelle, telle que les » bénéfices, tout pacte est jugé rendre les conventions » simoniaques. On souffre cependant que le pape ad» mette ces résignations, & qu'il confere les bénéfi» ces à ceux en faveur de qui elles sont faites. Mais, » dans la collation faite par le pape, il ne doit pas y » avoir la clause, *que foi sera ajoutée au contenu des* » *bulles*, sans qu'on soit tenu d'exhiber les procurations » en vertu desquelles les résignations ont été faites. Il » faut nécessairement produire les titres sur lesquels le » pape fonde de pareilles graces. »

RÉSURRECTION DE JESUS-CHRIST. Ce miracle, qui est le fondement de la Religion Chrétienne, est ainsi raconté dans l'évangile de S. Jean : « Près du

Digitized by Google

lieu où Jesus-Christ fut crucifié, il y avoit un jardin; & dans ce jardin un sépulcre neuf, dans lequel on n'avoit encore mis personne. Ce fut dans ce sepulcre que fut enfermé le corps de Jesus-Christ. Le troisieme jour après sa mort, Marie-Magdeleine se rendit au sépulcre, dès avant l'aurore, & s'apperçut qu'on avoit ôté la pierre qui en fermoit l'entrée. Elle courut aussitôt en avertir Simon-Pierre, & cet autre disciple que Jesus aimoit. Elle leur dit: On a enlevé le corps de notre Maître; je ne sçais où on l'a mis. Pierre & Jean s'empresserent de se rendre au sépulcre. Jean y arriva le premier; &, se baissant, il vit dans le sépulcre le linceul dans lequel Jesus-Christ avoit été enseveli; mais il n'y entra pas. Pierre, qui le suivoit, y entra, & vit le linceul, & le suaire qui avoit été mis sur la tête de Jesus-Christ, rangés séparément dans un endroit particulier. Alors Jean entra aussi dans le sépulcre. Il vit, & ne douta point de ce qu'il voyoit. Ils ignoroient encore qu'il étoit écrit qu'il falloit que Jesus-Christ ressuscitât d'entre les morts. Les deux apôtres s'en allerent ensuite, & Magdeleine resta seule en dehors du sépulcre, fondant en larmes. Pendant qu'elle pleuroit, elle se baissa, & regarda dans le sépulcre, & elle y vit deux anges assis, l'un à la tête, & l'autre aux pieds. — Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleurez-vous? — On a enlevé mon Maître, leur répondit-elle, & je ne sçais où on l'a mis. Après avoir dit ces mots, elle se retourne, & voit Jesus debout devant elle; mais elle ne le reconnoit pas. — Femme, lui dit Jesus, pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? Magdeleine, croyant que c'étoit le jardinier, lui dit: « Si c'est vous qui avez enlevé mon Maître, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai. » Jesus ne répondit que ce seul mot: Marie. Aussi-tôt cette sainte femme s'élance vers lui, en s'écriant: — Ah! mon Maître!... — Ne me touchez pas, lui dit Jesus-Christ; car je ne suis pas encore monté vers mon Pere. Allez, & dites à mes freres que je vais bientôt monter vers mon Pere & le vôtre, vers mon Dieu & le vôtre. Magdeleine se hâta de venir annoncer aux apôtres ce qu'elle avoit vu & entendu.

Digitized by Google

C'étoit le ſoir. Les portes de la maiſon où étoient les apôtres étoient fermées. Jeſus-Chriſt parut tout à-coup au milieu d'eux, & leur dit : La paix ſoit avec vous ! Il leur montra enſuite ſes mains & ſon côté. Thomas n'étoit pas alors avec les autres apôtres ; &, lorſqu'ils lui raconterent l'apparition de Jeſus-Chriſt, il déclara qu'il n'en croiroit rien, à moins qu'il ne vît & ne touchât ſes plaies. Huit jours après, Jeſus-Chriſt ſe fit voir de nouveau à ſes apôtres ; &, faiſant approcher Thomas, qui étoit alors préſent, il lui montra ſes mains percées de clous, & lui fit mettre le doigt dans la plaie de ſon côté. Thomas, convaincu, s'écria : « Vous êtes mon » Seigneur & mon Dieu. » Jeſus-Chriſt lui dit alors : « Thomas, vous avez cru, parce que vous avez vu. » Heureux ceux qui n'ont point vu, & qui ont cru ! »

Le même fait eſt raconté par tous les évangéliſtes, quoiqu'avec d'autres circonſtances. On trouve, dans leurs écrits, le récit d'un grand nombre d'apparitions de Jeſus-Chriſt, qui, pendant l'eſpace de quarante jours, ſe montra pluſieurs fois vivant à ſes diſciples, & leur parla du royaume des cieux. Nous n'entrerons point dans le détail des preuves inconteſtables ſur leſquelles eſt appuyée la vérité de la Réſurrection, qui ne ſont pas de notre ſujet.

L'Egliſe célebre cet important miracle par une fête ſolemnelle, à laquelle on donne le nom de PASQUES.

Réſurrection des Morts, ou *de la chair*. C'eſt un des principaux articles de la foi Chrétienne, qui porte qu'à la fin du monde tous les hommes reprendront les corps qu'ils ont eus ſur la terre, & paroîtront au jugement de Dieu. L'Ecriture fournit un grand nombre de preuves qui ne permettent pas de révoquer en doute cette vérité. La raiſon même vient à l'appui de la Foi. Elle nous dit que le corps, ayant été ſur la terre l'inſtrument des bonnes ou des mauvaiſes actions de l'ame, il eſt juſte qu'il partage ſes récompenſes & ſes peines. Elle nous apprend d'ailleurs qu'il eſt très-poſſible à Dieu d'opérer cette réſurrection. En effet, la matiere ne périt point. Il n'y a pas, dans le monde, un atome de moins qu'il y en avoit au

Digitized by Google

commencement des siécles. Toutes les parties des corps, que la corruption n'a fait que séparer, subsistent dispersées dans l'univers. Dieu peut donc rassembler ces parties quand il voudra, & les réunir aux ames qui les ont autrefois animées. Les SS. Peres, d'après l'Ecriture sainte, se servent d'une comparaison propre à faire sentir cette vérité. Les arbres, disent-ils, perdent tous les ans leur verdure, & la reprennent ensuite, comme s'ils commençoient à revivre. Les semences meurent, pourrissent, & ressuscitent pour ainsi dire en germant & se reproduisant. Par conséquent Dieu, à qui rien n'est impossible, Dieu, qui a formé toutes les parties de notre corps, peut, par cette même puissance, les ressusciter.

2. Les Turcs & les autres Mahométans regardent la fin du monde & la résurrection générale, comme deux articles considérables de leur religion & de leur foi. Selon quelques-uns, cette résurrection sera purement spirituelle, c'est-à-dire que l'ame ne fera que changer de demeure; &, quittant sa dépouille mortelle, retournera dans le séjour, d'où ils supposent que Dieu l'avoit tirée pour la placer dans le corps humain; mais ce sentiment n'est pas le plus général. Mahomet, & les Juifs avant lui *, pour prouver la possibilité de la résurrection du corps dissipé depuis si long-temps, anéanti, en quelque sorte, par une infinité de révolutions de la matiere, ont supposé un premier germe incorruptible du corps, un levain, si l'on veut, autour & par le moyen duquel toute la masse du corps reprendra son ancienne forme. Selon les Juifs, il reste du corps l'os appellé *luz*, qui sert de fondement à tout l'édifice. Selon les Mahométans, c'est celui qu'ils appellent *al-aib*, connu des anatomistes sous le nom de *coccyx*, situé au-dessous de l'os *sacrum*. On rit, avec raison, de la vanité de ces peuples, qui ont recours à des rêveries pour expliquer une chose dont la possibilité devient très-sensible, dès-lors que l'on admet la volonté toute-puissante du Créateur.

* *Mœurs & usages des Turcs.*

Digitized by Google

3. Les Parſis ou Guebres, penſent que les gens de bien, après avoir joui des délices du Paradis pendant un certain nombre de ſiécles, rentreront dans leurs corps, & reviendront habiter la même terre où ils avoient fait leur ſéjour pendant leur premiere vie; mais cette terre, purifiée & embellie, ſera pour eux un nouveau Paradis.

4. Les habitants du royaume d'Ardra, ſur la côte occidentale d'Afrique, s'imaginent que ceux qui ſont tués à la guerre ſortent de leurs tombeaux, au bout de quelques jours, & reprennent une nouvelle vie. Cette opinion, que la raiſon déſapprouve, eſt une heureuſe invention de la politique, pour animer le courage des ſoldats.

5. « Les Amantas, docteurs & philoſophes du Pérou, » croyoient la réſurrection univerſelle, dit Garcilaſſo, » ſans pourtant que leur eſprit s'élevât plus haut que » cette vie animale pour laquelle ils diſoient que nous » devions reſſuſciter, & ſans attendre ni gloire ni ſup- » plice. Il avoient un ſoin extraordinaire de mettre en » lieu de ſûreté leurs ongles & leurs cheveux qu'ils ſe » coupoient ou qu'ils s'arrachoient avec le peigne, & » de les cacher dans des fentes ou dans des trous de » murailles. Si par haſard ces cheveux & ces ongles » venoient à tomber à terre avec le temps, & qu'un » Indien s'en apperçût, il ne manquoit pas de les rele- » ver d'abord, & de les ſerrer de nouveau. Cette » ſuperſtition me donnoit ſouvent la curioſité de leur » demander ce qu'ils ſe propoſoient par-là; & ils m'en » alléguoient tous la même cauſe. Sçavez-vous bien, » me diſoient-ils, que tout ce que nous ſommes de » gens qui avons pris naiſſance ici-bas, devons revivre » dans ce monde, & que les ames ſortiront des tom- » beaux avec tout ce qu'elles auront de leurs corps? » Pour empêcher donc que les nôtres ne ſoient en peine » de chercher leurs ongles & leurs cheveux, car il y » aura ce jour-là bien de la preſſe & bien du tumulte, » nous les mettons ici enſemble, afin qu'on les trouve » plus facilement; & même, s'il étoit poſſible, nous » cracherions toujours dans un même lieu. »

Digitized by Google

RETRAITE. On donne ce nom à une pratique de piété qui eſt en uſage dans l'Egliſe Catholique. Il ſignifie, dans le ſens le plus général & le plus étendu, une ſéparation volontaire d'avec le monde, pour vaquer plus librement au ſoin de ſon ſalut dans la ſolitude & dans le ſilence. Chacun pourroit, à la rigueur, pratiquer cette ſorte de retraite dans ſa propre maiſon. Mais, comme les couvents & les ſéminaires ſont bien moins expoſés au bruit & au tumulte que les maiſons particulieres, on entend ſpécialement, par le mot de *Retraite*, le ſéjour qu'une perſonne va faire, pour un certain temps, dans un couvent ou dans un ſéminaire, pour s'y adonner aux exercices de piété, ſous la conduite de quelque directeur éclairé.

RÉVÉLATION. On entend, par ce mot, les marques extérieures & ſenſibles par leſquelles Dieu s'eſt manifeſté aux hommes. La religion naturelle avoit été défigurée par le péché & par la corruption du cœur humain; les hommes, livrés à des paſſions qui obſcurciſſoient leur raiſon, proſtituoient à de vaines idoles l'hommage dû à la Divinité. Ce fut pour les retirer de ce profond aveuglement que Dieu voulut les inſtruire de ce qu'ils devoient à ſa Majeſté ſuprême, afin qu'ils euſſent une connoiſſance ferme & diſtincte de ce qu'ils devoient croire, & une regle du culte qu'ils devoient rendre à Dieu. Les ſaintes Ecritures & la Tradition ſont les ſources de la Révélation.

RÉVÉRENCE: qualité que l'on donne communément aux religieux & aux religieuſes, quand on veut les traiter honorifiquement: ainſi l'on dit, en parlant à un religieux, *Votre Révérence;* comme au pape, *Votre Sainteté;* aux cardinaux, *Votre Eminence;* aux évêques, *Votre Grandeur.*

RHAAM: un des bons génies, ſuivant la religion des Gentous. Dans le Sanſcrit, ce mot ſignifie littéralement, *protecteur;* mais dans pluſieurs endroits de l'Aughtorrah-Bhade, il eſt parlé de ce perſonnage dans un ſens plus étendu, comme du protecteur des royaumes, des états, & des biens.

Rhaam! rhaam! eſt une ſalutation pieuſe entre deux

Digitized by Google

Gentous qui ſe rencontrent le matin, par laquelle ils recommandent réciproquement leurs perſonnes & leurs biens à la protection de ce demi-dieu.

RHÉTORIENS. C'eſt le nom de certains hérétiques d'Egypte, qui furent ainſi appellés, de Rhétorius, leur chef. Leur héréſie conſiſtoit à prétendre qu'il n'y avoit point d'hérétiques; que perſonne ne ſe trompoit en matiere de religion, & que toutes les opinions étoient également bonnes.

RHÉVAN. Les Indiens lui attribuent l'invention des pélerinages, & le regardent comme le fondateur de la ſecte des Faquirs. Ils racontent que ce Rhévan ayant enlevé la femme de Rhaam, nommée *Sita*, celui-ci, ſecondé du fameux ſinge Hanuman, ſe vengea de l'outrage qu'il avoit reçu, en détrônant Rhévan.

RIMAC. Les peuples qui habitoient la vallée de Rimac, devenue aujourd'hui, ſous le nom de *Lima*, la capitale du Pérou, adoroient une divinité qu'ils appelloient *Rimac*, c'eſt-à-dire *celui qui parle*, parce qu'ils la conſultoient dans toutes les entrepriſes, & qu'elle paroiſſoit répondre, par l'adreſſe des prêtres, à tout ce qu'on lui demandoit.

RIOBUS. On appelle ainſi, au Japon, les Sintoïſtes mitigés, qui ſe relâcherent de la ſévérité de leur ſecte, lorſque la doctrine du Budſdoïſme commença de ſe répandre, l'an 67 de Jeſus-Chriſt, & qui prétendirent, par un certain tempérament, concilier enſemble ces deux ſectes; ce qui forma un ſchiſme qui ſubſiſte encore aujourd hui au Japon, où l'on diſtingue les Sintoïſtes rigides d'avec les Sintoïſtes relâchés. *Voyez* SINTOS.

RIS (*le*) Ce mouvement naturel, qui ſert à produire au dehors la joie intérieure que l'on reſſent, avoit été diviniſé par Lycurgue. Les Lacédémoniens l'honoroient comme le plus aimable de tous les dieux, & celui qui ſçavoit le mieux adoucir les peines de la vie. Ils plaçoient toujours ſes ſtatues auprès de celle de Vénus, avec les Graces & les Amours. Les Ris étoient auſſi ſpécialement honorés chez les Theſſaliens, qui

Digitized by Google

célébroient tous les ans sa fête avec beaucoup de solemnité.

RITS, (*tribunal des*) établi à la Chine pour condamner & pour réprimer les superstitions qui peuvent se glisser dans l'Empire. Le P. du Halde prétend que ce tribunal, dont l'origine est très-ancienne, a beaucoup contribué à conserver, dès les premiers temps, la saine doctrine que les Chinois avoient reçue de Fo-hi, leur premier empereur. Il ajoute qu'aujourd'hui même il fait encore tous ses efforts pour conserver quelques restes de l'ancienne religion. Mais, si l'on en juge par les superstitions & les idolatries grossieres qui regnent à la Chine, ses efforts ne sont pas heureux. Cela prouve évidemment l'insuffisance de la loi naturelle, la nécessité de la révélation divine, l'impossibilité de conserver la vérité sans les secours continuels de Dieu.

RITUEL: livre d'église, qui contient l'ordre & la maniere des cérémonies que l'on doit observer dans la célébration de l'office divin. Chaque diocese, & même chaque ordre religieux, a son Rituel particulier.

ROBIGAILLES, du mot latin *robigo*, nielle: fêtes que les anciens Romains célebroient chaque année, vers la fin du mois d'Avril, en l'honneur du dieu Robigus, qu'ils invoquoient pour la conservation des bleds & pour les préserver de la nielle. Ils lui immoloient une brebis & un chien, ou bien un jeune veau, & lui offroient du vin & de l'encens.

ROGATIONS, du mot latin *rogare*, prier: fête que l'Eglise célebre avant l'Ascension, & qui dure trois jours, pendant lesquels on fait des prieres & des processions publiques pour les biens de la terre.

Les Rogations furent établies par S. Mamert, archevêque de Vienne, l'an 474, à l'occasion des fléaux qui affligeoient alors les peuples de l'Occident. Les tremblements de terre & les incendies étoient très-fréquents dans ces temps malheureux. Le repos de la nuit étoit troublé par des bruits extraordinaires. On voyoit les bêtes féroces entrer dans les villes, & y commettre d'horribles ravages. Le pieux archevêque de Vienne,

Digitized by Google

ne doutant point que de pareilles calamités ne fussent un effet de la colere de Dieu, forma le projet d'établir les Rogations, comme une dévotion publique qui pût subsister & continuer tous les ans. Il exposa son dessein à son peuple. Il déclara l'ordre qu'il vouloit tenir. Cette dévotion consistoit dans le chant des pseaumes, & dans la priere, accompagnée de la componction du cœur, des larmes & du prosternement de tout le corps. On confessoit ses péchés, & tout le peuple s'unissoit ensemble pour en obtenir le pardon. S. Sidoine appelle les Rogations les *fêtes des têtes humiliées ;* & les stations, des *pleurs* & des *prosternements du peuple*. Cette fête étoit accompagnée du jeûne, & duroit trois jours ; & pour la rendre plus utile, en la rendant plus laborieuse, on l'alloit célébrer en quelqu'église hors de la ville. Dès la premiere station, S. Mamert eut la joie d'y voir venir une grande affluence de peuple, avec de grandes marques de componction. Dieu témoigna qu'il étoit touché des prieres de l'archevêque & de son peuple. Les fléaux & les prodiges cesserent, le calme & la tranquillité se rétablirent dans le diocese de Vienne. Les autres églises s'empresserent de pratiquer une dévotion si efficace. Celle d'Auvergne, gouvernée alors par S. Sidoine, fut une des premieres à embrasser cette pieuse institution, qui se répandit ensuite promptement dans tout l'Occident.

ROIS. (*Livres des*) C'est le titre que portent quatre Livres canoniques de l'ancien Testament, qui contiennent l'histoire de l'établissement de la dignité royale chez les Juifs, & celle des rois de Juda & d'Israël. Les deux premiers sont appellés par les Juifs *Livres de Samuel*, parce qu'on trouve à la tête l'histoire de Samuel, qui conduit à celle des rois. Le premier Livre des Rois, outre l'histoire de Samuel, contient celle du regne de Saül, & comprend un espace de cent un ans. Dans le second est renfermé le regne de David ; ce qui forme un espace d'environ quarante ans. Les prophetes Samuel, Nathan & Gad, sont regardés communément comme les auteurs de ces deux Livres. Le troisieme offre l'histoire de Salomon, celle de la division des

Digitized by Google

tribus, celle de quatre rois de Juda, & de huit rois d'Iſraël. On trouve dans le quatrieme, les regnes de ſeize rois de Juda, & de douze rois d'Iſraël. On ignore quels ſont les auteurs de ces deux derniers Livres, qui paroiſſent être une compilation de pluſieurs Hiſtoires particulieres.

ROMESCOT. En 727, Ina, roi de Weſſex, un des ſept royaumes qui partageoient alors l'Angleterre, étant allé en pélerinage à Rome, y fonda un college anglois, & aſſigna, pour ſon entretien, un ſou par an ſur chaque maiſon de ſon royaume. Cette taxe fut appellée *Romeſcot*. Offa, roi de Mercie, étant auſſi allé à Rome, en 794, pour demander au pape des indulgences, crut ne pouvoir mieux ſe rendre digne des bienfaits du pontife, qu'en étendant ſur toutes les maiſons de la Mercie & de l'Eſt-anglie la taxe impoſée par Ina; & comme l'argent qu'elle produiſoit ſe délivroit à Rome le jour de la fête de S. Pierre-ès-liens, cette taxe fut auſſi nommée *le denier de S. Pierre*.

ROSAIRE: inſtrument de piété, dont S. Dominique eſt l'inſtituteur. C'eſt un grand chapelet compoſé de cent cinquante petits grains qu'on nomme *Ave*, & de quinze gros grains qu'on nomme *Pater*. Il eſt diviſé en quinze dixaines, qui repréſentent autant de myſteres de la vie de Jeſus-Chriſt, partagés en trois claſſes; à ſçavoir, les Myſteres joyeux, les Myſteres douloureux, & les Myſteres glorieux. Il y a des oraiſons compoſées ſur chacun de ces Myſteres, que le fidele doit dire au commencement de chaque dixaine, lorſqu'il récite le Roſaire. S. Dominique établit la confrérie du Roſaire, par l'ordre de la ſainte Vierge, dans le temps qu'il étoit occupé des travaux de ſa miſſion contre les Albigeois. Le pape Grégoire XIII inſtitua la ſolemnité du Roſaire, que l'on célebre le premier dimanche du mois d'Octobre. Pluſieurs papes ont accordé un grand nombre d'indulgences à ceux qui réciteroient le Roſaire; & l'on rapporte une infinité de miracles opérés par le moyen de cette dévotion. Dans la confrérie du Roſaire, on diſtingue celle du Roſaire ordinaire, dont les confreres s'obligent de réciter chaque

Digitized by Google

ſemaine le Roſaire tout entier, & celle du Roſaire perpétuel, dont les confreres s'engagent à réciter, chacun tour-à-tour, le Roſaire, ſans interruption; enſorte qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, il y ait quelqu'un des confreres qui honore la ſainte Vierge, en recitant cette priere au nom de toute la confrérie.

ROSCELIN, clerc de Compiegne, qui enſeignoit la philoſophie vers l'an 1090. Il s'étoit rendu célebre dans les ecoles par les ſubtilités de ſa dialectique; & ſon ardeur à défendre l'opinion des Nominaux, le fit même regarder comme le pere & l'auteur de cette eſpece de ſecte. On prétend même qu'il eut pour diſciple le fameux Abélard; mais ce fait eſt, pour le moins, fort douteux. Quoi qu'il en ſoit, Roſcelin voulut appliquer au myſtere de la Trinité les chicanes de l'école; ce qui le jetta dans des erreurs groſſieres. Il oſa ſoutenir que les trois Perſonnes divines étoient trois choſes abſolument diſtinguées, comme trois anges, trois ames; & que, ſi cela n'étoit pas, il falloit dire que le Pere & le Saint-Eſprit s'étoient incarnés de même que le Fils. Cette doctrine, qui établiſſoit trois Dieux, fut condamnée dans un concile tenu à Compiegne en 1092.

ROSCH-HAZAMA, c'eſt-à-dire Chef de l'An. C'eſt le nom que les Juifs modernes donnent à la fête qu'ils célebrent au commencement de leur année, c'eſt-à-dire les premiers jours du mois de Septembre, qu'ils appellent *Tiſri*. Ils prétendent que c'eſt dans ce temps-là que le monde a commencé, quoique d'autres aient ſoutenu qu'il avoit plutôt commencé au mois de Mars, qu'ils nomment *Niſan*. Tout travail eſt interdit pendant cette fête, & toutes les affaires ſont interrompues. La ſolemnité du commencement de l'année, eſt fondée ſur une opinion particuliere aux Juifs. Ils s'imaginent que Dieu a ſpécialement choiſi ce jour-là pour juger les actions de l'année derniere, & régler les événements de celle qui commence. Dans cette idée, les Juifs ſe préparent un mois d'avance à ſubir ce jugement. Ils tâchent d'expier leurs fautes par la pénitence, par la priere & par l'aumône. Les plus négligents commencent du moins à faire cette préparation la ſemaine

Digitized by Google

qui précede la fête. La veille, les pénitences redoublent, & chacun ſe fait appliquer ſur le corps trente-neuf coups de fouet, qu'ils appellent *malchuth*. Le ſoir du premier jour de l'année, lorſqu'ils reviennent de la ſynagogue, ils diſent à ceux qu'ils rencontrent: *Sois écrit en bonne année*, & l'autre répond par le même ſouhait. Ce jour, ils ſe ſervent, dans leurs repas, de miel & de pain levé; ce qui leur eſt une eſpece de préſage que l'année ſera douce & fertile. Quelques-uns vont à la ſynagogue habillés de blanc, pour marquer la pureté de leur conſcience. D'autres, ſur-tout les Juifs Allemands, prennent ce jour-là l'habit qu'ils ont deſtiné pour leur ſépulture. L'office eſt plus long ce jour-là qu'aux autres fêtes. La lecture du Pentateuque ſe fait à cinq perſonnes. On lit le ſacrifice qui ſe faiſoit autrefois ce jour-là, avec un endroit des propheres. (*Voyez* AFTARA.) On y joint des prieres pour la proſpérité du prince ſous la domination duquel on eſt. Après toutes ces cérémonies, le ſon du cor ſe fait entendre, comme pour avertir les pécheurs du jugement de Dieu. Cette fête ſe termine par la cérémonie qu'on nomme *habdala*. Les Juifs paſſent ainſi les deux premiers jours de Septembre. Ils continuent enſuite leurs pénitences & leurs bonnes œuvres juſqu'au 10 du mois, qui eſt le jeûne des pardons, & qu'ils appellent *jonc-hæchipur*, c'eſt-à-dire Jour de Pardon. *Voyez* JONC-HACHIPUR & SABBAT.

ROSE-CROIX. (*les freres de la*) C'eſt le nom que l'on donne à une certaine confraternité qui ſe forma en Allemagne, au commencement du dix-ſeptieme ſiécle, & qui ſe propoſoit, pour principal but, de perfectionner les ſciences utiles à l'humanité, particuliérement la médecine. Les confreres ſe juroient mutuellement une fidélité & un ſecret inviolables. Ils ſe vantoient de poſſéder les ſecrets les plus ſinguliers & les plus admirables, dont la pierre philoſophale étoit le moindre. A les en croire, ils réuniſſoient toute la ſcience des anciens philoſophes d'Egypte & de Chaldée, des Mages de Perſe, & des Gymnoſophiſtes des Indes. Ils ſe piquoient de parler toutes ſortes de langues, & de pouvoir pro-

Digitized by Google

longer la vie des hommes jusqu'à cent quarante ans. On dit que le chef de cette société singulière fut un gentilhomme Allemand, dont le nom ne se trouve désigné que par ces deux lettres A. C. Ce gentilhomme, après avoir étudié les lettres grecques & latines, entreprit de voyager. Etant dans la Palestine, vers l'an 1378, il entendit parler des Sages d'Arabie, & eut envie d'aller les consulter. S'étant rendu dans leur Académie, il fut bien étonné d'entendre ces philosophes le saluer par son nom, comme s'il eût été un de leurs anciens amis. Il conçut pour eux une grande vénération, & les conjura de lui apprendre leurs secrets; ce qu'ils firent. Le gentilhomme, étant de retour dans sa patrie, s'associa quelques compagnons, auxquels il communiqua sa science. Après sa mort, qui arriva en 1484, sa société subsista sous la même forme qu'elle avoit eue de son vivant. En 1604, un des freres trouva, dit-on, le tombeau du fondateur chargé de devises, de caracteres & d'inscriptions. La principale consistoit en ces quatre lettres A. C. R. C. Il trouva dans ce tombeau un livre de parchemin écrit en lettres d'or, qui contenoit l'éloge du défunt. Les freres de la Rose-Croix prirent différents noms. Ils se firent appeller *Illuminés*, parce qu'ils prétendoient sçavoir tout; *Immortels*, parce qu'ils se vantoient de pouvoir procurer aux hommes une très-longue vie; *Invisibles*, parce qu'étant devenus suspects, ils n'osoient paroître en public. En 1622, ils firent afficher cet avis pour ceux qui desiroient de connoître qui ils étoient: « Nous, députés de notre college principal » des Freres de la Rose-Croix, faisons séjour visible & » invisible en cette ville, par la grace du Très-Haut, » vers qui se tourne le cœur des justes: nous enseignons » sans livres ni marques, & parlons les langues des pays » où nous voulons être, pour tirer les hommes nos semblables d'erreur de mort. »

Il y a long-temps que les freres de la Rose-Croix ne paroissent plus, quoique certains auteurs prétendent qu'ils existent encore.

ROSE D'OR. *Voyez* BÉNÉDICTION DE LA ROSE D'OR.

Digitized by Google

ROTE: juriſdiction eccléſiaſtique, établie à Rome pour juger, en cas d'appel, les conteſtations en matiere bénéficiale & patrimoniale, qui s'élevent dans les pays Catholiques où il n'y a point d'induit qui permette que ces affaires ſe traitent devant les juges des lieux. Le tribunal de la Rote connoît auſſi de tous les procès de l'Etat eccléſiaſtique, qui montent au-deſſus de cinq cents écus. Les juges qui le compoſent, ſont au nombre de douze, & ſe nomment *Auditeurs de Rote*, ſoit parce que le pavé de la chambre où ils s'aſſemblent eſt de marbre figuré en forme de roue, ſoit parce qu'ils ſont aſſis en cercle lorſqu'ils jugent. Quoi qu'il en ſoit, ces douze magiſtrats ſont choiſis parmi les différentes nations. Il y en a trois Romains, un Toſcan, un Milanois, un Boulonois, un Ferrarois, un Vénitien, un François, deux Eſpagnols & un Allemand. Il leur a été défendu, ſous peine des cenſures de l'Egliſe, par les papes Innocent VI & Jean XXII, de recevoir aucun préſent. Ils ont obtenu du pape Alexandre VII le titre de Sous-Diacres apoſtoliques. Ils paroiſſent dans les cérémonies publiques revêtus d'un habit violet, comme les prélats Romains, & ils ont le pas ſur les clercs de la chambre. Ils ont ſéance dans les chapelles papales. Quelquefois deux d'entr'eux ſont chargés de tenir la chape du pape. Dans certaines cérémonies, le dernier des Auditeurs de Rote porte la croix devant le pape. Les vacances de ce tribunal commencent la premiere ſemaine de Juillet. Le jour qu'ils tiennent leur derniere aſſemblée, le pape leur donne un feſtin ſplendide, à la fin duquel chacun d'eux reçoit cent écus d'or, & le doyen deux cents. Le premier d'Octobre, le tribunal de la Rote recommence ſes fonctions. Ce jour-là, les deux derniers Auditeurs ſe promenent dans toutes les rues de la ville de Rome, montés ſur des mules, & ſuivis d'une grande multitude de gentilshommes, de notaires, de greffiers, de procureurs & d'autres gens de juſtice, tous à cheval.

RUBRIQUES. On appelle ainſi les regles & les cérémonies établies pour la célébration de l'office divin, & qui ſe trouvent marquées dans les bréviaires & dans les

Digitized by Google

missels. On leur donne le nom de *rubriques*, du latin *ruber*, rouge, parce qu'elles sont communément marquées en lettres rouges.

RUMIE, RUMILIE *ou* RUMINE, du vieux mot latin *ruma*, qui signifioit *mamelle:* déesse des anciens Romains, qui présidoit à l'éducation des enfants encore à la mamelle. On la représentoit sous la forme d'une femme tenant sur son sein un enfant qu'elle paroissoit vouloir allaiter. On lui présentoit communément pour offrande du lait & de l'eau, mêlés avec du miel.

RUNCAIRES: secte d'hérétiques qui avoient adopté les erreurs des Patarins, & qui soutenoient qu'on ne pouvoit commettre de péchés mortels par la partie inférieure du corps. Sur ce principe, ils se livroient sans remords aux plus infâmes voluptés. Ils furent appellés *Runcaires*, parce qu'ils tenoient leurs assemblées dans des broussailles.

RUTH. C'est le titre d'un des Livres canoniques de l'ancien Testament, qui contient l'histoire de Ruth. Nous allons donner au lecteur un extrait de cette histoire, qui est très-intéressante. Sous le gouvernement d'un des juges d'Israël, le peuple de Dieu fut affligé d'une grande famine. Elimélech, habitant de Bethléem, quitta son pays, & s'en alla chez les Moabites chercher une terre plus fertile, accompagné de sa femme Noémi, & de ses deux fils Mahalon & Chélion. Cet homme étant mort dans la terre de Moab, Noémi resta seule avec ses deux fils, qui épousèrent chacun une femme Moabite. L'une se nommoit *Orpha*, & l'autre *Ruth*. Deux ans après, ils moururent tous les deux; & Noémi resta privée de son époux & de ses deux fils. Elle partit aussi-tôt avec ses deux belles-filles pour s'en retourner dans sa patrie, ayant entendu dire que Dieu avoit eu pitié de son peuple, & avoit fait cesser la famine. Lorsqu'elle fut arrivée sur les confins de la terre de Juda, elle dit à ses belles-filles: « Retournez dans la maison de votre mere, & que Dieu vous récompense des services que vous avez rendus à vos époux & à moi. Puissiez-vous trouver le repos dans la maison des nouveaux époux qui vous tomberont en partage! » En

Digitized by Google

parlant ainſi, elle les embraſſa. Orpha & Ruth, fondant en larmes, lui répondirent, « Nous irons avec vous dans votre pays. — Non, reprit Noémi; retournez vous-en : pourquoi viendriez-vous avec moi ? Je n'ai point de fils dans mon ſein qui puiſſent devenir vos époux. Laiſſez-moi, mes filles : vous voyez que la vieilleſſe m'a rendue ſtérile ; & quand même je pourrois, cette nuit même, concevoir & mettre au monde des fils, ſi vous vouliez attendre qu'ils euſſent atteint l'âge de puberté, vous ſeriez vieilles avant de pouvoir les épouſer. Allez donc vous-en : votre préſence aigrit mes douleurs. » A ce diſcours, Orpha & Ruth recommencerent à pleurer. Orpha embraſſa Noémi, & partit ; mais Ruth ne voulut point abandonner ſa belle-mere. « Pourquoi, lui dit Noémi, ne ſuivez-vous pas l'exemple d'Orpha ? — Ne vous obſtinez pas à vouloir que je vous quitte, repartit Ruth ; je vous ſuivrai par-tout où vous irez. Dans quelque lieu que vous vous arrêtiez, j'y demeurerai avec vous; je n'aurai point d'autre peuple que le vôtre, & votre Dieu ſera le mien ; je mourrai dans le pays où vous terminerez vos jours ; & la terre qui recevra votre corps, ſera le lieu de ma ſépulture. Que Dieu me puniſſe, ſi rien autre choſe que la mort peut me ſéparer de vous ! » Noémi, voyant que Ruth étoit obſtinément réſolue à la ſuivre, ceſſa de combattre ſon deſſein. Elles arriverent enſemble à Bethléem. Le bruit du retour de Noémi ſe répandit bientôt dans la ville; & les femmes diſoient : « Voilà Noémi. » Mais cette veuve déſolée leur répondoit : « Ne m'appellez plus Noémi, (c'eſt-à-dire belle) ; nommez-moi plutôt *Mara*, (c'eſt-à-dire amere) ; car le Seigneur a rempli mon cœur d'amertume : je ſuis partie avec mon époux & mes enfants ; je reviens ſeule & abandonnée ; pourquoi m'appellez-vous donc Noémi, moi que le Seigneur a humiliée ? »

Noémi & Ruth étoient arrivées dans le temps que l'on commençoit à moiſſonner l'orge. Ruth dit à ſa belle-mere : « Si vous me l'ordonnez, j'irai dans les champs recueillir les épis qui auront échappé à la main des moiſſonneurs par-tout où j'aurai trouvé grace devant les yeux du maître du champ. — Allez, ma fille,

Digitized by Google

lui dit Noémi. » Ruth s'en alla donc dans un champ, & se mit à glaner derriere les moissonneurs. Il se trouva que ce champ appartenoit à un parent d'Elimélech, nommé *Booz*, homme riche & puissant. Lui-même arriva dans ce moment, & dit à ses moissonneurs : « Le Seigneur soit avec vous ! » Ils lui répondirent : « Que le Seigneur vous béniſſe ! » Booz, appercevant Ruth, dit au chef des moissonneurs : « Quelle est cette jeune fille ? — C'est, lui répondit-il, une Moabite qui est venue de son pays avec Noémi. Elle nous a demandé la permission de glaner après les moissonneurs. Depuis le matin jusqu'à cette heure, elle n'a pas cessé de travailler dans le champ, & n'est pas retournée un moment chez elle. » Alors Booz, adressant la parole à Ruth, lui dit : « Ecoutez, ma fille, n'allez point glaner dans un autre champ que le mien ; j'ai ordonné à mes gens de ne vous inquiéter en rien ; & même, si vous avez soif, vous pouvez aller boire de l'eau dont boivent mes gens. » Ruth, pénétrée de reconnoissance, se prosterna aux pieds de Booz, & lui dit : « D'où me vient ce bonheur que j'aie trouvé grace devant vos yeux, & que vous daigniez faire attention à moi, qui ne suis qu'une étrangere ? — J'ai appris, lui répondit Booz, la conduite que vous avez tenue à l'égard de votre belle-mere, après la mort de votre mari. Je sçais que, pour la suivre, vous avez quitté vos parents & votre terre natale, & que vous êtes venue chez un peuple inconnu. Que le Seigneur vous donne la récompense que mérite un si fidele attachement ! que le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel vous vous êtes refugiée, vous comble de ses graces ! » Ruth lui répondit : « Monseigneur, j'ai trouvé grace devant vos yeux ; vous m'avez consolée, & vous avez parlé au cœur de votre servante, qui n'est pas comparable à la derniere de vos moissonneuses. » Booz reprit : « Quand l'heure de manger sera venue, vous pouvez manger aussi avec mes gens du pain trempé dans le vinaigre. » Ruth resta donc dans le champ de Booz, suivant de près les moissonneurs. Elle y fit son repas ; &, après s'être rassasiée, elle en eut encore de reste. Elle retourna ensuite gla-

Digitized by Google

ner. Booz dit à ſes gens : « Quand même elle voudroit moiſſonner avec vous, ne l'en empêchez pas. Laiſſez même tomber exprès un grand nombre d'épis, pour qu'elle puiſſe les ramaſſer ſans honte. » Ruth, après avoir glané juſqu'au ſoir dans le champ de Booz, battit les épis qu'elle avoit recueillis, & en tira trois meſures d'orge. Elle les remporta à la ville, & les montra à ſa belle-mere. Elle lui donna auſſi les reſtes de ſon repas. « Dans quel champ avez-vous glané aujourd'hui, lui dit Noémi ? Béni ſoit celui qui a eu pitié de vous ! » Ruth lui apprit qu'elle avoit glané dans le champ d'un homme appellé *Booz*. « Que Dieu le béniſſe, dit Noémi, puiſqu'il n'oublie point, après leur mort, ceux qu'il aima pendant leur vie ! Cet homme, ajouta-t-elle, eſt notre parent. — Il m'a ordonné, reprit Ruth, de glaner derriere ſes moiſſonneurs durant tout le temps de la moiſſon. — Vous ne pouvez mieux faire, ma fille, lui dit Noémi ; peut être éprouveriez-vous des rebuts dans un champ étranger. » Ruth s'occupa donc à glaner dans le champ de Booz juſqu'à ce que l'orge & le froment fuſſent ramaſſés dans les greniers.

Lorſqu'elle fut revenue chez ſa belle-mere : « Je cherche les moyens, lui dit Noémi, de vous procurer un repos ſolide & de vous pourvoir avantageuſement. Ce Booz, dans le champ duquel vous avez glané, eſt notre parent : cette nuit, il vente ſon orge. Prenez donc le bain ; parfumez votre corps ; parez-vous de vos plus beaux habits, & rendez-vous dans ſon aire : attendez, pour vous montrer, que Booz ait fini ſon repas & ſoit allé ſe coucher : vous viendrez alors, & vous vous coucherez à ſes pieds, après avoir levé le manteau qui les couvrira : vous apprendrez enſuite de lui-même ce que vous devez faire. » Ruth exécuta fidellement tout ce que ſa belle-mere lui avoit preſcrit. Booz, après s'être égayé par un repas champêtre, s'étant allé coucher près d'un monceau de gerbes, Ruth s'approcha doucement, leva le manteau qui couvroit ſes pieds, & s'y proſterna. Booz, s'éveillant au milieu de la nuit, fut ſurpris de voir une femme à ſes pieds. « Qui êtes-vous, demanda-t-il à Ruth ? — Je ſuis, répondit-elle,

Digitized by Google

Ruth votre ſervante : étendez ſur moi votre manteau, parce que vous êtes mon parent. — Ma fille, lui répondit Booz, vous êtes bénie de Dieu, parce que vous n'avez point eu un attachement frivole pour les jeunes gens, ſoit pauvres, ſoit riches; & cette derniere action eſt encore d'un plus grand mérite que toutes les précédentes. Ne craignez donc rien; je ferai tout ce que vous me direz. Il n'y a perſonne dans la ville qui ne rende témoignage à votre vertu. J'avoue que je ſuis votre parent; mais il y en a un autre plus proche que moi. S'il veut uſer du droit de ſa parenté & vous retenir pour femme, tant mieux! s'il ne le veut pas, je jure, par le Seigneur, que je vous épouſerai ſans difficulté : dormez tranquillement juſqu'au matin. » Ruth dormit donc à ſes pieds le reſte de la nuit. Le lendemain, elle ſe leva dès avant l'aurore, lorſqu'il n'y avoit pas encore aſſez de jour pour diſcerner les objets. « Prenez garde, lui dit Booz, que perſonne ne ſçache que vous êtes venue ici; » puis il ajouta : « Etendez le manteau qui vous couvre, & tenez-le des deux mains. » Ruth obéit; & Booz, meſurant ſix meſures d'orge, les mit dans le manteau. Ruth les emporta, & rentra dans la ville. Etant arrivée chez ſa belle-mere, elle lui raconta fidellement tout ce qui s'étoit paſſé, & ce que Booz lui avoit dit. « Voilà, ajouta-t-elle, ſix meſures d'orge qu'il m'a données, en me diſant qu'il ne vouloit pas que je m'en retourne les mains vuides. » Noémi lui répondit : « Attendez, ma fille, juſqu'à ce que nous voyons l'iſſue de cette affaire : ſoyez ſûre que cet homme n'aura point de repos qu'il n'ait accompli tout ce qu'il vous a dit. »

En effet, Booz ſe rendit à la porte de la ville; &, s'y étant aſſis, il attendit qu'il vît paſſer ce parent dont on vient de parler. Dès qu'il l'apperçut, il l'appella par ſon nom, & lui dit : « Détournez-vous un peu, & vous aſſeyez ici; » puis, prenant dix hommes des plus anciens de la ville, il les fit aſſeoir également; enſuite, adreſſant la parole à ſon parent : « Noémi, lui dit-il, qui eſt de retour du pays de Moab, eſt ſur le point de vendre l'héritage de notre frere Élimélech; c'eſt ce

Digitized by Google

que j'ai voulu vous faire ſçavoir devant tous les témoins qui ſont ici préſents. Si vous voulez réclamer cet héritage par le droit que vous donne la parenté, vous pouvez l'acheter. Si ce n'eſt pas votre deſſein, dites-le-moi, afin que je ſçache ce que je dois faire; car nous ſommes, vous & moi, les ſeuls parents d'Elimélech, & vous êtes le plus proche. — Eh bien! j'acheterai cet héritage, répondit ce parent. — Mais ſi vous l'achetez, reprit Booz, il faut auſſi vous charger de Ruth la Moabite, veuve d'un des fils d'Elimélech, afin que le nom de votre parent ne tombe pas dans l'oubli. — En ce cas, répondit le parent, je vous cede mon droit de parenté; car je ne veux pas faire tort à ma propre famille: uſez de mon privilege; je déclare que j'y renonce très-volontiers. » Or c'étoit autrefois la coutume dans Iſraël, que, lorſque le parent le plus proche cédoit ſon droit à un autre, il ſe déchauſſoit, pour confirmer cette ceſſion, & donnoit ſon ſoulier à celui auquel il remettoit ſon privilege. Booz dit donc à ſon parent: « Otez votre ſoulier. » Ce qu'il fit auſſi-tôt; puis, s'adreſſant aux anciens & à tous ceux qui étoient préſents: « Vous êtes tous témoins aujourd'hui, leur dit-il, que Noémi me livre tout ce qui appartient à Elimélech & à Mahalon, & que je prends pour femme Ruth la Moabite, veuve de Mahalon, pour ne pas laiſſer périr le nom du défunt. » Les anciens & tous ceux qui étoient aſſemblés à la porte de la ville, lui répondirent: « Nous en ſommes tous témoins. Que cette femme, qui entre dans votre maiſon, reſſemble à Rachel & à Lia, dont la fécondité a peuplé la maiſon d'Iſraël! Qu'elle ſoit un modele de vertu dans Ephrata, & que ſon nom devienne célebre dans Bethléem! » Booz épouſa donc Ruth, qui bientôt devint enceinte, & lui donna un fils. Toutes les femmes félicitèrent à l'envi Noémi. « Que Dieu ſoit béni! s'écrierent-elles, qui vient de donner un héritier à votre famille, un conſolateur & un appui à votre vieilleſſe. » Noémi prit l'enfant dans ſon ſein, & lui ſervit de nourrice. Il fut nommé *Obed*; & il eut dans la ſuite pour fils Iſaï, pere de David.

Digitized by Google

[S A B]

SABATHAI-TZÉVI : célebre impoſteur Juif, qui parut en 1666, & qui voulut perſuader à ceux de ſa nation qu'il étoit le Meſſie qu'ils attendoient. Un autre impoſteur, nommé *Levi*, s'étoit aſſocié avec lui, & ſe faiſoit paſſer pour le prophete Elie. La plûpart des Juifs ſe laiſſerent ſurprendre par les diſcours pathétiques de Tzévi, d'autant plus dangereux, qu'ils étoient ſoutenus de l'apparence de pluſieurs vertus. Le fourbe affectoit beaucoup d'humilité & de modeſtie, & faiſoit profeſſion d'une chaſteté irréprochable ; mais les Juifs de Smyrne, plus éclairés que les autres, ne furent point la dupe de cet hypocrite ; &, bien loin de le reconnoître pour le Meſſie, ils le condamnerent à mort. Mais cet arrêt ne fut point exécuté, & n'empêcha pas l'impoſteur de prendre le titre de Roi des Rois d'Iſraël, & de ſe former un parti nombreux. Il ſemble que ſa proſpérité lui fit tourner la tête ; car il eut l'imprudence d'aller à Conſtantinople, quoiqu'il eût outragé le Grand-Seigneur, en faiſant effacer ſon nom des prieres publiques. Ce prince le fit arrêter, & ordonna qu'on lui tranchât la tête. Il parut, en 1703, un autre impoſteur, nommé *Daniel*, qui ſoutint que Tzévi n'étoit pas encore mort, & qu'on le verroit bientôt reparoître avec plus de gloire que jamais.

SABBAT. C'eſt la principale fête des Juifs, & celle qu'ils obſervent avec le plus grand ſoin : on la nomme *Sabbat*, parce qu'on la célebre toujours le ſamedi. Elle eſt inſtituée en l'honneur du repos que Dieu prit après avoir créé toutes choſes. C'eſt pourquoi, le devoir le plus important qu'impoſe la fête du Sabbat, c'eſt de ne rien faire. Les rabbins, toujours minutieux ſur ce qui concerne l'extérieur du culte, ont réduit à trente-neuf articles toutes les choſes qu'il eſt défendu de faire le jour du Sabbat, & tous les différents travaux auxquels l'homme peut s'occuper : le détail en ſeroit ennuyeux. Les Juifs pouſſent juſqu'à l'extravagance

Digitized by Google

leurs ſcrupules ſur ce qui regarde le repos du ſabbat. Ils n'oſent ni allumer ni éteindre le feu. Ils ont ſoin d'apprêter la veille tout ce qui eſt néceſſaire pour leur repas : ils évitent de porter ce jour-là aucun fardeau ; & même ils ont la précaution de ne pas trop ſe charger d'habits, & veillent à ce que leurs femmes & leurs enfans n'aient préciſément ſur eux que ce qui eſt néceſſaire pour ſe vêtir. Tout entretien ſur les affaires temporelles, ſur le prix des denrées ou des autres marchandiſes, leur eſt interdit ; ils ne peuvent, ce jour-là, ni rien donner, ni rien recevoir, ni manier aucun outil, ni rien qui ſoit peſant. S'ils ſortent de la ville, il ne leur eſt permis de faire qu'un mille de chemin. Manier de l'argent, monter à cheval, aller en bateau, jouer des inſtruments, ſe baigner, ſont autant de choſes contraires à la loi du Sabbat. A peine permet-on aux chirurgiens de panſer les plaies de leurs malades : il n'y a que les médecins auxquels on laiſſe la liberté d'exercer leurs fonctions, dans le cas où le malade auroit beſoin d'un prompt ſecours.

Le Sabbat commence le vendredi au ſoir, environ une demi-heure avant le coucher du ſoleil. Il y a dans quelques villes un homme chargé d'avertir les fideles quelque temps auparavant que le Sabbat commence, afin qu'ils puiſſent préparer tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ce jour-là. Dès que le Sabbat eſt commencé, les femmes allument, dans la chambre, une lampe à ſix ou quatre lumignons, qu'elles laiſſent brûler pendant la plus grande partie de la nuit. Elles mettent ſur la table une nappe blanche, & ſur cette nappe, un pain qu'elles couvrent d'un autre linge. Les plus dévots, pour commencer dignement le Sabbat, prennent du linge blanc, ſe lavent les mains & le viſage, & vont à la ſynagogue offrir à Dieu les prémices de ce ſaint jour. Lorſqu'ils retournent dans leurs maiſons, s'ils rencontrent quelqu'un, ils le ſaluent, en lui diſant ; « Bon Sabbat. » C'eſt auſſi l'uſage, au commencement du Sabbat, que les peres béniſſent leurs enfants, les maîtres leurs diſciples. On ſe met enſuite à table. Le maître de la maiſon, prenant en main une coupe pleine

Digitized by Google

de vin, récite un passage de l'Ecriture relatif à la fête; bénit ce vin; &, après en avoir bu une partie, en donne à boire à tous les convives : il bénit ensuite le pain, & en distribue à tout le monde. Après le repas, on se couche; &, pour faire honneur au repos du Sabbat, chacun prolonge son sommeil plus qu'à l'ordinaire.

Le samedi matin, tous se rendent à la synagogue, pour y réciter des prieres convenables à la fête. Ce jour-là, on emploie sept personnes à faire la lecture de la section du Pentateuque. (*Voyez* SÉPHER DORA.) On joint à ces lectures, celle d'un endroit des prophetes qui s'y rapporte. C'est ordinairement un enfant à qui l'on fait faire cette derniere lecture, qu'on nomme *aftara*. On fait ensuite une priere solemnelle pour la prospérité du prince dans l'État duquel on habite. Cette priere est suivie d'une autre, qu'on nomme *mussaf*, c'est-à-dire *ajoutée*, qui renferme les paroles du sacrifice qui se faisoit autrefois, le jour du Sabbat, au temple de Jérusalem. On solemnise aussi le jour du Sabbat par des instructions publiques, qui se font indifféremment, le matin ou l'après-dîner, dans les synagogues. Vers le soir, on retourne à la synagogue où l'on fait les prieres, avec la lecture du Livre de la Loi seulement à trois personnes.

Les Juifs font ordinairement trois repas pendant les vingt-quatre heures que dure le Sabbat. Le premier se fait le vendredi, avant de se coucher; les deux autres se font le samedi. Ces repas sont autant magnifiques que le peuvent être des repas apprêtés la veille. Les Juifs font alors bonne chere, par principe de dévotion; & plus ils font de dépense, plus ils s'imaginent honorer le Sabbat. Pendant tout le temps qu'il dure, la nappe reste toujours sur la table. Le Sabbat finit lorsque la nuit commence & qu'on peut découvrir trois moyennes étoiles. Les Juifs prolongent le plus qu'ils peuvent la durée de cette fête, parce qu'ils sont persuadés que les tourments des damnés & des ames du purgatoire sont suspendus pendant le temps du Sabbat. Lorsque la nuit a rassemblé tout le monde dans les familles, on

Digitized by Google

allume un flambeau, ou une lampe à deux meches; le maître de la maiſon prend une coupe pleine de vin, avec quelques épiceries odoriférantes; il récite quelques paſſages de l'Ecriture, qui ſont autant de ſouhaits pour que la ſemaine qu'on va commencer ſoit heureuſe; il bénit enſuite ce vin & ces épiceries, & il les flaire, pour commencer la ſemaine par un ſentiment de plaiſir; il bénit auſſi le feu, & regarde ſes mains & ſes ongles, pour marquer que le temps du travail eſt arrivé. Cette cérémonie ſe nomme *habdala*, ou *diſtinction*, parce qu'elle déſigne que le jour du Sabbat eſt fini, & qu'il eſt alors ſéparé du jour de travail qui le ſuit. Elle eſt terminée par les chants & les prieres des aſſiſtants, qui, pour témoigner leur joie, répandent du vin par terre. Ce ſoir-là, lorſque les Juifs ſe ſaluent, ils diſent: « Dieu vous donne une bonne ſemaine! »

Le vendredi, avant que le Sabbat commence, les Juifs ont coutume de ſe couper les ongles; ce qu'ils font avec certaines cérémonies: ils commencent par la main gauche, & coupent d'abord l'ongle du petit doigt, & de-là ils paſſent au doigt du milieu, enſuite à l'*index*, puis au troiſieme doigt, & finiſſent enfin par le pouce: ils obſervent à peu près le même ordre à la main gauche, ſi ce n'eſt qu'ils commencent par le doigt du milieu, d'où ils paſſent au petit doigt. Ils évitent avec ſoin de jetter à terre les rognures de leurs ongles, ou de les fouler aux pieds; ils les cachent dans la terre, ou bien ils les brûlent.

Quoique tout travail ſoit abſolument interdit le jour du Sabbat, il en eſt cependant un qui non-ſeulement eſt permis, mais encore ſpécialement recommandé. Ce travail conſiſte à rendre à ſa femme le devoir conjugal. Les plus ſages docteurs prétendent que cette œuvre, pratiquée ce jour-là avec des intentions pures, eſt infiniment agréable à Dieu; &, s'il arrive qu'il en naiſſe quelque fruit, c'eſt, à coup ſûr, un élu.

2. Les Abyſſins obſervent le Sabbat; mais non pas avec une exactitude auſſi ſcrupuleuſe que celle des Juifs. Ils ſe permettent les travaux néceſſaires; ils ne font

Digitized by Google

point difficulté d'allumer leur feu ce jour-là, de préparer leur repas & toutes les choſes néceſſaires à la vie: ce qu'un Juif n'oſeroit faire.

3. Le Sabbat des Negres de la côte de Guinée eſt fixé au mardi. Tous les canots des pêcheurs d'un certain canton s'étant briſés un mardi contre un rocher, honoré dans le pays comme le principal fétiche, en mémoire de cet accident, les habitants réſolurent de conſacrer au repos le mardi, & d'employer ce jour à danſer & à ſe réjouir.

4. Les habitants du royaume de Congo ne comptent que quatre jours dans la ſemaine; le quatrieme jour, qui eſt leur Sabbat, eſt entiérement deſtiné au repos & aux exercices de la religion.

SABBATAIRES. On appelle ainſi une ſecte de Juifs qui font profeſſion d'obſerver le ſabbat avec plus de rigueur que les autres. Si l'on en croit le ſentiment d'un auteur judicieux, dans ſes Mémoires & Obſervations ſur l'Angleterre, les Sabbataires ne ſont que des Chrétiens qui ont adopté quelques rits du Judaïſme. « Il y a, dit cet auteur, une ſociété particuliere... de gens qui ſont connus ſous le nom de » *Sabbataires*. Ils font profeſſion d'attendre le regne » de mille ans..... Ces Sabbataires ſont ainſi nommés, » parce qu'ils ne veulent pas tranſporter le repos du » ſamedi au dimanche. Ils ceſſent de travailler dès le » vendredi au ſoir de bonne heure, & ſont très-rigides » obſervateurs de leur ſabbat. Ils n'adminiſtrent le » Baptême qu'aux adultes.... La plûpart d'entr'eux ne » mangent ni porc, ni ſang, ni viandes étouffées..... » Leur morale eſt ſévere, & toute leur conduite extérieure, pieuſe & chrétienne. »

SABÉISME. C'eſt ainſi qu'on nomme le culte que l'on rend aux éléments & aux aſtres; culte qui, ſans doute, eſt la plus noble de toutes les idolatries.

1. Les Perſans, qui avoient reçu des premiers patriarches la connoiſſance du vrai Dieu, corrompirent, dans la ſuite, la pureté de leur religion, en y mêlant le Sabéïſme, quoique le docteur Hide prétende qu'ils ne l'ont jamais pouſſé juſqu'à l'idolatrie. Prideaux, dans

Digitized by Google

ſon Hiſtoire des Juifs, nous apprend les motifs qui engagerent les anciens Perſes à adopter le culte des aſtres & des éléments. « Sentant, dit-il, leur néant & » leur indignité, ils ne pouvoient comprendre qu'ils » puſſent d'eux-mêmes avoir accès auprès de l'Etre » ſuprême. Ils le trouvoient trop pur & trop élevé pour » des hommes vils & impurs, tels qu'ils ſe reconnoiſ- » ſoient. Ils en conclurent qu'il falloit qu'il y eût un » médiateur par l'intervention duquel ils puſſent s'a- » dreſſer à lui. Mais, n'ayant point de claire révéla- » tion de la qualité du médiateur que Dieu deſtinoit » au monde, ils ſe choiſirent eux-mêmes des média- » teurs, par le moyen deſquels ils puſſent s'adreſſer » au Dieu ſuprême; &, comme ils croyoient, d'un » côté, que le ſoleil, la lune & les étoiles étoient la » demeure d'autant d'intelligences qui animoient ces » corps céleſtes, & en régloient les mouvements; de » l'autre, que ces intelligences étoient des êtres mi- » toyens entre le Dieu ſuprême & les hommes, ils » crurent auſſi qu'il n'y en avoit point de plus propres » à ſervir de médiateurs entre Dieu & eux. »

2. Les anciens habitants de la Lybie & de la Numidie rendoient des honneurs divins à quelques planetes. Leur culte conſiſtoit en prieres & en ſacrifices.

3. Les Indiens de Nicaragua, de Darien, de Panama, de la vallée de Tunia dans l'Amérique méridionale, adorent le ſoleil & la lune qu'ils regardent comme le mari & la femme, & les autres aſtres. On ne ſçait rien de particulier ſur le culte qu'ils leur rendent. Les habitants de Cumane & de Paria honorent les mêmes divinités. Lorſque la foudre gronde, ils s'imaginent que le ſoleil eſt irrité, & mettent tout en uſage pour appaiſer ſa colere. S'il arrive qu'il s'éclipſe, ils penſent que c'eſt pour punir leurs crimes qu'il leur refuſe ſa lumiere. Dans cette idée, ils cherchent à expier leurs fautes par les exercices les plus rigoureux de la pénitence. Ils exercent mille cruautés ſur leurs corps, s'arrachent les cheveux, & ſe déchirent impitoyablement avec des arêtes de poiſſons. Le ſexe le plus foible ne le cede point alors aux hommes en courage,

Digitized by Google

ou plutôt en fanatiſme. On voit les femmes & les filles ſe faire des inciſions profondes ſur le viſage & les bras, & faire ruiſſeler leur ſang. Ils continuent ces pieuſes cruautés, juſqu'à ce que le ſoleil, ayant recouvré ſon premier éclat, témoigne qu'il leur accorde le pardon de leurs crimes.

4. On peut mettre au rang des adorateurs des aſtres les peuples de Cubagua, de la Caribane & de la nouvelle Andalouſie, dans l'Amérique méridionale. Ils penſent, comme les anciens payens, que le ſoleil parcourt les airs, monté ſur un char rayonnant de lumiere; mais ce ne ſont pas des chevaux, ſelon eux, qui ſont attelés à ce char, ce ſont des tigres: c'eſt par cette raiſon qu'ils ont un reſpect particulier pour les tigres. Ils pouſſent l'attention juſqu'à prendre ſoin de leur ſubſiſtance; & c'eſt pour les nourrir qu'ils laiſſent expoſés dans les bois les corps des défunts. Ils racontent, à ce ſujet, que leurs ancêtres ayant négligé de donner aux tigres leur portion ordinaire, le ſoleil irrité s'en vengea, en conſumant une grande partie du pays.

5. On prétend que les ſauvages de la province de Los Quiros, en Amérique, adorent le ſoleil, la lune & les étoiles. La ſeule preuve qu'on en ait, c'eſt qu'on a remarqué que ces aſtres étoient peints ſur leurs tentes & ſur leurs pavillons.

6. Le P. Picolo dit que les habitants de la Californie rendent des hommages à la lune, & ſe coupent les cheveux en ſon honneur. *Voyez* IDOLATRIE.

SABELLIENS: hérétiques du deuxieme ſiécle. Leur doctrine ne différoit de celle des Noétiens, qu'en ce qu'ils reconnoiſſoient trois Perſonnes en Dieu; mais, ce qui revient à la même erreur, ils ne les croyoient pas réellement diſtinctes: c'étoit à peu près le même Dieu qui portoit trois noms différents. Sabellius, Lybien de nation, étoit l'auteur de cette héréſie.

SABINS On donne ce nom, en Turquie, à quelques aſtrologues & naturaliſtes, qui ſont perſuadés, à cauſe de la grande influence du ſoleil & de la lune ſur les choſes d'ici-bas, qu'il y a quelque divinité dans

Digitized by Google

ces deux luminaires du monde. Ils ſont d'ailleurs fort indifférents pour tout ce qui concerne les devoirs de la vie civile & ceux de la religion. Médiocrement touchés des diſgraces qui leur ſurviennent, ils ſont auſſi peu ſenſibles à la bonne fortune, & ne ſe fâchent pas plus des injures qu'on leur dit, ou des torts qu'on leur fait, que nous ne nous fâchons d'une groſſe pluie qui nous mouille, ou des ardeurs de la canicule, qui nous échauffent.

SACÉES : fêtes que les Babyloniens célébroient autrefois en l'honneur de la déeſſe Anétis. Elles commençoient le ſixieme jour du mois Loüs, qui répond à notre mois de Septembre, & duroient l'eſpace de cinq jours. Les cérémonies de ces fêtes avoient beaucoup de rapport avec celles des Saturnales chez les Romains. Pendant ces cinq jours, non-ſeulement les eſclaves jouiſſoient de toutes les prérogatives de la liberté, mais encore ils avoient le droit de commander à leurs maîtres. Dans chaque maiſon, ils choiſiſſoient entr'eux un chef, auquel ils donnoient le nom de *Zoglane*. Ce chef étoit revêtu d'une robe royale, & il étoit reſpecté comme le maître de la maiſon. Une des cérémonies de ces fêtes étoit l'exécution publique d'un criminel; mais, quelques jours avant ſon ſupplice, on lui permettoit de prendre tous les plaiſirs qu'il pouvoit ſouhaiter.

SACHET. (*religieux du*) Ce nom fut donné aux religieux de l'ordre de la pénitence de Jeſus-Chriſt, parce qu'ils étoient vêtus de robes faites en forme de ſacs.

SACRAMENTAIRES. Ce nom fut donné, dans le XVIe ſiécle, aux hérétiques qui nioient la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, & qui n'y reconnoiſſoient qu'un ſimple ſigne ou ſacrement : tels étoient particuliérement les ZUINGLIENS & les CALVINISTES.

SACRE : cérémonie ſolemnelle, en laquelle on donne une ſainte onction aux rois de France, avec une huile qu'on croit avoir été apportée exprès du ciel par une colombe, dans une fiole appellée la

Digitized by Google

sainte ampoule. C'eſt à Reims que les rois de France ſont ſacrés ; & l'archevêque de cette ville a ſeul le droit de faire cette cérémonie ; mais ce fait n'eſt pas prouvé. *Voyez* COURONNEMENT.

En pluſieurs provinces, on appelle *ſacre*, la proceſſion ſolemnelle qui ſe fait le jour de la fête du ſaint Sacrement. *Voyez* CONSÉCRATION.

Sacre du Czar de Ruſſie. Cette cérémonie ſe fait à Moſcou, capitale de l'Empire. Dans cette ville, ſe rendent tous les prélats & ſeigneurs Ruſſiens, dont le concours contribue à rendre la fête plus ſolemnelle. On conſtruit exprès une tribune dans l'égliſe du château. Dans cette tribune il y a trois ſiéges également éloignés l'un de l'autre. L'un eſt deſtiné pour le nouveau Czar ; l'autre pour le patriarche qui doit faire la cérémonie : on place ſur le troiſieme le bonnet & le manteau ducal. Ces deux ornements ſont remarquables par leurs richeſſes, particuliérement le bonnet, lequel eſt couvert de perles & de diamants ; au milieu eſt une houppe d'où pend une petite couronne également garnie de pierreries. Dès que le Czar, conduit par le patriarche, entre dans l'égliſe, tous les prêtres auſſi-tôt commencent à chanter des hymnes. Après que le patriarche a fait ſa priere à Dieu & à S. Nicolas, patron de la Ruſſie, le premier conſeiller d'Etat lui préſente le grand Duc, comme pour lui demander, au nom de tout le peuple, qu'il ſacre ce prince. Le patriarche fait aſſeoir le nouveau Czar ſur le premier des trois ſiéges de la tribune, puis il lui fait le ſigne de la croix ſur le front avec une petite croix de diamants, & lui donne ſa bénédiction. Après quoi, il ſe fait apporter, par deux métropolitains, le bonnet & le manteau, & il charge quelques Boyards, qui ſont des ſeigneurs du pays, du ſoin d'en revêtir le prince. Cette cérémonie étant achevée, le patriarche bénit de nouveau le Czar, & lui ſigne encore le front avec la petite croix de diamants. Les autres prélats viennent auſſi donner leur bénédiction au prince. Après cela, on chante des litanies & des prieres pour la proſpérité du nouveau Czar. Tous les Boyards

Digitized by Google

viennent lui baiſer la main, & ſe frapper le front devant lui. Enfin le patriarche finit par exhorter le Czar à remplir tous les devoirs que ſa dignité lui impoſe; exhortation qu'il termine par une nouvelle & derniere bénédiction.

SACREMENT. C'eſt, en général, le ſigne d'une choſe ſacrée. Les ſacrements de l'ancienne loi étoient des ſignes ſacrés qui avoient la vertu de ſignifier la grace qui devoit être communiquée aux hommes par la paſſion de J. C. Ils étoient la figure & l'ombre des ſacrements de la nouvelle loi; mais ils n'avoient pas la vertu de conférer la grace. Ils conſiſtoient en diverſes oblations, & en des cérémonies charnelles & impoſées juſqu'au temps que cette loi ſeroit corrigée par une nouvelle. Les ſacrements de la nouvelle loi, ſelon la définition du concile de Trente, ſont un ſigne ſenſible qui, par l'inſtitution divine, a la vertu de ſignifier & de produire la ſainteté & la juſtice. Ils ont tous été inſtitués par Jeſus-Chriſt; & le concile de Trente prononce anathême contre quiconque ſoutiendra le contraire. La fin des ſacrements eſt 1° d'effacer les péchés, & de conférer la grace; 2° d'unir les fideles enſemble, par des ſignes qui faſſent connoître qu'ils ſont tous d'une même religion. L'Egliſe a déclaré expreſſément qu'il y avoit ſept ſacrements, qui ſont le Baptême, la Confirmation, l'Euchariſtie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre & le Mariage. (Chacun de ces ſacrements a ſon article particulier dans cet ouvrage.) Il eſt vrai que, dans les ſaintes Ecritures, ni dans les ouvrages des Peres, on ne trouve pas ce nombre déterminé de ſept; mais il n'y a aucun des ſept ſacrements, dont il n'y ſoit fait mention. Si l'Egliſe a enſeigné, par un article exprès de ſa doctrine, qu'il y en avoit ſept, ce n'a été qu'à l'occaſion de certaines héréſies qui ſe ſont élevées, & qui n'admettoient qu'un certain nombre de ſacrements. Le concile de Trente enſeigne que tous les ſacrements ne ſont point égaux en dignité; & voici l'ordre ſelon lequel il les range. L'Euchariſtie eſt au premier rang, enſuite le Baptême, puis l'Ordre, la Confirmation,

Digitized by Google

mation, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre, & le Mariage.

Quoique tous les sacrements soient nécessaires pour le salut, il y en a cependant quelques-uns d'une nécessité plus grande que les autres. Le Baptême est d'une nécessité simple & absolue pour tous les hommes; la Pénitence, pour tous ceux qui sont tombés dans le péché mortel; l'Ordre, pour l'Eglise en général, mais non pour les fideles en particulier. Les théologiens considerent, dans les sacrements, la matiere, la forme, & le ministre. La matiere d'un sacrement, c'est la chose sensible dont on se sert pour conférer ce sacrement: telle est l'eau dans le Baptême. La forme consiste dans les paroles qui sont jointes avec les choses sensibles. Ainsi, dans le Baptême, cette formule. « Je te baptise au nom du Pere, & du Fils, » & du Saint-Esprit, » est ce qu'on appelle la forme. Un changement notable, dans la matiere ou dans la forme, rend le sacrement nul. Le changement dans la matiere est notable, lorsque la chose sensible, dont on se sert, n'est pas de la même espece que celle qui a été prescrite par Jesus-Christ. Par exemple, si, dans le Baptême, au lieu d'eau, on se servoit de vin ou de quelqu'autre liqueur, le Baptême seroit nul. Le changement est notable dans la forme, lorsque les paroles n'ont plus le sens qu'elles doivent avoir par l'institution de notre Seigneur Jesus-Christ; comme si, par exemple, en baptisant, on omettoit une des trois Personnes de la sainte Trinité ou quelqu'autre parole essentielle. Les évêques sont les seuls ministres du sacrement de Confirmation & de celui de l'Ordre. Les prêtres conferent les autres sacrements. Il est essentiel, pour la validité du sacrement, que le ministre, en appliquant la matiere, & en prononçant la formule, ait intention de conférer un sacrement, & de faire ce que l'Eglise fait. Cette intention, si elle n'est pas actuelle, doit au moins être virtuelle.

Sacrements des vivants. Les Théologiens appellent ainsi les sacrements institués pour les fideles qui sont

Digitized by Google

en état de grace: tels sont la Confirmation, l'Eucharistie, l'Ordre, l'Extrême-Onction, & le Mariage.

Sacrements des Morts. Ce sont ceux qui sont institués pour donner la vie spirituelle aux personnes qui sont mortes à la grace: tels sont le Baptême & la Pénitence.

2. Les Abyssins confondent les mysteres avec les sacrements, & donnent ce nom à la sainte Trinité & à l'Incarnation. Dans une lettre que l'empereur d'Abyssinie écrivit au roi de France, dans laquelle il lui rend compte de sa foi, il reconnoît cinq sacrements qu'il appelle Mysteres. Le premier, dit le monarque Ethiopien, est la description de la sainte Trinité; le second, l'Incarnation du Fils de Dieu: le troisieme, le Baptême; le quatrieme, l'Eucharistie; le cinquieme, la résurrection des morts. Quelques auteurs ont révoqué en doute la vérité de cette lettre. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Abyssins ne reconnoissent pas les mêmes sept sacrements que l'Eglise Romaine enseigne. A peine connoissent-ils la Confirmation & l'Extrême-Onction. L'ignorance profonde & la négligence de leur clergé est cause qu'ils administrent très-mal les sacrements même qu'ils connoissent.

Exposition du saint Sacrement. Le premier réglement pour l'exposition du S. Sacrement, fut fait dans le concile de Cologne, tenu en 1452 par le cardinal Cusat, légat *à latere* du pape Nicolas V. Il est conçu en ces termes: « Afin de rendre plus d'hon» neur au très-saint-Sacrement, nous ordonnons qu'à » l'avenir, il ne soit, en aucune maniere, exposé à la » vue des fideles, ni porté processionnellement à dé» couvert en des ostentoires à claire-voie; (c'est ce » qu'on appelle des soleils;) si ce n'est durant le fête » du Corps de Jesus-Christ & son Octave, &, hors » ce temps, une fois l'année seulement, en chaque » ville ou bourgade, ou en chaque paroisse, & ce, » par une permission expresse de l'Ordinaire, comme » pour la paix ou quelqu'autre nécessité pressante; » & qu'alors, cela se fasse avec une extrême révé-

Digitized by Google

» rence & une très-grande dévotion. » Le concile craignoit ſans doute, que l'expoſition du S. Sacrement, devenant trop fréquente, ne diminuât quelque choſe du reſpect dû à cet auguſte Myſtere, ou ne rendît la dévotion des fideles trop dépendante des ſens. Dans les égliſes cathédrales & dans pluſieurs collégiales, on n'expoſe le ſaint-Sacrement que pendant l'octave de la fête-Dieu, ſi l'on en excepte les cas de néceſſité rares & extraordinaires.

Fête du ſaint Sacrement. Voyez FÊTE-DIEU.

Congrégation du ſaint Sacrement, ou de la primitive Obſervance de l'Ordre des Freres Prêcheurs. C'eſt une réforme de S. Dominique, faite en France par le pere Antoine le Quien, dit *du ſaint Sacrement.*

Filles du ſaint Sacrement: religieuſes dont l'inſtitution a pour fin principale l'adoration du très-ſaint Sacrement de l'autel.

SACRIFICATEUR. Chez les Juifs & chez les Gentils, on appelloit ainſi les prêtres chargés d'offrir les ſacrifices. Dans les premiers âges du monde, il n'y avoit point d'autres ſacrificateurs que les peres de famille. *Voyez* COHANIM.

Souverain Sacrificateur. Voyez GRAND-PRÊTRE.

SACRIFICE. C'eſt, dans le ſens le plus général, toute action de religion, par laquelle la créature raiſonnable s'offre à Dieu, & s'unit à lui; mais, dans la ſignification propre, c'eſt une offrande d'une choſe extérieure & ſenſible, faite à Dieu par un miniſtre légitime, avec quelque deſtruction ou changement de la choſe offerte, qui eſt appellée *victime* ou *hoſtie*, pour reconnoître par-là le pouvoir de Dieu, & rendre hommage à ſa ſouveraine Majeſté.

1. Les ſacrifices d'Abel & de Caïn ſont les premiers dont il ſoit fait mention dans l'Ecriture. Abel, qui étoit paſteur, offroit à Dieu les premiers nés de ſes troupeaux. Caïn, qui s'appliquoit à l'agriculture, préſentoit au Seigneur les fruits de la terre. Noé, au ſortir de l'arche, éleva un autel au Très-Haut, & lui immola pluſieurs animaux choiſis entre ceux qu'il avoit ſauvés du déluge. Melchiſédech, roi de Salem

Digitized by Google

& prêtre du Seigneur, étant allé à la rencontre d'Abraham, qui venoit de remporter une victoire, offrit pour lui, en action de graces, du pain & du vin. On lit dans la Geneſe, que les patriarches Abraham, Iſaac & Jacob offrirent au Seigneur de fréquents ſacrifices. Lorſque les Iſraélites furent ſur le point de ſortir de l'Egypte, ils immolerent l'Agneau paſchal, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu de Dieu.

2. Les ſacrifices ſont une des plus conſidérables parties de la loi que Dieu donna à ſon peuple. Il en régla lui-même toutes les cérémonies, & deſcendit, ſur cet article, dans les derniers détails. Voici les principales regles qui ſont preſcrites, à ce ſujet, dans le Lévitique. Les victimes que les Juifs pouvoient immoler étoient de cinq ſortes: 1° des vaches, des taureaux & des veaux; 2° des brebis ou des béliers; 3° des chevres ou des boucs; 4° des pigeons; 5° des tourterelles. Celui qui amenoit la victime au prêtre, pour être immolée, étendoit d'abord la main deſſus; &, dans cet état, il confeſſoit ſes péchés. L'animal étoit enſuite égorgé; puis on l'écorchoit, & on le coupoit en ſix ou en neuf parties. On lavoit avec ſoin les entrailles, & on recevoit le ſang dans des coupes. Le prêtre, après avoir arroſé de ce ſang les quatre cornes de l'autel, verſoit au pied ce qui en reſtoit; après quoi, l'on mettoit ſur le feu les chairs de la victime, & on les laiſſoit ſe conſumer entiérement, ſi le ſacrifice étoit un holocauſte; ſinon on ſe contentoit d'en brûler les entrailles: la graiſſe & le reſte étoient partagés entre les prêtres & ceux qui avoient fourni la victime. Pendant le ſacrifice, les Lévites chantoient des hymnes en l'honneur de Dieu, & lui offroient la victime qui brûloit ſur l'autel.

Il ſeroit ennuyeux d'entrer dans un long détail ſur cette matiere. Nous ajouterons ſeulement qu'ils diſtinguoient trois ſortes de ſacrifices; les Holocauſtes, (*Voyez cet article*;) les ſacrifices expiatoires; les ſacrifices volontaires & euchariſtiques. Dans les ſacrifices expiatoires; le prêtre faiſoit ſept aſperſions avec le

Digitized by Google

ſang de la victime ; dans les ſacrifices euchariſtiques, le ſang de la victime étoit répandu au pied de l'autel, & tomboit, à travers une grille, dans une eſpece de canal par lequel il alloit ſe rendre dans le torrent Cédron. Lorſque les victimes étoient des oiſeaux, le prêtre leur écraſoit la tête avec l'ongle. Il arrachoit la tête à ceux qui devoient ſervir d'holocauſte, & tordoit le cou à ceux qui devoient être offerts en ſacrifice expiatoire. Le ſang & la graiſſe des victimes étoient brûlés ſur l'autel. Dans les ſacrifices expiatoires, la plus grande partie de la victime étoit pour les prêtres; mais, dans les ſacrifices euchariſtiques, ils n'avoient que l'épaule droite & la poitrine. Le reſte étoit au profit de celui qui avoit fourni la victime. Les ſacrifices des animaux n'étoient pas capables d'honorer Dieu d'une maniere digne de lui. Ils ont été tous abolis par le ſacrifice de Jeſus-Chriſt ſur la croix; ſacrifice qui ſe renouvelle chaque jour ſur nos autels, d'une maniere non ſanglante, & qui eſt le ſeul digne de la Majeſté ſuprême de Dieu.

3. Les cérémonies des ſacrifices qui étoient en uſage chez les Grecs, ſont décrites en pluſieurs endroits des ouvrages d'Homere. On commençoit, dit le poëte, par ſe laver les mains; puis on prenoit des gâteaux ſalés; alors on faiſoit ſa priere au dieu pour qui le ſacrifice étoit deſtiné; & l'on ſpécifioit à quelle intention on le lui offroit. Après cette priere, on jettoit les gâteaux ſalés ſur la victime, afin de la purifier; puis on la tuoit, on l'écorchoit, & on lui coupoit les cuiſſes, que l'on faiſoit brûler. Pendant qu'elles étoient ſur le feu, le prêtre les arroſoit avec du vin. Il étoit entouré, dans cette cérémonie, de pluſieurs jeunes gens qui portoient en main de la verveine. Le ſacrifice finiſſoit toujours par un feſtin dans lequel on mangeoit les chairs de la victime. Les Grecs, dans les ſiécles mêmes de leur plus grande politeſſe, pratiquerent ces horribles ſacrifices qui nous révoltent tant dans les ſauvages de l'Amérique.

4. Les Romains pratiquoient à peu près les mêmes cérémonies. La victime étant amenée à l'autel, on

Digitized by Google

l'examinoit soigneusement pour voir si elle avoit toutes les qualités requises; puis on la purifioit par une certaine cérémonie appellée *lustration*. Le prêtre, après avoir adressé ses prieres à Janus, à Vesta, & particuliérement au dieu auquel il sacrifioit, jettoit sur la tête de la victime de la farine cuite, mêlée avec du sel; puis, portant à sa bouche une coupe de vin, qu'on lui présentoit, il en goûtoit un peu, & en faisoit goûter aux assistants; après quoi, il arrosoit avec cette liqueur la tête de la victime. Cette derniere cérémonie s'appelloit *libation*; & la premiere, *immolation*, du latin *mola*, qui signifie farine, ou pâte salée. Toutes ces préparations étant finies, le sacrificateur arrachoit d'entre les cornes de la victime un peu de poil qu'il jettoit dans le feu allumé sur l'autel. On égorgeoit ensuite la victime, dont on recevoit le sang dans des coupes. Lorsqu'elle étoit écorchée & lavée, on la livroit aux aruspices, qui en examinoient les différentes parties internes, comme le foie, le poumon, le cœur. Après cet examen, les ministres du sacrifice coupoient un petit morceau de chaque membre de la victime. Ils couvroient tous ces morceaux de farine de froment, les mettoient dans de petits paniers, & les portoient au sacrificateur qui les jettoit dans le feu; c'étoit la part du dieu. Le reste étoit destiné au festin qui terminoit toujours le sacrifice.

Plutarque rapporte que les Romains, étant près d'entreprendre la guerre contre les Gaulois, alors commandés par Viridomare, consulterent les livres des Sibylles, & y trouverent certains oracles qui leur promirent la victoire, s'ils enterroient vivants deux Gaulois & deux Grecs. Les Romains obéirent à l'oracle, & enterrerent un homme & une femme de chaque nation. Plutarque ajoute qu'ils offroient en secret des sacrifices à ces malheureuses victimes, dans le mois de Novembre, mais que le peuple n'y assistoit point.

5. Les Scythes immoloient en l'honneur de leurs dieux, la centieme partie des prisonniers qu'ils faisoient à la guerre. Voici quelles étoient les cérémonies de

Digitized by Google

ces barbares sacrifices. Ils commençoient par répandre du vin, en forme de libation, sur la tête du captif; ils lui coupoient ensuite la gorge, recevoient dans un vase son sang, & en frottoient un vieux sabre rouillé, qui étoit le symbole du dieu de la guerre, & qui étoit placé au sommet de l'autel; après quoi ils coupoient le bras droit à l'infortunée victime, le jettoient en l'air, & le laissoient dans l'endroit où il tomboit. Ils abandonnoient ensuite le corps de la victime, qui demeuroit dans le même lieu où elle avoit été immolée.

Pour ce qui regarde les sacrifices d'animaux, qu'ils offroient au dieu Mars, ils lioient les quatre pattes de l'animal avec un nœud coulant. Le prêtre défaisoit ce nœud par derriere, terrassoit la victime, en invoquant le dieu auquel elle étoit offerte, & l'étrangloit avec une corde entortillée autour d'un bâton. Il l'écorchoit ensuite, & la mettoit en piéces. Il mettoit les morceaux dans un pot, ou dans la peau même de la victime; il y mêloit une certaine quantité d'eau, & les faisoit cuire; après quoi, il en jettoit une partie devant l'autel de la divinité, en forme d'offrande, & se régaloit du reste avec les autres prêtres.

6. Les habitants de la Tauride immoloient, en l'honneur de Diane, tous les étrangers, & particuliérement les Grecs qui faisoient naufrage sur leurs côtes. Ils les assommoient à coup de massue, en les chargeant d'horribles imprécations, & précipitoient ensuite leurs cadavres du haut de la montagne sur laquelle le temple de la déesse étoit bâti; ou, selon d'autres, ils les enterroient, à l'exception de la tête qu'ils mettoient au bout d'une perche. On sçait la fable tragique d'Oreste & d'Iphigénie, que les poëtes Grecs racontent à ce sujet.

7. Les anciens Perses offroient des sacrifices aux éléments, non pas dans un temple, mais en plein air, dans le lieu le plus net & le plus propre que l'on pouvoit trouver. Le sacrificateur prioit pour tout le peuple, & particuliérement pour le roi. Le sacrifice étant fini, il mettoit en piéces la victime; en plaçoit les différents morceaux sur du trefle, & chantoit en-

Digitized by Google

ſuite quelques prieres. Il n'étoit pas néceſſaire que le ſacrificateur fût mage ou prêtre : il ſuffiſoit qu'un mage aſſiſtât au ſacrifice.

8. Les anciens Gaulois avoient la barbare coutume d'immoler à leurs dieux des victimes humaines ; & ils n'y renoncerent que pluſieurs ſiécles après avoir embraſſé le Chriſtianiſme. Il n'eſt gueres poſſible de décrire les cérémonies de ces affreux ſacrifices qui ſe faiſoient dans des bois ſacrés, dont l'accès étoit interdit à tout étranger. Au rapport de Céſar & de Plutarque, il y avoit, en quelques endroits, des idoles d'oſier, d'une grandeur extraordinaire, auxquelles on mettoit le feu, après les avoir remplies d'hommes. Ils étoient auſſi dans l'uſage de garder leurs criminels pendant cinq ans, au bout deſquels ils les brûloient, comme des victimes, avec les prémices des fruits de leurs champs. Ils jettoient dans le feu une grande quantité d'or & d'autres choſes précieuſes, qu'il étoit enſuite défendu de toucher, ſous peine de mort. Les Druides étoient toujours revêtus de blanc, lorſqu'ils immoloient quelque victime. Entre les animaux, dont ils ſe ſervoient quelquefois pour les ſacrifices, les chevaux étoient particuliérement recherchés. Pluſieurs morceaux de pierres, qui leur ſervoient d'autels, ſe voient encore en différents pays, & ſont d'une taille ſi monſtrueuſe, que les habitants ſuperſtitieux les ont regardés comme l'ouvrage des démons. Ces autels étoient tantôt ronds, tantôt quarrés, quelquefois ovales, ou triangulaires : quelques-uns étoient creux par le haut en forme de baſſin, pour recevoir le ſang des victimes. Il y avoit au deſſous d'un des autels un paſſage obſcur & étroit, qu'ils faiſoient traverſer aux étrangers qu'ils deſtinoient à être immolés. Ce paſſage fut appellé *cunnus dæmonis*, l'antre du démon. Les Gaulois aſſiſtoient aux ſacrifices, armés de pied en cap. Après la cérémonie, ils ſe retiroient chez eux, en tenant, ou dans la bouche, ou dans leurs mains, quelque choſe appartenant à la victime.

9. Chez les Maſſagetes, quand un homme étoit parvenu à un certain âge, tous ſes parents s'aſſem-

Digitized by Google

bloient, & l'immoloient en l'honneur des dieux, avec pluſieurs animaux de différentes eſpeces. Ils faiſoient bouillir enſemble les chairs de toutes ces victimes, & en faiſoient un grand feſtin. Ils eſtimoient bien plus heureux ceux qui mouroient de ce genre de mort, que ceux que la maladie emportoit.

10. Les Agans, idolâtres établis dans l'empire d'Abyſſinie, qui occupent les royaumes de Bagamedder & de Goïam, s'aſſemblent tous les ans ſur une eſpece de terre qui s'éleve du haut de la montagne de Guiſe. Leur prêtre y fait le ſacrifice d'une vache, & en jette la tête dans une des ſources du Nil, qui ſont ſur le penchant de la montagne. Après cette cérémonie, chacun d'eux ſacrifie, en ſon particulier, une ou pluſieurs vaches, ſelon ſes facultés ou ſa dévotion. Ils regardent comme une choſe ſacrée la chair de ces animaux, & la mangent avec reſpect. Les os entaſſés de ces vaches ont déja formé deux montagnes aſſez élevées. Ces ſacrifices ſont une preuve que ces peuples adorent le Nil comme un dieu. Le repas fini, le prêtre s'aſſied au milieu d'un bûcher fait exprès, ayant tout le corps frotté de ſuif & de la graiſſe des vaches. Le bûcher s'allume; mais la flamme ne fait point fondre le ſuif, & le prêtre n'en reçoit aucune atteinte. Tranquille au milieu du feu, il prêche aux aſſiſtants ſaiſis d'admiration, & ne termine ſon diſcours que lorſque le bûcher eſt conſumé. La fête finit par de grandes aumônes que les Agans font à leur prêtre.

11. Les Arméniens, dit le P. Monier dans ſa *Relation de l'Arménie*, offrent à Dieu, comme les Juifs, le ſacrifice des animaux qu'ils immolent à la porte des égliſes, par le miniſtere de leurs prêtres. Ils trempent le doigt dans le ſang de la victime égorgée: ils en font une croix ſur la porte de leurs maiſons. Le prêtre retient pour lui la moitié de la victime, & ceux qui l'ont préſentée en conſomment les reſtes. Il n'y a point de bonne famille qui ne vienne offrir ſon agneau aux fêtes de l'Epiphanie, de la Tranſfiguration, de l'Exaltation de la ſainte Croix, & de l'Aſſomption de

Digitized by Google

la ſainte Vierge, qu'ils appellent *le jour du ſacrifice général*. Ils font de pareilles offrandes à Dieu pour en obtenir la guériſon de leurs maladies, ou d'autres bienfaits temporels.

12. Les Lapons regardent les femmes comme indignes d'offrir des ſacrifices à la divinité. Ils ne leur permettent pas même l'entrée des lieux deſtinés au culte divin. Ces peuples ſacrifient à leurs dieux des animaux de toute eſpece, juſqu'à des chiens & des chats; mais plus communément ils immolent des rennes. Ils ne font jamais aucun ſacrifice qu'ils ne ſe ſoient aſſurés auparavant que la divinité acceptera favorablement la victime qu'ils ſe préparent à lui immoler; &, pour le ſçavoir, ils ſe ſervent de leur tambour magique. (On peut voir ce que c'eſt que cet inſtrument à l'article TAMBOUR MAGIQUE.) Voici la maniere dont ils s'y prennent, telle qu'elle eſt décrite dans l'*Hiſtoire de la Laponie* par Schæffer. « Après avoir » attaché la victime derriere la cabane, ils tirent du » poil de deſſous le cou de la bête, qu'ils attachent à » un des anneaux du tambour dont ils veulent ſe » ſervir. Un de la compagnie frappe ſur ce tambour, pendant que l'aſſemblée chante une courte » priere. Si le paquet d'anneaux, à l'un deſquels on » avoit attaché un poil de la victime, & qui étoit » auparavant immobile, ſe remue en même temps » qu'on frappe ſur le tambour, & va ſe poſer ſur » la figure du dieu, comme par exemple, de Thoron, ils prennent cela comme une preuve certaine » que le ſacrifice de la victime ſera fort agréable à » ce dieu. Si, au contraire, le paquet d'anneaux » demeure fixe ſans changer de place, nonobſtant » l'agitation du tambour, ils offrent cette victime à » un autre dieu, & frappent, pour la ſeconde fois, » ſur le tambour, en chantant une autre priere.... » Si le paquet d'anneaux ne ſe remue pas plus que la » premiere fois, ils s'adreſſent encore à un autre, & » recommencent toutes ces cérémonies. » C'eſt ordinairement pendant l'automne que les Lapons offrent des ſacrifices à leurs divinités.

Digitized by Google

« Ces peuples, dit encore le même auteur, n'of-
» frent au ſoleil que des rennes jeunes & femelles...
» On paſſe un fil blanc par l'oreille droite de la renne,
» pour marquer que c'eſt une victime conſacrée au
» ſoleil. Au lieu que, dans les autres ſacrifices, on
» prend des branches de bouleau, à celui-ci on en
» prend de ſaules. De ces branches de ſaule on fait
» deux cercles de la grandeur de ceux des demi-ton-
» nes de biere. A ces cercles ils attachent de petits
» morceaux de chair, pris de toutes les parties du
» corps de la bête. Ils les poſent ſur une eſpece de
» table, derriere leurs cabanes.... Sur cette même
» table, ils arrangent en forme de cercle les os prin-
» cipaux de la victime. »

13. Les Tartares idolâtres ne ſe permettent pas de briſer les os des animaux qu'ils ont immolés à leurs dieux; &, pour cette raiſon, ils les brûlent.

14. Les Tartares Burates, qui habitent dans la Sibérie, ont coutume de planter des pieux devant leurs tentes, & d'y embrocher des boucs & des brebis, auxquels ils font pluſieurs ſalutations, tant qu'ils s'apperçoivent qu'ils reſpirent encore. Ce ſont-là leurs ſacrifices; & ils les font deux ou trois fois chaque année.

De temps en temps ils ſacrifient, pour l'expiation de leurs péchés, non pas des animaux, mais quelques-uns de leurs prêtres qu'ils choiſiſſent parmi les plus dévots & les plus exemplaires, perſuadés que, plus la victime eſt ſainte, plus elle eſt agréable à Dieu. Ils ont ſoin d'enterrer avec ces prêtres de l'argent & des habits, pour qu'ils ne manquent de rien dans l'autre monde.

15. Un cheval ou un bœuf ſont ordinairement les victimes que les Tartares Czérémiſſes, qui habitent aux environs du Volga, offrent à la divinité. Ils placent une perche en travers entre deux arbres, & ſur cette perche ils étendent la peau de la bête immolée; puis ils en font griller la chair, en coupent une tranche qu'ils mettent dans une écuelle, & la jettent dans le feu, avec une autre écuelle remplie de quelque liqueur, & communément d'hydromel. Ces cé-

Digitized by Google

rémonies ſont accompagnées de pluſieurs prieres qu'ils adreſſent, tantôt à la peau de la victime, tantôt à la victime elle-même. Ces Tartares obſervent de faire ces ſacrifices, ainſi que tous les autres exercices de religion, auprès de quelque riviere ou de quelque eau courante.

16. Les Tartares Tunguſes, habitants de la Sibérie orientale, & les Wogultzes, qui habitent aux environs de l'Oby, célebrent, une fois tous les ans, un ſacrifice ſolemnel dans un bois. Le nombre des victimes eſt conſidérable, car ils immolent une bête de chaque eſpece. Après le ſacrifice, ils rendent une eſpece de culte religieux aux peaux des victimes, qu'ils ſuſpendent aux arbres les plus élevés & les plus touffus du bois. Le tout ſe termine, ſelon la coutume, par un grand feſtin où l'on mange les bêtes immolées. Ce ſacrifice eſt le ſeul acte de religion que ces peuples pratiquent pendant toute l'année: cependant on nous aſſure qu'ils reconnoiſſent un Etre ſuprême, Créateur de l'univers, &, ce qui en eſt une ſuite, qu'ils admettent des peines & des récompenſes dans l'autre vie.

17. Les Tartares Oſtiakes, répandus depuis l'Irtis & l'Oby juſqu'au fleuve Jéniſéa, font leurs ſacrifices de la maniere ſuivante. L'animal qu'on doit immoler eſt lié par les jambes, & préſenté dans cet état à la divinité. Alors un prêtre prononce une ſorte de priere, dans laquelle il fait marché avec l'idole, & convient de lui ſacrifier l'animal en queſtion, à condition qu'elle accordera aux aſſiſtants telle & telle grace. Le ſilence du dieu eſt interprété comme un conſentement formel à tout ce qu'on lui demande. Le prêtre donne un coup ſur la tête de la victime; & dans le même inſtant, un homme poſté vis-à-vis, un arc à la main, tire un fleche ſur la bête, tandis qu'un autre lui perce le ventre avec une broche. Après qu'on a reçu dans un vaſe tout le ſang de la victime, on la traîne par la queue, & on lui fait faire trois tours autour de l'idole. On l'écorche enſuite: on lui coupe la tête, les pieds & la queue, que l'on ſuſpend au haut d'un

Digitized by Google

grand arbre. On fait avec le ſang de l'animal une eſpece d'aſperſion ſur les cabanes : on en barbouille auſſi la bouche de l'idole, & même on en boit par dévotion. Après le ſacrifice, on fait un feſtin ſelon l'uſage. On finit par frotter l'idole avec la graiſſe de la victime. Une opinion particuliere à ces peuples, c'eſt que l'ame de la divinité vient, pendant le ſacrifice, habiter l'idole qui la repréſente, & s'en retourne après la cérémonie. Ils célebrent ce départ de l'ame avec de grands cris, & s'eſcriment alors en l'air avec des bâtons.

18. Le culte que les Chinois rendent à leurs grands hommes & à leurs ancêtres, excita autrefois des diſputes très-vives entre les Jéſuites & les religieux des autres ordres, qui travailloient à la Chine, en qualité de miſſionnaires. Les premiers prétendoient que ce culte étoit ſimplement civil & politique, & ne devoit pas être taxé d'idolatrie; fondés ſur ce que les Chinois déclaroient que, dans les honneurs qu'ils rendoient à leurs philoſophes & à leurs parents, ils n'avoient pas d'autre intention que de leur témoigner leur reconnoiſſance pour les bienfaits qu'ils en avoient reçus. Les autres religieux, moins indulgents, ne voyoient dans ces cérémonies qu'une horrible impiété, & défendoient à leurs proſélytes d'y aſſiſter. Sans entrer dans cette queſtion ſuperflue, nous allons donner la deſcription des cérémonies qui ſe pratiquent en l'honneur des morts; ce qui mettra le lecteur en état de juger par lui-même ſi c'eſt avec raiſon qu'on les accuſe d'idolatrie. Nous commencerons par les honneurs que les Chinois de la ſecte des Lettrés rendent à leur célebre Confucius. L'édifice deſtiné pour cet uſage reſſemble parfaitement à un temple. On y voit des braſiers, des chandeliers, des tables en forme d'autels. Le nom même que lui donnent les Chinois, & qui, dans la langue chinoiſe, ſignifie *temple*, paroît déceler leur intention. Les prêtres de ce temple ne ſont point des Bonzes, mais des Mandarins, des Vicerois, quelquefois l'empereur même. Les offrandes qu'on y préſente à Confucius

Digitized by Google

ſont ordinairement du pain, du vin, des cierges, des parfums, ſouvent quelque animal, tél qu'un mouton. On brûle auſſi quelquefois, en l'honneur de ce philoſophe, une piéce de taffetas. Une des cérémonies qui ſe pratiquent dans le temple de Confucius, conſiſte ſimplement à ſe proſterner, & à frapper neuf fois la terre du front devant une planche dorée, qu'on expoſe ſur une eſpece d'autel éclairé par des bougies, & ſur lequel brûlent des parfums. Sur cette planche eſt gravée en lettres d'or cette inſcription: « C'eſt ici » le trône de l'ame du très-ſaint & excellentiſſime » premier maître Confucius. »... Dans les premiers » temps, dit le P. le Gobien, on rendoit ces hon» neurs à la ſtatue même de Confucius; mais les em» pereurs, voyant que l'on donnoit avec glément dans » l'idolatrie, & voulant empêcher que l'on ne mît » Confucius au rang des idoles, firent ſubſtituer dans » toutes les écoles de la Chine, (c'eſt-à-dire dans » tous les lieux conſacrés à Confucius,) ce cartou» che en la place des ſtatues de ce philoſophe. Les » Mandarins pratiquent cette cérémonie quand ils » prennent poſſeſſion de leurs gouvernements; les » bacheliers, quand on leur donne les degrés.... » Les gouverneurs des villes ſont obligés, avec les » gens de lettres du lieu, d'aller tous les quinze jours » rendre cet honneur à Confucius, au nom de toute » la nation. »

Pour mettre le lecteur plus au fait, nous ajouterons la deſcription particuliere d'un ſacrifice fait en l'honneur de Confucius. Le gouverneur de la ville fait ordinairement l'office de ſacrificateur: quelques lettrés l'aſſiſtent dans le ſacrifice; & leurs fonctions ont aſſez de rapport avec celles de nos diacres & ſous-diacres: l'un d'eux eſt le maître des cérémonies. Dès la veille, on prépare tout ce qui doit ſervir à la cérémonie. Sur une table en forme d'autel, on met le tableau de Confucius. On place dans la chapelle les fruits & les ſemences qu'on doit lui offrir. Devant la chapelle, il y a une cour où le ſacrificateur met ſur une autre table des cierges, des braſiers, des parfums, &c. C'eſt-là qu'il éprouve

Digitized by Google

les victimes qui doivent être immolées. Cette épreuve consiste à leur mettre du vin chaud dans l'oreille. Si elles secouent l'oreille, c'est un signe qu'elles sont propres au sacrifice; sinon, elles sont rejettées. Avant qu'on égorge les victimes, le prêtre fait une profonde inclination, qu'il répete après qu'elles sont égorgées; on rase ensuite les poils de l'animal immolé, qui est ordinairement un pourceau; on en tire les intestins, & on en conserve le sang. Telle est la premiere partie du sacrifice.

Le jour suivant, le prêtre offre à Confucius les poils & le sang des victimes dans un bassin, qu'il leve des deux mains. Il sort ensuite avec le bassin, accompagné de ses ministres, & enterre les poils & le sang dans la cour située devant la chapelle. Chacune de ses actions, ainsi que toutes celles qui se pratiquent dans le sacrifice, sont désignées & commandées à haute voix par le maître des cérémonies. Les chairs des animaux immolés sont ensuite découvertes. Le prêtre offre à Confucius un vase plein de vin, qu'il verse ensuite sur un homme de paille. Le but de cette bizarre cérémonie, est de faire descendre l'esprit de Confucius. Le prêtre adresse ensuite au tableau de Confucius cette espece d'oraison: « O Confucius! vos vertus sont excellentes » & admirables; votre doctrine apprend aux rois à » gouverner leurs vassaux: les offrandes que nous vous » présentons sont pures; que votre esprit descende sur » nous, & nous éclaire par sa présence! » Après l'oraison, tous les assistants fléchissent le genou, & restent quelque temps dans cette posture: ils se relevent ensuite. Le prêtre lave ses mains, & se met à genoux. Alors les voix & les instruments de musique commencent à se faire entendre. Il prend, des mains d'un de ses ministres, un bassin dans lequel est une piece de soie, qu'il offre à Confucius, en l'élevant des deux mains: il fait la même cérémonie avec un vase plein de vin. On brûle ensuite la piece de soie dans un brasier destiné à cet usage, & le prêtre récite une espece d'oraison pareille à la précédente; après quoi, il fait plusieurs révérences, prend encore entre ses mains le vase plein

Digitized by Google

de vin, & prononce une autre priere adreſſée à l'eſprit de Confucius, qu'on ſuppoſe préſent. Ainſi finit la ſeconde partie du ſacrifice.

Le maître des cérémonies annonce, en chantant, la troiſieme; puis il dit: « Buvez le vin du bonheur & de la félicité, » & ordonne qu'on ſe mette à genoux. On préſente au ſacrificateur un vaſe plein de vin, qu'il boit pendant que le maître des cérémonies répete: « Buvez » le vin de la félicité. » Il prend les chairs des victimes, & les offre à Confucius; puis on en fait la diſtribution entre les aſſiſtants. Chacun eſt perſuadé que, s'il en mange un morceau, il aura part aux faveurs de Confucius. Le ſacrifice étant fini, on reconduit en cérémonie l'eſprit de Confucius, qui a honoré le ſacrifice de ſa préſence. Les aſſiſtants prononcent à haute voix une eſpece de collecte, qui finit par ces mots: « Nous » vous avons offert un ſacrifice avec reſpect; nous » vous avons prié de venir à nos offrandes d'agréable » odeur; maintenant nous accompagnons votre eſprit. » Les reſtes des étoffes de ſoie, qu'on a brûlées en l'honneur de Confucius, ſervent à faire des poupées pour les enfants. Les Chinois ſont perſuadés que ces reliques ſont capables de procurer le bonheur de leurs enfants. Il eſt dit, dans un de leurs rituels, que les honneurs religieux qu'on rend à Confucius, ſont des moyens qui procurent toutes ſortes de biens & de félicités ſpirituelles. *Voyez* CONFUCIUS & IDOLATRIE.

Dans les endroits où ſont ſitués les ſépulcres, les Chinois ont coutume de faire des ſacrifices particuliers à certains eſprits qui, ſelon leur idées, exercent leur empire dans les cieux. Ils remercient ces eſprits des graces qu'ils ont accordées aux morts dont les cadavres giſſent dans les tombeaux voiſins, & les conjurent de continuer à leur rendre les mêmes ſervices. Il n'y a que les enfans légitimes des défunts qui aient le droit d'offrir ces ſacrifices, ainſi que ceux qui s'adreſſent aux morts mêmes.

19. Les habitants de l'iſle Formoſe, en Aſie, ſont aſſis à terre pendant qu'ils égorgent les victimes; mais, pendant que le feu conſume la chair des victimes, ils

Digitized by Google

ils ſont debout ; &, joignant les mains, ils tournent leurs regards vers une eſpece de tabernacle qu'ils ont ſur leur autel.

Avant d'enſemencer leurs terres, les Formoſans offrent un ſacrifice aux divinités qui prennent ſoin des moiſſons. Pendant tout le temps qu'ils emploient aux ſemailles, ils ne manquent pas de préſenter à ces dieux le foie & le cœur de tous les animaux qu'il leur arrive de tuer. Pendant ce temps, ils s'abſtiennent de tabac & de pluſieurs autres choſes. Ils ont auſſi grand ſoin de retenir leur vent, & croiroient offenſer griévement la divinité, s'ils ſatisfaiſoient la nature ſur cet article. Lorſque les grains commencent à pouſſer, il leur eſt expreſſément défendu de s'enivrer, de manger du ſucre, de la graiſſe, &c. Au commencement de la récolte, ils offrent aux dieux les prémices des grains, dont ils forment un monceau. Chacun d'eux immole un pourceau, lorſqu'il ſerre les grains dans ſon grenier.

Lorſque le propriétaire d'une maiſon nouvellement bâtie en prend poſſeſſion, il aſſemble ſes amis, & fait un ſacrifice ſolemnel, terminé par un grand repas où les convives s'enivrent ordinairement ; ils invitent même les dieux, dans une de leurs prieres, à s'enivrer avec eux. Un pourceau eſt ordinairement la victime qu'ils immolent dans cette occaſion. Ils tournent vers l'Orient la tête de la victime, parce que le plus puiſſant des dieux habite de ce côté. Ils ne l'égorgent pas ; mais ils l'aſſomment de maniere que la tête ne ſoit point endommagée, & demeure entiere ; puis ils mettent en pieces le reſte du corps, & placent ſur chacun de leurs meubles un morceau de la victime, perſuadés que, par ce moyen, ils font deſcendre deſſus la bénédiction du ciel.

20. Quoique les Cochinchinois admettent le dogme de la Métempſycoſe, & qu'ils évitent avec grand ſoin de tuer aucun être qui ait vie, ils ne laiſſent pas cependant de ſacrifier des cochons. On ignore pourquoi ils ſe permettent de tuer cet animal préférablement à tous les autres.

21. C'eſt un uſage établi dans le royaume de Ton-

Digitized by Google

quin, lorſqu'un citoyen tombe malade & revient chez lui ſans être guéri, que l'on porte ſa robe dans un carrefour, & qu'on l'y attache au bout d'une longue perche. Après cette cérémonie, les parents offrent un ſacrifice à la divinité qui préſide aux carrefours & en même temps aux voyages. Ce ſacrifice, qui ſe fait dans le carrefour même, conſiſte en ſept boules de riz, qu'ils préſentent à la divinité. Ces boules ſont au nombre de ſept, parce que les Tonquinois comptent ſept eſprits vitaux dans le corps humain. Ils ſont perſuadés que ces boules, ainſi conſacrées, ont la vertu de guérir le malade, & ils les lui font prendre comme un remede ſouverain.

22. Lorſque les inſulaires de Ceylan ne peuvent rien obtenir de leurs divinités ordinaires, ils s'adreſſent à un certain eſprit qu'ils nomment le *grand Démon*, dans l'eſpérance d'en être écoutés plus favorablement. Ils vont dans un bois ſolitaire, & choiſiſſent l'endroit le plus reculé pour y faire un ſacrifice au grand Démon. Un coq rouge eſt ordinairement la victime qu'on lui immole. On y joint quelques offrandes de différents mets. Les ſacrificateurs ſont des hommes que leur habillement étrange & bizarre fait paroître auſſi hideux qu'on repréſente les diables. Ils danſent en faiſant des poſtures dignes de leur équipage groteſque. Leurs jambes ſont garnies de ſonnettes qui rendent la danſe très-bruyante; & les chants, ou plutôt les hurlements des danſeurs, contribuent à augmenter le tintamarre de cette fête infernale.

23. Thévenot décrit ainſi un ſacrifice qu'on a coutume de faire à la mer, ſur la côte des Indes. « En diverſes occaſions, & ſur-tout quand les Gentils ont » des parents ou des amis en voyage, ils font un ſacri» fice à la mer. J'ai vu une fois cette ſorte de ſacrifice. » Une femme portoit en ſes mains un vaiſſeau de paille, » couvert d'un voile. Trois hommes jouant de la flûte, » l'accompagnoient, & deux autres avoient chacun ſur » la tête un panier plein de viandes & de fruits. Etant » arrivés à la mer, ils jetterent en mer le vaiſſeau de » paille, après quelques prieres, & laiſſerent ſur le

Digitized by Google

» rivage les viandes qu'ils avoient portées. J'ai remar-
» qué le même sacrifice par les Mahométans.... Les
» Gentils font encore un autre sacrifice à cet élément,
» à la fin du mois de Septembre; & c'est ce qu'ils ap-
» pellent *ouvrir la mer*, à cause que personne ne peut
» naviger sur leurs mers depuis Mai jusqu'à ce temps-
» là.... Toute la cérémonie consiste à jetter des cocos
» dans la mer; & chacun y jette le sien. »

24. Les insulaires des Maldives offrent aussi des sacrifices à un certain génie, ou roi des vents: voici en quoi consistent ces sacrifices. Ils font construire exprès de petites barques, qu'ils rempliſſent de parfums, de gommes, de fleurs, & de bois odoriférants. Ils mettent le feu à ces barques, & les abandonnent ensuite aux vents & aux eaux qui les emportent. Un nuage de fumée s'éleve jusqu'au ciel, & porte une agréable odeur au génie des airs, qui, selon les idées de ces peuples, se trouve très-flatté d'un pareil sacrifice. Quelques Maldivois honorent le roi des vents à moins de frais. Ils se contentent de jetter dans la mer quelques coqs & quelques poules.

25. Dans le palais du roi de Calicut, sur la côte de Malabar, on voit une pagode remplie d'hiéroglyphes & de représentations symboliques, qui sont fort du goût des Indiens; mais on y remarque principalement une idole à laquelle on immole des enfants de la maniere la plus barbare. On fait rougir au feu l'idole; puis on met dans sa vaste bouche toute enflammée, plusieurs de ces tendres victimes; on en met d'autres dans sa main gauche, sous laquelle il y a un grand feu allumé. Les Bramines ont coutume, chaque matin, d'arroser cette idole sanguinaire avec de l'eau du Gange, qui, dans les Indes, est regardée comme sacrée. Dans certains jours de fête, ils couronnent l'autel de guirlandes de fleurs trempées dans le sang d'un coq; puis ils mettent ces fleurs dans un réchaut d'argent, où ils jettent quelques grains d'encens; & la fumée qui s'éleve de ce réchaut, est regardée comme un encens fort agréable à la divinité. Le prêtre qui officie, sonne de temps en temps une petite sonnette, pour réveiller la

Digitized by Google

ferveur des assistants. Après la cérémonie qu'on vient de décrire, le même Bramine immole un coq en l'honneur de l'idole. Le couteau dont il se sert pour le sacrifice est d'argent; & avant de s'en servir, il le trempe dans du sang de coq. Le sacrifice étant fini, le prêtre s'arrête au milieu de l'autel, qui est éclairé d'un grand nombre de cierges; &, tenant son couteau suspendu en l'air, il en laisse couler le sang sur le réchaut d'argent, qui est placé sur l'autel. Cette cérémonie est accompagnée de postures & de contorsions qui nous paroîtroient plus ridicules que dévotes. Le prêtre, avant de se retirer, prend en main une poignée de bled. En s'en allant, il ne tourne point le dos à l'autel. Il s'éloigne à reculons, les yeux toujours fixés sur l'idole. Après avoir fait un certain nombre de pas en arriere, il jette pardessus sa tête la poignée de bled qu'il tenoit en main; &, se rapprochant de l'autel, il en retire tout ce qui a servi au sacrifice.

26. Certains pénitents (Indiens), dit le P. Bouchet, font des sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil. Ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diametre. Autour de ce cercle, ils placent leurs idoles; ensorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les payens croient que huit divinités inférieures préfident à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fausses divinités; & il arrive de temps en temps que quelqu'une de ces statues se remue à la vue de tous les assistants, & tourne dans l'endroit même où elle est placée, sans que personne s'en approche.... Les Indiens, qui font ces sortes de sacrifices, placent aussi quelquefois, au centre du cercle dont je parle, la statue de l'idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs dieux, d'une façon toute singuliere, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même.... Mais souvent, après toutes les oraisons, la statue reste immobile; & c'est alors un très-mauvais augure.

On voit, aux environs de la ville de Naugracut, dans les Indes, un temple très-célebre, moins remarquable encore par sa magnificence & par l'or dont il est tout

Digitized by Google

couvert & pavé en dedans, que par le ſacrifice ſingulier que l'on a coutume d'y pratiquer. Les Bramines ſe coupent un morceau de la langue, qu'ils offrent à l'idole.

27. Les Macaſſars, habitants des Molucques, aujourd'hui Mahométans, offroient autrefois des ſacrifices ſolemnels au ſoleil & à la lune, le premier & le quinzieme de la lune de chaque mois. Quoiqu'ils euſſent adopté le ſyſtême de la métempſycoſe, ils ne ſe faiſoient cependant aucun ſcrupule d'immoler, dans ces ſacrifices, des bœufs & des vaches, des oiſeaux & des cochons. Ils donnoient une raiſon du peu d'égard qu'ils avoient pour ces deux dernieres eſpeces d'animaux. Les oiſeaux, diſoient-ils, ont un corps trop petit pour qu'il puiſſe être habité par des ames humaines; & les cochons ſont des animaux trop ſales & trop impurs pour qu'une ame, quelque criminelle qu'elle ſoit, puiſſe jamais être condamnée à paſſer dans leurs corps. Ils ne faiſoient point ces ſacrifices dans des temples; ils auroient cru offenſer la majeſté de ces aſtres qui ſemblent embraſſer tout l'univers, en la renfermant dans un eſpace borné. C'étoit en plein air, & dans les places publiques, qu'ils pratiquoient leurs cérémonies religieuſes. Les ſacrificateurs étoient choiſis par le roi, & entretenus aux dépens du peuple. Outre les ſacrifices publics, chaque pere de famille en faiſoit de particuliers à l'entrée de ſa maiſon; & le concours des voiſins leur donnoit encore un air de ſolemnité.

28. Les idolâtres des iſles Philippines ont coutume d'immoler un cochon, en l'honneur du ſoleil; & ce ſacrifice ſolemnel eſt accompagné d'un grand nombre de cérémonies. On entend d'abord un concert de divers inſtruments du pays; puis deux vieilles ſorcieres ſaluent l'aſtre du jour par une inclination profonde. Après cette civilité, elles ceignent leurs têtes d'un ruban dont elles font avancer les deux bouts ſur le front, comme deux cornes. Elles prennent leurs habits de cérémonie, & forment une danſe religieuſe qu'elles accompagnent du ſon d'un certain chalumeau. Elles ont une eſpece d'écharpe aſſez longue, entor-

Digitized by Google

tillée autour de la main, qui voltige en l'air pendant qu'elles s'agitent en cadence. La danſe eſt terminée par quelques prieres qu'elles prononcent tournées vers le ſoleil. Elles cedent enſuite la place aux prêtreſſes pour danſer autour du cochon, qui, lié à terre, n'attend que le moment d'être immolé; après quoi, la plus ancienne des prêtreſſes fait ſur la victime une libation de vin, ou de quelqu'autre liqueur, & l'égorge auſſi-tôt. Alors les prêtreſſes trempent dans le ſang du cochon les chalumeaux dont elles ſe ſervent pour accompagner leurs danſes. Elles y trempent le bout du doigt, & en marquent leurs époux au front. Le ſacrifice eſt ſuivi d'un feſtin où l'on ſert la chair de cochon, à moitié crue.

29. A Arébo, village du royaume de Loango, s'il arrive qu'une femme accouche de deux enfants à-la-fois, on immole les enfants & la mere à un certain démon, qui fait ſon ſéjour ordinaire dans un bois voiſin du village. Le mari peut racheter ſa femme, s'il veut, & faire égorger un eſclave en ſa place; mais rien ne peut ſouſtraire les enfants à la rigueur de la loi. Les maris ſont toujours agités d'une crainte mortelle, lorſqu'ils voient approcher le temps des couches de leurs femmes; & ſouvent, pour prévenir ce barbare ſacrifice, ils les font paſſer dans un autre pays.

30. Lorſque la nation barbare des Jagas, peuple d'Afrique, commence la moiſſon, ils ont coutume d'immoler à leurs dieux des victimes humaines, dont leurs prêtres, ou Gangas, mangent la chair, & dont le ſang ſert à arroſer les prémices des fruits de la terre.

31. Les Dahomès, autre peuple d'Afrique, ont coutume de ſacrifier à leurs dieux les priſonniers faits à la guerre, & d'en manger enſuite la chair. Quelques voyageurs, témoins oculaires, nous ont laiſſé des détails ſur cette barbare cérémonie. On amene le priſonnier, les mains liées derriere le dos: le ſacrificateur lui met la main ſur la tête, & prononce quelques paroles, par leſquelles il offre aux dieux la victime. Derriere le priſonnier eſt un homme armé d'un ſabre,

Digitized by Google

lequel, au premier signal du prêtre, fait voler la tête du malheureux captif. Le peuple, au même instant, jette un cri d'admiration. On laisse égoutter tout le sang du corps, après quoi on l'emporte. Les hommes, pour l'ordinaire, témoignent, dans ce moment, beaucoup de fermeté; mais les femmes poussent des cris perçants. Les Dahomès sont persuadés que c'est à cette barbare coutume qu'ils sont redevables de leurs succès à la guerre. Ils prétendent que leurs dieux cesseroient de les protéger, s'ils ne leur offroient pas le sang de leurs prisonniers.

32. Dans le royaume de Juida, sur la côte des Esclaves, lorsqu'un nouveau monarque monte sur le trône, quelque temps avant qu'il soit couronné, le grand-prêtre, chargé de tout ce qui concerne le culte du fameux serpent qu'on adore en ce pays, vient annoncer au prince quelles sont les offrandes que ce dieu exige. Ce sont ordinairement quelques animaux, comme un bœuf, un cheval, un mouton. On immole ces victimes dans le palais; on les porte ensuite dans la place publique avec beaucoup de cérémonies, & on les étend sur des nattes. Auprès des victimes sont placés neuf petits pains de millet, frottés d'huile de palmier. Au-dessus, le grand-prêtre étend une piéce d'étoffe en forme de pavillon, qu'il attache à un pieu de la longueur de neuf ou dix pieds. Il est défendu à toute personne, sous peine de mort, de toucher aux victimes, qu'on laisse dévorer aux oiseaux de proie. Après que les victimes ont été exposées, on fait sortir du palais toutes les femmes du roi dont le temps est passé, & dont l'âge n'est plus propre aux plaisirs. Elles marchent au son des tambours, des flûtes & des trompettes, escortées d'une compagnie de mousquetaires. La plus distinguée de ces femmes termine ordinairement la marche, & porte une figure de terre cuite, qui représente un enfant assis. Elle la dépose en passant auprès des victimes. Pendant cette procession de femmes, le peuple, prosterné contre terre, pousse des cris de joie; &, lorsqu'elle est rentrée dans le palais, on fait une décharge de vingt boîtes.

Digitized by Google

33. Lorſque les Negres de la côte de Guinée ont été battus par quelque fétiche mal-faiſante, ce qui arrive aſſez ſouvent, ils lui ſont un ſacrifice particulier pour l'appaiſer. Ils prennent un poulet, & en laiſſent dégoutter le ſang ſur des feuilles étendues à terre. Lorſque le poulet ne ſaigne plus, ils le coupent par morceaux qu'ils mettent ſur les feuilles : enſuite, ſe regardant les uns les autres, & baiſſant les mains, ils s'écrient : *Mecuſa! mecuſa!* ce qui ſignifie, *Sois-moi bon! ſois-moi bon!* Ils ſont perſuadés que celui qui mangeroit un morceau de ce poulet ſacrifié, mourroit au même inſtant; mais un voyageur Européen, qui fut témoin oculaire d'un de ces ſacrifices, leur fit voir, en mangeant le poulet, combien ils ſe trompoient. Nous apprenons du même auteur que la fétiche à laquelle ce ſacrifice étoit offert, étoit une tuile entortillée de paille; & que les feuilles arroſées du ſang du poulet, étoient une ſorte d'herbe marine.

34. Au Cap Corſe, ſur la même côte, on immole, tous les ans, une chevre ſur un rocher qui s'avance dans la mer, qu'on regarde comme la principale fétiche du canton. Le ſacrificateur mange une partie de la victime, & jette le reſte dans la mer, invoquant la divinité avec des poſtures & des contorſions ridicules. Il annonce enſuite aux aſſiſtants la ſaiſon & les jours les plus favorables pour la pêche, aſſurant que la fétiche les lui a enſeignés de ſa propre bouche. Chaque pêcheur ne manque pas de payer cette inſtruction par un préſent qu'il fait au prêtre.

35. Toute la religion des habitants d'Anoſſi, ou Karkanoſſi, en Afrique, conſiſte dans les ſacrifices, qui ſont très-fréquents parmi eux. Ils ne commencent aucune action un peu importante, qu'ils n'aient auparavant fait couler le ſang de quelques animaux. La plantation du riz, la récolte, la circonciſion des enfants, les funérailles ſont précédées & accompagnées de ſacrifices. S'ils entrent dans une maiſon nouvelle, ou qu'ils entreprennent une guerre, c'eſt encore une occaſion pour eux d'immoler des victimes. Dieu & le diable partagent l'honneur de ces ſacrifices, avec

Digitized by Google

cette différence, que le diable occupe la premiere place dans leur invocation, qui eſt conçue en ces termes : *Dianbilis Aminuan-halare*, c'eſt-à-dire : « Seigneur, » diable & dieu. » Dans le fond, ils connoiſſent auſſi peu l'un que l'autre. Cette formule leur a été tranſmiſe par leurs ancêtres, jadis Mahométans ; & leurs docteurs, nommés *Ombiaſſes*, prennent ſoin de la leur faire répéter.

36. Chez les peuples voiſins de l'iſle de Madagaſcar, qui prennent le nom de *Zate-Ibrahim*, ou deſcendants d'Abraham, le privilege d'immoler les animaux & de faire des ſacrifices, eſt réſervé aux plus grands ſeigneurs du pays. Avant d'égorger la victime, ils marmottent ſur le couteau quelques mots qu'ils n'entendent pas. Ils levent enſuite les yeux au ciel, plus par coutume, que par une véritable intention d'offrir à Dieu leurs ſacrifices. Ils tuent enſuite la bête, ſans aucune autre cérémonie.

37. Les habitants de Biafara, ſur la côte occidentale d'Afrique, ſacrifient leurs propres enfants au démon.

38. La mer eſt la divinité tutélaire du royaume de Saka, ſitué ſur la côte d'Ivoire en Afrique. Le roi de ce pays envoie, tous les ans, vers le mois de Décembre, un canot monté par un certain nombre de ſes gens qui ſont chargés d'aller ſur la côte d'Or offrir un ſacrifice à la mer. Ce ſacrifice conſiſte en de vieux haillons, des cornes de bouc pleines de poivre, & des pierres de pluſieurs ſortes. Il s'imagine engager la mer, par de pareilles offrandes, à favoriſer le commerce & la navigation. Le canot étant de retour, il en part un autre pour la même commiſſion, & ainſi ſucceſſivement juſques vers la fin d'Avril. A la ſuite de chaque canot, les négociants ont coutume d'en faire partir pluſieurs autres ; perſuadés qu'il ne peut leur arriver aucun accident dans la compagnie du canot ſacré.

39. Les peuples de Nicaragua, voiſins du Mexique, n'étoient pas moins inhumains dans leurs ſacrifices, que les autres habitants de l'Amérique ; mais ils y obſervoient quelque cérémonie particuliere. Le prêtre

Digitized by Google

faiſoit trois tours autour du priſonnier qu'il devoit immoler, en chantant quelques chanſons triſtes & lugubres; après quoi, il fendoit l'eſtomac à la victime, prenoit une poignée de ſon ſang dont il ſe barbouilloit le viſage; puis il lui arrachoit le cœur, & le préſentoit au grand-prêtre, qui étoit préſent à la cérémonie. Il lui coupoit enſuite les pieds & les mains; c'étoit la part deſtinée au roi. Il partageoit entre les aſſiſtants les autres membres de la victime, à l'exception de la tête, que l'on plaçoit ſur un poteau; & l'on donnoit à ce poteau le nom du pays où le priſonnier étoit né. Ces peuples barbares ne ſe contentoient pas d'immoler à leurs dieux leurs ennemis. Ils pouſſoient l'inhumanité juſqu'à ſacrifier leurs propres compatriotes, & communément des enfants que l'on achetoit exprès; &, ce qui doit ſurprendre davantage, il ſe trouvoit des peres qui vendoient leurs enfants pour ſervir de victimes. Si quelque choſe pouvoit excuſer un tel excès de barbarie, ce ſeroit l'opinion qu'avoient ces peuples que ceux qui étoient ſacrifiés aux dieux étoient élevés eux-mêmes, après leur mort, au rang de la divinité.

40. On peut mettre au rang des ſacrifices, la mort cruelle que font ſouffrir à leurs priſonniers de guerre quelques peuples ſauvages du même continent: voici la deſcription de cette horrible cérémonie, telle qu'elle ſe pratique chez les ſauvages de Miſſiſipi & du Canada. Lorſque les guerriers, de retour de quelqu'expédition, rentrent dans le village, portant les chevelures des ennemis qu'ils ont mis à mort, une troupe de jeunes gens, âgés de douze à quinze ans, & qui, dans cet âge encore tendre, ſont déja formés à la cruauté, s'arment chacun d'un bâton, &, ſe rangeant en haie, frappent les priſonniers, à meſure qu'ils défilent. Le lendemain, pour conſoler les femmes qui ont perdu leurs maris à la guerre, ou les filles dont les peres ont été tués, on leur livre à chacune un ou pluſieurs priſonniers ſur leſquels elles puiſſent aſſouvir leur vengeance. Ces cruelles ſauvageſſes diſent à leurs priſonniers, ſelon le rapport d'un témoin oculaire;

Digitized by Google

« Il faut que tu ailles dans l'autre monde ſervir d'eſ-» clave à mon mari, à mon pere; il faut que ta mort » appaiſe l'ame de celui que tu as tué. » Elles ont ſoin de les bien nourrir, afin que leurs corps plus robuſtes donnent plus de priſe à la torture. Le jour marqué pour cet affreux ſacrifice, le priſonnier, attaché à un poteau, chante une chanſon qu'on appelle *la chanſon de mort*, & dont voici le ſens. « Je ſuis brave & intrépide; je ne crains aucune ſorte de mort; car je ſuis un guerrier qui mépriſe les ſupplices les plus affreux; ceux qui les craignent ſont des lâches & des poltrons; ils ſont pires que les femmes. La vie n'eſt rien pour ceux qui ſont courageux. Que le déſeſpoir & la rage abyment mes ennemis! que je les dévore! que je boive leur ſang, &c. » Pendant qu'il exhale ainſi ſon courage féroce, des fers rougis au feu lui brûlent toutes les parties du corps; puis on lui arrache les cheveux de deſſus la tête avec la peau, & l'on couvre ſa tête d'une écuelle pleine de ſable brûlant. Alors, après l'avoir délié du poteau, on le mene du coté de l'Occident; &, pour l'achever, on lui déchire tout le corps, & l'on fait tomber ſa chair par lambeaux. Au milieu de ces tourments, dont le ſeul récit fait frémir, le priſonnier montre un front ſerein, & affecte une gaieté brutale; il ne lui échappe pas le moindre cri; il inſulte à ſes bourreaux. « Vous » ne ſçavez pas tourmenter les hommes, leur dit-il. » Si je vous tenois dans mon pays, je vous ferois » éprouver des douleurs bien plus vives. » C'eſt dans ces ſentiments féroces qu'il rend les derniers ſoupirs. Dès qu'il eſt mort, tous les habitants courent çà & là dans la campagne, armés d'un bâton dont ils s'eſcriment à droite & à gauche, en frappant ſur lui. Ils s'imaginent chaſſer, par ce moyen, l'ame du défunt, dont ils craindroient la vengeance, ſi elle demeuroit parmi eux. Cette ſanglante exécution eſt ſuivie d'une fête dans laquelle les ſauvages font de grandes réjouiſſances, & partagent entr'eux les chevelures enlevées aux ennemis. Ils ornent ces chevelures d'un collier de

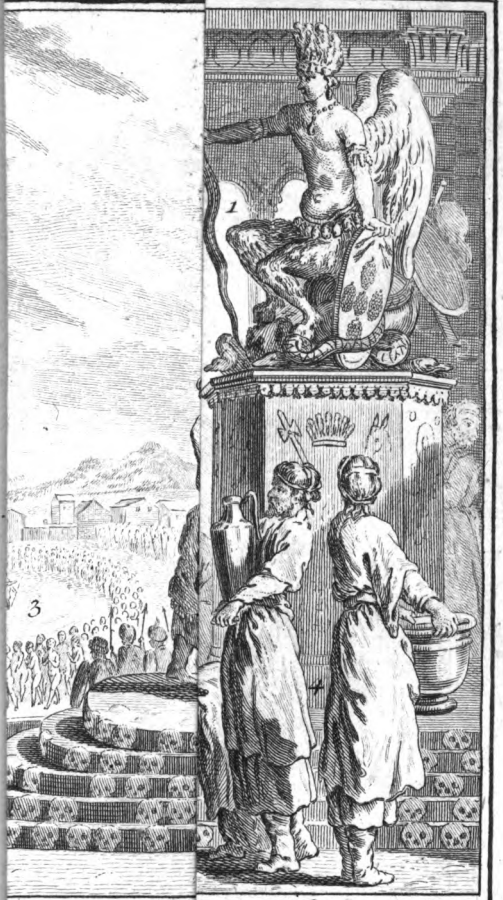
Digitized by Google

porcelaine, qui repréſente le corps de ceux auxquels elles ont appartenu.

Il ſe trouve quelquefois des femmes qui, conſervant encore quelque ſentiment d'humanité, ne font point ſubir la mort à leur priſonnier, & le choiſiſſent, au contraire, pour ſuppléer au mari qu'elles ont perdu, perſuadées que la reconnoiſſance ſera un vif aiguillon pour l'exciter à bien remplir ſon devoir. Mais, avant de l'épouſer, elles pratiquent une eſpece de cérémonie que l'on nomme *enfantement*, & qui eſt une eſpece d'adoption. Le priſonnier eſt d'abord mené à la riviere pour qu'il ſe purifie. On fait enſuite de grandes lamentations ſur le ſort du mari défunt, qui ſont ſuivies de chanſons guerrrieres; après quoi le priſonnier eſt revêtu d'une robe neuve de caſtor, qui eſt comme le gage de ſon adoption.

41. Chez les Mexicains, ces barbares ſacrifices n'étoient ni moins fréquents ni moins inhumains. Le nombre des priſonniers qu'on immoloit à chaque fois, ſe montoit ordinairement à quarante-cinq ou cinquante. On les conduiſoit au pied d'une terraſſe couverte de crânes de priſonniers immolés; c'eſt-là qu'ils attendoient l'heure de leur ſupplice, entourés de ſoldats qui les empêchoient de s'enfuir, & qui inſultoient à leur malheureux ſort. Lorſque le moment étoit venu, un prêtre Mexicain s'avançoit vers eux; &, leur montrant une idole faite de froment, de maïs & de miel, qu'il tenoit en main: « Voilà votre dieu, » leur diſoit-il. Ces paroles étoient le triſte ſignal de leur ſacrifice. On les faiſoit monter ſur la terraſſe: on les couchoit ſur le dos, ſur une pierre un peu pointue. Pluſieurs prêtres leur tenoient les bras, les jambes & la tête, tandis que le ſacrificateur leur fendoit l'eſtomac avec ſon couteau; en tiroit le cœur qu'il préſentoit, en forme d'offrande, à l'idole. Après cette horrible cérémonie, on jettoit le cadavre du haut en bas de la terraſſe. Dans certaines fêtes, lorſque les captifs immolés étoient des perſonnes de quelque diſtinction, pluſieurs Mexicains ſe revêtoient de leur peau

Digitized by Google



PUTZLI. 2. Le Sacrificateur.
s de prisonniinistres du Temple.

Digitized by Google

Digitized by Google

encore toute ſanglante; &, ſous ce déguiſement, ils couroient de tous côtés par la ville, demandant l'aumône à tous ceux qu'ils rencontroient. S'il ſe trouvoit quelqu'un qui les refusât, ils le forçoient de donner, en l'accablant de coups.

Quelquefois on permettoit au captif condamné à la mort d'eſſayer de défendre ſa vie contre le prêtre Mexicain deſtiné à être ſon bourreau; mais ce miſérable, attaché par les pieds à une groſſe pierre, n'avoit gueres la liberté de faire les mouvements néceſſaires pour éviter les coups que ſon adverſaire lui portoit. Glacé par la crainte, & la mort devant les yeux, il ne pouvoit oppoſer qu'une bien foible défenſe aux aſſauts du prêtre, qui l'attaquoit avec tant d'avantage. S'il étoit vaincu, ce qui arrive ordinairement, le vainqueur le tuoit, & l'écorchoit auſſi-tôt. Mais, s'il conſervoit aſſez de force & de courage pour ſortir victorieux d'un combat ſi inégal, on lui rendoit la liberté, comme un prix dû à ſa valeur.

Lorſque les Mexicains avoient réſolu d'immoler un priſonnier à quelqu'une de leurs divinités, quelquefois ils donnoient à cette malheureuſe victime le nom de l'idole à laquelle elle étoit deſtinée. Ils lui rendoient, ſous ce titre, les honneurs divins, pendant l'eſpace de ſix mois, quelquefois pendant le cours d'une année entiere. Ce terme expiré, ils ſacrifioient cet infortuné au dieu dont il avoit porté le nom.

42. Lorſque les Antis, peuples qui habitent vers les montagnes du Pérou, avoient fait quelque priſonnier d'importance, voici la maniere dont ils l'immoloient. Après l'avoir lié tout nu à un gros pieu, ils s'aſſembloient autour de lui, hommes, femmes, enfants, armés de raſoirs & de couteaux de pierre fort tranchants; & chacun lui coupoit, à ſon choix, quelques morceaux de chair; mais, pour faire durer plus long-temps ſon ſupplice, il n'endommageoient point les parties nobles du corps, mais ſeulement les endroits gras & charnus. A meſure qu'ils dépeçoient ce malheureux, ils dévoroient, avec l'avidité des bêtes les plus féroces, les morceaux de chair qu'ils lui cou-

Digitized by Google

poient, & voyoient, avec un plaiſir barbare, ruiſſeler ſon ſang ſur leurs corps. Les femmes qui avoient des enfants à la mamelle, s'en frottoient le bout avec le ſang du priſonnier, & faiſoient ſucer à ces petits innocents la cruauté avec le lait. Si le patient avoit conſervé un courage toujours ferme au milieu de ſes tourments auſſi longs que douloureux, ils lui dreſſoient une petite cabane ſur le ſommet d'une montagne; & là, ils l'honoroient comme une divinité; mais, s'il avoit témoigné quelque foibleſſe, ils laiſſoient ſon ſquelette expoſé dans la campagne.

Les habitants de la province de Manta, dans le Pérou, avoient autrefois coutume d'écorcher les priſonniers qu'ils faiſoient à la guerre; puis ils rempliſſoient leur peau de cendre & de terre; &, dans cet état, ils la plaçoient ſur les portes de leurs temples.

43. Les habitants du Bréſil en uſoient, avec leurs priſonniers de guerre, comme avec des chapons. Ils avoient ſoin de les bien traiter, & de les engraiſſer avant de les immoler à leurs dieux. Ils leur procuroient toutes ſortes de plaiſirs, & ne leur laiſſoient pas un moment pour ſonger au triſte ſort qui les attendoit. Ils pouſſoient même l'attention juſqu'à leur fournir des femmes, quoique cette ſorte de plaiſir paroiſſe contraire au deſſein qu'ils avoient de les engraiſſer. Enfin, lorſque le jour deſtiné au ſacrifice étoit arrivé, on régaloit les priſonniers, pour la derniere fois, par un grand feſtin, où ils s'enivroient pour l'ordinaire, afin d'être moins ſenſibles aux douleurs qu'on leur préparoit. Sur la fin du repas, deux ou trois Bréſiliens des plus vigoureux ſaiſiſſoient la victime, & la garottoient par le milieu du corps. Dans cet état, ils la promenoient dans tout le canton, & s'arrêtoient enfin au lieu marqué pour le ſacrifice. Là, chacun d'eux, prenant un bout de la corde, s'éloignoit à une certaine diſtance du patient; &, afin que le priſonnier ne fût pas tué ſans ſe défendre, on lui apportoit des pierres qu'il pouvoit lancer contre ceux qui étoient autour de lui. S'il les jettoit avec vigueur

Digitized by Google

& d'une main assurée, on louoit son courage, & on le regardoit comme un brave; cependant, malgré tous ces éloges, lorsqu'il n'avoit plus de pierres à jetter, un Brésilien, armé d'une massue, venoit lui signifier l'arrêt de sa mort, & l'assommoit en même temps. On observoit, avec soin, la maniere dont le prisonnier tomboit. Si c'étoit sur le dos, on en concluoit que celui qui l'avoit frappé ne vivroit pas longtemps.

44. Les Indiens de Cumane & de la nouvelle Grenade dans l'Amérique méridionale, ont coutume de retrancher les parties naturelles aux jeunes guerriers qu'ils ont fait prisonniers dans le combat. Ils les nourrissent le mieux qu'il leur est possible; &, quand ils sont bien gras, ils les immolent à leurs divinités. Lorsqu'ils marchent contre leurs ennemis, une idole précede l'armée; & quand ils sont sur le point d'en venir aux mains, ils font à cette idole un sacrifice de plusieurs prisonniers, afin d'obtenir la victoire.

45. Les habitants de la Floride ont la coutume barbare d'immoler leurs premiers-nés au soleil. Le jour marqué pour cet affreux sacrifice, le Paraousti, ou prince du canton, se rend en cérémonie au lieu où doit se passer la scene. La mere de la victime y vient, accompagnée de plusieurs autres femmes, & se place devant un bloc sur lequel son fils doit être écrasé; c'est-là que cette mere désolée exhale sa douleur par les plaintes les plus touchantes, pendant que ses compagnes forment des danses religieuses qu'elles accompagnent de leurs chants. Au milieu d'elles, il y a une femme qui tient l'enfant entre ses bras, & semble l'offrir au Paraousti. Le prêtre vient ensuite écraser impitoyablement sur le bloc la malheureuse victime, qui doit toujours être un garçon.

46. Les sauvages du Canada immolent des chiens au soleil. Ils offrent aussi des sacrifices à ces torrents ou cascades qui sont nommés *sauts* dans les Relations du Canada; & ces sacrifices consistent dans quelques peaux de castor, du tabac, de la porcelaine, qu'ils attachent à un arbre voisin du torrent, ou

Digitized by Google

qu'ils jettent dans le torrent même. Ils ſont perſuadés qu'il y a un eſprit qui réſide au fond de ces caſcades; & c'eſt à lui que l'offrande s'adreſſe. Ils demandent ſon ſecours lorſqu'ils vont à la chaſſe ou à la guerre. Lorſqu'ils ont remporté quelque victoire, ils la lui attribuent, & immolent en ſon honneur les priſonniers qu'ils ont faits.

SACRISTIE. M. l'abbé Fleury, parlant des égliſes des premiers Chrétiens: dit que « le *diaconicum*, ou » ſacriſtie, étoit un bâtiment conſidérable, joignant à » l'égliſe. Là, étoit le tréſor des vaſes ſacrés: c'eſt » pourquoi il n'y entroit que les miniſtres qui avoient » droit de les toucher. On y gardoit auſſi des livres, » les habits ſacerdotaux, les autres meubles précieux, » les oblations des fideles, & quelquefois l'Euchariſ» tie, dans une boîte enfermée d'un tour d'ivoire. »

SAD-DER: un des livres qui contiennent la religion des Parſis ou Guebres. La charité, la piété filiale, la fidélité aux ſerments, ſont les principales vertus que ce livre recommande. Il n'approuve pas qu'on tue les animaux, principalement les bœufs, dont les travaux contribuent à la nourriture de l'homme; les brebis, qui ſe dépouillent pour le couvrir; les chevaux, qui lui épargnent la fatigue des chemins; & les coqs, qui l'avertiſſent de recommencer ſes travaux. Il enjoint aux fideles de reſpecter la terre; de ne point la ſouiller, en y enterrant des cadavres, & de ne pas même la toucher avec les pieds nus. Il déclame contre les principaux vices auxquels les hommes ſont ſujets, tels que le menſonge, la calomnie, l'adultere, la fornication, le larcin, & recommande de ſe purifier fréquemment des ſouillures qu'on eſt ſujet à contracter preſqu'à chaque inſtant. *Voyez* les autres préceptes du *Sad-der*, aux articles CHIEN, EAU, CONFESSION, ARCHIMAGE, EXAMEN DE CONSCIENCE, ETERNUEMENT, &c.

SADUCÉENS: hérétiques Juifs, qui commencerent à répandre leur doctrine deux cents quarante ans avant Jeſus-Chriſt, quoiqu'on prétende que leur origine eſt beaucoup plus ancienne. Le principal point de

Digitized by Google

de leur hérésie étoit le refus qu'ils faisoient de reconnoître la tradition. Parmi tous les Livres de l'Ecriture, ils ne regardoient comme vraiment divins, que ceux de Moyse. Ils soutenoient que les hommes avoient une liberté absolue, & que la Providence n'influoit presque en rien sur leurs actions. Ils ne vouloient point reconnoître d'autre esprit que Dieu. Ils disoient qu'il n'y avoit point d'anges; que l'ame étoit matérielle, & que les corps ne ressuscitoient jamais; qu'on ne devoit attendre après la mort ni peines ni récompenses, & que Dieu punissoit les méchants dans cette vie par les adversités, & récompensoit les bons par les biens temporels. Une doctrine si conforme aux idées grossieres de la multitude, attira aux Saducéens un grand nombre de partisans; mais, ce qui doit surprendre, c'est qu'avec une morale si relâchée, leurs mœurs étoient fort séveres; & ils se distinguoient particuliérement par leurs austérités. Les Saducéens ont du rapport, en quelques points, avec les Samaritains & les Caraïtes, avec lesquels on les a quelquefois confondus. Ils ont subsisté long-temps après la ruine de Jérusalem; & M. Basnage prétend que leur secte est encore existante en Afrique; mais il n'en apporte aucune preuve.

SAGESSE. (*la*) C'est le titre d'un des Livres de l'ancien Testament, ainsi nommé, parce qu'il traite, tant de la sagesse créée que de la sagesse incréée. Dans la version grecque, ce livre est intitulé *La Sagesse de Salomon*, parce que ce prince est l'auteur des sentences & des pensées qui s'y trouvent, quoique S. Irénée, Tertullien, S. Ambroise & d'autres prétendent qu'il ne l'a pas écrit.

SAINT. C'est le titre que l'on donne, dans l'Eglise Catholique, à un fidele canonisé par le pape, avec les formalités ordinaires, & que l'Eglise nous assure être participant de la gloire éternelle. *Voyez* CANONISATION.

Le Saint: appartement extérieur du tabernacle, & ensuite du temple de Salomon. Le Saint du tabernacle étoit séparé du sanctuaire, par un voile attaché

Digitized by Google

ſur une rangée de quatre colomnes. Le Saint du temple étoit ſéparé du ſanctuaire par une muraille ornée d'ais de cedres, couverte de lames d'or, de chérubins & de palmiers du même métal. La porte par où l'on entroit du Saint dans le ſanctuaire, étoit de bois d'olivier, revêtue de lames d'or, & décorée, comme le reſte, de chérubins & de palmiers. Elle ſe fermoit avec une chaîne d'or; &, par-devant étoit tendu un voile précieux, tiſſu de différentes couleurs. Les murs du Saint étoient couverts des mêmes ornements que ceux du Sanctuaire. Dans le Saint du tabernacle étoient placés l'AUTEL DES PARFUMS ou l'AUTEL D'OR, la TABLE DES PAINS DE PROPOSITION, & le CHANDELIER D'OR. (*Voyez ces trois articles.*) Salomon fit mettre dans le Saint du temple cinq autels pour les parfums, cinq tables pour les pains de propoſition, & dix chandeliers d'or, de maniere qu'il y avoit un chandelier entre chaque autel & chaque table. *Voyez* TEMPLE DE SALOMON.

Très-ſaint Pere. C'eſt ainſi que l'on appelle le ſouverain pontife de l'Egliſe Catholique, lorſqu'on lui écrit ou qu'on lui adreſſe la parole.

Les empereurs Grecs portoient autrefois le titre de Saint, à cauſe de l'onction de leur ſacre.

Invocation des Saints. 1. L'invocation des Saints eſt un dogme fondé ſur les Ecritures ſaintes, ſur la tradition & la pratique de l'Egliſe univerſelle. Les ſaints ſont plus puiſſants dans le ciel, qu'ils ne l'ont été ſur la terre, parce que leur ſainteté eſt épurée & conſommée. L'ombre même de S. Pierre opéroit des prodiges. L'attouchement des os du prophete Eliſée reſſuſcita un cadavre. (*IV. Reg.* 13, 21.) L'Egliſe a toujours foudroyé les hérétiques réfractaires ſur ce point. En un mot, ſi l'on a pu invoquer les Saints ſur la terre, on doit les invoquer dans le ciel.

2. Les Juifs modernes admettent l'invocation des Saints. C'eſt le ſentiment de Bayle, qui, parlant des pélerinages que font les Juifs au tombeau du prophete Ezéchiel, & des miracles qu'ils lui attribuent, dit « qu'on ne publieroit pas ces fables parmi les Juifs,

Digitized by Google

» ſi l'invocation des Saints leur paroiſſoit une choſe » défendue. »

3. Lorſqu'il eſt mort parmi les Hottentots quelqu'homme diſtingué par ſon courage ou par la ſainteté de ſa vie, ſa mémoire eſt conſacrée par des honneurs particuliers. Ses compatriotes lui dédient ſpécialement un bois, une montagne, une prairie; &, lorſqu'ils paſſent auprès de ces lieux qu'ils regardent comme ſacrés, ils ſe rappellent les vertus du défunt, & s'enveloppent la tête de la peau dont ils ſont couverts. Ils lui adreſſent leurs prieres & lui demandent ſa protection; pratique qui donne lieu de penſer que les Hottentots croient que l'ame eſt immortelle.

SAINTE-CROIX (*l'ordre des chevaliers de la*) fut inſtitué par le premier roi de Congo, qui embraſſa le Chriſtianiſme, & s'eſt toujours maintenu depuis avec beaucoup d'éclat.

SAINTETÉ: qualité ou état d'un homme ſaint.

1. La ſainteté eſt un des caracteres de la véritable Egliſe. L'Egliſe eſt ſainte, parce que Jeſus-Chriſt ſon chef, à qui elle eſt unie, eſt la ſource de toute ſainteté; parce qu'elle offre à Dieu le ſacrifice le plus ſaint qui lui puiſſe être offert. Enfin elle eſt ſainte par la ſainteté de ſa doctrine, de ſes ſacrements, & de pluſieurs de ſes membres, qui ſont ſaints parce qu'ils ſont juſtes & en état de grace.

2. Voici les idées de Jukiao, philoſophe Chinois, ſur la ſainteté, telles que nous les a tranſmiſes le pere Le Gobien. « La fin que le ſage doit ſe propoſer, eſt » uniquement le bien public. Pour y travailler avec » ſuccès, il doit s'appliquer à détruire ſes paſſions, » ſans quoi il lui eſt impoſſible d'acquérir la ſainteté » qui ſeule le met en état de gouverner le monde » & de rendre les hommes heureux. Cette ſainteté » conſiſte dans une parfaite conformité de ſes pen» ſées, de ſes paroles & de ſes actions avec la droite » raiſon.... Les paſſions troublent la tranquillité de » l'eſprit: il faut en retrancher la trop grande viva-

Digitized by Google

» cité. Il faut empêcher qu'elles ne soient l'effet d'un » emportement outré de la cupidité. »

3. Le P. Tachard explique ainsi les opinions des Siamois sur la sainteté. « Pour être saint, il suffit d'a- » voir passé dans plusieurs corps, & d'y avoir ac- » quis beaucoup de vertus, & qu'en pratiquant ces » actes de vertu, on se soit proposé d'acquérir la » sainteté. Les propriétés de la sainteté sont les mê- » mes que celles de la Divinité. Les Saints les pos- » sédent aussi-bien que Dieu, mais dans un degré » bien moins parfait, outre que Dieu les a par lui- » même, sans les recevoir de personne; au lieu que » les Saints les tiennent de lui par les instructions » qu'il leur donne. C'est lui qui leur apprend tous » ces secrets, dont il a une connoissance parfaite. » C'est pour cela que, s'ils ne renaissent pendant qu'il » est dans le monde, comme ils ne peuvent rece- » voir ces enseignements, ils ne sont point sancti- » fiés. Aussi ont-ils la coutume, dans leurs bonnes » œuvres, de demander la grace de renaître en » même temps que leur Dieu. La sainteté de ces hom- » mes vertueux n'est parfaite que lorsqu'ils meurent » pour ne plus renaître, & que leurs ames sont por- » tées dans le paradis pour y jouir d'une éternelle fé- » licité. »

Votre Sainteté : titre d'honneur & de vénération que l'on donne aux papes. Tous les évêques étoient autrefois qualifiés de Votre Sainteté. S. Grégoire a même donné à quelques-uns le titre de Votre Béatitude.

Si l'on en croit Du-Cange, les empereurs de Constantinople & quelques rois d'Angleterre ont pris autrefois le titre de Sainteté, au lieu de celui de Majesté.

SALAVAT. Ce mot s'entend de la confession de foi prescrite par l'Alcoran, & qu'aucun des Mahométans ne doit omettre ou négliger. C'est un des préceptes d'une nécessité absolue. Aussi, toutes les fois que les Muézins ont convoqué le peuple à la priere,

Digitized by Google

chaque Muſulman ſe rend à la moſquée, & commence ſes actes d'adoration par le ſalavat. Celui, diſent les docteurs, qui manqueroit à un devoir auſſi ſaint, ſouffriroit dans l'araf ou purgatoire les peines dues à cette tranſgreſſion.

SALIENS : prêtres inſtitués par Numa, pour avoir ſoin de ce qui concernoit le culte du dieu Mars. Ils étoient au nombre de douze, tous de famille patricienne. Ils portoient le nom de *Saliens*, du latin *ſalio*, je ſaute, parce qu'ils avoient coutume de danſer & de ſauter pendant les cérémonies religieuſes. Leur habillement conſiſtoit en une robe de diverſes couleurs, avec la toge bordée de pourpre, & un bonnet en forme de cône. La principale fonction des Saliens étoit de garder les boucliers ſacrés, appellés *anciles*. On rapporte qu'un bouclier étant autrefois tombé miraculeuſement du ciel, les devins, conſultés ſur ce prodige, répondirent que la ville qui conſerveroit ce bouclier commanderoit à tout l'univers. Les Romains firent faire onze boucliers entiérement ſemblables à celui-là, afin qu'il ne pût être reconnu ni enlevé; & ils confierent la garde de ces douze boucliers aux prêtres de Mars. Tous les ans, au mois de Mars, les Saliens les portoient en proceſſion autour de la ville de Rome. Le dernier jour du mois, ils les renfermoient dans le temple, & veilloient ſoigneuſement à la conſervation de ce précieux dépôt.

Les Saliennes étoient des filles conſacrées au culte de Mars chez les Romains : elles portoient des eſpeces de hoquetons, ou habits de guerre appellés *paludamentum*, avec des bonnets élevés comme ceux des Saliens.

SALOMON, fils de David, & le fruit de ſon adultere avec Bethſabée, lui ſuccéda au trône d'Iſraël, & fut un des plus grands rois dont l'hiſtoire, même profane, faſſe mention.

David, accablé de vieilleſſe, étoit ſur le bord du tombeau. Adonias, l'un de ſes fils, jeune homme qui joignoit à une ambition démeſurée des qualités brillantes, & ſur-tout une figure ſéduiſante, réſolut

Digitized by Google

de profiter de la foibleſſe de ſon pere pour s'emparer du trône. Il ſe faiſoit voir tous les jours au peuple, monté ſur un char qu'il conduiſoit avec adreſſe, & précédé de cinquante hommes qui couroient devant lui. Les graces de ſa perſonne, le feu de la jeuneſſe qui brilloit dans ſes yeux, lui gagnoient les cœurs de la multitude qui ne juge que ſur les apparences. Il entretenoit en même temps une étroite liaiſon avec Joab, le plus grand capitaine des armées de David, & avec le grand-prêtre Abiathar. Lorſqu'il eut pris toutes ſes meſures, il raſſembla un jour ſes partiſans dans un certain endroit, immola un grand nombre de victimes au Seigneur, & en fit enſuite un feſtin magnifique, dans lequel il fut proclamé Roi par tous les convives. Le prophete en donna auſſi-tôt avis à Bethſabée, mere de Salomon, auquel le trône étoit deſtiné. Il lui conſeilla d'aller trouver le roi, & de l'informer de tout ce qui ſe paſſoit. Bethſabée obéit. Elle rappella à David le ſerment qu'il avoit fait de placer Salomon ſur le trône. David le confirma; &, indigné de l'audace d'Adonias, il fit venir le prêtre Sadoc, le prophete Nathan & le capitaine Banaïas, & leur dit: « Conduiſez mon fils Salomon ſur mes mu» les à Gihon; qu'il y ſoit ſacré roi d'Iſraël par les » mains de Sadoc & de Nathan, & que chacun crie: » Vive le roi Salomon! Ramenez-le enſuite à Jéru» ſalem; faites-le aſſeoir ſur mon trône; qu'il y » regne en ma place; je lui remets l'autorité ſouve» raine. » Ses ordres furent promptement exécutés. Salomon, après avoir reçu l'onction ſainte, fut placé ſur le trône de David, aux acclamations de tout le peuple, qui le combla de bénédictions, & fit mille vœux pour la proſpérité de ſon regne. David voulut rendre lui-même ſes hommages à ſon fils, & s'écria: « Béni ſoit le Seigneur qui me fait voir aujour» d'hui mon fils aſſis ſur mon trône! » Adonias apprit, au milieu de la joie du feſtin, ce qui ſe paſſoit à Jéruſalem. La frayeur s'empara auſſi-tôt de tous les convives qui prirent la fuite. Se voyant ſeul, il ſe réfugia auprès de l'autel, & ne voulut point ſortir de

Digitized by Google

cet asyle, que Salomon n'eût juré qu'il ne le feroit point mourir. Cependant David termina sa carriere. Avant de mourir, il recommanda à Salomon de punir Joab, général de ses armées, meurtrier d'Abner & d'Amasias, & Séméi, qui l'avoit autrefois maudit dans sa fuite.

Salomon, ayant pris possession du royaume, commença par immoler l'ambitieux Adonias, qui avoit voulu lui ravir la couronne. Ce prince ayant osé demander pour femme Abisag, cette jeune Sunamite qu'on avoit donnée à David pour le réchauffer dans sa vieillesse, Salomon, jugeant qu'une pareille demande couvroit des desseins pernicieux, envoya Banaïas avec ordre de tuer Adonias; ce qui fut exécuté. Il songea ensuite à exécuter les dernieres volontés de son pere, au sujet de Joab & de Séméi. Le premier fut égorgé au pied de l'autel, par la main de Banaïas. La punition du second a quelque chose de particulier. Salomon, ayant fait venir Séméi, lui dit: « Bâtissez-» vous une maison à la ville, & y demeurez: je vous » défends de sortir de Jérusalem, & je vous déclare » que, le jour même que vous passerez le torrent de » Cédron, vous serez puni de mort. » Séméi promit d'obéir, & demeura en effet trois ans à Jérusalem sans en sortir. Mais ses esclaves ayant un jour pris la fuite, & s'étant sauvés chez Achis, roi de Geth, Séméi, sans songer à la défense de Salomon, monta promptement sur son âne, & alla chercher ses esclaves dans le pays de Geth. Le roi en fut informé, & ordonna en conséquence à Banaïas de le faire mourir.

Ce prince, après avoir affermi son trône par le supplice des ennemis de son pere, épousa la fille de Pharaon, roi d'Egypte; &, pour la prospérité de cette union, il fit couler le sang de mille victimes sur un autel élevé à Gabaon. La nuit qui suivit ce jour solemnel, le Seigneur lui apparut en songe, & lui dit: » Demande-moi ce que tu voudras, je te l'accor-» derai. » Salomon demanda la sagesse & le discernement nécessaire pour juger les peuples avec équité. Cette demande plut au Seigneur. Non-seulement il

Digitized by Google

accorda à Salomon la ſageſſe ; mais encore il lui donna les autres biens qu'il n'avoit pas demandés, comme les richeſſes & la gloire. Salomon retourna le lendemain à Jéruſalem, & donna un grand feſtin, dans lequel il fit le premier eſſai de cette ſageſſe dont il venoit d'être doué. Deux courtiſanes vinrent ſe préſenter devant lui. L'une d'elles prit la parole, & dit : « Seigneur, nous demeurions, cette femme & moi, » ſeules dans la même chambre. Nous y avons accou» ché, à trois jours d'intervalle l'une de l'autre. Cette » femme a étouffé ſon enfant, la nuit, en dormant. Dès » qu'elle s'eſt apperçue de ce malheur, elle s'eſt levée » tout doucement pendant que je dormois. Elle a pris » mon enfant à mes côtés, & y a ſubſtitué le ſien qui » étoit mort. Le matin, je me leve pour alaiter mon » enfant, & je le trouve mort. Mais, en l'examinant » plus attentivement, j'ai découvert que ce n'étoit pas » le mien. — Cela eſt faux, répartit l'autre femme ; » votre enfant eſt mort & le mien eſt vivant. — Vous » mentez, reprit vivement la premiere ; c'eſt votre » enfant qui eſt mort, le mien eſt vivant. » Salomon, pour terminer cette conteſtation, fit apporter un glaive, & dit : « Que l'on coupe en deux l'enfant » que ces femmes ſe diſputent, & qu'on leur en donne » à chacune la moitié. » A cet ordre, les entrailles de la véritable mere furent émues : « Je conſens, s'écria» t-elle, que ma rivale ait l'enfant tout entier, plutôt » que de le voir périr. » L'autre femme diſoit, au contraire : « Que l'enfant ne ſoit ni à toi ni à moi, mais » qu'on le partage. » Alors Salomon décida que la premiere femme étoit la véritable mere de l'enfant, & le lui fit donner.

Ce grand prince donna quantité d'autres exemples de ſa ſageſſe, particuliérement dans l'économie & dans l'ordre admirable qu'il établit dans ſa maiſon. La ſageſſe de Salomon, dit l'Ecriture, l'emportoit ſur toute celle des Orientaux & des Egyptiens. Il fut le plus ſage de tous les hommes. Il compoſa trois mille Paraboles, & cinq mille Cantiques. Il écrivit des Traités ſur toutes les plantes, depuis le cedre du Li-

Digitized by Google

ban juſqu'à l'hyſſope, ſur tous les quadrupedes, les volatiles, les reptiles & les poiſſons.

L'ouvrage le plus glorieux & le plus important du regne de Salomon, fut la conſtruction du fameux temple de Jéruſalem. Nous en avons donné la deſcription au mot TEMPLE. Dieu l'avoit choiſi pour lui bâtir une demeure, préférablement à ſon pere David, parce que ſes mains ne devoient pas être trempées dans le ſang, & que ſon regne devoit être paiſible. Le trône de Salomon eſt encore un de ſes ouvrages le plus vanté dans l'Ecriture. Ce trône étoit d'ivoire, revêtu d'or. Il avoit ſix degrés; &, des deux côtés de chaque degré, il y avoit un petit lion. Le ſiége étoit ſoutenu par deux mains; & il y avoit deux lions auprès de chaque main.

L'Ecriture, pour donner une idée de la magnificence de Salomon & du bonheur de ſes peuples, dit que, pendant tout le temps de ſon regne, chaque Iſraélite demeuroit ſous ſa vigne & ſous ſon figuier; que l'argent étoit en auſſi grande abondance à Jéruſalem que les pierres, & que les cedres y étoient auſſi communs que les ſycomores. La reine de Saba, ayant entendu vanter la ſageſſe de Salomon, vint le trouver, dans le deſſein de lui propoſer des énigmes & des paraboles. Elle entra dans Jéruſalem avec un train magnifique, ſuivie de pluſieurs chameaux chargés d'or, de pierres précieuſes & d'aromates, & ſe rendit au palais de Salomon, auquel elle propoſa tout ce qu'elle avoit médité. Le roi répondit à tout de la maniere la plus ſatisfaiſante; il n'y eut aucune des queſtions de la reine qu'il n'éclaircît pleinement. Cette princeſſe, également ſurpriſe de la ſageſſe qui éclatoit dans les diſcours de Salomon, de la magnificence qui brilloit dans ſa cour, & de l'ordre admirable qu'elle voyoit régner dans ſon palais & parmi ſes officiers, s'écria, dans un tranſport d'admiration: « Je ne voulois pas » croire ce que diſoit la renommée de votre ſageſſe » & de votre magnificence; je ne voulois m'en fier » qu'à mes propres yeux. Je ſuis venue; j'ai vu; & » je reconnois que la renommée eſt bien au-deſſous

Digitized by Google

» de la vérité. Heureux vos ſerviteurs qui jouiſſent » continuellement de votre préſence! » Elle s'en retourna enſuite dans ſon pays, chargée de riches préſents que lui avoit faits Salomon.

La ſageſſe de ce prince ſe briſa contre un écueil qui ſouvent a été funeſte à pluſieurs grands hommes. L'amour des femmes corrompit ce cœur juſques-là ſi droit; &, ce qui doit étonner davantage, ce fut dans un âge où les paſſions refroidies & preſque éteintes ſemblent faire place à la raiſon: ce fut dans la vieilleſſe que Salomon ſe laiſſa ſéduire par les femmes, au point de tomber dans l'idolatrie la plus groſſiere & la plus honteuſe. Il eut juſqu'à trois cents concubines, ſans compter les femmes légitimes, qui portoient le nom de *reines*. Ces femmes, choiſies la plûpart parmi les nations réprouvées du Seigneur, avoient chacune leur culte & leurs idoles. L'une adoroit Aſtarté; l'autre, Moloch, &c. Salomon, pour leur plaire, éleva des autels à toutes ces idoles; & l'on vit ce monarque, le plus ſage des hommes, courber ſa tête blanchie devant ces vains ſimulacres, & d'une main tremblante brûler de l'encens en leur honneur: grand & terrible exemple de la fragilité humaine! L'Ecriture ne nous apprend point ſi Salomon ſe repentit, avant ſa mort, de ſes égarements. Elle dit ſeulement qu'il s'endormit avec ſes peres, & nous laiſſe dans une triſte incertitude ſur le ſalut de ce grand prince.

Salomon eſt l'auteur du Livre des Proverbes, du Cantique des Cantiques, & de l'Eccléſiaſte, qui font partie des Livres de l'ancien Teſtament que l'on appelle *ſapientiaux*. (Chacun de ces Livres a ſon article dans cet ouvrage.) On lui a auſſi attribué le Livre de la Sageſſe, qui porte ſon nom dans la verſion grecque de la Bible; mais on ne convient pas qu'il en ſoit l'auteur.

SALUTATION ANGÉLIQUE: priere que l'on fait à la ſainte Vierge, & qui eſt ainſi nommée, parce qu'elle contient les mêmes paroles que l'ange Gabriel adreſſa à Marie, lorſqu'il vint la ſaluer de la part de Dieu, & lui annoncer le myſtere de l'Incarnation.

Digitized by Google

Cette priere eſt plus connue ſous le nom d'*Ave Maria*.

SAMARITAINS. (*ſchiſme des*) *Voyez* SCHISME.

SAMOSATHÉNIENS : hérétiques du troiſieme ſiécle, ainſi appellés, parce qu'ils avoient pour chef Paul de Samoſathe, évêque d'Antioche. Ce prélat, ayant été appellé à la cour de Zénobie, reine de Palmyre, princeſſe également recommandable par ſes talents guerriers & par ſes vaſtes connoiſſances, qui vouloit s'entretenir avec lui ſur la Religion Chrétienne, fit tous ſes efforts pour vaincre la répugnance que lui inſpiroient nos myſteres. Celui de la Trinité révoltoit particuliérement ſon eſprit. Paul, voulant la réduire à des notions ſimples & intelligibles, lui dit que les trois Perſonnes de la Trinité n'étoient point trois dieux, mais trois attributs ſous leſquels la Divinité s'étoit manifeſtée aux hommes; que Jeſus-Chriſt n'étoit pas un Dieu, mais un homme auquel ſa ſageſſe s'étoit communiquée extraordinairement, & qu'elle n'avoit jamais abandonné. L'évêque d'Antioche ne regardoit, ſans doute, ce changement dans la doctrine, que comme un adouciſſement capable de faire tomber les préjugés de Zénobie contre la religion. Il croyoit peut-être pouvoir concilier une pareille explication avec le langage de l'Egliſe ſur la Trinité. Mais les fideles n'en porterent pas le même jugement. Ils n'eurent pas plutôt appris la maniere étrange dont Paul de Samoſathe avoit défiguré le plus auguſte des myſteres du Chriſtianiſme, qu'ils éclaterent contre lui en plaintes & en murmures. Paul, ne voulant pas convenir de ſa faute, s'efforça de juſtifier ſa conduite auprès de Zénobie; &, aveuglé par l'orgueil & l'opiniâtreté, il en vint juſqu'à ſoutenir que Jeſus-Chriſt n'étoit point Dieu, & qu'il n'y avoit en Dieu qu'une Perſonne. Les évêques aſſemblés à Antioche le dépoſerent de ſon ſiége & l'excommunierent d'une voix unanime. Le parti de Paul ne fut jamais fort nombreux, & n'excita aucuns troubles dans l'Etat. Il ſe diſſipa de lui-même; & l'on n'en voyoit pas les moindres reſtes au milieu du cinquieme ſiécle.

Digitized by Google

SAMUEL : illuſtre prophete de l'ancien Teſtament qui fut le dernier des juges du peuple, & qui ſacra, de la part de Dieu, Saül, leur premier roi. Les Juifs donnent le titre de *Samuel* au premier Livre des Rois, parce qu'il commence par l'hiſtoire de ce prophete.

SANCRAT. On appelle ainſi certains ſupérieurs des Talapoins de Siam, qui ont quelque rapport à nos évêques, & dont la dignité ſurpaſſe de beaucoup celles des ſupérieurs ordinaires des couvents, que l'on nomme à Siam *Tchaou-Vat*, c'eſt-à-dire, Seigneur ou Maître du Couvent. Ceux qui comparent les Sancrats aux évêques, regardent les autres ſupérieurs comme des eſpeces de curés. La ſeule choſe qui puiſſe faire trouver quelque rapport entre les Sancrats & les évêques, c'eſt que les Sancrats ont le pouvoir de faire des Talapoins, comme les évêques celui de faire des prêtres. D'ailleurs leur juriſdiction eſt bornée aux ſeuls moines qui habitent le couvent dont ils ſont ſupérieurs ; &, ni le peuple, ni les autres Talapoins ne reconnoiſſent leur autorité. Il eſt vrai que les couvents à Sancrat ſont diſtingués des autres qui n'ont qu'un ſupérieur ordinaire. La diſtinction conſiſte en certaines pierres qui ſe trouvent autour du temple d'un couvent à Sancrat. On a cru appercevoir dans la forme de ces pierres quelque reſſemblance avec une mitre poſée ſur un piédeſtal ; & c'eſt peut-être ce qui a fait croire aux miſſionnaires que les Sancrats pouvoient être regardés comme des eſpeces d'évêques. Le nombre de ces pierres ſert encore à diſtinguer les plus qualifiés parmi les Sancrats. Mais le moindre Sancrat n'a jamais moins de deux pierres autour de ſon couvent ; & le plus élevé en dignité n'en peut avoir plus de huit. Le premier de l'ordre des Sancrats eſt celui qui eſt ſupérieur du couvent du palais ; mais ce degré d'honneur n'ajoute rien à ſa puiſſance. Les principaux Sancrats reçoivent, de la part du monarque, des diſtinctions flatteuſes. Ce prince leur donne un nom particulier. Il leur fait préſent d'une chaiſe ou d'une eſpece de voiture, avec quelques eſclaves deſtinés à le porter. Ils reçoivent auſſi de ſa main un paraſol. (*Voyez* TA-

Digitized by Google

LIPAT.) Quoique l'institut des Talapoins leur défende de se mêler absolument des affaires d'Etat, cependant les Sancrats prennent quelquefois la liberté de faire des remontrances au roi, lorsqu'il traite le peuple avec trop de rigueur. Mais leurs représentations ne produisent ordinairement aucun effet. Chaou-Naraye, roi de Siam, qui commença à régner vers l'an 1656, se vengea un jour plaisamment de la hardiesse d'un Sancrat qui lui représentoit vivement que les Siamois ne pouvoient supporter son excessive sévérité. Il feignit d'écouter fort tranquillement son avis. Mais, quelques jours après, il lui envoya un gros singe, lui enjoignant de le garder dans sa maison, d'en avoir bien soin, & de le laisser faire tout ce qu'il voudroit. Le singe, un des plus méchants de son espece, exerça de furieux dégâts dans la maison de son hôte. Il brisa & salit tous les meubles. Il fit porter des marques de sa méchanceté à plusieurs de ceux qui venoient visiter le Sancrat, & au Sancrat lui-même. Enfin le malheureux moine, ne pouvant plus résister aux espiégleries continuelles de son pensionnaire, alla trouver le roi, & le supplia instamment de vouloir bien le délivrer de cet animal incommode. Le monarque, charmé du succès de sa ruse, lui répondit d'un ton sévere: « Comment! vous ne pouvez souffrir pendant quelques jours les folies d'un seul singe; & vous prétendez que je supporte continuellement l'insolence & la méchanceté d'un peuple qui surpasse les singes en malice! Allez, & soyez persuadé qu'autant que je suis sévere envers les méchants, autant je suis doux & libéral envers les bons. »

SANCTUAIRE, *ou* SAINT DES SAINTS. C'étoit le lieu, chez les Juifs, où étoit placée l'arche d'alliance, dans le tabernacle, & ensuite dans le temple de Salomon. Le sanctuaire du tabernacle avoit dix coudées en quarré: celui du temple de Salomon étoit plus grand de moitié. Ce prince magnifique avoit fait revêtir l'intérieur de ce lieu redoutable de lames d'or attachées avec des clous d'or, dont chacun pesoit cinquante sicles, c'est-à-dire une livre neuf onces. Le

Digitized by Google

long de ce lambris on voyoit * « des chérubins d'or » & des palmiers de même métal, rangés d'eſpace en » eſpace & à l'alternative, enſorte que tout le con- » tour étoit orné de ces palmiers qui ſervoient comme » de pilaſtres, & de ces chérubins qui avoient deux » ailes étendues d'un palmier à l'autre, & deux faces, » l'une de lion, & l'autre d'homme, qui regardoient » l'une à droite & l'autre à gauche. (Au milieu de » ce lieu ſaint, il y avoit deux autres chérubins, leſ- » quels étendant leurs ailes du nord au midi, en occu- » poient toute la largeur.) L'aile d'un chérubin touchoit » à la muraille d'un côté, & celle de l'autre chérubin » touchoit à la muraille de l'autre côté; & leurs ſecon- » des ailes venoient ſe joindre au milieu du ſanc- » tuaire, comme pour mettre à couvert, d'une façon » reſpectueuſe, l'arche d'alliance. » C'étoit dans le » ſanctuaire que les Juifs croyoient que réſidoit parti- culiérement la Majeſté de Dieu. Le ſouverain pon- tife avoit ſeul le droit d'y entrer : encore n'y entroit- il qu'une fois l'année, à la fête de l'Expiation. Il n'of- ficioit, ce jour-là, qu'en tremblant, craignant toujours que la moindre inadvertance dans un lieu ſi redoutable ne fût punie de mort. *Voyez* EXPIATION, TEMPLE DE SALOMON.

SANG. (*religieuſes du précieux*) C'eſt le nom d'une réforme de religieuſes Bernardines, qui ne conſiſte que dans une ſeule maiſon établie dans la ville de Paris.

Il y a auſſi à Rouen des religieuſes du ſang pré- cieux, qui ſont de l'ordre de S. Dominique.

SANGA. C'eſt ainſi que les Japonois appellent le pélerinage que ceux de la ſecte des Sintos font, une fois tous les ans, dans la province d'Iſie, qu'ils re- gardent comme le ſéjour de leur premier pere. Lorſ- que le pélerin part pour ce pieux voyage, on ſuſpend à la porte de ſa maiſon une corde, avec du papier blanc entortillé tout autour. C'eſt un ſigne que la maiſon du pélerin eſt ſacrée pendant tout le temps de ſon pélerinage. L'entrée eſt interdite à tous ceux

* *D. Calmet*, Hiſt. de l'ancien Teſtament.

Digitized by Google

qui ont contracté le plus haut degré d'impureté, que les Japonois appellent *Ima*. Si un homme, dans cet état, osoit profaner la demeure du pélerin, on croit qu'il seroit puni de sa témérité par les plus grands malheurs. Les pélerins qui ne sont pas riches font le voyage à pied. Communément ils demandent l'aumône en chemin. Ils sont munis d'un bourdon. Une espece de gourde ou de tasse pend à leur ceinture. Ils en tirent un double service. Ils s'en servent pour boire, & reçoivent dedans les aumônes qu'on leur distribue. Un tissu de roseaux leur sert de chapeau. Sur ses bords, qui sont fort grands, ils ont soin d'écrire leur nom, leur famille & leur demeure. Ils prennent cette précaution, afin que s'ils meurent en route par quelqu'accident, ils soient reconnus & rendus à leurs parents. Le pélerin, pendant tout son voyage, doit garder la plus exacte continence; &, si sa femme l'accompagne, il ne lui est pas permis d'avoir commerce avec elle. Lorsqu'il est parvenu au terme de son pélerinage, il va loger chez le prêtre pour lequel on lui a donné des recommandations avant de partir, ou bien chez un autre à son choix. Ce prêtre lui sert de directeur. Il le fait conduire ou le conduit lui-même dans toutes les pagodes que les pélerins doivent visiter, & lui nomme les dieux auxquels elles sont consacrées. Il le mene sur-tout dans une fameuse caverne que les Japonois nomment *le pays des cieux*. Ils racontent que Tensio-dai-sin, le premier de leurs Camis, ou héros, né dans la province d'Ise, voulant faire voir que c'étoit lui seul qui éclairoit le monde, s'enfonça dans cette caverne, & qu'à l'instant le soleil & les astres perdirent leur clarté, & la plus affreuse nuit couvrit l'univers. Auprès de cette caverne, est située une petite chapelle dans laquelle on voit un Cami, représenté assis sur une vache. Le nom de ce Cami signifie, en langage japonois, *l'emblême du soleil*. Le pélerin fait ses prieres dans tous les temples où il est conduit; mais sa ferveur redouble, lorsqu'il entre dans celui qui est dédié à Tensio-dai-sin, qui est le plus auguste de tous, & l'objet principal du pélerinage. Après

Digitized by Google

avoir satisfait à sa dévotion, il se fait donner par le prêtre une espece de certificat de son pélerinage, que l'on nomme *ofarai*, puis il s'en retourne dans son pays. En revenant, il se fait distinguer par un petit surtout blanc & sans manches, qu'il met sur ses habits, sur lequel on lit son nom brodé par-devant & par-derriere. Les grands seigneurs qui ne veulent pas s'exposer aux fatigues d'un long voyage, gagent quelqu'un qui fait pour eux le pélerinage. L'empereur envoie, tous les ans, une ambassade solemnelle au temple principal d'Ise; & c'est ainsi qu'il s'acquitte de l'obligation du pélerinage. *Voyez* OFARAI.

SANHÉDRIN. Ainsi se nommoit le grand consistoire des Juifs, établi par Moyse. Il étoit composé de soixante-onze anciens, entre lesquels il y en avoit un qui avoit la qualité de Chef ou de Président du consistoire; & c'est celui que les Juifs appellent encore aujourd'hui *Hannasi* ou *le Prince*. Outre ce président, il y avoit une espece de vice-gérent, auquel on donnoit le nom de *Av*, ou Pere du consistoire. Tous les autres n'avoient point d'autre nom que celui d'Anciens ou de Sénateurs. Ils étoient tous assis en demi-cercle; & le président étoit au milieu, ayant à sa droite le vice-gérent. Quelques-uns parlent d'un troisieme ancien, auquel on donnoit seulement le nom de *Hacam*, (sage,) lequel étoit assis à la gauche du président; de sorte que le vice-gérent & ce *Hacam* étoient comme les deux conseillers assesseurs du président. Cet ordre des séances du Sanhédrin s'est conservé dans les synagogues des Juifs, & même dans les premieres assemblées des Chrétiens. Le Sanhédrin ne pouvoit se tenir que dans la ville de Jérusalem, en un lieu qu'on appelloit *Liseat-Hagazit*, (conclave de Pierre) qui joignoit le temple, & qui même en faisoit partie. On y jugeoit, en dernier ressort, des causes majeures & de tout ce qui concernoit la religion. L'autorité du Sanhédrin étoit si grande, qu'il pouvoit, selon le langage des Juifs, faire *le Such la tora*, (une haie à la loi,) parce qu'il étoit le maître de l'interpréter. Ceux qui refusoient de se soumettre à ses décisions, étoient regardés

Digitized by Google

regardés comme des rebelles & des excommuniés. C'eſt dans ce ſens qu'un rabbin appelle le Sanhédrin, le fondement de la Loi de bouche, & la colomne de la véritable doctrine. Nos conciles ſont aujourd'hui l'image la plus fidelle de ce grand conſiſtoire des Juifs, dont l'autorité a ſubſiſté autant que leur république, & dont les conſtitutions recueillies avec ſoin ſervent encore à les guider depuis leur diſperſion.

Depuis que le Sanhédrin des Juifs eſt aboli, ils n'ont point tenu d'aſſemblée qui ait plus de rapport à ce grand conſiſtoire, que l'eſpece de concile qu'ils tinrent, dans le dernier ſiécle, dans la plaine d'Agéda, à trente lieues de Bude, en Hongrie; concile dont M. Baſnage, dans ſon Hiſtoire des Juifs, rapporte pluſieurs particularités intéreſſantes. L'aſſemblée étoit compoſée de trois cents rabbins, choiſis entre les plus habiles de la nation, qui parloient aiſément la langue hébraïque, & qui avoient prouvé leur généalogie. Ils étoient tous campés ſous des tentes; & le lieu de l'aſſemblée étoit auſſi une tente, beaucoup plus grande que les autres. Celui qui fut élu, pour préſider à l'aſſemblée, étoit iſſu de la tribu de Lévi. Il prit ſa place devant une table, vis-à-vis de la porte d'orient; &, tous les rabbins ayant formé un cercle autour de lui, il ouvrit la premiere ſéance, en leur déclarant que la queſtion qui les avoit raſſemblés étoit de ſçavoir ſi le Meſſie étoit déja venu, ou bien ſi l'on devoit encore l'attendre, & qu'il s'agiſſoit d'examiner à fond un point auſſi important. On diſputa beaucoup ſur cette matiere, dans les différentes ſéances du concile; & les eſprits ſe partagerent en deux opinions. Quelques docteurs ſoutenoient que le Meſſie étoit déja venu; mais ils ne s'accordoient pas entr'eux ſur ce Meſſie, les uns diſant que c'étoit le prophete Elie, les autres que c'étoit Jeſus-Chriſt. Mais, ces derniers ayant voulu s'étendre ſur les miracles & les vertus de Jeſus-Chriſt, on les réfuta avec une vivacité & une aigreur qui faiſoient aſſez voir qu'ils avoient raiſon. Les docteurs qui ſoutenoient que le Meſſie n'étoit pas venu étoient en plus grand nombre, & l'emporterent ſur les autres. Il fut

Digitized by Google

arrêté qu'il falloit encore attendre le Meſſie, & que les péchés du peuple étoient le ſeul obſtacle qui retardoit ſa venue. Après avoir décidé ce premier point, on examina de quelle maniere ce Meſſie devoit venir; & l'on conclut qu'il prendroit naiſſance dans le ſein d'une vierge, qu'il s'annonceroit avec la pompe & la gloire d'un conquérant, & qu'il ne changeroit rien à la religion. Le ſixieme jour après l'ouverture du concile, ſix eccléſiaſtiques, venus de Rome, demanderent à être admis dans l'aſſemblée; &, lorſqu'on les y eut reçus, ils commencerent à vanter aux Juifs la majeſté & la dignité de la Religion Chrétienne, & voulurent leur perſuader que le Meſſie étoit venu, & qu'il réſidoit encore ſur la terre, dans la perſonne du pape ſon vicaire; mais toute leur éloquence ne fit aucune impreſſion ſur les rabbins, qui terminerent le concile par des décrets injurieux à Jeſus-Chriſt. Cette hiſtoire ne paroît gueres vraiſemblable, & n'eſt appuyée que ſur l'autorité de M. Baſnage. On peut l'en croire, ſi l'on veut, ſur ſa parole.

SAN-JASIIS: pénitents Indiens, de la ſecte des Joguis. Ils font profeſſion d'une auſtérité exceſſive, & vivent errants de côté & d'autre, mendiant de porte en porte, avec un habit rouge, un bâton à la main, & une écuelle de terre pendue à la ceinture. Ils ont cela de commun avec nos mendiants qu'on nomme *Capucins*, qu'il leur eſt défendu de porter ſur eux, & même de toucher de l'or & de l'argent; mais ce qui leur eſt particulier, c'eſt qu'ils ne peuvent ſe fixer dans aucun endroit: c'eſt une loi pour eux d'être vagabonds; & ils commettroient un péché, s'ils paroiſſoient deux nuits dans le même lieu. Cependant ils ont un temps de repos dans l'année, qui dure deux mois, & pendant lequel ils peuvent ſéjourner où ils jugent à propos.

SANTONS: ſorte de moines mendiants & vagabonds, dont preſque tous les pays Mahométans ſont infeſtés, & particuliérement la Turquie & les Indes. Le mot *ſanton* eſt général, & ſignifie proprement *ſaint homme*. Cependant il déſigne plus volontiers un KALENDER. *Voyez cet article*, & SEJAHS, DERVICHES, &c.

Digitized by Google

SAPAN-CATENA. C'eſt une fête que l'on célebre au Pégu. Les principaux citoyens font alors conſtruire des pyramides de différentes formes, & les font conduire au palais du roi, ſur des chariots tirés chacun par trois cents perſonnes. Le monarque examine ces pyramides, & décide quelle eſt la plus belle & la mieux travaillée. Les temples ſont éclairés, pendant la nuit, d'un grand nombre de cierges, & les portes de la ville demeurent ouvertes.

SAPAN-JAKIA : nom d'une fête que l'on célebre au Pégu, pays ſitué dans la preſqu'iſle au-delà du Gange. Le roi, la reine & toute la cour ſe rendent en grande pompe dans un lieu de dévotion, à douze lieues de la ville. Le roi & la reine ſont montés ſur un char de triomphe, attelé de huits chevaux blancs, & tout éclatant de pierreries.

SAPIENTIAUX : (*Livres*) titre commun de quelques Livres de l'Ecriture, qui ſont les Pſeaumes, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'Eccléſiaſte, la Sageſſe & l'Eccléſiaſtique.

SATAN : nom dont l'Ecriture ſe ſert communément pour déſigner le diable. Il eſt dérivé d'un mot ſyriaque ou chaldéen, qui ſignifie *adverſaire*, parce que le diable s'oppoſe aux volontés de Dieu.

SATIALOGAM, c'eſt-à-dire *le Monde de la Vérité* : nom du quatrieme des cinq paradis des Indiens. C'eſt le ſéjour du dieu Brama & de tous ceux qui ont eu, pendant la vie, une dévotion particuliere pour lui. C'eſt pourquoi ce lieu eſt autrement nommé *Bramalogam*, c'eſt-à-dire *Monde de Brama*.

SATURNALES : fêtes en l'honneur de Saturne, divinité du paganiſme. Tout ce qui concerne l'origine & les cérémonies des Saturnales, ſe trouve amplement expliqué dans un petit ouvrage de Lucien, qui, pour cette raiſon, porte le titre de *Saturnales*. Nous allons en donner une traduction; perſuadés que le ſel, l'enjouement & la fine plaiſanterie, qui ſont le caractere des ouvrages de Lucien, ne peuvent manquer d'amuſer agréablement le lecteur. Cet ouvrage commence par un dialogue entre Saturne & ſon Prêtre.

Digitized by Google

Le Prêtre. Saturne, puiſque le temps de votre regne eſt arrivé, puiſque c'eſt en votre honneur que ma main immole aujourd'hui les victimes, dites-moi; quelle grace voulez-vous m'accorder pour prix de mes ſacrifices?

Saturne. C'eſt à toi de voir ce que tu deſires. Penſes-tu qu'avec la royauté j'aie reçu le don de deviner? Je te promets ſeulement d'exaucer les vœux que tu m'adreſſeras, pourvu que la choſe ſoit en mon pouvoir.

Le Prêtre. Ce que j'ai à demander eſt tout examiné. Accordez-moi, ô généreux Saturne! ces biens ſi connus & ſi généralement enviés, l'or, l'argent, les dignités, les honneurs; & ne permettez pas que je termine mes jours, ſans avoir goûté cette félicité que tout le monde deſire.

Saturne. Ne vois-tu pas qu'il n'eſt point en mon pouvoir d'accorder ce que tu me demandes? Ces ſortes de biens ne ſont point de mon diſtrict; ainſi ne te fâches point ſi tu ne les obtiens pas. Lorſque Jupiter aura repris les rênes du gouvernement, ce qui ne tardera pas, alors tu peux lui faire de pareilles demandes: lui ſeul peut les exaucer. S'il me cede l'empire pour quelque temps, c'eſt ſous certaines conditions, que je ſuis obligé d'obſerver. Premiérement, mon regne ne peut durer plus de ſept jours, au bout deſquels je redeviens ſimple particulier; ſecondement, pendant ces ſept jours, je ne puis traiter aucune affaire importante & ſérieuſe. Boire, s'enivrer, crier, jouer aux dés & à pluſieurs autres jeux; créer des rois du feſtin, admettre les eſclaves à la même table que le maître, chanter nu, former des danſes laſcives, & quelquefois ſe précipiter dans l'eau, le viſage barbouillé de ſuie; voilà les actions auxquelles je préſide: tel eſt mon département. Mais, pour ce qui regarde ces choſes de conſéquence, les richeſſes, l'or, &c. c'eſt à Jupiter à les diſpenſer comme il lui plaît.

Le Prêtre. Je vous aſſure qu'il en eſt bien chiche. En vain je m'enroue chaque jour à force de lui demander. Ce dieu cruel ne m'entend pas; mais, branlant ſon égide, & agitant ſon foudre, il lance de terribles regards

Digitized by Google

qui épouvantent ceux qui ont quelque priere à lui faire. S'il arrive que, par un hasard singulier, il exauce les vœux de quelqu'un, & le rende riche, il le fait sans choix & sans discernement. Ce ne sera pas à un homme sage & vertueux qu'il accordera une pareille grace. Il prendra, dans la foule, un coquin, un scélerat, qu'il accablera de richesses : c'est ce que l'on voit souvent. Mais laissons cela, & voyons un peu en détail en quoi consiste le pouvoir qu'il vous a accordé.

Saturne. Si l'on examine bien la valeur de toutes les choses qui sont en ma disposition, on verra que mon pouvoir ne laisse pas d'être considérable. Est-ce peu de chose, à ton avis, de gagner toujours les autres au jeu de dés, d'amener à tous coups six sur chaque dé, tandis qu'ils n'amenent qu'un ? Combien y en a-t-il que les gains continuels d'un jeu toujours heureux font vivre dans l'abondance ? Combien, au contraire, après avoir brisé leur barque contre des écueils aussi légers en apparence que des dés, se sauvent tout nuds à la nage ! Et puis, n'est-ce rien que de boire avec plus de volupté, de chanter avec plus de grace que les autres dans un festin, de sçavoir servir à table avec plus d'adresse & de dextérité, & d'éviter la peine des maladroits, qui est d'être précipité dans l'eau ? N'est-il pas bien flatteur d'être proclamé vainqueur dans un festin, & de remporter le prix dans un si doux combat ? Quel plaisir d'être le roi des convives ! d'être non-seulement dispensé d'obéir aux ordres ridicules d'un autre, mais d'ordonner soi-même ; à l'un de dire hautement quelqu'injure de soi même, à l'autre de danser tout nu, & de faire trois fois le tour de la maison, portant sur ses épaules une joueuse de flûte ! Tous ces avantages sont les effets de ma libéralité. Il est vrai que la royauté du festin n'est pas de longue durée ; mais la mienne a le même inconvénient ; elle finit au bout de sept jours. Comment pourrois-je accorder ce que je n'ai pas moi-même ? Ainsi demande-moi donc hardiment quelqu'une de ces choses dont je puis disposer ; & sois sûr que je ne t'épouvanterai ni avec mon égide ni avec mon foudre.

Digitized by Google

Le Prêtre. O le meilleur des Titans ! Il eſt malheureux pour moi que votre pouvoir me ſoit inutile, & que je ne deſire rien de tout ce que vous pourriez m'accorder ; mais ſatisfaites-moi du moins ſur une queſtion que j'ai à vous faire : votre réponſe ſera pour moi une récompenſe ſuffiſante des victimes que je vous ai immolées, & je vous tiendrai quitte de tout ce que vous me devez.

Saturne. Tu n'as qu'à parler : je répondrai à ta queſtion, pourvu qu'elle ne paſſe point la portée de mon ſçavoir.

Le Prêtre. Dites-moi d'abord : eſt-il vrai, comme je l'entends dire par-tout, que vous aviez autrefois coutume de dévorer vos enfants dès qu'ils étoient nés ; que Rhée, votre épouſe, ayant adroitement dérobé à votre fureur le petit Jupiter, vous fit dévorer une pierre en ſa place ; que cet enfant, étant devenu grand, vous chaſſa de votre empire, & vous précipita, chargé de chaînes, dans le fond des enfers, avec toutes les troupes auxiliaires qui avoient combattu en votre faveur ?

Saturne. Inſolent ! rends grace à la liberté qui regne dans ces fêtes, & qui permet aux eſclaves d'inſulter impunément leurs maîtres. Dans un autre temps, tu ſentirois qu'il m'eſt du moins encore permis de me mettre en colere. Ton impertinente queſtion ne demeureroit pas impunie ; & je t'apprendrois à reſpecter un dieu vénérable par ſa vieilleſſe & par ſes cheveux blancs.

Le Prêtre. Mais, Saturne, ce n'eſt pas moi qui invente de pareilles choſes ; je ne fais que les répéter d'après Héſiode & Homere ; que dis-je ? d'après tout le monde ; car il n'y a perſonne qui n'ait de vous la même opinion.

Saturne. Belle autorité que celle de cet Héſiode, de ce pâtre orgueilleux & fanfaron, qui ne ſçavoit rien de certain, particuliérement ſur ce qui me regarde. Réflechis toi-même un moment, & conſulte la raiſon. Y a-t-il quelque homme, je ne dis pas quelque dieu, qui puiſſe dévorer, de ſon plein gré, ſes propres enfants ? Lorſque Thyeſte ſe porta à un tel excès, il ne

Digitized by Google

ſçavoit pas ce qu'il faiſoit, & il avoit été cruellement trompé par ſon frere. D'ailleurs, comment eſt-il poſſible, lorſqu'on a des dents, de ne pas s'appercevoir qu'on dévore une pierre au lieu d'un enfant? Il eſt faux que Jupiter m'ait jamais fait la guerre, & qu'il m'ait détrôné. Je lui ai moi-même cédé l'empire de mon propre mouvement. Pour ce qui regarde mes chaînes & ma priſon dans les enfers, tu vois clairement l'abſurdité d'un pareil conte, à moins que tu ne ſois auſſi aveugle qu'Homere.

Le Prêtre. Mais, dites-moi, Saturne, pour quelle raiſon abdiquâtes-vous la ſouveraine puiſſance?

Saturne. Ecoute, mon ami: je me voyois bien vieux & fort tourmenté de la goutte; maladie qui a fait imaginer que Jupiter m'avoit enchaîné. Il me falloit courir chaque jour, de tous les côtés, la foudre à la main, pour frapper les parjures, les brigands, les ſacrileges. Cet emploi demandoit toute la force & toute la vigueur d'un jeune homme: c'eſt pourquoi, pour me procurer le repos dont j'avois beſoin, je remis à mon fils Jupiter le gouvernement du monde. Pour moi, débarraſſé du ſoin de répondre aux prieres importunes des hommes, de lancer la foudre & de punir les coupables, je commençai à mener une vie heureuſe & tranquille, n'ayant plus d'autre affaire que de m'enivrer de nectar avec Japet & les autres dieux de mon âge. Je me ſuis cependant réſervé, chaque année, quelques jours où je reprends l'empire, afin de rappeller aux hommes le bonheur dont leurs peres jouiſſoient ſous mon regne, lorſque, ſans labourer & ſans ſemer, ils trouvoient le pain tout fait, les viandes toutes préparées, & que des fleuves de vin, de miel & de lait couloient dans les campagnes. Les hommes étoient alors tous vertueux: c'étoient des hommes d'or. Pour retracer quelqu'image de ce ſiécle heureux, je veux, pendant les jours que je me ſuis réſervés, que l'air retentiſſe de cris de joie & de chants d'alégreſſe; que les affaires faſſent place aux jeux & aux divertiſſements, & que les eſclaves ſoient auſſi bien traités que les maîtres; car, ſous mon regne, tous les hommes étoient égaux.

Digitized by Google

Le Prêtre. J'attribuois à une raiſon bien différente cette égalité que vous établiſſez entre les maîtres & les eſclaves. Saturne, diſois-je, a été eſclave lui-même. Il a porté des fers : de-là cette bonté pour les compagnons de ſa fortune.

Saturne. Quoi ! tu oſes encore me répéter de pareilles ſottiſes ?

Le Prêtre. Point de courroux ; je ne vous en parlerai plus. Mais, dites-moi, les hommes de votre ſiécle avoient-ils coutume de jouer aux dés ?

Saturne. Oui, ſans doute ; mais ils ne riſquoient pas au jeu des ſommes immenſes, comme vous faites : ils ne jouoient que des noix. Par ce moyen, ceux qui perdoient ſe conſoloient aiſément.

Le Prêtre. Je n'en ſuis pas ſurpris. Qu'auroient-ils pu jouer autre choſe, puiſqu'ils étoient tout d'or, comme vous venez de me le dire. Il me vient, à ce ſujet, une ſinguliere idée. Si quelqu'un de ces hommes d'or ſe montroit en public, au milieu de nous, quelle ſeroit, à votre avis, ſa deſtinée ? Pour moi, je penſe qu'il ſeroit ſur le champ, déchiré & mis en piéces par les hommes avides, comme autrefois Penthée par les Bacchantes, Orphée par les femmes de Thrace, & Actéon par ſes chiens. Chacun voudroit en emporter le plus gros morceau. J'en juge par cette furieuſe âpreté pour le gain qui nous domine, & qui, dans le temps même de cette fête, paroît plus violente que jamais. Les uns ruinent au jeu leurs propres amis ; les autres, après avoir tout perdu, vous accablent d'injures inutiles, & briſent les dés, inſtruments de leur malheur. Mais permettez-moi de vous faire encore une nouvelle queſtion. Pourquoi, foible & vieux comme vous êtes, choiſiſſez-vous pour votre fête la ſaiſon la plus rigoureuſe de l'année ? Vous le voyez : la terre eſt couverte de neige, l'aquilon ſouffle la froidure ; le cours des ruiſſeaux eſt arrêté par la glace ; les arbres arides ſont dépouillés de leurs feuilles, & les prairies deſſéchées n'offrent plus de fleurs. Tous les hommes, ſaiſis & pénétrés par le froid, ſe reſſerrent & ſe courbent comme des vieillards, ſans oſer quitter leur foyer. Vous m'avouerez qu'un pareil temps

Digitized by Google

n'eſt pas favorable pour un vieillard, & n'eſt gueres propre à inſpirer la joie.

Saturne. Tu me fatigues par tes queſtions importunes, tandis que je ne devrois ſonger qu'à boire. Voilà déja une partie conſidérable de ma fête employée en vaines diſcuſſions. Il eſt temps d'interrompre les propos frivoles, pour ſe mettre à table & pour ſe réjouir.

Le Prêtre. Puiſſe celui qui n'approuvera pas un pareil avis, avoir toujours ſoif, & ne jamais boire! Buvons donc; car je ſuis pleinement ſatisfait des éclairciſſements que vous m'avez donnés. J'ai même deſſein de mettre par écrit mes queſtions, vos réponſes, en un mot toute notre converſation, & de la donner à lire à ceux de mes amis qui ſeront dignes d'une pareille confidence.

Ce dialogue eſt ſuivi d'une autre piéce qui contient les loix & les cérémonies que l'on devoit obſerver pendant les Saturnales: c'eſt pourquoi elle eſt intitulée *Chronoſolon*, c'eſt-à-dire le Solon ou le légiſlateur des Saturnales.

Chronosolon.

Voilà ce que dit Chronoſolon, prêtre de Saturne, interprete de ſes volontés, & auteur des loix qui concernent les Saturnales. J'ai déja preſcrit aux pauvres leurs devoirs; & je ne doute pas qu'ils n'y ſoient fideles, s'ils veulent éviter les peines décernées contre les contrevenants. Aujourd'hui, c'eſt aux riches que je m'adreſſe: qu'ils prennent garde de négliger les ordres que je vais leur donner. Saturne, au nom duquel je parle, ne laiſſeroit pas leur déſobéiſſance impunie. J'ai vu derniérement ce dieu, non pas en ſonge ni pendant les ténebres, mais en plein jour, & étant éveillé. Il ne m'a pas paru chargé de chaînes, ni dans cet état miſérable que les peintres lui prêtent dans leurs tableaux, d'après les fables abſurdes de ces radoteurs de poëtes. Il tenoit en main une faulx très-aiguë, avoit le viſage gai, l'air vigoureux & ſain; & ſon équipage étoit

Digitized by Google

digne d'un roi. Lorſqu'il m'apparut ainſi, je me promenois ſeul, rêveur, penſif, & la triſteſſe peinte ſur le front. Le dieu s'apperçut de mon chagrin, & en comprit auſſi-tôt la cauſe. Il connut que je déplorois en ſecret l'état de ma fortune, qui me laiſſoit expoſé aux rigueurs du plus cruel hiver, avec un ſeul habit bien mince & bien léger, & qui ne me permettoit pas de me procurer ce qui étoit néceſſaire pour paſſer joyeuſement la fête des Saturnales, tandis que j'étois témoin des grands préparatifs que les autres faiſoient aux approches de cette fête. « Eh quoi! me dit Saturne en m'abordant, vous êtes triſte, Chonoſolon! — J'en ai ſujet, lui répondis-je, vénérable Saturne; je vois une infinité d'hommes vils & corrompus, qui regorgent de richeſſes, tandis que la pauvreté eſt mon partage, & celui de pluſieurs autres ſages dont le ſort eſt auſſi malheureux que le mien. Ne détruirez-vous donc jamais cette odieuſe inégalité, & ne rétablirez-vous pas toutes choſes dans l'ordre? — Il ſeroit aſſez difficile, me répondit Saturne, de réformer une infinité de choſes qui arrivent dans ce monde par l'arrêt immuable des Parques. Quant à la pauvreté, j'y puis remédier, du moins pour le temps de ma fête, & voici comment. Je vous charge de faire des loix par leſquelles il ſoit ordonné aux riches de faire part de leurs biens aux pauvres pendant les Saturnales, & de les célébrer en commun avec eux. — Mais, repris-je, je ne ſuis point légiſlateur, & je ne ſçais point faire de loix. — Je vous l'apprendrai, repartit Saturne; & ſur le champ il commença à me tenir promeſſe. Lorſqu'il eut achevé de me donner toutes les inſtructions néceſſaires: Publiez hardiment ces loix, me dit-il; & déclarez aux riches que, s'ils ne les obſervent pas, ils ſentiront que ce n'eſt pas en vain que je ſuis armé d'une faulx. Ecoutez donc, riches, les loix que je vous propoſe de la part de Saturne; & craignez ſa vengeance, ſi vous les violez.

1°. Que perſonne, pendant le cours des Saturnales, ne s'applique à quelqu'affaire que ce ſoit, ſoit publique, ſoit particuliere; que tout le monde ne ſonge qu'au jeu

Digitized by Google

& au plaiſir, & que les cuiſiniers & les confiſeurs ſoient les ſeuls qui travaillent ; qu'il y ait une égalité parfaite entre les maîtres & les eſclaves, les riches & les pauvres ; que perſonne ne ſe fâche, ne s'emporte en injures ou en menaces contre qui que ce ſoit ; que ceux qui ſont employés pour la célébration des Saturnales ſoient diſpenſés de rendre compte de la conduite qu'ils auront tenue dans leur emploi. Défenſe de compter de l'argent, de meſurer une étoffe, de faire aucun mémoire pendant les Saturnales. Les exercices du corps, ceux du barreau ſont interdits : on ne doit point alors entendre d'autres diſcours que des plaiſanteries agréables, & des bons mots pleins de ſel & d'enjouement.

II°. Quelque temps avant la fête, que les riches aient ſoin de marquer exactement ſur un regiſtre les noms de tous leurs amis ; qu'ils tiennent toute prête une ſomme d'argent, qui ſoit au moins le dixieme de leur revenu annuel ; qu'ils mettent à part tout ce qu'ils ont d'habits ſuperflus, ou trop groſſiers pour qu'ils puiſſent décemment s'en ſervir ; qu'ils en préparent auſſi une quantité aſſez conſidérable. Au reſte, la veille de la ſolemnité, qu'ils aient ſoin de bien purifier leur maiſon, & ſur-tout d'en chaſſer l'avarice, l'intérêt ſordide & l'avidité du gain ; qu'ils offrent enſuite des ſacrifices à Jupiter, diſtributeur des richeſſes, à Mercure libéral, à Apollon magnifique ; puis, ſur le ſoir, qu'ils faſſent la lecture du mémoire où ſont écrits les noms de leurs amis, & qu'ils envoient à chacun d'eux une partie des choſes qu'ils auront miſes à part dans ce deſſein ; que tous ces préſents ſoient rendus avant le coucher du ſoleil ; que les eſclaves deſtinés à les porter ſoient choiſis parmi les plus vieux & les plus fideles de la maiſon, & qu'ils ſoient au nombre de trois ou quatre tout au plus ; que chaque préſent ſoit accompagné d'une lettre d'avis qui marque exactement en quoi conſiſte le préſent, afin que la fidélité des porteurs ne puiſſe être ſuſpectée ; que les eſclaves qui porteront ces préſents ne puiſſent boire chacun qu'un coup dans chaque maiſon où ils iront, & qu'ils s'en retournent auſſi-tôt, ſans rien demander autre choſe ; qu'on envoie aux ſçavants deux

Digitized by Google

fois plus qu'aux autres ; leur mérite les rend dignes d'une double portion : que les riches, dans leurs lettres d'avis, ne vantent point leurs préſents, & n'exaltent point leur libéralité ; qu'ils ſe contentent de ſpécifier ce qu'ils envoient modeſtement, ſimplement & en peu de mots ; qu'un riche ſe garde bien d'envoyer quelque préſent à un autre riche ; qu'il ne reçoive à ſa table que des gens au-deſſous de lui ; qu'il ne ſe réſerve aucune des choſes qu'il aura une fois miſes à part pour être envoyées, & qu'il le faſſe avec joie & de bon cœur, & non pas avec regret. Si quelque pauvre, ayant été abſent l'année précédente, avoit été privé du préſent des Saturnales, qu'il en ſoit dédommagé cette année ; que les riches acquittent les dettes de ceux de leurs amis qui ſont inſolvables ; qu'ils payent même leur loyer : ſur-tout qu'avant la fête, ils aient ſoin de s'informer quels ſont les beſoins d'un chacun, afin de pouvoir leur donner les ſecours néceſſaires ; que les pauvres ne ſe plaignent jamais de la médiocrité des préſents qui leur ſeront envoyés, & qu'ils regardent comme précieux & conſidérable tout ce qu'on voudra leur donner. Une bouteille de vin, un lievre, une piece de gibier, ſont des préſents de peu de valeur, & qui ne ſont pas ſuffiſants pour ſatisfaire à la loi des Saturnales. Que le pauvre envoie à ſon tour des préſents au riche. Si c'eſt un ſçavant, qu'il envoie pour préſent quelque vieux livre dont le ſujet & le ſtyle ſoient joyeux & plaiſants ; que le riche reçoive ce livre avec joie, & qu'il ſe mette auſſi-tôt en devoir de le lire ; ſinon, qu'il prenne garde à la faulx de Saturne : que d'autres envoient des couronnes ou des grains d'encens. Si un pauvre envoie à un riche quelque préſent au-deſſus de ſes facultés, que l'on vende ce préſent, & qu'on en mette la valeur dans le temple de Saturne ; que, le lendemain, ce pauvre, trop libéral, reçoive deux cents cinquante coups de fouet de la main du riche.

III°. *Loix des feſtins.* Chaque convive ſe placera à la table, à l'endroit où le haſard l'aura conduit. Chacun ſera ſervi à ſon tour, ſans égard pour la dignité, la naiſſance ni les richeſſes. Tous boiront du même vin ;

Digitized by Google

& le riche ne pourra prétexter, pour en boire de meilleur, ni des foibleſſes d'eſtomac, ni des douleurs de tête. Tous auront une égale portion de viandes; & ceux qui ſerviront, ne feront, à cet égard, aucune diſtinction; ils ne donneront point à l'un un grand morceau, à l'autre un petit, à celui-ci une cuiſſe de ſanglier, à celui-là une mâchoire. L'échanſon aura l'œil attentif au moindre ſigne des convives; & ſon propre maître ſera celui auquel il prêtera le moins d'attention. Toutes les coupes ſeront de la même grandeur. Les convives pourront s'inviter mùtuellement à boire, & ſe porter la ſanté les uns des autres; mais on ne forcera perſonne de boire plus qu'il ne voudra. Il ne ſera pas permis d'introduire dans la ſalle du feſtin un danſeur ou un joueur de flûte encore apprentif & peu verſé dans ſon art. Les bons mots, les railleries ſeront de miſe, pourvu qu'elles ſoient innocentes & n'outragent perſonne. On jouera aux dés; mais on n'y pourra jouer que des noix. Celui qui jouera de l'argent, ſera condamné à jeûner juſqu'au lendemain. Chacun des convives pourra s'en aller ou reſter, ſelon ſon bon plaiſir. Lorſqu'un riche traitera ſes eſclaves, lui-même, accompagné de ſes amis, les ſervira à table. Que chacun des riches grave ces loix ſur une colomne d'airain, qu'il placera au milieu de la cour de ſa maiſon; qu'il les liſe ſouvent, pour s'en rappeller le ſouvenir; qu'il ſçache que, tant que cette colomne ſubſiſtera, ſa maiſon ſera exempte de la peſte, de la famine, du feu & de tous les autres fléaux. Mais, s'il ne conſerve pas ce monument de la liberté des Saturnales, je frémis à la ſeule penſée des maux dont il ſera la victime. »

Nous joindrons, à ces deux ouvrages, quelques épitres qui roulent ſur la même matiere, & qui ſont pleines d'une morale auſſi agréable qu'utile.

Lettre d'un pauvre à Saturne.

J'ai déja eu l'honneur de vous écrire pour vous informer du triſte ſort où j'étois réduit, pour me plaindre à vous du faſte inſultant & de la cruauté inouie

Digitized by Google

des riches, qui, nageant dans les délices, nous laiſſent ſans pitié mourir de faim, & enfin pour vous faire ſçavoir que, ſi vous n'y mettiez ordre, je courois riſque d'être le ſeul privé des plaiſirs qui accompagnent votre fête. Vous n'avez pas daigné me faire aucune réponſe : c'eſt pourquoi je me vois réduit à vous importuner encore ſur le même ſujet. Ce ſeroit ſans doute une action digne de vous, ô bienfaiſant Saturne ! de faire ceſſer cette odieuſe inégalité que l'on remarque dans le monde, & de faire une égale diſtribution de biens entre tous les hommes. Figurez-vous un acteur tragique, ayant un pied chauſſé du cothurne & l'autre nu. Il faudroit néceſſairement qu'en marchant, tantôt il s'élevât, tantôt il s'abaiſſât. Cet acteur eſt l'image de ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde. Les uns, guindés ſur le cothurne élevé que leur a chauſſé la fortune, repréſentent ſur le théatre du monde de pompeuſes tragédies, tandis que nous, pauvre peuple, nous ſommes pieds nus dans le parterre, occupés à les regarder ; nous, à qui il ne manque que le cothurne pour être auſſi bons acteurs qu'eux. J'entends cependant dire aux poëtes que tous les hommes étoient égaux ſous votre empire ; qu'ils étoient tous heureux, contents, &, qui plus eſt, qu'ils étoient tout d'or. Hélas ! que les temps ſont changés ! Nous autres pauvres ne ſommes aujourd'hui que de plomb, ou de quelqu'autre métal plus vil encore. La miſere, la peine & le déſeſpoir ſont notre partage. A peine un travail opiniâtre peut-il nous procurer de quoi ſoutenir une vie malheureuſe : nous gémiſſons, nous accuſons les dieux & la fortune ; & notre langage n'eſt compoſé que d'exclamations de douleur. Nous ſupporterions encore nos maux avec patience, ſi nous n'étions ſans ceſſe irrités par le ſpectacle de la félicité des riches. Nous les voyons, magnifiquement parés, ſe promener fiérement par la ville ſur des chars ſuperbes, entourés d'une nombreuſe cohorte d'eſclaves prêts à les ſervir. Nous voyons leurs magnifiques palais, leurs vaſtes domaines, leurs meubles précieux ; &, ce qui nous cauſe une douleur

Digitized by Google

amere, nous voyons leur orgueil faſtueux qui daigne à peine abaiſſer un regard ſur notre miſere. Hélas! ils ſont aſſis ſur la pourpre, à des tables ſplendides, couvertes des mets les plus exquis. Tous les jours ſont des fêtes pour eux; & leur unique occupation eſt de jouir, tandis que nous nous eſtimons heureux lorſqu'à la ſueur de notre front nous pouvons gagner de quoi nous procurer une nourriture vile & groſſiere. Je n'y tiens plus. Il faut, ou que vous rétabliſſiez l'égalité parmi les hommes, ou que vous obligiez les riches à nous faire part de leurs immenſes tréſors. Qu'ils nous cedent du moins ces tas d'habits ſuperflus qui ne ſervent dans leur garderobe qu'à nourrir les vers. Que chacun d'eux admette tous les jours à ſa table un certain nombre de pauvres. Mais, quand nous y ſerons, qu'un eſclave inſolent ne nous enleve point les plats avant que nous y ayons porté la main, comme cela ſe pratique aujourd'hui à l'égard des pauvres qui, par une faveur ſinguliere, ſont invités à la table des riches. Que les échanſons n'attendent pas, pour nous donner à boire, que nous l'ayons demandé ſept ou huit fois, & qu'ils nous verſent du même vin que celui que boit le maître: qu'on nous traite en tout comme lui. O puiſſant Saturne! ſi vous opérez un pareil changement, c'eſt alors que nous commencerons à goûter la vie; & votre fête en ſera vraiment une pour nous. Que ſi vous êtes ſourd à nos remontrances, nous exhalerons notre douleur en malédictions. Nous ſouhaiterons que leurs cuiſiniers manquent les ragoûts, brûlent les ſauces; qu'un chien affamé, entrant dans la cuiſine, enleve les meilleurs morceaux; que l'échanſon, en allant leur verſer à boire, briſe la bouteille & ſe rompe le cou; que les cerfs & les ſangliers, déja embrochés, diſparoiſſent tout-à-coup, & s'enfuient dans les forêts avec les broches; que les oiſeaux rôtis, & prêts à être ſervis ſur la table, s'envolent ſur le champ dans les airs; que des fourmis pareilles à celles des Indes aillent la nuit prendre leur or, piéce à piéce, & l'apportent dans la place publique; que leurs habits criblés par les rats reſſemblent à des filets de pêcheurs; que leurs

Digitized by Google

jeunes échanſons, ſi frais & ſi beaux, leurs Narciſſes, leurs Hyacinthes, dont ils admirent tant la belle chevelure, deviennent chauves ſur le champ, en leur préſentant la coupe, & que leur menton délicat ſoit tout-à-coup hériſſé d'une barbe piquante. Tels ſont les vœux que nous formerons contre les riches impitoyables, à moins qu'ils ne deviennent plus humains à notre égard.

Réponſe de Saturne.

Quelle eſt donc ta folie de vouloir que je renverſe tout l'ordre de la ſociété, & que je faſſe un partage égal de tous les biens entre tous les hommes? Ne ſçais-tu pas que les choſes de cette nature ne ſont point en mon pouvoir? Es-tu donc le ſeul qui ignore que mon empire ne s'étend que ſur le jeu, la danſe, les feſtins? C'eſt à Jupiter qu'il faut que tu demandes le rétabliſſement de l'égalité parmi les hommes. Je ne me mêle pas d'affaires ſi importantes. Mais ſi quelqu'un de ceux qui célebrent ma fête eſt inſulté, ou fruſtré du préſent qui lui eſt dû, qu'il s'adreſſe à moi, & je lui ferai avoir ſatisfaction. Je vais écrire inceſſamment aux riches, pour qu'ils aient à vous fournir ce qui eſt néceſſaire pour la célébration de ma fête. Rien, ſelon moi, n'eſt plus juſte. Au reſte, il faut que vous ſçachiez que vous vous abuſez groſſiérement, vous autres pauvres, lorſque vos penſez que les riches ſont heureux en tout. Ils ont, croyez-moi, leurs peines qui ſont beaucoup plus cruelles que les vôtres. Vous êtes éblouis de la magnificence de leurs habits, de la richeſſe de leurs ameublements, de l'éclat de leurs pierreries & de leurs vaſes précieux; mais vous ne pouvez pénétrer dans le fond de leurs ames pour y voir les inquiétudes ſecrettes qui les dévorent. Tantôt ils craignent qu'un économe infidele ne pille leur maiſon: tantôt ils tremblent que leurs vins ne ſe gâtent; que leurs grains ne ſoient rongés par les vers; qu'un voleur n'enleve leurs coupes précieuſes; que le peuple, choqué de leur luxe, ne s'imagine qu'ils prétendent à la royauté.

Ce

Digitized by Google

Ce n'eſt-là qu'une très-petite partie du ſouci auquel ils ſont continuellement en proie. En bonne foi, croyez-vous que, ſi le trône & les richeſſes avoient en effet de ſi grands charmes, j'euſſe été aſſez fou pour y renoncer, & pour me réduire à l'état d'un particulier? Mon exemple doit être pour vous une bonne preuve que le ſort des riches & des puiſſants n'eſt pas ſi fort à envier. Vous vous plaignez de ce qu'ils ſe nourriſſent de mets exquis, tandis que vous n'avez que des aliments groſſiers. Plaignez-vous donc auſſi de ce qu'ils ſont toujours foibles & infirmes, tandis que vous êtes ſains & robuſtes. Pouvez-vous me montrer un riche qui n'annonce pas, par la pâleur de ſon viſage, que les plaiſirs s'achetent aux dépens de la ſanté? Quel eſt le riche qui, dans ſa vieilleſſe, puiſſe marcher tout ſeul, & qu'il ne faille pas porter à quatre? En dehors, il eſt tout éclatant d'or; en dedans, il eſt tout pourri. Joignez à tous ces maux le dégoût, & la ſatiété qu'engendre néceſſairement l'habitude du plaiſir & de la bonne chere. Je paſſe ſous ſilence les chagrins domeſtiques auxquels ils ſont expoſés; les peines ſenſibles, que leur font ſouvent éprouver un fils libertin, une épouſe adultere, une maîtreſſe infidelle & une infinité d'autres déſagréments qu'ils ont à eſſuyer, & auxquels vous ne faites pas attention. Vous ne voyez que l'éclat de l'or & de la pourpre dont ils ſont couverts, & vous ne voyez pas les noirs ſoucis dont leur cœur eſt rongé. Ce ſont vos reſpects, vos baſſes adorations, qui font tout le bonheur des riches. Quand vous les voyez portés ſur un char ſuperbe, traînés par deux chevaux blancs, peu s'en faut que vous ne vous proſterniez devant eux. Ils jouiſſent de votre étonnement, de votre air rampant & humilié; &, lorſqu'ils voient les hommages que vous leur rendez, ils ſe croient preſqu'autant de dieux. Si vous paroiſſiez, au contraire, ne faire aucun cas de leur luxe & de leur magnificence; ſi, lorſque leur char paſſe, vous ne daigniez pas le regarder; ſi, en leur parlant, vous n'aviez pas ſans ceſſe les yeux fixés ſur l'émeraude qui brille à leur doigt; ſi vous

Digitized by Google

ne tâtiez pas leurs habits pour admirer la fineſſe & le moëlleux de l'étoffe; en un mot, ſi vous les laiſſiez être riches pour eux ſeuls, croyez-moi, ils ſeroient les premiers à venir vous aborder, à vous inviter à leur table, à vous montrer leurs lits ſomptueux, leurs coupes ſuperbes, tous ces meubles rares & précieux, qui ne ſont d'aucune utilité quand on les poſſede ſans témoin. Vous verriez que c'eſt principalement à cauſe de vous qu'ils achetent tant de belles choſes; & que toutes ces raretés ne ſont pas faites pour qu'ils s'en ſervent, mais pour que vous les admiriez. Voilà la conſolation que je vous donne, moi qui connois les plaiſirs & les peines des deux états. Si vous voulez paſſer joyeuſement la fête des Saturnales, je vous conſeille de penſer, en la célébrant, qu'il faudra bientôt que tous ceux que vous voyez quittent avec la vie, les uns leurs richeſſes, les autres leur pauvreté. Au reſte, je vais écrire aux riches en votre faveur, comme je l'ai promis, & je ne doute pas qu'ils n'aient égard à ma lettre.

Lettre de Saturne aux Riches.

Les pauvres m'ont écrit derniérement pour ſe plaindre de ce que vous ne leur donnez pas la moindre choſe de vos immenſes richeſſes, & pour me demander que je fiſſe entr'eux & vous une égale diſtribution des biens. Je les ai renvoyés à Jupiter pour cet article; mais, quant à ce qui regarde les injuſtices qu'ils prétendent que vous leur faites pendant le temps de ma fête, il eſt de mon devoir de les ſatisfaire; & c'eſt pourquoi je vous écris aujourd'hui. Les plaintes des pauvres, à cet égard, me paroiſſent fort juſtes. Comment voulez-vous, diſent-ils, que nous puiſſions célébrer comme il convient la fête des Saturnales, tandis que nous ſommes tranſis de froid, & que nous mourons de faim? Ils demandent que vous leur donniez quelques-uns de vos vêtements ſuperflus, avec quelque petite portion de votre or. A ce prix, ils conſentent à ſe déſiſter de leurs prétentions touchant

Digitized by Google

le partage des biens. Mais, ſi vous perſiſtez à leur refuſer une choſe ſi juſte, ils ſe promettent bien de porter l'affaire devant le tribunal de Jupiter, dès qu'il aura repris les rênes du gouvernement, & de demander qu'il diſtribue les biens également à tous les hommes. Ils m'ont auſſi chargé de vous faire des reproches de la maniere inſultante dont vous les traitez. S'il arrive que, par haſard, vous en admettiez quelqu'un à votre table, ils ſe plaignent de ce que vous donnez à boire un vin déteſtable, tandis que vous vous réſervez le plus exquis. Ils diſent que vous leur épargnez même ce mauvais vin, & que vos échanſons affectent d'être ſourds lorſqu'ils demandent à boire. J'ai honte de rapporter ce qu'ils ajoutent au ſujet du partage des viandes. A les entendre, les plus chétifs morceaux ſont pour eux. On enleve les plats avant qu'ils y aient mis la main; & ils ſortent de vos tables, preſque auſſi affamés qu'ils étoient lorſqu'ils s'y ſont mis. Une pareille conduite eſt bien honteuſe & bien indigne de vous. L'égalité ſur-tout doit régner dans un repas. Ayez donc ſoin, je vous prie, de vous réformer ſur cet article. Il vous en coûteroit ſi peu pour vous attirer la bienveillance & la bénédiction des pauvres! Songez combien cette eſpece de gens, qui vous paroît ſi mépriſable, vous eſt utile, & combien d'avantages elle vous procure. S'il n'y avoit point de pauvres, que deviendroit votre puiſſance? à qui commanderiez-vous? devant qui feriez-vous parade de vos richeſſes? Quoi de plus flatteur pour vous, que de voir le petit peuple admirer le luxe & la magnificence de vos tables; examiner la beauté, l'élégance & la richeſſe de vos coupes & de vos vaſes précieux; les prendre en main, les peſer, en vanter la ciſelure & la forme? Quand ils verront que vous les traitez humainement, & que vous les admettez à vos repas, loin de vous porter envie, ils vous béniront, ils chanteront vos louanges, & prieront les dieux de vous maintenir dans la proſpérité. Quel plaiſir pouvez-vous trouver à manger ſeuls vos biens immenſes? Les pauvres égayeroient vos repas par leurs propos

Digitized by Google

naïfs; vous divertiroient par des contes facétieux; par des saillies vives & naturelles. Vous seriez honorés, fêtés, aimés de tout le monde. Si de pareils avantages ne vous touchent pas, craignez du moins les maux que peut vous attirer votre dureté. Craignez les tristes effets de la haine & du désespoir des pauvres conjurés contre votre repos: redoutez l'accomplissement des imprécations qu'ils se préparent à vomir contre vous. J'en frémis, lorsque j'y pense. S'il faut que leurs souhaits soient exaucés, vous pouvez renoncer à ces ragoûts friands, à ces sausses délicieuses qui irritent si agréablement l'appétit. Les cerfs, les sangliers, à moitié rôtis, s'enfuiront dans les forêts malgré les efforts des cuisiniers; votre fin gibier s'envolera de dessus votre table, & s'en ira sur celle des pauvres; &, qui pis est, vos jeunes échansons perdront tout-à-coup leur belle chevelure. Faites vos réflexions là-dessus: prévenez, si vous m'en croyez, ces malheurs; adoucissez la misere des pauvres, & faites-vous à bon marché des amis qui vous seront constamment attachés.

Réponse des Riches à Saturne.

Ne croyez pas, Saturne, que vous soyiez le seul à qui les pauvres aient fait de pareilles plaintes. Jupiter a depuis long-temps la tête rompue de leurs lamentations importunes; mais ce dieu sçait bien qu'ils ont tort de se plaindre, c'est pourquoi il ne les exauce pas. Cependant, puisque vous nous l'ordonnez, nous allons plaider notre cause devant vous. Nous sçavons que rien n'est plus beau que de faire du bien aux pauvres; & nous nous faisons un vrai plaisir de les admettre à nos tables; mais ils abusent indignement de nos bontés. Ils affectent d'abord la plus grande modération. A les entendre, ils se contenteront de la moindre chose qu'on voudra leur donner. Ils ne sont pas plutôt entrés dans nos maisons, qu'ils ont envie de tout ce qu'ils voient. Ils ne cessent de demander. Plus on leur donne, plus il faut leur don-

Digitized by Google

ner; ou, si on leur refuse quelque chose, ils éclatent en invectives & en reproches. Ils vont nous calomnier & nous dénigrer par-tout; & on les croit, parce qu'on sçait qu'ils sortent de chez nous. Ainsi nous ne pouvons éviter, ou de nous faire des ennemis, ou de devenir pauvres nous-mêmes, en donnant tout. A table, ils mangent & boivent avec excès, &, lorsqu'ils ont perdu la raison, ils sont d'une insolence & d'une grossiéreté insupportables. Ils veulent, dans leur ivresse brutale, faire violence à nos échansons, & même à nos femmes. Le lendemain, lorsque les fumées du repas sont dissipées, ils se plaignent de ce que nous les avons laissés mourir de faim & de soif. Vous nous croirez sans peine, si vous vous rappellez l'aventure d'Ixion. Vous lui aviez fait l'honneur de l'admettre à votre table; il y étoit traité tout comme vous; & cependant cet insolent parasite, lorsqu'il se fut enivré de nectar, n'eut-il pas la témérité d'attenter à l'honneur de Junon? Telles sont, équitable Saturne, les raisons pour lesquelles nous avions jugé à propos d'interdire aux pauvres l'entrée de nos maisons. Cependant, si vous nous répondez qu'ils seront plus modestes & plus réservés à l'avenir, nous les recevrons à notre table en votre considération, & nous leur ferons des présents convenables; &, pourvu qu'ils ne manquent pas à leurs devoirs envers nous, nous serons fideles à remplir nos obligations envers eux.

SATURNE: divinité des anciens payens, sur lequel les poëtes racontent un grand nombre de fables. « Il étoit, disent-ils, fils du Ciel, le premier de tous les dieux, & de la Terre, la plus ancienne de toutes les déesses. Craignant que son pere ne lui donnât un trop grand nombre de cohéritiers, il le mutila impitoyablement d'un coup de faulx. Le sang qui coula de la plaie, étant tombé dans la mer, & s'étant mêlé avec l'écume, produisit la déesse Venus. Titan, frere ainé de Saturne, ayant consenti à lui céder l'empire, à condition qu'il mettroit à mort tous les enfants mâles qui lui naîtroient, Saturne, à qui l'ambition

Digitized by Google

étouffoit la nature, accepta la propoſition. Rhée ſa ſœur & ſon épouſe, ayant mis au monde Jupiter & Junon, ne lui montra que cette derniere, & trouva le moyen de dérober le petit Jupiter à ſa cruauté, en lui ſubſtituant une pierre que Saturne dévora. » Lucien releve agréablement l'abſurdité d'un pareil conte. (*Voyez* SATURNALES.) Cependant Titan, ayant appris qu'on faiſoit élever en ſecret le petit Jupiter, accuſa la mauvaiſe foi de Saturne, plutôt que la fourberie de ſa femme. Pour s'en venger, il déclara la guerre à ſon frere, le vainquit, & le jetta dans une étroite priſon, chargé de chaînes. Mais Jupiter, nourri par les Corybantes, étant devenu grand, délivra ſon pere de ſa captivité, & le replaça ſur le trône. Saturne, malgré la joie que lui cauſoit une ſi heureuſe révolution, ne put ſe défendre de quelques mouvements de chagrin & de jalouſie, que lui inſpirerent les exploits de ſon fils Jupiter. Pour calmer ſes inquiétudes, il conſulta l'oracle ſur la deſtinée de ce fils. Il lui fut répondu qu'il ſeroit detrôné & chaſſé du ciel par Jupiter. Saturne, conſterné de cette réponſe, & croyant pouvoir en empêcher l'accompliſſement, commença à dreſſer des embûches à ſon fils, dans le deſſein de le faire périr. Jupiter, s'en étant apperçu, attaqua Saturne, &, après l'avoir vaincu, le dépouilla de ſes Etats.

Saturne, chaſſé du ciel, vint ſe réfugier dans une contrée de l'Italie où régnoit alors Janus, qui fut depuis appellé *Latium*, du mot latin *latere*, ſe cacher, parce que Saturne s'y étoit caché. Ce dieu employa ſon loiſir à inſtruire les hommes des choſes utiles à la ſociété. Il fit régner parmi eux la probité, l'innocence, la paix & le bonheur. Ce fut alors que s'écoula cet âge d'or ſi vanté & ſi regretté des poëtes. On attribue à Saturne l'art de marquer le cuivre, & de donner une forme à la monnoie. On dit que, ſur les premieres piéces qu'il fit frapper, il fit graver, d'un côté, ſa tête, & de l'autre le navire ſur lequel il étoit venu en Italie.

Pluſieurs Mythologiſtes prétendent que le Saturne des anciens n'étoit autre choſe qu'un emblême du

Digitized by Google

temps, & que le nom de Saturne eſt dérivé de ces deux noms latins, *ſatur annis*, raſſaſié d'années, parce que le temps ſe nourrit & ſe raſſaſie d'années. C'eſt pour la même raiſon, diſent-ils, qu'on a ſuppoſé qu'il dévoroit ſes enfants, & qu'on le repréſente armé d'une faulx, pour marquer que le temps renverſe & moiſſonne tout. Ce qui favoriſe cette opinion, c'eſt que le mot dont les Grecs ſe ſervoient pour ſignifier le temps, eſt preſque le même que celui par lequel ils déſignoient Saturne. D'autres ſoutiennent que le nom de Saturne vient du latin *ſatur*, qui ſignifie l'action de ſemer, parce que Saturne eſt le premier qui apprit aux hommes l'agriculture. C'eſt pourquoi, ajoutent-ils, on lui met en main une faulx, inſtrument de la moiſſon.

Il y en a qui veulent que Saturne ſoit un perſonnage imaginé par les payens, d'après quelques notions confuſes qu'ils avoient de notre premier pere Adam. Saturne, dévorant ſes enfants, leur offre l'image d'Adam donnant, par ſon péché, la mort à tous ſes deſcendants. Saturne fils du Ciel, c'eſt Adam formé par la main de celui qui regne dans le ciel. Saturne chaſſé du ciel, & apprenant en Italie l'agriculture aux hommes, c'eſt Adam chaſſé du paradis terreſtre, forcé de labourer la terre, & d'apprendre cet art à ſes enfants. D'autres penſent que Saturne eſt le même que Noé. Mais celui de tous qui paroît avoir le mieux débrouillé la fable de Saturne, c'eſt M. Pluche. Il prétend que ce dieu prétendu n'étoit autrefois qu'une figure ſymbolique, dont les Egyptiens ſe ſervoient pour déſigner le temps où ſe tenoient les aſſiſes des juges. Laiſſons-le développer lui-même cette explication.

« Les prêtres, dit-il, pendant l'année, paroiſſoient » peu en public, hors le temps des fonctions de re» ligion; mais ils ſortoient au printemps, c'eſt-à-dire » en Février, & s'aſſembloient pour juger les affaires » des particuliers, afin que ceux-ci puſſent enſuite » vaquer librement au travail de la moiſſon dont le » temps approchoit. Ces prêtres, étant nourris aux

Digitized by Google

» dépens du public, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaisons, & jugeoient le peuple avec une » équité & une intégrité parfaites. Cette assemblée » des prêtres étoit annoncée par un Horus barbu, » portant en main une faulx, & par une Isis mammelue, environnée de têtes d'animaux. Cette Isis » portoit alors le nom de *Rhæa*. L'Horus barbu marquoit l'assemblée des vieillards. La faulx dans sa » main, annonçoit la fenaison & la moisson, qui » suivoient immédiatement les assises. On donnoit à » cette figure le nom de *Sudec*, c'est-à-dire *le juste ;* » celui de *Crone*, c'est à-dire *la gloire*, *la dignité*, » *la majesté*, ou *la couronne*, *le cercle des juges ;* celui de *Chiun* ou *Cheunna*, qui signifie *l'assemblée des* » *prêtres ;* enfin celui de *Sotterin* ou *Setrun*, qui signifie *les juges* ou *l'exécution des jugements*. Quant à » l'Isis mammelue & environnée de têtes d'animaux » pour annoncer les fêtes de la moisson, on lui donna » le nom de *Rhæa*, qui exprime la crême & le lait » qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture » de l'année entiere qu'elle fournit aux animaux. Après » la décision des procès des particuliers, & pendant » que le peuple étoit occupé à scier & à battre les » bleds, les juges continuoient à tenir leurs séances, » pour pourvoir à tous les besoins de l'Etat par des » réglements généraux; & c'est parce qu'ils restoient » assemblés le reste de l'année, jusqu'au lever de la » canicule, que l'affiche des jugements, le vieillard » armé d'une faulx, demeuroit en place jusqu'à ce » qu'on vît paroître un nouvel Osiris, un nouveau » soleil, c'est-à-dire le nouvel an.

» Nous allons voir les étranges contes auxquels » cette circonstance donna lieu. On perdit peu à peu » l'intelligence de ces figures si simples : elles furent » prises pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéose. On leur assigna une généalogie : on fit descendre Osiris & Isis, c'est-à-dire Jupiter & sa femme, de ce vénérable vieillard qui » étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus longtemps sur la fin de l'année. Ainsi, Sudec ou Cro-

Digitized by Google

» nos, ou Saturne, devint pere de Jupiter & d'Iſis ; » Rhæa fut leur mere....

» Je trouve encore, continue M. Pluche, les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre aſſez naturellement la fable de Saturne. Au lieu de le peindre avec une faulx, pour marquer que les ſéances des juges doivent ſe tenir au temps de la moiſſon & de la fenaiſon, on le trouve quelquefois repréſenté avec des yeux par-devant & des yeux par-derriere, dont les uns veillent, les autres ſont fermés ; & quatre ailes, dont deux ſont étendues, deux ſont abaiſſées ; ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges, qui ſe relayoient ou ſe ſuccédoient, nuit & jour, pour expédier les affaires du peuple. Une nouvelle preuve que Saturne eſt un juge, ou le ſymbole de la juſtice, à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'eſt que les poëtes, & ſur-tout Homere, l'appellent communément *le pénétrant, le ruſé, le clair-voyant Saturne.*... C'eſt parce que Saturne ou Crone avoit un rapport néceſſaire avec la parfaite équité des jugements qui ſe rendoient, ſans acception de perſonne, par une compagnie de juges iſolés & déſintéreſſés, qu'on diſoit que Saturne avoit régné avec une douceur & une intégrité parfaites. Si l'on ajoutoit que, de ſon temps, il régnoit un printemps perpétuel, c'eſt parce que les ſéances des juges étoient anciennement inſéparables du plus beau mois de l'année : tel eſt conſtamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agréments de ce mois, durant lequel l'Egypte eſt, d'un bout à l'autre, un grand tapis de fleurs.... C'eſt parce que Saturne étoit le ſymbole des prêtres, qui ne ſortoient qu'au printemps de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la ſtatue de Saturne, & qu'on rompoit ſes liens aux approches de la fête.

A préſent que nous reconnoiſſons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ſes attributs & ſes noms, pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu, faute d'être entendus. Dès qu'on eut fait

Digitized by Google

des personnages vivants d'Osiris & de Saturne, & que l'un eut été regardé comme le fils & le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement, tout devint matière à l'histoire. Les liens, qui étoient la marque de la vie sédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter, qui avoit emprisonné son pere, & s'étoit rendu maître de l'Empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter la faulx, conformément aux vues jalouses & inquietes de l'usurpateur.... Les Egyptiens, pour faire entendre que l'assemblée des juges & la moisson finissoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces jusqu'au commencement de l'année suivante, tantôt mettoient au bras de Saturne un serpent qui se mord la queue, tantôt peignoient un vieillard qui sembloit mordre la tête de son fils. Quelquefois ils disoient que Saturne, de vieillard, devenoit enfant. Ce dernier trait ramene tout à une vérité simple & sensible; c'est le dénouement des figures : l'année vieillissoit, puis se renouvelloit. Il n'y avoit point là de mystere; mais ceux qui vouloient du singulier disoient, en les voyant, que Saturne se plaisoit à dévorer des enfants, & même ses propres fils. Le mot *habben*, qui signifie *un enfant*, *un fils*, différant peu d'*haeben*, une pierre, ils allerent, de folie en folie, jusqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres; & que Rhæa, obligée de lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit sauvé Jupiter, en emmaillottant une pierre, que Saturne avoit dévorée au lieu de son fils.

Enfin, rien ne prouve mieux combien on ignoroit le sens des figures que l'on prenoit pour des personnages divinisés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs se firent de Saturne, quand il fut apporté chez eux. Le nom de *Crone*, sous lequel il leur étoit connu, signifioit fort simplement la majesté des assemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais, ne sçachant ce que c'étoit que cette figure, ni sa destination, & trouvant un rapport de son entre le nom de *Chrone*, & celui de *Crone*, qui, parmi eux, signifioit *le temps*, ils interpréterent tout le symbole en ce sens. La vieillesse

Digitized by Google

y quadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main? Il s'en ſervira pour tout abattre. Les pierres ſur-tout qu'on lui faiſoit dévorer ſembloient le caractériſer parfaitement. Le temps mine tout, & ronge les pierres même.... Il eſt aiſé de ſentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête repoſée, mais qu'une figure fort ingénieuſe, qui ſervoit à annoncer & à faire reſpecter la juſtice, n'étant plus entendue, quoique toujours préſentée à certaines fêtes, fut priſe d'une façon par les uns, d'une autre par d'autres, & que toutes ces interprétations, venant enſuite à ſe rapprocher, il s'en eſt formé un horrible mélange d'idées, qui n'ont ni ſens ni liaiſon. »

SATURNIENS : hérétiques du douzieme ſiécle, & ſectateurs de Saturnin, ancien diſciple du magicien Ménandre. Ils croyoient qu'il y avoit une vertu ſouveraine & inconnue, qui avoit créé les anges & les vertus céleſtes; que ſept de ces anges s'étoient révoltés contre le ſouverain Dieu; que l'un d'entr'eux étoit le Dieu des Juifs. Ils diſoient de Jeſus-Chriſt qu'il n'étoit venu ſur la terre que pour anéantir ce Dieu des Juifs, & par-là ſauver les hommes. Ils regardoient le mariage & la génération comme une production de Satan, une œuvre diabolique : auſſi nioient-ils que le Sauveur eût pris autre choſe que l'apparence d'un corps, en venant ſur la terre.

SATYRES : divinités champêtres, honorées chez les anciens payens, & que l'on repréſentoit ſous la forme de petits hommes fort velus, ayant la queue, les cuiſſes & les jambes de chevres, le viſage rouge & enflammé, & des cornes au front. Les poëtes ſuppoſoient qu'ils faiſoient leur ſéjour dans les forêts & ſur les montagnes, où ils s'occupoient à pourſuivre les nymphes & les bergeres égarées dans la campagne. Ces Satyres étoient de la ſuite de Bacchus; & l'on prétendoit qu'ils avoient accompagné ce dieu dans ſon expédition des Indes. Ce que l'on rapporte d'une certaine eſpece de ſinges qui habitent une montagne des Indes, & qui ont beaucoup de reſſemblance avec les hommes, a pu donner lieu aux fables que les anciens avoient

Digitized by Google

imaginées sur le compte des Satyres. Quelques auteurs racontent qu'un certain Euphémus, étant sur mer, fut jetté par la tempête dans une isle déserte, où il trouva des especes d'hommes sauvages tout velus, qui avoient une queue derriere le dos, qui voulurent enlever les femmes de l'équipage. On dit que César, s'étant arrêté sur le bord du Rubicon, indécis s'il devoit passer ou non, vit une espece de Satyre qui jouoit du chalumeau, & sembloit l'inviter à passer ce fleuve. S. Jérôme, dans la Vie de S. Paul hermite, rapporte que S. Antoine rencontra dans le désert un Satyre qui lui présenta des dattes, & lui dit qu'il étoit un de ces habitants des bois que les payens avoient honorés sous le nom de *Faunes* & de *Satyres*. Il ajouta que ses confreres l'avoient député vers lui pour le prier d'intercéder pour eux auprès du Sauveur, qu'ils reconnoissoient être descendu du ciel pour le salut du genre humain. Mais il y a lieu de croire que toutes ces histoires sont fabuleuses. Il s'est trouvé cependant des rabbins qui, non-seulement les ont adoptées, mais ont encore enchéri dessus considérablement : tel est, entr'autres, le rabbin Abraham, qui s'est imaginé que les Satyres & les Faunes des anciens étoient en effet des hommes véritables, mais dont la structure étoit demeurée imparfaite, parce que Dieu, lorsqu'il les faisoit, ayant été surpris par le soir du sabbat, avoit interrompu son ouvrage.

SCAMANDRE. C'est le nom d'un dieu du paganisme, qui présidoit à une riviere du même nom, dans la Troade ou la petite Phrygie. Il étoit tellement respecté dans le pays, que toutes les filles, la veille de leurs noces, avoient coutume d'aller se baigner dans ses eaux, & lui offrir leur virginité. Le dieu, flatté d'une pareille offrande, sortoit d'entre ses roseaux, prenoit la jeune fille par la main, & la conduisoit dans sa grotte. Le lecteur conçoit sans peine quels étoient ceux qui jouoient, en pareille occasion, le rôle du fleuve Scamandre. Cette superstition populaire donna lieu à une aventure que le fameux orateur Eschine rapporte dans ses Lettres. Callirhoë, jeune fille d'une rare beauté, étant allée, selon la coutume, offrir sa vir-

Digitized by Google

ginité à Scamandre, un jeune homme, qui l'aimoit depuis long-temps sans espérance, fit si bien, par son stratagême, qu'il reçut ce qui étoit destiné à Scamandre. Quelques jours après, Callirhoë, ayant apperçu dans la rue le jeune homme, le montra à ceux qui l'accompagnoient, & dit ingénument que c'étoit-là le fleuve Scamandre. Ce discours découvrit la fourberie; & le téméraire, qui avoit fait l'office de Scamandre, n'évita que par une prompte fuite le châtiment qu'on lui destinoit.

SCAPULAIRE : instrument de piété que la sainte Vierge donna à Simon Stock, général des Carmes. Le scapulaire est un petit habit de laine, dont la couleur est brune minime, ou tannée, que l'on met sur l'estomac, sur le dos & sur les épaules. Quelquefois deux petits morceaux de drap de quelques pouces en quarré, attachés à deux rubans, suffisent pour former un scapulaire. La bulle que le pape Jean XXII porta en faveur du scapulaire, qui est connue sous le nom de *bulle sabbatique*, a beaucoup contribué à augmenter la confrérie du scapulaire. Ce pontife accorde aux confreres des indulgences considérables, aux conditions suivantes; 1° de porter toujours le scapulaire jusqu'à la mort; 2° de garder la virginité, ou du moins la continence & la chasteté conjugale; 3° de réciter, tous les jours, les Heures canoniales, ou de jeûner les jours ordonnés par l'Eglise, & de faire abstinence tous les mercredis & samedis de l'année, excepté la fête de Noël, si elle tomboit un de ces jours. La confrérie du scapulaire jouit, comme la plûpart des autres, d'un grand nombre d'indulgences, accordées par plusieurs souverains pontifes.

SCHÆRWÆCKAS : secte de Bramines, qui, sans s'embarrasser dans les frivoles disputes de leurs confreres, au sujet de Vistnou & d'Ixora, trouverent qu'il est plus court & plus commode de ne rien croire, que de disputer sans cesse. Le principal objet de cette secte est le bonheur de la vie présente. Elle n'envisage rien au delà, & renvoie aux enfants & aux vieilles les contes des autres Bramines sur l'état de l'ame après la mort. En un mot, les Schærwackas sont de véritables Épicu-

Digitized by Google

riens ; & cependant on assure que leurs mœurs sont très-réglées.

SCHAMMANS : prêtres des Tartares Tunguses, ainsi appellés, du nom de leur chef qu'on nomme *Schamman*. Le principal emploi de ces prêtres est la sorcellerie ; & leur chef excelle dans cette partie, comme on en peut juger par l'exemple suivant, que nous rapportons tel qu'il se lit dans les Notes sur l'Histoire des Tatars. « Le Schamman se met sur le corps un habillement » composé de toutes sortes de vieilles ferrailles, & » même de figures d'oiseaux, de bêtes & de poissons » de fer, qui tiennent les uns aux autres par des mail- » les de même métal. . . . Il se couvre les jambes d'une » pareille chaussure, & les mains de pattes d'ours de » même espece. Sur la tête, il se met des cornes de » fer. Dans cette équipage, il prend un tambour d'une » main, & de l'autre une baguette garnie de peaux de » souris ; saute & cabriole en même temps, observant, » dans ses sauts, de croiser les jambes, tantôt parde- » vant, tantôt par derriere, & d'accompagner les » coups qu'il donne sur son tambour des hurlements » les plus affreux. Dans tous ces mouvements, il a les » yeux toujours fixes vers l'ouverture qui est au toit » de sa hute ; &, lorsqu'il apperçoit un oiseau noir » qu'on prétend venir se percher sur le toit, & dispa- » roître aussi-tôt, il tombe en extase par terre, & de- » meure un quart d'heure dans cet état, sans paroître » avoir ni raison ni sentiment. Revenu à lui, il se leve, » & donne réponse sur le sujet pour lequel on le con- » sulte. »

SCHAVUOTH. Ce mot hébreu signifie *fête des semaines* ; & c'est le nom que les Juifs modernes donnent à la fête de la Pentecôte, à cause des sept semaines que l'on compte depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Cette fête se trouve aussi appellée, dans l'Ecriture, *le jour des prémices*, parce qu'on offroit alors au temple les prémices des fruits. Elle est aussi nommée *la fête de la moisson*, parce qu'on commençoit alors à couper le grain. Les Juifs modernes emploient deux jours à la célébration de cette fête. Ils interrompent, pendant ce

Digitized by Google

temps, leurs travaux & leurs affaires; mais il leur eſt permis de préparer les choſes néceſſaires à la vie. Ce qui contribue à leur rendre cette fête très-reſpectable, c'eſt que leurs traditions enſeignent que la Loi fut, ce jour-là, donnée à Moyſe ſur le mont Sinaï. C'eſt pourquoi ils ont coutume d'orner leurs ſynagogues, & même leurs maiſons, de guirlandes de fleurs.

Le jour de cette fête, ils ſe font ſervir à table un gâteau aſſez épais, auquel on donne le nom de *gâteau de Sinaï*, en mémoire de la montagne ſainte ſur laquelle Moyſe reçut la loi.

SCHEIK, *ou* CHEYK. On appelle ainſi, dans l'Orient, les chefs des communautés religieuſes & ſéculieres, & les docteurs diſtingués. Les Mahométans donnent ce nom à leurs prédicateurs. *Scheik* eſt un mot arabe qui ſignifie *vieillard*.

SCHEIKHALESLAM, c'eſt-à-dire le *vieillard*, ou le *chef de la loi*. Les Muſulmans déſignent par ce nom, ou un grand Iman, ou le Mouphti, qui eſt leur ſouverain pontife.

SCHÉRIF. *Voyez* CHÉRIF.

SCHIAH & SCHIAT. Ce mot, en arabe, ſignifie une faction, une ſecte particuliere en matiere de religion. Les Turcs s'en ſervent pour déſigner la ſecte des Perſans, partiſans d'Ali, qu'ils regardent comme des hérétiques.

SCHISME, du grec σχίζω, *je fends*, *je diviſe* : diviſion, rupture qui ſe fait entre les membres d'une religion, lorſqu'une partie de ces membres ſe ſépare du chef commun, ou bien lorſque ces membres ne ſont pas d'accord entr'eux ſur le chef qu'ils doivent reconnoître.

Schiſme des Samaritains. Voici quelle en fut l'origine. Roboam ayant révolté, par ſa dureté, une grande partie de ſes ſujets, Jéroboam profita du mécontentement général pour s'élever ſur le trône. Il entraîna dans ſon parti dix tribus, par leſquelles il ſe fit proclamer roi; & il établit le ſiége de ſon nouveau royaume à Samarie. Dans la crainte que ſes ſujets, allant à Jéruſalem pour y adorer Dieu dans ſon temple, ne vinſſent

Digitized by Google

à l'abandonner & à rentrer ſous l'obéiſſance de leur légitime ſouverain, il fit ériger des temples & des autels en divers endroits de ſes Etats, à Béthel, à Dan. Il y établit des prêtres & un culte; ce qui étoit contre la défenſe expreſſe de Dieu, qui ne vouloit être adoré que dans le ſeul temple de Jéruſalem. Ainſi les Juifs de dix tribus formerent comme une nouvelle ſecte ſous le nom de *Samaritains*. Ils furent toujours ennemis des autres Juifs, qui condamnoient leur culte comme illégitime.

Sous le regne d'Alexandre le Grand, parut le ſchiſme des Samaritains, par l'érection d'un temple ſemblable à celui de Jéruſalem, qui fut bâti ſur le Mont-Garizim, entre Sichem & Samarie. Les Samaritains prétendirent que leur temple n'étoit point inférieur à celui des autres Juifs, & qu'on pouvoit auſſi bien adorer Dieu ſur le Mont-Garizim qu'à Jéruſalem. Ce fut toujours-là l'unique objet de diſpute entre les Samaritains & les Juifs, & le fondement du ſchiſme. Au reſte, les uns & les autres adoroient le même Dieu, & attendoient le même Meſſie.

La ſecte des Samaritains ſubſiſte encore aujourd'hui à Gaza, à Sichem, à Damas, au Caire, & autres lieux du Levant. Les Samaritains ſe vantent d'avoir des pontifes de la race d'Aaron, & ils font encore des ſacrifices dans un temple, ou plutôt dans une chapelle ſituée ſur la montagne de Garizim. Ils ſont beaucoup plus ſéveres que les autres Juifs dans l'obſervation des fêtes, & ſur pluſieurs autres articles. De tous les livres de l'Ecriture ſainte, ils n'admettent que le Pentateuque. Ils ne regardent pas les autres comme des livres divins, & croient qu'ils n'ont été faits que pour maintenir ſur le trône la poſtérité de David. Ils prétendent que les caracteres ſamaritains ſont ceux dont Dieu ſe ſervit pour écrire la Loi, & qu'il les donna à Moyſe. Ils parlent d'Eſdras comme d'un impoſteur, qui a quitté les caracteres hébreux pour en prendre d'autres. En effet, S. Jérôme & les plus célebres critiques ſont perſuadés que les premiers caracteres hébreux ſont ceux des Samaritains, & qu'Eſdras, au retour de la captivité,

Digitized by Google

vité, se servit de caracteres chaldéens, qui sont ceux dont nos bibles sont écrites, que les Israélites, dépaysés depuis long-temps, étoient plus capables d'entendre. Ils écrivent le texte du Pentateuque sans points ni voyelles, en quoi ils different encore des autres Juifs.

Schisme des Grecs. L'ambition des patriarches de Constantinople fut la premiere cause du schisme de l'Eglise Grecque. Ces prélats refusoient de reconnoître la primauté de l'Eglise de Rome, & prenoient le titre de patriarche œcuménique & universel. Les papes, de leur côté, soutenoient avec fermeté les droits de leur siége, & s'opposoient vigoureusement aux prétentions injustes des patriarches de Constantinople, qui avoient le chagrin de voir leur rival jouir, dans tout l'Orient, de l'autorité que lui donnoit la prééminence de sa dignité. Photius, non moins ambitieux, mais plus habile que les patriarches ses prédécesseurs, comprit qu'il ne seroit jamais indépendant, tant que l'Eglise Grecque demeureroit unie avec l'Eglise Latine. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire projetter un schisme, sous prétexte que l'Eglise Latine avoit adopté plusieurs erreurs. Mais il ne put exciter qu'un trouble passager, qui se termina par l'exil de cet ambitieux prélat. Cependant sa disgrace ne put détruire les semences du schisme qui subsistoient toujours ; & l'entreprise dans laquelle Photius avoit échoué, fut tentée de nouveau par le patriarche Michel Cérularius. Ce prélat attaqua vivement le pape sur quatre griefs, qui étoient, 1° que, dans l'Eglise Latine, on se servoit, pour la consécration, du pain sans levain ; 2° qu'on mangeoit du fromage & des viandes étouffées ; 3° qu'on jeûnoit les samedis ; 4° qu'on ne chantoit point *Alleluia* pendant le carême.

Le pape, qui étoit alors Léon IX, réfuta les accusations de Cérularius, & lui fit de vifs reproches sur l'aigreur & l'animosité qu'il faisoit voir dans sa conduite. Cérularius feignit d'être persuadé par la réponse du pape, & parut ne chercher que l'union & la paix. L'empereur Grec témoigna les mêmes dispositions ; ce qui engagea le pape à dépêcher à Constantinople des

Digitized by Google

légats, pour terminer cette affaire. L'empereur leur fit un très-bon accueil; mais le patriarche ne voulut pas même les voir. Les légats, après avoir fait tous leurs efforts pour le ramener par la douceur, se virent enfin obligés de l'excommunier publiquement. Cérularius s'en vengea, en excommuniant, à son tour, les légats. Il fit plus, il souleva le peuple jaloux de l'honneur de son patriarche; lui peignit le pape & l'Eglise Latine sous les plus noires couleurs, & vint à bout d'établir si solidement le schisme, que l'empereur, malgré ses dispositions pacifiques, ne jugea pas qu'il fût sûr pour lui de s'y opposer. Cérularius, par sa conduite insolente, s'attira le même sort que Photius, & mourut en exil. Mais le schisme qu'il avoit établi, ne s'éteignit pas avec lui; &, quoique les empereurs de Constantinople entretinssent toujours avec le pape quelques liaisons d'intérêt, le peuple ne reconnoissoit plus d'autre chef de l'Eglise que son patriarche.

Sous l'empire de Jean Vataces, il y eut quelques propositions de paix entre le pape & le patriarche; mais elles ne produisirent que des disputes très-vives des deux côtés, qui se terminerent sans qu'on eût pu convenir de rien. Le projet de réunion eût été exécuté sous Michel Paléologue, si ce prince eût été le maître des opinions & des sentiments de ses sujets. Il avoit envoyé au concile de Lyon des ambassadeurs chargés de présenter une profession de foi conforme à celle de l'Eglise Latine, & signée de vingt-six métropolitains d'Asie; mais son peuple se souleva contre lui, & refusa toujours de se soumettre au pape. En vain, pour l'y forcer, il employa les persécutions & les supplices: il ne fit que se rendre odieux. Pendant qu'il luttoit ainsi contre l'obstination de ses sujets, ses ambassadeurs revinrent du concile de Lyon, avec des nonces du pape, qui exigeoient que l'empereur, pour consommer l'ouvrage de la paix, réformât le symbole, & y ajoutât ces mots: *Filioque.* » Et du Fils. » (*Voyez* SAINT-ESPRIT & *FILIOQUE.*) L'empereur, surpris de cette nouvelle demande, refusa d'y souscrire, parce qu'il désespéroit d'en venir à bout. Ce refus le fit excommunier.

Digitized by Google

Amurat, ſultan des Turcs, ayant établi le ſiége de ſon empire à Andrinople, l'empereur Jean Paléologue, qui ſentoit le beſoin qu'il avoit du pape & des princes d'Occident, fit tous ſes efforts pour ſe réunir avec l'Egliſe Latine. L'acte de réunion fut dreſſé : il étoit extrêmement avantageux à l'empereur & à l'empire ; mais les Grecs, s'embarraſſant peu de tomber au pouvoir des Turcs, pourvu qu'ils ne fuſſent pas ſoumis au pape, & conſultant plutôt leur haine contre l'Egliſe Latine, que les intérêts de leur patrie, refuſerent, avec une opiniâtreté invincible, d'accéder à ce traité. L'empereur, ayant à-la-fois pour ennemis ſes ſujets & les Turcs, ne put défendre ſa capitale, qui fut priſe par Mahomet II. Depuis la priſe de Conſtantinople, le ſchiſme a toujours continué, quoiqu'on ait tenté pluſieurs fois de réunir les deux Egliſes. Le caractere opiniâtre des Grecs, & ſur-tout leur ignorance qui augmente de jour en jour, rendent cet ouvrage extrêmement difficile.

Schiſme des Arméniens. Les Arméniens conſerverent long-temps dans toute ſa pureté la religion qu'ils avoient reçue de Grégoire, ſurnommé l'*Illuminé*. Mais, dans le ſixieme ſiécle, leur patriarche Narsès adopta les erreurs des Eutychiens ou Monophyſites, rejetta le concile de Chalcédoine, & ſe ſépara entiérement de l'Egliſe. Après un ſchiſme de cent douze ans, les Arméniens renoncerent à leurs erreurs, & rentrerent dans le ſein de l'Egliſe, à laquelle ils demeurerent unis pendant l'eſpace de cent cinq ans. Le patriarche Jean Agmenſis renouvella le ſchiſme, au commencement du huitieme ſiécle, & joignit aux erreurs des Eutychiens celle des Monothélites. Il ordonna qu'à l'avenir on ne mettroit point d'eau dans le vin pour célébrer les ſaints myſteres, afin de faire voir qu'il n'y avoit qu'une ſeule nature en Jeſus-Chriſt. Depuis ce temps, pluſieurs princes Arméniens firent tous leurs efforts pour rétablir la Religion Catholique dans leurs Etats ; mais ils ne purent jamais y parvenir. Cependant les miſſionnaires ſont venus à bout de convertir un grand nombre de ſchiſmatiques, & travaillent tous les jours

Digitized by Google

à réunir à l'Eglise la nation entiere. On appelle *Arméniens francs*, ceux qui ont été convertis à la Religion Catholique. Ils demeurent dans un canton nommé *Abtener*, qui est divisé en sept villages. Il y a aussi, en Pologne, quelques Arméniens francs, qui ont leur patriarche particulier.

Les Arméniens schismatiques, outre leur erreur principale, qui consiste à rejetter le concile de Chalcédoine, soutiennent encore plusieurs autres opinions contraires à la foi de l'Eglise. Ils pensent que les hommes ne seront punis ou récompensés qu'au jour du jugement dernier, & qu'en attendant ce grand jour, les ames séparées des corps errent dans la région de l'air. Ils nient l'existence du purgatoire, & pensent que Dieu a créé tout dès le commencement du monde. Il est vrai que ces opinions ne sont point autorisées par l'Eglise d'Arménie : il n'y a que quelques particuliers qui les soutiennent. On trouve chez les Arméniens plusieurs traces de Judaïsme. Ils évitent de manger de la chair des animaux que les Juifs regardent comme immondes ; & cependant, par une bizarrerie dont on ne peut rendre raison, ils se permettent la chair de porc. Ils s'abstiennent aussi des animaux étouffés dans le sang ; & leurs femmes observent les purifications légales prescrites. Leurs prêtres sacrifient des animaux à la porte des Eglises : les assistants trempent le doigt dans le sang de la victime, & en font une croix sur leurs portes. La chair de la victime se partage entre les prêtres & ceux qui l'ont fournie. Les Arméniens s'imaginent, en réunissant les deux alliances, pouvoir jouir des biens temporels promis aux Juifs, & des biens spirituels promis aux Chrétiens.

Le patriarche des Arméniens schismatiques réside à Echmiadzin, & prend le titre de Pasteur Catholique & universel de la nation. Il est élu par les évêques, ou plutôt par le roi de Perse, quoiqu'en apparence il ne fasse que donner son agrément à l'élection. Il en est de cette dignité comme de la plûpart de celles qui sont électives : on ne l'obtient qu'à force d'argent & d'intrigues. Le patriarche, quoique riche de cent mille

Digitized by Google

écus, vit retiré dans un monaſtere, vêtu comme le dernier des moines, mangeant des légumes & buvant de l'eau. Ses grands biens ſont employés à acheter des protecteurs à la cour du roi de Perſe. Le clergé d'Arménie eſt de la derniere ignorance: toute la ſcience des prêtres ſe réduit à lire couramment le Miſſel, & à entendre un peu les rubriques. (*Voyez* ſur ces objets l'article ORDINATION.)

Schiſme d'Angleterre. Ce royaume, autrefois ſi ſoumis & ſi dévoué au chef de l'Egliſe, dont les papes avoient tiré tant de richeſſes, leur fut enlevé tout-à-coup, vers l'an 1533, par le caprice d'un roi qui avoit été honoré du titre de Défenſeur de la Foi. Henri VIII, éperdument amoureux d'Anne de Boulen, & réſolu de l'épouſer, chercha les moyens de ſe défaire de Catherine d'Aragon ſa femme. Il preſſa le pape Clément VII d'annuller ſon mariage, comme étant inceſtueux & illégitime. Catherine, en effet, avant d'épouſer Henri, avoit été mariée à ſon frere Arthus; mais ce mariage ne s'étoit fait qu'en vertu d'une diſpenſe du pape Jules II. Il n'étoit guere probable que Clément VII voulût condamner ce qui avoit été permis par un de ſes prédéceſſeurs. En effet, il ne ſe preſſa pas d'accorder au roi d'Angleterre ce qu'il demandoit. Henri, qui étoit amoureux, & par conſéquent impatient, coupa court à toutes ces difficultés, en rompant ouvertement avec le pape. Il commença par défendre aux eccléſiaſtiques de ſon royaume d'avoir aucune communication avec le pape. Il les força enſuite, par la crainte de perdre leurs biens, de le reconnoître pour chef ſuprême de l'Egliſe Anglicane. Les moines, qui, dans tous les temps & dans tous les pays, ont toujours été regardés comme plus attachés au pape qu'à leurs princes, furent chaſſés de leurs monaſteres & du royaume. Henri ſoutint avec ſuccès un coup ſi hardi, & diſſipa heureuſement quelques révoltes qu'il occaſionna dans les provinces de Lincoln & d'Yorck. Il vit, par ce moyen, tous ſes vœux accomplis. Il épouſa ſa maîtreſſe, remplit ſes coffres, augmenta ſes revenus & ſa puiſſance, & régna depuis avec une

Digitized by Google

autorité dont aucun roi Chrétien n'avoit jamais joui. Du reſte, il ne fit aucun changement dans les dogmes & dans les cérémonies de la religion, & continua même à faire brûler les hérétiques avec beaucoup de zele, tandis que le pape Paul III l'excommunioit lui-même, comme le plus terrible & le plus dangereux des hérétiques. On trouvera, dans un grand nombre d'hiſtoires, des détails ſur le divorce de Henri VIII, que nous avons ſupprimés, comme étrangers à notre ſujet. *Voyez* RELIGION ANGLICANE.

Le grand ſchiſme d'Occident, qui déſola l'Egliſe pendant l'eſpace de cinquante & un ans, s'éleva en 1378. Après la mort du pape Grégoire XI, Barthelemi de Prignano, Napolitain, archevêque de Bari, fut élu pour lui ſuccéder, & prit le nom d'*Urbain VI*. Son élection paroiſſoit très-canonique. Quoique le conclave eût été fort tumultueux, cependant le plus grand nombre des cardinaux l'avoit choiſi librement; mais le nouveau pontife, homme dur & violent, irrita tellement les eſprits par ſa fierté & par ſa tyrannie, que pluſieurs cardinaux, preſque tous François, ſe retirerent à Anagni, fort mécontents; &, ſous prétexte de quelques troubles excités dans le conclave par la populace Romaine, qui vouloit un pape Romain, ils proteſterent contre l'élection d'Urbain VI, comme faite par la violence, & ſe diſpoſerent à élire un autre pape. Ils jetterent les yeux ſur Robert de Geneve, qui ſe fit appeller *Clément VII*, & établit ſon ſiége à Avignon, voyant que ſon compétiteur étoit maître de Rome. Les deux papes ne tarderent pas à ſe faire une guerre cruelle. Ils s'excommunierent l'un l'autre; ſe prodiguerent réciproquement les noms d'*intrus*, d'*anti-pape* & d'*hérétique*, & inonderent l'Europe de manifeſtes remplis d'invectives ſcandaleuſes. Ils ne s'en tinrent pas aux écrits & aux injures. Ils eurent recours à la force des armes pour ſoutenir leurs droits; & l'Italie devint un théâtre où les Urbaniſtes & les Clémentins combattirent avec acharnement, comme pour la conquête d'un royaume. Le Nord & preſque toute l'Italie, reconnurent Urbain pour légitime pape.

Digitized by Google

Clément eut dans ſon parti la France avec le royaume de Naples.

La mort des deux papes n'éteignit point le ſchiſme, parce que leurs partiſans s'empreſſerent de leur donner des ſucceſſeurs. Urbain VI fut remplacé par Boniface IX; Clément VII, par Benoît XIII. Boniface IX eut pour ſucceſſeur Innocent VII, qui ne jouit qu'un an de ſa dignité. Après ſa mort, arrivée en 1406, les cardinaux de ſon parti, au nombre de quatorze, avant de procéder à l'élection d'un nouveau pape, dreſſerent un acte par lequel chacun d'eux s'engageoit, en cas qu'il fût élu, d'abdiquer la papauté, pourvu que ſon compétiteur voulût y renoncer également. Après avoir tous juré & ſouſcrit cet acte, ils élurent Ange Corrario, Vénitien, âgé de ſoixante & dix ans, homme recommandable par la ſainteté de ſa vie, qui prit le nom de *Grégoire XII.* On ne ſoupçonna point qu'un ſi vertueux perſonnage pût ſacrifier à ſon ambition le repos de toute l'Egliſe. « Oui, diſoit le nouveau pape, » j'irai trouver mon compétiteur, pour concerter » avec lui les moyens de finir le ſchiſme, quand je » devrois y aller à pied, un bâton à la main, ou par » mer dans la moindre petite barque. » Grégoire XII n'avoit pas encore goûté les délices de la papauté, lorſqu'il tenoit ce généreux diſcours. Il falloit ne pas connoître les hommes pour eſpérer que deux papes déja vieux renonceroient de concert à une dignité qui étoit alors, à tous égards, la premiere du monde. Grégoire & Benoît amuſerent long-temps l'Europe par des lettres réciproques, dans leſquelles ils s'exhortoient à quitter un titre que l'un & l'autre vouloit conſerver. On découvrit enfin leur mauvaiſe volonté. Un concile, tenu à Piſe, les condamna tous deux, comme ſchiſmatiques, opiniâtres & hérétiques, & les déclara déchus de tout honneur & de toute dignité. On élut, en conſéquence, un nouveau pape qui ſe fit appeller *Alexandre V.* Il mourut en 1410, un an après ſon élection, & eut pour ſucceſſeur Jean XXIII.

Cependant les deux anti-papes s'obſtinoient à fomenter le ſchiſme, & prenoient toujours un titre qui

Digitized by Google

ne leur appartenoit pas. Un nouveau concile, tenu à Conſtance en 1415, crut les engager plus efficacement à renoncer à leurs prétentions, en forçant Jean XXIII à leur donner l'exemple. Ce moyen de pacification déplut à Jean, qui fit tous ſes efforts pour conſerver ſa dignité. Le concile, voyant ſa réſiſtance, lui fit ſon procès, &, ſur pluſieurs crimes atroces qu'on lui imputa, le déclara privé du pontificat. Jean ſouſcrivit à cette ſentence. Dans le même temps, Grégoire XII renonça auſſi à ſes prétentions. Ces exemples ne purent vaincre l'opiniâtreté de Benoît XIII, qui vouloit abſolument avoir l'honneur de mourir pape. En vain le concile le fit ſommer d'abdiquer. Ce vieillard, âgé de ſoixante-dix-huit ans, ſe moqua des ſommations & des menaces du concile. Pluſieurs princes, choqués de ſon obſtination, renoncerent à ſon obéiſſance. Benoît s'en alarma fort peu, & s'en conſola, en lançant des excommunications contre eux & contre le concile de Conſtance. Le concile le déclara contumax, & le dépoſa ſolemnellement. On procéda enſuite à l'élection d'un nouveau pape, qui fut Martin V. Cependant Benoît continua d'exercer les fonctions de pape juſqu'à ſa mort, arrivée en 1424, au château de Paniſcole. Il avoit alors près de quatre-vingt-dix ans. Il paroît qu'il avoit deſſein de prolonger encore le ſchiſme après ſa mort; car, avant de mourir, il fit promettre avec ſerment aux deux cardinaux qui ſeuls compoſoient alors ſa cour, de lui donner un ſucceſſeur. Les deux cardinaux, fideles à leurs engagements, élurent un Aragonois nommé *Gilles Mugnoz*, chanoine de Barcelone, qui n'accepta que malgré lui cette dignité, & prit le nom de *Clément VIII*. Perſuadé que ſon élection n'étoit pas ſoutenable, il abdiqua ſolemnellement, en 1429; &, par ſa démiſſion, mit fin à ce ſchiſme fameux, qui depuis ſi long-temps troubloit la paix de l'Egliſe.

SCHWENKFELDIENS : hérétiques, qui furent ainſi nommés, parce qu'ils avoient pour chef un certain Schwenkfeldius, qui enſeignoit, entr'autres erreurs, que Jeſus-Chriſt avoit apporté ſon corps avec lui du

Digitized by Google

ciel, & qu'après ſon Aſcenſion ſon hmanité étoit devenue Dieu.

SCIACRID. Ce nom hébreu répond à celui de Matines, & comprend les quatre premieres heures qui ſuivent le lever du ſoleil, que les Juifs modernes emploient à la priere. Ils ne peuvent rien faire avant la priere du matin : il ne leur eſt pas permis de boire ni de manger, ni même de ſaluer perſonne. C'eſt auſſi pendant la priere du matin que les Juifs ſe ſervent du Taled & du Teffilin. Ils n'en font point d'uſage pendant les autres prieres. *Voyez* TALED & TEFFILIN.

SCIAMAS, c'eſt-à-dire *Serviteur*. Les Juifs donnent ce nom à celui qui eſt chargé des clefs de la ſynagogue, qui a ſoin d'entretenir la propreté & le bon ordre, d'allumer les lampes & les bougies, & de préparer tout ce qui eſt néceſſaire pour le culte religieux. C'eſt le public qui le paye. Son emploi eſt le même qu'exerçoient autrefois les diacres ; & même les égliſes de Syrie donnent à leurs diacres, ainſi qu'à tous ceux qui ſervent à l'office divin, le nom de *Sciamas*.

SCIÉRIES : fêtes que les habitants de l'Arabie célébroient autrefois en l'honneur de Bacchus. La principale cérémonie de ces fêtes conſiſtoit à porter ſous un paraſol la ſtatue de Bacchus ; & c'eſt de-là qu'elles prirent leur nom, du grec σκια, *ombre*.

SCIOMANCIE, de σκια, & de μαντεια, *divination* : eſpece de divination magique, qui conſiſtoit à évoquer les ombres des morts pour en apprendre les choſes futures.

SCIRE. Les Solymes, peuples qui habitoient autrefois le mont Taurus, donnoient le nom de *Scire* à trois de leurs principaux dieux, qui étoient Arſalus, Dryus & Troſobius.

SCIRES *ou* SKIRES, du grec σκιρον, *dais* : fêtes que les Athéniens célébroient en l'honneur de Minerve, de Neptune & du Soleil, & dans leſquelles ils portoient ſolemnellement un dais par la ville.

SCOTITAS, du grec σκοτος, *ténebres*. Les Lacédémoniens avoient érigé un temple à Jupiter, ſous le nom de *Scotitas*, c'eſt-à-dire *le Ténébreux*, voulant ſans

Digitized by Google

doute exprimer par-là la profondeur impénétrable des décrets de l'Etre ſuprême.

SCRIBES. C'eſt le titre que portoient, chez les Juifs, les ſçavants de la ſynagogue, ceux qui étoient chargés de garder les Livres des ſaintes Ecritures, de les lire & de les interpréter au peuple. Ils abuſerent, dans la ſuite, de leur miniſtere; &, follement entêtés de leurs opinions particulieres, ils interpréterent la loi au gré de leur fantaiſie, prétendirent que leurs ſentiments particuliers devoient avoir la même autorité que l'Ecriture, & donnerent à leurs rêveries le nom de *tradition*. Avides de l'eſtime publique, ils compoſoient leur extérieur, afin de s'attirer la vénération de la multitude. Ils ſe vantoient de leurs bonnes œuvres, exigeoient la premiere place dans les aſſemblées, & vouloient qu'on leur donnât le titre de Maître. On voit, dans l'Evangile, que Jeſus-Chriſt leur reprochoit ſouvent leur hypocriſie, leur extérieur affecté, leur orgueil, & leurs artifices pour duper les ſimples.

SCRUTIN: maniere la plus ordinaire d'élire un pape. Voici en quoi conſiſte la cérémonie du ſcrutin. On donne à chaque cardinal un billet qui a une palme de longueur, & une demie de largeur. Ce billet eſt diviſé en huit parties égales, par des lignes paralleles. Dans le premier eſpace ſont imprimés ces mots: *Ego cardinalis.* Ces deux mots ſont ſéparés, pour que le cardinal puiſſe écrire au milieu ſon nom propre. Dans le ſecond eſpace, qui eſt entiérement blanc, le cardinal écrit ſon ſurnom & ſes qualités. Aux deux extrémités du troiſieme eſpace, il y a deux ronds où le cardinal appoſe un cachet qu'il fait faire exprès pour cet uſage. Dans le quatrieme eſpace ſont imprimés ces mots: *Eligo in ſummum Pontificem E. D. meum D. cardinalem.* Dans le cinquieme eſpace, le cardinal écrit le ſurnom & les qualités du ſujet auquel il donne ſa voix. Le ſixieme eſpace a deux ronds pour le cachet, comme le troiſieme. Le ſeptieme eſpace reſte vuide. Le cardinal écrit dans le huitieme une deviſe tirée de l'Ecriture. Les cardinaux ont cou-

Digitized by Google

tume de contrefaire, dans cette occaſion, leur écriture le mieux qu'il leur eſt poſſible; ils emploient même ſouvent une main étrangere. Le revers du billet eſt pareillement diviſé en huit eſpaces, la plûpart remplis de fleurons qui empêchent qu'on ne liſe ce qui eſt écrit de l'autre côté. Après avoir plié le billet avec tout le ſoin poſſible, chaque cardinal ſe rend à la chapelle deſtinée à l'élection, le tenant caché dans ſa main. Lorſque chacun a pris ſa place, avant de commencer le ſcrutin, on met dans un petit ſac des ballotes ſur leſquelles ſont imprimés les noms des cardinaux; & l'on tire ainſi au ſort trois ſcrutateurs, trois infirmiers, & trois reviſeurs: la ſuite de ce détail expliquera quels ſont leurs offices. Après toutes ces formalités, les cardinaux vont tour-à-tour mettre leur billet dans un calice placé ſur l'autel de la chapelle; mais cela ne ſe fait pas ſi ſimplement qu'il eſt exprimé ici.

Chaque cardinal, avant de quitter ſa place, prend ſon billet entre le pouce & l'*index* de la main droite, & le tient élevé, afin que tous les autres cardinaux puiſſent le voir. Il s'avance enſuite vers l'autel, fait une priere à genoux ſur le premier degré du marche-pied, & monte enſuite à l'autel. Après avoir prêté le ſerment ordinaire, il met ſon billet ſur la patene, & de-là le fait gliſſer dans le calice, puis va reprendre ſa place. S'il arrive que quelques cardinaux malades ne puiſſent ſe trouver à la chapelle, les infirmiers rempliſſent pour eux cette fonction. Ils vont à la cellule du malade; lui préſentent une boîte en forme d'urne, qui n'a qu'une petite ouverture par où le cardinal met ſon billet, de ſorte qu'on ne peut plus le retirer ſans ouvrir la boîte. Les infirmiers ſe rendent enſuite à la chapelle avec la boîte, en font l'ouverture en préſence de tous les membres du ſacré college, & mettent le billet dans le calice, avec les cérémonies que l'on vient de décrire. Pendant le ſcrutin, les ſcrutateurs veillent à ce que tout ſe paſſe dans l'ordre. Ils ont ſoin de mêler & d'ouvrir les billets qui ſont dans le calice. Le dernier ſcrutateur les prend l'un après

Digitized by Google

l'autre, les montre aux cardinaux, & les met dans un autre calice. Si le nombre des billets ne ſe trouve pas égal au nombre des cardinaux, on les brûle tous, & l'on recommence le ſcrutin. S'il ſe trouve autant de billets qu'il y a de cardinaux, alors les chefs des trois ordres des cardinaux, c'eſt-à-dire des cardinaux-évêques, prêtres & diacres, s'approchent de l'autel, prennent le calice où ſont les billets, & les portent ſur une longue table qui eſt auprès de l'autel. Ils s'éloignent enſuite, & ſont place aux trois ſcrutateurs qui viennent s'aſſeoir à cette table, le viſage tourné vers les cardinaux. Le premier ſcrutateur renverſe le calice ſur cette table, ouvre les billets, & regarde le nom du cardinal qui eſt élu : il les remet enſuite au ſecond ſcrutateur, qui, après les avoir examinés, les fait paſſer entre les mains du troiſieme ſcrutateur, qui lit le nom à haute voix.

Pendant cette cérémonie, les cardinaux, ayant devant eux une feuille où ſont imprimés les noms de tous les membres du ſacré college, font une marque aux noms de ceux qu'ils entendent nommer, pour s'aſſurer par-là du nombre de ſuffrages qu'a chacun d'eux. Ceux qui ſont nommés marquent auſſi avec ſoin les ſuffrages qu'on leur donne. Le dernier ſcrutateur enfile enſuite tous ces billets, & les met dans un calice vuide, deſtiné à cet uſage : on les compte encore une troiſieme fois, & ils ſubiſſent l'examen des trois reviſeurs, après quoi, s'il ne ſe trouve point d'erreur, on publie l'élection, & l'on brûle tous les billets. Mais il eſt rare que le nombre des ſuffrages ſe trouve tel qu'il doit être pour rendre l'élection bien réguliere. On eſt communément obligé d'avoir recours à une autre ſorte de ſcrutin, qu'on nomme *acceſſus*. (*Voyez* ACCESSUS & CONCLAVE.)

SÉBURAENS. Les Juifs appellent ainſi ceux de leurs rabbins ou docteurs, qui ont vécu & enſeigné depuis la publication du Talmud. Séburaen ſignifie, en hébreu, quelqu'un qui opine ; & ce nom leur fut donné, parce que, le Talmud étant publié & reçu dans toutes les écoles & ſynagogues, les ſentiments

Digitized by Google

de ces docteurs postérieurs au Talmud ne faisoient plus des loix, mais n'étoient que de simples opinions.

SECRETTE : (*la*) priere que le prêtre, qui célebre la Messe, récite avant la Préface. Cette priere est ainsi appellée, parce que le prêtre doit la réciter d'une voix extrêmement basse, de maniere que personne ne puisse l'entendre.

SECTAIRES. C'est le nom général que l'on donne, dans quelque religion que ce soit, à ceux qui s'éloignent de la commune façon de penser, & du chef commun, pour suivre les opinions d'un maître particulier.

SECTE : société de plusieurs personnes qui s'écartent des dogmes uuiversellement reçus dans la religion où ils sont nés, & s'attachent à soutenir des opinions nouvelles & erronées. La plûpart des sectes qui se sont élevées dans la Religion Catholique, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, ont chacune leur article particulier dans cet ouvrage. *Voyez-les à leurs différents noms.*

1. Nous parlons aussi des différentes sectes des Mahométans à leurs articles. Nous ajouterons seulement ici, d'après Ricault, que, suivant l'opinion commune, il y a soixante & douze sectes parmi les Turcs; & l'on en trouveroit sans doute un bien plus grand nombre, si l'on vouloit se donner la peine d'approfondir cette matiere. Les docteurs Turcs s'imaginent que les soixante & douze nations dans lesquelles le monde fut partagé, lors de la confusion des langues de la tour de Babel, étoient la figure des divisions qui devoient arriver, dans les siécles suivants, aux trois principales religions du monde. Sur ce principe, ils comptent soixante & dix sectes parmi les Juifs, soixante & onze parmi les Chrétiens, & chez eux soixante & douze. Ils s'en donnent une de plus qu'aux Chrétiens, parce que, disent-ils, la religion de Mahomet est la derniere, & qu'elle comprend en soi toutes les vérités.

2. Dans la ville de Miaco, ou Méaco, au Japon, qui est la résidence du chef de la religion, il y a un si grand nombre de sectes différentes, que, pour les con-

Digitized by Google

noître toutes, on eſt obligé de faire tous les ans un dénombrement exact des citoyens, dans lequel on marque la ſecte que chacun profeſſe.

SÉCULARISATION : action par laquelle un religieux, un bénéfice, ou un lieu régulier, devient ſéculier.

SÉCULIER. (*eccléſiaſtique*) C'eſt celui qui n'eſt engagé par aucuns vœux, ni aſſujetti aux regles particulieres d'aucune communauté ; en quoi il eſt diſtingué de l'eccléſiaſtique régulier.

SÉCULIER. (*bénéfice*) On appelle ainſi un bénéfice qui peut être poſſédé par un eccléſiaſtique ſéculier, à la différence du bénéfice régulier dont il n'y a qu'un religieux qui puiſſe être pourvu.

SÉFER-TORA, c'eſt-à-dire *Livre de la Loi.* Les Juifs modernes ſe vantent d'en avoir un exemplaire copié de la main d'Eſdras, ſur l'orthographe de Moyſe. C'eſt au Caire que ſe conſerve ce livre précieux. Il en eſt de cet exemplaire comme de bien des reliques, dont on révoque en doute l'authenticité, avec quelque raiſon. Quoi qu'il en ſoit, les Juifs en ont, dans toutes leurs ſynagogues, des copies écrites ſur du vélin avec de l'encre faite exprès, en caracteres quarrés, qu'ils appellent *mérubaad.* Ces copies ſont faites avec la plus grande correction. S'il arrivoit au copiſte d'y gliſſer la moindre lettre ſuperflue, ou d'en oublier quelqu'une, il faudroit recommencer tout l'ouvrage. Il y a un grand nombre de formalités minutieuſes, que les docteurs Juifs ont inventées pour rendre ces copies les plus exactes qu'il ſe puiſſe, & dont le détail ſeroit ennuyeux. La forme de ces Livres qui contiennent les loix de Moyſe, eſt ſemblable à celle des Livres anciens. Ce ſont des peaux de vélin couſues enſemble avec les nerfs d'un animal monde, & roulées ſur deux bâtons qui ſont aux deux extrémités, & qu'ils nomment *hez-haim*, c'eſt-à-dire *bois de vie.* Les femmes Juives emploient toute leur induſtrie pour former un tiſſu digne d'envelopper ce Livre ſacré. Il a ordinairement deux enveloppes ; & celle qui eſt par-deſſus eſt la plus riche. Comme les bâtons excedent de beau-

Digitized by Google

coup le vélin, ils en couvrent quelquefois les extrémités avec un tissu d'argent orné de grenades & de clochettes, auquel ils donnent, à cause de ces ornements, le nom de *rimonin*, qui signifie *pomme de grenade*. Ils mettent au-dessus, tout autour, une couronne qui est entiere ou à moitié, & qui pend par-devant: ils la nomment *hatara* ou *chedertora*, c'est-à-dire *couronne de la loi*. Lorsqu'on lit ce Livre de la loi, on le déroule sur une espece d'autel de bois, un peu élevé, placé au milieu ou à l'entrée de la synagogue; &, quand on prêche, le Livre reste sur cette espece de pupitre. Le respect des Juifs pour ce Livre sacré est si grand, qu'ils achetent l'honneur de le tirer de l'armoire où il est enfermé, de l'y remettre, honneur qui ne s'accorde qu'au plus offrant. L'argent qui en provient est employé à l'entretien de la synagogue ou au soulagement des pauvres.

Les enfants des Juifs apportent à la synagogue des rubans destinés à envelopper le Livre de la loi, sur lesquels sont brodés à l'aiguille leurs noms & ceux de leurs parents, leur âge & le jour de leur naissance. C'est le pere de l'enfant qui remet le ruban entre les mains de ceux qui sont chargés du Livre de la loi. En enveloppant le Sépher-Tora dans ces rubans, on prend garde que les lettres qui y sont brodées soient tournées du côté de la loi, & même la touchent, s'il est possible. On attache à la couverture de ce Livre sacré, par le moyen d'une petite chaîne d'argent, une lame de pareil métal qui est creuse, & renferme plusieurs autres lames plus petites, sur lesquelles sont gravés les noms des fêtes & des solemnités auxquelles on a coutume de lire la loi. Sur la grande lame sont tracées ces paroles: «La Couronne de la loi,» ou celles-ci: «La Sainteté du Seigneur.»

SÉGARELLE, (*Gérard*) restaurateur de la secte des Apostoliques, étoit né à Parme, de parents obscurs. C'étoit un homme d'un génie très-borné, fort ignorant & sans aucune éducation. Vers l'an 1246, étant encore fort jeune, il se présenta pour être reçu dans l'ordre des Freres Mineurs. Ayant été refusé, il

Digitized by Google

s'obſtinoit à demeurer dans leur égliſe, & s'occupoit à conſidérer attentivement une peinture où les apôtres étoient repréſentés, enveloppés de manteaux, avec des ſandales aux pieds, ainſi qu'on a coutume de les peindre. Ce tableau fit naître dans l'eſprit de Ségarelle une idée bizarre. Il réſolut d'imiter la vie des apôtres. Il laiſſa croître ſa barbe & ſes cheveux, ſe fit faire un habit groſſier, s'enveloppa d'un manteau blanc, prit une corde pour ceinture, & marcha avec des ſandales. Il vendit enſuite une petite maiſon qu'il avoit; &, lorſqu'il en eut reçu l'argent, il monta ſur une pierre qui ſervoit autrefois de tribune au podeſtat de Parme, lorſqu'il haranguoit le peuple. Il jetta ſon argent dans la place, en criant: « Prenne » qui voudra; c'eſt pour lui. » Quelques gueux, qui s'amuſoient à jouer près de-là, accoururent & ramaſſerent promptement les eſpeces. Ils retournerent enſuite à leur jeu, en blaſphémant le nom de Dieu. Après cet exploit, Ségarelle fit quelques proſélytes, dont le nombre s'accrut beaucoup par la licence qu'il leur donnoit.

SÉGESTA, du latin *ſeges*, moiſſon : divinité des anciens Romains, qu'ils ſuppoſoient prendre ſoin des bleds pendant qu'ils étoient en herbe.

SÉGIADAH. Ce mot arabe, qui ſignifie proprement l'adoration que l'on doit à Dieu, eſt employé par les Muſulmans, pour déſigner un petit tapis ou natte de jonc, qu'ils portent toujours avec eux, pour s'en ſervir à mettre ſous leurs genoux, lorſqu'ils font leurs prieres.

SEIGHS *ou* SOIGHS. Ce ſont, chez les Mahométans, les prêtres qui ſe conſacrent au miniſtere de la parole. On ne voit gueres que les chefs, ou ſupérieurs des derviches, qui occupent les chaires des moſquées; car les Imans rarement ſont en état ou veulent ſe donner la peine d'inſtruire leurs peuples. Les Seighs, comme nos prédicateurs, prennent communément pour texte un paſſage de l'alcoran. Mais le ſujet le plus ordinaire de leurs inſtructions, eſt la vie de Mahomet & des autres prophetes. On trouve, comme ailleurs, à Conſtan-

Digitized by Google

Conſtantinople, des Seighs qui ſont quelquefois aſſez zélés pour dire ouvertement aux princes des vérités dures, au riſque d'en être punis. Soliman étoit à la chaſſe pendant que les alliés de l'empereur aſſiégeoient Bude, qu'ils prirent d'aſſaut. Un de ces Seighs oſa le lui reprocher en face. Il fut aſſez heureux pour ne pas lui déplaire : au ſortir du ſermon, Soliman fit noyer neuf cents de ſes lévriers.

SÉIVIAS : ſecte de Bramines ſpécialement dévoués au culte d'Ixora ou Eſwora, qu'ils regardent comme ſupérieur à Wiſtnou. Pour ſe faire reconnoître, ils ont coutume de ſe tracer ſur la tête quatre ou cinq lignes avec de la cendre de bouze de vache. Pluſieurs portent au cou, ou dans leurs cheveux, cette infâme idole d'Ixora, qu'on appelle *Lingam*. Ils l'attachent auſſi au bras de leurs enfants.

SÉJAHS : moines mendiants de la religion Mahométane. Ce ſont, pour la plûpart, des vagabonds & des libertins. Ils ont des monaſteres qu'ils n'habitent preſque jamais. Leurs ſupérieurs, en les envoyant à la quête, leur commandent de ne revenir qu'avec une certaine ſomme d'argent & une certaine quantité de vivres. Ils courent, avec ce congé, de villes en villes, de villages en villages; &, quand ils arrivent dans une place publique, ils crient de toutes leurs forces : « Dieu ! envoyez-» nous tant d'écus & tant de meſures de riz. » Après cette ſinguliere déclaration, ils vont dans les maiſons & dans les rues, faire uſage de leurs ruſes & de leur adreſſe.

SÉLEUCIENS : anciens hérétiques, auſſi nommés *Hermiens*, parce qu'ils avoient pour chefs Séleucus & Hermias. Ces deux ſectaires enſeignoient que Dieu étoit corporel; que la matiere élémentaire lui étoit coéternelle; que les ames humaines avoient été formées par les anges, & compoſées de feu & d'air.

SEMAINE-SAINTE. La derniere ſemaine du carême eſt, chez les Catholiques comme chez les hérétiques, un temps de deuil & de triſteſſe. Le chant, les cérémonies, les ornements des autels, tout eſt alors lugubre dans l'égliſe. Les croix, les images des ſaints

Digitized by Google

ſont couvertes ; les autels ſont dépouillés de leurs bouquets de fleurs & d'autres ornements qui les décorent. L'Egliſe eſt plongée dans la déſolation & dans les larmes. La pénitence, les auſtérités, les prieres redoublent pendant ces ſaints jours. Communément les Chrétiens paroiſſent plus fervents & plus dévots. C'eſt peut-être le ſeul temps de l'année qui nous retrace quelque légere image de ces heureux ſiécles de la primitive Egliſe, où la pénitence, la dévotion, la vraie piété, étoient en honneur.

SEMAINIER. On appelle ainſi, dans les monaſteres & dans les chapitres, celui des religieux, ou des chanoines, qui eſt chargé de faire l'office pendant la ſemaine, & qui doit aſſiſter à toutes les heures.

SEMENTINES : fêtes que les Romains célébroient, tous les ans, dans le temple de la Terre, au mois de Janvier, au commencement des ſemailles, afin d'attirer la protection des dieux ſur leurs terres.

SÉMICA *ou* IMPOSITION DES MAINS. C'eſt le nom que donnent les Juifs modernes à la cérémonie qui ſe pratiquoit autrefois, lorſque quelqu'un étoit reçu au nombre des docteurs ou anciens. Le chef du ſanhédrin, ou ſeulement un autre ancien, impoſoit les mains au candidat, en prononçant quelques paroles.

SÉMINAIRE : maiſon ou communauté, dans laquelle ceux qui ſe deſtinent à l'état eccléſiaſtique ſont inſtruits de ce qui concerne les fonctions de leur miniſtere.

1. Les eccléſiaſtiques qui ont commis quelque faute ſcandaleuſe, ſont envoyés, par leur évêque, dans le ſéminaire, afin qu'ils puiſſent reprendre, dans cette ſainte maiſon, l'eſprit de leur état. Pluſieurs miniſtres pieux & fervents s'y retirent quelquefois volontairement, pour s'y recueillir pendant un certain temps. C'eſt au concile de Trente que l'inſtitution des ſéminaires doit ſon origine. L'évêque eſt ſeul chargé du réglement de ces maiſons, & c'eſt à lui qu'il appartient de choiſir ceux qui doivent les gouverner ſous ſes ordres.

2. Les Mexicains avoient une eſpece de ſéminaire, où les filles étoient élevées dans la pratique des auſtérités

Digitized by Google

religieuſes. On les y enfermoit dès l'âge de douze à treize ans, ſous la conduite d'une ſupérieure qui avoit ſoin de les former à la vertu. Tant qu'elles demeuroient dans cet aſyle, elles étoient obligées d'avoir la tête raſée & de garder leur virginité. S'il arrivoit qu'elles violaſſent cette derniere obligation, ce qui étoit aſſez difficile, elles étoient punies de mort. Leurs occupations n'avoient pour but que le ſervice des dieux. Elles étoient chargées d'entretenir la propreté dans les temples, de préparer les viandes qui devoient être offertes aux idoles, de travailler aux divers ornements deſtinés à parer les temples. Elles ſe rendoient à minuit dans une chapelle particuliere du temple, où elles ſe donnoient des coups de lancette en différentes parties du corps, & ſe frottoient le viſage avec le ſang qui en couloit. Elles ne ſortoient de leur retraite que lorſque leurs parents avoient trouvé un parti convenable pour les établir dans le monde.

Il y avoit auſſi un pareil ſéminaire deſtiné à l'éducation des jeunes gens; mais on les enfermoit de meilleure heure, & ſouvent dès l'âge de ſept à huit ans. Ces jeunes gens avoient les cheveux raſés ſur le devant de la tête; mais, ſur le derriere, ils pendoient juſqu'aux épaules. Ils vivoient, comme des religieux, ſous une diſcipline très-auſtere. On ne ſe contentoit pas de les former à la piété. Comme ils n'étoient pas deſtinés à demeurer toute leur vie dans cette retraite, on les inſtruiſoit de tout ce qu'il eſt convenable de ſçavoir dans le monde: on exerçoit en même temps leur eſprit & leur corps. On trouvoit dans ces colleges, dit l'auteur de l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique*, des maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adoleſcence, & d'autres enfin pour la jeuneſſe. Les maîtres avoient l'autorité & la conſidération des miniſtres du prince; & c'étoit avec juſtice, puiſqu'ils enſeignoient les fondements de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la république. On commençoit par apprendre aux enfants à déchiffrer les caracteres & les figures dont ils compoſoient leurs écrits; & l'on exerçoit leur mémoire, en leur faiſant

Digitized by Google

retenir toutes les chanſons hiſtoriques qui contenoient les grandes actions de leurs ancêtres, & les louanges de leurs dieux. Ils paſſoient de-là à une autre claſſe, où on leur enſeignoit la modeſtie, la civilité, &, ſelon quelques auteurs, juſqu'à une maniere réglée de marcher & d'agir. Les maîtres de cette claſſe étoient plus qualifiés que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui ſouffre qu'on corrige ſes défauts & qu'on émouſſe ſes paſſions. En même temps que leur eſprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obéiſſance, leur corps ſe fortifioit, & ils paſſoient à la troiſieme claſſe, où ils ſe rendoient adroits aux exercices les plus violents. C'eſt-là qu'ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux & à lutter; qu'ils ſe faiſoient des défis au ſaut, à la courſe, & qu'ils apprenoient à manier des armes, à s'eſcrimer de l'épée ou de la maſſue, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & juſteſſe. On leur faiſoit ſouffrir la faim & la ſoif. Ils avoient des temps deſtinés à reſter aux injures de l'air & des ſaiſons, juſqu'à ce qu'ils retournaſſent habiles & entendus dans la maiſon de leurs peres, afin d'être appliqués, ſuivant la connoiſſance que leurs maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la religion. La nobleſſe avoit le choix de ces trois profeſſions également conſidérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davantage ſa fortune.... Ceux que l'inclination portoit à la guerre, paſſoient, au ſortir des ſéminaires, par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoient à l'armée, afin qu'ils appriſſent ce qu'ils avoient à ſouffrir en campagne, & qu'ils connuſſent, à l'épreuve, à quoi ils s'engageoient avant que de prendre le rang de ſoldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de tamene, ou de porte-faix; portant leur bagage ſur l'épaule, entre les autres, afin de mortifier leur orgueil, & de les accoutumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentifs qui changeoit de couleur à la vue de l'ennemi, ou qui ne ſe ſignaloit pas par quelqu'action de valeur, n'étoit point reçu dans les

Digitized by Google

troupes. C'eſt pourquoi ils tiroient des ſervices conſidérables de ces novices, pendant le temps de leur épreuve, parce que chacun cherchoit à ſe diſtinguer par quelqu'exploit, en ſe jettant tête baiſſée dans les plus grands périls.

Le même auteur nous apprend que la religion ſe mêloit aux divertiſſements mêmes des jeunes Mexicains. Le lieu où ils jouoient étoit toujours ſitué auprès de quelque temple. Un prêtre préſidoit à leurs jeux. Leur principal amuſement étoit le jeu de la balle. « Les » prêtres y aſſiſtoient, dit l'auteur cité, avec le dieu » de la balle; &, après l'avoir placé à ſon aiſe, ils » conjuroient le tripot par de certaines cérémonies, » afin de corriger les haſards du jeu. »

Les Eſpagnols trouverent chez les Indiens qui habitoient la vallée de Tunia, dans l'Amérique méridionale, des maiſons publiques, auxquelles on peut donner le nom de *ſéminaires*, où les jeunes gens de l'un & l'autre ſexe étoient inſtruits dans la religion & dans la morale.

SEMI-PÉLAGIENS: hérétiques du cinquieme ſiécle, ainſi appellés, parce qu'ils n'admettoient qu'une partie des erreurs de Pélage, & rejettoient l'autre. Ils avouoient l'exiſtence du péché originel, & la néceſſité de la grace; mais en même temps ils ſoutenoient que l'homme pouvoit faire les premiers pas ſans cette grace, c'eſt-à-dire que ſans elle il pouvoit, par exemple, deſirer de faire le bien, & mériter par ſes propres forces la premiere grace néceſſaire au ſalut; qu'ainſi le commencement du ſalut dépendoit de la volonté de l'homme: opinion erronée & contraire à celle de l'Egliſe, qui veut qu'il vienne de Dieu: auſſi n'a-t-elle pas été plus ménagée par les conciles, que celle des Pélagiens.

SÉPARATISTES. Ce nom fut donné, en Angleterre, à ceux qui ne voulurent pas ſe conformer aux réglements d'Edouard, d'Elizabeth & de Jacques, touchant l'Egliſe Anglicane, & qui firent une égliſe à part. Ce ſont les mêmes qui furent appellés PURI-

Digitized by Google

TAINS, NON-CONFORMISTES, PRESBYTÉRIENS. *Voyez ces articles.*

SÉPHARITES : sectaires Mahométans, qui prétendent que Dieu a, comme les hommes, une figure visible & des sens ; que cette figure est composée de parties corporelles & spirituelles. Ils ajoutent que les organes de ce corps de Dieu ne sont point sujets à la corruption.

SÉPHIRA, & au pluriel SÉPHIROTH : terme de la cabale Judaïque, qui a plusieurs sens. Il signifie, ou Nombre, ou Dénombrement, ou Splendeur, Clarté, Eclat. Les rabbins cabalistes s'en servent pour désigner les attributs de Dieu, dont ils font une espece d'arbre, semblable à l'arbre de Porphyre de nos philosophes. Ils distinguent dix Séphiroth. Ils appellent la premiere, Couronne suprême ; la seconde, Sagesse ; la troisieme, Intelligence ; la quatrieme, Magnificence, Grandeur ; la cinquieme, Force ; la sixieme, Beauté ; la septieme, Victoire, Triomphe ou Eternité ; la huitieme, Gloire ; la neuvieme, Fondement ; & la dixieme, Regne, Empire. Ces dix Séphiroth répondent aux dix noms de Dieu, dans l'ordre que voici. *Elieh, Jah, Jehovah, Elohim, Elohah, Elohim-Jehovah, Jehovah-Tsebaoth, Elohim-Tsebaoth, Elohhai, Adonaï.*

SEPTANTE : (*version des*) fameuse version grecque de l'Ecriture, que Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, fit faire par soixante-douze Juifs, 277 ans avant Jesus-Christ. Ces soixante-douze Juifs étoient des hommes sçavants en grec & en hébreu, choisis exprès dans toutes les tribus du peuple Juif. Ils furent envoyés par le souverain pontife Eléazar au roi d'Egypte, qui desiroit avoir une traduction grecque des Livres des Juifs. Quelques Peres rapportent que ces soixante-douze interpretes furent enfermés par l'ordre de Ptolémée, chacun dans une chambre en particulier, où ils travaillerent séparément ; que l'on conféra ensuite leurs traductions les unes avec les autres, & qu'on les trouva entiérement conformes. Mais les

Digitized by Google

anciens auteurs, qui ont parlé de la verſion des Septante, tels qu'Ariſtée, Philon, Joſephe, ne font aucune mention de ces faits, que S. Auguſtin & S. Jérôme regardent comme fabuleux. Ariſtée, dans ſon *Hiſtoire de la Verſion des Septante*, dit même expreſſément, que les interpretes Juifs la firent en conférant enſemble. Quoique la traduction grecque de tous les Livres de l'ancien Teſtament porte le nom de Verſion des Septante, il eſt cependant plus que probable que les Septante n'ont traduit que le Pentateuque, c'eſt-à-dire, que les cinq livres de Moyſe. C'eſt dans la *Verſion des Septante* que les Gentils ont puiſé la premiere connoiſſance du Meſſie. Ils y ont trouvé des preuves ſans replique de la vérité de la Religion Chrétienne. Ces prophéties, dont ils voyoient l'accompliſſement dans la perſonne de Jeſus-Chriſt, ne pouvoient leur paroître ſuſpectes ni concertées, puiſqu'il y avoit plus de deux cents ans qu'ils les liſoient dans leur propre langue. Si l'on en excepte la Verſion ſyriaque de l'Ecriture, toutes les autres qui ſe liſoient dans les diverſes Egliſes du monde, comme l'arabique, l'éthiopique, l'arménienne, & l'ancienne verſion latine, appellée *italique*, ont été faites ſur celle des Septante. Aujourd'hui l'Egliſe Grecque n'en a point d'autre. Cette verſion eſt d'une grande autorité: les apôtres en ont ſouvent emprunté les paſſages de l'ancien Teſtament qu'ils citoient. Les peres & les docteurs de l'Egliſe en ont fait un grand uſage; & quelques grands hommes l'ont même préférée au texte hébreu.

SEPTUAGÉSIME, du latin *ſeptuageſimus*, ſoixante-dixieme. On appelle ainſi, dans l'Egliſe Catholique, le dimanche qui tombe neuf ſemaines ou ſoixante-dix jours avant l'octave de Pâques.

SÉPULCRE. (*ſaint*.) *Voyez* CALVAIRE, FEU NOUVEAU.

Chanoines du Saint-Sépulcre, ordre religieux, qui fut ſupprimé, en 1459, par le pape Pie II. Cependant il en reſte encore quelques maiſons en Pologne & en Sicile.

Digitized by Google

Il y a auſſi des chanoines réguliers du Saint-Sépulcre en France, en Eſpagne & en Allemagne.

Chevaliers du Saint-Sépulcre : ordre militaire, établi dans la Paleſtine, & réuni enſuite à celui de S. Jean de Jéruſalem.

SÉPULTURE : action par laquelle on enſevelit un mort. Les anciens ont mis en uſage différentes ſortes de ſépultures. Les uns enterroient les corps ; & il paroît que c'eſt le genre de ſépulture le plus ancien & le plus naturel. La coutume de brûler les corps s'introduiſit enſuite. Les Egyptiens & quelques autres peuples étoient dans l'uſage de les embaumer, & de les enfermer dans des coffres de pierre ou de bois. *Voyez* FUNÉRAILLES.

SÉRAPHIN : ange de la premiere hiérarchie des eſprits céleſtes. Le mot *Séraphin* ſignifie en hébreu *ardent*, *enflammé d'amour*, parce que les Séraphins, qui ſont les plus proches du trône de Dieu, ſont auſſi les plus enflammés de l'amour divin.

SÉRAPIS : dieu des Egyptiens, qui tantôt étoit Jupiter, tantôt le Soleil, tantôt Pluton. Le ſymbole ordinaire de ce dieu imaginaire étoit une eſpece de panier ou de boiſſeau ſur la tête. Il préſidoit à la médecine ; & on l'invoquoit particuliérement pour la guériſon des maladies. Son temple le plus célebre & le plus fréquenté étoit à Canope.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gai, dans toute la religion payenne, que les pélerinages qui ſe faiſoient à Sérapis. « Vers le temps de certaines fêtes, dit-il, on ne ſçauroit croire la multitude de gens qui deſcendent ſur un canal d'Alexandrie à Canope, où eſt le temple de Sérapis. Jour & nuit, ce ne ſont que bateaux pleins d'hommes & de femmes qui chantent & qui danſent avec toute la liberté imaginable. A Canope, il y a ſur le canal une infinité d'hôtelleries, qui ſervent à retirer les voyageurs, & à favoriſer leurs divertiſſements.

Le temple de Sérapis, le plus fameux de toute l'Egypte, fut détruit par Théodoſe. Le ſophiſte Eunapius, payen, paroît avoir eu grand regret à ce temple, & nous en décrit la fin malheureuſe, avec aſſez de bile.

Digitized by Google

Il dit que des gens, qui n'avoient jamais entendu parler de la guerre, ſe trouverent pourtant fort vaillants contre les pierres de ce temple, & principalement contre les riches offrandes dont il étoit plein ; que dans ces lieux on y plaça des moines, gens infâmes & inutiles, qui, pourvu qu'ils euſſent un habit noir & mal-propre, prenoient une autorité tyrannique ſur l'eſprit des peuples, & que ces moines, au lieu des dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raiſon, donnoient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, qu'on avoit ſalées, afin de les conſerver. C'eſt ainſi que cet impie traite les moines & les reliques. Il falloit que la licence fût encore bien grande, du temps qu'on écrivoit de pareilles choſes ſur la religion des empereurs.

Ruffin nous marque qu'on trouva le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts, & de machines diſpoſées pour les fourberies des prêtres. Il nous apprend, entr'autres choſes, qu'il y avoit, à l'orient du temple, une petite fenêtre par où entroit, à certain jour, un rayon de ſoleil qui alloit donner ſur la bouche de Sérapis. Dans le même temps, on apportoit un ſimulacre du ſoleil, qui étoit de fer, & qui, étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevoit vers Sérapis. Alors on diſoit que le Soleil ſaluoit ce dieu ; mais, quand le ſimulacre de fer retomboit, & que le rayon ſe retiroit de deſſus la bouche de Sérapis, le Soleil lui avoit aſſez fait ſa cour, & il alloit à ſes affaires *.

Sérapis fut auſſi honoré chez les Grecs & chez les Romains. Il avoit un temple à Rome dans le cirque de Flaminius ; mais les abus que le culte de ce dieu occaſionna porterent le ſénat à l'abolir.

SERMENT : acte de religion par lequel on prend dieu à témoin de la vérité de quelqu'affirmation.

« 1. Les Iſraélites, dit M. Fleury, étoient fort religieux à obſerver leurs ſerments. . . . Joſué garda la promeſſe qu'il avoit faite aux Gabaonites, quoiqu'elle fût fondée ſur une tromperie manifeſte, parce qu'il leur

* *Fontenelle*, Hiſtoire des Oracles.

Digitized by Google

avoit juré au nom du Seigneur. Saül voulut faire mourir ſon fils Jonathas, pour avoir violé la défenſe qu'il avoit faite avec ſerment, quoique Jonathas n'eût péché que par ignorance. On en voit encore d'autres exemples. Ils tenoient très-ſérieuſement ces promeſſes ſi ſolemnelles, & ne ſe donnoient aucune liberté de les interpréter. C'étoit un acte de religion que de jurer au nom de Dieu, puiſque ce ſerment diſtinguoit les Iſraélites de ceux qui juroient au nom des faux dieux; ce qu'il faut entendre des ſerments légitimes & néceſſaires, comme ceux qui ſe font en juſtice. »

2. Le ſecond précepte du Décalogue défend de prendre en vain le nom de Dieu. Jeſus-Chriſt, dans l'Evangile, défend auſſi de jurer par les créatures, ſans une juſte raiſon. Le ſerment, pour être légitime, ne doit être fait que pour découvrir la vérité, dans un cas important. On eſt obligé d'accomplir ſon ſerment, ſi la choſe promiſe eſt juſte, raiſonnable & poſſible; ſinon, l'obligation ceſſe. Les anciens payens juroient par leurs fauſſes divinités. Les Romains employoient ſur-tout, dans leurs ſerments, les noms d'Hercule, de Caſtor & de Pollux. Suétone nous apprend que, ſous Jules-Céſar, ils commencerent à jurer par le ſalut & par le génie des empereurs. Caligula les força de jurer par le ſalut & la fortune de ſon cheval. On voit dans les anciens auteurs, qu'ils juroient quelquefois par le génie les uns des autres.

3. Voici quelles étoient chez les Scythes les cérémonies du ſerment. Ils ſe faiſoient une inciſion dans quelqu'endroit du corps, & laiſſoient couler leur ſang dans un vaiſſeau plein de vin; puis ils y trempoient la pointe d'un dard ou d'un cimeterre, & en buvoient un trait; après quoi ils prononçoient leur ſerment, & prenoient à témoin tous les ſpectateurs de l'engagement ſolemnel qu'ils contractoient.

4. Le roi des Romains, le jour de ſon couronnement à Aix-la-Chapelle, prête le ſerment ordinaire ſur le ſang de S. Etienne.

5. Si l'on en croit Schæffer, auteur de l'Hiſtoire de la Laponie, lorſque les Lapons veulent contracter un

Digitized by Google

engagement inviolable, ils se dépouillent tout nus jusqu'à la ceinture; &, dans cet état, ils s'écrient qu'ils veulent que tous les diables les emportent, eux, leurs femmes, leurs enfants, & leurs rennes, s'ils manquent jamais à leur parole.

6. Le roi du Pégu, ayant conclu une alliance avec les Portugais, fit tracer en lettres d'or les articles du traité, en langage portugais & péguan. L'écrit fut ensuite jetté dans un feu composé de feuilles d'un arbre odoriférant; &, lorsqu'il fut entiérement consumé, un Talapoin, étendant les mains sur les cendres, jura, au nom du roi, d'être fidele à tous les articles du traité.

7. Lorsqu'un Siamois prête serment de fidélité à son souverain, il avale une certaine quantité d'eau, que les Talapoins ont consacrée, en prononçant dessus quelques imprécations. Lorsque des particuliers contractent entr'eux quelqu'engagement, la forme de leur serment mutuel consiste à boire de l'eau-de-vie dans le même vase. Quand ils veulent employer un serment plus fort & plus solemnel, chacun d'eux se tire du sang, qu'ils mêlent, & dont ils boivent tous les deux quelques gouttes.

Au commencement de chaque année, tous les princes & les supérieurs des monasteres se rendent au palais de l'empereur, pour lui prêter serment de fidélité. » Ils prennent à témoins les grands dieux des cieux, & » tous ceux des soixante-six provinces de l'Empire; » les dieux d'Jozu, Fatzman, Ten-sin. Ils prient que » la vengeance de ces dieux, & celle du bras séculier » tombe sur eux, s'ils violent leur serment. » Les Japonois ont une espece de serment qui ne consiste point en des imprécations. Ils signent de leur sang ce qu'ils promettent; mais celui qui est infidele à un engagement contracté d'une maniere si solemnelle, est puni de mort.

8. Deux habitants de l'isle Formose, qui veulent contracter un engagement inviolable, rompent ensemble une paille. C'est leur serment le plus solemnel.

9. Les Banians sont, en général, d'une intégrité & d'une bonne foi sans reproche; & c'est les outrager sensiblement, que d'exiger deux d'autre serment que leur parole. Il poussent même la délicatesse si loin sur cet ar-

Digitized by Google

ticle, que souvent ils ont préféré d'être condamnés par les juges, plutôt que d'employer le serment pour prouver leur innocence. Cependant, lorsqu'une indispensable nécessité les contraint d'en venir à une extrémité si honteuse pour leur probité, ils étendent les mains sur une vache, animal sacré parmi eux, & se servent de cette formule : « Je consens qu'il m'arrive de me » nourrir de la chair de cet animal respectable, si, &c. » Tel est leur serment le plus solemnel.

10. Dans le royaume de Décan, on emploie une forme de serment bien différente. Ceux qui doivent jurer se placent au milieu d'un tas de cendres dont ils se jettent quelques poignées sur la tête. En faisant cette cérémonie, ils prononcent leur serment, & se croient engagés par-là de la maniere la plus sacrée & la plus inviolable.

11. Dans l'isle de Ceylan, les serments solemnels se font ordinairement dans les temples, à la face des dieux. Les habitants, dans leurs conversations, mêlent souvent, comme nous, plusieurs formules de serments, où l'habitude a plus de part que la bonne foi. Ils jurent par leur pere & mere, & par leurs enfants ; serment fort ordinaire aux anciens. Ils jurent aussi, quelquefois par leurs yeux, & plus souvent par leurs divinités. Dans ce pays, lorsqu'un homme est accusé d'avoir commis un vol, & que les preuves ne sont pas suffisantes, on l'admet à se purger par le serment; & voici en quoi consiste la cérémonie. L'accusé amene, devant le tribunal des juges, ses enfants, ou, s'il n'en a point, quelques-uns de ses plus proches parents. Il leur met des pierres sur la tête, en proférant cette imprécation : Si je suis coupable du crime dont on m'accuse, puissent mes enfants ou mes parents ne vivre qu'autant de jours que je leur mets de pierres sur la tête ! . . . « Après le ser- » ment, dit Ribeyro, les parties sont mises hors de » cour ; & chacun paye la moitié des frais. On est » persuadé que ce serment a tant de force, que, si l'on » juré faux, les enfants ou les parents meurent dans » le temps précis ; & l'on juge par-là de la vérité ou » de la fausseté du serment que le voleur a fait. »

Digitized by Google

12. Pendant le cours de la derniere lune ou du dernier mois de l'année, les principaux ſeigneurs du royaume de Tonquin renouvellent au roi le ſerment de fidélité. La cérémonie ſe fait ordinairement dans un temple. On égorge un poulet, dont on fait couler le ſang dans un baſſin rempli d'une eſpece de liqueur qu'ils nomment *arak*, & qui a du rapport avec notre eau-de-vie. Chacun des ſeigneurs, après avoir juré la fidélité au roi, boit un coup de cette liqueur, pour confirmer ſon ſerment. On ne dit pas par quelle raiſon le roi de Tonquin choiſit, pour cette cérémonie, un jour regardé dans le pays comme malheureux.

13. Les Patans, peuples de l'Inde, & ſur leſquels les Mogols ont fait la conquête de l'Indoſtan, conſervent une haine mortelle contre les uſurpateurs de leur pays, & ſe flattent de le recouvrer un jour. La plûpart ont continuellement à la bouche cette formule de ſerment : « Que je ne puiſſe jamais être roi de Delhi, ſi » cela n'eſt ainſi ! »

14. Lorſque les idolâtres des iſles Molucques veulent s'engager inviolablement, ils mettent de l'or, de la terre & une balle de plomb dans une écuelle remplie d'eau. Ils boivent de cette eau, après y avoir trempé la pointe d'une épée ou d'une fleche. Telle eſt la forme du ſerment le plus ſolemnel.

15. Chez les Tartares Oſtiakes, la ſolemnité du ſerment conſiſte à jurer ſur pluſieurs ſortes d'armes. Ces peuples ſont perſuadés que le parjure ne manque pas de périr par quelqu'une de ces armes qui ont reçu ſon ſerment.

Ils obſervent encore une autre cérémonie propre à maintenir la ſainteté du ſerment. On étend par terre une peau d'ours ſur laquelle on met une hache & un couteau ; puis on préſente un morceau de pain à celui qui doit jurer. Avant de le porter à ſa bouche, il prononce ſon ſerment, qu'il termine par ces paroles : « Que je ſois étouffé par ce morceau de pain ; que cet » ours me dévore, & que ma tête ſoit tranchée par » cette hache, ſi je ſuis jamais infidele à mes engage- » ments ! » En certaines occaſions, les mêmes peuples

Digitized by Google

prêtent leurs ſerments d'une autre maniere, qui nous paroîtroit tenir de la farce. Les deux parties ſe rendent devant une idole; & chacune à ſon tour coupe une portion du nez de la divinité, en diſant qu'il veut que l'on faſſe à ſon nez le même traitement avec le même couteau, ſi jamais il manque à ſa parole.

16. Oléarius rapporte que, dans la Livonie, « auprès de Riga, quand les payſans ſont obligés de » faire ſerment en juſtice, ils mettent une tourbe ſur la » tête, & prennent un bâton blanc à la main, pour » faire entendre qu'ils conſentent de ſécher comme cette » tourbe & ce bâton, s'il leur arrive de jurer à faux. »

17. Les Tartares Burates, qui habitent dans la Sibérie, ont un reſpect particulier pour une montagne fort élevée, qui eſt voiſine du lac de Baikal. Ils y offrent quelquefois des ſacrifices; mais ce lieu eſt ſpécialement deſtiné pour les ſerments. Les perſonnes qui veulent s'engager inviolablement montent ſur le ſommet de cette montagne, & là, jurent à haute voix de faire telle & telle choſe. Ces peuples s'imaginent que celui dont le ſerment n'eſt pas ſincere périt, en s'en retournant, avant d'être arrivé au pied de la montagne.

18. Les Indiens qui habitent les provinces de Darien & de Panama, dans l'Amérique méridionale, ont coutume d'arracher une dent aux priſonniers de guerre, avant de les ſacrifier à leurs dieux. Cette dent a quelque choſe de religieux. Lorſque ces Indiens veulent s'engager par un ſerment irrévocable, ils jurent par la dent.

19. Les habitants des royaumes de Bénin & d'Ardra, ſur la Côte des Eſclaves, en Afrique, ont coutume de jurer par la mer ou par leur ſouverain.

20. Lorſque les Negres de Guinée veulent donner une aſſurance de leur fidélité, ils frappent avec le viſage la poitrine, les bras & les pieds de celui avec lequel il s'engagent. Ils battent les mains, frappent la terre du pied, & accompagnent ces cérémonies de quelques paroles qu'ils répetent trois fois.

21. Voici la maniere dont les Negres de Cabo-de-

Digitized by Google

Monte contractent entr'eux un engagement. Ils boivent enſemble réciproquement le ſang de quelques poules ou poulets qu'ils ont égorgés, & en mangent la chair. Chacun emporte une partie des os, & les conſerve avec ſoin. S'il arrive que quelqu'un de ceux avec qui il s'eſt engagé, témoigne vouloir violer ſon ſerment, il lui envoie ces os pour lui en rappeller le ſouvenir.

22. Les Negres de Cabo-Formoſo & d'Amboſez, pour donner une preuve de leur fidélité, ſe font une inciſion au bras, & ſucent le ſang qui en découle.

Lorſque deux perſonnes veulent ſe donner une aſſurance réciproque de leur fidélité, elles ſe tirent du ſang de quelque partie du corps, en laiſſent tomber quelques gouttes dans un trou fait exprès dans la terre. Elles prennent enſuite un morceau de cette terre ſanglante, qu'elles pétriſſent entre leurs mains, & ſe le donnent mutuellement. L'engagement qu'elles contractent par cette cérémonie, eſt regardé comme ſacré.

23. Lorſque les Negres de la Côte d'Or veulent contracter entr'eux quelqu'engagement, ils boivent enſemble d'une certaine liqueur, & ſe diſent communément: « Pour confirmer cet accord, buvons, féti» che. » Ils ſe ſervent, en buvant, de cette formule: « Que le fétiche me faſſe mourir, ſi je manque à » quelque article de cette convention! » Tous ceux qui participent à l'engagement boivent également de la même liqueur. Si elle paſſe aiſément dans le goſier, c'eſt un gage de la ſincérité de celui qui boit. Mais, s'il a intention de manquer à ſa parole, la liqueur le fait enfler tout-à-coup, ou du moins lui cauſe une maladie de langueur qui le conduit au tombeau. La même cérémonie ſe pratique entre deux nations qui font alliance, & dont l'une s'engage, à prix d'argent, à donner du ſecours à l'autre. Les chefs des deux peuples, en buvant la boiſſon du ſerment, ont coutume de faire cette imprécation: « Puiſſe le fétiche nous » faire mourir, ſi nous ne vous aidons à pourſuivre » votre ennemi, & à l'exterminer entiérement, s'il

Digitized by Google

» eſt poſſible! » Mais ces ſortes d'imprécations ne ſont ſouvent que de vaines paroles ſur leſquelles il n'eſt pas sûr de compter. Pluſieurs, après avoir reçu l'argent, s'embaraſſent peu de donner le ſecours promis. Ils penſent que le prêtre, en la préſence duquel ils contractent l'engagement, peut les exempter de l'obligation qu'ils s'impoſent, comme il peut les punir s'ils y manquent. Mais les Negres, devenus ſages & défiants par l'expérience, avant de faire aucun accord, font toujours boire au prêtre la liqueur du ſerment, & veulent qu'il s'engage par ſerment à ne jamais diſpenſer aucune des parties de l'obligation qu'elle contracte; mais, dans ce cas-là même, le prêtre ruſé trouve ordinairement quelque prétexte pour violer ſon ſerment.

Ces peuples ont encore une autre maniere plus ſolemnelle & plus ſuperſtitieuſe de prêter leurs ſerments. Les parties ſe rendent devant l'idole particuliere d'un prêtre de la nation. Devant cette idole eſt un tonneau plein de toute ſorte d'ordures mêlées enſemble, telles que de la terre, du ſang, des cheveux, des os d'hommes & d'animaux, des plumes & de l'huile. Celui qui doit jurer ſe place devant l'idole; &, l'appellant par ſon nom, il lui fait un détail de la choſe à laquelle il s'engage, & lui demande qu'elle le puniſſe s'il eſt parjure. Il tourne enſuite autour du tonneau; &, reprenant la même place qu'il avoit occupée, il réitere la même formule de ſerment; après quoi, il fait encore un ſecond tour, & répete pour la troiſieme fois le même ſerment. Le prêtre lui frotte enſuite la tête, le ventre, les bras & les jambes, avec quelqu'un des ingrédients pris dans le tonneau, qu'il tient enſuite ſuſpendu ſur ſa tête, & qu'il tourne trois fois. Il lui coupe encore les ongles à un doigt de chaque main & de chaque pied, avec un toupet de cheveux. Il jette ces excréments dans le tonneau, & termine ainſi cette bizarre cérémonie.

SERMON: diſcours chrétien, prononcé en chaire dans une égliſe, pour inſtruire le peuple des myſteres de la foi & des vertus morales.

1. Dans

Digitized by Google

1. Dans la primitive Eglise, toutes les fois que l'évêque offroit le saint sacrifice, il avoit coutume de faire un sermon au peuple, après la lecture de l'Ecriture sainte. Ce sermon n'étoit communément que l'explication de ce qui avoit été lu; c'est ce que nous appellons HOMÉLIES. (*Voyez cet article.*) « Nos prédicateurs, dit M. Fleury, trouvent la plûpart des sermons des Peres bien éloignés de l'idée de prédication qu'ils se sont formée. Ils sont simples, sans art qui paroisse, sans division, sans raisonnements subtils, sans érudition curieuse, quelques-uns sans mouvements, la plûpart fort courts. Il est vrai que ces saints évêques ne prétendoient point être orateurs, ni faire des harangues. Ils prétendoient parler familiérement, comme des peres à leurs enfants, & des maîtres à leurs disciples. Ils cherchoient à instruire en expliquant l'Écriture, non par la critique & par les recherches curieuses, comme les grammairiens expliquoient Homere ou Virgile dans les écoles, mais par la tradition des Peres, pour la confirmation de la foi & la correction des mœurs. Ils cherchoient à émouvoir, non pas tant par la véhémence des figures & l'effort de la déclamation, que par la grandeur des vérités qu'ils prêchoient; par l'autorité de leurs charges, leur sainteté personnelle, leur charité. Souvent ils parloient sur le champ, comme il paroît par S. Augustin, qui traitoit quelquefois un autre sujet que celui qu'il s'étoit proposé; mais ils ne manquoient pas de copistes pour recueillir leurs sermons par l'art des notes.

« Ils proportionnoient leur style à la portée de leurs auditeurs. Les sermons de S. Augustin sont les plus simples de ses ouvrages: le style en est bien plus coupé & plus facile que celui de ses lettres, parce qu'il prêchoit dans une petite ville, à des mariniers, des laboureurs, des marchands. Au contraire, S. Cyprien, S. Ambroise, S. Léon, qui prêchoient dans de grandes villes, parlent avec plus de pompe & avec plus d'ornements; mais leurs styles sont différents, suivant leur génie particulier & le goût de leurs siécles.

Digitized by Google

« Comme ces saints ne regardoient ni réputation ni autre intérêt temporel, leur unique but étoit de convertir; & ils ne croyoient avoir rien fait, s'ils ne voyoient quelque changement très-sensible. Ainsi S. Augustin entreprit d'abolir la coutume de faire, aux fêtes des martyrs, des repas publics, qui dégénéroient en débauches; &, quelqu'invétérée que fût cette coutume, il l'abolit, en montrant au peuple les textes formels de l'Écriture qui condamnent les excès de bouche, & les exhortant avec larmes, pendant deux jours de suite, jusqu'à ce qu'il les eut persuadés. Aussi la grande éloquence, comme il le dit lui-même, n'est pas celle qui excite des acclamations, mais celle qui impose silence & tire des larmes. Il n'étoit point à craindre qu'en une même église, on enseignât des doctrines différentes, puisqu'il n'y avoit point d'autre prédicateur ni d'autre docteur que l'évêque ou un prêtre qu'il avoit choisi, & qui ne parloit que par son ordre, & d'ordinaire en sa présence.

« Pendant le sermon, l'Église étoit ouverte à tout le monde, même aux infideles; d'où vient que les Peres y gardoient exactement le secret des mysteres, pour n'en point parler, ou seulemennt par énigmes: de-là vient aussi qu'il y a souvent dans leurs sermons des discours adressés aux payens pour les attirer à la foi. Durant les lectures & les instructions, le peuple étoit assis par ordre, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; &, pour être plus séparées, elles montoient aux galeries hautes, s'il y en avoit. Les personnes âgées étoient au premier rang. Les peres & meres tenoient devant eux les petits enfants; car on les menoit à l'église, pourvu qu'ils fussent baptisés. Les jeunes gens demeuroient debout, quand les places étoient remplies. Il y avoit des diacres continuellemeut appliqués à faire observer cet ordre, & à prendre garde que chacun fût attentif, à ne souffrir personne sommeiller, rire, parler à l'oreille, ou faire quelque signe à un autre, en un mot, à procurer par-tout le silence & la modestie. En Afrique, le peuple écoutoit debout toutes les instructions, au

Digitized by Google

rapport de S. Auguſtin, qui toutefois approuve davantage la coutume des égliſes qu'il nomme delà la mer, où les auditeurs étoient aſſis.

Selon l'uſage préſent, afin que le prédicateur puiſſe être vu & entendu plus aiſément de tout le monde, il monte dans une chaire élevée, conſtruite pour cet uſage dans chaque égliſe. Après l'exorde de ſon diſcours, il ſe met à genoux, avec tous les auditeurs, & récite l'*Ave Maria*, pour implorer les lumieres de la ſainte Vierge. Le Vendredi ſaint, il ſubſtitue à l'*Ave Maria* une priere à la croix. Les ſermons ſe font ordinairement les dimanches & les fêtes, avant ou après les vêpres; mais ils ſont beaucoup plus fréquents pendant l'Avent & le Carême.

2. Le miniſtere de la prédication, chez les Juifs modernes, eſt commun à tout le monde. Le dernier des fideles peut s'ériger en prédicateur. Lorſque tous les aſſiſtants ſont aſſis tranquillement dans la ſynagogue, celui d'entr'eux que le zele anime s'approche du pupitre, ſur lequel il s'appuie, & commence ſon diſcours par la lecture d'un verſet de l'Écriture ſainte, qu'on appelle *noze*, c'eſt-à-dire *le ſujet*. Il y joint une ſentence des docteurs, nommée *maamor*. L'explication de ces deux textes fait la matiere de ſon ſermon, qui eſt toujours en langue vulgaire du pays. On ne prêche ordinairement que le jour du ſabbat & des grandes fêtes. Les autres jours, on ne fait dans la ſynagogue aucun diſcours public, ſi ce n'eſt l'oraiſon funebre de quelque illuſtre chef de famille.

3. Le ſon d'une cloche avertit les fideles Japonois de ſe rendre au ſermon. Le prédicateur eſt élevé dans une chaire qui reſſemble à celles que l'on voit dans les égliſes catholiques. A coté de lui, eſt placée la ſtatue du dieu tutélaire de la ſecte dont il fait profeſſion, ou du couvent qu'il habite. Deux lampes brûlent aux deux côtés de la chaire. Les novices du couvent ſont placés ſur une eſpece d'eſtrade, un peu au-deſſous de la chaire. Les uns ſont aſſis, les autres debout. Le prédicateur a la tête couverte d'un vaſte chapeau qui a la forme d'un paraſol; & dans ſa main

Digitized by Google

il tient un éventail. Après avoir resté quelque temps enseveli dans une méditation profonde, il sonne une petite clochette pour avertir ses auditeurs qu'il va commencer, & pour leur recommander l'attention. Prenant ensuite un livre qui renferme la morale de sa secte, il en lit un article dont l'explication fait la matiere de son discours. Le grand point que les prédicateurs Japonois ne perdent jamais de vue, c'est l'obligation imposée à tous les fideles de faire du bien aux couvents & aux moines. Le sermon étant fini, on sonne une cloche qui avertit les auditeurs de se mettre à genoux pour prier. La même chose se pratique au commencement du sermon.

4. Lorsque la principale riviere de Siam commence à se déborder, comme elle a coutume de faire tous les ans, les Talapoins commencent alors à prêcher le peuple, & leurs prédications ne cessent qu'avec l'inondation. Ce temps est pour les Siamois ce qu'est parmi nous le Carême. Depuis six heures du matin, jusqu'à l'heure du dîner, & depuis une heure après-midi, jusqu'à cinq du soir, des moines zélés ne cessent d'annoncer successivement au peuple leur doctrine. Leur zele sur ce point n'est pas tout-à-fait désintéressé. Un des grands points de leur morale c'est la charité envers les moines; & leurs sermons, plus efficaces que ceux de nos prédicateurs, ont l'art de délier la bourse des auditeurs. Un fauteuil élevé sert de chaire au prédicateur Talapoin. Il est assis dans ce fauteuil, les jambes croisées. Tous les auditeurs étant réunis & gardant le silence, il commence par lire gravement, & à haute voix, une des sentences de *Sommona-codom*, qui doit servir de texte à son discours. Après la lecture de cette sentence, tous les auditeurs s'inclinent profondément, & s'écrient d'une voix unanime: « Parole de Dieu, vérité toute pure! » Ce suffrage préliminaire encourage l'orateur, qui entre aussi-tôt dans l'explication de son texte, & en tire les instructions relatives au sujet.

5. Les Talapoins du royaume de Laos ne font aucun geste en prêchant. Ils ont les bras croisés sur l'es-

Digitized by Google

tomac, les yeux modeſtement baiſſés, & ſe tiennent debout, immobiles comme des ſtatues. Leurs ſermons roulent ſur les cinq préceptes de leur loi, qui ſont les mêmes que ceux des Talapoins de Siam. Ils enſeignent qu'il n'y a qu'un ſeul moyen de ſe diſpenſer de l'obſervation de ces préceptes, qui eſt de faire d'abondantes aumônes aux Talapoins. C'eſt le grand point auquel ſe rapportent toutes leurs prédications; ſemblables en cela à tous les prêtres & moines des peuples idolâtres.

6. Tous les lundis, les Talapoins du Pégu vont, le matin, dans les rues éveiller le peuple au ſon d'une cloche, ou d'un baſſin de fer ſur lequel ils frappent. A ce ſignal, les habitants s'aſſemblent pour entendre le ſermon. Les Talapoins prêchent ordinairement ſur les préceptes de la loi naturelle, dont ils recommandent l'obſervation à leurs auditeurs. Ils les exhortent ſurtout à la charité, qu'ils regardent comme la principale des vertus. Mais ils ne mêlent jamais dans leurs diſcours aucune diſcuſſion ſur les dogmes, & s'attachent plus à inſtruire le peuple de ce qu'il doit faire, que de ce qu'il doit croire.

SERPENT. 1. Cet animal fut autrefois un des principaux objets de la ſuperſtition des payens, qui le regardoient comme un être utile, & lui rendoient une eſpece de culte. Un auteur moderne, recherchant quelle avoit pu être la cauſe de la vénération des peuples pour le ſerpent, en rapporte les raiſons ſuivantes.

« Moyſe dit, dans la Geneſe, chap. 2, ℣. 19, que la nature & les propriétés de chaque animal étoient renfermées dans la ſignification du nom qu'Adam lui donna: or le mot hébreu *hévah* ſignifiant également un ſerpent & la vie, on en conclut qu'il y avoit dans les ſerpents un principe de vie, bien ſupérieur à celui des autres êtres. Il eſt encore dit dans la Geneſe, chap. 1, ℣. 25, & chap. 7, ℣. 28, que Dieu, après avoir créé tous les reptiles, vit que cela eſt bon, & que, dans la ſuite, il commanda à Noé de les recevoir dans l'arche, afin d'en conſerver l'eſpece. On en conclut encore qu'il falloit donc qu'il y eût dans les ſerpents

Digitized by Google

quelques excellentes propriétés ; & l'on s'imagina que, comme les poisons, dans le regne végétal & minéral, deviennent, en les corrigeant, des remedes salutaires, de même aussi les serpents, dans le regne animal, pouvoient fournir des sucs très-vivifiants, & capables de redonner au sang toute la force & l'activité que l'âge lui avoit fait perdre. La prévention pour les serpents s'étant ainsi établie, l'homme, quand il commença de tomber dans l'idolatrie, ne manqua pas de leur accorder les honneurs divins. »

Le même auteur donne une autre raison du culte rendu aux serpents. « Un homme cher à sa patrie mouroit : on alloit pleurer, prier & le consulter sur sa tombe ; on y portoit & on y laissoit, suivant l'usage, du lait, du miel & des gâteaux. Un serpent, reveillé par le bruit, sortoit de cette tombe, & goûtoit à ces oblations mortuaires. On croyoit que c'étoit l'ame du défunt qui apparoissoit sous cette forme ; &, lorsque sa famille & ses compatriotes lui élevoient une statue, ils ne manquoient pas d'y joindre la figure. La fourberie des prêtres aidoit encore à cette superstition : ils sçavoient que les couleuvres, dont le peuple croit la piquure mortelle, n'ont point de vénin ; ils en prenoient, les apprivoisoient, les caressoient, & persuadoient aux peuples que c'étoient des génies qui, sous cette forme, venoient leur communiquer la connoissance des simples & des plantes médicinales.

2. Les anciens Egyptiens employoient le serpent dans tous leurs symboles. Cet animal faisoit partie de la coëffure d'Isis. Le cercle dont ces peuples se servoient pour désigner l'Etre suprême, étoit toujours accompagné d'un ou de deux serpents. Le sceptre d'Osiris étoit entortillé d'un serpent. Souvent ils désignoient Horus par la seule peinture d'une tête humaine, unie avec un serpent. En un mot, cet animal étoit un des principaux attributs de toutes leurs divinités. Ils donnoient des ailes & une tête d'épervier au serpent, lorsqu'ils l'employoient pour représenter l'Etre suprême. Un serpent qui se mord la queue, étoit pour eux le symbole de la nature. Dans quelques-unes de leurs

Digitized by Google

fêtes, on portoit un ſerpent enfermé dans un coffre.

3. Le ſerpent n'étoit pas moins en honneur chez les Grecs & chez les Romains. Dans Epidaure, ville de Crete, on rendoit à ce reptile un culte particulier. Les Athéniens en conſervoient toujours un en vie, comme le protecteur de leur ville. On attribua aux ſerpents une vertu prophétique. On obſervoit religieuſement la ſortie, la rentrée, les plis, les allées & venues de ces animaux, comme des ſignes de la volonté des dieux. On voit, dans l'Enéide, qu'Anchiſe, devenu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à ſon fils combien ſa piété & ſes ſacrifices lui ſont agréables, qu'en envoyant un grand ſerpent qui goûte aux oblations mortuaires, & qui ſe renferme enſuite dans ſon tombeau. Ce ſont deux ſerpents qui annoncent devant Troye la colere de Minerve, & ſe retirent ſous ſon caſque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux ſerpents & à leurs prophéties, qu'on en nourriſſoit exprès pour cet emploi; &, en les rendant familiers, on étoit à portée des prophetes & des prédictions.

Près de Lavinium, il y avoit un bois ſacré où l'on nourriſſoit des ſerpents. De jeunes filles étoient chargées de leur faire des gâteaux de farine & de miel, & de les leur porter. Si l'un de ces ſerpents ne mangeoit pas ſon gâteau avec un certain appétit, ou s'il paroiſſoit languiſſant & malade après l'avoir mangé, c'étoit une preuve que celle qui avoit fait ce gâteau avoit perdu ſa virginité.

Les Romains firent venir d'Epidaure un ſerpent qu'ils prirent pour Eſculape, dieu de la médecine, & auquel ils donnerent une place dans leur Panthéon. *Voyez* ESCULAPE.

4. Le culte des ſerpents étoit autrefois établi chez les peuples de Lithuanie, d'Eſtonie, de Livonie, de Pruſſe, de Courlande & de Samogitie. On leur préparoit un repas, & des enchanteurs les invitoient à venir faire honneur au feſtin. Si les ſerpents ſortoient de leurs retraites, & venoient manger les mets qu'on leur offroit, la joie étoit univerſelle, & chacun ne ſe promettoit que du bonheur; mais ſi les ſerpents ré-

Digitized by Google

ſiſtoient à tous les charmes & à toutes les prieres, & s'obſtinoient à ne point ſe montrer, c'étoit un préſage très-fâcheux. Les payſans de la Lithuanie, de la Samogitie & de la Livonie conſervent encore aujourd'hui quelques traces de cette ſuperſtition. Les Ruſſes n'en ont pas été exempts. Oléarius rapporte que, voyageant avec quelques Ruſſes, ſes compagnons de voyage, à l'aſpect de deux couleuvres rouges, témoignerent une grande joie, diſant que c'étoit un heureux préſage que leur envoyoit S. Nicolas. Les payſans des environs de Wilna, en Lithuanie, rendoient encore, dans le ſeizieme ſiécle, une eſpece de culte religieux aux ſerpents. Hartknoch, auteur Allemand, dit que les payſans Lithuaniens avoient coutume de nourrir dans leurs maiſons, des ſerpents, deſquels ils faiſoient dépendre la proſpérité de leur famille. Les payſans de Livonie regardent ces reptiles comme les dieux tutélaires de leurs troupeaux, & leur préſentent du lait, en maniere d'offrande.

5. Les ſerpents & les couleuvres ſont en grande vénération chez les Indiens, qui regardent ces reptiles comme autant de génies. « Quand ils trouvent des couleuvres dans leurs maiſons, dit le voyageur Dellon, ils les prient d'abord très-reſpectueuſement de ſortir. Si les prieres n'ont point d'effet, ils tâchent de les attirer dehors, en leur préſentant du lait ou autre choſe, ſans jamais employer la violence. Si la couleuvre s'obſtine à reſter, on appelle les Bramines, qui, avec toute l'éloquence dont ils ſont capables, lui repréſentent les motifs qui doivent l'engager à avoir des égards pour la maiſon où elle eſt venue. »

Pluſieurs Indiens pouſſent la ſuperſtition juſqu'à porter exprès dans les bois & auprès des buiſſons, du lait & autre choſe pour l'entretien de ces reptiles.

6. Il y a, dans l'iſle de Ceylan, une eſpece de ſerpent que les habitants nomment *Cobra-de-Capello*, & pour lequel ils ont une grande vénération. Ils l'appellent *le roi des ſerpents*, & évitent avec grand ſoin de lui faire aucun mal. Ils ſont perſuadés que, ſi quelqu'un avoit l'audace de tuer un de ces ſerpents, les autres

Digitized by Google

ſerpents de même eſpece extermineroient le meurtrier avec toute ſa famille. Si cependant un de ces ſerpents a mordu quelqu'un, ou cauſé quelque dégât, la perſonne léſée peut aller porter ſa plainte aux enchanteurs & ſorciers du pays, qui, par la force de leurs charmes, contraignent le ſerpent coupable de comparoître à leur tribunal, le tancent fortement, & lui font de grandes menaces, s'il retombe à l'avenir en pareille faute.

7. La plûpart des Negres croient encore aujourd'hui que les ames des hommes qui ont bien vécu, entrent dans le corps des ſerpents.

Le culte du ſerpent eſt le plus célebre & le plus accrédité dans le pays. On ignore quelle en eſt l'origine. Les Negres racontent que ce ſerpent, ne pouvant ſupporter la méchanceté des habitants du pays où il demeuroit, il le quitta pour venir habiter parmi eux; qu'ils le reçurent avec les plus grands honneurs, l'envelopperent dans un tapis de ſoie, & le porterent dans un temple. On lui bâtit exprès une très-belle maiſon; on inſtitua des prêtres pour avoir ſoin de lui; & l'on conſacra à ſon ſervice les plus belles filles du pays. Ce qu'on peut dire de plus certain ſur l'origine de ce dieu prétendu, c'eſt qu'il eſt venu du royaume d'Ardra. La tête de ce ſerpent eſt groſſe & preſque ronde; il a les yeux doux & bien ouverts, la langue courte & pointue. Il ne la darde pas avec beaucoup de vîteſſe, ſi ce n'eſt quand il combat quelque ſerpent d'une autre eſpece. Sa queue eſt mince & pointue comme un dard; le fond de ſa peau eſt un blanc ſale, bigarré de marques jaunes, bleues & brunes. Les plus grands ont environ une braſſe de long, & ſont de la groſſeur du bras. Les ſerpents de cette eſpece n'ont aucun venin; ils ſouffrent volontiers qu'on les careſſe, & l'on peut badiner avec eux ſans crainte. Les Negres regardent même leur morſure comme un préſervatif contre celle des autres ſerpents. On les diſtingue aiſément des ſerpents venimeux, dont la couleur eſt fort différente. Il y a une haine naturelle entre les ſerpents des deux eſpeces; & ils ne s'apperçoivent pas plûtôt, qu'ils s'é-

Digitized by Google

lancent l'un contre l'autre. La chair des rats eſt le mets favori des ſerpents bienfaiſants. Ils n'ont pas moins d'ardeur que les chats pour courir après ces animaux, mais ils n'ont pas la même agilité. Lorſqu'ils ſont parvenus à en attraper un, ils ont beaucoup de peine à expédier leur proie, leur gueule étant fort étroite; & ſouvent ils ſont plus d'une heure ſans pouvoir en venir à bout. Depuis l'arrivée du premier ſerpent dans le pays, cette race s'eſt prodigieuſement multipliée; mais dans ce grand nombre de ſerpents, qui ſont tous fort reſpectés, il y en a un qu'on regarde comme le chef, & auquel on rend des honneurs particuliers. Le peuple penſe que c'eſt le même qui a été trouvé & diviniſé par leurs ancêtres. Ils le regardent comme le pere de toute cette eſpece de ſerpents qui eſt répandue; mais il y a longtemps que ce premier ſerpent eſt mort. Les prêtres, pour ne pas diminuer la vénération du peuple, lui en ont adroitement ſubſtitué un autre de même taille. Ce chef des ſerpents, quel qu'il ſoit, jouit dans le pays d'un ſort fort heureux. Il eſt logé magnifiquement, & nourri des mets les plus exquis. Le roi lui envoie ſouvent des préſents très-riches, de l'or, de l'argent, des étoffes, qui ſont pour ces prêtres un revenu conſidérable. Le roi de Fida, pays voiſin, venoit autrefois en perſonne rendre ſes hommages à cet heureux ſerpent, auquel il offroit les dons les plus rares & les plus précieux; mais, au rapport du voyageur Boſman, le roi qui régnoit au commencement de ce ſiécle, excédé des frais immenſes de ce pélerinage, a jugé à propos de s'en diſpenſer.

Les prêtres du ſerpent ſont venus à bout de perſuader au peuple que le grand ſerpent & ſes confreres ont coutume de guetter, au printemps, ſur le ſoir, les jeunes filles; qu'ils s'élancent ſur celles qu'ils apperçoivent, &, par leur attouchement, leur font perdre la raiſon. Il y a une maiſon établie exprès, où l'on envoie les filles devenues folles, faire un ſéjour de quelques mois, juſqu'à ce qu'elles aien recouvré leur bonſens. Les parents ſont obligés de leur payer une penſion proportionnée à leurs facultés. La grande quantité

Digitized by Google

de ces penſionnaires produit aux prêtres du ſerpent un gain conſidérable, dont on prétend que le roi ſe réſerve une part. Lorſqu'il y a dans un village quelque femme ou quelque fille qui n'a pas encore été attaquée par le ſerpent, elle n'échappe pas à la vigilance intéreſſée des prêtres. Ils tâchent d'avoir avec elle un entretien ſecret, & ſéduiſent avec tant d'art ſon eſprit crédule, qu'ils lui perſuadent de crier dans la rue, lorſqu'elle ſera ſeule, comme ſi elle avoit été touchée par le ſerpent, & de contrefaire la folle, pour être envoyée, comme les autres, à l'hôpital. Ces pauvres filles ont ſur cet article une diſcrétion peu naturelle à leur ſexe. Il n'arrive jamais qu'elles révelent les fourberies des prêtres, parce qu'elles craignent leur puiſſance qui eſt très-grande dans le pays. Boſman raconte que pendant le ſejour qu'il fit à Fida, le ſerpent enleva la fille du roi, qui fut menée, comme les autres, dans le lieu ordinaire; mais elle n'y reſta pas tout le temps preſcrit. Le jour qu'elle en ſortit, elle n'étoit pas encore guérie de ſa prétendue folie. Elle fit, en préſence de toute la cour, mille extravagances qui lui valurent des préſents très-riches, que lui apporterent les principaux du pays, pendant trois ou quatre jours que dura cette farce. Il ſe trouve toujours parmi les Negres des gens moins ſimples que le vulgaire, qui ne ſont pas la dupe des artifices des prêtres; mais ils ſe contentent de s'en moquer en ſecret: il ne ſeroit pas sûr pour eux d'entreprendre de détromper le peuple. Un Negre de la côte d'Or, homme plus judicieux que ne le ſont ordinairement ſes compatriotes, à qui le roi de Fida avoit donné l'emploi de capitaine & d'interprete des Anglois, fut la victime de cette bizarre ſuperſtition. Il avoit épouſé une femme élevée dans les préjugés reçus au royaume de Fida, qui s'aviſa de contrefaire la folle, à l'exemple des autres, ſous prétexte qu'elle avoit été touchée par le ſerpent. Son époux, peu inſtruit des ridicules uſages du pays, fit enchaîner ſa femme, & la renferma dans une priſon; mais cette femme, indignée de la conduite extraordinaire de ſon époux, en fit porter ſes plaintes aux prêtres. Le Negre n'étant pas

Digitized by Google

de leur religion, ils ne pouvoient pas le faire condamner publiquement; mais ils trouverent le moyen de satisfaire leur vengeance, en lui faisant donner secrettement du poison.

Ces serpents sont tellement respectés dans le pays, qu'un Negre qui leur feroit le moindre mal seroit puni de mort. Les Européens sont même obligés, pour leur sûreté, de s'accommoder en ce point aux idées populaires. Un capitaine Anglois, ayant débarqué à Fida, avec quelques gens de son équipage, ne se fit aucun scrupule de tuer un de ces serpents, qui s'étoit glissé dans sa maison, & le jetta ensuite par la fenêtre sans précaution. Le lendemain, les Negres ayant apperçu un de leurs dieux étendu mort, ne songerent qu'à le venger, & firent les plus exactes perquisitions des auteurs du crime. Les Anglois qui n'en sçavoient pas les conséquences, avouerent franchement qu'ils avoient tué le serpent. Aussi-tôt le peuple, transporté de fureur, se jetta sur eux, les massacra tous, & brûla leurs maisons avec les marchandises qui s'y trouverent. S'il arrive même que d'autres animaux fassent du mal à ces serpents, ils ne sont pas à l'abri de la punition. En 1697, un serpent ayant mordu un cochon, celui-ci, sans respect pour la divinité, écrasa son ennemi sous ses dents, & le dévora. L'attentat du cochon excita une grande rumeur parmi les prêtres. Ils porterent au tribunal du roi cette affaire importante; & le monarque, à leur requête, fit publier un édit par lequel tous les cochons du pays étoient condamnés à mort. Les habitants s'armerent aussi-tôt pour venger leurs dieux, & firent un affreux carnage de tous les cochons qu'ils rencontrerent.

A l'abri de la dévotion des peuples, les serpents se multiplient prodigieusement dans le pays; & ils sont en si grand nombre, qu'il n'y a point d'endroit où l'on n'en trouve. Les maisons en sont remplies: les meubles en sont couverts. Ils se couchent souvent sur les lits; & les habitants se feroient un scrupule de les en chasser. Ils y demeurent quelquefois plusieurs jours, & y font même leurs petits. Bosman rapporte qu'un

Digitized by Google.

de ces ſerpents ſéjourna quinze jours dans ſa maiſon. Il s'étoit placé au-deſſus de la table où il mangeoit. Un jour qu'il donnoit à manger à quelques ſeigneurs du pays, il leur montra ce ſerpent, & leur dit qu'il étoit à craindre qu'il ne mourût de faim, puiſqu'il n'avoit rien mangé depuis quinze jours; mais les convives lui répondirent qu'ils ne doutoient pas que le ſerpent ne mangeât à ſon inſçu quelque choſe de ce qu'on ſervoit ſur ſa table. Boſman ſe rendit le lendemain au palais du roi, & lui dit en plaiſantant: « Un de vos » dieux vit à mes dépens depuis quelque temps. Si » vous ne me payez ſa penſion, il faudra qu'il cherche » une autre table; car je n'ai plus le moyen de le » nourrir. » Le roi, qui entendoit raillerie, envoya le lendemain un bœuf à Boſman, pour le dédommager de la dépenſe du ſerpent.

Lorſque les Negres entendent quelques Européens ſe moquer de leurs ſerpents, ils ſe retirent promptement, en témoignant l'indignation que leur cauſent de pareils diſcours. Quand le feu prend à une maiſon, s'il s'y trouve quelque ſerpent qui ait le malheur d'être brûlé, la conſternation ſe répand dans la ville. Chacun ſe bouche les oreilles pour ne pas entendre une ſi triſte nouvelle, & donne une certaine ſomme d'argent, qui eſt une eſpece d'amende qu'il s'impoſe, en réparation du peu de ſoin qu'il a eu de conſerver le dieu. Il s'imagine même que le ſerpent brûlé reviendra pour tirer vengeance de ceux qui ont contribué à ſa mort.

SERVICE DIVIN. *Voyez* LITURGIE, MESSE, OFFICE.

Service ſe dit auſſi d'une Meſſe haute que l'on chante pour le repos de l'ame d'un mort, & à laquelle aſſiſtent ſes parents & ſes amis.

SESSION: ſéance ou aſſemblée d'un concile. On donne auſſi le nom de ſeſſion à l'article qui renferme les déciſions publiées dans la ſéance du concile.

SÉTHIENS: hérétiques du deuxieme ſiécle. Ils admettoient deux divinités inégales en puiſſance: la moins puiſſante avoit créé le monde; l'autre, ſa mor-

Digitized by Google

telle ennemie, commandoit aux anges & aux hommes, & protégeoit quiconque haïſſoit ſa rivale. Les anges & les hommes s'étant révoltés contre elle, elle fit périr ces derniers dans les eaux du déluge, à l'exception de la race de Seth, qui lui avoit toujours été attachée. Ils ajoutoient que, s'il y avoit encore des méchants ſur la terre, c'étoit parce que les anges avoient ſecrettement fait entrer dans l'arche des hommes de leur race perverſe. Selon eux, celui qu'on avoit pris pour Jeſus-Chriſt, le Sauveur du monde, étoit Seth lui-même, que la vertu ſupérieure (c'eſt ainſi qu'ils nommoient la premiere de leurs deux divinités) avoit fait deſcendre du ciel. On ne reconnoît gueres, à ces chimériques idées de Seth, le fils de Noé, qui porta ce nom. Ses ſectateurs, les Séthiens, l'ont un peu trop défiguré.

SÉVÉRIENS: hérétiques ainſi nommés, parce qu'ils avoient pour chef un certain Sévere qui commença à dogmatiſer vers la fin du deuxieme ſiécle. La grande queſtion ſur l'origine du bien & du mal fermentoit beaucoup dans les eſprits. Sévere voulut imaginer un ſyſtême pour l'éclaircir; & ce ſyſtême fut une héréſie. Il prétendit que le monde étoit ſoumis à des principes oppoſés, dont les uns étoient bons, les autres méchants; mais que tous étoient ſubordonnés à un Etre ſuprême, qui réſidoit au plus haut des cieux. Selon lui, ces bons & ces mauvais principes avoient fait entr'eux une eſpece de pacte ou de convention, par laquelle ils devoient introduire dans le monde une égale quantité de biens & de maux. Avec le ſecours de ces ſuppoſitions abſurdes, Sévere expliquoit aiſément l'origine du bien & du mal, & le mélange de l'un & de l'autre, qui ſe trouve preſque par-tout. Il diſtinguoit dans l'homme deux propriétés principales & eſſentielles, la raiſon & la ſenſibilité. Il diſoit que la premiere, qui procuroit toujours des plaiſirs tranquilles & purs, étoit l'ouvrage des puiſſances bienfaiſantes; & que la ſeconde, qui étoit la ſource de toutes les paſſions & de tous les malheurs de l'homme, étoit l'ouvrage des puiſſances mal-faiſan-

Digitized by Google

tes. Il en concluoit que le corps humain, depuis la tête jusqu'au nombril, avoit été créé par le bon principe, & le reste du corps par le mauvais. Passant ensuite à tout ce qui environne l'homme, il enseignoit que l'être bienfaisant avoit placé autour de lui des aliments propres à entretenir l'organisation du corps, sans exciter les passions; & que l'être mal-faisant, au contraire, avoit mis autour de lui tout ce qui pouvoit éteindre la raison, & allumer les passions.

L'eau, qui conserve l'homme, calme & n'altere point sa raison, étoit, selon Sévere, un don du principe bienfaisant; mais il attribuoit au mauvais principe deux productions, qui souvent en effet ont été funestes à l'homme, le vin & les femmes.

SEXAGÉSIME, du latin *sexagesimus*, soixantieme. On appelle ainsi le dimanche qui tombe soixante jours avant Pâques.

SEXTE: partie de l'office ecclésiastique, & la troisieme des Heures canoniales, ainsi nommée, parce qu'elle se disoit autrefois à la sixieme heure du jour, à compter depuis le lever du soleil.

Sexte: collection des Décrétales, faite par le pape Boniface VIII. On lui donne ce nom, parce qu'elle forme comme un sixieme livre ajouté à la collection des Décrétales de S. Raymond de Pegnafort, qui contient cinq livres.

SHASTAH (CHARTAH-BHADE,) c'est-à-dire *les quatre livres des paroles divines.* C'est le titre d'un ouvrage fameux, qui contient la doctrine de Bramah, législateur des Indiens. La simplicité & la pureté des dogmes & de la morale de ce livre furent altérées dans la suite par les commentaires & les paraphrases des Bramines, qui envelopperent le texte de Bramah de tant de fables, d'obscurités & d'allégories, qu'il devint inintelligible pour le peuple. Par-là les Bramines s'attirerent beaucoup de crédit & de considération, parce qu'il fallut s'adresser à eux pour entendre le vrai sens des écrits de Bramah. *Voyez* BRAMAH, AUGHTERRAH-BHADE-SHASTAH.

SHIS, *ou* SHIITES, *ou* SCHIAIS, *ou* CHIA: nom

Digitized by Google

de l'une des deux grandes sectes qui divisent les Mahométans. Elle est opposée à la secte des Sunnis, que suivent les Turcs. Celle-là, dont les Persans font profession, ne reconnoît de véritable interprétation de l'Alcoran, que celle qui fut faite par Ali, gendre & cousin de Mahomet, & rejette absolument toutes les autres. Le respect & la vénération des Shiites pour Ali, tiennent de l'enthousiasme. Ils le regardent comme légitime & immédiat successeur de Mahomet, & traitent Abubekre, Omar & Othman, ses prédécesseurs selon les Turcs, d'*exécrables imposteurs*, de *falsificateurs de la loi*, de *vrais brigands*. Ils vont plus loin. Ils soutiennent qu'Ali fut plus particuliérement & plus frequemment inspiré du ciel que Mahomet même; & que toutes les interprétations qu'il a données de la loi sont divines & parfaites; que Dieu parut, sous la figure de ce prophete; (car ils lui attribuent le don de prophétie,) & que, par sa propre bouche, il annonça aux hommes les mysteres les plus cachés de la Religion. De leur côté, les Turcs accusent les Persans d'avoir falsifié l'Alcoran; & les uns & les autres se traitent mutuellement de la maniere la plus méprisante & la plus injurieuse.

SIBYLLES: filles payennes, que l'on prétend avoir été douées de l'esprit de prophétie, en récompense de la virginité qu'elles faisoient profession de garder, & & auxquelles on a tribue différentes prédictions touchant la venue & les actions de J. C. Ce nom fut d'abord particulier à la prophétesse de Delphes. Il devint enfuite commun à toutes les filles qui rendoient des oracles. On ne peut pas fixer précisément le nombre des Sibylles, de même que le temps & les lieux où elles ont prophétisé. Les anciens auteurs ne sont point d'accord sur cet article.

On compte communément dix Sibylles. La premiere & la plus ancienne est celle de Delphes, que l'on nommoit quelquefois *Artémis*. Diodore de Sicile l'appelle *Daphné*. Elle étoit, dit-on, fille du devin Tirésias, & vivoit long-temps avant la guerre de Troye. Quelques-uns prétendent qu'Homere a fait usage de plusieurs

Digitized by Google

plusieurs de ses vers prophétiques, qu'il a insérés dans son Iliade. La deuxieme est la Sibylle *Erythrée*. La troisieme est la Sibylle *Cimmérienne*, ainsi appellée, parce qu'elle demeuroit à Cimmérie, petit canton de l'Italie. La quatrieme est connue sous le nom de *Cumane*, parce qu'elle rendoit ses oracles à Cumes en Italie. La cinquieme habitoit dans l'isle de Samos. Eusebe la nomme *Euryphile*; & Solin, *Erythrée*. On prétend qu'elle vivoit sous le regne de Numa Pompilius. La sixieme, née au bourg de Marpene dans l'Hellespont, étoit appellée *Helléspontique*. La septieme, dite Fille de Jupiter & de Lamia, résidoit dans la Lybie, d'où elle fut nommée *Lybienne*. La huitieme, appellée *Persique*, étoit fille de l'historien Bérose, si l'on en croit S. Justin martyr. D'autres prétendent qu'elle étoit Juive, & lui donnent le nom de *Sambetha*. Dans les vers Sibyllins, elle se qualifie Bru de Noé. On dit qu'elle laissa vingt-quatres livres de prophéties, parmi lesquelles il y en avoit qui annonçoient le Messie. La neuvieme faisoit son séjour à Ancyre : elle étoit connue sous le nom de *Phrygienne*. La dixieme, nommée la *Tiburtine*, ou *Albunée*, rendoit ses oracles à Tibur, ou Tivoli, sur le Téveron, & fut adorée comme une divinité.

Entre ces dix Sibylles, on distingue particuliérement celle de Cumes. On dit que, dans sa jeunesse, elle inspira de l'amour à Apollon; mais qu'elle ne voulut accorder ses faveurs à ce dieu, qu'à condition qu'elle vivroit autant d'années qu'elle pourroit tenir de grains de sable dans la main. On lit, dans l'Histoire Romaine, que cette même Sybille vint présenter à Tarquin le Superbe neuf livres de prédictions, & lui en demanda cent écus. Le roi trouva la somme exorbitante, & ne lui témoigna que du mépris pour ses livres : alors elle en jetta trois dans le feu, & lui demanda encore la même somme pour les six qui restoient. Tarquin ne fit que rire de sa proposition. La Sibylle, sans lui répondre, brûla trois autres livres, & lui offrit encore les trois derniers pour cent écus. Alors Tarquin, surpris de la conduite de la Sibylle, ne put se défendre d'un mouvement de superstition. Il donna cent écus pour ces

Digitized by Google

trois livres, après avoir refuſé pour neuf la même ſomme. Ces trois livres furent enfermés dans un coffre de pierre, & conſervés précieuſemnt dans le Capitole. On en confia la garde à deux magiſtrats nommés *Duumvirs*. Ces pontifes avoient ſeuls le droit de lire dans ces livres. Lorſque les Romains étoient affligés de quelque calamité, ils les ouvroient pour y chercher les moyens d'appaiſer le courroux céleſte. Le Capitole ayant été brûlé du temps de Sylla, quatre-vingt-trois ans avant Jeſus-Chriſt, les trois livres de la Sibylle périrent dans cet incendie. Pour ſuppléer à cette perte, le ſénat envoya des ambaſſadeurs en Grece & en Aſie, chargés de recueillir tous les oracles des Sibylles qu'ils pourroient trouver. Ces ambaſſadeurs rapporterent à Rome environ un millier de vers prophétiques, leſquels, après avoir été revus & examinés, furent enfermés dans le Capitole qu'on avoit rebâti.

Pierre Petit, médecin de la faculté, a compoſé ſur les Sibylles une diſſertation ſçavante & curieuſe dans laquelle il fait main-baſſe ſur toutes ces Sibylles dont nous avons rapporté les noms d'après l'opinion commune. Il les réduit toutes à une ſeule. Selon lui, la plûpart des auteurs ont pris les différents noms d'une ſeule Sibylle pour autant de Sibylles diſtinguées, quoiqu'en effet il n'y en eût jamais eu qu'une ſeule. Il prétend que cette Sibylle unique étoit Grecque, fondé ſur ce que tous les oracles attribués aux Sibylles ſont écrits en grec. Il prouve qu'elle étoit née à Erythrée, ville de l'Aſie mineure; que ſon véritable nom étoit Hérophile; & que tous les autres noms, qui ont cauſé l'erreur de tant d'hiſtoriens, lui avoient été donnés, à cauſe des fréquents voyages qu'elle fit dans les différentes parties du monde: il ajoute qu'elle mourut à Cumes en Italie.

SIBYLLINS. (*livres*) Nous avons un recueil de vers grecs, diviſé en huit livres, que l'on a autrefois attribué aux Sibylles. On y trouve les prédictions les plus claires ſur Jeſus-Chriſt. La réſurrection, le jugement dernier, l'enfer y ſont déſignés d'une maniere ſi expreſſe, qu'il n'y a pas lieu de douter qu'un pareil ouvrage n'ait été ſuppoſé par quelques Chrétiens zélés,

Digitized by Google

qui crurent pouvoir s'en ſervir avantageuſement contre les payens. D'ailleurs le ſtyle de ces vers eſt barbare, & plein de fautes contre la langue ; ce qui prouve aſſez clairement qu'ils ont été faits par un auteur moderne, peu verſé dans le grec. Pluſieurs Peres de l'Egliſe ont cependant cité les livres des Sibylles dans leurs ouvrages contre les payens, ſoit qu'ils les regardaſſent comme véritables, ſoit qu'ils cruſſent qu'on en pouvoit tirer quelqu'avantage pour la religion, quoiqu'ils fuſſent ſuppoſés ; ce qui donna lieu au philoſophe Celſe d'appeller les premiers Chrétiens *Sibylliſtes*, pour ſe moquer des preuves qu'ils prétendoient tirer contre les payens de ces ſortes de livres. Cependant il n'y a pas lieu de douter, d'après l'Hiſtoire Romaine, qu'il n'ait exiſté des Sibylles & des Livres qui portoient leurs noms. Quoique ceux qui exiſtent actuellement paroiſſent ſuppoſés, il n'en eſt pas moins vrai que les véritables ont été perdus. L'Eglogue de Virgile, *Sicilides Muſæ*, en eſt une preuve bien antérieure au Chriſtianiſme.

SIEB : le troiſieme des anges créés par l'Eternel, ſelon la doctrine de Bramah. Le mot *Sieb* ſignifie littéralement *celui qui détruit, venge, mutile & punit.* Cet ange repréſente, dans un ſens figuré, le pouvoir que Dieu a de changer & de détruire. Sieb eſt chargé d'exécuter les actes de terreur, de ſévérité & de deſtruction. *Voyez* ANGES.

SIÉGAKI : cérémonie religieuſe, qui ſe pratique au Japon pour le repos de l'ame des trépaſſés. Voici en quoi elle conſiſte. On prend des copeaux de bois ſur leſquels on trace les noms des défunts à qui l'on veut procurer du ſoulagement, & l'on va au bord d'une riviere frotter & laver ces copeaux avec une branche d'arbre bien verte. On accompagne cette action de certaines paroles qui lui donnent de la vertu. Les Japonois s'imaginent que, par cette cérémonie, les ames des morts ſont purifiées de toutes leurs ſouillures, & délivrées des peines qu'elles ſouffrent. Il y a parmi eux des mendiants qui, pour gagner leur vie, s'occupent à faire le ſiégaki. Les dévots s'approchent, en leur jettant quelque piece d'argent ſur une natte qui eſt devant

Digitized by Google

eux, afin qu'il faſſent le ſiégaki pour telle ou telle perſonne qu'ils leur nomment.

SIGALION, du grec σιγαῶ, *je me tais* : ſurnom donné à Harpocrate, dieu des Egyptiens, qui préſidoit au ſilence. *Voyez* HARPOCRATE.

SIGNE DE LA CROIX : pratique de dévotion uſitée parmi les Chrétiens, qui conſiſte à porter la main ſucceſſivement au front, à la poitrine, à l'épaule gauche & à l'épaule droite ; de maniere que ces différents geſtes tracent la figure d'une croix. L'uſage du ſigne de la croix eſt d'inſtitution apoſtolique. Il a depuis été pratiqué dans toutes les égliſes, & par les Chrétiens de tous les ſiécles. C'étoit par ce ſigne que les fideles de la primitive Egliſe ſe diſtinguoient de la foule des idolâtres au milieu deſquels ils vivoient. On voit combien il étoit fréquent du temps de Tertullien, par un paſſage de ce docteur. « Dans toutes nos démarches, dit-il, lorſque nous entrons dans quelque lieu, lorſque nous en ſortons, en nous habillant, en nous mettant à table & au lit, nous marquons notre front du ſigne de la croix. » La coutume des fideles d'à préſent eſt de ſe munir de ce ſigne, lorſqu'ils commencent ou finiſſent quelque priere que ce ſoit, lorſqu'ils entrent dans l'égliſe, ou lorſqu'ils en ſortent.

SILENE : demi-dieu champêtre, que les anciens payens honoroient comme le pere nourricier de Bacchus, & le fidele compagnon de ſes voyages. Les poëtes ſuppoſent qu'il naquit du commerce de Mercure ou de Pan avec une nymphe. Sa monture ordinaire étoit un âne, qui ſe ſignala dans l'expédition de Bacchus aux Indes, & qui mérita, par ſes ſervices, une place dans le ciel. Cet âne ſe mit, dit-on, à braire au milieu du combat, avec tant de force, que les éléphants indiens, épouvantés de ce bruit, ſe jetterent ſur ceux qui les conduiſoient, & occaſionnerent la déroute de toute l'armée ennemie. Silene, de retour des Indes, ceſſa de voyager, n'ayant plus ſon âne, qui, pour prix de ſes exploits, avoit été tranſporté dans le zodiaque. Le bon vieillard fixa ſon ſéjour dans l'Arcadie, où il n'eut plus d'autre occupation que de s'enivrer tous

Digitized by Google

les jours du jus délicieux de ſon cher nourriçon. Malgré ſa vieilleſſe, il faiſoit les délices des bergers & des bergeres du canton, qui épioient avec ſoin les occaſions de l'entendre chanter. On lit dans la ſixieme Eglogue de Virgile, que deux jeunes bergers le ſurprirent un jour couché dans ſa grotte, enivré des douces fumées du vin qu'il avoit bu la veille, ſelon ſa coutume. Sa couronne, tombée de deſſus ſa tête, étoit à terre loin de lui. Une large coupe, dont l'anſe étoit uſée, pendoit à ſa ceinture. Charmés de tenir le vieillard, qui les avoit ſouvent trompés par de vaines promeſſes, ils forment des liens avec ſa couronne, & l'enchaînent d'une main tremblante. Eglé ſurvient, Eglé, la plus belle des Naïades. Elle ſe met de la partie; &, dans le moment que le vieillard ouvroit les yeux, elle lui barbouille le viſage avec du jus de mûres. Silene rit de la ſurpriſe. « Pourquoi ces chaînes, leur dit-il? Déliez-moi, » mes enfants: vous allez entendre les chanſons que vous » deſirez; je chanterai pour vous deux; Eglé mérite » une autre récompenſe. » Il commence auſſi-tôt à chanter. Alors vous euſſiez vu les Faunes & les animaux même ſauter d'alégreſſe; les chênes les plus durs agiter leur cime en cadence. Jamais le rocher du Parnaſſe n'entendit avec tant de joie les chants d'Apollon. Jamais le Rhodope & l'Iſmare ne furent ſi émus des doux accents d'Orphée; car il chantoit comme autrefois, &c..:

SILENES. Ce nom ſe donnoit aux Satyres, lorſqu'ils étoient vieux. On déſignoit auſſi par le nom de *Silenes* des génies familiers, tels que celui de Socrate.

SILVAIN, du latin *ſilva*, forêt: divinité champêtre, honorée chez les anciens payens, laquelle préſidoit aux forêts, aux troupeaux, aux bornes des terres. Quelques Mythologiſtes diſtinguent trois Silvains. Le premier étoit un dieu tutélaire & domeſtique, le même que le dieu Lare; le ſecond étoit un dieu champêtre, le même que Faune; & le troiſieme préſidoit aux bornes des champs, & n'étoit pas diſtingué du dieu Terme. Quoi qu'il en ſoit, les Romains honoroient le dieu Silvain d'un culte particulier, parce qu'ils étoient perſuadés qu'il étoit né en Italie, & qu'il avoit appris aux habi-

Digitized by Google

tants de cette contrée la maniere de cultiver les arbres, & particuliérement le cyprès. Silvain étoit ordinairement repréſenté nu avec des cornes à la tête, des pieds de chevre, une ſerpe dans une main, dans l'autre un jeune cyprès avec ſa racine, & une couronne de feuilles & de pommes de pin.

SIMBOLE. *Voyez* SYMBOLE.

SIMON LE MAGICIEN, auteur de la premiere héréſie qui ſe ſoit élevée dans le Chriſtianiſme, étoit natif du bourg de Gitton, dans le pays de Samarie. Il fut long-temps diſciple de Doſithée, fameux magicien, qui prétendoit ſe faire paſſer pour le Meſſie qu'avoient annoncé les prophetes. Simon profita ſi bien des leçons d'un pareil maître, qu'il ſe mit bientôt en état de le ſurpaſſer. On prétend qu'il avoit fait de grands progrès dans la magie, & qu'il opéroit, par le moyen de cet art, des choſes ſurprenantes. Il s'acquit, par ce moyen, une grande réputation parmi le peuple de Samarie, qui l'appelloit par honneur, *la grande vertu de Dieu;* & il parvint à éclipſer entiérement la gloire de ſon maître Doſithée. Pendant que cet impoſteur abuſoit ainſi de la crédulité des ſimples, l'apôtre ſaint Philippe vint à Samarie prêcher l'Evangile, & prouva ſa miſſion par des prodiges bien ſupérieurs à tous les preſtiges de Simon. Le fourbe vit auſſi-tôt tomber ſon crédit; & lui-même ne put s'empêcher de reconnoître combien la puiſſance de l'apôtre l'emportoit ſur la ſienne; mais, ſans vouloir reconnoître que cette puiſſance venoit de Dieu, il regarda ſeulement Philippe comme un magicien plus habile que lui. Il attribua ſes miracles à certains ſecrets qui lui étoient encore inconnus, &, dans l'eſpérance de les apprendre, il voulut être diſciple de cet apôtre. Il ſe ſoumit ſans peine au baptême, aux prieres & aux jeûnes, les regardant comme une eſpece d'initiation néceſſaire pour pénétrer dans les myſteres du Chriſtianiſme. S. Philippe n'eut bientôt point de diſciple plus fervent & plus attaché; & quiconque n'eût pas connu les intentions diaboliques de cet hypocrite, l'eût pris pour le Chrétien le plus

Digitized by Google

ardent & le plus fidele. Cependant les apôtres S. Pierre & S. Jean se rendirent à Samarie, sur les avis qu'ils reçurent que l'Evangile faisoit des progrès dans cette ville, dans le dessein d'administrer la Confirmation aux nouveaux Chrétiens. Simon vit avec étonnement les apôtres faire descendre visiblement le Saint-Esprit sur ceux auxquels ils imposoient les mains, & leur communiquer le don de prophétie, le don des langues, & les autres qui se manifestoient alors sensiblement dans ceux qui recevoient le Saint-Esprit. Jaloux de posséder un secret si précieux, il alla trouver S. Pierre, & lui proposa une somme d'argent considérable, s'il vouloit le lui communiquer. S. Pierre, justement indigné d'une pareille proposition, fit à Simon une vive réprimande. L'hypocrite, redoutant le pouvoir de saint Pierre, s'humilia devant l'apôtre, &, affectant un grand regret de sa faute, le conjura de prier pour lui. Sa conduite fit bientôt voir combien ses sentiments étoient peu sinceres. Accompagné d'une courtisane nommé *Hélene*, qui devoit sans doute servir également à ses opérations magiques & à ses plaisirs, Simon se retira dans les provinces où l'Evangile n'avoit pas encore été prêché, afin de n'avoir plus en tête des rivaux aussi puissants que les apôtres. Là, il commença à combattre leur doctrine de loin, & à proposer des objections dans des lieux où il n'y avoit personne pour répondre. Il s'élevoit particuliérement contre le sentiment des Chrétiens sur la création du monde & sur le péché du premier homme. « Il est absurde de supposer, disoit-il, que le monde ait été créé immédiatement par l'Etre suprême. Si c'étoit lui qui eût produit l'homme, il ne lui eût pas prescrit des loix qu'il sçavoit qu'il n'observeroit pas; ou, s'il lui en avoit prescrit, il auroit fait ensorte qu'il les observât. L'homme n'est donc point l'ouvrage d'un Etre souverainement parfait & souverainement bon; mais plutôt d'un être méchant & ennemi de l'humanité, qui n'a donné des loix que pour avoir des coupables à punir.

Digitized by Google

* « Voici le ſyſtême que Simon ſubſtituoit à la doctrine des apôtres, & comment il croyoit prévenir » les difficultés qu'on pouvoit lui oppoſer. La philo- » ſophie Platonicienne étoit alors fort en vogue dans » l'Orient. Ce n'étoit point, à proprement parler, » le ſyſtême de Platon, qui n'en avoit peut-être point » eu; c'étoit le fond du ſentiment, qui reconnoît dans » le monde un Eſprit éternel & infini par lequel tout » exiſte. Les Platoniciens ne croyoient pas que cet » Eſprit eût produit immédiatement le monde que nous » habitons. Ils imaginoient, entre l'Etre ſuprême » & les productions de la terre, une longue chaîne » d'eſprits ou de génies, par le moyen deſquels ils » expliquoient tous les phénomenes. Comme ces gé- » nies n'avoient pas une puiſſance infinie, on avoit cru » pouvoir réſiſter à leurs efforts par des ſecrets ou » par des enchantements; & la magie s'étoit incor- » porée avec ce ſyſtême, qui, comme on le voit, » étoit abſolument arbitraire dans les détails.

» Ce fut ce ſyſtême que Simon adopta, & qu'il » tâcha de rendre ſenſible au peuple. Il ſuppoſoit une » Intelligence ſuprême dont la fécondité avoit produit » une infinité d'autres puiſſances, avec des proprié- » tés différentes à l'infini. Simon ſe donna, parmi ces » puiſſances, la place la plus diſtinguée; & bâtit ſur » cette ſuppoſition tout ſon ſyſtême théologique, deſ- » tiné à expliquer au peuple la naiſſance du péché dans » le monde, l'origine du mal, le rétabliſſement de l'or- » dre, & la rédemption des hommes. Simon ne nioit » pas ces dogmes; mais il prétendoit qu'ils les ex- » pliquoient mal. Voici donc quel étoit ſon ſyſtême, » dont le fonds a ſervi de canevas à pluſieurs des hé- » rétiques des trois premiers ſiécles.

Syſtême de Simon.

» Je ſuis, diſoit Simon, la parole de Dieu;

* *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des égarements de l'eſprit humain par rapport à la Religion Chrétienne.*

Digitized by Google

» je ſuis la beauté de Dieu; je ſuis le Paraclet; je » ſuis le Tout-puiſſant; je ſuis tout ce qui eſt en » Dieu. J'ai, par ma toute-puiſſance, produit des in- » telligences douées de différentes propriétés; je leur » ai donné différents degrés de puiſſance. Lorſque je » formai le deſſein de faire le monde, la premiere de » ces intelligences pénétra mon deſſein, & voulut » prévenir ma volonté. Elle deſcendit, & produiſit » les anges & les autres puiſſances ſpirituelles, aux- » quelles elle ne donna aucune connoiſſance de l'Etre » tout-puiſſant auquel elle devoit l'exiſtence. Ces an- » ges & ces puiſſances, pour manifeſter leur pouvoir, » produiſirent le monde; &, pour ſe faire regarder » comme des dieux ſuprêmes, & qui n'avoient point » été produits, retinrent leur mere parmi eux, lui » firent mille outrages; &, pour l'empêcher de re- » tourner vers ſon pere, l'enfermerent dans le corps » d'une femme; enſorte que, de ſiécle en ſiécle, elle » avoit paſſé dans le corps de pluſieurs femmes, comme » d'un vaiſſeau dans l'autre. Elle avoit été la belle » Hélene qui avoit cauſé la guerre de Troye; &, » paſſant de corps en corps, elle avoit été réduite à » cette infamie que d'être expoſée dans un lieu de dé- » bauche. J'ai voulu retirer Hélene de la ſervitude & » de l'humiliation; je l'ai cherchée comme un paſteur » cherche une brebis égarée; j'ai parcouru les mon- » des; je l'ai trouvée, & je veux lui rendre ſa pre- » miere ſplendeur. C'eſt ainſi que Simon prétendoit » juſtifier la licence de s'aſſocier, dans ſa miſſion, » une courtiſane. M. de Beauſobre prétend que l'hiſ- » toire d'Hélene eſt une allégorie qui déſigne l'ame; » mais ce ſentiment n'eſt pas ſuffiſamment prouvé.

» En parcourant les mondes formés par les anges, » diſoit Simon, j'ai vu que chaque monde étoit gou- » verné par une puiſſance principale. J'ai vu ces puiſſan- » ces ambitieuſes & rivales ſe diſputer l'empire de » l'univers. J'ai vu qu'elles exerçoient tour-à-tour » une puiſſance tyrannique ſur l'homme, en lui preſ- » crivant mille pratiques fatiguantes & inſenſées. J'ai » eu pitié du genre humain. J'ai réſolu de rompre ſes

Digitized by Google

» chaînes, & de le rendre libre, en l'éclairant. Pour » l'éclairer, j'ai pris une figure humaine, & j'ai paru » un homme entre les hommes, ſans être cependant » un homme. Je viens leur apprendre que les diffé- » rentes Religions ſont l'ouvrage des anges, qui, pour » tenir les hommes ſous leur empire, ont inſpiré des » Prophetes, & perſuadé qu'il y avoit des actions » bonnes & mauvaiſes, leſquelles ſeroient punies ou » récompenſées. Les hommes, intimidés par leurs me- » naces, ou ſéduits par leurs promeſſes, ſe ſont re- » fuſés aux plaiſirs, ou dévoués à la mortification. Je » viens les éclairer, & leur apprendre qu'il n'y a point » d'action bonne ou mauvaiſe par elle-même; que c'eſt » par ma grace, & non par leurs mérites, que les » hommes ſont ſauvés; & que, pour l'être, il ſuffit » de croire en moi & à Hélene: c'eſt pourquoi je ne » veux pas que mes diſciples répandent leur ſang pour » ſoutenir ma doctrine. Lorſque le temps, que ma » miſéricorde a deſtiné à éclairer les hommes, ſera » fini, je détruirai le monde; & il n'y aura de ſalut » que pour mes diſciples. Leur ame, dégagée des » chaînes du corps, jouira de la liberté des purs eſ- » prits. Tous ceux qui auront rejetté ma doctrine reſte- » ront ſous la tyrannie des anges.

» Telle eſt la doctrine que Simon enſeignoit. Un » preſtige, dont il s'appuyoit, ſubjuguoit l'imagina- » tion de ſes auditeurs. Ils vouloient devenir ſes diſci- » ples, & demandoient le baptême. Le feu deſcendoit » ſur les eaux, & Simon baptiſoit. »

La multitude ſe laiſſa aiſément ſéduire par de pareils artifices; & les peuples abuſés en vinrent à un tel excès de folie & d'aveuglement, qu'ils adorerent un vil impoſteur, comme le véritable Dieu, quoiqu'ils puſſent aiſément s'appercevoir qu'il étoit ſujet, comme eux, à toutes les infirmités de la nature. Cette honteuſe idolatrie s'accrédita tellement, que, vers l'an de Jeſus-Chriſt 150, preſque tous les Samaritains honoroient Simon comme le plus grand des dieux, ainſi que ſaint Juſtin nous l'apprend. Le même Pere aſſure qu'on éleva, même dans la ville de Rome, une

Digitized by Google

ſtatue à Simon. Saint Irénée, ſaint Cyrille de Jéruſalem, S. Auguſtin, parlent auſſi de cette ſtatue; mais ils ne s'accordent pas ſur le temps auquel elle fut érigée. Les uns veulent que ce ſoit ſous le regne de Néron, & du vivant de Simon. Les autres ſoutiennent que ce fut après ſa mort, ſous l'empire de Claude. Pluſieurs critiques ont prétendu qu'on n'avoit jamais élevé de ſtatue à Simon, & qu'on avoit pris une ſtatue du dieu *Semon-Sangus* pour une ſtatue de Simon. Les Romains avoient en effet un dieu nommé *Semon-Sangus*. Sous le pontificat de Grégoire XIII, en 1574, on trouva une ſtatue de ce dieu dans l'iſle du Tibre, dans le lieu même où ſaint Juſtin dit qu'on avoit élevé une ſtatue à Simon. Cette ſtatue portoit cette inſcription: *Semoni-Sanco deo fidio ſacrum. Sex. Pompeius Sep. L. Col. Muſſianus quinquennalis decurio bidentalis donum dedit.* Ces critiques jugent donc que c'eſt cette ſtatue qui a donné lieu à ſaint Juſtin d'avancer qu'on avoit élevé une ſtatue à Simon. Ils diſent qu'on ne trouve rien, dans les auteurs payens, qui ait rapport à cet événement; que Claude haïſſoit les Juifs; que le ſénat avoit chaſſé de Rome les magiciens; par conſéquent, qu'il n'eſt pas probable qu'on eût fait un dieu de Simon, Juif & magicien.

Il réſulte que ce fait doit du moins paroître douteux. Il en eſt de même du genre de mort dont pluſieurs auteurs font périr Simon. « Cet impoſteur, diſent-ils, s'étant fait élever en l'air par deux démons dans un chariot de feu, fut précipité par l'effet des prieres de S. Pierre & de S. Paul, & mourut de ſa chûte. »

SIMONIE. On appelle ainſi tout trafic des choſes ſpirituelles, ou qui y ſont annexées, comme les ſacrements, les fonctions eccléſiaſtiques, les bénéfices. Simon le Magicien ayant voulu acheter des apôtres, à prix d'argent, la puiſſance de donner le Saint-Eſprit, c'eſt de-là que l'on a donné le nom de *ſimonie* au commerce des choſes ſaintes. Il y a trois ſortes de ſimonie. La *réelle*, qui conſiſte à donner ou à recevoir de l'ar-

Digitized by Google

gent, ou quelque choſe d'équivalent, en échange de quelque choſe de ſpirituel. La *conventionnelle*, qui conſiſte à ſtipuler de donner une choſe ſpirituelle pour une choſe temporelle. La *mentale*, qui conſiſte à donner quelque choſe de ſpirituel, dans l'intention de recevoir quelque bien temporel, ou bien de donner quelque bien temporel, dans le deſſein de ſe procurer par-là quelque avantage ſpirituel, quoiqu'il n'y ait aucun pacte ni convention réciproques. On diſtingue encore une quatrieme ſorte de ſimonie, qu'on appelle *confidentielle*. Elle ſe fait, lorſque quelqu'un a obtenu quelque bénéfice, ſoit par réſignation, ſoit par collation, avec cette condition tacite ou expreſſe, de le rendre à celui qui l'a donné, ou à quelqu'autre, ou de lui en donner une partie des fruits. Il ſe fait auſſi une ſimonie confidentielle, lorſque l'Ordinaire ou autre collateur confere un bénéfice, de quelque façon qu'il vaque, avec cette condition tacite ou expreſſe, que celui à qui il l'a conféré s'en démettra en faveur de celui que le collateur lui indiquera, ou qu'il donnera une partie des fruits de ce bénéfice aux perſonnes que le collateur lui nommera. L'argent n'eſt pas le ſeul bien temporel qui ſoit matiere à ſimonie. Les théologiens mettent au même rang les ſervices rendus, les prieres, le crédit & la faveur de quelque perſonne puiſſante. L'Egliſe a décerné les peines les plus grieves contre la ſimonie. Ces peines ſont l'excommunication majeure, la privation du bénéfice acquis par ſimonie, & l'inhabilité à poſſéder dans la ſuite aucun bénéfice. La ſimonie *mentale*, quoiqu'elle ſoit un très-grand péché, n'eſt cependant point ſujette à ces peines.

SINGHILLES: prêtres de la ſecte des Giagas. *Ngoia Chilvagni*, un des premiers roi d'Angola, fier de ſes conquêtes, & enivré par l'encens de ſes flateurs, oublia qu'il étoit homme, & voulut qu'on lui rendît les honneurs divins. Il fut obéi pendant ſa vie; mais, lorſque la mort eut fait voir qu'il n'étoit pas dieu, ſon culte fut aboli. Il n'y a que les Singhilles qui l'ho-

Digitized by Google

norent encore comme une des divinités du pays, & qui lui attribuent particuliérement le pouvoir de faire tomber la pluie ou de l'arrêter à ſon gré.

SINTOS, (*ſecte des*) ainſi appellée, du mot japonois *ſin*, qui ſignifie un héros, un génie, un demi-dieu. Les Sintos ſont appellés autrement *Xenxi*, & ſont en très-grand nombre au Japon. Ils admettent un Etre ſuprême, & croient que ſon trône eſt placé au plus haut des cieux. Ils reconnoiſſent auſſi quelques dieux ſubalternes qui font leur ſéjour dans le firmament; mais ils ne leur rendent aucun hommage, non pas même à l'Etre ſuprême; perſuadés que ni lui ni les autres divinités inférieures ne prennent aucun ſoin de ce qui ſe paſſe ſur la terre. Cependant ils emploient leurs noms dans les ſerments qu'ils font. Mais ils réſervent leurs hommages pour certains génies qui gouvernent les éléments & la plûpart des choſes terreſtres, parce qu'ils croient avoir plus à craindre & à eſpérer de ces eſprits dont les fonctions ſemblent approcher davantage du genre humain. Au nombre de ces génies ſont les anciens fondateurs & légiſlateurs de l'empire Japonois; les ſçavants qui ont éclairé la patrie par leurs lumieres; les guerriers qui ont étendu ſes limites & défait ſes ennemis par leur courage; enfin tous ceux qui, par leurs vertus éclatantes, ont paru mériter des autels. On donne communément à ces héros ou demi-dieux le nom de *Camis*. Les livres des Sintoïſtes ſont remplis de prodiges incroyables, opérés par ces héros; de miracles ſans nombre, plus extraordinaires & auſſi vrais que ceux qui ſont rapportés dans quelques-unes de nos légendes.

La ſecte des Sintoïſtes eſt preſque auſſi ancienne que la monarchie; & le culte qu'elle enſeigne ne peut manquer d'être cher & reſpectable à la nation, puiſqu'il n'a pour objet que les grands hommes qu'elle a produits. Pour entretenir la vénération du peuple, les chefs de la ſecte des Sintoïſtes ne parlent qu'avec une très-grande réſerve des miracles qu'ils attribuent à leurs Camis ou héros, pour ne pas les expoſer à un examen qui ne leur ſeroit pas favorable. Cependant, malgré

Digitized by Google

toutes ces précautions, la trop grande simplicité du *Sintoïsme* & l'attrait de la nouveauté firent adopter avidement aux peuples une nouvelle secte qui introduisit dans le Japon le culte d'*Amida* & des dieux étrangers. Cette secte est connue sous le nom de *Budsdoïsme*. *Voyez* BUDSDOÏSME & XACA.

SITA, femme de *Vistnou*, dieu Indien, incarné sous le nom de Ram. « On voit, dit M. Dellon dans la » préface de ses *Voyages*, sur la porte d'une des villes » du petit royaume de Sisupatan, une statue de pierre » de Sita, femme de Ram, l'un de leurs dieux, de la » hauteur ordinaire d'une femme. Elle a, à chacun de » ses côtés, trois fameux Fakirs, ou pénitents, nus, à » genoux, les yeux levés vers elle, & tenant à deux » mains ce que la pudeur ne permet pas de nommer. »

SIUTO, (*secte de*) établie au Japon. Le nom de *Siuto* signifie, en langage japonois, la méthode de philosopher. En effet, les partisans de cette secte sont tous des philosophes qui se moquent du culte extravagant de leurs compatriotes, & qui ne reconnoissent ni Amida, ni les autres divinités introduites par la superstition. Mais, aveuglés par leur orgueilleuse raison, ils donnent dans une extrémité opposée à l'idolatrie, & peut-être aussi absurde. Ils n'admettent aucune divinité: ils proscrivent toute religion: ils ne connoissent pas d'autres devoirs imposés à l'homme, que celui d'être vertueux. Ils font consister tout son bonheur dans le témoignage d'une bonne conscience. Ces maximes sont belles & vraies; mais, n'ayant point de fondement solide, elles sont rarement pratiquées par ceux mêmes qui les débitent. On dit cependant que ceux des Siutos qui raisonnent le mieux, reconnoissent un esprit supérieur qui gouverne l'univers, mais qui n'en est pas le créateur. Cette secte ressemble assez à celle des Lettrés, si fameuse à la Chine. On lui donne aussi le même auteur; & ce qui paroît le prouver, c'est que les Siutos, dans toutes leurs écoles, ont une image de Confucius. Ils rendent de grands honneurs à leurs ancêtres défunts; ce qui leur donne encore une grande conformité avec les Lettrés Chinois. Mais il s'en faut beau-

Digitized by Google

coup que la ſecte des Siutos ſoit auſſi eſtimée au Japon, que celle des Lettrés l'eſt à la Chine. Son éloignement pour les uſages communs de la nation, la rend odieuſe & ſuſpecte au gouvernement. Quoique la doctrine des Siutos ſemble leur interdire tout culte religieux, ils ſont obligés cependant de ſe plier extérieurement à certains uſages univerſellement reçus, pour ne pas irriter les eſprits par une ſingularité trop marquée. Ils ſont bien déchus, ſur-tout depuis que le Chriſtianiſme a été entiérement aboli au Japon. Cette circonſtance a réveillé l'animoſité du gouvernement Japonois contre une ſecte qui du moins a cela de commun avec le Chriſtianiſme, qu'elle proſcrit & condamne l'idolatrie & la ſuperſtition, ſi cheres aux peuples du Japon. Il a été ordonné, par un édit exprès, à tous les Siutos d'avoir, chacun dans leur maiſon, une divinité tutélaire, entourée de parfums & de vaſes pleins de fleurs, comme cela ſe pratique au Japon. La fiere raiſon des Siutos a plié ſous l'autorité. Qwanou ou Amida ſont les dieux que choiſiſſent communément ceux de cette ſecte.

Kæmpfer, auteur Allemand, dont nous avons preſque tiré tout ce qui concerne les différentes ſectes du Japon, rapporte, au ſujet de l'édit porté contre les Siutos, un trait qui prouve bien que la ſuperſtition eſt puiſſamment ſoutenue & protégée au Japon. Un prince tributaire de cet empire engagea, par ſes préſents & par ſes promeſſes, un grand nombre de ſçavants & de philoſophes à venir fixer leur ſéjour dans ſes Etats. Il ſe promettoit, avec leurs ſecours, d'en bannir entiérement l'idolatrie, & d'y faire triompher la doctrine ſage & raiſonnable de Confucius. Déja ſes ſujets, inſtruits & éclairés par d'habiles maîtres, commençoient à découvrir l'abſurdité & l'extravagance des fables dont juſqu'alors les prêtres les avoient bercés, lorſque les Bonzes & tous les miniſtres de la ſuperſtition prirent l'alarme, & réſolurent de s'oppoſer à un projet qui alloit ruiner leur fortune & leur crédit. Le prince fut accuſé d'impiété au tribunal de l'empereur; & ſa mort eût été le prix de la ſage réforme qu'il vouloit établir, s'il n'eût évité ce triſte ſort, en remettant à ſon fils le gouvernement de ſes Etats.

Digitized by Google

SMAERTAS : ſecte de Bramines, la plus eſtimable de toutes, mais la moins accréditée. Ceux de cette ſecte tâchent de concilier les différents ſentiments des Bramines qui ſont partagés entre *Viſtnou* & *Ixora*. Ils ſoutiennent que ces deux divinités ſont parfaitement égales, ou plutôt qu'elles ne forment qu'une ſeule & même divinité, ſous des noms différents. Ils n'ont point de marques qui les diſtinguent des autres ſectes ; mais leur modération les diſtingue plus que tous les ſignes. Cette même modération eſt cauſe qu'ils n'ont pas beaucoup de partiſans.

SMINTHIEN : ſurnom d'Apollon, ſous lequel ce dieu étoit adoré dans la Troade. Quelques auteurs racontent que les habitants de la Troade étant près d'être attaqués par une armée formidable & ſupérieure en nombre, des ſouris mangerent pendant la nuit les cordes des arcs de leurs ennemis, & leur donnerent le moyen de remporter ſur eux une victoire complette, le lendemain. Comme le mot *Sminthos* ſignifie, en phrygien, ſouris, on croit que cet événement a donné lieu au culte d'Apollon Sminthien.

SOCIN, (*Fauſte*) chef des Sociniens ou Unitaires, naquit à Sienne, le 5 de Décembre 1539, d'une famille connue & diſtinguée par pluſieurs célebres profeſſeurs de droit qui en étoient iſſus. Son oncle, Lélie Socin, homme très-ſçavant, s'étant laiſſé infecter du poiſon de la nouvelle doctrine, avoit jetté lui-même les premiers fondements du Socinianiſme. Ce furent ſes pernicieux écrits qui corrompirent le cœur du jeune Socin. Pour éviter les pourſuites de l'inquiſition, il s'étoit retiré en France. Il en partit bientôt pour aller à Zurich recueillir la ſucceſſion de ſon oncle, qu'une mort prématurée venoit d'enlever à l'âge de trente-ſept ans, pour le bonheur de la religion. Ce bonheur ne fut pas complet : ſes écrits lui ſurvécurent, & Socin les regarda comme la plus belle portion de ſon héritage. Il en fit le guide de ſon éducation : il les étudia à fond. En un mot, on peut dire, comme il l'avoua lui-même, qu'il n'eut point d'autres maîtres que les livres de ſon oncle. Il s'écarta pourtant de ſa doctrine en pluſieurs points :

Digitized by Google

points : il n'en admettoit les principes qu'autant qu'ils lui paroiſſoient conformes à ſes idées. Il en fit de même à l'égard de toutes les opinions en général. Il avoit adopté, dans toute ſon étendue, ce principe des Calviniſtes, qu'en toute matiere, un homme ſenſé ne doit rien admettre qu'après un mûr examen, ſans s'embarraſſer ſi ce qu'il approuve, ou ce qu'il rejette, eſt appuyé, ou non, de l'autorité de l'Egliſe, de celle de la tradition, du ſentiment même des plus grands hommes, tant anciens que modernes. Fondé ſur un tel principe, marchant ſeulement à l'aide de ſes foibles lumieres, il ne pouvoit manquer de s'égarer : auſſi, peu d'hérétiques ont-ils donné, avant lui, dans un plus grand nombre d'écarts. Il rejetta même juſqu'aux vérités de notre religion, que les Calviniſtes & les Luthériens avoient reſpectées. Enchériſſant ſur les erreurs des Ariens, il alla juſqu'à nier la pure exiſtence du Verbe, diſant que Jeſus-Chriſt n'étoit qu'un pur homme, qui n'avoit point l'exiſtence avant que Marie l'eût conçu. Quoiqu'il niât ſa divinité, il avouoit cependant que Dieu le Pere, ſeul Dieu par eſſence, s'étoit complu en lui, comme en ſon Fils bien aimé, à cauſe de ſes ſublimes vertus ; que c'étoit pour cela qu'il lui avoit donné une puiſſance ſouveraine ſur toutes les créatures, & l'avoit ainſi rendu adorable aux hommes & aux anges. Selon lui, tout ce que Jeſus-Chriſt avoit fait pour le ſalut des hommes, ſe bornoit à leur avoir enſeigné la vérité, à leur avoir donné des exemples de vertus héroïques, enfin à avoir ſcellé ſa doctrine par ſa mort. S'il nioit la divinité de Jeſus-Chriſt, il n'avoit garde de reſpecter celle du Saint-Eſprit. Il ne regardoit le Pere & lui, que comme une ſeule & unique Perſonne : en un mot, il n'y avoit, ſelon lui, qu'une ſeule Perſonne qui fût proprement Dieu : c'étoit Dieu le Pere. Socin s'étoit fait une loi de rejetter tout ce qu'il ne comprenoit pas : en conſéquence, le péché originel, la grace, la prédeſtination abſolue, l'efficacité des ſacrements, la preſcience de Dieu touchant les effets libres & contingents, ſon immenſité, lui paroiſſoient autant de chimeres, autant d'abſurdités. Les opinions de Socin lui attirerent grand

Digitized by Google

nombre de perſécutions. Les Unitaires mêmes, dont il défendoit le ſyſtême, ne l'aimoient point. Après bien des courſes qu'il fit dans pluſieurs royaumes, il vint ſe fixer en Pologne, où il ne fut guere tranquille que les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, qu'il termina à l'âge de ſoixante-cinq ans, le 2 de Mars 1604, dans la maiſon d'un gentilhomme Polonois, où il s'étoit retiré pour ſe mettre à l'abri de la fureur de ſes ennemis.

SOLEIL. Cet aſtre ſi propre à faire ſentir la majeſté, la puiſſance & la bonté du Créateur, fut le premier objet de l'idolatrie des hommes. Il n'y a guere de peuples dont il n'ait reçu les hommages; mais il fut particuliérement honoré vers les climats où il ſemble commencer ſa carriere, où ſa chaleur eſt plus vive, plus puiſſante & plus féconde. Tous les Orientaux adoroient le ſoleil, ſous différents noms: les Egyptiens ſous celui d'*Oſiris*, les Chaldéens & les Phéniciens ſous celui de *Bel* ou *Baal*, les Chananéens & les Ammonites ſous celui de *Moloch*, les Moabites ſous celui de *Belphégor*, les Perſes ſous celui de *Mythras*. *Voyez* ces différents noms.

1. Les Grecs & les Romains rendoient auſſi les honneurs divins au Soleil, qu'ils appelloient *Phœbus*. Leurs poëtes diſoient qu'il avoit dans le ciel un palais magnifique, dont Ovide donne une belle deſcription, au ſecond livre de ſes Métamorphoſes. Le palais du Soleil, dit ce poëte ingénieux, étoit ſoutenu par de hautes colomnes. L'or y brilloit de toutes parts; le pyrope y répandoit un éclat auſſi vif que celui du feu; l'ivoire le plus poli en couvroit le toit. Les portes étoient d'argent; mais l'art avec lequel elles étoient travaillées, étoit encore au-deſſus de la matiere. L'induſtrieux ciſeau de Vulcain y avoit tracé l'image du ciel, de la terre & de l'onde. Dans l'onde il avoit repréſenté les dieux marins, dont elle eſt le ſéjour: Triton, Prothée, & le géant Ægéon preſſant avec ſes bras énormes le vaſte dos des baleines. On y voyoit Doris & ſes cinquantes filles: les unes ſembloient nager; les autres, aſſiſes ſur un rocher, faiſoient ſécher leurs cheveux:

Digitized by Google

pluſieurs, montées ſur des poiſſons, ſe promenoient ſur les eaux. Elles ſe reſſembloient toutes, ſans avoir la même figure : on reconnoiſſoit aiſément qu'elles étoient ſœurs. La terre étoit couverte de villes, de forêts, de fleuves, peuplée d'hommes & d'animaux : l'artiſte n'avoit pas oublié les nymphes & les autres divinités champêtres. Au-deſſus du terreſtre ſéjour, s'élevoit la voûte étoilée. Le Soleil, revêtu d'une robe de pourpre, étoit aſſis ſur un trône éclatant d'émeraudes. A ſes côtés, étoient le Siécle, l'Année, le Mois, le Jour, & les Heures rangées à diſtance égale. Le Printemps y paroiſſoit couronné de fleurs nouvelles; l'Eté, nu, portant des gerbes; l'Automne, encore ſouillé des raiſins qu'il avoit foulés; l'Hiver, en cheveux blancs hériſſés de glaçons. Lorſque les premiers rayons de l'aurore faiſoient pâlir la lune & diſparoître les étoiles, les Heures atteloient au char du Soleil quatre courſiers fougueux, nourris d'ambroiſie, & vomiſſant feu & flammes. Le Soleil y montoit; &, prenant en main les rênes, il commençoit à parcourir la ſphere céleſte. Lorſqu'il étoit ſur le point d'achever ſa courſe, il ſe précipitoit dans les eaux, & alloit ſe repoſer dans le ſein de Thétis. Telles étoient les idées des Grecs & des Romains à l'égard du Soleil.

2. Strabon dit, en parlant des anciens Ethiopiens : « Parmi ceux qui habitent ſous la zone torride, il y en » a qui paſſent pour athées : ils haïſſent le Soleil, & » lui donnent des malédictions quand il ſe leve, parce » qu'il les brûle. » Les Atlantes, habitants de la Lybie ſauvage, faiſoient la même choſe, au rapport d'Hérodote, qui dit « qu'ils maudiſſoient le Soleil, parce qu'il » les brûle & ruine leur pays. S'il faut en croire Pur» chaz, le Soleil avoit autrefois des temples dans » l'Afrique. »

3. Les anciens habitants du Pérou ne reconnoiſſoient point d'autre divinité que cet aſtre; & c'eſt dans le culte qu'ils lui rendoient, que conſiſtoit toute leur religion. Ils regardoient leurs empereurs comme les fils du Soleil. Ils avoient bâti, dans la ville de Cuſco, un temple ſuperbe en ſon honneur, où il étoit adoré avec la

Digitized by Google

plus grande pompe. Nous avons parlé, à l'article FÊTE, des cérémonies avec lesquelles les Péruviens célébroient la grande fête du Soleil.

4. Cet astre est aussi l'objet du culte des Virginiens. C'est en son honneur qu'ils vont, tous les matins dès l'aube du jour, se purifier dans quelque riviere. Hommes, femmes & enfants, tous pratiquent cette ablution. Ils ne cessent de se laver jusqu'au lever du soleil. Dès qu'ils apperçoivent ses premiers rayons, alors purifiés, comme ils se l'imaginent, ils lui offrent des hommages dignes de lui, & lui présentent des offrandes de tabac.

5. On peut mettre au nombre des adorateurs du soleil les habitants de la Floride, particuliérement ceux qui demeurent aux environs des montagnes d'Apalache. Ils attribuent à cet astre la création de l'univers, & pensent qu'ils lui sont redevables de la vie. Ils racontent que le soleil ayant cessé de paroître pendant l'espace de vingt-quatre heures, son absence occasionna un affreux déluge, & que les eaux du grand lac Théomi, s'étant débordées, couvrirent toute la terre & même les montagnes les plus élevées. Celle d'Olaimy, sur laquelle le soleil s'étoit lui-même construit un temple, échappa seule à cette inondation générale, & déroba à la mort tous ceux qui purent s'y réfugier. Les vingt-quatre heures étant expirées, le soleil reparut dans tout son éclat. Sa chaleur bienfaisante dissipa les eaux & remit la terre dans son état naturel. Depuis ce temps, les Floridiens Apalachites ont conservé une singuliere vénération pour le temple de la montagne d'Olaimy, & pour le soleil qui les avoit délivrés d'un si grand fléau.

Ils rendent leurs hommages à cet astre, toutes les fois qu'il se seve. Ils ont dans l'année quatre jours solemnels, où ils l'honorent d'une façon plus particuliere sur la montagne d'Olaimy. La nuit qui précede ces fêtes, les Jaouas, ou prêtres du pays, ont soin d'allumer sur la montagne une grande quantité de feux. Le lendemain, dès l'aurore, le peuple s'y rend en foule. Le temple consacré au soleil sur cette montagne, n'est,

Digitized by Google

à proprement parler, qu'une vaſte grotte taillée dans le roc. Sa forme eſt ovale. Sa longueur eſt de deux cents pieds, & ſa hauteur de ſix-vingts : elle reçoit le jour par un trou fait au milieu de la voûte. Cette grotte eſt ſi ſacrée, qu'il n'eſt pas permis au peuple d'y entrer. Les dévots remettent leurs offrandes aux prêtres, qui les ſuſpendent à des perches à l'entrée de la grotte. On ne fait point au ſoleil de ſacrifices ſanglants. On ne croit pas qu'ils puiſſent être agréables à cet être vivifiant & conſervateur. Le culte religieux qu'on lui rend, conſiſte particuliérement à chanter ſes louanges, à jetter en ſon honneur des parfums dans un grand feu allumé devant la grotte. Voici la cérémonie la plus remarquable de cette fête. Le prêtre verſe du miel dans une pierre creuſe, placée devant une table de pierre. Il répand à l'entour une certaine quantité de maïs pour ſervir de nourriture à des oiſeaux conſacrés au ſoleil, & qui, ſuivant les Floridiens, chantent les louanges de cet aſtre. Ces oiſeaux, nommés *ionatzulis*, ſont apportés exprès dans des cages, pour ſervir à la ſolemnité de la fête. Vers l'heure de midi, lorſque les rayons du ſoleil commencent à tomber ſur la table de pierre, les prêtres achevent de brûler leur parfums ; puis, par le moyen du ſort, ſix d'entr'eux ſont choiſis pour ouvrir la cage, & délivrer ſix oiſeaux du ſoleil, auxquels on laiſſe prendre l'eſſor.

Le Paraouſti, ou chef des Floridiens, étant ſur le point de partir pour la guerre, raſſemble ſes ſoldats dans une plaine ; &, ſe plaçant au milieu d'eux, le viſage tourné vers le ſoleil, il adreſſe à cet aſtre une pierre pathétique, dans laquelle il lui demande la victoire ſur ſes ennemis. Il prend enſuite une écuelle de bois pleine d'eau ; &, vomiſſant mille imprécations contre l'ennemi, il jette l'eau en l'air, de maniere que la plus grande partie retombe ſur les guerriers qui l'environnent : « Ainſi, » dit-il, puiſſiez-vous verſer le ſang de vos ennemis ! » Il remplit une ſeconde fois ſon écuelle, & la renverſe ſur le feu, qui eſt allumé exprès à côté de lui, en diſant : « Puiſſiez-vous détruire nos ennemis auſſi promp- » tement que j'éteins ce feu ! »

Digitized by Google

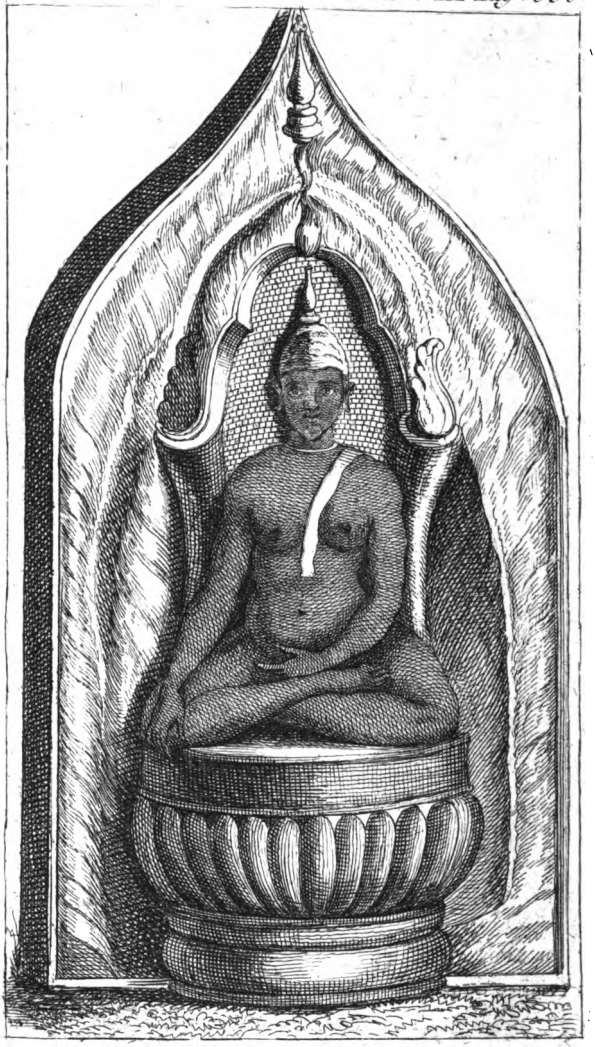
6. Les Natchés, les Tensas ou Taënças, peuples du Mississipi, adorent particuliérement le soleil, qu'ils regardent comme un des aïeux de leur chef. Ils entretiennent en son honneur un feu continuel dans les temples qui lui sont dédiés. La *Relation de la Louisiane du* chevalier Tonti nous fournira la description d'un de ces temples. « Il est enfermé, dit cet auteur, dans le » circuit d'une grande muraille. L'espace qui est entre » deux, forme une espece de parvis où le peuple se » promene. On voit au-dessus de cette muraille un » grand nombre de piques, sur la pointe desquelles on » met les têtes des ennemis, ou des plus grands crimi- » nels. Au-dessus du frontispice, on voit un gros bil- » lot fort élevé, entouré d'une grande quantité de che- » veux, & chargé d'un tas de chevelures, en forme » de trophées. Le dedans du temple n'est qu'une nef » peinte ou bigarrée, par tous les côtés, de plusieurs » figures différentes. On voit, au milieu de ce temple, » un grand foyer qui tient lieu d'autel, où brûlent tou- » jours trois grosses bûches mises de bout en bout, que » deux prêtres, revêtus de cappes blanches, ont soin » d'attiser. C'est autour de cet autel enflammé que » tout le monde fait ses prieres avec des hurlements » extraordinaires. Les prieres se font trois fois le jour, » au lever du soleil, à midi, & à son coucher. On y » voit un cabinet ménagé dans la muraille; c'est le ta- » bernacle du dieu. Deux aigles déployés & tournés » vers le soleil y sont suspendus. » Tous les mois, au déclin de la lune, ces sauvages portent au temple un plat rempli de leurs mets les plus exquis, que les prêtres offrent au soleil.

7. Dans le Canada, les femmes haranguent le soleil lorsqu'il se leve, & lui présentent leurs enfants. Lorsqu'il est sur le point de se coucher, les guerriers sortent du village, & commencent une espece de danse qu'ils appellent *la danse du grand Esprit.*

Soleil : instrument dont l'extrémité est faite en forme de soleil, & dont on se sert, dans l'Eglise Catholique, pour exposer la sainte Hostie à la vénération du peuple. Il doit être au moins d'argent. Il a deux cryst-

Digitized by Google

Digitized by Google



SOMMONA-CODOM.

Digitized by Google

taux, entre lesquels on place une Hostie dans un petit croissant d'or ou d'argent, mais toujours doré. L'un des cryſtaux est attaché au soleil par une petite chaînette, comme le couvercle d'une montre, & ferme avec un petit crochet ou avec une petite broche d'argent, aussi attachée avec une petite chaine. Au-dessus du soleil, il y a une croix qui passe les rayons du soleil de son travers. Le soleil doit être au moins de deux marcs d'argent.

SOMMONA-CODOM : législateur des Siamois, & leur principale divinité. L'histoire de ce personnage est enveloppée de fables & d'absurdités, qui ne permettent gueres de rien dire de bien certain sur ce qui concerne sa vie. Il paroît probable qu'il étoit originaire des Indes, & que c'étoit un des Samanéens, ou Shammans, habitants de la presqu'isle en deçà du Gange, comme son nom semble l'indiquer. Cependant les Siamois disent que son véritable nom étoit *Codom ;* &, qu'ayant embrassé la profession de Talapoin, il prit le nom de *Sommona*, lequel, en langue Balie, signifie *Talapoin des bois*. Sommona-Codom est aussi appellé par les Siamois *Pra Pouti Tchaon ;* ce qui signifie, à la lettre, *le grand & l'excellent seigneur*. On prétend qu'une fleur lui donna la naissance. Cette fleur étoit sortie du nombril d'un enfant ; & cet enfant n'étoit qu'une feuille d'arbre, qui avoit la forme d'un enfant se mordant l'orteil. Cette feuille nageoit sur l'eau, « qui seule subsistoit avec Dieu, » On a peine à concevoir comment Sommona-Codom, né d'une façon si particuliere, peut avoir un pere. On lui en donne cependant un, & même assez illustre, puisqu'il étoit roi de Teve-Lanca, pays que les Indiens regardent comme faisant partie de l'isle de Ceylan. La Loubere nomme ce prince *Paousoutout*. On veut aussi que Sommona-Codom ait eu une mere nommée *Matra-Maria*, ou la grande Marie, nom qui a donné lieu à des paralleles odieux. *Voyez* THÉVETAT.

Les Siamois, au rapport du P. Tachard, donnent pour mere à Sommona-Codom, une vierge qui de-

Digitized by Google

vint enceinte par la vertu du ſoleil. Confuſe de l'état où elle ſe trouvoit, cette vierge alla cacher ſa honte dans une épaiſſe forêt. Etant ſur le bord d'un lac, elle mit au monde un enfant d'une beauté raviſſante, ſans avoir éprouvé les douleurs ordinaires de l'enfantement. Ne pouvant nourrir ſon enfant, faute de lait, & ne voulant pas ſavoir la douleur de le voir expirer ſous ſes yeux, elle s'avança dans le lac, & le plaça ſur le bouton d'une fleur qui lui ouvrit auſſi-tot ſon ſein, & le referma dès qu'elle eut reçu ce précieux dépôt. Cette fleur, dont on ne dit pas le nom, eſt, depuis ce temps, en grande vénération parmi les Talapoins. Il eut preſqu'en naiſſant la ſcience infuſe, & poſſéda, dans le degré le plus éminent, non-ſeulement toutes les connoiſſances humaines, mais encore pluſieurs autres plus ſublimes & réſervées à la divinité. Il étonna ſes contemporains par l'éclat de ſes vertus; &, dans tous les corps qu'il habita, que l'on fait monter au nombre de cinq cents cinquante, il fut toujours un modele de ſainteté & de pénitence. Soit qu'il fût homme ou bête, il parut toujours le meilleur & le plus parfait dans ſon eſpece. Etant roi, il ſe dévoua ſouvent pour le ſalut de ſes ſujets, & leur ſacrifia ſa vie. Dans d'autres occaſions, il donna des exemples illuſtres de déſintéreſſement, de patience, de mortification & de charité.

Le P. Tachard rapporte que Sommona-Codom ſe repoſant un jour ſous un arbre, qui depuis eſt regardé, par les Siamois, comme ſacré, il deſcendit des cieux une multitude d'anges qui ſe proſternerent devant le ſaint, & lui rendirent leurs hommages. Nous apprenons encore de ce Jéſuite, que le charitable Sommona-Codom, voyant des animaux tourmentés d'une faim dévorante, leur donna ſa chair à manger. Un jour il donna tous ſes biens; &, pour être moins diſtrait par les objets extérieurs, il s'arracha les yeux. Sa patience étoit ſi grande, qu'un Bramine, s'étant ſaiſi de ſa femme & de ſes enfants, il leur fit ſubir, en ſa préſence, divers ſupplices, ſans que le ſaint s'oppoſât, en quelque maniere, à cette violence. Il pouſſa une fois la charité ſi

Digitized by Google

loin, qu'ayant tué sa femme & ses enfants, il les donna à manger aux Talapoins. Il est étonnant que l'on cite comme une bonne œuvre un horrible attentat, si contraire à la loi des Siamois, qui défend toute sorte de meurtre; mais les Talapoins ont jugé plus important de présenter au peuple des exemples si extraordinaires de charité envers les moines, que des leçons de fidélité à la loi.

Sommona-Codom, sanctifié par des actions si méritoires, mit le comble à sa perfection, en embrassant la profession de Talapoin; car les Siamois sont persuadés qu'on ne peut être parfait, à moins qu'on ne soit Talapoin. Etant donc parvenu, par ce moyen, au plus haut degré de sainteté, il se trouva doué d'une force extraordinaire; qualité que les Siamois regardent comme un apanage de la sainteté parfaite. Un autre saint, nommé *Prasouane*, voulut éprouver si Sommona-Codom étoit en effet arrivé au sommet de la perfection. Il lui présenta le combat; mais l'aggresseur sentit, par sa défaite, que son rival étoit plus saint que lui. Sommona-Codom acquit encore un autre privilege plus glorieux, celui de faire des miracles. Il pouvoit aisément se dérober à la vue des hommes. Son corps, quand il lui plaisoit, devenoit un monstrueux colosse, ou bien un atôme imperceptible. Il n'avoit qu'à vouloir; &, dans un instant, il se trouvoit transporté d'un pays à un autre. Avec tous ses privileges, Sommona-Codom n'eut pas celui d'être impeccable; &, dans le temps même qu'il paroissoit élevé au dessus de toutes les foiblesses, il écouta trop l'esprit de vengeance, & s'échappa jusqu'à tuer un Man *, qui étoit son ennemi. Mais son crime ne demeura pas impuni. L'ame du Man étoit passée dans le corps d'un cochon: Sommona-Codom, ayant eu le malheur de manger de la chair de ce même cochon, fut attaqué d'une violente coli-

* Les Man étoient, selon les Siamois, un peuple ennemi de Sommona-Codom. Ils les représentent comme une sorte de monstre, avec une tête hérissée de serpents, un visage fort large, & des dents horriblement grandes.

Digitized by Google

que qui le fit mourir à l'âge de quatre-vingts ans. Sa mort fut ſinguliere, comme l'avoit été ſa naiſſance; car on dit qu'il diſparut tout-à-coup, ſemblable à une étincelle qui s'évanouit dans l'air.

Le P. Tachard raconte différemment la mort de ce fameux perſonnage, quoiqu'il en attribue toujours la cauſe à un cochon. Il dit qu'un monſtre auquel Sommona-Codom avoit autrefois ôté la vie, étant revenu ſur la terre, ſous la forme d'un cochon, courut un jour en furie contre Sommona-Codom, alors tranquillement aſſis avec ſes diſciples. Le ſaint reconnut auſſitôt ſon ancien ennemi, & jugea, par ce préſage, que ſa mort n'étoit pas éloignée: il l'annonça même à ſes diſciples. La prédiction ſe trouva véritable. Quelque temps après, ayant mangé de la chair de ce même cochon, il en mourut. Avant de quitter le monde, il recommanda à ſes diſciples de lui ériger des ſtatues, & de bâtir des temples en ſon honneur; &, pour que les hommes conſervaſſent quelques marques qui les fiſſent ſouvenir de lui, il laiſſa les traces de ſes pieds empreintes à Siam, dans le Pégu & dans l'iſle de Ceylan. Ces lieux, où ſe trouvent ces veſtiges réputés ſacrés, ſont devenus fameux par la dévotion des peuples, qui, de tous côtés, y vont en pélerinage.

Les Siamois prétendent que Sommona-Codom, depuis ſa mort, eſt dans le ſuprême degré de la félicité, qu'ils appellent *Nireupan*, & qu'il eſt comme anéanti dans ſon bonheur. (*Voyez, à l'article* NIREUPAN, l'explication de ce terme.) Parmi les diſciples de Sommona-Codom, on en diſtingue deux plus célebres que les autres par leurs vertus & par leur ſainteté. Le premier, nommé *Pra Mogla*, eſt placé dans les temples à la droite de Sommona-Codom, mais derriere lui; le ſecond, nommé *Pra Saribout*, eſt placé à ſa gauche. Sommona-Codom eſt preſque le ſeul objet du culte des Siamois; c'eſt à lui que s'adreſſent toutes leurs prieres: c'eſt lui qu'ils invoquent dans tous leurs beſoins. Ils ſont perſuadés que ſon pouvoir eſt reſtreint aux ſeuls Siamois, & qu'il n'a aucune autorité ſur les autres peuples.

Digitized by Google

Les fables abſurdes que l'on ranconte de ce perſonnage fameux, le peu d'autorité des livres qui les contiennent, pourroient faire regarder Sommona-Codom comme un être imaginaire, forgé par les Talapoins pour amuſer le peuple, & le contenir dans le reſpect & la ſoumiſſion; &, de crainte que la vénération pour ce ſaint ne vienne à s'affoiblir, ils tiennent toujours le peuple en ſuſpens, par l'attente d'un autre homme merveilleux, qu'ils aſſurent avoir été annoncé par Sommona-Codom lui-même. Ils lui ont déja donné un nom d'avance, & l'appellent *Pra Narotte.* Ils diſent même ce qu'il doit faire; &, entr'autres bonnes œuvres, ils publient qu'il doit tuer ſes enfants, & les donner à manger aux Talapoins; action héroïque de charité, qui mettra le comble à ſa ſainteté & à ſa perfection. Ainſi les Siamois attendent, comme les Juifs, un nouveau Meſſie, & ne ſont pas moins attentifs & crédules ſur ce qui concerne l'objet de leur folle eſpérance. On eſt preſque sûr de former un parti nombreux parmi les Siamois, lorſqu'on produit quelque inconnu qu'on veut faire paſſer pour un homme extraordinaire. Le ſuccès de la fourberie eſt certain, pourvu que le perſonnage en queſtion ſoit entiérement ſtupide & hébêté, tel qu'ils penſent que doit être Sommona-Codom dans l'état d'inſenſibilité & d'anéantiſſement où il eſt plongé dans le *Nireupan.*

La Loubere rapporte qu'on voulut, il y a quelques années, faire paſſer pour le nouveau Sommona-Codom un jeune homme muet de naiſſance, & dont la ſtupidité étoit une eſpece de prodige. On ſema le bruit parmi le peuple, que ce jeune homme étoit iſſu du premier habitant du royaume, & qu'il devoit un jour parvenir à la ſainteté la plus ſublime, & même à la divinité. Les Siamois, qui avoient toujours l'imagination frappée de ce Pra-Narotte qu'ils attendoient, crurent bonnement que c'étoit lui-même qui paroiſſoit. Ils ſe rendirent en foule auprès de lui pour lui préſenter leurs hommages & lui faire des offrandes. Cet événement excita, dans tout le royaume, une rumeur ſi grande, que le roi en fut alarmé; mais, pour calmer le

Digitized by Google

peuple, il fallut qu'il employât toute ſon autorité avec la rigueur des plus ſeveres châtiments.

SONGE. On appelle ainſi ces penſées confuſes qui viennent, pendant le ſommeil, par l'action de l'imagination. Ces illuſions nocturnes ont été un des grands objets de la ſuperſtition des hommes. Ils les regardoient comme des ſignes de l'avenir, & des avertiſſements céleſtes.

1. L'art d'interpréter les ſonges étoit fort en vogue parmi les Egyptiens & les Chaldéens. Les rois avoient à leur cour, parmi leurs principaux officiers, des interpretes de ſonges, toujours prêts à réaliſer les fantômes que l'imagination leur avoit préſentés pendant la nuit : c'eſt ce que l'Ecriture nous apprend de Pharaon, de Nabuchodonoſor, de Balthaſar. Dieu défend aux Iſraélites, dans le Lévitique & dans le Deutéronome, d'obſerver les ſonges & d'en tirer les préſages ; ce qui fait voir que la divination par les ſonges étoit alors une choſe fort commune chez les Gentils, dont les Juifs étoient entourés. Ce n'eſt pas que Dieu n'ait quelquefois fait connoître ſa volonté par des ſonges. L'Ecriture nous en fournit des exemples ; mais ce ſont des cas particuliers & extraordinaires, qui n'empêchent pas qu'on ne doive communément regarder les ſonges comme de vaines illuſions.

2. Les Grecs & les Romains ajoutoient beaucoup de foi aux ſonges. Il y avoit chez eux pluſieurs oracles qui ſe rendoient par ſonges. (*Voyez* la maniere dont ils ſe rendoient à l'article ORACLES.) Virgile, au ſixieme Livre de l'Enéide, dit qu'il y a deux portes par leſquelles les ſonges viennent aux hommes, l'une d'ivoire & l'autre de corne. Les ſonges faux ſortent par la porte d'ivoire, & les ſonges vrais par la porte de corne.

3. Les différents paſſages de l'Ecriture qui parlent des ſonges de Jacob, de Joſeph, de Pharaon, de Nabuchodonoſor, de Daniel, &c. ont rendu les Juifs modernes extrêmement ſuperſtitieux ſur ce qui concerne ces illuſions de la nuit. Leurs rabbins mêmes ont abaiſſé leur gravité juſqu'à marquer quels ſont les ſon-

Digitized by Google

ges de mauvais augure. Tels ſont, par exemple, les ſonges dans leſquels un Juif verroit brûler le Livre de la Loi, tomber ſes dents ou les poutres de ſa maiſon; ou bien verroit ſa femme entre les bras d'un autre. S'il arrive à un Juif de faire un pareil ſonge, pour détourner le malheur qui le menace, il ne manque pas de conſacrer par un jeûne exact & rigoureux le jour du lendemain, quand même ce ſeroit le jour du ſabbat ou quelqu'autre fête. C'eſt la ſeule occaſion où il ſoit permis de jeûner pendant ces jours ſolemnels. Vers le ſoir, celui qui jeûne, avant de prendre ſon repas, fait venir trois de ſes amis, & leur dit juſqu'à ſept fois ces paroles: Heureux ſoit le ſonge que j'ai fait! A chaque fois ſes amis lui répondent par le même ſouhait. La cérémonie ſe termine par quelques paſſages de l'Ecriture, relatifs à la circonſtance; enfin ſes amis ſe retirent, en diſant à celui qui les a appellés ces paroles de l'Eccléſiaſte: « Vas, manges ton pain » avec joie. » Enſuite l'homme au ſonge prend ſon repas.

SONNA *ou* SUNNA: c'eſt la loi orale des Mahométans. Elle contient les paroles & les actions de Mahomet, qui n'ont point été inſérées dans l'Alcoran, mais qui ont d'abord été conſervées par tradition, & enſuite par écrit. L'Alcoran & la Sonna compoſent aujourd'hui le droit canon & civil des Mahométans. Les préceptes, les conſeils & les cérémonies de la religion ſont renfermés dans ces deux Livres. On nomme *Sunnets* les préceptes dont on peut abſolument ſe diſpenſer, tels que la Circonciſion, les rits eccléſiaſtiques, &c. parce qu'ils ne ſont pas contenus dans l'Alcoran. On ne peut, diſent-ils, les négliger, ſans ſe rendre coupable envers Dieu; mais la faute n'eſt que vénielle; &, dans un cas urgent, il n'y a point de péché, & on ne doit pas craindre d'encourir la haine du prophete. Cependant les Turcs ſont très-ſcrupuleux pour la pratique des bonnes œuvres commandées par l'Alcoran & la Sonna. Ces pratiques ſont la PRIERE, l'ABLUTION, le JEÛNE, le PÉLERINAGE DE LA MECQUE, les FÊTES, l'AUMÔNE, &c. *Voyez tous ces différents articles en particulier.*

Digitized by Google

SOPHATIS *ou* SOPHATITES : ſectaires Mahométans, dont l'erreur principale conſiſte à donner à Dieu des attributs charnels, & qui ſoutiennent qu'on doit entendre dans le ſens littéral & naturel tout ce qu'on dit de cet Être ſuprême. Ainſi, quand on dit : Dieu eſt aſſis ſur ſon trône, la création eſt l'ouvrage de ſes mains, il ſe met en colere contre les pécheurs, les Sophatis veulent qu'il ſoit véritablement aſſis ; que ſes mains aient opéré la création, à peu près comme un ouvrier forme & façonne ſon ouvrage ; & que ſa colere contre les pécheurs ſoit une colere de la même nature que la nôtre. Ils diſent auſſi que le dieu qu'ils adorent a une véritable figure ; que cette figure eſt compoſée de parties ſpirituelles & corporelles ; que le mouvement local ne lui eſt pas contraire, mais que ſa chair, ſon ſang, ſes yeux, ſes oreilles, ſa langue & ſes mains ne reſſemblent point aux ſubſtances créées, & qu'elles ſont compoſées de telle maniere qu'elles ne ſont ſujettes à aucune altération ni à aucune corruption. Le paſſage de la Geneſe qui dit que Dieu créa l'homme à ſon image, eſt le fondement du ſyſtême impie & ridicule des Sophatis.

SOPHONIE, le neuvieme des douze petits prophetes de l'ancien Teſtament, étoit de la tribu de Siméon, & commença à prophétiſer ſous le regne de Joſias. Son nom ſignifie en hébreu, Contemplateur de Dieu. Son ſtyle eſt aſſez ſemblable à celui de Jérémie, dont il étoit contemporain. Ses prédictions ont particuliérement rapport à la vocation des Gentils & à l'établiſſement de l'Egliſe. Il parle auſſi de la rémiſſion des péchés & de la félicité éternelle.

SORBONNE : (*la*) c'eſt le nom du plus ancien & du plus fameux college de théologie qu'il y ait en Europe. Un célebre docteur de Paris, nommé *Robert*, & ſurnommé *Sorbon*, parce qu'il étoit natif d'un petit village de ce nom, dans le Rhételois auprès de Sens, fonda en 1253 ce college, qui fut appellé *Sorbonne*, du nom de ſon fondateur. Robert étoit né de parents pauvres & obſcurs ; mais ſon mérite, ſecondé d'un travail opiniâtre, répara la faute du ſort. Reçu docteur

Digitized by Google

en théologie à Paris, il s'acquit par ſes ſermons & par ſes conférences la plus grande réputation. Le roi S. Louis conçut pour lui la plus haute eſtime; il le fit ſon chapelain & ſon confeſſeur, & lui donna les marques de l'amitié & de la confiance la plus intime.

Robert, dans une ſituation auſſi brillante, n'oublia point ſa premiere obſcurité ni les peines qu'il avoit éprouvées pendant ſes études. Il chercha les moyens d'applanir aux pauvres écoliers un chemin qui avoit été pour lui ſemé de tant d'épines, & conçut le projet d'une ſociété d'eccléſiaſtiques ſéculiers, vivants en commun, qui, libres des ſoins de la vie, ſe livraſſent entiérement à l'étude, & enſeignaſſent les autres gratuitement. Ce projet étoit abſolument nouveau: il n'y avoit alors en Europe aucune communauté d'eccléſiaſtiques ſéculiers. Les avantages qui devoient réſulter de cet établiſſement étoient ſi ſolides & ſi frappants, que Robert trouva un grand nombre d'amis qui s'empreſſerent de ſeconder ſes vues. Avec leur ſecours, il fonda ſon college dans la rue des Deux-Portes, vis-à-vis le Palais des Thermes. Il le compoſa de docteurs & de bacheliers en théologie, choiſis entre les plus vertueux & les plus habiles; car le principal but de ſon établiſſement fut l'étude de la religion. Il diſtingua les membres de ſon college en hôtes, & en aſſociés. Pour être admis au nombre des hôtes, il falloit être bachelier, ſoutenir une theſe appellée *Robertine*, & remporter le plus grand nombre des ſuffrages dans trois ſcrutins différents. Les hôtes étoient logés & nourris dans la maiſon: ils pouvoient étudier dans la bibliotheque, mais ils n'en avoient pas la clef. Dans les aſſemblées, ils n'avoient pas de voix; &, lorſqu'ils étoient docteurs, il falloit qu'ils ſortiſſent de la maiſon.

Pour être reçu aſſocié, *ſocius*, il falloit ſoutenir la Robertine; ſubir les trois ſcrutins comme les hôtes; &, en outre, on étoit obligé de profeſſer gratuitement un cours de philoſophie, après lequel on ſubiſſoit encore deux autres ſcrutins. Ceux des aſſociés qui n'avoient pas quarante livres pariſis de re-

Digitized by Google

venu, avoient une bourſe de la valeur de cinq ſols & demi pariſis par ſemaine; ce qui revient à un peu plus de ſix francs de notre monnoie. Ils jouiſſoient de cette bourſe pendant dix ans, à moins que, dans l'intervalle, ils n'acquiſſent un revenu de quarante livres pariſis; alors ils perdoient leur bourſe. Il étoit auſſi réglé qu'au bout de ſept ans les bourſiers ſeroient examinés, & que ceux qui ſeroient trouvés incapables d'être utiles au prochain, ſeroient privés de leur bourſe. Les aſſociés non bourſiers payoient à la maiſon, chaque ſemaine, la même ſomme que recevoient les bourſiers. Tous les aſſociés prenoient le titre de docteurs ou de bacheliers de la Maiſon & Société de Sorbonne. Ils étoient encore en cela diſtingués des hôtes, qui avoient ſeulement la qualité de docteurs ou de bacheliers de la Maiſon de Sorbonne.

Toutes les affaires de la maiſon étoient réglées en commun par les aſſociés, ſans qu'il y eût parmi eux aucun principal, aucun ſupérieur. Docteurs, bacheliers, tous étoient égaux. C'eſt pour entretenir cette égalité, qu'on n'a jamais admis parmi les aſſociés aucun religieux, de quelqu'ordre que ce fût; & l'uſage s'eſt établi, au commencement du dix-ſeptieme ſiécle, de faire prêter ſerment ſur l'Evangile à celui qu'on reçoit dans la ſociété, « qu'il n'a point intention d'aller » dans une autre ſociété ou congrégation ſéculiere où » l'on vive en commun ſous la direction d'un ſeul ſu» périeur; & que ſi, après avoir été reçu de la ſo» ciété de Sorbonne, il lui arrive de changer de ſen» timent & de paſſer dans une autre communauté, » il ſe reconnoît, dès-lors & par le ſeul fait, déchu » de tous les droits de la ſociété, tant actifs que paſ» ſifs, & qu'il ne fera ni entreprendra rien contre le pré» ſent réglement. »

Les docteurs & les bacheliers pouvoient avoir chez eux de pauvres écoliers auxquels la maiſon faiſoit quelque avantage. Parmi ces pauvres étudiants, il s'eſt trouvé pluſieurs grands hommes. Depuis la fondation du college de Sorbonne juſqu'à préſent, il y a toujours eu ſix profeſſeurs qui ont enſeigné gratuitement les différentes

Digitized by Google

différentes parties de la théologie. Il y avoit en outre des docteurs qui faiſoient une étude particuliere de la morale, & s'appliquoient à réſoudre les cas de conſcience. La Sorbonne a toujours été, à cet égard, l'oracle de l'Europe.

Robert établit pour l'adminiſtration de ſon college différentes charges. La premiere étoit celle de Proviſeur. On la confioit toujours à quelqu'un des membres les plus conſidérables de la ſociété. La ſeconde étoit celle de Prieur, que l'on choiſiſſoit parmi les aſſociés bacheliers. Le prieur préſidoit aux aſſemblées de la ſociété, aux actes des Robertines & aux Sorboniques de la licence, dont il faiſoit l'ouverture & la clôture par une harangue publique. On lui apportoit tous les ſoirs les clefs de la maiſon, & il ſignoit le premier tous les actes. Les autres places étoient celles de Sénieur, de Conſcripteur, de Profeſſeur, de Bibliothécaire, de Procureur, &c. Tous ces réglements ſubſiſtent encore aujourd'hui: Robert Sorbon ne les mit par écrit qu'après les avoir fait pratiquer pendant dix-huit ans, & en avoir reconnu par expérience l'utilité & la ſageſſe. Il ne voulut faire de loix, que lorſque ceux à qui il les deſtinoit furent accoutumés à les obſerver.

Pendant l'eſpace de cinq ſiécles, la Sorbonne a conſervé ſes anciens uſages, & s'eſt ſoutenue juſqu'à ce jour avec autant de régularité que de ſplendeur, ſans être gouvernée par aucun ſupérieur. Cette égalité qui regne entre ſes membres, & qui ſembleroit devoir occaſionner le déſordre, eſt la baſe & le plus ferme appui de ſa conſtitution. Tous concourent au bien, parce qu'aucun d'eux ne le commande aux autres. Auſſi les gens les plus ſenſés ont-ils toujours regardé la forme du gouvernement de la Sorbonne comme un chef-d'œuvre de prudence & de ſaine politique, qui doit égaler ſon auteur aux plus célebres légiſlateurs que vante l'antiquité.

L'établiſſement de la Sorbonne fut confirmé par le ſaint Siége, & autoriſé par des lettres-patentes de S. Louis. Cette ſociété acquit bientôt un revenu honnête

Digitized by Google

& suffisant, par le grand nombre de legs & de donations qu'elle reçut; & l'on peut dire que jamais les pieuses libéralités des fideles ne furent plus utilement placées. Si Robert ressentit de la joie de voir son college s'enrichir, ce fut parce qu'il se voyoit par-là en état de fournir à la subsistance & aux études d'un plus grand nombre de pauvres écoliers; car ce grand homme, qui avoit été pauvre lui-même, eut toujours pour les pauvres une affection particuliere. C'étoit spécialement pour eux qu'il avoit fondé son college. Il voulut qu'on l'appellât la Maison des Pauvres. On lit encore, sur un grand nombre de manuscrits, qu'ils appartiennent aux pauvres Maîtres de Sorbonne. On peut croire que, dès le temps du fondateur, le logement de la Sorbonne n'étoit composé que de trente-six appartements; car lorsque le cardinal de Richelieu fit rebâtir ce college avec une magnificence digne d'un si grand ministre, il n'y fit construire que le même nombre d'appartements. On en a depuis ajouté un autre; ce qui forme aujourd'hui trente-sept appartements.

Un des principaux objets des soins de Robert pour la perfection de son college, fut l'établissement d'une bibliotheque qui pût fournir à ses éleves les secours nécessaires à leurs études. En 1290, la bibliotheque de Sorbonne contenoit plus de mille volumes; ce qui étoit très-considérable pour le temps. Elle s'augmenta beaucoup depuis; & elle est encore aujourd'hui une des plus belles bibliotheques de Paris.

Le zele du fondateur ne se borna pas à la théologie. Il établit aussi, en 1275, un college pour les belles-lettres & pour la philosophie, qui fut appellé le *College de Calvi*, ou autrement la *petite Sorbonne*. Le cardinal de Richelieu le fit démolir, en 1635, pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Il devoit en faire rebâtir un autre; mais la mort ne lui permit pas d'exécuter ce dessein. C'est pour y suppléer que la maison de Richelieu fit réunir le college du Plessis à la Sorbonne, en 1648.

La maison & société de Sorbonne est une des qua-

Digitized by Google

tre principales maisons de la Faculté de théologie de Paris. Les autres sont celles de Navarre, du Cardinal-le-Moine & des Cholets. Les grands-maîtres des deux premieres, & les sénieurs de Sorbonne & des Cholets, sont les députés-nés de la Faculté. Quoiqu'elle ait toujours été la moins nombreuse, cependant elle s'est rendue si illustre par les grands hommes qu'elle a produits, qu'elle a donné en quelque sorte son nom à toute la Faculté, & que des docteurs & des bacheliers de Paris ont souvent pris le titre de Docteurs & de Bacheliers de Sorbonne, quoiqu'ils ne fussent pas membres de cette maison.

SORCIER: on donne ce nom à ceux que l'on suppose avoir communication avec le diable, & opérer par son secours des choses merveilleuses. On a imaginé beaucoup de fables sur le compte des sorciers. Le vulgaire croyoit autrefois, & croit encore en plusieurs pays, que les sorciers tiennent des assemblées nocturnes qu'ils nomment *sabbat*, auxquelles le diable préside en personne, & qui sont toujours accompagnées d'un fracas épouvantable. Les sages de l'Egypte, les mages de perse, les gymnosophistes & les brachmanes de l'Inde, étoient des sorciers & en faisoient gloire.

Chez les Grecs & chez les Romains, la sorcellerie étoit abhorrée & méprisée. C'étoit communément de vieilles femmes qui exerçoient ce métier. Elles ne s'en servoient que pour commettre des crimes. Telle fut chez les Grecs la fameuse Médée; chez les Romains, cette Canidie contre laquelle Horace invective dans une de ses Epodes. C'étoit particuliérement dans la Thessalie que la sorcellerie étoit en vogue. Cette contrée étoit peuplée de sorciers & de sorcieres redoutables pour les étrangers, qui souvent étoient la victime de leurs maléfices.

Chez les idolâtres modernes, tous les prêtres sont sorciers. C'est un des attributs annexés à leur profession *Voyez* MAGIE, MANES, NÉCROMANIE.

SORTILÉGE: moyen surnaturel & illicite, communiqué par le démon, pour produire quelque effet surprenant & souvent nuisible.

Digitized by Google

2. En Irlande, on trouve des gens fort adonnés aux ſortileges. Il y a parmi eux des ſorcieres de profeſſion, que le peuple conſulte. On remarque que, lorſque ces ſorcieres pratiquent leurs cérémonies magiques, elle y mêlent toujours le *Pater noſter* & l'*Ave Maria*. Elles ont de certaines herbes, par le moyen deſquelles elles ſe vantent de pouvoir guérir toutes les maladies. Elles ont des ſecrets pour rendre les femmes fécondes & pour les faire accoucher aiſément. Elles ſe piquent auſſi de connoître le paſſé & l'avenir. Pour acquérir cette connoiſſance, elles prennent une épaule de mouton, qu'elles dépouillent de la chair. C'eſt à travers l'os décharné qu'elles découvrent les plus importants ſecrets: par exemple, quel eſt le premier qui doit mourir dans une famille; dans quel lieu & dans quelle compagnie ſe trouvent les ames des morts dans l'autre monde. Dans un livre intitulé *Mémoires & obſervations faites par un voyageur en Angleterre*, on trouve la deſcription d'une autre cérémonie magique, qui eſt en uſage parmi ces peuples. « Quand quelqu'un s'eſt laiſſé tomber, après s'être relevé le plus vîte qu'il a pu, il fait trois tours à droite, & un ſaut ſur l'endroit même où il eſt tombé. Enſuite il y fait une petite foſſe, & en enleve une motte de terre avec ſon couteau; &, quand il lui ſurvient une maladie, il envoie une enchantereſſe qui, mettant la bouche en terre ſur la petite foſſe, prononce certaines paroles avec un *Pater* & un *Ave*, évoque la nymphe qui a envoyé la maladie... & la conjure de remédier au mal qu'elle a fait.

3. La Livonie eſt un pays de ſorciers. Les ſortileges ſont la plus grande partie de l'éducation qu'on donne aux enfants. Quand ils tuent une bête, ils en jettent toujours quelque choſe, perſuadés qu'ils empêchent par ce moyen l'effet des ſorts. Les Finlandois, non moins ſuperſtitieux, font un mélange impie de religion & de magie, & emploient l'une pour détruire l'autre. L'orſqu'ils ſoupçonnent qu'un enchanteur veut enſorceler leurs troupeaux, ils croient pouvoir prévenir ce malheur, en prononçant certaines paroles,

Digitized by Google

dont voici le ſens: « Deux yeux t'ont regardé mali-» gnement. Puiſſent trois autres yeux jetter un re-» gard favorable ſur toi! Au nom du Pere, & du Fils, » & du Saint-Eſprit. » Ces trois yeux déſignent la divinité.

4. Les habitants du royaume de Laos, dans la preſqu'iſle au-delà du Gange, ajoutent beaucoup de foi aux ſorciers, & craignent beaucoup leurs maléfices. Ils ſont perſuadés que les ſortileges font ſur-tout beaucoup de mal aux femmes en couche; qu'ils leur font perdre leur lait, & cauſent quelquefois la mort de l'enfant. Dans cette idée, ils s'aſſemblent dans la maiſon d'une femme nouvellement accouchée, & y demeurent l'eſpace d'un mois. Ils emploient ce temps à danſer & à ſe divertir, s'imaginant que ce concours & ces réjouiſſances font peur aux ſorciers, & les éloignent de la maiſon.

5. Pluſieurs inſulaires de Ceylan ſe piquent d'être grands enchanteurs. On prétend qu'avec le ſecours de certaines paroles, ils ont l'art de faire venir à eux les ſerpents, & de les apprivoiſer ſi bien, qu'ils peuvent les careſſer & les prendre en main ſans qu'il leur arrive aucun accident. Ils ont auſſi des ſecrets pour guérir la morſure des ſerpents. Il eſt probable qu'une longue expérience leur a découvert la propriété de certaines herbes que le peuple ne connoît pas, & qui operent de pareilles guériſons. Mais un remede ſimple & naturel n'en impoſeroit pas aſſez au vulgaire; &, pour relever le mérite de leur remede, il y joignent certaines paroles myſtérieuſes, que ſans doute ils n'entendent pas eux-mêmes. Ces enchanteurs ont pareillement trouvé le moyen d'endormir les crocodiles; &, quand quelqu'un veut aller ſe baigner dans la riviere, pour prévenir tout accident, il va les conſulter, & achete une recette contre les crocodiles. Mais il faut qu'il ſoit bien fidele à obſerver de point en point tout ce qu'elle preſcrit; car, ſans cette précaution, il ſeroit infailliblemenr dévoré. Ces impoſteurs ſe mêlent auſſi de guérir certaines coliques violentes, auxquelles les habitants du pays ſont fort ſujets. Ils

Digitized by Google

font étendre le malade sur le dos, lui pressent le creux de l'estomac avec la main; &, dans cette attitude, ils marmottent une espece de priere. On prétend qu'ils ne l'ont pas plutôt achevée, que le malade se sent soulagé. Il est clair que le soulagement qu'il reçoit ne peut venir que de la situation qu'on lui fait prendre & de la pression qu'éprouve son estomac. Les Américains, dans de pareilles coliques, se servent d'un remede à peu près semblable. Ils s'étendent à terre sur le dos, & se font fouler à deux pieds le ventre. Mais les enchanteurs Chingulais ne trouveroient pas leur compte en administrant un remede si simple, que toute personne pourroit pratiquer sans leur secours. C'est aussi à ces imposteurs qu'on s'adresse lorsqu'on a été volé. Ils se vantent de pouvoir connoître, par le moyen d'une noix de coco, quel est celui qui a commis le vol. Le voyageur Knox décrit ainsi la maniere dont ils font ce charme. « Ils prononcent, dit-il, quelques mots sur cette noix, puis » l'enfilent dans un bâton qu'ils mettent à la porte ou » au trou par où le voleur est sorti Quelqu'un tient le » bâton au bout duquel est la noix, & suit les traces » du voleur. Ces autres suivent celui qui tient le bâ» ton, & observent de répéter toujours les paroles » mystérieuses... Le bâton les conduit enfin au lieu ou » le voleur s'est retiré, & tombe même sur ses pieds. » Quelquefois la noix qui dirige le bâton tourne de » côté & d'autre, ou s'arrête; alors on recommence » les charmes, & l'on jette des fleurs de coco; ce qui » fait aller la noix de coco & le bâton. Cela ne suffit » pas encore pour convaincre le voleur. Il faut, pour » le déclarer coupable, que celui qui a fait le charme » jure que c'est lui; & c'est ce qu'il fait souvent sur » la confiance qu'il a en son charme: en ce cas-là, le » voleur est obligé de faire serment du contraire... » Le même voyageur remarque qu'il se trouve quelquefois des voleurs « qui, ayant du courage & de la vi» gueur, se pourvoient de bons bâtons & frottent » bien l'enchanteur & tous ceux qui sont avec lui; » de sorte que le charme perd son effet. »

Digitized by Google

6. Les Molucquois penſent qu'il y a des enchanteurs qui enſorcelent les enfants, en les touchant, en les louant, & même en ne faiſant ſeulement que les regarder. Cette idée n'eſt pas ſi particuliere à ces inſulaires, qu'on ne trouve encore en Allemagne des gens aſſez foibles pour s'inquiéter lorſqu'une vieille regarde leurs enfants avec attention, ou bien en fait l'éloge. Pour prévenir tout accident, ils ont la précaution de forcer la vieille d'ajouter à ces louanges ſuſpectes des bénédictions qui en empêchent le mauvais effet.

7. Les habitants du royaume de Loango, en Afrique, ne peuvent ſe perſuader qu'on meure de mort naturelle : ils croient qu'il n'y a que les charmes & les enchantements qui faſſent mourir. Ils prétendent qu'un homme qui eſt mort enſorcelé, eſt enſuite reſſuſcité par la force du même ſortilege, & tranſporté dans des lieux déſerts, où il eſt obligé de travailler au profit de ſon meurtrier, qui ne lui donne pour nourriture que des mets ſans ſel, parce que, s'il pouvoit manger ſeulement un grain de ſel, il pourroit ſe venger de ſon ennemi. Ils penſent auſſi que les conjurations & les charmes ont le pouvoir de tranſporter les ames d'un lieu à un autre.

Dans ce pays, lorſque quelqu'un vient à mourir, on va conſulter l'Enganga, pour ſçavoir s'il eſt vrai que ce ſoit un ſortilege qui ait ôté la vie au défunt, & quel eſt l'auteur de ce crime. L'Enganga, aſſis à terre derriere ſa hutte, tient en main un grand couteau : il le preſſe ſouvent entre ſes doigts, & demande à l'eſprit avec lequel il prétend avoir commerce, ſi une telle perſonne a été tuée par ſon Mokiſſo, pour l'avoir offenſé, ou ſi elle a perdu la vie par la force de quelque enchantement. Il ſe frotte les mains ; &, s'il arrive qu'il les frappe l'une contre l'autre & ceſſe de les frotter, cela ſignifie que le défunt a été tué par ſon Mokiſſo ; mais s'il ſe frotte les mains & les frappe alternativement, c'eſt une marque que le défunt eſt mort par ſortilege. Mais l'embarras eſt alors de ſçavoir quel eſt le ſorcier qui a fait le coup : c'eſt ce que l'Enganga ſe haſarde rarement à dire, & ſouvent il faut conſulter

Digitized by Google

tous les Engangas du royaume pour avoir quelques lumieres sur ce point.

8. Le chef des Jagas, peuple sauvage & belliqueux de la côte occidentale d'Afrique, a coutume de consulter le diable, qu'il appelle *Mokisso*, lorsqu'il est sur le point de livrer bataille, ou de tenter quelque nouvelle entreprise. Le détail de cette cérémonie magique nous a été transmis par un Anglois, nommé *Batel*, qui a demeuré quelque temps parmi ces peuples. Il dit l'avoir appris sur le rapport de quelques Jagas; car il n'en a jamais été témoin lui-même. On le faisoit toujours retirer auparavant, parce que les sorciers disoient que le diable n'aimoit pas sa présence. C'étoit ordinairement de grand matin, avant le lever du soleil, que commençoit cette infernale cérémonie. Le grand Jaga étoit assis sur une sellette: deux sorciers étoient à ses côtés. Il étoit environné d'une cinquantaine de femmes qui faisoient voltiger, en chantant, des queues de zebre ou de cheval, qu'elles tenoient en main. Un grand feu étoit allumé au milieu de ce cercle de femmes; on mettoit sur la flamme un pot de terre rempli de poudre blanche, ou de quelqu'autre couleur. Les sorciers teignoient avec ces poudres le front, les tempes, l'estomac & le ventre du chef des Jagas. Ils mêloient à cette formalité plusieurs termes & des cérémonies très-longues qui duroient jusqu'au coucher du soleil. Après quoi, ils mettoient dans la main du grand Jaga sa hache d'armes, appellée *catengola*, l'exhortant à ne faire aucun quartier à ses ennemis, parce qu'il étoit assuré de la protection de son Mokisso. D'horribles cruautés terminoient cette consultation diabolique. Le grand Jaga tuoit de sa propre main trois hommes qu'on lui amenoit; & il en faisoit tuer deux hors du camp. On immoloit aussi cinq chevres & autant de chiens; un pareil nombre de vaches étoient égorgées au dedans & au dehors du camp. On arrosoit le feu avec le sang de ces animaux, & leur chair servoit pour le festin. Les autres chefs de la nation des Jagas faisoient aussi quelquefois cette cérémonie. Ils prétendent tous avoir un Mokisso ou un diable qui les protege, qui souvent

Digitized by Google

ſe fait voir à eux, & avec lequel ils s'entretiennent.

9. Dans le royaume de Quiteve, & dans les pays voiſins ou dépendants du Monomotapa, dans l'Afrique, on punit de mort ceux qui ſont convaincus d'avoir pratiqué la ſorcellerie. Cependant la ſuperſtition & l'ignorance de ces peuples ſont ſi grandes, qu'ils ne manquent jamais de conſulter le ſort, lorſqu'ils ſont près d'entreprendre quelque affaire importante. Pour en connoître le ſuccès, ils jettent une eſpece de dé magique, ou tracent ſur la terre des lignes & des figures myſtérieuſes.

10. Les peuples qui habitent aux environs de la riviere de Guillimança ont auſſi une extrême paſſion pour les ſortileges. Ils emploient dans leurs opérations magiques une ſorte de danſe dont les mouvements ſont très-vifs. Une troupe de gens s'aſſemble pour danſer cette danſe myſtérieuſe; lorſqu'ils ſont en train, quelqu'un des danſeurs entre tout-à-coup dans un enthouſiaſme divin : alors l'eſprit qui le poſſede, annonce l'avenir par ſa bouche.

11. La ſuperſtition eſt ordinairement accompagnée de grands dehors de religion; cependant les peuples de Matalane, province de l'iſle de Madagaſcar, qui n'ont ni temples, ni moſquées, ſont peut-être les plus ſuperſtitieux de l'Afrique. Leurs docteurs, nommés *Ombiaſſes*, fourbes ſignalés qui profeſſent à-la-fois tous les arts faits pour tromper les hommes, & qui ſont en même temps prêtres, médecins, aſtrologues & ſorciers, vendent fort cher à ces peuples crédules de petits billets, en caracteres arabes, & leur perſuadent que ce ſont des préſervatifs aſſurés contre toute ſorte de maux. Ces pauvres ignorants reçoivent avec reſpect ces billets, qu'ils nomment en leur langue *hiridzi*, ou bien *maſarabou*, & quelquefois *taliſſimou*, nom qui paroît avoir quelque rapport avec notre mot *taliſman*. Ils en font auſſi graver les caracteres ſur de l'or & de l'argent, ou ſur de petits morceaux plats de roſeau. Ils ont grand ſoin de les porter à leur cou, enveloppés dans un morceau de cuir, de toile ou de quelque étoffe; & lorſqu'ils en ſont munis, ils croient fermement qu'ils

Digitized by Google

n'ont rien à craindre du fer, du feu, du poiſon, du tonnerre, ni même de la mort. Ces billets leur apportent cependant une utilité réelle; ils ſont devenus pour eux une branche de commerce, & ils en vendent une grande quantité aux habitants d'Ivourhoro & de Saca, leurs voiſins, auſſi ignorants & auſſi crédules qu'eux.

SORTS. (*les*) Le ſort, dit M. de Fontenelle dans ſon *Hiſtoire des Oracles*, eſt l'effet du haſard; mais les ſorts ſont les inſtruments dont on ſe ſert pour ſçavoir quelle eſt cette déciſion. Les ſorts étoient le plus ſouvent des eſpeces de dés, ſur leſquels étoient gravés quelques caracteres ou quelques mots, dont on alloit chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les uſages étoient différents ſur les ſorts: dans quelques temples, on les jettoit ſoi-même: dans d'autres, on les faiſoit ſortir d'une urne; d'où eſt venue cette maniere de parler, ſi ordinaire aux Grecs: « Le ſort eſt tombé. » Ce jeu de dés étoit toujours précédé de ſacrifices. Apparemment les prêtres ſçavoient manier les dés; mais, s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laiſſer aller: ils étoient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacédémoniens allerent un jour conſulter les ſorts de Dodone ſur quelque guerre qu'ils entreprenoient; car, outre les chênes parlants, & les colombes, & les baſſins, il y avoit encore des ſorts à Dodone. Après toutes ces cérémonies faites, comme on étoit ſur le point d'aller jetter les ſorts avec beaucoup de reſpect & de vénération, voilà un ſinge du roi des Moloſſes, qui, étant entré dans le temple, renverſe les ſorts & l'urne. La prêtreſſe affligée dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devoient pas ſonger à armer, mais ſeulement à ſe ſauver; & tous les écrivains aſſurent que jamais Lacédémonien ne reçut un préſage plus funeſte.

Les plus célebres entre les ſorts étoient à Préneſte & à Antium, deux petites villes d'Italie. A Préneſte étoit la fortune, & à Antium les fortunes. Les fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'étoient des ſtatues qui ſe remuoient d'elles-mêmes, ſelon le témoignage de Macrobe, & dont les mouvements,

Digitized by Google

différents, ou ſervoient de réponſe, ou marquoient ſi l'on pouvoit conſulter les ſorts. Un paſſage de Cicéron, au IIe livre *de la Divination*, où il dit que l'on conſultoit les ſorts de Préneſte par le conſentement de la fortune, peut faire croire que cette fortune ſçavoit auſſi remuer la tête, ou donner quelqu'autre ſigne de ſes volontés.

Dans l'Orient, les ſorts étoient des fleches; & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en ſervent de la même maniere. Ezéchiel dit que Nabuchodonoſor mêla ſes fleches contre Ammon & Jéruſalem, & que la fleche ſortit contre Jéruſalem. C'étoit là une belle maniere de réſoudre auquel de ces deux peuples il feroit la guerre. *Voyez* BÉLOMANCIE.

Dans la Grece & dans l'Italie, on tiroit ſouvent les ſorts de quelque poëte célebre, comme Homere ou Euripide. Ce qui ſe préſentoit à l'ouverture du livre, étoit l'arrêt du ciel. L'hiſtoire en fournit mille exemples. On voit même qu'environ deux cents ans après la mort de Virgile, on faiſoit déja aſſez de cas de ſes vers pour les croire prophétiques, & pour les mettre en la place des ſorts qui avoient été à Préneſte; car Alexandre Sévere, encore particulier, & dans le temps que l'empereur Héliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponſe, dans le temple de Préneſte, cet endroit de Virgile dont le ſens eſt: « Si tu peux ſurmonter les deſtins contraires, tu ſeras Marcellus. » Rabelais a parlé des *Sorts Virgilianes* que Panurge va conſulter ſur ſon mariage....

Les ſorts paſſerent juſque dans le Chriſtianiſme On les prit dans les livres ſacrés, au lieu que les payens les prenoient dans leurs poëtes. S. Auguſtin, dans l'Epître 119 à Januarius, paroît ne déſapprouver cet uſage que ſur ce qui regarde les affaires du ſiécle. Grégoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit ſa pratique. Il paſſoit pluſieurs jours dans le jeûne & dans la priere; enſuite il alloit au tombeau de S. Martin, où il ouvroit tel livre de l'Ecriture qu'il vouloit, & il prenoit pour la réponſe de Dieu le premier paſſage qui s'offroit à ſes yeux. Si ce paſſage ne faiſoit

Digitized by Google

rien au ſujet, il ouvroit un autre livre de l'Ecriture. D'autres prenoient pour ſort divin la premiere choſe qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'égliſe. Mais qui croiroit que l'empereur Héraclius, délibérant en quel lieu il feroit paſſer l'hiver à ſon armée, ſe détermina pour cette eſpece de ſort? Il fit purifier ſon armée pendant trois jours; enſuite il ouvrit le livre des Evangiles, & trouva que ſon quartier d'hiver lui étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce là une affaire dont on pût eſpérer de trouver la déciſion dans l'Ecriture?

L'Égliſe eſt enfin venue à bout d'exterminer cette ſuperſtition; mais il lui a fallu du temps. Du moment que l'erreur eſt en poſſeſſion des eſprits, c'eſt une merveille ſi elle ne s'y maintient toujours.

SOTOKTAY: docteur fameux de la ſecte de Budſdo, qui contribua beaucoup à l'établiſſement de cette doctrine dans le Japon, par la grande réputation de ſainteté qu'il s'étoit acquiſe. Il parut au Japon vers l'an 518 de Jeſus-Chriſt. On raconte divers prodiges de cet impoſteur célebre. On dit que ſa naiſſance fut annoncée à ſa mere par une voix inconnue. Au bout de huit mois, quoique renfermé encore dans le ſein de ſa mere, il eut l'uſage de la parole. On conçoit aiſément quel poids durent donner à ſes paroles des prodiges de cette nature. C'eſt auſſi l'un des docteurs qui contribua le plus aux progrès rapides que fit alors la ſecte de Budſdo dans toute l'étendue du Japon. *Voyez* BUDSDOÏSME.

SOUS-DIACONAT. C'eſt le premier des ordres ſacrés. Il étoit autrefois au nombre des ordres mineurs; mais, vers la fin du douzieme ſiécle, ſous le pontificat d'Innocent III, il fut élevé au rang des ordres ſacrés. Pluſieurs théologiens prétendent que le ſous-diaconat n'eſt point un ſacrement, parce que, diſent-ils, il n'eſt point d'inſtitution divine, & qu'il n'eſt point conféré par l'impoſition des mains. D'autres théologiens, du nombre deſquels eſt S. Thomas, ſoutiennent que le ſous-diaconat eſt un ſacrement; & leur ſentiment eſt le plus ſuivi. Au reſte, il eſt toujours vrai de dire que tous les ordres inférieurs à la prêtriſe ſe rapportent au ſa-

Digitized by Google

cerdoce, comme à leur perfection & à leur ſource; & que, comme la plénitude du ſacrement eſt renfermée dans le ſacerdoce, il s'enſuit que tous les ordres ne compoſent qu'un ſeul & même ſacrement.

SOUS-DIACRE : eccléſiaſtique promu à l'ordre du ſous-diaconat. Lorſque l'évêque ordonne un ſous-diacre, il lui fait toucher la patene & le calice, en lui diſant : « Voyez quel eſt celui au miniſtere duquel vous » êtes admis ; c'eſt pourquoi je vous avertis de vous » conduire de maniere que vous puiſſiez plaire à Dieu. » Il le revêt des ornements ſacrés, lui préſente le livre des épîtres, & lui dit : « Recevez le livre des épîtres, » avec le pouvoir de lire dans l'Egliſe de Dieu, tant » pour les vivants que pour les morts. »

Les fonctions du ſous-diacre ſe réduiſent à ſix, qui ſont marquées dans le Pontifical Romain. 1° Avoir ſoin des vaſes ſacrés qui ſervent au ſaint ſacrifice. 2° Verſer l'eau ſur le vin dans le calice. 3° Chanter l'épître aux grandes Meſſes. 4° Soutenir le livre de l'évangile au diacre, & le porter à baiſer au prêtre. 5° Porter la croix aux proceſſions. 6° Recevoir les offrandes du peuple, donner à laver au prêtre, & ſervir le diacre en toutes ſes fonctions. Dans la primitive Egliſe, les ſous-diacres étoient les ſecrétaires des évêques : ils étoient chargés d'inſtruire les catéchumenes, & de garder les portes du ſanctuaire.

2. Voici les cérémonies de l'ordination du ſous-diacre dans l'Egliſe Grecque. Le candidat paroît devant l'évêque, revêtu d'une eſpece de chaſuble qu'on appelle *phenolium*. On la lui ôte pour le revêtir d'une eſpece de dalmatique avec une ceinture. L'évêque, après lui avoir fait ſur la tête trois ſignes de croix, lui impoſe les mains, & accompagne cette action d'une priere. Il met enſuite un linge ſur l'épaule gauche du nouveau ſous-diacre, & lui donne un baſſin. Le ſous-diacre, après avoir baiſé la main de l'évêque, lui donne à laver.

SPINOSA, (*Benoît*) né à Amſterdam, d'un Juif Portugais, le 24 de Novembre 1632, profeſſa d'abord la religion Judaïque. Après avoir fait ſes premieres études, il ſe livra tout entier à l'étude de la philoſophie,

Digitized by Google

à laquelle ſon penchant le portoit ; mais il dirigea particuliérement ſes ſpéculations du côté de la religion. Il accabloit, chaque jour, ſes rabbins d'objections, auxquelles ils ne pouvoient donner aucune ſolution ſatisfaiſante. Par-là il leur devint odieux ; & ils le regarderent comme un novateur du Judaïſme. On prétend même qu'ils recoururent à des moyens violents pour s'en défaire. Spinoſa, ſortant un jour de la comédie, reçut un coup de couteau d'un Juif, qui étoit probablement un émiſſaire des rabbins. Cette aventure détermina Spinoſa à renoncer ouvertement à la religion Judaïque ; mais il ne ſongea point à en embraſſer d'autre. Perſuadé que toutes les religions étoient fauſſes & erronées, il crut qu'il en trouveroit une meilleure par le ſecours de la philoſophie ; mais ſes vaines méditations ne ſervirent qu'à prouver combien l'eſprit humain eſt foible, & ſujet à s'égarer lorſqu'il eſt abandonné à lui-même. Spinoſa, avec des talents ſupérieurs & des connoiſſances peu communes, tomba dans l'erreur la plus pitoyable & la plus abſurde. Il s'imagina que Dieu n'étoit autre choſe que cette vertu de la nature répandue dans tous les êtres. Il ſoutint qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que la nature, c'eſt-à-dire qu'il n'y en avoit point du tout, & enſeigna ouvertement l'athéïſme. Son livre le plus fameux eſt intitulé *Tractatus theologico-politicus*. Il fut imprimé à Amſterdam, en 1670. Spinoſa ſemble s'être propoſé pour but, dans ce livre, de ſapper les fondements de toutes les religions, particuliérement du Chriſtianiſme & du Judaïſme. Il prétend que toutes les religions ſont des inventions politiques, introduites par les légiſlateurs pour maintenir l'ordre & la ſociété, & contenir les peuples dans le devoir par un frein plus puiſſant encore que celui des loix. Les Etats de Hollande ont condamné, par un décret public, les œuvres de Spinoſa ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne ſe vendent publiquement. Ce philoſophe étoit extrêmement ſédentaire. Il demeuroit quelquefois dans ſa chambre trois mois de ſuite ſans ſortir ; mais les fréquentes viſites qu'il recevoit prévenoient l'ennui qu'eût pu lui cauſer une ſi longue retraite. Il fut, de ſon temps,

Digitized by Google

l'oracle de tous les eſprits-forts. Il vécut chéri, deſiré & reſpecté d'une ſociété nombreuſe dont il faiſoit les délices par la douceur de ſon caractere & l'aménité de ſa converſation. L'homme le plus pernicieux à la ſociété par ſes principes, & qui méritoit d'en être ignominieuſement retranché, comme un ennemi public, coula des jours heureux & paiſibles dans le ſein de ſa patrie; tandis qu'une infinité de philoſophes, dont les opinions étoient beaucoup moins dangereuſes, ont été tourmentés, perſécutés, bannis. C'eſt la remarque que fait Rouſſeau de Geneve. Spinoſa mourut à la Haye, le 21 de Février 1677, âgé d'environ quarante-cinq ans.

SPINOSISME: doctrine, ſecte de Spinoſa. Le ſyſtême de cet athée eſt un aſſemblage confus des idées des rabbins, des principes de Deſcartes mal appliqués, & des ſophiſmes des Proteſtants. Il porte ſur ce principe, qu'il n'y a rien abſolument que la matiere & les modifications de la matiere, ce qui eſt évidemment faux & abſurde; car la penſée, les abſtractions, les préciſions, les idées générales & abſtraites, les comparaiſons, les combinaiſons, ſur-tout celles des relations & des proportions, ne peuvent point être matiere ni modification de matiere.

STADINGS: ſecte de fanatiques qui s'éleva en Allemagne, & particuliérement dans le dioceſe de Brême, vers l'an 1230: voici quelle en fut l'origine.

Le jour de Pâques, une dame de qualité, femme d'un officier, ayant fait ſon offrande au curé, ſelon ſa coutume, le curé fut choqué de la modicité de ſon offrande, & réſolut de s'en venger. Cette femme s'étant préſentée après l'office pour recevoir la communion, le curé lui mit dans bouche, au lieu d'hoſtie, la piéce de monnoie qu'il en avoit reçue pour offrande. La dame ne s'en apperçut pas d'abord, tant elle étoit abſorbée dans le recueillement & dans la dévotion; mais, lorſqu'elle voulut avaler l'hoſtie, elle fut étrangement ſurpriſe de ſentir & de trouver dans ſa bouche une piéce de monnoie. Elle s'imagina que Dieu avoit permis ce changement de l'hoſtie dans une piéce de

Digitized by Google

monnoie, pour la punir de s'être approchée indignement de la ſainte table. Pénétrée de cette effrayante idée, elle s'en retourna chez elle, & ne put aſſez bien aſſurer ſa contenance, pour que ſon mari ne s'apperçût pas de ſon trouble. Il lui en demanda la cauſe; &, lorſqu'il l'eut appriſe, il ne douta point que le prêtre qui avoit communié ſa femme n'eût ſubſtitué à l'hoſtie une piéce de monnoie. Il en fit des plaintes, & demanda hautement juſtice d'une action ſi téméraire. Mais, voyant qu'on ne lui donnoit aucune ſatisfaction, il ſe fit lui-même juſtice, & tua le prêtre. Cet aſſaſſinat lui attira les foudres de l'Egliſe; il ſe moqua de l'excommunication. Cet officier avoit un grand nombre d'amis & de partiſans, qui ſoutenoient tous qu'il avoit juſtement tué le prêtre, & que c'étoit à tort qu'on l'avoit excommunié. Un reſte de Manichéens & d'Albigeois échappés aux Croiſades & à l'Inquiſition, qui ſubſiſtoient encore dans l'Allemagne, ſaiſirent une ſi belle occaſion de faire des proſélytes, & de répandre leurs erreurs. Ils perſuaderent aiſément à l'officier & à ſes amis que les miniſtres de l'Egliſe n'avoient pas le pouvoir de l'excommunier. Allant enſuite plus avant, ils réuſſirent à leur faire croire qu'une religion qui avoit de ſi mauvais miniſtres, étoit elle-même mauvaiſe; que cette religion avoit pour objet un être ennemi des hommes, qui ne méritoit ni leurs louanges ni leur amour; & enfin, qu'ils devoient bien plutôt honorer l'être qui avoit rendu l'homme ſenſible au plaiſir, & qui lui permettoit d'en jouir. L'officier & ſes partiſans adopterent donc le dogme des deux principes des Manichéens, & formerent une ſecte particuliere ſous le nom de *Stadings*. Ils commencerent à tenir des aſſemblées dans leſquelles ils rendoient un culte au bon principe, qu'ils appelloient *Lucifer*. On ſe livroit dans ces aſſemblées aux plus infâmes débauches; & c'eſt ce qui contribua ſans doute beaucoup à groſſir conſidérablement le nombre des Stadings. Ces fanatiques ne tarderent pas à ſe porter aux dernieres extrémités. Après avoir égorgé les miſſionnaires qu'on avoit envoyés pour les convertir, ils réſolurent de faire le même traitement

Digitized by Google

traitement à tous les eccléſiaſtiques, perſuadés que ce ſeroit une œuvre infiniment agréable au bon principe. Dans cette idée, ils ſe mirent à courir le pays, ſaccageant les égliſes qui ſe trouvoient ſur leur paſſage, & maſſacrant impitoyablement tous les prêtres qu'ils pouvoient rencontrer. Grégoire IX, alarmé des progrès de ces furieux, fit prêcher contr'eux une Croiſade. Les Stadings, qui avoient à leur tête un brave officier verſé dans l'art militaire, ſe battirent avec beaucoup d'ordre & de courage; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fuſſent totalement défaits par les Croiſés, qui taillerent en piéces ſix mille de ces fanatiques. Cette ſanglante défaite éteignit entiérement la ſecte des Stadings.

STERCORANISTES, du latin *ſtercus*, fumier, excrément. Ce nom fut donné à ceux qui croyoient que le corps euchariſtique de Jeſus-Chriſt étoit ſujet à la digeſtion & à ſes ſuites, comme les aliments ordinaires.

Vers le milieu du neuvieme ſiécle, Paſchaſe Rabbert compoſa un Traité du Corps & du Sang de Notre Seigneur, pour l'inſtruction des Saxons, encore mal affermis dans les principes de la religion Chrétienne. Il diſoit, dans ce Traité, que nous recevions, dans l'Euchariſtie, la même chair & le même corps qui étoit né de la Vierge : on l'a toujours cru ainſi dans l'Egliſe. Mais les expreſſions de Paſchaſe choquerent un grand nombre de perſonnes qui les attaquerent vivement. Paſchaſe les défendit, & la diſpute s'échauffa : ce qui fit éclorre une infinité de queſtions ſur l'euchariſtie, auxquelles on n'avoit point encore penſé. On demanda, entr'autres choſes, ſi quelque partie de l'euchariſtie étoit ſujette à être rejettée comme les autres aliments. Le pour & le contre fut ſoutenu avec chaleur : ceux qui croyoient qu'il étoit indécent de ſuppoſer que quelque choſe de ce qui appartenoit à l'euchariſtie paſsât par les différents états auxquels les aliments ſont ſujets, donnerent à leurs adverſaires le nom odieux de *Stercoraniſtes*.

Quelques Latins ont auſſi traité les Grecs de *Stercoraniſtes*. Ce reproche étoit fondé ſur ce que les Grecs prétendoient qu'il étoit défendu de conſacrer les jours

Digitized by Google

de jeûne : on en conclut qu'ils penſoient que l'euchariſtie rompoit le jeûne, & que notre corps ſe nourriſſoit du corps de Jeſus-Chriſt. Cette accuſation étoit mal fondée : les Grecs prétendoient ſeulement que, dans des jours de douleur & de triſteſſe, tels que les jours de jeûne, on ne devoit point célébrer un myſtere de joie comme l'euchariſtie.

« A l'égard de la queſtion que l'on forme ſur le ſort » des eſpeces euchariſtiques lorſqu'elles ſont dans l'eſ» tomac, les uns ont imaginé qu'elles étoient anéanties, » les autres ont cru qu'elles ſe changeoient en la ſub» ſtance de la chair qui doit reſſuſciter un jour. Ce ſen» timent fut aſſez commun dans le neuvieme ſiécle & » dans les ſuivants ; depuis ce temps, les théologiens » n'ont point douté que les eſpeces euchariſtiques ne » puſſent ſe corrompre & être changées.

» Peut-être faudroit-il réſoudre ces queſtions par ces » mots d'un ouvrage anonyme, publié par dom Luc » d'Acheri : *Il n'y a que Dieu qui ſçache ce qui arrive » à l'Euchariſtie lorſque nous l'avons reçue.* » Spicileg. Tome XII. page 41.

STORJUNKARE : divinité adorée par les Lapons. Elle eſt inférieure à Thor, autre divinité des mêmes peuples ; & c'eſt ce que ſon nom même déſigne. *Junkare* ſignifie *gouverneur*, c'eſt-à-dire que Thor le commet comme ſon lieutenant pour gouverner les hommes, & plus particuliérement encore les bêtes ; car c'eſt à lui que les Lapons s'adreſſent, lorſqu'ils vont à la chaſſe, pour obtenir un heureux ſuccès. Les rochers, les marais, les cavernes ſont des lieux ſpécialement conſacrés à Storjunkare ; & c'eſt dans ces endroits que les Lapons aſſurent que ce dieu daigne ſouvent les honorer de ſa viſite. Storjunkare eſt fait de pierre ; & ſa ſtatue eſt travaillée avec la derniere groſſiéreté. Souvent même les Lapons ne ſe donnent pas la peine de façonner la pierre dont ils veulent faire un dieu : ils la laiſſent brute, telle qu'elle ſe trouve dans les montagnes ; &, comme de pareils dieux ne leur coûtent guere à faire, quelquefois, autour de la pierre principale qui leur repréſente Storjunkare, ils en placent

Digitized by Google

plusieurs autres, auxquelles ils donnent les titres de femmes, de fils, ou de fille du dieu. Ils lui donnent ainsi, à peu de frais, une famille aussi nombreuse qu'il leur plaît. Ils sont persuadés que c'est Storjunkare lui-même qui les dirige dans le choix des pierres destinées à le représenter, lui ou ses enfants. Ils regardent aussi ce dieu comme le protecteur de leurs maisons; &, dans chaque famille, on lui rend des honneurs particuliers devant la pierre qui le représente.

Les sacrifices que les Lapons offrent à Storjunkare ont cela de particulier, qu'on passe un fil rouge au travers de l'oreille droite de la victime. « Celui qui sacrifie, dit Schæffer, prend les bois & les os de la tête & du cou de la victime avec ses ongles & ses pieds. Tout cela se porte sur la montagne consacrée à Storjunkare, en l'honneur duquel la victime a été immolée. Le dévot Lapon, arrivé à la montagne, s'approche de cette pierre sacrée, se découvre avec respect, & s'incline profondément devant elle. » Il frotte ensuite la pierre qui représente le dieu, avec le sang & la graisse de la victime; il place derrière la pierre le bois du renne immolé; il attache les parties naturelles de l'animal au bois du côté droit de la tête; il entortille au bois du côté gauche un fil rouge auquel pendent un morceau d'étain & une petite pièce d'argent.

« Ils font quelquefois des festins, dit encore Schæffer, à l'honneur de ce même Storjunkare: alors ils tuent la victime auprès de l'idole, font cuire sa chair, & s'en régalent avec leurs amis. Mais ils ne mangent que la chair de la tête & du cou de la victime, & laissent sur la place la peau étendue, laquelle y demeure souvent plusieurs années. » Il arrive quelquefois que la montagne où réside Storjunkare est d'un accès si difficile, que, pour s'épargner la peine d'y monter, les Lapons immolent la victime au pied de la montagne. Après le sacrifice, ils trempent une pierre dans le sang de l'animal sacrifié, & la lancent vers le haut de la montagne, afin qu'elle serve de preuve à Storjunkare du sacrifice qu'ils viennent de faire en

Digitized by Google

ſon honneur. L'auteur cité nous apprend que les Lapons font le même honneur aux images de Storjunkare qu'à celles de Thor, c'eſt-à-dire, qu'ils les renouvellent de temps en temps. « On arrange, dit-il, de nouvelles branches de pin ou de bouleau ſur la pierre conſacrée. Cette cérémonie ſe fait deux fois l'année ; en été, lorſqu'ils y mettent des branches de bouleau ; &, en hiver, quand ils changent ces branches, & qu'ils en mettent de pin.... Si, lorſqu'ils mettent ces branches, ils trouvent la pierre légere & facile à lever, ils eſperent que le dieu les favoriſera ; mais, quand ils ſentent cette pierre peſante, ils craignent que le dieu ne ſoit en colere & ne leur faſſe du mal : alors ils ſongent aux moyens de prévenir cette colere ; à l'inſtant même, ils lui promettent quelques nouvelles victimes.

SUAIRE. (*le ſaint*) On appelle ainſi le linge dans lequel le corps de Jeſus-Chriſt a été enſeveli, & ſur lequel eſt reſtée l'empreinte de ſa figure. Il y a deux villes en Europe qui ſe vantent de poſſéder le ſaint ſuaire, Beſançon & Turin. Chifflet prétend que le ſuaire de Beſançon a été apporté de la Paleſtine dans cette ville, au commencement du douzieme ſiécle, dans le temps des Croiſades. Le même auteur décrit les cérémonies avec leſquelles on avoit coutume autrefois de le montrer aux peuples. Aux matines de la fête de Pâques, trois chanoines ſortoient de la chapelle, & s'avançoient vers le grand autel, en chantant : « Quel » eſt celui qui ôtera la pierre du ſépulcre ? » ... Des enfants, habillés en anges, venoient les aborder, en leur demandant : « Qui cherchez-vous ? — Nous cher» chons Jeſus de Nazareth, » répondoient les chanoines. « Il n'eſt plus ici, » repliquoient les anges ; puis le chantre, ſe tournant vers le premier des chanoines, chantoit ces paroles : « Dites-nous, Marie, ce que » vous avez vu en chemin ? » Le chanoine répondoit : « J'ai vu le ſépulcre du Chriſt qui eſt vivant, & la » gloire de celui qui eſt reſſuſcité. » Le ſecond chanoine ajoutoit : « J'ai vu les anges témoins de la Ré» ſurrection ; j'ai vu le Suaire & les Vêtements. » En

Digitized by Google

même temps, il faisoit voir au peuple le saint Suaire, pendant que le troisieme chanoine disoit : « Jesus-» Christ, notre espérance, est ressuscité : il vous pré-» cédera en Galilée. » Le chœur répondoit par ces paroles : « Il vaut mieux en croire le témoignage de » Marie, que les impostures des Juifs ; nous sçavons » que Jesus-Christ est ressuscité. » Pour terminer la cérémonie, on chantoit le *Te Deum*. Un grand nombre de miracles, & même des morts ressuscités, ont illustré le Suaire de Besançon. L'église métropolitaine de S. Etienne, où l'on conserve ce précieux monument, ne pouvant suffire au concours des fideles, on éleva devant l'église un théâtre de bois, puis un de pierre, d'où on le fait voir au peuple, tous les ans, le dimanche d'après Pâques, & celui d'après l'Ascension. La ville de Besançon fut délivrée de la peste, en 1554, par la vertu de cette relique. Ce miracle a donné naissance à une confrérie qu'on appelle *du saint Suaire*, dont les confreres font, tous les ans, une procession où l'on porte le saint Suaire dans une cassette d'argent, autour du cloître de S. Etienne.

Le Suaire de Turin est aussi venu de Jérusalem, & n'a pas fait moins de miracles que celui de Besançon. Le pape Jules II institua une fête en son honneur, l'an 1506. On la célebre le 4 de Mai, jour auquel on montre au peuple le saint Suaire. Cette relique se conserve dans une chapelle de l'église cathédrale qu'on appelle *la chapelle du saint Suaire*. Il y a aussi une confrérie érigée sous son nom.

Turin & Besançon ne sont pas les seules villes qui possedent le saint Suaire. La capitale du monde Chrétien en a trois : on en montre deux à Aix-la-Chapelle, un à Lisbonne, & un autre à Compiegne, que l'on conserve dans l'église de S. Corneille. Il faut avouer que, chez les Juifs comme chez beaucoup d'anciens peuples, on enveloppoit les morts de plusieurs draps ou suaires.

SUCCOTH. C'est ainsi que les Juifs modernes nomment la fête des Tentes ou des Tabernacles, qu'ils célebrent le 15 du mois de Tisri, ou de Septembre,

Digitized by Google

en mémoire des tentes sous lesquelles leurs peres habiterent si long-temps dans le désert, après être sortis de l'Egypte. Chacun fait, auprès de sa maison, dans un lieu découvert, une cabane couverte de feuillages, & décorée en dedans de plusieurs ornements. Les rabbins ont fait plusieurs remarques subtiles sur la hauteur & sur la largeur que doivent avoir ces cabanes. Pendant les huit jours que dure la fête, les Juifs n'ont point d'autre logement que ces cabanes. Ils y prennent leurs repas, & quelques-uns même y couchent. L'office qui se fait pendant ces jours dans la synagogue, est accompagné d'une cérémonie particuliere. Les Juifs font, chaque jour, une espece de procession autour du pupitre, qui est au milieu de la synagogue, tenant dans la main droite une branche de palmier, trois de myrte, & deux de saule, liées ensemble, &, dans la main gauche, une branche de citronnier avec son fruit, en agitant ces branches vers les quatre parties du monde. Le septieme jour de la fête, qui est le plus solemnel, ils font sept tours autour du pupitre, tenant seulement des branches de saule. Le dernier jour de cette fête, on acheve de lire tout le Pentateuque; & l'on choisit deux hommes qu'on appelle *époux de la Loi*, dont l'un lit la fin du Pentateuque, & l'autre le recommence. Le premier se nomme *Cadan-Thora*; & le second, *Ladan-Baréshid*. Après la cérémonie, ils sont tous deux reconduits dans leur maison en grande pompe, escortés de leurs parents, de leurs amis & d'une foule de peuple. Ce jour est spécialement consacré à la joie, & on l'appelle *Simcha Thora*, ou Joie pour la Loi. *Voyez* FÊTES DES CABANES.

SUDRA. C'est ainsi qu'on nomme la robe dont les mages des Guebres sont revêtus. Cette robe est d'une couleur qui tire sur le rouge. Elle a des manches extrêmement larges, & descend jusqu'à la moitié de la jambe. Les mages l'attachent autour d'eux avec une ceinture qui leur environne deux fois le corps, & qu'ils nouent derriere le dos. Cette ceinture est ordinairement de laine, ou de poil de chameau.

SUICIDE. Quoique les Siamois aient une loi qui

Digitized by Google

leur défend expreſſément de rien tuer, ils ne s'imaginent pas être compris eux-mêmes dans cette loi. Ils penſent qu'ils ſont maîtres de leur vie, & qu'ils peuvent en diſpoſer à leur gré. Ils croient même faire une très-bonne œuvre, en ſe donnant la mort; &, par cet effort héroïque, leur ame acquiert un nouveau degré de mérite & de vertu : auſſi n'eſt-il pas rare de voir à Siam des gens ſe tuer eux-mêmes. Pluſieurs ſe pendent par dévotion à un certain arbre que l'on a coutume de planter devant les pagodes, & dont le bois ſert à faire les ſtatues de Sommona-Codom ; mais le déſeſpoir ou le dégoût de la vie ont plus de part à ces actions, qu'aucun ſentiment de piété. En 1680, un Péguan donna aux Siamois le même ſpectacle que le cynique Pérégrin fit voir autrefois aux Grecs aſſemblés pour la ſolemnité des jeux olympiques. Ce malheureux ſe brûla dans un temple de Siam, en préſence de ſes parents, de ſes amis & d'une grande foule de peuple. Cette action lui mérita les honneurs divins. On érigea en ſon honneur une ſtatue qui fut placée derriere celle de Sommona-Codom.

SUNNIS. Les Turcs ſe diſtinguent des Perſans par ce nom, qui ſignifie Orthodoxe, parce qu'ils prétendent que la foi qu'ils profeſſent eſt pure, irréprochable, & ſelon le véritable eſprit de Mahomet. Cette différence vient des différentes interprétations qui ont été faites de l'Alcoran. Les Perſans ſuivent celle d'un certain Iſmaël Sophi ; les Turcs, celle de deux imans célebres, Azen & Schafi. Quoiqu'au fond la religion de ces peuples ſoit abſolument la même, on a peine à concevoir avec quelle fureur & quel acharnement ils ſe haïſſent & ſe déteſtent. Les Turcs traitent les Chrétiens de chiens ; mais ils n'ont pas de termes aſſez odieux, aſſez mépriſants pour déſigner la nation Perſane. *Voyez* RAFAZIS & SHIIS.

SUPERBENNIA, fils d'Ixora, dieu Indien, & de Parameſſéri, eſt adoré par les Indiens, qui le repréſentent avec ſix faces & douze bras. Ils racontent que Parameſſéri, ſe baignant un jour dans une citerne, vit paſſer ſix tiſſerands qui jetterent ſur elle des regards

Digitized by Google

amoureux. Elle, de son côté, les regarda assez tendrement. Ce fut de ces regards mutuels que naquit Superbennia. Les tisserands, qui le regardoient, avec quelque raison, comme leur fils, se chargerent de son éducation, & s'en acquitterent avec tant de succès, que, lorsqu'il fut grand, Ixora, charmé de son esprit, ne fit point difficulté de l'adopter. Superbennia étoit fort agile, & aimoit les exercices du corps. Il se promenoit souvent monté sur un paon dont Ixora lui avoit fait présent. Son frere Quenavati n'étoit pas, à beaucoup près, si alerte : sa monture n'étoit pas si avantageuse ; car il n'en avoit point d'autre qu'une souris ; mais, en récompense, il étoit beaucoup plus rusé : en voici une preuve. Ixora, leur pere, ayant promis de donner une belle figue à celui des deux qui feroit plus promptement le tour de la montagne de Calaja, Superbennia partit comme un éclair, monté sur son paon, & se promettoit bien de se régaler de la figue ; mais Quenavati, laissant son frere prendre le devant, alla par provision manger la figue, qui étoit exposée à l'entrée de la carriere, comme le prix du vainqueur. Superbennia, après avoir achevé sa course, fut très-surpris de ne plus trouver de figue. Il entra dans une furieuse colere contre son frere ; & il fallut qu'Ixora, pour l'appaiser, lui donnât une autre figue.

SUPERSTITION. On comprend sous ce nom toute fausse dévotion, tout culte vain, mal dirigé, mal entendu ; toute opinion de Dieu peu convenable à la majesté de cet Être suprême ; en un mot, toutes les foiblesses, tous les travers de l'esprit humain, dont la religion est l'objet ou le prétexte. Dans ce sens, on pourroit ranger sous le titre de *Superstition* les trois quarts de cet ouvrage, qui est un répertoire des plus amples de toutes les folies humaines, en matiere de religion. Qu'est-ce, en effet, que la religion des anciens payens & des idolâtres modernes ? Qu'est-ce que le Judaïsme, le Mahometisme dont nous détaillons les pratiques & les cérémonies, sinon un amas monstrueux de superstitions extravagantes ? Combien n'en trouve-t-on pas même dans les descriptions des cérémonies

Digitized by Google

du Christianisme, & sur-tout de l'Eglise Grecque, témoins la fête des Calendes, celle des Fous, le feu nouveau du saint sépulcre, & plusieurs autres ? Nous ne mettons ici, sous le titre général de Superstition, que des usages qui n'ont pu se ranger sous un titre plus particulier.

1. Dans quelques villes de Navarre, on pratiquoit autrefois une cérémonie burlesque & indécente, dont Martin d'Arles, archidiacre de Pampelune, fait mention dans son Traité des Superstitions, imprimé en 1560. Les Navarrois, dit cet auteur, dans les temps de sécheresse, loin de s'humilier devant le Seigneur, & de fléchir son courroux par la pénitence, avoient recours à une momerie pleine d'impiété, que toute leur grossiéreté peut à peine exciter. Ils portoient en procession, sur le bord d'une riviere, l'image de S. Pierre, leur patron ; puis ils se mettoient à crier d'un ton plus menaçant que soumis : « S. Pierre, secourez-nous ; » S. Pierre, une fois, deux fois, trois fois, secourez-» nous ! » Voyant que l'image de S. Pierre témoignoit par son silence qu'elle n'avoit aucun égard à leurs cris, ils entroient en colere, & crioient plus fort qu'auparavant : « Qu'on plonge S. Pierre dans la riviere ! » Alors les principaux du clergé représentoient au peuple qu'il ne falloit point en venir à cette extrémité ; que saint Pierre étoit un bon patron, & qu'il ne tarderoit pas à les secourir. Le peuple, ne se fiant pas à la parole de ses prêtres, exigeoit qu'on lui donnât des cautions. On lui en donnoit ; & rarement, dit l'auteur, il manquoit de pleuvoir dans les vingt-quatre heures. S'il pleuvoit, ce n'étoit sûrement pas en vertu d'une pareille cérémonie, aussi injurieuse à la religion, que contraire au bon sens.

2. Chez les Chrétiens Grecs, lorsqu'on pose les fondements d'un édifice, les ouvriers, après avoir reçu la bénédiction du prêtre, selon l'usage du pays, tuent un coq ou un mouton, dont ils enterrent le sang sous la premiere pierre qu'ils posent. On est généralement persuadé, dans le pays, qu'un pareil sacrifice attire la prospérité sur cette maison.

Digitized by Google

Les mêmes Grecs, lorſqu'ils veulent ſe venger de quelqu'un de leurs ennemis, prennent la meſure de la longueur & de la largeur de ſon corps ; puis ils vont trouver des ouvriers qui poſent les fondements d'un édifice, & les engagent, par quelque récompenſe, à enterrer cette meſure ſous une des premieres pierres des fondements, s'imaginant qu'à meſure que cette meſure pourrit dans la terre, leur ennemi languit, ſe deſſeche, & meurt enfin lorſque la meſure eſt réduite en pouſſiere.

Autrefois un Moſcovite, avant que d'avoir commerce avec une femme, avoit ſoin de couvrir toutes les images des ſaints, qui ſe trouvoient dans la chambre. Il ôtoit auſſi la croix que tous les Moſcovites portoient alors au cou comme une marque de leur baptême, de peur que ce gage ſacré de la régénération chrétienne ne fût ſouillé par une action auſſi profane.

3. La ſuperſtition a établi en Hollande une pieuſe farce, qui ſe joue tous les ans depuis la mi-Novembre juſqu'aux Rois : voici en quoi elle conſiſte. Trois baladins, dont la profeſſion eſt de chanter des Noëls, ſe mettent ſur la tête une eſpece de couronne couverte de clinquant, & par-deſſus leurs habits des chemiſes blanches. Dans cet équipage, ils prétendent repréſenter les rois Mages. Ils parcourent toutes les rues de la ville, d'un pas grave & majeſtueux. Celui du milieu porte une perche à l'extrémité de laquelle eſt attachée une étoile de papier blanc. De chaque côté de l'étoile, il y a une chandelle allumée. Le prétendu roi chante des Noëls, en faiſant tourner ce papier. Un de ces baladins, qui repréſente le roi Maure, a le viſage barbouillé de noir, ou ſeulement couvert d'une marque de cette couleur.

4. Quelques Juifs modernes obſervent ſcrupuleuſement, en ſe déchauſſant le ſoir pour ſe mettre au lit, d'ôter le ſoulier du pied gauche avant celui du pied droit : on ne nous dit pas la raiſon de cet uſage.

5. Parmi les Scythes, lorſque quelqu'un s'étoit tellement affoibli par le trop fréquent exercice du cheval, qu'il en étoit devenu inhabile à la génération, il ſe

Digitized by Google

dépouilloit des habits propres à son sexe, & prenoit ceux des femmes. Dans ce déguisement, qui eût dû le rendre abject & mépriſable, il devenoit un objet de vénération aux yeux du peuple ſuperſtitieux. On le regardoit comme inſpiré, & il s'enrichiſſoit à faire des prédictions.

Ces peuples regardoient comme un crime de cracher dans un fleuve, d'y ſatisfaire aux beſoins naturels, & de s'y baigner. Il ne leur étoit pas permis d'y jetter les corps morts. Bien différents des Indiens & des autres peuples qui croient la Métempſycoſe, ils ſe faiſoient un point de religion de détruire les inſectes & tous les reptiles venimeux.

6. Les Gaulois, devenus idolâtres, attribuerent une divinité aux lacs, aux rivieres & aux fontaines. Ils croyoient que c'étoit un ſacrilege de pêcher dans leurs eaux ou de les deſſécher. Ils jettoient, par dévotion, dans ces lacs, de l'or, de l'argent, des étoffes précieuſes : tel étoit le fameux lac de Toulouſe, dans lequel on trouva une prodigieuſe quantité de lingots d'or & d'argent.

Il y avoit un lac dans la partie des Gaules voiſine de l'Océan, que l'on appelloit *Deux-Corbeaux*, parce que deux corbeaux, dont l'aile étoit blanchâtre, y faiſoient leur ſéjour. Quand il ſurvenoit quelque diſpute entre les habitants du pays, les parties ſe rendoient ſur le bord du lac, & mettoient, chacun ſéparément ſur une même planche, certains gâteaux. Les corbeaux mangeoient les gâteaux des uns, & ſe contentoient d'éparpiller ceux des autres. Ceux dont les gâteaux avoient été mangés, étoient cenſés avoir tort, & perdoient leur cauſe.

Au pied d'une montagne du Gévaudan, il y avoit auſſi un grand lac conſacré à la Lune, ſous le nom d'*Helenus*, qui ſignifie Splendeur. Chaque année, tous les payſans des environs ſe rendoient ſur les bords de ce lac. Les uns y jettoient des habits d'hommes, des piéces de drap, des toiſons, des fromages. Les autres y jettoient des pains, de la cire & d'autres choſes ſemblables. Ils amenoient auſſi en ce lieu des char-

Digitized by Google

rettes chargées de proviſions, & y paſſoient trois jours dans la joie & dans la bonne chere. Le quatrieme jour, lorſqu'ils étoient près de s'en retourner, il s'élevoit tout-à-coup une affreuſe tempête mêlée de tonnerre & d'éclairs, & accompagnée d'un déluge d'eau & de pierres, qui tomboit du ciel.

Les Gaulois avoient une vénération particuliere pour le fleuve du Rhin. Des armées entieres venoient ſur ſes bords implorer ſon ſecours, & lui demander à grands cris la victoire. La ſeule vue de ce fleuve rempliſſoit les ſoldats d'un courage extraordinaire.

7. Les Lapons ne vont jamais à la chaſſe qu'ils n'aient auparavant déterminé, par le moyen du tambour magique, quel eſt le jour le plus favorable pour cet exercice. Lorſqu'ils partent pour aller chaſſer, ils évitent de ſortir de leur cabane par la porte ordinaire; parce que c'eſt celle qui ſert de paſſage à leurs femmes. En général, c'eſt un très-mauvais préſage pour un Lapon qui va à la chaſſe, de trouver une femme ſur ſa route. La maniere dont les Lapons chaſſent l'ours eſt accompagnée de tant de pratiques ſuperſtitieuſes, qu'on ſeroit tenté de croire qu'ils ont une vénération particuliere pour cet animal. Lorſque quelqu'un d'entr'eux a découvert le lieu où l'ours ſe retire, il y marche le premier, armé ſimplement d'un bâton, au bout duquel eſt une petite pomme entourée d'un anneau de laiton. Il eſt ſuivi de celui auquel on a commis le ſoin de chercher, par le moyen du tambour magique, quel ſeroit le ſuccès de la chaſſe. Un grand nombre de chaſſeurs viennent enſuite en bon ordre, chacun ſelon leur rang. Ils ont tous leur emploi particulier pour ce qui concerne la chaſſe. Lorſque l'ours a été couché par terre, les chaſſeurs chantent leur victoire; & l'on remarque que, dans leurs chanſons, ils n'oublient pas de remercier l'ours de ce qu'il a épargné la vie des chaſſeurs; puis chacun prend une poignée de verges dont il fouette l'ours. On met enſuite l'animal ſur un traineau; & on le conduit en triomphe vers une cabane conſtruite exprès. Les chaſſeurs, dans leurs chanſons, ſupplient l'ours de ne point ſe venger de ceux

Digitized by Google

qui l'ont tué, & de leur pardonner sa mort. Le renne que l'on emploie pour traîner l'ours est exempt de service pendant tout le reste de l'année. Lorsque la troupe est arrivée à la cabane, « chacun d'eux, dit » Schæffer, est obligé de se transporter dans une au» tre cabane où sa femme... lui crache au visage de » l'écorce d'aune machée & broyée avec les dents. » Ce sont les maris qui demandent eux-mêmes, en chantant, à leurs femmes, « qu'elles leur rendent cet of» fice, parce que cette écorce d'aune étant rougeâtre, » on la prend pour le sang de l'animal qu'ils ont tué, » qui a rejailli sur leur visage. » Après cette cérémonie, on écorche l'ours: on le met en piéces; on le fait cuire, & les chasseurs en font un festin. On suspend au bout d'une perche la peau de la bête; & les femmes s'exercent à décocher des fleches contre cette peau. L'estime publique est pour celle qui peut la premiere faire toucher sa fleche à la peau. On s'imagine que le premier ours qui sera tué à la chasse, sera tué par la main de son mari. « On donne à cette » même femme, au rapport de Schæffer, la charge » de prendre des morceaux d'étoffe, & de coudre, avec » un filet d'étain, sur chacun d'eux, autant de croix que » l'on a tué d'ours... & de pendre ces piéces d'é» toffe au cou de tous ceux qui ont assisté à la chasse, » qui sont obligés de les porter ainsi trois jours, jus» qu'au soleil couché du troisieme jour... On pend une » semblable croix au cou du renne dont on s'est servi » pour traîner l'ours depuis le bois jusqu'à la cabane. » Il ne faut pas oublier une autre pratique qui sert encore à faire croire que les Lapons ont un certain respect pour l'ours; c'est que tous les chasseurs qui ont contribué à la mort de l'ours, ceux mêmes qui n'en ont été simplement que témoins, sont obligés de se priver des plaisirs du mariage pendant l'espace de trois jours. Le chef des chasseurs, comme le plus coupable, est condamné à cinq jours d'abstinence. Après que les chasseurs ont accompli le temps de leur pénitence, il faut encore qu'ils se purifient, avant de pouvoir retourner librement auprès de leurs fem-

Digitized by Google

mes. « Alors, dit Schæffer, ils prennent d'une main la » chaîne à laquelle les chaudieres sont pendues sur le » feu. Ils sautent trois fois autour de ce feu; & for- » tent, en courant l'un après l'autre, par la porte or- » dinaire de la cabane par où les hommes & les femmes » passent indifféremment. » Les femmes chantent une espece de formule de purification dont le sens est: » Nous vous jetterons des cendres sur les jambes. » En effet, une de ces femmes jette, en même temps, des cendres derriere ces hommes. Après cette cérémonie, ils sont censés entiérement purifiés, & peuvent, comme à l'ordinaire, habiter avec leurs femmes.

8. En Islande, les naturels du pays rendent un certain culte à la Lune; &, dans les cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquent en son honneur, ils mêlent les prieres qui sont en usage dans la religion Chrétienne. A chaque nouvelle lune, ils se prosternent devant cet astre, & récitent dévotement, en son honneur, le *Pater noster*, & quelques autres prieres usitées parmi les Chrétiens. Lorsque la lune est sur la fin de son décours, ils renouvellent leurs oraisons & prient instamment cet astre « de les laisser aussi sains » qu'elle les a trouvés. » Ces peuples ont aussi une affection particuliere pour les loups. Ils sont persuadés que Jesus-Christ aimoit ces animaux, & ils font pour eux des prieres. S'il arrive que quelqu'un d'entr'eux tombe malade, ils évitent de lui parler de Dieu & de son salut; &, si le malade lui-même, voyant le danger où il se trouve, demande les sacrements, alors on le regarde comme un homme qui désespere de sa vie. On le porte sur un grand chemin, ou dans une place publique. Tous ceux qui passent s'arrêtent auprès du malade, & lui demandent pourquoi il veut quitter la vie? quel sujet il a de se plaindre? s'il n'est pas assez riche & assez heureux? Quelquefois on loue des femmes exprès pour aller l'accabler par ces questions impertinentes. Ces peuples ont plusieurs autres coutumes superstitieuses. Quand un de leurs chevaux vient à mourir, ils en pendent le pied

Digitized by Google

au plancher de leur maiſon. Si on leur demande du feu le premier jour de Mai, ils ſe garderont bien d'en donner; &, s'ils y ſont abſolument forcés, ils prononcent mille imprécations contre celui auquel ils donnent le feu.

9. Dans la Samogitie, lorſque les filles ſortent la nuit, on pend à leur ceinture deux ſonnettes & on leur met en main une torche allumée. Les parents ſont aſſez ſimples pour croire que, dans cet équipage, leurs filles n'oſeroient s'écarter de la ſageſſe & de la modeſtie qui conviennent à leur ſexe.

10. Dans quelques endroits de l'Allemagne, on trouve un grand nombre de femmes qui ſont perſuadées que, lorſqu'elles ſont en travail, il vient dans leurs chambres une femme habillée de blanc, qui facilite leurs couches.

11. Les payſans de Courlande s'imaginoient encore, il y a quelque temps, que les morts avoient, dans l'autre monde, les mêmes beſoins que les vivants, & qu'ils n'étoient pas à l'abri de la pauvreté & de la miſere. Dans cette idée, ils ne laiſſoient point partir les défunts pour l'autre vie, ſans les munir d'un grand nombre de proviſions. Ils pouſſoient même l'attention juſqu'à enterrer avec eux de l'argent.

12. Louis Guyon, dans le Ier Tome de ſes Leçons diverſes, rapporte que, dans quelques provinces de France, lorſqu'une perſonne rendoit les derniers ſoupirs, ceux qui étoient dans la chambre « ouvroient » entiérement les portes & fenêtres, ôtant toutes ſale- » tés, comme toiles d'araignée & autres, afin que » l'ame prînt par-là plutôt ſon chemin que par la che- » minée, à cauſe que l'ame ſe noirciroit s'envolant aux » cieux.

13. Les Livoniens s'imaginent, comme tant d'autres peuples, que les morts ont beſoin de toutes les choſes dont les vivants ſont uſage. « Une Livonienne, » dit Oléarius, qui ſe trouvoit à l'enterrement de ſon » mari, mit du fil & une aiguille dans la biere, di- » ſant qu'elle auroit honte de ſçavoir que ſon mari, » ayant à ſe trouver dans l'autre monde en la com-

Digitized by Google

» pagnie d'honnêtes gens, y auroit été vu avec des ha-
» bits déchirés. Dans quelques endroits du Nord, le
» peuple eſt encore dans l'uſage d'enterrer les morts
» avec des ſouliers. »

14. Une des ſuperſtitions les plus ridicules des Mahométans, eſt le reſpect ſingulier qu'ils ont pour les morceaux de papier qui trainent dans la boue ou dans la pouſſiere: voici quel en eſt le fondement. Ils s'imaginent que, lorſque Mahomet les appellera du purgatoire pour ſe trouver au jour du jugement, ils ſeront obligés de paſſer par un chemin fait de barres de fer toutes rouges, & qu'il n'y aura point d'autre moyen, pour ſe garantir d'en être brûlés & d'en reſſentir vivement la douleur, que de les couvrir du papier qu'ils auront empêché, pendant leur vie, d'être foulé aux pieds par les hommes & par les bêtes. C'eſt pourquoi les Turcs ne voient jamais un morceau de papier à terre, qu'ils ne s'empreſſent de le ramaſſer, & de le ſerrer dans quelque trou de muraille où l'on ne puiſſe marcher deſſus.

15. Les Chinois ſont naturellement fort adonnés à toute ſorte de ſuperſtitions. Le P. le Comte, dans ſes Mémoires de la Chine, rapporte pluſieurs cérémonies ſuperſtitieuſes qu'il leur vit pratiquer dans un voyage qu'il fit avec eux ſur mer. « Ils rendoient, dit-il, un
» culte divin à la bouſſole, brûloient des paſtilles à
» ſon honneur, lui offroient des viandes en ſacrifices.
» Ils jettoient, réguliérement deux fois le jour, du pa-
» pier doré dans la mer, comme pour la tenir à leurs
» gages. »

Voici la maniere dont les Chinois conſultent leurs dieux domeſtiques. Ils attachent enſemble, avec un fil, deux petits bâtons qui ſont plats d'un côté & ronds de l'autre. Après avoir fait à leur idole quelque dévote priere, ils jettent devant elle les bâtons myſtérieux. Si par haſard ils tombent ſur le côté plat, c'eſt un très-mauvais augure. Le conſultant s'en prend à l'idole, & la charge d'injures; puis il recommence la même cérémonie. Si le ſort ne lui eſt pas plus favorable cette ſeconde fois, il décharge ſa mauvaiſe humeur

Digitized by Google

humeur sur l'idole, qui reçoit quelques bons coups. Cependant il revient pour la troisieme fois à la charge, & ne cesse point de jetter les bâtons, jusqu'à ce que le hasard les fasse tomber sur le côté rond; ce qui est d'un très-heureux présage. Souvent les Chinois mettent dans un pot un grand nombre de ces petits bâtons. Ils les tirent ensuite au hasard, & feuilletent un livre de magie, qui leur apprend ce que signifie la maniere dont les bâtons sont sortis.

16. Les habitants de la Cochinchine sont persuadés que les démons & les esprits malfaisants épient le moment où l'ame sort du corps, pour s'en emparer & pour la tourmenter. Dans cette idée, lorsqu'un malade est à l'agonie, ses parents & ses amis prennent les armes & s'assemblent autour de son lit. Ils agitent de côté & d'autre leurs sabres & leurs cimeterres, & s'escriment sérieusement contre l'air, s'imaginant empêcher par-là les démons d'approcher. Après que le malade a rendu le dernier soupir, les Onsais, ou prêtres du pays, emploient toutes les ressources de leur art pour sçavoir quel doit être l'état de l'ame du défunt. Par le moyen de leurs charmes & de leurs conjurations, ils font entrer le diable dans le corps d'un des proches parents du mort. Cet homme commence aussi-tôt à donner des marques de sa possession, par des contorsions horribles & des convulsions fréquentes, au milieu desquelles l'esprit qui l'agite fait connoître, par sa bouche, dans quel endroit l'ame du défunt est allée, & quel est le sort qui lui est destiné. Pour ce qui regarde la maniere dont les Cochinchinois célebrent les funérailles, ils n'ont rien qui les distingue de leurs voisins. Comme eux, ils présentent des viandes aux ames des morts; mais leur superstition sur cet article est beaucoup moins aveugle que celle des autres peuples; & ils prétendent justifier cet usage par un raisonnement captieux dont on ne les auroit pas cru capables. Lorsqu'on veut leur prouver qu'il est ridicule de donner à manger aux ames, puisque des esprits ne mangent point, & puisqu'en effet on ne voit pas qu'ils touchent à aucun des mets qu'on leur présente, les Cochinchi-

Digitized by Google

nois répondent que les ames se nourrissent des qualités immatérielles & spirituelles qui se trouvent dans la substance des viandes, & qu'il n'y a que les accidents grossiers & proportionnés aux sens corporels qui restent dans les plats.

17. Dans l'isle Formose, lorsqu'un malade ne peut être guéri par les remedes ordinaires, on a recours à une sorciere, qui, par les secrets de son art, promet de lui rendre la santé. Elle fait semblant d'interroger son ame; elle lui prend les doigts l'un après l'autre, & les tire avec violence. S'ils craquent, c'est une marque que la maladie ne sera pas mortelle. Quelquefois elle met sur la bouche du malade la feuille d'un certain arbre; puis, prenant dans sa bouche un peu d'eau, elle la répand sur cette feuille. Si l'action de l'eau fait pencher la feuille du côté de la sorciere, c'est un augure très-favorable pour le malade. Si cependant, malgré toutes ces opérations, la maladie augmente au lieu de diminuer, on juge que le diable s'en mêle, & l'on prend la résolution de le chasser dans les formes. On commence d'abord par offrir aux dieux un sacrifice: ensuite la sorciere, suivie d'une troupe de jeunes gens déterminés, & armés comme elle d'un sabre, poursuit vivement l'esprit malin, & lui jette un pot plein de masakaw, boisson du pays, à laquelle ils attribuent la même vertu que nous attribuons à l'eau bénite.

18. Les habitants de Jedso, pays voisin du Japon, ont coutume de ficher en terre, en dedans & en dehors de leurs maisons, de petits bâtons, au bout desquels voltigent des étendards de papier de soie, ou de quelqu'autre étoffe; persuadés que ces drapeaux sont des signes de prospérité pour leurs logis & leurs familles.

Les cerfs sont, au Japon, dans une très-grande vénération. Il est défendu, sous les peines les plus griéves, de faire aucun mal à ces animaux; ce qui fait que les cerfs sont aussi communs dans les villes du Japon, que les animaux domestiques. S'il arrive qu'un cerf reçoive quelque blessure mortelle, sans qu'on sçache quel est l'auteur du coup, on punit tous les habitants de la rue

Digitized by Google

où l'attentat a été commis, par la confiscation de leurs biens ; & toutes leurs maisons sont démolies & renversées de fond en comble. Un empereur du Japon, assez moderne, qui étoit né sous le signe auquel les Japonois donnent le nom de *chien*, ordonna à tous ses sujets de respecter ces animaux. Il voulut que dans chaque rue il y eût une loge où un certain nombre de chiens fussent nourris & soignés pendant leurs maladies, & que tous les habitants de la rue contribuassent à la dépense de leur entretien. Depuis le regne de cet empereur, personne n'oseroit, au Japon, tuer un chien, ni même lui donner le moindre coup ; il n'y a que le maître du chien qui ait le droit de le châtier. Après la mort d'un chien, on porte son corps sur quelque montagne voisine ; & là, on lui rend les derniers devoirs. Cet usage a donné lieu à un mot plaisant d'un Japonois. Il accompagnoit un de ces hommes qui, pour se conformer à l'ordonnance, portoit sur une colline le corps d'un chien mort, & qui murmuroit beaucoup en chemin de la peine qu'il étoit obligé de prendre pour un vil animal : « Ne t'afflige pas, lui dit le Japonois, & » rends plutôt graces aux dieux qui n'ont pas permis » que l'empereur naquît sous le signe du cheval : nous » eussions eu à porter un fardeau bien plus lourd. »

Les Bonzes Japonois vendent fort chérement aux dévots crédules certains billets sacrés que des voyageurs Protestants ont malignement qualifiés d'indulgences. Le peuple regarde ces billets comme des préservatifs contre la malice des démons, & des gages de bonheur dans l'autre vie. Les Bonzes abusent même de la simplicité des fideles Japonois, jusqu'à leur emprunter sur ces billets de grosses sommes d'argent, leur faisant accroire qu'elles leur seront rendues à usure dans l'autre monde. Lorsqu'un dévot a prêté de l'argent sur de pareilles assurances, il se munit, en mourant, de ces billets, persuadé qu'avec ce papier il va être remboursé dans l'autre monde.

Les mêmes Bonzes enseignent qu'un fidele Japonois doit, tous les matins en sortant du lit, lever les doigts de la main droite, & prononcer quelque parole de-

Digitized by Google

vote, assurant que c'est un moyen infaillible pour se garantir des atteintes de l'esprit malin.

19. Les habitants du royaume de Tonquin adorent les quatre points cardinaux, & les distinguent par des couleurs différentes. Le noir est la couleur affectée au septentrion. Lorsque les Tonquinois lui rendent leurs hommages, ils s'habillent de noir. Ce jour-là, leur maison, leur table, tout ce qui sert à leur usage, est revêtu de noir. La couleur rouge est pour le midi. Ils se mettent en verd lorsqu'ils adorent l'orient, & prennent le blanc en l'honneur de l'occident. Le ciel, la lune & les étoiles ont aussi part à leurs hommages. Ils rendent même certains honneurs au centre de la terre; & alors ils s'habillent en jaune. Les mêmes peuples distinguent dans la terre dix parties différentes, & honorent chaque partie par une inclination respectueuse. Quelques voyageurs prétendent que la superstition des Tonquinois s'étend beaucoup plus loin encore: ils disent qu'ils prostituent leurs hommages aux plantes, aux animaux les plus vils, & aux vices mêmes. Ils racontent un trait singulier de la facilité avec laquelle ces peuples se font des dieux. Quelques Tonquinois rencontrerent par hasard une piece de bois que les flots agités avoient poussée sur le rivage; il leur prit fantaisie d'en faire une divinité, & lui rendirent leurs hommages. Ensuite, comme chacun est jaloux que son saint soit fêté, ils publierent, dans le Tonquin, qu'ils avoient reçu des graces particulieres par le moyen de leur nouveau dieu. On crut le miracle sur leur témoignage, sans un plus long examen: voilà la réputation du dieu établie. Les Tonquinois s'empresserent de lui bâtir des temples, & d'ériger des statues en son honneur. Mais, une piéce de bois ne leur paroissant pas quelque chose d'assez relevé, quelques adorateurs zélés lui chercherent une illustre origine, & firent accroire au peuple que c'étoit la fille de l'empereur de la Chine, qui, voulant se transporter au Tonquin par mer, se métamorphosa en piece de bois pour épargner les frais du voyage.

Les Tonquinois font servir à leurs passions la superstition. Lorsqu'ils ont reçu quelque outrage dont

Digitized by Google

il leur eſt impoſſible de tirer vengeance, ils confient au papier leur reſſentiment, & écrivent tout ce que le dépit leur ſuggere, & tout le mal qu'ils deſirent qui arrive à leur ennemi. Ils poſent ſur l'autel ce papier dépoſitaire de leurs imprécations; puis ils y mettent le feu; &, pendant qu'il brûle, ils conjurent le dieu de faire périr leur ennemi dans les tourments, comme le papier ſe conſume au milieu des flammes.

20. La ſuperſtition eſt ſouvent mere de la cruauté. Les habitants du royaume de Laos, dans la preſqu'iſle au-delà du Gange, fourniſſent un exemple frappant des excès auxquels peuvent ſe porter des eſprits crédules & ſuperſtitieux. Il y en a pluſieurs parmi eux qui ſont perſuadés qu'en frottant la tête de leur éléphant avec du vin & du fiel humain, ils inſpirent à cet animal une force & un courage extraordinaires, & ſe rendent eux-mêmes invincibles. Ce ſont ſur-tout les Grands qui ſont entêtés de cette opinion extravagante. Ils donnent une ſomme d'argent à quelques ſcélérats qui vont attaquer dans les bois la premiere perſonne qu'ils rencontrent, ſans avoir aucun égard ni au ſexe, ni à l'âge, ni à la condition. Ils ouvrent le ventre à ce malheureux, pour en tirer la veſſie qui contient le fiel; &, pour donner à celui qui les a payés une preuve de leur fidélité, ils lui portent la tête de la perſonne qu'ils ont tuée. Si ces ſcélérats ne trouvent perſonne qu'ils puiſſent aſſaſſiner dans le temps preſcrit pour remplir leur engagement & gagner leur argent, ils tuent leurs femmes, leurs enfants, ou quelquefois ils ſe tuent eux-mêmes; & alors celui qui les a gagés a ſoin de faire retirer le fiel de leur corps.

21. Les Siamois ont un reſpect extraordinaire pour l'éléphant. La docilité de cet animal & l'eſpece d'intelligence qui paroît dans quelques-unes de ſes actions, leur font croire qu'il a la raiſon en partage; & ils ſe conduiſent, à ſon égard, comme avec un homme raiſonnable. Du temps de Louis XIV, le roi de Siam envoya aux petits-fils de France trois éléphants. La Loubere dit qu'on vit éclater, dans cette occaſion, la ſuperſtition des Siamois, au ſujet des éléphants. Ils

Digitized by Google

firent sérieusement de très-graves adieux à ces trois animaux, qu'ils accompagnerent de vœux sinceres pour la prospérité d'un si long voyage. En un mot, ils n'oublierent aucune des démonstrations qui sont en usage lorsqu'on prend congé d'un ami. Les éléphants que l'on appelle *blancs*, parce qu'ils sont d'une couleur de chair, sont encore plus honorés que les autres. Les Siamois sont vivement persuadés que l'ame de quelque prince illustre habite dans leur corps. Parmi les titres pompeux que se donne le roi de Siam, celui de Roi de l'Éléphant blanc n'est pas le moins distingué. Cet animal a excité des guerres très-longues & très-vives entre le roi de Siam & celui de Pégu, qui prend aussi le titre de Roi de l'Eléphant blanc. Les Siamois prétendent que le dernier corps habité par l'ame de Sommona-Codom, est celui d'un éléphant; & cette opinion est sans doute la source de la vénération qu'ils ont pour cet animal. Une autre opinion, fondée sur la vanité des Siamois, est celle qui leur fait croire que les éléphants blancs ne se trouvent que dans leurs forêts. Il y a toujours un éléphant blanc que l'on nourrit dans le palais du roi de Siam, jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse. Le P. Tachard assure avoir vu, à une lieue de Siam, un petit éléphant blanc, un peu plus gros qu'un bœuf, destiné à succéder à celui qui étoit dans le palais, que l'on disoit âgé de près de trois cents ans.

22. Les insulaires de Ceylan emploient la cérémonie que nous allons décrire, lorsqu'ils veulent sçavoir quel est le dieu ou le génie qui est l'auteur de leurs maladies. Ils plient en forme d'arc la premiere branche qu'ils trouvent; ils suspendent à la corde de cet arc un instrument qui ressemble assez aux ciseaux dont ils se servent pour couper les noix de bétel; puis ils prennent l'arc par les deux extrémités, & nomment successivement tous les dieux ou génies qu'ils connoissent. Ils sont persuadés que l'instrument tourne, lorsqu'ils prononcent le nom de celui qui est l'auteur de leur mal; &, par ce moyen, ils sçavent à qui ils doivent s'adresser pour en obtenir la guérison.

23. Les insulaires des Maldives croiroient offenser

Digitized by Google

les génies qui préſident aux vents & à la mer, s'ils s'aviſoient de cracher contre le vent, ou même d'y jetter quelque choſe. Par la même ſuperſtition, lorſqu'ils ſont en mer, ils évitent avec le plus grand ſoin de tourner les yeux du côté d'où vient le vent. Ces peuples ont preſqu'autant de reſpect pour les vaiſſeaux que pour les temples; ou plutôt ils regardent les premiers comme de véritables temples conſacrés aux génies de la mer & des vents.

24. Pluſieurs femmes des iſles Molucques ſont perſuadées que, ſi elles mangeoient des fruits doubles, cela rendroit leur accouchement très-difficile, & leur feroit mettre au monde des enfants jumeaux; ce qu'elles appréhendent beaucoup. Les Molucquois entretiennent avec grand ſoin leur chevelure, qui leur communique, à ce qu'ils prétendent, une force invincible. Il n'y a point de danger qui les épouvante, point de tourments qu'ils ne bravent, tant qu'ils conſervent leurs longs cheveux. Ils ont une autre opinion plus ridicule, au ſujet des femmes qui meurent en couche: ils croient qu'après leur mort, elles errent dans la campagne, ſous la forme de ſpectres & de phantômes, pour effrayer les paſſants. Les moyens qu'ils emploient pour empêcher ces femmes de courir ainſi les champs, ne ſont pas moins ſinguliers. Avant de porter la défunte au lieu de la ſépulture, ils ont ſoin de lui mettre un œuf ſous chaque aiſſelle. Ils lui enfoncent des épingles dans les doigts des pieds, & les enveloppent de coton: ils ſe ſervent de cordons faits avec de certaines herbes, pour leur attacher les jambes; &, ſous la plante des pieds, ils leur mettent du borbory, ou du ſafran des Indes, en croix. S'il arrive qu'un corbeau, qu'ils regardent comme un oiſeau ſiniſtre, ſe perche ſur leur maiſon, ils prononcent contre lui mille imprécations. Lorſqu'une perſonne eſt malade, ils mettent ſous le chevet de ſon lit de l'ail, & certaines autres herbes auxquelles ils attribuent le pouvoir de guérir les maladies. Ils ont ſoin auſſi de placer un bâton au côté droit du malade, afin qu'il s'en ſerve pour bien recevoir les mauvais génies, s'ils viennent l'attaquer. Ces peuples ont dans

Digitized by Google

leur pays une espece de Terre sainte, c'est l'isle de Messape. Ils pensent qu'il suffit d'y transporter les malades pour leur faire recouvrer la santé. Peut-être la salubrité de l'air de cette isle, ou quelques plantes médicinales qu'elle produit, auront donné lieu à la superstition d'attribuer au sol de Messape une sainteté particuliere. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on transporte un malade dans cette isle, on a soin d'y faire passer avec lui quelques boucs, pour aider à la guérison. On ne nous dit pas de quel secours peuvent être ces boucs pour les malades.

25. Certains moines Indiens, abusant de la crédulité superstitieuse des peuples pour satisfaire leur avarice, ont imaginé des balances, où l'on se fait peser pour la rémission de ses péchés. Quand on s'est mis dans un des bassins de la balance, on fait mettre dans l'autre différentes denrées, pour faire le contre-poids. « Ceux qui s'accusent d'être gourmands, dit le voyageur Fernand Mendez Pinto, se pesent avec du miel, du sucre, des œufs & du beurre. Ceux qui se sont livrés aux plaisirs sensuels se pesent avec du coton, de la plume, de la soie, des parfums & du vin. Ceux qui ont eu peu de charité pour les pauvres se pesent avec des piéces de monnoie. » Toutes ces denrées sont pour les moines, ce qui leur produit un revenu immense; car il n'y a point d'Indien un peu aisé qui ne s'empresse de se faire peser, persuadé qu'il sortira de la balance entiérement purifié de tous ses péchés.

26. « Dans le royaume de Carnate, dit un auteur » moderne, il y a toujours dans la principale pagode » un brasier ardent, où l'on fait rougir un fer sur » lequel sont représentées les trois premieres divinités » du pays. Les gens riches (car les prêtres n'accordent » pas cet honneur à bon marché) se font appliquer » ce fer sur l'épaule; & l'on ne sçauroit croire à quel » point ils tirent ensuite vanité de cette épaule. »

27. Les Indiens Gentils s'imaginent, lorsqu'une personne bâille, qu'il est fort à craindre qu'un esprit malfaisant ne saisisse le moment où la bouche est ouverte pour s'introduire dans le corps. Afin de prévenir ce

Digitized by Google

malheur, ils ne manquent jamais de faire claquer leurs doigts lorſqu'ils s'apperçoivent que quelqu'un bâille, perſuadés que ce bruit ſert à épouvanter & à écarter l'eſprit malin. Ils ſont auſſi dans l'uſage de faire quelques ſouhaits en faveur d'une perſonne qui éternue; mais on ne nous dit pas bien préciſément la raiſon de ces ſouhaits. Les Siamois, qui ont la même coutume, débitent un conte aſſez particulier ſur la cauſe qui fait éternuer. Ils diſent qu'il y a dans les enfers un juge ſouverain, continuellement occupé à feuilleter un livre où ſont écrites les actions les plus ſecrettes de tous les hommes; &, lorſqu'il tombe ſur l'endroit de ce livre qui contient les actions de telle perſonne, alors cette perſonne éternue; c'eſt ce qui fait que les Siamois, lorſqu'ils entendent quelqu'un éternuer, ſouhaitent que le juge ne trouve dans ſon livre que de bonnes actions de la perſonne qui éternue.

28. Le Samorin, ou roi de Calicut, ſur la côte de Malabar, étoit autrefois aſſervi à une coutume cruelle & bizarre, que la ſuperſtition avoit introduite, & qui ne lui permettoit guere de goûter tranquillement les délices de la royauté. Le temps de ſon regne ne pouvoit s'étendre au-delà de douze ans. Ce terme expiré, il étoit obligé de ſe donner la mort ſur un échafaud, après s'être préparé, pendant quelque temps, à ce ſacrifice par des jeûnes & des prieres: on lui faiſoit enſuite des funérailles magnifiques; & l'on choiſiſſoit un autre Samorin. Cette coutume a été abolie; mais on lui en a ſubſtitué une autre qui n'eſt pas moins ſinguliere. Lorſque le Samorin a régné pendant douze ans accomplis, on publie dans tous ſes Etats une eſpece de jubilé, qui dure pendant dix ou douze jours. Ce temps eſt employé en fêtes & en réjouiſſances. Le bruit de l'artillerie ſe fait entendre nuit & jour. Le Samorin habite alors ſous une tente, dreſſée exprès pour lui dans une vaſte plaine. Les douze jours du jubilé étant expirés, il eſt permis à quatre hommes, quels qu'ils ſoient, d'eſſayer de tuer le Samorin; & celui qui peut en venir à bout, eſt élevé ſur le trône. Mais l'entrepriſe eſt difficile & haſardeuſe: le Samorin eſt envi-

Digitized by Google

ronné de trente ou quarante mille gardes, au travers desquels il faut se frayer un passage. Mais que ne peut sur le cœur des hommes le desir de régner ? En 1695, trois désespérés résolurent de tenter cette périlleuse aventure. Ils se jetterent, comme des furieux, au milieu de cette armée de gardes qui entouroient le Samorin. Ils en tuerent plusieurs, & ne tarderent pas à périr eux-mêmes, accablés par le nombre. Cependant le neveu d'un de ces téméraires, âgé de quinze à seize ans, qui accompagnoit son oncle dans cette entreprise, trouva le moyen de pénétrer dans la tente du Samorin, & s'élança sur ce prince. Mais, aveuglé par son ardeur bouillante, il ne sçut pas diriger son coup, & frappa, au lieu du Samorin, une grande lampe de cuivre, suspendue sur sa tête. Les gardes ne lui donnerent pas le temps de réparer son erreur, & le massacrerent sur le champ.

29. Les habitants du royaume d'Aracan sont extrêmement superstitieux. Les choses les plus naturelles sont pour eux des présages qu'ils interpretent à leur gré ; & ils ne peuvent pas entendre aboyer un chien, sans en tirer quelque augure relatif à leur situation & à leurs affaires. Les rois d'Aracan ne sont pas moins foibles que leurs sujets sur cet article ; & leur superstition est d'autant plus dangereuse, qu'étant armée du pouvoir souverain, elle se porte quelquefois à des excès funestes. Un de ces rois, étant sur le point de se faire couronner, consulta un devin qui lui prédit que sa mort suivroit de bien près son couronnement. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire changer de dessein. Il congédia le grand prêtre qui étoit déja tout prêt pour la cérémonie ; &, pendant l'espace de douze jours, il différa toujours de se faire couronner. Mais enfin, ne pouvant plus résister aux sollicitations continuelles de ses courtisans, il demanda à un Mahométan qui étoit à sa cour, s'il ne pouvoit pas lui enseigner quelque secret pour détourner le malheur dont il étoit menacé. Cet homme, zélé pour sa religion, & ne cherchant qu'à détruire ceux qui en étoient ennemis, conseilla au monarque de se servir

Digitized by Google

d'une compoſition faite avec les cœurs de ſix mille de ſes ſujets, de quatre mille de vaches blanches, & de deux mille de pigeons; lui aſſurant que, par ce moyen, il ſeroit à couvert de tous dangers. Ce prince, auſſi cruel que ſuperſtitieux, comptant pour rien la vie de ſes ſujets, pourvu qu'il conſervât la ſienne, mit en pratique cette abominable recette; &, craignant qu'elle ne fût pas ſuffiſante, il y ajouta de nouvelles cruautés: il fit conſtruire une maiſon dont les fondements furent poſés ſur des femmes enceintes, & répandit le ſang de dix-huit mille de ſes ſujets.

30. Les Parſis ou Guebres ont un reſpect particulier pour les coqs; & le Sad-der, qui eſt le livre de leur religion, leur recommande expreſſément d'avoir grand ſoin des coqs. Ce reſpect eſt fondé ſur la vigilance de cet animal, dont le chant annonce l'aurore, & avertit les hommes de ſortir des bras du ſommeil pour ſe livrer aux travaux.

31. Les Tartares Oſtiakes, répandus depuis l'Irtis & l'Oby, juſqu'au fleuve Jéniſéa, rendent une eſpece de culte religieux à l'ours: voici ce qu'on lit à ce ſujet dans le tome huitieme du Recueil des Voyages au Nord. « Ils ôtent la peau à celui (l'ours) qu'ils ont tué, & » le pendent auprès de l'idole à un arbre fort haut; » après quoi, ils lui font des honneurs & des excuſes, » en y mêlant des lamentations, comme pour ſe repentir de lui avoir donné la mort. » L'auteur ajoute: « Cette extravagance eſt fondée ſur l'opinion dans laquelle ils ſont que l'ame de cette bête, errant de » côté & d'autre dans les bois, pourroit ſe venger ſur » eux, à la premiere occaſion, s'ils n'avoient eu ſoin » de l'appaiſer & de lui faire réparation. »

Les Tartares idolâtres rendent une eſpece de culte religieux au fouet dont ils ſe ſervent pour ranimer l'ardeur de leurs chevaux.

32. Les Quojas, peuples d'Afrique, interrompent leurs travaux à chaque nouvelle lune; &, pendant ce temps, ils ont ſoin qu'il n'entre aucun étranger dans leur canton. La raiſon pour laquelle ils pratiquent cet uſage eſt ſinguliere & bizarre. « Ils diſent que, le pre-

Digitized by Google

mier jour de la lune étant un jour de ſang, leur riz deviendroit rouge, s'ils négligeoient cette cérémonie. »

33. Les Maures & les Arabes qui habitent le Zaara, en Afrique, ſuivent la trace de certains oiſeaux que les naturaliſtes croient être des autruches. Lorſqu'ils ſont égarés dans ces vaſtes ſolitudes, ils ſont perſuadés que le prophete Mahomet leur envoie ces guides pour leur enſeigner la route qu'ils doivent tenir.

34. Les habitants du royaume de Bénin, en Afrique, adorent tout ce qu'ils craignent, & craignent tout ce que leur imagination leur repréſente comme redoutable. Il y a dans leur pays certains oiſeaux noirs qui ſont les objets de leurs hommages & de leur crainte. Quoiqu'il ſoit naturel à l'homme de chercher à détruire ce qui peut lui faire du mal, il n'eſt cependant pas permis de tuer ces oiſeaux terribles : on a même grand ſoin de pourvoir à leurs beſoins ; on leur porte leur nourriture dans un endroit des montagnes, que la ſuperſtition leur a ſpécialement conſacré ; & ce ſont des prêtres établis exprès en leur honneur, qui ſont chargés de cette fonction.

35. Dans le palais de l'empereur du Monomotapa, il y a un endroit particulier où l'on conſerve les corps des criminels qui ont ſubi les derniers ſupplices. On les ſuſpend au plancher, & l'on exprime toute l'humeur qui reſte dans leurs chairs encore fraîches. Lorſqu'ils ſont entiérement deſſéchés, on les enterre. L'humeur de ces corps ſert à compoſer un précieux élixir, deſtiné à prolonger les jours du prince, & à le préſerver des ſortileges.

36. Quelques Cafres, qui habitent aux environs du royaume de Sofala, en Afrique, jettent les cadavres des morts dans une caverne qui ſert de retraite à un grand nombre de crocodiles. Ils ſont perſuadés que les ames des défunts paſſeront dans les corps de ces animaux, & y ſeront purifiées de toutes leurs ſouillures. Ces peuples regardent les crocodiles comme des animaux ſacrés, & la caverne qu'ils habitent comme un lieu ſaint : ils ont ſoin de mettre à l'entrée toutes ſortes de vivres pour la nourriture des crocodiles.

Digitized by Google

37. Les femmes de l'isle de Madagascar, quoique naturellement galantes, n'oseroient faire d'infidélités à leurs maris, pendant qu'ils sont à la guerre. Elles sont persuadées que, si elles avoient commerce avec un autre homme, leur mari seroit infailliblement tué ou blessé dans le combat. Pendant son absence, elles emploient tout leur temps à danser, & s'imaginent que leurs danses continuelles ont le pouvoir d'inspirer à leurs époux un courage invincible. Combien d'officiers François desireroient dans leurs femmes une pareille superstition !

38. Les Negres de la côte d'Or ajoutent beaucoup de foi aux apparitions, aux revenants, & à toutes ces absurdités grossieres dont le vulgaire n'est pas même encore détrompé en Europe, dans un siécle aussi éclairé que le nôtre. Ils sont persuadés qu'un mort, principalement s'il est de qualité, revient ordinairement roder, pendant quelques nuits, autour de sa maison. Pour l'écarter, ils ont recours à leurs prêtres ; & voici la cérémonie que ces fourbes pratiquent en cette occasion. Ils dressent auprès de la maison du défunt une grande table appuyée sur des piliers de la hauteur de sept ou huit pieds. L'idole, ou fétiche de la famille, est placée au milieu de cette table que les parents ont soin de couvrir des mets les plus exquis. Ils se retirent ensuite ; &, pendant leur absence, les prêtres ont l'adresse de faire disparoître tous les mets de dessus la table. Vers le soir, lorsque les parents reviennent, ils se persuadent que l'esprit du défunt a pris tout ce qu'il a trouvé sur la table, & que, satisfait de cette provision, il ne reviendra plus les tourmenter par ses visites.

Lorsqu'un Negre de la côte d'Or a été offensé par son ennemi, il court aussi-tôt vers le prêtre, & lui donne une certaine récompense, afin qu'il fasse des conjurations sur quelque viande ou quelque boisson, qu'il va jetter aussi-tôt dans un endroit où il est sûr que son ennemi doit passer : il est vivement persuadé que, s'il y touche en passant, il perdra bientôt la vie. Si l'offenseur a quelque soupçon du charme qu'on emploie

Digitized by Google

contre lui, il prend un autre chemin; mais, s'il ne lui eſt pas poſſible de ſe détourner, il prend le parti de ſe faire porter par-deſſus cet endroit dangereux, parce que les mets enchantés ne peuvent nuire que par le contact. Ceux qui le portent ne courent d'ailleurs aucun riſque: le charme, n'ayant pas été préparé contre eux, ne peut point leur faire du mal. S'il arrive qu'un Negre ait été volé, il ſe ſert des mêmes moyens pour découvrir l'auteur du larcin. Les loix du pays défendent, ſous des peines très-grieves, d'avoir recours à cette eſpece de vengeance; mais leur religion, ou plutôt les prêtres, pour leſquels cette ſuperſtition eſt très-lucrative, l'autoriſent de tout leur crédit.

39. En Guinée, lorſqu'on a lieu de croire qu'un enchantement ou quelqu'autre maléfice a cauſé la mort d'une perſonne, on s'empreſſe de rechercher quel en peut être l'auteur, avant de pleurer le défunt, parce qu'on eſt perſuadé que, ſi on le pleuroit auparavant, toutes les recherches ſeroient inutiles. Les cérémonies que ces peuples emploient pour éclaircir leurs ſoupçons en pareils cas, ſont ſingulieres & bizarres. Ils attachent enſemble un morceau de l'habillement du défunt, quelques rognures de ſes ongles, avec une boucle de ſes cheveux. Après avoir répandu ſur ce paquet une certaine poudre faite avec du bois rouge broyé, ils le nouent au milieu d'un bâton que deux hommes ſoutiennent ſur la tête par chaque bout; alors le plus conſidérable de l'aſſemblée prend en main deux eſpeces de haches qu'il frotte l'une contre l'autre. Il interroge enſuite le défunt, & lui demande quelle eſt la cauſe de ſa mort. Si elle a été naturelle, les deux hommes qui portent le bâton ſont contraints, par une impulſion ſecrette, de baiſſer la tête. Mais, ſi quelque charme a cauſé la mort du défunt, la même impulſion oblige les deux hommes à ſecouer la tête. Il s'agit enſuite de ſçavoir quelle eſt l'eſpece & la qualité du ſortilege qui l'a fait mourir, & ſur-tout quel eſt l'auteur de ce ſortilege. On continue donc d'interroger le mort; &, ſi l'on n'en peut tirer les éclairciſſements néceſſaires, on attribue le ſilence de l'eſprit du défunt à quelque

Digitized by Google

nouveau charme, & l'on cherche un habile ſorcier qui puiſſe le lever.

40. C'eſt une opinion reçue, chez les peup'es du royaume de Loango en Afrique, que le roi ſeroit ménacé de la mort, ſi quelqu'un aſſiſtoit à ſes repas. Ce ſeroit un crime digne du dernier ſupplice de voir ce prince boire ou manger. Les enfants ne ſont pas même exceptés de cette loi. Un enfant de ſept ou huit ans, fils d'un ſeigneur des plus diſtingués de la cour, s'étant endormi dans la ſalle à boire, s'éveilla dans le moment où le roi portoit la taſſe à ſa bouche. On le condamna ſur le champ à la mort; on lui briſa la tête d'un coup de marteau, & les prêtres arroſerent de ſon ſang les idoles du roi. Un des fils du roi, âgé de neuf ans, étant accouru vers ſon pere pendant qu'il buvoit, ce prince barbare conſentit qu'on le fît mourir. On fendit la tête à ce jeune prince avec une hache, & le grand-prêtre frotta de ſon ſang le bras du roi. Les bêtes mêmes ſont compriſes dans cette loi bizarre. Un fort beau chien d'Europe, dont les Portugais avoient fait préſent au roi, étant malheureuſement entré dans la ſalle où mangeoit ce prince, fut tué ſur le champ.

41. Les habitants du royaume de Congo ſont aſtreints à pluſieurs pratiques gênantes que la ſuperſtition leur a impoſées. Il eſt ordonné aux femmes d'avoir la tête découverte : au contraire, les hommes doivent toujours ſe couvrir la tête d'un bonnet, ou ſe l'entourer avec un bandeau. Ils ſont pareillement obligés de porter toujours la peau de quelque animal, qui leur deſcende depuis la ceinture juſqu'à la moitié de la cuiſſe. Dans ce pays, un homme qui entretient un commerce illégitime avec une femme, & qui en a des enfants, doit s'abſtenir de manger de la poitrine de bufle, juſqu'à ce qu'il ſoit légitimement marié.

Les veuves du royaume de Congo, craignant que leurs maris défunts ne reviennent habiter leurs corps, &, par cette réſurrection, ne les empêchent de contracter un nouveau mariage, ont recours à un plaiſant moyen pour prévenir ce malheur. Elles ſe font plon-

Digitized by Google

ger, à plusieurs repriſes, par un prêtre, dans une riviere dont les eaux ſont courantes; perſuadées qu'après cette cérémonie, il eſt impoſſible que leur mari reſſuſcite.

Dans ce pays, s'il arrive à quelqu'un de s'aſſeoir auprès d'un lit où couchent un homme & une femme, quand même ils ſeroient mariés, il devient impur par cette ſeule action; & pour le purifier, il faut employer pluſieurs cérémonies bizarres. On met d'abord ſes habits devant le feu; enſuite il entrelace le petit doigt de ſa main gauche avec le petit doigt de celui qui fait la purification: ils tiennent tous deux la main lévée ſur la tête, & font pluſieurs tours dans cette poſture; après quoi celui qui préſide à la cérémonie frappe deux fers l'un contre l'autre à pluſieurs repriſes; ſoufflant enſuite dans le creux de ſa main & dans celle de la perſonne ſouillée, il prononce tout bas quelques paroles qui terminent la purification.

Lorſque les habitants de Congo partent pour la guerre, un de leurs Gangas, ou prêtre, prépare & conſacre un vaſe plein d'eau & de pluſieurs ingrédients: il le met enſuite ſur le feu; &, lorſqu'il s'apperçoit que l'eau commence à bouillir, il fait pluſieurs conjurations par leſquelles il prétend forcer le génie qui protege les ennemis de ſe jetter dans cette eau bouillante. Il lui demande enſuite quelle ſera l'iſſue de la guerre. La maniere dont l'eau bout indique ſa réponſe. Quelquefois les Congois font rougir au feu un pot vuide: lorſqu'il eſt bien ardent, ils le mettent à terre, & penchent leur viſage ſur ce pot brûlant, perſuadés que la chaleur leur inſpire un courage invincible & une force extraordinaire.

42. Les Hottentots ont coutume de retrancher à tous les mâles le teſticule gauche, opération qui les a fait appeller demi-eunuques: voici la maniere dont elle ſe fait. Le patient eſt étendu à terre pieds & mains liées. L'*opérateur* s'aſſied ſur ſa poitrine, &, le tenant ainſi aſſujetti, lui fait cette opération douloureuſe. A la place du teſticule qu'il retranche, il inſere une boule d'une égale groſſeur, compoſée avec la poudre d'une plante qu'ils

Digitized by Google

qu'ils appellent *buchu*, & de la graiſſe de brebis. La plaie étant fermée, l'opérateur arroſe le patient de ſon urine. Lorſque ce malheureux commence à reprendre ſes eſprits & à revenir à lui-même, il faut qu'il ſe traîne ſans l'aide de perſonne dans une petite chaumiere conſtruite exprès pour lui, & qu'il y faſſe une retraite de trois ou quatre jours. Après cette cruelle cérémonie, pendant que le patient eſt encore accablé par la douleur, tous ſes compatriotes font un feſtin, & mangent la chair d'un mouton immolé pour cette fête. Les femmes ne ſont point admiſes à ce repas.

Ces peuples craindroient d'habiter un lieu où quelqu'un de leurs compatriotes ſeroit mort. Dans cette occaſion, ils tranſportent leurs huttes dans un autre endroit; mais ils ont grand ſoin de laiſſer la hutte du mort dans l'état où elle eſt; ils ne touchent à aucun des meubles & des habits qui s'y trouvent. Cet uſage eſt fondé ſur la perſuaſion où ils ſont que les morts ont coutume de revenir dans les lieux qu'ils ont habités pendant leur vie, & que ſi on enlevoit quelqu'une des choſes qui ont ſervi à leurs uſages, les habitants du village ſeroient ſouvent importunés de leurs viſites.

C'eſt une opinion généralement reçue chez les Hottentots & les peuples voiſins, que leurs premiers parents, ayant été envoyés par Dieu dans leur pays, y entrerent par une fenêtre. L'homme, ſelon ces peuples, s'appelloit *Noh*, & la femme *Hingnoh*. Ce ſont eux qui ont tranſmis à leurs deſcendants les connoiſſances néceſſaires pour l'uſage de la vie, & pour l'entretien des troupeaux.

Lorſque les Hottentots veulent traverſer une riviere, ou qu'ils ſe diſpoſent à entrer dans la mer, ils prennent un peu d'eau dont ils s'arroſent le corps: ce qu'ils regardent comme un préſervatif contre les dangers auxquels ils vont s'expoſer. Ils affectent, pendant cette cérémonie, une gravité ſinguliere & comique.

Lorſqu'ils veulent ſçavoir ſi une maladie eſt mortelle, ils écorchent un mouton tout vivant. Si l'animal écorché ne laiſſe pas de marcher, c'eſt un ſigne que

Digitized by Google

le malade guérira ; mais, s'il ne marche pas, c'eſt une marque que le malade doit mourir : ils ceſſent alors de lui faire aucun remede, & ne lui refuſent rien de tout ce qui lui fait plaiſir.

43. Lorſque le roi de Melinde ſort de ſon palais, quatre des principaux ſeigneurs du royaume le portent ſur leurs épaules. Il eſt précédé d'une troupe de femmes qui jouent des inſtruments, & font retentir l'air de ſes louanges : pluſieurs brûlent des parfums devant lui. Au moment qu'il ſort, les Labis, ou prêtres du pays, viennent à ſa rencontre, & étendent ſur ſon paſſage un daim nouvellement égorgé. Le roi paſſe trois fois ſur la victime ; les prêtres lui ouvrent enſuite le ventre, & cherchent dans ſes entrailles ſi la ſortie du prince ſera heureuſe, ou non. La même cérémonie ſe pratique au Monomotapa, en Afrique. Lorſqu'il arrive à la cour du roi de Melinde quelque prince ou quelque ambaſſadeur, les prêtres emploient le même moyen pour découvrir quel ſera le ſuccès de cette viſite ou de cette ambaſſade. Ces fourbes, ſecondés en cette occaſion par la crédulité du peuple, oſent faire la loi au ſouverain, d'ailleurs ſi reſpecté. Il faut que ce prince regle la réponſe qu'il fait aux ambaſſadeurs ſur les préſages qu'annoncent les entrailles des victimes ; &, s'il s'aviſoit de les mépriſer, ſes ſujets ſe ſouleveroient contre lui.

44. Quelques peuples de la côte occidentale de l'Afrique honorent d'un culte particulier les ames des morts. Ils s'imaginent qu'elles prennent encore part aux affaires de ce monde qu'elles ont quitté, & les invoquent dans toutes les occaſions importantes. Ils ont ſur-tout une dévotion ſinguliere pour les ames de leurs ancêtres, qu'ils regardent comme les dieux tutélaires de la famille. Ils ſont perſuadés que les bois & les bocages ſont le ſéjour de ces ames, & c'eſt-là qu'ils leur offrent des ſacrifices & célebrent des feſtins en leur honneur. Il n'eſt pas permis aux femmes, aux enfants & aux étrangers d'aſſiſter à ces fêtes ; &, s'ils oſoient s'y préſenter, les eſprits leur ôteroient la vie.

Lorſque les Negres de Guinée vont à la guerre, ils

Digitized by Google

n'oublient pas leurs fétiches dans une occasion aussi importante ; ils se munissent particuliérement d'un collier de verdure fort gros & fort épais, avec lequel ils se croient invulnérables.

Les Negres qui habitent les pays intérieurs de la Guinée sont fort superstitieux : ils ont des jours heureux ou malheureux qui servent de regle à leur conduite. Ils ont une extrême frayeur des sorciers, & leur attribuent toutes les calamités qui leur arrivent. Un voyageur qui s'est trouvé dans leur pays, dans le temps qu'il y régnoit une maladie épidémique, rapporte que ces Negres étoient vivement persuadés que les sorciers avoient corrompu l'air par leurs conjurations, & que tous ceux qui mouroient, étoient les victimes de leurs enchantements. Il n'y en eut qu'un seul dont ils n'attribuerent pas la mort à l'art des magiciens : ils dirent que Dieu l'avoit puni, parce qu'il avoit violé un vœu qu'il avoit fait. La superstition la plus générale & la plus accréditée parmi ces Negres, est celle des Gris-gris. *Voyez* GRIS-GRIS.

45. Rien de plus bizarre & de plus superstitieux que la maniere dont élisent leur roi les sauvages qui habitent le canton de Zender, en Ethiopie. Après la mort du roi, les principaux seigneurs de la nation se transportent dans les bois : c'est là qu'ils prétendent trouver le successeur de leur monarque. Ils se le représentent comme un enchanteur, qui, par la puissance de ses charmes, est supposé apprivoiser les bêtes sauvages & vivre dans leur compagnie. C'est un aigle qui conduit leurs pas ; & le premier homme qui s'offre à leurs yeux, est le roi qu'ils choisissent. Si, lorsqu'ils l'apperçoivent, l'aigle jette des cris, c'est l'usage parmi ces sauvages que le nouveau roi fasse bien des façons & refuse d'accepter la dignité royale : sa résistance est même poussée si loin, qu'il se bat, à toute outrance, contre ceux qui veulent l'élever sur le trône ; mais malheur à lui, s'il reçoit quelque blessure dans le combat ! Dès-lors son élection devient nulle ; il est même permis, en ce cas, à ses nouveaux sujets de le tuer. Après un combat opiniâtre, lorsqu'il est enfin obligé

Digitized by Google

de céder à la force, les Grands de la nation l'emmenent avec eux pour le couronner solemnellement; mais il est assailli sur la route par tous ceux qui le rencontrent. Chacun cherche à l'enlever pour le placer sur le trône : ce qui, parmi ces sauvages, est regardé comme un honneur.

46. Le siécle des Mexicains étoit composé de cinquante-deux années. A la fin de chaque siécle, le jour qui terminoit cette révolution d'années, étoit pour eux un jour de terreur & d'épouvante, parce qu'ils s'imaginoient que le monde périroit à la fin de quelqu'une de ces révolutions; &, comme ils ne sçavoient pas laquelle devoit être la derniere, chaque fois que le siécle finissoit, ils passoient la journée dans une cruelle attente de la catastrophe qu'ils croyoient devoir arriver. Toutes les villes retentissoient de cris & de gémissements. Les habitants couroient çà & là comme des insensés, pensant à chaque moment être ensevelis sous les ruines du monde : ils brisoient tous leurs meubles & leurs ustensiles, dont ils n'espéroient plus faire désormais aucun usage. Tous les feux étoient éteints, & la désolation étoit universelle. « La plûpart se mettoient » à genoux sur le toit de leurs maisons, dit l'auteur de » la *Conquête du Mexique*, le visage tourné du côté de » l'orient, pour voir si le soleil recommenceroit son » cours, ou si la fin du monde étoit venue. » Dès qu'ils appercevoient cet astre qui leur garantissoit encore la durée du monde pour un siécle, ils le saluoient par mille cris de joie. L'alégresse étoit aussi vive, que la tristesse avoit été profonde. Ce n'étoit, dans toute l'étendue de l'empire, que danses, que festins, que réjouissances de toute espece. Chacun réparoit de son mieux le désordre de son ménage. Les prêtres allumoient du feu nouveau dans les temples, en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre. Ils en faisoient ensuite la distribution au peuple.

47. Les sauvages du Canada, étonnés de la subtilité de certains animaux, tels que l'élan, le castor, se persuadent qu'ils ont une ame raisonnable. Après leur mort, ils leur rendent avec beaucoup de respect les

Digitized by Google

devoirs funebres, parce qu'ils penſent que les ames de ces animaux reviennent pour examiner ſi l'on a ſoin de leurs corps; &, ſi elles s'apperçoivent qu'on les néglige, elles en donnent avis à tous les animaux de la même eſpece, ſoit morts, ſoit vivants, leſquels, pour punir la négligence des hommes, ne veulent plus ſe laiſſer prendre par eux, ni dans ce monde, ni dans l'autre.

Les mêmes peuples, au rapport du P. Hennequin, portent toujours avec eux un corbeau décharné, ou bien un hibou, une coquille de mer, un os, ou quelqu'autre choſe de cette nature, qu'ils appellent leur eſprit familier, & à qui ils attribuent tout pouvoir ſur leur vie.

48. Lorſque les Iroquois & les peuples du Miſſiſſipi ſe diſpoſent à aller chaſſer les taureaux ſauvages, ils dépêchent cinq ou ſix d'entr'eux pour reconnoître les lieux où ſe doit faire la chaſſe. Les députés, étant arrivés, danſent la danſe du calumet, & reviennent enſuite rendre compte de leur courſe. Alors on étale en public des chaudieres parées de plumes; &, pendant trois jours que dure cet étalage, il ſe fait une proceſſion ſinguliere. On voit d'abord marcher un vieillard qui porte un morceau de toile, auſſi gravement que ſi c'étoit un magnifique drapeau: il eſt ſuivi d'une vieille, conſidérable dans le pays, qui porte ſur le dos une chaudiere. Après elle, viennent les chaſſeurs en très-grand nombre. « Le vieillard (Coryphée), dit le P. Hennequin, » témoin oculaire de cette proceſſion, fait faire trois ou » quatre fois halte aux chaſſeurs ou guerriers, pour pleu» rer amérement la mort des taureaux qu'ils eſperent » de tuer. A la derniere pauſe, les anciens de la troupe » envoient deux des plus habiles chaſſeurs à la décou» verte des taureaux ſauvages. » Ceux-ci étant de retour, font leur rapport ſecrettement aux anciens, qui leur préſentent le calumet, avec du feu nouveau allumé avec de la fiente de taureau ſéchée au ſoleil. Après que les chaſſeurs ont fumé, tout ſe diſpoſe pour la chaſſe.

49. Les ſauvages de la baie de Hudſon, ſont perſuadés que lorſqu'ils meurent dans un âge extrêmement avancé, ils jouiſſent dans l'autre vie d'une jeuneſſe

Digitized by Google

éternelle : au contraire, que s'ils meurent jeunes, ils ſont accablés dans l'autre monde des incommodités de la vieilleſſe. On peut rapporter à cette idée une coutume barbare qui eſt en uſage chez ces peuples. Lorſqu'un vieillard décrépit commence à ſe laſſer de la vie, impatient de jouir des avantages de la jeuneſſe qu'il ſe promet dans l'autre monde, il invite tous ſes parents à un feſtin, qui doit être pour lui le dernier ; après lequel il ſe paſſe une corde au cou, & charge un de ſes enfants de l'étrangler : ſervice que le jeune homme lui rend pieuſement, & dans la vue de délivrer plutôt ſon pere des incommodités de la vieilleſſe.

50. Vers les caſcades de la riviere *James*, dans la Virginie, il y a un rocher où paroiſſent diſtinctement pluſieurs marques qui reſſemblent aux traces d'un géant, & qui ſont éloignées autour de cinq pieds l'une de l'autre. Les Virginiens croient qu'un de leurs dieux, ayant marché ſur ce roc, y laiſſa l'empreinte de ſes pieds.

51. Les prêtres de la Caribane ont imaginé une cérémonie ſuperſtitieuſe, mais très-utile pour animer la valeur des guerriers de ce pays. Lorſque les Caraïbes ſont prêts à marcher contre l'ennemi, ils s'aſſemblent dans une plaine ; &, ſe tenant par la main, ils forment un grand cercle, au milieu duquel les prêtres de la nation font mille contorſions effroyables, accompagnées d'affreux hurlements : c'eſt le préliminaire de la cérémonie. Tous ceux qui compoſent le cercle commencent enſuite à danſer, tandis que les prêtres, armés d'un long roſeau plein de tabac allumé, ſoufflent ſur les danſeurs des torrents de fumée, en criant : « Recevez l'eſprit de force & de courage qui vous rendra invincibles, & vous fera triompher de tous vos » ennemis. » Les Caraïbes, après avoir ainſi reçu l'eſprit de courage, marchent au combat avec beaucoup plus d'ardeur & d'aſſurance, perſuadés que cette cérémonie eſt pour eux un ſûr garant de la victoire.

52. Les Péruviens regardoient le tonnerre comme l'inſtrument de la vengeance du ſoleil. * « S'il arrivoit

* *Garcilaſſo de la Vega*, Hiſt. des Yncas.

Digitized by Google

» qu'un logis ou quelqu'autre lieu fût frappé de la fou-» dre, ils l'avoient en si grande abomination, qu'ils en » muroient aussi-tôt la porte avec des pierres & de la » boue, afin qu'il n'y entrât jamais personne. Que si » la foudre étoit tombée à la campagne, ils en mar-» quoient l'endroit avec des bornes, afin qu'aucun n'y » mît le pied. En un mot, ils appelloient ces lieux, in-» fortunés & maudits; & ils ajoutoient que le soleil » leur avoit envoyé cette malédiction par le moyen de » la foudre, qui étoit comme son valet & le ministre » de sa justice. » *Voyez* PRÉSAGES.

SURSUTTI: nom de la déesse des sciences, des arts & de l'éloquence, suivant les Gentous. On célebre une fête en son honneur le cinquieme jour de la nouvelle lune de Janvier; & il est défendu à tous ceux qui sont de la tribu des écrivains de se servir de plume ni d'encre ce jour-là. Ils consacrent l'une & l'autre à la déesse, & toutes affaires cessent.

SYBILLE. *Voyez* SIBYLLE.

SYMBOLE. C'est le sommaire des principales vérités que les Chrétiens doivent croire de cœur, & confesser de bouche. Ce mot est grec, & veut dire *signe*. On s'en servoit autrefois pour signifier la marque par laquelle les soldats reconnoissoient de quel corps ils étoient. L'Eglise l'a appliqué au formulaire des articles de la foi, parce qu'il est comme un signe par le moyen duquel on distingue ses véritables enfants. On compte ordinairement trois symboles. Le premier est celui des apôtres: ils le composerent avant de se séparer, selon le témoignage unanime des Peres. Ce symbole est composé de douze articles, & il fait partie des prieres que les Chrétiens récitent journellement. Le second est celui de Nicée, ainsi appellé, parce qu'il fut dressé dans le premier concile général de ce nom, tenu l'an 325, sous l'empire de Constantin. Thimothée, patriarche d'Alexandrie, introduisit, au sixieme siécle, la coutume de chanter ce symbole à la messe. Le second concile de Tolede, de l'an 589, ordonna la même chose pour l'Eglise Latine, & cet usage s'est toujours conservé depuis. Le troisieme symbole, attribué à S. Athanase,

Digitized by Google

ſe récite vulgairement le dimanche à Prime. La plûpart des ſçavants penſent que le véritable auteur de ce ſymbole eſt Vigile, évêque de Tapſe, en Afrique, qui vivoit vers la fin du Ve ſiécle.

SYNAGOGUE. C'eſt le nom que l'on donne au lieu où s'aſſemblent les Juifs modernes pour faire leurs prieres & pratiquer les cérémonies de leur culte. Le mot de ſynagogue eſt compoſé de deux mots grecs, συν, qui ſignifie *enſemble*, & αγω, *mener*, *conduire*. Les Juifs donnent auſſi à leurs ſynagogues le nom d'*écoles*. Les murailles des ſynagogues ſont boiſées ou couvertes de tapiſſeries. On lit à l'entour des paſſages de l'Ecriture, & des ſentences propres à réveiller la dévotion; mais on n'y voit point d'images. Le long des murs, ſont placés des bancs pour la commodité du peuple. Il y a pluſieurs lampes & chandeliers deſtinés à éclairer le lieu ſaint, qui ſont ſuſpendus au milieu, ou attachés contre les murailles. Dans quelques ſynagogues, on trouve des armoires où ſont renfermés les livres & les vêtements dont on ſe ſert pour les prieres. A la porte, ſont ordinairement placés des troncs pour recueillir les aumônes des fideles, qui ſont enſuite diſtribuées aux pauvres. Au milieu, ou bien à l'entrée, il y a une eſpece de pupitre où l'on place le livre de la Loi. Les femmes ne ſont point mêlées avec les hommes dans les ſynagogues. On ne pourroit pas y donner des rendez-vous, comme dans les égliſes Catholiques. Les Juifs ont prudemment relégué tous ces objets de diſtraction dans un lieu ſéparé, ſitué à côté de la ſynagogue, ou dans une galerie haute, qui reſſemble à nos jubés, & fermée d'une jalouſie de bois. C'eſt là que les femmes font leurs prieres, voyant tout ce qui ſe paſſe dans les ſynagogues, ſans pouvoir elles-mêmes être vues des hommes. *Voyez* AARON, CAZAN, SCIAMAS.

2. On voit, au vieux Caire, une ſynagogue fameuſe, qu'on prétend être établie depuis ſeize cents ans. L'édifice n'a rien de remarquable que l'antiquité qu'on lui attribue, & differe peu des égliſes des Chrétiens de ce pays-là. Les Juifs croient que la vieille tribune d'où

Digitized by Google

l'on avoit autrefois coutume de lire la loi au peuple, eſt ſituée préciſément ſur l'endroit où repoſe le corps du prophete Jérémie. Le reſpect qu'ils ont pour ce ſaint homme, les a engagés à ne plus ſe ſervir de cette tribune; ils ont fait choix d'un autre endroit pour y lire la Loi. Un voyageur célebre aſſure avoir vu dans cette ſynagogue deux anciens manuſcrits du Pentateuque. Les Juifs prétendent qu'ils ont un autre manuſcrit de tout l'ancien Teſtament, écrit de la propre main de l'illuſtre Eſdras. Ils ajoutent que ce grand homme, par reſpect, n'avoit pas oſé tracer le nom de Dieu dans ſon ouvrage; mais, le lendemain du jour qu'il l'eut achevé, il y trouva ce ſaint nom écrit par-tout par une main miraculeuſe. Ils conſervent ce manuſcrit comme une relique précieuſe, dans une niche d'environ dix pieds de haut. Un magnifique rideau la dérobe aux yeux; &, pour marquer leur vénération, ils entretiennent au-devant une lampe toujours allumée.

3. Outre le grand conſeil des Juifs, appellé *Sanhédrin*, il y avoit autrefois parmi eux des ſynagogues particulieres, qui étoient comme des écoles où les docteurs enſeignoient la Loi. On y rendoit auſſi des jugements, & l'on y obſervoit le même ordre de ſéance que dans le ſanhédrin. Il y avoit un préſident, appellé en grec *archiſynagogos*, chef de la ſynagogue, que les Juifs nomment aujourd'hui le chef d'un *kahal*, c'eſt-à-dire, d'une aſſemblée. Ceux qui étoient aſſis aux côtés de ce préſident, en forme de demi-cercle, prenoient tous le titre de *zékéniens*, anciens. Plus bas, ſur d'autres ſiéges, étoient aſſis les diſciples qui étudioient la Loi. Il y avoit au bas de la ſynagogue un lieu qui répondoit à la nef de nos égliſes, où le peuple étoit aſſis à terre ſur des nates ou des tapiſſeries. Le préſident & les anciens de la ſynagogue étoient placés de maniere qu'ils tournoient le dos au peuple.

4. Les Juifs établis à la Chine ont une ſynagogue, qu'on prétend être diviſée en trois parties qui forment comme trois nefs; & l'on ajoute que c'eſt ſur le modele des trois parties du temple de Salomon. Si ce qu'on rapporte eſt vrai, cette ſynagogue eſt preſque

Digitized by Google

l'unique dans le monde qui ait une pareille forme. Elle eſt ſituée dans la ville de Kai-fongfu, dans la province de Ho-nan. La loi des Juifs ne leur permettant pas d'y placer les armes de l'empereur, ils y ont mis un tableau ſur lequel eſt tracé le nom du prince.

Cette ſynagogue des Juifs de la Chine, qui ſont preſqu'en tout différents des autres Juifs, demande une deſcription particuliere. Le Jéſuite Gozzani nous la fournira. La ſynagogue eſt tournée vers l'occident, parce que Jéruſalem eſt à l'occident de la Chine. Sa forme a quelque reſſemblance avec nos égliſes d'Europe. Elle a trois parties qui forment comme trois nefs. Dans la premiere, qui eſt la plus ſainte & la plus reſpectable, ils enferment les Livres de la Loi: il n'y a que le chef de la ſynagogue qui ait droit d'entrer dans cette enceinte ſacrée qui répond au Saint des Saints de l'ancien Teſtament. Le P. Gozzani rapporte qu'il y remarqua douze tabernacles, conſtruits en maniere d'arche, pour les douze tribus des Juifs, & un treizieme pour Moyſe. Ces tabernacles étoient placés ſur des tables; chacun d'eux étoit environné d'un petit rideau, & renfermoit les cinq Livres du Pentateuque, qu'ils nomment le *Kim*. Ces Livres étoient écrits ſur de longs parchemins pliés ſur des rouleaux. Le Jéſuite vit dans la ſeconde enceinte de la ſynagogue une chaire fort élevée, & dans la troiſieme, un grand nombre de caſſolettes dont ces Juifs ſe ſervoient pour faire brûler des parfums à l'honneur de leurs patriarches. Cette derniere nef reſſemble beaucoup au veſtibule de l'ancien temple.

5. La plus belle ſynagogue qu'il y ait dans le monde, eſt celle des Juifs Portugais d'Amſterdam. Ce ſuperbe édifice eſt ſitué à l'orient de la ville. Sa longueur eſt de cent cinquante pieds ſur cent de largeur, ſans y comprendre la cour & les murailles extérieures: ſa hauteur juſqu'à la voûte eſt de ſoixante-dix pieds. Des deux côtés de la ſynagogue, il y a deux galeries deſtinées pour les femmes, & qui regnent d'un bout à l'autre. Pendant la ſolemnité du ſabbat, on y voit cinq rangs de lampes allumées. L'armoire ou l'arche,

Digitized by Google

que l'on nomme Aaron, & le pupitre, ſont faits d'un bois précieux qui vient des Indes, & qu'on appelle *xacharanda*. La dédicace de cette ſynagogue ſe fit, le 2 d'Août 1675, avec la plus grande ſolemnité.

SYNODE. C'eſt l'aſſemblée des égliſes particulieres, ſoit d'une nation, ſoit d'une province, ſoit d'un dioceſe; d'où vient la diſtinction de ſynode national, ſynode provincial, & ſynode diocéſain. Dans le premier, ſont aſſemblés les archevêques, évêques & abbés de tout le royaume, à la tête deſquels eſt le primat; dans le ſecond, les évêques ſuffragants d'une province, ayant à leur tête l'archevêque; dans le dernier, les curés du dioceſe, ayant pour préſident leur évêque. Pour donner une idée du cérémonial de ces aſſemblées, voici la deſcription du ſynode provincial.

L'archevêque métropolitain d'une province doit aſſembler, tous les trois ans, tous ſes évêques ſuffragants, pour régler ce qui concerne le dogme, les mœurs & la diſcipline. Il envoie des lettres circulaires aux évêques & à tous ceux qui ont droit d'aſſiſter au ſynode. Un mois ou deux avant l'ouverture de l'aſſemblée, le mandement de convocation eſt affiché à la porte de la cathédrale. Les curés annoncent le ſynode dans leurs paroiſſes, les trois derniers dimanches qui le précedent; & ils exhortent les fideles à prier Dieu qu'il répande ſes lumieres & ſes bénédictions ſur cette aſſemblée. Le ſiége de l'archevêque préſident eſt placé ſur une eſtrade auprès de l'autel: vis-à-vis de lui, les évêques ſont rangés en demi-cercle. Derriere les évêques, ſont placés, dans le même ordre, les abbés & les autres membres du clergé; diſpoſition qui forme deux demi-cercles. Le jour qui précede l'ouverture du ſynode, les cloches de la cathédrale & de toutes les paroiſſes de la ville ſe font entendre depuis les premieres vêpres juſqu'au moment où l'archevêque entre dans l'égliſe où ſe tient l'aſſemblée. Les ornements de l'archevêque ſont l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole & la mitre archiépiſcopale. Les évêques ſont revêtus du rochet, de l'amict, du pluvial & de la mitre épiſcopale: les abbés portent le pluvial & la mitre ſimple;

Digitized by Google

les chanoines ont le pluvial, la planete & la dalmatique. Tous ces ornements doivent être rouges. Au jour marqué, tous les peres du ſynode, ainſi parés, ſortent du palais de l'archevêque, & ſe rendent en proceſſion à l'égliſe, au ſon des cloches & des orgues. En entrant dans l'égliſe, on leur préſente les reliques de quelques ſaints, qu'ils ſaluent avec reſpect. Après la Meſſe du Saint-Eſprit, l'archevêque ſe dépouille d'une partie de ſes ornements pontificaux, prend le pluvial, & chante à genoux une antienne qui eſt répétée par ſon clergé auſſi à genoux.

L'archevêque termine chaque ſeſſion par une bénédiction ſolemnelle qu'il donne à l'aſſemblée, ayant la croix devant lui. A la fin de la derniere ſeſſion, on confirme tous les décrets des ſynodes. Un diacre dit : *Recedamus in pace ;* « Retirons-nous en paix. » Tous les évêques ſuffragants donnent le baiſer de paix à l'archevêque, & puis s'embraſſent entr'eux. C'eſt par cette cérémonie de cordialité que ſe termine le ſynode.

Digitized by Google

[TAB]

TABASQUET. Les Negres Mahométans, qui habitent les pays intérieurs de la Guinée, appellent ainſi une fête ſolemnelle qu'ils célebrent à la fin de leur Ramadan, & qui a du rapport avec le Bairam des Turcs & des Maures. Quelque temps avant que le ſoleil ſe couche, on voit paroître cinq Marabouts, ayant des tuniques blanches, aſſez ſemblables aux ſurplis de nos eccléſiaſtiques. Ils marchent de front, armés de longues zagaies. Deux Negres conduiſent devant eux cinq bœufs choiſis parmi les plus beaux & les plus gras du pays. Ils ſont ornés de feuillages, & revêtus de toiles de coton très-fines. Après les Marabouts, marchent les chefs des villages, parés de leurs plus beaux habits, tenant en main pluſieurs ſortes d'armes, comme des zagaies, des ſabres, des poignards; quelques-uns portent des boucliers. Viennent enſuite les habitants des villages: ils marchent cinq de front, & portent les mêmes armes que leurs chefs. Ils ſe rendent, dans cet ordre, au bord de la riviere. Là, on attache les bœufs à des piquets; & le Marabout le plus reſpectable par ſon ancienneté met à terre ſa zagaie, étend les bras du côté de l'orient, & répete, juſqu'à trois fois, *Salamaleck!* en criant de toutes ſes forces. Son exemple eſt imité par tous les autres, qui, comme lui, poſent leurs armes à terre, & font enſemble la priere accoutumée. Lorſqu'elle eſt finie, chacun reprend ſes armes. Par l'ordre du plus ancien Marabout, les Negres qui ont conduit les bœufs, les renverſent, & enfoncent dans la terre une de leurs cornes, obſervant de leur tourner la tête du côté de l'orient. Dans cet état, ils les immolent. Pendant que le ſang de ces animaux coule, ils leur jettent du ſable dans les yeux, de peur qu'ils ne regardent ceux qui les égorgent; ce qui ſeroit d'un très-mauvais augure. Lorſque les bœufs ſont morts, on les écorche; on les coupe par quartiers; & les habitants de chaque village emportent leur

Digitized by Google

bœuf, qu'ils font cuire. La fête se termine par le Folgar, espece de danse pour laquelle les Negres ont une extrême passion. *Voyez* FOLGAR.

TABERNACLE. 1. Cétoit le lieu dans lequel résidoit la Majesté de Dieu, au milieu du peuple Juif, avant la construction du temple. Dieu lui-même avoit donné à Moyse le plan & les dimensions de cet édifice sacré, qui n'étoit qu'une tente distinguée des autres par sa magnificence, & que l'on pouvoit transporter par-tout. Sa figure étoit un quarré oblong, qui avoit trente coudées de longueur, dix de largeur & autant de hauteur. Il y avoit en dedans deux appartements: le plus reculé se nommoit *le Sanctuaire*, ou *le Saint des Saints*; l'autre étoit appellé *le Lieu saint*, ou simplement *le Saint*. Ces deux appartements étoient séparés par une rangée de quatre colonnes de bois de séthim *, couvertes d'or, & posées sur des piédestaux d'argent. Au haut de ces colonnes, étoit attaché, avec des crochets d'or, un rideau richement brodé. A l'entrée du Lieu saint, il y avoit une autre rangée de cinq colonnes sur des piédestaux d'airain. Au haut de ces colonnes, étoit suspendu un grand rideau qui empêchoit ceux du dehors de voir l'intérieur du Lieu saint. Tout l'édifice étoit fermé, du côté du septentrion, de l'occident & du midi, par des planches de bois de séthim, couvertes d'or, & revêtues de riches tapisseries. Du côté de l'orient, il étoit couvert d'un grand rideau. Il régnoit une obscurité profonde dans ces deux appartements, qui contribuoit beaucoup à augmenter le respect qu'ils inspiroient. On ne trouve pas, dans l'Ecriture, qu'ils eussent aucune ouverture pour donner passage à la lumiere. *Voyez* PROPITIATOIRE, ARCHE, PARVIS.

2. On appelle tabernacle, parmi les Chrétiens, un petit temple de bois doré, ou de matiere plus précieuse, situé au milieu de l'autel, & destiné à renfermer le saint Sacrement.

TABLE DES PAINS DE PROPOSITION. C'étoit une

* Bois précieux qui se trouve dans l'Arabie déserte.

Digitized by Google

table de bois de ſéthim, revêtue d'or, placée par Moyſe dans l'appartement extérieur du tabernacle, appellé *le Saint*. C'étoit ſur cette table qu'on mettoit les pains de propoſition. Il y avoit deſſus quelques réchauts d'or, où brûloit de l'encens, avec pluſieurs uſtenſiles deſtinés au ſervice du Lieu ſaint. Lorſque Salomon fit conſtruire le temple, il y plaça cinq tables pour les pains de propoſition.

Table de la Loi. Voyez DÉCALOGUE.

Sainte Table. Les Chrétiens appellent ainſi la Communion, dans un ſens figuré, regardant l'Euchariſtie comme un banquet céleſte, auquel Jeſus-Chriſt les invite. C'eſt ſous cette figure que ce ſacrement eſt ſouvent préſenté dans l'Evangile.

TAHARET: nom de la troiſieme ablution preſcrite par l'Alcoran. Elle doit ſe faire après les évacuations naturelles, & conſiſte à laver, avec les trois derniers doigts de la main gauche, les parties du corps ſouillées de quelque ordure.

TALAGNO: cérémonie qui eſt en uſage dans le royaume d'Aracan, pour la guériſon des maladies. Owington, voyageur Anglois, en a donné la deſcription: voici les termes du traducteur François. « On prépare une chambre qu'on orne de riches tapis, & à l'extrémité de laquelle on dreſſe un autel avec une idole deſſus. Le jour marqué, les prêtres & les parents du malade s'aſſemblent: on les y régale pendant huit jours de ſuite, & on leur y donne le plaiſir de toute ſorte de muſique. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt que la perſonne qui s'engage à s'acquitter de cette cérémonie, s'oblige de danſer tant qu'elle peut ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Quand elles commencent à manquer, elle ſe tient à un morceau de linge, qui pend au plancher pour ce ſujet, & continue de danſer juſqu'à ce qu'elle ſoit entiérement épuiſée, & tombe à terre comme morte: alors la muſique redouble, & chacun envie ſon bonheur, parce qu'on ſuppoſe que, pendant ſon évanouiſſement, elle converſe avec l'idole. Cet exercice ſe recommence tant que le feſtin dure. Mais, ſi la foibleſſe de la perſonne ne lui permet pas

Digitized by Google

de le faire si long-temps, le plus proche parent est obligé de prendre la place. Quand, après cette cérémonie... le malade vient à guérir, on le porte aux pagodes, & on l'oint d'huile & de parfums depuis les pieds jusqu'à la tête. Mais si, malgré tout cela, le malade meurt, le prêtre ne manque pas de dire que tous ces sacrifices & cérémonies ont été agréables aux dieux; & que, s'ils n'ont pas accordé au mort une plus longue vie, c'est par un effet de leur bonté, & pour le récompenser dans l'autre monde.

TALAPOINS : sorte de moines ou prêtres fort accrédités dans plusieurs royaumes de l'Asie. On en distingue de deux sortes à Siam; ceux des bois, & ceux des villes. On leur donne en siamois le nom de *Tchaoucou*, qui signifie Seigneur ou Monseigneur. On estime plus les Talapoins des bois que ceux des villes. Les premiers n'habitent point dans des couvents; ils sont dispersés çà & là dans des forêts pleines de bêtes féroces. Le peuple ne peut comprendre qu'ils ne soient pas tous dévorés. Il pense que les tigres, les éléphants & les rhinoceros respectent la sainteté de ces Talapoins, qui sans doute ont quelque moyen d'écarter ces animaux, soit en allumant de grands feux pendant la nuit, soit de quelqu'autre maniere : d'ailleurs ils ne sont pas les seuls qui vivent dans ces forêts; plusieurs familles Siamoises, fuyant la tyrannie du prince, s'y retirent souvent comme dans un asyle assuré. Il est permis indifféremment à tout Siamois d'embrasser la profession de Talapoin. Celui qui se sent du goût pour cet état, va trouver le supérieur de quelque couvent, & lui demande s'il veut le recevoir. Lorsqu'il a obtenu son consentement, il s'adresse à un Sancrat, espece d'évêque Talapoin, qui lui donne l'habit. Si le supérieur qui l'admet dans son couvent est lui-même revêtu de la dignité de Sancrat, le postulant reçoit de ses mains l'habit de l'ordre.

Cette prise d'habit est accompagnée de plusieurs cérémonies. Les parents & les amis du postulant le conduisent au temple, comme en triomphe, au son des instruments de musique. On s'arrête plusieurs fois en chemin

Digitized by Google

chemin pour chanter & pour danſer ; mais tout ce cortege profane reſte à la porte du temple : le candidat entre ſeul. Là, on lui raſe les ſourcils, les cheveux & la barbe. Enſuite, s'étant dépouillé de ſes habits ſéculiers, il prend, des mains du Sancrat, le vêtement de ſa nouvelle profeſſion, & le met lui-même. Pendant qu'il endoſſe le ſaint habit, le Sancrat prononce quelques paroles myſtérieuſes en langue balie ; après quoi, le nouveau moine ſe rend au couvent qu'il doit habiter. Il y eſt conduit par le même cortege qui l'accompagnoit en venant au temple. Quelques jours après, les parents du nouveau Talapoin donnent un grand feſtin à tout le couvent. Ce feſtin eſt accompagné de chants que le nouveau moine ne doit point entendre, de danſes & de ſpectacles qu'il ne doit point regarder.

Les Talapoins ont toujours les pieds nus, ainſi que la tête : mais ce n'eſt pas une auſtérité qui leur ſoit particuliere ; ils ne font qu'imiter en cela le reſte du peuple. Ils ſont habillés de jaune. Cette couleur eſt la plus noble dans ce pays : c'eſt celle des rois de Siam. Quatre pieces différentes compoſent leur habillement. Ils portent ſur l'épaule gauche une bandoliere de toile jaune, qu'ils attachent ſur la hanche droite avec un bouton, & qu'ils nomment *angſa*. Ils ont par-deſſus une eſpece de ſcapulaire, qui traîne preſque juſqu'à terre par devant & par derriere, & qu'ils appellent *pa-ſhivou*. Il ne leur couvre que l'épaule gauche, & revient à la hanche droite ; de maniere qu'ils ont les deux bras & l'épaule droite entiérement libres. Ils ſe couvrent encore l'épaule gauche d'une autre toile en forme de chaperon, qui deſcend juſqu'au nombril, par devant comme par derriere, & qu'on nomme *pâ-pat*. Les ſupérieurs & les anciens Talapoins portent quelquefois le *pâ-pat* d'une couleur rouge. Une écharpe, nommée *rappacod*, qui leur environne le corps, ſert à aſſujettir ces diverſes bandes de toile, & forme la quatrieme piece de l'habillement des Talapoins.

Le premier jour de la nouvelle & de la pleine lune, ils ont coutume de ſe raſer la tête, le viſage & les ſourcils, avec des raſoirs de cuivre. Perſonne ne raſe

Digitized by Google

le supérieur : ce seroit outrager sa dignité, que d'oser lui toucher la tête ; ainsi il est obligé de se rendre à lui-même cet office. Il en est de même des vieux Talapoins, qui sont réduits à se raser eux-mêmes, parce que les jeunes se feroient un scrupule de les toucher ; mais rien n'empêche les vieux de raser les jeunes. Ces jours de barbe sont pour les Talapoins des jours solemnels, sanctifiés par le jeûne. Les Siamois sont persuadés qu'il n'y a que les Talapoins qui puissent parvenir à la sainteté & à la perfection. Ils les regardent comme des gens faits pour expier les péchés des autres, & qui n'en commettent jamais eux-mêmes. Si les Talapoins ne pechent pas par eux-mêmes, ils ne se font aucun scrupule de faire pécher les laïques, sans penser que les péchés qu'ils font commettre par d'autres doivent leur être imputés. Il leur est défendu de faire bouillir du riz, parce que ce seroit détruire une femme. S'abstiennent-ils pour cela de manger du riz ? Non. Ils ordonnent à leurs domestiques ou aux jeunes gens qu'ils élevent de faire bouillir du riz ; ensuite ils le mangent. Ils ne peuvent, sans péché, allumer du feu, parce qu'ils détruiroient la matiere dont ils se serviroient pour l'allumer : par la même raison, ce seroit pour eux un crime de l'éteindre quand il est allumé ; mais ils font faire l'un & l'autre par leurs serviteurs.

La Loubere nous a donné un recueil des principales maximes qui composent la morale des Talapoins. En le lisant, on ne peut s'empêcher d'être surpris de la gêne continuelle que leur loi leur impose. Il leur est expressément défendu d'uriner, soit sur le feu, soit dans l'eau, soit sur la terre. Ils ne peuvent faire aucun creux dans la terre ; ou, s'ils en ont fait un, il faut qu'ils le rempliſſent. Ce seroit un crime pour eux d'apostropher d'une maniere injurieuse aucun être, même inanimé. Ils ont une extrême vénération pour les éléments & pour toute la nature ; mais on remarque en général, dans toutes leurs maximes, plus de bienséances extérieures, que de véritables vertus. Ils négligent le solide, pour s'attacher aux minuties. La modestie est une des vertus qui leur est le plus recommandée. Ils doivent

Digitized by Google

marcher les yeux baissés, éviter les regards des femmes. Il faut qu'il n'y ait rien de recherché dans leur habillement, rien qui ressente la molesse & l'affectation. L'usage des parfums & des fleurs leur est absolument interdit. Un seul vêtement doit leur suffire, & l'on exige qu'il soit simple & sans aucun ornement.

Ce grand nombre de regles austeres, de préceptes gênants, ne rendent peut-être pas les Talapoins plus saints que les autres hommes; mais, à coup-sûr, ils leur inspirent un orgueil pharisaïque, bien éloigné de la véritable vertu. Un Talapoin regarde en pitié les laïques; il ne les croit pas formés du même limon que lui. Il ne pense pas qu'il y ait aucune comparaison à faire entre de vils pécheurs, & un saint comblé de mérites. Toute sa conduite se ressent de cette fierté: à peine daigne-t-il rendre à un laïque le salut ordinaire. Il affecte toujours de prendre au-dessus de lui la place d'honneur. Il croiroit profaner sa douleur & ses larmes, s'il pleuroit la mort d'un séculier, quand même il seroit son plus proche parent. Il est étonnant que l'esprit de charité puisse s'allier à tant d'orgueil. Cependant les Talapoins sont charitables, & même ne sont pas, dans leurs charités, de distinctions odieuses. Tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient, leur paroissent dignes d'être soulagés, lorsqu'ils sont malheureux. Les pauvres voyageurs trouvent dans leurs couvents un asyle. Il y a deux maisons destinées à cet usage, des deux côtés de la porte de chaque monastere de Talapoins. Ils se donnent aussi entr'eux des secours mutuels; cependant il leur est défendu de partager ensemble les aumônes qu'ils reçoivent. Si l'on vouloit empoisonner la charité des Talapoins par quelque motif bas & grossier, on pourroit l'attribuer à l'intérêt, & penser que ces moines, dont l'unique revenu est fondé sur la charité du peuple, veulent eux-mêmes lui donner l'exemple d'une vertu si importante pour eux.

La chasteté peut encore être comptée pour une des vertus des Talapoins, au moins du grand nombre; & la crainte a presque autant de part à leur retenue sur cet article, que le desir de la perfection. Un Talapoin

Digitized by Google

surpris avec une femme est condamné au feu sans miséricorde. Ce genre de faute ne se pardonne jamais. Ils ont bien des dédommagements d'une vie si dure; & d'abord ils sont dans une extrême vénération parmi le peuple, ce qui flatte beaucoup leur orgueil naturel. Cette vénération est fondée en partie sur leur sainteté apparente, & en partie sur leur ancienneté. Leur origine est si obscure, qu'on les croit communément aussi anciens que le monde. On ne leur connoît point de fondateur; & tous les grands hommes qui sont adorés comme des saints & des dieux à Siam, ont porté, selon l'opinion vulgaire, l'habit de Talapoin. L'éducation des enfants dont ces moines sont chargés, le ministère de la prédication qu'ils exercent, sont des fonctions qui ne laissent pas de contribuer beaucoup au respect que le peuple a pour eux. Il y a de grands privileges attachés à la profession de Talapoin. Ils sont exempts de travailler pour le roi, pendant six mois; corvée à laquelle sont obligés tous les Siamois, qui sont esclaves-nés du prince. Un si beau privilege rendroit l'ordre des Talapoins plus nombreux qu'il ne convient aux intérêts du roi, si ce monarque n'avoit soin de faire subir de temps en temps un examen rigoureux à ces moines privilégiés. S'il se trouve qu'ils n'aient pas une connoissance suffisante de la langue balie & des livres qui sont composés en cette langue, on les fait rentrer dans l'ordre des séculiers. On fit, par ce moyen, une réforme considérable dans les couvents des Talapoins, vers l'an 1697; & l'on chassa ignominieusement plusieurs milliers de ces moines ignorants.

Un autre privilege non moins considérable des Talapoins, c'est que leur personne est sacrée, & qu'il n'y a aucune puissance qui puisse leur ôter la vie. En 1688, un usurpateur s'étant emparé du trône de Siam, un prince de la famille royale se réfugia dans un couvent de Talapoins, & prit l'habit de cet ordre. Il y eût été dans la plus grande sûreté, s'il se fût défié des piéges de l'usurpateur; mais ce tyran, sçachant qu'il n'avoit aucun pouvoir sur le prince, tant qu'il seroit Talapoin, l'engagea, par ses belles promesses & par des caresses

Digitized by Google

étudiées, à quitter l'habit qui étoit sa sauve-garde, & le fit ensuite mourir. On pourroit compter parmi les privileges des Talapoins, la liberté qu'ils ont de quitter la vie monastique, lorsqu'elle commence à les ennuyer. Plusieurs en effet rentrent dans le monde lorsqu'ils se sont fait, des aumônes publiques, un fonds assez considérable pour subsister à leur aise le reste de leur vie. Le plus grand nombre des Talapoins ne regarde cette profession que comme un moyen honnête de faire fortune. Quoique leur regle leur défende absolument de thésauriser, ni même de garder rien à manger du soir au lendemain, ils sçavent éluder la loi, & se ménager des ressources pour l'avenir. Aussi pauvres en apparence que nos Capucins, ils ne peuvent toucher l'argent qu'ils reçoivent; mais ils ont des dépositaires fideles qui, dans le besoin, leur remettent le dépôt qu'ils leur ont confié.

Le lecteur verra peut-être avec plaisir un précis de l'ordre du jour qu'observent ces moines. Comme ils n'ont point d'horloge, c'est le son d'une cloche qui leur donne le signal pour se lever le matin. Ils ne quittent point le lit que le jour ne soit déja assez grand pour qu'ils puissent discerner les veines de leurs mains. Ce n'est point la paresse qui a établi cet usage: il doit son origine à l'un des points fondamentaux de la doctrine des Talapoins, qui leur défend de rien tuer. Ils ont peur que, s'ils se levoient avant le jour, ils ne marchassent dans l'obscurité sur quelque insecte, sans l'appercevoir, & ne se rendissent par-là coupables d'un grand crime, même à leur insçu. Dès qu'ils sont levés, ils se rendent au temple avec leur supérieur, pour offrir à leur divinité les premieres actions de la journée. Ils chantent ou récitent quelques prieres en langue balie, assis à terre, les jambes croisées, & agitant avec une espece de mesure, leur éventail ou parasol, qu'on nomme *talapat*. Leurs prieres étant finies, ils saluent l'idole, en se prosternant trois fois devant elle; cérémonie qu'ils observent aussi en entrant: ensuite ils se retirent. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, ils se répandent dans les différents quartiers de la ville,

Digitized by Google

& font leur ronde pour recueillir les aumônes des dévots. Ils n'importunent pas les citoyens, comme nos mendiants : ils s'arrêtent quelque temps aux portes, dans un profond silence ; &, lorsqu'ils voient qu'on ne fait point d'attention à eux, ils vont plus loin, sans murmurer. Mais il est très-rare qu'ils essuient cet affront; &, quand on supposeroit même qu'ils ne recevroient rien des autres citoyens, ils ne seroient pas encore embarrassés pour vivre. Outre les petites réserves qu'ils ont entre les mains de leurs dépositaires, ils peuvent compter sur des secours journaliers de la part de leurs parens.

Lorsqu'ils ont employé à la quête l'espace d'une heure, ils s'en retournent au couvent, où, graces aux charitables Siamois, ils font un bon déjeûner, dont ils présentent souvent, par honneur, les meilleurs morceaux à leur idole, parce qu'ils sçavent qu'elle n'y touchera pas. Chacun fait son repas en particulier: ce n'est point la coutume chez eux de manger en communauté. Le déjeûner fini, ils emploient à l'étude, ou bien à différentes occupations conformes à leur goût, le temps qui leur reste jusqu'au dîner. Après le dîner, ils donnent quelques instructions aux éleves dont l'éducation leur est confiée, & qu'on nomme *Nens*. Ils prennent ensuite quelque repos nécessaire dans un climat aussi chaud, ou bien ils se promenent à l'ombre jusqu'au soir. Alors ils nettoient le temple; &, pendant l'espace de deux heures, ils s'occupent, comme le matin, à réciter ou bien à chanter des prieres; après quoi, si ce n'est pas pour eux jour de jeûne, ils font une légere collation qui consiste en quelques fruits, & vont se mettre au lit sur ce léger repas. On trouvera sans doute ce genre de vie bien doux; & il l'est en effet, à bien des égards.

Les Talapoins ont un extrême respect pour leur supérieur. Lorsqu'ils sortent du couvent, ou bien lorsqu'ils y rentrent, ils vont se prosterner humblement devant leur supérieur, qui est ordinairement assis les jambes croisées. Ils touchent la terre de leur front; &, prenant entre leurs mains un des pieds du su-

Digitized by Google

périeur, ils le mettent respectueusement sur leur tête. Les domestiques des Talapoins se nomment *Tapacaou*. Leur habit est le même que celui des moines; il n'y a que la couleur qui les distingue. Ils sont habillés de blanc, & les Talapoins de jaune. Comme il n'est pas permis aux Talapoins de toucher de l'argent, ce sont les Tapacaou qui sont les dépositaires de celui qu'ils reçoivent. Ils sont aussi chargés de cultiver le jardin, & toutes les terres que possede le couvent; fonctions que la religion interdit à tout Siamois, mais que les Talapoins font exercer sans scrupule à leurs domestiques, croyant conserver par ce moyen leur orgueilleuse sainteté. Tout ce qui resteroit à dire concernant les Talapoins, se trouvera rangé à l'article qui convient à chaque chose.

2. Dans le royaume de Pégu, les Talapoins sont tout à-la-fois les prêtres & les moines. Ceux qui se destinent à cette profession, sont élevés dans un séminaire jusqu'à l'âge de vingt ans. Avant qu'ils soient admis dans le corps des Talapoins, le chef de ces religieux leur fait subir un examen sévere, & leur fait un détail effrayant des devoirs que leur impose la profession qu'ils veulent embrasser: s'ils persistent dans leur résolution, on commence par les conduire en triomphe dans toutes les rues de la ville, sur un cheval couvert d'un riche harnois. Ils sont accompagnés des tambours & des instruments de musique. Lorsqu'ils ont pris l'habit, on les mene en pompe au couvent dans une espece de litiere, qui est la voiture ordinaire du pays. Les Talapoins sont obligés de garder le célibat, & ne font qu'un repas par jour. Leur habillement consiste dans une longue robe serrée avec une ceinture de cuir, de la largeur de quatre doigts: ils ont une bourse pendue à la ceinture, où il mettent les aumônes des dévots. Ils ne quêtent jamais eux-mêmes: lorsque le revenu du couvent ne suffit pas à leurs besoins, ils envoient des novices mendier par la ville. Ces quêteurs sont revêtus d'un manteau jaune, & portent au bras gauche un panier de jonc. Ils ont un tambour sur lequel ils frappent trois coups avec une baguette, lorsqu'ils

Digitized by Google

ſe préſentent à une porte. Si perſonne ne vient, ils recommencent à frapper. Il arrive rarement qu'on les laiſſe paſſer ſans leur rien donner. Les cellules des Talapoins ſont extrêmement petites, & n'ont gueres que ſept ou huit pieds de hauteur. Elles ſont ſituées ſous des arbres ſur le bord des grands chemins, quelquefois au milieu des bois; & alors ils ſuſpendent au haut des arbres des eſpeces de cages qui les mettent à couvert des bêtes féroces.

Si l'on en croit la plûpart des voyageurs, les Talapoins du Pégu ne connoiſſent point les ruſes & les fourberies, ſi communes parmi les moines des autres pays. Leur vie & leurs mœurs ſont très-ſimples: ils ſont humains, charitables, & dignes d'une meilleure religion. Le peuple leur porte un ſi grand reſpect, que, lorſqu'ils ont pris le bain, ce qu'ils ont coutume de faire une fois tous les ans, il boit par dévotion l'eau dans laquelle ils ſe ſont lavés. Les Talapoins ont un grand-prêtre qu'ils nomment *Rauli*. Lorſqu'il eſt mort, ils embaument ſon corps, & le gardent pendant pluſieurs mois. Lorſque le temps marqué pour ſes obſéques eſt arrivé, ils enfoncent en terre quatre mâts ou pilliers diſtants l'un de l'autre de cent coudées, & qui forment un quarré: au milieu il y en a un plus haut que les autres, autour duquel ils dreſſent trois échafauds l'un ſur l'autre, de maniere que celui de deſſous eſt le plus large, & celui de deſſus le plus étroit: ces échafauds ſont environnés de barrieres, & remplis de matieres combuſtibles: il y a des cordes tendues depuis le mât du milieu juſqu'à ceux des angles, autour deſquelles ſont attachées pluſieurs fuſées: une trompette donne le ſignal; auſſi-tôt on met le feu aux fuſées, qui le communiquent aux échafauds; & par ce moyen le corps du grand-prêtre, placé ſur l'échafaud ſupérieur, eſt bientôt réduit en cendres. On fait auſſi des funérailles magnifiques aux autres Talapoins, & c'eſt le peuple qui en fait la dépenſe. Lorſque leur corps à été brûlé, l'on jette leurs cendres dans la riviere.

3. Les Talapoins du royaume de Laos ſont, au rapport des voyageurs, les moines les plus fourbes,

Digitized by Google

les plus orgueilleux & les plus débauchés qu'il y ait dans les Indes. La plûpart ſont de la plus baſſe extraction, ce qui contribue à les rendre encore plus fiers & plus inſolents. Ils ne ſont admis dans l'ordre qu'à l'âge de vingt-trois ans: il faut qu'ils aient fait auparavant un noviciat fort long, qu'ils ſoient bien inſtruits de la doctrine de *Xaca*, & des cérémonies de ſon culte. Lorſque le novice, après avoir été examiné par les commiſſaires nommés par la communauté, paroît avoir une capacité ſuffiſante, on le reçoit, à la pluralité des voix, dans le corps des Talapoins, & la cérémonie de ſa réception ſe fait avec beaucoup de magnificence. Le nouveau moine commence d'abord par choiſir ce que nous appellons un *parrain*. Son choix tombe toujours ſur quelque perſonne diſtinguée par ſa naiſſance, ſes emplois & ſes richeſſes. Ce parrain achete fort cher un pareil titre; mais le reſpect & la vénération que l'on a dans ce pays pour les Talapoins, font ambitionner ce titre, malgré les énormes dépenſes qu'il entraîne. Le parrain fournit à ſon protégé de riches habits, pour s'en parer le jour de ſa profeſſion. Il lui prête un éléphant, revêtu de magnifiques harnois, ſur lequel le nouveau Talapoin ſe pavane dans toutes les rues de la ville, ſuivi d'un grand nombre de ſeigneurs, de pluſieurs régiments d'infanterie, & d'une multitude prodigieuſe de peuple. Dans ce pompeux équipage, le moine arrive au temple où il doit faire ſa profeſſion. Cette cérémonie eſt ſuivie d'un feſtin magnifique qui ſe donne dans le temple même, & qui dure trois jours. Pendant cette fête, l'égalité la plus parfaite regne entre tous les convives: l'artiſan eſt aſſis à côté du plus grand ſeigneur, & ils mangent enſemble au même plat. Ces réjouiſſances étant finies, le parrain fait au nouveau profès de riches préſents.

On croiroit qu'une profeſſion ſi ſolemnelle engage irrévocablement les Talapoins; cependant ils peuvent, quand il leur plaît, entrer dans le monde; & ils uſent ſouvent de cette liberté. Lorſque les aumônes du public leur ont fait une ſomme un peu conſidérable, ils quit-

Digitized by Google

tent le couvent, & vont manger avec des femmes le revenu de leur hypocrisie. Ce qu'il y a de commode, c'est que, lorsqu'ils n'ont plus rien, ils rentrent dans leur couvent, & commencent sur nouveaux frais à ramasser encore de quoi se divertir dans le monde. C'est ainsi que ces heureux moines passent leur vie, dans une alternative assez agréable de plaisirs & de pénitence.

Les Talapoins sont revêtus d'une soutane de toile jaune, qui leur descend jusqu'au genou, & qu'ils attachent autour du corps avec une ceinture de toile rouge. Ils ont les pieds nus. Ils portent à la main un éventail orné de quelque devise qui désigne leur rang. Le premier jour de la nouvelle & de la pleine lune de chaque mois, ils ont coutume de se raser la tête & les sourcils. Le matin, dès qu'ils sont levés, ils font une espece de procession où ils marchent deux à deux, dans un profond silence. Lorsque le soleil est à une certaine hauteur, ils sortent du couvent, & se dispersent dans les différentes rues de la ville pour quêter, ne demandant l'aumône que par signes. Après la quête, chacun se renferme dans sa cellule pour déjeûner. Ce repas est suivi d'un sommeil de trois heures, qu'ils n'interrompent que pour aller dîner au réfectoire en communauté. Les dévots ne manquent jamais d'envoyer au couvent plusieurs plats remplis de mets excellents, pour le dîner des Talapoins; & si ces moines délicats & insolents ne trouvent pas les mets de leur goût, ils brisent les plats de colere, & s'emportent en invectives & en menaces contre ceux qui les ont envoyés. Après le dîner, ils consacrent encore une heure au sommeil, ensuite chacun s'amuse aux exercices qui sont le plus de son goût: les uns étudient, les autres chantent; le plus grand nombre perd son temps à s'entretenir de choses frivoles à la porte du couvent; quelques-uns reçoivent des visites, & s'informent de ce qui se passe de nouveau dans la ville. Le soir ils font un soupé fort léger, & dans l'obscurité, car ils n'allument jamais de flambeaux, que lorsqu'ils font des offrandes aux idoles. Après le re-

Digitized by Google

pas, ils vont au temple, où ils chantent quelques prieres fort à la hâte, afin d'avoir plus de temps pour se promener après le coucher du soleil; car ils jouissent alors d'une grande liberté; & c'est ordinairement le temps qu'ils choisissent pour faire certaines actions qu'il leur est important de tenir secrettes.

Rien n'égale l'orgueil & l'insolence de ces moines: ils regardent comme de vils esclaves tous les laïques, & les marques d'honneurs qu'on leur rend, sont autant de devoirs qu'ils exigent avec un hauteur révoltante. Mais le peuple est si infatué de la prétendue sainteté de ces imposteurs, qu'il regarde leur insolence même comme une vertu. Un jeune homme, qu'une affaire de conséquence obligeoit de se hâter, passa, sans y faire attention, devant un Talapoin, & ne lui rendit point le témoignage ordinaire de respect. Le moine, se croyant mépriſé, envoya des gens se saisir du malheureux jeune homme, & lui fit donner en sa présence tant de coups de bâton, qu'il expira le lendemain. Les parents du jeune homme porterent leur plainte devant le juge, & demanderent justice de cette violence; mais tout le peuple prit le parti du Talapoin: chacun exaltoit son zele à défendre l'honneur de son ordre, & celui de la religion; tous crioient que le jeune homme avoit été justement puni pour son irrévérence; & ils firent tant par leurs clameurs, que le Talapoin fut absous.

Les Talapoins ne sont pas moins débauchés qu'orgueilleux, mais ils ont soin de bien cacher leurs désordres; car s'ils sont convaincus d'avoir eu commerce avec une femme, d'avoir voulu lui faire violence, ou seulement d'avoir essayé de la séduire, le roi les condamne pour toute leur vie à prendre soin des éléphants; fonction regardée comme infâme, & pire que la mort même. Mais il arrive très-rarement qu'un Talapoin soit si sévérement puni; il faut que son crime soit si notoire & si avéré, qu'il ne puisse rien alléguer pour se défendre; car sur la moindre raison qu'il apporte pour son excuse, le roi l'absout ordinairement. L'indulgence du monarque est un effet de

Digitized by Google

ſa politique. L'ordre des Talapoins eſt ſi nombreux & ſi accrédité dans le royaume, qu'il pourroit exciter parmi le peuple une révolution dangereuſe: c'eſt pourquoi il a ſoin de ne point irriter leurs eſprits par une trop grande ſévérité; il prend au contraire leur parti en toute occaſion, & commet ſouvent en leur faveur des injuſtices criantes.'

En 1640, un Talapoin fut accuſé de faire & de débiter de la fauſſe monnoie. L'affaire fut portée au conſeil du roi; le crime paroiſſoit prouvé: &, ſelon les loix de la juſtice, le coupable devoit être ſévérement puni: mais le monarque ſçut donner un tour favorable à une action qui eût été inexcuſable dans tout autre qu'un Talapoin; il déclama contre la dureté & l'avarice des laïques, qui n'avoient pas ſoin de pourvoir aux beſoins des miniſtres des dieux, ajoutant qu'il n'étoit point ſurprenant que les Talapoins, preſſés par la néceſſité, euſſent recours à ce moyen pour ſe procurer les choſes néceſſaires à la vie. Ce fut ainſi qu'il excuſa le coupable, & l'affaire en reſta-là. Dans une autre occaſion plus grave, le roi pouſſa l'indulgence encore plus loin. Un Talapoin ayant remarqué aux bras de deux jeunes demoiſelles, qui étoient ſœurs, des bracelets d'or de grand prix, fut violemment tenté de s'en emparer. Il trouva moyen d'entrer dans leurs chambres vers les neuf ou dix heures du ſoir. Ne voyant perſonne avec elles, il les aſſaſſina toutes deux & puis il ſe hâta de chercher les bracelets dans la chambre. Mais, en furetant de tous côtés, il vit une jeune fille de chambre de ces demoiſelles, cachée dans un coin. Il ſe préparoit à l'envoyer rejoindre ſes maîtreſſes; mais la jeune fille évita le coup en faiſant un ſaut, & ſe précipita par la fenêtre dans la rue. Cet accident ameuta le peuple. Le Talapoin, craignant d'être ſurpris, ſortit de la maiſon le plus ſecrettement qu'il lui fut poſſible; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût reconnu par quelques domeſtiques qui allerent le lendemain, avec la jeune fille, dénoncer au juge ce ſcélérat. Le roi prit connoiſſance de cette affaire, & fit citer le Talapoin à comparoître devant lui. Ce mi-

Digitized by Google

ſérable nia effrontément le crime dont on l'accuſoit ; &, pour montrer ſon innocence, il demanda qu'on lui fit ſubir une épreuve en uſage dans le pays, qui conſiſte à demeurer dans les bois pendant un certain nombre de jours, expoſé aux bêtes féroces : ſi l'on n'en reçoit aucun mal, on eſt déclaré innocent. Le Talapoin fut admis à l'épreuve. Il s'en alla dans les bois, mais accompagné d'un grand nombre d'eſclaves qui le défendirent contre les atteintes des bêtes ſauvages. Il en revint ſain & ſauf au bout de ſept jours : alors le roi, quoiqu'intérieurement perſuadé que le Talapoin étoit coupable, le déclara abſous, & dit, pour juſtifier cet arrêt, qu'il ne falloit pas douter que le crime n'eût été commis par quelque diable, qui avoit pris la forme d'un Talapoin, pour rendre ces ſaints perſonnages odieux au peuple. Le Talapoin, peu content de s'être ſi heureuſement tiré d'une pareille affaire, voulut ſe venger de la jeune fille qui l'avoit dénoncée : il la pourſuivit en juſtice, comme coupable de calomnie ; & le crédit de l'accuſateur fit condamner à l'eſclavage cette fille innocente.

Le roi de Laos prend le titre de Protecteur & de Général de l'ordre des Talapoins. C'eſt lui qui les gouverne, qui marque leurs jours de jeûne, & les cérémonies de leurs fêtes : il leur explique les paſſages difficiles qui ſe rencontrent dans leurs livres. Il a ſoin qu'ils obſervent exactement leur regle, & les exhorte ſouvent à être fideles à leurs obligations Il ſe réſerve la punition de leurs fautes, fonction dont il s'acquitte aſſez mal, comme on vient de voir ; mais il prend ſoin de venger le moindre outrage qu'on leur fait. Il donne lui-même à ſon peuple l'exemple de les honorer. S'il rencontre un Talapoin, il eſt le premier à le ſaluer en levant la main droite, maniere de ſaluer du pays. Il ne s'en tient pas à ces marques ſtériles d'honneur ; il les comble de bienfaits ſolides, & leur donne quelquefois des bourgs & des villages entiers, dont les habitants ſont obligés de pourvoir à l'entretien des couvents qui ſe trouvent aux environs. A l'imitation du monarque, les ſeigneurs les plus diſtingués du

Digitized by Google

royaume prodiguent aux Talapoins les marques du plus grand respect, & se font un honneur de leur rendre les offices les plus bas: ils ne dédaignent pas d'aller eux-mêmes, en hiver, couper du bois dans les forêts, & de le porter sur leur dos jusqu'aux couvents; dans l'été, ils apportent eux-mêmes aux Talapoins de grands vaisseaux pleins d'eaux odoriférantes, pour que ces moines s'y baignent.

On distingue à Laos deux sortes de Talapoins, comme à Siam; les Talapoins des villes, & ceux des bois. Les Talapoins des villes sont en plus grand nombre; il y en a même une si grande quantité, que tous les revenus des couvents, les offrandes & les aumônes du peuple, ne suffisent pas pour les faire subsister; c'est pourquoi ils s'appliquent à différents métiers, & changent leurs cellules en boutiques. Ces moines artisans ne cherchent qu'à supplanter ceux qui exercent la même profession qu'eux; &, jusque dans ces travaux méchaniques, la fourberie & la méchanceté naturelle à leur état ne les abandonnent pas. S'il y a dans la ville quelque ouvrier habile qui invente quelque chose de nouveau, ils font tous leurs efforts pour s'en procurer secrettement un modele, & s'en approprient par ce moyen l'invention: ainsi, lorsque l'ouvrier vient à produire ce qu'il a inventé comme quelque chose de nouveau, le Talapoin en fait voir un modele, & empêche par-là l'ouvrier de tirer de son invention le profit qu'il en attendoit. Les Talapoins des bois vivent dans des souterrains affreux, où l'on prétend qu'ils se retirent pour mieux cacher leurs désordres abominables. Malgré l'horreur que doivent inspirer leurs demeures, un grand nombre de femmes s'y rendent chaque jour, sous prétexte de consulter les hermites: la plûpart prennent tant de goût aux dévots entretiens de ces saints personnages, qu'elles sont tentées d'imiter leur genre de vie, & restent avec eux dans ces solitudes, qui sont devenues, par ce moyen, des colonies très-peuplées. Tous les biens y sont en commun: les hermites s'unissent avec leurs compagnes sans choix ni distinction; & les enfants n'y connoissent point leurs

Digitized by Google

peres. Malgré le ſcandale d'une telle vie, on apporte à ces hermites débauchés d'abondantes aumônes; &, dans leurs affreuſes retraites, ils réuniſſent preſque tous les plaiſirs de la vie.

Talapouines : eſpece de religieuſes Siamoiſes, qui ſuivent l'inſtitut des Talapoins, & que les habitants du pays appellent *Nang-Tchri.* Leur habit eſt blanc, comme celui des Tapacaou, domeſtiques des Talapoins. Elles peuvent le recevoir d'un ſimple ſupérieur; au lieu qu'il n'y a qu'un Sancrat qui puiſſe le donner aux Talapoins. Leur état les oblige à garder le célibat; mais leurs fautes contre la chaſteté ne ſont pas ſi ſévérement punies que celles des Talapoins, que l'on brûle impitoyablement; peut-être, par un reſte d'égards pour la foibleſſe naturelle au ſexe. On ſe contente de livrer à la vengeance des parents les Talapouines qui ont fait breche à la chaſteté religieuſe : elles en ſont ordinairement quittes pour quelques coups de bâton. Si l'on confie aux parents le ſoin de la correction de ces religieuſes galantes, ce n'eſt pas que les Talapoins, & ſur-tout les autres Talapouines, ne s'en chargeaſſent de grand cœur par eſprit de charité; mais leur regle leur défend expreſſément de frapper perſonne. Il eſt rare que l'on ſurprenne des Talapouines en quelque faute ſur ce qui concerne la chaſteté : ce n'eſt pas que la crainte les retienne, ou que l'occaſion leur manque; elles en ont même une très-prochaine, car elles habitent les mêmes couvents que les Talapoins, & leurs cellules ne ſont preſque pas ſéparées de celles des religieux; mais leur âge avancé ne leur permet guere de tirer avantage de ce voiſinage, & les force, en dépit d'elles, à être vertueuſes.

TALI. Les Bramines appellent ainſi un ruban à l'extrémité duquel pend une tête d'or, & qu'ils attachent au cou de leurs femmes, lorſqu'ils ſe marient : c'eſt proprement la cérémonie d'attacher ce ruban qui conſtitue le mariage parmi eux, & qui le rend indiſſoluble. Les parties peuvent toujours ſe dédire, tant que l'époux n'a point attaché le tali au cou de ſon

Digitized by Google

épouſe. Auſſi, lorſque l'époux vient à mourir, on brûle avec lui ce ruban, comme pour faire entendre à ſa femme que le nœud qui l'uniſſoit à ſon mari eſt briſé par ſa mort.

TALISMAN. On appelle ainſi certaines figures gravées ou taillées, auxquelles on attribue des propriétés & des vertus admirables. Le taliſman aſtronomique eſt l'image d'un ſigne céleſte, d'une conſtellation ou d'une planete, gravée ſur une pierre ſympathique ou ſur un métal correſpondant à l'aſtre, pour en recevoir les influences. Le taliſman magique conſiſte en certaines figures extraordinaires, accompagnées de mots ſuperſtitieux, & de noms d'anges inconnus.

Les Siamois ont des taliſmans & des caracteres magiques dont ils font un grand uſage : ils s'imaginent que, par ce moyen, ils peuvent rendre leurs corps invulnérables, & procurer la mort à leurs ennemis. Lorſqu'un ſcélerat a quelque mauvais coup à faire, & qu'il appréhende qu'on ne le découvre, il ſe ſert de ces mêmes taliſmans pour empêcher les gens de crier, & les chiens d'aboyer.

TALMUD. C'eſt le livre qui contient les préceptes, les cérémonies & les coutumes qui reglent le culte des Juifs modernes. Environ ſix-vingts ans après la deſtruction du temple, le rabbin Juda, que les Juifs ſurnommoient *Rabennhacadorh*, ou notre ſaint Maître, homme fort riche & fort eſtimé de l'empereur Antonin le Pieux, voyant avec douleur que les Juifs diſperſés commençoient à perdre la mémoire de la loi qu'on appelle *orale*, ou de tradition, pour la diſtinguer de la loi écrite, compoſa un livre où il renferma les ſentiments, les conſtitutions & les traditions de tous les rabbins qui avoient fleuri juſqu'à ſon temps. Ce livre, qu'il appelle *Miſna*, eſt diviſé en ſix parties. La premiere traite de l'agriculture & des ſemences ; la ſeconde, des fêtes ; la troiſieme, des mariages & de tout ce qui regarde les femmes ; la quatrieme, des procès & des différends qui peuvent ſurvenir entre les particuliers, & de tout ce qui concerne les affaires civiles ; la cinquieme, des ſacrifices ; & la ſixieme,

Digitized by Google

ſixieme, des puretés & impuretés. Ce livre, où les matieres étoient traitées de la maniere la plus ſuccinte, occaſionna de grandes diſputes entre ceux qui l'interprétoient différemment. Pour les faire ceſſer, Ravena & Ravaſce, deux rabbins qui étoient à Babylone, raſſemblerent les différentes explications qu'on avoit données de la Miſna, juſqu'à leur temps; les ſentences & les paroles mémorables des plus fameux docteurs: ils y joignirent la Miſna pour ſervir de texte, & formerent du tout un livre conſidérable, diviſé en ſoixante parties nommées *Manaſſoth*, ou Traités. Ce livre fut appellé *Talmuld Babeli*, Talmud de Babylone, ou bien *Ghemara*, qui ſignifie Perfection. Il avoit paru, quelques années auparavant, un ouvrage du même genre, intitulé *Talmud Geruſalmi*, Talmud de Jéruſalem, & compoſé par un rabbin de Jéruſalem, nommé *Jocanan;* mais le Talmud de Babylone, étant plus complet & mieux écrit, eut la préférence. C'eſt ſur ce dernier Talmud que le rabbin Salomon Jerchi, ou, ſelon les Juifs, Iſaaki, compoſa un ſçavant Commentaire: une académie de rabbins y fit auſſi des additions nommées *Toſſafoth*. On a retranché du Talmud Babylonien pluſieurs Traités qui concernent les ſacrifices, l'agriculture, les puretés & impuretés qui ne ſont plus aujourd'hui d'uſage. Quelques papes ont toléré la lecture du Talmud; d'autres l'ont défendue. Ce livre eſt aujourd'ui particuliérement défendu dans l'Italie, *Voyez* CARAITES, RABBANISTES.

TAMARACA: fruit extrêmement gros, qui a quelque reſſemblance avec une calebaſſe, & qui croît dans le Bréſil. Les habitants de ce pays ont pour ce fruit un reſpect religieux, & lui rendent de grands honneurs. Coréal parle du culte que les Bréſiliens rendent au tamaraca, qu'il appelle *maraque*. « Lorſque les » prêtres Bréſiliens, dit-il, font la viſite de leurs dio» ceſes, ils n'oublient jamais leurs maraques, qu'ils » font adorer ſolemnellement. Ils les élevent au haut » d'un bâton, fichent le bâton en terre, les font or» ner de belles plumes, & perſuadent les habitants du » village de porter à boire & à manger à ces mara-

Digitized by Google

» ques, parce que . . . cela leur eſt agréable, & qu'elles » ſe plaiſent à être ainſi régalées. »

TAMBOUR MAGIQUE. C'eſt ici le principal inſtrument de la magie des Lapons. Ce tambour eſt ordinairement fait d'un tronc creuſé de pin ou de bouleau, « qui croît dans un certain endroit, & ſe tourne, » en ſuivant directement le circuit du ſoleil : » c'eſt l'hiſtorien de la Laponie qui parle ; & voici comment il explique cette particularité ſurprenante de cet arbre... « La ſouche, dit-il, & toutes ſes plus petites branches » ſont tellement courbées, que toutes ces courbures, » prenant dès le bas, montent & s'élevent juſqu'au » plus haut ; en telle ſorte que, de la droite, elles ſe » penchent vers la gauche. . . . Ce bois eſt d'une ſeule » piéce ; ſçavoir, d'une partie du tronc de l'arbre, fen- » due, & tellement creuſée au milieu, que ce qui eſt » plat en fait la partie ſupérieure, ſur laquelle on étend » la peau ; & ce qui eſt convexe en fait la plus baſſe » partie, & la poignée dont on le tient ; parce qu'ils » ont coutume de façonner ainſi cette partie, qu'après » y avoir fait deux trous fort longs, ce qui ſe trouve » de bois entre ces deux ouvertures, peut ſervir de » poignée : ce qui reſte ſur les côtés, & qui tient en » forme de cercle la peau bandée, n'eſt pas parfaite- » ment rond, mais d'une figure qui reſſemble à l'o- » vale. » Ajoutons que la peau tendue ſur ce tambour eſt couverte de figures ſymboliques, que les Lapons y tracent avec du rouge. Les ſymboles & les hiéroglyphes n'ont pas moins d'attrait pour les peuples du Nord, que pour les Orientaux. Parmi ces tambours, il y en a dont la vertu eſt plus grande que celle des autres, & qui en different auſſi par la figure. En général, on diſtingue dans le tambour magique deux choſes principales, la marque & le marteau. La marque ſert à montrer ſur les figures hiéroglyphes du tambour les choſes que l'on deſire ſçavoir, & l'on emploie le marteau pour frapper deſſus. Un paquet de petits anneaux, parmi leſquels il s'en trouve un plus grand que les autres ; voilà ce que l'on appelle *marque*. Le marteau eſt ordinairement fait du bois d'une renne. On frappe ſur

Digitized by Google

le tambour avec ce marteau, pour donner du mouvement au paquet d'anneaux; & c'eſt l'endroit où ſe placent les anneaux, qui ſert à faire connoître ce que l'on veut ſçavoir.

Les Lapons ont pour leur tambour une vénération extraordinaire. Il eſt expreſſément défendu à une fille qui commence à reſſentir l'incommodité ordinaire à ſon ſexe, d'oſer ſeulement le toucher du bout du doigt. « Quand il faut, dit Schæffer, le transférer d'un lieu » en un autre, ils le portent le dernier après toutes les » autres choſes, & après que toutes les perſonnes du » logis ſont parties. Ce tranſport ſe fait par les ſoins » & ſous la conduite du mari, jamais de la femme. Ils » prennent un chemin tout extraordinaire, fort diffé- » rent & éloigné des chemins communs. . . . Ils crai- » gnent que ſi, trois jours après que le tambour a été » tranſporté, quelqu'un, & particuliérement une fem- » me, ou une fille à marier, viennent à paſſer fortui- » tement par le même chemin, elles ne meurent ſur le » champ, ou qu'il ne leur arrive quelque grand mal- » heur. » Dans ce cas, il faut que celle qui a commis la faute donne, pour l'expier, un anneau de léton, que l'on attache au tambour. Lorſqu'un Lapon veut apprendre quelque choſe par le moyen du tambour, il faut que, pendant la cérémonie, lui & tous les aſſiſtants ſoient à genoux. Le tambour dont on ſe ſert pour les divinations a une forme particuliere. L'endroit que l'on appelle *la poignée* eſt figuré en croix. C'eſt à ce tambour que les Lapons ſuſpendent, comme des trophées, les os & les ongles des bêtes qu'ils ont tuées à la chaſſe. Ecoutons encore Schæffer.

Lorſqu'un Lapon veut connoître, par le moyen du tambour, ce qui ſe paſſe dans les pays étrangers, « il » met deſſus, à l'endroit où l'image du ſoleil eſt deſ- » ſinée, quantité d'anneaux de léton, attachés enſem- » ble avec une chaîne de même métal. Il frappe de » telle ſorte ſur le tambour avec ſon marteau . . . que » ces anneaux ſe remuent. Il chante en même temps, » d'une voix fort diſtincte, une chanſon que les La- » pons appellent *jonke*; & tous ceux de leur nation, qui

Digitized by Google

» s'y trouvent présents, tant les femmes que les hom-
» mes, y ajoutent chacun leurs chansons, auxquelles
» ils donnent le nom de *duvra*... Les paroles qu'ils
» proferent sont si distinctes, qu'elles expriment le nom
» du lieu dont ils desirent sçavoir quelque chose. Après
» avoir quelque temps frappé sur le tambour, il le met
» en quelque façon sur sa tête, & il tombe aussi-tôt
» par terre, comme s'il étoit endormi, ou tombé en
» quelque défaillance... On ne lui trouve ni sentiment,
» ni pouls, ni aucune marque de vie; cela a donné
» occasion... de croire que l'ame de ce devin sortoit
» effectivement de son corps; & que, conduite par les
» démons, elle alloit au pays... d'où l'on vouloit avoir
» des nouvelles... Pendant que le Lapon qui doit
» deviner est en cet état, on dit qu'il souffre de telle
» sorte, que la sueur lui sort du visage, & de toutes
» les autres parties du corps. Cependant toute l'assem-
» blée continue de chanter, jusqu'à ce qu'il revienne
» de son sommeil. On ajoute que, si l'on discontinuoit
» le chant, le devin mourroit... de même que si l'on
» essayoit de le réveiller. C'est aussi peut-être pour
» cette même raison, que l'on a grand soin de chasser
» d'autour de lui les mouches... A son réveil, le La-
» pon raconte ce qu'il a appris. » Il doit en avoir beaucoup à raconter. Il a eu le temps d'apprendre bien des choses pendant une extase dont la durée s'étend quelquefois jusqu'à vingt-quatre heures.

Les Lapons emploient aussi fort souvent leur tambour magique pour découvrir si telle maladie vient d'une cause naturelle, ou de la malice de quelque enchanteur; &, dans ce dernier cas, par quel moyen ils peuvent rompre le charme. Il faut observer que les Lapons regardent comme un présage très-favorable, le mouvement des anneaux du tambour de gauche à droite, parce que ce mouvement imite la marche du soleil; mais, si les anneaux vont de droite à gauche, cette direction, contraire au cours du soleil, ne leur annonce que des malheurs. Lorsque quelqu'un d'entr'eux tombe malade, ils prétendent connoître, par le moyen du tambour magique, si la maladie est

Digitized by Google

mortelle, ou ſi le malade doit guérir. Ils aſſurent même que, ſi le malade eſt condamné à mourir, le tambour leur marque l'inſtant précis auquel il doit rendre le dernier ſoupir. Schæffer dit à ce ſujet : » Lorſqu'un Lapon tombe malade .... on fait venir celui que l'on croit le plus expert en l'uſage » du tambour, qui, pour cet effet, immole à ſon » idole le plus grand renne de tout le troupeau du » malade, ou de ſon meilleur ami. Il bat le tambour, tombe comme mort, & ſon corps devient dur » comme de la pierre. Il demeure en cet état environ » une heure : enſuite l'aſſemblée chante la chanſon du » magicien ; & cela le fait revenir. Il ſe leve, prend » ſon tambour, l'approche de ſon oreille, & le bat fort » doucement ; après quoi il reſte un peu de temps penſif. Revenu de ſa revêrie, il raconte aux aſſiſtants » tout ce que ſon ame a vu, tout ce qu'elle a découvert pendant qu'elle s'eſt abſentée du corps. »

TANQUE. Les Indiens donnent ce nom à des réſervoirs d'eau, dans leſquels ils ont coutume de faire leurs ablutions & purifications : voici quelles ſont à cet égard les cérémonies des habitants du Malabar. Après être entrés dans l'eau, ils en font rejaillir en l'air, à huit repriſes différentes, en l'honneur des huit gouverneurs du monde ; puis ils ſe lavent le viſage ; après quoi ils jettent encore de l'eau en l'air, en l'honneur du ſoleil. Ils font un grand uſage, dans ces ablutions, de la cendre de bouze de vache, animal qu'ils regardent comme ſacré. Ils prennent une certaine quantité de cette cendre dans le creux de la main gauche, parce que, ſelon leurs idées, ce creux repréſente la terre, & en même temps le lieu où ſe fait la génération. Ils ſerrent cette main gauche, ainſi creuſée, contre la droite, qui l'eſt pareillement, & forment une figure approchante de celle de l'œuf. (L'œuf, chez les Indiens, repréſente le ciel & la terre unis enſemble.) Ils éloignent enſuite leurs mains l'une de l'autre, & déſignent, par ce mouvement, la ſéparation du ciel d'avec la terre ; puis ils tracent, ſur la cendre qu'ils ont dans la main gauche, ce mot *ja-ra*, par lequel ils croient ſignifier le com-

Digitized by Google

bat de l'air & du feu, enfermés enſemble dans l'œuf avant qu'il ſe fût ouvert; après quoi, ils ſerrent encore les deux mains l'une contre l'autre; &, dans cet état, ils les portent à toutes les parties du corps. Ils finiſſent par ſe frotter avec les cendres ſacrées le front, la poitrine & les épaules, en invoquant leurs trois principales divinités, Brama, Viſtnou & Ixora.

TAUROBOLE, (*le*) ou le grand ſacrifice, chez les Romains, conſiſtoit, dit un auteur moderne, « à faire » une foſſe, à la couvrir de planches trouées, & à » égorger un taureau ſur ces planches, tandis que » l'homme pour qui ſe faiſoit l'expiation, couché tout » de ſon long dans la foſſe, ſe retournoit de tous côtés pour recevoir, ſur chaque partie de ſon corps, » le ſang de la victime. La figure hideuſe qu'il avoit » en ſortant de-là, étoit un objet de vénération pour » tous les aſſiſtants. »

TAY-BOU-TO-NI : magiciens du royaume de Tonquin, qui ſe vantent d'avoir des ſecrets pour guérir toutes les maladies, & qu'on a coutume d'appeller auprès du malade, lorſque tous les autres remedes ont été inutiles. Le magicien, pour en impoſer aux ſimples, arrive dans la maiſon du malade, dans un équipage groteſque & ſinguli:r, tenant en main une petite clochette, & accompagné de tymbales, de trompettes & de tambours. Tous ces inſtruments forment un concert bruyant. Pendant que le magicien fait ſes conjurations, &, pour augmenter le vacarme, il ſonne lui-même ſa petite clochette. Il prononce certaines paroles magiques, que perſonne ne peut entendre; fait des contorſions épouvantables & des ſauts périlleux, & continue cette extravagante cérémonie, juſqu'à ce que le malade, qui eſt à l'agonie, rende le dernier ſoupir, ou donne quelques ſignes qui faſſent eſpérer de ſa vie. Si, malgré l'art magique, la mort emporte le malade, le magicien ne manque jamais de prétexte pour excuſer l'impuiſſance de ſes opérations, & fait ordinairement accroire aux parents du défunt, que le démon qui avoit cauſé ſa maladie, étoit trop irrité pour pouvoir être appaiſé par aucun moyen.

Digitized by Google

TAYDÉLIS. C'eſt ainſi qu'on nomme, dans le royaume de Tonquin, un certain ordre de gens qui font profeſſion d'enſeigner quels ſont les endroits les plus favorables pour la ſépulture des morts. Ce choix eſt regardé par les Tonquinois comme un article ſi important, qu'ils gardent quelquefois dans leurs maiſons les corps de leurs parents défunts pendant pluſieurs mois, & quelquefois durant des années entieres, juſqu'à ce que les devins, qui, pour leur profit, traînent la choſe en longueur, aient marqué un lieu propre pour la ſépulture, quoiqu'un pareil délai occaſionne des dépenſes conſidérables, & un embarras très-incommode; car, pendant tout le temps que le corps reſte dans la maiſon des parents, il faut qu'ils entretiennent dans le lieu où il repoſe des flambeaux & des lampes allumées, & brûlent en ſon honneur une grande quantité de parfums, avec des papiers dorés, découpés en différentes formes. Outre cela, ils ſont obligés de lui offrir, trois fois chaque jour, diverſes ſortes de mets, de ſe proſterner devant lui, en touchant la tête du front, & de renouveller ſans ceſſe des lamentations, ſouvent peu ſinceres, dont la continuité devient très-fatiguante.

TEFFILIN: ſorte de vêtement que les Juifs modernes ſe mettent ſur le front & autour du bras lorſqu'ils font leurs prieres, & que l'Ecriture nomme *Totafot*: voici la deſcription qu'en donne Léon de Modene, rabbin de Veniſe. « On écrit ſur deux morceaux » de parchemin, avec de l'encre faite exprès, & en » lettres quarrées, ces quatre paſſages, avec bien de » l'exactitude, ſur chaque morceau: *Ecoute, Iſraël, &c.** » Le ſecond, *Et il arrivera que, ſi obéiſſant, tu obéis, &c.* » Le troiſieme, *Sanctifie-moi tout premier-né, &c.* Le » quatrieme, *Et il arrivera, quand le Seigneur te fera entrer, &c.* Ces deux parchemins ſont roulés enſemble, » en forme d'un petit rouleau pointu qu'on renferme » dans de la peau de veau noire; puis on la met ſur » un morceau quarré & dur de la même peau, d'où

* *Exod. XIII, ℣. 1, & ſuiv.*

Digitized by Google

» pend une courroie de la même peau, large d'un doigt, » & longue d'une coudée & demie, ou environ. Ils » posent ces teffilins au pliant du bras gauche; & la » courroie, après avoir fait un petit nœud en forme » de *jod*, (lettre hébraïque) se tourne autour du bras » en ligne spirale, & vient finir au bout du grand doigt, » ce qu'ils nomment *teffila-scel-jad*, c'est-à-dire *de la* » *main*. Pour ce qui est de l'autre, ils écrivent les qua- » tre passages, dont je viens de parler, sur quatre mor- » ceaux de vélin séparés, dont ils forment un quarré, » en les rattachant ensemble, sur lequel ils écrivent la » lettre *scin*; puis ils mettent par-dessus un petit quarré » de peau de veau dure comme l'autre, dont il sort » deux courroies semblables, en figure & longueur, » aux premieres. Ce quarré se met sur le milieu du front; » & les courroies, après avoir ceint la tête, font un » nœud derriere en forme de la lettre *dalet*; puis ils » viennent se rendre devant l'estomac. Ils nomment » celui-ci *teffila scel-rosc*, c'est-à-dire, *de la tête.* »

L'usage des teffilins doit son origine à ces paroles que Moyse dit autrefois au peuple: « Vous lirez ces » paroles pour signes sur vos mains; elles vous seront » comme des fronteaux entre vos yeux; vous les écri- » rez sur les poteaux de vos portes. » Les Juifs obser- vent de mettre le teffilin du bras le premier, ensuite celui de la tête; &, lorsqu'ils les quittent, ils commencent par ôter celui de la tête. Les passages tracés sur les teffilins doivent être écrits de la main droite, avec une encre noire & très-pure; il faut que les lettres soient séparées & bien distinctes, & qu'il n'y ait dans l'écriture aucune rature. S'il arrive par malheur qu'un Juif laisse tomber le teffilin du bras ou de la tête, il est obligé de jeûner pendant toute la journée. Lorsque l'on satisfait aux besoins naturels, on doit tenir les teffilins éloignés de soi de la distance de quatre coudées, ou du moins il est recommandé de les enfermer dans un sa- chet double, & de les placer sur la poitrine, vis-à-vis le cœur. Il est aussi défendu d'en faire usage dans les cérémonies funebres. Les infirmités auxquelles les fem- mes sont sujettes, ne leur permettent pas de se servir

Digitized by Google

du teffilin ; & d'ailleurs il leur ſeroit aſſez inutile, parce que la loi n'exige d'elles autre choſe que de dire *Amen* aux prieres de leurs maris. Quelques dévots Juifs, pour ſanctifier les plaiſirs du mariage, s'arment du teffilin avant d'entrer dans le lit nuptial.

TEMPLE. C'eſt le nom général que l'on a donné à tous les bâtiments conſacrés à la divinité, & réſervés aux cérémonies de la religion. Les hommes eurent long-temps un culte religieux, avant d'avoir des temples. Ils alloient ſur les montagnes & ſur les collines rendre leurs hommages à la Divinité. Ils trouverent enſuite que les bois étoient plus propres à cet exercice, parce que leur obſcurité inſpiroit le recueillement & une certaine horreur religieuſe. Ils en vinrent enfin à renfermer de murailles les lieux deſtinés au culte divin ; mais ils les laiſſerent découverts, afin de pouvoir toujours élever leurs regards vers le ciel. Si l'on en croit Hérodote, les Egyptiens furent les premiers qui bâtirent des temples ; en quoi ils furent imités par les autres peuples.

1. *Temple de Salomon.* C'eſt un des plus illuſtres édifices que les hommes aient jamais élevé en l'honneur du véritable Dieu. David, quoique chéri du Très-Haut, ne fut point jugé digne d'accomplir cet ouvrage de paix. Ses mains, ſouillées de ſang dans des guerres continuelles, n'étoient point aſſez pures pour conſtruire la maiſon du Seigneur. Il n'eut que la gloire de commencer cette grande entrepriſe, dont l'exécution fut réſervée à ſon fils Salomon, & fit toute la gloire de ſon regne. Salomon employa, pour la conſtruction & pour l'ornement du temple, les richeſſes immenſes que ſon pere lui avoit laiſſées, & l'or pur que ſes flottes lui rapportoient d'Ophir. Le roi de Tyr lui fournit un grand nombre d'ouvriers pour couper les cedres & les ſapins du mont Liban. Il lui envoya auſſi un nommé *Hiram*, le plus habile artiſte qu'il y eût dans ſes Etats, homme d'un génie merveilleux pour toutes ſortes d'ouvrages de gravure, de ciſelure, & autres, auquel Salomon confia la conduite de tout l'ouvrage. Après avoir fait tous les préparatifs néceſſaires, le roi jetta les fondements du temple, l'an du monde 2992,

Digitized by Google

ſur la montagne de Moria, qu'il fut obligé d'applanir. Cet ouvrage fut preſſé avec tant d'ardeur, & le nombre des ouvriers qu'on y employa fut ſi grand, qu'il fut achevé dans l'eſpace de ſept ans & demi. Quoiqu'il ſoit bien difficile de donner une idée juſte d'un pareil édifice par une ſimple deſcription, nous allons cependant eſſayer de ſatisfaire, autant qu'il nous ſera poſſible, la juſte curioſité du lecteur ſur cet article.

Le temple proprement dit étoit un édifice couvert, long de cent deux pieds ſix pouces, haut de cinquante & un pieds trois pouces, & large de trente-quatre pieds deux pouces. Il étoit partagé en trois parties, ſçavoir le ſanctuaire, le ſaint & le veſtibule. Les deux premieres parties ſont amplement décrites aux articles SANCTUAIRE & SAINT. Le veſtibule avoit trente-quatre pieds deux pouces de large, ſur dix-ſept pieds un pouce de long. Sa porte avoit quatorze coudées de largeur. Il étoit ſéparé du ſaint par un grand voile de différentes couleurs, & orné de diverſes repréſentions de fleurs & autres choſes de cette nature, ſans aucun mélange de figures d'hommes ni d'animaux. A l'entrée de ce veſtibule, étoit placé l'autel des holocauſtes. Autour du temple, il y avoit trois étages de chambres : chaque étage avoit trente-trois chambres, & chaque chambre cinq coudées de haut. Au-deſſus du toit ou de la plate-forme qui couvroit ces chambres, on voyoit des fenêtres qui donnoient du jour au dedans du temple. Elles n'étoient point fermées de vitres, mais ſeulement de treillis ou de jalouſies, à la maniere du pays; & leur hauteur étoit de cinq coudées. Aux deux côtés du veſtibule, étoient des eſcaliers à vis, par leſquels on montoit à ces chambres.

Le toit du temple étoit compoſé de bonnes poutres, ou de bons madriers de cedre. Il étoit en plate-forme, ainſi que tous les autres toits du pays. Le dedans du temple étoit auſſi entiérement lambriſſé du meme bois, depuis le pavé juſqu'en haut. Le pavé étoit de marbre précieux, ſur lequel on mit du bois de ſapin qu'on couvrit enſuite de lames d'or. Cet édifice étoit environné d'une enceinte appellée le *parvis des prêtres*, qui étoit

Digitized by Google

environnée de galeries couvertes, soutenues par deux ou trois rangs de colonnes. Au fond de ces galeries, régnoient des appartements pour la commodité des prêtres & des lévites, & pour loger les provisions & les richesses du temple. Il y avoit aussi des cuisines pour faire cuire les chairs des victimes. Ce parvis étoit entouré d'un mur; & l'on y entroit par trois portes qui regardoient l'orient, le midi & le nord. Autour de ce parvis étoit une grande cour quarrée, qu'on appelloit le *parvis d'Israël*, environnée de galeries & de bâtiments, comme le parvis des prêtres, & fermée également par un mur. On y entroit par quatre portes; enfin il y avoit une troisieme & derniere enceinte, qui couronnoit en quelque sorte tout l'ouvrage, & qui se nommoit le *parvis des Gentils*. Telle est l'idée la plus précise qu'on puisse donner du plan & de la figure de ce fameux temple. Il nous reste à parler des ornements, des bassins, des vases & des ustensiles de toute espece, dont le nombre & la richesse répondoient à la dignité du lieu où ils étoient placés.

A l'entrée du vestibule il y avoit deux colonnes, hautes de dix-huit coudées, creuses, & épaisses de quatre doigts. Leurs chapiteaux avoient chacun cinq coudées de haut. Ils étoient ronds, & ornés par des manieres de réseaux ou de branches entrelacées. Au-dessus & au-dessous de ces réseaux, il y avoit un rang de pommes de grenades, cent pommes de grenade à chaque rang. Au-dessus de tout cela, étoit une forme de lys, ou de rose, haute d'une coudée, qui terminoit le chapiteau. L'une de ces colonnes fut nommée *Sachin*, & l'autre *Booz*. Outre la mer d'airain, dont nous parlons à son article, Salomon avoit fait faire dix vases de bronze, montés sur des piédestaux, & appuyés sur des roues d'airain, qui servoient à les transporter, selon le besoin, d'un lieu à un autre. Ces vases étoient doubles, & composés d'une espece de vase quarré, qui formoit un bassin destiné à recevoir l'eau qui tomboit d'une autre coupe ou bassin placé au-dessus. Le bassin quarré étoit orné de lions, de bœufs & de chérubins. Chaque vase contenoit quatre muids quarante & une pintes, &

Digitized by Google

quarante pouces cubes meſure de Paris. On eſt étonné; en liſant dans Joſephe le dénombrement des vaſes & des ornements d'or & d'argent qui ſe trouvoient dans le temple. Dix mille chandeliers d'or, dont il y en avoit un dans le Saint, qui brûloit nuit & jour; quatre-vingt mille taſſes d'or, pour faire les libations de vin; cent mille baſſins d'or, & deux cents mille d'argent; quatre vingt-mille plats d'or, dans leſquels on offroit ſur l'autel de la farine pétrie; cent ſoixante mille plats d'argent, pour le même uſage; ſoixante mille plats d'or, dans leſquels on pétriſſoit la fleur de farine avec de l'huile, & cent vingt mille plats d'argent pour le même uſage; vingt mille hins ou aſſarons d'or, pour contenir les liqueurs qu'on offroit ſur l'autel, & quarante mille d'argent; vingt mille encenſoirs d'or, dans leſquels on portoit l'encens dans le temple, & cinquante mille autres dans leſquels on portoit du feu. Le même auteur aſſure que Salomon fit faire mille ornements pour l'uſage du grand-prêtre, conſiſtant en robes, éphod, pectoral & le reſte; dix mille robes de fin lin, & autant de ceintures de pourpre; pour les prêtres, deux cent mille trompettes, deux cent mille robes de fin lin; pour les lévites & les muſiciens, quatre cents mille inſtruments de muſique de ce métal précieux que les anciens nommoient *électrum*. Il ajoute que, s'il arrivoit que les habits des prêtres fuſſent déchirés, ou s'il s'y trouvoit la moindre tache, il n'étoit pas permis, ni de les raccommoder ni de les laver pour s'en ſervir. On en prenoit d'autres qui étoient neufs; & avec les vieux, on faiſoit des meches pour les lampes. Ce détail, dont nous avons pris la plus grande partie dans l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament de D. Calmet, peut ſuffire pour donner quelqu'idée de la magnificence qui brilloit dans cet auguſte temple. *Voyez* CUVE D'AIRAIN, AUTEL DES HOLOCAUSTES.

Les Juifs diſperſés conſervent toujours la mémoire de la déſolation de Jéruſalem & du temple; &, lorſqu'ils bâtiſſent une maiſon, ils ont coutume d'en laiſſer une partie imparfaite, qui leur rappelle la deſtruction & les ruines des lieux où leur religion fut autrefois flo-

Digitized by Google

riſſante. Quelquefois ils ſe contentent de laiſſer une coudée de la muraille en quarré toute nue & ſans l'enduire de chaux; & ils y tracent en gros caracteres ces paroles du pſeaume 137 : « Si jamais je t'oublie, ô » Jéruſalem! que ma main droite reſte dans l'oubli; » ou bien ſeulement ces deux mots: *Zecher la Choiban*, qui ſignifient Mémoire de la Déſolation. Une autre marque de leur reſpect pour le temple, c'eſt qu'ils obſervent de placer leur lit de maniere que le chevet ſoit au nord, & les pieds au midi, & de ne jamais le tourner d'orient en occident, parce que telle étoit l'expoſition de Jéruſalem & du temple; mais cette pratique n'eſt que pour les plus dévots, qui ſe font un devoir de ſuivre tous les conſeils des rabbins.

2. Hygin nous apprend que les temples des anciens payens furent d'abord conſtruits de maniere que le peuple avoit le viſage tourné vers l'occident. On jugea enſuite qu'il étoit plus convenable de regarder l'endroit du ciel d'où la lumiere eſt communiquée aux hommes; & les temples furent tournés vers l'orient. Ces temples n'avoient qu'une ſeule entrée; ils ſe multiplierent conſidérablement en raiſon du nombre prodigieux de divinités que les payens adoroient; car chaque divinité en avoit un dans chaque pays, & ſouvent pluſieurs. Ils n'avoient pas tous la même forme; ceux de Jupiter étoient longs & fort élevés : communément ils étoient découverts. Les temples des dieux qui avoient quelque rapport à la terre, comme Cérès, Veſta, Bacchus, &c. étoient d'une forme ronde. Pluton & les dieux infernaux avoient pour demeures des voûtes ſouterraines.

Ces temples avoient auſſi des noms différents, ſelon les divers uſages auxquels ils étoient deſtinés. Les Latins leur donnoient à tous le nom général d'*ædes*. Ils appelloient plus particuliérement temples ceux où les augures faiſoient leurs obſervations, & qui étoient découverts. C'eſt de-là qu'eſt venu le mot *contempler*. Ils donnoient le nom de *fanum* aux temples où l'on rendoit des oracles, du mot *fari*, qui ſignifie parler. Ceux qui étoient deſtinés aux purifications & ablutions lé-

Digitized by Google

gales s'appelloient *delubra*, du mot *deluere*, laver, nettoyer, effacer.

3. On croit que le temple le plus ancien dont l'hiſtoire faſſe mention fut bâti par *Hoam-Ti*, troiſieme empereur de la Chine, qui vivoit dans un temps où l'on n'adoroit encore le Seigneur que dans les bois & ſur les montagnes.

On voit à la Chine, dans la province de Pecheli un temple fameux, dont la hauteur eſt de cent ſoixante cinq pieds, & dont la largeur eſt proportionnée. La divinité qu'on y adore eſt une eſpece de vierge dont la taille répond à la grandeur de l'édifice, car ſa ſtatue eſt haute de cent ſix pieds & demi.

Les maiſons des Chinois ſont plus commodes que magnifiques. Ils ont réſervé pour les demeures des dieux tous les ornements & toute la pompe de l'architecture. Rien de plus majeſtueux & de plus beau que la plûpart des temples Chinois : on remarque ſur-tout les toits, qui ſont faits avec des tuiles d'un vernis jaune & verd tout autour, on voit différentes figures de dragons, de lions, travaillées avec le plus grand ſoin, embellies par l'or & par la peinture. Le temple du Soleil eſt un des édifices les plus curieux. Il eſt ſitué à la diſtance d'un demi-mille de la porte orientale de Pékin, & environné d'une muraille dont la circonférence eſt d'un mille. Au milieu de cette vaſte enceinte on apperçoit une grande ſalle d'une forme ronde : le toit en eſt extrêmement élevé, & ſurmonté d'un dôme magnifique tout brillant d'or & d'azur, qui repréſente le ciel. Quatre-vingt-deux colonnes ſoutiennent ce dôme. Le temple eſt entouré de grands arbres touffus qui répandent aux environs une obſcurité reſpectable. Pluſieurs autres bâtiments ſuperbes forment autour du temple une ſeconde enceinte, & ſemblent couronner cet auguſte édifice. L'empereur y vient tous les ans offrir des ſacrifices vers le ſolſtice d'hiver, mais il n'y porte point ce faſte & cet attirail pompeux qui l'accompagnent dans les autres cérémonies. Il y vient avec peu de ſuite, revêtu d'habits très-ſimples, & ſemble, en approchant de ce lieu ſacré, vouloir dépoſer toutes les marques de ſa dignité.

Digitized by Google

Les Chinois ne souffrent dans leurs temples aucune représentation indécente : ils ont une horreur extrême pour les nudités & se feroient un crime d'entrer dans quelques temples fort respectés chez les Tartares, où l'on voit communément des idoles nues.

On voit auprès de Nang-King un autre temple qui ne le cede point en magnificence à celui du Soleil. Deux rangs de colonnes de marbre, de la hauteur de vingt-quatre pieds & d'une grosseur proportionnée, soutiennent ce superbe édifice : plusieurs bas-reliefs incrustés d'or & d'argent embellissent les portes : un petit treillis d'argent, presque imperceptible par sa finesse, couvre les fenêtres. Dans l'intérieur du temple on voit plusieurs trônes étincelants de pierreries dont la valeur ne se peut estimer.

4. Dans le royaume de la Cochinchine, les temples sont remplis d'une grande multitude d'idoles dont la disposition est singuliere & mérite d'être remarquée : elles sont placées de chaque côté du temple selon leur degré de hauteur, de sorte que la plus petite commence le rang, & la plus haute le termine ; arrangement qui est à peu près le même que celui qu'on remarque dans un tuyau d'orgues. Une espece de niche fort profonde sépare les deux rangs d'idoles, & cette niche est absolument vuide. Venons à l'explication de cet ordre mystérieux. Les idoles représentent les ames de ceux qui sont morts avec une grande réputation de sainteté : la différence de leur taille exprime celle qui se trouve dans leurs mérites. La niche obscure & vuide, qui est au milieu, fait entendre que l'Etre suprême est d'une nature incompréhensible, & ne tombe point sous les sens. Lorsqu'on reproche aux Cochinchinois qu'il est inutile de placer dans leurs temples cet amas d'idoles, puisqu'ils ne reconnoissent qu'un seul Dieu, ils répondent qu'ils sont bien éloignés d'attribuer à ces idoles aucune divinité ; qu'ils les regardent seulement comme des créatures respectables par leur sainteté, qui ont beaucoup de pouvoir auprès de l'Etre suprême, & qui peuvent leur servir d'intercesseurs auprès de lui.

5. Les temples du royaume de Tonquin sont ordi-

Digitized by Google

nairement d'une forme oblongue. On y pratique une ouverture des quatre côtés. Ils sont bien éloignés de la magnificence que l'on remarque dans les temples des autres pays : ils sont bas & dénués de tout ornement : les idoles n'ont pour autel qu'une misérable planche, ou quelquefois elles sont suspendues à une poutre qui traverse l'édifice. Le pavé du temple n'est composé que de quelques planches : il est élevé de terre de quelques pieds, de peur que, dans le temps des inondations, l'eau n'entre dans le temple.

6. Les Japonois qui suivent la secte des *Sinos* ne vont jamais visiter les temples, qu'ils n'aient auparavant dégagé leur esprit de toute pensée terrestre; & lorsqu'ils se sentent trop affectés par la douleur de quelque disgrace récente, ou par la joie de quelque bonheur imprévu, ils s'abstiennent de paroître devant les dieux. Mais ce scrupule n'est que pour les plus dévots ; le commun des Sintoïstes a plus de soin, en allant au temple, de régler l'extérieur que l'intérieur. Après s'être lavés & purifiés, ils marchent vers le lieu saint les yeux baissés, avec la contenance la plus modeste. Dans la cour du temple est un réservoir plein d'eau, où ils se lavent d'abord les mains : ils s'approchent ensuite du temple, mai ils n'y entrent pas ; ils s'arrêtent vis-à-vis d'une fenêtre grillée qui donne dans le temple. Devant cette fenêtre est un miroir, l'image de la pénétration & de la science profonde de l'Etre suprême, pour qui les cœurs des hommes sont autant de miroirs fideles, & qui connoît les plus secrettes pensées de ceux qui viennent dans son temple. Le Sintoïste, après être resté quelque temps prosterné la face contre terre, se releve, & attache ses regards sur le miroir ; il passe ensuite quelque piéce d'argent à travers les barreaux de la fenêtre, en maniere d'offrande ; après quoi on sonne une cloche à trois reprises différentes, (car les Japonois s'imaginent que le son d'une cloche réjouit la divinité,) & le fidele Sintoïste se retire aussi modestement qu'il est venu. *Voyez* KAMISSIINO & MIAS.

On voit aux environs de Méaco une espece de Panthéon : c'est un temple où sont rassemblées 33333 idoles,

Digitized by Google

idoles, selon Kæmpfer. Au milieu du temple est placée une idole d'une taille gigantesque. Pour désigner sa puissance, on lui donna quarante-six bras. Autour d'elle on voit seize autres idoles qui sont noires & d'une grandeur extraordinaire. Des deux côtés, à quelque distance, il y a deux rangs de divinités qui toutes ont plusieurs bras, & dont les statues sont dorées. Les unes tiennent en main des guirlandes, les autres une houlette ou quelqu'autre chose. Leur tête est environnée d'un cercle de rayons. Au-dessus sont placées sept autres idoles. On distingue celle du milieu, parce qu'elle est beaucoup moins grosse que les autres. Il y a dans ce temple un nombre prodigieux d'autres figures qui forment dix ou douze rangs très-serrés, & qui vont en montant, afin qu'il n'y ait aucune de ces divinités qui soit dérobée à la vue des spectateurs. Le P. Froës & Purchas parlent aussi d'un temple fameux par le grand nombre d'idoles qu'il renferme. On ignore si c'est le même que celui dont Kæmpfer fait mention; mais, outre que le P. Froës ne compte dans ce temple que mille idoles, la description qu'il en donne est trop différente de celle de Kæmpfer, pour qu'on puisse raisonnablement penser que c'est le même. Le P. Froës dit qu'au milieu de ce temple, il y a une idole d'une grandeur extraordinaire, dont les oreilles sont percées & la tête chauve: un magnifique dais la couvre, & sous ce dais sont suspendues cinq ou six clochettes. Cette idole représente Amida. A ses côtés sont placées plusieurs figures qui représentent des gens armés, des Maures qui dansent, des sorciers, des sorcieres & des diables. Le long des murs du temple sont rangées mille idoles, toutes d'or massif, qui chacune ont une couronne sur la tête, trente bras & sept têtes sur la poitrine. Ces figures représentent *Canon*, fils d'Amida.

7. Les anciens Perses étoient persuadés que c'étoit faire injure à l'immensité de l'Etre suprême, que de vouloir la renfermer dans les bornes étroites d'un temple; &, lorsqu'ils entrerent dans la Grece, ils détruisirent tous les temples qu'ils rencontrerent. Eux-mêmes n'avoient dans leur pays ni temples ni statues, & rendoient leurs

Digitized by Google

hommages à la divinité en plein air. Mais dans la suite des temps ils dégénererent un peu de la pureté primitive de leur culte ; ils construisirent des Pyrées, c'est-à-dire, temples du Feu, où ils renfermerent cet élément, qu'ils regardoient comme sacré. *Voyez* PYRÉES.

8. Il y avoit autrefois à Taxila, ville des Indes, un temple fameux par sa magnificence, érigé en l'honneur du soleil. On y avoit placé les statues d'Ajax & d'Alexandre, d'or massif. On y remarquoit aussi l'image de *Porus*, qui n'étoit que de bronze. Les murailles du temple étoient couvertes d'un marbre couleur de feu ; l'or servoit de ciment ; le pavé étoit une mosaïque dont les différentes pieces étoient des perles & des pierreries.

9. Il y a dans l'isle de Ceylan une multitude presque innombrable de temples : la plûpart sont d'une magnifique sculpture, & décorés de plusieurs riches ornements. On y voit un grand nombre de figures hiéroglyphiques qui représentent des monstres & des animaux. Sur les murs de plusieurs de ces temples on a peint des bâtons, des fleches, des épées, des hallebardes ; mais ceux qui sont consacrés à Buddu ne sont point chargés de ces frivoles peintures. On n'y remarque que des figures d'hommes, revêtus de casaques jaunes, comme les Gosses, ou prêtres du pays. Ils ont les cheveux frisés, les jambes croisées, & tiennent leurs mains modestement posées devant eux, comme les femmes. Les insulaires de Ceylan disent que ces images représentent les hommes de leur nation qui sont morts en réputation de sainteté. L'entrée des temples est interdite aux femmes, lorsqu'elles sont attaquées de la maladie périodique du sexe ; les hommes mêmes n'y peuvent entrer, lorsqu'ils sortent d'un endroit où se trouvent des femmes qui ont cette incommodité. Les temples de l'isle de Ceylan sont ordinairement fort riches, & possedent des terres immenses qu'ils tiennent de la pieuse libéralité des princes & des seigneurs ; ensorte que les revenus de tous les temples de l'isle surpassent ceux du roi. Outre les temples publics, il y a une infinité de petites chapelles que les particuliers font bâtir à leurs frais, & dont ils sont eux-mêmes les

Digitized by Google

prêtres. Ces chapelles sont ordinairement ornées d'une image de Buddu, devant laquelle on fait brûler des bougies ou des lampes. Le propriétaire de la chapelle a soin de couronner de fleurs l'image de la divinité, & de lui présenter des offrandes qui consistent en différents mets : car le lecteur peut remarquer que les idolâtres supposent leurs dieux fort gourmands, & ne croient jamais mieux les honorer, qu'en leur offrant à manger. Les mercredis & les samedis sont les jours auxquels les temples publics sont ouverts à la dévotion du peuple, qui vient en foule importuner ces dieux sourds par des prieres souvent injustes, criminelles ou ridicules.

10. Dans le royaume de Maduré on voit un temple fameux, dédié à Chocanaden, l'idole principale du pays. Ce temple est bâti dans la forteresse de la ville de Maduré, capitale du royaume : il est environné d'une triple enceinte de murailles. Il y a aux environs plusieurs chars magnifiques, destinés à porter l'idole les jours où l'on célebre sa fête. L'un de ces chars est remarquable par son énorme grandeur : il a cinq étages formés par de grosses poutres : autour de chaque étage regnent plusieurs galeries. Lorsqu'on promene l'idole, quatre cents personnes montent sur ce char, & y sont occupées à des fonctions différentes. On le couronne de guirlandes de fleurs, on le pare de banderoles & d'étoffes de soie de différentes couleurs, d'étendards & de parasols. Un nombre prodigieux de flambeaux l'environne; ce qui forme, pendant la nuit, un spectacle assez agréable. Il faut plusieurs milliers d'hommes pour traîner cette vaste machine. La procession est accompagnée du son des tambours, des flûtes & des hautbois : elle marche avec tant de lenteur, qu'elle emploie trois jours pour faire le tour de la forteresse.

11. Sur la côte de Malabar on distribue du riz, à la porte des temples, à tous les pauvres, de quelque religion qu'ils soient. Quelques-uns des temples ont des terres destinées pour leur entretien; & l'on a tant de vénération pour ces terres sacrées, qu'il est défendu, sous les plus grieves peines, d'y répandre du sang. Un homme qui seroit attaqué sur ces terres, & qui, en se défen-

Digitized by Google

dant, tueroit ſon ennemi, ſeroit puni de mort; & s'il étoit aſſez heureux pour ſe dérober au ſupplice par la fuite, on feroit mourir en ſa place un de ſes plus proches parents. Un voyageur aſſure qu'il a été lui-même témoin d'une ſi injuſte ſévérité.

12. Les temples du royaume d'Aracan ſont conſtruits en forme de pyramides ou de clochers; & ils ſont en ſi grand nombre, qu'on en compte juſqu'à ſix cents dans la ſeule ville d'Aracan.

13. On voit dans le royaume de Siam, auprès de quelques temples, un vivier deſtiné à recevoir le poiſſon vivant que le peuple offre quelquefois aux idoles. Cet uſage eſt fondé ſur le précepte qui défend aux Siamois de rien tuer. Dans le même pays, il y a un jour de fête particulier à chaque temple, & ſpécialement deſtiné pour recevoir les charités & les offrandes des dévots Siamois.

14. Dans le voiſinage de Sirian, ville du royaume de Pégu, on voit deux temples fameux. Le premier ſe nomme *Kiakkiak*, ou le temple du dieu des dieux. Il eſt conſtruit ſur une hauteur, & on l'apperçoit de huit lieues. Dans ce temple eſt une idole de la hauteur de vingt coudées, qui ſemble dormir; & les habitants du pays diſent qu'elle eſt dans cette attitude depuis plus de ſix mille ans. On laiſſe les fenêtres & les portes de ce temple toujours ouvertes, & chacun peut y entrer librement à toute heure. C'eſt une tradition reçue dans le pays, que le monde ſera détruit lorſque ce dieu ſe réveillera. L'autre temple ſe nomme *Dajun*. On y arrive par une rue qui a plus d'un mille de long, bordée de chaque côté de belles maiſons dorées qui ſont la demeure des prêtres. La forme du temple eſt ronde; il eſt bâti de pierres, & doré depuis le haut juſqu'au bas. On y monte par un eſcalier qui a quatre-vingt-dix marches. Aux deux côtés du temple, on voit deux tigres de pierre, qui ſemblent prêts à dévorer ceux qui ſe préſentent. Sur le toit ſont deux anges portant des triples couronnes. Il n'eſt permis qu'aux prêtres d'entrer dans ce temple. Ils en tiennent les portes & les fenêtres toujours fermées. Les habitants ignorent quelle

Digitized by Google

eſt la figure du dieu qui l'habite ; les prêtres leur diſent qu'il n'a pas une forme humaine. Lorſque le monde aura été détruit par le réveil de Kiakkiak, Dajun en réunira les débris pour en former un nouveau.

15. Les Nicobarins, habitants de Java, n'ont point d'autre temple que des cavernes & des trous de rocher, pour leſquels ils ont autant de vénération que les anciens en avoient pour les grottes des nymphes. Les antres des Nicobarins n'ont pas de ſi gracieux habitants que les grottes des anciens : au lieu de nymphes, ce ſont des diables hideux, qui, ſelon ces peuples, y font leur ſéjour ; & c'eſt par cette raiſon qu'ils n'y entrent jamais, de crainte d'être fort mal reçus par les maîtres du logis.

16. Les habitants des iſles des Larrons n'ont d'autres temples que leurs barques & leurs canots : ils placent ſur la proue des eſpeces de ſtatues de bois groſſiérement ſculptées, auxquelles ces inſulaires rendent des hommages ; c'eſt tout ce qu'on ſçait de leur culte.

17. Garcilaſſo de la Véga décrit ainſi le fameux temple du ſoleil, que l'on voyoit à Cuſco, dans le Pérou. « Le grand autel de cet édifice ſuperbe étoit du côté de » l'orient, & le toit de bois fort épais, couvert de chaume » par deſſus, parce qu'ils n'avoient point parmi eux » l'uſage de la tuile ni de la brique. Les quatre murail- » les du temple, à les prendre du haut en bas, étoient » toutes lambriſſées de plaques d'or. Sur le grand au- » tel, on voyoit la figure du ſoleil faite de même ſur » une plaque d'or plus maſſive au double que les au- » tres. Cette figure, qui étoit toute d'une piéce, avoit » le viſage rond, environné de rayons & de flamme, » de la même maniere que les peintres ont accoutumé » de la repréſenter : elle étoit ſi grande, qu'elle s'éten- » doit preſque d'une muraille à l'autre, où l'on ne » voyoit que cette ſeule idole, parce que ces Indiens » n'en avoient point d'autre, ni dans ce temple ni » ailleurs, & qu'ils n'adoroient point d'autres dieux » que le ſoleil, quoi qu'en diſent quelques auteurs.

» Aux deux côtés de l'image du ſoleil, étoient les » corps de leurs rois décédés, tous rangés par ordre

Digitized by Google

» selon leur ancienneté, & embaumés de telle sorte, » sans qu'on pût sçavoir comment, qu'ils paroissoient » être en vie. Ils étoient assis sur des trônes d'or, élevés » sur des plaques de même métal ; & ils avoient le » visage tourné vers le bas du temple ; mais *Huayna* » *Capac*, le plus cher des enfants du soleil, avoit cet » avantage particulier au dessus des autres, d'être di- » rectement opposé à la figure de cet astre, parce qu'il » avoit mérité d'être adoré pendant sa vie, à cause » de ses vertus éminentes, & des qualités dignes d'un » grand roi, qui avoient éclaté en lui dès sa plus tendre » enfance. Mais à l'arrivée des Espagnols, les Indiens » cacherent ces corps, avec tout le reste du trésor, sans » qu'on ait jamais pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

» Il y avoit plusieurs portes à ce temple : elles étoient » toutes couvertes de lames d'or. La principale étoit » tournée du côté du nord, comme elle l'est encore à » présent. De plus, autour des murailles de ce temple, » il y avoit une plaque d'or en forme de couronne ou » de guirlande, qui avoit plus d'une aune de large. » A côté du temple, on voyoit un cloître à quatre faces ; » & dans sa plus haute enceinte, une guirlande de » fin or, d'une aune de large, comme celle dont je viens » de parler. Tout autour de ce cloître il y avoit cinq » grands pavillons en quarré, couverts en forme de » pyramide. Le premier étoit destiné à servir de lo- » gement à la lune, femme du soleil ; & celui-ci étoit » le plus proche de la grande chapelle du temple. » Ses portes & son enclos étoient couverts de plaques » d'argent, pour donner à connoître, par la couleur » blanche, que c'étoit l'appartement de la lune, dont » la figure étoit dépeinte comme celle du soleil, avec » cette différence qu'elle étoit sur une plaque d'argent, » & qu'elle avoit le visage d'une femme. C'étoit là » que ces idolâtres alloient faire leurs vœux à la lune, » qu'ils croyoient être la sœur & la femme du soleil, & » la mere de leurs Yncas & de tous leurs descendants. » Ils la nommoient, à cause de cette derniere qualité » *Mamma Quilla*, c'est-à-dire *mere lune ;* mais ils ne lui » offroient point de sacrifices, comme au soleil. Aux

Digitized by Google

» deux côtés de cette figure, on voyoit les corps des » reines décédées rangés en ordre selon leur ancienneté. » *Mama Oëlo*, mere de Huayna Capac, avoit la face » tournée du côté de la lune, & étoit, par un avan- » tage particulier, au dessus des autres, parce qu'elle » avoit été mere d'un si digne fils. L'appartement le » plus proche de celui de la lune, étoit celui de Vénus, » des *Pleyades*, & de toutes les autres étoiles en gé- » néral. On appelloit *chasca* l'astre de Vénus, pour » montrer par là qu'il avoit les cheveux longs & crê- » pés; d'ailleurs on l'honoroit extrêmement, parce » qu'on le croyoit le page du soleil, qu'on disoit aller » tantôt devant lui, tantôt après. On respectoit fort » aussi les Pleyades, à cause de la disposition merveil- » leuse de ces étoiles, qui leur sembloient toutes éga- » les en grandeur. Pour les autres étoiles en général, » on les appelloit les servantes de la lune : on leur » donna pour cette raison un logement auprès de leur » dame, afin qu'elles la pussent servir plus commodé- » ment, parce qu'on croyoit que les étoiles étoient au » ciel pour le service de la lune, & non du soleil, à » cause qu'on les voyoit de nuit, & non de jour. Cet » appartement & son grand portail étoient couverts de » plaques d'argent, comme celui de la lune; son toit » sembloit représenter un ciel, parce qu'il étoit semé » d'étoiles de différentes grandeurs. Le troisieme appar- » tement, proche de ce dernier, étoit consacré à l'é- » clair, au tonnerre & à la foudre. On ne regardoit point » ces trois choses comme des dieux, mais comme » les valets du soleil; & l'on en avoit la même opi- » nion que l'ancien paganisme peut avoir eue de la » foudre, qu'il regardoit comme un instrument de la » justice de Jupiter. C'est pour cette raison que les Yn- » cas donnerent un appartement tout lambrissé d'or à » l'éclair, au tonnerre, & à la foudre, qui leur sembloient » être les domestiques du soleil, & qui devoient par » conséquent être logés dans sa propre maison. Ils ne » représenterent aucun de ces trois par aucune image » de relief ni de plate peinture, parce qu'ils ne les » pouvoient peindre au naturel, à quoi ils s'étudioient

Digitized by Google

» principalement dans toutes leurs images ; mais ils les » honorerent du nom de *Yllapa*. Les hiſtoriens Eſpa- » gnols n'ont pu comprendre juſqu'ici la ſignification de » ce nom. Quelques-uns ont voulu mettre leur idolatrie » en paralelle à cet égard avec notre ſainte Religion ; » en quoi ils ſe ſont certainement trompés, auſſi-bien » qu'en d'autres choſes, où ils ont cherché avec moins » de fondement des ſymboles de la très-ſainte Trinité, » en expliquant à leur mode les noms du pays, & attri- » buant aux Indiens une créance qu'ils n'ont jamais eue. » Ils conſacrerent à l'arc-en-ciel le quatrieme apparte- » ment, parce qu'ils trouverent que l'arc-en-ciel procé- » doit du ſoleil. Cet appartement étoit tout enrichi d'or ; » &, ſur les plaques de ce métal, on voyoit, repréſentée » au naturel avec toutes ſes couleurs, dans l'une des fa- » ces du bâtiment, la figure de l'arc-en-ciel, qui étoit » ſi grande, qu'elle s'étendoit d'une muraille à l'autre. » Ils appelloient cet arc *Cuychu*, & l'avoient en grande » vénération. Lorſqu'ils le voyoient paroître en l'air, ils » fermoient la bouche auſſi-tôt, & portoient la main de- » vant, parce qu'ils s'imaginoient que, s'il l'ouvroient » tant ſoit peu, leurs dents en ſeroient pourries & gâtées.

» Le cinquieme & dernier appartement étoit celui » du grand ſacrificateur, & des autres prêtres qui aſ- » ſiſtoient au ſervice du temple, & qui devoient être » tous du ſang royal des Yncas. Cet appartement, » enrichi d'or comme les autres, depuis le haut juſ- » ques au bas, n'étoit deſtiné ni pour y manger, ni » pour y dormir, mais ſervoit de ſalle pour y donner » audience, & y délibérer ſur les ſacrifices qu'il falloit » faire, & ſur toutes les autres choſes qui concer- » noient le ſervice du temple. »

Toutes les divinités des nations ſubjuguées par les Yncas, avoient leur logement dans ce fameux temple de Cuſco. Il étoit permis de leur rendre des hommages, mais à condition qu'on adoreroit auparavant le ſoleil : moyen ſage que les Yncas avoient imaginé pour détruire inſenſiblement & ſans aucune violence les religions étrangeres. La nobleſſe du culte du ſoleil, comparée à l'abſurdité des cérémonies des autres idolâ-

Digitized by Google

tres, ne pouvoit manquer de les ramener peu à peu à une religion qui l'emportoit encore sur les autres par l'exemple & l'autorité du souverain.

18. « Les peuples de la Floride, dit Garcilasso de la » Véga, ont des temples; mais ils ne s'en servent que pour » y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce » qu'ils ont de plus précieux. Ils élevent aussi aux por- » tes de ces temples, en forme de trophées, les dé- » pouilles de leurs ennemis.

Voici la description du fameux temple de Taloméco, dans lequel les Floridiens déposoient les corps de leurs Caciques défunts, telle qu'elle se trouve dans l'*Histoire de la conquête de la Floride*, par Garcilasso.

« Le temple de Taloméco, dit cet auteur, a plus » de cent pas de long, sur quarante de large; les mu- » railles hautes à proportion; & le toit fort élevé, pour » suppléer au défaut de la tuile, & donner plus de pente » aux eaux. La couverture est de roseaux fort déliés, » fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui » ressemblent aux tapis de jonc des Maures, ce qui » est très-beau à voir. Cinq ou six de ces tapis, mis » l'un sur l'autre, servent pour empêcher la pluie de » percer, & le soleil d'entrer dans le temple: ce que » les particuliers de la contrée & leurs voisins imitent » dans leurs maisons. Sur le toit de ce temple, il y a » plusieurs coquilles de différentes grandeurs & de divers » poissons, rangées dans un très-bel ordre; mais on » ne comprend pas d'où l'on peut les avoir apportées, » ces peuples étant si éloignés de la mer, si ce n'est » qu'on les ait prises dans les fleuves & les rivieres qui » arrosent la province. Toutes ces coquilles sont posées » le dedans en dehors pour donner plus d'éclat, met- » tant toujours un grand coquillage de limaçon de mer » entre deux petites écailles, avec des intervalles d'une » piece à l'autre, remplis par plusieurs filets de perles » de diverses grosseurs, en forme de festons, attachés » d'une coquille à l'autre. Ces festons de perles, qui » vont depuis le haut du toit jusqu'en bas, joints au vif » éclat de la nacre & des coquilles, font un très-bel » effet lorsque le soleil donne dessus. Le temple a des

Digitized by Google

» portes proportionnées à ſa grandeur. On voit à l'en-
» trée douze ſtatues de géant, faites de bois: ils ſont
» repréſentés d'un air ſi farouche & ſi menaçant, que les
» Eſpagnols s'arrêterent long-temps à conſidérer ces
» figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome.
» On diroit que ces géants ſont mis là pour défendre
» l'entrée de la porte; car ils ſont en haïe des deux
» côtés, & vont en diminuant de grandeur. Les pre-
» miers ont huit pieds; les autres un peu moins à pro-
» portion, en forme de tuyaux d'orgues. Ils ont des
» armes conformes à leur taille: les premiers, de cha-
» que côté, ont des maſſues garnies de cuivre, qu'ils
» tiennent élevées; & ils ſemblent tout prêts à les
» rabattre avec fureur ſur ceux qui ſe haſardent d'en-
» trer: les ſeconds ont des marteaux d'armes; & les
» troiſiemes une eſpece de rame: les quatriemes des
» haches de cuivre dont les tranchants ſont de pierre à
» fuſil: les cinquiemes tiennent l'arc bandé & la fleche
» prête à partir. Rien n'eſt plus curieux à voir que ces
» fleches, dont le bout d'en-bas eſt un morceau de
» corne de cerf, fort bien mis en œuvre, ou de pierre
» à fuſil affilée comme un poignard. Les derniers géants
» ont de fort longues piques garnies de cuivre par les
» deux bouts, en poſture menaçante, ainſi que les
» autres; mais tous d'une maniere différente & fort
» naturelle. Le haut des murailles du temple, en de-
» dans, eſt orné conformément au dehors du toit; car
» il y a une eſpece de corniche faite de grandes co-
» quilles de limaçons de mer, miſes en fort bon ordre;
» & entr'elles on voit des feſtons de perles qui pen-
» dent du toit dans l'intervalle des coquilles & des
» perles. On apperçoit dans l'enfoncement attaché à
» la couverture, quantité de plumes de diverſes cou-
» leurs, très-bien diſpoſées. Outre cet ordre qui regne
» au-deſſus de la corniche, pendent de tous les autres
» endroits du toit pluſieurs plumes & pluſieurs filets de
» perles, retenus par des filets imperceptibles attachés
» par haut & par bas; enſorte qu'il ſemble que ces ou-
» vrages ſoient près de tomber. Au-deſſous de ce pla-
» fond & de cette corniche, il y a autour du temple,

Digitized by Google

» des quatre côtés, deux rangs de ſtatues, l'un au-
» deſſus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de fem-
» mes, de la hauteur des gens du pays. Chacune a
» ſa niche, joignant l'une de l'autre, & ſeulement
» pour orner la muraille, qui eût été trop nue ſans cela.
» Les hommes ont tous des armes en main, où ſont
» des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs, avec
» des houppes au bout, faites d'un fil très-délié & de
» diverſes couleurs. Pour les ſtatues des femmes, elles
» ne portent rien en leurs mains. Au pied de ces mu-
» railles, il y a des bancs de bois fort bien travaillés,
» où ſont poſés les cercueils des ſeigneurs de la pro-
» vince & de leurs familles. Deux pieds au-deſſus de
» ces cercueils, en des niches dans le mur, ſe voient
» les ſtatues des perſonnes qui ſont là enſevelies. Elles
» les repréſentent ſi naturellement, que l'on juge com-
» me elles étoient au temps de leur mort. Les femmes
» n'ont rien à la main; mais les hommes y ont des ar-
» mes. L'eſpace qui eſt entre les images des morts &
» les deux rangs de ſtatues qui commencent ſous la
» corniche, eſt ſemé de boucliers de diverſes grandeurs,
» faits de roſeaux ſi fortement tiſſus, qu'il n'y a point
» de trait d'arbalête, ni même de coup de fuſil, qui
» les puiſſe percer. Ces boucliers ſont tous ornés de
» perles & de houppes de couleur; ce qui contribue
» beaucoup à leur beauté.

» Dans le milieu du temple il y a trois rangs de
» caiſſes ſur des bancs ſéparés: les plus grandes de ces
» caiſſes ſervent de baſe aux médiocres, & celles-ci
» aux plus petites; & d'ordinaire ces pyramides ſont
» compoſées de cinq ou ſix caiſſes. Comme il y a des
» eſpaces entre un banc & un autre, cela n'empêche
» point d'aller de côté & d'autre, & de voir dans le
» temple tout ce qu'on veut. Toutes ces caiſſes ſont
» remplies de perles; de ſorte que les plus grandes ren-
» ferment les plus groſſes perles, & ainſi en continuant
» juſqu'aux plus petites, qui ne ſont pleines que de ſe-
» mences de perles. Au reſte, la quantité de perles
» étoit telle, que les Eſpagnols avouerent qu'encore
» qu'ils fuſſent plus de neuf cents hommes, & euſſent

Digitized by Google

» trois cents chevaux, ils ne pouvoient tous enſemble » emporter en une fois toutes les perles de ce temple.

» Outre cette innombrable quantité de perles, on » trouva force paquets de peaux de chamois, les » uns d'une couleur, & les autres d'une autre; ſans » compter pluſieurs habits de peaux avec le poil, teintes » différemment; pluſieurs vêtements de chats, de » martres, & d'autres peaux auſſi-bien paſſées qu'au » meilleur endroit d'Allemagne & de Moſcovie. Au- » tour de ce temple, qui par-tout étoit fort propre, il » y a un grand magaſin diviſé en huit ſalles de même » grandeur, ce qui lui apporte beaucoup d'ornement. » Les Eſpagnols entrerent dans ces ſalles, & les trou- » verent pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere » de longues piques, ferrées d'un très-beau cuivre, & » garnies d'anneaux de perles qui font trois ou quatre » tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule, » eſt enrichi de chamois de couleur; & aux extrémi- » tés il y a des houppes avec des perles qui contribuent » beaucoup à leur beauté. Il y avoit, dans la ſeconde » ſalle, des maſſues ſemblables à celles des géants, » garnies d'anneaux de perles, &, par endroits, de » houppes de diverſes couleurs, avec des perles à l'en- » tour. Dans la troiſieme, on trouvoit des marteaux » d'armes, enrichis comme les autres. Dans la qua- » trieme, des épieux parés de houppes près du fer & » à la poignée. Dans la cinquieme, des eſpeces de » rames ornées de perles & de franges. Dans la ſixie- » me, des arcs & des fleches très-belles. Quelques- » unes ſont armées de pierres à fuſil, aiguiſées par le » bout en forme de poinçon, d'épées, de fer, de pi- » ques ou de pointes de poignard avec deux tranchants. » Les arcs ſont émaillés de diverſes couleurs, luiſants, » & embellis de perles en divers endroits. Dans la » ſeptieme ſalle, il y avoit des rondaches de bois & » de cuir de vache apporté de loin, garnis de perles & » de houppes de couleur. Dans la huitieme, des bou- » cliers de roſeaux tiſſus fort adroitement, & parés de » houppes & de ſemences de perles. »

19. Les Mexicains avoient coutume de renfermer dans

Digitized by Google

certains réduits obscurs un grand nombre d'idoles entassées les unes sur les autres, en l'honneur desquelles le sang des victimes humaines couloit continuellement. On les frottoit avec ce sang, dont on les croyoit avides; & ces affreux réduits, que l'on honoroit du nom de temple, présentoient le spectacle hideux d'une boucherie. Ils étoient sacrés & respectables pour un peuple qui a porté plus loin qu'aucun autre le fanatisme & la superstition. Les gens distingués par leur naissance étoient les seuls qui pussent avoir accès dans ces horribles lieux; encore étoient-ils obligés d'acheter ce privilege par le meurtre d'un homme qu'ils immoloient avant que d'entrer.

Il y avoit chez les Mexicains un temple construit en l'honneur du dieu de l'air: ce temple étoit d'une forme ronde. On remarquoit particuliérement l'entrée de cet édifice, qui ressembloit à la gueule béante d'un serpent, & qui étoit remplie de statues effrayantes qui représentoient des monstres.

TEMPLIERS: ordre militaire, établi à Jérusalem vers l'an 1118. Neuf personnes zélées pour la gloire de Dieu, & touchées des cruautés qu'exerçoient les infideles à l'égard des pélerins qui alloient à la Terre sainte, formerent le projet d'une société religieuse & militaire, qui devoit avoir pour but de défendre les pélerins, & de veiller à la sûreté des chemins qui conduisoient à Jérusalem. Ils en furent eux-mêmes les premiers membres, & se lierent par les vœux de religion, qu'ils prononcerent en présence du patriarche de Jérusalem. Baudouin II, charmé du zele & de la piété de ces nouveaux religieux, leur donna une maison à Jérusalem, auprès du temple; d'où ils prirent le nom de Templiers, ou de Chevaliers du Temple. Ils n'eurent d'abord d'autres fonds pour subsister que les bienfaits qu'ils recevoient du roi, des prélats & des seigneurs; mais ces bienfaits se multiplierent tellement, que les chevaliers acquirent bientôt d'immenses revenus. Avec les richesses, ils reçurent les vices qui les accompagnent ordinairement; & ils devinrent aussi odieux par leur orgueil & par leurs brigandages, qu'ils

Digitized by Google

s'étoient autrefois rendus recommandables par leur zèle & par leur piété. En 1307, deux chevaliers, atteints & convaincus de plusieurs forfaits, entr'autres, du crime d'hérésie, ayant été condamnés par le grand-maître à finir leurs jours en prison, firent dire à Enguerrand de Marigni, surintendant des finances, que, si l'on vouloit leur promettre la liberté & leur assurer de quoi vivre, ils découvriroient des secrets dont le roi pourroit tirer plus d'utilité que de la conquête d'un royaume. Ces deux misérables parurent mériter l'attention du ministere. Ils firent un affreux détail de toutes les infamies & abominations qui se commettoient, disoient-ils, dans leur ordre, & dont eux-mêmes avoient été les témoins & les complices. Sur les dépositions de ces deux hommes, tous les Templiers qui se trouvèrent en France furent arrêtés le 13 Octobre de la même année. L'affaire fut poussée avec vigueur par Guillaume Nogaret, & un Dominicain nommé *Imbert*, confesseur du roi, & revêtu du titre d'inquisiteur.

» On fit des informations de tous côtés, dit un auteur moderne; & bientôt l'on n'entendit plus parler » que de chaînes, de cachots, de bourreaux & de bûchers. On attaqua jusqu'aux morts : leurs ossements » furent déterrés, brûlés, & leurs cendres jettées au » vent. On accordoit la vie & des pensions à ceux » qui se reconnoissoient volontairement coupables; on » livroit les autres aux tortures. Plusieurs, qui n'auroient pas craint la mort, épouvantés par l'appareil » des tourments, convinrent de tout ce qu'on leur » disoit d'avouer. Il y en eut aussi un grand nombre » dont la constance ne put être ébranlée, ni par les » promesses, ni par les supplices. On en brûla cinquante-quatre derriere l'abbaye de S. Antoine, qui » tous, au milieu des flammes, protestèrent de leur innocence jusqu'au dernier soupir. Le grand-maître, » Jacques de Molai, (qui avoit été parrain d'un des » enfants du roi Philippe le Bel;) Gui, commandeur » d'Aquitaine, fils de Robert II & de Mahaut d'Auvergne, & frere du dauphin d'Auvergne; Hugues » de Péralde, grand-prieur de France, & un autre

Digitized by Google

» dont on ignore le nom, après avoir été conduits à
» Poitiers devant le pape, furent ramenés à Paris, pour
» y faire une confession publique de la corruption gé-
» nérale de leur ordre. Ils en étoient les principaux offi-
» ciers; &, comme Philippe le Bel n'ignoroit pas qu'on
» disoit hautement que les richesses immenses que les
» Templiers avoient apportées d'Orient, & dont il vou-
» loit s'emparer, étoient la véritable cause de la perse-
» tion qu'ils essuyoient, il espéroit que cette cérémonie
» en imposeroit au peuple, & calmeroit les esprits ef-
» frayés par tant & de si horribles exécutions dans la
» capitale & dans les provinces. On les fit monter tous
» les quatre sur un échafaud dressé devant l'église No-
» tre-Dame. On lut la sentence qui modéroit leur
» peine à une prison perpétuelle. Un des légats fit en-
» suite un long discours, où il détailla toutes les abo-
» minations & les impiétés dont les Templiers avoient
» été convaincus, disoit-il, par leur propre aveu; &,
» afin qu'aucun des spectateurs n'en pût douter, il som-
» ma le grand-maître de parler, & de renouveller pu-
» bliquement la confession qu'il avoit faite à Poitiers...
» Oui, je vais parler, dit cet infortuné vieillard, en
» secouant ses chaînes, & s'avançant jusque sur le bord
» de l'échafaud. Je n'ai que trop long-temps trahi la
» vérité. Daigne m'écouter; daigne recevoir, ô mon
» Dieu! le serment que je fais; & puisse-t-il me servir,
» quand je comparoîtrai devant ton tribunal! Je jure
» que tout ce qu'on vient de dire des Templiers est
» faux; que ce fut toujours un ordre zélé pour la foi,
» charitable, juste, orthodoxe, & que, si j'ai eu la foi-
» blesse de parler différemment, à la sollicitation du
» pape & du roi, & pour suspendre les horribles tor-
» tures qu'on me faisoit souffrir, je m'en repens. Je
» vois, ajouta-t-il, que j'irrite nos bourreaux, & que
» le bûcher va s'allumer. Je me soumets à tous les tour-
» ments qu'on m'apprête, & reconnois, ô mon Dieu!
» qu'il n'en est point qui puisse expier l'offense que j'ai
» faite à mes freres, à la vérité & à la religion... Le lé-
» gat, extrêmement déconcerté, fit remener en prison
» le grand-maître & le frere du dauphin d'Auvergne,

Digitized by Google

» qui s'étoit auſſi rétracté. Le ſoir même, ils furent tous » les deux brûlés vifs, & à petit feu, dans l'endroit où » eſt aujourd'hui la ſtatue de Henri IV. Leur fermeté » ne ſe démentit point. Ils invoquoient Jeſus-Chriſt, » & le prioient de ſoutenir leur courage. Le peuple » conſterné, & fondant en larmes, ſe jetta ſur leurs cen- » dres, & les emporta comme de précieuſes reliques. » Les deux commandeurs, qui n'avoient pas eu la force » de ſe rétracter, furent traités avec douceur. Mézerai » rapporte que le grand-maître ajourna le pape à com- » paroître devant le tribunal de Dieu dans quarante » jours, & le roi dans un an. Si cet ajournement eſt » vrai, ce fut une prophétie que l'événement vérifia. » A l'égard des deux ſcélérats qui occaſionnerent toute » cette procédure, le premier périt dans une mauvaiſe » affaire; & l'autre, nommé *Noffodei*, fut pendu pour » quelques nouveaux crimes. »

Les Templiers furent auſſi pourſuivis en Italie, en Eſpagne & en Angleterre; mais avec moins de rigueur qu'en France. Enfin, dans un concile tenu à Vienne en 1311, leur ordre fut entiérement ſupprimé par le pape Clément V. Leurs biens furent unis à l'ordre de S. Jean de Jéruſalem, à l'exception de ceux des Templiers d'Aragon & de Portugal, qui furent donnés, les premiers à l'ordre de Calatrava, les ſeconds à l'ordre de Chriſt.

Les abominations que l'on imputoit aux Templiers ſont ſi atroces, qu'elles paroiſſent preſque au-deſſus de toute croyance. On diſoit qu'à leur réception dans l'ordre, ils étoient conduits dans une chambre obſcure, où on les faiſoit renier Jeſus-Chriſt, & cracher trois fois ſur le crucifix; qu'ils adoroient une tête de bois doré, qui avoit une grande barbe, & qu'on ne montroit qu'aux chapitres généraux. On ajoutoit « qu'en » Languedoc, trois commandeurs, mis à la torture, » avoient avoué qu'ils avoient aſſiſté à pluſieurs cha- » pitres provinciaux de l'ordre; que, dans un de ces » chapitres, tenu à Montpellier, & de nuit, ſuivant » l'uſage, on avoit expoſé une tête; qu'auſſi-tôt le » diable avoit apparu ſous la figure d'un chat; que ce » chat, tandis qu'on l'adoroit, avoit parlé & répondu

» avec

Digitized by Google

» avec bonté aux uns & aux autres ; qu'enſuite plu-» ſieurs démons avoient auſſi apparu ſous des formes » de femmes, » avec leſquelles les freres s'étoient unis indiſtinctement. Ce n'eſt-là que la moindre partie des infamies qu'on leur attribuoit : la pudeur nous oblige de taire le reſte. Si les Templiers étoient en effet coupables de pareilles horreurs, ils méritoient un traitement encore plus rigoureux ; mais l'irrégularité & la précipitation des procédures faites contr'eux, le deſir que l'on témoignoit de les trouver criminels, les rétractations de pluſieurs d'entr'eux, donnent lieu de ſoupçonner que la plûpart de ces imputations étoient fauſſes. Les Templiers menoient, il eſt vrai, une vie ſcandaleuſe & peu conforme à leur état. Enivrés de leur proſpérité & de leurs richeſſes, ils étaloient un luxe & un faſte plus odieux encore dans des religieux que dans tout autre. Ils étoient livrés à la volupté & à la molleſſe ; ils méritoient d'être réformés & ſupprimés, mais non d'être tourmentés avec tant d'acharnement & d'inhumanité. Leurs plus grands crimes furent leurs richeſſes, & leurs diſcours ſéditieux ſur la conduite de Philippe le Bel & ſur celle de ſes deux favoris, Enguerrand de Marigni, intendant des finances, & Etienne Barbette, prévôt de Paris & maître des monnoies.

TÉNEBRES. On appelle ainſi, chez les Catholiques, l'office qu'on chante le ſoir des Mercredi, Jeudi & Vendredi ſaints. Les premiers Chrétiens le diſoient la nuit, qu'ils paſſoient en prieres. On le chante aujourd'hui le ſoir, à peu-près à l'heure de vêpres ; & c'eſt de-là que cet office eſt appellé *ténebres.*

TERME : divinité des anciens payens. Ce n'étoit qu'une borne de pierre, ou ſeulement un pieu fiché en terre, & placé à l'extrémité des champs, pour marquer les limites des poſſeſſions de chaque citoyen. Le culte de ce dieu prétendu fut le fruit de la politique de Numa, qui, pour mettre un frein à l'avarice & à la cupidité, & prévenir les uſurpations, imagina une divinité qui préſidoit aux bornes des terres d'un chacun, & fit craindre aux Romains la vengeance cé-

Digitized by Google

leſte, s'ils vouloient empiéter ſur les biens d'autrui. On ne faiſoit au dieu Terme aucun ſacrifice ſanglant, comme étant un dieu de paix & de concorde; on lui offroit ſeulement du lait, des gâteaux, & les prémices des fruits de la terre. La voûte de ſes temples étoit toujours découverte à l'endroit où étoit ſa ſtatue. Les fêtes qu'on célébroit en l'honneur de ce dieu, vers la fin du mois de Février, s'appelloient *Terminales*.

TESTAMENT. (*l'ancien*) On appelle ainſi la partie de l'Ecriture ſainte qui traite de l'Hiſtoire des Juifs, de la loi que Dieu leur donna, & de l'alliance qu'il voulut contracter avec eux. Voici l'ordre des Livres que contient l'ancien Teſtament, ſelon la diviſion du Concile de Trente: la Geneſe, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Joſué, les Juges, Ruth; les quatre Livres des Rois, le premier & le ſecond Livre des Paralipomenes, le premier & le ſecond Livre d'Eſdras ou Néhemie; Tobie, Judith, Eſther, Job; les Pſeaumes, les Proverbes, l'Eccléſiaſte, le Cantique des Cantiques, la Sageſſe, l'Eccléſiaſtique, Iſaie, Jérémie & Baruch, Ezéchiel, Daniel, Oſée, Joël, Amos, Abdias, Nahum, Jonas, Michée, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie, le premier & le ſecond Livre des Macchabées.

Nouveau Teſtament. C'eſt la ſeconde partie des ſaintes Ecritures. On l'appelle Nouveau, pour le diſtinguer de l'Ancien, qui contient les Livres écrits avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt; au lieu que ceux du nouveau Teſtament ont été écrits depuis Jeſus-Chriſt. On le nomme *Teſtament*, parce qu'il rend témoignage de la nouvelle alliance que Jeſus-Chriſt a faite avec les hommes, figurée par celle que Dieu fit autrefois avec Abraham. Le nouveau Teſtament contient les quatre Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc, de S. Luc, & de S. Jean; les Actes des Apôtres, les Epîtres de ſaint Paul; les Epîtres canoniques de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jude, & le Livre de l'Apocalypſe de S. Jean.

THÉATINS: religieux ou clercs réguliers, ainſi nommés, de dom Jean-Pierre Caraffa, archevêque de Chieſi, au dioceſe de Naples, qui s'appelloit *Théaté*.

Digitized by Google

Ce prélat, qui fut fait pape sous le nom de Paul IV, fonda l'ordre des Théatins, en 1524, conjointement avec le B. Gaëtan de Tiene, Gentilhomme Vénitien. Les Théatins portent l'habit clérical, tel qu'il étoit en usage au temps de leur institution, & n'ont d'autre distinction bien remarquable que des bas blancs.

THÉOCRATIE, du grec Θεος, & κρατειν, *commander*. C'est le nom que donne Josephe au gouvernement du peuple Juif, pour le distinguer de tous les autres gouvernements. En effet, Dieu étoit le véritable chef de la nation Juive; &, quoiqu'elle ait été gouvernée successivement par des juges, par des rois & par des grands-prêtres, c'étoit toujours Dieu qui étoit le directeur de tous les événements importants, & toutes les loix émanoient particuliérement de son autorité. Les juges, les rois, les grands-prêtres n'étoient que ses lieutenants, qu'il choisissoit & déposoit à son gré; &, quoiqu'on en puisse dire autant de tous les peuples, cependant il gouvernoit le peuple Juif d'une maniere beaucoup plus sensible & plus particuliere.

THÉOLOGIE: science qui a pour objets Dieu, & les choses qu'il a révélées. La théologie naturelle est la connoissance que nous avons de Dieu, par les seules lumieres de la raison. La théologie surnaturelle a pour fondement la révélation. Cette derniere se divise en théologie positive, théologie morale, & théologie scholastique. La positive consiste dans la connoissance de l'Ecriture sainte, & des explications qu'en donnent les Peres & les conciles, sans le secours de l'argumentation. La morale s'exerce particuliérement à connoître les loix divines qui servent à régler les mœurs, & à faire une application juste de ces loix aux différentes actions de la vie; pour distinguer celles qui sont bonnes, ou mauvaises, ou indifférentes. Enfin la scholastique discute, par la voie des raisonnements, les dogmes de la foi, en établit la certitude, les soutient contre ceux qui les combattent, éclaircit les points douteux & contestés de la religion, & fournit des armes fort utiles contre les hérétiques.

THESMOPHORIES: fêtes que les Athéniens cé-

Digitized by Google

lébroient en l'honneur de Cérès, qui la premiere avoit donné des loix aux hommes, & leur avoit appris à cultiver la terre. Cette déeſſe les inſtitua elle-même, en mémoire des voyages qu'elle avoit faits pour chercher ſa fille enlevée par Pluton. Les parties principales de ces fêtes peuvent ſe réduire à trois: les préparations, les proceſſions, & l'autopſie. Les préparations avoient pour but la frugalité, la chaſteté, l'innocence. Pluſieurs jours avant la fête, on ſe purifioit de toutes ſes ſouillures; on s'abſtenoit de tous les plaiſirs des ſens, même légitimes, & l'on pratiquoit la plus parfaite ſobriété. Enſuite venoient les proceſſions. Pluſieurs vierges choiſies portoient ſur leurs têtes, d'Athenes à Eleuſis, des corbeilles ſacrées, où étoient enfermés un enfant, un ſerpent d'or, un van, des gâteaux, & pluſieurs autres ſymboles. D'autres portoient certains livres qui contenoient les cérémonies du culte ſecret de la déeſſe. Pendant la marche, des femmes Siciliennes couroient çà & là avec des flambeaux allumés, & appelloient à haute voix Proſerpine. Ce qui regarde la derniere partie de la fête, qui eſt l'autopſie, ou la vue claire des myſteres, eſt amplement détaillé à l'article MYSTERES. Pendant tout le temps que duroit cette fête, il étoit défendu aux maris d'uſer du droit de l'hymen. Le nom de *Theſmophories* eſt dérivé du grec θέσμος, qui ſignifie *loi*, & de φέρω, *je porte*, parce que Cérès étoit regardée comme la légiſlatrice des hommes.

THÉTIS: une des principales divinités de la mer, adorée chez les anciens payens. Les poëtes la ſuppoſent femme de l'Océan, & mere de Nérée & de Doris. Sa beauté inſpira de l'amour à Jupiter; mais ayant appris que les deſtinées avoient arrêté que le fils de Thétis s'éleveroit au-deſſus de ſon pere, il renonça au deſſein qu'il avoit formé d'épouſer cette nymphe, & lui donna Pélée pour époux, quoiqu'il ne fût qu'un ſimple mortel. Tous les dieux & toutes les déeſſes de l'olympe furent invités aux nôces de Thétis & de Pélée, à l'exception de la Diſcorde, qui, pour ſe venger de cet affront, jetta au milieu de la ſalle du feſtin une pomme d'or avec cette inſcription: « Qu'elle ſoit don-

Digitized by Google

» née à la plus belle. » Cette pomme fatale excita un grand différend entre les trois déesses Junon, Pallas & Vénus. Pâris le termina, en adjugeant la pomme à Vénus. Du mariage de Thétis avec Pélée, naquit ce fameux Achille, plus illustre en effet que son pere, & dont l'antiquité fabuleuse a tant vanté les exploits.

THÉVÉTAT *ou* THÉVATAT, frere de Sommona-Codom, jaloux de la sainteté éminente de son frere & des privileges glorieux qu'il avoit acquis, forma le projet de le faire périr. Ainsi le jaloux Caïn conjura autrefois la perte d'Abel. Mais Sommona-Codom fut plus heureux qu'Abel: il échappa à la fureur de son coupable frere. Ses bonnes œuvres furent ses principales armes; la charité sur-tout lui fut d'un grand secours: cependant, peut-être que cette vertu ni toutes les autres n'eussent pu lui procurer une victoire complette sur Thévatat, & sur plusieurs de ses ennemis qui s'étoient ligués avec son frere, si l'ange, gardienne de la terre, n'eût elle-même pris sa défense: elle ordonna aux ennemis de Sommona-Codom de lui rendre hommage comme à une divinité. Ses ordres furent méprisés; mais le châtiment suivit de près la désobéissance: elle ne fit que presser entre ses doigts sa chevelure mouillée; il en sortit aussi-tôt une mer immense, qui engloutit dans ses abymes Thévatat & tous ses alliés.

Les Siamois pensent que Thévatat est puni, dans les enfers, d'un supplice qui a du rapport avec celui de la croix. Comme la mere de ce Thévatat se nomme *Marie*, ces circonstances ont frappé les Siamois, lorsqu'ils les ont retrouvées dans Jesus-Christ, que les missionnaires leur annonçoient; ce qui leur a fait dire que Jesus-Christ n'étoit autre que Thévatat, frere de Sommona-Codom. M. de la Loubere a donné une Vie de Thévatat, où l'on trouve diverses circonstances différentes de celles que nous venons de rapporter, & plusieurs traits qui peuvent donner une connoissance plus étendue de ce personnage, aussi fameux dans la mythologie des Siamois, que Lucifer dans nos livres. On apprend, dans l'ouvrage de M. de la Loubere,

Digitized by Google

que Thévatat embraſſa la profeſſion de Talapoin, & même poſſéda le don des miracles, quoiqu'il ne ſoit jamais arrivé au ſouverain degré de la perfection. Plein de dépit de voir ſon frere Sommona-Codom le ſurpaſſer en ſainteté, il forma contre lui un puiſſant parti, dont Sommona-Codom triompha par ſa vertu. La méchanceté & la baſſe jalouſie de Thévatat étant devenues publiques, il devint l'objet du mépris de ſes partiſans même, qui l'abandonnerent tous. Couvert d'opprobre & accablé de miſere, Thévatat chercha les moyens de rentrer dans les bonnes graces de ſon frere; &, pour y réuſſir, affectant un grand zele pour la pénitence & pour les auſtérités, il propoſa à Sommona-Codom de preſcrire à ſes diſciples d'habiter dans les déſerts, de ne vivre que d'aumônes, de ſe vêtir de méchants haillons, & de ne manger ni viande ni poiſſon. Sommona-Codom, trop pénétrant & trop éclairé pour être la dupe de l'hypocriſie de ſon frere, lui répondit ſéchement qu'il n'obligeroit jamais perſonne à faire plus qu'il ne voudroit ou ne qu'il pourroit. Pluſieurs diſciples de Sommona-Codom, pleins d'une ferveur bouillante & mal réglée, & dont la jeuneſſe ſans expérience ne pouvoit pas démêler les ruſes de Thévatat, ſe laiſſerent ſéduire à ces belles apparences d'auſtérités, & quitterent le parti de Sommona-Codom pour s'attacher à celui de Thévatat; mais, dans la ſuite, un des diſciples de Sommona-Codom prêcha ſi vivement ces apoſtats, qu'il les ramena à la doctrine de leur premier maître.

Thévatat étant attaqué d'une maladie conſidérable, & ſentant ſa fin approcher, fit un nouvel effort pour ſe réconcilier avec ſon frere; mais il ne put y réuſſir. Sommona-Codom réſiſta toujours à ſes ſollicitations: il prédit cependant qu'il viendroit un jour auquel Thévatat ſeroit dieu, mais qu'il falloit qu'il expiât, pendant une longue ſuite de ſiécles, les crimes qu'il avoit commis. Thévatat, étant mort, fut précipité dans les enfers, & condamné à un ſupplice ſingulier. Une grande marmite de fer rouge lui ſert de bonnet, & lui couvre la tête; ſes pieds ſont au milieu d'un bra-

Digitized by Google

ſier ardent : il a le corps percé de deux broches de fer, dont l'une le traverſe en longueur, & l'autre en largeur, de maniere qu'elles forment une eſpece de croix, qui a donné lieu aux Siamois de le comparer, & même de le confondre avec Jeſus-Chriſt. Thévatat ſouffrira dans les enfers pendant un certain nombre d'années, au bout deſquelles il reviendra ſur la terre habiter différents corps, juſqu'à ce que tous ſes crimes ſoient entiérement expiés.

Après la Loubere, écoutons le P. Tachard. Il nous apprendra encore quelques traits nouveaux qui concernent Thévatat. Selon le rapport de ce Jéſuite, les Siamois penſent qu'avant que Thévatat eût déclaré la guerre à ſon frere, une ſeule religion réuniſſoit tous les hommes ; mais que, Thévatat ayant ſéduit pluſieurs peuples avec leurs rois, il ſe forma une nouvelle ſecte qu'ils penſent être celle des Chrétiens ; conſéquence qui ſuit néceſſairement de la comparaiſon qu'ils font de Thévatat avec Jeſus-Chriſt. Cette nouvelle ſecte fut ſujette, comme toutes les héréſies, à des obſcurités & à des diſputes qui firent éclorre ſept autres ſectes, qui, ſelon les Siamois, ſont les mêmes que ſuivent les Hollandois, les Anglois, & tous les autres peuples qui ſe ſont écartés des dogmes de l'Egliſe Romaine. Ce que l'on trouve de plus ſingulier dans le P. Tachard, c'eſt la deſcription du ſupplice de Thévatat dans les enfers. On y trouve que Thévatat eſt attaché à une croix avec de gros clous ; qu'il a ſur la tête une couronne d'épines, & qu'un grand nombre de plaies couvrent ſon corps. Sommona-Codom, ayant vu ſon frere ſouffrant dans les enfers, lui promit de le délivrer, s'il vouloit ſe ſoumettre à adorer trois choſes qu'il lui exprima, en ſe ſervant de trois paroles ſacrées, qui ſignifient Dieu, le Verbe de Dieu, l'imitateur de Dieu, & qui ſemblent avoir quelque rapport avec le myſtere de la Trinité. Thévatat adora les deux premieres choſes ; mais il refuſa conſtamment d'adorer la derniere : c'eſt pourquoi il reſta dans les enfers, & doit encore y reſter fort long-temps, en punition de ſon opiniâtreté.

Digitized by Google

THEUTAT *ou* THEUTATÈS. C'eſt ſous ce nom que les Gaulois adoroient particuliérement Mercure. Ils regardoient ce dieu comme le fondateur de leur nation, & faiſoient gloire de deſcendre de lui; c'eſt ce qu'exprime le nom de *Theutatès*, qui ſignifie Pere de ſon Peuple. C'eſt principalement en l'honneur de Theutatès que les Gaulois égorgeoient des victimes humaines, & pratiquoient ces ſacrifices barbares qui font frémir l'humanité.

THIARE. C'eſt un bonnet de figure conique, orné de trois couronnes, & embelli d'une grande quantité de pierreries, qui couvre la tête du pape dans les jours de cérémonie. Ce bonnet eſt d'une magnificence & d'une richeſſe qui n'a point de prix. Le pape Paul II eſt le premier qui ait commencé à orner de pierreries la thiare pontificale. Il n'y avoit autrefois qu'une ſeule couronne ſur la thiare des papes. Urbain V eſt le premier qui ait porté les trois couronnes; & c'eſt depuis lui que les Italiens donnent le nom de *trirègne* à la thiare des papes.

THIC-KA. C'eſt le nom que les Tonquinois donnent au *Xaca* des Japonois & au *Fo* des Chinois. Cette prétendue divinité, dont le culte s'eſt répandu dans la plus grande partie de l'Aſie, où elle eſt adorée ſous différents noms, fit au Tonquin une ſecte très-nombreuſe, qui eſt particuliérement ſuivie par le peuple. Ceux de cette ſecte penſent que les ames infidelles à Thic-ka ſeront tranſportées, au ſortir du corps, en dix lieux différents, où elles éprouveront, pendant un certain temps, de cruels ſupplices. Elles reviendront enſuite ſur la terre, où elles meneront une vie malheureuſe; &, lorſquelles ſortiront de ces nouveaux corps, elles retourneront encore dans les dix enfers; & ainſi, pendant toute l'éternité, elles paſſeront ſucceſſivement de la mort à l'enfer, & de l'enfer à la vie. Mais ceux qui auront accompli fidellement les préceptes de Thic-ka, après un certain nombre de tranſmigrations proportionnées à leur degré d'avancement dans la vertu, jouiront d'une félicité parfaite.

THOR *ou* THORON: divinité adorée autrefois dans

Digitized by Google

la Scandinavie & dans l'Allemagne, aujourd'hui encore par les Lapons. Les Celtes lui ont auſſi rendu des hommages, ſous le nom de *Taran* ou *Taranis*. Les Lapons ſont perſuadés que Thor regne avec un pouvoir ſouverain ſur les hommes & ſur les démons. Sa ſtatue eſt ordinairement faite de bois de bouleau, & du travail le plus groſſier. Ce n'eſt proprement qu'une groſſe bûche au bout de laquelle on a figuré une eſpece de tête. Un grand marteau, que l'on fait paſſer en travers de cette bûche, eſt l'inſtrument dont ſe ſert la divinité pour punir les hommes & les démons rebelles. Elle a un clou enfoncé dans la tête; & il y a un petit caillou attaché à ce clou. Chaque année, pendant l'automne, les Lapons fabriquent avec la même délicateſſe une nouvelle ſtatue du dieu Thor; & ils la conſacrent par le ſacrifice d'un renne dont le ſang & la graiſſe ſervent à frotter l'idole. Outre cette ſtatue de Thor, que les Lapons érigent tous les ans, ils ſont obligés, dit Schæffer, de lui en « ériger une autre, à » chaque fois qu'ils lui immolent un renne. Ils placent » toutes ces images les unes près des autres, ſur la ta- » ble qui eſt dans le lieu ſacré, derriere la cabane; » enſuite ils égorgent la victime, & lui font le ſacrifice. » La victime eſt d'ordinaire un renne mâle, qu'ils im- » molent en lui perçant le cœur avec la pointe d'un » couteau. On reçoit dans un vaiſſeau le ſang le plus » proche du cœur, & l'on en frotte Thoron à la tête, » au dos & ſur l'eſtomac; ou ils font avec ce même » ſang des lignes en forme de croix. Derriere Thoron, » les Lapons arrangent le bois & les os de la tête du » renne immolé, & devant lui une eſpece de boîte, » faite de bouleau, pleine de petits morceaux de chair » pris de toutes les parties du corps de ce renne, avec » de la graiſſe fondue par-deſſus. Le reſte des chairs » s'emploie aux uſages de la famille. »

THYRSE : javelot enveloppé de feuilles de vigne, que les anciens poëtes donnoient pour ſceptre à Bacchus, & que portoient auſſi les Bacchantes dans les fêtes de ce dieu.

TIERCE. C'eſt la ſeconde des petites heures du

Digitized by Google

bréviaire, qu'on appelle *canoniales*. Elle eſt ainſi nommée, parce qu'on la diſoit à la troiſieme heure, ſelon la maniere de compter des anciens, c'eſt-à-dire à neuf heures du matin, ſuivant notre uſage.

TIERS-ORDRE : pieuſe aſſociation de perſonnes ſéculieres & même mariées, qui ſe conforment, autant que leur état peut le permettre, à la fin, à l'eſprit & aux regles d'un certain ordre religieux, auquel elles s'aſſocient & ſous la direction duquel elles ſe mettent. Tel eſt le tiers-ordre de S. François, de S. Dominique, de S. Auguſtin, &c.

Il y a cependant des tiers-ordres qui ne ſont pas de ſimples aſſociations, mais des ordres religieux.

TIRINANXES *ou* TERUMWANSES ; prêtres de l'iſle de Ceylan, particuliérement conſacrés au ſervice de Buddu. Ils forment l'ordre le plus diſtingué du clergé de cette iſle ; & c'eſt parmi eux que l'on choiſit les ſupérieurs des autres prêtres. Le chef des Tirinanxes eſt le ſouverain pontife du pays ; & toutes les affaires qui ont rapport à la religion reſſortiſſent à ſon tribunal. Il tient en main une eſpece de ſceptre ou d'éventail, qui le diſtingue des autres ; & il eſt ordinairement décoré d'un ruban tiſſu d'or. Il n'y a que les gens recommandables par leur naiſſance, par leur ſçavoir & par leur mérite perſonnel, qui puiſſent être admis dans l'ordre des Tirinanxes. Ces prêtres ſont revêtus d'une caſaque jaune, qui forme pluſieurs plis autour des reins, & qu'ils attachent avec une ceinture de fil. Quoiqu'ils aient la tête raſée, ils ne ſe la couvrent jamais. Tout travail manuel leur eſt interdit. Ils ſont obligés de garder le célibat ; & ce ſeroit un crime pour eux de toucher ſeulement une femme du bout du doigt. Ils ne doivent faire qu'un bon repas par jour ; mais on leur permet une collation légere, qui conſiſte en quelques fruits & quelques légumes. L'uſage du vin leur eſt défendu ; mais ils peuvent manger de la viande, pourvu toutefois qu'ils ne participent, en aucune maniere, à la mort des animaux dont ils mangent la chair, ſoit en ordonnant, ſoit même en conſentant qu'on les tue. Leur état ne les engage pas irrévocablement. Ils peuvent, quand

Digitized by Google

ils le jugent à propos, rentrer dans l'ordre des laïques, & prendre une femme. Rien n'eſt plus ſimple que la cérémonie qu'ils obſervent pour ſe ſéculariſer. Ils jettent le froc, non pas aux orties, ſelon le proverbe populaire, mais dans la riviere. Ils ſe baignent enſuite le corps & la tête, ſans doute pour effacer le caractere ſacerdotal, &, ſans autre formalité, les voilà devenus ſéculiers. Le peuple a pour ces prêtres preſque autant de vénération que pour les dieux dont ils ſont les miniſtres. Ils ſe proſternent reſpectueuſement devant eux, lorſqu'ils paſſent; & ces prêtres ſuperbes, à l'exemple de leurs dieux, ne daignent pas répondre, par la plus légere inclination, aux honneurs qu'on leur rend. S'ils vont dans quelque maiſon, on leur préſente un ſiége couvert d'une natte & d'un linge blanc; uſage qui ne ſe pratique dans le pays que pour eux & pour le roi.

TLALOCH *ou* TESCALIPUCA: divinité adorée par les Mexicains. Ils la repréſentoient ſous une forme humaine; mais la pierre noire dont ſa ſtatue étoit faite, lui donnoit un air affreux & lugubre. Elle étoit aſſiſe, ayant des pendants d'oreille d'or & la poitrine couverte d'un gros bijou attaché à ſon cou par une chaîne d'or. Elle avoit la levre inférieure percée: on paſſoit dans l'ouverture un tuyau de cryſtal, long d'environ un demi-pied, & à l'extrémité duquel on attachoit quelquefois une plume verte ou bleue. Ses longs cheveux étoient treſſés avec un filet d'or. Au bout de la treſſe pendoit une oreille, ſymbole de l'attention avec laquelle le dieu écoutoit les prieres des dévots. D'une main il tenoit quatre fleches, de l'autre un miroir & un éventail fait de plumes de toutes ſortes de couleurs. Ces ornemens étoient ſymboliques, ainſi que pluſieurs autres dont l'idole étoit environnée. Quelquefois Teſcalipuca paroiſſoit armé d'un javelot qu'il s'apprêtoit à lancer, portant dans la main gauche un bouclier ſur lequel cinq pommes de pin étoient rangées en forme de croix. Autour de ces pommes, on voyoit s'élever quatre fleches. Les fonctions que l'on attribuoit à Teſcalipuca le rendoient infiniment redoutable. C'étoit lui qui puniſſoit les crimes, qui envoyoit tous les fléaux, la guerre,

Digitized by Google

la famine, la peſte. Il préſidoit auſſi à la pénitence; & c'étoit en ſon honneur qu'une troupe de fanatiques déchiroient cruellement leur corps.

On s'adreſſoit auſſi à ce dieu pour obtenir une heureuſe moiſſon; & c'étoit à force de ſang & de cruautés qu'on tâchoit de ſe le rendre favorable. Dès que les grains commençoient à percer le ſein de la terre, & à s'élever un peu, on immoloit à Tlaloch, ſur une colline, un garçon & une fille âgés de trois ans, & de condition libre. On ne leur arrachoit pas le cœur, comme aux priſonniers de guerre: on leur coupoit ſeulement la gorge; &, après les avoir enveloppés dans une robe neuve, on dépoſoit leurs corps dans un tombeau de pierre. Lorſque les grains avoient une certaine hauteur, on doubloit le nombre des victimes; mais elles étoient moins nobles. Quatre enfants eſclaves étoient immolés à Tlaloch, puis enſevelis dans une cave. Une famine affreuſe, qui avoit autrefois déſolé le pays, avoit donné lieu à ces barbares ſacrifices. Lorſque le temps de la moiſſon étoit venu, on imploroit encore la protection de Tlaloch par des offrandes de maïs que chacun avoit cueilli dans ſon champ. On préſentoit auſſi à ce dieu des coupes pleines d'une liqueur nommée *atolle*, faite avec du grain, & une gomme odoriférante appellée *copal*. On paroit ſa ſtatue de guirlandes de fleurs; & l'on faiſoit de grandes réjouiſſances.

Les Mexicains célébroient en ſon honneur, une fête ſolemnelle, le 19 de Mai, que l'on pourroit appeller *fête de l'expiation*. Dans ce jour, tous les pécheurs venoient dans ſon temple pleurer leurs péchés, & en demander le pardon. La veille de cette fête, les ſeigneurs les plus diſtingués du Mexique venoient en cérémonie apporter au prêtre de Teſcalipuca un habillement neuf, dont il devoit ſe ſervir le jour de la cérémonie. Dès le matin de la fête, toutes les portes du temple étoient ouvertes. Un prêtre faiſoit entendre le ſon du cor, en ſe tournant vers les quatre parties du monde, & ſembloit inviter les pécheurs à accourir des quatre coins de la terre; puis il ſe frottoit le viſage avec de la pouſſiere, accompagnant cette action d'humilité d'un re-

Digitized by Google

gard de componction qu'il portoit vers le ciel. Touchés de cet exemple, les assistants commençoient à se jetter la face contre terre, & à se meurtrir le visage, poussant des cris lamentables, détestant leurs péchés, & implorant la miséricorde de Tescalipuca, avec cette énergie que donne la crainte mélée d'un peu d'espérance. On faisoit ensuite une procession, qui avoit quelque rapport avec celles des pénitents d'Espagne & d'Italie. Plusieurs prêtres, le visage peint en noir & les cheveux tressés avec un cordon blanc, portoient autour du temple une espece de litiere dans laquelle étoit enfermée la statue de Tescalipuca. Devant la litiere, deux prêtres marchoient l'encensoir à la main, avec lequel ils encensoient souvent la sainte voiture. Les pénitents imitoient le mouvement de l'encensoir; &, lorsqu'il s'élevoit en l'air, ils élevoient aussi leurs bras vers le ciel. Lorsque l'encensoir retomboit, ils laissoient tomber leurs bras. Cet exercice, quoique fatiguant, étoit cependant moins rude que celui de quelques autres pénitents qui se flagelloient cruellement avec des cordes garnies d'épines. Les moins fervents & les plus raisonnables se contentoient de répandre des fleurs sur le chemin, en l'honneur du dieu. La procession étant finie, le dieu, ou plutôt son ministre, recueilloit les gages sensibles de la piété des dévots, c'est-à-dire les offrandes. Cette fête étoit terminée, comme toutes les autres fêtes payennes, par un grand festin où les convives étoient d'autant plus joyeux, qu'ils s'imaginoient avoir reçu le pardon de tous leurs péchés. Le dieu Tescalipuca étoit de la partie; mais, pour conserver toujours le *decorum*, il avoit son couvert à part. De jeunes Vestales, conduites par un vieux prêtre, apportoient les viandes sacrées sur la table du dieu. Pour son dessert, on le régaloit du sang d'un homme que l'on égorgeoit devant lui, & qui sans doute étoit regardé comme une victime d'expiation pour les péchés de tout le peuple.

TOÏA. C'est sous ce nom que les habitants de la Floride adorent le diable, c'est-à-dire l'auteur du mal. On assure que cet être, quel qu'il soit, tourmente beaucoup ses adorateurs, & que, pour satisfaire son incli-

Digitized by Google

nation malfaisante, il leur déchire quelquefois le corps de la maniere la plus cruelle. On soupçonne, avec assez de fondement, que le diable ne commet toutes ces violences, que par le ministere de ses prêtres qui sont intéressés à entretenir dans tous les cœurs la crainte du dieu Toïa, pour augmenter le nombre des offrandes destinées à l'appaiser.

Les Floridiens célébrent tous les ans, une fête solemnelle en l'honneur de Toïa. La veille, les femmes ont soin de décorer d'une maniere convenable la place destinée à la cérémonie, & de faire les préparatifs nécessaires. Le lendemain, tout le peuple s'y rend, précédé du Paraousti ou chef du canton. Les assistants forment un cercle, au milieu duquel trois Jouanas, ou prêtres, font des sauts & des contorsions ridicules, qu'ils accompagnent d'affreux hurlements. Ils se retirent ensuite, & s'enfoncent dans des bois sombres, sous prétexte de consulter le dieu Toïa. Pendant leur absence, le peuple ne cesse de crier & de hurler, particuliérement les femmes qui se distinguent toujours dans ces sortes de fêtes. Cruelles dans leur piété, elles déchirent avec des écailles de moule les bras de leurs filles, & font rejaillir leur sang en l'air, comme une offrande qu'elles présentent à Toïa, en prononçant son nom par trois fois. Deux jours se passent en cris & en hurlements, sans qu'aucun des assistants prenne la moindre nourriture. Enfin, le troisieme jour, on voit paroitre les Jouanas, qui rapportent la réponse du dieu, & recommencent leurs danses grotesques. La cérémonie se termine par un grand repas où chacun se dédommage d'un si long jeûne.

TOLÉRANCE. On appelle ainsi une condescendance pour les hérétiques, qui fait qu'on n'emploie pour les ramener que les voies de la douceur & de la persuasion, sans avoir recours à la persécution & à la violence; & qu'on les laisse jouir de tous les droits de la société civile, lorsqu'ils n'y excitent aucuns troubles. La conduite opposée se nomme *intolérance*.

La plûpart des Indiens sont persuadés que toute religion est bonne & peut conduire au bonheur, pourvu

Digitized by Google

qu'on en observe exactement les devoirs. Ils sont bien éloignés de vouloir asservir à leur culte & à leurs idées les autres peuples de la terre : au contraire, ils pensent qu'il est convenable que chacun ait ses dogmes & sa religion. Ils ajoutent foi fort aisément aux mysteres les plus incompréhensibles des religions étrangeres; mais ils n'en demeurent pas moins attachés à la leur.

TOMBEAU : lieu destiné à recevoir les corps des défunts, ou seulement leurs os ou leurs cendres. Les anciens les regardoient comme des lieux sacrés, & avoient en horreur ceux qui les profanoient, ou qui avoient la témérité d'y fouiller.

1. Les fameuses pyramides élevées par les rois d'Egypte, étoient destinées à leur servir de tombeaux. Les Egyptiens avoient plus de soin de leurs tombeaux que de leurs maisons : ils regardoient ces dernieres comme des hôtelleries ; mais ils pensoient que leurs tombeaux devoient être pour eux des demeures éternelles.

2. Les tombeaux des Romains étoient tous situés hors de la ville ; il n'y avoit qu'un petit nombre de citoyens, distingués par leur naissance, leur mérite & leurs services, qui pouvoient avoir leurs tombeaux dans l'enceinte de la ville. Ces lieux funebres étoient consacrés par de fréquents sacrifices, des libations de lait & de vin, & plusieurs autres cérémonies religieuses que l'on y pratiquoit pour appaiser & honorer les mânes des défunts.

3. Les Juifs, comme la plûpart des anciens peuples, regardoient comme le dernier des malheurs d'être privés de la sépulture. Ils n'oublioient ni soin ni dépense pour se procurer, après la mort, une demeure décente & honorable. Les sépulcres des rois de Juda étoient situés dans cette partie de Jérusalem où se trouvoit le temple. En général, les tombeaux des Juifs étoient taillés dans le roc : ils y avoient communément six coudées en longueur, quatre en largeur, & sept en hauteur. Tout autour, étoient de petites niches pour placer les corps morts. L'ouverture en étoit fermée d'une grande pierre, que l'on blanchissoit ordinairement, afin que les passants pussent la remarquer à une certaine distan-

Digitized by Google

ce. De-là vient que Jesus-Christ compare les Pharisiens à des sépulcres blanchis.

4. Arrian dit, en parlant des anciens Indiens : « Ils » ne dressent point de sépulcres aux morts, & croient » que la réputation des grands hommes leur tient lieu » de tombeau.

5. On voit dans la Courlande & dans la Livonie les tombeaux des anciens habitants de ces provinces, qui étoient payens. Ils sont ordinairement environnés d'un petit bocage. Les Chrétiens qui habitent aujourd'hui la Courlande & la Livonie, conservent encore un certain respect pour ces tombeaux, & ils y enterrent même leurs morts, lorsqu'ils le peuvent.

6. Les tombeaux des Chinois sont ordinairement situés sur des montagnes, à quelque distance des villes. Ils sont environnés de murailles, & l'on plante à l'entour des pins & des cyprès, qui deviennent des arbres sacrés. Les Grands & les Mandarins se distinguent par la magnificence de leurs tombeaux, dont la hauteur est communément de douze pieds, & le diametre de huit ou de dix. Vis-à-vis, on voit une grande table de marbre blanc; sur cette table on place une cassolette, deux vases & deux candélabres, qui sont pareillement de marbre. De chaque côté, sont rangées, dans des postures tristes & respectueuses, plusieurs figures d'hommes & d'animaux. On construit auprès de ces tombeaux des appartements où logent les parents du défunt pendant plusieurs mois après les funérailles. On achete très-cher le terrain des sépulcres, parce que ce sont les Bonzes qui ont droit de le vendre. Lorsqu'il plaît à ces imposteurs d'assurer qu'un tel terrain est heureux, ils le font monter à un prix exorbitant. On remarque qu'à la Chine ce sont les eunuques qui font les plus grandes dépenses, soit pour leurs cercueils, qui sont toujours faits d'un bois très-rare & très-précieux, soit pour leurs tombeaux, qui sont comme autant de palais. Les tombeaux des gens du commun ne consistent guere que dans un amas de chaume ou de terre, qu'ils élevent au-dessus du cercueil, en forme de pyramide, à la hauteur de cinq à six pieds.

7.

Digitized by Google

7. Les Mogols ont coutume de faire conſtruire pendant leur vie des tombeaux deſtinés à renfermer leurs cendres & celles de leurs parents : ils n'oublient rien pour égayer ces édifices funebres, & cherchent encore plus à les rendre agréables que magnifiques. Ils choiſiſſent un terrain aſſez vaſte, ſitué auprès de quelque étang ou de quelque réſervoir, afin d'avoir la commodité d'y pratiquer des fontaines. Ils environnent ce terrain de murs, y plantent des arbres fruitiers & des fleurs de toute eſpece. C'eſt là qu'ils font bâtir une petite moſquée auprès de laquelle eſt le tombeau, tantôt d'une forme ronde ou quarrée, quelquefois octogone ou hexagone. Il eſt couvert de coupoles de pierres, & ſoutenu ſur des piliers avec des arches d'un ouvrage très-ſolide.

8. Chez les Egyptiens modernes, chaque famille noble & aſſez riche a ſon tombeau entouré d'une belle muraille, & orné de pavillons & d'inſcriptions pompeuſes. On juge, dans ce pays, de la grandeur & de l'opulence des familles, par la magnificence de leurs tombeaux. Ils ſont ordinairement diviſés en trois appartements, dont l'un eſt pour les hommes, l'autre pour les femmes, & le troiſieme pour les domeſtiques de la famille.

9. Les anciens habitants des Canaries avoient une ſi grande vénération pour les tombeaux de leurs ancêtres, qu'un étranger qui auroit eu la hardieſſe d'aller les viſiter ſans qu'on le lui eût permis, auroit été puni de mort.

TOPILZIN. C'eſt le nom que portoit le grand-prêtre des Mexicains, dont l'autorité s'étendoit ſur tout ce qui concernoit la religion. Son habillement étoit conforme à ſa dignité : des plumes de différentes couleurs couronnoient ſa tête ; il portoit une mante d'écarlate, & avoit des pendants d'oreilles d'or, auxquels étoient attachées des émeraudes. Il avoit la levre inférieure percée, & portoit dans l'ouverture un tuyau bleu ; ornement ſingulier, mais reſpectable à la nation, qui en voyoit un pareil à la levre de Teſcalipuca, un de ſes principaux dieux.

Digitized by Google

TORANGA : l'un des Camis ou héros Japonois, qui, par leurs belles actions, ont mérité les honneurs divins. Du rang de simple chasseur, il s'éleva sur le trône par son mérite. Il acquit une gloire immortelle par la défaite d'un tyran barbare, qui exerçoit dans le Japon d'horribles cruautés, & qui étoit d'autant plus redoutable, qu'il avoit dans son parti huit rois puissants. Toranga est ordinairement représenté combattant contre ce tyran, qui a huit bras, par allusion aux huit rois de son parti. Toranga, qui n'est armé que d'une simple hache, triomphe de leurs efforts. Sous les pieds de cet illustre guerrier, on voit un horrible serpent. Le temple de Toranga est situé dans la province de Vacata. Il est distingué de tous les autres par quatre bœufs dorés qui sont placés aux quatre coins du toit. Une troupe de mendiants rode ordinairement autour de ce temple, & gagne sa vie à chanter les louanges de ce fameux guerrier.

TOSSITOKU : divinité Japonoise, laquelle est, dans le Japon, ce qu'étoit la Fortune chez les Grecs & chez les Romains. On la représente debout sur un rocher. Sa taille & sa figure n'annoncent rien d'heureux. Ce simulacre est hideux & difforme. Une longue barbe mal peignée lui descend jusques sur la poitrine. Il est enveloppé dans une robe extrêmement large, dont les manches sur-tout ont une étendue & une ampleur immenses. Il a dans la main un éventail. Les Japonois lui rendent de grands honneurs, particuliérement au commencement de l'année.

TOUPAN. Coréal nous apprend que les peuples du Bréſil honorent, sous ce nom, un certain esprit qui préside au tonnerre. Il ajoute que ces peuples sont saisis de la plus grande frayeur lorsqu'ils entendent tonner ; « & , quand on leur dit qu'il faut adorer Dieu, » qui est l'auteur du tonnerre : c'est chose étrange, ré» pondent-ils, que Dieu, qui est si bon, épouvante » les hommes par le tonnerre. »

TOUQUOA : divinité malfaisante que les Hottentots adorent. Ils la regardent comme le principe & la source de tous les maux... Ils sont persuadés qu'elle a

Digitized by Google

ſur-tout une chance particuliere contre leur nation, & ils ne manquent pas de lui attribuer tous les malheurs qui leur arrivent. Ce qui redouble leur crainte, c'eſt qu'ils ignorent quelles ſont les actions qui offenſent cette divinité bizarre; & que ſouvent il arrive qu'ils ont encouru ſa diſgrace, ſans même le ſçavoir. Dans cette incertitude, ils lui rendent de fréquents honneurs pour prévenir les effets de ſon reſſentiment. Ils lui immolent communément un bœuf, ou un mouton, dont ils mangent la chair, & dont la graiſſe leur ſert à ſe frotter le corps.

TOUSSAINTS: fête que l'Egliſe célebre le premier jour de Novembre, en l'honneur de tous les Saints *.

« Originairement c'étoit la dédicace de l'ancien Panthéon de Rome, appellé *la Rotonde*, qui fut converti en égliſe, ſous le titre de ſainte Marie-aux-Martyrs, par Boniface IV, le 13 de Mai, en 613. Grégoire III, en 731, fit bâtir une chapelle en l'honneur de tous les Saints, & inſtitua une fête & un office pour ce jour. Ce ne fut d'abord que pour la chapelle du pape; mais Grégoire IV, en 835, l'étendit dans toute l'Egliſe, ayant engagé Charlemagne à la faire célébrer dans ſon empire. Il lui donna le nom de *Fête de tous les Saints*, & la fixa au premier Novembre. Le concile de Selingeſtat, en l'onzieme ſiécle, lui donna une vigile qui fut reçue dans l'Egliſe; & Sixte IV, en 1480, lui établit une octave. On peut s'étonner qu'une fête, qui n'eſt que votive, ſoit devenue ſi ſolemnelle & avec octave.»

TOZI. Ce nom, qui ſignifie *grand'mere*, étoit donné par les Mexicains à une de leurs anciennes reines, qu'ils avoient diviniſée, & qui étoit comme leur Cybele. La maniere dont ils s'y prirent pour faire ſon apothéoſe, eſt des plus ſingulieres. Ils n'attendirent pas qu'une mort naturelle terminât ſa vie. Ils la tuerent, l'écorcherent enſuite, & couvrirent de ſa peau le corps d'un jeune homme. Ils ne pratiquerent cette étrange & barbare cérémonie, que par l'ordre exprès de Vitzliputzli; &

* *Liturgie ancienne & moderne.*

Digitized by Google

cette ſanglante apothéoſe eſt l'époque des ſacrifices barbares qu'ils commencerent à offrir à leurs dieux.

TRADITION. « C'eſt, dit M. Alletz, la parole » de Dieu, émanée ou de la bouche même de Jeſus-» Chriſt, ou recueillie par les apôtres inſpirés du Saint-» Eſprit, ou tranſmiſe de vive voix par les premiers » fideles à leurs ſucceſſeurs. Elle eſt comme conſignée » dans les conciles, dans les écrits des Peres, & dans » l'uniformité de croyance de toutes les égliſes. C'eſt » cette croyance des mêmes vérités, qui, comme une » chaîne non interrompue, remonte depuis nous juſ-» qu'aux apôtres, qui forme ce qu'on appelle la Tra-» dition. » Les dogmes de la foi & les regles des mœurs ſont l'objet de la Tradition. Avant que le nouveau Teſtament fût écrit, la Tradition étoit la ſeule regle de la foi.

On ne doit regarder comme tradition divine & apoſtolique, que ce qui a toujours été généralement enſeigné & pratiqué par toute l'Egliſe, ſans qu'on en ſçache le commencement. Tout ce qui ne porte pas ce caractere eſt de la tradition humaine.

TRANSFIGURATION : fête que l'Egliſe célebre, le 6 du mois d'Août, en mémoire des miracles que Jeſus-Chriſt opéra en préſence des apôtres Pierre, Jacques & Jean, lorſqu'il ſe transfigura ſur le Thabor, & ſe fit voir au milieu de Moyſe & d'Elie. Nous avons des ſermons de S. Léon ſur la Transfiguration; mais on ne voit pas qu'on en fit alors une fête ou un office. Dans les ſtatuts de Pierre Maurice, abbé de Clugny, au temps de S. Bernard, on trouve la transfiguration ordonnée comme une fête ſolemnelle. Pothon, moine de Pruſſe, qui vivoit au même temps, en parle comme d'une fête nouvellement inſtituée, & la traite d'innovation. Le pape Calixte III, en 1457, la rendit générale, & en fit faire un office propre. Jean Beleth rapporte que, de ſon temps, en ce jour, on diſoit la meſſe avec du vin nouveau que l'on preſſoit des grappes qui commençoient à mûrir. Cette fête eſt très-ſolemnelle en Orient.

TRANSSUBSTANTIATION, c'eſt-à-dire, Changement d'une ſubſtance en une autre. Les théologiens

Digitized by Google

ſe ſervent de ce terme pour déſigner le changement miraculeux qui ſe fait, par la conſécration, de la ſubſtance du pain & du vin en la ſubſtance du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt.

TRINITAIRES. On a donné ce nom à des hérétiques qui erroient ſur le myſtere de la ſainte Trinité.

Trinitaires : religieux d'un ordre fondé ſous les auſpices de la Trinité, pour la rédemption des Chrétiens captifs chez les infideles. *Voyez* MATHURINS.

TRINITÉ : myſtere fondamental de la Religion Chrétienne, qui nous enſeigne qu'il y a un ſeul Dieu en trois Perſonnes, Pere, Fils, & Saint-Eſprit, qui n'ont qu'une même nature divine. Ce n'eſt pas de notre ſujet de nous étendre ſur ce myſtere profond & impénétrable, qu'il faut croire humblement, & ſur lequel toutes les recherches ſimplement curieuſes qu'on a voulu faire ont été des erreurs. Ce myſtere eſt prouvé par les ſaintes Ecritures & par la Tradition.

TRITHÉITES : hérétiques du ſixieme ſiécle. L'auteur de cette héréſie fut un grammairien, nommé *Jean*, & ſurnommé *Philoponos* ou *laborieux*. Il objectoit un jour aux Catholiques qu'en admettant deux natures en Jeſus-Chriſt, il falloit qu'ils admiſſent deux hypoſtaſes ou deux perſonnes. On lui répondit que la nature & l'hypoſtaſe étoient différentes ; autrement, qu'y ayant trois hypoſtaſes dans la Trinité, il y auroit auſſi trois natures. Il avoua la conſéquence, & reconnut dans la Trinité trois natures particulieres, outre la commune. Ainſi il admettoit trois dieux, dont ſes ſectateurs furent nommés *Trithéites*. Il nioit auſſi que les ames puſſent reſſuſciter un jour avec les mêmes corps.

TRITON : demi-dieu marin, que les anciens payens honoroient comme le principal officier & le trompette de Neptune, dieu de la mer. Ils lui attribuoient l'emploi de calmer les flots & de faire ceſſer la tempête. On le repréſentoit avec la partie ſupérieure d'un homme, & la partie inférieure d'un poiſſon, qui ſe terminoit par une queue de dauphin. Il portoit en main une conque qui lui ſervoit de trompette. Les poëtes ont imaginé pluſieurs Tritons qui traînoient le char de

Digitized by Google

Neptune & d'Amphitrite, & ſervoient d'officiers & de trompettes aux principales divinités de la mer.

TROPHONIUS, fils d'un roi de Thebes, ou d'Orchomene, ſelon le ſentiment de pluſieurs, &, ſelon les poëtes, fils d'Apollon, ſe rendit célebre, pendant ſa vie, par pluſieurs temples qu'il bâtit en l'honneur des dieux, & particuliérement d'Apollon, ſon prétendu pere. Il fit ces ouvrages conjointement avec ſon frere Agamede, architecte fameux. Entre les divers édifices que les deux freres éleverent, on diſtinguoit le temple de Neptune à Mantinée, & celui d'Apollon à Delphes.

On rapporte qu'après ce dernier ouvrage, les deux freres ayant demandé à Apollon la récompenſe de leurs travaux, le dieu leur répondit que, dans huit jours, ils ſeroient ſatisfaits; qu'ils euſſent cependant à ſe réjouir & à faire bonne chere. Ils ſuivirent cet avis; mais, au bout du terme, ils moururent. Quelques auteurs racontent différemment leur mort: ils diſent que le roi Hyrcus, les ayant employés pour lui bâtir un fort propre à renfermer ſes tréſors à Lébadie, ville de Béotie, les fit ſecrettement mourir tous deux, après qu'ils eurent achevé l'ouvrage, de peur qu'ils ne découvriſſent le lieu où il mettoit ſes richeſſes, ou qu'ils ne les enlevaſſent eux-mêmes: il fit enſuite courir le bruit que la terre s'étoit entr'ouverte ſous leurs pas, & les avoit engloutis tout vivants. Pluſieurs années après, les Béotiens, étant affligés d'une grande ſéchereſſe, conſulterent Apollon, qui leur répondit qu'il falloit avoir recours à Trophonius, dont le tombeau étoit à Lébadie. On chercha ce tombeau, qui avoit toujours été ignoré. Des députés s'y rendirent en cérémonie, & y apprirent les moyens de faire ceſſer la ſéchereſſe. Les Béotiens, pénétrés de reconnoiſſance, firent conſtruire au même endroit un temple en l'honneur de Trophonius. Praxitele fit ſa ſtatue. Trophonius commença d'être révéré comme un dieu; & ſes oracles devinrent preſque auſſi célebres que ceux de Delphes. Voici comment parle Pauſanias de cet oracle de Trophonius, au neuvieme livre de ſon Voyage de la

Digitized by Google

Grece, où il décrit les monuments de la Béotie. « Pour » ce qui regarde l'oracle de Trophonius, dit cet au- » teur, voici les cérémonies que l'on observe pour le » consulter. Il faut que le consultant fasse d'abord une » retraite d'un certain nombre de jours, dans une pe- » tite chapelle dédiée au bon Génie & à la bonne For- » tune. Là, il pratique diverses sortes d'expiations; » s'abstient d'eaux chaudes; se lave souvent dans le » fleuve Hercinas, & ne vit que des chairs des victi- » mes. Il offre de fréquents sacrifices à Trophonius & » à ses enfants, à Apollon, à Saturne, à Jupiter, sur- » nommé Roi; à Junon Plénioque, c'est-à-dire, con- » ductrice de chariots, & enfin à une certaine Cérès » Européenne, nourrice de Trophonius, à ce qu'on » prétend. L'aruspice est présent, & observe les en- » trailles des victimes. Il juge par-là si Trophonius » est disposé à écouter favorablement le consultant. » Cependant, de toutes les victimes qu'on immole à » Trophonius, il n'y a qu'un certain bélier, qu'il sa- » crifie la nuit même qu'il doit descendre dans l'antre » de Trophonius, qui fasse connoître clairement la vo- » lonté du dieu. Les autres victimes ne sont point dé- » cisives; &, quand leurs entrailles seroient toutes » favorables, on n'en pourroit tirer aucun bon au- » gure, si celles du bélier ne l'étoient pas. Lorsqu'il » arrive que toutes les victimes s'accordent à présager » un bon succès, le consultant est conduit la nuit par » des prêtres, sur le bord du fleuve Hercinas. Là, » deux enfants de treize ans lui frottent tout le corps » d'huile, & le baignent dans l'eau du fleuve. On le » mene ensuite à la source de ce même fleuve, où on » lui fait boire de l'eau d'une fontaine appellée *Léthé*, » qui a la vertu de lui faire oublier tout ce qu'il ça- » voit auparavant; puis d'une autre fontaine nommée » *Mnémosine*, qui a la propriété de lui faire retenir tout » ce qu'il verra dans l'antre; après quoi, on lui mon- » tre une statue qu'on prétend avoir été faite par Dé- » dale, & que les prêtres ne font voir qu'à ceux qui » sont sur le point de consulter l'oracle. Le consultant, » après avoir regardé avec dévotion ce simulacre, s'a-

Digitized by Google

» vance vers le lieu de l'oracle, revêtu d'une tunique
» de lin, ceint de bandelettes, ayant à ſes pieds des
» ſouliers communs, & à la façon du peuple. L'ora-
» cle eſt ſitué ſur une montagne, derriere un bois. Au
» milieu d'une enceinte de marbre blanc, qui s'éleve à
» la hauteur de deux coudées, & dont le pourtour eſt
» orné d'obéliſques d'airain, il y a une caverne qui n'a
» pas été creuſée par la nature, mais par l'art, & avec
» de certaines proportions. Elle a la forme d'un four:
» ſa largeur eſt d'environ quatre coudées; elle en a
» huit de profondeur. On n'y deſcend point par des
» degrés, mais par le moyen d'une petite échelle.
» Lorſqu'on eſt deſcendu, on trouve au fond une ou-
» verture fort étroite, qui conduit à une autre caverne.
» Le conſultant ſe couche à terre, tenant en main des
» gâteaux faits avec du miel. Il paſſe ſes pieds par
» cette ouverture; & auſſi-tôt il ſe ſent emporté dans
» l'autre caverne par une force ſecrette. Etant ainſi en-
» tré dans le ſanctuaire de Trophonius, l'avenir lui eſt
» dévoilé, tantôt par le moyen d'un ſonge, tantôt
» par le ſecours d'une voix qui ſe fait entendre; puis
» il s'en retourne par la même ouverture, comme il
» y étoit entré, c'eſt-à-dire, les pieds les premiers.
» On dit que, de tous ceux qui ſont entrés dans l'an-
» tre de Trophonius, il n'y a qu'un ſeul homme qui
» n'en ſoit point ſorti: c'étoit un eſpion du roi Démé-
» trius, qui venoit examiner s'il n'y avoit point quel-
» que choſe à piller dans le temple de Trophonius. Le
» cadavre de ce malheureux fut jetté dehors par une
» autre ouverture que celle de l'antre ſacré. Le con-
» ſultant n'eſt pas plutôt ſorti de la caverne, que les
» prêtres le font aſſeoir ſur un trône qu'on appelle de
» *Mnémoſine*; puis ils lui demandent ce qu'il a vu ou
» entendu. Ils le tranſportent enſuite dans cette même
» chapelle du bon Génie & de la Fortune, où il a d'a-
» bord demeuré. Là, il reſte, pendant quelque temps,
» immobile de frayeur & d'étonnement, ne connoiſ-
» ſant ni lui-même ni les autres: enfin ſes eſprits lui re-
» viennent peu-à-peu; & il commence à reprendre ſa
» ſituation naturelle. Je n'en parle pas par ouï-dire;

Digitized by Google

» j'ai vu ce que j'avance, &, qui plus eſt, je l'ai éprouvé » moi-même, étant allé, comme les autres, conſulter » l'oracle de Trophonius. »

TSCHECTÉAS : ſecte de Bramines ainſi nommés, parce qu'ils honorent particuliérement un dieu nommé *Tſchecti*, qu'ils regardent comme bien ſupérieur à Brama, à Viſtnou & à Ixora. Ils ont encore cela de particulier, qu'ils n'ajoutent point foi à tout ce qui eſt rapporté dans le livre de la loi appellé *Védam*, & ne reconnoiſſent point d'autre preuve ni d'autre autorité que leur ſens. Cette ſecte, qui choque trop ouvertement les opinions reçues, eſt peu conſidérable & peu accréditée.

TURLUPINS : hérétiques du quatorzieme ſiécle, qui faiſoient trophée des actions les plus honteuſes. Ils pouſſoient l'impudence juſqu'à ſe montrer nus dans les rues, & juſqu'à commettre en public les plus grandes infamies. Ils enſeignoient que, quand l'homme étoit arrivé à un certain état de perfection, il pouvoit s'abandonner, ſans crainte comme ſans péché, à ſes paſſions déréglées, ſatisfaire ſes plus ſales deſirs. Des extravagances auſſi révoltantes, une morale auſſi groſſiere, ne leur auroient pas attiré grand nombre de ſectateurs, s'ils n'avoient pas ſçu en tempérer l'impudence par de grands airs de ſpiritualité & de dévotion, qu'ils affectoient pour mieux s'inſinuer dans les eſprits, & faire tomber les femmes, comme dit Gerſon, dans le piége de leurs deſirs impudiques. Le bras eccléſiaſtique & le bras ſéculier s'armerent contre cette ſecte déteſtable ; l'on prit tous les ſoins poſſibles pour l'exterminer : il n'y avoit pas moins que la peine du feu pour quiconque étoit convaincu d'être Turlupin. En quantité d'endroits, on en brûla publiquement ; & l'on jettoit avec eux dans les flammes, leurs livres, leurs habits, & tout ce qu'on ſçavoit leur appartenir. Ils ſe multiplierent beaucoup en Savoie & en Dauphiné. On prétend qu'ils ne furent nommés *Turlupins*, que parce qu'ils ſe retiroient ſouvent dans des lieux écartés, habités par des loups.

Digitized by Google

TYRE : ſorte d'inſtrument dont les Lapons ſe ſervent pour leurs opérations magiques. Schæffer nous en fournira la deſcription. « Cette tyre n'eſt autre » choſe qu'une boule ronde, de la groſſeur d'une noix, » ou d'une petite pomme, faite du plus tendre du- » vet . . . de quelque animal . . . polie par-tout, & ſi » légere, qu'elle ſemble creuſe. Elle eſt d'une cou- » leur mêlée de jaune, de verd, & de gris qui tire un » peu plus ſur le jaune. . . . On aſſure que les Lapons » vendent cette tyre ; qu'elle eſt . . . comme animée . . . » & qu'elle a du mouvement ; en telle ſorte que ce- » lui qui l'a achetée la peut envoyer ſur qui il lui plaît. . . . » Cette tyre va comme un tourbillon : s'il ſe rencon- » tre en ſon chemin quelque choſe d'animé, cette choſe » reçoit le mal qui étoit préparé pour un autre. »

Digitized by Google

[U N I]

UBIQUISTES *ou* UBIQUIAIRES, du latin *ubique*, par-tout. C'eſt le nom d'une ſecte particuliere de Luthériens qui ſoutiennent que le corps de Jeſus-Chriſt eſt par-tout où ſe trouve la divinité. Jean de Weſtphalie, miniſtre de Hambourg, inventa cette héréſie en 1552, & fut réfuté par Mélanchton; mais les raiſons de ce ſçavant homme n'empêcherent pas que la doctrine de l'Ubiquité ne fît de grands progrès.

ULÉMA: nom générique, par lequel on déſigne en Turquie le corps des miniſtres de la religion. Cette eſpece d'hiérarchie, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte, tient beaucoup plus au gouvernement politique qu'à la religion, qui n'a preſque ni rits ni cérémonies extérieures. Le Mupthi, qui repréſente Mahomet, eſt le chef de l'Uléma. Sa juriſdiction s'étend par tout l'Empire pour ce qui regarde la religion & la juriſprudence. Il a ſous lui deux Cadileskers, dont l'un eſt le chef de la juſtice en Aſie, & l'autre l'eſt en Europe. Après eux ſont les Mollahs, qu'on pourroit comparer à nos métropolitains; les Cadis, qui ſont comme nos évêques; les Emaüms, dont les fonctions ont de la reſſemblance avec celles de nos curés; & les Imans, qui ſont comme nos ſimples prêtres. Il y a cette différence pourtant, que ces mêmes miniſtres de la religion Muſulmane en Turquie compoſent auſſi toute la magiſtrature; & que leur juriſdiction ſpirituelle eſt fort peu de choſe en comparaiſon de celle qu'ils exercent à titre de juges & de magiſtrats.

UNITAIRES. C'eſt le nom que prennent aujourd'hui les nouveaux Anti-Trinitaires, parce qu'ils font profeſſion de conſerver la gloire de la divinité au grand, ſeul, unique & ſouverain Dieu, Pere de N. S. Jeſus-Chriſt.

UNITÉ DE L'EGLISE. C'eſt le premier des quatre

Digitized by Google

caracteres qui distinguent la véritable Eglise des autres sociétés. L'unité de l'Eglise est appuyée sur trois fondements ; l'unité de foi, l'unité des sacrements, l'unité des pasteurs. Afin de conserver cette unité entre toutes les églises, l'Ecriture, expliquée par la tradition, nous apprend que Jesus-Christ a choisi un chef des évêques dont le siége est comme le centre de l'unité. Ce chef est S. Pierre, auquel ont succédé les pontifes de Rome.

URIM & THUMMIM, qui signifient *Lumiere* & *Perfection*. Les Juifs entendoient par ces mots la maniere dont le souverain pontife consultoit Dieu, & l'oracle que Dieu rendoit. Le pontife, revêtu de ses ornements, entroit dans le lieu saint ; &, tournant le visage vers le saint des saints, il interrogeoit humblement l'Eternel sur ce qu'on avoit besoin de sçavoir. C'étoit toujours dans des occasions de la derniere importance que se pratiquoit cette cérémonie. On ignore par quelle voie Dieu rendoit l'oracle ; les uns disent que si la réponse étoit favorable, les pierres précieuses, dont le pectoral du pontife étoit orné, recevoient un nouvel éclat ; mais qu'elles s'obscurcissoient, si la réponse étoit fâcheuse. Pour bien entendre ce dont il s'agit, il faut sçavoir que le pontife avoit sur sa poitrine un ornement enrichi de douze pierres précieuses, sur chacune desquelles étoit gravé le nom d'une tribu d'Israël. Il y en a qui prétendent que l'oracle étoit rendu par le moyen de ces lettres gravées sur les pierres du pectoral, quelques unes de ces lettres sortant un peu plus en dehors que les autres, & formant des mots que le grand-prêtre avoit le talent de lire, parce qu'en ces occasions il étoit inspiré. C'est l'opinion de presque tous les rabbins. D'autres enfin soutiennent que Dieu répondoit, par des sons articulés, du fond du propitiatoire où les chérubins couvroient l'arche, endroit auquel on donnoit le nom d'oracle. Ce sentiment paroit être le plus vraisemblable. Tous les Juifs conviennent que l'Urim ne subsista pas plus longtemps que le tabernacle ; & l'on ne trouve aucun exemple que Dieu ait été consulté par l'Urim, depuis la construction du temple de Salomon. L'ordre que Dieu

Digitized by Google

donna à Moyſe d'attacher l'Urim & le Thummim ſur le pectoral du ſouverain pontife, a donné occaſion à pluſieurs ſçavants de rechercher quelle pouvoit être la forme de cet Urim, que l'Ecriture n'indique pas. Quelques anciens ont penſé qu'il y avoit dans le pectoral une treizieme pierre dont le luſtre extraordinaire, & ſupérieur à celui de toutes les autres pierres, marquoit au pontife la réponſe de Dieu. Un ancien pere a penſé que ces deux mots *Urim* & *Thummim* étoient brodés ſur le pectoral, ou gravés ſur une lame d'or qui y étoit attachée. Hottinger croit que l'ordre donné à Moyſe d'attacher au pectoral l'Urim & le Thummim, ſignifioit ſeulement qu'il devoit choiſir les pierres les plus parfaites, & les faire polir avec le plus grand ſoin pour en orner le pectoral. Enfin le ſçavant Prideaux croit qu'il faut prendre ces deux mots dans un ſens allégorique, & qu'ils expriment ſeulement la clarté & la certitude de l'oracle, communiqué au pectoral par une vertu particuliere de Dieu. Le lecteur pardonnera cette petite diſcuſſion, en faveur d'un point auſſi intéreſſant que celui de l'oracle de l'Urim.

URNE D'AMORGOS. On voit à Amorgos, une des iſles de l'Archipel, une urne merveilleuſe, ſituée auprès d'une chapelle de S. George, qui, par un prodige ſurprenant, paroît ſe remplir & ſe vuider d'elle-même pluſieurs fois dans la journée. Cette urne eſt devenue preſqu'auſſi célebre que l'ancien oracle de Delphes. On accourt de tous les pays voiſins pour la conſulter. Si, lorſqu'on arrive, elle ſe trouve pleine, c'eſt un très heureux préſage; mais ſi elle eſt vuide, ou bien ſi l'eau eſt baſſe, c'eſt un augure des plus fâcheux. On n'a pas de peine à reconnoître quelque machine ſecrette des prêtres Grecs, dans la maniere miraculeuſe dont cette urne ſe remplit & ſe vuide.

URSULINES : religieuſes qui ſuivent la regle de S. Auguſtin, & qui ſe chargent de l'inſtruction des jeunes filles.

USURE. On lit dans le Deutéronome, *chapitre 23, verſet 20* : « Tu prendras uſure de l'étranger, mais de

Digitized by Google

» ton frere tu n'en prendras point. » L'Ecriture, ſous le nom d'étranger, comprend particuliérement les ſept peuples que Dieu avoit commandé aux Juifs de paſſer au fil de l'épée, les Hétéens, les Amorrhéens, les Jébuſéens, &c. Mais la plûpart des Juifs modernes, ne connoiſſant pas de moyen plus honnête pour ſubſiſter que l'uſure, ont étendu le paſſage de l'Ecriture à tous les peuples parmi leſquels ils habitent: ils prétendent qu'ils peuvent à juſte titre les regarder comme des étrangers, puiſqu'ils n'en ſont pas traités comme des freres; & conſéquemment ils penſent accomplir la loi en leur prêtant à gros intérêt.

Digitized by Google

[V A C]

VACHE. Cet animal eſt ſi reſpecté des Indiens Gentils, qu'ils le mettent même avant leurs Bramines ou prêtres. La vénération pour les vaches eſt la premiere choſe que l'on preſcrit à ceux qui ſont faits Naïres ou nobles. Le roi, en donnant le baiſer de cérémonie aux nouveaux gentilshommes, leur dit ordinairement : « Aimez les vaches & les Bramines. »

Le reſpect qu'ils ont pour les vaches leur fait croire que tout ce qui paſſe par le corps de cet animal a une vertu ſanctifiante, & même médicinale. Les Bramines, qui, dans les Indes, exercent aſſez communément la médecine, donnent du riz en gouſſe à manger aux vaches; puis ils en cherchent les grains tout entiers qui ſe trouvent dans leurs excréments, & font avaler ces grains aux malades, après les avoir fait ſécher; perſuadés qu'ils ſont propres, non-ſeulement à guérir le corps, mais encore à purifier l'ame.

Ils ont une vénération ſinguliere pour les cendres de bouze de vache; ils les regardent comme très-propres à purifier de tous les péchés. Chaque matin, ils s'en frottent le front, la poitrine, & les deux épaules. On met ſur les autels des dieux de ces cendres ſacrées. Lorſqu'elles ont été ainſi offertes, elles acquierent un nouveau degré de vertu; & les Joguis les vendent fort cher aux dévots. Les ſouverains de l'Indoſtan ont à leur cour des officiers qui n'ont point d'autre fonction que de préſenter, le matin, à ceux qui viennent ſaluer le prince, une certaine quantité de ces merveilleuſes cendres détrempées dans un peu d'eau. Le courtiſan trempe le bout du doigt dans ce mortier, & ſe fait, ſur différentes parties du corps, une onction qu'il regarde comme très-ſalutaire. Les Joguis ſe font gloire de paroître toujours couverts de ces cendres. Ils en ont dans leurs cheveux, ſur le viſage, & par-tout le corps; ce qui leur donne un air ſale & dégoûtant.

VACUNE : divinité champêtre, honorée autrefois

Digitized by Google

chez les anciens Romains. Elle préſidoit au repos de la campagne : c'eſt pourquoi elle étoit appellée *Vacuna*, du latin *vaco*, je ſuis de loiſir.

VAICUNDAN. C'eſt le nom que donnent les Indiens au ſecond de leurs cinq paradis. Viſtnou préſide dans ce lieu de délices, monté ſur l'oiſeau Garronda. Tous ceux qui, pendant la vie, ont été particuliérement dévots à ce dieu, vont après la mort dans le Vacundan ; &, pour prix de leurs bonnes œuvres, ils ſont transformés dans la propre ſubſtance de Viſtnou.

VAICARANI : fleuve de feu que les ames doivent d'abord traverſer, avant d'arriver aux enfers, ſelon la doctrine des Indiens. Le paſſage de ce fleuve eſt terrible & douloureux. C'eſt une invention ſubtile des Bramines, pour attirer les aumônes des fideles ; car ils leur perſuadent que, ſi un malade tient en main la queue d'une vache, & qu'il faſſe préſent de cet animal au Bramine qui l'aſſiſte, avec une ſomme d'argent, il paſſera ſans danger le fleuve Vaicarani, parce que cette même vache, qu'il aura donnée au Bramine, ſe préſentera à lui ſur le bord du fleuve ; il prendra ſa queue, & fera le trajet par ce moyen ſans aucun riſque.

VALENTINIENS : hérétiques du deuxieme ſiécle. Valentin, leur chef, ne s'étoit révolté contre l'Egliſe, que pour s'être vu fruſtré d'un évêché auquel il prétendoit. Il quitta la foi orthodoxe, qu'il avoit lui-même prêchée à Rome & en Egypte, dont on l'a cru natif, pour donner dans les erreurs les plus extravagantes. Il admettoit juſqu'à trente-deux divinités, produites deux par deux, les unes des autres. Il les nomme *Æons*, abuſant d'un terme grec, ſouvent répété dans l'Ecriture, qui ſignifie *ſiécles*. Ces divinités n'étoient, pour la plûpart, que des attributs de l'Etre ſuprême, qu'il perſonnifioit, & à qui il donnoit l'un ou l'autre ſexe, ſelon leur différente terminaiſon maſculine ou féminine. Chacun des dieux mâles avoit ſa femme, & avoit procréé un autre couple. Selon lui, le monde matériel, & tout ce qu'il renferme, devoit ſon exiſtence à un être groſſier, ſon créateur, & qui n'étoit pas dieu. Il avouoit que Jeſus-Chriſt étoit venu ſur la terre pour ſauver

Digitized by Google

ſauver les hommes ſpirituels ; mais il nioit qu'il eût réellement ſouffert : je dis les hommes ſpirituels, car il en diſtinguoit de deux ſortes, les ſpirituels & les charnels : ſans doute qu'il entendoit, par cette diſtinction, admettre différents genres de prédeſtinés. Il diſoit des charnels que, quelque choſe qu'ils fiſſent, ils ne pourroient jamais ſe ſauver ; & des ſpirituels, qu'en vain lutteroient-ils, pour ainſi dire, contre leur propre ſalut, en s'abandonnant, même à deſſein, aux actions les plus honteuſes, jamais ils ne pourroient ſe perdre ; qu'il en étoit d'eux comme de l'or, que la boue ne ſçauroit gâter. Sa morale n'étoit gueres moins impie & moins ridicule que ſa croyance : « Rendez, diſoit-il » à ſes ſectateurs, à la chair ce qui appartient à la chair, » & à l'eſprit ce qui appartient à l'eſprit. » Auſſi furent-ils très-diſſolus dans leurs mœurs. Ils regardoient comme des extravagants les Chrétiens qui couroient au martyre. Ils ſoutenoient qu'ils ne pouvoient être agréables à Dieu, qui étoit ſans doute bien éloigné de vouloir le ſang des hommes, lui qui refuſe le ſang des boucs & des taureaux. La ſecte des Valentiniens ſe diviſa, dans la ſuite, en pluſieurs autres ſectes, toutes auſſi ridicules.

VALÉSIENS : hérétiques ainſi nommés, parce qu'ils avoient pour chef un certain Valéſius. On leur donna auſſi le nom d'*Eunuques*, parce qu'en effet ils ſe mutiloient, & enſeignoient que, ſans cette opération, il étoit impoſſible de faire ſon ſalut. Voici quelle fut l'origine de cette ſecte extravagante. Le célebre Origene tenoit une école, & avoit, parmi ſes diſciples, de jeunes filles. Des gens mal intentionnés en prirent occaſion d'attaquer ſes mœurs & de noircir ſa réputation. Origene fut ſi ſenſiblement piqué de cet affront fait à ſon honneur, que, pour fermer la bouche aux calomniateurs, il ſe mit dans un état à ne jamais exciter de pareils ſoupçons. Pluſieurs blâmerent cette action, comme l'effet d'un zele indiſcret : d'autres la regarderent comme l'héroïſme de la vertu. Le patriarche de Jéruſalem, admirateur du mérite d'Origene, ne jugea pas que l'état où il s'étoit réduit fût une raiſon ſuffiſante pour l'exclure

Digitized by Google

du sacerdoce, & le consacra prêtre. Parmi les admirateurs de l'action d'Origene, Valésius fut un des plus ardents. Cet homme, à qui son tempérament tout de feu faisoit sentir à chaque instant combien il est difficile de faire son salut, lorsqu'on est sans cesse tourmenté par l'aiguillon de la chair, trouva qu'Origene avoit agi très prudemment, lorsqu'il avoit retranché la cause de toutes les tentations; & suivit son exemple. Après s'être mutilé, il soutint hautement que la qualité d'eunuque, bien-loin d'être un obstacle pour arriver au sacerdoce, devoit être regardée au contraire comme le plus sûr garant de la chasteté qu'un prêtre doit garder. En conséquence, il demanda d'être élevé à la prêtrise; mais, au lieu de lui accorder cette faveur, on le chassa de l'église. Valésius, retiré dans un canton de l'Arabie, avec ses partisans dont le tempérament étoit conforme au sien, & qui en avoient appaisé la fougue par le même remede, travailla, autant qu'il put, à grossir le nombre des eunuques. Il ne tint pas à lui que la terre ne fût bientôt dépeuplée d'habitants; car il enseignoit publiquement que tout homme étoit obligé en conscience de se mutiler; & que, sans cette opération nécessaire, il n'y avoit point de salut à espérer. Son zele ne s'en tint pas aux simples exhortations: tous ceux qui malheureusement tomboient entre ses mains, ou dans celles de ses disciples, étoient les victimes de son fanatisme. Valésius les mettoit, malgré eux, à l'abri des tentations. Aussi, jamais retraite de brigands ne fut évitée avec plus de soin par le voyageur, que le canton habité par les Valésiens.

VARANASI: lieu situé dans le royaume de Bengale, au bord du Gange, célebre par la dévotion des Indiens. Ces peuples sont persuadés que le dieu Ixora vient souffler dans l'oreille droite de tous ceux qui ont le bonheur de mourir dans ce lieu; & que, par ce moyen, il efface toutes leurs iniquités. Un grand nombre de malades s'y fait porter, pour jouir d'un si grand privilege. Un prodige fort singulier, c'est que tous ceux qui meurent dans ce lieu, soit hommes, soit bêtes, meurent tous couchés sur l'oreille gauche, afin que la

Digitized by Google

droite soit découverte pour recevoir le souffle d'Ixora. Si quelque malade, sans y penser, s'est couché sur l'oreille droite, au moment de l'agonie, il se retourne de l'autre côté par un mouvement machinal & involontaire : du moins les Indiens assurent que cela est ainsi. Ils rapportent, entr'autres faits, qu'un Mogol, voulant faire l'expérience de ce miracle, fit lier les quatre pieds d'un vieux cheval ruiné & prêt à rendre le dernier soupir, & le fit coucher en cet état sur le côté droit. Lorsque l'instant de sa mort fut proche, les cordes qui lui lioient les pieds se rompirent d'elles-mêmes, & il se retourna sur le côté gauche. Un autre privilege de ceux qui meurent à Varanasi, c'est qu'ils ne sont plus sujets à revenir sur la terre, & que leurs corps sont changés en pierres.

VARELLAS. C'est ainsi qu'on nomme les temples du royaume de Pégu, dans la presqu'isle au-delà du Gange. Ils ont tous la forme d'un cône. Il y en a plusieurs qui sont dorés depuis le haut jusqu'en bas, en dehors & en dedans. Le seul exercice de religion qu'on y fasse, se réduit à la prédication. Les Péguans, en entrant & en sortant, levent les mains sur la tête, & font une inclination profonde. Il y a toujours, à l'entrée de ces temples, un bassin plein d'eau, pour se laver les pieds. Dans ce pays, on n'a pas besoin de faire réparer les vieux temples. Les gens riches en font souvent bâtir de nouveaux. Tous les ans, au mois de Septembre, un des principaux habitants donne une fête qui consiste à tirer une fusée. Voici le détail de cette cérémonie.

On creuse un tronc d'arbre, auquel on laisse deux pouces d'épaisseur ; puis on le remplit de poudre & de charbon pulvérisé. Au rapport du capitaine Hamilton, il y entre quelquefois jusqu'à cinq cents livres de poudre. On presse bien cette poudre dans le tronc ; puis on le lie avec des courroies de peau fraîche de buffle. Ces courroies, venant à se dessécher, forment des liens aussi fermes & aussi solides que des cercles. On attache ensuite le tronc à une branche d'un grand arbre. Le jour de la fête étant venu, les spectateurs s'assemblent

Digitized by Google

en foule. Alors celui qui donne la fête met le feu à cette espece de fusée, & coupe en même temps les cordons qui la retiennent attachée à l'arbre. Si la fusée tombe à terre, & y fait son effet, c'est un très-mauvais présage qui annonce la colere des dieux : si, au contraire, la fusée prend son essor en l'air & s'éleve à une grande hauteur, c'est un augure favorable ; & celui qui donne la fête, a coutume de faire construire un temple en l'honneur de la divinité à laquelle il est particuliérement dévot. Lorsque le nouveau temple est bâti, les prêtres abandonnent celui qui tombe en ruine, & viennent se loger, avec leurs idoles, dans cette nouvelle demeure.

VAT. C'est le nom que les Siamois donnent aux couvents des Talapoins. Pour avoir une idée de la forme de ces couvents, il faut se représenter un vaste terrain quarré, qui n'a pour clôture qu'une haie d'une sorte de roseau qu'on nomme *bambou*. Au milieu de ce terrain, s'éleve un temple. Tout autour, le long de la clôture, sont bâties les cellules des moines, qui forment quelquefois deux ou trois rangs. Ces cellules sont fort petites, & ressemblent à des tentes élevées sur des piquets. Le terrain sur lequel le temple est bâti, est toujours plus élevé que celui où sont les cellules. Il est environné d'une muraille, le long de laquelle regnent des galeries couvertes qui ressemblent assez à nos cloîtres d'Europe. On voit autour de ces galeries plusieurs idoles, dont quelques-unes sont dorées, & qui sont placées sur un contre-mur, à hauteur d'appui. Depuis le mur qui enferme le temple, jusqu'aux cellules des Talapoins, il reste un certain espace de terrain qui peut passer pour la cour du couvent. Dans l'enceinte de chaque monastere, il y a une salle où les Talapoins s'assemblent pour conférer ensemble des affaires communes. Ce lieu est aussi destiné à recevoir les charités & les offrandes des dévots Siamois, les jours qu'on n'ouvre pas le temple.

VATICAN : dieu des anciens Romains, que l'on supposoit délier l'organe de la voix aux enfants, & leur faire jetter les premiers cris. Il étoit spécialement

Digitized by Google

honoré sur une petite colline, aux environs de Rome, appellée de son nom *Vatican*, & sur laquelle il rendoit des oracles. De-là viennent les mots latins *vaticinium*, oracle, *vates*, devin.

On appelle aujourd'hui *Vatican* le palais des papes, & la magnifique église de S. Pierre, qui sont situés au pied de la colline appellée *Vatican*.

VAUDOIS : hérétiques du douzieme siécle, ainsi nommés d'un certain Pierre Valdo, marchand de Lyon, qui, s'étant trouvé dans une assemblée où étoit mort subitement un de ses confreres, en fut si sensiblement touché, qu'il résolut sur le champ de distribuer tous ses biens aux pauvres, pour mener lui-même une vie pauvre & pénitente. Il eut quelques imitateurs, qui firent aussi profession d'une pauvreté volontaire. Le nombre en devint dans la suite considérable. On les appelloit *les Pauvres de Lyon*. Valdo passoit pour leur chef; &, comme il avoit quelques connoissances, c'étoit lui qui les instruisoit. Ses disciples voulurent bientôt aussi s'ériger en prédicateurs, quoiqu'ils ne fussent que laïques. Les ecclésiastiques s'y opposerent. Ce fut une raison pour les Vaudois de déclamer contre le clergé; &, malgré ses efforts, ils continuerent leurs prétendues instructions. Ils oserent attaquer le culte des Saints, les reliques, les indulgences, les cérémonies de l'Eglise, les sacrements, le purgatoire. Ils allerent même jusqu'à soutenir que l'Eglise Catholique n'étoit plus la véritable Eglise de Jesus-Christ: car, disoient-ils, tout doit être saint dans l'Eglise de Jesus-Christ, & il ne doit y avoir que des saints dans sa société; cependant aujourd'hui, dans l'Eglise Catholique, tout est corrompu, mœurs, doctrine, ministres. Ils disoient encore que les prêtres ou les évêques de mauvaise vie ne pouvoient ni consacrer ni donner l'absolution; qu'ils étoient essentiellement, & par état, obligés d'embrasser la pauvreté, à l'exemple des apôtres. Cette hérésie eut beaucoup de cours; & ses progrès trop étendus donnerent lieu à plusieurs conciles, entr'autres, au concile général de Latran, où les Vaudois furent condamnés, déclarés hérétiques, & excommuniés.

Digitized by Google

VÉDAM : livre qui contient la doctrine & la religion des Indiens. Ces peuples sont persuadés que Brama a reçu de l'Etre suprême ce livre divin, & le leur a donné pour leur servir de regle. Il est composé dans une langue particuliere, qu'on nomme *sanscrite*, qui n'est entendue que par un certain nombre de Bramines. Le Védam est divisé en quatre parties. Dans la premiere, appellée *Rogo-Védam*, il est parlé de la création du monde, des anges, de l'ame, des récompenses & des peines ; de la génération & de la corruption des créatures, de la nature du péché, comment & par qui il peut être pardonné. La seconde partie, qu'on nomme *Iffure-Védam*, traite de l'autorité des souverains. La troisieme, appellée *Sama-Védam*, donne des instructions sur les principaux points de la morale, tend à inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. La quatrieme & derniere partie, appellée *Addéra-Védam*, traitoit des sacrifices, des fêtes & de toutes les cérémonies religieuses ; mais elle est perdue depuis longtemps, au grand regret des Bramines, qui disent que c'étoit dans cette partie qu'étoient établis leurs privileges les plus considérables.

Le Védam est si respecté des Indiens, qu'il n'y a que la caste des Bramines & celle des Cutteri qui puissent le lire & en parler. Les autres castes sont censées indignes, non seulement de lire ce livre sacré, mais encore de l'entendre lire.

VEJOVE, VEJOVIS, VEJUPITER & VEDIUS. Ce sont les noms d'un dieu sinistre & malfaisant des anciens Romains, auquel ils ne rendoient hommage que pour l'engager à ne point faire de mal. Ils le représentoient sous la forme d'un jeune homme, tenant en main des fleches, & ayant auprès de lui une chevre.

VENDREDI. Ce jour est pour les Mahométans ce qu'est le samedi pour les Juifs, & le dimanche pour les Chrétiens. Ils le fêtent à leur maniere, c'est-à-dire, en faisant la priere du matin un peu plus longue que de coutume, & dans la mosquée, au lieu de la faire dans leurs maisons. Du reste, ils ne s'abstiennent d'aucune œuvre servile. Les marchands ouvrent leurs boutiques,

Digitized by Google

& les artisans travaillent à l'ordinaire. Ils ne sont pas plus scrupuleux leurs autres jours de fête. Quant à l'institution du vendredi, les uns l'attribuent à l'entrée de Mahomet dans Médine, à pareil jour : les autres (& c'est le sentiment le plus probable) prétendent qu'anciennement ce jour étoit consacré chez les Arabes pour leurs assemblées solemnelles, & que Mahomet ne voulut rien changer à cet usage.

Vendredi saint. Ce jour passe chez tous les Chrétiens pour le plus lugubre de l'année. L'Eglise est plongée dans la plus amere douleur : les murs des temples saints sont tendus en noir : les ornements des autels & des prêtres sont de même couleur. La messe se célebre avec un air de tristesse capable d'en inspirer aux plus insensibles. On y fait l'ADORATION DE LA CROIX. Le diacre y chante la passion, pieds nus ; & quand il est à ces paroles, « Ayant baissé la tête, il rendit l'esprit, » alors tout le clergé, tout le peuple, & lui-même, se prosternent en terre, & la baisent trois fois. Le célébrant communie avec l'hostie qu'il a portée au tombeau la veille, & qu'il va reprendre en procession.

Le jeûne du vendredi saint est des plus tristes & des plus rigoureux. Les Chrétiens les plus exacts s'abstiennent de manger, ce jour-là, des œufs, du lait, du beurre, du fromage, en général, de tout ce qui provient des animaux dont il n'est pas permis de manger la chair en carême, & se contentent de quelques racines ou légumes. Dans les maisons religieuses bien réglées, on ne fait qu'un seul repas ; encore s'y borne-t-on au pain & à l'eau. Quelques Chrétiens ne mangent pas même de tout le jour. Ils l'emploient tout entier à la priere, à la méditation, à chanter l'office divin ; & se feroient même un scrupule de se permettre le plus léger amusement. Dans plusieurs pays, en Portugal, à Courtrai, à Bruxelles, à Rome même, il se fait des processions dont plusieurs sont fort ridicules & contraires à l'esprit de l'Eglise. *Voyez* PROCESSION.

VÉNUS, l'une des principales divinités du Paganisme, présidoit aux plaisirs & aux amours. Si l'on en croit les poëtes, Saturne ayant mutilé le Ciel son pere,

Digitized by Google

le ſang qui s'épancha de ſa bleſſure, étant tombé dans la mer, y forma une écume qui donna la naiſſance à Vénus; ce qui a donné lieu de dire que cette déeſſe étoit fille du Ciel & de la Mer. D'autres cependant prétendent qu'elle naquit de Jupiter & de Dioné; mais rien de moins important que de pareilles généalogies. Vénus, auſſi-tôt après ſa naiſſance, fut enlevée dans l'olympe par les Heures. Sa beauté charma tous les dieux, qui ſe diſputerent le bonheur de l'avoir pour épouſe; mais Jupiter, voulant récompenſer le zele de ſon fils Vulcain qui lui avoit forgé des foudres pour écraſer les Titans, lui donna Vénus pour femme. Cette union eut le ſort des mariages mal aſſortis. Vénus, peu flattée des careſſes d'un mari auſſi difforme & auſſi dégoûtant que Vulcain, lui fit de fréquentes infidélités. Mercure & Mars eurent part à ſes faveurs. Son intrigue avec ce dernier fut découverte, & fit un grand éclat dans l'olympe. Les dieux ne furent pas ſeuls poſſeſſeurs des charmes de Vénus. Cette déeſſe galante ne dédaigna pas de s'humaniſer avec les mortels. Anchiſe, prince Troyen, lui inſpira de l'amour. Elle en eut Enée, que les Romains regardoient comme leur premier fondateur. Le plus chéri de ſes amants, & celui qui lui cauſa de plus vifs regrets, fut le jeune Adonis, qui fut tué malheureuſement à la chaſſe par un ſanglier. Vénus fut une des déeſſes qui ſe diſputerent la pomme d'or jettée par la Diſcorde aux noces de Thétis & de Pélée. Elle eut la gloire de l'emporter ſur ſes rivales; &, pour récompenſer Pâris qui avoit jugé en ſa faveur, elle lui donna Hélene, la plus belle femme de la Grece. Les lieux ſpécialement conſacrés à Vénus, étoient l'iſle de Cythere, Amathonte dans l'iſle de Paphos, Cnide, Chypre. Ses fêtes étoient accompagnées des plus infâmes débauches. On la repréſentoit ordinairement ſur un char, traînée par des colombes, des cygnes ou des moineaux, ayant à ſes côtés ſon fils Cupidon.

Quoique les anciens Perſes fiſſent profeſſion de n'adorer que l'Etre ſuprême, & n'euſſent dans leur pays ni temples, ni ſtatues, cependant, lorſque leur empire commença à décliner, Artaxerxès, dit *Mnémon*, in-

Digitized by Google

troduisit le culte de Vénus, lui fit élever des temples, & lui consacra des prêtres.

Vénus étoit honorée à Babylone, sous le nom de *Mylitta*. Chaque femme Babylonienne étoit obligée de se prostituer, une fois dans sa vie, à quelque étranger, en l'honneur de cette déesse. Elles se paroient avec tout le soin possible, & se rendoient auprès du temple de Vénus, portant sur la tête une couronne de fleurs. Les riches & grandes dames, accompagnées d'une foule de domestiques, attendoient les chalands dans leurs voitures. Les autres formoient plusieurs rangs, entre lesquels les étrangers passoient pour les examiner plus à leur aise, & faire un choix. Quelques-unes se tenoient à la porte du temple. Lorsqu'un étranger choisissoit une de ces femmes, il lui jettoit une piece d'argent dans le sein, en disant: « j'implore pour vous » la déesse Mylitta. » Quelque peu considérable que fût cette piece d'argent, elle étoit regardée comme sacrée; & la femme à qui elle étoit offerte, ne pouvoit la refuser. Dès qu'elle l'avoit reçue, elle devoit se prêter de bonne grace aux desirs de l'étranger, & n'avoit pas plus de droit de refuser sa personne, que son argent. Après qu'elle avoit rempli ce que la loi lui prescrivoit, l'étranger faisoit pour elle une priere à la déesse: priere, sans doute, plus ou moins affectueuse, selon qu'il avoit été plus ou moins content de la Belle. Ils se séparoient ensuite. Alors, ayant accompli l'expiation ordonnée par Vénus, elle s'en retournoit chez elle, bien ou mal satisfaite de l'étranger.

Cette loi, si l'on met à part les regles de la pudeur, n'étoit pas fort onéreuse aux personnes belles ou jolies: elles n'avoient pas besoin d'étaler long-temps pour trouver un heureux débit. Mais les laides n'avoient pas lieu d'en être aussi contentes: il y en avoit qui restoient trois ou quatre ans en espalier, avant que le moment favorable d'obéir à la loi se présentât. N'étoient-elles pas en droit de maudire une dévotion qu'il ne leur étoit pas libre de remplir? Et quand enfin ce moment arrivoit, les dédommageoit-il de l'ennui de l'attente? Au reste, on ne se trompera peut-être pas, si l'on pense

Digitized by Google

que, dans un pays où la corruption des mœurs étoit extrême, le clergé mâle ou femelle du temple de Vénus, imagina, pour groſſir ſon revenu, cette loi plus abſurde encore qu'elle n'étoit infâme.

VERBE. (*le*) C'eſt le nom de la ſeconde Perſonne de la très-ſainte Trinité.

VERTABJETS. On appelle ainſi les docteurs de l'Egliſe d'Arménie. Ce titre, dans ce pays comme dans le nôtre, ne ſuppoſe point la ſcience. Les docteurs Arméniens ſçavent tout au plus le nom des ſaints Peres & quelques traits de l'hiſtoire eccléſiaſtique. Pour obtenir le titre de Vertabjet, il ſuffit d'avoir été diſciple d'un de ces docteurs. Les Vertabjets, malgré leur ignorance, ſont extrêmement reſpectés, & jouiſſent des plus flatteuſes diſtinctions. Ils ont droit de porter la croſſe, & paſſent devant les évêques qui ne ſont point docteurs. Ils peuvent prêcher dans tous les endroits où ils jugent à propos; & il y en a qui paſſent leur vie à courir de côté & d'autre, en débitant leurs ſermons, qui ſont ordinairement pleins de contes abſurdes & d'opinions ſuperſtitieuſes. Ces docteurs orgueilleux ne daignent pas ſe lever lorſqu'on vient les conſulter: ils n'ont pas même cette déférence pour les prêtres. Le crédule dévot s'avance humblement pour leur baiſer les pieds. Il s'éloigne enſuite de quelques pas; &, ſe mettant à genoux, il écoute dans cette poſture reſpectueuſe les avis de l'ignorant Vertabjet. Ces docteurs ont le droit de prêcher aſſis; au lieu que les évêques qui ne ſont pas docteurs, doivent prêcher debout. Après le ſermon, on recueille, pour leur profit, les offrandes des fideles. Ils ſont obligés de garder le célibat; &, pendant neuf mois de l'année, ils jeûnent rigoureuſement. Mais, comme ils ſont tous dévorés d'ambition, ils s'aſſujettiſſent volontiers à des auſtérités qui leur attirent la vénération du peuple. Ils ont grand ſoin d'entretenir le clergé dans la plus honteuſe ignorance, & ſe déchaînent contre les Miſſionnaires qui voudroient l'inſtruire, parce que les prêtres ne pourroient devenir ſçavants, ſans que les docteurs perdiſſent de leur crédit.

VERTICORDIA, du latin *verto*, je tourne, &

Digitized by Google

cor, *cordis*, cœur : surnom donné à Vénus, parce que les anciens payens lui attribuoient le pouvoir de changer les cœurs à son gré. On prétend que les Romains, voyant que leurs femmes étoient étrangement corrompues, & se livroient avec emportement aux plus infâmes désordres, regardèrent ce débordement général comme un effet de la colere de Vénus, & lui bâtirent un temple, sous le nom de *Venus Verticordia*, afin qu'il plût à la déesse d'inspirer des sentiments plus honnêtes aux dames Romaines. Ce n'étoit pas de Vénus qu'ils devoient attendre un tel service ; mais le paganisme est plein d'inconséquences pareilles.

VERTUMNE : dieu de l'automne, honoré chez les Latins qui lui offroient les prémices de tous les fruits de leurs vergers. Ce dieu avoit un privilege qui consistoit à pouvoir prendre, lorsqu'il vouloit, toute sorte de figures : c'est ce qu'exprime le nom de Vertumne qu'il portoit. Il fit usage de ce talent pour gagner le cœur de la nymphe Pomone, & il eut le bonheur d'y réussir, quoique l'entreprise fût des plus difficiles. Voici comment Ovide raconte cet exploit galant de Vertumne, au quatorzieme livre des Métamorphoses.

« Sous le regne de Procas, roi d'Albe, vivoit une jeune Hamadryade, uniquement adonnée à la culture des vergers & des arbres fruitiers ; ce qui lui fit donner le nom de *Pomone*. Jamais on ne la vit dans les forêts, ni sur les bords des fleuves : elle ne se plaisoit que dans ses jardins. Ses mains n'étoient jamais armées du javelot : elle préféroit la serpe, instrument plus utile. Toujours occupée, tantôt à émonder ses arbres, tantôt à les arroser, tantôt à enter, à greffer, elle bornoit à ces soins innocents tous les plaisirs de la vie. Elle ignoroit l'amour, & ne vouloit point connoître ses douceurs trompeuses : ses vergers bien fermés la défendoient des poursuites de ses amants. Quels efforts, quelles ruses n'employerent pas contre elle les Satyres folâtres, l'amoureux Pan, le dieu lascif qui veille à la garde des jardins, le vieux Silene, toujours jeune pour les plaisirs ! Vertumne étoit plus passionné qu'eux tous, mais non plus heureux. Ce dernier avoit

Digitized by Google

déja épuisé toutes les métamorphoses imaginables : tour-à-tour moissonneur, vigneron, jardinier, soldat, pêcheur, il s'étoit souvent proposé, sous ces différentes formes, de se procurer une entrée dans les jardins de Pomone. Il avoit eu le plaisir de la voir ; mais cette vue irritoit sa flamme, loin de l'appaiser. Il ambitionnoit un bonheur plus grand : pour l'obtenir, il se déguisa en vieille, & alla voir Pomone. Il commença par vanter la beauté de ses fruits ; il l'accabla de louanges ; puis, s'asseyant sur un banc de gazon, vis-à-vis un ormeau autour duquel s'élevoit une vigne : « Cet » ormeau, dit-elle, seroit un arbre inutile, s'il n'étoit » uni avec cette vigne ; & la vigne ramperoit à terre, » si l'ormeau ne lui servoit d'appui. Quel exemple » pour vous, ô Pomone ! Mais il vous touche peu : toute » union vous est odieuse ; & plût au ciel que vous fus- » siez moins sauvage ! Jamais l'aimable épouse de Mé- » nélas, la belle Hyppodamé, ni la vertueuse Péné- » lope n'auroient vu à leurs pieds un plus grand nom- » bre d'adorateurs ; & même, malgré vos mépris, il » n'y a point de dieu dans nos forêts & sur nos mon- » tagnes, qui ne soupire pour vous. Pomone, croyez- » en mon expérience, prenez des sentiments plus doux ; » mais, dans cette foule d'amants, choisissez un époux » qui soit digne de vos charmes. Vertumne me pa- » roit, plus que tous les autres, mériter cet honneur. » Il est votre voisin, c'est déja un avantage. Moins » inconstant que ses rivaux, il ne prodigue pas, com- » me eux, son hommage à la premiere nymphe qu'il » rencontre. Vous serez ses premieres & ses dernieres » amours ; & ses jours ne seront jamais employés qu'à » vous aimer. Il est jeune, & paré de toutes les graces » de la jeunesse : il vous amusera par le talent qu'il a » de prendre mille formes différentes ; &, pour vous » plaire, il paroîtra à vos yeux tout ce que vous vou- » drez. Vos inclinations sont les mêmes ; & les fruits » que votre main cultive sont les présents les plus » agréables pour lui. Soyez donc sensible à son ardeur : » lui-même vous en conjure par ma bouche ; craignez » que les justes dieux ne punissent vos rigueurs. Jadis

Digitized by Google

» la fiere Anaxarete, après avoir réduit le tendre Iphis » à ſe pendre, fut métamorphoſée en pierre. Rendez-» vous donc aux vœux d'un amant fidele, & n'irritez » point Vénus par une inſenſibilité coupable. Ainſi, » puiſſe le cruel hiver reſpecter vos vergers! Puiſſe l'A-» quilon fougueux épargner les fleurs naiſſantes de vos » arbres! »

Pomone paroiſſoit émue de ce diſcours pathétique, lorſque Vertumne, ſe dépouillant tout-à-coup de ſon attirail de vieille, ſe montra ſous ſa forme naturelle, & parut aux yeux de la nymphe auſſi brillant que le ſoleil, lorſque, perçant le nuage dont il étoit enveloppé, il ſe montre aux mortels dans tout ſon éclat. Il ſe diſpoſoit à ravir par la violence ce qu'on s'obſtinoit à lui refuſer; mais il n'eut pas beſoin de ce triſte expédient. Les graces de ſa figure, plus éloquentes que les diſcours de la vieille, produiſirent cet effet ſur le cœur de Pomone. A la vue de Vertumne, cette nymphe farouche aima pour la premiere fois. »

VERTUS THÉOLOGALES, ainſi nommées, parce que ce ſont celles que la théologie nous enſeigne principalement, & qu'elles ont Dieu pour objet immédiat. Elles ſont au nombre de trois, ſçavoir, la FOI, l'ESPÉRANCE, la CHARITÉ, & ſont, pour tous les hommes, d'une néceſſité indiſpenſable pour le ſalut. *Voyez-les* chacune à leur article particulier.

VESPRES. Le mot latin *veſper*, qui ſignifie ſoir, a fait appeller ainſi les prieres qui ſe chantent, dans la religion Catholique, le ſoir des dimanches & fêtes. Mais, pour comprendre la raiſon des grandes cérémonies uſitées parmi nous aux premieres vêpres, il faut ſçavoir que l'Egliſe a pris du Judaïſme la coutume de commencer le jour par le ſoir; c'eſt ce qui fait que les premieres vêpres ſont encore aujourd'hui l'ouverture & le commencement de nos fêtes.

VESTA: déeſſe des anciens Grecs & Romains, fille de Saturne & de Rhée, & femme de Janus. Quelques auteurs ont cru qu'elle étoit la terre. Un plus grand nombre a penſé qu'elle étoit le feu: l'eſpece de culte qu'on lui rendoit favoriſe ce ſentiment; & l'on

Digitized by Google

n'en doute plus, lorsque l'on considere que le nom d'*Estia*, sous lequel elle étoit honorée chez les Grecs, signifie foyer. Les Athéniens entretenoient, en l'honneur de cette déesse, un feu perpétuel dans le Prytanée. Les autres peuples les imiterent; &, dans la suite, le nom de Prytanée devint commun à tous les endroits où l'on conservoit le feu de Vesta. Chaque maison eut son petit Prytanée ou sa chapelle particuliere, dans laquelle brûloit toujours une lampe. On y sacrifioit, on y faisoit ses prieres; & ce fut de-là qu'elle prit encore le nom de Vesta domestique & protectrice. Les Grecs honoroient Vesta avant toutes les autres divinités. Elle étoit la premiere à qui l'on offroit des sacrifices, au commencement des nouvelles Olympiades.

C'est à Rome que le culte de Vesta a été plus célebre, plus pompeux, & plus chargé de cérémonies. Les Romains mettoient Vesta au nombre des dieux de leurs ancêtres. Ils pensoient qu'Enée l'avoit apportée en Italie, & avoit d'abord établi son culte à Lavinium; qu'Ascagne, son fils, l'avoit ensuite porté chez les Albains, d'où il avoit été transféré à Rome. On varie sur l'auteur de cette derniere migration. Les uns en font honneur à Romulus; le plus grand nombre s'arrête à Numa, qui le premier donna une forme réglée à la religion. Ce culte, introduit à Rome, ne cessa point, pour cela, dans la ville d'Albe. Vesta continua d'y être révérée sous le nom de *Vesta minor*, la petite Vesta.

Numa bâtit un temple à cette déesse, l'an 40 de Rome, & le second de son regne. Il étoit situé entre le Capitole & le mont Palatin, à une distance à peu près égale de l'un & de l'autre. Il le dota des deniers publics. Ses revenus se ressentoient de la pauvreté de son fondateur & de celle de l'Etat. Le temple méritoit à peine ce nom. Ovide nous apprend qu'il n'étoit couvert que de chaume. Lorsque le luxe se fut introduit à Rome, on s'empressa d'embellir la demeure sacrée de la protectrice de l'Empire. On la rebâtit avec magnificence: on lui conserva seulement sa premiere forme qui étoit ronde. Si l'on en croit Ovide, il s'y

Digitized by Google

avoit à Rome aucune ſtatue de cette déeſſe. Pline dit, au contraire, qu'on la repréſentoit aſſiſe ; & nous avons des médailles où elle eſt dans cette ſituation, tenant d'une main un flambeau, & un cercle de l'autre, avec cette inſcription : *VESTA P. R. QUIRITUM.* Sa ſtatue n'étoit pas expoſée aux yeux du public, mais renfermée dans l'intérieur du temple, avec pluſieurs autres ſimulacres, auxquels on donnoit en général le nom de *choſes ſacrées.* On ignore quels étoient ces ſimulacres. Les uns diſent que c'étoient les ſtatues des grands dieux : Plutarque prétend que c'étoient deux tonneaux, l'un vuide & ouvert, l'autre plein & fermé : Pline dit que c'étoient des dieux que les Veſtales adoroient en ſecret. Il paroît que tous ceux qui en ont parlé ne les avoient jamais vus. En effet, les lieux ſecrets du temple étoient interdits à tout autre qu'aux Veſtales : les hommes ne pouvoient entrer que dans une certaine partie du temple, où ils aſſiſtoient aux ſacrifices ; encore n'avoient-ils cette liberté que pendant le jour : celui qui s'y ſeroit introduit pendant la nuit, auroit été puni ſévérement.

VESTALES. C'eſt le nom que donnoient les Romains aux prêtreſſes de la déeſſe Veſta. Ils les choiſiſſoient vierges. Ovide en donne pour raiſon que Veſta l'étoit : il ajoute auſſi que c'eſt parce que cette déeſſe eſt la même choſe que le feu, qui n'engendre rien. Les Romains, dans l'établiſſement des Veſtales, imiterent les Albains, qui n'étoient ſans doute que les imitateurs des autres nations. Ils commencerent par s'en écarter ſur ce qui concernoit la virginité, en lui donnant un terme moins long. Les Veſtales d'Albe devoient l'obſerver pendant cinquante ans : les Romains ne demanderent pas qu'elles le fuſſent plus de trente ans. Ce fut Numa qui choiſit les premieres Veſtales. Il réſerva ce droit à ſes ſucceſſeurs. Ce prince n'en avoit d'abord inſtitué que quatre. Servius Tullius, ou, ſelon d'autres, Tarquin l'Ancien, en ajouta deux. Après l'expulſion des rois, le droit de choiſir les Veſtales paſſa aux ſouverains pontifes. Quand il s'agiſſoit de remplacer une Veſtale, le grand-prêtre cherchoit dans

Digitized by Google

les familles de Rome vingt vierges, entre six & dix ans : il étoit défendu d'en admettre aucune ni au-dessus ni au-dessous. Elles devoient avoir leur pere & leur mere. Il ne falloit pas qu'elles eussent le moindre défaut dans leur personne : on exigeoit, au contraire, qu'elles fussent aussi belles & aussi bien faites qu'il étoit possible de les trouver. Dès que ce nombre avoit été choisi, le grand-prêtre les faisoit tirer au sort : il s'emparoit aussi-tôt de celle sur laquelle il tomboit ; l'enlevoit des bras de ses parents, dont l'autorité sur elle cessoit dès cet instant. Il conduisoit la nouvelle vierge dans le temple. On lui coupoit les cheveux qu'on suspendoit à un arbre sacré : c'étoit une marque d'affranchissement. Dès ce moment, elle n'étoit plus occupée que de l'étude de ses devoirs.

Les Vestales passoient leur vie à s'instruire, à servir la déesse, & à former de nouvelles prêtresses. Ces fonctions, selon quelques auteurs, les divisoient en trois classes qu'elles parcouroient successivement, & dans chacune desquelles elles passoient dix ans ; mais il semble que leur petit nombre ne permettoit guere cette division. Le temple étoit leur unique séjour : rien ne pouvoit les dispenser de l'habiter. Il n'y avoit que le cas où elles étoient assez malades pour avoir besoin de changer d'air : alors le grand pontife les remettoit entre les mains de quelques dames Romaines, d'une probité & d'une vertu reconnue, qui briguoient ces fonctions comme un honneur.

Lorsque ces filles avoient demeuré trente ans dans les emplois du sacerdoce, elles étoient libres de le quitter & de se marier. Il y eut des Vestales qui profiterent de cette liberté : elles ne tarderent pas à s'en repentir. On imagina que la continence leur avoit pesé : on les accusa d'avoir attendu avec impatience le moment où elles pourroient l'enfreindre ; elles eurent le sort des vieilles filles qui sont presque toujours méprisées par leurs jeunes maris. Le plus grand nombre passa le reste de sa vie dans le célibat ; quelques-unes resterent dans le temple. On ne s'accorde pas sur les occupations qu'elles y avoient alors. Il y en a qui prétendent

Digitized by Google

prétendent qu'elles ne veilloient plus au feu sacré, & qu'elles n'avoient plus de part au ministere, parce que leur vieillesse les en rendoit indignes ; mais Tacite dit expressément le contraire. Cet historien nous apprend qu'Occia gouverna les Vestales pendant cinquante-sept ans, présida aux cérémonies de la déesse avec beaucoup de sagesse & de dignité, & que ce ne fut qu'après sa mort que l'on songea à la remplacer. La plus ancienne des Vestales présidoit au culte. C'étoit l'âge seul qui lui donnoit cette prééminence : on l'appelloit *la grande Vestale*.

L'occupation la plus importante & la plus essentielle des Vestales, celle qui exigeoit toute leur attention, étoit la garde du feu sacré. Ce feu devoit être entretenu jour & nuit ; & la superstition avoit attaché les conséquences les plus terribles à son extinction. L'opinion que l'éclat du feu étoit un présage heureux, entraînoit nécessairement l'idée contraire, lorsqu'il s'éteignoit. Ce prétendu malheur arriva plusieurs fois à Rome, entr'autres, pendant la seconde guerre Punique. Toute la ville en fut consternée. Tite-Live a peint avec les couleurs les plus vives la désolation superstitieuse des Romains. C'étoit l'usage, lors de ces accidents, que toutes les affaires fussent suspendues. S'ils arrivoient pendant la nuit, on les annonçoit promptement au peuple. Le sommeil étoit interrompu ; le sénat s'assembloit. On suspendoit les occupations les plus intéressantes, jusqu'à ce que le crime fût puni, le temple expié, le feu rallumé. La Vestale qui, par sa négligence, avoit causé un pareil désastre, étoit punie du fouet. Elle recevoit ce châtiment des mains du grand-prêtre. Si l'on en croit Festus, la cérémonie se faisoit toujours dans un lieu obscur, & la Vestale étoit couverte d'un grand voile fin. Denys d'Halicarnasse rapporte que quelques Vestales éviterent le fouet & des supplices plus terribles, par des miracles qui prouverent leur innocence. Cet historien raconte qu'une de ces prêtresses, nommée Emilie, s'endormit un soir, & se reposa du soin de garder le feu sacré sur une nouvelle Vestale qu'elle étoit chargée d'instruire. La jeune novice

Digitized by Google

ne tarda pas auſſi à ſuccomber au ſommeil. Pendant que les deux ſurveillantes dormoient, le feu ſacré s'éteignit. Grand trouble dans Rome, le lendemain. Les pontifes crurent voir dans cet accident plus que de la négligence. Ils s'imaginerent qu'Emilie avoit violé le vœu pénible que la déeſſe impoſoit à ſes filles. Emilie, ne pouvant toucher par ſes larmes des juges déterminés à la trouver criminelle, eut recours à Veſta, déchira un morceau de ſon voile, le jetta ſur les cendres du braſier ſacré, en implorant l'appui de la déeſſe. Le feu ſe ral'uma auſſi-tôt; & ce prodige manifeſta ſon innocence.

C'étoit avec de grandes cérémonies que l'on rallumoit le feu ſacré. Selon le récit de Feſtus, on perçoit avec une eſpece de tariere une table faite d'un bois facile à s'enflammer. Les Veſtales recevoient dans un vaſe le feu qui étoit produit par ce frottement rapide, & l'alloient porter ſur l'autel. Si l'on en croit Plutarque, ce n'étoit qu'avec le feu du ſoleil qu'on pouvoit rallumer celui de Veſta. On réuniſſoit les rayons de cet aſtre, dans un vaſe d'airain, large à l'ouverture, étroit au fond. Sous ce vaſe, qui étoit percé, il y avoit des matieres combuſtibles, ſur leſquelles tomboient les rayons du ſoleil.

Les Veſtales qui avoient violé la virginité, étoient beaucoup plus ſévérement punies que celles qui avoient laiſſé éteindre le feu ſacré. Numa les condamna à être lapidées. Feſtus rapporte une autre loi poſtérieure, qui ordonnoit qu'elles euſſent la tête tranchée. On croit que Tarquin l'Ancien eſt le premier qui établit l'uſage de les enterrer toutes vives: du moins c'eſt ſous ſon regne que ce ſupplice fut employé pour la premiere fois, & ce fut depuis la punition ordinaire des Veſtales infideles à leur vœu. Cependant cette loi ſévere reçut quelquefois des exceptions. Les deux ſœurs de la famille des Ocellates, ayant été convaincues d'inceſte, obtinrent de Domitien la liberté de choiſir le genre de leur mort. Séneque parle d'une Veſtale qui fut condamnée à être précipitée du haut d'un rocher. Elle proteſtoit qu'elle étoit innocente: on ne la crut point. Sa ſentence fut

Digitized by Google

exécutée. Elle implora la déesse, & tomba sans se faire aucun mal. Ce miracle ne put détruire la premiere opinion des juges. Ils firent recommencer l'exécution; & le miracle ne fut point répété.

Les pontifes avoient seuls le droit de connoître des accusations intentées contre les Vestales. L'accusée pouvoit se défendre par elle-même ou par un avocat. Elle paroissoit devant le college sacré, auquel présidoit le grand-prêtre. Elle répondoit aux interrogations qui lui étoient faites. On la confrontoit avec ses accusateurs: on l'entendoit plusieurs fois. Quoique, dans le droit civil, il ne fût pas permis d'appliquer à la torture un esclave pour le contraindre à déposer contre son maître, la loi autorisoit cette sévérité à l'égard des esclaves des Vestales. Quelquefois elles étoient appliquées elles-mêmes à la torture. Lorsque les juges avoient suffisamment instruit le procès, on procédoit au jugement, & l'on recueilloit les voix. Chaque prêtre avoit une tablette, ou un bulletin, sur lequel il traçoit la lettre C, s'il vouloit condamner la Vestale; & la lettre A, s'il jugeoit à propos de l'absoudre. Il le jettoit ensuite dans une corbeille destinée à cet usage. Le grand-prêtre, après avoir pris & compté tous les bulletins, prononçoit l'arrêt.

Lorsque le jour marqué pour le supplice étoit arrivé, le chef de la religion se rendoit au temple, suivi de tous les pontifes. Il y dépouilloit lui-même la coupable des habits & des ornements de prêtresse; lui ôtoit les bandelettes sacrées, qui ceignoient sa tête; lui présentoit son voile à baiser, & la revêtoit ensuite d'habits lugubres & conformes à sa situation présente; puis il la lioit avec des cordes, & la faisoit monter dans une litiere exactement fermée de tous côtés, afin que ses cris ne pussent être entendus. On la conduisoit ensuite au lieu du supplice. Les amis de la prêtresse la suivoient en pleurant. Plutarque observe que la ville entiere étoit dans la tristesse. On regardoit ce jour comme un jour malheureux. On se détournoit du chemin que la Vestale devoit tenir. Cette marche se faisoit en silence & avec lenteur. On arrivoit enfin auprès de la Porte-Col-

Digitized by Google

line, dans l'endroit qu'on appella depuis *campus ſceleratus*, à cauſe de ces funeſtes cérémonies. La litiere s'arrêtoit alors. Le pontife venoit l'ouvrir en prononçant quelques prieres à voix baſſe. Il ôtoit à la Veſtale ſes liens; lui donnoit la main pour l'aider à deſcendre; la conduiſoit ſur le tombeau, & la livroit lui-même aux exécuteurs. L'ouverture du tombeau étoit au ſommet de cette levée prodigieuſe que Tarquin fit faire pour l'écoulement des eaux. La Veſtale y deſcendoit par le moyen d'une échelle. On la faiſoit entrer dans une petite cellule creuſée en voûte, à une certaine profondeur, & dont la forme étoit celle d'un quarré long. On l'aſſeyoit ſur un petit lit qui y étoit préparé. On mettoit à côté d'elle une table ſur laquelle étoit une lampe allumée, & une légere proviſion d'huile, de pain, de lait & d'eau. Auſſi-tôt que la prêtreſſe étoit deſcendue, on fermoit l'ouverture de la foſſe, & on la combloit avec de la terre.

Ces exécutions terribles ne furent pas auſſi fréquentes qu'on pourroit ſe l'imaginer. L'ordre des Veſtales dura environ onze cents ans. Pendant ce temps, on en compte vingt qui furent convaincues d'inceſte. Treize ſeulement furent enterrées vives: les ſept autres périrent par divers genres de ſupplices à leur choix.

On vit ſouvent des prêtreſſes injuſtement accuſées. Les hiſtoriens payens ne manquent pas de rapporter une infinité de miracles opérés en leur faveur. Celui de la Veſtale Claudia eſt un des plus remarquables: nous l'avons rapporté à l'article CYBELE.

Les Veſtales étoient dédommagées de la contrainte & des devoirs pénibles de leur état, par des privileges glorieux, & des honneurs extraordinaires. Numa leur avoit accordé le pouvoir de teſter du vivant de leurs pere & mere. Auguſte les mit en poſſeſſion de toutes les prérogatives dont jouiſſoit dans Rome une femme qui avoit donné trois citoyens à l'Etat. Leurs biens leur appartenoient en propre à chacune. Elles en diſpoſoient à leur volonté, par vente, par donation ou autrement, ſans l'entremiſe d'un curateur. Si elles rencontroient en chemin un criminel que l'on conduiſoit au

Digitized by Google

ſupplice, elles avoient le privilege de lui pouvoir ſauver la vie; ſeulement ils falloit qu'elles affirmaſſent par ſerment que cette rencontre s'étoit faite par un pur haſard: hors de ce cas, elles ne juroient jamais en juſtice; leur déclaration pure & ſimple avoit la force d'un ſerment. Quand elles marchoient par la ville, elles étoient précédées d'un licteur, qui ſervoit en même temps & à les garantir de toute inſulte, & à leur faire honneur. Dans les commencements de leur inſtitution, elles n'avoient point de licteur. On raconte qu'un ſoir une Veſtale, ſe retirant après ſouper ſeule, ſous des vêtements communs, fut violée par un jeune homme dans une rue écartée. Cet accident fit ſonger à mettre la chaſteté de ces filles à l'abri d'un pareil outrage. En conſéquence, le licteur leur fut décerné. Il y avoit une loi qui défendoit, ſous peine de mort, d'entrer dans leurs litieres: peut-être fut-elle occaſionnée par quelqu'événement ſemblable. Les conſuls & les préteurs ſe détournoient de leur chemin, lorſqu'ils rencontroient une Veſtale. Si des embarras les empêchoient de s'écarter, ils s'arrêtoient juſqu'à ce qu'elles euſſent paſſé, & faiſoient baiſſer devant elles la hache & les faiſceaux. Les Romains leur accordoient une ſépulture dans le ſein même de leur ville; honneur rare, qu'elles ne partageoient qu'avec un petit nombre de familles illuſtres. Les Veſtales condamnées en jouiſſoient elles-mêmes. Le *campus ſceleratus* étoit dans l'intérieur de Rome. Tous les ans, à certains jours, le peuple ſe rendoit en foule ſur ce tombeau, & y faiſoit des prieres pour appaiſer leurs manes. Les Veſtales avoient dans la ville tout le crédit que donnent la ſageſſe & la religion. On les employoit ſouvent pour rétablir la paix dans les familles, pour réconcilier des ennemis, pour protéger le foible & déſarmer l'oppreſſeur. Tous les ans, elles ſe rendoient chez le roi des ſacrifices, qui étoit la premiere perſonne de la religion après le grand pontife, pour l'exhorter à obſerver exactement ſes devoirs. On dépoſoit entre leurs mains les actes les plus ſecrets & les plus importants. Les premiers citoyens leur remettoient quelquefois leur teſtament. Elles accepterent la garde

Digitized by Google

de celui d'Antoine. Auguſte leur confia auſſi ſes dernieres volontés, qu'elles porterent elles-mêmes au ſénat, après ſa mort.

L'habillement de ces prêtreſſes, diſtingué de celui des autres femmes, n'avoit rien de trop lugubre ni de trop auſtere. Leur coëffure, ainſi qu'on le voit dans quelques médailles, étoit compoſée de bandelettes qui faiſoient pluſieurs tours autour de leur tête. Elles portoient des robes blanches, avec une eſpece de rochet de la même couleur. Leur manteau étoit couleur de pourpre. Il leur tomboit ſur une épaule, & leur laiſſoit l'autre bras demi-nu. Leurs vêtements furent très-ſimples dans les commencements, parce que Numa, en les dotant des deniers publics, n'avoit pu ſonger à les enrichir. Mais, dans la ſuite, elles acquirent d'immenſes revenus, graces aux pieuſes libéralités de pluſieurs illuſtres Romains; & alors tout changea de face. Elles ſubſtituerent à leur premiere ſimplité le luxe le plus recherché. Elle employerent, pour ſe faire des robes, les étoffes les plus précieuſes. Elles laiſſerent croître leurs cheveux qu'elles avoient coupés d'abord, & leur donnerent tous les ornements de l'art. Leurs litieres devinrent ſuperbes. On les vit promener le faſte dans les rues, marcher au Capitole, dans un char magnifique, environnées d'une foule de femmes & d'eſclaves.

Les ſpectacles ne leur étoient point interdits. Elles aſſiſtoient librement à tous les jeux. Auguſte leur donna même un banc ſéparé au théâtre, en face de celui du préteur. Ce lieu étoit ſans doute le plus diſtingué, puiſque le ſénat crut honorer Livie, en lui aſſignant une place dans le banc des Veſtales.

Cet ordre célebre ſe maintint long-temps dans un état de luſtre & de ſplendeur. Il étoit à ſon plus haut dégre d'élévation, ſous les empereurs. Il ſubſiſta quelque temps encore ſous les princes Chrétiens; mais il touchoit à ſa décadence. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'on ne voit point que le relâchement ſe ſoit gliſſé parmi les Veſtales, dans un temps où elles auroient pu manquer impunément à leurs devoirs, c'eſt-à-dire ſous les empereurs Chrétiens, qui n'auroient pas per-

Digitized by Google

mis qu'on les eût fait périr auſſi cruellement qu'autrefois. On demeura long-temps ſans toucher à leurs privileges & à leurs immunités. Gratien, plus hardi que ſes prédéceſſeurs, ordonna que les biens qu'on leur légueroit à l'avenir ſeroient dévolus au fiſc, à l'exception cependant des effets mobiliers, dont elles auroient la libre jouiſſance. L'année ſuivante, Rome fut déſolée d'une horrible famine. Le peuple ne douta point que ce fléau ne fût un effet de la vengeance des dieux irrités de l'outrage fait aux Veſtales; mais la famine ceſſa, dans le moment où les murmures alloient peut-être faire éclorre une ſédition.

Enfin, Théodoſe & Honorius ayant réuni à leur domaine tous les biens qui avoient été deſtinés à l'entretien des temples & des ſacrifices, ceux des Veſtales ne furent probablement pas épargnés. Les hiſtoriens ne marquent pas préciſément le moment où cet ordre de prêtreſſes fut aboli. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut dans le temps que Théodoſe fit fermer tous les temples. Tout concourt à prouver que le temple de Veſta ne fut pas plus épargné que celui de Jupiter & des autres dieux. Ses prêtreſſes eurent ſans doute un ſort pareil à celui des pontifes. Elles furent ſupprimées comme eux: du moins n'en eſt-il plus fait enſuite aucune mention dans l'Hiſtoire. Depuis l'an 40 de Rome, époque de l'inſtitution des Veſtales, juſqu'à l'an de grace 389, temps auquel Théodoſe porta le dernier coup à l'idolatrie, il s'écoula onze cents & un an: c'eſt peut-être le temps qu'on doit fixer à la durée de leur ordre.

2. Il y avoit dans la ville de Cuſco, capitale du Pérou, ſous les Yncas, un couvent deſtiné à ſervir de demeure aux jeunes vierges qui ſe conſacroient au Soleil; mais on n'y recevoit que celles qui étoient iſſues du ſang royal des Yncas. Elles y entroient quelquefois dès l'enfance, dans un âge où l'on ne pouvoit pas douter de leur virginité; car c'étoit l'article eſſentiel; & l'on veilloit avec tant de ſoin à la conſervation de cette fleur précieuſe, qu'il étoit preſque impoſſible aux vierges de Cuſco de manquer de fidélité au Soleil leur époux. Tout entretien avec les perſonnes du dehors, ſans diſ-

Digitized by Google

tinction d'hommes ni de femmes, leur étoit absolument interdit. « Cependant, malgré toutes ces précautions, » si, parmi un si grand nombre de religieuses, il s'en » trouvoit quelqu'une qui vînt à faillir contre son hon- » neur, dit l'historien des Yncas, il y avoit une loi qui » portoit qu'elle fût enterrée toute vive, & son galant » pendu. Mais, parce qu'on estimoit peu de chose de » faire mourir un seul homme, pour une faute aussi » grande qu'étoit celle de violer une fille dédiée au » Soleil, leur dieu & le pere de leurs rois, il étoit » ordonné par la même loi qu'outre le coupable, sa » femme, ses enfants, ses serviteurs, ses parents, & » de plus, tous les habitants de la ville où il demeuroit, » jusqu'aux enfants qui étoient à la mamelle, en por- » tassent la peine tous ensemble. Pour cet effet, ils dé- » truisoient la ville, & y semoient de la pierre; de » sorte que toute son étendue demeuroit déserte, désolée, » maudite & excommuniée, pour marque de ce que » cette ville avoit engendré un si détestable enfant. Ils » essayoient encore d'empêcher que ce terroir ne fût » foulé de personne, non pas même des bêtes, s'il étoit » possible. Cette loi ne fut pourtant jamais exécutée, » parce qu'il n'y eut jamais de coupable de ce crime » dans le pays. » *Voyez* YNCAS.

VÊTEMENTS. La loi des Juifs est descendue dans le détail de tout ce qui concerne les vêtements même des laïques. Conformément à ce précepte du Deutéronome, « Ne te couvre point de drap tissu de deux ma- » tieres différentes, » les Juifs ne peuvent porter aucune étoffe tissue de lin & de laine : ils observent aussi de ne point coudre avec du fil un habit de laine, ni avec de la laine un habit de toile de lin. Un autre article du Deutéronome dit qu'ils se fassent des cordons aux pans de leurs habits; en conséquence, l'habit des Juifs doit avoir quatre pans; à chacun desquels pend un cordon en forme de houppe, qu'ils appellent *tsitsit*; huit fils de laine, qui ont chacun cinq nœuds qui rempliss- sent la moitié de leur longueur, servent à former ces cordons : il se forme une espece de houppe de ce qui n'est pas noué, qui reste effilé. Il n'y a que les hommes

Digitized by Google

qui soient obligés d'observer ce précepte ; & même aujourd'hui le plus grand nombre s'en dispense, de peur d'exciter la risée par une pareille singularité. Ils ont seulement sous leurs habits un morceau d'étoffe quarrée, où pendent ces quatre cardons, & qu'ils appellent *Arban Canfoth.* (*Voyez* TALED, TEFFILIN.) C'est aussi par un principe de religion & de bienséance, que les Juifs portent toujours une ceinture sur leur habit. Les femmes Juives, le jour qu'elles se marient, se coëffent selon la mode du pays qu'elles habitent, mais avec des cheveux postiches, quand même elles en auroient naturellement de fort beaux; elles prennent au contraire un très-grand soin pour les cacher.

VEU-PACHA. Ce mot, dans la langue des Péruviens, signifie le centre de la terre, ou le monde inférieur. Les Amantas, docteurs & philosophes du Pérou, appelloient ainsi la demeure que les méchants devoient habiter après la mort, & où ils devoient recevoir le châtiment de leurs crimes. Ce châtiment ne consistoit, selon eux, que dans l'assemblage des maux qu'on éprouve ordinairement dans la vie présente, sans aucun mélange de bonheur ni de consolation.

VIATIQUE : somme d'argent que la communauté donne à un religieux qui va faire un voyage. Dans le sens figuré, c'est la communion que l'on donne aux agonisants qui vont faire le voyage de l'autre monde.

VICAIRE : ecclésiastique qui soulage un curé dans ses fonctions, & lui aide à desservir sa paroisse. C'est aussi un religieux qui sert de substitut au général, ou à quelqu'autre supérieur de l'ordre, & fait à leur défaut les fonctions de leur charge.

Grand-Vicaire : ecclésiastique choisi par un évêque, pour l'aider dans le gouvernement de son diocese. Il y en a ordinairement deux dans chaque diocese.

VIEIL-DE-L'OBY. C'est le nom que l'on donne à une idole des Tartares Ostiakes, qui préside à la pêche. Cette idole est de bois : elle a des yeux de verre, un groin de cochon, garni d'un crochet de fer; attribut symbolique, qui fait entendre que ce dieu de la pêche accroche le poisson de la mer, & le fait entrer

Digitized by Google

dans la riviere d'Oby. Sa tête eſt armée de deux petites cornes. Tous les trois ans on lui fait changer de demeure, & on la tranſporte ſur l'Oby, d'un lieu à un autre, en grande cérémonie, dans une barque conſtruite exprès pour elle. Si la pêche eſt abondante, ces peuples, par reconnoiſſance, ne manquent pas de lui en offrir les prémices, & de lui frotter le groin avec de la graiſſe; mais, s'il arrive que les pêcheurs ne prennent rien, ils attribuent, avec auſſi peu de raiſon, ce mauvais ſuccès à leur idole, & s'en vengent par les plus cruels outrages.

VIERGE. (*la ſainte*) *Voyez* MARIE.

1. L'égliſe d'Abyſſinie honore la ſainte Vierge d'un culte particulier; on pourroit même l'accuſer de l'avoir pouſſé trop loin : elle lui rend des honneurs extraordinaires & lui attribue un pouvoir ſans bornes. S'il arrive que quelqu'un blâme cet excès de dévotion : le peuple furieux l'appelle l'ennemi de Marie, & ſe prépare à le lapider.

2. Les habitants du Monomotapa, en Afrique, rendent un certain culte à une vierge qu'ils nomment *Péru*, ou, ſelon, d'autres *Al-Firoo*. Ils ont conſtruit en ſon honneur des temples & des couvents, qui ſont habités par un certain nombre de filles obligées de garder une virginité perpétuelle.

Vierges. Dans la primitive Egliſe, « il y avoit un grand nombre de filles, dit l'abbé Fleury, qui conſacroient à Dieu leur virginité, ſoit par le conſeil de leurs parents, ſoit de leur propre mouvement. Elles menoient la vie aſcétique, & l'on comptoit pour rien la virginité, ſi elle n'étoit ſoutenue par une grande mortification, le ſilence, la retraite, la pauvreté, le travail, les jeûnes, les veilles, les oraiſons continuelles. On ne tenoit pas pour de véritables vierges celles qui vouloient encore prendre part aux divertiſſements du ſiécle, même les plus innocents; faire de grandes converſations, parler agréablement & montrer leur bel eſprit; encore moins celles qui vouloient faire les belles, ſe parer, ſe parfumer, traîner de longs habits, & marcher d'un air affecté. S. Cyprien ne recommande preſ-

Digitized by Google

qu'autre chose aux vierges chrétiennes, que de renoncer aux vains ornements & à tout ce qui appartient à la beauté. Il connoissoit combien les filles sont attachées à ces bagatelles, & il en sçavoit les pernicieuses conséquences. Dans ces premiers temps, les vierges consacrées à Dieu demeuroient la plûpart chez leurs parents, ou vivoient en leur particulier deux ou trois ensemble, ne sortant que pour aller à l'église, où elles avoient leurs places séparées du reste des femmes. Si quelqu'une violoit sa sainte résolution pour se marier, on la mettoit en pénitence.

VIGILANCE, prêtre de Barcelone, s'éleva, dans le Ve siécle, contre le célibat des prêtres, & soutint que la virginité n'étoit point une vertu; que la vénération pour les reliques étoit une superstition, & qu'on ne devoit point honorer les sépulcres des martyrs. Ces erreurs furent vivement réfutées par S. Jérôme. Elles ont été, de nos jours, renouvellées par les Protestants.

VIGILES, du mot latin *vigiliæ*, sont, parmi les Catholiques, des prieres & mortifications préparatoires, qui se font la veille des grandes fêtes. On les appelle ainsi, parce qu'autrefois on passoit, ces jours-là, une partie de la nuit dans les églises. Nous trouvons chez les payens l'origine de cet usage. Les fameuses fêtes de Vénus & de Cérès, entr'autres, avoient leurs veilles, *perviligiæ*, qui se célébroient par des chants, des danses, souvent même par les débauches les plus honteuses. Le Christianisme, qui sanctifie tout ce qu'il adopte, a substitué les prieres aux chansons lascives, & le jeûne au libertinage.

2. Les Talapoins de Siam ont coutume de pratiquer, pendant les trois semaines qui suivent la moisson, une espece de vigiles, dont on ignore le motif & l'origine. Ils disposent en quarré de petites huttes couvertes de feuillage, au milieu des champs. Le supérieur a la sienne au milieu; c'est dans ces cabanes qu'ils passent la nuit sans craindre les bêtes sauvages, qui sont très-communes dans le pays. Ils n'ont pas même la précaution d'allumer du feu pour les éloigner. Il est rare cependant qu'il leur arrive aucun accident; bonheur

Digitized by Google

que les Siamois ne manquent pas d'attribuer à la sainteté de leurs moines. Pour donner une raison naturelle de ce fait, on peut dire que, dans cette saison, les animaux, trouvant dans les campagnes une pâture abondante, sont beaucoup moins furieux & moins à craindre.

VINAÏAGUIEN. C'est le nom d'un des dieux des Indiens. Sa naissance est des plus singulieres. Parvardi, femme d'Ixora, un des principaux dieux de l'Inde, étant un jour dans le bain, conçut un si violent desir d'avoir un enfant, qu'il s'en forma un aussi-tôt de la sueur qu'elle ramassa sur son sein; &, ce qui n'est pas moins extraordinaire, cet enfant, dès sa naissance, parut grand comme un jeune homme de vingt ans. Cependant Ixora, qui étoit alors absent, revint au logis, ne sçachant pas que sa famille s'étoit augmentée. Il fut surpris de voir un jeune homme s'entretenir avec sa femme assez familiérement; & il commençoit à faire éclater sa jalousie, lorsque Parvardi l'appaisa, en lui racontant le fait. Quelque temps après, le pere de Parvardi, qui étoit un roi puissant, donna un festin solemnel, pour célébrer la naissance de son petit-fils, que sa mere avoit nommé *Vinaïaguien*. Tous les dieux y furent invités, à l'exception d'Ixora, qui sembloit avoir droit d'y tenir la premiere place. Sensiblement piqué de cet affront, il vint, transporté de fureur, au milieu du festin, troubler la joie des convives. Après avoir exhalé sa rage en mille imprécations, il s'arracha une poignée de cheveux, & en frappa le plancher, dont il sortit tout-à-coup un énorme géant. Ce monstre se jetta d'abord avec furie sur les dieux qui étoient du festin. Il maltraita particuliérement le Soleil & la Lune. D'un soufflet il cassa toutes les dents au premier, & meurtrit le visage de l'autre à coups de pieds. Elle en a toujours depuis conservé des taches, disent les Indiens. Le beau-pere d'Ixora, qui étoit le plus coupable, fut mis en piéces par le géant; & le malheureux Vinaïaguien eut la tête coupée. Lorsque le ressentiment d'Ixora fut assouvi, il eut un vif regret de la mort de son fils. Il entreprit de le ressusciter; mais, sa tête ayant été brisée,

Digitized by Google

& ne pouvant plus être réunie à son corps, Ixora coupa la tête d'un éléphant, qu'il ajusta sur le corps de Vinaïaguien. Après lui avoir ainsi rendu la vie, il lui donna le nom de *Pul'éjar*, & l'envoya chercher une femme, lui recommandant expressément de la choisir aussi belle que sa mere Parvardi. Les Indiens disent que le fils d'Ixora n'a pas été heureux dans ses recherches, & qu'il n'a point encore pu trouver de femme dont la beauté fût égale à celle de Parvardi. Les idoles de Vinaïaguien ou Pulléjar ont toutes une tête d'éléphant. On les place ordinairement sur les grands chemins & dans les lieux les plus fréquentés, afin que le dieu, voyant passer une grande quantité de femmes, puisse plus aisément en trouver une qui soit aussi belle que sa mere.

VISITATION: fête instituée par l'Eglise Catholique en l'honneur de la visite que la sainte Vierge, après avoir conçu par l'opération du Saint-Esprit, rendit à sa cousine Elisabeth, qui, par un autre prodige, étoit enceinte de six mois, quoique dans un âge très-avancé. Cette fête fut instituée par le pape Urbain IV, en 1389; & le concile de Basle en fixa la célébration au second jour de Juillet. Il y a un ordre de religieuses établi par S. François de Sales & la mere Jeanne de Chantal, sous le nom de *la Visitation*.

VISTNOU. C'est le nom d'un des principaux dieux des Indiens. Il est particuliérement célebre par ses neuf incarnations ou métamorphoses. Les Bramines disent qu'il a déja paru dans le monde sous neuf formes différentes, & qu'il doit encore y paroître, pour la dixieme fois, sous une figure nouvelle. L'histoire de ces métamorphoses est pleine d'absurdités & d'extravagances; mais les Indiens prétendent que, sous ces contes ridicules, sont cachés de profonds mysteres qu'ils ne veulent pas découvrir aux profanes. Il faut donc nous en tenir à l'enveloppe. Voici ce que les auteurs racontent sur les métamorphoses de Vistnou.

Ier Métamorphose. Un certain démon ayant enlevé le livre de la loi, appellé *Vedam*, des mains de ceux qui le gardoient, & s'étant caché au fond de la mer avec sa

Digitized by Google

proie, Viſtnou ſe métamorphoſa en poiſſon, joignit le raviſſeur, & rapporta le Védam.

II. Métamorphoſe. Les dieux voulant manger d'un beurre délicieux qui ſe forme dans une des ſept mers qui ſont dans le monde, ſelon les Indiens, & qu'ils appellent *la mer du lait*, ils apporterent ſur le bord de cette mer une montagne d'or, où eſt aſſiſe une couleuvre d'une longueur prodigieuſe, qui a cent têtes, ſur leſquelles ſont appuyés les quatorze mondes qui compoſent l'univers. Ils ſe ſervirent de la queue de cette couleuvre comme d'une corde, pour attirer le beurre; mais ils furent traverſés dans leur entrepriſe par les géants qui tiroient auſſi la couleuvre de leur côté. Ce conflit penſa être funeſte au monde que la couleuvre ſoutenoit: il fut tellement ébranlé, qu'il eût été infailliblement renverſé, ſi Viſtnou, prenant la forme de tortue, ne ſe fût promptement mis deſſous pour le ſoutenir. Cependant la couleuvre répandit ſur les géants une liqueur venimeuſe qui les obligea de lâcher priſe. Ainſi les dieux demeurerent les maîtres de cet excellent beurre dont ils étoient ſi friands. D'autres racontent tout ſimplement que la terre, affaiſſée par le poids de la montagne Mérupata, fût ſur le point de s'enfoncer dans l'abyme; mais que Viſtnou, changé en tortue, vint à propos ſoulever la montagne, & ſoulager la terre.

III. Métamorphoſe. Un énorme géant, nommé *Palasda*, ayant roulé la terre comme une feuille de papier, l'emporta ſur ſes épaules juſqu'au fond des enfers. Viſtnou, transformé en cochon, alla trouver le géant, le combattit, &, après l'avoir vaincu, rapporta la terre ſur ſon groin, & la remit à ſa premiere place. D'autres diſent que le dieu Rutrem ayant défié Bramah & Viſtnou de trouver l'endroit où il cacheroit ſa tête & ſes pieds, & s'étant offert de reconnoître la ſupériorité de celui qui ſeroit aſſez habile pour faire cette découverte, Bramah & Viſtnou accepterent le défi: que Bramah trouva la tête de Rutrem, par le moyen de la fleur du chardon qui lui indiqua le lieu où elle étoit cachée: que Viſtnou ſe métamorphoſa en cochon, pour chercher les pieds de Rutrem; mais qu'après avoir fouillé inutilement

Digitized by Google

avec ſon groin juſque dans les entrailles de la terre, il fut obligé de renoncer à cette entrepriſe.

IV. Métamorphoſe. Un fameux géant, nommé *Iranien*, ou, ſelon d'autres, *Hirrenkeſſep*, ayant reçu du dieu Rutrem le privilege ſingulier de ne pouvoir être tué, ni pendant le jour, ni pendant la nuit, ni dedans ni dehors ſa maiſon, en conçut une ſi grande fierté, qu'il voulut abolir le culte des dieux, & ſe faire adorer ſeul ſur la terre. Il fit ſouffrir les plus cruels tourments à ceux qui refuſerent de lui rendre les honneurs divins; il n'épargna pas même ſon fils, qui, malgré ſes ordres & ſes menaces, s'obſtinoit toujours à répéter dans ſes prieres le nom de Viſtnou. La fidélité de ce jeune homme, & les maux qu'il ſouffroit, toucherent tellement le cœur du dieu Viſtnou, qu'il réſolut, à quelque prix que ce fût, d'exterminer le géant Iranien. L'entrepriſe n'étoit pas facile. La ſagacité de Viſtnou en vint cependant à bout. Il ſaiſit le moment du crépuſcule, où, quoiqu'il ne faſſe plus jour, il n'eſt pas cependant encore nuit, & parut tout-à coup ſous la forme d'un monſtre, moitié homme & moitié lion, devant le géant Iranien, qui, étant alors ſur le ſeuil de ſa porte, n'étoit ni dedans ni dehors ſa maiſon; & il le mit en pieces, malgré ſa réſiſtance. Quelques-uns diſent ſeulement que le géant Iranien avoit reçu le privilege de ne pouvoir être tué que d'une maniere fort extraordinaire; qu'un jour qu'il ſe diſpoſoit à donner un coup de bâton à ſon fils, le jeune homme s'eſquiva adroitement; & que le bâton donna ſur un pilier qui s'ouvrit auſſi-tôt, & dont il ſortit un monſtre, moitié homme & moitié lion, qui déchira le géant. L'univers entier étoit ſous ſa domination.

V. Métamorphoſe. Un prince, nommé *Mavali*, ou, ſelon d'autres, *Magapélixaavarti*, faiſoit gémir les hommes ſous le poids de la plus cruelle tyrannie. Viſtnou, touché des plaintes qu'on lui adreſſoit de tous côtés, réſolut de délivrer la terre d'un pareil monſtre. Il prit la forme d'un Bramine, mais d'un Bramine ſi petit, qu'il pouvoit paſſer pour un nain. Il alla trouver ce méchant roi, & lui demanda trois pieds de terre pour

Digitized by Google

y bâtir une cabane. Le roi lui accorda ſa demande; ſans aucune difficulté; &, pour ratifier cette donation, il prit un peu d'eau dans ſa bouche, & ſe diſpoſa à la rejetter dans la main du prétendu Bramine. (Telle étoit alors la maniere de ratifier les engagements.) Mais l'étoile du point du jour, qui étoit le principal conſeiller du roi, ſoupçonnant quelque ſupercherie dans la demande du Bramine, trouva le moyen d'entrer dans le goſier du prince, & de le boucher tellement, que l'eau ne pouvoit plus en ſortir. Le roi, qui ſe ſentoit preſque étouffé ſans ſçavoir pourquoi, ſe fit enfoncer un ſtylet de fer dans le goſier pour en ouvrir le paſſage. L'étoile fut contrainte de déloger, après avoir eu un œil crevé; & le roi répandit l'eau qu'il avoit dans la bouche, dans la main du faux Bramine, qui devint tout-à-coup d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'un de ſes pieds occupoit toute l'étendue de l'univers. Il poſa l'autre ſur la tête du roi Mavali, qu'il précipita dans l'abyme. Cette hiſtoire ſe trouve racontée avec des circonſtances différentes par d'autres auteurs. Ils ne repréſentent point Mavali comme un tyran, mais comme une autre Saturne, ſous lequel tous les hommes étoient égaux, & tous les biens communs. Ils diſent que Viſtnou détrôna ce bon prince, parce que les hommes, n'ayant beſoin de rien ſous ſon regne, ne prioient plus les dieux. Ils ne font point mention de l'Etoile du point du jour: ils diſent ſeulement que la femme de Mavali voulut le détourner d'accorder au Bramine ce qu'il demandoit. Au reſte, lorſqu'il s'agit de pareilles fables, il eſt fort important de comparer les différentes narrations.

VI. Métamorphoſe. Les Rajahs (c'eſt le nom que les Indiens donnent aux rois) étoient devenus autant de tyrans qui opprimoient les peuples, & commettoient mille cruautés. Viſtnou réſolut de punir leurs crimes. Il parut ſur la terre ſous une forme humaine, & prit le nom de *Ram.* Il déclara la guerre aux Rajahs, & les combattit ſans relâche pendant vingt-une générations, juſqu'à ce qu'il les eût tous exterminés.

VII. Métamorphoſe. Un géant, nommé *Cartaſuciriargunen*,

Digitized by Google

riargunen, & qui avoit mille bras, désoloit le genre humain par ses brigandages & par ses violences. Vistnou prit une seconde fois la figure humaine & le nom de *Ram*; &, armé seulement du soc d'une charrue, il présenta le combat au géant, lui donna la mort, & lui coupa ses mille bras; puis il entassa ses os les uns sur les autres, & en forma une montagne, appellée *Baldous*. On raconte différemment le sujet de cette métamorphose. Il y avoit, dit-on, un Bramine, nommé *Rawana*, qui étoit un des plus fervents adorateurs du dieu Ixora: il ne manquoit jamais de lui présenter chaque jour une offrande de cent fleurs bien comptées. Il arriva que le dieu déroba lui-même adroitement une des fleurs, & fit ensuite des reproches à Rawana de ce que son offrande n'étoit pas complette. Le pieux Bramine, désolé de la perte de cette fleur, fut sur le point de mettre un de ses yeux à la place; mais Ixora s'y opposa; &, pour récompenser la foi de son serviteur, il jura de ne lui rien refuser de tout ce qu'il désireroit. Le Bramine souhaita qu'on lui confiât l'administration de l'univers; mais, après avoir obtenu cette grace, il ne cessa point d'importuner Ixora par ses vœux & par ses prieres. Le dieu, fatigué, lui dit: « N'ai-je pas comblé tous tes desirs? Quel est donc » l'objet des prieres que tu me fais continuellement? » Rawana répondit qu'il souhaitoit avoir dix têtes & vingt bras, afin de gouverner plus aisément l'univers. Il obtint encore cette grace, & se retira ensuite dans la ville de Lanka, où il établit le siege de son empire. Sa gloire & sa puissance reçurent un nouvel accroissement de ce grand nombre de têtes & de bras dont il venoit d'être pourvu; mais il se laissa enfin aveugler par la prospérité. Il perdit le souvenir des bienfaits d'Ixora, & voulut usurper les honneurs dûs à la divinité. Vistnou résolut de punir l'orgueil de cet insolent Bramine. Il parut sur la terre sous une forme humaine, & prit le nom de *Ram*. Rawana épouvanté se changea en cerf, pour se dérober plus aisément à la colere du dieu. Ram perça le cerf d'un coup de fleche; mais l'ame de Rawana en

Digitized by Google

sortit promptement, & choisit pour sa retraite le corps d'un Faquir. Ce fut sous ce déguisement que Rawana enleva la femme de Ram, nommée *Sidi*. Ram, outré de cet affront, emprunta, pour se venger, le secours d'un fameux singe, connu sous le nom de *Hanuman*, qui exerça d'horribles ravages dans la capitale de Rawana. Celui-ci, secondé d'un grand nombre de géants, parvint enfin à se saisir de ce redoutable singe; mais il ne put jamais venir à bout de le faire mourir. Rawana, surpris de la force prodigieuse de ce singe, lui demanda s'il n'y avoit pas quelque moyen de le vaincre. Le singe lui répondit: « Trempez-moi la queue dans l'huile, » enveloppez-la d'étoupe, & y mettez le feu: je de» viendrai aussi-tôt plus foible que le dernier des ani» maux. » Le crédule Rawana exécuta ce qu'avoit dit le singe; mais Hanuman, avec sa queue enflammée, embrasa le palais de Rawana, & une partie de la ville de Lanka. Enfin, pour terminer ce conte extravagant, le perfide Rawana, refusant toujours de rendre la femme de Ram, tomba sous les coups de ce mari justement irrité.

VIII. Métamorphose. Un Rajah de l'Indostan, ayant appris, par la chiromancie, que sa sœur, qui étoit mariée à un Bramine, mettroit au monde un fils qui lui raviroit le trône & la vie, ordonna qu'on mît à mort tous les enfants qu'auroit sa sœur, dès qu'ils seroient nés; &, pour s'assurer de l'exécution de ses ordres, il la fit enfermer étroitement sous une garde sûre. Déja six de ses enfants avoient été les victimes de la cruauté de ce tyran. Le septieme paroissoit destiné au même sort; mais cet enfant, nommé *Kistna*, étoit Vistnou lui-même, qui avoit pris cette forme pour châtier le cruel Rajah. Il parla dès le moment de sa naissance, & s'échappa de la prison, avec son pere & sa mere, sans que les gardes s'en apperçussent. Il opéra depuis des prodiges sans nombre. Le Rajah envoya souvent des géants & des armées entieres pour le faire périr; mais il extermina tout ce qui se présenta devant lui, & tua enfin le Rajah lui-même. Après cet exploit, Kistna

Digitized by Google

continua à parcourir la terre, prodiguant les miracles, récompensant les bons, châtiant les méchants; & enfin il s'éleva dans les cieux.

Cette métamorphose est regardée, par les Indiens, comme la plus mémorable & la plus glorieuse de toutes les incarnations de Vistnou. Quelques auteurs trouvent des rapports entre Kistna & Jesus-Christ, le Rajah & le roi Hérode.

IX. Métamorphose. Vistnou prit la forme de Budha ou Bodha. Ce personnage, disent les Banians, n'a ni pere, ni mere. C'est un pur esprit qui ne se manifeste point aux hommes; mais lorsque, par une faveur spéciale, il apparoît à quelque dévot, c'est avec quatre bras. Il est continuellement occupé à prier Mahadew, ou le grand Dieu. On croit communément que ce Bodha est le même que le dieu Fo.

Les Banians pensent que Vistnou doit encore s'incarner une dixieme fois, & qu'il prendra la forme d'un cheval blanc qui a des ailes, & qui réside actuellement dans le ciel. Ce pégase Indien ne se soutient que sur trois pieds: le quatrieme est toujours en l'air. Lorsqu'il le posera sur la terre, il la fera s'enfoncer dans l'abyme; & c'est ainsi que le monde sera détruit.

En attendant cette derniere métamorphose, Vistnou est endormi tranquillement dans la mer de lait, couché sur une couleuvre qui a cinq têtes.

VISTNOUVAS: secte de Bramines qui sont particuliérement attachés au dieu Vistnou, & qui le regardent comme le plus puissant de tous les habitants des cieux. Cette secte est divisée en deux branches: les premiers sont appellés *Tadvadi*, les autres *Ramanoujas*. Les Tadvadi se tracent, tous les matins, une ligne blanche depuis le nez jusqu'au front; ils se font aussi une petite marque ronde à la jointure du bras & aux deux mamelles: ce sont leurs signes distinctifs: c'est la livrée de Vistnou. Ils s'imaginent que ces marques sont des préservatifs contre les attaques du diable. Ils s'engagent, par un vœu exprès, à ne jamais rendre hommage à aucun autre dieu qu'à Vistnou. Leur chef est obligé de garder le célibat, & porte ordinairement

Digitized by Google

à la main une canne de bambou, pour marque de sa dignité.

Les Ramanoujas ont aussi des signes qui les distinguent. Ils se tracent avec de la craie un Y sur le nez, & se font une marque sur la jointure du bras avec du feu. Ils ont la tête nue & presque rasée, à l'exception d'une touffe sur le sommet, qu'ils attachent avec un nœud, & qu'ils laissent pendre par derriere. Leur chef est distingué par un morceau de linge dont il s'enveloppe la tête lorsqu'il parle à quelqu'un. Leur vie paroît plus austere que celle des Tadvadi. Ils croiroient souiller la sainteté de leur profession, s'ils s'embarrassoient dans le négoce & dans les affaires profanes. Ils se font aussi un devoir de ne jamais mettre le pied dans un lieu consacré à la débauche; ce que les Tadvadi se permettent sans scrupule.

VITZLIPUTZLI: le plus fameux des dieux adorés par les Mexicains. Ils prétendent que ce fut lui qui les conduisit dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, & qui leur en facilita la conquête. Ces peuples, qui furent nommés *Mexicains*, du nom de leur général Mexi, étoient, dans leur origine, des sauvages vagabonds. Ils firent une irruption sur les terres de certains peuples, appellés *Navatelcas*, engagés par les promesses de leur dieu Vitzliputzli, qui leur avoit prédit qu'ils feroient la conquête de ce pays, & qui marchoit lui-même à leur tête, porté par quatre prêtres, dans un coffre tissu de roseaux. Lorsque l'armée s'arrêtoit pour camper, Vitzliputzli avoit sa tente au centre du camp. C'étoit lui qui régloit la marche. Ses oracles, répétés par la bouche des prêtres, tenoient lieu de conseil de guerre. Les Mexicains avoient une vaste étendue de pays à parcourir, avant d'arriver à cette terre promise. Pendant tout le temps qu'ils furent en marche, le dieu qui les conduisoit ranima leur courage par d'éclatants prodiges. Enfin, après bien des fatigues, lorsqu'ils touchoient presque au terme de leurs courses, Vitzliputzli déclara en songe à un de ses prêtres, que les Mexicains devoient former leur premier établissement dans l'endroit où ils trouveroient un

Digitized by Google

figuier planté dans un rocher, sur les branches duquel seroit perché un aigle tenant entre ses griffes un petit oiseau. On démêle dans cette histoire quelque rapport avec la maniere dont les Juifs furent conduits dans la terre promise.

L'historien de la conquête du Mexique nous apprend quelle étoit la forme que les Mexicains donnoient à la statue de Vitzliputzli. « On l'avoit faite, dit-il, de » figure humaine, assise sur un trône soutenu par un » globe d'azur, qu'ils appelloient le *ciel*. Il sortoit, des » deux côtés de ce globe, quatre bâtons dont le bout » étoit taillé en tête de serpent : cela formoit un bran- » card que les sacrificateurs portoient sur leurs épaules, » quand ils promenoient l'idole en public. Elle avoit » sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs, » en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or bruni. » Son visage étoit affreux & sévere, & encore plus en- » laidi par deux raies bleues qu'elle avoit, l'une sur le » front, l'autre sur le nez. Sa main droite s'appuyoit » sur une couleuvre ondoyante qui lui servoit de bâton. » La gauche portoit quatre fleches qu'ils révéroient » comme un présent du ciel, & un bouclier couvert de » cinq plumes blanches, mises en croix. Tous ces orne- » ments, ces marques & ces couleuvres avoient leur » signification mystérieuse.

Ce dieu avoit un temple vaste & superbe dans la ville de Mexique. Voici la description qu'en donne l'auteur de la *Conquête du Mexique*. « On entroit d'abord » dans une grande place quarrée & fermée d'une mu- » raille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, » entrelassées de diverses manieres au-dehors de la » muraille, inspiroient de l'horreur, principalement à » la vue du frontispice de la premiere porte, qui en » étoit chargé, non sans quelque signification mysté- » rieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencon- » troit une espece de chapelle qui n'étoit pas moins » affreuse. Elle étoit de pierre, élevée de trente de- » grés, avec une terrasse en haut, où on avoit planté » sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs » troncs de grands arbres taillés également, qui soute-

Digitized by Google

» noient des perches qui paſſoient d'un arbre à l'autre. » Ils avoient enfilé par les tempes à chacune de ces » perches quelques crânes des malheureux qui avoient » été immolés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter ſans horreur, étoit toujours égal, parce que les » miniſtres du temple avoient ſoin de remplacer ceux » qui tomboient par l'injure du temps.

» Les quatre côtés de la place avoient chacun une » porte, qui ſe répondoient & étoient ouvertes ſur les » quatre principaux vents. Chaque porte avoit ſur ſon » portail quatre ſtatues de pierre qui ſembloient, par » leurs geſtes, montrer le chemin, comme ſi elles » euſſent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien » diſpoſés : elles tenoient le rang de dieux liminaires ou » portiers, parce qu'on leur donnoit quelques révérences en entrant. Les logements des ſacrificateurs & » des miniſtres étoient appliqués à la partie intérieure » de la muraille de la place, avec quelques boutiques » qui en occupoient tout le circuit, ſans retrancher » que fort peu de choſe de ſa capacité, ſi vaſte, que » huit à dix mille perſonnes y danſoient commodément » aux jours de leurs fêtes les plus ſolemnelles.

» Au centre de cette place, s'élevoit une grande ma» chine de pierre, qui, par un temps ſerein, ſe dé» couvroit au deſſus des plus hautes tours de la ville ; » elle alloit toujours en diminuant, juſqu'à former une » demi-pyramide, dont trois des côtés étoient en gla» cis, & le quatrieme ſoutenoit un eſcalier, édifice » ſomptueux, & qui avoit toutes les proportions de » la bonne architecture. Sa hauteur étoit de ſix-vingts » degrés, & ſa conſtruction ſi ſolide, qu'elle ſe termi» noit en une place de quarante pieds en quarré, dont » le plancher étoit couvert fort proprement de divers » carreaux de jaſpe de toute ſorte de couleurs. Les pi» liers ou appuis d'une maniere de baluſtrade qui ré» gnoit autour de cette place, étoient tournés en co» quilles de limaçon, & revêtus par les deux faces de » pierres noires, ſemblables au jais, appliquées avec » ſoin & jointes par le moyen d'un bitume rouge & » blanc, ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout » cet édifice.

Digitized by Google

» Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où » l'escalier finissoit, deux statues de marbre soutenoient, » d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, » deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. » Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds » de haut, taillée en dos-d'âne, où l'on étendoit sur le » dos le misérable qui devoit servir de victime, afin de » lui fendre l'estomac & d'en tirer le cœur. Au-dessus » de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvoit » une chapelle dont la structure étoit solide & bien en- » tendue, couverte d'un toit de bois rare & précieux, » sous lequel ils avoient placé leur idole sur un autel » fort élevé, entouré de rideaux.

» Une autre chapelle, à gauche de la premiere, & » de la même fabrique & grandeur, renfermoit l'idole » appellée *Tlaloch*. Le trésor de ces deux chapelles étoit » d'un prix inestimable; les murailles & les autels étoient » couverts de joyaux & de pierres précieuses sur des » plumes de couleurs. »

Les Mexicains célébroient en l'honneur de cette prétendue divinité une fête solemnelle, dans le mois de Mai. Des especes de religieuses, qu'on nommoit *Filles de la Pénitence*, mais qui, pendant cette solemnité, étoient appellées *Sœurs de Vitzliputzli*, portoient sur leurs épaules un brancard qui soutenoit un trône de couleur d'azur: sur ce trône étoit l'image de Vitzliputzli, faite de maïs & de miel, par la main de ces religieuses. Lorsque la procession étoit arrivée vis-à-vis le temple du dieu, on voyoit s'avancer une troupe de jeunes gens qui formoient une espece de communauté religieuse. Ils commençoient par adorer profondément l'idole; ils la portoient ensuite sur leurs épaules dans le sanctuaire. C'est là que le dieu recevoit les hommages de tout le peuple, qui accouroit en foule pour se prosterner devant lui, & s'humilioit en sa présence, en se couvrant la tête de poussiere. L'habillement que portoient dans cette fête les sœurs de Vitzliputzli, dont nous avons parlé, mérite d'être remarqué. Elles avoient une robe blanche; du maïs rôti leur servoit de couronne; ce même maïs formoit une espece de chaîne qui

Digitized by Google

leur environnoit le cou, & de-là venoit s'entortiller au bras gauche. Le rouge, ornement proscrit chez nos religieuses, coloroit le visage de ces Vestales Mexicaines, & des plumes rouges de perroquet ornoient leurs bras. L'habillement des jeunes religieux étoit rouge, & ils étoient aussi couronnés de maïs. Lorsque tout le peuple avoit adoré Vitzliputzli dans son temple, on le portoit en procession dans quelques villages des environs. Après toutes ces courses, on le ramenoit en pompe dans son sanctuaire; il y recevoit encore de nouveaux honneurs: chacun lui jettoit des fleurs; on en jonchoit le sanctuaire, le temple, & même le terrain d'alentour. Les sœurs de Vitzliputzli apportoient ensuite des morceaux d'une pâte de maïs & de miel, qui étoit la même que celle dont l'idole étoit formée: ces morceaux de pâte avoient la figure d'os, & ils étoient appellés *les os & la chair* de Vitzliputzli. Ces os, placés devant l'idole par la main des jeunes religieux, étoient sanctifiés par une consécration solemnelle que les prêtres en faisoient. Des danses religieuses, des hymnes sacrés accompagnoient cette consécration. Les morceaux de pâte ainsi consacrés étoient adorés par tous les assistants comme la divinité même. On immoloit en son honneur des victimes humaines; on chantoit ses louanges, & l'on dansoit devant elle. Après toutes ces cérémonies, les prêtres prenoient l'idole de Vitzliputzli, qui n'étoit que de pâte; ils la rompoient, & en formoient plusieurs petits morceaux. Ils en mettoient un dans la bouche de chaque dévot, qui s'approchoit humblement pour le recevoir, & n'oublioient pas de les avertir que ce morceau de pâte n'étoit autre chose que *la chair du dieu Vitzliputzli*. Tous ceux qui avoient participé à cette espece de communion, offroient au prêtre une certaine quantité de maïs. Ces petits morceaux étoient aussi donnés aux malades; ce qui augmente le rapport singulier que cette cérémonie paroît avoir avec la communion des Catholiques.

Vitzliputzli avoit un prêtre particulier dont la dignité étoit héréditaire, au lieu que celle des prêtres des autres dieux étoit élective.

Digitized by Google

VŒU : promeſſe faite à Dieu, par laquelle on s'engage à quelque œuvre qui lui ſoit agréable, & qui ne ſoit pas de précepte.

Les *vœux ſolemnels* ſont ceux qui ſont faits en face d'Egliſe, avec les formalités preſcrites par les canons ; ils ſont diſtingués par-là des vœux ſimples, qui ne ſont accompagnés d'aucune de ces cérémonies.

Vœux de religion. On appelle ainſi les trois vœux de pauvreté, de chaſteté & d'obéiſſance, que font les religieux lorſqu'ils s'engagent dans quelqu'ordre. Ces vœux ſont reconnus, par l'Egliſe & par l'Etat, abſolus & irrévocables, lorſqu'ils ſont faits librement & avec toutes les formalités preſcrites pour leur validité.

1. Les vœux étoient en uſage parmi les Juifs mêmes, avant Moyſe : nous en avons pluſieurs exemples dans l'Ecriture. Le légiſlateur des Juifs établit depuis différentes regles pour en diriger & en aſſurer l'accompliſſement. Il y avoit deux ſortes de vœux : 1° on vouoit au ſervice de Dieu une choſe dont on pouvoit diſpoſer, homme, bête, argent, &c : on vouoit la même choſe à une entiere deſtruction ; & les vœux de cette ſeconde ſorte étoient autrement appellés anathêmes : ils étoient les plus ſacrés & les plus inviolables parmi les Juifs. Il n'étoit point permis à un particulier de les faire, mais ſeulement à toute la nation. On trouve dans l'Ecriture un exemple frappant de cette eſpece de vœu. Les Iſraélites, par l'ordre de Dieu, dévouerent à la deſtruction toutes les villes des Chananéens, & comprirent dans cet anathême, non ſeulement les hommes, mais les animaux mêmes & tout le butin. Un Juif, nommé *Achan*, ayant oſé en garder quelque choſe, Dieu fit connoître ſa prévarication, & il fut lapidé par le peuple. A l'égard des vœux de la premiere eſpece, ils pouvoient, en certains cas, être rachetés à prix d'argent. Lorſqu'une mere, par exemple, avoit voué ſon fils au Seigneur, il lui étoit permis de le reprendre, moyennant une certaine ſomme qu'elle payoit. Il n'en étoit pas de même du bétail, des fruits & des autres productions de la terre qu'on avoit voués : on ne pouvoit les racheter en aucune maniere. Seulement, quand

Digitized by Google

l'animal voué se trouvoit avoir quelque imperfection légale, on lui en substituoit un autre. Le vœu le plus remarquable & le plus frappant que nous offrent les livres saints, est celui de Jephté, juge d'Israël. Sur le point de livrer la bataille aux Ammonites, il promit à Dieu, s'il lui accordoit la victoire, de lui sacrifier la premiere créature vivante qui sortiroit de sa maison pour venir au-devant de lui à son retour. Dieu lui accorda une victoire complette; mais lorsqu'il revenoit triomphant, le premier objet qu'il apperçut, fut sa fille unique qui venoit au devant de lui. A cette vue, il déchira ses habits, & ne put s'empêcher de faire part à sa fille du vœu téméraire qui causoit sa douleur. Elle reçut cette nouvelle avec un courage héroïque, qui ne fit encore que redoubler les regrets de son pere. Après avoir été pendant deux mois sur les montagnes pleurer sa virginité avec ses compagnes, elle revint auprès de Jephté qui accomplit son vœu. La plûpart des auteurs Juifs & plusieurs saints Peres pensent que Jephté immola en effet sa fille unique: en cela moins réservés que les auteurs payens, qui introduisent Diane s'opposant elle-même au sacrifice de la jeune Iphigénie, que son pere vouloit immoler à cette déesse. Le sentiment le plus probable est que Jephté consacra seulement sa fille au Seigneur, & lui fit subir une espece de mort civile, en la condamnant à un célibat perpétuel. (*Voyez* NAZARÉENS.)

Les Juifs modernes font rarement des vœux, & leur loi ne les approuve pas; mais, lorsqu'ils en font, ils sont obligés de les accomplir. Cependant, si une femme en pouvoir de mari s'engage par vœu à pratiquer quelqu'abstinence que ce soit, son mari peut l'en relever, pourvu qu'il le fasse dans les vingt-quatre heures, à compter depuis le moment où il en a connoissance. Il en est de même d'une fille qui est sous l'autorité de son pere. C'est même une tradition reçue parmi eux, qu'un rabbin, ou seulement trois particuliers ont le pouvoir de relever un homme ou une femme d'un vœu ou d'un serment, pourvu qu'il y ait de bonnes raisons qui s'opposent à l'exécution du vœu, & que la dispense ne

Digitized by Google

puisse nuire à personne. Dans ce cas, ceux qui ont fait le vœu déduisent leurs raisons à un rabbin, ou à trois particuliers qui les délivrent de tout engagement, en leur disant trois fois : « Sois délié. »

2. Les habitants de l'isle de Ceylan sont aussi dans l'usage de faire des vœux.

3. Les insulaires des Maldives, surpris par la tempête en pleine mer, ont coutume d'implorer le secours d'un certain génie, ou roi des vents, & s'engagent par vœu à lui faire un sacrifice, s'ils peuvent échapper au danger. On ne peut pas leur appliquer le proverbe italien : *Passato il pericolo, gabbato il santo.* Les Maldivois sont très-fideles à s'acquitter de leurs promesses : il y a même dans leur pays des lieux particuliers, situés sur le rivage de la mer, où tous ceux qui ont été sauvés du naufrage ne manquent pas d'aller témoigner leur reconnoissance *au Roi des vents.* Les mêmes insulaires font aussi des vœux à un autre génie qu'ils nomment *Roi de la mer :* peut-être y a-t-il entre ces deux divinités la même différence que les anciens mettoient entre Eole & Neptune. Ce n'est pas seulement pendant leurs voyages en mer que les Maldivois lui adressent des vœux, ils lui en font aussi pour le succès de leur pêche.

4. Les Negres qui habitent les pays intérieurs de la Guinée font souvent des vœux, & les observent avec la plus grande fidélité, persuadés qu'ils seroient rigoureusement punis, s'ils les violoient. De peur de les oublier, ils portent des bracelets de fer qui leur en rappellent le souvenir.

5. Les Iroquois, ainsi que les sauvages du Canada & du Mississipi, lorsque la chasse est malheureuse & que la faim les presse, font vœu à *Quitchi-Manitou*, c'est-à-dire au grand esprit, que, s'il leur accorde la grace de tuer quelque bête, avant de la manger, ils en donneront, pour l'amour de lui, un morceau à quelqu'un des plus considérables de la nation. On ajoute qu'ils sont très-fideles à accomplir leur vœu.

VOYAGE NOCTURNE. Nous avons promis quelque détail sur ce fameux rêve du faux apôtre des Mahomé-

Digitized by Google

tans. Sa Vie, par M. Gagnier, d'où nous avons déjà tiré quelques articles, va nous fournir encore la matiere de celui-ci. « Une certaine nuit, dit l'apôtre de Dieu, (c'eſt d'un docteur Mahométan qu'eſt traduite cette Relation) je m'étois endormi entre les deux collines de Safra & de Merwa. Cette nuit étoit très-obſcure & très-noire, mais ſi tranquille, qu'on n'entendoit ni les chiens aboyer, ni les coqs chanter. Tout d'un coup l'ange Gabriel ſe préſenta devant moi, dans la forme en laquelle le Dieu très-haut l'a créé..... Il me pouſſa, & me dit: Leve-toi, ô homme endormi! Je fus ſaiſi de frayeur & de tremblement, & je lui dis, en m'éveillant tout en ſurſaut: Qui es-tu? Dieu veuille te faire miſéricorde! Je ſuis ton frere Gabriel, me répondit-il. O mon cher bien aimé Gabriel, lui dis-je, je te demande pardon. Eſt-ce une révélation de quelque choſe de nouveau, ou bien une menace affligeante que tu viens m'annoncer? C'eſt quelque choſe de nouveau, reprit-il; leve-toi, mon cher & bien aimé. Attache ton manteau ſur tes épaules; tu en auras beſoin; car il faut que tu rendes viſite à ton Seigneur, cette nuit. En même temps, Gabriel me prit par la main. Il me fit lever; &, m'ayant fait monter à cheval ſur la jument appellée *Borak*, il la conduiſit lui-même par la bride...»

« Quand je poſai ma main ſur cette jument pour monter, elle ſe mit à ruer & à regimber, comme un cheval fougueux entre les poteaux du travail. Gabriel lui cria: Tiens-toi de repos; hola! ô Borak! n'as-tu pas de reſpect en la préſence de Mahomet? Pardieu! jamais perſonne plus honoré de Dieu ne t'a montée. Quoi donc, Gabriel, lui dit Borak, (car Dieu lui donna alors la faculté de parler,) Ibrahim, l'ami de Dieu, ne m'a-t-il pas montée, lorſqu'il alla rendre viſite à ſon fils Iſmaël? O Gabriel! celui-ci ne ſeroit-il point le maître de la piſcine, le dépoſitaire de l'interceſſion, & l'auteur de la profeſſion de foi, *Il n'y a point de Dieu que Dieu?* Gabriel lui répondit: Tiens-toi en repos, hola! ô Borak! C'eſt ici Mahomet, le fils d'Abdo'llah, iſſu d'une tribu de l'Arabie heureuſe. Sa reli-

Digitized by Google

gion est l'orthodoxe. Il est le prince des enfants d'Adam, le premier entre tous les prophetes & les apôtres. Il est le sceau. Il est le préfet & le surintendant des finances. Toutes les créatures viendront implorer son interceſſion. Le paradis est à sa droite, & le feu d'enfer à sa gauche. Quiconque reconnoîtra la vérité de sa parole entrera dans le paradis; & quiconque accusera sa parole de mensonge sera précipité dans le feu de l'enfer. Borak, entendant tout cela, parla ainsi; (car Dieu lui donna dans ce moment la faculté de parler:) O Gabriel! je t'en conjure par l'alliance qui est entre toi & lui, car je n'ose pas m'adresser à Mahomet lui-même, demande-lui donc pour moi que je puisse avoir part à son interceſſion, au jour de la résurrection. »

Aussi-tôt que je lui eus entendu faire cette humble priere, je pris moi-même la parole, sans attendre que Gabriel m'en fît la demande, & je lui dis: Eh bien donc, tiens-toi en repos, ô Borak! tu auras part à mon interceſſion, & tu seras avec moi dans le paradis. Lorsque je lui eus fait cette promesse, elle s'approcha de moi pour me laisser monter; &, dès que j'eus sauté sur son dos, elle m'enleva dans l'air à perte de vue... »

« Nous continuions notre voyage, selon qu'il plaisoit à Dieu de nous conduire, lorsque j'entendis la voix d'une personne qui crioit à ma droite; O Ahmed! arrête un peu ici auprès de moi, que je te parle. Je suis celle de toutes les créatures qui t'est la plus dévouée. Mais Borak passant outre, je ne m'arrêtai point, parce qu'il ne dépendoit pas de moi de m'arrêter, mais de Dieu seul puissant & glorieux. Ainsi nous avançâmes toujours dans notre route, comme il plaisoit à Dieu de nous conduire. Mahomet entendit successivement deux autres voix, & reçut deux fois la même invitation; mais il n'y répondit pas plus qu'à la précédente. »

» Enfin, continue l'imposteur, nous arrivâmes à Jérusalem, & j'y mis pied à terre: j'attachai Borak aux

Digitized by Google

anneaux où avoient coutume de l'attacher les prophetes avant moi; &, pénétrant plus avant, j'entrai dans la maison sainte. J'y rencontrai Ibrahim, (Abraham,) Moyse & Jesus, qui vinrent au devant de moi, accompagnés d'une foule de prophetes. Dès que je les eus vus, je fis la priere, conjointement avec eux, sans prendre le pas & sans affecter aucune supériorité sur mes freres. J'en agis de la sorte, par l'ordre exprès que Gabriel en avoit reçu de mon Dieu, mon Seigneur glorieux & puissant... »

» Dans cet endroit, Gabriel me dit : Sçais-tu qui étoient ceux dont tu as entendu les voix à ta droite & à ta gauche? Non, lui dis-je. Sçache donc, reprit-il, que la premiere voix étoit celle d'un Juif, qui t'invitoit au Judaïsme, & que, si tu lui eusses répondu, ta nation se seroit faite Juive, après toi, jusqu'au jour de la résurrection. La seconde voix étoit celle d'un Chrétien; si tu lui eusses pareillement répondu, ta nation, après toi, auroit embrassé le Christianisme jusqu'au jour de la résurrection. Quant à la femme, ajouta-t-il, qui t'a paru si bien ornée & fardée, c'étoit le monde avec tous ses ornements & appas. Que si tu te fusses arrêté à lui répondre, ta nation auroit choisi la jouissance de ce monde, préférablement au bonheur de l'éternité.... Ensuite Gabriel, prenant le devant, retourna vers la maison sainte; & je suivis promptement ses pas. Alors il se présenta à moi un homme portant en ses mains trois cruches. Dans la premiere, il y avoit de l'eau; dans la seconde, du lait; & dans la troisieme, du vin. Quelqu'un qui étoit présent, dit : Si Mahomet boit de l'eau, il sera submergé, & sa nation sera aussi submergée. S'il boit du lait, il sera dirigé dans la droite voie, & sa nation sera aussi dirigée dans la droite voie après lui, jusqu'au jour de la résurrection. Gabriel me dit : Choisis, ô Mahomet! ce que tu voudras. Je choisis le lait, & j'en bus un peu. Quelqu'un l'ayant remarqué, dit : Si Mahomet avoit bu tout le lait, aucun de sa nation n'auroit jamais vu le feu d'enfer; ce qui fit que je m'écriai : O mon cher bien aimé Gabriel! que

Digitized by Google

je retourne au lait & que je le boive tout. Donne-t-en bien de garde, reprit-il, ô Ahmed ! Il n'eſt plus temps : c'en eſt fait. La plume qui écrivoit s'eſt ſéchée ſur ce qui vient d'arriver. Quoi donc, ô Gabriel ! interrompis-je, cela eſt ainſi écrit & déterminé dans le livre ? Et il me répondit que cela étoit ainſi. »

Mahomet continue ſon voyage, & monte de ciel en ciel juſqu'au ſeptieme, quoique la diſtance d'un ciel à l'autre ſoit, ſelon lui, de cinq cents années de chemin. Après avoir fait la deſcription de ce qu'il vit au-delà du ſeptieme ciel, il ajoute : « Je m'entendis ſaluer de la part du Dieu puiſſant & glorieux, en ces termes : Paix ſoit à toi, ô Ahmed ! Ayant levé la tête, je vis un ange plus blanc que la neige, vêtu d'une veſte rouge. Il étoit ſuivi de ſoixante & dix mille anges, pour rendre la pompe plus belle. Il m'embraſſa tendrement ; &, m'ayant baiſé entre les deux yeux, il me dit : Viens-t'en avec moi, ô le très-honoré de Dieu ! Je partis donc avec lui au milieu de cette armée d'anges, dont les uns marchoient devant moi, d'autres derriere, d'autres à ma droite, & d'autres à ma gauche. Tous me faiſoient de profondes révérences, me glorifiant & m'honorant, à cauſe de l'honneur que j'allois recevoir de la part du Dieu puiſſant & glorieux. »

» Ils continuerent de marcher avec moi, dans cet ordre, juſquà ce qu'ils euſſent percé ſoixante & dix mille voiles, cloiſons ou ſéparations faites d'hyacinthes, pour arriver enſuite juſqu'à ſoixante & dix mille autres voiles d'étoffe très-déliée, & de-là à ſoixante & dix mille voiles de ténebres, qu'il fallut auſſi percer. Il y avoit de diſtance, entre chaque voile, le chemin de cinq cents ans de voyage ; & l'épaiſſeur de chaque voile étoit auſſi de cinq cents ans de voyage. De-là nous arrivâmes à pareil nombre de ſoixante & dix mille voiles, faits de feu ; à ſoixante & dix mille voiles, faits de neige ; à ſoixante & dix mille voiles, faits d'eau ; à ſoixante & dix mille voiles, faits d'air ; à ſoixante & dix mille voiles, faits de vuide ou de chaos ; après quoi, nous ne ceſsâmes de percer & de nous faire jour au

Digitized by Google

travers du voile de la beauté, du voile de la perfection, du voile de la souveraine puissance, du voile de la singularité, du voile de la séparation, du voile de l'immensité, du voile de l'unité; & ce dernier voile est celui de Dieu très-grand & immense. »

Mahomet fait encore quelques pas pour s'approcher du trône de l'Eternel : chaque pas étoit de cinq cents années de chemin. Dieu, selon cet imposteur, s'entretint alors familiérement avec lui. Entr'autres choses, il lui demanda ce qu'il souhaitoit? « Je souhaite, répondit Mahomet, de bien dîner, de bien souper, & de bien dormir quand les hommes dorment. » Après une assez longue conversation avec Dieu, Mahomet alla voir le paradis, & reprit ensuite le chemin de la terre, toujours accompagné de Gabriel, & monté sur la fidelle Borak.

VULGATE : version latine de l'Ecriture sainte, qui est en usage dans l'Eglise, & que le concile de Trente a déclarée authentique. C'est l'ancienne version latine, appellée *italique*, & faite sur le texte grec, réformée & corrigée par S. Jérôme.

VULCAIN, dieu du feu chez les anciens payens, étoit supposé par les poëtes, fils de Jupiter & de Junon. Son pere, voyant qu'il étoit laid & difforme, lui donna, dans son dépit, un coup de pied, qui le jetta de l'olympe sur la terre. Il tomba dans l'isle de Lemnos, & se fracassa la jambe ; ce qui le rendit boiteux. Les insulaires de Lemnos eurent pitié de son sort. Ils l'éleverent parmi eux ; & il y apprit le métier de forgeron, dans lequel il se rendit très-habile. Lorsqu'il fut devenu grand, Jupiter lui confia le soin de forger la foudre. Vulcain établit ses forges à Lemnos, à Lipare & dans le sein de l'Etna. Il prit, pour l'aider dans ce pénible travail, des hommes forts & robustes, appellés *Cyclopes*, parce qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front. Ce fut lui qui, par l'ordre de Jupiter, attacha sur le mont Caucase le malheureux Prométhée. Jupiter lui donna pour femme la belle Vénus ; mais il n'eut pas lieu de s'applaudir de ce présent. Les galanteries de sa

Digitized by Google

ſa femme le rendirent la fable de tout l'olympe. Lui-même contribua à les rendre publiques. Il environna d'un treillis de fer extrêmement délié, & preſque imperceptible, le lit où Vénus & Mars étoient couchés enſemble, & les expoſa, dans cet état, à la vue de tous les dieux, qui ſe moquerent de Vulcain, & envierent le ſort de Mars. Homere nous apprend que Vulcain ſervoit quelquefois les dieux à table dans l'olympe, & que ſa démarche étoit ſi plaiſante, qu'elle excitoit dans l'aſſemblée céleſte de grands éclats de rire.

Digitized by Google

[W A I]

WAIDIS : hérétiques Mahométans, dont la morale sévere a de quoi faire trembler leurs sectateurs. Ils disent qu'un homme, une fois tombé dans quelque péché énorme, quoiqu'il fasse profession de la véritable croyance, sera puni par les peines éternelles de l'enfer, sans aucune espérance de salut; mais que ses peines & ses souffrances sont moindres que celles des infideles. L'opinion générale & orthodoxe est que Dieu pardonne, quand il lui plaît, même aux plus grands pécheurs, ou par sa seule miséricorde, ou par l'intercession de Mahomet.

WALHALLA. 1. C'est le nom que donnoient au paradis la plûpart des peuples du Nord, lorsqu'ils étoient idolâtres. Pour que les princes & les seigneurs arrivassent plus promptement dans ce lieu de délices, ils avoient soin d'enterrer avec eux des chevaux; & c'est encore aujourd'hui la coutume parmi eux, qu'aux funérailles des grands, on conduise des chevaux de main.

2. Les Germains, qui donnoient aussi ce nom à leur paradis, disoient qu'Odin, ou le dieu Mars, auroit seul le privilege d'y boire du vin, mais que les autres y boiroient d'excellente biere dans des crânes humains, & qu'ils seroient servis par des filles jeunes & belles, dont ils pourroient jouir à discrétion. Ils admettoient dans ce paradis différents degrés de bonheur, & croyoient que les rangs seroient réglés, selon le nombre d'ennemis que chacun auroit tués; opinion qui contribuoit singuliérement à exciter leur courage.

WATIPA. Les Américains, qui habitent aux environs du fleuve Orénoque, adorent, sous ce nom, un être qui, selon les relations, n'est autre que le démon.

WICLEF, Anglois de naissance, fut curé dans le diocese de Lincoln, au quatorzieme siécle, & se distingua par sa science dans la théologie. Mais, enor-

Digitized by Google

gueilli par ſes connoiſſances, & aveuglé par une haine injuſte qu'il avoit conçue contre les moines & contre la cour de Rome, il ſe précipita dans des erreurs groſſieres, dont voici les principales. Selon Wiclef, la ſubſtance du pain & celle du vin demeurent, après la conſécration, dans le ſacrement de l'autel. Jeſus-Chriſt n'eſt point dans l'Euchariſtie réellement dans ſa propre préſence corporelle. Un évêque, ou un prêtre, étant en péché mortel, ne peuvent exercer validement aucune de leurs fonctions. Il n'eſt pas certain, par l'Evangile, que Jeſus-Chriſt ait inſtitué la meſſe. L'Ecriture défend aux eccléſiaſtiques de poſſéder des biens en propre. Les ſeigneurs ſéculiers ſont autoriſés à priver de leurs biens les eccléſiaſtiques qui vivent dans l'habitude de quelque péché. Les dîmes ſont de pures aumônes que les paroiſſiens peuvent refuſer à leurs paſteurs, lorſqu'ils s'en rendent indignes par leurs péchés. Les colleges, les univerſités, & les degrés que l'on y prend ſont des inventions de la vanité, plus nuiſibles qu'utiles à l'Egliſe. C'eſt un péché de fonder des monaſteres; c'en eſt un de ſe faire moine. Il eſt contre l'inſtitution de Jeſus-Chriſt d'enrichir le clergé. L'Egliſe de Rome eſt la ſynagogue de Satan. Le pape n'eſt point le vicaire de Jeſus-Chriſt; & l'élection du pape, par les cardinaux, eſt une invention diabolique. Les indulgences ne ſont faites que pour amuſer le peuple. Ces erreurs & pluſieurs autres furent condamnées dans le concile général de Conſtance, tenu en 1414, longtemps après la mort de Wiclef.

WIRCHU-ACCHA *ou* LA VIEILLE DE LIVONIE: divinité adorée par les Lapons. Les voyageurs ne nous apprennent rien de particulier ſur cette divinité ni ſur le culte qu'on lui rend.

WOÉTIENS: hérétiques ainſi nommés, parce que leur chef étoit un certain Woétius, qui enſeigna qu'il falloit ſe contenter d'obſerver religieuſement le dimanche, ſans célébrer aucune fête.

Digitized by Google

[X A C]

XACA, SIAKA *ou* XEQUIA, nommé autrement *Budhu*, fondateur de la ſecte connue au Japon ſous le nom de *Budſdoïſme*. Ses ſectateurs racontent qu'il étoit fils d'un roi de Ceylan. A l'âge de dix-neuf ans, animé d'un violent deſir de la perfection, il ſe déroba aux honneurs de la cour, & ſe retira dans une ſolitude avec ſa femme, & un fils unique qu'il en avoit eu. Un hermite célebre prit ſoin de le former à la contemplation; & bientôt le diſciple égala le maître dans ce divin exercice. La poſture dans laquelle ſe mettoit Xaca, lorſqu'il méditoit ſur les vérités divines, mérite d'être remarquée. Il s'aſſeyoit à terre, les jambes croiſées, & mettoit les mains l'une ſur l'autre dans ſon ſein, de maniere que les extrémités des deux pouces ſe touchoient. Ses ſectateurs prétendent que rien n'eſt plus favorable au recueillement de l'eſprit que cette poſture, qui le fait, en quelque ſorte, ſe replier dans ſes penſées. Ce fut dans cette attitude que les plus ſublimes myſteres furent dévoilés à Xaca, & qu'il forma le plan de ſa nouvelle religion. Ce fut lui qui introduiſit dans le Japon le culte d'Amida, vers l'an 63 de Jeſus-Chriſt. Il ne propoſa d'abord qu'un petit nombre d'articles dans leſquels toute ſa doctrine étoit renfermée; mais, par les ſubtilités des commentateurs, ce petit nombre ſe trouva bientôt monter juſqu'à cinq cents. Les Japonois le repréſentent ſous diverſes formes; quelquefois ils lui donnent trois têtes. Le plus ſouvent il eſt aſſis à la maniere des Japonois, ſous la figure d'un homme ordinaire; ſes bras ſont étendus, on diroit qu'il prêche, ou qu'il fait quelque priere. Son cou eſt orné d'un collier très-riche, compoſé de coquilles d'or & tout brillant de pierreries; il a une ceinture de ſoie, & porte au bras des rubans d'où pend un certain ornement qui a l'air d'une houppe ou d'un gland. Des balances d'or ſont ſuſpendues devant &

Digitized by Google

derriere lui. Un grand nombre d'encenſoirs ſont attachés avec des chaînes d'or autour de la table près de laquelle Xaca eſt aſſis : il en ſort continuellement une vapeur odoriférante qui s'éleve vers le dieu, & l'enveloppe d'un tourbillon de fumée. Xaca eſt dans une ſi grande vénération parmi les Japonois, qu'il y a quelques défunts qui ſe laiſſent volontairement mourir de faim en ſon honneur. On lui donne communément le ſurnom de Si-Tſum, qui ſignifie grand ſaint. Il eſt probable, dit Kæmpfer, que Xaca n'étoit pas Indien, comme on le croit communément, ni même d'aucun pays d'Aſie; « c'étoit ſans doute un prêtre Egyptien » de Memphis, qui, ayant été chaſſé de ſa patrie avec » d'autres prêtres ſes confreres, porta la religion de » ſon pays dans les Indes. » Cette conjecture eſt appuyée ſur la conformité qui ſe trouve entre la religion des Indiens & celle des Egyptiens.

On rapporte que Xaca, étant près de mourir, recommanda au plus fidele de ſes diſciples, que lorſque quelqu'un combattroit ſes dogmes, on ne ſe ſervit pour le réfuter que de ces ſeules paroles, *cela eſt ainſi dans les livres.* Les diſciples de Pythagore faiſoient à peu près la même réponſe à ceux qui doutoient de leur doctrine, & ſe contentoient de leur dire pour toute raiſon, *c'eſt lui qui l'a dit.*

La religion de Xaca fut portée de la Chine dans le royaume de Laos, ſitué dans la preſqu'iſle au-delà du Gange, & y fit de grands progrès parmi les habitants de ce pays, qui juſqu'alors n'avoient eu pour religion qu'une eſpece de déiſme. Les habitants du royaume de Laos diſent qu'il y a plus de dix-huit mille ans que le monde étoit gouverné par quatre dieux : il y en eut trois qui, ſe trouvant ennuyés des ſoins pénibles du gouvernement, réſolurent de ſe démettre de leur charge, & d'abandonner l'adminiſtration des affaires à leur quatrieme confrere. Ces trois dieux fainéants ſe retirerent vers le nord, & s'enſevelirent dans le ſein du repos & de la molleſſe. Le quatrieme dieu, qui, ſelon eux, eſt Xaca, ſe chargea cou-

Digitized by Google

rageusement de tout le poids du gouvernement, & s'en acquitta avec succès ; mais, après avoir régné seul quelques milliers d'années, il songea aussi à se donner du repos, & choisit l'état de repos le plus parfait, qui n'est autre que l'anéantissement ou le *nixeupan* des Siamois. Cependant il étoit arrêté par une considération assez forte ; il n'avoit personne à qui confier le soin de gouverner la machine. Qu'alloit devenir le monde sans maître & sans guide ? Il crut avoir trouvé un expédient capable de remédier à un inconvénient si considérable : il se fit élever des temples & ériger des statues dans divers royaumes ; & le peuple s'y étant assemblé en foule, il se manifesta aux assistants ; &, soufflant en leur présence sur les statues, il leur communiqua sa divinité, & assura ses fideles serviteurs que toutes les fois qu'ils adresseroient leurs prieres à ces statues, elles seroient exaucées. Les Lanjans sont persuadés que le regne de Xaca doit durer cinq mille ans, dont il y en a déja deux d'écoulés : ce terme étant écoulé, ils pensent qu'il viendra un autre dieu, auquel ils donnent d'avance le nom de *Fa-mit-Tay*. Pour se moquer des missionnaires & du Dieu qu'ils annoncent, ces peuples ont forgé un conte ridicule, dans lequel ils donnent une entiere supériorité à Xaca sur le Dieu des Chrétiens. Ils disent que cinq mille ans avant que Xaca parût, le Dieu que prêchent les missionnaires gouvernoit le monde ; mais il étoit si vieux, qu'il ne faisoit rien de bien.

Le nouveau dieu Xaca s'étant présenté pour lui succéder, le vieillard ne pouvant garder plus long-temps l'autorité, supplia humblement son successeur de vouloir lui permettre de régner encore pendant l'espace d'un an. Xaca lui accorda une partie de sa demande ; il lui confia le gouvernement de l'Occident, contrée pauvre & stérile, & se réserva pour lui-même le pays riche & fécond de l'Orient. Le Dieu des missionnaires, encore trop content de ce partage, quoiqu'inégal, partit de l'Orient dans un équipage assez mince, suivi d'un très-petit nombre de sectateurs, & s'achemina vers l'Oc-

Digitized by Google

cident. Il fit si bien ses affaires en chemin, que, lorsqu'il arriva dans le lieu de son gouvernement, il se trouva en état d'étaler une pompe & une magnificence qui lui attirerent une grande considération. Cependant les Orientaux, ayant appris le changement qui s'étoit fait dans la fortune de leur ancien dieu, dont ils avoient une fort mauvaise idée, ne manquerent pas d'attribuer des richesses si subitement acquises, à ses rapines & à ses brigandages; ils envoyerent même des gens chargés d'examiner ses actions, & de l'assassiner s'ils le surprenoient à voler. Les espions furent témoins de plusieurs larcins que commit ce dieu brigand; mais lorsqu'ils se mettoient en devoir de le punir, il se déroboit aussi-tôt à leurs yeux. Ne pouvant donc l'arrêter, ils se saisirent de la personne de son fils, qu'ils crucifierent pour le venger du peuple; mais, ajoutent les Lamans, ce fils, quoique diffamé par un supplice si honteux, est cependant adoré comme un dieu par les peuples de l'Occident, parce qu'ils trouvent quelque chose de divin dans cette soumission avec laquelle ce fils innocent subit la mort pour expier les crimes de son pere. *Voyez* AMIDA, BUDSDOÏSME, AMES, PARADIS, ENFER, MÉTEMPSYCOSE. La doctrine de Xaca est détaillée dans ces articles.

XÉDORIUS: fondateur d'une secte répandue dans le Japon, dont les principes sont sages & raisonnables; qui reconnoît l'immortalité de l'ame, & admet, après la mort, des peines pour les méchants, & des récompenses pour les bons. Ses sectateurs assurent qu'il étoit fils de roi. Il se distingua par son amour pour sa femme, & par les regrets qu'il témoigna de sa perte. Il ordonna à tous ses disciples de lui rendre les honneurs divins, & prescrivit certains actes de religion, qu'ils devoient pratiquer en son honneur. Cette secte est presque la même que celle de Xaca ou de Budsdo.

XENXI: nom que les Japonois donnent à ceux qui suivent une certaine secte répandue parmi eux, dont les principes sont fondés sur la volupté, & qui enseigne qu'il n'y a point d'autre bonheur pour les hommes, que

Digitized by Google

les plaisirs qu'ils peuvent goûter dans le monde. « Les » Bonzes de cette secte, dit l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise du Japon*, ne se communiquent qu'aux grands & » à la noblesse, à tous ceux enfin qui vivent dans le plaisir, & dont le cœur est disposé à croire ce qu'ils souhaitent. Ils leur fournissent des raisons pour étouffer la » voix importune de la conscience, quand elle dit le » contraire. Cette secte est à peu près la même que celle » des Sintos. » *Voyez* SINTOS.

XIQUANI : divinité Japonoise, que l'on croit prendre un soin particulier des ames des petits enfants & des jeunes gens. On la représente ornée de toutes les graces qui accompagnent la jeunesse, revêtue d'une robe toute brillante d'étoiles. Elle a quatre bras, dont l'un tient un enfant embrassé ; l'autre est armé d'un sabre ; le troisieme porte un serpent, & le quatrieme un anneau rempli de nœuds. On a coutume de placer à côté de lui un perroquet ; mais aucun voyageur ne nous apprend pourquoi.

XITRAGUPTEN. Les Indiens appellent ainsi le secrétaire du dieu des enfers, qui est chargé de tenir un registre exact des actions de chaque homme, pendant sa vie. Lorsqu'un défunt est présenté au tribunal du juge infernal, le secrétaire lui met en main le mémoire qui contient toute la vie de cet homme. C'est sur ce mémoire que le dieu des enfers regle son arrêt.

XOARCAM. C'est le nom que donnent les Indiens au premier des cinq paradis qu'ils disent être situés dans les cieux, & qui sont habités par les ames des hommes vertueux. Le Xoarcam est le séjour des trois cents trente mille millions de dieux que reconnoît la théologie indienne. Ils sont accompagnés d'un très-grand nombre de femmes fort belles, avec lesquelles ils passent les plus heureux moments. Quarante-huit mille pénitents partagent leur félicité. Le président de ce séjour délicieux est un certain Devandiren, qui a pour sa part deux femmes & cinq concubines d'une beauté ravissante. Il paroît cependant que ses desirs ne sont pas encore satisfaits, s'il en faut croire une aventure

Digitized by Google

plaisante ; qui lui arriva autrefois, selon le rapport des docteurs Indiens. Devandiren, déja dégoûté de ses femmes, apprit qu'il y avoit auprès du Gange un fameux pénitent, nommé *Gaudamen*, qui avoit une femme parfaitement belle. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la convoitise du dieu, qui s'achemina aussitôt vers la cabane du pénitent, & commença à dresser ses batteries contre sa femme; mais toutes ses poursuites furent inutiles. La femme du pénitent avoit toutes les graces de son sexe, sans en avoir la fragilité. Devandiren rebuté eut recours à l'artifice. Ayant remarqué que Gaudamen ne manquoit jamais de se lever, toutes les nuits, dès qu'il entendoit le chant du coq, pour aller se baigner dans le Gange, il bâtit là-dessus un stratagême qui lui réussit mal. Il se transforma en coq, s'en alla auprès de la cellule du pénitent, & chanta beaucoup plutôt que le coq ordinaire n'avoit coutume de chanter. Le pénitent, qui sentoit qu'il n'avoit pas son contingent de sommeil, fut surpris d'entendre si-tôt le signal de son lever. Il triompha cependant de la paresse, & s'en alla sur le bord du fleuve pour faire ses ablutions accoutumées. Il ne tarda pas à reconnoître qu'il s'étoit levé beaucoup trop matin, & que l'heure de ses dévotions étoit encore fort éloignée. Il s'imagina qu'un rêve lui avoit peut-être fait entendre le chant du coq, quoiqu'il n'eût pas effectivement chanté, & s'en retourna chez lui, dans le dessein de se recoucher. Mais il fut étrangement surpris, lorsqu'il trouva sa place occupée par Devandiren. Le dieu ne fut pas moins étonné, de son côté, de voir le pénitent revenir si-tôt. Gaudamen s'emporta en imprécations contre Devandiren, & souhaita que son corps devînt tout couvert de figures pareilles à celles des parties naturelles, afin que tout le monde fût témoin de son incontinence; souhait qui s'accomplit dans l'instant même. Devandiren, affligé de se voir dans un équipage si ridicule, conjura Gaudamen de ne pas pousser si loin sa vengeance; mais toute la grace qu'il put obtenir du pénitent, fut de paroître aux yeux du monde tout couvert d'yeux, tandis qu'à ses propres yeux

Digitized by Google

il paroîtroit toujours chargé de ces honteuſes figures. La femme du pénitent, quoique innocente, éprouva auſſi le reſſentiment de ſon mari, qui, par ſes malédictions, la changea en pierre. Mais, dans la ſuite, Viſtnou, ſous la forme de Ram, ayant marché ſur cette pierre, rendit à la femme de Gaudamen ſa premiere figure.

Digitized by Google

[Y H A]

YAMADAR-MARAJA. C'eſt le nom que donnent les Indiens au dieu des enfers. Ce Pluton Indien eſt d'une grande équité, & ſçait admirablement proportionner les châtiments aux crimes. Comme il arrive ſouvent que les plus grands ſcélérats faſſent dans leur vie quelques actions vertueuſes, il récompenſe & punit dans le même ſujet les bonnes & les mauvaiſes actions. Un pécheur préſenté au tribunal de Yamadar-Maraja peut choiſir d'être d'abord récompenſé pour ſes bonnes œuvres, & d'être enſuite puni pour ſes péchés; ou bien il peut commencer par la punition, & finir par la récompenſe.

YHAMEN. C'eſt le nom que donnent les Indiens au dieu de la mort, qui eſt en même temps chargé d'entretenir la police dans les enfers. Les docteurs Indiens diſent que ce dieu de la mort eſt autrefois mort lui-même; & ils racontent, à ce ſujet, une hiſtoire qu'on peut regarder comme une fable aſſez ingénieuſe pour faire entendre que les hommes meurent à tout âge. Un pénitent fameux, diſent-ils, après avoir paſſé un grand nombre d'années dans les auſtérités & dans la pratique des bonnes œuvres, étoit privé de la conſolation d'avoir des enfants. Il importunoit chaque jour le dieu Ixora, auquel il étoit ſpécialement dévot, afin qu'il lui accordât cette faveur. Le dieu réſolut enfin d'exaucer ſes prieres; mais il mit une fâcheuſe reſtriction à la grace qu'il vouloit lui faire. « Choiſis, » dit-il au pénitent, ou d'avoir pluſieurs enfants qui » jouiront d'une longue vie, mais qui ſeront méchants; » ou de n'en avoir qu'un ſeul qui ſera bon & vertueux, » mais qui mourra à l'âge de ſeize ans. » Le pénitent, fort embarraſſé du choix, préféra enfin de n'avoir qu'un ſeul fils qui fût vertueux, quelque dure que fût la condition. Auſſi-tôt les promeſſes d'Ixora commencerent à s'accomplir. La femme du pénitent devint

Digitized by Google

enceinte, & accoucha d'un fils qui fut nommé *Marcandem*. Ce fut, dès ſon enfance, un prodige de ſageſſe & de piété. Il avoit une dévotion particuliere pour Ixora; & il imaginoit chaque jour de nouvelles pratiques pour honorer ce dieu. Le pénitent voyoit avec un plaiſir inexprimable croître un fils ſi vertueux & ſi digne de lui; mais ſa douleur ſurpaſſoit encore ſa joie, lorſqu'il ſongeoit qu'il avoit ſi peu de temps à le poſſéder. Cependant les années s'écouloient avec rapidité; & bientôt Marcandem entra dans cette ſeizieme année qui devoit être la derniere pour lui. Auſſitôt qu'elle fut révolue, Yhamen, prince de la mort, envoie ſes ſatellites ſe ſaiſir du jeune Marcandem. Le jeune homme fut très-choqué, lorſqu'ils lui expoſerent leur commiſſion. Il leur fit une réponſe fort bruſque; &, malgré ſa piété, il refuſa nettement d'obéir aux ordres du dieu de la mort. Yhamen, inſtruit de l'outrage fait à ſes miniſtres, & de la déſobéiſſance de Marcandem, vint lui-même en perſonne pour le forcer à obéir; mais ſa préſence ne produiſit aucun effet ſur l'eſprit obſtiné du jeune homme. Yhamen voulut employer la violence; mais Marcandem, ſe débarraſſant de ſes mains, ſe réfugia dans ſon oratoire comme dans un aſyle; &, prenant entre ſes bras une des idoles d'Ixora, que les Indiens nomment *Lingam*, il ſe croyoit en ſûreté, lorſqu'Yhamen ſurvint; &, ſans aucun égard pour l'oratoire ni pour l'idole, il paſſa une corde au cou de Marcandem, & ſe diſpoſoit à l'entraîner dans l'abyme; mais le Lingam, dans lequel le jeune homme avoit mis ſa confiance, lui procura un vengeur dans la perſonne d'Ixora lui-même, qui ſortit tout-à-coup de cette idole, s'élança ſur Yhamen, & lui ôta la vie. Cet exploit d'Ixora ne fut pas ſeulement utile à ſon protégé; tous les autres hommes en profiterent. Ils ceſſerent d'être ſujets à la mort, & s'imaginerent, pour quelque temps, qu'ils étoient devenus immortels. Cet avantage eut ſes inconvénients. La terre, ſurchargée d'un trop grand nombre d'habitants, ne fut plus en état de les nourrir; ce qui occaſionna dans le monde une confuſion & des déſor-

Digitized by Google

Digitized by Google

L'YNCAS, consacre son VASE au SOLEIL.

Digitized by Google

dres extraordinaires. Les dieux chargés de régir l'univers repréſenterent à Ixora qu'il avoit eu tort de tuer Yhamen, & de l'empêcher d'exercer ſes fonctions; que, depuis ſa mort, le monde étoit bouleverſé & rempli de troubles; que le ſeul remede qu'on pût y apporter étoit de rendre la vie à Yhamen, & de le laiſſer rentrer dans l'exercice de ſon emploi. Ixora répondit qu'il avoit juſtement puni la témérité d'Yhamen qui avoit manqué de reſpect pour ſa ſtatue, mais qu'il conſentoit de ſacrifier ſon reſſentiment au bon ordre & au repos du monde. Il reſſuſcita donc Yhamen, qui ne fut pas plutôt rétabli dans ſa charge, qu'il envoya un de ſes miniſtres ſommer tous les vieillards qui étoient ſur la terre de partir inceſſamment pour l'autre monde. Cet envoyé, s'étant amuſé à boire ſur la route, arriva dans le monde tout troublé par les fumées du vin, & ne ſçachant plus ce qu'il diſoit. Le dérangement de ſon cerveau ne l'empêcha pas d'exécuter ſa commiſſion; mais il s'en acquitta tout de travers. Au lieu d'adreſſer l'ordre du dieu de la mort aux ſeuls vieillards, il l'étendit à tous les hommes, ſans diſtinction d'âge. En effet on vit, bientôt après, une foule prodigieuſe d'enfants, de jeunes gens, d'hommes faits, de vieillards, mourir confuſément & ſans diſtinction: ſingularité qui parut très-ſurprenante au genre humain; car juſqu'alors c'étoit le nombre des années qui réglоit le moment de la mort. Chacun rempliſſoit à peu près la même carriere, & ne mouroit que lorſqu'il étoit, dans le ſens littéral, plein de jours.

YNCA: titre que portoient les empereurs du Pérou. Ces monarques réuniſſoient l'autorité ſpirituelle & temporelle. Ils étoient, en quelque ſorte, les dieux de leurs ſujets, qui les regardoient comme les enfants du Soleil. (*Voyez* à l'article MANGOCAPAC l'origine de cette opinion.) Dans les fêtes ſolemnelles eux ſeuls préſentoient au Soleil les vœux & les offrandes du peuple. Tout ce qui leur appartenoit, tout ce qui étoit deſtiné à leur uſage, étoit regardé comme ſacré. La ſuperſtition avoit diviniſé juſqu'à leurs plaiſirs. Leurs

Digitized by Google

ſerrails étoient des maiſons religieuſes, & leurs maîtreſſes avoient le titre de Filles du Soleil. Il y avoit, en différentes provinces du Pérou, pluſieurs de ces couvents; & l'on n'y recevoit ordinairement que des filles du ſang royal, ſoit qu'elles fuſſent légitimes ou bâtardes. « L'on y admettoit encore, dit Garcilaſſo, » par une grande faveur, les filles des ſeigneurs qui » avoient quelques vaſſaux, & même celles des moin- » dres bourgeois, pourvu qu'elles fuſſent belles; car, » ſous cette condition, elles étoient deſtinées à être » filles du Soleil, ou maîtreſſes de l'Ynca. On les » gardoit avec le même ſoin que les femmes dédiées » au Soleil. Elles avoient, comme les autres, des de- » moiſelles qui les ſervoient, & étoient entretenues aux » dépens du roi, parce qu'elles étoient ſes femmes. » D'ailleurs elles s'occupoient pour l'ordinaire comme » les vierges du Soleil, à filer & à faire quantité de » robes pour la perſonne de l'Ynca. L'Ynca faiſoit part » de tous ces ouvrages à ceux de ſon ſang... aux capi- » taines les plus illuſtres, & à toutes les autres per- » ſonnes qu'il vouloit favoriſer, ſans que la juſtice & » la bienſéance l'en empêchaſſent, à cauſe que ces » habits étoient de la façon de ces femmes, & non » pas de celles du Soleil...Ceux qui attentoient à l'hon- » neur des femmes de l'Ynca, étoient punis auſſi rigou- » reuſement que les adulteres des vierges vouées au » ſervice du Soleil. La loi l'ordonnoit ainſi, parce que » le crime étoit le même.

» Les filles qu'on avoit une fois choiſies pour être » les maîtreſſes du roi, & qui avoient eu commerce » avec lui, ne pouvoient retourner chez elles, ſans ſa » permiſſion; mais elles ſervoient dans le palais, en » qualité de dames ou de femmes-de-chambres de » la reine, juſqu'à ce qu'on leur permît de s'en re- » tourner en leur pays, où elles étoient comblées de » biens, & ſervies avec un reſpect religieux, parce que » ceux de leur nation tenoient à très-grand honneur » d'avoir une femme de l'Ynca. Pour les autres reli- » gieuſes que le roi ne daignoit pas prendre pour ſes » maîtreſſes, elles gardoient la maiſon juſqu'à ce qu'elles

Digitized by Google

» commençaſſent à devenir ſur l'âge. Après que le roi » étoit mort, ſes maîtreſſes étoient honorées, par ſon » ſucceſſeur, du nom de *Mamacuna*, parce qu'elles » étoient deſtinées à être les gouvernantes de ſes maî- » treſſes qu'elles inſtruiſoient, comme les belles-meres » inſtruiſent leurs belles-filles. »

Les Yncas avoient, outre leurs maîtreſſes, une femme légitime, qui étoit ordinairement leur propre ſœur. Ils ſuivoient en cela l'exemple du Soleil, qui avoit épouſé la Lune ſa ſœur. Ils ne vouloient pas d'ailleurs ſouiller le ſang du Soleil, en le mêlant avec un ſang étranger.

L'Ynca « faiſoit aſſembler chaque année, dit Gar- « cilaſſo, ou bien de deux en deux ans, dans un cer- » tain temps, tout ce qu'il y avoit de filles & de gar- » çons de ſa race, qui étoient à marier, dans la ville » de Cuſco, ſa capitale. Les filles devoient être âgées » de dix-huit à vingt ans, & les garçons de vingt-qua- » tre; car on ne leur permettoit point de ſe marier » plutôt, parce, diſoient-ils, qu'il falloit qu'ils euſſent » l'âge & le jugement requis pour bien gouverner leur » maiſon, & que c'étoit une pure extravagance de les » engager plus jeunes. Quand il étoit queſtion de les » marier, l'Ynca ſe mettoit au milieu d'eux. Ils ſe te- » noient près les uns des autres. Il les appelloit par » leur nom; puis, les prenant par la main, il leur » faiſoit donner la foi mutuelle, & les remettoit entre les mains des parents. »

Le même auteur décrit ainſi l'habillement des Yn- cas. « L'Ynca, dit-il, portoit d'ordinaire ſur la tête une » maniere de cordon, qu'on appelloit l'*auta*, de la » largeur du pouce, & d'une forme preſque quarrée, » faiſant quatre ou cinq tours ſur la tête, & la bordure » de couleur, qui joignoit d'une tempe à l'autre. Pour » ſon habit, c'étoit une camiſole qui lui alloit juſqu'aux » genoux, appellée *uncu* par ceux du pays, & par » les Eſpagnols *cuſma*; ce qui n'eſt pas un mot de » la langue générale, mais plutôt de quelque province » particuliere. Ils portoient, au lieu de manteau, une » eſpece de caſaque, nommée *yacola*. Les religieuſes

Digitized by Google

» faiſoient auſſi pour l'Ynca une eſpece de bourſe quar-
» rée, qu'il portoit comme en écharpe, attachée à un
» cordon fort bien travaillé, de la largeur de deux
» doigts. Ces bourſes, qu'on appelloit *chuſpa*, ne ſer-
» voient qu'à y mettre de l'herbe cuca, que les In-
» diens ont accoutumé de mâcher, & qui pour lors
» n'étoit pas ſi commune que préſentement; car il
» n'étoit permis qu'au ſeul Ynca d'en manger, ou du
» moins qu'à ſes parents & à quelques Curacas, aux-
» quels le roi en envoyoit, tous les ans, de pleins
» paniers, par une faveur très-particuliere. »

Lorſque l'Ynca étoit mort, on embaumoit ſon corps avec beaucoup d'art; car non-ſeulement il ne ſe corrompoit point, mais encore il devenoit extrêmement dur. On le portoit enſuite dans le temple de Cuſco, & on le plaçoit vis-à-vis l'image du Soleil: c'eſt-là qu'il partageoit les honneurs qu'on rendoit chaque jour à ſon prétendu pere. Cette apothéoſe n'empêchoit pas qu'on ne pleurât publiquement la mort de l'Ynca. « Tout le premier mois, après la mort du roi, ſe
» paſſoit en pleurs, dit l'auteur déja cité. Les bour-
» geois de la ville le pleuroient, tous les jours, avec
» de grandes démonſtrations du regret qu'ils avoient
» de ſa mort. Tous ceux de chaque quartier de Cuſco
» s'aſſembloient, portant les enſeignes de l'Ynca, ſes
» bannieres, ſes armes, ſes habits... Ils entremêloient
» à leurs plaintes un récit des victoires que l'Ynca avoit
» gagnées, de ſes exploits mémorables, & des biens
» qu'il avoit faits aux provinces dont étoient natifs
» ceux qui demeuroient en tel ou en tel quartier qu'ils
» nommoient. Le premier mois de deuil écoulé, ils le
» renouvelloient, tous les quinze jours, à chaque con-
» jonction de la lune, pendant toute la premiere an-
» née. Enfin on la finiſſoit avec toutes les ſolemnités
» & toutes les plaintes imaginables. Il y avoit, pour
» cet effet, des pleureurs qui chantoient d'un ton lu-
» gubre les exploits & les vertus du défunt. C'eſt de
» cette façon que tous ceux de Cuſco célébroient le
» deuil. Les Yncas du ſang royal en faiſoient de mê-
» me, mais plus ſolemnellement & avec plus de pompe.

» Cela

Digitized by Google

» Cela se pratiquoit encore dans les autres provin-
» ces de l'Empire. Chaque seigneur y donnoit toutes
» les marques possibles du regret qu'il avoit de la
» mort de son souverain. On visitoit les lieux que le
» prince avoit favorisés de ses graces, ou seulement
» de sa présence ; & on y laissoit de plus grandes
» marques d'affliction qu'ailleurs, mêlant aux plain-
» tes le récit des faveurs & des biens qu'on avoit reçus
» du défunt. »

Digitized by Google

[Z A C]

ZACAT. Les Turcs expriment par ce mot le précepte de l'aumône, l'un des points nécessaires pour faire un vrai Mahométan. Chaque particulier est obligé de donner un pour cent de tout son bien pour en aider les pauvres; mais l'avarice & la politique prévalent tellement chez les Turcs, que les riches ne manquent gueres d'éluder ce commandement, quelque formel qu'il soit en effet. En général cependant, les Mahométans sont très-charitables; & leur pitié s'exerce indifféremment sur les indigents, sur les moines & sur les bêtes. Il y a, dans plusieurs villes, des fondations & des hôpitaux pour les chats & pour les chiens, quoique ces derniers animaux soient en horreur aux Turcs. On voit, dit un auteur moderne, des Musulmans assez fous pour porter la charité jusqu'à payer un artisan, afin qu'il ait soin d'arroser chaque jour des arbres stériles, de crainte que la sécheresse ne les fasse mourir. Plusieurs achetent des oiseaux, uniquement pour leur donner la liberté. *Voyez* HÉRÉVIS.

ZAMOLXIS, législateur des Scythes, des Thraces & des anciens Tartares, laissa d'excellentes loix à tous ces peuples, qui, par reconnoissance, l'adorerent, après sa mort, comme un dieu. Ce philosophe est beaucoup plus ancien que Pythagore; & ses loix devoient être plus sages que celles des Grecs, si l'on en juge par la conduite des Scythes, que tous les historiens nous représentent comme des hommes sages, tempérants, équitables, désintéressés, observateurs exacts des serments. On dit que Zamolxis avoit promis une félicité éternelle, dans une autre vie, à ceux qui seroient fideles à observer les loix qu'il avoit prescrites.

ZÉILIS : nom de certains sectaires Mahométans, qui disent que Dieu enverra au monde un prophete choisi d'entre les Persans, avec une nouvelle loi, qui abrogera celle de Mahomet.

Digitized by Google

ZÈMES : esprits mal-faisants, qui étoient l'objet du culte des insulaires des Antilles, avant l'arrivée des Espagnols. Les cérémonies religieuses de ces peuples se bornoient à des danses & à des chansons dans lesquelles ils célébroient leurs exploits & ceux de leurs ancêtres. Quelques offrandes de fruits du pays, & la fumée du tabac étoient les seuls honneurs qu'ils rendissent à leurs démons. Les jours de fêtes étoient annoncés par des hérauts. Les Caciques, suivis de leurs sujets, marchoient vers les temples des Zèmes, au son du tambour. Des filles toutes nues n'étoient pas le moindre ornement de ces processions. Lorsqu'on étoit arrivé dans le temple, on offroit, dans des corbeilles ornées de fleurs, des gâteaux sacrés à la divinité qui étoit ordinairement représentée sous une forme hideuse. Les prêtres, enivrés de la fumée du tabac, plutôt que de l'esprit divin, s'agitoient d'une maniere étrange, & rendoient des oracles avec des hurlements affreux. Ils terminoient la cérémonie par la distribution des gâteaux sacrés, dont ils donnoient une portion à chacun des assistants. Ces portions de gâteaux étoient religieusement conservées : on les regardoit comme des préservatifs assurés contre tous les maux. La plus singuliere cérémonie de ces peuples grossiers, étoit de s'enfoncer une baguette dans le gosier pour se faire vomir, avant de paroître devant leurs idoles. Peut-être étoit-ce pour avoir le cœur plus net qu'ils avoient établi cet usage extravagant.

ZERVANITES. C'est le nom que les anciens Perses donnoient à ceux qui suivoient une certaine secte, dont les principaux dogmes étoient que la lumiere avoit produit des êtres lumineux & spirituels; qu'un doute s'étant élevé dans l'esprit du premier de ces êtres, ce doute donna la naissance au diable. C'étoit ainsi qu'ils expliquoient l'origine des deux principes.

ZOOLATRIE, du grec ζωον, *animal*, & λατρεια, *culte* : sorte d'idolatrie qui consiste à rendre les honneurs divins aux animaux.

ZOROASTRE : réformateur de la religion des anciens Perses. Il a eu le sort de plusieurs grands hommes dont on ignore la patrie. Les Guebres, réfugiés

Digitized by Google

dans les Indes, prétendent qu'il étoit Chinois, issu de parents pauvres; que son pere se nommoit *Espintaman*, & sa mere *Dodo*. Mais ces noms paroissent contredire leur opinion; car ils ne sont pas chinois. Selon d'autres, Zoroastre naquit dans la Médie. Plusieurs le font originaire de Judée; mais le docteur Hyde soutient qu'il n'eut point d'autre patrie que la Perse; & que le Judaïsme, qu'on remarque dans plusieurs points de sa doctrine, vient du long commerce qu'il eut avec un prophete Juif, au service duquel il fut long-temps engagé: c'est aussi l'opinion des Orientaux. Mais il s'éleve un autre doute au sujet du prophete dont Zoroastre fut le serviteur. Les uns veulent que ce soit Elie; d'autres, Esdras. Il paroît que les uns & les autres se trompent également: Elie est plus ancien que Zoroastre; Esdras lui est postérieur. Le sentiment le plus probable est qu'il servit long-temps le prophete Daniel, & « qu'il résolut, dit Prideaux, de s'ériger en prophete, » dans l'espérance que, s'il jouoit bien son rôle, il par» viendroit aux mêmes honneurs que son maître. »

Ce fut dans l'Aderbijan, ou l'ancienne Médie, que Zoroastre jetta les fondements de sa grandeur future. Persuadé qu'un réformateur doit commencer à en imposer au peuple, par un genre de vie extraordinaire & des austérités excessives, il se retira dans une caverne obscure; & là s'occupa, jour & nuit, à la contemplation. Ce fut dans cette retraite qu'il trouva des secrets capables de le faire passer pour un homme à miracles dans l'esprit des ignorants. Par le moyen de certaines plantes, il trouva le moyen d'endurcir sa peau contre l'action du feu. Il manioit des charbons ardents, sans se faire aucun mal. On lui répandoit sur le corps de l'airain fondu, sans qu'on remarquât sur sa peau aucune atteinte de feu. De pareils prodiges lui acquirent la réputation d'un saint du premier ordre, & préparerent merveilleusement les esprits à croire tout ce qu'il voudroit leur enseigner. Zoroastre employa le temps qu'il passa dans sa retraite à composer un livre célebre, dans lequel toute sa doctrine étoit contenue, auquel il donna le nom de *Zend-Avesta*, composé de

Digitized by Google

deux mots, dont l'un signifie du feu, & l'autre l'endroit où l'on met du feu, pour faire entendre à ses lecteurs que son livre étoit un brasier ardent qui enflammeroit leurs cœurs de l'amour divin.

Darius, surnommé *Hystaspe*, régnoit dans la Perse depuis trente & un ans, lorsque Zoroastre, croyant que le plus sûr moyen de gagner les peuples, étoit de convertir le monarque, se rendit à la cour de ce prince, se fit annoncer comme un prophete envoyé de Dieu même, & offrit à Darius son livre avec la Sudra, qui est la robe des prêtres-mages, & la ceinture sacrée. Le roi, ne voulant pas en croire le prophete sur sa parole, exigea qu'il lui prouvât sa mission par des miracles. Zoroastre, qui avoit appris à en faire, ne fut pas embarrassé; mais, outre le miracle du feu, on prétend qu'il en fit un autre; & que, dans un espace de temps fort court, il trouva le moyen de faire croître un cyprès, qui devint prodigieusement gros. Le roi ne put s'empêcher d'admirer la puissance de Zoroastre, & paroissoit disposé à suivre sa doctrine, lorsque les mages qui étoient à la cour, envieux de la gloire de ce nouveau venu, tramerent secrettement sa perte. Ils séduisirent le domestique de Zoroastre, & lui firent mettre dans la chambre de son maître, à son insçu, plusieurs choses que les Perses ont en horreur, comme des os de chiens, des ongles & des cheveux de morts; puis ils accuserent Zoroastre auprès du roi de s'adonner en secret à la magie, l'assurant que, s'il vouloit visiter sa maison, il en verroit la preuve de ses propres yeux. Darius, curieux de connoître la vérité, se rendit chez Zoroastre; &, lorsqu'il y vit ces objets infâmes, il entra dans une furieuse colere contre le prétendu prophete qu'il l'avoit trompé, & le fit renfermer dans une étroite prison.

Quelque temps après, il arriva un accident à l'un des chevaux du roi, qui rétablit la réputation de Zoroastre. Les pieds de ce cheval s'étoient tellement retirés, qu'il ne pouvoit plus marcher. Le roi, qui avoit un goût décidé pour cet animal, le fit visiter par les plus habiles mages, qui désespérerent de sa guérison.

Digitized by Google

Un reſte d'eſtime pour Zoroaſtre fit que ce monarque le conſulta ſur la maladie de ſon cheval. Zoroaſtre, diſent les Guebres, s'engagea de le guérir, pourvu que le roi lui promît de faire informer contre les impoſteurs qui avoient cauſé ſa diſgrace, & d'embraſſer la doctrine qu'il annonçoit. Le roi accepta la condition, & Zoroaſtre guérit parfaitement le cheval.

Darius, charmé de la ſcience extraordinaire du prophete, & concevant une haute idée de ſa puiſſance, lui demanda quatre dons : le premier, de pouvoir s'élever au ciel, & revenir ſur la terre lorſqu'il le jugeroit à propos ; le ſecond, de ſçavoir ce que Dieu faiſoit dans ce moment, & ce qu'il devoit faire dans la ſuite ; le troiſieme, d'être immortel ; & le quatrieme, d'être invulnérable. Zoroaſtre répondit qu'il étoit contraire aux intentions de l'Etre ſuprême qu'un mortel jouît ſeul de tant d'avantages, qui l'éleveroient juſqu'au rang de la divinité ; mais qu'il alloit prier Dieu de diſtribuer ces quatre dons à quatre perſonnes différentes, & que le ſuccès de ſa priere lui feroit aſſez voir le crédit qu'il avoit auprès de Dieu, & la vérité de ſa doctrine. En effet, à la priere de Zoroaſtre, le premier don fut accordé au roi ; le ſecond, au mage du roi ; les deux derniers furent donnés aux fils de Darius. Celui auquel l'immortalité échut en partage ſe nommoit *Berchaten*, ou *Priſcriton*, à ce que prétendent les Guebres. Ils diſent qu'il eſt actuellement renfermé dans un lieu sûr, ſous la garde de quatre hommes qui ne permettent à perſonne de l'aborder, de peur qu'il ne leur communique l'immortalité dont il jouit. Lord rapporte que Zoroaſtre communiqua ces quatre dons par le moyen d'une roſe, d'une grenade, d'une coupe pleine de vin, & d'une autre coupe remplie de lait. Sans nous arrêter plus long-temps à cette fable, ſuivons les progrès de Zoroaſtre & de ſa religion.

La converſion du monarque fut ſuivie de celle de la plus grande partie de ſes ſujets. Zoroaſtre, voyant ſon grand ouvrage heureuſement achevé, établit le lieu de ſa réſidence dans la ville de Balçk, & prit le titre d'archimage, c'eſt-à-dire, chef ſouverain des mages.

Digitized by Google

Il commença dès-lors à exercer une autorité souveraine sur tout ce qui concernoit la religion ; mais, loin de jouir paisiblement du fruit de son industrie, il ne suivit que le zele, ou plutôt, que l'ambition qui le portoit à étendre de tous côtés sa doctrine, & à multiplier le nombre de ses sectateurs. Il s'efforça d'attirer à sa religion un roi voisin, nommé *Argyaspe*, qui régnoit sur les Scythes orientaux ; &, ne pouvant y réussir par les voies ordinaires, il voulut employer la violence, & se servir de l'autorité de Darius pour convertir le monarque opiniâtre. Argyaspe, indigné qu'on voulût contraindre sa conscience, entra, les armes à la main, dans la Bactriane ; défit les troupes de Darius ; fit passer au fil de l'épée Zoroastre, avec quatre-vingts mille prêtres qui composoient son Eglise patriarchale, & détruisit tous les temples de la province.

A ce précis de la vie de Zoroastre, déja plein de fables, si nous joignons les contes que débitent les Grecs & les Gaures, c'est que les absurdités même auxquelles les grands hommes ont donné occasion ont un certain prix pour quelques lecteurs, jaloux de recueillir tout ce qui s'est dit sur ces fameux personnages qui ont excité des révolutions, soit dans les empires, soit dans les esprits des hommes. Les Grecs assurent que Zoroastre naquit en riant ; que le sang s'agitoit avec tant de violence dans les arteres de sa tête, qu'elles repoussoient la main qui les touchoit. Les Gaures sont bien plus féconds en rêveries & en extravagances. Lorsqu'ils parlent de leur législateur, ils disent que la mere de Zoroastre, nommée *Dodo*, après plusieurs années de stérilité, obtint enfin, par ses prieres continuelles, la grace de devenir enceinte. Quelque temps avant d'accoucher, elle songea qu'elle voyoit le ciel tout en feu. Quatre griffons, sortis du milieu des flammes, s'élancerent sur elles, & lui arracherent du milieu des entrailles l'enfant qui y étoit renfermé ; mais un homme noble & majestueux retira l'enfant des griffes de ces monstres, & le remit dans le sein de sa mere.

Les devins, consultés sur ce songe étonnant, répon-

Digitized by Google

dirent que l'enfant qui devoit naître seroit un jour la lumiere du monde ; qu'il seroit exposé à des persécutions violentes ; mais qu'avec le secours de Dieu, il triompheroit de tous ses ennemis. L'empereur de la Chine fut informé de toutes ces particularités ; &, lorsque l'enfant vint au monde, il dépêcha des gens pour le tuer, craignant qu'il ne lui ravît un jour la couronne ; mais Zoroastre échappa heureusement aux recherches des assassins. Lorsqu'il fut devenu grand, l'empereur essaya encore de le faire périr par le poison ; mais Dieu, qui veilloit sur les jours de celui qu'il destinoit à de si grands desseins, sçut le dérober à la cruauté du monarque Chinois. Zoroastre, voyant les dangers auxquels il étoit exposé à la Chine, se réfugia dans la Perse avec ses parents. Plusieurs miracles signalerent sa fuite. Lorsque quelque riviere s'opposoit à son passage, il la faisoit se glacer sur le champ, & la passoit ainsi à pied sec. Retiré dans la Perse, il y employa tout son temps à la contemplation & à la priere. Lorsqu'il prioit, il avoit coutume de se tenir debout sur un pied. C'étoit dans cette posture qu'il gémissoit, en présence de l'Etre suprême, sur les vices & les désordres des hommes, & le conjuroit de lui apprendre par quel art il pourroit ramener la vertu sur la terre.

Un jour que ce prophete erroit dans un vallon solitaire, absorbé dans ses méditations profondes, un ange s'offrit tout-à-coup à ses yeux ; s'inclina devant lui, en lui donnant le titre d'ami de Dieu, & s'informa du sujet de sa méditation. « Je rêve, répondit Zoroastre, aux moyens de réformer les hommes ; & je pense qu'il n'y a que Dieu lui-même qui puisse me les enseigner : mais qui pourra me conduire vers le trône de ce souverain Etre ? » — « Moi-même, repartit l'ange : voilà de quoi purifier votre corps mortel ; servez-vous-en ; fermez les yeux, & suivez-moi. » Zoroastre obéit à l'ange ; &, dans un instant, il se trouva dans les cieux, en présence de l'Eternel, qu'il vit au milieu d'un tourbillon de flammes. Ce Dieu ne dédaigna pas de lui parler ; &, dans cet entretien, il lui découvrit les plus importants secrets, & lui donna le fameux livre connu

Digitized by Google

ſous le nom de *Zend-Aveſta*, qui contenoit toute la religion. Zoroaſtre, plein de zele pour la gloire divine, ſouhaita d'abord de pouvoir demeurer ſur la terre juſqu'à la fin des ſiécles, afin de ne point ceſſer d'inſtruire & d'exhorter les hommes; mais, lorſque Dieu lui dévoila ce qui s'étoit paſſé dans les différents âges de la monarchie des Perſes, & qu'il vit que la méchanceté des hommes alloit toujours en croiſſant, ſon zele ſe ralentit, & il ne deſira point que ſa vie s'étendît au-delà du temps preſcrit pour ſa miſſion.

De retour ſur la terre, Zoroaſtre fut expoſé aux perſécutions de l'eſprit malin, qui entreprit de le faire renoncer au deſſein qu'il avoit de réformer les hommes, & de le ſéduire par l'appât des plaiſirs & des honneurs; mais le prophete oppoſa un courage invincible à toutes ces attaques, & triompha glorieuſement de tous les artifices du démon. Ses parents furent les premiers objets de ſon zele. Après les avoir convertis, il étendit ſes ſoins avec le même ſuccès ſur un grand nombre de Perſans. Sa réputation ne tarda pas à ſe répandre à la cour. Darius goûta ſa doctrine, & employa ſon autorité pour l'établir dans ſes Etats. Telle eſt, ſelon les Gaures, l'hiſtoire de Zoroaſtre & de ſa réforme.

ZUINGLIENS : hérétiques ſectateurs de Zuingle. Leur doctrine, quoiqu'aſſez ſemblable à celle de Luther, en differe cependant en pluſieurs points eſſentiels. Comme Luther, Zuingle avoit prêché contre les indulgences, contre l'interceſſion & l'invocation des Saints, le ſacrifice de la Meſſe, le célibat des prêtres, l'abſtinence des viandes, les vœux, les loix eccléſiaſtiques; mais ce qui change preſque tout entier le fond de leur doctrine, c'eſt que Zuingle donnoit tout au libre arbitre de l'homme, ne faiſant dépendre notre ſalut que de nous-mêmes; au lieu que Luther donnoit tout à la grace, ſelon lui, notre ſeule & unique reſſource. Un autre point encore, c'eſt que Luther avouoit la préſence réelle de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, quoiqu'il ſoutînt que le pain & le vin n'euſſent pas véritablement éprouvé une réelle tranſſubſtantiation; au lieu que Zuingle diſoit qu'il n'y

Digitized by Google

avoit uniquement que du pain & du vin, dont toute la propriété étoit de figurer le corps & le sang de Jesus-Christ, que nous ne pouvions recevoir que spirituellement, & en figure. C'est en Suisse où cette hérésie prit naissance. Elle y alluma des guerres sanglantes entre ses Sectateurs & les Catholiques, qui furent toujours vainqueurs, & où périt Zuingle leur chef, en combattant avec une valeur intrépide, à la tête d'un bataillon. Il étoit lui-même Suisse de nation. Il naquit, le premier de Janvier de l'an 1487, à Wildehausen, dans le comté de Toggembourg, en Suisse. A l'âge de dix ans, ses parents l'envoyerent commencer ses études à Basle. De-là il passa à Berne pour y étudier le grec & l'hébreu. Il fit sa philosophie à Vienne en Autriche, & revint à Basle étudier en théologie : il y reçut le bonnet de docteur. Ses grands talents pour la prédication lui firent bientôt une réputation étendue. On lui donna successivement, pour récompenser son mérite, plusieurs cures considérables. Il fut bientôt appellé à Zurich, pour posséder la principale cure, & y annoncer la parole de Dieu. Ce fut-là qu'il commença à débiter ses erreurs, attaquant d'abord l'abus des indulgences, ensuite les indulgences même, enfin les sacrements, & ce qu'il y a de plus auguste dans notre Religion.

FIN.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, la Nouvelle Edition du *Dictionnaire Hiſtorique des Cultes Religieux établis dans le monde :* je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 11 Juillet 1776.

GENET, *Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur PHILIPPE VINCENT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Dictionnaire des Cultes religieux, & des ſaints Perſonnages ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permi on expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs,

Digitized by Google

en bon papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de nore très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France le ſieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU ; le tout peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires : car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le ſixieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 725, fol. 149, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 11 Avril 1770.

Signé, BRIASSON, Syndic.

Digitized by Google